

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE LA MÉDECINE

ANCIENNE ET MODERNE.

L — P.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DE LA MÉDECINE
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

MÉMOIRES DISPOSÉS EN ORDRE ALPHABÉTIQUE

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE CETTE SCIENCE,

ET A CELLE DES MEDECINS, ANATOMISTES, BOTANISTES, CHIRURGIENS ET CHYMISTES DE TOUTES NATIONS.

Par N. F. J. ELOY,

Conseiller-Médecin ordinaire de SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR le DUC CHARLES DE LORRAINE & DE BAR &c. &c. &c. & Médecin Pensionnaire de la Ville de Mons.

Il importe beaucoup de connoître l'Histoire de la Science à laquelle on s'attache.
Éloge critique de BOERHAAVE.

TOME TROISIEME.



A MONS,
Chez H. HOYOIS, Imprimeur-Libraire, Rue de la Clef.

M. DCC. LXXVIII.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA MÉDECINE ANCIENNE ET MODERNE.

L.

LACUNA ou **LAGUNA** (André) étoit de Ségovie, ville d'Espagne dans la vieille Castille, où il naquit en 1499. Il n'eut pas plutôt fini ses premieres études dans sa patrie, qu'il passa à Salamanque pour s'appliquer aux Sciences supérieures ; & après y avoir fait quelques progrès, il se rendit à Paris dans le dessein de se perfectionner dans la Langue Grecque. Le goût qu'il avoit pour la Médecine fut aussi une des raisons qui l'attirerent à Paris, où François I s'occupoit du soin de protéger les Savans que ses bienfaits engageoient à venir s'y fixer. *Lacuna* paroît y avoir fait un cours entier de Médecine ; quelques Auteurs assurent même qu'il y prit le bonnet de Docteur en cette Science : mais comme on n'en trouve aucune preuve dans la notice des Médecins de Paris par M. *Baron*, on est tenté de croire que s'il prit quelque grade dans cette Capitale, ce fut uniquement celui de Maître-ès-Arts.

Il revint en Espagne en 1536, & après avoir encore suivi les Professeurs des Universités d'Alcala de Hénarez & de Tolede, il demanda les honneurs du Doc-

torat dans la derniere, & dès qu'il les eut obtenus, il se pressa d'aller joindre l'Empereur Charles V dans les Pays-Bas. Ce Prince l'honora de sa confiance, & comme *Lacuna* y correspondit toujours par son attachement, il passa presque toute sa vie à la Cour de ce Monarque. La preuve la plus éclatante qu'il donna de son zele, fut au sujet de la ville de Metz qui étoit alors Impériale. Il y vint en 1540, & pendant les cinq ou six années qu'il s'y arrêta, il rendit tant de services à ses habitans, sur-tout durant le regne d'une épidémie pestilentielle, qu'il ne manqua pas de gagner leur estime. Moins attaché à ses intérêts qu'à ceux de son Prince, il profita adroitement de la considération que lui avoient mérité ses soins envers les bourgeois de Metz, pour les contenir dans l'obéissance qu'ils devoient à l'Eglise Romaine & à l'Empereur. Au sortir de Metz, ce Médecin passa en Italie & s'arrêta à Padoue, où il assista aux dissections de *Realdus Columbus*: c'est le sentiment de *Riolan.* Il fut aussi à Bologne, & la Faculté de Médecine de cette ville fit tant de cas de ses talens, qu'elle l'adopta, en lui donnant place parmi ses Docteurs. Rome ne lui témoigna pas moins d'estime. Il y fut créé Comte Palatin & Chevalier de Saint Pierre; ordre institué en 1520 par le Pape Léon X, dont la marque est un ovale d'or chargé de la figure de Saint Pierre, qui se porte sur la poitrine. De la Capitale du monde Chrétien, *Lacuna* se rendit en Allemagne qu'il traversa, & poussant sa route vers les Pays-Bas, il arriva à Anvers où il s'arrêta: mais rappellé dans sa patrie par le desir d'y revoir sa famille après une aussi longue absence, il y finit ses jours au commencement de l'année 1560.

Ce Médecin étoit bon Critique, ainsi que le prouvent les corrections & les Commentaires qu'il a faits sur *Dioscoride*, sur divers endroits d'*Hippocrate*, d'*Aristote*, de *Galien*, &c., & les différentes censures qu'il a publiées sur les Versions des autres Littérateurs. Le nombre de ses Ouvrages est considérable, ainsi qu'on peut en juger par le catalogue qu'en donnent les Bibliographes:

Anatomica methodus, seu, de sectione humani corporis contemplatio. Parisiis, 1535, *in*-8. C'est une Collection faite d'après *Galien* & les meilleurs Auteurs des XVe. & XVIe. siecles.

Compendium curationis, præcautionisque morbi populariter passim grassantis. Argentorati, 1542, *in*-8. *Antverpiæ*, 1556, *in*-8. En Espagnol, Salamanque, 1560.

Ex Commentariis Geoponicis, sive, de Re Rustica, olim Divo Constantino Cæsari adscriptis, octo ultimi Libri. Coloniæ, 1543, *in*-8.

Vita Galeni. Venetiis, 1548, *in*-8.

Annotationes in Galeni Interpretes. Ibidem, 1548, *in*-8.

Victûs ratio Scholasticis pauperibus paratu facilis & salubris. Coloniæ, 1550, *in*-8, avec le Traité *De victûs & exercitiorum ratione maximè in senectute observandâ.*

Epitome Galeni Operum in quatuor partes digesta. Adjectis vitâ Galeni & Libellô de ponderibus & mensuris. Basileæ, 1551, 1571, *in-folio. Lugduni*, 1553, *in*-8, quatre volumes. *Argentorati*, 1609, *in-folio. Lugduni*, 1643, *in-folio.*

Methodus cognoscendi, extirpandique excrescentes in vesicæ collo carunculas. Romæ, 1551, *in*-8. *Compluti*, 1555, *in*-8. *Ulissipone*, 1560, *in*-8.

De articulari morbo Commentarius. Romæ, 1551, *in*-8, avec la *Tragopodagra* de Lucien.

Nonnulla Galeni Enantiomata. Extant cum Epitome omnium rerum & sententiarum quæ annotatu dignæ in Commentariis Galeni in Hippocratem. Lugduni, 1554, *in*-8.

Annotationes in Dioscoridem Anazarbæum juxta vetustissimorum Codicum fidem elaboratæ. Ibidem, 1554, *in*-12. On a les Ouvrages de *Dioscoride* en Espagnol par *Lacuna*; ils ont été imprimés à Salamanque en 1563 & en 1586, *in-folio*, à Valence en 1636, *in-folio*.

Epistola Apologetica ad Cornarium. Lugduni, 1554, *in*-8.

Galeni de Antidotis Epitome. Antverpiæ, 1587, *in*-16, avec le petit Commentaire *De Herba Panaceâ* par *Gilles Everard*.

LAET, (Gaspar DE) Ecrivain du XVI siecle, étoit de Looz ou Borchloen, Capitale de l'ancien Comté de Looz réuni à l'Evêché de Liege. Il étudia les Mathématiques avec assez de succès, & fit d'ailleurs tant de progrès dans la Médecine, que le 25 Mai 1512, il reçut le bonnet de Docteur en cette Science dans l'Université de Louvain. Il paroît qu'il demeura dans cette ville jusqu'en 1540, puisqu'il y fit imprimer, en cette année, une espece d'Almanach en François, sous le titre de *Prognostication de Louvain pour l'an M.D.XL*; mais il quitta ensuite les Pays-Bas pour se rendre en France, où il passa les dernieres années de sa vie. Il est probable qu'il y vivoit encore en 1551, car on a de lui: *Prognostication pour l'an M.D.LI.* Rouen, 1551.

La ville d'Anvers a donné naissance à un *Jean de Laet* qui mourut en 1649. Celui-ci s'est occupé de choses plus utiles que le précédent. On a de lui des Ouvrages importans qu'il a fait imprimer sous ces titres :

Novus Orbis, sive, Descriptionis Indiæ Occidentalis Libri XVIII, novis Tabulis Geographicis & variis Animantium, Plantarum, Fructuum Iconibus illustrati. Lugduni Batavorum, 1633, *in-folio*.

De Gemmis & Lapidibus Libri duo, quibus præmittitur Theophrasti Liber de Lapidibus Græcè & Latinè, cum brevibus Annotationibus. Ibidem, 1647, *in*-8.

In Georgii Marggravii Historiam rerum naturalium, octavô Librô comprehensarum, Brasiliæ Annotationes, cum ordinata ejusdem Libri dispositione & variorum ab Auctore omissorum suppletione. Lugduni Batavorum & Amstelodami, 1648, *in-fol.*

LAGALLA (Jules-César) naquit en Italie l'an 1571. Les progrès qu'il fit dans les Sciences furent si grands & si rapides, que sans faire attention au petit nombre de ses années, la Faculté de Naples lui accorda le bonnet de Docteur en Médecine avec distinction, c'est-à-dire, à portes ouvertes & sans payer de finance. Peu de tems après, il fut nommé Médecin de la flotte du Pape Sixte V; & comme cet emploi lui fournit l'occasion de venir à Rome, il s'y fit encore recevoir Docteur en Philosophie & en Médecine. La maniere dont il soutint sa These Inaugurale, lui mérita l'applaudissement de tout ce qu'il y avoit d'habiles gens dans cette Capitale du monde Chrétien; il n'étoit cependant âgé que de 19 ans; mais cet âge n'empêcha pas qu'on ne le donnât pour Médecin au Cardinal de Sainte Séverine. L'estime qu'on avoit conçue de lui, l'auroit même fait monter à l'emploi important de Médecin du Pape Clément VIII, qui fut élu le 30 Janvier 1592, si l'on n'eût pas craint de man-

quer à la décence & aux égards dus au Souverain Pontife, en lui donnant un Médecin qui n'étoit âgé que de 21 ans.

Les Hiftoriens ne finiffent pas fur l'eftime dont on accueillit les talens précoces de *Lagalla* : mais on eft bien en droit de croire que la fcience de ce jeune Médecin ne paffoit pas les bornes de la Théorie, puifque c'eft au tems à former un homme dans la pratique, pour laquelle la vie même la plus longue eft toujours trop courte. Quoiqu'il en foit des motifs qui engagerent les contemporains de *Lagalla* à le faire jouir de la plus haute réputation, il étoit au comble de fes vœux, lorfqu'un contretems vint troubler le bonheur de fa vie. Tout le monde le regardoit comme un homme très-régulier & vraiment Philofophe dans fa conduite ; mais s'étant fait des affaires au fujet d'une femme qu'il aimoit, il manqua d'être affafliné par des fcélérats que le mari infulté, ou qui croyoit l'être, avoit payés pour venger fon honneur. A ce malheur en fuccéda un autre. A peine avoit-il atteint fa trente-troifieme année, qu'il fut attaqué de la gravelle & de plufieurs autres incommodités qui répandirent beaucoup d'amertume fur le refte de fa vie. Il les fouffrit avec une patience incroyable jufqu'à fa mort arrivée en 1624, à l'âge de 53 ans. Ses Ouvrages confiftent en douze Livres fur l'immortalité de l'ame, qui parurent à Rome en 1621, *in*-4, une Differtation *De Cælo animato*, & en plufieurs autres Traités de Philofophie, qu'il recommanda, en mourant, à *Léon Allatius*, fon difciple & fon ami.

LAGNEAU, (David) Médecin du XVII fiecle, s'épuifa en recherches fur l'Or Philofophique, mais elles n'aboutirent qu'à lui faire perdre fa fortune, & gâter fon jugement. Ce fut cette paflion qui l'engagea à traduire & à augmenter le Livre de *Bafile Valentin*, qui avoit paru fous le titre de *Douze clefs de Philofophie*. La Verfion de *Lagneau* fut imprimée à Paris en 1659, *in*-8, & ne tarda pas à être recherchée par les fous qui lui reffembloient.

Aftruc cite, dans fes Mémoires, un Médecin du même nom, natif du Diocefe d'Aix, qui prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Montpellier. Si ce *David Lagneau* eft différent du précédent, il a au moins quelque rapport avec lui par fon goût pour la Chymie ; car on lui attribue un Traité dédié à *Jean Hervard*, premier Médecin de Louis XIII, qui fut publié à Paris en 1611, *in*-12, fous le titre d'*Harmonia feu confenfus Philofophorum Chymicorum*. Cet Ouvrage a été inféré dans le quatrieme volume du Théatre Chymique, édition de Strasbourg, 1613, *in*-8.

LAGUNA. Voyez LACUNA.

LALLAMANT, (Jean) Médecin d'Autun, ville du Duché de Bourgogne, fut célebre dans le XVI fiecle par le grand nombre d'Ouvrages de Poéfie, d'Hiftoire & de Médecine qu'il publia. On remarque parmi les derniers :

Claudii Galeni Pergameni de diebus decretoriis Libri tres, recens Latini facti & commentariis illuftrati. Quibus menfium lunarium folariumque anni, item Ægyptiaci, Arabici, Perfici, Hebræi, Attici, necnon etiam & Romani ratio ità ponitur ob oculos, ut jam

demùm, & de mora partûs in utero, & de mensium Græcorum, exterarumque & principum nationum cum Latinis collatione, certi quid & haberi possit & statui. Lugduni, 1559, *in*-4.

Hippocratis de Hominis ætate, ex extremo fine Libri de carnibus : de septimestri, item de octimestri partu, Libri Latini facti & scholiis adornati. Genevæ, 1571, *in*-8.

De Ptisanna sui temporis. Heduæ, 1578, *in*-8. *Accesserunt Claudii Galeni Pergameni*, I, *De optima corporis nostri constitutione.* II, *De pleniore habitu.* III, *De inæquali temperie.* IV, *Quomodò simulantes morbum sint deprehendendi.* V, *De Ptisanna. Opuscula à se emendata infinitis locis, Versione Latinâ, & ad hæc litterâ Græcâ ad Librorum calcem restitutâ.*

Galeni Operum Latinè edendorum specimen. Genevæ, 1579, *in*-8.

L'ALLEMANT (Adrien) naquit en 1527 à Sorcy sur Meuse. Il étudia la Médecine à Paris, où il reçut le bonnet de Docteur sous le Décanat de *Jean de Gorris*, élu en 1548 & continué en 1549. Ce Médecin ne vit pas de longs jours, car il mourut à Paris en 1559; mais comme il aimoit le travail, il n'a pas laissé de donner au public des Ouvrages qu'on n'auroit presque osé espérer d'un homme de son âge. Tels sont de savans Commentaires sur les Livres d'*Hippocrate*, qui traitent, l'un de l'Air, des Eaux & des Lieux, l'autre des Vents. Ils furent tous deux imprimés à Paris en 1557, *in*-8. La méthode de *L'Allemant* est de donner d'abord le texte Grec, d'y joindre la Version Latine, & de l'expliquer ensuite dans son Commentaire. Il fait tout cela en Auteur consommé dans la lecture des anciens Médecins. Nous avons un Traité de sa façon publié à Paris en 1553, *in*-12, sous le titre de *Dialectique en François pour les Barbiers & Chirurgiens.* Il eut en vue d'apprendre aux Chirurgiens non Lettrés à raisonner conséquemment sur les objets de leur Art. Ces Chirurgiens avoient la manie de disputer, pour se donner un air savant; mais comme ils n'avoient point fait leurs études, ils raisonnoient souvent de travers & tiroient de fausses conséquences, au désavantage de la pratique. Cet Ouvrage n'est estimable que par l'intention de l'Auteur; car si l'on veut en apprécier le fonds, on le regardera, dit M. *Portal*, comme le produit d'une imagination crédule, remplie des préjugés de l'Ecole, & digne d'un Pédant de College. On a encore de *L'Allemant* un Ouvrage intitulé : *De optimo disputandi genere Libri tres. Parisiis*, 1547, *in*-8.

LAMBECIUS, (Pierre) l'un des plus savans Hommes du XVII siecle, étoit d'Hambourg, où il naquit en 1628. *Luc Holstenius*, son oncle, lui remarqua tant de disposition à l'étude, qu'il l'envoya à ses fraix dans les pays étrangers, pour profiter des leçons des Maîtres les plus célebres. *Lambecius* y fit de si grands progrès dans les Sciences, que le 15 Janvier 1652, on le nomma à la Chaire d'Histoire dans l'Ecole de sa ville natale, & que le 12 Janvier 1660, on le fit encore monter à l'emploi de Recteur du College. Sa femme, qui étoit vieille & qu'il n'avoit épousée que pour son bien, le dégoûta bientôt, autant que sa place de Recteur qui lui causoit beaucoup de tracasseries. Il abandonna l'un & l'autre, sortit de sa patrie & se rendit à Rome, où il embrassa publiquement la Religion Catholique. La charge de Bibliothécaire & de Conseiller Historiographe de l'Empereur Léopold le fixa ensuite à Vienne, & il y mourut en 1680, à l'âge de 52 ans.

Lambecius n'étoit point Médecin, & ce n'est nullement à ce titre qu'il est placé dans ce Dictionnaire. Il y mérite un rang honorable par sa qualité d'Auteur du Catalogue Latin de la Bibliotheque Impériale ; cet Ouvrage, autant curieux que savant, est en huit volumes *in-fol.* Dans le sixieme Livre des Manuscrits, il fait mention de la plupart des Traités de Médecine qui sont encore recherchés aujourd'hui. Il a même travaillé sur l'Histoire de cette Science dans le *Prodromus Historiæ Litterariæ* que *Jean-Albert Fabrice* a publié à Leipsic en 1710, *in-fol.*

LAMBERGEN, (Tibere) fils d'*Othon*, vint au monde en 1717. Il se rendit en 1736 à Franequer, où il étudia d'abord la Philosophie, ensuite la Médecine, & prit le bonnet de Docteur le 31 Mai 1740. La réputation dont jouissoient les Professeurs de Leyde, l'attira dans cette ville pour y suivre leurs leçons, & se préparer lui-même à enseigner les autres, dès qu'il trouveroit à se placer quelque part. L'occasion s'en présenta en 1751. Le 13 Avril de cette année, il fut nommé Professeur de Médecine à Franequer, & il prit possession de sa Chaire le 18 du même mois. La célébrité qu'il procura à cette Académie, engagea celle de Groningue à l'appeller dans ses Ecoles en 1753, pour y remplir la Chaire de Botanique, de Chymie & de Pratique. Il s'y rendit, & le 11 Juin de l'année suivante, il commença l'exercice de sa place, par un Discours qu'il prononça sur l'utilité de la Botanique dans la Médecine. Il est intitulé :

Oratio Inauguralis exhibens encomia Botanices, ejusque in Re Medica utilitatem singularem. Groningæ, 1754, *in-4.*

On a encore un petit Ouvrage de la façon de ce Médecin, sur la matiere dont il traita dans sa premiere leçon de Pratique.

Lectio Inauguralis sistens ephemeridem persanati carcinomatis. Groningæ, 1754, *in-4.* Il s'étend beaucoup sur l'usage du Quinquina contre le Cancer.

LAMBSMA, (Nicolas) Maître-ès-Arts & Docteur en Médecine, étoit originaire de la Frise. Il s'établit à Harlingue, ville de cette Province sur le bord du Zuiderzée, & il y exerçoit sa profession avec honneur, lorsqu'il donna au public un Ouvrage intitulé :

Ventris fluxus multiplex ex antiquis & Recentiorum monumentis propositus à N. Lambsma. Amstelodami, 1756, *in-8.* L'Auteur le dédia à M. *Jacques Hovius*, Docteur en Médecine à Amsterdam. Il reconnoît qu'il est redevable à cet ami, & aux Professeurs *Ouwen* & *Camper*, des connoissances répandues dans ce Traité. Il ajoute cependant que ses premiers guides sont *Hippocrate* & *Celse* parmi les Anciens, & *Méad* & *Boerhaave* parmi les Modernes.

LAMELIN, (Englebert) Médecin natif de Cambray, a publié un Ouvrage de sa composition, qui fut imprimé à Lille en 1628, *in-12*, sous ce titre : *De vita longa Libri duo, quibus adjecta sunt commoda & incommoda sobriæ & moderatæ vitæ.* Son pere, qui étoit aussi Médecin, a composé un Traité de la peste, en François. *Englebert* l'a traduit en Latin, & l'a joint à l'Ouvrage qu'on vient de citer, sous le titre de *Tractatus de peste, ejusque præservatione.* On a encore de *Lamelin*,

le fils, un Livre intitulé : *L'avantgoût du vin, déclaration de sa nature, faculté médicinale & alimentaire.* Douay, 1630, *in*-8.

LAMONIERE, (Jean DE) Médecin de Lyon, sa patrie, a laissé un Traité sur la dyssenterie qui désola cette ville en 1625. Il s'étend non seulement sur la nature de cette maladie & la méthode curative qui lui convient, mais encore sur les difficultés que les Auteurs ont proposées, ou qu'ils n'ont point assez clairement résolues par rapport à ces objets. Voici le titre de cet Ouvrage :

Observatio Fluxûs Dysenterici, Lugduni Gallorum populariter grassantis, annô D. 1625, *& remediorum illi utilium. Lugduni*, 1626, *in*-16. *Amstelodami*, 1629, *in*-12.

LAMOTTE, (Guillaume MAUQUEST DE) Chirurgien Juré, Accoucheur à Valogne en Basse Normandie, étudia la Chirurgie à Paris, & suivit la pratique de l'Hôtel-Dieu pendant cinq ans. C'est-là que son goût commença à se développer pour l'Art des Accouchemens. Il y acquit tant de connoissances, qu'il se distingua par ses succès, non seulement dans sa patrie, mais dans tout le pays voisin, pendant un grand nombre d'années. Il a laissé un fils, Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, dont les enfans sont, un Médecin des Armées du Roi, & un Chirurgien qui se destine à la pratique des Accouchemens comme son aïeul.

Le Chirurgien, qui fait le sujet de cet article, est Auteur de plusieurs Ouvrages. Le premier parut en 1715, sous ce titre :

Traité des accouchemens naturels, non naturels & contre nature. Il y en a plusieurs autres éditions. Paris, 1722, *in*-4, par les soins de *Devaux* qui a fourni la plupart des réflexions & des observations qu'on y trouve. La Haye, 1726, *in*-4. Leyde, 1729, *in*-4. Paris, 1765, *in*-8, deux volumes. En Allemand, par *J. G. Scheid*, Strasbourg, 1732, *in*-4. Ce Traité a passé pour un des meilleurs en ce genre, après celui de *Mauriceau* que *Lamotte* censure; il n'épargne pas plus les Ecrits de *Peu*. L'Auteur plus versé dans la Pratique que dans la Théorie, s'attache davantage aux détails des faits qui instruisent, qu'à toutes ces longues tirades de raisonnemens qui font sentir les difficultés de l'Art, mais qui ne les tranchent point. C'est pour cette raison qu'il a enrichi son Ouvrage de 400 observations d'autant plus intéressantes, qu'elles sont ornées de ces réflexions judicieuses qu'une pratique de trente ans lui avoit fournies.

Dissertation sur la génération, sur la superfétation, & réponse au Livre intitulé : *De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes & sur l'obligation aux meres de nourrir leurs enfans.* Paris, 1718, *in*-12. Il réfute l'opinion des Ovaristes & combat le systême des animalcules. Il nie la superfétation, & croit que la formation des animaux dépend du mêlange de la semence de deux sexes. Selon lui, la génération par le moyen des œufs ne peut se concilier avec la structure des Trompes, qui sont trop courtes & trop éloignées des Ovaires pour les atteindre. *Puzos* a répondu victorieusement à cette objection; la Lettre qu'il adressa à *Lamotte* sur une grossesse ventrale a dû l'embarrasser, puisqu'il lui fait remarquer que les Trompes & la Matrice étoient dans leur état naturel. Notre Auteur a plus beau jeu contre *Hecquet*. Il rapporte plusieurs fâcheux événemens, arrivés par la faute

des Sages-Femmes, & ſans improuver que les meres nourriſſent leurs enfans, il aſſure qu'il eſt quelquefois avantageux que ceux-ci prennent le lait d'une nourrice étrangere.

Traité complet de Chirurgie, contenant des obſervations ſur toutes les maladies Chirurgicales & ſur la maniere de les traiter. Paris, 1722, *in*-12, trois volumes, par les ſoins de *Devaux*. Paris, 1732, *in*-12, quatre volumes. Ibidem, 1763, *in*-12, quatre volumes, & 1765, deux volumes *in*-8, avec des augmentations. M. *Sabatier*, Profeſſeur Royal en Anatomie, a publié une nouvelle édition de cet Ouvrage, qu'il a corrigé & enrichi de notes critiques. Paris, 1771, deux volumes *in*-8. Notre Auteur joignoit à un amour extrême pour ſon état, un talent ſingulier pour l'obſervation; & comme il étoit fort employé dans la pratique de la Chirurgie, il a été à portée de faire une utile collection des cas les plus intéreſſans. On ne peut s'empêcher de rendre à *Lamotte* toute la juſtice qui lui eſt due; l'accueil qu'on a fait à ſon Ouvrage, par le nombre des éditions, eſt le meilleur de tous les éloges. Mais on eſt en droit de lui reprocher le peu d'égard qu'il a eu pour ſes confreres; plein de cet égoïſme qui aveugle ſur le mérite d'autrui, il ne ſonge qu'à ſe louer lui-même dans le Traité, dont nous venons de parler. C'eſt ce qui a fait dire au célebre *de Haller: Laudes ſuas non negligit, non perindè famæ Collegarum ſtudioſus.*

LAMPUGNANI (Jacques) étoit de Milan, où il naquit en 1557. A peine eut-il été admis à pratiquer la Médecine, qu'il jouit de la plus grande réputation. Il n'avoit point encore atteint la fin de ſa vingt-ſixieme année, lorſque le Marquis d'Eſth l'appella à Turin pour le traiter. La maladie étoit dangereuſe, mais *Lampugnani* prit des meſures ſi juſtes, qu'elle ſe termina heureuſement; & cette cure lui valut une Chaire de Philoſophie dans l'Univerſité de Mondovi, où il enſeigna avec éclat pendant pluſieurs années. En 1591, c'eſt-à-dire, dans le cours de la trente-quatrieme année de ſon âge, Paul-Camille Sfrondate, Cardinal Neveu, le fit venir à Rome pour être premier Médecin du Pape Grégoire XIV. *Lampugnani* ne jouit pas long-tems de cet emploi, car le Souverain Pontife mourut le 15 Octobre, dix mois, dix jours après ſon exaltation. Ce Médecin n'en fut pas moins eſtimé; les belles qualités qui formoient ſon caractere, le répandirent ſi avantageuſement dans Rome, qu'en 1607 il fut nommé premier Profeſſeur de Médecine dans le College de la Sapience. Les preuves qu'il donna de ſa ſcience dans cet emploi, le firent autant admirer, qu'il ſe fit aimer dans la ſociété par la bonté de ſon cœur, par ſa politeſſe & ſa modeſtie. On voulut pluſieurs fois l'avancer aux dignités Eccléſiaſtiques qu'il refuſa, pour s'occuper uniquement de l'étude & de l'exercice de ſa profeſſion. Conſtant dans ſa réſolution, il y tint juſqu'à la fin de ſa vie qu'il ne termina que dans un âge avancé, car il étoit encore bien portant en 1632. A ſa mort, on trouva pluſieurs Manuſcrits de ſa compoſition dans ſon Cabinet, comme les Traités *De Febribus*, *De Humoribus*, *De Criſibus*, *De Purgatione*, *De viribus Calcanthi.*

Hercule Lampugnani, frere cadet du précédent, fut reçu dans le College des Médecins de Milan en 1593. *Jules-Céſar Lampugnani*, autre Médecin natif de Milan, étoit apparemment de la même famille. Il ſe fit aggréger au College de

de sa ville natale le 13 Décembre 1659 ; mais dès l'an 1650 il avoit déja fait preuve de son savoir par un Ouvrage contre l'abus du tabac, qui parut sous le titre de *Levis punctura Tabaci.* Comme il étoit habile Praticien, il fut beaucoup regreté à sa mort arrivée le 7 Mai 1661.

LAMY, (Guillaume) de Coutances en Basse-Normandie, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris en 1672. Suivant l'Auteur de la Lettre à M. *Fréron*, au sujet de l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie par M. *Portal*, ce dernier Ecrivain a confondu *Guillaume* avec *Alain Amy* natif de Caen, qui fut reçu Docteur de Paris en 1655. Il ne paroît pas que celui-ci ait rien publié ; conséquemment c'est mal-à-propos que M. *Portal* lui attribue des Ouvrages qui appartiennent à *Guillaume* & qui sont intitulés :

Lettre à M. Moreau contre l'utilité de la transfusion. Paris, 1667, *in*-4.

Seconde Lettre dans laquelle sont confirmées les raisons rapportées dans la précédente. Ibidem, *in*-4. *Lamy* est un des premiers qui aient osé élever la voix contre les partisans de la transfusion ; il prétend que cette opération est plutôt un moyen de tourmenter les malades que de les guérir.

De principiis rerum Libri tres. Parisiis, 1669, *in*-12.

Discours Anatomiques. Paris, 1675, 1685, *in*-12. Bruxelles, 1679, *in*-12. L'Auteur nous apprend qu'il fut prié de faire ces Discours, pour les débiter chez un Chirurgien très-connu, qui avoit un cadavre de femme. Ces Discours sont au nombre de six ; le premier sur-tout est rempli de sentimens si déplacés, que le célebre *Haller* n'a pu s'empêcher d'apostropher *Lamy*, en le qualifiant d'*Impius homo.*

Explication méchanique & physique des fonctions de l'ame sensitive. Paris, 1677, *in*-12, & 1681, *in*-12, avec figures. Cet Ouvrage n'est qu'un tissu d'explications hazardées & dénuées de toute probabilité.

Dissertation sur l'Antimoine. Paris, 1682, *in*-12. Il prend le parti de l'Antimoine contre *Blondel* & *Douté*, qui, se plaisant à renouveller l'ancienne guerre qui avoit divisé la Faculté, assuroient que ce Minéral étoit un vrai poison.

LAMZWEERDE, (Jean-Baptiste) Ecrivain du XVII siecle, s'appliqua à la Médecine & prit quelque part le bonnet de Docteur en cette Science. Il s'établit à Amsterdam, où il se fit recevoir dans le College des Médecins au plus tard en 1666 ; mais il abandonna cette ville vers 1683, pour se rendre à Cologne & y remplir la charge de Professeur extraordinaire. C'est en cette qualité qu'il donna des leçons d'Anatomie jusques vers le commencement de ce siecle. Ce Médecin prétendoit que *Descartes* avoit emprunté de *Platon*, d'*Aristote* & de *Galien*, tout ce qu'il y a de bon dans ses Ouvrages ; pour le reste, il le condamnoit absolument ; il se faisoit même un devoir de s'afficher comme un des plus mortels ennemis de la Philosophie de ce Novateur. Nous avons de la façon de *Lamzweerde :*

Explication de la cause du mouvement des muscles, avec un Catalogue des muscles. Amsterdam, 1667, *in*-12. En Flamand, d'après le Latin de *Willis.*

Joannis Sculteti Armamentarium Chirurgicum auctum & illustratum. Amstelodami,

1672, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1693, *in*-8, par les ſoins de *Jean Tiling* qui a joint, à cette édition, les obſervations de *Verduin* le fils. *Amſtelodami*, 1741, *in*-8, avec les corrections de *Jean-Chriſtophe de Sprögel.* Toute la part que notre Médecin a eue à cet Ouvrage, conſiſte en 103 Obſervations tirées de *Pierre de Marchettis* qu'il ne nomme même pas; & pour cette raiſon, *Almeloveen* l'accuſe de plagiat dans ſon Traité intitulé : *Inventa Nov-antiqua.*

Reſpirationis Swammerdammianæ expiratio. Amſtelodami, 1674, *in*-8, avec figures.

Œconomia animalis ad circulationem ſanguinis breviter delineata. Accedit, de generatione hominis ex legibus mechanicis. Goudæ, 1682, *in*-8.

Monita ſalutaria de magno Thermarum & Acidularum abuſu confirmata, & à verboſo Blondelli ſtrepitu vindicata. Coloniæ, 1684, 1686, *in*-12.

Oratio de Podagra. 1685, *in-fol.*

Hiſtoria naturalis Molarum uteri, in qua accuratiùs de natura ſeminis, ejuſque ſingulari in ſanguinem regreſſu, modò conceptionis & generationis, ac ovis humanis diſquiritur. Lugduni Batavorum, 1686, *in*-12, avec figures.

LANAY, (Jean DE) Chirurgien de Louis XIII, étoit de Bois-Commun, ville de Beauce à ſix lieues de Montargis. Il prend les titres de Chirurgien du Roi, de Profeſſeur & Maître dans la Faculté de Chirurgie de Paris, à la tête d'un Ouvrage de ſa façon, qui eſt intitulé :

Aphoriſmi Hippocratis, Græcè & Latinè, in novum ordinem digeſti, & in Sectiones ſeptem diſtributi, cum argumentis in eoſdem. Pariſiis, 1628, *in*-8. C'eſt la ſeconde édition. Quand la premiere parut en 1620, cet Ouvrage fut attaqué par quelques Médecins qui cenſurerent la Traduction des Aphoriſmes. Cette critique échauffa *de Lanay*, & il y répondit avec vivacité par l'Apologie qui ſe trouve dans la ſeconde édition & qui porte ce titre : *In cenſuram nonnullorum Medicorum Pariſienſium Apologia.* Cette piece eſt au devant de l'Ouvrage, & à la fin, il y a un petit Poëme ſur les devoirs du Médecin, *De Officiis Medici*, dont la Latinité n'eſt pas exquiſe.

Devaux parle de cet Auteur dans ſon *Index Funereus.* Il met ſa mort au 18 Octobre 1641, & dit qu'il étoit alors Doyen du College des Chirurgiens.

LANCISI, (Jean-Marie) de Rome, naquit le 26 Octobre 1654. Ses parens, qui étoient d'honnêtes bourgeois de cette ville, ne manquerent pas de ſeconder les heureuſes diſpoſitions qu'il avoit pour l'étude. *Lanciſi* s'y appliqua de bonne heure, & dès qu'il eut achevé ſon cours d'Humanités, il fit celui de Philoſophie dans le College Romain, & paſſa enſuite aux Ecoles de Théologie. Comme il avoit toujours eu beaucoup de goût pour la connoiſſance des choſes naturelles, ce goût ſe réveilla ſi fortement en lui pendant qu'il étudioit la Théologie, qu'il lui fit abandonner cette Science, pour s'appliquer uniquement à la Médecine. Il pouſſa ſon entrepriſe avec la plus grande ardeur. Tout occupé qu'il étoit à ſe perfectionner dans l'Anatomie, la Chymie & la Botanique, il crut qu'il lui importoit également d'étudier la Géométrie; & il en apprit les élémens de *Vital Giordani*, habile Mathématicien, natif de Bitonto, qui enſeignoit à Rome dans l'Académie de Peinture & au College de la Sapience.

Les progrès que notre ſavant éleve fit dans toutes ces parties, lui mériterent le bonnet de Docteur en Philoſophie & en Médecine. Il le reçut en 1672 ; mais les connoiſſances qu'il acquit depuis ſa promotion, l'éleverent au deſſus de ce titre Académique, par la haute réputation dont il jouit.

En 1675, il obtint une place de Médecin ordinaire du Saint-Eſprit *in Saſſia*. Il y fit de nouveaux progrès ſous les yeux de *Jean Tiracoda*, premier Médecin de cet Hôpital. Son attention à ſuivre les maladies dans leurs différens périodes, ſon exactitude à remarquer les criſes, les révolutions, les événemens; en un mot, le ſoin qu'il prit de faire l'hiſtoire exacte, fidele & entiere des maladies qu'il avoit à traiter, le rendit en peu de tems auſſi habile praticien qu'il étoit bon obſervateur. Mais il quitta le poſte de Médecin du Saint-Eſprit en 1678, parce qu'il venoit d'être reçu au nombre des Membres du College de Saint Sauveur *in Lauro*. Ce fut-là que ſes connoiſſances acquirent le dernier degré de profondeur; il s'occupa pendant cinq ans de la lecture des meilleurs Auteurs, dont il tira un ſi grand parti, qu'il s'appropria, pour ainſi dire, tout ce qui avoit été écrit d'eſſentiel depuis *Hippocrate* juſqu'à ſon tems.

Ses talens reconnus lui mériterent la Chaire d'Anatomie dans le College de la Sapience; il y monta en 1684, & continua d'y enſeigner pendant treize ans avec une approbation générale. Il eſt vrai qu'il ne diſſéqua pas auſſi ſouvent qu'il l'auroit ſouhaité pour l'inſtruction de ſes diſciples; mais pour leur faciliter l'étude de l'Anatomie, il engagea *Bernardin Genga* à publier les figures qu'il avoit tirées ſur le corps humain. Elles parurent à Rome en 1691 en un volume *in-folio*, avec les explications & les diſcours néceſſaires de la façon de *Lanciſi*. Cet Ouvrage eſt intitulé : *Anatomia per uſo e intelligenza del diſegno ricercata non ſolo ſu gli oſſi, e muſcoli del corpo umano, ma dimoſtrata ancora ſulle ſtatue antiche più inſigni di Roma, delineata in più tavole con tutte le figure in varie faccie, con le ſpiegationi e indice del Sig. Canonico Gio. Maria Lanciſi, gia Medico ſegreto della S. M. d'Innocentio XI.*

Ce fut en 1688 que le Pape Innocent XI nomma *Lanciſi* ſon Médecin & Camérier ſecret. Il lui donna, peu de tems après, un Canonicat dans l'Egliſe de Saint Laurent *in Damaſo*; mais le nouveau Chanoine ne conſerva ce bénéfice que pendant la vie de ſon bienfaiteur, car il s'en déporta à ſa mort en 1689. Le Cardinal Altieri, Camerlingue, chargea *Lanciſi* d'être ſon Vicaire pour l'inſtallation des Docteurs en Médecine, & le Cardinal Spinola, qui remplaça Altieri, le continua dans cet emploi que Clément XI lui aſſura enſuite pour toute la vie. Sous le Pontificat d'Innocent XII, ce Médecin fut en telle conſidération, que ce Pape étant tombé malade en 1699, il fut de toutes les conſultations juſqu'à la mort du Saint Pere, arrivée le 27 Septembre 1700. En cette année, il entra au Conclave comme Médecin; & lorſque Clément XI eut été élu le 23 Novembre, il s'empreſſa de conférer à *Lanciſi* l'office important de premier Médecin de ſa perſonne & de Camérier ſecret. Les fonctions de cette charge, la viſite des malades & l'étude du cabinet occuperent tour à tour ce ſavant homme pendant le reſte de ſa vie. Comme il étoit infatigable, tous les momens qu'il pouvoit dérober à ſes premiers devoirs, il les paſſoit à lire, à écrire, à étudier, ou dans les aſſemblées des Savans. Sa ſanté, qui fut conſtamment bonne juſqu'à

ſa derniere maladie, le ſoutint dans ce travail opiniâtre; mais ce fut à un régime très-ſobre & très-frugal qu'il dut l'avantage de ſe porter bien. Il ne pouſſa cependant pas bien loin ſa carriere, car il mourut le 21 Janvier 1720, âgé d'un peu plus de 65 ans.

Ce Médecin étoit d'une taille aſſez petite, mais bien conformée. Il avoit la phyſionomie vive, avec un air de gaieté. Son eſprit étoit brillant, fécond & propre à toutes choſes. Perſonne ne fut plus habile que lui à conduire une affaire avec prudence; ni le travail qu'elle exigeoit, ni les difficultés qu'elle préſentoit, rien ne l'arrêta jamais dans ſon deſſein. Eloquent en public, enjoué dans la ſociété, il répandoit beaucoup de graces ſur ſes diſcours; poli, affable, prévenant, il avoit ordinairement l'avantage de mettre tout le monde de ſon parti. Il eut toujours une paſſion extrême pour l'avancement de la Phyſique & de l'Anatomie. Il ne brilla cependant point du côté de la Théorie; attaché à la ſecte de *Sylvius de le Boë*, il en ſoutint les opinions avec cette force que donne la perſuaſion d'avoir embraſſé le bon parti. Mais comme il connoiſſoit les ſecrets les plus cachés & la marche des mouvemens de la Nature, il n'en guérit pas moins ſes malades, parce qu'il avoit le coup d'œil juſte & que ſa pratique étoit toujours dirigée par la prudence.

Lanciſi avoit amaſſé une Bibliotheque de plus de vingt mille volumes. Il la donna de ſon vivant à l'Hôpital du Saint Eſprit pour l'uſage public, & ſur-tout des jeunes Chirurgiens & Médecins qui ſervent les pauvres malades de cette Maiſon. L'ouverture s'en fit l'an 1716, en préſence du Pape Clément XI & d'un grand nombre de Cardinaux. L'Abbé *Chriſtophe Carſughi* a publié à Rome, en 1718, un Ouvrage *in*-4 pour éterniſer la mémoire de ce legs important, ſous le titre de *Bibliotheca Lanciſiana.* Il y a ajouté un diſcours *De recto uſu Bibliothecæ.*

Les Ouvrages de notre Médecin ſont en grand nombre. Je ne parlerai que de ceux qui ont été imprimés; car il en a laiſſé pluſieurs en manuſcrit, qui ſont demeurés dans la Bibliotheque de l'Hôpital du Saint-Eſprit, à qui il les a légués par Teſtament.

Lucubratio de virgine quadam Callienſi, mirabili vexatâ ſymptomate. Romæ, 1682, *in*-4

Corporis humani Anatomica ſynopſis. Romæ, 1684.

Del modo di filoſofar nell'Arte Medica. Cette piece qui fut adreſſée à l'Académie Phyſico-critique de Sienne, ſe trouve dans le Recueil imprimé à Veniſe en 1700, *in-folio*, ſous le titre de *La Galleria di Minerva.*

De ſubitaneis mortibus Libri duo. Romæ, 1707, *in*-4. *Lucæ*, 1707, *in*-4. *Venetiis*, 1708, *in*-4. *Lipſiæ*, 1709, *in*-8. L'intempérance dans le régime, les vices qui affectent la ſtructure & les fonctions du cœur & du cerveau, les anévriſmes, &c., ſont les cauſes principales auxquelles il attribue la mort ſubite. Il propoſe des moyens pour en éloigner les effets, avec une méthode pour rappeller à la vie ceux qui paroiſſent morts.

Epiſtolæ duæ de triplici inteſtinorum polypo. Dans l'Ouvrage de *Valliſnieri*, qui parut à Padoue en 1710, *in*-4, ſous le titre de *Conſiderationi ed eſperienze intorno alla generatione de vermi.* Le vers ſolitaire n'eſt point un ſeul animal, ſuivant *Lanciſi.* Il le regarde comme un aſſemblage de vers cucurbitins, unis bout à

bout par une pituite visqueuse. On convient aujourd'hui de la justesse de cette remarque; mais on admet un *Tænia* distinct du vers dit solitaire cucurbitin.

Dissertatio de nativis, deque adventitiis Romani Cœli qualitatibus, cui accedit Historia Epidemiæ Rheumaticæ quæ per hiemem anni 1709 vagata est. Romæ, 1711, *in*-4. L'Histoire du Rhumatisme épidémique a paru seule à Geneve en 1713, *in*-12.

Epistola ad Cel. Joannem Fantonum. Augustæ Taurinorum, 1711, *in*-4, à la tête de l'Ouvrage de *Fantoni*, qui est intitulé : *Anatomia corporis humani ad usum Theatri accommodata.*

Epistola de bilis secretione ad Joannem Baptistam Bianchi. Ibidem, 1711, *in*-4, avec l'*Historia Hepatica* du même *Bianchi.*

De Physiognomia & sede animæ cogitantis. Venetiis, 1713, *in*-4. *Taurini*, 1713, *in*-4, avec les observations Anatomiques de *Fantoni.*

Dissertatio Epistolaris ad Exim. & Nob. C. Marsilium de ortu, vegetatione ac textura fungorum, avec la Dissertation du Comte de *Marsigli*, qui parut en 1714, *in-folio*, sous ce titre: *De generatione fungorum.*

Tabulæ Anatomicæ Clarissimi Viri Bartholomæi Eustachii, quas è tenebris tandem vindicatas & Sanctissimi Domini Clementis XI Pontif. Max. munificentiâ donô acceptas, Præfatione, Notisque illustravit. Romæ, 1714, *in-folio. Genevæ*, 1717, à la suite du Théatre Anatomique de *Manget*, qui est en deux volumes *in-folio* : mauvaise édition. *Romæ*, 1728, *in-folio*: bonne édition. *Ibidem*, 1740, *in-folio*, par les soins de *Cajetan Petroli*: édition médiocre. *Lugduni Batavorum*, 1744 & 1762, *in-folio*, par les soins de *Bernard-Sifroy Albinus:* édition excellente.

Physiologicæ Animadversiones in Plinianam Villam. Accedit de herbis & fruticibus in recens aggesto littore Tiberis suborientibus. Romæ, 1714, *in-fol.*

Dissertatio de recta Medicorum studiorum ratione instituendâ. Ibidem, 1715, *in*-4 & *in*-8. *Avenione*, 1715, *in*-8. Les Langues savantes, les Mathématiques, la Philosophie expérimentale, la Chymie, l'Histoire Naturelle, l'Anatomie, sont les connoissances préliminaires que *Lancisi* exige dans un homme qui se prépare à l'étude de la Pratique; encore veut-il qu'il travaille à se perfectionner par les voyages.

Dissertatio Historica de Bovilla Peste ex Campiniæ finibus, annô 1713, Latio importatâ. Accedit Consilium de Equorum Epidemiâ. Romæ, 1715, *in*-4. La consultation sur la maladie des chevaux avoit déja paru à Naples en 1712, *in*-8, mais cette édition est en Italien. La maladie consistoit dans l'inflammation du ventricule & des intestins; celle du bétail alloit au delà, & se terminoit promptement par une gangrene mortelle des mêmes parties. Comme la maladie de ces animaux étoit contagieuse, l'Auteur a fait sentir la nécessité de séparer les bêtes malades d'avec les saines.

De noxiis paludum effluviis Libri duo. Romæ, 1717, *in*-4. En traitant de la malignité des miasmes qui s'élevent des marais & infectent l'air, il s'étend sur les causes & la cure des maladies épidémiques.

Michaëlis Mercati Metallotheca. Opus posthumum auctoritate & munificentiâ Clementis XI Pontificis Max. è tenebris in lucem eductum. Operâ & studiô J. M. Lancisi illustratum, cum figuris nitidissimis. Ibidem, 1717, *in-folio.*

Appendix ad Metallothecam Vaticanam Michaëlis Mercati. Romæ, 1719, *in-fol.*

Dissertationes duæ, altera de vena sine pari, altera de structura usuque Gangliorum.

Patavii, 1719, *in*-4, à la fin des *Adverſaria Anatomica* du célebre *Morgagni.*

Diſſertatio Epiſtolaris de natura & præſagiô Dioſcurorum nautis in tempeſtate apparentium. Romæ, 1720, *in*-8.

De motu cordis & anevriſmatibus, *Opus poſthumum. Romæ*, 1728, *in-folio. Neapoli*, 1738, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1740, *in*-4. Il avoit commencé à travailler à cet Ouvrage pendant le Conclave de 1700.

Joannis Mariæ Lanciſi Opera quæ hactenus prodierunt omnia, *Diſſertationibus nonnullis adhucdum ineditis locupletata. Genevæ*, 1718, 1725, deux volumes *in*-4. *Romæ*, 1745, quatre volumes *in*-4. *Venetiis*, 1739, *in-folio.*

Conſilia 49 poſthuma. Venetiis, 1747, *in*-4. C'eſt à *Euſebe Squari* qu'on doit ce Recueil qu'il a tiré de la Bibliotheque du Saint-Eſprit, à qui l'on ſait que *Lanciſi* a légué tous ſes Manuſcrits.

LANDI. Voyez BASSIANO LANDI.

LANDO, (Hortenſio) Médecin du XVI ſiecle, étoit de Milan. Il compoſa pluſieurs Ouvrages qu'il ſe fit un plaiſir de publier ſous de faux noms. Tel eſt un Dialogue intitulé : *Philalethes ui Opienſis*, dans lequel il attaque la mémoire d'*Eraſme.* Tels ſont encore deux Dialogues fauſſement attribués au Cardinal Jérôme Aléandre, l'un ſous le titre de *Cicero relegatus*, & l'autre ſous celui de *Cicero revocatus.* Ils parurent en 1534, *in*-8, à Lyon, où *Lando* étoit alors. Ce Médecin prend le nom de *Philalethes Polytopienſis* dans un autre Dialogue intitulé : *Fortianæ Quæſtiones*, où il examine les mœurs & l'eſprit des peuples d'Italie. Le Recueil des Lettres & Opuſcules de cet Auteur a paru en Italien à Veniſe en 1554, *in*-8.

LANFRANC, Médecin du XIII ſiecle, & non pas Chirurgien laïque, étoit de Milan. Diſciple de *Guillaume de Salicet*, il imita ſon Maître, & comme lui il s'appliqua à la Chirurgie qui de ſon tems n'avoit encore fait que de foibles progrès. Les troubles, dont ſa patrie étoit agitée, lui firent prendre la réſolution d'aller chercher ailleurs le calme qui lui manquoit. Il vint en France & s'arrêta à Lyon; mais l'envie de mettre au grand jour les connoiſſances qu'il avoit acquiſes par l'étude & la pratique ne fut pleinement ſatisfaite, que lorſqu'il put ſe rendre à Paris, où les ſoins qu'il devoit à l'éducation de ſes enfans l'avoient empêché d'aller plutôt. Du fond de ſa patrie, dit-il, il aſpiroit depuis long-tems à voir de près le ſéjour de la Majeſté Royale, de l'étude & de la paix, ſéjour recommandable ſur-tout par le ſavoir des Médecins. Il arriva à Paris en 1295. Son habileté, ſa franchiſe, l'empreſſement qu'il avoit de communiquer avec tout le monde, ſes entretiens, lui mériterent les applaudiſſemens de la Faculté. Le Doyen, *Jean Paſſavant*, & les Maîtres l'inviterent à faire devant eux les grandes opérations, dont il expliquoit la théorie & la pratique; & comme il étoit autant éloigné de mépriſer que de craindre leurs lumieres, il leur communiqua volontiers les ſiennes, dans l'eſpérance qu'ils auroient pour lui les mêmes égards. *Lanfranc* eut de quoi être ſatisfait; car non ſeulement il fut par-tout accompagné d'un grand nombre d'Ecoliers & de Bacheliers qui venoient s'inſtruire à ſon Ecole, mais il reçut encore des marques

ſi flatteuſes d'eſtime & d'amitié de la part des Maîtres, qu'il a la modeſtie de dire qu'il n'étoit pas digne de la centieme partie de celles dont on l'honoroit. Tels ſont les ſentimens qu'il a conſignés lui-même dans un Manuſcrit Latin, *in-folio*, qui ſe trouve dans la Bibliotheque du Roi de France, ſous le titre d'*Ars Chirurgica*. On lit ces mots à la fin de l'Ouvrage: *Favente divinâ gratiâ explicit Chirurgia Magiſtri Lanfranci de Mediolano completa qualis qualis Medici.*

La Chirurgie peu cultivée en France au XIII ſiecle, eſt autant redevable de ſes accroiſſemens aux ſoins de *Lanfranc*, qu'aux ſollicitations de *Jean Pitard* auprès du Roi Saint Louis. L'un & l'autre ont contribué à lui faire ſecouer le joug de l'ignorance qui la tenoit dans l'abjection; mais c'eſt au dernier qu'on doit la premiere forme de l'établiſſement que la Communauté de Saint Côme a ſoutenu avec honneur, & que l'Académie Royale a plus utilement perfectionné.

C'eſt de *Lanfranc* lui-même qu'on apprend combien étoit miſérable l'état de la Chirurgie Françoiſe de ſon tems. Les Chirurgiens, dit-il, étoient preſque tous idiots, (ſachant à peine leur langue) tous laïques, vrais manœuvres & ſi ignorans, qu'à peine trouvoit-on un Chirurgien Rationel. Comme ils ne ſavoient point mettre de différence entre le Cautere actuel & le Cautere potentiel, l'un & l'autre étoient tombés en France dans le diſcrédit & preſque dans l'oubli, malgré tout ce qu'en a dit l'Antiquité qui en a fait un grand uſage.

Tout habile qu'eût été *Lanfranc* pour le ſiecle où il vécut, on ne peut trouver aucune excuſe à la ſingularité de ſes opinions. Il condamnoit l'uſage du Trépan & défendoit abſolument celui du Lithotome, alléguant pour raiſon de ce dernier ſentiment, que l'extraction de la pierre rend les hommes impuiſſans. Mais ne pourroit-on pas croire que la raiſon qui le portoit à condamner ces opérations, étoit principalement fondée ſur le danger qui les accompagne? Peut-être même étoit-il aſſez adroit pour les rejetter toutes deux, par la ſeule raiſon qu'il n'en connoiſſoit pas bien la manœuvre. Mais il ne pouvoit ignorer celle de la Paracentheſe; il condamnoit cependant cette opération ſi ſimple, lui qui employoit le feu dans le traitement des hernies, & qui vantoit l'excellence de cette méthode, dont il s'attribue l'invention. C'eſt dans les Ouvrages de *Guillaume de Salicet* que notre Auteur a puiſé ce qu'il y a de mieux dans les ſiens. Il ne nomme point ce grand Maître, dont il adopte les maximes par préférence à celles de tout autre; mais c'étoit la coutume des Ecrivains de ce tems-là de ſe copier mutuellement, ſans en dire mot. *Lanfranc* a pris dans *Salicet* ce qu'il dit touchant les cauſes qui retardent la guériſon des plaies; à cela près, il a mieux connu & fait mieux connoître le danger des tentes, dont on ſe ſervoit ſi fréquemment dans ſon ſiecle. On l'a laiſſé déclamer contre cet abus; perſonne ne s'eſt corrigé, & les tentes ont continué d'être employées dans le panſement des plaies. Ce n'eſt preſque que de nos jours qu'on en a pleinement abandonné l'uſage. Le Traité de Chirurgie de *Lanfranc* a paru ſous ce titre:

Chirurgia magna & parva. Venetiis, 1490, 1519, 1546, *in-folio. Lugduni*, 1553, *in-folio*, avec les Ouvrages de *Gui de Chauliac*, de *Roger*, de *Bertapalia*, de *Roland*, ſur la Chirurgie. En François, par Maître *Guillaume Yvoire*, Lyon, 1490, *in-4*. En Allemand, par *Othon Brunfels*, Francfort, 1566, *in-8*.

On dit que *Lanfranc* laissa un fils qui se distingua vers le milieu du XIV siecle parmi les Chirurgiens de Montpellier.

LANG DE LANGENTHAL, (Jacques-Ambroise) fils de *George Christophe*, Ministre de Nuremberg sa patrie, étoit d'Etzelwangen dans le Duché de Sultzbach, où il naquit après l'an 1664. Il se rendit à Altorf en 1685, & il y étudia la Médecine avec tant de succès, qu'il fut reçu Docteur le 20 Décembre 1689. Peu de tems après sa promotion, il passa à Neuhausel dans la Haute Hongrie, & comme il s'y fit une réputation brillante par la pratique, on l'attira à Schemnitz, où il obtint rang parmi les Nobles Hongrois en 1695. Il fut depuis premier Médecin du Prince Ragotzki. C'est tout ce qu'on sait de *Jacques-Ambroise Lang*.

Jean-Michel, son frere aîné, habile Théologien Protestant, naquit en 1664 dans la même ville d'Etzelwangen. Il remplissoit une Chaire de Théologie à Altorf, lorsque se voyant en butte aux ennemis qu'il s'étoit attirés par sa conduite, il quitta brusquement cette place, & s'appliqua à l'étude de la Médecine dans la même Université. Il alla ensuite s'établir à Prentzlow dans le Brandebourg, où il mourut le 20 Juin 1731. On a de lui plusieurs Ouvrages estimés, comme des Traités Latins sur le Mahométisme & l'Alcoran; *Philologia Barbaro-Græca*; *Dissertationes Botanico-Theologicæ tres de Herba Borith.* Ces Dissertations qui parurent à Altorf en 1705, *in*-4, roulent sur une plante qui croît dans la Palestine & dont les foulons se servoient anciennement pour décrasser les étoffes.

LANGE ou LANGIUS, (Jean) habile Médecin, étoit de Loewenberg en Silésie, où il vint au monde en 1485. Leipsic, Bologne & Pise admirerent successivement son ardeur pour l'étude & les progrès qu'il y fit; la derniere de ces Universités récompensa ses travaux par le bonnet de Docteur qu'elle lui accorda. *Lange* passa ensuite à Heidelberg qu'il avoit choisi pour y déployer ses talens. Il s'y montra avec tant d'avantage, qu'il fut successivement honoré de la charge de premier Médecin de quatre Electeurs Palatins, savoir de Louis V, de Fréderic II qu'il accompagna dans ses voyages d'Espagne, d'Italie, de France & même dans la plus grande partie de l'Europe, d'Othon-Henri, & de Fréderic III.

Lange aimoit si fort le fromage, qu'on en servoit toujours à sa table & qu'il en mangeoit à tous ses repas; il assuroit même que c'étoit sans aucune raison que cet aliment étoit décrié par les Médecins. On a de lui une Epigramme à la louange du lait & du fromage; tant il est vrai qu'on loue volontiers ce qu'on aime, & que le goût l'emporte presque toujours, dans le Médecin, sur les raisons les mieux fondées de la partie diététique de son Art. Il est cependant à propos de remarquer que les alimens nous affectent différemment par les variétés de leur rapport avec notre constitution: le fromage paroît avoir sympathisé avec celle de *Langius*, puisqu'il poussa sa carriere jusqu'à l'âge de 80 ans. Il la finit à Heidelberg le 21 Juin 1565. Le plus estimé des Ouvrages de ce Médecin est le premier de ceux dont je vais donner les titres. Ce Livre qui est rempli d'une érudition variée, est en particulier très-utile à ceux qui

qui veulent apprendre l'Histoire de la Nature. On y trouve beaucoup de choses touchant la Botanique & la Chirurgie, & l'on y remarque que l'Auteur a fait les plus puissans efforts, pour éclairer les Médecins sur l'abus des remedes chauds & l'avantage des boissons rafraîchissantes dans la cure des maladies inflammatoires : en quoi il a précédé le célebre *Syndenham* qui a si hautement condamné les erreurs de son siecle.

Medicinalium Epistolarum Miscellanea. Basileæ, 1554, *in*-4. Il n'y a que 83 Lettres dans cette édition. Celle de Francfort de 1589, *in*-4, en contient 156, mais les éditions de Hanau de 1605, *in-folio*, & de Francfort de 1605 & de 1689, *in*-8, sont encore plus amples. Le Recueil de Chirurgie de *Gesner*, qui fut imprimé à Zurich en 1555, *in-folio*, contient *Themata aliquot Chirurgica* extraits de cet Ouvrage de *Langius ;* on y trouve quantité de remarques intéressantes sur les plaies & d'autres maladies chirurgicales.

De Syrmaismo & ratione purgandi per vomitum, ex Ægyptiorum invento & formulâ. Lutetiæ, 1572, *in*-8, avec la Lettre de *Diocles* de Caryste *De morborum præsagiis. Ibidem*, 1607, *in*-8.

De Scorbuto Epistolæ duæ. Wittebergæ, 1624, *in*-8, avec le Traité du Scorbut par *Sennert.*

Consilia quædam & experimenta. Ulmæ, 1676, *in*-4, avec les Conseils de Médecine de *G. H. Velschius.*

LANGE (Chrétien) naquit le 9 Mai 1619 à Luccau dans la Basse Lusace, d'un pere qui se distingua dans la Chaire de Théologie qu'il remplissoit à Leipsic. Après de bonnes études, *Chrétien* voyagea en Italie, en France, en Hollande & en Angleterre, & revint dans la même ville de Leipsic, où il reçut le bonnet de Docteur en Médecine le 4 Avril 1644. On y connoissoit déja son mérite, mais les preuves qu'il en donna, après sa promotion, firent tant d'impression sur l'esprit des Membres de la Faculté, qu'on chercha à le fixer dans les Ecoles de cette Académie. Il obtint d'abord la Chaire de Physiologie, & delà il passa successivement à celles d'Anatomie, de Chirurgie & de Pathologie. La rapidité avec laquelle il parvint à toutes ces places est surprenante, mais il est plus surprenant encore qu'à sa mort arrivée le 14 Mars 1662, c'est-à-dire, avant la fin de sa quarante-troisieme année, il étoit déja l'Ancien de la Faculté. On a de lui :

De genuino Acidulas Egranas salubriter usurpandi modô. Lipsiæ, 1651, *in*-4.

De Thermis Carolinis. Ibidem, 1653, *in*-4.

Athanasii Kircheri Scrutinium Physico-Medicum contagiosæ luis, quæ dicitur pestis. Lipsiæ, 1659, *in*-12, 1671, *in*-4, avec une préface de la façon de notre Médecin.

Miscellanea Medica curiosa, annexâ Disputatione de Morbillis, quam Prodromum esse voluit novæ suæ Pathologiæ animatæ, itemque de Elixire proprietatis, post Autoris obitum conjunctim edita à Johanne Centurione Macasio. Lipsiæ, 1666, 1669, *in*-4.

Tous ces Ouvrages ont paru à Francfort en 1688, *in*-4, par les soins de *George Francus.*

LANGE (Chrétien-Jean) de Pegau dans la Misnie, vint au monde le 16 Juin 1655. Il étudia la Médecine à Leipsic sous *Bohnius*, & prit le bonnet de Docteur dans les Ecoles de cette ville le 24 Novembre 1681. Son ambition ne se borna pas à faire fruit de ses connoissances dans la pratique, il voulut les communiquer aux éleves de l'Université de Leipsic ; & pour cette raison, il demanda une Chaire qu'il obtint, & dans laquelle il se distingua jusqu'à sa mort arrivée le 29 Avril 1701. Ses Ouvrages recueillis avec soin par *Augustin-Quirin Rivinus*, Professeur de Pathologie & de Botanique à Leipsic, ont été imprimés dans la même ville en 1704, deux volumes *in-folio*, sous le titre d'*Opera omnia Medica Theoretico-Practica.* Il y a encore une édition de 1735, *in-folio.* Mais les *Responsa Medicinæ Forensis* ont été séparés des autres Ouvrages par *Jean-Fréderic Zittmann* qui les mit au jour en 1706.

Charles-Nicolas Lange, Médecin de ce siecle, pratiqua son Art à Lucerne en Suisse. Ses connoissances dans l'Histoire Naturelle, son goût pour l'Observation, la solidité de ses réflexions, lui ont ouvert l'entrée de l'Académie Impériale d'Allemagne à qui il a fait part de plusieurs cas de Médecine ; mais il a donné des pieces plus importantes au public :

Historia Lapidum figuratorum Helvetiæ, ejusque viciniæ. Venetiis, 1708, *in*-4. *Lucernæ*, 1735, *in*-4, avec un Appendice.

Tractatus de origine Lapidum figuratorum. Lucernæ, 1709, *in*-4.

Un Ouvrage en Allemand imprimé à Lucerne en 1714, *in*-8, dont *Manget* rend le titre par celui-ci : *Descriptio contagii Bovini, ab anno* 1711 *ad* 1714, *in principalioribus Orbis Christiani provinciis atrociter grassati.*

Un autre imprimé dans la même ville en 1717, *in*-8, dont *Haller* parle sous un titre Allemand, que *Manget* rend ainsi : *Descriptio morborum ex esu Clavorum Secalinorum cum pane.*

Methodus nova & facilis Testacea Marina in suas debitas classes, genera & species distribuendi. Lucernæ, 1722, *in*-4.

LANGELOT, (Joël) Docteur en Médecine, étoit de la Thuringe. Comme il avoit fait une étude particuliere de la Chymie, Fréderic, Duc de Holstein-Gottorp, le chargea de la direction de son Laboratoire en 1642 : c'étoit alors le goût de tous les Princes Allemands d'en avoir un. *Langelot* y fit un grand nombre d'opérations curieuses, qui plurent tellement au Duc, qu'il le nomma Médecin de sa Cour en 1647, & Médecin de sa personne, ainsi que de celle de son fils, en 1648. Ce Chymiste mourut le 8 Décembre 1680, âgé de 64 ans, & laissa une Lettre adressée à l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, dont il étoit Membre, sous ce titre :

Epistola ad Præcellentissimos Naturæ Curiosos de quibusdam in Chymia prætermissis, quorum occasione, secreta haud exigui momenti, proque non-entibus hactenus habita, candidè deteguntur. Hamburgi 1673, *in*-8.

LANGLOIS, (Nicolas) Chirurgien du Roi & Prévôt de la Communauté de Saint Côme, étoit de Paris. Sa mémoire est encore en vénération dans cette Compagnie, à qui il a laissé des preuves de sa charité envers les pau-

vres. Il lui a légué une somme d'argent, afin que la visite du premier lundi de chaque mois, qui de son tems se faisoit gratuitement & pour cette raison avec assez de négligence, se fît à l'avenir avec plus de soin. Il a aussi pourvu aux fonds nécessaires pour l'entretien d'un feu chez le Portier de Saint Côme, afin qu'on puisse y tenir chaudement les enfans qu'on est obligé de débarrasser de leurs maillots, pour être présentés à la visite. C'est tout ce que l'on sait de *Nicolas Langlois* qui mourut le 5 de Septembre 1588. Mais n'en est-ce point assez pour le placer dans ce Dictionnaire? Le bien fait à l'humanité ne doit jamais s'effacer de la mémoire des hommes ; tel qu'il soit, il a des droits imprescriptibles sur leur reconnoissance.

L'Abrégé Chronologique que *George Matthias* fit imprimer à Gottingue en 1761, fait mention d'*Antoine Langlois* originaire de Besançon & natif de Milan, où il vit le jour en 1660. Il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Pavie, pratiqua dans sa ville natale jusqu'à l'âge de 72 ans qu'il se fit Prêtre, & mourut âgé de 80, en 1740.

LANGRISH, (Browne) Médecin Anglois, mourut à Londres le 29 Novembre 1759. Il est Auteur de quelques Ouvrages écrits en sa Langue maternelle, qui ont paru sous ces titres :

New essay on muscular motion, founded on experiments and Newtonian Philosophy. Londres, 1733, *in*-8. M. *Portal* dit, dans sa notice, que ce Médecin explique le mouvement musculaire par l'action des esprits qu'il suppose de la nature de l'æther ; cela étant, ils sont bien propres à augmenter la force contractile des élémens de la fibre musculeuse.

Modern Theory of Physik. Londres, 1738, *in*-8. Il s'étend beaucoup sur les différentes proportions de la sérosité & de la partie solide du sang, sur les degrés de cohésion des globules rouges, & sur les proportions de divers principes qu'on retire du sang par le moyen de l'analyse Chymique. Il tâche encore de déterminer le nombre des pulsations dans les différentes circonstances de la vie.

Physical experiments upon brutes. Londres, 1745, *in*-8.

Croonian lectures on muscular motion. 1747. Il nie que le sang puisse déterminer le cœur à se mouvoir par sa présence, & soupçonne qu'il y a des fibres dilatatrices des ventricules. Toute gratuite que soit cette conjecture, on doit lui savoir gré pour les particularités intéressantes dont il a enrichi l'histoire de la circulation.

LANGWEDEL, (Bernard) Médecin natif de Hambourg, exerça sa profession dans cette ville dès l'an 1623. Il est bien apparent que ce fut avec distinction, puisque Jules-Henri, Duc de Saxe-Lawembourg, le prit à son service en 1639, en qualité de Conseiller premier Médecin. *Langwedel* mourut le 10 Février 1656, âgé de 60 ans, & laissa des Ouvrages qui sont preuve de son attachement à la doctrine d'*Hippocrate*.

Carolus Piso enucleatus, sive, observationes Medicæ Caroli Pisonis, certis conclusionibus Physico-Pathologicis comprehensæ, rationibus firmis illustratæ & in Epitomen redactæ. Hamburgi, 1639, *in*-8. *Lugduni Batavorum* 1639, *in*-12.

Thesaurus Hippocraticus, sive, Aphorismi Hippocratis in classes & certos titulos ordine dispositi atque succinctis rationibus illustrati. Hamburgi, 1639, *in*-12.

Hippocratis defensio contra quoscumque petulcos ejusdem obtrectatores ac calumniatores suscepta. Lugduni Batavorum, 1647, *in*-12. *Amstelodami*, 1661, *in*-12. C'étoit *George-Fréderic Laurent*, alors Médecin à Hambourg, qu'il avoit principalement en vue dans cet Ecrit Apologétique.

Colloquium Romano-Hippocraticum inter Marforium & Pasquinum, Patritios Romanos. Lugduni Batavorum, 1648, *in*-12. *Amstelodami* 1661, *in*-12. Il continue d'y soutenir la doctrine d'*Hippocrate*.

LANSBERGEN, (Pierre) fils de *Philippe* dit *Van Lansberghe* ou *Lansbergius*, qui se fit tant de réputation dans le XVII siecle par ses Ouvrages de Mathématiques, étoit de Ter-Goes en Zélande. Il se destina d'abord aux fonctions du Ministere, qu'il exerça dans sa ville natale; mais s'étant dégoûté de cette charge, il s'appliqua à l'étude de la Médecine, se fit recevoir Docteur en cette Science & vint la pratiquer à Middelbourg, où il publia quelques Ouvrages qui n'ont point de rapport avec la Médecine.

Jacques Lansbergen, son frere, naquit à Ter-Goes vers l'an 1590. Il se distingua non seulement par ses connoissances en Philosophie & en Mathématiques, mais encore par celles qu'il avoit de la Médecine, dont il étoit Docteur. Ses talens politiques lui mériterent la place de Conseiller de la Régence de Middelbourg en 1640, & après avoir été plusieurs fois Echevin de cette ville, il en fut choisi Bourguemestre en 1649. Heureux s'il se fut contenu dans les bornes de l'autorité que lui donnoient ces charges municipales; mais s'étant rendu suspect de vouloir toucher aux droits des Electeurs dans le renouvellement des Magistrats, il fut exclu de la régence. Cette mortification lui parut si humiliante, qu'il prit le parti d'aller cacher sa honte en Hollande, où il mourut en 1657, comme il paroît par une Estampe qui présente son portrait avec cette Inscription: *Jacobus Lansbergius, Goësanus, Doctor Medicinæ & Reipublicæ Medioburgensis quondam Consul. Obiit* 1657, *ætatis suæ* 67. Elle est suivie de seize vers de la façon de *Jacques Cats*, Jurisconsulte & Poëte Hollandois, qui abdiqua la charge de grand Pensionnaire des Etats.

Nous avons de *Jacques Lansbergen :*

Disputatio Epistolaris & Scholastica de Moscho, adversùs Medicos Mittelburgenses. Middelburgi, 1613, *in*-8, avec d'autres Traités sur le Musc.

Apologia pro Commentationibus Philippi Lansbergii in motum terræ diurnum & annuum, adversùs Libertum Fromondum, Theologum Lovaniensem, & Joannem-Baptistam Morinum, Doctorem Medicum & Parisiis Mathematum Professorem. Ibidem, 1633, *in*-4.

LANZONI (Joseph) naquit à Ferrare le 26 Octobre 1663. Il étoit encore enfant, qu'il montroit déja l'inclination la plus ardente pour l'étude. Ses parens ne manquerent pas d'y correspondre en lui donnant les meilleurs Maîtres, & ils virent avec plaisir les grands progrès qu'il fit dans la carriere des Sciences. *Lanzoni* se distingua sur-tout dans ses cours de Philosophie & Médecine, qu'il acheva sous *Jean-Baptiste Justini, Jérôme Nigrisoli* & *Hyppolite de Monetis*. Il prit

le bonnet de Docteur en ces deux Sciences l'an 1683. Quoiqu'il n'eût que 20 ans, on songea dès lors à lui donner de l'emploi ; on tarda même si peu à exécuter ce dessein, qu'il fut nommé Professeur ordinaire en 1684. Les talens qu'il avoit pour la Chaire firent honneur aux Ecoles de Médecine de Ferrare. Il y enseigna pendant plus de 40 ans. En 1727, il monta dans la Chaire de Physique en qualité de Lecteur Primaire, & il la remplissoit encore, lorsqu'il mourut le 1 Février 1730, âgé de 66 ans.

Quoique *Lanzoni* n'eût pas fait sa principale affaire de la pratique de la Médecine, des cures brillantes lui mériterent cependant la confiance de plusieurs personnes également illustres par leur naissance & par leur rang. Son plus grand attrait étoit l'étude ; & comme le goût de l'application crût chez lui avec l'âge, il employa à des recherches profondes sur l'antiquité tout le tems que sa profession n'absorboit point. La Littérature entroit aussi dans le plan de ses occupations ; mais fidele à ses premiers devoirs, la Philosophie & la Médecine tenoient toujours la place la plus distinguée dans son esprit. Il étoit même si versé dans ces deux Sciences, que lorsqu'il s'agitoit en Italie quelque question difficile sur des matieres qui étoient de leur ressort, on la soumettoit presque toujours à son arbitrage. Ce Médecin a été le restaurateur & le secretaire de l'Académie de Ferrare. Celle des Curieux de la Nature se l'associa sous le nom d'*Epicharme* ; la variété de ses talens, & sur-tout ceux qu'il avoit pour la Poésie Latine & Italienne, lui ont encore ouvert l'entrée de l'Académie des Arcades de Rome, des Apatistes de Florence, de la Concorde de Ravenne, des *Incitati* de Faenza, des *Recuperati* de Padoue, &c. On trouve quantité d'Observations de la façon de *Lanzoni* dans les Mémoires de l'Académie Impériale d'Allemagne, mais ce sont les moindres de ses productions ; quoiqu'en général on soit en droit de lui reprocher de n'avoir pas mis la derniere main à la plupart de ses Ouvrages. Voici les titres de ceux qui ont rapport au sujet que je traite :

Additio ad Olaï Borrichii Dissertationem de lapidum generatione in Macro & Microcosmo. Ferrariæ, 1687, *in*-8.

Animadversiones variæ ad Medicinam Anatomicam & Chirurgicam facientes. Ferrariæ & Coloniæ, 1688, *in*-8. Il a assez bien écrit sur l'Anatomie, quoiqu'il ne se fût guere appliqué aux dissections.

Scholia ad Observationes Henrici à Moinichen. Ferrariæ, 1689, *in*-8.

Zoologia parva. Ibidem, 1689.

Dissertatio de Jatro-Physicis Ferrariensibus qui Medicinam suis scriptis exornarunt. Bononiæ, 1690, *in*-4.

Citrologia Curiosa. Ferrariæ, 1690, 1703, *in*-12. C'est une Dissertation dans le goût de celles de l'Académie des Curieux de la Nature. Au jugement du Baron *de Haller*, elle ne vaut pas mieux que tant d'autres qui surchargent les Mémoires de cette Compagnie.

De balsamatione cadaverum. Ibidem, 1693, 1704, *in*-12. *Genevæ*, 1696, 1707, *in*-12. L'Auteur a pris soin de recueillir dans cet Ouvrage tout ce que les Anciens ont écrit sur cette matiere.

Dissertationes de Clysteribus, de Quartana, de Lacrymis. Ferrariæ, 1693, *in*-4.

De saliva humana. Ibidem, 1702, *in*-4.

De usu Tabacci & animæ affectionibus. Ibidem, 1702, *in*-4.

Delle corone è unguenti nè conviti degli Antichi. Cette Dissertation imprimée à Ferrare en 1698, *in*-12, a paru en Latin, sous ce titre : *De coronis & unguentis in antiquis conviviis Exercitatio. Ferrariæ*, 1715, *in*-8.

Adversariorum Libri IV. Accedunt XX Consultationes Medicæ. Ferrariæ, 1714, *in*-8.

On publia à Lausanne, en 1738, le Recueil des Ouvrages de *Lanzoni*, tant de ceux que ce Médecin avoit fait imprimer lui-même, que d'autres qu'il a laissés manuscrits dans son Cabinet. Ce Recueil, auquel on a joint la Vie de l'Auteur, est en trois Volumes *in*-4, sous ce titre :

Josephi Lanzoni, Philosophiæ ac Medicinæ Doctoris, in patria Universitate Lectoris Primarii, S. R. J. Academiæ Cæsareo-Leopoldino-Carolinæ Naturæ Curiosorum Socii &c., Opera omnia Medico-Physica & Philologica, tùm edita hactenus, tùm inedita.

Il y a un autre Médecin Italien du nom de *Lanzoni* ; c'est *Nicolas* qui a écrit les Ouvrages suivans :

Ad Pseudo-Galenicos, sive in eos qui Phlebotomiam, Catharctica & Vesicantia remedia præscribunt, Actiones tres. Neapoli, 1703, *in*-8.

Vero methodo de servierfi dell'acqua fredda nelle fabbri ed in altri mali. Naples, 1713, *in*-4. Ce Traité a paru à Naples en Latin, sous ce titre : *De usu aquæ frigidæ in febre.* 1714, *in*-4.

LAPPIUS DE WAVEREN ou VANDER LAPPEN (Gisbert) naquit en 1511 à Wesep, petite ville de Hollande à deux lieues d'Amsterdam. Son pere étoit Maire de ce lieu. On l'envoya faire son cours d'Humanités à Naerden, sous *Lambert Hortensius* qui les enseignoit avec beaucoup de réputation ; & son cours fini, il se mit lui-même à enseigner la Grammaire à Ziriczée en Zélande. Delà il vint à Louvain, où il étudia la Médecine sous différens Maîtres, & en particulier sous *Reinier Gemma*, dont il fut le disciple chéri. Il passa ensuite en Italie, mais il ne s'arrêta nulle part davantage qu'à Bologne ; & après plusieurs années d'application, *Jacques Arochius* lui donna le bonnet de Docteur le 10 Octobre 1545. A son retour dans les Pays-Bas, il exerça sa profession en différens endroits, d'abord à Veere, puis à Campen, enfin à Utrecht, où il se fixa en épousant *Jacqueline Van Westrenen.* Il mourut dans cette derniere ville le 4 Janvier 1574, & fut enterré dans l'Eglise de Saint Paul, célebre Abbaye de l'Ordre de Saint Benoit avant les troubles de Religion. Nous n'avons rien de la façon de *Vander Lappen* touchant la Médecine. Ses Ouvrages sont : *Institutiones Grammaticæ* imprimées à Anvers en 1539, *in*-12, & une Elégie Latine que l'on trouve à la tête du Commentaire de *Lambert Hortensius* sur l'Enéide.

Jean Vander Lappen, fils de *Gisbert*, mourut en 1594, & légua par son Testament la somme de 800 florins au profit de la Maison de Standonck à Louvain.

LASIUS. (Wolfgang) Voyez LAZIUS.

LASSONE, (Joseph-Marie-François DE) Conseiller d'Etat, premier Médecin de la Reine, Membre de l'Académie Royale des Sciences, Docteur de la Fa-

culté de Médecine de Paris depuis 1742, Aggrégé honoraire du College Royal de Médecine de Nancy, naquit le 3 Juillet 1717 à Carpentras dans le Comtat Venaissin. M. *De Lassone* étoit à peine âgé de vingt-un ans, lorsqu'il composa une Dissertation intitulée : *Solutio Quæstionis Chirurgicæ : An instituenda Cancri mammarum sectio ?* Elle remporta le prix de l'Académie Royale de Chirurgie en 1739 ; mais le triomphe de cet Auteur est d'autant plus grand, qu'il le partagea avec le célebre *Le Cat.* Persuadé qu'on ne peut exceller en Médecine que lorsqu'on a des connoissances étendues en Chirurgie, M. *De Lassone* crut devoir s'occuper dans sa jeunesse de l'étude & de la pratique de cet Art. Les progrès qu'il y fit ne sont point équivoques. Il se distingua sur-tout dans l'Anatomie, sur laquelle il communiqua plusieurs Mémoires importans à l'Académie Royale des Sciences de Paris. Voici la notice qu'en donne M. *Portal* dans son Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, d'où j'ai extrait cet article :

Observations Anatomiques pour l'histoire du fœtus. 1749. Il s'étend principalement sur l'inclinaison des deux courbures de l'estomac, & sur la structure des glandes sur-rénales.

Premier Mémoire sur l'organisation des os. 1751. Il pense que la lame osseuse n'est qu'un assemblage de fibres ou de filets endurcis, qui s'étendent plus ou moins directement, qui sont immédiatement adhérens par leurs anastomoses & par leur contact réciproque, sans l'interposition des aréoles ou des vésicules osseuses, & par conséquent que tout y est organisé d'une maniere uniforme ; ce qui rend la structure des os absolument fibreuse.

Second Mémoire sur l'organisation des os. 1752. On y trouve des remarques sur l'ossification du crâne & la cause méchanique des sutures, sur la substance cartilagineuse placée entre la racine de la dent & l'alvéole, sur la structure des cartilages articulaires, & sur la maniere avec laquelle les ligamens & les tendons adherent aux os.

Histoire Anatomique de la rate. 1754. L'Auteur reconnoît dans la rate un parenchyme celluleux, qui ne ressemble point à la structure entierement vasculeuse que *Ruysch.* a assignée à ce viscere.

Recherches sur la structure des arteres. 1756. Les remarques qu'il fait sur le sujet de ce Mémoire, sont nouvelles, curieuses & utiles à plusieurs égards.

M. *de Lassone* a lu à l'Académie des Sciences, le 20 Juillet 1774, le rapport des inoculations faites dans la Famille Royale de France au Château de Marli, & il a publié, en 1776, *in*-4, un Ecrit intitulé : *Méthode éprouvée pour le traitement de la rage.* C'est un imprimé de 25 pages.

Ce Médecin donna des preuves bien grandes des sentimens d'humanité qui l'animent, lorsqu'il se chargea de la confection des remedes que le Roi fait distribuer dans les Provinces pour les pauvres habitans des campagnes. M. *de Lassone* fit venir de la premiere main toutes les drogues simples qui entrent dans la composition de ces remedes, & il veilla avec l'attention la plus scrupuleuse à ce qu'elles fussent toujours du meilleur choix. Il s'attacha ensuite à les faire préparer sous ses yeux par les artistes les plus expérimentés, & parvint ainsi à rendre leur usage aussi utile, que les intentions du Monarque, qui en a ordonné la distribution, étoient bienfaisantes.

Louis XIV avoit fait distribuer en différentes occasions des remedes gratuits dans les provinces de son Royaume. L'utilité qu'en retirerent les habitans des campagnes, le plus souvent dénués de tout secours, engagea son auguste successeur à ordonner, par les arrêts de son Conseil, du 29 Mars 1721 & 5 Juin 1722, qu'il seroit envoyé chaque année aux Intendans & Commissaires dans les différentes généralités du royaume, jusqu'à la concurrence de cent mille prises de remedes, pour être confiées à des personnes charitables pour en faire la distribution; quantité qui, en 1741, fut portée à 126910 prises. M *de Lassone* s'apperçut bientôt qu'il pouvoit rendre cette distribution encore plus utile, en substituant à des drogues trop coûteuses & d'un usage peu fréquent, des remedes d'un usage plus journalier & moins chers. Ses représentations ayant été accueillies par sa Majesté, les envois furent portés à 400000 prises environ. L'expérience convainquit ce Médecin qu'on pouvoit encore en doubler le nombre, sans une augmentation de dépense considérable. Il eut la générosité de vouloir y contribuer, en prenant une partie de cette dépense sur les bénéfices qu'il retiroit: désintéressement bien rare, & auquel le Roi lui-même a cru devoir donner des éloges dans l'arrêt émané de son Conseil, du 1 Mars 1769, par lequel il est ordonné que ces envois seroient portés à 932136 prises. Tel étoit l'état des choses, lorsque sa Majesté ayant desiré de faire participer ses sujets de Lorraine à la distribution, notre Médecin, toujours animé des mêmes sentimens, a offert de fournir gratuitement le supplément nécessaire.

Comme rien ne fait plus d'honneur à la Médecine que la générosité de ces ames sensibles qui se dévouent au soulagement de l'humanité souffrante, j'ai saisi avec empressement l'occasion de répéter ici l'éloge, que le Journal du mois de Mai 1774 a fait de M. *De Lassone.* Mais tant de mérites ne demeurerent pas sans récompense. Lorsque Louis XVI éleva M. *Liétaud* à la charge de son premier Médecin, il nomma M. *De Lassone* survivancier.

LATOS, (Jean) Médecin & Mathématicien natif de Cracovie, fit du bruit, vers la fin du XVI siecle, par un Traité sur les révolutions des Royaumes & par des Observations sur quelques Eclipses & Cometes. Il attaqua la correction du Calendrier publiée en 1582 par le Pape Grégoire XIII, assurant qu'il auroit pu faire mieux; les Astronomes, qui l'ont examinée depuis lui, ont cependant unanimement reconnu qu'il étoit difficile de faire quelque chose de plus parfait en ce genre.

LAVATERUS, (Henri) Docteur en Médecine, étoit de Zurich. Il enseigna la Physique dans cette ville, où il étoit Principal du College Carolin, lorsqu'il mourut en 1623. Attaché à la Secte Galénique, il en soutint vivement les intérêts contre *Ange Sala*, partisan de la Secte Chymique. Ce fut à ce sujet qu'il publia l'Ouvrage suivant:

Defensio Medicorum Galenicorum adversùs calumnias Angeli Salæ, Operarii Chemici, in qua superba ejus censura examinatur & refutatur. Hanoviæ, 1610, *in*-8.

LAUBS ou LAUBIUS, (George) né en 1554 à Ausbourg, étudia dans son pays, en France & en Italie, & se rendit très-habile dans la Médecine,

cine, dans les Langues, ainsi que dans les Belles-Lettres. Il mourut le 13 Novembre, 1597, à l'âge de 43 ans, & laissa un Ouvrage intitulé : *Rosa Anglica*, qui fut publié avec quelques Traductions de sa façon.

LAVELLUS, (Jacques) Médecin natif de Castro-novo en Sicile, a écrit un Abrégé de Médecine, un Livre sur le pouls, & des Commentaires sur le premier Livre des pronostics d'*Hippocrate*. Ces Ouvrages ont paru au commencement du XVII siecle, sous les titres suivans :

De pulsibus ad tirones Liber. Commentarii in primum Librum Prognosticorum Hippocratis. Venetiis, 1602, *in*-4, 1609, *in*-8.

Compendium Medicinæ. Venetiis, 1609, *in*-8, avec deux Lettres, l'une: *De curatione eorum qui à fulmine icti sunt*; l'autre : *De admirabilibus Aquis Theronalibus nuper inventis.*

LAUGIER (N.) naquit à Nancy vers l'an 1712. Son pere, Apothicaire fameux, le destina à la Médecine dans laquelle il fit des progrès si considérables, qu'il mérita d'être nommé à l'emploi de premier Médecin de la Reine Douairiere de Portugal. Après la mort de cette Princesse, il passa en Dannemarc & trouva moyen de se faire connoître à la Cour de Copenhague, où il remplit avec honneur la même place qu'il avoit eue à Lisbonne. Ces distinctions supposent des talens, & c'est la maniere avec laquelle il a fait usage de son savoir, qui les lui a méritées. Comme il est savant & aimable, il a su réunir le don de plaire & de guérir. C'est par ces mêmes qualités qu'il s'est fait ensuite estimer à Vienne, où il a rejoint son frere qui s'y distingue par l'étendue de ses connoissances dans la Botanique, dont il remplit la Chaire dans l'Université de cette Capitale.

LAVIROTTE, (Louis-Anne) Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, étoit de Nolay dans le Diocese d'Autun, où il naquit en 1725. Il mourut le 3 Mars 1759, dans la 34e. année de son âge & la 7e. de son Doctorat. Bon Physicien, habile Observateur, il marcha à grands pas dans la carriere des Sciences qu'il auroit perfectionnées par son assiduité au travail, si la courte durée de sa vie lui avoit permis de remplir l'étendue de ses desseins. Outre la part qu'il a eue au Journal des Savans, il n'a fait autre chose que de mettre au jour la Traduction de quelques Ouvrages Anglois :

Observations nouvelles sur les prédictions des crises par le pouls, par *Nihell.* Paris, 1748, *in*-12.

Dissertation sur la transpiration & autres excrétions du corps humain. Paris, *in*-12.

Exposition des découvertes philosophiques de Newton, par *Maclaurin.* Paris, 1749, *in*-4.

Nouvelle méthode pour pomper le mauvais air des vaisseaux, par *Needham.* Paris, 1750, *in*-8.

Nouvelles Observations microscopiques, par le même. Paris, 1750, *in*-8.

Dissertation sur la chaleur, avec des Observations sur les Thermometres. Paris, 1751, *in*-12.

Observation sur une Hydrophobie spontanée, suivie de la rage. Paris, 1757, *in*-12. On la doit à M. *Lavirotte.*

LAUNAY (Jean PIOCHON DE) naquit à Dijon en 1649. Le goût qu'il prit pour l'Etat Eccléſiaſtique, l'engagea à ſe rendre à Paris, où il étudia au College de Liſieux, fit ſon cours de Théologie, & paſſa enſuite chez les Chartreux. Mais la délicateſſe de ſon tempérament ne lui ayant pas permis de ſuivre plus de ſix mois l'auſtérité des exercices de leur Ordre, il ſortit de cette Maiſon, &, ſuivant le conſeil de ſes amis, il ſe décida pour la Chirurgie. La cure des hernies fut le principal objet de ſes études. Eleve de *Blegny*, il ſurpaſſa bientôt ſon Maître, & mérita non ſeulement l'eſtime du public par ſes recherches, mais encore celle du Roi qui le fit recevoir à Saint Côme. Il mourut d'une inflammation d'entrailles le 17 Juin 1701, & laiſſa un fils qui s'eſt appliqué à la même profeſſion. On a du pere :

Inſtructions néceſſaires pour ceux qui ſont incommodés de deſcentes, avec quelques remarques ſur le remede du Roi & ſur les moyens qu'on peut prendre pour envoyer des bandages dans les provinces. Paris, 1690, 1730, *in*-12. Le remede du Roi conſiſte dans l'uſage interne de l'eſprit de ſel, l'application d'une emplâtre & le bandage, qui ſont les trois moyens communiqués par le Prieur de Cabrieres. Il en eſt fait mention dans la feuille publiée en 1686, par ordre de Louis XIV.

Il ne faut point confondre cet Auteur avec *Charles-Denis de Launay*, Chirurgien qui ſervit dans les Troupes de France, & qui a écrit :

Nouveau ſyſtême concernant la génération, les maladies vénériennes & le mercure. Paris, 1698, *in*-12, 1726, 1755, *in*-12. La plupart des choſes qu'il avance ſur la génération, pour établir ſon nouveau ſyſtême, n'ont l'air ni vrai, ni original.

Diſſertations Phyſiques & pratiques ſur les maladies & les opérations de la pierre. Paris, 1701, *in*-12. Il décrit aſſez groſſierement les organes ſécrétoires de l'urine, & rajeunit, contre la méthode du *Frere Jacques*, la plupart des objections que *Méry* avoit faites à cet Opérateur.

LAUREMBERG, (Guillaume) Médecin Allemand, prit le bonnet de Docteur à Roſtock le 1 de Juin 1587. Il y enſeigna enſuite les Mathématiques & la Médecine; il fut même ſi conſidéré dans l'Univerſité de cette ville, qu'on le nomma pluſieurs fois à la charge de Recteur. Son exactitude à remplir les devoirs Académiques, & la célébrité qu'il procura à ſon Corps par ſes talens, lui mériterent les regrets de ſes Collegues à ſa mort arrivée le 2 Février 1612, à l'âge de 65 ans. On a de lui :

Diſputatio de Febris malignæ petechialis eſſentiâ, cauſis, & ſignis. Roſtochii, 1605, *in*-4.

De curatione calculi. Lugduni Batavorum, 1619, *in*-12. *Wittebergæ*, 1623, *in*-12. Il prétend avoir eu lui-même une pierre dans la veſſie qui étoit de la groſſeur d'une noix muſcade, & il aſſure en avoir été guéri par l'uſage des cloportes & de quelques autres médicamens, dont il donne la recette. Sa cure eſt unique, ſi elle eſt bien réelle; car on n'en connoît aucune autre après la ſienne.

Botanotheca, ſive, modus conficiendi Herbarium vivum. Roſtochii, 1626, *in*-12. *Hafniæ*, 1653, *in*-12, avec le *Viridarium* de *Simon Paulli. Altorfii*, 1662, *in*-4, avec les *Deliciæ Sylveſtres* de *Maurice Hoffmann. Argentorati*, 1667, *in*-4. *Francofurti*, 1708, *in*-4, avec le *Quadripartitum-Botanicum* de *Simon Paulli*.

Historia descriptionis Aetitis, sive, Lapidis Aquilæ. Cui adjunctus Augerii Clutii Tractatus de Lapide Calsuve, *sive, Dissertatio Lapidis Nephritici, seu Jaspidis viridis, à quibusdam* Callois *dicti, naturam, proprietates & operationes exhibens. Rostochii*, 1627, *in*-12.

Ce Médecin laissa deux fils qui hériterent de sa réputation, parce qu'ils lui ressemblerent du côté de la science. L'ainé, *Pierre*, étoit de Rostock, où il fut reçu Docteur en Médecine. De cette ville, il passa en France & s'arrêta à Montauban dans le Querci, où il enseigna la Philosophie en 1611. On le retrouve à Hambourg en 1614; il y professa la Physique en cette année, & apparemment jusqu'en 1620, car il y séjourna jusqu'alors. Mais étant bientôt après revenu à Rostock, il y fut nommé Professeur de Poésie en 1624: c'est dans cette ville qu'il finit ses jours le 13 Mai 1639, à l'âge de 54 ans. On a de lui plusieurs Ouvrages, parmi lesquels on en remarque quelques-uns sur la structure du corps humain, dont *Riolan* a fait si peu de cas, qu'il a regardé leur Auteur comme un Anatomiste très-médiocre. Voici les titres des uns & des autres:

Disputationes Physicæ. Rostochii, 1616, *in*-4.

Isagoges Anatomicæ Græcæ interpretatio. Hamburgi, 1616, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1618, *in*-4. Suivant M. *de Haller*, il y a encore une édition de 1744. Cet Abrégé Anatomique est l'Ouvrage d'un ancien Philosophe, que *Lauremberg* a traduit de Grec en Latin.

Procestria Anatomica. Hamburgi, 1619, *in*-4. Il y censure *du Laurens*. Moins instruit dans l'Anatomie que celui qu'il attaque, il n'avoit disséqué que des bœufs, si l'on en croit *Riolan*.

Laurus Delphica, seu, consilium quô describitur methodus perfacilis ad Medicinam. Lugduni Batavorum, 1621, *in*-12. *Wittebergæ*, 1623, *in*-12. Comme il avoit des talens en différens genres, il ne paroît occupé que de saisir l'occasion de les vanter dans cet Ouvrage. Ses contemporains connoissoient son mérite, & c'étoit à eux qu'il devoit laisser le soin de l'apprécier; car un homme qui se loue lui-même, n'est point cru sur sa parole par la postérité.

In synopsim Aphorismorum Chymiatricorum Angeli Salæ, Vicentini, notæ & animadversiones. Rostochii, 1624, *in*-4.

Porticus Æsculapii, seu, generalis Artis Medicæ constitutio. Ibidem, 1630, *in*-4. Cet Ouvrage est frappé au même coin que celui intitulé: *Laurus Delphica*.

Apparatus Plantarius primus, tributus in duos Libros. Francofurti, 1632, 1654, *in*-4.

Pasicompse nova, id est, delineatio pulchritudinis. Lipsiæ, 1634, 1672, *in*-8.

Anatomia corporis humani, sive, Collegium Anatomicum duodecim disputationibus comprehensum. Rostochii, 1636, *in*-4. *Francofurti*, 1665, *in*-12. Il y soutient que la découverte de la circulation du sang est de nouvelle date, mais il ne se décide point sur le nom de l'inventeur.

Horti cultura Libris duobus comprehensa. C'est le même que l'*Apparatus Plantarius*, où il s'étend sur les regles à observer dans le jardinage, relativement au climat & au sol de Francfort sur le Mein. Cet Ouvrage a paru en Allemand à Nuremberg en 1682, deux volumes *in*-8.

Jean, fils cadet de *Guillaume Lauremberg*, enseigna la Médecine & les Mathéma-

tiques à Roſtock, & paſſa pour un excellent Poëte Satyrique. En 1623, il fut nommé premier Profeſſeur à Sora, où il y a un beau College pour la Nobleſſe, & il y paſſa le reſte de ſes jours. Il mourut en 1658, âgé de 68 ans. Ses Ouvrages ſont :

Gnomaticæ Libri tres. Hafniæ, 1640, *in*-4.
Otium Soranum. Ibidem, 1640, *in* 4.
Arithmetica & Algebra. Soræ, 1643, *in* 4.
Antiquarius. Lugduni, 1652, *in*-4.
Græcia antiqua. Amſtelodami, 1671, *in*-8. par les ſoins de *Samuel Puffendorf*.
Satyræ.

LAURENS. (André DU) Voyez DU LAURENS.

LAURENT, ſurnommé LE PHYSICIEN, Poëte & Médecin, vécut vers le milieu du XV ſiecle. La raiſon qu'on a de fixer ainſi le tems de la célébrité de ce Médecin, c'eſt que dans les Vers que nous avons de lui ſur les Harangs, il parle de l'art de ſaler ce poiſſon : ſecret qui fut trouvé vers l'an 1416 par Guillaume Bueckeld ou Beuckelts, fameux pêcheur, mort à Biervliet en 1447. Charles-Quint eut la curioſité d'aller voir le tombeau de cet homme, dont la découverte fut ſi utile à ſa patrie. Il y a beaucoup d'apparence que *Laurent* demeura à Nimegue & qu'il fut Médecin d'Arnold d'Egmond, qui tint le Duché de Gueldres depuis 1423 juſqu'en 1472. On a de lui un éloge de cette ville ; mais il n'a rien écrit de plus ſingulier que les Vers que nous avons ſur le Harang ſalé. Quoiqu'il ne ſoit pas poſſible d'entaſſer plus de platitudes les unes ſur les autres, on y a cependant remarqué des traits ſi frappans & ſi vrais ſur le bons effets du Harang, qu'on a placé ce morceau de Poéſie dans le Théatre Anatomique de Leyde :

Halec ſalſatum, craſſum, blancum, grave, latum :
Illud dorſatum, ſciſſum, perventrificatum,
Huic caput ablatum, ſic pellibus excoriatum,
Intùs mundatum, crudum, vel igne crematum :
Illi cæpe datum, per panem ruſtificatum ;
Et ſic cœnatum, dum tranſis noɛte cubatum.
Hoc theriacatum valet antidotum pretiatum,
Quod parat optatum putamen largifluatum ;
Dans de mane ratum guttur bibendo paratum,
Hauſtu proſtratum, reparat, madidatque palatum,
Et caput & pectus deſiccat phlegmatiſatum,
Dans urinatum citò, mox deindè cacatum :
Dirigit inflatum : cibum penetrat veteratum.
Hoc Medecinatum Laurens fert verſificatum.

Pluſieurs Ecrivains diſent que ces Vers furent trouvés parmi les effets d'Arnold d'Egmond. On y trouva auſſi les ſuivans, qui apparemment ſont encore de notre Auteur :

Halec assatum, convivis est benè gratum :
De solo capite faciunt benè fercula quinque.

LAURENT LE FRISON. Voyez FRISIUS (Laurent)

LAURENT, (Jean) Docteur en Médecine natif de Ripen en Dannemarc, exerça sa profession dans sa ville natale vers la fin du XVI siecle. Il y mourut Chanoine de la Cathédrale. On trouve plusieurs autres Médecins de ce nom.

George-Fréderic Laurent étoit de Lubben dans la Basse Lusace. Il pratiqua la Médecine à Dantzick vers l'an 1621; mais comme il aimoit à voltiger d'un endroit à l'autre, il passa à Leipsic en 1624, & successivement à Lubeck, à Hambourg, à Nikoping, à Altenbourg, & à Copenhague, où il fut nommé premier Médecin de Fréderic III. Il abandonna cet emploi avant la mort de ce Prince, car il revint à Lubeck en 1663, & il y mourut le 1 de Février 1673, à l'âge de 79 ans. On a de lui les Ouvrages suivans :

Exercitationes in nonnullos minùs absolutè veros Hippocratis Aphorismos, eorumque rationes, conscriptæ. Hamburgi, 1647, 1653, *in*-4. La censure qu'il a faite de la doctrine d'*Hippocrate*, lui attira celle de *Bernard Langwedel* qui mena assez mal notre Auteur.

Defensio Venæsectionis in febre acuta, continuâ & malignâ, propè pedis dextri pollicem. Hamburgi, 1647, *in*-4.

Necessaria defensio, sive, Responsio ad mendacia & convicia. Ibidem, 1648, *in*-4. Cet Ecrit est une Replique à *Langwedel* au sujet des Aphorismes d'*Hippocrate*. Le titre seul fait assez voir que cette discussion Littéraire n'avoit pas tardé à dégénérer en guerre ouverte. *Laurent* la continua par les pieces suivantes :

Monochordum Foresio-Lygæo-Langwedelianum. In-4.

Protestatio adversùs Pasquillantis calumnias. 1648, *in*-4.

George Matthias parle de *Jean-George Laurent*, aussi natif de Lubben, qui reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Wittemberg le 12 Mai 1629, & qui alla pratiquer cette Science à Leipsic en 1630. Quatre ans après, il passa au service de Fréderic, Duc de Holstein-Gottorp, en qualité de premier Médecin; mais ayant trouvé bon d'aller se fixer à Lubeck en 1647, il devint Physicien de cette ville en 1668, & il y mourut au mois de Septembre 1673, âgé de 79 ans.

Orlandus fait mention de *Louis Laurent* dans ses Mémoires sur les Ecrivains de Bologne. Il prit le bonnet de Docteur en Philosophie & en Médecine dans l'Université de cette ville, & fit imprimer quelques Ouvrages d'Astronomie & de Physique en 1684 & 1685. Mais tout occupé qu'il étoit de ces Sciences, il ne négligea point de travailler à l'accroissement de celle qui faisoit son principal objet; car il publia, en 1689, un Traité de Médecine qui renferme plusieurs beaux secrets de Chymie.

LAURENTIEN, (Laurent) Médecin du XV siecle, étoit de Florence. Il enseigna dans sa ville natale, ainsi que dans les Ecoles de Pise, & se fit une réputation qu'il soutint par les Ouvrages qu'il mit au jour. Les principaux

ſont : une Traduction des Œuvres d'*Hippocrate* de Grec en Latin : des Commentaires ſur les Pronoſtics du même Auteur, dont on a des éditions de Paris, 1526, 1543, 1553, *in*-8 : des Commentaires ſur l'*Ars Medica* de *Galien*, Paris, 1539, *in*-16 : l'interprétation du Livre de *Galien* qui eſt intitulé : *De differentiis febrium*, Lyon, 1550, *in*-12, avec les pronoſtics d'*Hippocrate*.

Les bonnes qualités de ce Médecin étoient malheureuſement obſcurcies par une noire mélancholie qui le rendoit inſupportable à lui-même & à ſes amis. Il en fut la triſte victime. Un jour il eut envie d'avoir une maiſon en propre ; il en acheta une, & donna la troiſieme partie du prix, à condition que ſi dans ſix mois il ne payoit le reſte, l'argent qu'il avoit avancé reſteroit au premier poſſeſſeur de la maiſon. Comme il n'avoit pas bien pris ſes meſures, il n'eut pas la ſomme qu'il devoit compter à la fin des ſix mois ; & ce contretems le rendit ſi chagrin, que manquant de confiance en ſes amis qui auroient eu la générolité de lui fournir cet argent, il ſe précipita dans un puits & s'y noya. Ce fut à ce ſujet que *Latomus* lui fit cette Epitaphe :

Candida Laurus erat quondam prælate ſepulti
In titulo, geminis (gloria rara) notis.
Artes dum coluit, dum clarus Apollinis inter
Myſtas, perpetuùm vivere dignus erat :
Quæ ſuper hunc Tumulum fulvis modò paſſa capillis
Stultitiam domini deflet & ipſa ſuî.
Qui ſibi ſpes ſubitò quod erat præciſa parandi,
Optabat quali commoditate domum ;
Fortunæ impatiens puteum ſe miſit in altum,
Sicque miſer vitam perdidit atque animam.
Hoc eſt verſurum vitæ feciſſe, domûſque :
Nempè perire malè, nunquàm habitare benè.

LAURENTIO, (Auguſtin DE) Docteur en Philoſophie & en Médecine, étoit de Palerme. Plein de diſpoſition pour l'étude, il en donna des preuves à tous ſes Maîtres, ſur-tout à *Joſeph Requeſens*, Jéſuite, ſous qui il fit ſon cours de Philoſophie, & à *Joſeph Petronilli*, célebre Médecin, qui lui apprit les élémens de l'Art de guérir. Il ſe diſtingua tellement parmi les Médecins de Palerme, que tout le monde rendit juſtice à ſon ſavoir, & qu'en particulier *Marc-Antoine Alaymo* l'aſſocia à ſes travaux Littéraires, que *Petronilli* même lui confia ſouvent le ſoin de la garniſon, dont il étoit chargé. L'Académie de *Reaccenſi* de Palerme lui donna auſſi des marques de ſa conſidération ; il y brilla par ſes connoiſſances dans les Belles-Lettres, & en particulier par les talens qu'il avoit pour la Poéſie Latine & Italienne.. C'eſt ainſi qu'il partagea ſon tems entre les exercices de ſa profeſſion & l'étude des Beaux Arts. Il s'étoit fait ce plan après avoir fini ſes cours, & il le ſuivit juſqu'à ſa mort arrivée à Palerme le 14 Septembre 1661, dans un âge peu avancé. On a de lui :

Diſceptationum Medicarum Decas prima. Panormi, 1652, *in*-4.

Panormus, deliciarum hortus, à Medicina tanquam à pervigili Dracone custoditur: Oratio in anniversaria Academiæ Panormitanæ solemnitate habita Kalendis Augusti 1650. *Ibidem*, 1652, *in*-4.

LAURO, (Jean-Vincent) né dans le XVI siecle à Tropea, ville du Royaume de Naples dans la Calabre, fut élevé dans la Maison des Carafes, Ducs de Nocere. Comme il étoit d'une famille honnête & de condition médiocre, qui ne lui promettoit pas assez de fortune pour pouvoir subsister convenablement, il chercha à se soutenir dans le monde par l'étude, & il s'y appliqua à Naples & à Padoue. Instruit dans les Langues Grecque & Latine, il se tourna du côté de la Philosophie & de la Médecine, & réussit si bien dans ces deux Sciences, qu'elles lui ouvrirent le chemin aux dignités Ecclésiastiques. Il s'attacha d'abord à Paul Parisio, Cardinal de Cosence; après la mort de celui-ci, au Cardinal Nicolas Gadde, & en même tems, au Cardinal de Tournon qui lui avoit donné de riches bénéfices en Auvergne. Ce dernier ne fut pas plutôt mort, que le Duc de Guise l'introduisit dans la Maison d'Antoine, Roi de Navarre, en qualité de Médecin selon les apparences extérieures, mais dans le fonds, à dessein d'empêcher que la Reine & les autres personnes qui étoient auprès de ce Prince, ne lui persuadassent d'embrasser le parti des Protestans. C'est la pensée du Président *De Thou.* Antoine mourut sept mois après que *Lauro* fut entré à son service. Hippolite, Cardinal de Ferrare & Légat en France, étoit alors au moment de retourner à Rome, & *Lauro* profita de cette occasion pour se rendre dans la Capitale du monde Chrétien. Comme il étoit fait aux manieres de Cour, & que les rares connoissances qu'il avoit de la Médecine ne tarderent pas à lui procurer un accès familier auprès des Grands, il perça bientôt dans cette ville, où le mérite des hommes prudens est si bien reconnu. L'Archevêché de Mont-Réal en Sicile fut la premiere récompense qu'on lui accorda. Il fut ensuite employé en diverses Ambassades; mais la plus mémorable est celle de Pologne, où il fut envoyé par Grégoire XIII (Hugues Buoncompagno) qu'il avoit eu occasion de connoître avant son exaltation en 1572. Ce fut sous le regne de Sigismond II que *Lauro* arriva en Pologne; mais comme ce Prince mourut bientôt après, il continua ses négociations sous Henri d'Anjou, son successeur, ainsi que sous Etienne Bathori qui monta, en 1576, sur le trône que celui-ci venoit d'abandonner, pour se rapprocher de celui de France qu'il occupa sous le nom de Henri III.

Au retour de son Ambassade, *Lauro* reçut le chapeau de Cardinal des mains de Grégoire XIII. Il attira alors les yeux de tout le monde sur lui, & fut considéré comme un homme propre à être élevé à la suprême dignité de l'Eglise. Il est vrai que dans les conclaves de Sixte V, d'Urbain VII, de Grégoire XIV, d'Innocent IX & de Clément VIII, on le jugea digne de la Tiare; mais l'attachement qu'il avoit montré ci-devant pour les intérêts du Roi de Navarre lui nuisit beaucoup, & la faction Espagnole se servit de cette raison pour rendre ce pieux Cardinal suspect au Sacré College. C'est ainsi qu'on l'empêcha de monter sur la Chaire de Saint Pierre; comme on

convenoit cependant qu'il méritoit d'y être assis, on eut toujours pour lui la plus haute considération. Cet avantage le flatta presque autant que le Pontificat qu'il avoit manqué tant de fois ; il vécut content, & rendit tranquillement son ame à Dieu l'année de l'exaltation de Clément VIII, en 1592, à l'âge de 70 ans. En mourant, il donna tous ses biens, qui étoient considérables, aux Hôpitaux destinés à recevoir les malades : comme la Science de les guérir lui avoit ouvert le chemin de la fortune, il voulut qu'ils fussent ses seuls héritiers. Son corps fut inhumé sans pompe dans l'Eglise de Saint Clément, dont il portoit le titre : on y mit une Epitaphe modeste sur son Tombeau, ainsi qu'il l'avoit ordonné par son Testament.

LAURUS, (Pierre) Médecin natif de Modene, vécut dans le XVI siecle. Ses Ouvrages ne consistent qu'en Traductions. Il a mis en Italien le Traité d'Agriculture de *Cassianus Bassus*, & les douze Livres de *Columella* sur la même matiere. On a aussi de lui un Traité Latin, intitulé : *De quatuor ægritudinibus Aulicorum*, qui parut en 1558, *in*-8. Il est traduit de *Louis Lobera.*

LAUTERBACH, (Joseph) selon *George Matthias*, est nommé *Lautenbach* par *Lipenius*, *Manget* & plusieurs autres. Il pratiqua la Médecine à Friedberg, & alla ensuite remplir la premiere Chaire de la Faculté de Giessen, où il enseigna jusqu'à sa mort arrivée le 17 Août 1614. On a de lui un Recueil de consultations, imprimé sous ce titre :

Consilia Medicinalia, cùm mixtim præstantissimorum Italiæ Medicorum, tùm seorsim Antonii-Mariæ Venusti, de gravissimis humani corporis malis curandis; unà cum Julii Cæsaris Claudini Tractatu de natura & usu Thermarum, Lutorum, Fovearum, &c. Francofurti, 1605 & 1660, *in*-4.

LAZERME, (Jacques) Docteur & Professeur de la Faculté de Médecine de Montpellier, étoit du Pouguet dans le Diocese de Beziers. Il fut promu au Doctorat en 1703, & parvint à la Régence en 1720, en qualité de survivancier de *Jean Bezac*, dont il remplit ensuite la Chaire comme Professeur en titre. Il mourut au mois de Juin 1756, âgé de 80 ans. Ce laborieux praticien eut beaucoup d'occasions d'observer le cours & les suites des maladies ; il communiqua ses remarques à ses disciples dans les cahiers qu'il leur dicta, & ceux-ci en ont fait part au public dans les Ouvrages qu'ils ont mis au jour, sous son nom. Voici les titres sous lesquels ils ont paru ; mais on y a joint ceux des Traités que *Lazerme* a fait imprimer lui-même :

Specimen Medico-Chirurgicum de suppurationis eventibus. Monspelii, 1724, *in*-8.

Conspectus mechanicus partium solidarum corporis humani. Ibidem, 1729, *in*-8. Il y montre beaucoup d'attachement aux opinions de *Boerhaave.*

De morbis internis capitis. Amstelodami, 1748, deux volumes *in*-12. Le même en François. On doit ces deux éditions à ses disciples.

Curationes Morborum. Monspelii, 1750, deux volumes *in*-12. Cet Ouvrage est dû aux soins de ses disciples. En François, par *Deidier Desmarets*, sous le titre de *Méthode pour guérir les maladies.* Paris, 1754, deux volumes *in*-12.

LAZIUS ou LASIUS, autrement LATZ, (Wolfgang) Médecin & Historiographe de l'Empereur Ferdinand I, étoit fils de *Simon*, Docteur en Médecine qui mourut à Vienne en 1532, & qui laissa un Ouvrage intitulé, *Praxis Medica*, que *Jérôme Velschius* a inséré dans le Recueil de ses Observations, imprimé à Ulm en 1676, *in*-4.

Wolfgang Lazius naquit à Vienne en 1514. Après de bonnes études, il commença par enseigner les Belles-Lettres dans sa patrie, & s'en acquitta avec tant de réputation, qu'on le nomma à une Chaire de Médecine qu'il a remplie pendant 19 ans, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort arrivée à Vienne en 1565, à l'âge de 50 ans. *Lazius* fut extrêmement laborieux. Il rechercha les antiquités avec assez de soin; mais comme il s'est trompé en bien des choses, plusieurs Auteurs en parlent avec peu d'estime ; il passe même chez eux pour un mauvais Critique. L'Empereur Ferdinand le mit cependant au nombre de ses Conseillers & le fit Chevalier, en récompense des services qu'il lui avoit rendus & à la République des Lettres. On dit que ce Médecin se maria avec une paysanne qu'il institua héritiere de tout son bien, en dépit de ce qu'il s'étoit fiancé à une Demoiselle qui refusa ensuite de l'épouser.

Les Ouvrages de *Wolfgang Lazius* sont en grand nombre ; plusieurs ont été imprimés séparément, mais on a recueilli tout ce qui est sorti de sa plume, & cette Collection a paru à Francfort en 1698, deux volumes *in-folio*. Voici la notice des éditions particulieres :

Vienna Austriæ. Basileæ, 1546, *in folio.*

Commentariorum Rerum Græcarum Libri duo. 1558, *in-folio.*

Fragmenta quædam Caroli Magni Imp. Roman. aliorumque incerti nominis, de veteris Ecclesiæ ritibus ac ceremoniis, eruta à tineis. Antverpiæ, 1560, *in*-8.

Commentariorum Reipublicæ Romanæ in exteris Provinciis bellò acquisitis constitutæ, Libri XII. Francofurti, 1598, *in folio.* Ce Traité est plein de recherches, mais on y remarque beaucoup d'inexactitudes.

De gentium migrationibus. Francofurti, 1600, *in-folio.* Cet Ouvrage est savant; il roule principalement sur les émigrations des peuples du Nord.

Chorographia Pannoniæ.

Alvearium Antiquitatis.

In genealogiam Austriacam Commentariorum Libri duo.

LEALIS, (Léal) de Vérone, fut d'abord Chirurgien de l'Hôpital de Saint François à Padoue. Il prit ensuite le bonnet de Docteur en Médecine dans l'Université de la même ville, où il remplit successivement les Chaires de Chirurgie, de Botanique & de Pratique, depuis 1692 jusqu'en 1726. Il mourut le 5 Novembre de cette année. Le talent de la Chaire n'étoit pas le sien; il figuroit beaucoup mieux auprès des malades que dans les Ecoles. Il eut l'avantage de faire les cures les plus brillantes par la sagesse de ses conseils. Une physionomie prévenante & tout son extérieur inspiroient tant de confiance aux personnes souffrantes, qu'il suffisoit qu'il se montrât pour rappeller le calme dans leur esprit, & disposer ainsi le corps à la guérison qu'il opéroit par ses remedes. On a de ce Médecin :

De partibus semen conficientibus in viro, Epistola ad Dominicum de Marchettis. Pata-

vii, 1686, *in*-12. Tout défectueux que cet Ouvrage ait paru à quelques Anatomistes de nos jours, *Boerhaave* l'a estimé au point de le publier, en 1707, à la suite des Œuvres d'*Eustachi*.

Hebdomada Febrilis septem Dialogis absoluta. Patavii, 1717, *in*-4. C'est la premiere partie; elle traite de la Théorie. Les Journaux ont annoncé qu'elle devoit être suivie de la seconde qui auroit la Pratique pour objet; mais les Bibliographes n'en font point mention.

LEBENWALD, (Adam DE) Docteur en Philosophie & en Médecine, Comte Palatin, Membre de l'Académie Impériale d'Allemagne, sous le nom d'*Esculape* II, &c., étoit de Sairleinspach en Autriche, où il naquit le 25 Novembre 1624. Après avoir fait de bonnes Humanités à Lintz & son cours de Philosophie à Gratz en Basse Stirie, il alla étudier la Médecine à Padoue, où il reçut les honneurs du Doctorat. Les agrémens qu'il avoit trouvés pendant son séjour à Gratz, l'engagerent à retourner dans cette ville pour y mettre ses talens au jour. Il y exerça sa profession pendant seize ans avec tant de réputation, qu'on l'attira en 1671 à Rotenmann dans la Haute Stirie, & qu'on lui donna la charge de Médecin de cette province.

Lebenwald ne voulut ni se marier, ni se rendre à la Cour des Princes qui le demanderent pour Médecin. Uniquement occupé de l'étude de son Art & des Belles-Lettres, en particulier de la Poésie dans laquelle il excelloit, il craignit d'en être distrait par les soins que demandent les enfans. Quant aux honneurs, dont il auroit pu jouir dans les Cours, il leur préféra l'état obscur, mais tranquille, qu'il s'étoit fait. Il avoit coutume de dire avec Séneque :

Stet quicumque volet
Aulæ culmine lubricô ;
Me dulcis saturet quies,
Obscurô positus locô,
Leni perfruar otiô,
Nullis nota Quiritibus
Ætas per tacitum fluat.

Ce Médecin jouit long-tems d'une santé parfaite ; mais sensible au chagrin qui le rendit valétudinaire vers la fin de sa vie, il tomba dans une Hydropisie, & il en mourut le 20 Juin 1696, dans la 72e. année de son âge. Outre plusieurs Observations insérées dans les Mémoires de l'Académie Léopoldine des Curieux de la Nature, il a écrit en Allemand sur la baguette divinatoire, sur la poudre de sympathie, sur la transplantation des maladies, sur la magie, sur la peste & autres maladies contagieuses.

LECHEL, (Jean) Docteur en Médecine, étoit de Brunswick où il exerça sa profession. Il mourut dans sa patrie le 22 Novembre 1686, à l'âge de 51 ans. *Manget* se borne à le dire Auteur de quelques Observations communiquées à l'A-

cadémie des Curieux de la Nature, mais *George-Matthias* lui attribue un Traité du mauvais usage de la saignée, qui a paru en Latin & en Allemand.

LECLERC, (Hermes) Médecin natif de Tournay, se fit tant de réputation dans les Pays-Bas, qu'il y passa pour le plus habile de son tems dans l'Art de guérir. *André Catullius* en parle dans un Ouvrage imprimé à Bruxelles en 1652, *in*-4, sous le titre de *Tornacum*, *Civitas*, *Metropolis & Cathedra Nerviorum.* Il dit que ce Médecin a écrit quelques Ouvrages qui ont rapport à sa profession. On sait d'ailleurs que *Leclerc* se dégoûta du monde dans la vieillesse & se retira à la Chartreuse près de sa ville natale, où son fils étoit Prieur, sous le nom de Dom *Agathange.* Il y mourut en 1630. *Jacques*, son autre fils, fut un célebre Jurisconsulte; mais il quitta pareillement le monde, entra parmi les Chartreux, & devint Prieur de la Maison de Bruxelles.

LECLERC, (Gabriël) Médecin ordinaire de Louis XIV, se fit de la réputation par les Ouvrages qu'il donna au public. On remarque sur-tout sa *Chirurgie complette*, qui de tous les Livres élémentaires qui ont paru sur cet Art important, est le mieux fait & le plus instructif. *Boerhaave* & *Haller* ont même dit que le Traité d'Ostéologie inséré dans cet Ouvrage, étoit le plus exact qui ait paru depuis *Vésale*; & suivant M. *Portal*, il est encore un des meilleurs que nous ayions. Voici les titres de différens Ecrits qui sont sortis de la plume de *Leclerc.*

L'Ecole du Chirurgien, ou les principes de la Chirurgie Françoise. Paris, 1684, *in*-12.

Chirurgie complette. Ce Traité, qui est par demandes & par réponses, est dédié à M. *Fagon*, premier Médecin du Roi. Il y en a eu grand nombre d'éditions. Paris, 1694, 1702, 1706, *in*-12, 1719, 1739, deux volumes *in*-12. Geneve, 1699, *in*-12. Liege, 1702, *in*-12. La Haye, 1707, *in*-12. Bruxelles, 1724, 1749, deux volumes *in*-12. Leyde, 1731, deux volumes *in*-8. En Allemand, Dresde, 1699, 1707, *in*-8. En Italien, Naples, 1734, *in*-4. Comme l'Auteur avoit été disciple de *Duverney*, il a enrichi son Ouvrage des découvertes de son Maître, mais sans le nommer.

Appareil commode en faveur des jeunes Chirurgiens. Paris, 1700, *in*-12, avec figures.

Catalogue des drogues. 1701, *in*-12.

La Médecine aisée. Paris, 1719, deux volumes *in*-12.

Le rapport qu'il y a entre le nom de cet Auteur & celui de M. *Clerc*, pourroit être une occasion de les confondre; mais ils désignent deux personnes différentes. Le dernier, ancien Médecin du Roi de France en Allemagne, Membre de l'Académie de Pétersbourg, a donné au public des Ouvrages dont nous avons parlé à son Article. Voyez CLERC.

LECLERC, (Etienne) Médecin & Professeur en Langue Grecque à Geneve, disputa cette Chaire contre le célebre *Alexandre Morus*, prédicateur du parti des Calvinistes, qui lui fut préféré. *Leclerc* en fut piqué, & pour se venger de l'injustice qu'il prétendoit lui avoir été faite, il critiqua les Ouvrages des amis de *Morus.* Cependant celui-ci étant passé au bout de trois ans à une Chaire de Théologie & à la charge de Ministre à Geneve, *Leclerc* fut nommé pour

remplir sa premiere place. Il fut choisi Conseiller de la ville de Geneve en 1662, mourut en 1679, & laissa plusieurs Dissertations que *Jean*, son fils, prit soin de faire imprimer en 1684, avec celles de *David Leclerc* son oncle. *Etienne Leclerc* étoit né à Geneve en 1599.

LECLERC, (Daniel) savant Médecin, fils du précédent, étoit de Geneve, où il vint au monde le 4 Février 1652. Après avoir étudié en France, spécialement à Montpellier & à Paris, il se rendit à Valence & il y prit le bonnet de Docteur en 1672. D'abord qu'il fut de retour dans sa patrie, il s'empressa moins d'être recherché dans la pratique, qu'à s'y préparer par l'étude des Auteurs les plus célebres. Il fouilla dans les premieres sources; & comme il s'appliqua à connoître les progrès de la Médecine d'âge en âge, & les découvertes dont elle s'étoit enrichie, il conçut le dessein d'en tracer l'Histoire. Ce projet l'occupa beaucoup; il partagea, pour ainsi dire, son tems entre le Cabinet & les malades jusqu'à ce qu'il fut nommé Conseiller d'Etat, charge qu'il remplit pendant vingt-quatre ans & demi, & qu'il remplissoit encore à sa mort arrivée le 8 Juin 1728. Il laissa deux fils, *Jacques*, Docteur en Médecine, & *Jacques-Théodore*, Ministre & Professeur des Langues Orientales.

Daniel Leclerc a travaillé à la Bibliotheque Anatomique avec *Manget*. Les Ouvrages suivans sont de lui seul:

Historia Naturalis & Medica latorum lumbricorum intrà hominem & animalia nascentium. Genevæ, 1715, *in*-4. En Anglois, Londres, 1721, *in*-8.

Histoire de la Médecine où l'on voit l'origine & les progrès de cet Art de siecle en siecle. Geneve, 1696, *in*-12. Comme cette édition n'alloit pas au delà du tems d'*Hippocrate*, il en donna deux autres à Amsterdam, *in*-4, qui traitent de l'Histoire de la Médecine jusqu'à *Galien*. L'une parut en 1702, l'autre en 1723; on en a donné une troisieme à La Haye, 1729, *in*-4. On y trouve les circonstances les plus remarquables de la vie des Médecins Grecs & Latins; mais *Leclerc* s'attache moins à ces détails, qu'à ce qui regarde les opinions, les systêmes, les sectes, les découvertes, dont ces Médecins sont les Auteurs; en un mot, il traite de l'origine, des progrès & des révolutions de la Médecine de siecle en siecle. *Freind*, qui a aussi traité de cette partie de l'Art, fait le plus grand éloge de l'Histoire de *Leclerc*. Il ne pense pas de même au sujet de l'*Essai* pour servir à la continuation de cette Histoire, depuis la fin du deuxieme siecle jusqu'au milieu du dix-septieme, que l'Auteur a ajouté à son premier Ouvrage. Il est vrai qu'il y a dans cet Essai beaucoup de choses rapportées négligemment & avec peu de précision; mais on doit remarquer que ce morceau n'est qu'un plan, qui laissera toujours des regrets de ce que *Leclerc* n'ait pas continué son entreprise jusqu'à son tems, avec la même étendue qu'il avoit donnée à l'Histoire de la Médecine jusqu'à la fin du deuxieme siecle. Cet Auteur a prévu les reproches qu'on pourroit lui faire à cet égard. Les raisons qu'il apporte pour excuser sa conduite sont trop justes & trop sensibles, pour ne point s'y rendre: son âge avancé, la grandeur des dépenses pour se procurer les Livres nécessaires, ses occupations, la difficulté de traiter de la Médecine des Arabes, sont les principaux obstacles qu'il a trouvés à la continuation de son travail.

J'ai profité de l'Ouvrage de ce Médecin, & j'ai tiré de ſon Hiſtoire un grand nombre d'Articles répandus dans ce Dictionnaire. J'en ai déja prévenu le Lecteur dans la Préface ; & ſi je le répete ici, c'eſt pour me rappeller encore une fois les obligations que j'ai au ſavant *Leclerc*. Il eſt impoſſible d'écrire une Hiſtoire ſans compiler ; elle eſt moins le fruit du génie, que celui des recherches. Mais pour éviter les reproches odieux du plagiat, un Ecrivain ſincere doit nommer les ſources dans leſquelles il a puiſé. C'eſt pourquoi je me ſuis fait un devoir d'imiter la conduite de *Pline*, & je répete ce qu'il a dit dans la Préface de ſon Hiſtoire Naturelle : *Benignum eſt & plenum ingenui pudoris, fateri per quos profeceris.*

Voici maintenant la notice des Auteurs qui ont traité de l'Hiſtoire de la Médecine & des Médecins, & qui ont ſervi à la compoſition de celle de *Daniel Leclerc*, ainſi qu'il l'annonce lui-même dans la Préface de ſon Ouvrage.

Vossius, dans un Livre poſthume intitulé, *De Philoſophia*, dit pluſieurs choſes concernant les Médecins anciens, les Ecrits qu'ils ont laiſſés, & le tems auquel ils ont vécu.

Meibomius & Reinesius, ſavans Médecins Allemands, ont travaillé ſur cette matiere ; le premier dans ſon Ouvrage intitulé : *Magnum Opus de vitis Medicorum* ; le ſecond dans une Hiſtoire des Médecins.

Ménage a auſſi compoſé une Hiſtoire des anciens Médecins qui étoit en manuſcrit dans la Bibliotheque léguée par l'Abbé Bignon.

Pierre Castellan, Profeſſeur en Grec à Louvain, a donné un petit Traité intitulé : *Vitæ illuſtrium Medicorum.*

Brunsfels avoit fait avant lui un Catalogue des Médecins illuſtres.

Champier, Remacle Fuchs, Peucer, ont auſſi écrit ſur le même ſujet.

Wolfgang Justus a fait une Chronologie des Médecins.

René Moreau a auſſi remarqué le tems auquel divers Médecins ont vécu.

Neander, Médecin de Brême, ville d'Allemagne dans le Cercle de la Baſſe-Saxe, a compoſé un Livre imprimé en 1623, où il traite de l'origine de la Médecine, de ſon antiquité & de ſon excellence, des Sectes qui s'y ſont établies, des intervalles pendant leſquels elle a été négligée, de ceux où elle s'eſt relevée, & enfin de la vie & des Ecrits des Médecins qui y ont contribué.

Melchior Adam a écrit, un peu avant lui, la vie des Médecins Allemands.

Doringius, autre Médecin Allemand, a fait imprimer, en 1611, un petit Livre touchant la Médecine & les Médecins, l'origine & les progrès de cet Art.

MARTIN FOGELIUS, fameux Profeſſeur d'Hambourg, avoit promis une Hiſtoire des Médecins qui avoient été omis par ceux qui ont traité de la même matiere.

WELSCHIUS, autre Médecin d'Allemagne, a pareillement voulu faire cette Hiſtoire.

TIRAQUEAU doit auſſi être rangé dans le nombre de ceux qui ont travaillé pour l'Hiſtoire de la Médecine.

BERNIER a donné un Ouvrage intitulé : *Eſſai de la Médecine*, où il eſt traité de l'Hiſtoire de la Médecine & des Médecins.

LIONARDO DI CAPOA, Médecin Napolitain, a auſſi écrit quelque choſe qui approche de l'Hiſtoire de la Médecine.

CONRINGIUS a pareillement travaillé ſur cette matiere dans ſon Introduction à la Médecine.

SCHELHAMMER, célebre Profeſſeur de l'Univerſité de Kiell, a joint un ſavant Commentaire à cet Ouvrage.

ALMELOVEEN a donné un Livre intitulé : *Inventa nov-antiqua, id eſt, brevis enarratio ortûs & progreſsûs Artis Medicæ.*

Une infinité d'autres Ecrivains ont traité de cette matiere, avec plus ou moins d'étendue, depuis que l'Hiſtoire de *Leclerc* a paru ; mais perſonne ne l'emporte ſur ce Médecin, ſoit par la variété, ſoit par l'utilité des détails. Il n'y a que le Docteur *Freind* qui lui ſoit comparable : auſſi n'y a-t-il point d'Ouvrages qui fourniſſent de plus amples connoiſſances ſur l'Hiſtoire de la Médecine, que ceux de ces deux Auteurs. De l'Hiſtoire de *Leclerc* qui va jusqu'à la fin du ſecond ſiecle de ſalut, & de celle du Docteur *Freind* qui commence au tems de *Galien* & s'étend juſqu'au ſeizieme ſiecle, on peut extraire un grand nombre de faits, de circonſtances & d'anecdotes, que les Médecins ne peuvent ignorer, ſans s'expoſer au reproche d'avoir négligé une des parties eſſentielles de leur Art.

LECOQ (Antoine) étoit de Paris. Il prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de cette ville, où il pratiqua avec beaucoup de réputation, & mourut le 28 Mars 1550. Il avoit été élu Doyen de la Faculté en Novembre 1538, & continué en 1539. En cette même année, *Lecoq* fut appellé à la Cour pour conſulter ſur l'état de François I, Roi de France, qui étoit atteint de la vérole. Comme *Fernel* ne vouloit admettre d'autre remede que ſon Opiate antivénérienne, on dit que notre Médecin eut la force de s'oppoſer à cet avis & d'inſiſter ſur la néceſſité des frictions mercurielles, qu'il croyoit être le moyen le plus efficace & le plus prompt pour guérir le Roi. Cette conduite prouve ſon intelligence, mais le propos qu'il tint en faiſant valoir ſon opinion, ne montre pas un Médecin Courtiſan. *Gui Patin* aſſure qu'il dit à *Fernel*, en parlant de François I, *c'eſt un vilain qui a gagné la vérole*, Frottetur *comme un autre & comme le dernier*

de son Royaume, puisqu'il s'est gâté de la même maniere. Cela fut rapporté au Roi qui n'en fit que rire, & lui sut bon gré de sa franchise.

Nous avons quelques Ouvrages de la façon d'*Antoine Lecoq* :

De Ligno sancto non permiscendô. In imperitos, fucatosque Medicos. Parisiis, 1540, *in*-8. Il ne souffrit pas qu'on fît bouillir le Bois de Guaiac avec d'autres drogues.

Consilia de Arthritide. Francofurti, 1592, *in*-8, avec d'autres Ouvrages sur la même maladie, dont les principaux sont tirés de *Jacques Sylvius* & de *Fernel.* Ces deux Médecins, conjointement avec *Lecoq*, ont été consultés pour Louis de Flandre qui souffroit depuis long-tems d'une goutte vague & irréguliere. C'est ainsi qu'en parle *Henri Garet* ; il ajoute que *Pierre Bruhesius*, Médecin d'Eléonore, Reine de France, Douairiere de François I & sœur de Charles-Quint, avoit reçu ordre de cette Princesse, qui demeuroit alors dans les Pays-Bas, de s'adresser à eux, comme les plus célebres Médecins de Paris.

Il ne faut point confondre celui dont nous venons de parler, avec *Paschal Lecoq* qui naquit dans le Poitou en 1567. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Poitiers en 1597, parvint au Décanat de sa Compagnie, & mourut dans la même ville de Poitiers le 18 Août 1632.

Il a donné au public :

Bibliotheca Medica, sive, Catalogus eorum qui ex professo Artem Medicam in hunc usque annum 1589 *scriptis illustrarunt. Basileæ*, 1590, *in*-8. C'est un Catalogue alphabétique de différens Médecins, avec des notes sur leurs Ecrits, tant imprimés que manuscrits, & les principaux traits de leur vie, qu'il avoit principalement tirés de la Bibliotheque de *Gesner.* Ce premier Catalogue est suivi d'un autre dans lequel il a fait entrer les Auteurs qui ont écrit de la Médecine en François, en Allemand & en Italien. Cet Ouvrage n'est pas sans beaucoup de fautes, dont la plus commune est de parler du même Ecrivain sous différens noms.

Oratio de Galli Gallinacei naturâ & proprietatibus. Pictavii, 1613, *in*-8.

LEDELIUS, (Samuel) de Sorraw dans la Basse Lusace, fut Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, sous le nom de *Thésée* II. Il pratiqua la Médecine, après le milieu du XVII siecle, à Grunberg en Lusace, & devint Physicien Provincial du duché de Gorlitz. On a de lui :

De Pica. Jenæ, 1668, *in*-4. C'est la These qu'il soutint dans les Ecoles de Jene, sous *Jean-Arnould Friderici.*

De Centaurio minori, aurô tamen majori. Francofurti, 1694, *in*-8. Ce Mémoire est écrit dans le goût de l'Académie des Curieux de la Nature, à qui l'Auteur l'a adressé. Il lui a aussi communiqué un très-grand nombre d'Observations.

LEDRAN, (Henri) Chirurgien Juré de Saint Côme & ancien Prévôt de sa Compagnie, étoit de Paris. Comme il fut un des grands Opérateurs de son siecle, il remit en vigueur l'amputation des mammelles attaquées de cancer; méthode qui étoit négligée depuis long-tems, & qu'on avoit mise au nombre de celles qui perdent leur mérite en vieillissant. Il est vrai que le succès de cette opération est souvent infructueux; mais c'est moins de la part de l'opération même, que de celle de l'Opérateur qui s'y prend trop tard, & lorsque le virus cancereux a déja attaqué les glandes de l'aisselle & infecté toute la masse.

Ledran ſe fit beaucoup de réputation dans les armées par les cures épineuſes dont il fut chargé. Il traita pluſieurs officiers diſtingués avec le plus grand ſuccès, & en particulier le Maréchal-Duc de Villars, qu'un boulet de canon bleſſa à la jambe à la bataille de Malplaquet. Ce Chirurgien ne ſe fit pas moins de réputation à la Cour, où il fut appellé pendant la maladie, dont Louis XIV mourut. Cinq ans après, il mourut lui-même, le premier de Février 1720, & fut enterré dans l'Egliſe de Saint Sulpice, ſa paroiſſe.

Henri-François, ſon fils, ancien Chirurgien Major de la Charité, de l'Académie de Chirurgie, de la Société Royale de Londres, & Chirurgien conſultant des Camps & Armées du Roi, naquit à Paris. A l'exemple de ſon pere, il fut preſque toujours de l'avis de paſſer aux grandes opérations; mais comme l'expérience dirigée par beaucoup d'eſprit & de jugement, étoit le premier mobile de ſes déciſions, les ſuccès qu'il en eut, & la dextérité avec laquelle il opéra, lui mériterent la réputation dont il jouiſſoit encore en 1768. Cette réputation durera même long-tems après lui: c'eſt dans les Ouvrages qu'il avoit donnés au public, que la poſtérité trouvera la preuve des rares connoiſſances qu'il avoit dans ſon Art.

Parallele des différentes manieres de tirer la pierre de la veſſie. Paris, 1730, 1740, *in*-8. En Allemand, Berlin, 1737, *in*-8. En Anglois, Londres, 1738, *in*-8. Cet habile Chirurgien examine les différentes méthodes de tailler qui ont eu le plus de célébrité. Avant que d'entrer en matiere, il donne une deſcription ſuccincte des parties contenues dans le baſſin. Il a connu les replis du péritoine qui fixent la veſſie aux os pubis, & il leur attribue l'uſage des ligamens; il a encore donné des obſervations ſur le tiſſu cellulaire qui enveloppe la veſſie. Il a fait repréſenter le baſſin dans la poſition où il eſt, lorſqu'on opere ſuivant la méthode de *Rau*, & il a fait dépeindre une moitié de baſſin ſciée verticalement, méthode dont M. *Camper* a retiré les plus grands avantages. M. *Ledran* s'étend peu ſur le petit appareil qu'il condamne par rapport à l'extraction des pierres qui ſont dans la veſſie. Il ſe montre plus partiſan du grand appareil; mais il conſeille de faire l'inciſion un peu plus bas que les *Colot* n'avoient coutume de la faire. Il prétend que ceux qui pratiquent la taille à cet appareil, agiſſent avec trop de précipitation, ne meſurent point le degré d'inciſion, ou font, en retirant la pierre, des dilacérations qu'ils euſſent pu prévenir en agiſſant avec plus de prudence. Il trouve en général moins d'avantages que d'inconvéniens dans le haut appareil; il n'en proſcrit cependant pas totalement l'uſage, ſinon que le corps de la veſſie ſoit affecté. Si la veſſie eſt ſaine & la pierre trop groſſe, il conſeille d'y recourir. L'opération latérale de *Rau* lui paroît très dangereuſe ſi l'on ſe ſert de la ſonde qu'*Albinus* a décrite; il prétend qu'on riſque d'inciſer très-ſouvent le rectum. L'Auteur a imaginé une nouvelle ſonde pour obvier à cet inconvénient, & il s'en eſt ſervi avec ſuccès dans un grand nombre de tailles.

Obſervations de Chirurgie, auxquelles on a joint pluſieurs réflexions en faveur des Etudians. Paris, 1731, deux volumes *in*-12, & 1751, ſous le même format. En Allemand, Nuremberg, 1738, *in*-8. En Anglois, 1739, *in*-8. La plupart de ces obſervations ont pour objet des maladies graves. L'Auteur, qui les a tirées de ſa pratique, parle de ſes bons ſuccès ſans oſtentation, & des mauvais avec beaucoup de candeur.

Traité

Traité des opérations de Chirurgie. Paris, 1731 & 1742; *in*-8. Bruxelles, 1745, *in*-8. En Anglois, par *Gataker*, Londres, 1749, *in*-8, avec les additions de *Chéselden* & de nouvelles figures d'instrumens. C'est un bon Ouvrage, qui ne comprend cependant point toutes les opérations; mais M. *Ledran* a la modestie de parler de quelques nouvelles pratiques, sans s'attribuer le mérite de la nouveauté.

Réflexions sur les plaies d'armes à feu. Paris, 1737, 1740, 1759, *in*-12. Amsterdam, 1745, *in*-12. En Allemand, Nuremberg, 1740, *in*-8. Ce Traité est court, mais il est plein de remarques également judicieuses & intéressantes; il est le fruit que l'Auteur a recueilli des Campagnes qu'il a faites dans les Armées Françoises. M. *Ledran* prétend qu'il y a contusion dans toutes les plaies d'armes à-feu; il recommande l'usage des grandes incisions, blâme celui des tentes, rejette les pansemens fréquens, indique plusieurs nouveaux appareils, & examine scrupuleusement les plaies de différentes parties du corps.

Suite du parallele de la taille. Paris, 1756, *in*-8. Les nouveaux instrumens inventés pour cette opération, depuis la publication de son premier Ouvrage, lui ont donné matiere à quantité de réflexions.

Consultations sur la plupart des maladies qui sont du ressort de la Chirurgie. Paris, 1765, *in*-8. Cet Ouvrage répond parfaitement à la haute réputation de son Auteur, & les préceptes qu'on y trouve sont d'autant plus sûrs, qu'ils sont presque tous appuyés sur la longue pratique de ce grand Chirurgien.

Traité économique de l'Anatomie du corps humain. Paris, 1768, *in*-12. Ce Traité ne figure point avec les autres productions de M. *Ledran*; on n'y reconnoît plus l'Auteur des excellens Ouvrages dont on vient de parler. Le génie de l'homme vieillit avec le corps.

LEDUC, (Antoine) fils d'un Médecin de Constantinople, naquit dans cette ville. Il étoit Bachelier de la Faculté de Leyde, lorsqu'il y soutint, en 1716, selon quelques-uns, & en 1722, selon d'autres, une These sur l'Inoculation de la petite vérole, telle qu'on la pratiquoit dans sa patrie. Elle est intitulée : *Dissertatio de Bizantina variolarum insitione, pro gradu Doctoris suscipiendô in Universitate Leidensi.* C'est la premiere These qui ait été soutenue dans les Ecoles publiques sur l'Inoculation, s'il est vrai qu'elle soit de l'an 1716; car celle que M. *Boyer* défendit à Montpellier, n'est que de 1717.

LEFEVRE, (Nicolas) Membre de la Société Royale de Londres & Apothicaire de la Maison du Roi d'Angleterre, Charles II, fut aussi connu en France, sa patrie, en qualité de Chymiste de Louis XIV. On ne peut trop le louer pour les lumieres qu'il a répandues sur la Chymie, la précision avec laquelle il a décrit tous ses procédés, & le détail dans lequel il est entré sur les circonstances des opérations. Il est d'ailleurs très-fidele & très-exact dans l'exposition de ses expériences; il s'est attaché sur-tout à marquer tous les procédés où l'Artiste couroit quelques risques. On peut cependant lui reprocher un défaut; c'est qu'il regne dans ses raisonnemens un peu trop d'esprit Chymique, & qu'il parle trop au long des propriétés des médicamens. *Boyle* le désigne dans ses Ouvrages sous les lettres L F, & il y fait mention de l'*Ens primum*

Balsami, par lequel *Lefevre* prétendoit rendre la vigueur & la jeunesse aux animaux décrépits. Ce Chymiste est presque le premier qui ait donné en François un abrégé des procédés les plus en usage, en observant l'ordre des corps qu'il soumet à l'opération & dont il fait l'analyse. Ce Traité fut imprimé à Paris en 1660, 1669 & 1674, deux volumes *in-12*; à Leyde, 1699, deux volumes *in-12*; à Paris, 1751, cinq volumes *in-12*. Cette derniere édition a été revue, corrigée & augmentée d'un grand nombre de procédés par *Dumonstier*, qui l'a encore enrichie de plusieurs figures. La Chymie de *Lefevre* a paru en Anglois en 1670, *in-8*, & en 1740, *in-4*; en Latin, à Besançon, 1737, deux Tomes *in-4*, en un volume.

LE FRANÇOIS, (Alexandre) de Paris, prit le bonnet de Docteur en 1708, dans la Faculté de Médecine en l'Université de sa ville natale. Il s'est distingué par des Ouvrages qui ne respirent que le bien public & la réforme de sa profession. Mais toutes bonnes qu'eussent été ses vues, elles n'ont fait qu'une impression passagere : comme il ne falloit rien moins que le concours de l'autorité souveraine pour donner de l'activité à ses projets, ils sont demeurés sans effet, parce qu'ils n'ont point été goûtés du Ministere. Voici les titres sous lesquels ces Ouvrages ont paru :

Réflexions critiques sur la Médecine. Paris, 1714 & 1723, 2 volumes, *in-12*.

Projet de Réformation de la Médecine. Paris, 1716 & 1723, 2 volumes, *in 12*.

Dissertation contre l'usage de soutenir des Theses en Médecine, avec un Mémoire pour la réformation de la Médecine dans la ville de Paris. Paris, 1720, *in-12*.

LEGIUS, (Léonard) Médecin natif de Pavie, vécut vers l'an 1520. Il a montré beaucoup d'intelligence dans sa façon d'interpréter les dogmes de pratique, qui sont répandus dans les Ouvrages de *Galien* & d'*Avicenne*; le Traité qu'il a écrit à ce sujet, a été publié sous ce titre :

Propositiones, seu, Flosculi ex Galeni Libris diligentissimè collecti. Introductorium Medicum ex expositione Capituli aurei Avicennæ. Venetiis, 1523, *in-fol.*

LEGRAND (Nicolas) étoit de Paris. Il se mit sur les bancs de la Faculté de Médecine de sa ville natale, sous le Décanat de *Jean Maillart* qui fut nommé à cette dignité en Novembre 1542 & continué en 1543, & il ne tarda pas à demander le bonnet de Docteur, qu'il obtint. Comme il exerça sa profession avec une estime générale, sa réputation perça jusqu'à la Cour du Roi Henri II, dont il devint Médecin. *Legrand* mourut le 24 Septembre 1583, âgé de 63 ans, & laissa plusieurs Ouvrages. Je n'en connois point les titres. Aucun des Bibliographes que j'ai consultés ne cite rien sous son nom; peut-être lui a-t-on attribué les Traités qui appartiennent à *Antoine Legrand* de Douay, mais celui-ci n'a écrit qu'après le milieu du XVII siecle.

LEICHNER, (Eccard) de Saltzungen dans la Principauté de Henneberg en Franconie, naquit le 15 Janvier 1612. Il fit des études différentes dans le même tems : ses parens vouloient qu'il s'appliquât à la Théologie, pendant que son goût le portoit vers la Médecine. Comme c'étoit la nature elle-même qui lui avoit inf-

piré ce goût, il crut pouvoir le suivre malgré les ordres contraires qu'on lui donnoit; & sous les apparences d'étudier la Théologie, il fit enfin son unique affaire de l'Art de guérir. Après quelques années de pratique à Sondershausen, à Nordhausen & à Ordorf en Thuringe, il fut reçu Docteur à Jene le 29 Octobre 1643. L'année suivante, il fut aggrégé à l'Université d'Erfurt, où on le nomma à la Chaire de Professeur ordinaire en 1646. Il passa par différentes charges dans cette Académie, depuis ce tems jusqu'en 1690, qu'il mourut le 29 Août, âgé de 78 ans. Ce Médecin a mis au jour plusieurs Ouvrages, tant en Allemand qu'en Latin. Amateur de paradoxes, il barbouilla beaucoup de papier, soit pour faire connoître ses opinions, soit pour les défendre; il poussa même la singularité jusqu'à s'opposer aux sentimens les plus généralement reçus, & ne voulut jamais se rendre à l'évidence des faits qui démontrent la circulation du sang. Les Ouvrages qu'il a écrits en Latin portent les titres suivans :

Atomorum subcœlestium syndiacrisis. Erfurti, 1645, *in*-4.

De motu sanguinis Exercitatio Anti-Harveiana. Arnstadiæ, 1645, *in*-12. *Jenæ*, 1653, *in*-12. *Amstelodami*, 1665, *in*-12.

De generatione, seu, de propagativa animalium, plantarum & mineralium multiplicatione. Erfurti, 1649, *in*-4.

Dissertatio de indivisibili & totali cujusque animæ in toto suo corpore & singulis ejus partibus existentiâ. Ibidem, 1650, *in*-12.

De Philosophica scholarum emendatione. Ibidem, 1652, *in*-12.

De cordis & sanguinis motu Hypomnemata septem. Jenæ, 1653, *in*-12.

Exercitationes de calido innato. Erfurti, 1654, *in*-4.

De principiis Medicis, seu, de Apodictica scholarum Medicarum emendatione. Erfurti, 1664, *in*-12.

Archæus synopticus, sive, duodecim Tabulæ de legibus Medicæ Reipublicæ fundamentalibus. Ibidem, 1674, *in*-12. Les traits qu'il lâcha contre *Paul Ammann* dans cet Ouvrage, firent prendre la plume à ce Médecin, mais la dispute se termina assez inutilement de part & d'autre. *Leichner*, en combattant la circulation, tint toujours pour les Anciens; & *Ammann*, qui rejettoit hautement leurs opinions, n'en montra que plus d'attachement aux sentimens des Modernes.

De principiis Medicis Epistola Apologetica ad illustre Medicorum in Academia Lipsiensi Collegium. Erfurti, 1675, *in*-12. C'est la Réponse qu'il fit à *Ammann* qui avoit fait face, par un Ecrit, aux traits que notre Médecin avoit lâchés contre lui dans l'Ouvrage précédent.

Epicrisis Medico-Analytica super undecim Disputationes Medicas Francisci de Le Boë Sylvii: Ibidem, 1676, *in*-12.

LEIGH, (Charles) Médecin du XVII siecle, étoit de Grange dans le Duché de Lancastre. Il fut reçu Docteur à Cambridge, & il pratiqua à Londres avec tant de réputation, que la Société Royale de cette ville le mit au nombre de ses Membres le 13 Mai 1685. La célébrité, dont ce Médecin a joui, s'est soutenue après sa mort par les Ouvrages qu'il a laissés au public :

Histoire Naturelle des Provinces de Lancastre, de Chester & de Derbi avec le détail des Antiquités Britanniques, Phéniciennes, Arméniennes, Grecques & Ro-

maines qu'on trouve dans ces Provinces. Oxford, 1630, *in-fol.* Londres, 1700, *in-folio*, avec figures. On peut rendre ainsi en François le titre de cet Ouvrage, dont les éditions sont en Anglois. L'Auteur s'est attaché à parler des Eaux Minérales, des Métaux & des maladies les plus communes aux Provinces qu'il a parcourues en Naturaliste.

Phthisiologia Lancastriensis, cum Tentamine Philosophicô de Mineralibus Aquis in eodem Comitatu observatis. Londini, 1694, *in-8. Genevæ*, 1727, *in-4*, avec les Œuvres de *Richard Morton*.

Exercitationes quinque de Aquis Mineralibus, Thermis calidis, morbis acutis, morbis intermittentibus, Hydrope. Londini, 1697, *in-8.* Dans la partie de ce Recueil qui concerne les Eaux Minérales, il combat les sentimens de *Lister* sur leurs principes, & n'en reconnoît d'autres que le vitriol, l'ochre & le souffre.

Histoire de la Virginie. Londres, 1705, *in-12*, en Anglois. Amsterdam, 1707, *in-12*, en François. *Leigh* auroit pu tirer meilleur parti du séjour qu'il a fait dans ce pays & s'attacher en particulier à ses productions; mais il a rempli cette tâche avec si peu d'étendue, que ce qu'il a dit des plantes, ne mérite pas grande attention.

LEMAIRE, (Jean) ou comme il s'appelloit lui-même *Jehan Lemaire de Belges*, naquit en Hainaut dans une des trois villes auxquelles il donne ce nom. La troisieme, qui est Bavay, paroît être celle où il vit le jour vers l'an 1473, & non point à Valenciennes, comme certains Auteurs le prétendent. *Jean Molinet*, son parent, se chargea du soin de son éducation, & le mit bientôt en état d'instruire les autres. *Lemaire* voyagea d'assez bonne heure; il n'avoit que 25 ans, lorsqu'il étoit à Ville-Franche en Beaujolois, avec la qualité de Clerc des Finances au service du Roi Louis XI & du Duc Pierre de Bourbon. *Guillaume Du Bois*, plus connu sous le nom de *Cretin*, passant dans ces quartiers-là en 1498, fit connoissance avec *Lemaire*, & l'engagea à faire usage de ses talens. Ses conseils eurent tout l'effet qu'il s'étoit promis, car notre Auteur se livra avec tant d'ardeur à l'étude, qu'il ne tarda pas à donner au public les fruits de ses veilles & de ses travaux. En 1503, il s'attacha à Marguerite d'Autriche, sœur de Philippe I, Roi d'Espagne. *Molinet* étoit alors Bibliothécaire de cette Princesse qui aimoit les Gens de Lettres, & il paroît que ce fut lui qui la détermina à prendre *Lemaire* pour le remplacer dans cet emploi. Ce dernier ne suivit pas d'abord la Cour; il fut en 1506 à Venise, & dès la même année à Rome, où il étoit encore en 1508: mais il est certain qu'il recevoit des appointemens de la Princesse Marguerite en 1509. Il gagna aussi les bonnes graces de son neveu l'Archiduc Maximilien. Enfin, il trouva le secret de se faire aimer à la Cour de France par son Traité *De la différence des Schismes*; ce fut Jean Perréal, Peintre & valet de chambre de Louis XI, qui le poussa auprès de ce Prince, & qui lui ménagea la bienveillance de la Reine Anne de Bretagne, qui le fit son Secretaire, & qui joignit à cette qualité celle de son *Indiciaire* ou Historiographe. *Lemaire* tomba en démence vers la fin de ses jours; il mourut fou dans un Hôpital en 1524, ou, selon d'autres, en 1548.

On voit par ses Ouvrages qu'il savoit le François, le Latin, le Grec &

l'Italien. Il avoit beaucoup étudié l'Histoire, mais il s'étoit sur-tout attaché à la Poésie Françoise. On remarque une imagination enjouée, de l'esprit & de la facilité dans les pieces qui sont sorties de sa plume, mais peu de goût & de délicatesse. Voici un échantillon de ses Vers. Il est tiré d'un Poëme Allégorique qui a paru sous le titre de *Traictez singuliers*, *sçavoir : les trois Comptes intitulez de Cupido & d'Atropos, dont le premier fut inventé par Séraphin, Poëte Italien ; le second & le tiers de l'invention de Jehan Le Maire, mis en Vers François*, &c. Paris, 1525, *in*-8. Les deux derniers Contes sont destinés à montrer les suites funestes de l'Amour ; il parle dans le second de l'infâme maladie qui est la punition ordinaire de cette passion, quand elle est déréglée, & il y rapporte les sentimens qu'on avoit de son tems sur la vérole. C'est ce qu'il dit à ce sujet, qui l'a fait ranger dans ce Dictionnaire ; car tout ce qu'il a fait d'ailleurs, est parfaitement étranger à cet Ouvrage, si l'on excepte l'Ecrit intitulé : *Le triumphe de très-haulte & puissante Dame Vérolle, Royne du Puy d'Amours ; nouvellement composé par l'inventeur de menus plaisirs honnestes.* Lyon, 1539, *in*-8. On trouve cette piece annoncée, sous le N°. 13, à l'Article *Jean Lemaire* qui est à la tête du troisieme volume des Mémoires pour servir à l'Histoire Littéraire des Pays-Bas, composés par M. *Paquot*. C'est delà que j'ai tiré ce que je viens de dire, même les vers dont j'ai promis l'échantillon, que j'avois cependant déja vus dans l'Ouvrage *De morbis venereis* du célebre *Astruc*, imprimé à Paris en 1736.

Mais enfin, quand le venim fut meur,
Il leur naissoit de gros boutons sans fleur,
Si trez-hideulz, si laits & si énormes
Qu'on ne vit onc visaiges si difformes,
Ne onc receut si trez-morteile injure
Nature humaine en sa belle figure.
Au front, au col, au menton & au nez,
Oncques ne vids tant de gens boutonnez.
Et, qui pis est, ce venim tant nuisible,
Par sa malice occulte & invisible
Alloit chercher les veines, les arteres,
Et leur causoit si estranges miseres,
Dangier, douleur de passion & goutte,
Qu'on n'y sçauroit remede, somme toute,
Fors de crier, souspirer, lamenter,
Plorer & plaindre, & mort se souhaitter.
Ne ne sceut onc lui bailler propre nom
Nul Médecin, tant eust-il de renom.
L'ung la voulu *Sahafati* nommer
En Arabic : l'autre a peu estimer
Que l'on doibt dire en Latin *Mentagra* :

Mais le commun, quand il la rencontra,
La nommoit *Gorre* ou la *Vérole grosse*,
Qui n'espargnoit ne couronne, ne crosse:
Pocken l'ont dit les Flamens & Picquarts:
Le Mal François la nomment les Lombars.
Si encore eut d'autres noms plus de quattre:
Les Allemans l'appellent *Groitte blatre:*
Les Espaignols *Las Buas* l'ont nommée.
Et dit on plus que la puissante armée
Des fors François, à grant-peine & souffrance,
En Naples l'ont conquise & mise en France;
Dont aulcuns d'eulx le *Souvenir* la nomment,
Et plusieurs faicts sur ce comptent & somment.
Les Savoysiens *la Clavela* la disent.
De là, comme plusieurs gens en devisent,
De là, comment l'Amour, le jeune Yvroigne
A fait aux gens grant dommage & vergoigne;
Et ne scet on, pour ces clouds desclouer,
Bien bonnement à quel Sainct se vouer.
N'antmoins aulcuns par grace souveraine
Ont imploré Madame Saincte Reine:
Les aultres ont eu recours à Sainct Job;
Peu de guaris, en sont de mors beaucop;
Car reigné à ce trez-cruel tourment
Par tout le monde universellement.

LEMAITRE, (Guillaume) Médecin de Lille en Flandre, mourut au mois d'Août 1585. Il a donné au public un Traité de la peste, maladie fort commune dans son siecle. Cet Ouvrage est intitulé:

Isagoge Therapeutica de sævitia, curatione & præventione Pestis. Francofurti, 1572, *in*-8. *Venetiis*, 1572, *in*-12.

LEMAITRE, (Rodolphe) de Tonnerre en Champagne, mourut vers l'an 1632. Il fut Médecin de Gaston d'Orléans, frere unique de Louis XIII, & en cette qualité il accompagna ce Prince dans son voyage de Lorraine. La peste y regnoit alors, elle y faisoit même des ravages qui demandoient de prompts secours. Ces circonstances engagerent *Lemaitre* à faire imprimer en 1631, à Pont-à-Mousson, un Ouvrage de sa façon, qui avoit déja paru en 1619 à Paris, sous le titre de *Préservatif des fievres malignes de ce tems*. Il y a fort peu de changement dans la seconde édition; mais comme l'Auteur ne tarda pas à s'appercevoir que la peste de Lorraine avoit un caractere différent de celle, contre laquelle il avoit écrit son *Préservatif*, il donna un deuxieme Ouvrage sur cette

matiere, & l'intitula : *Conseils préservatifs & curatifs contre la peste, plus contre les picqures vénimeuses & ses poisons.* Epinal, *in*-16. Avant l'époque de cette maladie contagieuse, *Lemaitre* avoit publié :

De temporibus humani partûs. Apologia Medicinæ. Nemausi, 1591, *in*-8.

Doctrina Hippocratis. Aphorismi novâ interpretatione ac methodô exornati. Leges Medicinæ. Arcana judicia. Patrocinium Doctrinæ Hippocratis. Parisiis, 1613, *in*-12.

LEMERY (Nicolas) naquit à Rouen le 17 Novembre 1645, de *Julien*, Procureur au Parlement de Normandie. Il reçut les premieres leçons de Chymie d'un Apothicaire de sa ville natale, à qui on avoit confié le soin de l'instruire; mais peu content de ce qu'il avoit appris chez ce premier Maître, il en chercha d'autres, vint à Paris & s'attacha à *Glaser*. Il fit ensuite plusieurs voyages dans la vue d'augmenter ses connoissances; il ne revint dans la Capitale qu'au bout de six ans, & il s'y fit recevoir Apothicaire. Pour donner au public des preuves de son savoir, il annonça un cours de Chymie dans le Laboratoire de son ami *Martin*, Apothicaire du Prince de Condé. Bientôt il en eut un en propre qui fut ouvert aux étrangers; & ce fut-là que *Rohaut*, *Bernier*, *Ausout*, *Regis*, *Tournefort*, & plusieurs autres Savans vinrent admirer sa dextérité dans les opérations. Paris devint alors le centre de la Chymie. Avant *Lémery*, cette Science étoit une espece de cahos, où le faux étoit entierement mêlé avec le vrai. Il les sépara; il réduisit la Chymie à des idées plus nettes, plus simples & moins vagues; il abolit la barbarie inutile de son langage, il en dissipa l'obscurité; & bannissant le jargon vuide de sens qui en avoit fait un Art mystérieux, il s'accommoda au goût & à la Philosophie de son tems. Bien différent de tant d'autres, *Lémery* augmenta sa fortune par la Chymie; comme il étoit le seul dans Paris qui sût faire le blanc d'Espagne, cette découverte l'enrichit beaucoup.

En 1675, il donna son *Cours de Chymie* au public. Cet Ouvrage fut reçu avec beaucoup d'applaudissemens : l'Auteur s'étoit pourtant réservé certains secrets, & on le soupçonne d'avoir seulement simplifié quelques opérations, sans révéler le dernier degré de facilité avec lequel il les exécutoit. Il y a eu beaucoup d'éditions de cet Ouvrage. La premiere de Paris en 1675, *in*-8, fut suivie de celles de 1679, 1681, 1682, 1683, 1690, 1697, 1701, 1713, 1730, dans la même ville, aussi *in*-8. Geneve, 1681, 1691, *in*-12, en Latin. Dresde, 1697, 1734, *in*-8, en haut Allemand; la seconde édition est ornée des notes du Traducteur *Jean-Christian Zimmerman*. En Anglois, Londres, 1688, *in*-8, par *Vautier Harris*. En François, Leyde, 1716, *in*-8. Lyon, 1724, *in* 8. La meilleure édition de l'original est celle de Paris de 1713, qui a été revue par *Noël Falconet*. On y a mis beaucoup de choses qui ne se trouvent point dans les précédentes : elle contient les principales opérations sur les substances des trois regnes, qui sont écrites avec exactitude & fidélité, & sont chacune accompagnées de notes qui en exposent les raisons physiques. Mais comme cette addition ne fait point la meilleure partie de l'Ouvrage, on ne conseille point au Lecteur de s'en rapporter aux raisonnemens de *Lémery* : il vaut mieux consulter là-dessus le Cours de Chymie de cet Auteur, revu, corrigé, & augmenté de notes savantes par M. *Baron*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & imprimé en cette ville, 1756, *in*-4.

Du reſte, on ne peut trop louer la diligence minutieuſe avec laquelle *Lémery* a décrit toutes les circonſtances des procédés, & particulierement de ceux où il pourroit y avoir quelque danger pour l'Artiſte. Mais de la maniere dont cet Ouvrage eſt fait, il ne paroît point deſtiné pour les commençans : l'Auteur débute par la partie la plus difficile de la Chymie, l'analyſe des métaux. Le plus grand nombre de ſes procédés eſt tellement analogue à la préparation des remedes, qu'il paroît bien qu'il ne travailloit point en Philoſophe, mais que ſon deſſein étoit plutôt de remplir les boutiques des Apothicaires de médicamens, que d'inſtruire ſes Lecteurs dans la connoiſſance des principes & des fondemens de la Chymie. Cela ne doit cependant point empêcher de lui ſavoir gré de ſon travail ; en aſſujettiſſant la Chymie à la Médecine, il a contribué à la perfection d'un Art qu'on peut regarder comme la partie principale de la Philoſophie Naturelle.

En 1681, il s'éleva des troubles ſur la Religion, & comme *Lémery* profeſſoit ouvertement le Calviniſme, il fut obligé d'interrompre ſes cours. Sur ces entrefaites, l'Electeur de Brandebourg l'appella à Berlin; mais il refuſa de s'y rendre, & préféra d'aller en Angleterre, où le Roi Charles II le reçut avec diſtinction. Les choſes ne répondirent cependant point à ſon attente dans cette Cour, & pour cette raiſon, il ſe détermina à repaſſer en France, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Caen en 1683. L'Edit portant révocation de celui de Nantes fut publié en 1685 ; comme il interdiſoit l'exercice de la Médecine à ceux de la Religion prétendue réformée, *Lémery* ſe trouva abſolument ſans emploi. Ebranlé par cette circonſtance qui dérangeoit ſes projets, mais plus ébranlé encore par les moyens dont on uſa pour le convaincre des vérités de la Religion Catholique Romaine, il ſe détermina à l'embraſſer en 1686, & reprit le cours de ſes exercices ordinaires.

En 1697 & 1698, il donna au public deux Ouvrages conſidérables. Le premier qui eſt un Recueil de toutes les compoſitions des remedes décrits dans les meilleurs Livres de Pharmacie, eſt intitulé :

Pharmacopée univerſelle. Paris, 1697, 1716, 1754, 1764, *in*-4. Amſterdam, 1716, *in*-4. La Haye, 1729, *in*-4. En Italien, Veniſe, 1720, *in*-4. Voici le titre du ſecond :

Dictionnaire univerſel des drogues ſimples. Paris, 1698, 1714, *in*-4. Ibidem, 1733, avec les augmentations de M. *de Juſſieu*, & 1759, *in*-4. Amſterdam, 1716, *in*-4. Roterdam, 1727, *in*-4. En Italien, Veniſe, 1720 & 1737, *in-fol.*

Au rétabliſſement de l'Académie Royale des Sciences en 1699, *Lémery* obtint la place d'Aſſocié Chymiſte ; mais *Bourdelin*, qui étoit Penſionnaire, étant venu à mourir, il lui ſuccéda & ſe mit alors à lire à l'Académie ſon *Traité de l'Antimoine*. Cet Ouvrage contient l'Analyſe Chymique de ce Minéral, ainſi que le Recueil d'un grand nombre d'opérations. Il fut imprimé à Paris en 1707, *in*-12, & en Italien à Veniſe en 1717, *in*-8. Un anonyme a donné des notes critiques ſur ce Traité. Dès qu'elles eurent été publiées à Paris en 1707, *in*-12, *Lémery* ſe mit en devoir d'y répondre ; mais les raiſons qu'il a apportées pour ſoutenir ſes opinions & pour repouſſer l'attaque de ſon adverſaire, ſont bien foibles. Le Traité de l'Antimoine n'eſt point la ſeule piece que notre Auteur a communiquée à l'Académie ; il y a lu pluſieurs autres Mémoires qu'on trouve dans le Recueil de ceux que cette ſavante Compagnie a donnés au public.

Lémery

Lémery commençoit à avancer en âge, lorsqu'il sollicita sa place de Pensionnaire pour son fils. Il eut l'agrément de savoir que sa recommandation ne lui seroit pas inutile un jour ; en effet, ce fils, qui s'étoit perfectionné dans le Laboratoire de son pere, lui succéda à sa mort arrivée, le 19 Juin 1715, à la suite d'une apoplexie. Ce savant Chymiste étoit un homme infatigable au travail ; toujours occupé, il fit voir par ses Ouvrages, que celui qui sait ménager son tems, en a beaucoup à donner à l'étude. Il étoit d'ailleurs bon ami, d'une probité exacte & d'une simplicité de mœurs assez rare ; il ne connoissoit que la chambre de ses malades, son Cabinet, son Laboratoire, l'Académie.

LEMERY, (Louis) fils du précédent, & digne de lui par ses connoissances en Chymie & en Médecine, naquit à Paris le 25 Janvier 1677. On l'avoit d'abord destiné à la profession d'Avocat, mais l'étude qu'il avoit faite de la Chymie sous les yeux de son pere, & le goût qu'il prit insensiblement pour la Médecine, le déterminerent à se mettre sur les bancs de la Faculté de sa ville natale, dont il fut reçu Docteur en 1698, c'est-à-dire, à l'âge de 21 ans. Il n'en avoit que 23, lorsqu'il entra à l'Académie des Sciences, d'abord en qualité d'éleve de *Tournefort*, & ensuite de son pere. En 1708, il donna des leçons de Chymie au Jardin du Roi à la place de *Fagon* & de *Berger* ; & dès l'an 1710, il entra à l'Hôtel-Dieu en qualité de Médecin, place qu'il retint jusqu'à sa mort. En 1712, il passa au rang d'Associé dans l'Académie, dont il devint Pensionnaire à la mort de son pere en 1715. Il acheta une charge de Médecin du Roi en 1722, & en cette qualité, il accompagna Marie-Anne-Victoire d'Espagne, qui étoit venue en France pour épouser Louis XV, mais que le Duc de Bourbon renvoya, parce que de neuf à dix ans elle ne pouvoit donner d'héritiers. L'Infante devint depuis Reine de Portugal.

A peine *Lémery* fut-il de retour à Paris, que la Reine d'Espagne l'honora du Brévet de son Médecin-Consultant. En 1731, il fut nommé Professeur de Chymie au Jardin du Roi, à la place de *Géoffroy*. Dans la suite, il fut particulierement attaché à la Duchesse de Brunswick qu'il visitoit souvent dans le Palais du Luxembourg ; il eut aussi toute la confiance de la Princesse de Conty, seconde Douairiere. *Lémery* passoit régulierement toutes les nuits à l'Hôtel de cette Princesse, depuis 9 heures du soir jusqu'à 9 heures du matin, & c'est-là qu'il a composé plusieurs de ses Mémoires de Chymie, qu'on trouve parmi ceux que l'Académie des Sciences a publiés. Ils roulent sur la nature du fer & sur sa production, sur le Nitre & sur quelques autres sels, sur les analyses végétales & animales, sur l'origine & la formation des monstres, &c.

Cet habile Médecin & Chymiste mourut le 9 Juin 1743. Il fut d'autant plus regreté, qu'il étoit doux & poli dans le commerce, sincere & constant dans l'amitié, généreux & libéral. Ce qu'il a écrit ne se borne point aux morceaux qui sont de lui dans les Mémoires de l'Académie ; il a donné au public :

Traité des alimens. Paris, 1702, 1705, *in*-12, 1709, *in*-8, 1755, deux volumes *in*-12. Il y a beaucoup d'ordre & de clarté dans cet Ouvrage, dont *Jean-*

Jacques Bruhier a augmenté la derniere édition. Ce Traité a auſſi paru en Anglois, Londres, 1704, 1745, *in*-8.

Diſſertation ſur la nourriture des os. Paris, 1704, *in*-12. Leyde, 1709, *in*-8. En Allemand, Dreſde, 1711, *in*-8.

On a encore trois Lettres de ſa façon, qui ſont adreſſées à *Boudin*, premier Médecin du Dauphin. Il les mit au jour contre le *Traité de la génération des vers dans le corps de l'homme*, que ſon confrere *Andry* avoit publié en 1700. Ces Lettres parurent en 1704, avec la Diſſertation, dont j'ai donné le titre. *Lémery* y réfute la replique qu'*Andry* lui avoit faite dans ſon *Eclairciſſement* ſur le Traité des vers, & il y combat encore les Réflexions de ce Médecin ſur l'opinion de ceux qui croient que la moelle ne nourrit pas les os; ce qui étoit le ſentiment de notre Auteur. Cette diſpute littéraire avoit commencé par la critique du Traité des alimens qu'*Andry* avoit faite dans le Journal des Savans; pour uſer de repréſailles, *Lémery* le critique à ſon tour dans ces trois Lettres & dans la Diſſertation à laquelle elles ſont jointes. C'eſt ainſi que l'homme ſe retrouve juſques dans les Ouvrages de Médecine, où les ſentimens d'un cœur ulcéré ne devroient jamais entrer. L'animoſité fournit ſouvent à l'eſprit des traits que la bonne Nature déſavoue. La paſſion qui conduit la plume d'un Ecrivain, l'aveugle au point de ne plus voir la marche de la Nature; ſourd à ſa voix, il lui prête un langage qui n'eſt pas celui de la vérité: mais cette Maîtreſſe impérieuſe ne tarde pas à revendiquer ſes droits; elle veut être obéie, & jamais le Médecin ne la fera plier à ſes idées, s'il ne prend ſes allures pour regle des opinions qu'il met au jour.

LEMNIUS, autrement LEMMENS, (Liévin) étoit de Ziriczée en Zélande, où il vint au monde le 20 Mai 1505. Il commença ſon cours d'Humanités dans ſa patrie & l'acheva à Gand. Delà il ſe rendit à Louvain, s'perfectionna dans les Belles-Lettres, & ſuivant le conſeil de *Pierre Curtius*, Pléban de la Paroiſſe de Saint Pierre & depuis Evêque de Bruges, il partágea ſon tems entre l'étude de la Médecine & de la Théologie. Il ſe diſtingua cependant davantage dans la premiere, car il la pratiqua pendant plus de quarante ans avec tant de réputation, qu'il mérita l'eſtime de *Véſale*, de *Dodoens*, de *Jaſon à Pratis* & de *Conrad Geſner*. Dès l'an 1527, il étoit de retour dans ſa patrie, & ce fut-là principalement qu'il brilla dans la pratique de ſon Art. Il eſt vrai que les connoiſſances qu'il en avoit, étoient profondes; mais ſa phyſionomie gracieuſe & prévenante, ainſi que ſon éloquence toujours animée de quelques bons mots, ne contribuerent pas peu à ſes ſuccès, en lui attirant toute la confiance de ſes malades. Peu de tems après la mort de ſa femme, *Lemnius* ſe fit Prêtre & devint Chanoine de l'Egliſe de Saint Liévin à Ziriczée, où il mourut le 1 de Juillet 1568. On l'enterra dans cette Egliſe & l'on mit cette Epitaphe ſur ſon Tombeau:

LÆVINUS LEMNIUS MEDICUS
Hic ſitus eſt.
Obiit Kal. Julii Annô Domini M.D. LXVIII.

Paquier Oens, Recteur du College de Ziriczée, fit ces Vers sur sa mort :

Sacrificus simul & Medicus : quô nomine cives
Demeruit, cunctis officiosus erat.
Obvius, expositusque suis dum vita manebat,
Comis & humanus, candidus usque fuit.
Fuci expers, fictique etiam, simulata perosus,
Nec tetricos vultus, nec tulit ipse minas.
Municipi quoque se impendit, tum fovit & illi
Exemit morbos, sed medicante Deô.
Nam quascumque animi dotes, quæ munera mentis
Obtinuit, Supero accepta referre solet.
Ergò hujus tumulum quisquis teris, oro, Viator,
Jure hostimenti perge referre vices :
Atque ità defunctum tali digneris honore,
Ut tibi sit vitæ seu cynosura tuæ.
Non voces querulas, lacrymas non poscit inaneis,
Nemo ex præscripto Numinis illa facit.
Cœlo etenim mens fixa stetit, Christique beata
Per meritum sperat sistier antè Deum.

Liévin Lemnius a écrit plusieurs Ouvrages, dont le style a beaucoup de force & d'élégance ; il en avoit promis quelques autres, comme : *Descriptio Algæ : Compendium de piscium trivialium nomenclaturis :* mais la mort l'a empêché d'y mettre la derniere main. Ceux qu'il a achevés portent les titres suivans :

De Astrologia Liber unus, in quo obiter indicatur quid illa veri, quid ficti falsique habeat, & quatenus Arti sit habenda fides : in quo denique multæ rerum physicarum abditæ, amœnissimæque causæ explicantur ; tum proverbii origo : quartâ Lunâ nati. De termino vitæ Liber. De honesto animi & corporis oblectamentô, & quæ exercitatio homini libero potissimùm conveniat. Obiter de frugalitate & victûs temperantiâ, ac rerum rusticarum amœnitate. Antverpiæ, 1554, *in*-8. *Jenæ*, 1587, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1638, *in*-16. Le Livre *De Astrologia* a paru à la suite de celui intitulé : *Similitudinum & Parabolarum, &c. Francofurti*, 1608, 1626, *in*-16.

De occultis naturæ miraculis Libri duo. Antverpiæ, 1559, *in*-12.

De occultis naturæ miraculis Libri quatuor. Ibidem, 1564, *in*-12. *Gandavi*, 1571, *in*-12. *Coloniæ*, 1573, *in*-12. *Heidelbergæ*, *in*-12. En François, par *Nicolas Gohory*, Paris, 1567. On trouve dans cet Ouvrage plusieurs choses touchant l'Histoire, la Physique, la Botanique, la Physiologie, la Pratique, & en particulier touchant la génération & les monstres ; mais on y trouve aussi beaucoup de fables. Il y a des éditions corrigées & augmentées de quelques chapitres, auxquelles on a joint un Livre *De vita cum animi & corporis incolumitate rectè instituendâ. Antverpiæ*, 1581, *in*-8. *Coloniæ*, 1581, *in*-12. *Francofurti*, 1591, *in*-16, 1598, 1604, 1611, *in*-12, 1655, *in*-16. *Lugduni Batavorum*, 1666, *in*-12.

De habitu & constitutione corporis, quam triviales complexionem vocant, Libri duo.

Antverpiæ, 1561, *in*-12. *Erfordiæ*, 1582, *in*-8. *Jenæ*, 1587, *in*-8. *Francofurti*, 1596, *in*-16, 1604, 1619, *in*-12. En Italien, Venise, 1567, *in*-12.

Similitudinum & Parabolarum, quæ in Bibliis ex Herbis atque Arboribus desumuntur, dilucida explicatio. Antverpiæ, 1569, *in*-8, 1655, *in*-4. *Erfordiæ*, 1581, *in*-8. *Lugduni*, 1588, 1595, *in*-12, 1622, *in*-8, 1652, *in*-12. *Francofurti*, 1591, 1596, *in*-12, 1608, 1626, *in*-16. En François, Paris, 1577, *in*-12. En Anglois, Oxford, 1587, *in*-8. Il s'étend sur l'utilité qu'on a tirée des plantes, tant par rapport à l'économie, que pour ce qui regarde les cérémonies religieuses.

De Zelandis suis Commentariolus. Lugduni Batavorum, 1611, *in*-4. *Harlemi*, 1609, 1650, avec la *Batavia illustrata* de *Pierre Scriverius*.

LEMNIUS, (Guillaume) fils du précédent, naquit à Ziriczée vers l'an 1530. Il s'appliqua à la Médecine, & marchant sur les traces de son pere, il la pratiqua avec tant de célébrité, qu'il parvint à être premier Médecin d'Eric XIV, Roi de Suede. La fortune de ce Prince décida de la sienne & même de sa vie. On le fit mourir en 1568, peu de tems après que Jean III fut monté sur le trône, d'où il avoit fait descendre Eric, son frere. Nous avons une Lettre de ce Médecin à son pere, sous ce titre :

Epistola quâ obiter docetur educationem plus efficere in animis hominum, quàm aëris ambientis aut loci qualitatem. Antverpiæ, 1554, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1638, *in*-16, avec l'Ouvrage de son pere *De termino vitæ.*

Guillaume Lemnius a aussi écrit un Traité *De stomacace*, mais il n'a pas été publié. *Liévin* en parle dans ses Livres *De habitu & constitutione corporis.*

André Lemnius, Médecin du XVI siecle, naquit aussi en Zélande : on croit qu'il étoit de la famille de ceux, dont on vient de faire mention. Il a écrit une dissertation imprimée à Paris en 1548, *in-octavo*, & à Lyon en 1556, même format, avec les Œuvres d'*Actuarius*; elle est à la tête du Traité *De Urinis* de cet Auteur, sous le titre d'*Epistola quæ urinæ studium, & ex ea morborum prævidentiam, ut quæ sit aptior servandæ sanitati, commendat.*

LEMORT, (Jacques) fils d'un Apothicaire de Harlem, naquit dans cette ville le 13 Octobre 1650. Après ses cours d'Humanités & de Philosophie qu'il fit à Leyde, il étudia la Théologie pour contenter son pere qui souhaitoit de le voir un jour Ministre. Mais il se dégoûta entierement de cette étude au bout de trois ans, & se détermina à embrasser la profession d'Apothicaire ou de Médecin. Dans cette vue, il alla se mettre chez un Allemand, habile Chymiste d'Amsterdam, & il se rendit très-assidu à son Laboratoire. Cet homme étant venu à mourir au bout d'un an, *Lemort* retourna à Leyde, où il continua de s'occuper de la Chymie sous différens amateurs de cette Science. En 1672, il dressa lui-même un Laboratoire, dans lequel il attira beaucoup d'Etudians curieux de voir ses procédés. Trois ans après, il ouvrit une boutique de Pharmacie, & se mit presque en même tems à donner des leçons particulieres, non seulement sur cette partie de l'Art & la Chymie, mais encore sur la Médecine tant spéculative que pratique. Le concours qui s'y fit, ne manqua pas d'exciter la jalousie des Médecins chargés de l'en-

ſeignement dans les Ecoles de Leyde. *Lemort* fut ajourné par devant le College, dont *Schacht* étoit alors Préſident, & il fut condamné à l'amende, pour avoir donné atteinte aux privileges Académiques. Ce fut en 1677 qu'il eſſuya cette mortification. Pour n'en avoir plus à craindre, il ſe rendit à Utrecht, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine en 1678, & retourna enſuite à Leyde. Sa promotion n'empêcha pas que les Médecins de cette derniere ville ne le chagrinaſſent toutes les fois qu'ils en trouverent l'occaſion. Il fit face à toutes leurs attaques, & parvint enfin, l'an 1702, à ſe faire nommer à la Chaire de Chymie dans l'Univerſité de Leyde.

Comme *Lemort* étoit fortement entiché d'idées Chymiques, il réuſſit d'autant mieux à les faire ſervir de fondement à la pratique de la Médecine, que de ſon tems bien des gens étudioient davantage cette Science dans le Laboratoire, qu'au lit des malades. Mais pour donner encore plus de vogue à ſes opinions, il condamna hautement les Mathématiques comme inutiles, & mépriſa tellement la doctrine d'*Hippocrate* & de *Galien*, qu'il s'en fallût peu qu'il ne la déclarât contraire aux principes de la véritable Médecine. Tout ce que l'Antiquité avoit amaſſé d'Obſervations que l'expérience des ſiecles poſtérieurs a vérifiées; tout ce que de nouveaux Obſervateurs avoient donné de preuves pour appuyer les remarques judicieuſes de ceux qui les ont précédés; tout ce que ſes contemporains avoient écrit ſur les opérations de la Nature qu'ils s'étoient fait un devoir de ſuivre avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe; il rejetta tout cela, pour adopter des principes fondés ſur les raiſons imaginaires qu'il tiroit de ſes procédés Chymiques. Entêté, comme ſont tous les hommes à ſyſtêmes, rien ne put jamais le faire revenir de ſes erreurs. Il perſiſta dans ſes ſentimens juſqu'à ſa mort arrivée le 1 Mars 1718, & il ne fallut pas moins que l'autorité du célebre *Boerhaave*, qui lui ſuccéda, pour diſſiper les impreſſions que ſa doctrine avoit faites ſur les eſprits de ceux qui aiment la nouveauté.

Lemort entendoit très-bien la pratique de la Chymie, & il en a expoſé les opérations avec beaucoup de clarté; ſes procédés ne ſont cependant guere ſuivis aujourd'hui. Il ne pouvoit ſouffrir qu'on appliquât les principes de la Géométrie & des Méchaniques à ceux de la Chymie; & comme il avoit banni de cet Art la doctrine de l'Attraction, il traita avec beaucoup de ſévérité un ſavant Médecin Anglois qui avoit eu recours à cette doctrine, ainſi qu'aux Mathématiques, pour expliquer différentes opérations de la Chymie. Mais *Lemort* ne s'eſt pas contenté de débiter ſes maximes dans la Chaire; il les a auſſi conſignées dans les Ouvrages qui nous reſtent de lui, ſous ces titres:

Compendium Chemicum. Lugduni Batavorum, 1682, *in*-12.

Pharmacia & Chymia Medico-Phyſica, *rationibus & experimentis inſtructa. Ibidem*, 1684, *in*-8, & avec des augmentations, 1688, *in*-8.

Idea actionis corporum, *motum inteſtinum*, *præſertim fermentationem*, *delineans. Ibidem*, 1693, *in*-12.

Chymiæ vera nobilitas & utilitas. Ibidem, 1696, *in*-4.

Metallurgia contracta. Ibidem, 1696, *in*-4, avec figures, dans les *Collectanea Chymica Leidenſia.*

Fundamenta Nov-Antiqua Theoriæ Medicæ ad Naturæ operas revocata, superstructa fluido corporum exercitio humanam machinam afficienti, Chymiæ nobilioris, id est, Physicæ antiquæ experientiâ suffulta. Lugduni Batavorum, 1700, 1718, *in*-8.

Oratio de concordantia operum Naturæ, Chymiæ & Medicinæ. Ibidem, 1702, *in*-4. C'est le Discours qu'il prononça lorsqu'il fut fait Professeur.

Facies ac pulchritudo Chymiæ ab affictis maculis purificata, & ad veras Naturæ & suæ Artis leges exornata. Londini, 1710, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1712, *in*-8. C'est dans cet Ouvrage, qui est écrit avec feu, qu'il attaque le Docteur *Freind*. Il avoit attaqué auparavant *Baglivi* dans sa Réponse à la Lettre de *Henri Snellen*, imprimées l'une & l'autre à la tête d'un Livre de ce dernier, qui a paru à Leyde en 1705, *in*-12, sous le titre de *Theoriæ Mechanicæ Physico-Medica delineatio. Lemort* s'exprime ainsi dans sa Réponse : « Je pardonne » à M. *Baglivi*, qui écrit à la Romaine ; tel homme, tel discours. J'aime mieux » voir la folie d'autrui, que d'être moi-même fou. Que les autres suivent les » vents, qu'ils coupent les flammes, qu'ils écrivent sur l'eau ; qu'ils soient les » fiers esclaves de leurs idoles ; je ne les envie point, je les admire &c. » Le bon homme *Lemort* ne s'apperçoit pas qu'il radote.

LEMOS, (Louis DE) Médecin du XVI siecle, étoit Portugais. Il se distingua à Salamanque dans la Chaire de Philosophie qu'il remplit pendant quelques années, mais il se distingua davantage à Ellérena, petite ville d'Espagne dans l'Estramadure de Léon, où il exerça sa profession avec tant de célébrité, qu'il passa pour le Médecin de son tems le plus juste & le plus sûr dans le pronostic. On a de lui plusieurs Ouvrages :

Paradoxorum, seu, de erratis Dialecticorum Libri duo. Salmanticæ, 1558, *in*-8.

In Librum Aristotelis de interpretatione Commentarius. Ibidem, 1558, *in*-4.

Commentaria in Galenum de facultatibus naturalibus. Ibidem, 1580, 1594, *in*-4.

In Libros XII Methodi medendi Galeni Commentaria. Ibidem, 1582, *in-fol.*

Judicii Operum magni Hippocratis Liber unus. Ibidem, 1588, *in-folio. Venetiis*, 1592, *in*-8. On y a joint un autre Traité du même Auteur, qui est intitulé : *De optima prædicendi ratione Libri VI.*

LEMWYCK ou LYMWYCK (André DE) naquit dans le XVI siecle à Lemwyck dans le Nord-Jutland en Dannemarc, où son pere étoit Ministre. Il fit ses premieres études à Albourg & à Ripen ; & comme il s'y étoit distingué par les plus grands succès, & qu'il avoit d'ailleurs acquis beaucoup de connoissances dans les Belles-Lettres, il fut nommé Recteur du College de sa ville natale, après la mort de son pere qui avoit fini ses jours dans cet emploi. *André* le remplit depuis 1554 jusqu'en 1561. Il passa ensuite en Allemagne & en Italie, où il s'appliqua à l'étude de la Médecine. En 1575, il entreprit un nouveau voyage ; ce fut celui de France : mais étant revenu dans sa patrie pendant le cours de l'année suivante, il se fixa à Copenhague où il avoit été nommé Professeur de Médecine, & il mourut dans cette Capitale le 6 Mai 1603. Il légua sa Bibliotheque à l'Université, & laissa divers Ouvrages au public, comme : *Anecdota. Hodæporicon. Exercitationes & Prælectiones Medicæ. Tractatus de Urinis.*

LENOIR ou NIGER, (Jérôme) Profeſſeur de la Faculté de Médecine de Padoue, mourut en 1600. Son fils, *Antoine*, enſeigna auſſi dans les Ecoles de cette ville, où il ſe fit tant de réputation, qu'il mérita l'eſtime du Pape Clément VIII qui le combla de bienfaits. Comme *Horace Augenius* avoit donné le conſeil d'établir à Padoue une Chaire, dont le Profeſſeur ſeroit chargé d'expliquer les Ouvrages d'*Avicenne* ſur les maladies, leurs cauſes & leurs ſymptômes, ainſi que d'indiquer les ſignes qu'on peut tirer du pouls & des urines, on ne tarda pas à exécuter ce projet; & *Antoine Niger* parut le plus propre à le bien remplir. Il commença de s'acquitter des devoirs de cette charge en 1601; mais à ſa mort en 1629, le goût qu'on avoit pris pour les Ouvrages des Médecins Grecs, qui dominoient alors dans les Ecoles de Padoue, fit abolir cette Leçon. On laiſſa cependant ſubſiſter la partie qui concerne le pouls & les urines, & le Médecin de l'Hôpital fut chargé d'en faire l'explication aux Ecoliers, près du lit de chaque malade.

LENSEI. Voyez ARNOULD DE LENS.

LENTILIUS. (Roſinus) Voyez LINSENBAHRT.

LENTULUS, (Paul) Médecin du XVI ſiecle, étoit de Berne. Il s'occupa beaucoup de la recherche de ces abſtinences qui paroiſſoient ſi merveilleuſes de ſon tems, mais qu'on ceſſe d'admirer autant aujourd'hui, parce qu'on en connoît mieux la cauſe & qu'elles ſont moins rares. Ce qu'il a recueilli ſur ce ſujet, ſe trouve dans un Ouvrage qui a paru ſous ce titre:

Hiſtoria admiranda, de prodigioſa Apolloniæ Schreieræ, Virginis in Agro Bernenſi, inediâ, tribus narrationibus comprehenſa. Cui ab eodem complurium etiam aliorum, de ejuſmodi prodigioſis inediis, doctiſſimorum, necnon fide digniſſimorum virorum narrationes, & ingenioſiſſimæ Commentationes adjunctæ ſunt. Bernæ Helvetiorum, 1604, *in*-4. Pluſieurs Auteurs ont traité de cette matiere avant & après *Lentulus*. La Bibliotheque de *Lipenius* fait mention de *Gerard Bucoldianus*, de *François Citois*, de *Fortunio Liceti*, de *David Lipſius*, & de *Jacques Zwinger*.

LEOFFROY. Voyez YVES (Etienne SAINT)

LEON L'AFRICAIN naquit à Grenade dans le XV ſiecle. Le Pape Léon X lui donna le nom de *Jean*, lorſqu'il embraſſa le Chriſtianiſme en 1513; mais ce nouveau converti étant enſuite paſſé en Afrique, il ne tarda pas à retourner aux erreurs du Mahométiſme, dans leſquelles il perſiſta juſqu'à ſa mort en 1526. On ne parle point ici de lui, parce qu'il a été Médecin; il ne le fut jamais: mais comme il a écrit l'Hiſtoire des Médecins Arabes, le plan de ce Dictionnaire demandoit qu'on en fît mention. La Bibliotheque Botanique de *Séguier* attribue à *Léon l'Africain* une Hiſtoire de l'Afrique dans laquelle il traite des arbres, herbes & racines de cette partie du monde. Cet Ouvrage écrit premierement en Arabe, fut traduit en Italien, & enſuite en François, ſous ce titre:

Hiſtoriale Deſcription de l'Afrique. Anvers, 1556, *in*-8, par *Jean Temporal.* Lyon, 1556, *in-folio.*

LÉON, (Ambroise) Philosophe & Médecin, étoit de Nole, ville du Royaume de Naples. Son intelligence dans les Langues Latine & Grecque lui attira beaucoup de réputation vers l'an 1520; il paroît même qu'il la méritoit, car ses Ouvrages témoignent qu'il ne manquoit ni d'esprit, ni d'érudition. Les principaux sont :

In Libellos de Nola patriâ. Venetiis, *in-folio.*

Interpretatio græca Librorum septem de urinis Actuarii Joannis. Venetiis, 1519, *in*-4. *Basileæ*, 1529, *in*-8, *ex recognitione & cum scholiis Jacobi Goupyli. Parisiis*, 1548, *in*-8. *Ultrajecti*, 1670.

Opus Quæstionum, tum aliis plerisque in rebus, tum verò maximè in Philosophia & Medicina. Venetiis, 1523, *in*-4.

Castigationes adversùs Averroëm, cum ejusdem Archetypo. Venetiis, 1532, *in-folio*, avec les Œuvres d'*Averroës.*

LÉON (André DE) étoit de Grenade, suivant *François Bermudez*, Historien de cette ville. Il y pratiqua assez long-tems la Médecine & la Chirurgie; mais il en sortit en 1580, pour suivre la Cour de Philippe II, Roi d'Espagne, pendant l'expédition de Portugal, dont ce Prince s'empara. Les Ouvrages de ce Médecin, qui sont écrits en sa Langue maternelle, ont paru sous ces titres:

De Anatomia. Definiciones de Medicina, differencias y virtudes del anima con declaracion de los temperamento &c. y declaracion de pulsos y orinas. Examen de Chirurgia, avisos para sangrios y purgas. Valladolid, 1590, 1605, *in*-4.

Practica de Morbo Gallico en el qual se contiene el origen, y conocimiento desta enfermedad, y el mejor modo de curarla. Valladolid, 1605, *in*-4.

Les Bibliographes parlent d'un autre Ecrivain du même nom. C'est *Dominique Léon*, Médecin Italien, qui enseigna avec réputation dans les Ecoles de Bologne vers l'an 1560. On a de lui :

Methodus curandi febres, tumoresque præter naturam, ex Græcorum placitis deprompta. Bononiæ, 1562, *in*-4.

Ars medendi humanos particularesque morbos à vertice usque ad pedes. Bononiæ, 1583, *in-folio. Francofurti* 1597, 1627, *in*-8. Le fonds de ces deux Ouvrages est presque entierement tiré des Anciens. Ce fut un grand malheur pour la Médecine dans le XVI siecle, dit le célebre *de Haller*, que quiconque se mettoit à écrire, sur-tout parmi les Italiens, eût donné un Corps entier de Pratique. Delà sont venus ces gros & nombreux volumes qui, parce qu'ils s'étendoient sur la cure de toutes les maladies, n'ont bonnement présenté qu'une répétition de ce qui avoit été dit auparavant. Les Lecteurs dégoûtés ne tarderent point à mépriser des Ouvrages, dans lesquels ils ne trouvoient ni observations, ni découvertes, ni réflexions appartenantes à ceux qui se donnoient le nom d'Auteur.

LEONARDI, (Liévin) Docteur en Médecine natif de Middelbourg, fit sa profession à Bruxelles, où il mourut le 24 Août 1561. Il laissa les fonds nécessaires pour une bourse au College du Pape Adrien VI à Louvain.

LEONI, (Pierre) Médecin du Pape Innocent VIII, étoit de Spolete, ville d'Italie dans l'Etat de l'Eglise, où il naquit dans le XV siecle. Il se distingua dans les plus célebres Universités d'Italie, en particulier à Pise & à Padoue, par son attachement à la doctrine de *Galien*; mais comme il étoit un des plus grands partisans de l'Astrologie, il en tira des conséquences qui influerent sur sa pratique, & le détournerent quelquefois de l'observation, pour se conduire suivant les principes de cette vaine Science.

Varillas, dans ses Anecdotes de Florence, rapporte que Pierre de Médicis ayant perdu son pere, que *Leoni* avoit traité dans la derniere maladie, fit jetter de colere ce Médecin dans un puits, où il se noya au mois d'Avril 1492. *Paul Jove* rapporte la chose différemment, & dit que Laurent de Médicis fit venir *Leoni* à Florence pour consulter avec les Médecins qui le traitoient. *Leoni* commença par éloigner tous les remedes qu'on proposoit au Prince, & prétendit que la maladie étoit si légere, que les seules forces de la nature suffisoient pour l'en délivrer. Mais la malignité du mal s'étant bientôt développée, elle menaça les jours de Laurent de Médicis d'un si grand danger, qu'on fit venir *Lazare Placentinus* de Pavie. Celui-ci blâma hautement la conduite de *Leoni*, à qui il reprocha d'avoir négligé les remedes convenables dans le commencement d'une maladie, dont il étoit trop tard alors d'espérer la guérison. En effet, Laurent mourut; & la mort de ce Prince affecta si vivement *Leoni*, que suivant quelques-uns, continue *Paul Jove*, il en vint à un tel degré de folie occasionnée par le chagrin, qu'il se précipita dans un puits & s'y noya. Cet Historien ajoute cependant que d'autres personnes ont cru avoir quelques raisons de douter, si ce Médecin n'y fut pas précipité. De ce nombre est *Actius Syncerus* qui assure que la mort de *Leoni* fut ordonnée par Pierre de Médicis, dans la colere que la mort de son pere lui avoit causée. Mais *Ange Politien* est d'un sentiment contraire. Il témoigne dans une de ses Lettres, où il rapporte toutes les circonstances de la mort de Laurent de Médicis, que *Leoni* se noya lui-même de déplaisir de n'avoir pu guérir ce Prince, comme il se l'étoit promis. Plusieurs Auteurs ont eu de la peine à se prêter au sentiment d'*Ange Politien*; comme cet Ecrivain étoit attaché à la Maison de Médicis, ils n'ont point balancé de dire qu'il n'a parlé ainsi, que pour épargner à Pierre de Médicis la honte du crime par lequel il a voulu tirer vengeance de la mort de son pere. Quoiqu'il en soit, on dit que *Leoni* avoit quitté Venise, où il étoit en réputation, par la crainte de succomber au destin dont il se croyoit menacé. Sa confiance aveugle à l'Astrologie l'intimida même tellement, qu'il vint s'établir en Terre ferme, parce qu'il avoit reconnu à la figure de sa nativité qu'il mourroit dans l'eau. Le hazard a vérifié ses rêveries. Il pensa plus sainement dans ses Ouvrages. Ceux qu'on a de lui ont été imprimés à Venise en 1514, *in-folio*, avec les Livres de *Gilles de Corbeil* sur les urines & le pouls. Ils sont intitulés : *Commentarius in Medicinam & Mathematicam. De Urinis Tractatus.*

Il y a eu plusieurs autres Médecins du même nom, entre autres, *Jean Léoni* natif d'Arezzo en Toscane. Il étudia sous *Veslingius*, & devint son aide dans la Chaire d'Anatomie en l'Université de Padoue, où il mourut en 1649.

LÉONICENE (Nicolas) naquit en 1428 à Lunigo dans le Vicentin. Il enſeigna la Médecine à Ferrare pendant plus de 60 ans, & fut le premier qui ſe ſoit mis à traduire les Œuvres de *Galien* en Latin. Concentré dans ſon Cabinet & tout occupé des devoirs de ſa Chaire, il ne s'attacha que très-peu à la pratique de ſa profeſſion. Lorſqu'on lui reprochoit ſa négligence à cet égard, il avoit coutume de dire : *Je rends plus de ſervices au public que ſi je viſitois les malades, puiſque j'enſeigne ceux qui les guériſſent.* Ce Médecin n'avoit pas ce ſeul talent ; ſon emploi de Profeſſeur & l'application qu'il demande, ne l'empêcherent pas de cultiver la Littérature & de s'appliquer à l'étude de l'Antiquité. Il faiſoit très-bien des Vers, & l'on a de lui une Traduction Italienne de l'Hiſtoire de *Dion* & des Dialogues de *Lucien*. Si l'on en croit *Joſeph Scaliger*, *Léonicene* ſentit tellement l'importance de joindre les Belles-Lettres à la Philoſophie & à la Médecine, qu'il oſa avancer que ceux qui s'appliquent à la derniere, ſans y mêler l'étude de la Littérature, reſſemblent à des gens qui diſputent ſur les choſes qu'ils ne connoiſſent point.

Le dégoût d'une vie miſérablement traverſée par de fréquens accès d'épilepſie, qui lui durerent juſqu'à l'âge de 30 ans, porta ſouvent *Léonicene* à ſe faire violence; tel étoit grand le déſeſpoir dans lequel le jettoit cette cruelle maladie. Mais la Religion ſoutint ſon courage dans les momens de cette ſombre mélancholie qui lui faiſoit ſouhaiter la mort; il implora à différentes repriſes le ſecours de l'Art ſalutaire que Dieu créa pour guérir les hommes de leurs maux, & trouva enfin, par ſa perſévérance dans les remedes, le moyen de ſe délivrer de celui qui le tourmentoit depuis ſi long-tems. La régularité & la conſtance du régime auquel il s'aſſujettit, conduiſirent même ce Médecin à une extrême vieilleſſe, car il mourut plein de force & de jugement en 1524, à l'âge de 96 ans. Il paroîtra ſurprenant que *Léonicene*, dont la ſanté avoit été ſi long-tems dérangée, ſoit parvenu à une vieilleſſe auſſi heureuſe. C'étoit auſſi le ſujet de l'étonnement de *Paul Jove*. Il demanda un jour à ce Médecin par quel ſecret il avoit conſervé, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, une mémoire ſûre, des ſens entiers, un corps droit & une ſanté pleine de vigueur, & il eut pour réponſe, que c'étoit l'effet de l'innocence des mœurs, de la tranquillité de l'eſprit & de la frugalité des repas.

Comme *Léonicene* avoit emporté dans le tombeau les regrets des Savans & du peuple, le Duc & le Sénat de Ferrare ne voulurent pas oublier de faire voir qu'il avoit auſſi mérité les leurs. Ils firent élever un Monument à ſa mémoire, ſur lequel on grava cette Inſcription :

NICOLAO LEONICENO VICENTINO
Qui ſibi Ferrariam patriam maluit,
Ubi annos LX
Italos & Provinciales,
Magnâ celebritate, Græcè & Latinè inſtituit,
Continuâ ſerie apud Principes Eſtenſes magnô in honore habitus.
Unus omnium, magis pectore quàm linguâ, Philoſophiam profeſſus;

Rerum naturalium abditissimarum experientissimus;
Qui primus Herbariam penè desitam,
Et sylvam Rei Medicæ injuriâ temporum negligenter habitam,
In disquisitionem magnâ spe mortalium revocavit.
In barbaros conditores pertinaciter stylum perstrinxit,
Et studiô veritatis cum omni antiquitate acerrimè depugnavit.
Annos natus VI & XC,
Cum jam æternis monumentis
In arcem immortalitatis sibi gradum fecisset,
Homo esse desiit.
ALPHONSUS ESTENSIS DUX III,
ET S. P. Q. FERRARIENSIS,
B. M. POSUERE
VI *Id. Junii*, *Annô* 1524,
BONAVENTURA PISTOPHOLO,
Gratô ejus Discipulô, Procurante.

Parmi les Eloges funebres qu'on publia pour célébrer la mémoire de *Léonicene*, on remarque le suivant qui est de la façon de *Pierre Myrteus*:

Cui neque sat fuit & terras evolvere & undas,
Quæquè arcana tenent flumina, terra, mare.
Dum rerum caussas latè vestigat, & ægra
Morborum revocat corpora colluvie:
Nunc Leonicenus tegitur parvô aggere terræ,
Cujus utramque volat fama per Hesperiam.

Cet éloge est conforme à l'idée que les Ouvrages de ce Médecin ont donnée de ses talens. Nous avons de lui différens Traités qu'on a réimprimés plusieurs fois sous ces titres:

De Plinii & aliorum Medicorum in Medicina erroribus. Epistola ad Hermolaum Barbarum in primi operis defensionem. Epistola ad Hieronymum Menochium, in qua eadem materia de multis medicamentis simplicibus pertractatur, & quædam Plinii atque aliorum Medicorum errata continentur. Ferrariæ, 1492, 1509, *in*-4. *Basileæ*, 1529, *in*-4, 1532, *in-folio*, avec d'autres Opuscules, & en particulier, *De Herbis, Fructicibus, Animalibus, Metallis, Serpentibus, Tirô seu viperâ.*

Liber de Epidemia quam Itali Morbum Gallicum vocant, Galli verò Neapolitanum. Venetiis, 1497, *in*-4. Le même intitulé: *De Morbo Gallico Liber. Papiæ*, 1506, *in-folio. Bononiæ*, 1516, *in-folio. Lugduni*, 1529, *in*-8. *Basileæ*. 1536, *in*-4. Si l'on en croit *Antoine Scanarolus*, disciple de *Léonicene*, ce Médecin est un des premiers qui aient écrit sur la Vérole. *Freind* remarque cependant que le Traité, dont il est ici question, n'est qu'une Dissertation scholastique sur cette maladie, trop nouvelle alors pour que l'Auteur ait pu recueillir assez d'observations pour en déterminer la cure.

Præfationes in Libros Galeni à se translatos. Venetiis, 1508, *in-folio*, avec d'autres Ouvrages.

Opus de tribus doctrinis ordinatis secundùm Galeni sententiam. Venetiis, 1508, *in-folio. Basileæ*, 1532, *in-folio.*

Libri duo Galeni de curandi ratione ad Glauconem Latinè versi. Parisiis, 1514, *in*-4, 1557, *in*-8. *Lugduni*, 1551, *in*-12.

Hippocratis Aphorismorum Libri VII, *Græcè & Latinè. Parisiis*, 1526, 1542, *in*-8. *Romæ*, 1623. *Lugduni*, 1668, *in*-16.

Conversio & explanatio primi Libri Aristotelis de partibus animalium. Basileæ, 1541, *in*-8. *Ibidem*, 1542, *in-folio*, avec quelques Commentaires de *Michel Ephesius* sur *Aristote.*

Galeni Ars Medica. Venetiis, 1606, *in*-4.

LEONIDE, Médecin natif d'Alexandrie, vécut dans le deuxieme siecle, quelque tems après *Soranus* qui fut en réputation sous Trajan & Adrien. Il s'appliqua à concilier & à réunir les trois Sectes qui divisoient alors les Médecins, savoir la Dogmatique, l'Empirique & la Méthodique : on crut même qu'il avoit réussi à accorder les différentes opinions ; mais le moyen qu'il prit ne contenta aucun parti, car il se borna à joindre les maximes des uns avec celles des autres. Delà sa nouvelle Secte fut nommée *Episynthétique*, nom tiré du verbe Grec qui signifie *entasser* ou *assembler.*

Manget parle d'un *Léonide* qui vécut au commencement du V siecle, & dont on trouve divers fragmens dans *Aëtius.* M. *Portal* l'a confondu avec le précédent.

LÉOPOLD (Jean-Fréderic) naquit à Lubeck le 2 de Février 1676. Il étudia à Altorf, à Strasbourg & à Zurich, & après avoir voyagé en France, en Italie, en Angleterre & dans les Pays-Bas, il se rendit à Bâle, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine en 1700. Dès qu'il fut de retour chez lui, son premier soin fut de travailler à la Collection de tout ce qu'il y a de plus rare & de plus propre à former un Cabinet de curiosités. Pour avancer l'exécution du projet qu'il avoit formé à cet égard, il parcourut le Dannemarc & la Suede pendant les années 1706 & 1707, & il recueillit tout ce qu'il trouva avoir rapport au Regne Minéral. Satisfait du succès de ses courses, il ne continua pas moins de s'occuper à la recherche des choses qui pouvoient enrichir son Cabinet ; mais il ne jouit guere du plaisir de voir toutes les curiosités qu'il avoit amassées, car il mourut le 4 Mai 1711. *Léopold* a laissé des Mémoires sur les plus célebres Médecins de Lubeck, & le Catalogue de ceux qui se sont distingués par leurs Ouvrages dans le dix-septieme siecle. Rien de cela n'a été imprimé ; on a seulement donné au public :

Relatio Epistolica de itinere suo Suevico 1707 factò, ad Celeberrimum Virum D. Jo. Woodward M. D. Londini, 1720, 1727, *in*-8.

LEPNER, (Fréderic) de Konigsberg dans la Prusse Ducale, fut reçu Docteur en Médecine à Leyde en 1662. Ses talens lui mériterent bientôt de l'emploi. Dès

le 14 Juillet 1663, il fut nommé Professeur de la Faculté de sa ville natale, & dans la suite, on l'éleva plusieurs fois à la charge de Recteur de l'Université. Il mourut l'onzieme jour de Mai 1701, & laissa quelques Dissertations Académiques, ainsi qu'une courte introduction à la Médecine.

Christian, son fils, aussi natif de Konigsberg, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde le 20 Novembre 1692. Il voyagea ensuite en Allemagne & en Italie; & comme il revenoit à Konigsberg pour y remplir la Chaire à laquelle il avoit été nommé l'onze de Février 1694, un Rescrit Electoral du 23 Juin de la même année l'empêcha d'en jouir. Non seulement il fut dépossédé de cet emploi, mais encore interdit de pratiquer la Médecine dans son pays, parce qu'il avoit embrassé la Religion Catholique. Les Auteurs qui parlent de lui, ne disent pas où il alla finir ses jours.

LEPOIS, (Louis) d'une ancienne famille du Barrois, fut un des plus célebres Apothicaires de Nancy dans le XVI siecle. Si l'on fait ici mention de lui, ce n'est pas qu'il ait fait quelque chose de bien remarquable dans son Art; on n'en parle que pour son mérite personnel, qu'Antoine, Duc de Lorraine, releva par les Lettres de Noblesse qu'il lui accorda le 8 Janvier 1528. Mais ce qui distingue encore *Louis Lepois*, c'est la gloire avec laquelle ses enfans, & sur-tout son petit-fils, ont exercé la Médecine. L'aîné de ses enfans, *Antoine*, ne laissa point de postérité. *Nicolas*, qui étoit le cadet, eut trois fils. *Chrétien* & *Charles* étudierent la Médecine; mais le premier mourut fort jeune. *François* s'appliqua aux affaires & fut employé par le grand Duc Charles en différentes négociations. Ce Prince le déclara Gentilhomme par Lettres Patentes du 27 Avril 1600.

LEPOIS, (Antoine) fils de *Louis*, étoit Conseiller premier Médecin de Charles III, Duc de Lorraine. Il a composé un *Discours sur les médailles & gravures antiques, principalement Romaines*. Paris, 1579, *in*-4. Cet Ouvrage est encore recherché, malgré son style suranné. Ce fut *Nicolas*, frere de l'Auteur, qui prit le soin de le faire imprimer; car *Antoine* mourut en 1578. *Lepois* remarque que rien ne prouve mieux la grandeur de l'Empire Romain que cette multitude de médailles trouvées dans toutes les parties du monde; il s'attache, en particulier, à la description des Monumens de la Lorraine & des contrées voisines.

LEPOIS (Nicolas) fut un des plus célebres Médecins du XVI siecle. Il vint au monde à Nancy en 1527. Son pere l'envoya de bonne heure à Paris avec *Antoine*, son aîné, & ils y étudierent la Médecine avec beaucoup de succès. Quoiqu'ils n'eussent pris aucun grade dans les Ecoles de la Faculté de cette ville, ils ne laisserent pas d'être mis au rang de ses plus savans éleves, & de mériter l'estime de *Jacques Sylvius*, leur Maître, qui leur inspira non seulement un amour passionné pour l'étude, mais encore l'esprit de leur profession, & le goût des Langues qui facilitent l'intelligence des meilleurs Auteurs de l'Antiquité.

Nicolas succéda, en 1578, à son frere, dans l'emploi de premier Médecin du Duc Charles: mais cette promotion ne dérangea point le train de vie qu'il

ſuivoit depuis long-tems ; ſes livres & ſes malades continuerent d'être les premiers & preſque les ſeuls objets vers leſquels une ancienne habitude le ramenoit ſans ceſſe. Il lut avec attention tous les Ouvrages des Médecins depuis *Hippocrate* juſqu'à lui, & après avoir vérifié par un examen ſérieux & approfondi, ſouvent même par ſa propre expérience, les progrès de l'Art & les découvertes de tous les ſiecles, il les réduiſit ſous des chefs particuliers & dans un ordre naturel. Il n'avoit en cela d'autre intention que d'être utile à ſes deux fils, *Chrétien* & *Charles*, qui ſe deſtinoient déja à la même profeſſion que lui ; mais d'habiles Médecins ayant vu ſon Manuſcrit, & en particulier le célebre *Foës*, ſon ami intime, ils l'engagerent à rendre cet avantage commun à tous les Médecins. Sur leurs repréſentations, il publia ſon Ouvrage ſous ce titre : *De cognoſcendis & curandis præcipuè internis humani corporis morbis Libri tres, ex clariſſimorum Medicorum, tùm veterum, tùm recentiorum, monumentis non ità pridem collecti. Francofurti*, 1580, *in-folio*, 1585, *in-8*. *Lugduni Batavorum*, 1736, deux volumes *in-4*, avec la Préface du célebre *Boerhaave* qui eſtimoit beaucoup cet Auteur. *Lipſiæ*, 1766, deux volumes *in-8*. Les deſcriptions des maladies qu'il a tirées d'*Hippocrate*, de *Celſe* & des anciens Médecins, ſont bien rendues ; il leur a joint les pronoſtics relativement aux différentes circonſtances, & une Matiere Médicale plus conforme à nos uſages.

LEPOIS, (Charles) plus connu ſous le nom de *Carolus Piſo*, vint au monde à Nancy en 1563. *Nicolas*, ſon pere, dont nous venons de parler, l'envoya dès l'âge de 13 ans au College de Navarre à Paris, où il demeura pendant cinq ans. Il y étudia les Langues, les Belles Lettres & la Philoſophie avec le plus grand ſuccès. Le deſir qu'il avoit de ſe rendre habile, fit qu'il ne ſe rebuta de rien ; car toute dure que fût la maniere de vivre des Ecoliers de ce tems-là, il ne ſe plaignit que de la rareté du feu, qui, pendant un hiver très-rigoureux, lui occaſionna une douleur de tête à laquelle il fut longtems ſujet. Il prit les degrés de Maître-ès-Arts en l'Univerſité de Paris l'an 1581, & commença bientôt après à fréquenter les Ecoles de Médecine, où il eut pour Maîtres *Louis Duret*, *Simon Pietre*, *Michel Mareſcot* ; noms connus & au deſſus de tout éloge. Il étudia pendant quatre ans entiers dans la Faculté, après leſquels il voulut connoître par lui-même les grands perſonnages qui enſeignoient alors la Médecine en Italie. Il ſe rendit en 1585 à Padoue où il demeura deux ans ; mais avant que de revenir en Lorraine, il vit le reſte de l'Italie & ſur-tout les Savans avec qui il pouvoit déja ſe meſurer.

Au commencement de 1588, il ſe préſenta à la Faculté de Médecine de Paris pour y prendre des grades ; il fut reçu Bachelier en la même année, & à la Licence en 1590. Il quitta alors Paris ſans prendre le bonnet de Docteur, parce que le rare déſintéreſſement de ſon pere lui avoit laiſſé ſi peu de reſſource dans ſon patrimoine, que l'argent lui manqua pour faire la dépenſe de cette cérémonie. Il revint donc à Nancy, où le Duc Charles III le fit ſon Médecin Conſultant & voulut toujours l'avoir de ſervice, ſoit à la Cour, ſoit dans les voyages. En 1603, *Lepois* accompagna ce Prince aux Eaux de Spa, qu'il lui avoit conſeillé de prendre pour la gravelle à laquelle il étoit ſujet.

En 1617, il suivit le Duc Henri II dans un voyage qu'il fit à Francfort, sans faire mention de plusieurs autres, où ce Médecin lui tint toujours compagnie & reçut des preuves continuelles de ses plus grandes bontés. Ce fut à sa sollicitation que le Duc Henri établit une Faculté de Médecine à Pont-à-Mousson, dont il fut déclaré Doyen & premier Professeur. En conséquence, il retourna à Paris pour y prendre le bonnet de Docteur qu'il reçut le 14 Mai 1598 des mains de Maître *Jean Beauchesne*. Muni de ce grade qui le mettoit en état de le conférer à d'autres, il alla à Pont-à-Mousson, où il eut pour Collegue *Toussaint Fournier*, son parent, homme distingué par son savoir; & ils commencerent à enseigner dans les Ecoles de cette ville au mois de Novembre 1598.

Lepois s'acquitta de sa charge de Professeur avec toute l'exactitude qu'elle exige. Ce fut pour lui un nouveau motif de lire tout ce qui concernoit sa profession, de méditer pour en discerner le vrai d'avec le faux, & toujours de consulter l'expérience, afin de reconnoître les mouvemens les plus secrets de la Nature. Il avoit appris un grand nombre de Langues; outre le François, le Grec & le Latin, il possédoit encore l'Italien, l'Espagnol, l'Arabe & l'Hébreu. Une si vaste érudition étoit jointe à un jugement solide & profond, qu'il fortifioit souvent par l'étude des Mathématiques. Il ne connoissoit de passion que l'étude & le desir de perfectionner la Médecine, ainsi que de la simplifier, en la dépouillant des épines dont la subtilité des Arabes & des Scholastiques l'avoient embarrassée. Il étoit au dessus des préjugés vulgaires; comme il chérissoit singulierement les Ouvrages d'*Hippocrate*, il suivoit aussi sa méthode. Il étoit grand & bon Observateur, & par conséquent habile Praticien. Il se reconnoît redevable de ses plus grandes découvertes aux fréquentes ouvertures des cadavres, & il excite les Médecins curieux de leur profession à n'en négliger aucune. Ses mœurs répondoient aux qualités de son esprit. On admiroit cette simplicité antique qui a toujours fait le caractere des grands Médecins. Incapable & ennemi de toute charlatannerie, il aima mieux quelquefois la laisser triompher, que de se compromettre avec des envieux qui cherchoient moins à guérir les malades, qu'à se faire valoir & à s'enrichir. Cette route, qui est la moins frayée pour se faire connoître, est cependant la plus certaine & la plus estimable. Sans qu'il travaillât à faire éclater son mérite, parce qu'il en avoit un véritable, il fut reconnu par tout pour le meilleur Praticien de son tems; il fut le Médecin de tout ce qu'il y avoit d'honorable en Lorraine. Son dévouement à sa chere patrie fut la cause de sa mort; il étoit venu à Nancy pour soulager les pestiférés, & il succomba lui-même à la maladie pendant l'été de l'an 1633. Mais ses Ouvrages le feront vivre à jamais dans la mémoire des Médecins qui aiment leur profession; voici les titres sous lesquels ils ont paru:

Caroli III, Serenissimi, Potentissimique Ducis Lotharingiæ &c., Macarismos, seu, felicitatis & virtutum egregiò Principe dignarum coronæ. 1609, *in*-4.

Selectiorum Observationum & Consiliorum de præteritis hactenùs morbis, effectibusque præter naturam ab aqua, seu serosâ colluvie & diluvie, ortis, Liber singularis. Ponte ad Monticulum, 1618, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1639, *in*-12, 1650, *in*-8. *Francofurti & Lipsiæ*, 1674, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1714, *in*-4. Le célebre *Boerhaave* a jugé si avantageusement de cet Ouvrage, qu'il en a procuré une

nouvelle édition, avec une Préface de sa façon: *Lugduni Batavorum*, 1733, *in*-4. Il y en a une autre, *Amstelodami*, 1768, *in*-4. Ce Traité a mérité à *Charles Lepois* la réputation, dont il a si justement joui. Il y donne l'histoire des maladies suivant la méthode des plus célebres Médecins de l'Antiquité. On en a extrait quelques Observations choisies, qui ont été imprimées chez Elzévir en 1639, *in*-12, sous le titre de *Piso enucleatus*.

Physicum Cometæ speculum. Ponte ad Montionem, 1619, *in*-8.

Discours de la nature, causes & remedes tant curatifs que préservatifs des maladies populaires, accompagnées de dyssenterie & autres flux de ventre. Pont-à-Mousson, 1623, *in*-12.

Ludovici Mercati Institutiones ad usum & examen eorum qui artem luxatoriam exercent. Francofurti, 1625, *in-fol.* Il a traduit cet Ouvrage de l'Espagnol.

LE ROY. Voyez ROY (LE)

L'ESCALE. Voyez SCALIGER.

L'ESCLUSE. Voyez CLUSIUS.

LESCOT, (Simon) Chirurgien de Saint Côme dans le XVII siecle, étoit de Paris. Quoiqu'il n'eût fait aucune étude d'Humanités, son esprit propre pour les Sciences & les Arts se développa tellement avec l'âge, qu'il fit de grands progrès dans la Philosophie de *Descartes* & les Méchaniques. Il s'appliqua ensuite à l'Anatomie & passa bientôt pour un des plus habiles dissecteurs de son tems. Ce fut lui qui introduisit en France l'art des injections avec les liqueurs & la cire colorée, dont *Swammerdam* s'étoit déja servi avec succès. Il démontra ainsi la distribution des arteres, des veines & des autres vaisseaux du corps humain. Ses talens dans l'Anatomie le rendirent non seulement un des meilleurs Opérateurs de son tems, mais ils l'éclairerent assez pour l'engager à se charger des cures les plus difficiles & les plus douteuses. Il se fit même une telle réputation par les succès qui couronnerent la plupart de ces cures, que la ville de Genes lui offrit des appointemens considérables, pour qu'il vînt prendre soin de son grand Hôpital. Il s'en chargea; mais les fatigues que lui occasionna le nombre des blessés au tems du bombardement de Genes par les François en 1684, altérerent tellement sa santé, qu'il survécut peu d'années au désastre de cette ville, & mourut le 7 du mois de Septembre 1690. M. *Portal* dit qu'on n'a d'autre Ouvrage de ce Chirurgien, qu'une Dissertation sur la Myologie qu'on trouve dans le *Regnum animale* d'*Emmanuel Konig*, imprimé à Bâle, en 1682 & en 1698, *in*-4. Si cette Dissertation est aussi mauvaise que l'Auteur de l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie l'assure, elle dépare le Recueil de *Konig*, qui, suivant le même Auteur, est très-estimé des connoisseurs.

LESSIUS, (Léonard) savant Jésuite, naquit le premier Octobre 1554 dans la Paroisse de Brechtan près d'Anvers, & mourut le 15 Janvier 1623. On a imprimé sa vie à Paris en 1644, *in*-12, sous ce titre: *De vita & moribus Leonardi Lessii.* La Théologie, le Droit, les Mathématiques, la Médecine & l'Histoire l'occuperent

perent tour à tour, & il se distingua par la supériorité de ses connoissances dans les unes & les autres de ces Sciences. La Médecine lui doit l'Ouvrage suivant : *Hygiasticon, seu, vera ratio valetudinis bonæ & vitæ, unà cum sensuum, judicii & memoriæ integritate ad extremam senectutem conservandâ. Antverpiæ*, 1614, 1623, *in*-8, avec le Traité de *Louis Cornaro* sur cette matiere, traduit de l'Italien en Latin par *Lessius. Cantabrigiæ*, 1634, *in*-8. On a deux Versions Françoises de l'un & de l'autre de ces Ouvrages ; la premiere, Paris, 1646, *in*-8, par *Sébastien Hardy*; la seconde, avec des notes par *de La Bonnodiere*, Paris, 1701, *in*-12. On a aussi une Traduction Allemande imprimée à Molsheim en 1670, *in*-12.

LETIO, (Louis) Médecin de Rome, se rendit célebre dans le XVI siecle par son systême sur la réformation du Calendrier, qui fut adopté par le Pape Grégoire XIII, préférablement à ceux des plus habiles Mathématiciens assemblés à ce sujet. Ce Pape en ordonna l'exécution par sa Bulle du 24 Février 1582.

LEVELIN, (Pierre-Théodore) Docteur & Doyen de la Faculté de Médecine en l'Université de Treves, fit imprimer à Nancy en 1738, *in*-12, la Traduction d'un Ouvrage publié en Allemand à Hall, 1727, *in*-4, par *Fréderic Hoffmann.* Cette Traduction est intitulée : *Analyse des Eaux de la Fontaine du bas* Selter, *située dans le bas Archevêché de Treves.*

LEURECHON (Jean) naquit dans le XVI siecle à Chardogne près de Bar. Il fit ses études à Paris au College de Navarre, où il lia une amitié solide avec *Charles Lepois*; & après avoir pris le degré de Maître-ès-Arts, il fréquenta les Ecoles de la Faculté de Médecine de la même ville pendant quatre ans. En 1587, il fut reçu Bachelier sous le Décanat de *Jean Riolan* le pere. Il revint ensuite en Lorraine, où le grand Duc Charles III récompensa son mérite par la charge de Médecin ordinaire de sa personne. Les services de *Leurechon* furent si agréables à ce Prince, qu'il lui donna des Lettres de Noblesse en 1601, & créa pour lui une quatrieme Chaire de Médecine à Pont-à-Mousson, dont il prit possession le 7 Avril 1606. Les Ouvrages de ce Médecin se réduisent à un *Discours* sur les observations de la Comete de 1618; Il fut imprimé à Paris en 1619, *in*-8: à une Dissertation en forme de These : *An ignes accensi in contagione saluberrimi?* Elle parut à Pont-à-Mousson en 1622, *in*-4. La Lorraine étoit alors désolée par la peste & une dyssenterie contagieuse que les secours les plus efficaces ne purent arrêter. *Leurechon* mourut peu d'années après la fin de cette Epidémie.

LEVRET, (André) Accoucheur de feue Madame la Dauphine, Chirurgien Accoucheur de MADAME & de Madame la Comtesse d'Artois, Membre de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris depuis le 28 Février 1742, Conseiller vétéran du Comité perpétuel, s'est acquis la plus grande confiance dans la Capitale par ses talens, & la réputation la plus étendue dans les pays étrangers, par le nombre prodigieux d'éleves qu'il a formés dans l'Art des Accouchemens, & qui l'exercent avec d'autant plus de succès, qu'ils se font une regle de suivre ses principes. C'est un vrai dommage que les occupations multipliées de M *Levret* ne lui permettent plus de continuer les leçons de ses cours; mais ce vuide est

heureusement rempli par les soins & les talens de M. *Destremeau*, son gendre, Membre du College de Chirurgie de Paris depuis le 24 Septembre 1763. M. *Levret* lui a remis la collection riche & précieuse de toutes les pieces qui sont nécessaires pour les démonstrations. M. *Destremeau* prépare d'ailleurs une édition des Ecrits fugitifs de son beau-pere, auxquels il ajoutera quelques Mémoires ou Dissertations qui n'ont pas encore été publiées. Nous avons déja plusieurs Ouvrages intéressans de la façon de M. *Levret*. Voici leurs titres :

Observations sur les causes & les accidens de plusieurs accouchemens laborieux. Paris, 1747, 1750, 1762, *in* 8. *Ibidem*, 1770, *in*-8, avec des remarques sur le Levier de *Roonhuisen*. En Allemand, Lubeck, 1758, *in*-8.

Observations sur la cure radicale de plusieurs polypes de la matrice, de la gorge & du nez, opérée par de nouveaux moyens. Paris, 1749, 1759, 1771, *in*-8, avec figures.

Suite des Observations sur les causes & les accidens de plusieurs accouchemens laborieux. Paris, 1751, *in*-8. C'est une Réponse à la critique qu'on a faite du premier Ouvrage, en 1749, dans le Journal des Savans. On la trouve avec les *Observations* dans l'édition de 1770. En Allemand, Lubeck, 1761, *in*-8.

Explication de plusieurs figures sur le méchanisme de la grossesse & de l'accouchement. Paris, 1752, *in*-8. L'Auteur a représenté, autant que les variations de la nature peuvent le permettre, les différens degrés de dilatation de la matrice.

L'Art des accouchemens démontré par des principes de Physique & de Méchanique. Paris, 1753, 1761, 1766, *in*-8, avec figures. Il y a deux Traductions Italiennes de cet Ouvrage.

Essai sur l'abus des regles générales, & contre les préjugés qui s'opposent aux progrès de l'Art des accouchemens. Paris, 1766, *in*-8.

Dans l'Ouvrage intitulé : *Suite des Observations*, on trouve une histoire particuliere du *Forceps*, connu sous le nom de Tire-tête de *Palfin*. Cet instrument que son Auteur, Chirurgien & Démonstrateur en Anatomie à Gand, apporta à Paris vers l'an 1722, & qui fut revendiqué ensuite par *Ledoux*, Chirurgien d'Ipres, a subi depuis ce tems bien des corrections & des perfections.

M. *Levret* pense que la premiere idée de cet instrument est due à la cuillere de *Paré*, laquelle fait exactement la moitié de l'instrument de *Palfin* ; & que celui-ci fit son *Forceps* en appliquant une seconde cuillere, les deux se regardant par le creux. Une troisieme cuillere, ajoutée par un Chirurgien de Bruges, parut aux Accoucheurs superflue & même nuisible, & le *Forceps* employé aujourd'hui est resté à deux branches.

Il est peu d'instrumens qui aient tant exercé le génie des Chirurgiens pour l'amener à sa perfection, que celui-ci. En France, dit *Morand* dans ses Opuscules de Chirurgie, MM. *Grégoire*, *Petit*, *Soumain*, *Dussé* ; chez les étrangers, MM. *Chamberlain*, *Chapman*, *Bultet*, *Giffard*, *Sander*, *Smellie* s'en occuperent. M. *Petit* y avoit ajouté une crémailliere qui ne permet aux deux cuilleres de s'approcher l'une de l'autre, qu'autant qu'il est nécessaire pour embrasser sûrement la tête de l'enfant & la tirer. Le Docteur *Chamberlain*, Anglois, fit ouvrir ces deux cuilleres dans presque toute leur longueur ; c'étoit un pas de plus vers la perfection ; mais la courbure que M. *Levret* a donnée au *Forceps*,

d'après la figure des tenettes dont on se sert dans l'opération de la Taille, a procuré à cet instrument un avantage qui lui manquoit.

Notre Chirurgien a mis au jour un supplément à l'Histoire du *Forceps*, parce que depuis la publication du Traité intitulé : *Suite des Observations*, il parut d'autres instrumens inventés pour la même fin, dont quelques-uns firent beaucoup de bruit. Tel est celui que *Pierre Rathlaw*, Accoucheur à Amsterdam, publia sous le nom de secret de *Roger Roonhuisen* ; M. *Levret* en donne la figure. Tels sont encore les Forceps de *Freke*, Chirurgien de l'Hôpital de Saint Barthélémi à Londres, & de *Bingius* de Copenhague. Mais celui de l'Accoucheur François l'emporte sur eux. Telle perfection qu'on ait voulu donner à cet instrument, à qui tant de meres & d'enfans doivent la cónservation de la vie, personne n'y a mieux réussi que le célebre *Levret*. L'Art des Accouchemens, qu'il a éclairé par ses recherches, lui en aura une obligation éternelle.

LEURYE, (François-Ange DE) fils de *Nicolas-Pierre*, Chirurgien de Paris depuis 1726, fut reçu dans la même Compagnie le 30 Décembre 1758. Il est Chirurgien du Roi au Châtelet, Conseiller du Comité perpétuel, Professeur & Démonstrateur des accouchemens, aux Ecoles du College de Chirurgie de Paris. On a de lui :

Traité des accouchemens en faveur des Eleves. Paris, 1772, *in*-8.

La Mere selon l'ordre de la Nature. Paris, 1772, *in*-12.

Discours prononcé aux Ecoles de Chirurgie le mardi 21 de Mai 1776. Paris, 1776, *in*-8 de 32 pages. Tous ces Ouvrages annoncent les talens & les connoissances de leur Auteur.

LEUWENHOECK, (Antoine) célebre Physicien & Naturaliste, naquit à Delft le 24 Octobre 1632, de *Philippe* & de *Marguerite Bel*, tous deux d'ancienne famille. Il s'acquit une très-grande réputation par ses expériences & par ses découvertes ; il excella sur-tout à tailler des verres pour les microscopes & les lunettes. Ses talens lui ont ouvert l'entrée de la Société Royale de Londres, qui le mit au nombre de ses Membres le 29 Janvier 1680 ; comme il lui a adressé la plupart de ses Observations, elle en a enrichi les Transactions Philosophiques. Pierre le grand, Czar de Moscovie, honora *Leuwenhoeck* de son estime. Lorsque ce Prince passa devant Delft en 1698, il envoya deux de ses Gentilshommes le prier de se rendre auprès de lui dans un des bateaux de charge qui le suivoient, & d'apporter ses admirables microscopes ; il lui fit même dire qu'il seroit allé le voir en passant par Delft, s'il n'avoit été contraint de se dérober à la foule qui l'importunoit. Ce savant Physicien ne fut pas plutôt arrivé auprès de Sa Majesté Czarienne, qu'il satisfit l'empressement de ce Prince curieux & lui fit voir, entre autres singularités, la circulation du sang dans la queue d'une anguille. Personne n'ignore la multitude de ses découvertes en tout genre ; le nombre de celles qu'il a faites dans l'Anatomie, à l'aide de ses microscopes, est en particulier si grand, que si on vouloit en faire un détail exact, on se trouveroit engagé à copier ses Ouvrages d'un bout à l'autre. Cet Auteur a rendu évidente l'anastomose des arteres avec les veines ; toutes ses Observations

ne ſont cependant point marquées au même coin de certitude. Il a cru voir un nombre infini de petits animaux dans le ſperme des mâles, & ſur ce qu'il en a dit, on a bâti un ſyſtême concernant la reproduction des êtres vivans, qui n'a eu d'autre vogue que celle qui lui avoit été procurée par la nouveauté. Quoique *Leuwenhoeck* eût paſſé toute ſa vie, qui fut très-longue, à obſerver & à répéter ſes Obſervations, comme il lui manqua de la Littérature, il ne perfectionna pas toutes ſes expériences; mais parce qu'il lui manquoit encore de ce goût sûr qui décide de la ſolidité d'une Obſervation, il crut quelquefois voir des choſes qui n'exiſtent pas & n'en aſſura pas moins qu'elles exiſtoient. Parmi ſes paradoxes, on remarque ſon opinion ſur la tunique des inteſtins appellée *Villoſa* par les Anatomiſtes, qu'il a voulu faire paſſer pour un muſcle; la pulſation qu'il a attribuée aux veines & non pas aux arteres; les vers ſpermatiques: mais à travers ces erreurs, on lui doit une infinité de choſes de grande importance.

Cet Obſervateur mourut le 26 Août 1723. Il a publié différens Ouvrages, en Hollandois, qui ont paru à Delft & à Leyde, & qu'on a traduits en Latin ſous le titre d'*Arcana Naturæ detecta. Delphis*, 1695, 1696, 1697, 1719, quatre volumes *in*-4. Ces quatre volumes ont été réimprimés, en 1722, à Leyde, & ils ſont intitulés: *Opera omnia, ſeu, Arcana naturæ ope exactiſſimorum microſcopiorum detecta, experimentis variis comprobata.*

LIBAVIUS, (André) Docteur en Médecine natif de Hall en Saxe, profeſſa l'Hiſtoire & la Poéſie à Jene en 1588. Delà il paſſa en 1591 à Rothenbourg-ſur-le-Tauber, & en 1605 à Cobourg en Franconie, où il venoit d'être nommé Principal du College de Caſimir. Il mourut dans cette derniere ville en 1616. *Libavius* a fait ſa réputation par ſes Ouvrages de Chymie; ils ſont tels, qu'on a cru pouvoir les mettre de niveau avec ceux d'*Agricola*. Il y établit les vrais principes de la Chymie, & tâche de rapprocher cette Science de l'ancienne Médecine. Il y a traité fort au long de la nature & de l'examen des Métaux, & il n'a échappé aucune occaſion de réfuter les ſentimens de *Paracelſe* & de ſes Sectateurs. Le grand nombre d'Ouvrages que ce Médecin a laiſſés, fait voir combien il étoit laborieux; mais ils ne prouvent pas tous qu'il ait toujours penſé ſainement ſur les différentes matieres dont il a traité. Voici leurs titres:

Neo-Paracelſica in quibus vetus Medicina defenditur adversùs Georgium Amwald, cujus Liber de Panacea exeutitur. Francofurti, 1594, *in*-8.

Anatome Tractatus Neo-Paracelſici. Ibidem, 1594, *in*-8.

Tractatus duo Phyſici, prior de impoſtoria vulnerum per Unguentùm Armarium curatione, poſterior de cruentatione cadaverum injuſtâ cæde factorum, præſente qui occidiſſe creditur. Francofurti, 1594, *in*-8.

Epiſtolarum Chymicarum Libri tres. 1595-99, *in*-8, trois Tomes en un volume.

Schediaſmata pro Galenicæ Medicinæ dignitate. Ibidem, 1596, *in*-8.

Alchymia recognita, emendata & aucta, tùm dogmatibus & experimentis nonnullis, tùm Commentariô Medico-Phyſicô. Ibidem, 1597, *in*-4, 1606, 1615, *in-folio.*

Singularium partes quatuor. Ibidem, 1599, 1601, *in*-8, quatre volumes. Cet Ouvrage, qui eſt aſſez rare, contient des ſingularités que notre maniere de penſer apprécie aujourd'hui tout autrement que *Libavius* n'a fait.

Novus de Medicina Veterum, tàm Hippocraticâ quàm Hermeticâ, Tractatus. Francofurti, 1599, *in-8.*

Variarum controversiarum Libri duo schediastici. Ibidem, 1600, *in-8.*

Praxis Alchymiæ, hoc est, doctrina de artificiosa præparatione præcipuorum medicamentorum chymicorum. Ibidem, 1604, *in-8.*

Defensio & declaratio perspicua Alchymiæ transmutatoriæ. Francofurti, 1604, *in-8.*

Commentariorum Alchymiæ Pars secunda. Ibidem, 1606, *in-folio.*

Alchymia triumphans de injusta in se Collegii Galenici spurii in Academia Parisiensi censurâ. Ibidem, 1607, *in-8.*

De universalitate & originibus rerum conditarum. Ibidem, 1610, *in-4.*

Syntagma selectorum undiquaque & perspicuè traditorum Alchemiæ arcanorum. Ibidem, 1611, *in-folio.*

Syntagmatis arcanorum chymicorum Tomus secundus. Ibidem, 1613, *in-folio.* Les deux Tomes en un volume, *Ibidem*, 1660, *in-folio.*

Appendix necessaria syntagmatis arcanorum chymicorum. Ibidem, 1615, *in-folio.*

Examen Philosophiæ novæ, quæ veteri abrogandæ opponitur. Ibidem, 1615, *in-folio.*

C'est dans ces Ouvrages qu'on voit pour la premiere fois un Médecin qui parle de la transfusion du sang d'un animal dans un autre; opération singuliere qui a fait du bruit, & qu'on a dit que *Libavius* avoit imaginée d'après la fable de *Médée.* Il parle de ses effets d'un ton si assuré & il s'énonce si positivement, que cette assertion ne pouvoit manquer de séduire quelqu'un. Deux nations toujours rivales s'en disputerent la premiere épreuve. On la regarda, dit le célebre *Senac*, comme une ressource contre les maladies; on vit même clairement, dans cette transfusion, l'assurance de l'immortalité. Tout cela fit illusion. Les premieres expériences furent faites en France, selon quelques Ecrivains; mais la premiere transfusion avérée, fut tentée par *Hansheau* en 1658. *Lower*, Médecin Anglois, perfectionna cette opération en 1665. L'année suivante, *Denis*, Médecin *plus occupé des jeux de hazard, que des jeux de la machine animale*, voulut se distinguer en marchant sur les traces de *Lower. King & Coxe*, Anglois, suivirent ces exemples. Le bruit que firent ces expériences porta la même curiosité en Italie; *Cassini & Grisoni* furent témoins de quelques nouvelles épreuves.

Denis, plus hardi, osa y soumettre un homme qu'il disposa à recevoir dans ses veines le sang d'un animal. *Lower* & *King* imiterent bientôt *Denis.* Les Italiens ne tarderent pas à être aussi téméraires: en 1668, ils répéterent la transfusion dans plusieurs hommes. *Biva* & *Manfredi* firent cette opération. Un Médecin nommé *Sinibaldus* voulut bien s'en faire lui-même le sujet. Enfin, jusques dans la Flandre on trouva des Transfuseurs. Mais quels furent les succès de cette opération dans les animaux & dans les hommes? Les animaux, poursuit M. *Senac*, ne moururent pas après la transfusion tentée par *Lower*; & le résultat des expériences de *King* & de *Coxe* fut que plusieurs en devinrent plus vigoureux, guérirent même des incommodités pour lesquelles on avoit tenté cette opération. Dans quelques hommes, les succès ne furent pas malheureux, mais ils le furent dans d'autres; & cela fut cause que la transfusion parut une témérité que les loix réprimerent, parce qu'elle alloit devenir contagieuse.

LICETI ou LICETO, (Joseph) de Reco dans l'Etat de Genes, fit la Médecine dans sa ville natale. Il passa ensuite à Rapallo, mérita l'estime de ses habitans, & se vit bientôt recherché par ceux de Genes, où il alla s'établir. Il y mourut en 1599. Ce Médecin a écrit deux Dialogues intitulés :

La nobilita de principali membri dell'Uomo, Dialogo. Bologne, 1590, *in-8.*

Il cera overo dell'eccellenza ed uso de genitali, Dialogo. Bologne, 1598, *in-8.*

LICETI, Médecin célebre, connu sous le nom de *Fortunius Licetus*, étoit de Rapallo dans l'Etat de Genes, où il naquit le 3 Octobre 1577, de *Joseph Liceti*, dont on vient de parler. *Fortunio* vint au monde avant le septieme mois de la grossesse de sa mere. C'est à l'agitation violente que la tempête procura à celle-ci dans le trajet de Reco à Rapallo, qu'on attribua la naissance prématurée de cet enfant qui reçut le nom de *Fortunio*, parcequ'il promettoit d'y survivre. Son pere le mit dans une boite garnie de coton, & l'éleva avec tant de soin, qu'il jouit dans la suite d'une santé aussi parfaite, que s'il fût venu au terme ordinaire. Ce pere tendre ne prit pas moins de soin de l'éducation de son fils. Il l'instruisit lui-même dans les Lettres, & l'envoya ensuite à Bologne, où il l'aida encore de ses conseils pendant son cours d'étude. *Fortunio* étoit passé à Bologne en 1595 ; il en sortit en 1599 pour rejoindre son pere à Genes, mais il eut la disgrace de le trouver mort depuis deux jours, lorsqu'il y arriva. Ce contretems l'engagea à aller chercher fortune à Pise, où il obtint bientôt une Chaire de Philosophie, & travailla à établir sa réputation par un Ouvrage intitulé : *Gonopsis Chantropologia.* Il n'en tira cependant point tout l'avantage qu'il s'étoit promis. On prétendit que cette piece n'étoit pas de lui ; mais pour repousser l'injustice qu'on lui faisoit à cet égard, il la publia de nouveau sous cet autre titre : *De ortu animæ humanæ.* Cette tracasserie le chagrina beaucoup ; elle ne diminua cependant rien de l'estime que les personnes impartiales avoient conçue de son mérite. Tout au contraire, la vérité réduisit ses ennemis au silence, & son savoir lui acquit une si grande réputation dans les Ecoles de Pise, qu'elle perça jusqu'à Padoue, où on l'engagea de venir enseigner en 1605. Il s'y rendit, & ne cessa de faire honneur à l'Université de cette ville jusqu'en 1631 qu'il en sortit fâché, parce qu'on lui avoit refusé la Chaire de Médecine vacante par la mort de *Cremonini*, & qu'on lui avoit préféré *Thomas Zilioli.*

Liceti se retira alors à Bologne. Mais la République de Venise ne tarda pas à sentir la perte qu'elle avoit faite, dans son Université de Padoue, par la retraite de ce Médecin ; elle chercha l'occasion de l'y rappeller. Une Chaire étant venue à vaquer en 1645, elle lui fit faire des instances si obligeantes pour l'accepter, qu'il revint enseigner dans cette ville, à qui il procura la plus grande célébrité jusqu'à sa mort arrivée en 1657, à l'âge de 79 ans. Ce Médecin a composé plus de cinquante Traités. Je ne donnerai que les titres des principaux ; encore y en a-t-il plusieurs qui ne regardent point directement la Médecine :

De ortu animæ humanæ, Libri tres. Genuæ, 1602, *in-4. Venetiis*, 1603, *in-4. Francofurti*, 1606, *in-8.*

De Lucernis Antiquorum reconditis, Libri sex. Genuæ, 1602, *in-4. Venetiis*, 1621, *in-4. Utini*, 1652, *in-folio. Patavii*, 1662, *in-folio*, avec figures.

De Vita, Libri tres. Venetiis, 1606, *in*-4. *Genuæ*, 1607, *in*-4.

De animarum coextensione corpori, Libri duo. Patavii, 1616, *in*-4.

De iis quæ diu vivunt sinè alimento, Libri quatuor. Ibidem, 1612, 1618, *in-fol.*

De perfecta constitutione hominis in utero, Liber unus. Ibidem, 1616, *in*-4.

De monstrorum causis, naturâ & differentiis, Libri duo. Ibidem, 1616, 1634, *in*-4. La seconde édition a été augmentée & ornée de figures. *Anstelodami*, 1665, *in*-4. *Patavii*, 1668, *in*-4, par les soins de *Gerard Blasius*. On trouve beaucoup de superstition & de crédulité dans cet Ouvrage. L'Auteur, qui n'a pas su éviter ces erreurs, rapporte toutes les fables que les Anciens ont inventées au sujet de la matiere qu'il traite, tout ce que ses contemporains ont écrit, & il y ajoute ce que l'imagination a pu lui suggérer.

De spontaneo viventium ortu, Libri quatuor. Vicentiæ, 1618, *in-fol. Patavii*, 1621, *in-folio.*

De novis astris & cometis. Venetiis, 1623, *in*-4.

Controversiæ de novis astris & cometis. Ibidem, 1625.

De Intellectu agente, Libri quinque. Patavii, 1627, *in-fol.*

De immortalitate animæ. Patavii, 1629, *in-fol.*

Allegoria Peripatetica de generatione, amicitiâ & privatione, in Aristotelicum Ænigma Ælia Lelia Crispis. Ibidem, 1630, *in*-4.

De feriis altricis animæ, Nemesiticæ Disputationes. Ibidem, 1631, *in*-4.

De anima subjecto corpori nil tribuente, deque seminis vitæ efficientiâ primariâ in formatione fœtûs, Liber unus. Patavii, 1631, *in*-4.

De rationalis animæ variâ propensione ad corpus, Libri duo. Ibidem, 1634, *in*-4.

De natura primô movente, Libri duo. Utini, 1634, *in*-4.

Pyronarcha, seu, de fulminum naturâ, deque febrium origine, Libri duo. Patavii, 1634, *in*-4.

De propriorum Operum historiâ, Libri duo. Ibidem, 1634, *in*-4.

Mundi & hominis Analogia. Utini, 1635, *in*-4.

Athos perfossus, sive, Rudens eruditus in Criomixi Quæstiones de alimento, Dialogus. Patavii, 1636, *in*-4.

Ulisses apud Circen, sive, de quadruplici transformatione, deque variè transformatis hominibus, Dialogus. Utini, 1636, *in*-4.

De duplici calore corporum naturalium. Ibidem, 1636, *in*-4.

Dialogus de anima ad corpus physicè non propensâ. Utini, 1637, *in*-4.

Ad Aram Lemniam Dosiadæ Encyclopedia. Parisiis, 1637, *in*-8.

Litheosphorus, sive de Lapide Bononiensi lucem in se conceptam ab ambiente claro mox in tenebris mirè conservante. Utini, 1640, *in*-4.

Responsa de quæsitis per Epistolas à Claris Viris. Ibidem, 1640-50, trois volumes *in*-4.

Libri tres de natura & efficientia luminis. Ibidem, 1640, *in*-4.

De annulis antiquis. Ibidem, 1645, *in*-4.

De pietate Aristotelis ergà Deum & homines. Ibidem, 1645, *in*-4.

De motu sanguinis, origine nervorum, cerebrô leniente cordis æstum, & imaginationis viribus. Ibidem, 1647, *in*-4.

Hieroglyphica, sive, antiqua schemata gemmarum annularium. Patavii, 1653, *in-fol.*

De Cometæ obſervationibus aſtronomicis Reſponſum. Utini, 1653, *in*-4.

De Hydrologia, ſive, fluxu maris. Ibidem, 1655, *in*-4.

Je ne m'arrêterai pas à paſſer en revue toutes les erreurs que *Liceti* à conſignées dans ces Ouvrages ; je dirai ſeulement que ce Médecin prétend dans celui intitulé : *De Lucernis Antiquorum*, que les Anciens avoient le ſecret de faire une huile qui ne ſe conſumoit point; ou de diſpoſer les Lampes ſépulcrales en ſorte, qu'à meſure qu'elles brûloient, la fumée ſe condenſoit inſenſiblement, & ſe réduiſoit en huile par un changement perpétuel. Qu'à l'égard de la mêche, elle étoit d'une eſpece de Lin que les Anciens appelloient *Asbeſton*, c'eſt-à-dire, inextinguible. Il rapporte là deſſus pluſieurs hiſtoires. Sous le Pontificat de Paul III, qui fut élevé au Saint Siege en 1534 & mourut le 10 Novembre 1549, on ouvrit un Tombeau à Rome, où l'on trouva un corps tout entier, dont les cheveux étoient noués d'un raiſeau de fil d'or. Il y avoit dans ce Tombeau une Lampe qui devoit avoir brûlé près de 1600 ans, puiſque l'Inſcription étoit concue en ces termes : *Tulliolæ filiæ meæ*; ce qui marque que c'étoit la fille de Cicéron. Mais tout cela ne fut pas plutôt expoſé à l'air, que la Lampe s'éteignit & le corps ſe réduiſit en pouſſiere. On aſſure qu'on a trouvé dans le territoire de Viterbe quantité de ces Lampes éternelles, mais qui étant expoſées à l'air, ne purent conſerver leur lumiere que pendant quelques heures. On dit que la plus belle étoit celle d'*Olybius Maximus* de Padoue. Elle étoit compoſée de deux phioles, dont l'une étoit d'or & l'autre d'argent, toutes deux pleines d'une admirable liqueur qui entretenoit, ſans ſe conſumer, une Lampe placée entre les deux phioles, ou au deſſus comme d'autres diſent. *Liceti* rapporte d'autres hiſtoires, & il prétend que le feu éternel de la Déeſſe *Veſta* n'étoit qu'une de ces Lampes. Mais il ſe trompe ; car tout le monde ſait qu'on n'appelloit ce feu éternel, que parce qu'on ne le laiſſoit jamais éteindre & que les Veſtales avoient ſoin de l'entretenir. A l'égard même des Lampes ſépulcrales, *Liceti* ſe trompe encore, & ſon opinion a été ſolidement réfutée par *Octavio Ferrari*, célebre Profeſſeur d'Humanités à Padoue, dans la Diſſertation qu'il publia en 1685, & qu'il intitula : *De Veterum lucernis ſepulchralibus*. Il y prouve que les Lampes appellées éternelles, & dans leſquelles on ſuppoſoit une mêche inextinguible, ne ſont que des Phoſphores qui s'allument pour un peu de tems, après avoir été expoſés à l'air.

LIDDEL, (Duncan) Docteur en Médecine, natif d'Aberden en Ecoſſe, remplaça *François Parcovius*, en 1587, dans la Chaire d'Aſtronomie en l'Univerſité d'Helmſtadt. Il enſeigna enſuite la Géométrie, & enfin la Médecine, dont il fut nommé Profeſſeur en 1596. Il fut encore premier Médecin du Duc de Brunſwick. Mais tous ces avantages ne purent le fixer en Allemagne ; l'amour de la patrie l'emporta ſur eux, & il abandonna ſes emplois pour y retourner en 1607. On a quelques Ouvrages de la façon de ce Médecin :

De facultate vegetante ejuſque functionibus. Helmæſtadii, 1592, *in*-4.

Univerſæ Medicinæ Compendium. Ibidem, 1605, 1620, *in*-4.

Ars Medica ſuccinctè & perſpicuè explicata. Hamburgi, 1607, 1628, 1655, *in*-8. *Lugduni*, 1624, *in*-8. C'eſt une compilation aſſez informe, à laquelle l'Auteur n'a rien ajouté qui lui faſſe honneur.

De

De Febribus Libri tres. Hamburgi, 1610, *in*-8.

Operum Jatro-Galenicorum, ex intimis Artis Medicæ adytis & penetralibus erutorum, Tomus unicus, auctus, & illustratus studiô & operâ Ludovici Serrani Neomagensis. Lugduni, 1624, *in*-4.

LIÉBAUT, (Jean) Docteur de la Faculté de Médecine de Paris depuis 1559, étoit de Dijon. Il épousa la célebre *Nicole*, fille de *Charles Etienne*, Médecin, & retourna ensuite dans sa patrie, où il écrivit un Livre sur les maladies des femmes, traduit ou imité de l'Italien de *Jean Marinello*, qui l'avoit donné au public sous le titre de *La Comara.* L'Ouvrage de *Liébaut* est intitulé : *Trois Livres de la santé, fécondité & maladies des femmes.* Paris, 1582, *in*-12. Lyon, 1609, *in*-8. Il travailla aussi au fameux Livre, appellé *La Maison Rustique*, dont *Charles Etienne*, son beau-pere, est le premier Auteur. Ce Livre imprimé à Paris en 1574, parut à Lyon en 1583, *in*-4, & plusieurs fois depuis en d'autres villes, soit en François, soit en Italien, en Anglois, &c. On ne sait pas en quelle année *Liébaut* revint de Dijon à Paris, mais on sait qu'il mourut dans cette derniere ville le 21 Juin 1596. Nous avons encore de lui :

Scholia in Jacobi Hollerii Commentaria in Libros septem Aphorismorum Hippocratis.

Thesaurus sanitatis paratu facilis. De præcavendis, curandisque venenis Commentarius. Parisiis, 1577, *in*-12.

Secrets de Médecine. Paris, 1579, *in*-8. C'est une Traduction.

Embellissement du corps humain. Paris, 1582, *in*-8. Lyon, 1595, *in*-12.

LIEBERCKUNH, (Nathanaël) célebre Anatomiste, étoit de Berlin, où il naquit le 5 Septembre 1711. Il prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Leyde, & bientôt après, il fut reçu dans le College de sa ville natale ; mais comme il ne tarda pas à donner des preuves éclatantes de ses talens, la Société Royale de Berlin, celle de Londres, & l'Académie des Curieux de la Nature, le mirent au nombre de leurs Membres. Ce Médecin mourut le 7 Décembre 1756, & laissa un Cabinet Anatomique, composé de plus de quatre cens pieces, qui a été exposé en vente pendant long-tems. Il a aussi laissé quelques Mémoires qui ont été insérés dans le Recueil de l'Académie de Berlin, & deux Dissertations imprimées à Leyde, l'une sous le titre de *Disputatio de Valvula Coli*, 1739, *in*-4, l'autre sous celui de *Dissertatio de fabrica & actione villorum intestinorum tenuium hominis*, 1744, *in*-4. Tout ce que cet Auteur a écrit est intéressant.

LIENS, (Corneille) Médecin ordinaire de la ville de Ziriczée en Zélande, & ensuite Drossard de l'Isle de Tolen dans la même Province, mourut après l'an 1636. Il est Auteur des pieces suivantes :

Cum Adversariis D. P. Lansbergii amica concertatio epistolica. Ziriczeæ, 1614, *in*-8.

Mittelburgensium Medicorum responsi postliminii & epistolæ apologeticæ refutatio, pro D. P. Lansbergio. Ibidem, 1614, *in*-8.

LIÉTAUD (Joseph) naquit en 1703 à Aix en Provence. Il étoit Professeur d'Anatomie dans les Ecoles de sa ville natale, lorsqu'il fut appellé à Versailles, en 1749, pour y remplir la charge de Médecin de l'Infirmerie Royale,

d'où il monta, en 1755, à celle de Médecin des Enfans de France. La supériorité de ses talens lui ouvrit l'entrée de la Société Royale de Londres, & le fit recevoir à l'Académie des Sciences de Paris en 1752. Il est enfin parvenu, en 1775, à la place de premier Médecin du Roi, & il a été reçu Membre de la Faculté de la Capitale par une cooptation d'autant plus flatteuse, qu'elle est très-rare & ne s'accorde qu'au mérite bien reconnu.

M. *Liétaud* eut toujours le goût le plus vif pour l'Anatomie, & ses découvertes dans cette Science lui ont acquis beaucoup de réputation. Comme il disséqua au moins douze cens cadavres, il ne manqua pas d'occasion de multiplier ses connoissances; il les communiqua au public dans les Ouvrages que nous avons de lui:

Essais Anatomiques contenant l'Histoire exacte de toutes les parties qui composent le corps humain. Aix, 1742, *in*-8. Paris, 1766, *in*-8, 1772, deux volumes *in*-8. Quoique ce Livre ne soit pas de grande étendue, il renferme beaucoup de découvertes, & un grand nombre de descriptions où l'Auteur attaque les opinions des Anatomistes qui l'ont précédé, entre autres, celles du célebre *Winslow*. Il n'est cependant point irrépréhensible lui-même; malgré toutes les commodités qu'il a eues pour étudier l'Anatomie dans les deux Hôpitaux dont il a été Médecin, il lui est arrivé d'observer ou d'assurer des choses que les meilleurs Anatomistes n'ont vues, ni décrites comme lui. Tout ce qui se présente à l'œil du dissecteur, ne fait pas toujours regle dans l'exposition du corps humain: la nature s'égare quelquefois dans la figure & la position des parties, & ses égaremens doivent être concentrés dans le cercle des observations extraordinaires, sans pouvoir en tirer des conséquences sur la vraie & constante structure de nos organes. M. *Portal* a publié une nouvelle édition, Paris, 1777, deux volumes *in*-8, avec des notes & des observations.

Elementa Physiologiæ juxta solertiora, notissimaque Physicorum experimenta & accuratiores Anatomicorum observationes concinnata. Parisiis, 1749, *in*-8. Il avoit composé cet Ouvrage en faveur de ses disciples, lorsqu'il professoit la Médecine à Aix.

Précis de la Médecine pratique. Paris, 1759, 1761, *in*-8, 1769, 1777, deux volumes *in*-8. Le même en Latin, avec des augmentations, Amsterdam, 1765, deux volumes *in*-4. Paris, 1770, deux volumes *in*-4. Cette édition est la meilleure; elle comprend la Pratique, un Traité des médicamens & un autre des alimens. Paris, 1777, deux volumes *in*-8 que l'Auteur a revus.

Précis de la Matiere Médicale. Paris, 1766, *in*-8, 1770, 1777, deux volumes *in*-8.

Historia Anatomico-Medica, sistens numerosissima cadaverum humanorum extispicia. Parisiis, 1767, deux volumes *in*-4, avec quelques observations par M. *Antoine Portal*, & une Table Nosologique par le même.

M. *Liétaud* a communiqué à l'Académie des Sciences plusieurs Observations Anatomiques qu'elle a insérées dans ses Mémoires. Ce Médecin s'est aussi occupé de l'Histoire Naturelle de la Provence. Les matériaux qu'il a amassés à ce sujet, regardent les animaux & les minéraux. Ceux qu'il a recueillis d'ailleurs méritent également qu'on en fasse cas, puisqu'il viennent, pour la principale partie, de M. *Garidel*, son oncle.

LIGER, (Charles-Louis) d'Auxerre, fut reçu Docteur de la Faculté de Paris en 1742. Il s'est retiré dans sa patrie, où il est Conseiller-Médecin du Roi. On a de lui un *Traité de la goutte* imprimé en 1753, *in*-12.

LIGERIE, (N. DE LA) personnage du XVIII siecle, se fit un grand nom par la publication d'un remede dont il possédoit le secret. C'est le *Kermès Minéral*. La découverte de cette poudre fait une forte d'époque dans la Médecine; on a souvent tiré bon parti de ce médicament dans les maladies les plus graves. Voici ce qu'on lit, au sujet du Kermès, dans l'Histoire de l'Académie des Sciences de Paris, année 1720. Il parut, en 1714, un remede nouveau qui fit beaucoup de bruit dans la Capitale & qui continue d'y être en vogue. On l'appelle la Poudre des Chartreux, parce qu'un certain *Dominique*, frere de cet Ordre, étant tombé dans ce tems-là dans une grosse fluxion de poitrine qui alloit enfin l'emporter, malgré tous les remedes connus & placés avec toute l'attention possible, le frere *Simon*, du même Ordre, demanda en grace que, puisqu'on n'espéroit plus rien, il lui fût permis de faire prendre au malade le nouveau remede dont il avoit fait l'acquisition, & qui réussit alors si parfaitement, que bientôt après le frere *Dominique* se trouva guéri au grand étonnement des assistans qui avoient été témoins de sa situation. Ce remede étoit auparavant entre les mains de M. *De La Ligerie*, de qui le frere Chartreux reconnoît de bonne foi qu'il le tient; mais faute de quelque cure brillante, en un mot de quelque concours heureux de circonstances, la poudre n'avoit pas fait alors la même fortune qu'elle a faite depuis entre les mains du Chartreux. Comme le remede ne tarda pas à se répandre, le secret de la composition fut bientôt découvert par d'habiles Médecins, entre autres par *Lémery*, qui compta si fort sur son efficace, de même que sur la certitude de sa découverte, qu'il l'employa, en 1718, pour la guérison du Marquis de Bayers qui en ressentit tous les meilleurs effets possibles. Cette cure qui surprit par l'état dangereux dans lequel avoit été le malade, acquit une si grande réputation à la poudre, que le Roi acheta enfin le secret de M. *De La Ligerie* en 1720, & le rendit public.

Le *Kermès* est un souffre tiré de l'Antimoine par le moyen de l'alcali du Nitre fixé par les charbons. Il est moins vomitif que le souffre doré d'Antimoine ordinaire qu'on employoit au même usage. Il purge doucement, & quelquefois n'agit que par la transpiration, quoique avec assez d'effet; il convient principalement aux maladies de poitrine. *La Ligerie* n'a pas prétendu en être l'inventeur; il le tenoit de M. *De Chastenai*, Lieutenant de Roi à Landau, à qui il avoit été donné par un Apothicaire, disciple du fameux *Glauber*. Ainsi *Glauber* seroit la premiere source. Ce remede est effectivement dans ses Ouvrages; mais il est décrit si énigmatiquement, qu'on auroit peine à le trouver, si l'on n'en étoit prévenu. Tous les Traités de Chymie mis au jour par les Auteurs modernes, s'étendent fort au long sur la préparation du Kermès Minéral.

LIGNAMINE, (Jean-Philippe DE) Docteur en Médecine dans le XV siecle, étoit de Messine en Sicile. Il se fit remarquer par la finesse & la pénétration de son esprit ; il se fit même par-là beaucoup de réputation pendant qu'il enseignoit dans l'Université de Pérouse. Ce fut dans cette ville qu'il se lia d'amitié avec François d'Albescola de la Rovere, qui, de Général des Cordeliers, devint Cardinal, & enfin Pape le 9 Août 1471, sous le nom de Sixte IV. Un des premiers soins de ce Souverain Pontife après son exaltation, fut d'appeller à Rome son ancien ami qu'il nomma Médecin de sa personne, & qu'il honora de son estime. *De Lignamine* se soutint en faveur, parce qu'il montra toujours autant de prudence à ménager la bienveillance de son protecteur, qu'il donna de preuves de son application aux devoirs de son état. Il avoit une Imprimerie dans sa maison, d'où sont sortis les Ouvrages suivans :

De conservatione sanitatis. Romæ, 1475, *in*-4.

De unoquoque cibo & potu homini utili & nocivô, eorumque primis qualitatibus. Romæ, *in*-4.

De Sybillis. Ibidem, 1481, *in*-4.

LIGNAU, (Jean) Médecin célebre par ses voyages, étoit de Konigsberg dans la Prusse Ducale, où il naquit en 1633. Après avoir étudié la Médecine dans les principales Universités d'Allemagne & de la Hollande, il se rendit en 1659 à Séville dans l'Andalousie, où il pratiqua pendant un an. Il parcourut ensuite l'Espagne, l'Italie, la Turquie & la Palestine, & vint enfin se faire recevoir Docteur à Padoue en 1664. Mais toujours entraîné par sa passion pour les voyages, il se mit encore à courir le monde. Il arriva en 1666 à Alep, où il fut Médecin des Nations Françoise, Angloise & Hollandoise jusqu'en 1681, qu'il quitta cette ville pour revenir en Europe & parcourir la France & l'Angleterre. Il se rendit ensuite à Amsterdam, où il sembloit que la réputation avec laquelle il pratiquoit son Art, alloit le fixer pour toujours ; mais il se mit en chemin en 1692 pour retourner dans sa patrie. Il mourut le 20 Octobre de la même année, avant d'être arrivé à Konigsberg. Son corps fut transporté dans cette ville, & il y fut honorablement enterré.

Tant de courses peuvent avoir augmenté les connoissances de ce Médecin, il n'a cependant laissé aucun Ouvrage ; &, ce qui est bien rare pour un homme qui a tant voyagé, il n'a pas même travaillé au récit de ses aventures & de ses observations.

LILLE (Christian DE) naquit à La Haye en 1724. Il fit ses études de Philosophie & de Médecine à Leyde, où il reçut le bonnet de Docteur le 14 Septembre 1756. M. *Camper*, Professeur de Médecine & de Chirurgie à Groningue, avoit été appellé à Amsterdam le 24 Avril de l'année précédente, & M. *de Lille* fut nommé à la Chaire qu'il laissoit vacante. La célébrité de son prédécesseur auroit rendu cette tâche difficile à remplir à un homme moins habile que lui ; mais il avoit déja fait preuve de ses talens par un Ouvrage imprimé sous ce titre :

Tractatus de palpitatione cordis, quem præcedit præcisa cordis historia physiologica ;

cuique pro coronide addita sunt monita quædam generalia de arteriarum pulsûs intermissione. Zwollæ, 1755, *in*-8. On y trouve des remarques physiologiques & pathologiques sur l'action du cœur, qui prouvent que leur Auteur avoit des connoissances fort étendues de la Théorie, & un talent singulier pour l'observation.

LIMBORCH, (Guillaume VAN) ancien Professeur de la Faculté de Médecine en l'Université de Louvain, vécut dans le XVII siecle. Il est fort connu par un Traité de Matiere Médicale intitulé: *Medulla simplicium ex Dodonæo & Schrodero. Lovanii*, 1693, *in*-12. *Bruxellis*, 1724, *in*-8.

LIMBOURG. (Gilbert DE) Voyez PHILARETE.

LIMBOURG, (Jean-Philippe DE) Docteur en Médecine, se distingue à Spa par la savante méthode avec laquelle il emploie les différentes Eaux de ce Bourg, dans la cure des maladies les plus opiniâtres & les plus rebelles aux autres remedes. Comme il séjourne à Spa pendant la saison des Eaux, il est à même plus que personne d'en observer les propriétés; & c'est pour en faciliter l'usage, ainsi qué pour en constater les vertus, qu'il a publié les Traités que nous avons de lui sur cette matiere. Mais ils ne sont pas les seuls qui soient sortis de sa plume; on lui en doit plusieurs autres, dont nous allons donner les titres avec ceux des premiers:

Dissertation sur les Eaux de Spa soutenue à Leyde le 7 Août 1736, *traduite du Latin de Philippe-Louis de Presseux.* Liege, 1749, *in*-12.

Traité des Eaux Minérales de Spa. Leyde, 1754, *in*-12. Liege, 1756, *in*-8, avec une Carte des environs de Spa. L'Auteur s'étend sur tout ce qui a rapport à la maniere d'agir de ces eaux précieuses. Il donne, à la fin de son Discours préliminaire, une liste des Ouvrages qui ont été publiés sur les Eaux de Spa & qu'il a consultés. Il cite aussi ceux qu'il n'a pas eu occasion de voir, & même les Traités concernant d'autres Eaux Minérales froides, à l'aide desquels il a composé le sien.

Dissertations sur les Bains d'eau simple, tant par immersion, qu'en douches & en vapeurs. Liege, 1757, 1766, *in*-12.

Caracteres des Médecins, ou l'idée de ce qu'ils sont communément, & celle de ce qu'ils devroient être, d'après *Pénélope* de feu *La Mettrie.* Liege, 1760, *in*-12. L'esprit de l'homme se replie de tant de façons pour parvenir à son but, il emploie tant de moyens, il use de tant d'intrigues & de détours, qu'il n'est pas surprenant de le voir s'éloigner des voies de la droiture & de la probité. Les Médecins ne sont point exempts de ces défauts, eux qui ne devroient avoir d'autre objet en vue que la guérison de leurs malades. Ils paroissent quelquefois oublier ceux-ci, pour ne s'occuper que de ce qui peut satisfaire, ou leur avidité, ou leur ambition. L'Auteur de cet Ouvrage entre là dessus dans les plus grands détails & s'applique par-tout à faire tomber le masque, sous lequel certains Médecins cachent les qualités qui les déshonorent dès qu'elles sont exposées au grand jour.

Dissertation sur les affinités chymiques, qui a remporté le prix de Physique de l'an 1758, au jugement de l'Académie de Rouen. Liege, 1761, *in*-12.

Nouveaux amusemens des Eaux Minérales de Spa. Liege, 1763, *in*-12.

Dissertation sur les douleurs vagues, connues sous les noms de goutte vague & de rhumatisme goutteux, laquelle a remporté le prix au jugement de Messieurs les Docteurs Régens de la Faculté de Médecine en l'Université de Louvain, l'an 1763. Liege, 1763, *in*-12.

Recueil d'observations des effets des Eaux Minérales de Spa, de l'an 1764, avec des remarques sur le systême de M. Lucas sur les mêmes Eaux Minérales. Liege, 1765, *in*-8.

LIMPRECHT (Jean-Adam) naquit à Breslau le 2 Septembre 1651. Il commença son cours de Médecine à Leipsic, & après avoir parcouru la Saxe, il alla le finir à Leyde, où il reçut le bonnet de Docteur le 26 Octobre 1675. Une These *De Tussi*, fut le sujet de sa dispute inaugurale. En quittant la Hollande, il passa en Angleterre & delà en France; & comme l'objet principal de ses voyages étoit de se perfectionner dans l'étude de sa profession, il s'arrêta dans les plus célebres Universités de ces deux Royaumes. Non content des fruits qu'il avoit recueillis dans ses premieres courses, il en entreprit d'autres, & partit l'an 1679 pour voir le Portugal, l'Espagne & l'Italie. C'est à Padoue qu'il a fait le plus long séjour. A son retour en Allemagne, il ne tarda pas à être souhaité de toute part; mais il s'attacha par préférence aux Ducs de Wurtemberg-Oelsn, dont il fut premier Médecin. Sur la fin de sa vie, il se retira à Berlin, où il mourut le 27 Juillet 1735. On a de lui plusieurs Observations dans les Mémoires de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, dont il étoit Membre, sous le nom de *Fabius*, depuis le 8 Mai 1682, & Adjoint depuis 1698.

LINACRE, ou LINACER chez les Auteurs Latins, (Thomas) l'un des plus savans Anglois du XVI siecle, vint au monde en 1461 à Rochester, suivant *Freind*, & à Cambridge, selon d'autres. Il étudia à Oxford, où il fut reçu dans le College de toutes les Ames en 1484; mais le desir de profiter des Leçons des hommes célebres qui illustroient alors l'Italie, le tira bientôt de l'Angleterre & le fit passer à Florence. La politesse & la modestie qu'on lui remarqua dans cette ville, lui firent des amis qui le présenterent à Laurent de Médicis. Ce Prince l'honora tellement de son estime, qu'il le donna pour compagnon d'étude à ses enfans, & le mit ainsi à même de profiter de l'instruction des précepteurs qu'il leur avoit donnés. *Linacre* fit les plus grands progrès dans la Langue Grecque sous *Demetrius Chalchondyle*, & se perfectionna dans la Latine sous *Ange Politien.* Au sortir de Florence, il passa à Rome où il se fit également estimer, mais sur-tout d'*Hermolaus Barbarus* qui lui procura le plaisir de voir les précieux Manuscrits de la Bibliotheque du Vatican.

L'Angleterre revit avec plaisir un citoyen qui avoit pris chez l'étranger un goût extrêmement délicat pour les Sciences, & qui cherchoit à l'inspirer aux autres. Sa Latinité passa pour la plus pure & la plus polie; elle auroit été parfaite, si ce qu'il a écrit en cette Langue n'eût pas tant senti le travail. *Erasme*, qui parle de *Linacre* avec beaucoup d'estime & fait même un grand éloge de ses Ouvrages, lui

reproche, ainſi que *Paul Emile*, d'avoir rendu ſes Livres moins parfaits à force de les limer. Mais *Linacre* n'étoit encore qu'un ſavant Littérateur ; bientôt il devint Médecin. Comme il parloit & écrivoit le Grec avec une facilité admirable, la lecture des Ouvrages de *Galien* qu'il fit dans les originaux, lui inſpira le goût qu'il prit pour la Médecine. Il fit une étude ſuivie de cette Science après ſon retour en Angleterre, & ne tarda pas à être reçu Docteur dans l'Univerſité d'Oxford, où il enſeigna avec diſtinction. Toujours plein du deſir de former les jeunes gens dans l'Art ſalutaire dont il leur dictoit les principes, dès qu'il étoit deſcendu de la Chaire, il s'informoit exactement du caractere de ſes auditeurs; & ceux en qui il trouvoit de la conduite, de l'eſprit, du goût pour l'étude, de l'émulation pour ſurpaſſer leurs condiſciples, il les aidoit de ſes conſeils, les animoit par ſon eſtime, leur ouvroit même ſa bourſe, quand ils manquoient de fortune. Un tel homme méritoit des diſtinctions & des récompenſes; Henri VII le nomma ſon Médecin ordinaire, & Henri VIII, ſon fils, le continua dans le même emploi.

On doit pluſieurs Ouvrages à *Linacre*; on lui doit encore la Traduction de quelques Livres de *Galien* qu'il a mis de Grec en Latin. Parmi les uns & les autres, les principaux ſont :

De emendata Latini ſermonis ſtructurâ.

Rudimenta Grammatices. Ces Ouvrages lui appartiennent.

Interpretatio Librorum trium Galeni de Temperamentis.

De Pulſuum uſu.

De naturalibus facultatibus.

De ſanitate tuendâ.

De ſymptomatum differentiis & eorum cauſis.

De inæquali temperie.

De methodo medendi. Tout cela eſt de *Galien*.

Notre Médecin mourut à Londres le 21 Octobre 1524, âgé de 64 ans : on aſſure qu'il s'étoit fait Prêtre ſur la fin de ſa vie. Il fut honorablement enterré dans l'Egliſe de Saint Paul. Les Univerſités d'Oxford & de Cambridge lui doivent des établiſſemens bien avantageux à la Médecine. Il laiſſa les fonds néceſſaires pour l'entretien de deux Profeſſeurs dans chacune de ces Académies. Mais ſuivant le Docteur *Freind*, il fit quelque choſe de plus pour la Médecine. Cette Science étoit dans l'humiliation du tems de *Linacre*; il voyoit avec peine que des Moines ignorans, & des Empiriques plus ignorans encore, ſe mêloient de la pratiquer au grand préjudice des malades qu'ils trompoient. A Londres, c'étoit l'Evêque, ou le Doyen de Saint Paul, qui examinoit & recevoit les Médecins à la Licence ; chaque Evêque en agiſſoit de même dans ſon Dioceſe. Pour arrêter le cours de ces abus, il parut à *Linacre* qu'il importoit que des hommes d'une capacité reconnue fuſſent les ſeuls juges dans une matiere auſſi intéreſſante pour le bien public. A cet effet, il conçut le projet de fonder le College des Médecins de Londres ; & profitant de la faveur dont il jouiſſoit à la Cour, principalement auprès du Cardinal *Wolſey*, il obtint des Lettres patentes du Roi pour cet établiſſement qui fut confirmé par le Parlement. Ses Collegues raſſemblés ſongerent à ſe choiſir un Chef ; le ſort ne pouvoit manquer de tomber ſur *Linacre* qui fut le premier Préſident

de cette Compagnie. Mais voulant donner de nouvelles preuves de son zele pour la solidité d'un établissement aussi utile qu'il étoit nécessaire, il légua sa maison au College, afin que les assemblées qui s'y étoient tenues de son vivant, continuassent encore de s'y faire après sa mort. Ce fut pour conserver la mémoire de ces grands bienfaits, que *Jean Kaye* ou *Caïus* composa cet éloge funebre :

THOMAS LINACRUS
REGIS HENRICI VIII MEDICUS ;
Vir Græcè & Latinè,
Atque in Re Medicâ longè eruditissimus ;
Multos ætate suâ languentes, & qui jam vitam desponderant,
Vitæ restituit.
Multa Galeni Opera
In Latinam Linguam, mirâ & facili facundiâ vertit :
Egregium opus de emendata structura Latini sermonis,
Amicorum rogatu,
Paulò antè mortem edidit.
Medicinæ Studiosis Oxoniæ publicas Lectiones duas,
Cantabrigiæ unam,
In perpetuum stabilivit.
In hac Urbe
Collegium Medicorum fieri suâ industriâ curavit,
Cujus & Præsidens proximus electus est.
Fraudes, dolosque mirè perosus ;
Fidus amicis ; omnibus juxta charus :
Aliquot annos antequam obiret Presbyter factus,
Plenus annis ex hac vita emigravit,
Multùm desideratus,
Annô Domini 1524, *die* 21 *Octobris.*
Vivit post Funera Virtus.
THOMÆ LINACRO CLARISSIMO VIRO
JOANNES CAÏUS
Posuit Annô 1557.

LINDEN. Voyez VANDER LINDEN.

LINDERN (François-Balthasar) fit la Médecine à Strasbourg dès le commencement de ce siecle. Comme il avoit soigneusement étudié toutes les parties de cette Science, & qu'il s'en occupoit encore au milieu des courses d'une nombreuse pratique, il écrivit différens Ouvrages que le public reçut avec plaisir. On fait cas de l'Ostéologie qu'il mit au jour en 1710. Il fit imprimer à Strasbourg en 1728, *in*-8, son *Tournefortius Alsaticus, cis & trans Rhenanus.*

Le

Le même Ouvrage reparut en 1747, ſous le titre d'*Hortus Alſaticus, plantas in Alſatia naſcentes deſignans. Argentinæ*, *in*-8. Il comprend un grand nombre de plantes, parmi leſquelles on en trouve pluſieurs nouvelles dans la claſſe des aquatiques, avec de belles figures. Ce Médecin a auſſi écrit quelques Traités en Allemand, comme celui qui fut publié à Strasbourg en 1736, *in*-4, ſous le titre de *Venus Spiegel*, ou Méthode de guérir les maux vénériens.

LINDHOUT, (Henri DE) Médecin natif de Bruxelles, fit ſa profeſſion à Hambourg vers la fin du XVI ſiecle. Il s'éleva au deſſus des préjugés qui avoient établi la néceſſité de l'union de l'Aſtrologie à la Médecine. Ce faux ſyſtême étoit ſi univerſellement répandu de ſon tems, qu'on en faiſoit dépendre la cure de la plupart des maladies. La ſaine doctrine en ſouffroit, & les malades en étoient ſouvent les triſtes victimes. Ce fut pour deſſiller les yeux au public, que *Lindhout* mit au jour les Ouvrages ſuivans :

Speculum Aſtrologiæ, in quo vera Aſtrologiæ fundamenta & Genethliacæ Arabum doctrinæ vanitates demonſtrantur. Hamburgi, 1597, *in*-4.

Tractatus Aſtrologicus, ſeu, Introductio in Phyſicam Judiciariam. Lipſiæ, 1618, *in*-4.

LINNÉ, dit LINNÆUS, (Charles VON) eſt un de ces hommes rares que notre ſiecle a vu naître, & dont le génie ſupérieur n'a ceſſé juſqu'aujourd'hui d'éclairer la Médecine. Ses talens lui ont ouvert l'entrée de l'Académie des Sciences de Paris, de l'Académie des Curieux de la Nature, ainſi que de celles de Montpellier, de Stockholm, de Berlin, d'Upſal, &c. Le Roi de Suede, qui l'a mis au nombre de ſes Médecins, l'a nommé à la Chaire de Botanique en l'Univerſité d'Upſal, à qui *Linnæus* a procuré la plus grande célébrité. Réformateur de la méthode de *Tournefort*, il en a imaginé une nouvelle pour la diviſion des plantes en claſſes, en genres & en eſpeces. Les différentes parties qui ſervent à la fructification lui ont fourni les regles qu'il a ſuivies. Il a propoſé vingt-quatre claſſes de plantes qui viennent ſe ranger d'elles-mêmes dans la place qui leur convient, ſoit dans les claſſes, ſoit dans les ſous-diviſions. L'Auteur a été cependant obligé d'employer de nouveaux mots, inconnus aux Botaniſtes qui l'ont précédé; mais comme ces mots ne ſont point employés pour déſigner les plantes en particulier, & que d'ailleurs ils ſont tous tirés du différent arrangement des parties de la fructification, bien loin de charger la mémoire d'une nouvelle nomenclature, ils ne ſervent qu'à fixer les idées & à favoriſer la libre application des principes de cet Auteur.

Outre la commodité qui réſulte de la méthode de *Linnæus*, on y trouve encore un autre avantage. Des expériences réitérées ont appris que les plantes qui portent des caracteres communs, poſſedent auſſi à-peu-près des vertus analogues. C'eſt ainſi que la ſous-diviſion *Monogynia* de la claſſe nommée *Tetrandria*, contient des plantes aſtringentes & diurétiques. Les plantes de la claſſe appellée *Monodelphia* ſont comptées entre les mucilagineuſes & les émollientes. Les plantes ameres & ſtomachiques appartiennent à la claſſe nommée *Gynandria*, &c.

C'eſt par la continuité d'un travail bien entendu que ce Médecin a mérité

d'être mis au nombre de ceux qui ont illustré la Botanique. Les nombreux Ouvrages qu'il a donnés sur cette matiere, le feront vivre long-tems dans la mémoire des Savans. Je n'entreprendrai point de donner les titres de tous les Ecrits que nous lui devons. Je passerai sous silence ce grand nombre de dissertations intéressantes, en forme de Theses, qui roulent la plupart sur la Botanique, parce qu'on les trouve dans ses *Amœnitates Academicæ;* je ne dirai rien non plus des Ouvrages publiés en Langue Suédoise, parce que cette Langue étant peu connue dans les contrées savantes de l'Europe, ces Traités ne peuvent être utiles qu'à ceux qui la parlent. Je me borne donc à la notice suivante:

Systema Naturæ, sistens Regna tria Naturæ in classes, ordines, genera & species redacta, tabulisque æneis illustrata. Lugduni Batavorum, 1735, *in-folio*, 1756, *in*-8. *Holmiæ*, 1740, 1748, 1766, *in*-8. *Parisiis*, 1744, *in*-8. *Lipsiæ*, 1748, *in*-8. *Hallis*, 1749, *in*-8. Ce fut par ce Traité que l'Auteur débuta pour la réforme de la Botanique. Son systême n'eut cependant pas l'avantage de plaire à tous les Naturalistes, parce qu'ils trouverent que la méthode qu'il avoit imaginée pour le Regne Végétal, ne pouvoit point également être appliquée aux deux autres Regnes.

Musa Cliffortiana florens Hartecampi propè Harlemum. Lugduni Batavorum, 1736, *in*-4, avec figures.

Bibliotheca Botanica recensens Libros plus mille de plantis huc usque editos, secundùm systema Authorum naturale dispositos, additis editionis locô, tempore, formâ; linguâ. Amstelodami, 1736, 1741, *in*-8, avec les *Fundamenta Botanica* du même Auteur. *Halæ Salicæ*, 1747, *in*-8.

Hortus Cliffortianus plantas exhibens, quas in Hortis tàm vivis, quàm siccis Hartecampi in Hollandia coluit Vir nobilissimus & generosissimus Georgius Clifford, *Juris utriusque Doctor, cum tabulis æneis* 36. *Amstelodami*, 1737, *in-folio*.

Viridarium Cliffortianum in quo exhibentur plantæ omnes, quas vivas aluit Hortus Hartecampensis annis 1735, 1736, 1737, *indicatæ nominibus ex Horto Cliffortiano depromptis. Amstelodami*, 1737, *in*-8.

Critica Botanica, in qua nomina plantarum examini subjiciuntur. Lugduni Batavorum, 1737, *in*-8. Il y fait voir la nécessité de changer les noms dans les genres & dans les especes des plantes.

Flora Laponica exhibens plantas per Laponiam crescentes, secundùm systema sexuale collectas. Amstelodami, 1737, *in*-8. C'est le fruit du voyage qu'il fit en 1732 en Laponie, d'où il rapporta 536 plantes.

Genera plantarum, earumque characteres naturales secundùm numerum, figuram, situm & proportionem omnium fructificationis partium. Lugduni Batavorum, 1737, *in*-8, & avec des augmentations, 1742, *in*-8. *Parisiis*, 1743, 1748, *in*-8. *Holmiæ*, 1754, *in*-8. Cette édition a été corrigée & augmentée par l'Auteur. *Ibidem*, 1764, *in*-8.

Corollarium generum plantarum, exhibens genera plantarum LX. addenda prioribus characteribus expositis in generibus plantarum. Accedit methodus sexualis sistens genera plantarum secundùm mares & fœminas, in classes & ordines redacta. Lugduni Batavorum, 1737, *in*-8.

Classes plantarum, seu, systemata plantarum omnia à fructificatione desumpta. Pars secunda Fundamentorum Botanicorum. Lugduni Batavorum, 1738, *in*-8.

Oratio de necessitate peregrinationum intrà patriam, cum Elencho animalium per Sueciam observatorum. Accedunt Joannis Browallii *examen epicriseos Siegesbeckianæ in systema plantarum sexuale*, & Joannis Gesneri *Dissertationes de partium vegetationis & fructificationis structurâ, differentiâ & usu. Lugduni Batavorum*, 1743, *in*-8.

Oratio de incrementis Telluris habitabilis. Lugduni Batavorum, 1744, *in*-8. Par la raison que la terre a été entierement couverte d'eau dans les jours de la Création, & que cet amas d'eau s'est retiré pour laisser la terre à découvert, il prétend que les mers continuent de se retirer insensiblement vers leur lit, & qu'elles augmentent ainsi l'espace de la terre habitable.

Flora Suecica exhibens plantas per Regnum Sueciæ crescentes. Leidæ, 1745, *in*-8. *Upsaliæ*, 1745, *in*-8.

Fauna Suecica sistens animalia Sueciæ Regni, Quadrupedia, Aves, Amphibia, Pisces, Insecta, Vermes. Holmiæ & Lugduni Batavorum, 1746, *in*-8, avec figures.

Vires plantarum. Upsaliæ, 1747, *in*-4.

Flora Zeilanica sistens plantas Indicas Zeilanæ Insulæ, quæ olim ab anno 1670 *ad* 1677 *lectæ fuere à Paulo Hermanno. Stockholmiæ*, 1747, *in*-4. *Amstelodami*, 1748, *in*-4, avec figures. Les plantes recueillies par *Hermann* dans l'Isle de Ceylan & qu'il avoit arrangées en trois volumes *in-folio*, sont heureusement tombées en mains de *Linnæus* qui, à l'aide du *Musæum Zeilanicum* ou *Catalogus plantarum in Zeilana spontè nascentium*, publié à Leyde en 1717, s'est trouvé en état de les disposer par genres & especes, suivant sa méthode.

Hortus Upsaliensis, exhibens plantas exoticas Horto Upsaliensis Academiæ à se illatas ab anno 1742 *ad* 1748. *Stockholmiæ*, 1748, *in*-8, avec figures. *Amstelodami*, 1748, *in*-8.

Flora œconomica. Upsaliæ, 1748, *in*-4. En Suédois, à Stockholm, 1749, *in*-8.

Materia Medica secundùm genera, loca, nomina, qualitates, vires, differentias, durationes, simplicia, modos, usus, synonyma, culturas, præparata, potentias, composita. Holmiæ, 1749, 1763, *in*-8.

Amœnitates Academicæ, seu, Dissertationes variæ Physicæ, Medicæ, Botanicæ. Holmiæ & Lipsiæ, 1749-1760, cinq volumes *in*-8, avec figures. Le premier volume à paru à Leyde en 1749, le second à Amsterdam en 1752, le troisieme à Amsterdam & à Leyde en 1756, *in*-8. C'est un Recueil des Dissertations Académiques que les Ecoliers de l'Université d'Upsal ont soutenues sous la présidence de *Linnæus*.

Pan Suecicus. Upsaliæ, 1749, *in*-4. Il y examine la nature des plantes les plus propres à la nourriture du Bétail.

Semina Muscorum. Ibidem, 1750, *in*-4.

Philosophia Botanica, in qua explicantur fundamenta Botanica, cum definitionibus partium, exemplis terminorum, observationibus rariorum. Stockholmiæ, 1751, *in*-8, avec figures. *Viennæ Austriæ*, 1763, *in*-8.

Species plantarum exhibentes plantas ritè cognitas ad genera relatas, cum differentiis specificis, secundùm Systema sexuale digestas. Holmiæ, 1753, deux volumes *in* 8. *Vindobonæ*, 1764, deux volumes *in*-8.

Essai sur l'Histoire de la nature, de l'art & de l'économie, publié sur les expériences de plusieurs Provinces de Suede. En Allemand, 1756, *in*-8.

Animalium Specierum in classes, ordines, genera & species methodica dispositio, additis characteribus, differentiis, atque synonymis. Lugduni Batavorum, 1759, *in*-8.
Instructio peregrinatoris. Ibidem, 1762, *in*-4.

LINSENBAHRT (Rosinus Lentilius, en Allemand) Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, sous le nom d'*Oribase*, étoit Médecin. Il naquit le 3 Février 1657 à Waldenbourg dans le Comté de Hohenlohé. A l'âge de 14 ans, il commença ses études à Heidelberg, & il alla les continuer à Jene, où il se rendit en 1673. Mais comme il manqua bientôt de moyens pour subsister honnêtement, il prit le parti de s'engager l'année suivante, en qualité de Précepteur, dans une Campagne à portée de Leipsic, & il y demeura jusqu'en 1677. Delà il se mit à voyager & chercha fortune à Rostock, à Wismar, à Lubeck, à Dantzick, à Konigsberg, à Mittau en Courlande ou il s'arrêta, s'étant encore engagé en qualité de Précepteur dans cette derniere ville. Foible ressource pour un homme de mérite, sur le pied où étoient alors la plupart des Précepteurs en Allemagne & dans les pays voisins. Pour se donner plus de considération, *Linsenbahrt* se mit en même tems à exercer la Médecine; & comme il la fit avec assez de succès, le Marquis d'Anspach lui accorda la place de Physicien de la ville de Creilsheim en Franconie. Il s'y rendit en 1680, après avoir pris le degré de Licence en Médecine à Altorf. De ce premier poste, il passa, en 1685, à un pareil dans la ville de Nordlingen en Suabe; mais l'ayant abandonné en 1698 pour aller s'établir à Stutgard, le Marquis de Dourlach le nomma son Médecin ordinaire & l'attira ainsi à sa Cour. Il revint cependant à Stutgard, lorsque ce Prince se refugia à Bâle à cause de la guerre, & il y remplit la charge de Physicien, avec le titre de Médecin honoraire du Duc de Wirtemberg, dont il devint enfin premier Médecin en 1711. Le fils de ce Prince passa peu de tems après à Turin; & comme il reçut ordre de voyager en d'autres pays, *Linsenbahrt* alla le rejoindre dans la Capitale du Piémont. Ce Médecin partit de cette ville avec le jeune Prince en 1713; il l'accompagna dans les Pays-bas, en Espagne & en France, & le ramena en parfaite santé dans ses Etats en 1716. Ce fut seulement alors que cet homme put jouir du repos qu'il avoit si souvent souhaité, mais que ses courses avoient toujours interrompu. Il se borna à faire tranquillement la Médecine, & il en continua l'exercice jusqu'à sa mort arrivée le 12 de Février 1733.

Linsenbahrt eut des opinions singulieres. Grand partisan des médicamens, surtout des absorbans, des aromates, des sudorifiques, il étudia toute sa vie la Matiere Médicale, qu'il regarda comme la principale partie de l'Art de guérir. Il est le premier qui ait parlé de l'usage interne de l'Arsénic pour la cure de la fievre intermittente. Mais il faisoit si peu de cas de l'Anatomie & des Observations des Anciens, qu'il ne croyoit pas qu'elles fussent nécessaires pour éclairer le Médecin dans la pratique. Mauvais interprete de ce passage de *Celse : Differunt pro natura locorum genera Medicinæ*, il se plaignoit de ce que les Médecins traitoient leurs malades, conformément aux principes que leur avoient

inculqué des Maîtres qui habitoient des climats différens. Il auroit voulu que les jeunes gens qui se livrent à l'étude de la Médecine, revinssent étudier dans une Université voisine du climat où ils avoient intention de pratiquer. Il recommandoit aux habitans de la Souabe de lire avec précaution les Médecins de la Basse-Saxe, & sur-tout ceux de la Hollande.

Antiphlébotomiste décidé, il fit tous ses efforts pour bannir la saignée de la pratique de la Médecine; il se récria spécialement contre la coutume des Allemands qui se font saigner vers les équinoxes, & il publia à ce sujet un Ouvrage écrit en sa Langue maternelle, qui parut à Ulm en 1692, *in*-8. Il en publia d'autres en Latin, sous ces titres :

Tabula Consultatoria Medica. Ulmæ, 1696, *in*-8. Il s'étend sur la maniere dont les Médecins doivent examiner les malades qui demandent leurs conseils, & fait voir tout le fruit qu'on peut tirer de leurs réponses, pour reconnoître la nature du mal, combiner les indications & les contre-indications, & diriger la cure avec plus de certitude.

Miscellanea Medico-Practica tripartita. Ulmæ, 1698, *in*-4.

De Hydrophobiæ causâ & curâ, Dissertatio. Ibidem, 1700, *in*-8.

Eteodromus Medico-Practicus anni 1709. *Studgardiæ*, 1711, *in*-4. C'est un Journal exact de ses cures & consultations, pendant l'année 1709, & généralement de tout ce qui lui est arrivé concernant sa profession durant le même tems.

Jatromnemata Theoretico-Practica. Ibidem, 1712, *in*-8. Il passe en revue les devoirs des Médecins pensionnés par les villes d'Allemagne. Il veut qu'ils donnent les mêmes soins aux habitans qui sont en santé qu'aux malades; qu'ils travaillent à convaincre le peuple de la superstition sur laquelle l'administration de certains remedes est fondée; qu'ils prennent inspection de la conduite, des mœurs, & de la pratique des jeunes Médecins, &c. Ce projet de réforme fait le sujet des Dissertations jointes au corps de l'Ouvrage. On trouve dans celui-ci quantité d'Observations calquées sur sa méthode curative, si susceptible elle-même de la réforme que les grands Maîtres de nos jours ont portée dans la Théorie qui a été si long-tems du goût des Médecins Allemands.

LINUS, ancien Poëte, passe pour avoir été précepteur d'*Orphée*. On lui a attribué quelques connoissances en Médecine, par la raison qu'il a écrit des arbres & des fruits: mais on peut avoir déja remarqué dans le cours de ce Dictionnaire, qu'anciennement peu de chose faisoit regarder un homme comme Médecin. Le grand intervalle qui sépare notre siecle de ces tems ténébreux, n'a presque point changé la façon de penser de nos contemporains sur la qualification de Médecin. La principale différence consiste en ce qu'anciennement quelques connoissances relatives à l'Art de guérir faisoient placer un homme dans la classe des Médecins, sans que jamais il eût aspiré à ce rang; aujourd'hui, sans rien savoir de cet Art, de tous le plus difficile comme le plus important, tout le monde s'affiche comme Médecin, & donne des conseils qui ne sont que trop suivis par la multitude.

LIPARI, (Michel) Docteur en Philoſophie & en Médecine dans le XVII ſiecle, étoit de Meſſine en Sicile. Quoiqu'il fût Prêtre, il exerça la profeſſion de Médecin dans ſa ville natale & à Naples, & il s'en acquitta avec diſtinction; il enſeigna même la Théorie avec beaucoup d'applaudiſſement dans la Chaire de Lecteur ordinaire à Meſſine. En 1664 & 1665, il eut quelques démêlés littéraires avec le célebre *Malpighi*, & il ſe meſura avec lui à l'occaſion d'un Ouvrage qu'il avoit publié ſous ce titre :

Galeniſtarum triumphus novatorum Medicorum inſanias funditùs eradicans. Coſentiæ, 1665, *in*-4. *Venetiis*, 1666, *in*-4, avec une Lettre à *Laurent Bellini*. Notre Auteur attaque vivement la doctrine de ſes contemporains, contre qui il lance les traits les plus mordans.

Son eſprit n'étoit pas ſeulement remuant du côté des Sciences, il l'étoit encore du côté des affaires; car s'étant impliqué dans les troubles de la guerre qui déſola le Royaume de Sicile, après que la ville de Meſſine eut imploré la protection de la France contre le deſpotiſme des Vice-Rois Eſpagnols, il eut la tête tranchée le 10 Mars 1676.

LIPENIUS (Martin) naquit le 11 Novembre 1630 à Gorick dans la nouvelle Marche. Son pere, qui étoit laboureur, le pouſſa dans les études & lui fit prendre des grades en Philoſophie à Wittemberg. *Lipenius* ſe borna à la Littérature, & paſſa la plus grande partie de ſa vie à Hall en Saxe, à Stétin & à Lubeck, où il remplit les places de ſous-Principal & de Principal des Colleges de ces différentes villes. Il mourut dans la derniere le 6 de Novembre 1692, & laiſſa pluſieurs Ouvrages, parmi leſquels on remarque une Bibliotheque de Théologie, de Droit, de Philoſophie & de Médecine, ou un Catalogue des matieres qui concernent ces Sciences, avec les Ouvrages & les noms des Auteurs qui en ont traité. Ce Catalogue eſt en ſix volumes *in-folio*. Le dernier qui roule ſur la Médecine, eſt intitulé :

Bibliotheca realis Medica omnium materiarum, rerum & titulorum in univerſa Medicina occurrentium, ordine alphabeticô ſic diſpoſita, ut primô ſtatim intuitu tituli, & ſub titulis Autores Medici, juſtâ velut acie collocati, in oculos ſtatim & animos incurrant. Accedit index Autorum copioſiſſimus. Francofurti ad Mœnum, 1679.

LIPPENS (Jacques) naquit à Gand vers l'an 1620. A peine eut-il achevé ſon cours d'Humanités, qu'il ſe laſſa de l'étude; mais dès qu'il en eut repris le goût, il s'appliqua à la Médecine & alla prendre les leçons des Profeſſeurs qui l'enſeignoient à Padoue. Entre les autres Maîtres qu'il ſuivit dans la célebre Univerſité de cette ville, il eut l'avantage d'être diſciple du ſavant *Jean Veſlingius*, ſous lequel il fit les plus grands progrès. Il étudioit encore avec cette ardeur qui lui avoit mérité les applaudiſſemens de ſes Maîtres, lorſque le manquement d'argent rallentit tout-à-coup ſon zele, par le déſeſpoir de ne pouvoir faire face aux fraix de ſa promotion. Mais Antoine Bombardini calma ſes allarmes. *Lippens* trouva dans la perſonne de ce noble Vénitien un protecteur généreux, qui lui fournit les moyens de parvenir au Doctorat. Revêtu du titre de Docteur, il revint à Gand au plus tard en 1651, s'y maria, & s'occupa de l'exercice de

ſa profeſſion pendant plus de trente ans. Pour faire diverſion aux travaux de la pratique, il s'amuſa de la Poéſie. Il y avoit du goût; ce qu'il a fait eſt cependant d'une beauté médiocre, & conſiſte principalement en éloges, dont on a publié le Recueil à Gand en 1683, *in*-8, ſous le titre de *Poëmatum Promulſis.*

LIPSTORP (Chriſtophe) étoit de Lubeck, où il vint au monde le 19 Septembre 1634. Il étudia à Roſtock & à Jene, & après avoir voyagé en Allemagne, en Hollande & en Italie, il fut reçu Docteur en Médecine à Padoue en 1656. Il revint alors dans ſa patrie, où il fit ſa profeſſion juſqu'en 1661, qu'il paſſa à Stade en qualité de Phyſicien. Mais il abandonna cet emploi en 1683, pour aller ſe fixer à Hambourg, & il y mourut ſubitement le 17 Août 1690, auprès d'un malade pour qui il écrivoit la recette de quelque médicament. Ce Médecin a donné pluſieurs petits Ouvrages tant en Allemand qu'en Latin.

Guſtave-Daniel Lipſtorp, ſon fils, vit le jour à Stade le 7 Décembre 1664. Après avoir étudié la Médecine à Francfort ſur l'Oder, il ſuivit l'exemple de ſon pere & voyagea en Hollande, où il prit le bonnet de Docteur à Leyde en 1687, paſſa enſuite en Angleterre, en France & en Italie. A ſon retour en Allemagne, il ne tarda pas à être occupé; car ſa ville natale le nomma à l'emploi de ſon Médecin en 1689.

Les Hiſtoriens parlent auſſi d'*Henri Lipſtorp* né à Roſtock en 1666. Il s'appliqua d'abord à l'étude du Droit; mais ſon goût le porta enſuite vers la Médecine, dont il commença le cours dans ſa patrie, le continua à Jene & à Leyde, & alla le finir à Utrecht en 1692, par la réception des honneurs du Doctorat. Peu content des connoiſſances qu'il avoit priſes dans les Ecoles de ces Univerſités, il voulut voir la maniere dont la Médecine étoit traitée ailleurs. A cet effet, il parcourut l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie, la Boheme, & ne vint ſe fixer à Lubeck en 1694, qu'après avoir pleinement ſatisfait une curioſité auſſi louable. Cette ville ne jouit pas long-tems de l'avantage de poſſéder ce Médecin. A peine y avoit-il fait ſentir tout ce qu'il valoit, que la mort l'enleva à ſes habitans le 9 de Février 1701.

LISIMACHUS, Médecin cité par le Scholiaſte de *Nicandre*, étoit un des ardens Sectateurs de la doctrine d'*Hippocrate.*

LISTER, (Matthieu) de la Province d'Yorck en Angleterre, fut reçu Docteur en Médecine à Bâle, & incorporé à Oxford le 15 de Mai 1605. Jacques I le nomma Médecin de la Reine; il paſſa enſuite, dans la même qualité, au ſervice de Charles I, qui le créa Chevalier le 11 Octobre 1636. *Liſter* étoit Préſident du College Royal des Médecins de Londres, lorſqu'il mourut en 1657, à l'âge de 92 ans.

Il y eut pluſieurs Médecins de la même famille, entre les autres, *Edouard Liſter* natif de Wakefield dans la Province d'Yorck. Il pratiqua long-tems à Londres, où il mourut le 27 Mars 1620. *Joſeph Liſter*, ſon frere, fut auſſi Docteur en Médecine & l'un des plus célebres Praticiens de la ville d'Yorck: mais celui, dont je vais parler, les a ſurpaſſés tous en mérite & en réputation,

LISTER, (Martin) habile Naturaliſte qui étoit d'Yorck, fut reçu dans la Société Royale de Londres le 2 Novembre 1671. On lui avoit donné la meilleure éducation avant de l'envoyer étudier la Médecine à Cambridge ; il y fit de grands progrès qu'il alla continuer en France. A ſon retour en Angleterre, il exerça ſa profeſſion dans ſa ville natale ; mais ayant pris la réſolution de ſe fixer à Londres, il ſe rendit à Oxford pour y prendre le bonnet de Docteur, qu'il reçut le 5 Mars 1683. Delà il vint dans la Capitale, où il obtint l'entrée du College Royal, & ne tarda pas à être connu pour tout ce qu'il valoit. En 1698, il accompagna le Comte de Portland en France. Ce voyage lui mérita une place parmi les Médecins de la Reine Anne, ſous le regne de laquelle il mourut au commencement de ce ſiecle. On a de lui quelques Mémoires dans les Tranſactions Philoſophiques, & pluſieurs Ouvrages ſur l'Hiſtoire Naturelle des Animaux, ſur les Eaux Minérales de l'Angleterre & ſur la Médecine. Voici les titres & les éditions de ces Ouvrages :

Hiſtoriæ Animalium Angliæ Tractatus tres. Unus de Araneis. Alter de Cochleis, tùm terreſtribus, tùm fluviatilibus. Tertius de Cochleis marinis. Quibus adjectus eſt quartus de Lapidibus ejuſdem Inſulæ ad Cochlearum quandam imaginem figuratis. Londini, 1678, *in*-4. Le Traité des Araignées l'emporte ſur les autres, par les détails intéreſſans qu'il donne ſur tout ce qui a rapport à ces inſectes & à leurs différentes eſpeces.

De Fontibus Medicatis Angliæ Exercitatio nova & prior. Eboraci, 1682, *in*-8. *Francofurti & Lipſiæ*, 1684, *in*-8.

De Fontibus Medicatis Angliæ Exercitatio altera. Londini, 1684, *in*-8. Les deux enſemble, *Lugduni Batavorum*, 1686, *in*-8.

Joannis Goëdartii de Inſectis opus in methodum redactum cum notulis. Londini, 1685, *in*-8, avec l'Ouvrage de *Liſter* qui eſt intitulé : *Appendix ad Hiſtoriam Animalium Angliæ, unà cum Scarabeorum Anglicanorum quibuſdam Tabulis mutis.* Il y a corrigé les fautes qui lui étoient échappées dans ſon premier Traité ſur l'Hiſtoire des Animaux de l'Angleterre.

Hiſtoria Conchyliorum. Londini, 1685, 1693, *in-folio*, en cinq parties, avec 1057 figures, dont le deſſin eſt de la main des filles de l'Auteur.

Exercitatio Anatomica, in qua de Cochleis maximè terreſtribus & Limacibus agitur. Ibidem, 1694, 1696, *in*-8, avec figures.

Sex Exercitationes Medicinales de quibuſdam morbis chronicis. Londini, 1694, 1697, *in*-8. *Francofurti*, 1696, *in*-8. Il y traite de l'Hydropiſie, contre laquelle il recommande l'uſage des purgatifs les plus forts ; du Diabétès ; de l'Hydrophobie ; de la Vérole, dont il ne diſconvient pas que le mercure ſoit le remede ſpécifique, mais il ajoute que le mercure a beſoin lui-même d'un antidote, & que cet antidote, c'eſt le Guaiac ; du Scorbut ; des maladies arthritiques ; de la Pierre ; de la petite Vérole, pour la guériſon de laquelle il vante autant les Alexipharmaques, qu'il condamne la méthode rafraîchiſſante.

Exercitatio Anatomica altera de Buccinis fluviatilibus & marinis. Accedit Exercitatio Medicinalis de variolis. Londini, 1695, *in*-8.

Conchyliorum bivalvium utriuſque aquæ Exercitatio Anatomica tertia. Accedit Diſſertatio Medicinalis de Calculo humano, Londini, 1696, *in*-4.

Voyage

Voyage de Paris de 1698. En Anglois, Londres, 1699, *in*-8. Cet Ouvrage curieux & intéressant est rempli d'anecdotes sur l'état de la Médecine & de la Chirurgie en France.

Sanctorii Sanctorii de Statica Medicina Aphorismorum sectiones septem, cum Commentario Listeri. Londini, 1701, *in*-12. *Lugduni Batavorum*, 1711, *in*-12.

Dissertatio de Humoribus. Londini, 1709, *in*-8. *Amstelodami*, 1711, *in*-8. Il passe en revue les humeurs du corps humain & assure que le chyle est la matiere de toutes les sécrétions. Comme il soutient que les nerfs sont solides & non creux, il nie l'existence des esprits animaux; il ravale même le cerveau au point de le regarder comme l'organe sécrétoire de la pituite. *Drake* & *Ruysch* qui ne pensoient point ainsi, sont traités assez durement dans cette dissertation.

De Scarabeis Britannicis Appendix. Londini, 1710, *in*-4, avec l'Histoire des insectes de *Jean Ray*.

On doit encore à *Lister* une édition de *Cælius Apicius*, intitulée: *De obsoniis & condimentis Libri decem.* Elle parut à Londres, & fut ensuite donnée au public à Amsterdam, en 1709, *in*-8.

LITTRE, (Alexis) de Cordes dans l'Albigeois, vint au monde le 21 Juillet 1658. Son pere, Marchand de cette petite ville, eut douze enfans qui vécurent tous. Rien ne donne une meilleure éducation qu'une petite fortune, pourvu qu'elle soit aidée de quelque talent: la force de l'inclination, le besoin de parvenir, le peu de secours même, aiguisent le desir & l'industrie, & mettent en œuvre tout ce qui est en nous. *Littre* joignit à ces avantages un caractere très-sérieux, très-appliqué, & qui n'avoit rien de jeune que le pouvoir de soutenir beaucoup de travail. Sans tout cela, il n'eût pas subsisté dans ses études, qu'il fit à Villefranche en Rouergue chez les Peres de la Doctrine. Comme une grande économie, dit M. *de Fontenelle*, n'eût pas suffi à son entretien, il fallut qu'il répétât à d'autres écoliers, plus riches & plus paresseux, ce qu'on venoit presque dans l'instant de leur enseigner à tous, & il en tiroit la double utilité de vivre plus commodément, & de savoir mieux. Ses études finies à Villefranche, il se trouva un petit fonds pour aller à Montpellier, où l'attiroit la grande réputation des Ecoles de Médecine. Il y fit des progrès rapides. Mais l'Anatomie fut la partie à laquelle il s'adonna avec plus de goût. Le desir de se perfectionner dans la dissection l'engagea à se rendre à Paris, où il se lia avec un Chirurgien de la Salpétriere, avec qui il disséqua dans l'Hôpital, pendant l'hiver de 1684, plus de deux cens cadavres. Il jouissoit déja d'une réputation qui lui attira un grand nombre d'étudians, qu'il instruisoit à proportion qu'il s'instruisoit lui-même. Comme il enseignoit sans titre, il fut traversé dans ses exercices; il se refugia au Temple, où, dit M. *de Fontenelle*, de plus grands criminels se mettent quelquefois à l'abri des privileges du lieu. Il crut y pouvoir travailler en sureté avec la permission de M. le Grand Prieur de Vendôme; mais un Officier subalterne, avec qui il n'avoit pas songé à prendre les mesures nécessaires, permit qu'on lui enlevât le trésor qu'il tenoit caché dans cet asyle, un cadavre qui l'occupoit alors. Cet enlevement, continue le célebre Historien de l'Académie des Sciences, se fit avec une pompe insultante: on triomphoit d'avoir arrêté les progrès d'un

jeune homme qui n'avoit pas droit de devenir ſi habile. Il eſſuya encore, en vertu d'une ſentence de M. de Laraynie, Lieutenant de Police, obtenue par les Chirurgiens, un ſecond affront, ſi c'en étoit un, du moins une ſeconde perte auſſi douloureuſe. Il fut ſouvent réduit à ſe rabattre ſur les animaux, & principalement ſur les chiens qui ſont les plus expoſés au ſcalpel, lorſqu'il n'y a rien de mieux à faire.

Cependant toutes ces diſgraces ne firent qu'accroître le goût que *Littre* avoit pour l'Anatomie. Les gens ſages en furent outrés, & les étudians, qu'une noble émulation excitoit au travail, ſe firent un honneur de ſuivre ſes leçons & d'y conduire leurs confreres. *Littre* leur communiquoit ſes découvertes, comme s'il eût voulu les partager avec eux. Il y avoit déja quinze ans qu'il continuoit ce genre d'exercice, lorſque ſes parens le preſſerent de retourner à Cordes. Mais quelle propoſition, s'écrie le grand *Fontenelle*, pour quelqu'un qui pouvoit demeurer à Paris, & qui ſur-tout avoit ſi peu beſoin de parenté! *Littre* continua ſon genre de vie ordinaire, & pour s'inſtruire toujours de plus en plus, il aſſiſta à toutes les conférences qu'on tenoit ſur les matieres qui l'intéreſſoient; il ſe trouva aux panſemens dans les hôpitaux; il ſuivit les Médecins dans leurs viſites; il fréquenta les Ecoles de Médecine. Il étoit entré en Licence l'an 1689, & il obtint le bonnet de Docteur en la Faculté de Paris l'an 1691.

Ce ne fut qu'à force d'habileté que *Littre* réuſſit dans ſa profeſſion; encore ne réuſſit-il que parmi ceux qui ſe contentoient de l'Art de la Médecine dénué de celui du Médecin. Sa vogue ne s'étendit point juſqu'à la Cour, ni juſqu'aux femmes du grand monde. Son laconiſme peu conſolant n'étoit d'ailleurs réparé, ni par ſa figure, ni par ſes manieres. Cependant *du Hamel*, qui ne jugeoit pas les hommes par la ſuperficie, ayant paſſé dans la Claſſe des Anatomiſtes au renouvellement de l'Académie des Sciences en 1699, nomma *Littre* pour ſon Eleve. En 1702, il n'étoit encore monté qu'à la qualité d'Aſſocié; mais une cure extraordinaire qu'il fit en ce tems-là dans la perſonne d'une femme, du ventre de laquelle il tira un fœtus par le fondement, lui mérita une eſtime générale comme Praticien, & peu de mois après, il fut fait Médecin au Châtelet. Cette place lui parut d'autant plus avantageuſe, qu'elle fourniſſoit des accidens rares à obſerver & beaucoup d'occaſions de diſſéquer.

Comme depuis les trois ou quatre dernieres années de ſa vie, il perdoit la vue de jour en jour, il vendit à des Médecins ou Chirurgiens Anglois & Hollandois les préparations anatomiques qu'il avoit faites de ſa main. Malgré la perte de la vue, il continua d'aſſiſter aux Aſſemblées de l'Académie. Le 1 de Février 1725, il fut frappé d'apoplexie, & mourut le 3, ſans avoir eu aucune connoiſſance dans tout cet eſpace de tems. M. *Littre*, ſon neveu, Lieutenant-Général de Cordes, fut ſon Légataire univerſel. Ce Médecin n'a donné aucun Ouvrage au public; tout ce qu'on a de lui conſiſte en ces Obſervations intéreſſantes qu'il a communiquées à l'Académie des Sciences depuis 1700 juſqu'en 1720, & que cette Compagnie a fait inſérer dans ſes Mémoires.

LLOYD ou LHUYD, (Humphrey) de Denbiga dans la Province de Galles en Angleterre, fut reçu Bachelier ès Arts en 1547. Il passa ensuite à l'étude de la Médecine, dans laquelle il fit tant de progrès, qu'il alla pratiquer cette Science dans sa patrie, où il mourut vers 1570. *Lhuyd* n'étoit pas seulement Médecin, il étoit Rhéteur, Philosophe & Antiquaire; il méritoit sur-tout cette derniere qualité par les grandes connoissances qu'il avoit des Antiquités Britanniques. On a de lui un Ouvrage *in*-4, intitulé : *De Mona Druidum insula antiquitati suæ restitutà*, & plusieurs autres en Anglois; comme un Calendrier avec les pronostics; Jugement des urines traduit du Latin; Trésor des pauvres de *Pierre d'Espagne*, avec les causes & les signes de chaque maladie. des Aphorismes d'*Hippocrate*.

Edouard Lhuyd, Garde du Cabinet d'Ashmol à Oxford, a écrit un bon Abrégé de l'Histoire des pierres, dont les noms sont disposés dans l'ordre des Botanistes. Il est intitulé :

Lithophylacii Britannici Ichnographia. Londini, 1699, *in*-8. On a encore de sa façon :

Archæologia Britannica. Oxonii, 1707, *in-folio*.

Et plusieurs Mémoires sur la Botanique dans les Transactions Philosophiques.

LOBB, (Théophile) célebre Médecin Anglois, s'est fait beaucoup de réputation dans ce siecle par les différens Ouvrages qu'il a donnés au public. Voici la notice qu'en donne le savant *de Haller*:

Rational methods of curing feavers deduced from the structure of the human body. Londres, 1734, *in*-8. Partisan de la Théorie de *Boerhaave*, sur laquelle il s'étend, il explique la nature, les causes & les effets de la fievre. Il considere la saignée sous différens points de vue, & ne paroît pas lui être bien favorable; car il ne l'admet que lorsqu'il s'agit de diminuer la masse surabondante, ou de procurer la spoliation, comme dit *Quesnay*, par la soustraction des globules rouges. *Lobb* craint si fort de pousser la saignée trop avant, qu'il ordonne d'arrêter le sang à la moindre apparence de foiblesse dans le pouls. Il auroit eu raison de craindre l'excès dans la saignée, s'il étoit vrai qu'en tirant six onces & deux gros de sang d'un homme pesant cent soixante livres, on peut diminuer les forces & l'action du cœur & des arteres d'environ un dixieme; s'il étoit vrai encore que l'évacuation de cinquante onces diminue les forces de six septiemes, c'est-à-dire, est au moment de les éteindre.

Treatise of the smallpox. Londres, 1731, 1748, *in*-8, avec des augmentations. En François, Paris, 1749, deux volumes *in*-12. Il propose de diriger la cure de façon que l'éruption ne suive point la fievre varioleuse.

Medical practice in curing feavers. Londres, 1735, *in*-8. Il distingue les fievres en trois classes. La premiere reconnoît pour cause la dissolution du sang, la seconde la coagulation, la troisieme est un mêlange de ces deux especes. Il n'admet guere le Quinquina, ni la saignée dans la cure, & leur préfere toujours les vomitifs. Dans la fievre catarrhale, il conseille les atténuans & tous les remedes qui, sans être trop incendiaires, augmentent le mouvement du sang. Ce Traité fut traduit & publié en François, Paris, 1757, deux volumes *in*-12.

Pratical Treatise of painfull distempers with some effectual methods in curing'em. Londres, 1739, *in*-8. Le contact des molécules acres & la pression de l'air sont, selon lui, les causes principales de la douleur. C'est d'après ce principe, qui n'est pas toujours vrai, qu'il ne veut, ni saignée, ni *Opium*, dans les cas où la douleur fait le symptôme le plus grave, ou tout au moins, le plus pénible au malade.

A Treatise on dissolvents of the stone, and on curing the stone and the gout by aliments. Londres, 1739, *in*-8. Bâle, 1742, *in*-8, en Latin, avec une Dissertation, par *David Hartley*, sur le Lithontriptique de *Jeanne Stephens.* En François, Paris, 1744, *in*-12. Notre Auteur croit que le calcul est formé d'une matiere alcaline, & regarde le suc de limon, le suc de porreau, injectés dans la vessie, comme les vrais dissolvans de la pierre. Fondé sur cette Théorie, il devoit nécessairement blâmer l'usage du remede de Mlle. *Stephens.* Il ajoute que la matiere de la goutte est de la même nature que celle du calcul, & qu'il suffit, pour prévenir cette maladie ou pour la dissiper lorsqu'elle n'est pas ancienne, de faire un grand & long usage d'alimens tirés de la classe des végétaux, & d'éviter ceux que les animaux fournissent.

Letters relating to the plague and other contagious distempers. Londres, 1745, *in*-4.
Compendium of pratice in Physick. Londres, 1747, *in*-8.

LOBEL, (Matthias DE) dit communément *Lobelius*, naquit en 1538 à Lille en Flandre. Le goût qu'il prit pour la Médecine, l'attira en 1565 à Montpellier pour y étudier cette Science, & trois ans après, il y fut reçu au Doctorat. Il retourna alors dans sa patrie, mais il ne s'y fixa pas ; car il alla d'abord exercer sa profession à Anvers, & ensuite à Delft, en qualité de Médecin de Guillaume, Prince d'Orange. Comme il avoit la plus grande inclination pour la Botanique, il en fit son étude favorite, & il y réussit tellement, qu'il se rendit très-célebre dans la connoissance des plantes. Jacques I, Roi de la Grande Bretagne, fit tant de cas de ses talens en ce genre, qu'il l'appella à Londres, où *Lobel* mourut en 1616. Ce fut en Angleterre que ce Médecin composa les Ouvrages que nous avons de lui sous ces titres :

Stirpium Adversaria nova, auctoribus Petrô Pena & Matthiâ de Lobel, Medicis. Londini, 1570, 1571, 1572, *in-folio. Icones* 268, *& in Appendice, Conchæ Anatiferæ Britannicæ & Lithoxyli Icones, & descriptio, cum Icone arboris Christi Ledi foliô, quæ in editione altera non reperitur.* Ces deux Médecins ont travaillé en commun ; *Pena* a fourni les plantes de la France Méridionale, & *Lobel* celles des Pays-Bas & de l'Angleterre.

Plantarum seu stirpium Historia, cui annexum est Adversariorum volumen & Guillelmi Rondeletii remediorum formulæ. Antverpiæ, 1576, *in-folio. Icones* 1486, *quæ ex Clusio, Matthiolo & Dodoneo depromptæ sunt.*

Plantarum seu Stirpium Historia, cui accessit Adversariorum volumen cum variis observationibus & auctuariis. Antverpiæ, 1581, *in-folio, cum iconibus* 2116, *formâ oblongâ.* En Flamand. *Ray* & *Linnæus* parlent de cet Ouvrage, mais peut-être l'ont-ils confondu avec le suivant :

Icones Stirpium seu plantarum tàm exoticarum, quàm indigenarum, in duas partes digestæ. Antverpiæ, 1581, *in*-4, *formâ longâ. Icones* 2116. *Eædem cum septem linguarum Indicibus. Antverpiæ*, 1591, *in*-4, *formâ longâ. Icones* 2116.

Balsami, Opobalsami, Carpobalsami, & Xylobalsami cum suô cortice explanatio. Londini, 1598, *in*-4.

De Balsamo & Zingibere Libellus. Londini, 1599, *in*-4. On trouve ce Traité dans la Bibliotheque Botanique de *Linnæus*.

Dilucidæ simplicium medicamentorum explicationes & stirpium Adversaria, quibus accessit altera pars cum prioris illustrationibus, castigationibus, auctuariis, rarioribus aliquot plantis, selectioribus remediis, succis medicatis & metallicis Medicinæ Thesauris, Opii, Opiati, & antidoti, decantatissimique Chymistarum & Germanorum Laudani opiati formulis. Accessit Matthiæ de Lobel in Guillelmi Rondeletii methodicam pharmaceuticam animadversiones, cum Myrei paragraphis. Londini, 1605, *in-folio. Francofurti*, 1651, *in-folio.*

Diarium pharmacorum parandorum & simplicium legendorum. Lugduni Batavorum, 1627, 1652, *in*-12, avec le Dispensaire de *Valerius Cordus*.

Stirpium illustrationes, plurimas elaborantes inauditas plantas, Joannis Parkinsonii rapsodiis sparsim gravatæ. Londini, 1655, *in*-4, par les soins de *Guillaume How*.

Il étoit juste qu'un homme qui avoit si utilement travaillé à enrichir la Botanique, trouvât de justes estimateurs de son mérite, qui élevassent quelques monumens à sa gloire. *Matthias Bouchæus* se distingua parmi eux; il consacra cet Eloge funebre à la mémoire de son aïeul :

Chare senex, arctô dum consummare sepulchrô,
Quid precor? Ut sit humus non onerosa tibi.
Antiquæ tantùm est tellus tua reddita matri,
Ast levis Elysiis ambulat umbra locis.
Molliter ossa cubent Tumulô, sat sit tibi scriptis
Implevisse tuis solis utramque domum.
Æternum salvêre Nepos te exoptat in ævum,
Mœstitiâ voces impediente suas.

CHRONOGRAPHICUM.

tertIa LUX MaII, VernUsqUe Instabat apoLLo,
Ut noVUs In CœLIs InCoLa faCtUs aVUs.

Ce Distique Numéral met la mort de *Matthias de Lobel* en 1617.

LOBER, (Valentin) natif d'Erfurt, où il vint au monde le 19 Octobre 1620, fut reçu Docteur en Médecine à Rostock en 1658. L'année suivante, il obtint la charge de Médecin Provincial des Duchés de Brême & de Verden; mais il abandonna cet emploi, pour retourner en 1684 dans sa ville natale, où il mourut le 18 Mars 1685. On a de lui :

Anchora sanitatis dialogicè fabricata, cui annexa est Mantissa de Venenis & eorum antidotis. Francofurti & Hamburgi, 1671, *in*-8. *Francofurti*, 1679, *in*-8.

LOBERA (Louis) étoit d'Avila, ville d'Efpagne dans la vieille Caftille. Il fut Médecin de l'Empereur Charles V qu'il fuivit dans tous fes voyages, tant en Europe qu'en Afrique. On a de lui quelques Traités. *Lipenius* en met un Latin fous fon nom; le titre porte: *Convivium Nobilium & modus vivendi, five, de Re Cibaria. Compluti*, 1542, *in-folio.* Suivant *Nicolas Antonio*, il a écrit: *Libro de Anatomia* imprimé en 1542, *in folio.* Mais on remarque fur-tout celui que ce Médecin publia à Tolede en 1544, *in-folio*, fur les maladies les plus communes aux gens de Cour, favoir le Catarrhe, la Goutte, la Gravelle & la Vérole. Il eft intitulé: *Libro de la quatro enfermedades cortefanas, que fon Catarrho, Gotta, mal de piedra, y mal de Buas.* Ce qu'il a dit de la Vérole eft court, mais, fuivant le Docteur *Freind*, plus riche en obfervations utiles, que quantité de gros Ouvrages. *Pierre Lauro* a mis ce Traité en Italien, & il a paru en cette Langue à Venife en 1558, *in-8.*

Lobera a encore écrit un Ouvrage imprimé à Valladolid en 1551, *in-folio.* Il y traite de la confervation de la fanté, de la pefte & des fievres peftilentielles, de la ftérilité des hommes & des femmes, des maladies des femmes groffes & de celles des enfans. Quoique cet Ouvrage foit auffi en Efpagnol, les Médecins qui ne favent point cette Langue peuvent en tirer quelque parti, parce qu'on y trouve une interprétation Latine en plufieurs endroits.

LOCATELLI, (Louis) de Bergame dans l'Etat de Venife, Médecin & Chymifte, s'acquit beaucoup de réputation à Milan dans le XVII fiecle. Il inventa plufieurs nouveaux remedes, & il y a apparence que le Baume qui porte encore fon nom dans nos Difpenfaires, eft de ce nombre. On l'appella à Genes pendant le regne d'une maladie contagieufe qu'il traita avec affez de fuccès; mais il y fuccomba lui-même en 1637, dans un âge peu avancé. Il a laiffé:

Theatrum Arcanorum Chymicorum, five, de Arte Chemico-Medicâ Tractatus exquifitiffimus. Francofurti, 1656, *in-8.* En Italien à Venife, 1667, *in-8*, fous le titre de *Theatro d'Arcani del Medico Lodovico Locatelli.*

LOCHNER (Michel-Fréderic) naquit à Furth, Bourg à une lieue de Nuremberg, le dernier jour de Février 1662. Il fut envoyé de bonne heure au College de Nuremberg, où il fit de grands progrès dans les Lettres humaines; mais comme il étoit d'une fanté foible & délicate, on le mit à l'âge de quinze ans en mains de fon oncle paternel à Wifmar, qui prit grand foin de fon éducation Médicinale & Littéraire. Dès que l'âge lui eut affermi le tempérament, on l'envoya à Altorf, où il s'appliqua à la Médecine pendant deux ans. Au bout de ce terme, il voyagea en Suiffe, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas; & à fon retour en Allemagne, il ne tarda pas à fe rendre encore à Altorf pour y reprendre le fil de fes études Académiques. Il foutint une Thefe *De Nymphomania*, & prit enfuite la route de l'Italie qu'il parcourut, non feulement en voyageur curieux, mais encore en Philofophe qui cherche à s'inftruire par l'obfervation. C'étoit dans les mêmes vues qu'il avoit entrepris fon premier voyage; &, pour multiplier les avantages qu'il pouvoit attendre de celui-ci, il revint dans fa patrie par la Carinthie, la Stirie, l'Autriche &

la Boheme. Jeune encore, mais savant par les fruits qu'il avoit tirés de ses études & de ses voyages, il passa pour la troisieme fois à Altorf pour y demander le bonnet de Docteur, qu'il reçut en 1684 des mains de *Jean-Maurice Hoffmann*, alors Doyen de la Faculté de Médecine. L'année suivante, il entra dans le College de Nuremberg, dont il fut trois fois Doyen; en 1686, le célebre *Volcamer* l'associa à l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom de *Periander*. Le 5 Février 1711, il fut nommé Adjoint, & le 26 Mars suivant, il passa à la charge de Directeur de cette illustre Compagnie. En 1712, on lui confia l'emploi de Médecin de l'Hôpital de Nuremberg, qu'il remplit avec la plus grande réputation jusqu'à sa mort arrivée le 15 Octobre 1720, dans la 59 année de son âge. Il étoit alors l'Ancien du College.

Lochner étoit profondément versé dans la connoissance de l'Antiquité & dans l'Histoire Naturelle. Il a donné plusieurs Ouvrages, dont la meilleure partie traite des Simples exotiques. Voici les titres sous lesquels ils ont paru:

Papaver ex omni antiquitate erutum, gemmis, nummis, statuis & marmoribus æri incisis illustratum. Norimbergæ, 1713, *in*-4.

Mungos animalculum & radix. Ibidem, 1715, *in*-4. On doit cette racine à *Koempfer* qui l'a apportée en Europe.

Commentatio de Ananasa, sive, Nuce Pineâ Indicâ, vulgò Pinhas. Ibidem, 1716, *in*-4.

Nerium, seu, Rhododaphne veterum & recentiorum. Ibidem, 1716, *in*-4.

Rariora Besleriani Musæi. Ibidem, 1716, *in-folio*. Cet Ouvrage a été recueilli par *Jean-Fréderic*, son fils; il n'en est que l'éditeur.

Bellilli Indicum. Ibidem, 1717, *in*-4.

Heptas Dissertationum variarum ad Historiam Naturalem conscriptarum. Ibidem, 1717, *in*-4.

De novis & exoticis Theè & Cafè succedaneis, Botry Mexicanâ Ambrosioide, Ambrosiâ Artemisiæ foliis Malabar, Peruvianâ Agerati foliis, sive, Theè de Lima, herbâ de Paraguay, Café à la Sultane, *& oleô Sirec, aliisque. Norimbergæ*, 1717, *in*-4.

De Pareira Brava. Ibidem, 1719, *in*-4.

LODGE, (Thomas) du Comté de Lincoln en Angleterre, vint étudier à Oxford vers l'an 1573. Il s'y fit un nom par ses talens pour les Vers Satyriques qu'il composoit en sa Langue maternelle; mais le goût qu'il prit pour la Médecine, lui fit quitter le métier de médire en cadence, & dès qu'il se crut suffisamment instruit des principes de l'Art de guérir, il alla prendre le bonnet de Docteur à Avignon. A son retour en Angleterre, il se fit incorporer à l'Université d'Oxford le 25 Octobre 1602, & se rendit ensuite à Londres, où il pratiqua avec beaucoup de réputation. Il mourut dans cette ville au mois de Septembre 1625, & laissa un Traité de la peste, en Anglois, qu'il avoit fait imprimer en 1603.

LOMBARD, (Pierre) de l'Université de Paris, étoit Chanoine de Chartres & Médecin de Louis VII, dit le jeune, Roi de France. *Lombard* avoit étudié

ſous *Fulbert*: un chacun ſe choiſiſſoit alors un Maître ſous qui il apprenoit les Sciences. Cela ſe fit long-tems dans les Monaſteres ; mais ſous le regne de Louis le jeune, c'eſt-à-dire, vers le milieu du XII ſiecle, il y avoit des Ecoles ſéculieres à Paris & l'on y enſeignoit déja la Médecine.

LOMMIUS ou VAN LOM, (Joſſe) Médecin du XVI ſiecle, étoit de Buren, Bourg du Duché de Gueldre. Son pere, qui occupa la place de Greffier de cet endroit, l'éleva avec beaucoup de ſoin, & il eut le plaiſir de voir qu'il y correſpondit par les ſuccès de ſes études. *Joſſe* étoit ſavant dans les Langues Latine & Grecque, lorſqu'il ſe tourna du côté de la Médecine; il s'y appliqua principalement à Paris, où ſes talens lui mériterent l'amitié de *Fernel*. On ne ſait pas où *Lommius* prit ſes grades, mais on ſait qu'il fit ſa profeſſion à Tournay & qu'il étoit Médecin Penſionnaire de cette ville en 1557. Il s'établit à Bruxelles au plus tard en 1560, dans un âge déja avancé, & il s'y fit conſidérer. Il vivoit encore le 4 de Septembre 1562; mais on ne ſait rien au delà de ce tems. Les Ouvrages qu'il a écrits, ſont très-eſtimés, ſoit pour le fonds des matieres qu'il y a traitées, ſoit pour la diction. Son ſtyle eſt pur, élégant & précis, ſans être obſcur; ſon diagnoſtique eſt exact & ſa pratique judicieuſe. Il avoit fait eſpérer des Traités ſur les cauſes & la cure des maladies, qui n'ont point paru, car il s'eſt borné aux ſuivans :

Commentarii de tuenda ſanitate, in primum Librum de Re Medicâ Aurelii Cornelii Celſi. Lovanii, 1558, *in*-12. *Lugduni Batavorum*, 1734, *in*-12. *Amſtelodami*, 1761, *in*-12.

Obſervationum Medicinalium Libri tres. Antverpiæ, 1560, 1563, *in*-8. *Francofurti*, 1643, 1688, *in*-12. *Amſtelodami*, 1715, 1720, 1738, 1745, 1761, *in*-12. *Lovanii*, 1744, *in*-12. *Edimburgi*, 1752, *in*-12. En François, ſous le titre de *Tableau des maladies, où l'on découvre leurs ſignes & leurs événemens*. Paris, 1712, *in*-12, par *Jean-Baptiſte Le Brethon*, Bachelier de la Faculté de Paris. Il y a encore une édition publiée dans la même ville en 1759, *in*-12; on l'attribue à l'Abbé *Le Maſcrier*. La Médecine retrouva preſque un *Celſe* dans *Lommius*. Plein d'énergie, cet Auteur ſuit la route frayée par les Anciens. Perſonne n'a fait, en auſſi peu de mots, l'hiſtoire fidelle d'une auſſi prodigieuſe quantité de maladies connues.

De curandis febribus continuis Liber. Antverpiæ, 1563, *in*-8. *Londini*, 1718, *in*-8. *Roterodami*, 1720, 1733, *in*-8. *Amſtelodami*, 1761, *in*-12. Tous les Ouvrages de *Lommius* ont paru à Amſterdam en 1745, ſous le titre d'*Opera omnia*, trois Tomes en deux volumes *in*-12: à Lyon, ſous le nom d'Amſterdam, 1761, trois volumes *in*-12.

LONGRAIS (Alexandre-Louis DE BELJAMBE, Sieur de) étoit de Caen, où il naquit le 25 Juin 1699, de *Gilles de Beljambe* & d'*Anne Le Couvreur*, tous deux de famille honnête & ancienne dans la Bourgeoiſie. Il étudia dans l'Univerſité de ſa ville natale, où il fit ſes Humanités ſous différens Profeſſeurs, & ſa Philoſophie ſous M. *Aubert*. Né avec d'heureuſes diſpoſitions pour les Lettres, il parut toujours avec éclat pendant ſon cours d'études. Les progrès qu'il fit dans

dans la Philosophie, lui inspirerent du goût pour la Médecine, qui n'est, pour ainsi dire, qu'une conséquence de la premiere dans la théorie, mais dont les vues ont un objet différent dans la pratique. Son inclination naturelle le portoit vers l'Art de guérir, & cette inclination en devenoit plus forte par le louable desir de rendre service à ses concitoyens & de soulager les malheureux. Il prit ses degrés en Médecine dans la Faculté de Caen. M. *Angot*, qui étoit alors un des Professeurs, lui trouva tant de qualités littéraires & sociales, qu'il en fit son éleve & qu'il le chargea souvent de faire ses leçons, lorsque d'autres occupations l'empêchoient de les faire lui-même. Etant encore en Licence, *Longrais* fut choisi pour prononcer dans l'Ecole de la Faculté deux harangues, l'une en 1719 & l'autre en 1720, le jour de Saint Nicolas, conformément à la fondation faite par M. *de Cahagnes*, ancien Professeur de Médecine. Ces Discours, ainsi que les Theses qu'il soutint, lui attirerent de grands applaudissemens. Lorsqu'il eut reçu le bonnet de Docteur, il vint à Paris pour se perfectionner & comparer les méthodes de ses premiers Maîtres avec celles des plus habiles Médecins de la Capitale. De retour à Caen, il y fut recherché avec empressement & l'on eut en lui la plus grande comme la plus juste confiance. Au talent de bien traiter les malades, il joignit celui de former de bons éleves, & l'estime qu'il s'acquit fut telle, que M. *Angot* jugea qu'il n'y avoit personne qui fût plus digne que lui de le remplacer. Il voulut lui céder sa Chaire de son vivant; mais la mort l'ayant enlevé avant qu'il eût pris tous les arrangemens nécessaires à cet égard, *Longrais* lui succéda par une autre voie. Il disputa la Chaire vacante contre d'habiles concurrens, & il l'emporta de l'avis unanime de la Faculté de Caen; c'étoit en 1731. En 1735, il fut élevé au Rectorat. L'année suivante, il fut associé à l'Académie de Caen. En 1741, il donna une Dissertation bien raisonnée sur les effets de l'air par rapport à la santé; il développe dans cet Ouvrage les diverses causes des maladies épidémiques qui firent de si grands ravages durant l'hiver de 1740. A la fin de cette Dissertation, il promit une Analyse des Eaux Minérales de l'Hôpital de Caen; mais il ne put l'achever. Il mourut le 24 Janvier 1743, dans la quarante-quatrieme année de son âge, sans avoir laissé d'enfans.

LONGUEIL, (Gilbert) Médecin connu sous le nom de *Longolius*, étoit d'Utrecht, où il naquit en 1507. Après avoir étudié dans sa patrie les Langues savantes & la Philosophie, il passa en Italie, où il se fit recevoir Docteur en Médecine. De retour en son pays, il enseigna les Lettres Humaines à Deventer, & delà il alla faire la même chose à Andernach & à Cologne. Mais comme il pratiqua encore la Médecine dans cette derniere ville, & qu'il y mérita une réputation justement acquise par ses succès, l'Archevêque Herman le prit à son service, en qualité de Médecin de sa personne. *Longueil* ne jouit pas long-tems de cet avantage; car il mourut à Cologne en 1543, à l'âge de 36 ans. *Manget* dit qu'on lui refusa la sépulture pour cause de religion, mais que ses amis firent transporter son corps à Bonn, où il fut enterré. On a divers Ouvrages de la façon de *Longueil* :

Lexicon Græco-Latinum. La derniere édition, qui est considérablement augmentée, est de 1733.

Rhetoricorum Ciceronis Libri quatuor cum annotationibus. Coloniæ, 1539, *in*-8.

Des remarques ſur *Ovide*, *Plaute*, *Cornelius Nepos*, *Ciceron*, &c., en quatre volumes *in* 8.

La Vie d'*Apollonius* de Thiane par *Philoſtrate*, en Grec & en Latin, *in*-8.

Dialogus de Avibus & earumdem nominibus Græcis, Latinis & Germanicis. Coloniæ, 1544, *in*-8.

L'Eloge Hiſtorique de la Faculté de Médecine de Paris, prononcé aux Ecoles le 16 Octobre 1770 par M. *Jacques-Albert Hazon*, fait mention de *Guillaume de Longueil*, que la Notice de M. *Baron* dit avoir été élu Doyen en Novembre 1436. Vers le milieu du quinzieme ſiecle, le degré du Baccalauréat, inſtitué & admis dans la Faculté, n'étoit pas un degré bien reconnu & bien décidé dans l'Univerſité. Ce fut *Guillaume de Longueil* qui en demanda la confirmation à l'Univerſité aſſemblée le 6 Avril 1447, & il l'obtint. Il falloit cependant que ce degré fût au moins tacitement reconnu, puiſque l'on voit pluſieurs Bacheliers de la Faculté de Médecine, Recteurs de l'Univerſité, même avant cette époque, & dès les premiers tems de la ſéparation de la Faculté d'avec les Nations. Un de ces Bacheliers, *Romain du Feu*, décéda Recteur le 15 Décembre 1601. Les Cours ſouveraines aſſiſterent à ſes funérailles, dont les frais ſe monterent à ſoixante écus ſols, aux dépens de l'Univerſité.

LONICER, (Jean) habile Littérateur Allemand, naquit en 1499 à Otthren, dans l'Etat de Mansfeld. Comme il s'appliqua à l'étude contre le gré de ſon beau-pere, il s'enfuit de chez lui, paſſa à Eeiſleben dans le même Etat & enſuite à Wittemberg. Dénué de tout ſecours, il manquoit du premier néceſſaire, lorſqu'il prit le parti de s'engager au ſervice de quelques Ecoliers qui lui permirent de partager ſon tems entre eux & l'étude. Celle qu'il fit des Langues Latine & Grecque lui réuſſit ſi bien, que *Mélanchton* & *Joachim Camerarius* jetterent les yeux ſur lui pour mettre la derniere main au Dictionnaire Grec & Latin, auquel ils avoient travaillé. *Lonicer* fut enſuite nommé Profeſſeur de la Langue Hébraïque à Fribourg. Delà il ſe retira à Marpurg, où il ſe mit à enſeigner les Belles-Lettres. La réputation, dont il jouiſſoit, lui mérita les offres avantageuſes qu'on lui fit de pluſieurs endroits. On voulut le faire monter à des charges plus conſidérables que celle qu'il occupoit; mais il leur préféra de vivre dans l'état médiocre qu'il s'étoit choiſi, & il en remplit les devoirs juſqu'à ſa mort arrivée à Marpurg le 20 Juillet 1569, à l'âge de 70 ans.

Jean Lonicer n'étoit point Médecin; il a cependant enrichi la Médecine par des Ouvrages qu'on doit à la grande connoiſſance qu'il avoit de la Langue Grecque. Ils ſont intitulés:

Nicandri Theriaca & Alexipharmaca cum ſcholiis & interpretatione Latinâ. Coloniæ, 1531, *in*-4.

In Dioſcoridis Anazarbæi de Re Medicâ Libros à Marcello Virgilio verſos ſcholia nova. Marpurgi, 1543, *in-folio*. Il y a joint les notes d'*Herman Riif*, & les planches de *Fuchs* & de *Tragus*.

Erotemata in Galeni de uſu partium in hominis corpore Libros XVII. Francofurti, 1550, *in*-8.

LONICER, (Adam) fils du précédent, naquit à Marpurg, dans le Landgraviat de Hesse-Cassel, le 10 Octobre 1528. A l'âge de 16 ans, il fut reçu Maître-ès-Arts dans l'Université de sa ville natale; & après avoir étudié la Médecine à Mayence pendant deux ans, il revint à Marpurg, où il enseigna les Mathématiques en 1553. L'année suivante, il reçut le bonnet de Docteur en Médecine dans les Ecoles de la Faculté de cette derniere ville; mais comme celle de Mayence lui avoit déja reconnu des talens pendant le séjour qu'il y fit avant sa promotion au Doctorat, elle l'engagea à venir remplir la Chaire qu'elle lui destinoit. *Lonicer* l'accepta, & ne tarda pas à se mettre en chemin pour aller en prendre possession. Il n'en fit cependant rien; car les Magistrats de Francfort sur le Mein l'arrêterent dans leur ville, & le presserent avec tant d'instance de se charger de l'emploi de Médecin Stipendié, qu'il ne put se refuser à leurs sollicitations. Il remplit les devoirs de cette charge avec honneur pendant 32 ans, & mourut extrêmement regreté le 19 Mai 1586. Nous avons de lui:

Methodus Rei Herbariæ & animadversiones in Galenum & Avicennam. Francofurti, 1540, *in*-4.

Historiæ Animalium Opus novum, in quo tractatur de Arborum, Fructicum, Herbarum, Animantiumque terrestrium, volatilium & aquatilium; item Gemmarum, Metallorum, Succorum concretorum verâ cognitione, delectu & usu. Francofurti, 1551, *in-folio*. Il a profité du travail de son beau-pere *Egenolphius*, qui avoit recueilli ce qu'il avoit trouvé de plus intéressant dans les Ouvrages d'*Eucharius Rhodion*, de *Théodore Dorstenius* & de *Jean Cuba*.

Naturalis Historiæ Tomus secundus, de plantarum, earumque potissimùm quæ locis nostris rariores sunt, descriptione, naturâ & viribus. Accessit Onomasticon continens varias plantarum nomenclaturas, utpotè Græcas, Latinas, Italicas, Gallicas, Germanicas, vocumque, quarum in plantarum descriptionibus frequens est usus, explicationem. Ibidem, 1555, *in-folio*. Il y a un grand nombre d'éditions Allemandes de ces derniers Ouvrages. Francfort, 1549, 1569, 1573, 1577, 1593, 1598, 1630, 1650, 1713, *in-folio*. Ulm, 1679, *in-folio*.

Traité des Accouchemens. Francfort, 1573, 1703, *in*-4. Il est en Allemand.

Omnium corporis humani affectuum explicatio methodica. Francofurti, 1594, *in*-8.

De purgationibus Libri tres, ex Hippocrate, Galeno, Aëtio & Mesue deprompti. Ibidem, 1596, *in*-8.

LOPEZ, (Alphonse) Docteur en Médecine dans le XVI siecle, étoit de Valladolid. Ses talens lui mériterent la confiance de Marie de Castille, fille de Charles-Quint & Douairiere de l'Empereur Maximilien II, à laquelle il fut attaché en qualité de Médecin. *Lopez* eut plus de goût pour la Poésie que de dispositions à y réussir; il a donné quelques Ouvrages en sa Langue maternelle, mais ses Vers sont foibles & languissans. Je ne sais s'il a mieux réussi dans ce qu'il a écrit sur sa profession: on lui attribue:

Hippocratis Prognosticum. Matriti, 1596, *in*-4.

Nicolas Antonio, Auteur de la Bibliotheque Espagnole, cite plusieurs Ecrivains du nom de *Lopez*, dont *Manget* fait mention d'après lui.

Alphonse Lopez, ou *Lupeus*, a composé un Traité intitulé : *De Vini commoditatibus Liber.*

Alphonse Lopez de Hinnoioso est Auteur de celui-ci : *Suma y Recopilacion de Cirurgia con un Arte para sangar, y examinar Barberos.* La seconde édition qui a paru à Mexico en 1595, *in-4*, est augmentée d'un appendice sous le titre d'*El origen, y nacimiento de las Revinas y enfermedades, que dellas proceden.*

Gaspar Lopez, Médecin Portugais, étoit au service du Duc de Gironc, lorsqu'il mit au jour un Ouvrage intitulé : *In Libros Galeni de temperamentis novi & integri Commentarii, in quibus ferè omnia quæ ad Naturalem Medicinæ Partem spectant, continentur. Compluti*, 1565, *in-folio.* C'est ainsi qu'au-lieu de considérer & d'analyser la nature, on analysa *Galien*, & l'on fit de très-longs Commentaires sur ses Traités, même sur ceux où la doctrine d'*Hippocrate* est noyée dans des subtilités minutieuses.

Jacques Lopez, Docteur en Médecine, étoit de Calataiud dans le Royaume d'Aragon. On a de lui : *In Avicennæ Librum de viribus cordis Commentaria. Toleti*, 1527, *in-folio.* Ce Traité est rempli d'explications puériles & fastidieuses.

Garcie Lopez, Médecin Portugais, est Auteur d'un Livre intitulé : *De variâ Rei Medicæ lectione. Antverpiæ*, 1564, *in-8.*

Jean Lopez de Tudela a écrit : *De Materia Medica ad Tyrones Liber. Pampelone*, 1585, *in-fol. Hispali*, 1589, *in-fol.*

Pierre Lopez du Port-Alegre, ville de Portugal dans l'Alentejo, a donné au public : *De sex rebus non-naturalibus Liber, eleganti Poëmate conscriptus. Conimbricæ*, 1618, *in-4. Flosculus Medicinæ tribus Libris comprehensus, & totidem rebus quas humanum corpus continet. Olysippone*, 1620, *in-8. Malacæ*, 1635, *in-4.*

Pierre Lopez de Léon exerça la Chirurgie à Carthagene dans l'Amérique Méridionale. Il a écrit un Ouvrage imprimé à Séville en 1628, *in-folio*, sous ce titre : *Practica y Theorica de los apostemas en general y particular ; questiones y oltras cosas nuevas y particulares, primera parte ; segunda parte del agregado de la Cirurgia Theorica y Practica.*

LORME, (Jean DE) de Moulins en Bourbonnois, étudia la Médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de Docteur en 1577. Après quelques années de pratique, il vint s'établir à Paris, & il y exerça sa profession avec tant de succès, qu'en 1606 il fut nommé premier Médecin de la Reine Louise de Lorraine, femme de Henri III. Lorsque *Du Laurens* se démit de la charge de Médecin ordinaire du Roi qu'on avoit créée pour lui, *De Lorme* en obtint l'agrément ; il y a apparence que *Du Laurens* lui procura en même tems la place de premier Médecin de la Reine Marie de Médicis, qu'il quittoit pour passer à celle de premier Médecin de Henri IV. *De Lorme*, pourvu de ces places, resta à la Cour avec distinction, jusqu'à ce qu'ayant trouvé l'occasion de donner celle de Médecin ordinaire du Roi à son fils *Charles*, il se retira en 1626 à Moulins, où l'on croit qu'il mourut en 1637, âgé de 80 ans.

LORME, (Charles DE) fils de *Jean*, étoit aussi de Moulins, où il naquit en 1584. Son pere fut son premier Maître : il alla ensuite étudier la Médecine à

Montpellier & il prit ses degrés en 1607. Il n'eut pas plutôt achevé son cours, qu'il publia le Recueil des Theses qu'il avoit soutenues pendant sa Licence ; c'est à Paris qu'il le fit imprimer en 1608, *in*-8, sous le titre de *Laurea Apollinaris.* Il examine dans la premiere, si les amoureux & les fous peuvent être guéris par les mêmes remedes, & il décide pour l'affirmative.

Charles de Lorme pratiqua la Médecine à Paris sous les yeux de son pere, à qui il succéda, en 1626, dans la place de Médecin ordinaire du Roi, ainsi qu'on vient de le dire. Comme il remplit cette place avec plus de considération que son pere, il fut très-suivi tant à la Cour qu'à la ville ; on le rechercha non seulement pour les malades, mais encore pour ceux qui se portoient bien, parce qu'il donnoit la santé aux premiers & qu'il inspiroit de la gaieté aux derniers.

Gui Patin dit que *Charles de Lorme* fut premier Médecin de Gaston de France, frere unique de Louis XIII ; mais il ne le fut pas long-tems. *Jean Bernier* a aussi parlé de lui dans ses *Essais.* Il le traite assez mal, comme c'étoit la coutume de cet Auteur satyrique, qui par-là ne mérite pas toujours d'être cru. Il paroît cependant que *de Lorme* avoit donné prise à la satyre, car il étoit vain, glorieux, avantageux, faisant le maître, & d'un commerce fâcheux dans l'exercice de la Médecine ; tout ce qui pouvoit rendre sa conduite tolérable à ses confreres, c'est que du moins il rachetoit ces défauts par beaucoup de savoir. Il étoit d'une si bonne constitution à l'âge de 78 ans, qu'il eut le courage de se marier pour la troisieme fois. Il survécut à sa femme qui mourut dans la premiere année de son mariage, & il atteignit l'âge de 94 ans, qui est celui auquel il est mort en 1678. Malgré le poids de la vieillesse, il avoit encore l'esprit si vif, qu'on a vu des vers de sa composition fort bien tournés, qu'il avoit faits quinze jours avant sa mort.

Quelque réputation qu'ait eu ce Médecin pendant sa vie, on ne le connoît plus que par les Bouillons rouges qu'il mit à la mode, que tout le monde prenoit de son tems, dont beaucoup de malades se trouvoient bien, & qu'on ordonne encore quelquefois. Ces Bouillons si vantés, n'étoient dans le fonds que des Bouillons altérans avec des racines & des herbes, où l'on ajoutoit des racines d'Oseille pour leur donner la couleur rouge.

LORRY, (Anne-Charles) Docteur de la Faculté de Médecine de Paris depuis 1748, est de Crosny à quatre lieues de cette Capitale, où il vint au monde en 1725. L'étude du Cabinet faisoit les délices de ce savant Médecin depuis quelques années, lorsqu'il publia le premier volume d'un Ouvrage qui a été fort accueilli. Il est intitulé :

Essai sur l'usage des alimens, pour servir de Commentaire aux Livres diététiques d'Hippocrate. Paris, 1753, *in*-12.

Le titre modeste d'*Essai* convenoit à un Ecrivain de 28 ans. Il annonce un jeune homme qui cherche à se produire dans le monde littéraire ; mais la lecture de cet Ouvrage décele la maturité de ses réflexions, la profondeur de ses connoissances, & l'ordre admirable de ses vues. Ce Livre, frappé au coin du bon Médecin & de l'homme d'esprit, traite de la nature de la partie alimenteuse des corps, dont nous nous nourrissons,

& de l'assimilation animale des liqueurs chyleuses, selon la théorie la plus satisfaisante & les lumieres de la plus saine Chymie. Ce n'est point du tout un Ouvrage, comme en ont donné *Lémery*, *Arbuthnot* & quelques autres sur les alimens. Ceux-ci n'envisageoient que les propriétés de différentes especes de substances, dont nous tirons notre nourriture, & *Lorry* ne traite guere que de l'aliment en général. Mais comme ce Livre n'est que la premiere partie d'un Ouvrage complet sur la nature des corps qui nous nourrissent, ce Médecin nous a donné la seconde en 1757. Il y traite de l'usage des alimens, suivant les différentes mœurs, les climats, les différens sujets, les lieux, les saisons où l'on se trouve, en un mot, il compare les alimens aux hommes.

M. *Lorry* eut trop de raisons d'être satisfait de son premier Ouvrage, pour ne point penser à en publier d'autres. Laborieux comme il est, il ne demeura pas oisif; il travailla aux suivans qui n'ont pas été moins accueillis du public :

Aphorismi Hippocratis Græcè & Latinè. Parisiis, 1759, *in*-8.

De Melancholia & morbis melancholicis. Ibidem, 1765, *in*-8, deux volumes. Tout est intéressant dans ce Traité ; le style plait, la théorie est solide, les divisions sont bien établies, les causes bien déduites, les symptômes parfaitement caractérisés, la cure est exactement adaptée à la variété des circonstances : en un mot, cet Ouvrage est moins le fruit de l'imagination brillante de son Auteur, que l'expression de la Nature qu'il a rendue avec toutes ses nuances.

Memoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier, par feu M. Astruc. Paris, 1767, *in*-4. M. *Lorry* n'est que l'éditeur de ces Mémoires, qu'il a ornés d'une Préface de sa façon & de l'Éloge Historique de l'Auteur.

Sanctorii Sanctorii de Medicina statica Aphorismi ; commentaria notasque addidit. Parisiis, 1770, *in*-12.

Tractatus de morbis cutaneis. Parisiis, 1777, *in*-4. En considérant l'élégance & l'érudition qui caractérisent les Ouvrages de M. *Lorry*, on voit qu'il a donné au travail du Cabinet tout le tems qu'il pouvoit dérober à une pratique aussi brillante qu'étendue. Le sujet de ce Traité est vaste, & les recherches auxquelles il falloit se livrer pour ne rien omettre de ce qu'un nombre prodigieux d'anciens Auteurs pouvoient nous avoir laissé de bon sur les maladies de la peau, exigeoient un long travail. Ces recherches, souvent fastidieuses, étoient pourtant indispensables pour mettre le Lecteur au fait de la théorie & de la pratique des Médecins de tous les tems. Si la collection de ces matériaux est précieuse par elle-même, ils acquierent encore infiniment plus de valeur par l'ordre, la clarté & la précision avec lesquels ils sont présentés; mais ce qui rend sur-tout le travail de notre Auteur recommandable, c'est qu'il n'a cessé de ramener, aux principes les plus reconnus de l'Art, le traitement des maladies de la peau, qui trop long-tems a resté soumis à l'empirisme. Ainsi parlent les rédacteurs du Journal de Médecine, Août, 1777.

On doit à M. *Lorry* une édition Latine des Ouvrages de *Méad*, Paris, 1751, 1758, *in*-8, deux volumes. Une édition Françoise de l'*Essai sur la conformité de la Médecine ancienne & moderne, par Barker*. Paris, 1768, *in*-12.

LOSEL (Jean) naquit à Brandebourg dans la Prusse le 26 Août. 1607. Il fut reçu Maître-ès-Arts à Konigsberg le 15 Avril 1632, & voyagea ensuite en France,

en Angleterre & en Hollande. Comme le sujet principal de ses voyages étoit de s'instruire dans la Médecine, il s'arrêta à Leyde où il se proposoit de demander le bonnet de Docteur, qu'il obtint. Bientôt après, il retourna dans sa patrie, & il lui fit part des connoissances qu'il avoit acquises dans les pays étrangers. Pour le faire avec plus de fruit, il se présenta à l'Université de Konigsberg qui lui donna une Chaire du troisieme ordre en 1639, & le nomma ensuite Professeur d'Anatomie & de Botanique. *Lösel* remplit ces charges avec honneur jusqu'à sa mort arrivée à Konigsberg le 30 Mars 1655. Le public lui doit les Ouvrages suivans :

De Podagra Tractatus, morbi hujus indolem & curam diligenter exponens. Rostochii, 1636, *in*-16, 1638, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1639, *in*-12, avec l'*Encomion Podagræ* de *Jérôme Cardan*.

Scrutinium Renum. Regiomonti, 1642, 1645, *in*-4. Ce Médecin s'est étendu fort au long sur la structure des reins, mais presque toujours d'après les Auteurs qui ont écrit sur cette partie. Il y a joint deux planches représentant les voies urinaires, qui ne sont rien moins que bonnes.

Citrium prægnans. Ibidem, 1645, *in*-4.

De Theriaca Andromachi. Ibidem, 1655, *in*-4

Plantarum rararum sponte nascentium in Borussia Catalogus. Ibidem, 1655, *in*-4, sans figures. On doit cette édition au fils de l'Auteur ; il la donna peu de mois après la mort de son pere. *Francofurti*, 1673, *in*-4. *Regiomonti*, 1703, *in*-4, sous le titre de *Flora Prussica, sive Plantæ in Regno Prussiæ sponte nascentes*, avec 88 planches, par les soins de *Jean Gottsched*, Professeur de Médecine. On y trouve la description de 761 plantes, la plupart aquatiques, ou de la classe des Mousses & des Champignons.

LOSSIUS, (Fréderic) d'Heidelberg, pratiqua la Médecine à Dorchester en Angleterre, après le milieu du XVII siecle. On a de lui :

Observationum Medicinalium Libri quatuor. Londini, 1672, *in*-8.

Consiliorum, sive, de morborum curationibus, Liber posthumus. Lipsiæ, 1685, *in*-8. L'Auteur faisoit beaucoup de cas du Manuscrit sur lequel on a imprimé cet Ouvrage. Il paroît qu'on l'a également estimé long-tems après sa mort, car on en trouve une édition dans le Catalogue de *Falconet*, qui est de Londres, 1734, *in*-8.

LOTH, (George) Professeur de la Faculté de Médecine de Konigsberg, étoit de la Marche de Brandebourg, où il vit le jour le 24 Juin 1579. Il étudia à Konigsberg, & il y prit le degré de Maître ès-Arts le 23 Mars 1607. La Médecine fut ensuite le principal objet de ses études; on lui enleva cependant une partie du tems qu'il vouloit consacrer à cette Science, car on l'engagea à être sous-Maître de College, & ensuite Principal de l'Ecole de la vieille ville pendant l'année 1608. Mais, ne voulant plus s'occuper que de la Médecine, il prit la résolution de passer à Wittemberg où il continua son cours d'étude, qu'il alla enfin achever à Bâle par la réception du bonnet de Docteur, qu'on lui accorda en 1612. Jean-Sigismond, Electeur de Brandebourg, qui protégeoit *Loth*, lui fit faire le voyage d'Italie & fournit libéralement aux frais nécessaires. Ce Médecin tira un si bon parti de ce voyage, qu'étant revenu à Konigsberg en 1613, le Prince, son bienfaiteur, le nomma Médecin de sa Cour, & la Fa-

culté Professeur extraordinaire. En 1614, il passa au rang de Professeur ordinaire en second, mais en 1622, il obtint la premiere Chaire, qu'il a remplie jusqu'au 15 de Novembre 1635, époque de sa mort. On n'a rien de lui que des Dissertations ou Theses Académiques, & des Vers Latins.

George Loth, son fils, naquit à Konigsberg le 21 Janvier 1623. Il prit goût pour la profession de son pere, & passa à Wittemberg, où il reçut le bonnet de Docteur en Médecine le 5 Octobre 1648. A son retour à Konigsberg, on lui reconnut des talens dont on s'empressa de profiter; car dès l'an 1650 il fut chargé d'enseigner dans les Ecoles de la Faculté, en qualité de Professeur extraordinaire. Dans la suite, il passa successivement à la Chaire de Professeur ordinaire du second & du premier rang. On lui trouva même assez de mérite pour le nommer au Rectorat. Il exerçoit pour la huitieme fois cette Magistrature Académique, lorsqu'il mourut le 22 Février 1684. On a de lui un Ouvrage sur la petite Vérole qui regna à Konigsberg en 1656.

LOTICH, (Pierre) connu sous le nom de *Petrus Lotichius Secundus*, étoit de Solitaire ou Schluchtern, dans le Comté d'Hanau, où il naquit le 2 Novembre 1528. Un de ses oncles, Abbé du Monastere de Solitaire qui introduisit le Luthéranisme parmi ses Moines, le fit élever avec beaucoup de soin : ce fut pour se distinguer de cet oncle qui portoit le même nom, qu'il se donna celui de *Secundus*, conformément à l'usage des Savans de son siecle, qui avoient tous la manie de latiniser leurs noms.

Dès que *Pierre Lotich* eut pris la premiere teinture des Lettres, il fut envoyé à Francfort pour étudier sous *Jacques Micylle*, savant Humaniste & Poëte Latin. Comme il avoit un génie admirable, ainsi qu'une forte inclination pour l'étude, il profita si bien des leçons de cet excellent Maître, que dans peu de tems il surpassa de beaucoup ses compagnons d'Ecole, & qu'il égala même les plus savans dans la belle Littérature. Mais le desir de se perfectionner l'attira à Marpurg, & le même motif le fit passer à Wittemberg, pour profiter des leçons de *Mélanchton* & de *Camerarius* qui enseignoient dans cette ville & qui lui donnerent bientôt toute leur estime. Ce jeune homme goûtoit sous ces Maîtres la douceur de l'étude, lorsque le bruit des armes lui inspira une humeur guerriere qui sembloit si contraire à sa premiere inclination. Il s'étoit élevé une guerre civile en Allemagne au sujet de la Religion, & il y prit parti en 1546. Mais comme il avoit une passion extrême pour la Poésie, elle le suivit jusqu'au milieu du tumulte des armes ; dès qu'il étoit libre, il se divertissoit à faire des vers, ainsi qu'il le témoigne lui-même en quelques endroits de ses Ouvrages, où il parle aux Muses de cette maniere :

Vos quoque sum lituos inter veneratus & enses,
Quodque fuit vacuum tempus ab hoste dedi.
Deque tot amissis etiam nunc pauca supersunt
Carmina, militiæ tempore facta meæ.

La tournure favorable que prirent les affaires du Luthéranisme en Allemagne, ayant

ayant ramené *Lotich* à Wittemberg, il fut chargé de l'éducation de quelques jeunes Gentilshommes de la premiere noblesse. Après avoir demeuré chez eux pendant un certain tems, il les conduisit en France, leur fit voir Paris, les accompagna à Montpellier, où ils demeurerent l'espace de quatre ans. Au bout de ce terme, il les remit à leurs parens; mais comme il avoit pris goût pour la Médecine pendant son séjour à Montpellier & qu'il s'étoit même sérieusement appliqué à cette Science, il voulut voir encore les Universités d'Italie & entendre les grands Maîtres qui présidoient à l'enseignement dans les Ecoles les plus célebres. Il s'arrêta principalement à Padoue, où il prit le bonnet de Docteur en 1557. L'année suivante, il vint se fixer à Heidelberg, & les talens qu'il y déploya dans la Chaire, ainsi que dans la pratique de la Médecine, firent beaucoup d'honneur à la Faculté de cette ville. Malheureusement il y vécut trop peu de tems pour exécuter les desseins qu'il avoit conçus; il mourut d'une fievre maligne le 7 Novembre 1560, à l'âge seulement de 32 ans. Ses Poésies Latines & sur-tout ses Elégies, sont estimées. *Joachim Camerarius* les fit imprimer trois ans après sa mort; il y a aussi une édition de Leipsic qui parut en 1586, *in*-8.

Lotich avoit la taille médiocre, mais l'esprit grand & élevé. Il étoit complaisant, civil, modeste, sobre, enjoué dans la conversation, constant dans l'amitié, infatigable dans l'étude, intrépide dans les périls. Il avoit un si grand fonds de candeur, de bonté & de douceur, qu'il étoit impossible de le connoître sans l'aimer. Il avoit reçu de la nature un corps robuste & vigoureux; mais il fut extrêmement affoibli par un accident qui lui arriva en Italie. Voici comme on le conte. Dans le tems qu'il étoit à Bologne, son hôtesse, éprise d'un amour furieux pour un Gentilhomme Bavarois qui logeoit chez elle, mit un philtre amoureux dans le bouillon qu'elle lui avoit préparé. *Lotich* trouvant que celui qu'on lui avoit donné étoit trop gras, le changea avec le breuvage empoisonné qui étoit préparé pour le Bavarois. Il ne l'eut pas plutôt avalé, qu'il fut saisi de maux d'estomac insupportables. On lui donna les remedes les plus prompts, mais il ne laissa pas de languir long-tems. Une maladie dangereuse lui fit tomber les cheveux & les ongles, & changea si fort son tempérament, que toutes les années de sa vie à pareille saison qu'il avoit bu ce funeste bouillon, il lui prenoit une grosse fievre accompagnée de délire. Ne peut-on pas croire, après ce récit, qu'il y avoit plus de dépit que d'amour dans la conduite de l'hôtesse Italienne? Les refus du Bavarois avoient irrité sa passion qui s'étoit tournée en haine, & cette femme résolut de venger, par le poison, la honte dont le mépris de l'insensible Gentilhomme l'avoit couverte. Si ce breuvage eût été un philtre, ou plutôt si les philtres étoient physiquement possibles, celui-ci eût allumé dans l'ame de *Lotich* les mêmes desirs que cette hôtesse vouloit faire naître dans celle du Bavarois. On ne supposera sans doute point une vertu magnétique dans ce bouillon, capable de produire des effets différens sur différentes personnes, par la diversité de rapport entre l'agent & le corps qui est soumis à son action : les effets que ce bouillon a produits dans la personne du malheureux *Lotich*, eussent été les mêmes chez le Bavarois, s'il eût avalé ce breuvage.

LOTICH, (Jean-Pierre) Docteur en Médecine, né à Francfort sur le Mein en 1598, étoit petit-neveu du précédent. Il a fait de grands progrès dans l'étude des Belles-Lettres, mais il paroît avoir eu plus de lecture & de mémoire, que de pénétration & de jugement. Il avoit déja exercé sa profession à Minden & dans la Hesse, lorsqu'il fut appellé à Rintlen, au Comté de Schawenbourg en Westphalie, pour y enseigner la Médecine. Il remplit les devoirs de sa Chaire avec beaucoup de réputation pendant plusieurs années; & pour cette raison, sa mort arrivée en 1652 causa les plus vifs regrets à ses Collegues qui furent long-tems à se consoler de sa perte. *Lotich* a laissé quelques Ouvrages en Vers & en Prose; la plupart des derniers consistent en Traités & Discours touchant la Médecine. Voici leurs titres & leurs éditions:

Vade mecum. Francofurti, 1625, *in*-12.

De Gummi ut vocant Gotta, sive, Laxativo Indico, Discursus Theoretico-Practicus. Ibidem, 1626, *in*-12, avec un Dispensaire Chymique qui est de la façon d'un autre Auteur.

Paradoxon, sive, de Febribus in genere Dissertatio Theoretico-Practica. Accessit Disputatio Physica de dignitate & præstantiâ Scientiæ Naturalis. Ibidem, 1627, *in*-4.

In Petronii Satyricon Commentarii, sive, Excursus Medico-Philosophici. Ibidem, 1629, *in*-4.

Gynæcologia, id est, de nobilitate & perfectione sexûs fæminini. Rintelii, 1630, *in*-8.

Oratio super fatalibus hoc tempore Academiarum in Germania periculis. Ibidem, 1631, *in*-4.

De casei nequitiâ Tractatus Medico-Philologicus. Francofurti, 1643, *in*-8.

De bona mente, Oratio. Ibidem, 1643, *in*-8.

Consiliorum & Observationum Medicinalium Libri V. Ulmæ, 1644, *in*-4. *Eorumdem Libri VI. Ibidem*, 1658, *in*-4.

Oratio de opinione. Francofurti, 1645, *in*-8.

LOVEL, (Robert) célebre Botaniste, étoit du Comté de Warwick en Angleterre. Il étudia la Philosophie & la Médecine à Oxford, & de cette ville il passa à Coventry, où il se distingua dans la pratique de son Art. Ce fut aussi là qu'il mourut le 5 Novembre 1690. Il a écrit un Abrégé de Botanique imprimé à Oxford en 1659, *in*-12, & dans la même ville en 1665, même format, avec des augmentations. On a encore de lui une Histoire des animaux & des minéraux, qui parut en 1661: ces deux Ouvrages sont en Anglois.

LOUIS, (Antoine) Secretaire & Membre de l'Académie Royale de Chirurgie à Paris, Chirurgien Consultant des Armées du Roi, ancien Chirurgien Major de l'Hôpital de la Charité, Démonstrateur & Censeur Royal, des Académies de Montpellier, Lyon, Rouen, Metz, Associé étranger de la Société Royale des Sciences de Gottingue, de l'Académie des Apathistes de Florence, de la Société Botanique de la même ville, Aggrégé honoraire au College Royal des Médecins de Nancy, Docteur en Chirurgie dans la Faculté de Médecine en l'Université de Hall en Saxe, naquit à Metz le 13 Février 1723.

Tous ces titres ſuppoſent du mérite, & ce Chirurgien en a beaucoup. Sa plume a fourni différens Ouvrages ſur toutes ſortes de matieres. Il eſt Auteur de la partie chirurgicale de l'Encyclopédie ; il a préſenté pluſieurs Diſſertations intéreſſantes à l'Académie de Chirurgie, qui en a fait tout le cas qu'elle devoit ; il s'eſt diſtingué dans la diſpute entre les Médecins & les Chirurgiens de Paris ; il a traité en Critique pluſieurs queſtions importantes ; mais comme il n'a pas trouvé tout le monde de ſon ſentiment, il a été différentes fois attaqué par de ſavans adverſaires. Perſonne ne l'a traité plus vivement que M. *Valentin*, du College Royal de Chirurgie de Paris. Les Lettres qui ſe trouvent à la ſuite des *Recherches critiques ſur la Chirurgie moderne* de cet Auteur, contiennent des reproches qui ont dû bleſſer l'amour propre de M. *Louis.* Mais comme il ne m'appartient pas de décider ſi ces reproches ſont bien ou mal fondés, je paſſe rapidement à la notice des Ouvrages du célebre Chirurgien qui fait le ſujet de cet Article :

Obſervations ſur l'électricité, où l'on tâche d'expliquer ſon méchaniſme & ſes effets ſur l'économie animale, avec des remarques ſur ſon uſage. Paris, 1741 & 1747, *in*-12. Il diſtingue la paralyſie qui eſt cauſée par l'engorgement des vaiſſeaux qui compriment les tubes médullaires, d'avec celle qui eſt occaſionnée par l'atonie ; & c'eſt dans cette derniere qu'il conſeille autant l'uſage de la machine électrique qu'il le déſapprouve dans la premiere.

Eſſai ſur la nature de l'ame, où l'on tâche d'expliquer ſon union avec le corps. Paris, 1746, *in*-12. Il établit le ſiege de l'ame dans le corps calleux, & ſe répand en réflexions ſur la nature de cette ſubſtance ſpirituelle ; mais il avertit que ces réflexions ſont extraites du Livre de M. *De Saint Hyacinte.*

Cours de Chirurgie pratique ſur les plaies d'armes à feu. Paris, 1746, *in*-4. C'eſt le plan d'un Cours qu'il ſe propoſoit de faire aux éleves qui ſe deſtinent à l'exercice de la Chirurgie dans les armées. Comme il étoit à la tête d'un Hôpital dans lequel il avoit à ſa diſpoſition un nombre prodigieux de cadavres, il indique diverſes expériences qui ne peuvent fournir que des réſultats utiles à l'inſtruction.

Obſervations & remarques ſur les effets du virus cancereux, & ſur les tentatives qu'on peut faire pour découvrir un ſpécifique contre ce vice. Paris, 1748, *in*-12. Il y rapporte l'exemple de deux fractures qui n'ont été ſenſiblement produites par aucune cauſe externe ; la Dame qui fait le ſujet de cette obſervation, étoit attaquée d'un virus cancereux, dont elle mourut. Les os fracturés étoient exempts de carie, mais beaucoup plus ſecs qu'ils n'ont coutume de l'être ; les extrêmités fracturées étoient cependant tuméfiées & ramollies.

Obſervations ſur les noyés. Diſſertation ſur les maladies héréditaires. Paris, 1748, *in*-12.

Réfutation du Mémoire ſur la ſubordination des Chirurgiens aux Médecins. 1748, *in*-4, de 32 pages. M. *Combaluſier*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, avoit fait imprimer un Ecrit, *in*-4, de 24 pages, ſous ce titre : *La ſubordination des Chirurgiens aux Médecins, démontrée par la nature des deux profeſſions, & par le bien public* ; & c'eſt cet Ecrit que M. *Louis* s'attache à réfuter.

Lettre d'un Chirurgien de Paris à un Chirurgien de Province, contenant un rêve ſingulier & quelques remarques ſur l'excellence de la Médecine moderne. 1748, *in*-4, de 52 pages.

Examen des plaintes des Médecins de Province & Réfutation de divers Mémoires composés par M. Combalusier *dans le cours de la dispute entre les Médecins & les Chirurgiens.* 1749, *in*-4. La Faculté de Médecine de Paris avoit fait des représentations au Roi, & avoit porté jusqu'au trône les plaintes des Provinces sur le désordre général introduit par les Chirurgiens dans l'exercice de la Médecine, de la Pharmacie & de la Chirurgie.

Positiones Anatomico-Chirurgicæ de capite. Parisiis, 1749, *in*-4.

Lettre à M. l'Abbé Nollet sur l'électricité. Paris, 1749, *in*-12.

Eloge funebre de M. Petit. Paris, 1750, *in*-4.

Recueil de pieces sur différentes matieres chirurgicales. Paris, 1752, *in*-12.

Lettres sur la certitude des signes de la mort. Paris, 1752, *in*-12, avec des observations & des expériences sur les noyés. Il établit, contre l'opinion de M. *Bruhier*, que la putréfaction n'est pas le seul signe de la mort, bien plus qu'elle n'en est pas un signe; & il regarde le conseil que donne M. *Bruhier* de conserver les morts jusqu'à la putréfaction, comme barbare & funeste à l'humanité. Il finit par rassurer les citoyens de la crainte d'être enterrés vivans, comme si de malheureux exemples ne prouvoient pas assez que cela est arrivé & peut encore arriver tous les jours. Les expériences de M. *Louis* sur les noyés tendent à prouver l'entrée de l'eau dans leur poumon; il passe ensuite à l'énumération des moyens propres à les rappeller à la vie. On ne doute plus aujourd'hui de l'efficace des différens moyens qu'on a imaginés pour cela; on regrete seulement qu'on n'y ait pas recours aussi souvent & aussi promptement qu'on le devroit.

Lettres sur les maladies vénériennes. 1754, *in*-12, de 27 pages.

De partium externarum generationi inservientium in mulieribus, naturali, vitiosâ & morbosâ dispositione, Theses Anatomico-Chirurgicæ. 1754, *in*-4. C'est une espece de These soutenue dans l'Acte public qui conduit à la Maîtrise en Chirugie & qui est ordonné par Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, du 12 Avril 1749. M. *Louis* est le premier qui ait soutenu pareille These dans son Acte du 25 Septembre 1749, après avoir fini les six années d'exercice dans l'Hôpital de la Salpétriere, où il avoit servi comme Chirurgien gagnant Maîtrise.

Dissertation sur la structure & les fonctions de l'Estomac & de la Rate, & sur les maladies de ces deux organes. 1755.

Expériences sur la Lithotomie. 1757. Il n'approuve point le Lithotome caché du Frere *Côme*, mais il loue les méthodes de tailler proposées par M. *Foubert* & M. *Thomas.*

Discours Historique & Critique sur le Traité des maladies des Os de feu M. Petit. Paris, 1758, *in*-12. Dans ce Discours, qui est à la tête de la cinquieme édition de l'Ouvrage de M. *Petit*, il s'attache à justifier cet Auteur contre les critiques mal fondées qu'on a publiées contre lui. M. *Louis*, qui s'est chargé de la défense de ce grand Chirurgien, a prêté ses soins à cette cinquieme édition.

Eloge de MM. Bassuel, Malaval & Verdier. Paris, 1759, *in*-8.

Recueil sur l'Electricité Médicale. Paris, 1763, deux volumes *in*-12.

Mémoire sur une Question Anatomique, relative à la Jurisprudence, dans lequel on établit les principes pour distinguer, à l'inspection du corps trouvé pendu, les signes du suicide d'avec ceux de l'assassinat. Paris, 1763, *in*-12. M. *Philip*, Médecin de la

Faculté de Paris, a donné des observations sur ce Mémoire, par la voie du Journal de Médecine, Septembre 1763: M. *Louis* y a répondu par celui de Novembre de la même année. Parmi les différences distinctives de l'assassinat d'avec le suicide, il est question de la luxation des vertebres du col; & M. *Louis* assure que *jamais dans un homme qui s'est pendu lui-même, les parties n'éprouvent un pareil désordre.* Le 22 de Juillet 1771, je fus présent à la visite d'un homme qui, malgré les fers qu'il avoit aux pieds & aux mains, trouva le secret de se pendre dans la prison. La luxation des vertebres du col étoit bien marquée dans le cadavre; il n'y a cependant aucune raison de douter du suicide dans le cas de mon observation.

Mémoire contre la légitimité des naissances prétendues tardives. Paris, 1764, *in*-8. Cette matiere a été traitée contradictoirement par plusieurs plumes savantes. L'opinion de M. *Louis* est que la naissance naturelle d'un enfant est physiquement impossible au delà du terme ordinaire, dont la plus grande étendue a été déterminée par *Hippocrate* à dix jours au delà de neuf mois complets. Cette opinion concilie les Loix civiles avec celles de l'Economie animale.

Supplément au Mémoire contre la légitimité des naissances prétendues tardives. Paris, 1764, *in*-8.

Recueil d'Observations d'Anatomie & de Chirurgie, pour servir de base à la Théorie des lésions de la tête par contrecoup. Paris, 1766, *in*-8.

Eloge de M. Bertrandi. Paris, 1767, *in*-12.

Réponse à MM. Faissole & Champeaux, Chirurgiens de Lyon. 1768, *in*-8. Il loue ces Chirurgiens d'avoir conclu que Claudine Rouge n'avoit point été jettée vivante dans l'eau, parce qu'on n'a pas trouvé dans ses bronches l'eau écumeuse, dont ils sont nécessairement remplis, lorsqu'on a respiré sous l'eau & qu'on a péri par la submersion.

Histoire de l'Académie Royale de Chirurgie depuis son établissement jusqu'en 1743. Paris, 1768, *in*-4, avec le Tome IV des Mémoires de cette Académie. Le cinquieme a paru en 1774, & le quatrieme Tome du recueil des prix en 1776, *in*-4.

Aphorismes de Chirurgie d'Herman Boerhaave *commentés par* M. Van Swietten. *Nouvelle Traduction du Latin en François, avec des notes.* Paris, 1768, sept volumes *in*-12.

Traité des maladies vénériennes, traduit du Latin de M. *Astruc*, quatrieme édition revue & augmentée de remarques. Paris, 1777, quatre volumes *in*-12. M. *Louis* a réuni les remarques de l'Auteur en conservant ce qu'elles contiennent d'utile; mais il a supprimé les discussions polémiques, pour donner place à des réflexions qu'il étoit important d'ajouter au Traité de M. *Astruc.*

Feu M. *Morand* avoit saisi le plan des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, pour rédiger ceux de l'Académie de Chirurgie, lorsqu'il en étoit Secretaire; c'est sur ce plan qu'il a dirigé la composition du second & du troisieme volume. Mais M. *Louis*, ayant remplacé ce célebre Chirurgien, a trouvé bon d'adopter une nouvelle méthode, qu'il a suivie dans le quatrieme volume des Mémoires de sa Compagnie. Depuis l'an 1748, qui est celui de l'établissement de l'Académie de Chirurgie, les trois Secretaires qu'elle a eus, ont pris un plan différent dans la rédaction de ses Mémoires. M. *Quesnay* a cru devoir se con-

tenter de mettre à la tête une Préface & de donner tout de suite les Mémoires des Académiciens. M. *Morand*, qui lui succéda, publia deux volumes en 1753 & 1757, & s'écarta du plan de son prédécesseur. Il divisa chacun de ses Recueils en deux parties, dont l'une porte le titre d'*Histoire* & l'autre celui de *Mémoires*. M. *Louis* paroît de n'avoir pas goûté ce plan. Il n'approuve point qu'on ait pris l'Académie des Sciences pour modele, qui, selon lui, en fournit un fort défectueux pour l'Académie de Chirurgie. Il en donne ses raisons; c'est au public à les apprécier.

On a de M. *Louis* différentes autres pieces, telles que des Dissertations, Observations, Mémoires & Consultations sur des matieres plus ou moins intéressantes.

LOUVET (Pierre) naquit à Beauvais d'un pere qui étoit d'Amiens. Il étudia la Médecine à Montpellier & s'appliqua en même tems aux Belles-Lettres & à la Géographie ; mais il paroît que dans la suite il s'occupa davantage des dernieres que de la premiere Science. En effet, il enseigna long-tems la Rhétorique en Provence & la Géographie à Montpellier ; il publia même, depuis 1657 jusqu'en 1680, un grand nombre d'Ouvrages sur l'Histoire du Languedoc, de Provence, &c. Ces Ouvrages sont écrits d'un style lâche & traînant, moitié François, moitié Latin ; ses matériaux sont d'ailleurs si mal digérés, & ses inexactitudes si fréquentes, qu'on ose à peine citer un pareil Auteur.

LOW D'ERLSFELD, (Jean-François) Docteur en Philosophie, en Droit & en Médecine, Professeur en cette derniere Science dans l'Université de Prague, sa patrie, Médecin-Conseiller de la Cour Impériale de Vienne, commença, dès l'an 1684, à faire connoître ses talens au public par différens petits Ouvrages qu'il mit au jour. Quelque bien accueillis qu'ils eussent été, ils ne lui procurerent l'entrée dans l'Académie des Curieux de la Nature qu'en 1717 ; il en devint Membre sous le nom d'*Acron*. Les Bibliographes qui parlent de lui, se bornent à le dire Auteur des Ouvrages suivans:

Tractatus de Variolis & Morbillis. Norimbergæ, 1699, *in*-4.

Nova & vetus Aphorismorum Hippocratis interpretatio. Francofurti & Lipsiæ, 1711, *in*-4.

Universa Medicina juxta mentem Veterum & Recentiorum efformata & aucta. Norimbergæ, 1724, trois volumes *in*-4.

Theatrum Medico-Juridicum. Norimbergæ, 1725, *in*-4.

LOWER (Richard) naquit, vers l'an 1631, à Trémere dans la Province de Cornouailles en Angleterre. Il étudia la Médecine à Oxford, où il se lia d'une amitié si étroite avec *Thomas Willis*, qu'ils firent ensemble plusieurs voyages. *Lower* prit le bonnet de Docteur en 1665. L'année suivante, il passa à Londres avec *Willis*, son Maître & son ami, qui se fit un plaisir de l'éclairer dans les routes difficiles de la pratique ; & il profita si bien de ses conseils & de ses lumieres, qu'il ne tarda pas à figurer parmi les plus célebres Médecins de la Capitale. Il fut reçu dans la Société Royale le 17 Octobre 1667, & à la mort de *Willis* en 1675, il se vit recherché par les malades du premier

rang. Il n'étoit parlé que de lui à la Cour ; mais comme on apprit qu'il étoit du parti des Wights, cela suffit pour le faire regarder d'un mauvais œil & le décrier. *Lower* s'en consola par la fortune qu'il avoit faite dans le tems où tout lui rioit. Il en laissa la plus grande partie aux Refugiés François & Irlandois, aux pauvres de sa Paroisse, & à l'Hôpital de Saint Barthélémi à Londres, où il mourut le 17 Janvier 1691. Ce Médecin pratiqua la transfusion du sang d'un animal dans un autre, il voulut même faire croire qu'il étoit l'inventeur de cette opération : tout ce qu'il a fait, c'est de la présenter sous un nouveau jour, car on sait que *Libavius* est le premier qui en ait donné l'idée.

Lower a écrit une Lettre en sa Langue maternelle sur l'Etat de la Médecine en Angleterre ; mais cet Ouvrage n'est rien en comparaison des suivans :

Diatribæ Thomæ Willisii de Febribus vindicatio, adversùs Edmundum de Meara. Londini, 1665, *in*-8. *Amstelodami*, 1666, *in*-12.

De Corde, item de motu & calore sanguinis, & chyli in eum transitu. Londini, 1669, *in*-8. *Amstelodami*, 1671, *in*-8, avec la Dissertation du même Auteur *De origine catarrhi*, qui avoit aussi paru à Londres en 1671. *Londini*, 1680, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1708, 1722, 1740, *in*-8, avec figures. *Lugduni Batavorum*, 1749, *in*-8 ; c'est la meilleure édition. En François, Paris, 1679, *in*-8. Ce Traité fait honneur à la mémoire du Médecin dont je parle ; l'observation sert de base au raisonnement le plus réfléchi. On y trouve plusieurs choses nouvelles, & en particulier sur l'arrangement des fibres, dont le cœur est composé. Les Anciens n'avoient eu qu'une idée très-vague sur ce viscere ; *Vesale* même & *Stenon* s'étoient contentés de prouver que le cœur est un muscle, mais ils n'en avoient pas connu la structure. *Lower* a poussé fort loin ses recherches sur tout ce qui a rapport à cet organe. Ce qu'il en dit n'est cependant point exempt de fautes ; M. *Senac* en releve plusieurs dans l'Ouvrage qu'il a publié sur le même sujet. Le plan de notre Auteur a presque servi de regle au Médecin François. L'un & l'autre, après avoir décrit la structure du cœur & indiqué ses usages, sont passés à l'examen des maladies qui l'attaquent : mais le Traité de M. *Senac* l'emporte infiniment sur celui de *Lower*, à qui on ne peut cependant refuser la gloire d'avoir été le premier qui ait éclairci une matiere de cette importance.

LOYSEL dit AVIS, (Jean) natif de Beauvais, prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Médecine de Paris, fut reçu à la Régence en 1498, & choisi Doyen en 1504, 1505 & 1506. Son mérite l'éleva à la charge de premier Médecin de Louis XII ; & aprés la mort de ce bon Roi, arrivée en 1515, il se soutint dans l'estime du public jusqu'à la sienne, en 1521.

On trouve dans la liste des Doyens de la Faculté de Paris un *Jean Loysel* ou *Avis* plus ancien que le précédent. Celui-ci, natif de Bayonne, fut élu en 1470 & continué en 1471. Pendant son Décanat, Louis XI emprunta de la Faculté une copie du Livre de *Rhasis*, qu'il desiroit de mettre dans sa Bibliotheque, & il donna pour sûreté du Manuscrit qu'il vouloit faire copier, douze marcs d'argent & l'obligation d'un Bourgeois pour la somme de cent

écus d'or. Il est bien singulier, dit M. *de Saint Foix*, dans ses Essais Historiques sur Paris, qu'un Roi donne non seulement des gages, mais encore caution bourgeoise pour un Livre qu'il emprunte dans son Royaume. On voit delà combien il étoit difficile d'avoir des Livres & combien ils étoient chers, avant & même plusieurs années après l'invention de l'Imprimerie qui fut imaginée à Strasbourg ou à Mayence en 1440. Il s'établit des Imprimeurs à Paris en 1470; ils dédierent à Louis XI, cette même année 1470, un des premiers Livres qu'ils y avoient imprimés; & c'est l'année suivante, en 1471, que ce Prince emprunte un Livre pour en avoir une copie manuscrite. On prétend que vingt mille personnes en France subsistoient de la vente des Livres qu'elles copioient, & que c'étoit une raison pour ne pas favoriser l'établissement de l'Imprimerie. Le nombre de personnes que cet Art occupe maintenant dans ce Royaume est sûrement inférieur à celui de vingt mille; mais il est si considérable depuis que la fureur d'écrire en tout genre est une maladie épidémique qui désole la Littérature, que le commerce des Livres a remplacé le profit que les Copistes tiroient anciennement de leurs Manuscrits.

Je reviens à *Jean Loysel*. Il paroît avoir été fort considéré dans son Corps, car il fut l'un des quatre Députés de la Faculté, qui assisterent aux conférences tenues à Paris, en 1473, pour la condamnation de la Secte Philosophique, appellée *les Nominaux*. Ce Médecin mourut en 1501.

LUC, (Saint) Evangéliste, étoit d'Antioche en Syrie. Saint Paul, dont il fut le disciple, nous apprend qu'il étoit Médecin. Il passa, avec cet Apôtre, de Troade en Macédoine vers l'an 51 de J. C., & il écrivit l'évangile dans l'Achaïe environ l'an 53. Dix ans après, il écrivit les Actes des Apôtres, c'est-à-dire, l'Histoire de leurs principales actions à Jérusalem & dans la Judée, depuis l'Ascension de notre Seigneur jusqu'à leur dispersion. Il y rapporte ensuite les voyages, la prédication & les actions de Saint Paul, jusqu'à la fin des deux années que cet Apôtre demeura à Rome, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 63 de Jesus-Christ; ce qui donne lieu de croire que ce Livre fut écrit dans cette Capitale de l'Empire. Il contient l'Histoire de 30 ans, & Saint Luc le composa sur ce qu'il avoit vu lui-même. Il est en Grec; la narration en est noble, & les discours sont élégans & sublimes. Cet Evangéliste est celui de tous les Auteurs inspirés du nouveau Testament, dont les Ouvrages sont les mieux écrits; il rapporte aussi, avec plus d'énergie que les autres, les circonstances qui ont quelque rapport à la Médecine, spécialement au sujet des malades que Jesus-Christ a guéris par miracle. On croit que Saint Luc mourut à Rome ou dans l'Achaïe, & à l'âge de 84 ans, selon Saint Jérôme. Il est le Patron que les Médecins Catholiques se sont choisi.

LUCENA, (Louis DE) né à Guadalaxara dans la Nouvelle Castille, s'acquit beaucoup de réputation dans le XVI siecle. Il fit de longs voyages, dont il profita pour observer tout ce qui pouvoit lui faire connoître la Nature. Rien n'échappa à son attention; les plantes, les animaux, les minéraux, les métaux, les mœurs & les usages des peuples, tout l'arrêta & devint le sujet de l'examen le plus réfléchi. On remarque qu'il exerça la Médecine à Toulouse & qu'il dédia à Jean

Jean Chavanhac, Capitoul de cette ville, un Ouvrage imprimé en 1523, ſous ce titre :

De tuendâ, præſertim à peſte, integrâ valetudine, deque hujus morbi remediis. Toloſæ, in-4.

Après que *Lucena* fut revenu en Eſpagne, où il ne fit pas un long ſéjour, il ſe remit à voyager. Il paſſa à Rome en 1549, autant pour y communiquer aux autres les connoiſſances qu'il avoit recueillies dans ſes courſes, que pour les augmenter encore par le commerce qu'il ſe propoſoit de lier avec les Savans de cette Capitale. Mais il ne profita guere de cet avantage ; car il mourut dans cette ville en 1552, & fut enterré dans l'Egliſe de Sainte Marie du peuple, vis-à-vis de la porte. On mit cette Epitaphe ſur ſon Tombeau.

D. O. M.
LUDOVICO LUCENÆ HISPANO
Vadalaxaræ nato,
Ingenuarum Artium, Phyſicæ rationis imprimis perito,
Sibi & Poſteris, Antonius Nunnez, fratris filius, mœrens poſuit.
Vixit annos LXI.
Obiit IV Id. Auguſti à partu Virginis 1552.

On lit autour de la pierre ſépulcrale :
Hic præter cæteras virtutes, quibus longè aliis excelluit, hanc maximè coluit, ut omnibus aſſiduè benefaceret, & neminem ob id ſibi devinctum eſſe vellet.

LUCHTENIUS (Adam) étoit de Hoxter, ou des environs de cette ville qui eſt en Weſtphalie. Il y enſeigna la Médecine avant l'an 1609, & il alla en 1612 la pratiquer à Halberſtadt. On ne connoît rien de lui que des Obſervations inſérées dans les Actes de Copenhague.

LUCIUS APULEIUS ou LUCE APULÉE, Philoſophe qui vécut dans le deuxieme ſiecle ſous les Empereurs Adrien, Antonin le Débonnaire & Marc Aurele, étoit de Madaure en Afrique, ville autrefois célebre par ſon Académie : Saint Auguſtin y a étudié. Le pere d'*Apulée* s'appelloit *Théſée*, homme ſi conſidéré dans ſa patrie, qu'il fut nommé à la charge de *Duumvir. Salvia*, ſa mere, étoit de la famille de *Plutarque* & de celle du Philoſophe *Sextus*. Il étudia à Carthage & à Athenes, où il s'attacha beaucoup à la Philoſophie de *Platon*. Il paſſa enſuite à Rome dans le deſſein de s'appliquer à la Juriſprudence ; il y fit même de tels progrès, qu'il acquit beaucoup de réputation dans le Barreau vers l'an 150. Mais il abandonna bientôt cette Profeſſion, pour reprendre la Philoſophie qui étoit plus de ſon goût ; & au rapport du célebre *de Haller*, il pratiqua encore la Médecine. *Le Clerc* eſt du même ſentiment, & il le prouve par un endroit des Ouvrages d'*Apulée*, où il dit *qu'il n'eſt ni ignorant, ni ſans expérience en fait de Médecine*, c'eſt-à-dire, qu'il avoit joint la pratique à la théorie.

C'eſt à l'étude qu'*Apulée* a faite de la Philoſophie & de la Médecine qu'on

doit les Traités qu'il a écrits. Il y avoit parmi eux un Livre de Questions Naturelles, dans lequel il parloit fort amplement des Poissons ; mais il est perdu. On met, entre ses Ouvrages, un autre Livre sur la vertu des plantes qui nous est resté & qui est en Latin ; on doute cependant qu'il soit de lui. Voici le titre sous lequel il a paru :

De virtutibus Herbarum Liber. Basileæ, 1528, *in-folio*, avec des Traités qui ont rapport à cette matiere, & qui appartiennent à *Soranus*, à *Oribase*, à *Pline*, à *Antoine Musa. Ibidem*, 1533, *in-8. Parisiis*, 1528, *in-folio*, 1543, *in-8. Tiguri*, 1537, *in-4. Venetiis*, 1547, *in-folio*, avec les *Medici Antiqui. Lugduni*, 1587, *in-8*, avec les autres Ouvrages d'*Apulée*. On trouve, dans celui, dont il est question, les noms de plusieurs Plantes Médicinales en diverses Langues, en Grec, en Latin, en Egyptien, en Punique, en Gaulois, en Langue des Daces, &c. On y trouve même les noms que les Prophetes, comme l'Auteur les appelle, c'est-à-dire, les Magiciens *Zoroastre*, *Osthanes*, & d'autres donnoient à ces plantes. On y voit ensuite la description de ces mêmes plantes, par rapport à leur figure, au lieu où elles naissent, & l'énumération de leurs propriétés relativement à la guérison des maladies. Ces propriétés sont de deux sortes ; les unes sont naturelles & les mêmes que celles qui ont été indiquées par *Dioscoride* & la plupart des Botanistes ; les autres n'ont de fondement que sur une tradition superstitieuse, & dépendent plus de certaines cérémonies qu'on joint à l'usage d'une plante, que de la nature de la plante même.

Le goût d'*Apulée* pour ces remedes superstitieux a sans doute contribué à le faire regarder comme Magicien ; mais il s'est justifié par deux Apologies qui nous sont restées. Il est vrai que la cause principale de cette accusation fut le mariage qu'il avoit contracté avec une riche veuve, nommée *Pudentilla*. Les parens, qui n'en furent pas contens, s'aviserent de publier qu'*Apulée* avoit forcé cette Dame, par ses sortileges, à lui donner la main ; ils le chargerent même d'avoir fait mourir le fils de cette veuve, pour s'en approprier les richesses qui montoient à quatre millions de petits sesterces, qui font environ quatre cens mille livres de France. Mais il est bien apparent que cette accusation n'est fondée que sur des soupçons. *Apulée* peut y avoir donné lieu par les expériences qu'il faisoit tous les jours pour découvrir les propriétés des plantes, des animaux, &c. ; & comme il poussoit souvent assez loin sa curiosité à cet égard, on alla jusqu'à lui supposer les intentions les plus criminelles. Quoiqu'il en soit, ce Médecin fut absous par les juges de l'accusation qu'on avoit intentée contre lui ; le préjugé du public ne se soutint cependant pas moins, & la postérité trop facile à croire le rapport des contemporains d'*Apulée*, ne l'a pas moins mis au rang des Magiciens.

LUCIUS-JUNIUS-MODERATUS COLUMELLA, Philosophe natif de Cadix, étudia la Médecine à Rome sous *Aurelius-Cornelius Celsus*, cet Ecrivain si renommé encore aujourd'hui par son éloquence. *Columella* composa vers l'an 63 ou 64, sous le regne de Néron, un Ouvrage sur l'Agriculture qui est en douze Livres, dont le dixieme est en Vers ; ils sont précieux par les préceptes & par le style qui se ressent si bien de la Latinité du siecle d'Auguste. On a beaucoup multiplié les éditions de cet Ouvrage :

De Re Rustica Libri duodecim. Venetiis, 1472, *in-fol. Regii*, 1482, *in-folio*, avec quelques autres Traités sur pareille matiere. *Ibidem*, 1498, *in-fol. Lugduni*, 1533, *in-fol. Coloniæ*, 1536, *in-8.* En Allemand, par *Melchior Herven*, Strasbourg, 1538, *in-fol.* En Italien, par *Pierre Lauro*, Venise, 1544, *in-8.* En François, par *Claude Cotereau*, Chanoine de l'Eglise de Paris. Paris, 1551, *in-4. Jean Thierry* a revu cette derniere édition & l'a mise de nouveau au jour. Paris, 1556, *in-4.*

Carmina de cultu hortorum, *sive*, *Columellæ Liber decimus. Parmæ*, 1478, *in-fol. Ibidem*, 1496, *in-fol. Bononiæ*, 1520, *in-fol. Venetiis*, 1521, *in-8. Parisiis*, 1543, *in-4. Lugduni*, 1548, *in-8. Parisiis*, 1549, *in-4. Francofurti*, 1571, *in-12. Marpurgi*, 1639, *in-4.* Il y a plusieurs autres éditions des Ouvrages de *Columella* conjointement avec ceux de *Caton.*

LUCIUS (Jean-Josse) vint au monde à Heidelberg le 18 de Novembre 1576. Il fit de bonnes études; & après avoir été reçu Maître-ès-Arts en 1597, on le chargea de la Principalité du College de Casimir, qu'il gouverna jusqu'en 1600. Trop jeune pour faire face à un pareil emploi, ou peut-être rebuté par les devoirs assujettissans qu'il impose, il prit le parti de se rendre à Montpellier en la même année 1600, & il s'y mit sur les bancs de la Faculté de Médecine. La maniere distinguée avec laquelle il remplit le cours de sa Licence, lui mérita le bonnet de Docteur qu'on lui accorda le 9 Février 1603. Il vint ensuite se fixer à Heidelberg, où il donna tant de preuves de son savoir, qu'en Avril 1606 on le nomma aux Chaires d'Anatomie, de Botanique & de Physiologie que *Lubert Esth* avoit laissées vacantes par sa mort. *Lucius* ne lui survécut pas bien long-tems, car il mourut lui-même à Heidelberg le 2 Mai 1613. *George Matthias* qui parle de ce Médecin, ne lui attribue aucun Ouvrage.

LUDOVICI, (Antoine) Médecin de Lisbonne, étoit en réputation vers l'an 1530. La connoissance qu'il avoit des Langues Latine & Grecque lui facilita l'étude de l'Histoire ancienne, pour laquelle il avoit beaucoup de goût, & l'engagea à ne recourir qu'aux premieres sources dans sa Profession. Persuadé qu'*Hippocrate* & *Galien* avoient mieux vu & observé que les Auteurs qui sont venus après eux, il négligea entierement les derniers; il les condamna même comme gens, dont l'esprit étoit fasciné par l'erreur. *Ludovici* donna dans l'excès: rien n'est plus juste que le tribut de louange qu'il rend aux Maîtres de l'Ecole Grecque, mais en même tems, rien n'est plus faux que le jugement qu'il porte indistinctement sur tous les Médecins qui ont écrit depuis *Galien* jusqu'à lui. Sa vénération pour les Anciens fut telle, qu'il auroit voulu qu'on renonçât à l'observation pour se borner à ce qu'ils ont vu, parce qu'il croyoit qu'eux seuls avoient eu les yeux faits pour bien voir. Conduit par ce principe, *Ludovici* s'attacha à faire des notes sur différens Ouvrages d'*Aristote* & de *Galien*, dont il publia une édition à Lisbonne en 1540, *in-folio.* Il a encore écrit:

De occultis proprietatibus Libri V. Olissipone, 1540, *in-folio. Ibidem*, 1543, *in-folio*, avec un Livre *De Empyricis & Miscellaneis quibusdam*, & un autre de *Pudore.*

LUDWIG ou LUDOVICI, (Daniel) Médecin Allemand, s'est acquis beaucoup de réputation dans le XVII siecle. Il étoit de Weimar dans la Thuringe, où il naquit le 5 Octobre 1625. Après avoir pris le bonnet de Docteur à Jene en 1647, il se rendit vers l'an 1650 à Konigsberg, petite ville au Cercle de Franconie; mais comme il ne tarda pas à s'y faire un nom par les succès de sa pratique, la ville de Saltzungen, dans la Principauté de Henneberg, lui offrit l'emploi de son Physicien qu'il alla remplir en 1658. Sa réputation qui augmentoit de jour en jour, lui procura des charges & plus avantageuses & plus honorables encore; en 1662, il devint Médecin Provincial du Duché de Gotha; en 1666, premier Médecin du Duc & Président du College de Médecine établi dans sa Résidence. Comme il s'acquitta des devoirs de ces deux places avec distinction, il fut extrêmement regreté à sa mort arrivée le 11 Septembre 1680.

Ce Médecin a publié un grand nombre d'observations sur les Minéraux, les Métaux, les Végétaux, les cas les plus rares de sa pratique, & sur d'autres sujets intéressans, dont on peut voir l'énumération dans la Bibliotheque des Ecrivains en Médecine de *Manget*, qui en a extrait les titres des Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature. On a des Ouvrages plus considérables de la façon de *Ludwig*. Tels sont:

De volatilitate Salis Tartari Dissertatio. Gothæ, 1667, 1674, *in*-12.

De Pharmacia moderno sæculo applicandâ, *Dissertationes tres. Gothæ*, 1671, *in*-12, 1685, *in*-8. *Amstelodami*, 1688, *in*-12. *Hamburgi*, 1688, *in*-8. En François, Lyon, 1710, *in*-8. En Allemand, 1714, *in*-8. *George-Philippe Nenter* a enrichi cet Ouvrage de ses Commentaires qui ont paru à Strasbourg en 1708, *in*-4. La Pharmacie de *Ludwig* est recommandable par les soins qu'il a pris de la dépouiller de quantité de remedes inutiles; mais elle rebute par le style obscur & entortillé, dont il s'est servi.

De morbis castrensibus & dysenteriâ Tractatus duo.

Observationes Physico-Chymico-Medicæ Curiosæ XLVIII. Il a paru à Francfort en 1712, *in*-4, un recueil de toutes ces pieces par les soins de *Jean-Conrad Michaëlis.*

Christian-Gottlieb Ludwig, Professeur de la Faculté de Médecine en l'Université de Leipsic, & Membre de la Société Royale de Berlin, est Auteur de plusieurs excellentes Dissertations Physiologiques, en forme de Theses, dont le premier recueil a été publié à Leipsic en 1740, & le second en 1743, sous le titre de *Decas Quæstionum.* On a séparément:

Definitiones Plantarum juxta Methodum Rivinianam. Lipsiæ, 1737, *in*-8.

Aphorismi Botanici. Ibidem, 1738, *in*-8.

De minuendis speciebus Plantarum. Ibidem, 1740, *in*-4.

Institutiones Historico-Physicæ Regni Vegetabilis, *Prælectionibus Academicis accommodatæ. Ibidem*, 1742, 1757, *in*-8. *Haller* fait beaucoup de cas de cet Ouvrage.

Institutiones Physiologiæ. Ibidem, 1752, *in*-8.

Institutiones Chirurgicæ. Ibidem, 1764, *in*-8.

LUGO, (Jean DE) célebre Cardinal & l'un des plus savans Jésuites de son siecle, étoit de Madrid, où il vint au monde le 25 Novembre 1583. Ce fut le Pape Urbain VIII qui lui donna le chapeau le 14 du mois de Décembre

1643. Il fit honneur au choix du Souverain Pontife par d'éminentes qualités, & en particulier par sa grande charité envers les pauvres qui le pleurerent, lorsqu'il mourut à Rome le 20 Août 1660, à l'âge de 77 ans. Ce fut lui qui mit en vogue le Quinquina dans les premiers tems de la découverte de cette écorce salutaire. Comme il la distribuoit libéralement aux pauvres malades, il multiplia ainsi les occasions de s'assurer des propriétés de ce fébrifuge qui se vendoit alors très-cher. La poudre de Quinquina a retenu long-tems le nom de *Poudre de Lugo*, & les Anglois l'appellent encore aujourd'hui la *Poudre des Jésuites.*

LUISINUS, (Louis) Médecin natif d'Udine, ville de l'Etat de Venise, fut en réputation vers le milieu du XVI siecle. Comme il s'étoit distingué dans la Littérature, avant de se livrer à la passion qui l'entraînoit vers l'Art de guérir, il n'eut pas plutôt perfectionné ses connoissances dans cet Art, qu'il employa ses talens à composer & à recueillir les Ouvrages que nous avons de lui. Voici les titres sous lesquels-ils ont paru :

Aphorismi Hippocratis Hexametrô carmine conscripti. Venetiis, 1552, *in*-8.

De compescendis animi affectibus per Moralem Philosophiam & medendi Artem, Tractatus in tres Libros divisus. Basileæ, 1562, *in*-8. *Argentorati*, 1713, *in*-8.

Aphrodisiacus, sive de Lue venerea, in duos Tomos bipartitus, continens omnia quæcumque hactenus de hac re sunt ab omnibus Medicis conscripta. Venetiis, 1566, *in-fol.* C'est le premier Tome, & il contient les Ouvrages imprimés sur les maux vénériens jusqu'à cette année. *Venetiis*, 1567, *in-fol.* Le second Tome renferme principalement les Ecrits qui n'avoient point encore vu le jour. *Venetiis*, 1599, deux volumes *in-fol. Lugduni-Batavorum*, 1728, *in-fol.*

LULLE, (Raimond) né dans l'Isle de Majorque en 1236, sortoit de l'illustre famille des Lulles de Barcelone. Infatigable à l'étude, il embrassa plusieurs Sciences, la Philosophie, la Médecine, la Théologie & la Chymie. Il poussa plus loin ses idées sur la derniere que *Roger Bacon*, dont il se dit disciple; il peut l'avoir vu dans ses voyages, car il parcourut la France, l'Angleterre & l'Allemagne. Ce Chymiste est le premier qui ait parlé de la Pierre Philosophale & d'un remede universel pour toutes les maladies; il en fait mention dans son Livre intitulé : *Quinta essentia.* On le cite encore comme un homme extrêmement versé dans la Logique. Il eut l'adresse d'introduire dans les Ecoles un nouvel Art transcendant, qu'on a appellé l'*Art de Lulle*, par le moyen duquel on pouvoit disputer un jour entier sur quelque Topique que ce fût, sans entendre un mot de la matiere. Mais s'étant apperçu de la futilité de cet Art, il quitta la superfluité stérile des mots pour s'attacher aux choses. Il prêcha en Chymie une doctrine qui ne vouloit que de l'expérience, & il assura qu'il étoit impossible de s'instruire de cette Science par de simples paroles. Il avança beaucoup d'autres sentimens sur différentes matieres, & tout cela fait le sujet des discussions dans lesquelles il est entré : mais il est difficile de savoir au juste le nombre des Ouvrages qu'il a écrits, parce que ses disciples ont souvent publié les leurs sous son nom, & que dans des tems moins reculés, on lui en a attribué d'autres, dont il ne fut jamais l'Auteur.

Lulle voyagea dans la Mauritanie, où l'on ſuppoſe qu'il prit les premieres connoiſſances de la Chymie; il paroît même que c'eſt dans les Ecrits de *Geber* qu'il en a ſucé les principes. La conformité que l'on remarque entre ces deux Auteurs, donne au moins quelque vraiſemblance à cette opinion. Si l'on en croit les Ecrivains Eſpagnols, l'occaſion de ſon voyage fut ſa paſſion pour une jeune fille, nommée Eléonore, qui refuſa opiniâtrément de l'écouter. Un jour qu'il la preſſoit davantage & qu'il lui demandoit la raiſon de ſes refus, elle ſe découvrit ſur le champ la poitrine & lui montra une partie de ſon ſein dévoré par un cancer. *Lulle*, en amant tendre & généreux, conçut le deſſein d'aller dans la Mauritanie, où l'on trouvoit plus aiſément les Ecrits de *Geber*, dans l'eſpérance d'en tirer quelques lumieres ſur les remedes propres à guérir la maladie de ſa Maîtreſſe. D'autres diſent que, frappé à la vue du mal cruel qui lui enlevoit l'eſpoir de poſſéder jamais cette fille infortunée, il ſe dévoua à la vertu & aux exercices de la pénitence, & qu'il ſe conſacra enſuite à la converſion des Infideles. C'eſt, dit-on, pour cette raiſon qu'il apprit l'Arabe à l'âge de 30 ans; on ajoute même que, pour ſoutenir l'ouvrage qu'il avoit heureuſement commencé, il engagea Jacques II, qui monta ſur le trône d'Aragon en 1291, à fonder un Séminaire à Majorque pour l'inſtruction des Miſſionnaires. *Lulle* finit par être lapidé en Afrique, où il prêchoit le Chriſtianiſme aux Infideles, le 26 Mars 1315.

On voit aſſez par ce que nous venons de rapporter de *Raimond Lulle*, combien ſon hiſtoire eſt obſcure & incertaine; ce qui nous reſte à dire ſur le grand nombre d'Ouvrages qui ont paru ſous ſon nom, n'eſt peut-être pas mieux fondé. On le fait Auteur de différens Traités ſur toutes les Sciences; quelques-uns peuvent être de lui, mais il eſt difficile de croire, ainſi que nous l'avons déja dit, qu'il ait écrit tous ceux qui lui ſont attribués. Au reſte, on y remarque beaucoup d'étude & de ſubtilité, peu de ſolidité & de jugement, & un ſtyle digne de la barbarie de ſon ſiecle. Voici les titres de ceux qui concernent la Chymie:

De ſecretis Naturæ, ſeu, de Quinta Eſſentia Libellus. Auguſtæ Vindelicorum, 1518, *in*-4. *Venetiis*, 1521, *in*-4, 1542, *in*-8. *Argentorati*, 1541, *in*-8. *Coloniæ*, 1567, *in*-8. *Adjecta eſt ejuſdem Epiſtola ad Regem Robertum de accurtatione Lapidis Philoſophici, & adjunctus eſt Tractatus de Aquis, ex ſcriptis Raimundi ſuper accurtationis Epiſtolam ab Artis ſtudioſô collectus.*

Apertorium de veri Lapidis compoſitione. Noribergæ, 1546, *in*-4.

Teſtamentum duobus Libris univerſam Artem Chymicam complectens. Item ejuſdem compendium animæ tranſmutationis Artis metallorum. Coloniæ, 1566, 1573, *in*-8. *Rothomagi*, 1663, *in*-8.

Liber Mercuriorum. Coloniæ, 1567, *in*-8.

De Arte brevi. Pariſiis, 1578, *in*-12.

Secreta ſecretorum. Coloniæ, 1592, *in*-8.

Codicillus, ſeu, vade mecum, in quo fontes Alchymicæ Artis ac Philoſophicæ reconditioris uberrimè traduntur. Coloniæ, 1572, *in*-8. *Rothomagi*, 1651, *in*-8.

Dans le Théatre Chymique, imprimé à Strasbourg, *in*-8, au commencement du XVII ſiecle, on trouve les Ouvrages ſuivans ſous le nom de *Lulle*:

Theoria & practica.

De intentione Alchymistarum.
De Mercurio solo Libellus.
Praxis universalis magni Operis.
Repertorium, seu, intentio summaria valdè utilis ad intelligentiam Testamenti, Codicilli & aliorum ejus Librorum.

Dans le Recueil *De veræ Alchymiæ Scriptoribus*, on a repris ceux-ci :
Apertorium cum aliis de veri Lapidis compositione.
Ars intellectiva super Lapidem Philosophorum.
Practica Lapidis.

On attribue encore à *Raimond Lulle :*
Epistolæ ad Eduardum, Regem Angliæ.
Speculum magnum.
Testamentum novissimum.
Aphorismi.
De investigatione occulti secreti.
Exempla accurtationis.

La plupart de ces Ouvrages sont en manuscrit dans la Bibliotheque de Leyde, & l'on assure que dans celle de la République de Venise, on conserve plus de cent Manuscrits de *Lulle* qui n'ont point encore vu le jour. Il y a dans la Bibliotheque de *Boile* une fort belle copie de tous les Ouvrages Chymiques de notre Auteur, faite en 1483 & en 1484, en deux volumes *in-folio*; cette copie fut donnée par *Elie Ashmole.* On trouve aussi, dans la Bibliotheque Chymique de *Manget*, quelques-uns des Traités dont nous venons de faire mention; mais il y a une édition particuliere des Œuvres de *Lulle*, qui est très-rare; elle est de Strasbourg, 1617, *in-8*, avec figures. Enfin, on a donné à Mayence en 1714, *in-8*, le Catalogue des Ouvrages de cet Auteur. Il comprend des Traités sur la Théologie, la Morale, la Médecine, la Chymie, la Physique, le Droit, &c ; car les Docteurs des siecles d'ignorance embrassoient toutes les Sciences dans leurs Ecrits; & quoiqu'ils n'en possédassent parfaitement aucune, ils cherchoient à éblouir leurs contemporains par l'étalage d'une érudition universelle.

LUSITANUS. Voyez AMATUS.

LUSITANUS. Voyez ZACUTUS.

LUSSAULD, (Charles) de Poitiers, prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Montpellier, & obtint le titre de Conseiller-Médecin du Roi. On a de lui:

Functionum fœtûs officialium assertio, cum animadversionibus in contrariam exercitationem Philippi le Houst. Parisiis, 1648, *in-4. Niorti*, 1651, *in-8.* L'Epitre Dédicatoire, datée de Paris du mois de Mai 1648, est adressée à *Vautier*, pour lors premier Médecin de Louis XIV. Cet Ouvrage est rempli de conséquences fausses & d'explications puériles. Parce qu'il est arrivé plusieurs fois qu'on ait extrait le fœtus vivant de la matrice après la mort de la mere, il va jusqu'à conclure que la vie du premier est indépendante de celle de la seconde.

Apologie pour les Médecins contre ceux qui les accusent de déférer trop à la Nature & de n'avoir point de religion. Paris, 1663, *in*-12. Ce reproche, pour avoir été fait de tout tems aux Médecins, n'en est ni plus vrai, ni mieux fondé.

LUTHER, (Paul) fils de *Martin*, le plus fameux Héréfiarque qui ait troublé l'Eglise depuis *Arius*, naquit à Wittemberg le 28 Janvier 1533. Après avoir étudié le Grec & le Latin sous *Vite Winfemlus* & *Philippe Mélanchton*, il s'appliqua à la Médecine, & fut reçu Docteur en cette Science dans l'Université de sa ville natale, le 29 Juillet 1557. Comme il avoit des talens pour la Chaire, il profita de l'occasion de celle qui étoit vacante à Jene; il la demanda & l'obtint, mais il la quitta bientôt pour être Médecin du Duc de Weimar. Il entra ensuite, en la même qualité, au service de Joachim II, Electeur de Brandebourg; & celui-ci étant mort en 1571, Auguste, Electeur de Saxe, le chargea de travailler dans son Laboratoire à la préparation des remedes Chymiques, dont il étoit auteur. *Luther* s'acquitta de cette commission au gré du Prince qui le récompensa magnifiquement; & comme il se fit d'ailleurs estimer à à la Cour, Christian I, fils d'Auguste, le retint auprès de lui après la mort de son pere arrivée en 1586. Mais ce Médecin ne se soutint pas dans la faveur de Christian; car il fut congédié en 1589, pour avoir parlé trop librement contre ceux qui vouloient distinguer la doctrine de *Mélanchton* de celle de *Martin Luther*. Après cette disgrace, il vécut à Leipsic uniquement occupé de l'étude de sa profession; mais Guillaume-Fréderic, Administrateur de l'Electorat, le tira de sa retraite & le nomma son Médecin en 1592. Ce ne fut pas pour longtems, car il mourut à Leipsic le 8 Mars de l'année suivante. On a de lui un Ouvrage en Allemand sur le régime qu'il convient d'observer en tems de peste; *Jean Weber* le mit au jour à Erfurt en 1626.

LYCUS ou LUPUS, Médecin Empirique qui vécut peu de tems avant *Galien*, étoit de la Macédoine. Il a passé pour le meilleur Auteur qui ait écrit sur les muscles, mais il fut blâmé pour avoir grossi son Livre par quantité de questions de Logique; matiere indifférente à celle qu'il traitoit. *Galien*, qui fait cette remarque, a d'ailleurs observé que *Lycus* avoit omis de parler de plusieurs muscles, & qu'il se trouvoit beaucoup de fautes dans son Ouvrage, qui contenoit près de cinq mille versets.

LYMBISANUS, (Horace) Médecin du XVII siecle, étoit de la Calabre. Il enseigna à Naples en qualité de Professeur extraordinaire, & il s'y fit de la réputation par les Ouvrages qu'il publia. Leurs titres portent:

Conciliationes & Decisiones super-finitiones actionis depravatæ, diminutæ, morbi & symptomatum, excretorum & retentorum Antonii Santorelli. Neapoli, 1629, *in*-4. *Antoine Santorellus* enseigna aussi la Médecine à Naples.

De Febribus Libri III. De Peste Libri IV. De terræ motu, pro ut Pestis causa est, Disputatio. Ibidem, 1629, *in*-4.

LYRIUS

LYRIUS, Esclave de l'Empereur Tibere, étoit Médecin Oculiste, comme on l'apprend de l'Inscription suivante:

TI. LYRIUS TI. CÆSARIS
AUG. SER. CELADIANUS
MEDICUS OCULARIUS
Pius Parentium Suorum &c.

On ignore s'il n'est point le même qui est nommé *Illyrius* dans une autre Inscription, & qui étoit aussi Médecin Oculiste & Esclave du même Empereur.

Si l'on ne savoit pas d'ailleurs que la Médecine a été exercée à Rome par des Esclaves, on l'apprendroit par ce trait de l'Histoire de *Lyrius*. Il est cependant à propos de remarquer que les hommes de cette condition se mêloient peu de la Médecine qui a pour objet les maladies internes, & qu'ils s'attachoient principalement à quelque partie de la Chirurgie & de la Pharmacie, c'est-à-dire, à la Médecine qu'on appelloit anciennement *Ministrante*. C'est donc sans fondement que quelques Auteurs ont prétendu que tous les Médecins de Rome étoient Esclaves. Mais s'il restoit quelque doute là dessus, il disparoîtroit en passant en revue les Grecs que les privileges accordés par les Romains ont attirés dans la Capitale; ceux-ci étoient certainement de condition libre. D'ailleurs, pour prouver que la Médecine n'étoit pas à Rome entre les mains de seuls Esclaves, & même la Chirurgie, il ne s'agit que d'avoir recours à différentes Inscriptions, où la lettre L. avec un point à côté, marque que les Médecins, dont elles font mention, étoient des Affranchis, *Liberti*. En voici une de cette sorte:

C. N. HELVIUS C. N. L. JOLA
Medicus Ocularius.
Q. CLODIUS Q. L. NIGER
Medicus Ocularius, sibi &c.

LYSER (Michel) étoit de Leipsic. Il étudia la Philosophie dans sa patrie, & après en avoir achevé le cours avec distinction, il passa dans les Ecoles de Médecine de la même ville, où il soutint une These *De auditu*, en 1653, & une autre *De sphacelo cerebri*, en 1656. Il se rendit ensuite à Copenhague pour y suivre les Leçons de *Thomas Bartholin*. De disciple de ce grand Homme, il en devint l'ami, & bientôt après son Prévôt dans l'Amphithéatre Anatomique. Les dispositions qu'avoit *Lyser* à profiter des instructions de son cher Maître, le mirent à portée de devenir lui-même un des meilleurs Anatomistes de son tems; il a eu la gloire de partager avec *Bartholin* la découverte des vaisseaux lymphatiques. Au sortir de Copenhague, il voyagea en d'autres pays, & par-tout il se fit estimer par son adresse dans les dissections. L'Université de Padoue lui rendit justice à ce sujet, lorsqu'il se présenta dans ses Ecoles pour y prendre le bonnet de Docteur. Après sa promotion, il repassa en Dannemarc & s'établit à Nikoping dans l'Isle de Falster, où il mourut le 20 Décembre 1660, âgé seule-

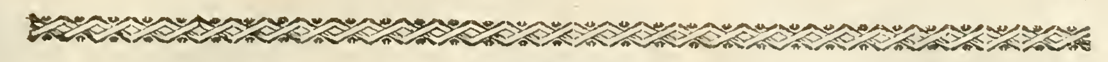
ment de 33 ans, & au bout de trois ſemaines de mariage. *Thomas Bartholin* fit alluſion à cette mort précipitée dans l'Inſcription qu'il conſacra à la mémoire de ſon cher Diſciple :

Æternæ memoriæ
MICHAELIS LYSERI D.
Proſectoris felicioris
Quàm Mariti.
Qui
Novorum vaſorum, novæque Conjugis,
Intentus obſervationibus,
Utriuſque ardens amore,
Quum
Lymphâ Bartholianâ,
Cujus cum Præceptore primo
Fontes advertit ſecundus,
Calorem extinguere non poſſet,
Febre ardente uti conſumptus,
Famam. ex cineribus claris
Conſumi neſciam,
Claræ conſervavit hiſtoriam
Poſteritati
M. H. P.
TH. BARTHOLINUS.
CIↃ. IↃ. CLXIV.

Nous avons de la façon de *Lyſer* un Ouvrage qu'on eſtime encore aujourd'hui, parce qu'il contient de bonnes inſtructions ſur la maniere de diſſéquer. L'Auteur y traite principalement des Muſcles & des Os, mais il ne laiſſe pas de dire beaucoup de choſes intéreſſantes ſur les autres parties du corps humain. Voici le titre & les éditions de cet Ouvrage :

Culter Anatomicus, hoc eſt, Methodus brevis, facilis & perſpicua artificiosè & compendiosè humana corpora incidendi, cum nonnullorum inſtrumentorum Iconibus Hafniæ, 1653, *in*-8. *Ibidem*, 1665, *in*-8, avec une Préface de *Bartholin: Francofurti*, 1679, *in*-8, avec un Eſſai des adminiſtrations Anatomiques de *Gaſpar Bartholin. Trajecti ad Rhenum*, 1706, *in*-8. *Leidæ*, 1726, 1731, *in*-8. En Allemand, Brême, 1735, *in*-8. En Anglois par *Thomſon*, Londres, 1740, *in*-8.

Les Obſervations Médicinales de *Michel Lyſer* ont paru en Latin à Copenhague en 1679, *in*-8, avec celles d'*Henri à Moinichen*, de *Martin Bogdanus* & de *Jacques Seidelius.*



M.

MACASIUS, (Jean-George) natif d'Egra en Boheme, fut reçu Docteur en Médecine à Jene en 1644. Il exerça sa profession à Zwickau, petite ville au Cercle de la Haute Saxe, où il mourut en 1653. On a de lui :

Promptuarium Materiæ Medicæ, sive, Apparatus ad Praxim Medicam Libris duobus adornatus. Francofurti, 1654, *in-8. Ulmæ*, 1676, *in-4. Barutini*, 1676, *in-12*, avec des augmentations par *Jean-Matthias Nester. Lipsiæ*, 1677, *in-12*.

Paul Macasius, Médecin, & parent du précédent, a écrit un Traité sur les Eaux d'Egra, qui a paru sous ce titre :

De Acidularum Egranarum usualium, seu, Fonticuli Crystallini naturâ, viribus & administratione. Norimbergæ, 1613, *in-4*.

MACER. Voyez ÆMILIUS MACER.

MACHAON étoit frere de *Podalire*, tous deux fils d'*Esculape*. Celui-là étoit l'aîné, ainsi qu'on le recueille de ce que *Q. Calaber* fait dire à *Podalire* au sujet de la mort de *Machaon* ; que ce cher frere l'avoit élevé comme son fils, après que leur pere avoit été reçu dans le ciel, & qu'il lui avoit enseigné à guérir les maladies. Il est vrai qu'*Homere* met toujours *Podalire* le premier, lorsqu'il parle de lui & de son frere ; mais ce n'est pas une preuve qu'il soit l'aîné : il est vraisemblable que c'est pour s'accommoder aux regles de la versification. La maniere dont le Poëte parle de *Machaon*, fait voir qu'il étoit plus estimé que son frere & qu'on l'appelloit préférablement à lui pour panser les Grands de l'armée. En effet, ce fut *Machaon* qui traita *Menelaus* blessé par *Tindare*, en essuyant premierement le sang de sa plaie, & en y appliquant ensuite des remedes adoucissans, comme faisoit son pere. C'est à tort qu'on a dit que *Machaon* avoit sucé la blessure de *Menelaus*, & qu'on a rapporté cette cure pour appuyer la méthode adoptée par quelques Chirurgiens François, en particulier par *Anel*, qui donne la description d'une espece de seringue pour pomper les liqueurs, le sang & le pus extravasés. L'expression d'*Homere* a fait prendre le change au sujet des moyens employés par le Médecin Grec ; c'est à la double signification du mot, dont le Poëte s'est servi dans cette rencontre, qu'on doit attribuer l'erreur dans laquelle plusieurs Savans sont tombés.

Ce fut encore *Machaon* qui guérit *Philoctete* qui étoit devenu boiteux, pour avoir laissé tomber sur son pied une fleche trempée dans le fiel de l'Hydre de Lerne ; présent ou dépôt que lui avoit remis *Hercule* en mourant. Cette cure est une preuve que *Machaon* étoit plus habile dans son Art que le Centaure *Chiron*, qui ne put se guérir d'une blessure de cette espece.

Au reste, les deux freres étoient soldats aussi bien que Médecins, & *Machaon* doit avoir été fort brave, puisqu'il fut du nombre de ceux qui entrerent dans le cheval de bois, cette fameuse machine, dont les Grecs se servirent pour

prendre Troye. Il fut blessé à l'épaule dans une sortie que firent les Troyens, & enfin il fut tué dans un combat de seul à seul par Nérée, ou selon d'autres, par Euripile, fils de Télephe. *Pausanias*, qui parle de ce combat, ajoute que *Machaon* fut enseveli dans la Messenie, où ses os furent rapportés du camp de devant Troye par les soins de Nestor. Sur quoi il faut remarquer que ce combat, qui se donna devant le camp des assiégeans, ne se rapporte pas bien avec ce que l'on a dit d'après *Hyginus*, que ce vaillant Médecin fut du nombre de ceux qui entrerent dans le cheval de bois; car on sait que Troye fut prise immédiatement après que les guerriers qui étoient dans ce cheval, en furent sortis. Mais ne pourroit-on pas concilier ce trait d'histoire avec le premier, en disant que le camp des Grecs a demeuré quelque tems devant Troye après la prise de cette ville, pour que les assiégeans puissent profiter de tous les avantages qu'ils attendoient de leur conquête.

La femme de *Machaon* s'appelloit *Anticlea*; elle étoit fille de Dioclès, Roi de Messenie. Il en eut deux fils, *Nicomachus* & *Gorgasus*, qui demeurerent à Phere & posséderent le Royaume de leur aïeul, jusqu'à ce que les Héraclides, au retour de la guerre de Troye, se fussent emparés de la Messenie & de tout le Péloponnese, d'où ils les chasserent aussi bien que quelques autres petits Rois. *Pausanias* parle encore de trois autres fils de *Machaon*, qu'il nomme *Sphirus*, *Alexanor* & *Polémocrates*. Il y a apparence qu'une partie d'entre eux furent Médecins, & peut-être qu'ils suivirent tous la profession de leur pere, qui fut soigneusement conservée dans leur famille. Au reste, on ne sait si *Machaon* étoit Roi par lui-même, ou s'il tenoit cette dignité de sa femme; mais *Homere* l'appelle en deux ou trois endroits, *Pasteur de Peuples*, qui est le titre qu'il donne à Agamemnon & aux autres Rois.

Ovide, pour désigner un Médecin, fait ainsi mention de *Machaon*, au premier Livre *De Ponto*, Epitre IV.

Utque Machaoniis Pœantius Artibus Heros,

Et au troisieme Livre, Epitre IV.

Firma valent per se, nullumque Machaona quærunt.

Martial en parle aussi dans la XVI Epigramme du deuxieme Livre:

Zoïlus ægrotat, faciunt hanc stragula febrem:
Si fueris sanus, coccina quid facient?
Quid torus à Nilo? Quid Sidone tinctus olenti?
Ostendit stultas quid nisi morbus opes?
Quid tibi cum Medicis? Dimitte Machaonas omnes.
Vis fieri sanus? Stragula sume mea.

Suivant les Mémoires Littéraires & Critiques de M. *Goulin*, la naissance de *Machaon* peut être fixée vers l'an du monde 2765.

MACHERONI, (Pierre) Docteur en Philosophie & en Médecine, obtint le droit de Bourgeoisie à Palerme, où il se signala l'an 1575, durant

ſe regne d'une maladie peſtilentielle. Il vivoit encore en 1630, car il fit imprimer à Meſſine, en cette même année, un Ouvrage *in-quarto*, ſous ce titre : *Reſponſa Medica, in quibus nonnulli morbi cum ſuis cauſis & ſignis in examen adducuntur, multæque arduæ quæſtiones Medicæ pertractantur.*

MACHY, (Jacques-François DE) Maître en Pharmacie à Paris, Cenſeur Royal, de l'Académie des Curieux de la Nature, de la Société Royale de Berlin, a donné pluſieurs Ouvrages au public :

Examen de l'eau minérale de M. de Calſabigy, à Paſſy. Paris, 1756, *in*-8.

Elémens de Chymie ſur les principes de *Beker* & de *Stahl*, traduits du Latin ſur la premiere édition de *Juneker*, avec des notes. Paris, 1757, ſix volumes *in*-12.

Eaux minérales de Verberie. 1758, *in*-12.

Diſſertations Chymiques de Pott, traduites du Latin & de l'Allemand. Paris, 1759, quatre volumes *in*-12.

Précis de la Table des rapports. In-12.

Inſtituts de Chymie. Paris, 1766, deux volumes *in*-12.

Procédés Chymiques. Paris, 1769, *in*-12.

L'Art du Diſtillateur. 1774, *in-folio.*

Recueil de Diſſertations Phyſico-Chymiques. Paris, 1774, *in*-8.

M. *Margraff* ayant mis en François ſes *Opuſcules Chymiques*, M. *de Machy* a donné ſes ſoins à l'édition qui a été publiée à Paris, 1762, deux volumes *in*-12.

MACKI (André) ou MACK, Médecin né en Franconie, mourut le 21 Mars 1683, à l'âge de 77 ans. On a de lui :

Antidotarium privatum. Coburgi, 1647, *in*-8.

Jean-Chriſtian, ſon fils, naquit à Cobourg le 24 Juin 1634. Après avoir étudié dans dix Univerſités, il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Strasbourg en 1663, & vint enſuite s'établir à Schneeberg en Miſnie, où il mourut le 6 Mars 1701. Comme il étoit entré dans l'Academie des Curieux de la Nature, ſous le nom de *Pégaſe* III, il ne manqua pas de faire inſérer les Obſervations les plus intéreſſantes de ſa pratique, dans les Mémoires de cette Compagnie.

MACOLLONE, (Jean) que d'autres appellent *Macollo*, étoit Ecoſſois. Après avoir enſeigné la Chymie dans les Ecoles de l'Univerſité de Piſe, il ſe rendit à Londres, ou Jacques I le mit au nombre de ſes Médecins en 1622. Il a écrit :

Theoria Chymica Luis venereæ. Florentiæ, 1616, *in*-8.

Jatria Chymica exemplò Therapeiæ Luis venereæ illuſtrata. Londini, 1622, *in*-8.

L'un & l'autre de ces Ouvrages eſt frappé au coin d'un homme emporté par ſes délires Chymiques, & qui ne fait aucun cas de la doctrine des Ecrivains qui n'ont point rêvé comme lui.

MACQUART, (Henri-Jacques) Docteur en Médecine de la Faculté de Rheims, ſa patrie, vint ſe mettre ſur les bancs de celle de Paris, où il

reçut le bonnet en 1754. Il soutint, pendant sa Licence, plusieurs Theses sur des sujets intéressans ; dans l'une, il condamne l'usage des maillots dans le bas âge, & celui de corps à baleine dont se servent les jeunes filles; dans l'autre, il établit la cure de la danse de Saint Vit par les évacuans, les narcotiques & les cordiaux; dans une troisieme, il donne la préférence pour la Taille, à l'instrument connu sous le nom de Lithotome caché. Cette derniere, soutenue en 1754, a été mise en François & imprimée à Paris en 1755, *in*-8. Les talens de M. *Macquart* lui mériterent la place de Censeur Royal & celle de Médecin ordinaire de la Charité. Il mourut à Paris le 9 Avril 1768, & laissa au public :

Collection des Theses Medico-Chirurgicales sur les points les plus importans de la Chirurgie théorique & pratique, recueillies & publiées par M. *de Haller*. Paris, 1757, cinq volumes *in*-12. Il ne s'est point asservi à traduire littéralement ces différentes Theses, il s'est contenté d'en donner un extrait ; & comme il l'a fait avec beaucoup de goût, & que les faits y sont rapprochés, il a donné dans un volume *in*-12, ce qui faisoit le sujet d'un volume *in*-4.

Macquart succéda, pour les travaux du Journal des Savans, à *Barthés*, & fut lui-même remplacé par *Macquer*.

MACQUER, (Pierre-Joseph) Docteur de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, depuis 1742, ancien Professeur de Pharmacie, Censeur Royal, Membre de l'Académie des Sciences de Turin, de Stockholm & de celle de Paris, naquit dans la derniere ville le 9 Octobre 1718. Personne jusqu'à lui, pas même le grand *Boerhaave*, n'avoit traité de la Chymie seule & sans égard à l'Art de guérir: on la regardoit moins comme une partie considérable de la Physique expérimentale, que comme une partie de l'Art de préparer les médicamens. Il n'est donc pas étonnant que la plupart des Ecrits qu'on a donnés sur la Chymie, soient remplis de formules propres à dégoûter de l'étude utile de cette Science tous Lecteurs qui ne sont pas Médecins. Mais M. *Macquer*, qui a senti cet abus, l'a évité avec soin ; ses Ouvrages peuvent également servir aux Médecins & à ceux qui ne s'appliquent qu'à la Physique expérimentale. En voici les titres :

Elémens de Chymie Théorique. Paris, 1749, 1753, *in*-12. Ils ont paru en Allemand & en Anglois.

Elémens de Chymie Pratique. Paris, 1751, deux volumes *in*-12. Ces deux Ouvrages ensemble. Paris, 1756, trois volumes *in*-12.

Plan d'un Cours de Chymie expérimentale & raisonnée. Paris, 1757, *in*-12, conjointement avec *Baumé*.

Dictionnaire de Chymie, contenant la Théorie & la Pratique de cet Art. Paris, 1766, deux volumes *in*-8. En Allemand, 1768, 1769, trois volumes avec des notes.

Le second Ouvrage est l'application des regles & comme la démonstration des vérités fondamentales que l'Auteur a exposées dans le premier. On peut compter l'un & l'autre parmi les meilleurs Livres qui aient paru depuis longtems. Il y a quatre-vingt ans que la Chymie n'étoit guere que l'art de se ruiner méthodiquement, en cherchant à faire de l'or ; mais graces au célebre *Boerhaave* & à quelques autres Savans, on s'apperçoit aujourd'hui qu'elle est une

vraie Science, & qu'elle fait une partie confidérable de la Phyfique expérimentale. Avant l'époque qui a procuré cette heureufe révolution, la Chymie fe bornoit à préparer des médicamens contre les maladies ; & comme elle n'a que trop réuffi à remplir fon objet, elle a furchargé l'Art de guérir de cette multitude de remedes, qui, joints à ceux qu'a inventé la Pharmacie, fon émule, font preuve que nous fommes en difette de médicamens bons & efficaces, puifqu'on s'eft toujours occupé à en chercher de nouveaux. Mais anciennement c'étoit bien pis encore. Ceux qui ont écrit il y a deux fiecles, & même un fiecle, fur la Chymie, n'étoient pour la plupart que des hommes faftueux, des Alchymiftes orgueilleux, qui fe font fait un mérite de n'écrire qu'avec obfcurité, & dont les métaphores & les expreffions figurées ont fervi de mafque à leur ignorance, ou rendu leur favoir inutile au genre humain. Il femble que la plupart de ces Auteurs, piqués d'avoir été les dupes de leur travail, n'ont voulu écrire que pour en faire d'autres. Mais les *Le Fevre*, les *Lémery*, les *Boerhaave*, & quelques autres grands génies ont paru ; ils ont déchiré le voile qui couvroit la Chymie ; ils ont fait fortir cette Science des profondes ténebres, dont les Alchymiftes l'avoient enveloppée.

M. *Macquer* a obtenu la furvivance de M. *Bourdelin*, Profeffeur de Chymie au Jardin du Roi à Paris.

MAETS (Charles-Louis) eft un de ces hommes qui ont travaillé une partie de leur vie à multiplier les médicamens chymiques. Il naquit à Utrecht, d'un pere qui enfeignoit la Théologie dans les Ecoles de cette ville. En 1668, il obtint la permiffion d'y ouvrir un Cours de Chymie ; mais devenu Profeffeur en titre dans l'Univerfité de Leyde, il commença, en 1670, à donner des Leçons publiques fur cette Science. Jaloux d'étendre la doctrine qu'il enfeignoit, il ne fe borna pas à inftruire fes Ecoliers ; il mit au jour quelques Ouvrages, où il tâche d'infpirer la plus grande confiance aux remedes chymiques. Ces Ouvrages font :

Prodromus Chemiæ rationalis, adjectis Obfervationibus in Librum cui titulus : Collectanea Chymica Leidenfia. Lugduni Batavorum, 1684, *in*-8. C'eft en cette même année que les *Collectanea Chymica* avoient paru ; *Marggraff*, *Lemort*, *Maets* y étoient mis à contribution. Mais le dernier ne put fouffrir qu'on eût publié fes procédés chymiques à fon infu, fans rectifier, par fes Obfervations, les fautes qu'on y avoit gliffées.

Praxis Chymiatrica Rationalis. Lugduni Batavorum, 1687, *in*-8. Il y paffe en revue les principales maladies de la tête, de la poitrine & du bas-ventre ; & comme il en établit les caufes dans la variété des particules, par rapport à la figure, la grandeur, la fituation, &c., & dans la difpofition des pores ou des vaiffeaux à les tranfmettre, il entrevoit, par-tout, obftruction ou compreffion dans les maladies, & parmi les moyens qu'il croit les plus propres à y remédier, il n'oublie pas les médicamens chymiques.

MAGATUS (Céfar) naquit en 1579 à Scandiano, de *George Magatus* & de *Claudine Matacoda*, honnêtes bourgeois de cette ville, mais d'une fortune affez me-

diocre. A peine étoit-il forti de l'enfance, qu'il donna des preuves de fes heureufes difpofitions pour l'étude ; & bientôt il confirma la bonne opinion qu'on avoit conçue de lui, par les progrès qu'il fit dans la Philofophie & la Médecine à Bologne, où il prit le bonnet de Docteur dans l'une & l'autre Science, le 28 Mars 1597, c'eft-à-dire, dans la dix-huitieme année de fon âge. Quoique fa promotion lui donnât le droit de pratiquer la Médecine, il fentit trop la néceffité de l'Obfervation, pour ne point employer les années précieufes de la jeuneffe à fuivre les meilleurs Maîtres. A cet effet, il s'attacha aux Praticiens de Bologne les plus célebres, les accompagna dans les Hôpitaux, & d'un œil attentif, il examina les démarches de la Nature au lit des malades. De Bologne, il fe rendit à Rome, où il continua d'étudier la Pratique de la Médecine, en même tems qu'il s'appliquoit à l'Anatomie & à la Chirurgie. Ce ne fut qu'après avoir fuivi ce train d'étude pendant un tems affez confidérable, qu'il fe crut en état de rendre quelques fervices à fa patrie ; mais à peine commençoit-il à gagner la confiance de fes concitoyens, que le Marquis de Bentivolo l'emmena avec lui à Ferrare. Comme il ne tarda pas à s'y diftinguer dans la Médecine & la Chirurgie, il ne tarda point auffi à éprouver la mauvaife humeur des Médecins de cette ville. Le mérite eft par-tout en butte aux traits de l'envie. Celle des plus anciens Profeffeurs de Ferrare fut pouffée au point d'interdire la pratique à *Magatus*, s'il n'aimoit mieux fe foumettre aux examens ordinaires. Il les fubit ; & fes Examinateurs, convaincus de la profondeur de fes connoiffances, ne tarderent pas à fe repentir des tracafferies qu'ils lui avoient faites. Ils le virent même avec tant de plaifir au nombre des Praticiens de Ferrare, qu'ils applaudirent aux mouvemens que fe donnoit le Marquis de Bentivolo pour faire paffer fon protégé à l'emploi de Profeffeur, qu'il obtint pour lui en 1613. Les premieres Leçons de *Magatus* roulerent fur la nouvelle méthode de panfer les plaies, dont il avoit obfervé les bons effets pendant fon féjour à Rome. Il condamna les panfemens trop fréquens des plaies fimples, ainfi que la propreté mal entendue qui les prive des fucs balfamiques fi néceffaires à la guérifon. Il condamna encore l'introduction des bourdonnets qui s'oppofent d'autant plus à la réunion, qu'ils agiffent comme corps étrangers, & que d'ailleurs ils contribuent à rendre les bords de la plaie durs & calleux. Il s'étendit fort au long fur ces mauvaifes pratiques, auxquelles il en fubftitua de plus judicieufes qu'il appuya fur une expérience réfléchie. Mais pour faire une impreffion plus durable fur l'efprit des Chirurgiens qui fuivoient aveuglément la méthode pernicieufe qu'il condamnoit, il donna, en 1616, un excellent Traité qui feroit fans défaut, s'il n'étoit déparé par trop de Théorie Galénique. Les bonnes chofes qu'on trouve dans cet Ouvrage le mettent cependant au deffus de ce défaut ; & c'eft moins au génie de l'Auteur, qu'à celui de fon fiecle, qu'on doit attribuer une pareille Théorie, puifqu'on n'en avoit point de meilleure de fon tems. Voici le titre & les éditions de ce Traité :

De rara Medicatione vulnerum, feu, de vulneribus rarò tractandis Libri duo. Venetiis, 1616, *in-folio. Ibidem*, 1676, *in-folio. Lipfiæ*, 1733, deux volumes *in*-4. Comme *Sennert* s'étoit élevé contre cet Ouvrage, *Magatus* ne voulut pas le laiffer fans défenfe. Il en publia l'Apologie à Bologne en 1627, *in*-4, fous le nom

nom de *Jean-Baptiste*, son frere, & sous ce titre : *Defensio raræ medicationis contra Sennertum.* On a ajouté cette piece à l'édition de Venise de 1676. Les réflexions judicieuses que notre Auteur a faites sur les plaies au commencement du XVII siecle, ont été malheureusement négligées pendant l'espace de plus de cent ans ; il n'y a pas long-tems que des Chirurgiens plus attentifs en ont senti le prix.

César Magatus jouissoit de la plus grande réputation à Ferrare, lorsqu'il y tomba malade. Il fit vœu de passer le reste de ses jours dans un Ordre Religieux, s'il plaisoit à Dieu de lui rendre la santé. Il guérit & fidele à ses promesses, il entra chez les Capucins dont il prit l'habit. Il continua de faire la Médecine & la Chirurgie dans ce nouvel état, & ses succès lui mériterent la confiance des personnes de la premiere distinction, en particulier de François I, Duc de Modene. Mais les douleurs vives, dont il fut tourmenté, le rendirent inutile aux autres pendant les dernieres années de sa vie. Il souffroit violemment de la pierre, lorsque, pour s'en délivrer, il se fit transporter à Bologne, où on le tailla. Il ne survécut que peu de tems à cette opération, & mourut en 1647, à l'âge de 68 ans.

Jean-Baptiste, son frere, fut aussi un habile Médecin. Il a donné des preuves de sa capacité dans les Consultations qui sont jointes à l'Ouvrage Apologétique de *César*, & qui ont paru avec lui sous ce titre :

Considerationes Medicæ, quibus potiores difficultates in praxi contingentes expenduntur. Bononiæ, 1637, *in*-4.

MAGDELAIN, (Antoine) de Tours, prit ses degrés en la Faculté de Médecine de Montpellier en 1636. Feu M. *Astruc* en parle ainsi dans ses Mémoires. On lui fit grace sur les interstices des Actes, & les motifs qui y engagerent, & qui sont couchés dans les Registres, sont très-honorables. *Antonius Magdelain*, y est-il dit, *celeriter admittitur ad examina, propter mortem matris, & præcipuè propter insignem eruditionem, ætatisque maturitatem & experientiam in praxi Medicâ exercendâ.*

On a cru *Magdelain* Auteur de la seconde Apologie pour l'Université de Médecine de Montpellier, contre les Recherches curieuses de *Riolan.* L'Auteur de cet Ouvrage, quel qu'il soit, a marqué beaucoup de zele pour cette Faculté, il y a même des faits qu'il a assez bien éclaircis ; mais il n'y a point d'ordre dans cette Apologie, on y avance beaucoup de choses hazardées, on n'y épargne pas les injures. Je sais bien, continue *Astruc*, que ceux qu'on combat ne les avoient pas épargnées ; mais il eût été mieux de ne pas imiter leur exemple.

Magdelain, ayant obtenu une charge de Médecin du Roi par quartier, se fixa à Paris, où il pratiqua avec honneur à travers les tracasseries que lui susciterent les Médecins de la Faculté de cette ville.

MAGGI (Barthélémi) étoit de Bologne, où il naquit en 1477. *Jérôme*, son frere, fut également célebre par ses talens dans l'Art Militaire, ses Ouvrages de Littérature, & ses malheurs pendant qu'il étoit esclave à Constantinople,

où il périt par la corde en 1572. *Barthélémi* fut plus heureux. Il enſeigna la Chirurgie dans ſa ville natale avec beaucoup de réputation, & il pratiqua la Médecine avec tant de ſuccès, qu'il mérita la confiance des perſonnes les plus diſtinguées, en particulier du Cardinal de Monte qui l'honora encore de ſon amitié la plus intime. Ce Cardinal ſe ſouvint de lui au moment de ſon exaltation en 1550. Il ne fut pas plutôt aſſis ſur la Chaire de Saint Pierre, ſous le nom de Jules III, qu'il appella *Maggi* à Rome & le nomma à la place importante de ſon premier Médecin. La maniere dont il fut accueilli & goûté de ce Pape, étoit une raiſon bien forte pour l'engager à demeurer à ſa Cour; mais l'air de Rome, qui étoit contraire à ſa ſanté, ne tarda pas à lui faire prendre la réſolution de retourner dans ſa patrie, où il mourut en 1552. Il fut enterré dans l'Egliſe de Saint François, & l'on mit cette Epitaphe ſur ſon Tombeau :

D. O. M.
BARTHOLOMÆO MAGGIO BONON.
Philoſopho ac Medico præclaro,
Cujus
Mira virtutum facultas
JULIO III PONT. MAX.
Henrico, Galliarum Regi,
Totique Orbi notiſſima fuerat.
Qui
Vixit An. LXXV, Menſ. VII, D. XXII.
Obiit VII Cal. Aprilis.
JOHAN. BAPT. MAGGIUS *Fratri* B. M. P.
M. D. LII.

L'année de la mort de ce Médecin, il parut un Ouvrage de ſa façon, dans lequel il détruit beaucoup de préjugés ſur les plaies d'armes à feu. Il eſt intitulé : *De ſclopetorum & bombardarum vulnerum curatione Liber. Bononiæ*, 1552, *in*-4. *Tiguri*, 1555, *in-folio*, avec les Traités de Chirurgie recueillis par *Conrad Geſner*. *Venetiis*, 1566, *in*-8, dans la même Collection de *Geſner*. Notre Auteur entre dans de grands détails ſur l'amputation des extrêmités, & parle d'un ton à ne laiſſer aucun doute qu'il ne l'ait ſouvent pratiquée lui-même. On a remarqué que *Laurent Joubert*, qui a compoſé un Traité en François ſur les plaies d'armes à feu, avoit beaucoup copié celui de *Maggius*.

MAGINUS, (Jean-Antoine) Mathématicien né à Padoue en 1555, enſeigna à Bologne, où il mourut le 11 Février 1617, dans la 61e. année de ſon âge. Ce Savant s'étoit laiſſé infecter par les erreurs qui regnoient alors dans la Médecine, par rapport à l'influence des aſtres ſur le corps humain. Non ſeulement il ſe mêla de tirer les Horoſcopes, mais il voulut encore établir l'Art de connoître & de guérir les maladies ſur ſes idées Aſtrologiques. Ebloui de ſon ſyſtême, il en fit le fondement de la doctrine qu'il publia dans l'Ouvrage ſuivant :

De Astrologica ratione ac usu dierum criticorum, seu decretoriorum, ac prætereà de cognoscendis & medendis morbis ex corporum cœlestium cognitione. Venetiis, 1607, *in*-4. *Francofurti*, 1608, *in*-4.

MAGIRUS, (Jean) de Fritzlar dans la Basse-Hesse, ou, selon d'autres, de Coblentz, quitta le commerce pour s'attacher à l'étude de la Médecine, dont il fit le cours à Marpurg, où il reçut le bonnet de Docteur le 17 Janvier 1585. L'envie de se pousser dans l'Université de cette ville, l'engagea à s'y fixer. Il attendit long-tems avant d'être nommé à quelque Chaire vacante, & il n'obtint celle de Physique que vers l'an 1596; encore n'en jouit-il guere, car il mourut le 28 Août de cette année. On a de lui :

Anthropologia, hoc est, Commentarius in Philippi Melanchtonis Libellum de anima. Francofurti, 1603, *in*-8.

Physiologiæ Peripateticæ Libri VI. Ibidem, 1605, 1629, *in*-8.

Pathologia, id est, morborum & affectuum omnium præternaturalium, qui corpus humanum invadere solent, enumeratio. Francofurti, 1615, *in*-8.

Les Bibliographes citent un autre Médecin du même nom, aussi Professeur à Marpurg, qui a fait des notes sur l'Ouvrage de *Sennert*, intitulé : *Methodus discendi Medicinam*, & qui en a procuré l'édition publiée dans la même ville de Marpurg en 1672, *in*-12.

MAGNEN, (Jean-Chrysostôme) Professeur en Médecine à Pavie dans le XVII siecle, étoit de Luxeuil en Franche-Comté. On a de lui quelques Ouvrages assez curieux & qui témoignent que leur Auteur ne manquoit pas d'érudition. Voici les titres sous lesquels ils ont paru :

Democritus redivivus, seu, vita & Philosophia Democriti. Papiæ, 1646, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1648, *in*-12.

De Tabaco Exercitationes XIV. Ticini, 1648, 1658, *in*-4. Il y traite de l'histoire, de la culture, des propriétés, du bon usage & de l'abus du Tabac.

De Manna. Ticini, 1648, *in*-12. *Hagæ Comitis*, 1658, *in*-12. *Amstelodami*, 1669, *in*-12. Les deux derniers Ouvrages sont compris dans les éditions de La Haye & d'Amsterdam.

MAGNINUS, Médecin du XIIIe. siecle, n'est connu que par un Ouvrage intitulé : *Regimen sanitatis*, qui parut avec d'autres sur différentes matieres, & dont on a des éditions de Paris, 1483, *in*-4, de Strasbourg, 1503, *in*-4, de Lyon, 1517, *in*-4. Mais si l'on en croit ce que rapporte *Barthélémi Corte* dans ses Mémoires Historiques, il se trouvera que le nom de *Magninus* est le nom supposé que prit *Arnauld* de Ville-Neuve, lorsqu'il dut sortir de la France & passa en Sicile. Il se cacha ainsi pour n'être point reconnu dans ses voyages.

MAGNOL, (Pierre) né à Montpellier en 1638, s'attacha à l'étude de la Médecine dans la Faculté de sa ville natale. Il se fit inscrire en 1655, & i obtint le bonnet de Docteur le 11 Janvier 1659. Il ne paroît pas qu'après son Doctorat, il ait fréquenté les exercices des Ecoles, ni qu'il se soit occupé de la pratique de la Médecine. L'étude des plantes fut son unique soin, & il y devin

ſi habile, qu'il mérita une réputation qui lui valut les louanges de *Tournefort*. Ce grand Botaniſte fit non ſeulement beaucoup d'eſtime de ſes talens, mais il en rendit encore un compte ſi avantageux à *Creſcent Fagon*, qui étoit alors premier Médecin du Roi, que *Magnol* obtint la Chaire qu'*Amé Durant* laiſſa vacante à Montpellier en 1694. Ce Médecin entra enſuite à l'Académie Royale des Sciences de Paris, à la place de *Tournefort*. En 1706, il obtint des Proviſions de ſa Chaire de Botanique pour ſon fils, & il mourut en Mai 1715, âgé de 76 ans. On a de lui :

Botanicon Monſpelienſe, ſive, plantarum circa Monſpelium naſcentium Index. Monſpelii, 1676, *in*-8; & avec un Appendix, 1686, *in*-8. C'eſt le plus eſtimé de ſes Ouvrages; il contient 1354 plantes.

Prodromus Hiſtoriæ generalis plantarum, in quo familiæ plantarum per Tabulas diſponuntur. Monſpelii, 1689, *in*-8.

Hortus Regius Monſpelienſis, ſive, Catalogus plantarum quæ in Horto Regio Monſpelienſi demonſtrantur. Monſpelii. 1697, *in*-8, avec figures. Il y ſuit la méthode & la nomenclature de *Tournefort*.

Antoine, ſon fils, né à Montpellier en 1676, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de cette ville en 1696. Le goût qui lui vint pour l'état militaire qu'il embraſſa, parut lui faire négliger le titre de Docteur pendant quelques années; mais l'envie de ſuccéder à ſon pere qui devenoit vieux, le rappella à ſon premier état. Il intéreſſa *Fagon* en ſa faveur, & par la protection de ce Médecin, il obtint la ſurvivance de la Chaire de ſon pere en 1706. Profeſſeur en titre depuis 1715, il jouit long-tems de cette charge; car il n'eſt mort que le 10 Mars 1759, à l'âge de 83 ans. Ses Ouvrages ne conſiſtent qu'en Diſſertations qu'il fit ſoutenir ſous ſa préſidence dans les Ecoles de Montpellier; celui qui regarde la Botanique n'eſt pas de lui, mais de ſon pere qui l'avoit laiſſé en manuſcrit :

Diſſertatio de naturali ſecretione bilis in jecore. Monſpelii, 1719, *in*-12.

Novus character plantarum. Ibidem. 1720, *in*-4. *Montisbeligardi*., 1725, *in*-4. Comme il ſe repentit bientôt d'avoir mis ce Livre au jour, il en retira tant d'exemplaires, que ceux de l'édition de Montpellier ſont aujourd'hui fort rares.

Diſſertatio Phyſiologica de Reſpiratione. Monſpelii, 1729, *in*-4.

Quæſtio, an cataractæ confirmatæ operatio chirurgica unicum remedium? Ibidem, 1731, *in*-8.

De natura & cauſis fluiditatis ſanguinis naturalis & deperditæ. Ibidem, 1741, *in*-8.

MAGNUS, Médecin & Sectateur d'*Athénée*, a compoſé un Livre *Des choſes qui ont été découvertes par Thémiſon*. Il paroît qu'il n'a écrit ce Livre qu'en vue d'y rapporter ce que ce dernier avoit innové dans la Médecine. Il vécut comme lui dans le quarantieme ſiecle du monde & au commencement du premier de l'Ere Chrétienne; mais il pouſſa ſa carriere environ vingt ans au delà de la mort de *Thémiſon*, c'eſt-à-dire, juſques vers l'an 29 de ſalut.

Galien parle d'un *Magnus* qui étoit ſon contemporain & premier Médecin des Empereurs Antonin le Pieux & Marc-Aurele. Il y joint un *Demetrius* qui avoit le même emploi. *Konig*, dans ſa *Bibliotheca vetus & nova*, cite un

Magnus, Médecin d'Antioche, qui vécut vers l'an 360, sous l'Empire de Julien & de Valens, & qui composa un Traité des Urines. Il parle encore d'un *Alexandre Magnus*, Médecin de Bologne, qui publia en 1637 un volume, *in-4*, qui est un Commentaire sur le Livre de l'ouie, dont *Aristote* est Auteur. Certains Bibliographes, entre autres *Manget*, citent encore deux *Magnus*. L'un, *Nicolas*, a écrit : *De Medicis pulveribus Libellus. Lutetiæ*, 1545, *in-8. Argentinæ*, 1545, *in-8*. C'est *Nicolas Legrand*, Docteur de la Faculté de Paris, sa patrie, & Médecin du Roi. Le second, nommé *Pierre-Paul*, a donné au public : *De sanguinis missione Liber. Romæ*, 1584, *in-4*.

MAGON, Médecin natif de Carthage, voyagea très-long-tems ne se nourrissant que de farine seche. Il a écrit vingt-huit Livres en Langue Punique sur l'Agriculture. On trouve quelques Chapitres *De Mulo-Medicina*, de sa façon, dans les Auteurs qui ont traité de la Vétérinaire. Ces Chapitres ont paru en Grec à Bâle, 1537, *in-4*; en Latin, par *Jean Ruel*, Paris, 1530, *in-folio*.

MAHEUST, (Matthieu) Sieur de Vaucouleurs, habile Médecin, naquit le 5 Octobre 1630. Il prit le bonnet de Docteur dans l'Université de Rheims, & obtint sans dispute une Chaire dans celle de Caen. Ce fut dans cette derniere ville qu'une mort subite l'enleva le 2 Avril 1700, à l'âge de 69 ans. On estime sa Dissertation Latine sur le Lait; elle parut à Rouen en 1664, *in-4*. Il a aussi laissé quelques Traités sur les Aphorismes d'*Hippocrate*, ainsi que des Theses savantes & curieuses qu'il avoit composées pour ses disciples. C'étoit un homme d'une grande application, bon Anatomiste & Physicien très-habile. M. Huet, Evêque d'Avranches, en parle avec beaucoup d'éloge dans ses Origines de Caen.

MAIMONIDE, (Moïse) ou *Maimonides-ben-obdailha*, célebre Rabbin, étoit de Cordoue, où il naquit en 1139. Il étudia sous les plus habiles Maîtres, en particulier sous *Averroës*, & après avoir fait de grands progrès dans les Langues, dans la Médecine, dans l'Astrologie judiciaire, dans l'Astronomie, dans la Sphere & dans les Mathématiques, il se rendit en Egypte, où il devint premier Médecin du Sultan. Il fut en grand crédit auprès de ce Prince, & mourut comblé de gloire, d'honneurs & de richesses en 1209, à l'âge de 70 ans. Il a écrit plusieurs Ouvrages sur la Religion Judaïque, qui lui ont acquis tant de réputation, que les Juifs l'appellent l'*Aigle des Docteurs* & qu'ils le regardent comme le plus beau génie qui ait paru depuis Moïse le Législateur. *Maimonide* est souvent cité sous le nom de *Moses Ægyptius*, à cause de son séjour en Egypte, & sous celui de *Moses Cordubensis*, parce qu'il étoit de Cordoue. On l'appelle aussi le Rabbin *Moré*, c'est-à-dire, le *Docteur*, & il est souvent désigné par le nom de *Rambam*, composé des lettres initiales R. M. B. M., par lesquelles on désigne son nom entier, *Rabbi Moïse, fils de Maimon*. Les Juifs ont coutume de marquer les noms de leurs fameux Rabbins par des lettres initiales. Les Ouvrages que *Maimonide* a écrits sur la Médecine, ont paru sous les titres suivans :

Aphorismi secundùm doctrinam Galeni, Medicorum Principis. Bononiæ, 1489, *in*-4. *Basileæ*, 1579, *in*-8. Il y traite principalement ce qui a rapport à l'air, aux eaux & aux lieux; matiere si soigneusement détaillée dans les Ecrits des anciens Médecins.

Tractatus de regimine sanitatis ad Saldanum Regem. Florentiæ, *in*-4, sans date. *Venetiis*, 1514, 1521, *in-folio*, avec les Consultations de *Jean Matthieu De Gradibus. Augustæ Vindelicorum*, 1518, *in*-4. *Lugduni*, 1535, *in-folio.* Saladin, ce fameux Sultan d'Egypte, est sans doute celui dont il fut Médecin; il étoit au moins contemporain de ce Prince.

Liber de cibis vetitis. Ouvrage curieux que *Marc Woeldicke* a mis en Latin, & qu'il a publié à Copenhague en 1734, *in*-4.

MAINETTI, Docteur en Philosophie & en Médecine dans le XVI siecle, fut d'abord Lecteur en cette derniere Science à Bologne, & ensuite Professeur Primaire à Pise, où il mourut le 26 Novembre 1572. On transporta son corps à Bologne, qui étoit sa ville natale, & on l'y enterra dans l'Eglise de Saint Dominique, avec une Inscription honorable sur son tombeau. Ce Médecin a laissé plusieurs Ouvrages manuscrits de Physiologie, qu'on a fait imprimer à Bologne en 1580, *in-folio.*

MAIOLUS, (Laurent) Médecin natif de Genes, vécut vers la fin du XV siecle. Il a écrit un Traité imprimé à Venise en 1497, *in*-4, sous le titre de *Liber de gradibus Medicinarum.* Il est dans le goût de la plupart des Ouvrages de son tems; leurs Auteurs y affectoient une érudition qui ne consistoit souvent qu'en d'inutiles difficultés sur les choses les plus simples.

On connoît plusieurs autres *Maiolus*, comme *Antoine-Vincent*, natif de Faenza dans la Romagne, & Médecin de l'Université de Bologne. Il a donné: *Galenistarum Hypothesis, adversùs Recentiorum placita, confirmatio. Paul*, Docteur en Médecine natif d'Asti dans le Monferrat, a publié à Venise quelques Commentaires sur les Œuvres d'*Hippocrate. Simon*, Evêque de Volturara au Royaume de Naples, est Auteur de plusieurs Ouvrages sur les jours caniculaires, dont il y a des éditions de Mayence en 1607, & 1608, *in*-4, de Cologne en 1608, *in*-4, & de Francfort en 1642, *in folio.* Celle-ci comprend tous les Ecrits de *Simon Maiolus.*

MAJOR, (Jean-Daniel) célebre Médecin & Naturaliste, étoit de Breslau, où il naquit le 16 Août 1634. Après avoir étudié à Wittemberg, il voyagea en Allemagne, passa en Italie, prit le bonnet de Docteur à Padoue en 1660, & parcourut ensuite le reste de ce beau pays, pour y voir ce qu'il y a de plus remarquable. Déterminé à reprendre la route de sa patrie, il revint en Silésie par l'Autriche; mais il ne fit que se montrer à Breslau, d'où il se rendit promptement à Wittemberg. Il y épousa, en 1661, *Marguerite Dorothée*, fille du célebre *Sennert*, qu'il perdit en 1662 au bout de huit jours de couche. N'ayant plus rien qui le retînt à Wittemberg, il s'empressa de quitter cette ville pour aller chercher ailleurs quelque distraction à sa douleur. Il passa à Hambourg, où il s'engagea en qualité de Médecin préposé à la cure de la peste. Ce fut-là qu'il reçut, en

1663, la nouvelle de sa réception dans l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom d'*Hesperus*. Il dut cet honneur aux succès de sa pratique : mais comme ses talens l'avoient encore mieux fait connoître à Hambourg que dans le reste de l'Allemagne, le Résident de Russie dans cette ville Anséatique lui proposa de passer à la Cour de son Maître, en qualité de premier Médecin. L'amour de la patrie empêcha *Major* d'accepter cette offre, tout avantageuses qu'en fussent les conditions; il ne put jamais se résoudre à aller habiter chez un peuple, dont la langue & les mœurs étoient si différentes de celles de son pays. Cet attachement fut récompensé, en 1665, par la promotion à la Chaire de Théorie dans l'Université de Kiell qui venoit d'être fondée; il y fut ensuite nommé Professeur de Botanique & en même tems Directeur du jardin des plantes. Cet emploi demandoit toute l'activité du génie de ce Médecin; aussi ne négligea-t-il rien de tout ce qui pouvoit contribuer à la réputation de la nouvelle Académie. Voyages, recherches, dépenses, collections précieuses, il employa les moyens les plus propres à remplir des vues aussi étroitement liées avec son devoir qu'avec son goût. L'ardeur avec laquelle il se soutint dans ce travail utile, le répandit si avantageusement dans le monde, que Charles XI l'appella en 1693 à Stockholm pour la maladie de la Reine; mais cet habile Médecin succomba lui-même à celle dont il fut attaqué dans cette ville. Il y mourut le 3 Août de la même année. L'empressement de *Major* à enrichir l'Histoire Naturelle & la Médecine, se fait assez voir par le nombre & la matiere des Ouvrages qu'il a laissés au public. On ne rapportera point les titres de toutes les Dissertations Académiques qu'il a mises au jour; on se bornera à ce qu'il y a de plus remarquable parmi ses Ecrits:

Lithologia curiosa, sive, de animalibus & plantis in lapidem conversis. Wittebergæ, 1662, *in*-4.

Historia Anatomica calculorum insolentioris figuræ, magnitudinis & molis in renibus repertorum. Lipsiæ, 1662, *in*-4.

De cancris & serpentibus petrefactis. Jenæ, 1664, *in*-4.

Prodromus à se inventæ Chirurgiæ infusoriæ, sive, quô pactô agonisantes quidam, pro deploratis habiti, servari aliquandiu possint, infusô in venam sectam liquore particulari. Lipsiæ, 1664, *in*-8. Il prétend que *Jean-George Von Wahrendorf* fit, en 1642, dans le village de Luche en Alsace, l'essai de cette transfusion sur les chiens.

De planta monstrosa Gottorpiensi. Schelwigiæ, 1665, *in*-4, avec figures. Il y parle fort au long de la circulation du suc dans les plantes.

Historia Anatomiæ Kiloniensis primæ. Kiliæ, 1666, *in-fol.*

Chirurgia infusoria placidis Cl. Virorum dubiis impugnata, cum modesta ad eadem Responsione. Ibidem, 1667, *in*-4. On y trouve de longs raisonnemens & peu d'expériences.

De Fortuna Medici, Ibidem, 1667, *in*-4.

Deliciæ hybernæ, sive, Inventa tria nova Medica. Ibidem, 1667, *in-fol.* La transfusion, la transplantation des maladies, l'application du cautere actuel au sommet de la tête pour la guérison de plusieurs maux, sont les trois découvertes qu'il annonce.

Programma ad Rei Herbariæ cupidos. Accessere Theophili Kentmanni Tabulæ locum & tempus colligendarum stirpium exprimentes, cum indice alphabeticô Jo. Dan. Majoris. Kilonii, 1667, *in*-12.

Consideratio Physiologica quorumdam occurrentium in duabus Epistolis Burrhi, de cerebro & oculis. Ibidem, 1669, *in*-4.

Collegium Medico-Curiosum. Ibidem, 1670, *in*-4.

Summarium Medicinæ Biblicæ, à se edendæ. Ibidem, 1672, *in-fol.* Cet Auteur a beaucoup écrit ; mais il lui est aussi souvent arrivé de promettre des Ouvrages qu'il n'a jamais publiés.

Memoria Sachsiana. Lipsiæ, 1675, *in*-4. C'est la vie de *Philippe-Jacques Sachs*, célebre Médecin natif de Breslau.

Fabii Columnæ Opusculum de Purpura. Kiliæ, 1675, *in*-4. *Major*, qui en est l'éditeur, y a ajouté un Ouvrage de sa façon, sous le titre de *Doctrinæ de Testaceis in ordinem congruum redactæ Specimen, cum brevi Dictionario Ostracologico de partibus Testaceorum.*

De concipienda Anatome novâ Consilium breve. Ibidem, 1677, *in*-4.

Genius errans, sive, de ingeniorum in scientiis abusu. Kiliæ, 1677, *in*-4.

Medicinæ Practicæ Tabulæ sciagraphicæ XXVII. Ibidem, 1677, *in*-4.

Consideratio ferri radiantis. Slesvigæ, 1679, *in*-4.

De inventis à se Thermis artificialibus succinatis. Kiliæ, 1680, *in*-4.

Roma in Nummis Augustalibus germanizans. Pars prior. Ibidem, 1684, *in*-4.

Aurea catena hominis. Ibidem, 1685, *in*-4.

Serapis radiatus Deus Ægyptius. Ibidem, 1685, *in*-4.

De Nummis Græcè inscriptis, Epistola. Ibidem, 1685, *in*-4.

MAIRE. (Jean LE) Voyez LE MAIRE.

MAITLAND, (Henri) Médecin Anglois, est un des premiers qui aient introduit l'Inoculation de la petite vérole dans sa patrie. Il a publié deux Ouvrages à ce sujet. L'un intitulé : *Account of Inoculation*, a paru à Londres en 1722, *in*-8. L'autre qui porte ce titre : *The account of inoculating vindicated*, a été imprimé dans la même ville en 1722, *in*-8, & en Allemand à Brême, en 1725, *in*-8. Dans le dernier, il défend la pratique de l'insertion contre les attaques du Docteur *Wagstaffe.*

Peu de personnes, avant *Maitland*, avoient écrit sur cette méthode : on ne trouve guere qu'*Abraham Vater* qui publia à Wittemberg, en 1720, *in*-4, une Dissertation *De methodo transplantandi Variolas per insitionem* ; & *Antoine Le Duc*, fils d'un Médecin de Constantinople, qui prit pour sujet de sa Dispute Inaugurale à Leyde, en 1716, selon quelques-uns, & en 1722, selon d'autres, *De Byzantina Variolarum insitione.* On doit cependant remarquer que les Docteurs *Timone* & *Pylarino*, qui ont tous deux exercé la Médecine à Constantinople, avoient déja écrit sur cette pratique vers l'an 1715. On assure même que le premier a adressé au Docteur *Woodward*, Médecin de Londres, une Lettre datée de Constantinople au mois de Décembre 1713, sur les avantages & les succès de l'Inoculation. Le Docteur *Jurin* a fait imprimer quelques pieces sur

ſur cette méthode dès l'année 1721 ; & M. *Boyer*, depuis Docteur-Régent de la Faculté de Paris, a ſoutenu une Theſe, en 1717, dans les Ecoles de Montpellier en faveur de l'Inſertion. Mais *Henri Mailand* paroît avoir eu plus d'avantages que bien d'autres, pour écrire ſur cette pratique ; car outre les obſervations qu'il avoit recueillies à Conſtantinople pendant qu'il étoit attaché à Milord Wortley Montagu, il inocula lui-même la petite vérole, en 1717, au fils unique de cet Ambaſſadeur, qui n'étoit âgé que de ſix ans.

La liſte des Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, eſt immenſe aujourd'hui. On a des Traités pour & contre en abondance ; mais on diſpute encore, & les Inoculateurs ne ſont point parvenus, juſques ici, à faire de l'inſertion un dogme de pratique adopté par toutes les Facultés.

MAITRE GERVAIS. Voyez CHRETIEN.

MAITRE. (Guillaume LE) Voyez LEMAITRE.

MAITRE. (Rodolphe LE) Voyez LEMAITRE.

MAITRE-JEAN, (Antoine) Chirurgien juré du Roi à Mery-ſur-Seine & correſpondant de l'Académie des Sciences de Paris, s'étoit formé dans cette Capitale ſous *Dionis* & *Mery*. Il ſe fit de la réputation, dès le commencement du XVIII ſiecle, par ſes ſuccès dans le traitement des maladies de l'œil. La deſcription de cet organe, qu'on trouve à la tête de ſon Ouvrage, fait voir qu'il n'avoit rien négligé pour en découvrir la ſtructure ; mais comme il porta également ſes vues ſur l'œil malade, il entra là deſſus dans les plus grands détails. Il vint à bout de démontrer que le ſiege de la Cataracte n'eſt point dans les membranes de l'œil, & que c'eſt uniquement de l'opacité du cryſtallin que cette maladie dépend. Voici les titres des Ouvrages de *Maitre-Jean* :

Traité des maladies de l'œil & des remedes propres pour leur guériſon. Troyes, 1707, *in*-4, 1722, *in*-8. Paris, 1741, *in*-12. En Flamand, par *Palfin*, Leyde, 1714, *in*-4. En Allemand, Nuremberg, 1725, *in*-8.

Obſervations ſur la formation du poulet. Paris, 1722, *in*-12, avec des figures deſſinées par l'Auteur. Son opinion eſt que la femelle des animaux quelconques fournit le germe de l'embrion, & que le mâle ne fait autre choſe que de lui donner l'action, d'où la vie dépend.

MAKENSIE, (George) Docteur en Médecine & Membre de la Société Royale d'Edimbourg, a publié, en 1708 & 1711, deux volumes *in-folio*, contenant les Vies des Savans Ecoſſois. Cet Auteur a promis un troiſieme volume ſur la même matiere.

MALANEL, (Matthias-Théodore) Médecin d'Anvers, qui fut en réputation dans le XVI ſiecle, a traduit en Latin le Livre de *Galien*, qui poſe en queſtion : *Utrum conceptus in utero ſit animal?* Cette Verſion a paru à Anvers en 1540, *in*-4, avec l'Ouvrage de notre Auteur, qui eſt intitulé : *De Melancholia, ſive, de atræ bilis morbô ex Galeni, Ruffi & Aëtii Sicanii voluminibus Collectanea.*

MALAVAL (*Jean*) naquit le 2 Mars 1669, à Lézan en Languedoc, Diocese de Nismes. Destiné à la Chirurgie, il prit le parti de venir à Paris, pour y puiser à la source les vrais principes de cet Art ; il arriva dans la Capitale en 1693. Ce que la fortune fit de plus heureux pour lui, fut de le loger dans le voisinage de M. *Hecquet.* Ce savant & pieux Médecin, ayant connu le jeune *Malaval*, le jugea digne de son amitié, & lui rendit à la fois deux services de la plus grande importance ; il lui fit abjurer la Religion Protestante dans laquelle il avoit été élevé par ses parens, & il le plaça chez M. *Le Dran* le pere. Déja instruit des principes de la Chirurgie, *Malaval* s'exerça à la pratique sous cet habile Maître ; & comme il avoit une mémoire prodigieuse, il se fit, plus aisément qu'un autre, un fonds de Théorie qui le mit en état d'être reçu dans la Communauté de Saint Côme le 20 Août 1701, & de faire un Cours public d'Ostéologie en 1704. C'étoit une espece de pierre de touche à laquelle on éprouvoit alors les talens des jeunes Maîtres.

En 1706, *Le Dran* le fils revint de l'Armée. La maison paternelle lui offrit les leçons de pratique les plus intéressantes ; mais il fut confié pour celles de Théorie à *Malaval* qui l'instruisit pendant trois ans. Feu M. *Morand*, dont les Opuscules de Chirurgie m'ont fourni la plus grande partie de cet article, dit qu'il a eu la satisfaction d'entendre M. *Le Dran* parler avec des sentimens dignes de lui, de ce commerce affectueux de services réciproquement & cordialement rendus.

Malaval se fit dès lors une réputation. Il se distingua sur-tout par l'opération de la saignée, qu'il a exercée long-tems avec un succès qui n'a été affoibli par aucune aventure fâcheuse. Il saignoit encore à quatre-vingt ans sans lunettes. Mais il ne se borna pas à cette opération dans laquelle il brilloit ; il en fit dans son tems de plus grandes, & sur des personnes de distinction, dont il mérita la confiance par ses succès. En 1721, il fut pourvu de la charge de Chirurgien du Roi en sa Cour de Parlement. Dans cette place, les premiers Magistrats l'honorerent encore de la confiance la plus intime, & plusieurs, de leur amitié.

A la création des Démonstrateurs Royaux en 1724, il fut un des cinq premiers établis par le Roi sur la présentation de M. *Mareschal*, & chargé du Cours qui a pour objet la démonstration de la saignée, du séton, des cauteres & des médicamens Chirurgicaux. Au moment de l'Institution de la Société Académique en 1731, il fut nommé Vice-Directeur par le Roi & continué pendant dix ans ; en 1741, il monta à la place de Directeur, dans laquelle il fut continué pendant quatre ans. Il a été fait Lieutenant du premier Chirurgien en 1750 ; & à ce titre, il parvint de droit à la charge de Trésorier de l'Académie, en vertu du Réglement donné par le Roi, lorsqu'il adopta cet établissement en 1751. Zélé pour les progrès de l'Art, auxquels les travaux de la nouvelle Académie ont contribué d'une maniere éclatante, *Malaval* y a fourni son contingent par les observations dont il a enrichi ses Mémoires.

Entre plusieurs indications pour l'opération du Trépan, l'on comptoit communément le détachement du péricrane. *Malaval* a fait voir que cela peut arriver à la suite des plaies de tête, sans qu'il paroisse aucun des accidens propres à nécessiter cette opération ; & *Quesnay* s'est servi des observations de notre Chirurgien pour appuyer un point de doctrine à ce sujet.

Une eſpece de Hernie inconnue aux Anciens, qui ſe fait par le Trou ovalaire, a fourni un fait communiqué par *Malaval*; il eſt d'autant plus intéreſſant, que l'opération en fut faite avec ſuccès. Il ſe trouve dans le ſecond Tome des Mémoires de l'Académie.

Les Praticiens ont obſervé que l'uſage du Mercure eſt auſſi pernicieux dans le traitement des Cancers, qu'efficace pour la cure des maladies vénériennes. Il eſt bien dangereux de prendre le change ſur cela. *Malaval* a confirmé par pluſieurs exemples la vérité de ce précepte préſentement adopté par les bons Chirurgiens. M. *Mark Akenſide*, l'un des Médecins du Roi d'Angleterre, vient cependant de publier quelques Obſervations dans le premier volume des Tranſactions Médicinales du College de Londres, imprimé dans cette ville en 1768, qui prouvent que le ſublimé corroſif, joint aux pilules de Ciguë, a été heureuſement employé dans la cure des Cancers récens.

Malaval venoit avec plaiſir aux Aſſemblées de ſa Compagnie, & il y jouiſſoit de la conſidération qu'il avoit ſi bien méritée; mais ſon grand âge ne lui permettant plus de les ſuivre, il demanda la Vétérance, pour ne s'occuper dorénavant que des hommages qu'il devoit à la Religion Catholique qu'il avoit ſincerement embraſſée. Il mourut le 16 Juillet 1758, âgé de 89 ans & quelques mois. Aux rares talens que ce Chirurgien avoit pour ſon Art, il joignit une belle ame & un grand jugement. Celui-ci s'affoiblit tellement par le nombre des années, que ſa vieilleſſe fut une véritable enfance: mais ce qui doit étonner, c'eſt que dans cet état même il ne perdit pas les traces des choſes qu'il avoit confiées autrefois à ſa mémoire. A l'occaſion d'un mot qui frappoit ſon oreille dans la converſation à laquelle il ne pouvoit pas prendre part, il récitoit avec chaleur un aſſez grand nombre de Vers ou de pages entieres d'Ouvrages en proſe qui lui étoient familiers, & où ſe trouvoit le mot qui lui ſervoit, pour ainſi dire, de réclame. Son cerveau étoit une eſpece de montre à répétition.

Ce Chirurgien a été pere de trois enfans, deux fils & une fille. L'ainé s'étoit deſtiné à la Médecine; il fut reçu Docteur de la Faculté de Paris en 1734. Le cadet étoit Maître Chirurgien du College de Paris, & Docteur en Médecine de la Faculté de Rheims. Tous deux bien nés, bien élevés, tous deux dignes d'une plus longue vie, ils ſont morts à la fleur de leur âge. On retrouve dans leur ſœur mariée à M. *Foubert*, ce caractere d'amabilité, dont la nature avoit libéralement pourvu la famille de *Malaval*.

MALISSAIN, (François) étoit de Paris. Il eut l'avantage d'avoir pour Maître le célebre *George Mareſchal*, alors Chirurgien-Major de la Charité, & depuis premier Chirurgien du Roi Louis XV. Quelque tems après avoir été reçu dans la Communauté de Saint Côme, il fut nommé à la charge de Chirurgien de S. A. R. le Duc de Lorraine. Il ſervit ce Prince pendant pluſieurs années, & paſſa enſuite à Pont-à-Mouſſon, où il prit ſes degrés en Médecine & obtint une Chaire de Profeſſeur en Chirurgie. Mais il abandonna cette Univerſité pour ſe rendre à Lille en Flandre, où il mourut en 1721. Il étoit alors Médecin de l'Hôpital Militaire de cette ville & Chirurgien-Major des Armées du Roi Très-Chrétien dans les Pays-Bas.

MALOET, (Pierre) de Clermont en Auvergne, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris en 1720. Ses talens lui ont ouvert l'entrée de l'Académie Royale des Sciences, & les succès, dont sa pratique a été couronnée, celle de l'Hôtel des Invalides qu'il a gouverné comme Médecin. Les Mémoires de l'Académie des années 1727, 1728, 1732 & 1733, contiennent plusieurs Observations de sa façon sur des sujets intéressans.

Pierre-Louis-Marie, son fils, Docteur de la Faculté de Paris, sa patrie, depuis 1752, & premier Médecin de Mesdames de France, a publié l'*Eloge Historique de M. Vernage*. Paris, 1776, *in*-8.

MALOUIN, (Charles) né d'une famille de gens de Lettres, la plupart Médecins, fit des progrès extraordinaires dans ses études, sur-tout en Physique. A la fin de son cours de Philosophie à Caen, son Professeur étant mort précipitamment, M. *Malouin*, son oncle, Proviseur du College, lui trouva tant de capacité, qu'il le jugea digne de remplir la Chaire vacante. Mais le goût du jeune Physicien pour la Médecine l'emporta bientôt sur celui de la Philosophie. Il s'appliqua tout entier à l'Art de conserver la santé & de guérir les maladies, & prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Caen. Il vint à Paris en 1717, dans le dessein de se perfectionner; mais l'excès de l'étude le mit au tombeau à l'âge de 23 ans, lorsqu'il s'apprêtoit à retourner à Caen pour y disputer la Chaire de la Langue Grecque, qu'occupa depuis l'Abbé *Malouin* son frere, Licencié en Droit, Chanoine de Caen & sous-Doyen de la Faculté de Théologie en l'Université de la même ville.

On a de *Charles Malouin* :

De vero & inaudito artificio quô moventur solida, unàque de cordis & cerebri motu. *Cadomi*, 1715, *in*-4. C'est probablement une Dissertation Académique. La Version Françoise qu'on a trouvée en manuscrit à sa mort, & dans laquelle il est entré dans de plus grands détails, a été donnée au public par *Jacques-Laurent Malouin*, Docteur en Théologie & frere de l'Auteur, sous ce titre :

Traité des corps solides & fluides du corps humain, ou, Examen du mouvement des liqueurs animales dans leurs vaisseaux. Paris, 1718, *in*-12. Paris, 1758, *in*-12, avec un *Traité de l'usage des Langues savantes dans les Sciences*, par *Paul-Jacques Malouin*, dont nous allons parler.

Paul-Jacques Malouin, Docteur & ancien Professeur de Pharmacie en la Faculté de Médecine de Paris, où il avoit pris le bonnet en 1730, Médecin ordinaire de la Reine, Censeur Royal, de l'Académie des Sciences & de la Société Royale de Londres, Professeur au College Royal, naquit à Caen dans une famille qui s'est distinguée dans les Lettres. Il lui a fait honneur par ses talens. On lui doit tout ce qui regarde la Chymie dans les deux premiers volumes du Dictionnaire Encyclopédique; il a communiqué à l'Académie l'Analyse des eaux savoneuses de Plombieres & l'Histoire des maladies épidémiques observées à Paris, de même que les différentes températures de l'air depuis 1746 jusqu'en 1754. On lui doit encore :

Traité de Chymie contenant la maniere de préparer les remedes qui sont le plus en usage dans la pratique de la Médecine. Paris, 1734, *in*-12.

Lettre en réponse à la critique du Traité de Chymie. Paris, 1735, *in*-12.

Pharmacopée Chymique, ou Chymie Médicinale. Paris, 1750 & 1755, deux volumes *in*-12.

MALPIGHI, (Marcel) célebre Médecin & Anatomiste, étoit de Crevalcuore près de Bologne, où il naquit le 10 Mars 1628. L'étude des Belles-Lettres occupa les premieres années de sa jeunesse ; ce ne fut qu'après avoir atteint sa dix-septieme, qu'il commença son cours de Philosophie sous *François Natalis*, qui lui inspira pour le Péripatétisme le goût qu'il avoit lui-même. En 1649, *Malpighi* perdit son pere & sa mere dans l'espace de peu de jours. Abandonné à lui-même, il ne savoit trop quel parti prendre, lorsque *Natalis*, son Professeur de Philosophie, lui conseilla de se jetter du côté de la Médecine. Il en entreprit le cours à Bologne sous *Barthélémi Massaria* & *André Mariano* qui furent les témoins de ses succès. Comme ils lui remarquerent beaucoup de dispositions pour l'Anatomie, ils s'attacherent à les cultiver ; *Massaria*, en particulier, fixa son goût pour la dissection, en faisant devant lui diverses expériences sur les animaux vivans, pour trouver des preuves contre la circulation qu'il ne vouloit point admettre. *Jean-Baptiste Caponi*, *Christophe Guelferi* & *Charles Fracassati*, qui suivoient les cours particuliers de ce Professeur, disséquerent encore plusieurs cadavres humains, & *Malpighi* ne manqua pas de profiter de leurs recherches. Il finit à Bologne son cours de Médecine par la réception du bonnet de Docteur en 1653. Les Arabes étoient alors dans la plus grande vénération dans cette Univerlité ; mais comme notre Candidat étoit partisan de la doctrine d'*Hippocrate*, il afficha son gout dans ses Theses publiques, & s'attira par-là mille brocards de la part des Maîtres & de ses condisciples. Satisfait d'avoir soutenu une bonne cause, il lui importa peu de passer pour un Novateur téméraire ; il savoit que l'esprit ne peut prendre la position d'où l'on voit la vérité, s'il n'est affranchi de tout préjugé & de toute passion, qui sont les sources principales des faux jugemens des hommes & des erreurs qui les déshonorent.

Malpighi s'étoit déja fait une réputation brillante, lorsque la ville de Bologne l'engagea à accepter une place de Professeur en Médecine. Il monta en Chaire en 1656 ; mais Ferdinand II, Grand Duc de Toscane, l'enleva bientôt à cette Académie, en l'attirant dans celle de Pise, où il se rendit, pendant le cours de la même année, pour y enseigner la Médecine Théorique. Ce fut-là que *Malpighi* contracta une étroite amitié avec le savant *Borelli*, à qui il avoue d'être redevable de l'aisance qu'il eut pour la plupart des découvertes qu'il fit dans la suite. Dès qu'il eut entendu ce grand Philosophe, il fut non seulement choqué des termes barbares de la Philosophie Scholastique, mais il en sentit tellement le vuide, qu'il ne s'attacha plus qu'aux expériences, & comprit que c'étoit sur elles que devoient être bâtis les systêmes philosophiques.

La santé de *Malpighi* ne s'accommoda pas de l'air de Pise ; comme il y étoit souvent malade, il prit le parti de retourner, en 1659, à Bologne, où il s'arrêta jusqu'en 1662 qu'il passa à Messine pour y remplir la Chaire de premier Professeur en Médecine, à laquelle il avoit été nommé par le Magistrat de

cette ville. La Lettre par laquelle il fut invité de se rendre à Messine, est du 2 Avril 1662. Ce Médecin s'étoit engagé à y enseigner pendant quatre ans, & ce premier terme fini, on le sollicita d'en recommencer un nouveau. Il parut accepter la proposition; mais étant passé au mois d'Avril 1666 dans sa patrie, sous le prétexte d'y voir ses amis, il s'y arrêta. Quelque vives qu'eussent été les sollicitations des Magistrats de Messine pour le déterminer à retourner dans leur ville, il y répondit par de si bonnes raisons, qu'ils consentirent à le perdre.

Le sujet qui avoit rappellé ce Médecin à Bologne, n'étoit autre que le desir d'y reprendre ses exercices dans les Ecoles de cette Université. Il se mit à y enseigner, en même tems qu'il faisoit de l'Anatomie une de ses principales occupations. Son nom se répandit alors si avantageusement dans les pays étrangers, qu'il fut reçu dans la Société Royale de Londres le 4 Mars 1669. Il continua de faire honneur à sa Faculté jusqu'en 1691, que le Cardinal Antoine Pignatelli, qui l'avoit connu à Bologne pendant sa Légation, étant devenu Pape sous le nom d'Innocent XII, l'appella à Rome & le nomma premier Médecin de sa personne. *Malpighi* se rendit dans la Capitale du monde Chrétien. Il étoit déja d'un certain âge, sujet à la goutte, aux palpitations de cœur & à des douleurs néphrétiques; tout cela détruisit insensiblement ses forces qu'il usoit encore par l'étude. Environ trois ans après son arrivée à Rome, il fut attaqué d'apoplexie au Palais Quirinal, & il y succomba le 29 Novembre 1694, à l'âge de 67 ans. Il avoit été reçu, la même année, de l'Académie des Arcades. Son corps fut embaumé, transporté à Bologne, & inhumé dans l'Eglise de Saint Grégoire. On grava l'Epitaphe suivante sur son Tombeau:

D. O. M.
MARCELLUS MALPIGHIUS
Philosophus & Medicus Bononiensis Collegiatus:
In Pisana & patriâ Universitate Ordinarius,
In Messana verò Primarius Medicinæ Professor,
Operibus editis, clariorum Europæ Academiarum
Æstimationem promeritus,
Ab Innocentio XII P. M.
In Archiatrum electus,
Ac inter Romanos Nobiles
Et Cubicularios intimos participantes
Adscriptus:
In proximo Cœnotaphio,
Quod sibi & posteris extrui mandaverat,
Requiescit.
Annô Salutis M. D. C. XCIV,
Ætatis suæ LXVII.

L'Université de Bologne apprécia si haut les services que ce grand Médecin lui avoit rendus, que, pour en témoigner la reconnoissance & en faire passer le souvenir à la postérité, elle fit graver, en 1683, cet éloge sur une Table de marbre qu'on posa dans l'une des Ecoles publiques :

D. O. M.
Virtuti ac famæ æternùm mansuræ
INCLYTI VIRI MARCELLI MALPIGHI,
Medicinæ Professoris celeberrimi,
Utraque Artistarum Universitas posuit annô salutis 1683.
Miraris breve Lemma? Nomen ingens
Ornari negat : est satis referri.
Jussum cætera cur tacere marmor?
Omnis Malpighium loquetur ætas.

La sagacité de ce Médecin dans les recherches Anatomiques lui mérita la réputation, dont il jouit encore aujourd'hui. Il s'appliqua à la découverte des parties les plus déliées du corps humain & les moins sensibles à la vue, dans un tems où personne n'en avoit pas même eu la moindre idée. Il macéroit les parties qu'il vouloit examiner, il se servoit de microscopes, il employoit des injections faites avec l'encre & d'autres liqueurs colorées, il réunissoit à tout cela l'Anatomie comparée des animaux : c'est à cette méthode de procéder que l'on doit les belles choses que *Malpighi* nous a tracées. Mais son industrie ne borna point ses recherches aux animaux les plus parfaits ; elle les étendit jusqu'aux Insectes & les végétaux, qu'il disséqua avec la même adresse que les parties du corps humain. Il découvrit, entre autres choses, que la substance corticale du cerveau est composée d'une multitude innombrable de petites glandes ; il fixa les différentes conjectures qu'on avoit faites jusqu'alors sur le tissu de la langue ; il démontra au vrai la substance des poumons & celle du foie, & donna plusieurs observations nouvelles sur la rate, sur le méchanisme des reins, sur les vaisseaux lymphatiques, sur les glandes. Il est vrai qu'il a poussé trop loin ce qu'il a dit sur la texture de ces dernieres parties, dont il a inutilement multiplié le nombre ; il est vrai encore que sa diction est assez mauvaise & difficile à comprendre, que sa Théorie ne vaut pas mieux : mais ce dernier défaut, qui étoit celui de son siecle, ne doit rien diminuer de notre reconnoissance pour les découvertes & les observations dont il a enrichi l'Histoire Naturelle & l'Anatomie. *Malpighi* eut cependant bien des contradictions à essuyer, & il fut cruellemenr déchiré par ses adversaires, souvent même par les Médecins, ses confreres. Ceux-ci tournerent ses travaux en dérision, les traiterent de frivoles & regarderent ses découvertes comme de vaines spéculations, plus propres à entretenir l'humeur curieuse des gens oisifs, qu'à apporter quelque utilité dans la pratique de la Médecine. Parmi les antagonistes de *Malpighi*, aucun ne porta plus loin son animosité que *Jérôme Sbaragli*, son ancien collegue. On trouve encore parmi eux, *Michel Lipari*,

Paul Mini, *Montanari*, *Triumphetti*, *Bonanni* & plusieurs autres, qui s'attacherent tous à critiquer les Ouvrages de notre Médecin. Mais leur critique ne séduisit pas les grands Anatomistes du XVII siecle ; ils firent l'accueil le plus distingué aux différens Ecrits que *Malpighi* mit au jour sous ces titres :

Observationes Anatomicæ de pulmonibus. Bononiæ, 1661, *in-folio. Hafniæ*, 1663, *in-8*, avec le Traité de *Thomas Bartholin*, qui est intitulé : *De pulmonum substantiâ & motu.* Ces Observations ont encore paru à Leyde en 1672, *in-12*, & à Francfort en 1678, *in-12*.

Epistolæ Anatomicæ de Lingua, de Cerebro, de externo tactûs organo, de Omento, de Pinguedine & adiposis ductibus. Bononiæ, 1661, 1665, *in-12. Amstelodami*, 1669, *in-12*.

De viscerum, nominatim Pulmonum, Hepatis, cerebri corticis, Renum, Lienis structurâ, Exercitationes Anatomicæ. Accedit Dissertatio de Polypo. Bononiæ, 1666, *in-4. Amstelodami*, 1669, *in-12. Londini*, 1669, *in-12. Jenæ*, 1677, 1683, *in-12. Francofurti*, 1678, *in-12*. En François, Paris, 1683, *in-12*, par *Sauvalle. Monspelii*, 1683, *in-12*. C'est dans la Dissertation sur le polype que cet Auteur traite de la nature du sang ; il est le premier qui en ait parlé avec connoissance de cause, & d'une maniere qui présente bien son sujet.

Dissertatio Epistolica de formatione pulli in ovo. Londini, 1666, 1673, *in-4*. En François, Paris, 1686, *in-12*.

Dissertatio Epistolica de Bombyce. Londini, 1669, *in-4*, avec 54 figures en douze planches. En François, Paris, 1686, *in-12*.

Anatome plantarum, cum Appendice de ovo incubato. Londini, 1675, *in-folio*, avec figures. Il a exposé fort au long la structure des plantes, qu'il étoit parvenu à développer à l'aide de ses microscopes ; il est même un des premiers qui aient établi la différence sexuelle entre elles.

Anatomes plantarum pars altera. Londini, 1679, *in-folio*. La premiere & la seconde partie ensemble, *Londini*, 1686, *in-folio*.

Epistola de glandulis conglobatis. Londini, 1689, *in-4. Leidæ* 1690, *in-4*.

Consultationum Medicinalium Centuria prima. Patavii, 1713, *in-4*, par les soins de *Jérôme Gaspari*, Médecin de Vérone. *Venetiis*, 1748, avec les Consultations de *Lancisi*. Notre Auteur y donne une histoire fort succinte des maladies & de leur cure, mais il ne dit rien du bon ni du mauvais succès des remedes.

La plupart de ces Ouvrages sont dans la Bibliotheque Anatomique, publiée à Geneve en 1685, *in-folio*, par *Le Clerc* & *Manget* ; on trouve encore dans cette Bibliotheque : *De cornuum vegetatione. De Utero & viviparorum ovis. Epistolæ quædam circa illam de ovo Dissertationem.* On a d'ailleurs le Recueil des Œuvres de *Malpighi*, sous le titre d'*Opera omnia. Londini*, 1686, deux Tomes *in-folio. Lugduni Batavorum*, 1687, deux Tomes *in-4*. Ses *Opera posthuma* ont paru : *Londini*, 1697, *in-folio. Amstelodami*, 1698, 1700, deux volumes *in-4*, avec figures. *Venetiis*, 1698, *in-folio*. Tous les Ouvrages de ce Médecin ont été imprimés à Venise en 1733, *in-folio*, avec les Préfaces & les Annotations de *Faustin Gavinelli*, Lecteur public d'Anatomie.

MANARA (Camille) naquit à Milan le 10 Janvier 1652. Il étudia la Médecine à Pavie, où il reçut les honneurs du Doctorat ; après quoi, il retourna dans

dans sa ville natale, suivit *Barthélémi Guidetti* dans le cours de sa pratique, & devint lui-même un des plus habiles Praticiens de Milan. Il y mourut le 10 Octobre 1709. Ses Ouvrages sont:

Pharmaceutici Retorbiani potûs ad mentem Gabriëlis Frascati extractum, in quo natura, virtus & utendi modus ejusdem sincerè continentur. Ticini, 1687, *in*-8.

La vilta del Fango ne Bagni di Retorbio pretiosa. Milan, 1689, *in*-8.

De moderando panaceæ Americanæ abusu, sive, de Tabaci vitio in Europæis & maximè in Insubribus corrigendò & emendandò. Madriti, 1702, *in*-12. *Mediolani*, 1707, *in*-12.

Infantilium ærumnarum Compendium. Manuscrit *in*-4.

MANARD, (Jean) de Ferrare, où il étoit né en 1461, s'appliqua à l'étude de la Médecine dès qu'il eut achevé son cours de Philosophie. Il y fit d'autant plus de progrès, qu'il fut dirigé par *Nicolas Léonicene* qui enseigna ces deux Sciences à Ferrare avec le plus grand applaudissement. Disciple chéri d'un tel Maître, *Manard* eut l'avantage de voir *Léonicene* s'intéresser à ses succès par des instructions privées, qui lui facilitoient l'intelligence des leçons publiques de ce Professeur; mais disciple aussi ingrat qu'il avoit été aimé, *Manard* oublia bientôt les services importans qu'il avoit reçus de *Léonicene*. Sa conduite envers lui l'exposa aux reproches de ses contemporains; la postérité même l'a accusé d'ingratitude.

Ce Médecin a fait sa profession à Ferrare jusqu'en 1513. L'année suivante, il fut appellé en Hongrie pour remplir la charge de premier Médecin du Roi Ladislas VI. La mort de ce Prince, qui arriva en 1516, lui fit prendre la route de sa patrie; mais comme il s'arrêta en Hongrie, en Pologne & en Autriche, il n'arriva à Ferrare que dans le courant de 1518, & ne commença d'y enseigner la Médecine qu'en 1519. Ce ne fut qu'après son retour qu'il mit au jour les Ouvrages que nous avons de lui, sous ces titres:

Medicinales Epistolæ Recentiorum errata & Antiquorum decreta peritissimè reserantes. Ferrariæ, 1521, *in*-4. *Parisiis*, 1528, *in*-8. *Argentorati*, 1529, *in*-8. *Lugduni*, 1549, *in*-8. On a des éditions plus amples: *Epistolarum Medicinalium Libri XX*, auxquels on a joint ses *Annotationes & censuræ in Joannis Mesuæ simplicia & composita. Basileæ*, 1540, *in-fol. Venetiis*, 1542, *in-fol. Ibidem*, 1611, & *Hanoviæ*, 1611, *in-fol.*, sous le nouveau titre de *Curia Medica viginti Libris Epistolarum & Consultationum adumbrata.* Ces Lettres furent écrites depuis l'an 1500 jusqu'en 1536, & l'Auteur y censure la pratique des Arabes avec beaucoup de vivacité. On y trouve d'ailleurs de bonnes Observations à travers les discussions les plus inutiles, comme les plus minutieuses.

In primum Artis parvæ Galeni Librum Commentarius. Romæ, 1525, *in*-4. *Basileæ*, 1536, *in*-4.

Ce Médecin épousa dans un âge fort avancé une jeune fille d'une grande beauté. Le desir d'avoir des enfans le porta à des excès qui avancerent ses jours, & dont il mourut le 8 Mars 1536, âgé de 74 ans. *Pierre Curtius* en prit sujet de lui faire cette épitaphe:

Dum Manarde vigil cum prole Coronidis esses,
Vidisti vitam perpetuam esse tuam.
Et dum formosa cum Pallade conjuge dormis,
Sensisti mortem curvus adesse senex.
Hìc nunc clarè jaces, & quem Podalirion esse
Vidimus, annosum sustulit ipsa Venus.

Julie, femme de *Manard*, a émoussé la pointe épigrammatique de ces vers; par l'inscription honorable qu'elle fit graver sur le Tombeau de son mari :

JOANNI MANARDO FERRARIENSI
Viro, uni omnium integerrimo ac sanctissimo,
Philosopho ac Medico doctissimo,
Qui annos P. M. LX continenter tùm docendo, tùm scribendo,
Tùm innocentissimè medendo,
Omnem Medicinam ex arce bonarum Litterarum fœdè prolapsam,
Et in Barbariæ potestatem ac ditionem redactam,
Prostratis ac profligatis hostium copiis,
Identidem ut Hydra renascentibus,
In antiquum, pristinumque statum ac nitorem restituit :
Lauream omnium bonorum consensu adeptus,
IV & LXX annum agens,
Omnibus omnium ordinum sui desiderium relinquens,
Humili se hôc Sarcophagô condi voluit.
JULIA MANARDA UXOR
Quod ab ea optabat,
Posuit.

Hæc brevis exuvias magni capit Urna Manardi,
Nam virtus latè docta per ora volat.
Mens pia cum Superis cœli colit aurea templa;
Hinc Hospes vitæ sint documenta tuæ.
Annô M. D. XXXVI.

MANCINI, (Jules) Médecin du XVII siecle, étoit de Sienne. Il pratiqua à Rome avec tant d'estime & de réputation, qu'après avoir rempli la charge de Médecin de l'Hôpital du Saint Esprit *in Saxia*, il devint Chanoine du Vatican, & fut enfin nommé premier Médecin du Pape Urbain VIII, qui monta à la Chaire de Saint Pierre le 6 Août 1623. Le pronostic de *Mancini* étoit si juste, qu'on ne vit guere qu'il ait été démenti par l'événement. La sagacité qu'il avoit acquise à cet égard, lui faisoit voir les choses telles qu'elles étoient & telles qu'elles pouvoient être. Ce talent releva beaucoup le mérite qu'il avoit d'ailleurs; il eut en particulier celui de faire un bon usage de ses richesses. Il lé-

gua de grosses sommes d'argent aux Ecoliers de l'Université de Sienne, & il ordonna d'en employer le montant à l'acquisition de quelques fonds applicables à leur entretien. On n'a point d'Ouvrage de la façon de *Mancini*; celui qui a paru à Venise en 1601 & en 1625, *in*-4, sous son nom, est un Traité *De decoratione* qu'il avoit recueilli des Leçons du savant *Mercuriali.*

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Jacques Mancini*, dont on a un Livre intitulé : *Praxis visitandi infirmos*, imprimé à Venise en 1659, *in*-8.

MANCUSUS (Joseph) naquit à Palerme en 1598. Les progrès qu'il fit dans les Lettres Humaines, engagerent ses parens à le pousser dans la carriere où il étoit entré ; il s'appliqua à l'étude de la Philosophie & de la Médecine, & il prit le bonnet de Docteur en ces deux Sciences avec beaucoup de gloire. Presque au sortir des Ecoles, il fut chargé d'enseigner la Médecine à Palerme. Son âge ne fit pas bien augurer de ses succès ; il s'acquitta cependant de cette charge avec tant de fruit, qu'il forma plusieurs Médecins qui ont fait honneur à la Sicile. Il ne fut pas moins recherché dans la pratique, qu'il étoit suivi dans la Chaire ; les meilleures familles & presque toutes les Communautés de sa ville natale se confierent à ses soins. *Paul Pizzuti*, Proto-Médecin de la Sicile, se déchargea même sur lui des fonctions de son emploi, & il les remplit avec distinction. Mais comme les devoirs de la Religion tenoient la premiere place dans l'esprit de *Mancusus*, il ne rougit pas de les pratiquer publiquement. Sa science étoit humble ; il en rapportoit toute la gloire à Dieu qui en est le principe. Solidement pieux dans le reste de sa conduite, il fut encore très-attaché aux exercices extérieurs de la Religion, & ne pensa pas comme tant de Savans de notre siecle, qui les regardent comme des cérémonies propres à amuser les simples. Plein de respect pour ces exercices, ce Médecin venoit de satisfaire sa piété, en accompagnant la procession de la Sainte Epine du Couvent des Carmes, lorsqu'il fut attaqué de la fievre qui le mit au tombeau après quelques jours de maladie, le 9 Mai 1671, à l'âge de 73 ans. Son corps, qui fut inhumé dans l'Eglise de Saint Antoine de Padoue chez les Freres de l'étroite Observance, fut trouvé tout entier au commencement du XVIII siecle, lorsqu'*Antonin Mongitore* écrivoit sa Bibliotheque de Sicile. Les Ouvrages de *Mancusus* ont été bien reçus de ses contemporains, à qui il les a donnés sous ces titres :

De secunda cubiti sectione in omnibus febribus putridis & malignis & verè pestilentialibus. Panormi, 1650, *in*-4.

De Colomborum attractione. Ibidem, 1650, *in*-4.

De partu dierum 238, *quod non sit novimestris legitimus, sed octimestris aut ad octimestrem spectans. Ibidem*, 1651, *in*-4.

MANDER, (Adam VAN) Médecin, Philosophe, Mathématicien, & d'ailleurs homme éloquent & savant dans l'Histoire, étoit de Bruges, & vivoit dans le XVI siecle. Il pratiqua long-tems la Médecine à Gand, où il publia en Latin divers Calendriers, calculés à la hauteur de 51 degrés de latitude, sous le titre d'*Ephemerides Meteorologicæ*.

Manget cite *Charles Van Mander*, Auteur d'un Poëme *De Pulvere Tabaci*, qui parut à Copenhague en 1665, *in*-4.

MANDEVILLE, (Bernard DE) Médecin du XVIII fiecle, naquit à Dort, & fe fit un nom malheureufement célebre par des Ouvrages impies. On dit qu'il vivoit comme il écrivoit, & qu'il autorifoit autant les vices par fes exemples que par fes Ecrits. Ce fut en Angleterre, & dans la langue de ce Royaume, qu'il publia en 1714 un Poëme intitulé: *The Grumbling hive*, c'eft-à-dire, l'*Effaim d'abeilles murmurant*, fur lequel il fit enfuite des remarques. Elles parurent à Londres en Anglois, avec le corps de l'Ouvrage, en 1723, *in*-8, fous un titre qu'on peut rendre par celui de *La Fable des abeilles*. Il y a auffi une édition Françoife, donnée dans la même ville, en 1740, quatre volumes *in*-8, fous ce titre: *La Fable des abeilles, ou les fripons devenus honnêtes gens*. Il prétend que le luxe & les vices des particuliers tournent au bien & à l'avantage de la fociété. Quelle morale! Mais pour ne laiffer aucun doute fur la perverfité de fon cœur & de fon efprit, *De Mandeville* publia enfuite fes penfées fur la Religion, l'Eglife & le bonheur de la nation, que *Van Effen* traduifit de l'Anglois en François, & mit au jour à la Haye en 1722, *in*-8. Ces penfées firent grand bruit, auffi bien que la Fable des abeilles, & fouleverent les perfonnes judicieufes contre leur Auteur, à caufe de fon irréligion & de fes impiétés. Il mourut à Londres le 19 Janvier 1733, à l'âge d'environ 63 ans.

On a encore de lui d'autres Ouvrages frappés au coin des précédens: il s'en eft plus occupé que de ceux qui regardent la Médecine, car il paroît que le fuivant eft le feul qu'il ait écrit fur cette Science:

Treatife of the hypochondriak and hyfteric paffion. Londres, 1711, *in*-8. C'eft la feconde édition. Il parle en Praticien éclairé fur les maladies Hypochondriaques & Hyftériques, & recommande beaucoup l'exercice, la commotion, les frictions: mais toute férieufe que foit la matiere qu'il traite, fon génie fatyrique perce encore à travers les confeils qu'il donne dans cet Ouvrage.

MANDEVILLE, (Jean DE) Chevalier Anglois & Profeffeur en Médecine, fortit de fon pays environ l'an 1332, & voyagea pendant trente-quatre ans en Afie & en Afrique. A fon retour, il donna au public une Relation de fes voyages, dans laquelle il s'étend fur ce qu'il a vu de plus remarquable en Egypte, en Arabie, en Perfe & ailleurs. Cet Ouvrage, qu'il mit en Latin, en François & en Anglois, a encore été traduit en diverfes autres Langues. Il a paru en Latin fous le titre d'*Itinerarius à terra Angliæ ad partes Jerofolimitanas*, en caracteres gothiques, *in*-4, fans année d'impreffion au frontifpice; mais on trouve ces mots à la fin du Livre: *Explicit itinerarius à terra Angliæ ad partes Jerofolimitanas, editus annò M. CCCC. LV in civitate Leodienfi*. On voit par-là que l'Art de l'imprimerie n'avoit pas tardé long-tems à être connu à Liege, puifqu'il n'y avoit que quinze ans que les premiers effais en avoient été donnés au public. Les autres éditions de cet itinéraire font: en Flamand, à Zwol, 1483, *in*-4; en François, à Lyon, 1487, & à Paris, 1542; en Italien, 1496, & à Venife, 1534; en Efpagnol, à Valence, 1540, *in-folio*; en Anglois, à Londres, 1696, *in*-4. Mais cet Ouvrage,

n'auroit pas été tant multiplié, si l'on avoit fait attention aux fautes & aux mensonges dont il est rempli. L'Auteur mourut à Liege le 17 Novembre 1372, comme nous l'apprenons de son Epitaphe qui est rapportée par *Vossius, Balæus, Pitsæus* & d'autres, & que l'on voit chez les Guillelmites où il fut enterré:

Hìc Jacet Vir Nobilis
DOMINUS JOANNES DE MANDEVILLE,
Aliàs dictus ad Barbam,
Miles,
Dominus de Chambdy,
Natus de Anglia,
Medicinæ Professor, devotissimus Orator,
Et bonorum suorum largissimus pauperibus erogator;
Qui,
Quasi totô orbe lustratô
Leodii diem vitæ suæ clausit extremum,
Annô Domini 1372,
Mensis Novembris die 17.

MANDOSIUS, (Prosper) noble Romain & Chevalier de Saint Etienne, vécut vers la fin du XVII siecle. On peut utilement consulter ses Ouvrages sur l'Histoire de la Médecine & des Médecins; sa Bibliotheque des Ecrivains Romains, & spécialement son Théatre des premiers Médecins des Papes, fournissent certains traits qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Il cite même dans ce dernier Ouvrage, d'autres Médecins que ceux des Souverains Pontifes; mais les Vies des uns & des autres sont trop courtes, & souvent il s'est plus attaché à parler de la famille de ces Médecins, que de ce qu'ils ont fait pour les progrès de l'Art. Voici les titres des Ouvrages de *Mandosius*:

Bibliotheca Romana, seu, Romanorum Scriptorum Centuriæ V. Romæ, 1682, deux volumes *in*-4.

Theatrum Archiatrorum SS. Pontificum Romanorum. Ibidem, 1696, *in*-4.

MANELPHI, (Jean) de Monte-rotonde dans le Pays des Sabins, enseigna la Médecine à Rome, où son savoir & ses Ouvrages le firent estimer sous le Pontificat d'Urbain VIII, vers l'an 1630. Différens Auteurs parlent de lui avec éloge. A juger de ce Médecin par ses Ecrits, il paroît que non seulement il aima le travail, mais qu'il s'y appliqua utilement. Voici les titres sous lesquels ses Ouvrages ont paru:

Tractatus de fletu & lacrymis. Romæ, 1618, *in*-8.

Responsio brevis ad Annotationes Prosperi Martiani in Commentationem Marsilii Cagnati super Aphorismo Concocta, XXII *Libri primi Hippocratis. Ibidem*, 1621, *in*-8.

Disceptatio de Helleboro. Ibidem, 1622, *in*-8.

Prognostica in Febribus in communi & ad mentem Hippocratis edita. Romæ, 1623, *in*-8.

Annotationes quædam & circa Textum præcipuè, unà cum Versione Aphorismorum Hippocratis, Nicolaò Leonicenò interprete. Ibidem, 1623, *in*-16.

Theoria de Febribus. Ibidem, 1625, *in*-4.

Urbanæ Diſputationes in primam Problematum Ariſtotelis Sectionem. Ibidem, 1630, *in*-8.

De parte affecta Pleuritidis, Diſſertatio. Ibidem, 1642, *in*-8.

Menſâ Romana, ſive, urbana victûs ratio. Ibidem, 1650, *in*-4.

MANFREDI, (Jérôme) Docteur en Philoſophie & en Médecine dans le XV ſiecle, étoit fort attaché à l'Aſtrologie. Les ſympathies des corps qui n'ont nul rapport entre eux, ſervoient alors à expliquer les difficultés de la Phyſique & de la Pathologie ; on vouloit rendre raiſon de tous les faits, & par la crainte d'être en défaut à cet égard, on préféroit de recourir à de vieilles chimeres, plutôt que d'avouer ſon ignorance. L'Aſtronomie, cette Science reſpectable qui s'occupe de la connoiſſance des corps céleſtes, étoit alors moins en honneur que l'Art impoſteur de régler les deſtins des hommes ſur les mouvemens des aſtres, & d'étudier les influences qu'on leur attribuoit ſur la vie & la ſanté. *Manfredi*, qui enſeigna la Médecine à Bologne juſqu'en 1492, s'attacha à prouver la néceſſité & l'avantage des recherches Aſtronomiques dans la cure des maladies ; non ſeulement il débita en Chaire cette vaine & pernicieuſe doctrine, mais il écrivit encore des Ouvrages qui buttent à faſciner l'eſprit de ſes lecteurs ſur le même objet. Ces Ouvrages ſont intitulés :

Centiloquium de Medicis & Infirmis. Bononiæ, 1483, 1489, *in*-4. *Venetiis*, 1509, *in-fol. Norimbergæ*, 1530, *in*-8.

Ephemerides Aſtrologicæ operationes Medicas ſpectantes. Bononiæ, 1664. Il y a des éditions antérieures à celle-ci.

Ce Médecin mourut à Bologne & fut enterré dans l'Egliſe de Ste. Marguerite.

Paul Manfredi, autre Médecin Italien, naquit à Lucques, & fut en réputation vers le milieu du XVII ſiecle. Il eſt encore une preuve de l'empire des préjugés ſur l'eſprit des hommes. Sectateur des opinions de *Libavius*, il écrivit un Traité pour prouver les avantages de la transfuſion du ſang d'un animal dans un autre. Il fut publié ſous ce titre :

De nova & inauditâ Medico-Chirurgicâ Obſervatione, ſanguinem transfundente de individuo in individuum, priùs in brutis & deindè in homine expertâ Romæ. Romæ, 1668, *in*-4.

Cet Auteur a donné quelques Obſervations ſur l'oreille interne & ſur l'uvée ; elles ont paru à Rome en 1674, *in*-4, & *Manget* les a inſérées dans ſa Bibliotheque Anatomique.

MANGET, (Jean-Jacques) habile Médecin, naquit à Geneve le 19 Juin 1652. Après ſon cours d'Humanités qu'il fit avec diſtinction, il commença celui de Philoſophie à l'âge de 14 ans, & paſſa enſuite aux Ecoles de Théologie. Il s'appliqua à cette Science pendant cinq ans : mais s'étant enfin décidé pour la Médecine, il y fit tant de progrès ſans aucun Maître, au ſeul moyen des Livres, qu'en 1678 il obtint les honneurs du Doctorat à Valence en Dauphiné. Il ſe mit alors à pratiquer la Médecine dans ſa patrie, & comme il l'exerça avec beaucoup de réputation, Fréderic III, Electeur de Brandebourg & premier Roi de Pruſſe en 1701, le nomma Médecin honoraire de ſa perſonne en 1699. *Manget* étoit labo-

rieux; il conserva même son goût pour le travail jusques vers la fin de sa vie, qu'il poussa jusqu'à l'âge de 91 ans, étant mort à Geneve le 15 Août 1742. *Daniel Le Clerc*, Auteur de l'Histoire de la Médecine, a beaucoup aidé cet Ecrivain dans la compilation des nombreux Ouvrages qu'il a mis au jour. On sent bien qu'un homme qui a publié tant de gros volumes, n'a pu tout faire lui seul; on sent même qu'il n'est point étonnant qu'il ne soit pas toujours original & exact: mais les Recueils qu'il a laissés n'en seront pas moins utiles à ceux qui ne peuvent avoir des Bibliotheques fournies de quantité de Livres. Voici la notice de ceux que nous devons aux soins de *Manget* :

Messis Medico-Spargyrica, quâ abundantissima seges pharmaceutica è selectissimis quibusque tùm Pharmacologis & Chymiatris, tùm celeberrimis Practicis &c., cumulatur. Genevæ, 1683, *in-fol.*

Pauli Barbette Opera omnia Medica & Chirurgica, notis, observationibus, necnon pluribus morborum historiis & curationibus illustrata & aucta. Genevæ, 1683, 1688, 1704, *in-4.*

Bibliotheca Anatomica, sive, recens in Anatomia inventorum Thesaurus locupletissimus. Ibidem, 1685, 1699, deux volumes *in-folio*, avec figures. La seconde édition doit être préférée à la premiere, à raison des augmentations qu'on y a jointes. C'est un Recueil de ce que les Ecrivains du dernier siecle ont publié de plus intéressant sur la structure du corps humain. L'Editeur a malheureusement négligé de parler des découvertes importantes des Anatomistes du XVI siecle, qui en ont fait un si grand nombre. Les Anglois ont donné un extrait de cet Ouvrage dans l'édition qui a paru à Londres en 1711, trois volumes *in-4.*

Pharmacopœa Schrodero-Hoffmanniana illustrata & aucta. Genevæ, 1687, *in-fol.*

Tractatus de Febribus, seu Febris Heautontimorumenos, Auctore Franciscô Piens, notis, observationibus, opusculis integris, & remediis quibusdam selectioribus multò auctior. Ibidem, 1689, *in-4.*

Jo. Andreæ Schmitzii Medicinæ Practicæ Compendium, à Christ. Constant. Rumphio auctum, & à Jo. Jac. Mangeto pluribus morborum hactenus omissorum descriptionibus locupletatum. Ibidem, 1691, *in-12.*

Bibliotheca Medico-Practica, quâ omnes humani corporis morbosæ affectiones ordine alphabeticò explicantur. Ibidem, 1695, 1696, 1698, quatre volumes *in-folio. Ibidem*, 1739, quatre volumes *in-folio.*

Theophili Boneti Sepulchretum, sive, Anatomia practica, novis Commentariis & Observationibus aucta. Lugduni, 1700, trois volumes *in-fol.*

Bibliotheca Chemica curiosa. Genevæ, 1702, deux volumes *in-folio*, avec figures.

Bibliotheca Pharmaceutico-Medica. Ibidem, 1703, deux volumes *in-fol.*

Theatrum Anatomicum, cum Eustachii Tabulis Anatomicis. Genevæ, 1716, deux vol. *in fol.* Les planches d'*Eustachi* sont assez mal rendues. L'Ostéologie est tirée de *Bidloo*, la Myologie de *Brown*, la Splanchnologie de *Ruysch*. Le Compilateur s'est attaché par préférence, aux Anatomistes du XVII siecle, sans parler des plus anciens, qui cependant méritent attention à tant d'égards. *Morgagni* a vivement écrit contre cet Ouvrage.

Bibliotheca Chirurgica. Genevæ, 1721, quatre Tomes, en deux volumes *in-fol.*

Traité de la Peste recueilli des meilleurs Auteurs. Geneve, 1721, deux volumes *in*-12. Lyon, 1723, deux volumes *in*-12. Cet Ouvrage a paru à l'occasion de la peste de Marseille.

Nouvelles Réflexions sur l'origine, la cause, la propagation, les préservatifs & la cure de la peste. Geneve, 1722, *in*-12.

Bibliotheca Scriptorum Medicorum Veterum & Recentiorum. Genevæ, 1731, quatre Tomes, en deux volumes *in-fol.* L'Auteur avoit au moins 80 ans, lorsqu'il travailla à cette compilation. J'ai profité de son travail pour la rédaction de ce Dictionnaire ; mais j'ai tâché de corriger les fautes dans lesquelles il est tombé, de retrancher l'ennuyeuse prolixité de certains articles, & d'ajouter à la défectueuse briéveté de plusieurs autres. C'est en confrontant & combinant *Manget* avec des Auteurs plus exacts, que j'ai rédigé les articles de ce Dictionnaire, qui me sont communs avec lui.

MANITIUS, (Samuel-Gotthilff) Médecin né en Lusace, fut reçu dans l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, sous le nom de *Macer.* Il exerça sa profession à Dresde, où il fit imprimer en 1691, *in*-12, un Ouvrage intitulé : *De ætatibus Zedoariæ Relatio. George Matthias*, qui met la mort de ce Médecin au 22 de Septembre 1698, ajoute qu'il a encore publié, mais sous le nom de *Sempronius Gracchus* de Marseille, un Ouvrage qui porte ce titre :

Medicus hujus-sæculi, seu, Herma Tyroni Medico expeditissimam, quâ eundum, viam monstrans. Dresdæ, 1693, *in*-8.

MANNAGETTA, (Jean-Guillaume) de Wilhelmsbourg en Autriche, où il vint au monde le 1 Mai 1588, étudia à Prague & s'y fit recevoir Maître ès-Arts en 1615. Il avoit déja fréquenté les Ecoles de Médecine de l'Université de cette ville, lorsqu'il se rendit à Padoue où il prit le bonnet de Docteur en 1620. Les avantages, qu'il espéroit de trouver à Vienne, l'attirerent ensuite dans cette Capitale; il y pratiqua non seulement avec des succès qui le répandirent dans le grand monde, mais il fut encore reçu dans l'Université en qualité de Professeur. Comme il étoit d'un caractere doux & sociable, & qu'il avoit d'ailleurs beaucoup d'intelligence pour les affaires, il fut honoré onze fois de la charge de Doyen de sa Faculté, & huit fois de celle de Recteur de cette Université. L'Empereur Ferdinand II l'honora aussi de ses bienfaits; il le mit au nombre de ses Médecins, le créa Comte Palatin, & lui donna la Seigneurie de Lerchenau. Il fut encore Médecin des Empereurs Ferdinand III & Léopold I.; mais il ne servit ce dernier que pendant sept ans, car il mourut au commencement de Juin 1666. *Mannagetta* a fait un bon usage des richesses qu'il avoit amassées; il en a légué la plus grande partie aux Professeurs de l'Université de Vienne, dont il a augmenté les honoraires.

MANNINGHAM, (Richard) Docteur en Médecine, de la Société Royale & du College des Médecins de Londres, se fit beaucoup de réputation dans cette ville par les Traités qu'il y publia avant le milieu de ce siecle:

Compendium Artis obstetricandi. Londini, 1739, *in*-4. *Halæ Saxonum*, 1746, *in*-4, par les soins de *Philippe-Adolphe Boehmer* qui l'a enrichi d'une Préface, & d'une Dissertation

Differtation fur le Forceps de *Chamberlayne* perfectionné par *Chapman* & *Giffard*. *Londini*, 1754, *in*-4. *Lovanii* 1755, *in*-4. En Anglois, Londres, 1744, *in*-4, fous le titre d'*Abftract of midwifry*. Tout concis que foit cet Ouvrage, il donne des préceptes très-utiles, en forme d'aphorifmes, fur l'accouchement naturel & non naturel, fur les mauvaifes pofitions de l'enfant dans la matrice & les manœuvres propres à le ramener à une meilleure, fur les maladies des femmes groffes & accouchées.

The fymptoms, nature, caufes and cure of the febricula commonly called the nervous au hyfterical feaver. Londres, 1746, 1748, *in*-8. Il accufe la vifcofité du fang & le décroiffement d'activité dans les efprits animaux, comme caufes de la maladie hyftérique, & c'eft fur cette théorie qu'il fonde les indications curatives.

MANTIAS, difciple d'*Hérophile*, vécut dans le XXXVIII fiecle du monde. Il demeura conftamment attaché aux fentimens de fon Maître, au-lieu que plufieurs autres, fortis de la même Ecole, les abandonnerent & devinrent Empiriques. *Galien* dit que ce Médecin a été le premier, non feulement des Hérophiliens, mais de tous ceux dont il avoit connoiffance, qui ait décrit plufieurs bons médicamens. *Mantias* a compofé quelques Livres uniquement deftinés à faire voir la maniere, dont on devoit s'y prendre pour les bien préparer.

MANTINUS, (Jacques) Médecin Hébreu, naquit en Efpagne, & fut en réputation à Venife au commencement du XVI fiecle. *Amatus Lufitanus*, qui faifoit des vœux pour que quelqu'un affez inftruit des Langues Arabe & Latine fe chargeât de traduire *Avicenne* en la derniere, dit que *Mantinus* avoit heureufement commencé à y travailler, mais qu'il n'acheva pas la Verfion qu'il avoit entreprife. En effet, il fe borna à mettre en Latin quelques morceaux d'*Avicenne* & d'*Averroës*, que nous avons fous ces titres:

Paraphrafis Averroïs de partibus & generatione animalium. Romæ, 1521, *in-folio*. Il a fuivi une Verfion Hébraïque qui avoit été faite d'après l'Arabe.

Avicennæ Fen IV primi, de univerfali ratione medendi, Verfio Latina. Venetiis, 1530, *in*-8. *Ettelingæ*, 1531, *in*-8.

Avicennæ Caput XXIX tertii Canonis Fen I, Tractatus I, de Canonibus univerfalibus curationis doloris capitis. Venetiis, 1530, avec la Méthode de *Corneille Baerfdorp*.

Paraphrafis Averroïs fuper Libros Platonis de Republica. Romæ, 1539, *in*-8.

Interpretationes in Organum Averroïs. Venetiis.

MANZOLLI. (Pietro-Angelo) Voyez PALINGENE.

MAPLET, (Jean) étoit de Londres. Il étudia la Philofophie à Oxford, prit les Ordres à la maniere de fon pays, & paffa enfuite aux Ecoles de Médecine de la même ville, où il reçut le bonnet de Docteur le 24 Juin 1647. L'année fuivante, il accompagna en France un jeune Gentilhomme, nommé Falkland, qu'on avoit confié à fes foins, & il demeura avec lui pendant deux ans dans ce Royaume; mais il ne s'arrêta nulle part plus long-tems qu'à Orléans, à Blois & à Saumur. A fon retour en Angleterre, les parens de ce Gentilhomme furent fi contens des attentions qu'il avoit eues pour lui,

qu'ils l'engagerent à se charger du frere de son premier éleve & à l'accompagner dans le voyage qu'ils vouloient lui faire faire dans les Pays-Bas & surtout en Hollande. *Maplet* s'en chargea ; mais, las de courir le monde, il reprit la route de sa patrie le plutôt qu'il lui fut possible, & vint enfin se produire dans la pratique de la Médecine, qu'il exerça avec honneur, tant à Bristol, où il demeuroit pendant l'hiver, qu'à Bath où il passoit la saison des eaux. Comme on l'avoit dépossédé de la charge de Principal du College de Glocester, il eut d'autant plus de satisfaction de s'y voir rétabli en 1660, que cet emploi le mettoit à même de mener une vie commode & tranquille. Il en étoit encore en possession à sa mort arrivée le 4 Août 1670, à l'âge de 55 ans. *Maplet* ne passa pas seulement pour un bon Médecin, mais encore pour un excellent Poëte Latin. On trouva dans son Cabinet des Manuscrits qui ont été refondus en un Ouvrage, en forme de Lettres, sur les effets des Bains de Bath. Cet Ouvrage fut imprimé en 1694.

George Matthias cite un autre *Jean Maplet* qui a publié un Traité, en Anglois, sur les Métaux, les Pierres, les Plantes, les Arbres & le Bétail.

MAPLETOFT (Jean) naquit le 15 Juin 1631 à Margaret-Inge, communément dit Margeting, dans le Comté d'Essex en Angleterre. Il étudia la Médecine à Cambridge & à Oxford, & vers l'an 1660, il passa en France & en Italie pour y acquérir de nouvelles connoissances. En 1663, il revint dans sa patrie, mais il tarda jusqu'en 1667 à demander le bonnet de Docteur qu'il reçut à Cambridge. En 1669, il se fit incorporer à Oxford, & bientôt après, il s'embarqua pour se rendre à Copenhague avec l'Ambassadeur de la Grande Bretagne. *Mapletoft* profita de cette occasion pour voyager dans les principales régions du Nord qu'il examina avec un œil observateur. A son retour en Angleterre, on admira les progrès qu'il avoit faits dans les Sciences ; & pour lui prouver combien on estimoit son mérite, on le reçut dans la Société Royale de Londres le 10 Février 1675, & le 27 Mars suivant, on le nomma Professeur en Médecine au College de Gresham de la même ville. Mais il ne remplit pas long-tems la Chaire qu'on lui avoit confiée ; car il partit pour la France, en 1676, avec Milord Montague que Charles II envoyoit à la Cour de Louis XIV ; & le 10 Octobre de la même année, il abdiqua sa place de Professeur, renonça tout-à-fait à la pratique de la Médecine, & se livra à l'étude de la Théologie. Il paroît avoir réussi dans ce nouvel état, puisqu'après être entré dans les Ordres en 1682, & avoir été reçu Docteur à Cambridge en 1689, il occupa successivement plusieurs places dans l'Eglise Anglicane. Il étoit Président du College de Sion, lorsqu'il mourut le 10 Novembre 1721, âgé de 90 ans.

C'est à lui que nous devons la Version Latine des Observations de *Thomas Sydenham* sur l'histoire & la cure des maladies aiguës ; il la fit vers 1676 à la priere de l'Auteur qui lui dédia ce beau morceau de ses Ouvrages. Les autres Traités du célebre *Sydenham* ont été mis en Latin par *Gilbert Havers* qui avoit contracté une étroite amitié avec *Mapletoft*, pendant qu'il étudioit la Médecine à Cambridge. On voit delà qu'on se trompe grossiérement, quand on regarde

es Ouvrages Latins de *Sydenham* comme originaux ; ce Médecin les a écrits en Anglois.

MAPPUS (Marc) étoit de Strasbourg, où il vint au monde le 28 Octobre 1632. Il commença son cours de Médecine dans sa ville natale ; mais le desir de perfectionner ses connoissances sous de nouveaux Maîtres, lui fit prendre la route de Padoue, & après s'y être mis en état de recevoir le bonnet de Docteur, il revint dans sa patrie où il l'obtint en 1653. Quelques années après sa promotion, il fut nommé à la Chaire de Botanique & de Pathologie dans les Ecoles de Strasbourg, & il s'y distingua non seulement, par l'exactitude avec laquelle il en remplit les devoirs, mais encore par le plus grand attachement à la doctrine d'*Hippocrate* & de *Galien*, qu'il soutint de toutes ses forces contre les attaques des Médecins systématiques. *Mappus* étoit Chanoine de Saint Thomas, lorsqu'il mourut le 9 Août 1701. On a de lui quelques Ouvrages de Botanique, & un plus grand nombre de Dissertations intéressantes sur différens sujets :

Thermoposia, seu, Dissertationes Medicæ tres de potu calido. Argentorati, 1672, 1674, 1675, *in*-4.

De fistula genæ terminatâ ad dentem cariosum. Argentorati, 1675, *in*-4.

De oculi humani partibus & usu. Ibidem, 1677, *in*-4.

De superstitione & remediis superstitiosis. Ibidem, 1677, *in*-4.

De aquis fœtûs. Ibidem, 1681, *in*-4.

De voce articulatâ. Ibidem, 1681, *in*-4.

Dissertatio de aurium cerumine. Ibidem, 1684, *in*-4.

Historia Medica de acephalis. Argentorati, 1687, *in*-4.

Catalogus plantarum Horti Medici Argentinensis. Ibidem, 1691, *in*-4. C'est l'énumération des plantes du Jardin de l'Université de Strasbourg, dont le nombre a été beaucoup augmenté, depuis quelques années, par les soins de M. *Spielmann*.

Historia exaltationis Theriacarum in Theriacam cœlestem. Ibidem, 1695, *in*-12,

Dissertationes de potu Theæ, Caffe, Chocolatæ. Ibidem, 1695, *in*-4. Les premieres Dissertations avoient été imprimées séparément en 1691 & 1693.

De Rosa de Jericho vulgò dictâ. Ibidem, 1700, *in*-4.

Historia Plantarum Alsaticarum. Ibidem, 1742, *in*-4, par les soins de *Jean-Christian Ehrmann*. Cet Ouvrage posthume est disposé en ordre alphabétique. L'Auteur y parle de beaucoup de plantes, même des plus rares, sous les noms que *Tournefort* leur a donnés ; mais on y trouve peu de figures.

MARANTA, (Barthélémi) Médecin, étoit natif de Venosa, ville du Royaume de Naples, dans la Basilicate au pied de l'Appenin, la même qui est la patrie du Poëte *Horace*. Ses talens lui mériterent l'estime des Médecins du XVI siecle, & sur-tout celle de *Fallopio*, avec qui il entretint un commerce de lettres par lesquelles ils se communiquoient mutuellement les découvertes & les observations dont ils ont enrichi la postérité. *Maranta* ne s'appliqua pas moins à l'étude de la belle Littérature, qu'à celle de sa profession ; & comme il aimoit le travail, il écrivit plusieurs Ouvrages sur l'une & sur l'autre. Les principaux sont :

Methodi cognoſcendorum ſimplicium medicamentorum Libri tres. Venetiis, 1559, *in-4.* Grand admirateur de *Dioſcoride*, il s'appliqua beaucoup à la lecture de ſes Ecrits; mais il y fit plus qu'aucun des Botaniſtes de ſon tems, car il renchérit ſur les Anciens. Non content de publier des obſervations ſur les médicamens ſimples, dont ils avoient parlé, il ajouta de ſon propre fonds ce qui manquoit à leurs découvertes, & oſa ainſi ſortir des bornes dans leſquelles l'opinion avantageuſe, qu'on avoit ſur le compte des Anciens, retenoit les Auteurs de ce tems-là.

De aquæ Neapoli in Luculliano ſcaturientis metallicâ naturâ & viribus. Neapoli, 1559, *in-4.*

Lucullianarum Quæſtionum Libri V in Virgilium. Baſileæ, 1564, *in-folio.*

De Theriaca & Mithridatio Libri duo. Francofurti, 1576, *in-8.* C'eſt une traduction que l'on doit à *Joachim Camerarius.* L'original, qui eſt en Italien, a paru à Veniſe en 1572, *in-4.*

Epiſtola excuſatoria de quibuſdam contra Matthiolum editis. On trouve cette lettre dans le quatrieme Livre de celles de *Matthiole.*

MARC CATON, célebre Romain, natif de Tuſculum, fut ſurnommé *le Cenſeur.* Il haïſſoit extrêmement les Médecins Grecs, & ne vouloit d'autre Médecine que la ſimple Empirique, quoiqu'il vécût dans un tems où l'Art de guérir avoit déja eu de grands Maîtres. Plein de reſſentiment contre les Grecs, il écrivit une lettre à ſon fils, dont la lecture fait aſſez voir que le préjugé national y avoit eu plus de part que la droite raiſon. La voici cette lettre, telle qu'on l'a traduite d'après *Pline* qui la rapporte : « je vous dirai » quand il en ſera tems, mon fils Marc, ce que je penſe de ces Grecs, & » ce que j'eſtime le plus de tout ce qui eſt à Athenes. Il eſt bon d'étudier, » comme en paſſant, leurs Lettres & leurs Sciences, mais il ne faut pas » les apprendre à fonds. Je viendrai à bout de cette race méchante & fiere ; » mais ſoyez aſſuré, comme ſi un devin vous l'avoit dit, qu'auſſitôt que cette » nation nous aura communiqué ſes Lettres, elle gâtera ou corrompra tout ; » & cela ſe fera d'autant plus aiſément, ſi elle nous envoie encore ſes Médecins. » Ils ont juré entr'eux de tuer tous les Barbares par le moyen de la Méde- » cine : & encore exigent-ils un ſalaire, pour cela, de ceux qu'ils traitent, » afin qu'il ſe fient mieux à eux & qu'ils puiſſent les perdre plus facilement. » Ils ſont aſſez inſolens pour nous appeller Barbares, auſſi bien que les autres ; » ils nous traitent même plus inſolemment, en nous appellant *Opiques.* (C'eſt- » à-dire, groſſiers, ſans politeſſe, ignorans) En un mot, ſouvenez-vous que je vous » ai défendu les Médecins. »

Caton eſt le premier des Romains qui ait écrit ſur la Médecine naturelle. *Pline* nous apprend qu'il faiſoit beaucoup d'eſtime du chou. *Plutarque* obſerve qu'il n'approuvoit pas que l'on s'abſtînt de manger dans les maladies ; qu'il recommandoit les herbages, & la chair de canard, de pigeon, de lievre. *Caton* approuvoit d'ailleurs les remedes ſuperſtitieux, & il y avoit tant de confiance, qu'on lit dans ſes Ouvrages les paroles qu'il prononçoit avec beaucoup de cérémonies, pour la guériſon des fractures & des diſlocations. Ce Romain mourut dans le XXXIXe. ſiecle, vers 148 avant J. C., à l'âge de 86 ans.

MARCEL, surnommé l'EMPIRIQUE, étoit de Bordeaux. Il fut Maître des Offices sous Théodose & Arcadius, & vécut jusqu'au regne de Théodose le jeune, qui monta sur le trône des Empereurs d'Orient en 408. Il ne paroît pas que *Marcel* ait fait une étude particuliere de la Médecine ; mais il se mêloit de cette profession comme tant d'autres, sans la trop savoir. La Collection qu'il compila d'après les Médecins, tant anciens que ses contemporains, & sur-tout d'après *Scribonius Largus* qu'il a copié en entier sans le nommer, est écrite d'un style barbare. Elle contient un grand nombre de recettes & de formules pour toutes les maladies du corps humain ; mais on y remarque plus de superstition que de jugement. Ce Compilateur a même adopté les remedes les plus ridicules, qu'il a rapportés sur des ouï dire, ou sur les effets que les gens de la campagne & le petit peuple prétendoient en avoir tirés. Cette dépravation de goût étoit le vice dominant de son siecle, & la suite de la décadence des Sciences & des Beaux Arts dans l'Occident. Tel que soit l'Ouvrage de *Marcel*, il a passé jusqu'à nous. Il fut imprimé sous ce titre :

De medicamentis empiricis Physicis & rationalibus Liber à Jano Cornario versus. Basileæ, 1536, 1567, *in-fol.* avec le Tétrabible d'*Aëtius. Venetiis*, 1547, *in-fol.*, avec les *Medici antiqui. Lutetiæ*, 1565, *in-folio*, avec les *Medici principes* recueillis par *Henri Etienne*. Le dessein de *Marcel*, en formant cette compilation qu'il dédia à ses enfans, fut de leur donner des moyens de se guérir par des remedes simples & faciles. Il leur conseille cependant de ne point négliger les remedes plus composés, quand il en est besoin ; de s'adresser pour cela aux Médecins les plus habiles, & de ne rien faire sans leurs avis.

Il y a lieu de s'étonner que *Marcel*, qui étoit Chrétien, ait débité sérieusement des choses vaines & ridicules, des prestiges & des rêveries : témoin le conseil qu'il donne à ceux à qui il est entré de petites pailles dans les yeux. Il veut qu'en ouvrant l'œil avec trois doigts de la main gauche sans anneau, on crache trois fois, en disant autant de fois, *Rica Rica Soro.* Mais pour ne laisser rien à desirer sur le contenu d'un Ouvrage, où l'on trouve plusieurs autres choses également ridicules, il reste à dire qu'il est orné d'une lettre, en forme de préface, que *Marcel* adresse à ses enfans, à la suite de laquelle on en trouve quelques autres de différens Médecins. Il y en a deux d'*Hippocrate*, une de *Largius Designatianus*, une de *Pline*, deux de *Celse*, & une assez curieuse de *Vindicien*. Celle de ce dernier, qui prend le titre d'*Archiatrorum Comes*, est adressée à l'Empereur Valentinien.

MARCELLUS de Seyde en Pamphilie, vécut dans le deuxieme siecle de salut, sous l'Empire de Marc Aurele. Il a écrit quarante-deux Livres en Vers Héroïques touchant la Médecine, & dans un de ces Livres, il a traité de la Lycanthropie, espece de Mélancholie qui fait croire à ceux qui en sont atteints, qu'ils sont changés en Loup. On n'a plus rien de cet Ouvrage, sinon un fragment dans *Aëtius*, *Tetrab.* 2, *Serm.* 2, *Cap.* 2, & un petit Poëme sur les poissons, qui se trouve, dit-on, dans quelque Bibliotheque d'Italie.

MARCELLUS, Médecin du XV siecle, étoit de Cumes, ville de Campanie au Royaume de Naples. Il est bien apparent qu'on ignore son nom ; car celui de

Marcellus Cumanus, ſous lequel il eſt connu, paroît compoſé de ſon nom de baptême & du nom de ſa ville natale, ainſi que c'étoit alors la coutume, ſpécialement parmi les Gens de Lettres. *Marcellus* ſervit en qualité de Médecin & de Chirurgien dans l'Armée de Veniſe, durant la guerre de cette République & de ſes alliés contre Charles VIII, Roi de France, qui fut vainqueur à la Bataille de Fornove donnée le 6 Juillet 1495. Nous avons des Obſervations de la façon de ce Médecin; il les publia en la même année 1495, & elles reparurent à Ausbourg en 1668, *in*-4, par les ſoins de *Jérôme Velſchius*. C'eſt dans cet Ouvrage que l'on trouve la premiere deſcription des ſymptômes vénériens; l'Auteur les avoit remarqués dans les malades de l'Armée de Veniſe; mais il n'en connut guere le caractere & encore moins les remedes, d'autant que la vérole venoit tout récemment de ſe montrer dans le Royaume de Naples, d'où elle s'eſt communiquée à toute l'Europe.

MARCELLUS DONATUS, Médecin du XVI ſiecle, abandonna ſa profeſſion pour ſe mettre au ſervice du Duc de Mantoue, en qualité de Secretaire. On a de lui ſix Livres *de Hiſtoria Medica mirabili*, qui ont paru à Mantoue en 1586, *in*-4, & à Veniſe en 1588, 1597, même format. C'eſt un Recueil d'Obſervations tirées des Ouvrages des Médecins Grecs, Arabes, Latins, & de ceux qui vivoient dans le ſiecle de l'Auteur. Des titres particuliers font l'arrangement de cette Collection; *Marcellus Donatus* y rend raiſon de ce qu'il avance & il y joint des Obſervations qui lui ſont propres. *Haller* regarde cet Ouvrage comme le premier Recueil d'Hiſtoires Médicinales parvenu à ſa connoiſſance. *Grégoire Horſtius* en a fait tant d'eſtime, qu'il l'a fait réimprimer à Francfort, où il a paru en 1613 & 1664, *in*-8, avec un ſeptieme Livre ſur les maladies réputées magiques & ſur les abſtinences extraordinaires. *Marcellus* a encore écrit un Traité *De Variolis & Morbillis*, qui fut publié à Mantoue en 1569, *in*-4 & en 1597, *in*-8, avec un autre *De Radice purgante quam vocant Mekoakan*.

MARCH, (Gaſpar) Docteur en Médecine, étoit de Stétin en Poméranie, où il naquit en 1629. Il commença de figurer dans le monde ſavant par les Leçons de Mathématique qu'il donna à Gripſwald en 1649; il paſſa enſuite à la Chaire de Chymie qu'il remplit juſqu'en 1657. Ce fut en cette année qu'il ſe rendit à Roſtock, où il avoit été nommé Profeſſeur en Médecine & en Mathématiques; mais il ne ſéjourna pas encore long-tems dans cet endroit. L'Univerſité de Kiell l'invita, en 1665, à venir enſeigner dans ſes Ecoles; il accepta la Chaire qu'on lui avoit offerte, & il la remplit avec tant de réputation, que le Duc de Holſtein-Gottorp le déclara ſon Médecin. Mais Fréderic-Guillaume, dit le Grand, Electeur de Brandebourg, le choiſit pour Médecin de ſa perſonne en 1673; il ſe rendit à la Cour de ce Prince, où il mourut le 26 Octobre 1677. On a de lui quelques Obſervations dans les Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature.

Son fils, *Gaſpar March*, vint au monde à Gripswald, ſuivant d'autres, à Berlin, le 30 Septembre 1654. De bonnes études le mirent en état de fréquenter avec fruit les Ecoles de la Faculté de Médecine. Les progrès qu'il y fit,

engagerent son pere à l'appeller à l'Armée de Brandebourg, pour le former à la pratique sous sa conduite, & il profita de cette instruction pendant deux ans. Il passa ensuite à Nimegue avec l'Ambassadeur de la Cour de Berlin; mais le congrès ne prenant point une tournure conforme aux intentions de l'Electeur, il revint en Prusse l'an 1678 à la suite du même Ambassadeur, & ne songea plus qu'à aller prendre ses grades dans l'Université de Kiell, où il reçut le bonnet de Docteur en 1680. Le desir qu'il avoit de perfectionner ses connoissances le fit sortir encore une fois de son pays. Il commença par voir la Hollande, se rendit ensuite en Angleterre où il fut reçu dans la Société Royale de Londres, passa delà en France & en Italie, & fut par-tout accueilli avec cette distinction qu'on n'accorde qu'au vrai mérite. A son retour à Berlin, l'Electeur le nomma à la charge de premier Médecin & en même tems à celle de Directeur du Laboratoire de Chymie. *March* remplit l'un & l'autre de ces emplois avec honneur; mais au bout de dix ans, il se retira de la Cour pour aller se fixer à Hambourg, où il mourut le 29 Mai 1706.

MARCHANT, (Jacques) d'Orléans, Maître de la Communauté de Saint Côme, & Chirurgien du Roi au Châtelet, étoit gendre de *Guillemeau*. Il mourut le 13 Mai 1601, & laissa un Ouvrage contre *François Rousset*, au sujet de l'Accouchement Césarien, qui est intitulé:

Declamationes in Apologiam Francisci Rosseti. Parisiis, 1598, *in*-8. L'Auteur s'oppose vivement à l'Opération Césarienne que *Rousset* vouloit mettre en usage dans ces cas désespérés, où la mere & l'enfant sont dans un péril éminent de perdre la vie. *Marchant* manquoit apparemment de bonnes raisons pour soutenir l'opinion qu'il avoit embrassée, puisqu'il se répand en invectives contre *Rousset*, & qu'il lui reproche de ce qu'étant sans titre, il ose attaquer la Compagnie des Chirurgiens de Paris. Mais *Marchant* devoit ou pouvoit savoir, en 1598, que *Rousset* étoit Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier avant l'an 1581. S'il n'eût point fait la bévue de le regarder comme un homme sans titre, il se fût épargné la peine de composer ces mauvais vers qu'il a insérés dans son Ouvrage, qui ne vaut pas mieux:

PRO REGIO PARISIENSIUM CHIRURGORUM COLLEGIO.

Ordinis es cujus, rogo, dic Rossete, vel artis,
Si Medicorum (inquis) te suus ordo rogat;
Nec tu donatus laurô, titulôve Medentum,
Et furtim exerces, quod titulô ipse nequis:
Sed tu dum scindis miseras per frusta parentes,
Artis eris cujus, dic rogo, carnificis.

MARCHANT, (Nicolas) Docteur en Médecine de la Faculté de Padoue, s'établit à Paris, où son mérite lui ouvrit l'entrée de l'Académie des Sciences au moment même de sa fondation en 1666. Il fit honneur à la nouvelle Compagnie par la connoissance qu'il avoit des plantes; c'est à son savoir en ce genre qu'il dut le

titre de premier Botanifte de Gafton de France, & la charge de Directeur du Jardin Royal. *Marchant* mourut en 1678, & laiffa un Ouvrage en François, qui contient la *Defcription des plantes données par l'Académie.* Paris, 1676, *in-fol.*

Jean Marchant, fon fils, qui étoit auffi de l'Académie des Sciences, a communiqué à cette Compagnie plufieurs Mémoires fur la Botanique, & en particulier une *Differtation fur la préférence que nous devons donner aux plantes de notre pays, par deffus les plantes étrangeres.* Mém. de l'Acad. année 1701. Ce morceau fait partie d'un Mémoire fur une plante nommée dans le Bréfil *Yquétaia*, qui fert de correctif au Sené ; cet habile Botanifte a reconnu que l'Yquétaia n'eft que la grande Scrophulaire aquatique, foulée tous les jours fous nos pieds. Cet exemple lui donne lieu de conclure que les plantes de notre pays, que nous n'étudions pas affez, valent fouvent autant que les étrangeres, & que le malheur qu'elles ont de naître dans nos champs, leur fait trop de tort auprès de nous.

MARCHETTI (Alexandre) vint au monde le 17 Mars 1633, au Château de Pontormo fitué entre Pife & Florence. Il s'appliqua à la Philofophie d'*Ariftote* & à la Jurifprudence, paffa enfuite aux Mathématiques qu'il étudia fous *Borelli*, & bientôt après à la Médecine, dont il fit le cours dans les Ecoles de Pife, où il reçut les honneurs du Doctorat. Ferdinand, Grand Duc de Tofcane, honora *Marchetti* de fon eftime & ne manqua aucune occafion de lui en donner des preuves. Il le nomma à la Chaire de Logique dans l'Univerfité de Pife; mais ce Médecin paffa à celle de Philofophie à titre de Profeffeur extraordinaire & enfuite de Profeffeur ordinaire; enfin, il fuccéda au célebre *Borelli*, en 1679, dans la Chaire des Mathématiques. Parmi les Ouvrages qu'il a laiffés, il y en a peu qui aient la Médecine pour objet; celui qui eft intitulé: *De refiftentia folidorum*, & qui fut imprimé à Florence en 1669, *in*-4, a cependant jetté quelques lumieres fur le méchanifme de la circulation.

Marchetti étoit âgé de 39 ans, lorfqu'il époufa *Anne-Lucrece de Cancellieri*, native de Piftoye en Tofcane, qui lui donna plufieurs enfans. L'ainé fe diftingua dans l'Univerfité de Pife où il enfeigna les Méchaniques, avec le titre de Mathématicien du Grand Duc. Il prit foin des obfeques de fon pere, qui mourut au Château de Pontormo, lieu de fa naiffance, le 6 Septembre 1714, âgé de 81 ans, & qui fut enterré dans l'Eglife de Saint Michel, où l'on grava fur fon Tombeau cette Epitaphe compofée par l'Abbé *Lazare-Benoit Migltorucci*, fon ami intime:

D. O. M.

ALEXANDER MARCHETTI HIC CONDITUR,
Generis claritate confpicuus,
Vir ingeniô tàm admirabili,
Ut fibi parem aliquem,
Superiorem certè habuerit neminem.
Omni politiori doctrinâ inftructiffimus,
Cujus in Mathematica profunditas,
In Etrufca Poëfi lepor,

In

In Latinitate elegantiâ,
Libris editis inclaruit domi forisque:
Quem eloquentissimum
Per annos LVII Academia Pisana
Primùm Philosophiam,
Tùm Mathematicam edocentem
Admirata est,
In tam eximio Viro Galileum
Et Borellum
Sibi restitutos putans.
Amicitiæ cultor, candore, fide, obsequiis;
Animi moderatione
Et prudentiâ singulari,
Integritatis exemplar spectatissimum;
Pietatis ac Religionis servantissimus.
Vixit annos LXXXI,
Ad gloriam satis,
Ad Reipublicæ Litterariæ decus
Atque utilitatem
Non satis:
Imò integer sui
Obiit,
Bonorum omnium luctu,
VI Septembris, Anni MDCCXIV.
Hunc Tumulum
Patri longè charissimo,
ANGELUS, *ejusque Fratres mœstissimi*
Posuerunt.

MARCHETTIS, (Pierre DE) Docteur en Médecine, enseigna l'Anatomie dans les Ecoles de l'Université de Padoue, sa patrie, où il monta en Chaire le 28 Février 1652. Son mérite lui procura l'honneur d'être nommé Chevalier de Saint Marc; mais comme il excelloit encore dans la connoissance & la pratique de la Chirurgie, il en obtint la premiere Chaire en 1661, & conserva toujours celle d'Anatomie, qu'on lui permit de résigner à son fils *Antoine*, le 23 Novembre 1669. A l'âge de 80 ans, il se retira absolument de l'Université. Il étoit tems qu'il prît du repos, & il en jouit jusqu'à sa mort arrivée le 16 Avril 1673. Son corps fut inhumé à Padoue dans l'Eglise de Saint Antoine. Nous avons de la façon de ce Médecin:

Anatomia. Venetiis, 1654, *in*-4.
Sylloge Observationum Medico-Chirurgicarum rariorum. Patavii, 1664, 1685, *in*-8.

Amstelodami, 1665, *in*-12, 1675, *in*-4. *Londini*, 1729, *in*-8. En Allemand, Nuremberg, 1673, *in*-8. On y trouve 53 obſervations, la plupart intéreſſantes, & trois Traités, l'un ſur les ulceres, l'autre ſur les fiſtules de l'urethre, & le troiſieme ſur le Spina Ventoſa.

Dominique de Marchettis, fils du précédent, vint au monde à Padoue en 1626. Il fit tant de progrès dans l'Anatomie, que le célebre *Veſlingius*, qui commençoit à devenir vieux, le choiſit pour Coadjuteur en 1644. Eclairé par cet habile Maître, ſes progrès n'en devinrent que plus rapides, & dans la ſuite, il ſe perfectionna encore à l'Ecole de ſon pere. La Chaire de Chirurgie qu'il obtint & qu'il remplit long-tems, lui procura un nouveau moyen de faire briller ſes talens. Le 29 Septembre 1680, il quitta cette place pour paſſer à celle de Profeſſeur extraordinaire de Pratique. Il fut encore chargé de travailler aux diſſections; mais il ne demeura que peu d'années dans cet état ſubalterne, car il devint premier Profeſſeur d'Anatomie le 9 Octobre 1683. Il ne jouit guere de cette Chaire. La mort l'enleva à l'Univerſité de Padoue en 1688, à l'âge de 62 ans. Ce Médecin ſe fit une affaire de ſoutenir les ſentimens de *Veſlingius* contre les attaques de *Riolan*. Ce fut pour remplir cet objet, qu'il publia l'Anatomie de ſon pere, avec des notes de ſa façon, ſous ce titre :

Anatomia, cui Reſponſiones ad Riolanum, Anatomicum Pariſienſem, in ipſius Animadverſionibus contra Veſlingium, additæ ſunt. Patavii, 1652, 1654, *in*-4. *Hardervici*, 1656, *in*-12. *Lugduni Batavorum*, 1688, *in*-12. C'eſt un bon Abrégé d'Anatomie qui, ſelon le ſentiment du célebre *Haller*, eſt trop peu connu. L'Auteur eſt vraiment original, car il a rempli cet Ouvrage de quantité d'obſervations nouvelles & qui lui ſont propres.

Antoine, frere de *Dominique*, étoit auſſi de Padoue. Il aida ſon pere dans les diſſections Anatomiques, & enfin il lui ſuccéda en 1669, ainſi que je l'ai dit plus haut. En 1683, il fut nommé Profeſſeur de Chirurgie; mais ayant obtenu la vétérance en 1730, il abandonna cette Chaire & mourut le 22 Octobre de la même année, à l'âge de 90 ans. *Antoine de Marchettis* fut moins habile dans la Chaire, qu'heureux dans la pratique. Le ton qu'il avoit de badiner agréablement auprès des malades, le rendit ſi amuſant, qu'en même tems qu'il leur inſpiroit la gaieté par ſes propos, il gagnoit toute leur confiance, dont il ſavoit profiter pour avancer leur guériſon.

MARCI DE KRONLAND (Jean-Marc) naquit en Boheme en 1595. Il enſeigna à Prague en qualité de premier Profeſſeur de Médecine, & il s'y diſtingua non ſeulement par les connoiſſances qu'il avoit de cette Science, mais encore par celles des Langues, & particulierement de l'Hébraïque, de la Syriaque & de la Grecque. Il mourut le 30 Décembre 1667, & laiſſa quelques Ouvrages qui ſont preuve de ſon goût & de ſon aſſiduité au travail. Ils ſont intitulés :

Idearum operatricium idea. Pragæ, 1635, *in*-4. *Francofurti*, 1676, *in*-4.

De proportione motûs, ſeu Regula Sphygmica ad celeritatem & tarditatem pulſuum, ex illius motu ponderibus geometricis libratô, abſque errore metiendam. Pragæ, 1639, *in*-4. Cet Auteur a borné ſes recherches ſur le pouls aux ſeules variations qui dé-

pendent de la vitesse & de la lenteur. Les *Solano*, les *Nihell*, les *Bordeu*, les *Michel*, les *Cox*, les *Fouquet* sont allés plus loin ; ils ont même eu pour objet principal, l'indication qu'on peut tirer du pouls par rapport aux crises.

Philosophia vetus restituta, partibus quinque comprehensa. Francofurti & Lipsiæ, 1676, deux volumes *in*-4. C'est la seconde édition.

Liturgia mentis, seu, Dissertatio Medica, Philosophica & optica de natura Epilepsiæ, illius ortu & causis, deque symptomatis quæ circa imaginationem & motum eveniunt. Opus posthumum, cui accessit Tractatus Medicus de natura urinæ. Ratisbonæ, 1678, *in*-4.

Otho Sophia, seu, Philosophia impulsus universalis. Opus posthumum, in quo admiranda genesis, progressus, vires impulsûs, cùm in animalibus, tùm liquidis & solidis corporibus explicantur. Vetero-Pragæ, 1682, *in*-4.

MARENCI, (Jean-François) pieux & savant Médecin du XVI siecle, étoit d'Albe, ville d'Italie dans le Montferrat. C'est autant pour sa piété que pour sa Science que Pie V, qui fut élevé au Souverain Pontificat le 7 Janvier 1566, le nomma Médecin de sa personne. Animé par l'exemple de ce Saint Pape, *Marenci* se consacra au service des pauvres malades, qu'il aida de sa bourse & de ses conseils. Il a laissé un Manuscrit contenant l'histoire de la derniere maladie de Pie V. *Mandosius*, qui en parle, dit que l'original étoit dans la Bibliotheque de Jean Bissaiga, Archiviste du Saint Siege.

MARESCA, (Joseph) fils de *Léonard*, Docteur en Médecine, vit le jour à Palerme le 6 Novembre 1636. Après de bonnes études d'Humanités & de Philosophie, dont il fit les cours dans le Séminaire des Clercs de sa ville natale, il se rendit à Messine, où il s'appliqua à la Médecine avec tant de succès, qu'il obtint le bonnet de Docteur en cette Science. Ses talens le firent estimer & lui mériterent la charge de Médecin des Galeres de la Sicile ; mais tout occupé qu'il fût de l'exercice de sa profession, son goût pour la Belle Littérature le ramenoit quelquefois dans son Cabinet. C'est delà que sont sortis ces excellens morceaux de Poésie Italienne, qui lui ont ouvert l'entrée de l'Académie des *Reaccensi* de Palerme & de celle des *Radicati* de Messine. *Manget*, qui parle de ce Médecin d'après *Antonin Mongitore*, ne cite d'autres Ouvrages imprimés de sa façon que des Poésies Italiennes ; il ajoute cependant qu'il a écrit un Traité des fievres & un autre sur la circulation du sang, mais il se borne à dire que leur Auteur s'étoit proposé de les mettre sous presse. On ne sait si *Maresca* a exécuté ce dessein.

MARESCHAL, (George) premier Chirurgien des Rois Louis XIV & Louis XV, étoit de Calais, où il vint au monde en 1658. Son pere, qui étoit Officier dans un Régiment étranger au service de France, ayant été estropié à la Bataille de Rocroy, s'étoit retiré à Calais, où il jouissoit d'une fortune médiocre.

Mareschal se sentit du goût pour la Chirurgie. Il vint très-jeune à Paris pour l'apprendre & se mit sous *Le Breton*, avec qui il contracta des engagemens, dont il tira parti pour subsister dans cette ville, en n'y faisant que la dépense abso-

lument indifpenfable. Il s'appliqua d'abord à l'Anatomie, & comme il étoit très-affidu à l'Hôpital de la Charité, il s'attira l'eftime de *Morel*, Chirurgien en chef de cette maifon, & de *Roger*, gagnant-Maîtrife. Celui-ci, qui étoit attaché à M. le Prince de Conty, ayant été obligé de faire un voyage, ne put fe difpenfer de commettre quelqu'un à fa place; il propofa *Marefchal*, qui par-là eut occafion de fe faire connoître. *Roger* ne fut pas plutôt de retour, qu'il reprit fon emploi; & *Marefchal* qui en favoit affez pour faire la Chirurgie dans fa Province, fongea à aller rejoindre fa famille. Mais il fut retenu à Paris par la place de gagnant-Maîtrife qu'on lui donna à la Charité, & dans laquelle il fuccéda à *Roger* qui avoit fini fon terme de fix ans. En 1684, il époufa la fœur de ce Chirurgien, & dès lors, il abandonna entierement le deffein de retourner à Calais. En 1688, il fut reçu Maître en Chirurgie à Paris; & prefque auffitôt *Morel*, qui étoit devenu infirme, lui confia le foin de l'Hôpital de la Charité, dans lequel il exerça fon Art en chef, avec un applaudiffement général. C'eft alors qu'il parut dans la Capitale, placé dans les Confultations à côté des Chirurgiens du premier ordre; il fit même avec éclat toutes les Opérations, & principalement celle de la Taille au grand appareil qu'il a rendue plus fimple & plus sûre. Sa réputation, qui l'approchoit infenfiblement de la premiere place, lui mérita d'être appellé, en 1696, pour confulter fur la maladie de Louis XIV qui avoit un abfcès confidérable à la nuque; il fit figne de la main qu'il convenoit de faire une incifion cruciale, & loin de profiter de cette circonftance pour fa fortune, il revint à la Capitale après avoir ainfi donné fon avis.

En 1703, il fuccéda à *Félix* dans la charge de premier Chirurgien du Roi, & trois ans après, il obtint une place de Maître d'Hôtel & des Lettres de Nobleffe. La mort de Louis XIV ne changea rien à fa fituation; il retrouva dans Louis XV la confiance dont fon Augufte bifaïeul l'avoit honoré. En 1719, il s'affocia *La Peyronie*, pour fe mettre à même de jouir d'une vie un peu plus tranquille: c'eft à fa Terre de Bievre près de Paris, qu'il avoit acquife en 1711, qu'il alloit quelquefois paffer des jours d'autant plus délicieux pour lui, qu'il les employoit au foulagement des pauvres. En 1723, le Roi le fit Chevalier de l'Ordre de Saint Michel; enfin cet habile homme mourut dans fon Château de Bievre le 13 Décembre 1736, âgé de 78 ans.

A la tête des devoirs que ce grand Chirurgien avoit à remplir, il mit toujours ceux de la Religion au rang des premiers. Véritablement pieux, il n'étoit pas moins aimable dans la fociété; on lui trouvoit des mœurs douces & rien de ce dehors auftere, auquel le dedans ne répond pas toujours. Il avoit une éloquence naturelle & polie par l'ufage du grand monde; il expofoit avec clarté un fait de Chirurgie; il racontoit une hiftoire avec graces; & fes difcours étoient autant de tableaux, où les chofes étoient rendues avec des traits naïfs & une vérité, que les ornemens n'offufquoient pas. Le zele qu'il eut toujours pour la perfection & l'avancement de fon Art, fit qu'il employa toute la protection que lui donnoit fa charge de premier Chirurgien, pour illuftrer cette partie de la Médecine trop long-tems négligée. *La Peyronie* eut la gloire d'achever l'ouvrage entrepris par fon prédéceffeur; il eut même la fatisfaction

de voir l'Académie de Chirurgie établie sur un pied solide, & produire des fruits dignes des Maîtres qui la composent.

MARESCOT (Michel) naquit à Lisieux le 10 Août 1539. Il perdit ses pere & mere à l'âge de huit ans, & il n'en avoit que neuf lorsque son tuteur l'envoya à Paris, où il fit de si grands progrès dans l'étude, que dès l'âge de 18 ans, il fut jugé capable de professer la Philosophie au College de Bourgogne. Le célebre *de Thou* fut un de ses disciples.. Il n'étoit que dans la vingt-sixieme année de son âge, lorsque l'Université l'élut Recteur le 16 Décembre 1564. Le goût qu'il avoit toujours eu pour la Médecine, le détermina depuis à s'attacher uniquement à cette Science. Il reçut le bonnet de Docteur dans la Faculté de Paris le 17 Octobre 1566. *Chomel*, dans son Essai Historique sur la Médecine en France, met la promotion de *Marescot* à la Régence de la Faculté en 1556 ; c'est une faute. On n'accorde point la Régence à l'âge de 17 ans. D'ailleurs, le Recteur de l'Université de Paris est toujours pris de la Faculté des Arts ; les Docteurs des autres Facultés ne sont point éligibles ; il est même arrivé que les Bacheliers de celle de Médecine promus au Rectorat, ont dû différer la prise de bonnet, parce qu'il exercoient cette Magistrature Académique. On voit encore dans la Notice des Médecins de Paris par M. *Baron* que *Marescot* soutint une These, en 1566, comme Bachelier, qu'il n'est même fait aucune mention de lui avant le Décanat de *Simon Pietre* élu en 1564 & continué en 1565.

Les raisons que je viens de rapporter contre la date du Doctorat de *Marescot* échappée à *Chomel* ou à son Imprimeur, ne m'ont été dictées que par la nécessité de redresser une faute contraire aux anciens usages, & à la précision que l'on remarque dans le Recueil de M. *Baron*. Je passe maintenant au Décanat de *Marescot* ; il y fut nommé en 1588 & continué en 1589. Ce Médecin amassa de grands biens dans sa profession, & s'acquit beaucoup d'honneur par son savoir. Il eut non seulement la confiance de quantité de Seigneurs de la Cour, mais encore du Roi Henri IV, dont il étoit premier Médecin lorsqu'il mourut le 20 Octobre 1606. On le dit Auteur d'un Livre intitulé : *Discours véritable sur le fait de Marthe Broissier de Romorantin, prétendue démoniaque.* Paris, 1599, *in*-8. On lui attribue aussi un Ouvrage qui passe pour être de *Botal* ; c'est le Traité *De curatione per sanguinis missionem.*

MARESCOTTI (César) vint au monde à Bologne le 3 de Mai 1671, de *Séraphin Marescotti* & de *Valerie Boncompagni*, tous deux de famille patricienne. Il fit son cours d'Humanités chez les Peres Jésuites & celui de Philosophie sous *Lælio Triumphetti*, dont il fréquenta l'Ecole pendant trois ans. Au bout de ce tems, il se décida pour la Médecine, malgré les oppositions de son frere aîné qui n'épargna rien pour l'engager à prendre un autre parti. *César* persista dans sa résolution. Il fit tant de progrès dans l'étude de la Science à laquelle il s'étoit dévoué par goût, qu'à l'âge de 19 ans, on lui trouva assez de capacité pour lui donner la conduite des malades de l'Hôpital de la mort à Bologne. Il s'y appliqua à la pratique pendant quatre ans, & fut enfin reçu Docteur dans

l'Univerfité] de la même ville. Peu de tems après fa promotion, on le chargea d'enfeigner dans les Ecoles de la Faculté. Il fe diftingua tellement dans les différentes Chaires qu'il y occupa, qu'il fut plus d'une fois un fujet d'admiration, tant à fes collegues qu'à fes auditeurs. Il publia, en 1723, un Traité Latin fur la petite vérole, dont les Journaux ont parlé avec éloge; il fut imprimé à Bologne, *in-4*. *Marefcotti* avoit achevé d'autres Ouvrages qu'il fe propofoit de mettre fous la preffe; mais les Bibliographes ne les citent que comme manufcrits, & ne difent point qu'ils aient été rendus publics. Leurs titres portent: *Dialogus de tuenda Medicorum dignitate. Hiftoria Philofophica & Medica Nitri. De ratione comparandi nobilitatem.*

MARET, (N.) Docteur en Médecine, Aggrégé au College de Dijon, Secretaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de la même ville, Cenfeur Royal, Médecin de la Généralité pour les épidémies, Correfpondant de l'Académie des Sciences de Paris, Adjoint à la Société Royale & Correfpondance de Médecine, Affocié honoraire du College de Nancy, de la Société Littéraire de Clermont-Ferrand, des Académies de Bordeaux, Caen, Befançon & Lyon, eft un de ces hommes rares, dont le zele ardent & éclairé n'a d'autre objet que l'avantage du public. Déja connu par les talens qui le diftinguent, M. *Maret* fut reçu à l'Académie de Dijon le 9 Janvier 1756, & fe fraya par-là le chemin aux autres honneurs littéraires qu'il a obtenus dans la fuite. Il met toute fa gloire à faire voir qu'il les a mérités; ami des hommes, il les fert utilement par les travaux d'une pratique également fage & heureufe; ami des Sciences, il les enrichit par fes Ouvrages. Nous avons de lui:

Confultations Médico-Légales.

Hiftoire de l'Académie de Dijon, dans le premier & le fecond volume des Mémoires de cette Compagnie. On y trouve quelques Differtations, dont M. *Maret* eft Auteur.

Mémoire fur les bains d'eau douce & d'eau de mer. Il a remporté le prix de l'Académie de Bordeaux en 1767.

Mémoire fur l'influence qu'ont les mœurs fur la fanté des François. Il a été couronné à l'Académie d'Amiens en 1771.

Mémoire fur l'ufage où l'on eft d'enterrer les morts dans les Eglifes & dans l'enceinte des villes. Dijon, 1773.

Mémoire pour fervir au traitement d'une fievre épidémique, imprimé par ordre du Gouvernement. Dijon, 1775.

Cet Auteur a non feulement fait inférer beaucoup d'obfervations intéreffantes dans les Journaux, mais il a encore fourni un grand nombre d'Articles pour le fupplément du Dictionnaire Encyclopédique.

MARGGRAFF, (Chriftian) Médecin natif de Liebftadt en Mifnie, fut reçu Docteur à Franeker le 31 Janvier 1659. On eftima affez fes talens pour l'engager à demeurer en Hollande. Les Curateurs de l'Univerfité de Leyde lui donnerent la Chaire de Pathologie, qu'il remplit avec honneur jufqu'à fa mort arrivée en 1687. Mais la Chymie procura à ce Médecin plus de réputation que

les autres parties de l'Art de guérir. Le goût de cette Science étoit alors celui qui dominoit dans les Ecoles ; l'Economie animale n'étoit plus qu'une Chymie naturelle, par laquelle on expliquoit toutes les fonctions du corps de l'homme. Comme *Marggraff* ne fut point un des moindres partisans de cette doctrine, il fit tous ses efforts pour la répandre & l'accréditer par les Ouvrages suivans :

Prodromus Medicinæ Practicæ Dogmaticæ & Rationalis. Lugduni Batavorum, 1672, 1685, *in*-4.

Materia Medica contracta, exhibens simplicia & composita medicamenta officinalia. Ibidem, 1674, *in*-4. *Amstelodami*, 1682, *in*-4. Ces deux Traités ont été réunis & publiés sous ce nouveau titre : *Opera Medica duobus Libris comprehensa, quorum prior morborum naturam & causas inquirit ; posterior medicamentorum simplicium præstantiam ac vires, necnon compositorum præparationem, usum ac dosim declarat. Amstelodami*, 1715, *in*-4.

George Marggraff, frere aîné du précédent, naquit à Liebstadt le 20 Septembre 1610. Il étudia les Lettres Latines & Grecques avec beaucoup de succès, & montra un goût si décidé pour la Musique & la Peinture, qu'on lui donna des Maîtres en ces deux Arts, dont il prit des Leçons avec autant de fruit que d'assiduité. Mais pour ne négliger rien de ce qui pouvoit perfectionner les connoissances qu'il avoit acquises par son travail, ses parens l'engagerent à voyager. La proposition lui plut. Il partit de Liebstadt le 16 Avril 1627, & pendant onze ans, il ne revint qu'une seule fois dans sa patrie : les Mathématiques, la Botanique, la Médecine & la Chymie l'occuperent durant tout ce tems. Une absence aussi longue pouvoit faire croire qu'il se fixeroit enfin dans quelque endroit pour y tirer parti de ses talens ; mais comme le goût de voyager étoit devenu pour lui une passion dominante, il ne fit que se montrer à sa famille, & partit pour le Brésil le premier de Janvier 1638. Il y arriva heureusement, & fut bien accueilli de Jean-Maurice de Nassau, Gouverneur du pays, qu'il servit tout-à-la-fois comme Médecin, Géometre & Ingénieur. L'humeur ambulante de *Marggraff* ne lui permit cependant point encore de se fixer en Amérique ; il passa en Afrique, où il mourut en 1644, à l'âge de 34 ans. Il laissa huit Livres sur l'Histoire Naturelle du Brésil. Les trois premiers ont la Botanique pour objet. Le quatrieme traite des poissons, le cinquieme des oiseaux, le sixieme des quadrupedes & des serpens, le septieme des insectes, le huitieme s'étend sur la description du pays, sur les mœurs, coutumes & usages des habitans. *Jean de Laet*, natif d'Anvers, a mis ces Livres en ordre & les a enrichis de notes savantes. Ils ont paru avec l'Histoire du Brésil, imprimée par ordre du Comte Jean-Maurice de Nassau à Leyde & à Amsterdam en 1648, *in-fol.* Les figures, dont cet Ouvrage est rempli, ne sont pas rendues avec beaucoup d'art.

MARIANUS, (André) Médecin du XVII siecle, étoit de Bologne. Il enseigna dans cette ville, ainsi que dans les Ecoles de Pise & de Mantoue ; & après avoir monté en Chaire pendant quarante ans, il se retira comme Vétéran, & vint mourir dans sa patrie en 1661. *Marianus* a écrit sur différens sujets ; mais on n'a de lui qu'un seul Ouvrage sur la Médecine, qui est intitulé : *De Peste anni 1630, cujus generis fuerit, & an ab aëre ? Bononiæ*, 1631, *in*-4.

MARIANUS, Médecin du XVI siecle, est appellé par *Gesner*, MARIANUS SANCTI BAROLITANI, & par *Justus*, ainsi que *Vander Linden*, MARIANUS SANCTUS BAROLITANUS. Ce nom lui fut donné, parce qu'il étoit de Barlette, ville du Royaume de Naples dans la Terre de Bari. Comme ce Médecin avoit pris le bonnet de Docteur dans la Faculté de Padoue, il ne voulut point se mettre à pratiquer la Lithotomie, sans l'avis & l'agrément des Membres de cette Faculté. C'étoit encore le tems que le serment des Candidats comprenoit la clause reprise dans celui dicté par *Hippocrate*, de ne point tailler de la pierre : mais les Docteurs de Padoue passerent au dessus de cette défense, & virent avec plaisir les succès qu'avoit le grand appareil entre les mains de *Marianus*, qui s'étoit exercé à cette opération sous *Jean des Romains*, Médecin de Crémone. Toute imparfaite que fût alors cette méthode d'opérer, il la pratiqua autant bien que la nouveauté le permettoit, & s'attira par-là beaucoup de réputation à Venise, où il se présenta en 1540. Sa méthode consistoit à introduire la sonde dans l'urethre qu'il coupoit à la partie antérieure du périné, & au moyen de différens instrumens il dilatoit le col de la vessie, d'où il tiroit la pierre chargée entre les branches de la tenette. L'imperfection de cette maniere de tailler a été sentie pendant deux siecles, & pendant tout ce tems, on a cherché à la corriger. Elle a enfin été remplacée par l'appareil latéral, qui des mains d'un Hermite est passé entre celles de ces grands Maîtres qui, de nos jours, ont rendu cette opération & plus sûre & plus simple, par les différens instrumens qu'ils ont imaginés à cet effet. Nous n'avons par dessus les Anciens que le mérite de la perfection dans la plupart des choses. *Celse* a décrit l'appareil latéral, & c'est de lui encore que nous tenons la méthode de traiter la fistule à l'anus par la ligature.

Les titres des Ouvrages de *Marianus* font soupçonner qu'il étoit plus attaché à la pratique de la Chirurgie, qu'à celle de la Médecine. On n'a point de peine à se ranger du parti des Auteurs qui pensent ainsi. C'est une nouvelle preuve des obligations que la Chirurgie doit à la Médecine ; car la premiére seroit tombée en décadence entre les mains des hommes ignorans qui l'exerçoient dans les XVe. & XVIe. siecles, si la seconde ne se fût occupée de prévenir la chûte, dont cet Art si nécessaire étoit menacé. Nous avons de *Marianus*.

Commentaria in Avicennæ textum de apostematibus calidis, de contusione & attritione, de casu & offensione, de calvariæ curatione. Romæ, 1526, *in*-4.

De lapide renum Liber & de lapide vesicæ excidendô. Venetiis, 1535, *in*-8. *Parisiis*, 1540, *in*-4. Ces Traités ont été réimprimés avec les suivans, dont la diction est aussi ampoullée que celle des premiers. *Compendium de Chirurgia. Libellus de quidditatibus. De modo examinandi Medicos Chirurgos. Oratio de Medicinæ laudibus. Venetiis*, 1543, 1647, *in*-4. *Lugduni*, 1542, *in*-8. Dans le Livre qui traite de la pierre des reins, l'Auteur vante la poudre de Persil & de Chardon étoilé, comme un merveilleux lithontriptique.

De putredine digressio. Venetiis, 1535, *in*-8.

De ardore urinæ & difficultate urinandi Libellus. Ibidem, 1558, *in*-8.

MARINUS, Médecin qui fut précepteur de *Quintus*, vécut dans le premier siecle sous l'Empire de Néron. *Galien*, qui le compte entre les meilleurs Anatomistes, & qui remarque en particulier que *Marinus* avoit fort bien écrit sur la Myologie, cite ses Ouvrages au deuxieme Livre des Administrations Anatomiques; il les taxe cependant d'obscurité & d'imperfection. Cela peut être; mais il y a long-tems qu'on a dit que *Galien* ne louoit jamais quelqu'un sans quelque refrein de critique, à laquelle il fut extrêmement porté, même dans sa jeunesse.

Pline le jeune parle d'un autre Médecin nommé *Posthumius Marinus*, auquel il dit avoir obligation du rétablissement de sa santé. En reconnoissance de ce service, il pria Trajan de donner la bourgeoisie de Rome à quelques personnes qui lui avoient été indiquées par ce Médecin. Ce dernier *Marinus*, qui vivoit dans le second siecle, pourroit être le fils du premier : il n'y a rien du moins qui y répugne pour le tems.

MARIOTTE, (Edme) Prieur de Saint Martin sous Beaune, à quatre lieues de Dijon, fut reçu de l'Académie Royale des Sciences de Paris en 1666, en qualité de Physicien, & mourut le 12 Mai 1684. Cet habile homme est Auteur de plusieurs Ouvrages :

Nouvelle découverte touchant la vue. Paris, 1668, *in*-4. Il prétend être le premier qui ait observé que le nerf optique n'est pas au milieu du fond de l'œil; mais d'autres en avoient parlé avant lui. Il prétend encore que la rétine ne peut être l'organe de la vue, parce qu'elle est transparente; il le cherche ailleurs, & croit le trouver dans la Choroïde. Ce systême est tombé aujourd'hui.

Premier Essai de la végétation des plantes contenu dans une Lettre écrite à M. Lantin, Conseiller au Parlement de Bourgogne. Paris, 1679, *in*-8.

Essai de la nature des couleurs. Paris, 1681, *in*-12.

Traité de la percussion ou choc des corps. Paris, 1684, *in*-12.

Traité du mouvement des eaux & des autres corps fluides. Paris, 1686, *in*-12. Il y a deux éditions de tous les Ouvrages de *Mariotte*, l'une de Leyde, 1717, *in*-4, l'autre de La Haye, 1740, même format.

MARIUS. (George) Voyez MAYER.

MARLIANUS, (Jean) Mathématicien & Médecin du XV siecle, étoit de Milan. Il enseigna & pratiqua la Médecine à Pavie avec beaucoup de réputation, & mérita par ses talens l'estime des Ducs de Milan, qui lui accorderent plusieurs privileges en récompense des services qu'il avoit rendus au public. *Marlianus* jouit de leurs bienfaits avec reconnoissance, mais en même tems il redoubla de soins, d'attention & de zele pour en obtenir d'autres. Il les vit se multiplier pendant le cours d'une vie longue qu'il passa dans la santé la plus parfaite; car il n'eut d'autre maladie que la décrépitude, dont il mourut le 21 Septembre 1483. Il a écrit :

De caliditate corporum humanorum tempore hiemis & æstatis. De Antiperistasi. Venetiis, 1501, *in-fol.*

Jean Marlianus eut deux fils, *Jérôme* & *Antoine*, qui firent la Médecine avec distinction. On trouve un autre Médecin du même nom & probablement de la même famille. Celui-ci, *Louis Marlianus*, étoit fils de *Daniel*. Il fut reçu dans le College de Milan en 1483, & parvint à la charge de premier Médecin de Louis & de Maximilien Sforce, ses Maîtres. L'Empereur Maximilien I, Philippe d'Autriche, Roi d'Espagne premier du nom, & Charles-Quint, l'honorerent du titre de leur Conseiller; mais comme ce Médecin se fit encore considérer par son éloquence, par ses connoissances en Philosophie & en Mathématiques, & sur-tout par la profondeur de son savoir en Théologie, il s'avança tellement dans l'Etat Ecclésiastique, qu'il devint Evêque de Tuy en Galice, & qu'il venoit d'être nommé au Cardinalat, lorsqu'il mourut en 1521.

MARQUARD, (Jean) Médecin de Vienne en Autriche, sa patrie, mourut en 1590. On a de lui:

Practica Theorica Empirica morborum interiorum à capite ad calcem. Spiræ, 1583, 1589, 1592, *in*-8. *Heidelbergæ*, 1607, *in*-8, *cum Capivaccii & Lucæ Ghini Libellis de Lue Venerea. Francofurti*, 1610, *in*-8.

MARQUE, (Jacques DE) Chirurgien de la Communauté de Saint Côme, étoit de Nantes. Il mourut à Paris le 17 Décembre 1618.

Son neveu, *Jacques de Marque*, naquit à Paris en 1569, & se rendit célebre, dans la même Communauté, par les connoissances qu'il avoit puisées dans les meilleures sources. Supérieur à ses confreres par la qualité de bon Logicien, qui étoit alors si rare parmi eux; doué de l'esprit le plus judicieux; versé dans les Ecrits d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Celse*, de *Paul* d'Egine, d'*Aëtius*, d'*Albucasis*, de *Gui de Chauliac*, de *Tagault*, de *Paré*, & d'autres Auteurs qui ont travaillé sur la Chirurgie, il éclaira son siecle par des Ouvrages qui méritent encore d'être lus, & qui ont servi de canevas à des Livres plus nouveaux que nous lisons aujourd'hui. Cet habile Chirurgien survécut peu d'années à son oncle, car il mourut dans sa ville natale le 22 Mai 1622. Il laissa une excellente *Introduction à la Chirurgie*, qui fut imprimée à Paris en 1652, 1662, 1675, *in*-8, à Lyon, 1687, *in*-12. Je n'ai point trouvé d'édition antérieure dans les Bibliographes. *De Marque* composa cet Ouvrage en faveur des Commençans, ayant pris pour modele un Traité de même nature, donné au public par *Jean Tagault*, Docteur & Professeur de la Faculté de Paris. On a encore de la façon de ce Chirurgien:

Paradoxe, ou Traité Médullaire, auquel il est amplement prouvé que la moëlle n'est pas la nourriture des os. Paris, 1602, *in*-12. On y trouve plusieurs réflexions judicieuses sur l'ossification & sur la formation du cal. *Jean Lanay* attaqua cet Ouvrage par un Ecrit intitulé: *Réponse au paradoxe de Jacques de Marque*. Paris, 1607, *in*-8. Celui-ci se défendit par une Brochure imprimée à Paris en 1609, *in*-8, sous le titre de *Paradoxe de Jacques de Marque, contre Lanay*; mais ce dernier lui opposa un nouvel Ecrit qu'il intitula: *Triomphe de la moëlle: Replique de Lanay à Jacques de Marque*. Paris, 1609, *in*-8.

Question Chirurgicale en laquelle est proposé & débattu que le Chirurgien ne doit jamais

pratiquer les opérations appellées Périscyihisme & Hypospathisme. Paris, 1610, *in*-8. Ces opérations consistent en incisions faites au front jusqu'au péricrâne, & au sinciput jusqu'au crâne.

Traité des Bandages. Paris, 1618, 1631, *in*-8, avec figures.

MARQUES CORREA (Jean) vint au monde le 20 Juin 1670, à Béja, ville de Portugal dans la Province d'Alentéjo. Il reçut le grade de Docteur en Médecine, le 23 Juin 1696, à Coimbre dans la Province de Beira, & mourut dans sa patrie le 16 Juin 1745. On a de lui un Ouvrage intitulé :

Tratado Physiologico Medico Physico è Anatomico da circulaçao do sangue, dividido em quatro capitulos. Lisbonne, 1735, *in*-4.

MARQUET (François-Nicolas) naquit à Nancy en 1687, d'une famille honnête, mais peu favorisée des biens de la fortune. Après avoir fait ses cours d'Humanités & de Philosophie, il suivit le goût qu'il avoit senti depuis quelque tems pour l'étude de la Médecine, & se rendit à Pont-à-Mousson, où il s'appliqua à cette Science pendant dix ans. La réputation de l'Université de Montpellier l'attira ensuite dans les Ecoles de cette ville qu'il fréquenta pendant quatre ans; ce fut-là qu'il s'engagea en qualité de précepteur de quelques jeunes Gentilshommes, à qui il enseigna les principes de la Langue Latine. *Marquet* manquoit de moyens pour se soutenir pendant le cours de ses études, & pour cette raison, il fut obligé de recourir à l'expédient, dont je viens de parler, pour se tirer d'affaire. Mais il avoit fait ses conditions; maître d'une bonne partie de son tems, il l'employa à suivre les Professeurs de la Faculté, & s'appliqua particuliérement à la Botanique, dans laquelle il fit des progrès si grands & si rapides, qu'il passa à Montpellier même pour un homme capable de jetter un nouveau jour sur cette Science. De retour en sa patrie, il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Pont-à-Mousson, & ne tarda pas à se fixer à Nancy. Il s'y appliqua à la pratique & la fit avec succès; mais comme il ne perdit jamais de vue l'étude de la Botanique, il employa le loisir que lui laisserent les malades pendant les premieres années, à composer un Recueil des plantes qui naissent dans la Lorraine. Il le dédia à feu S.A.R. le Duc Léopold, qui le gratifia d'un Brévet de Médecin de sa Cour, d'une pension, & d'un terrein à portée de Nancy, pour y former un jardin propre à la culture des plantes. Ce Recueil eût été mis sous presse il y a long-tems, sans la mort prématurée du Prince, qui, Protecteur né des Belles Lettres, ainsi que juste estimateur du vrai mérite & des talens, ne manqua jamais de les encourager.

Comme *Marquet* parcourut la Lorraine pendant trente ans, toujours dans la vue d'en reconnoître les plantes, son premier Recueil grossit d'année en année, & parvint enfin à trois volumes *in-folio*, forme d'atlas. L'Auteur le vendit à M. *Gautier*, Chanoine Régulier; mais il se trouve actuellement entre les mains de M. *Buc'hoz*, gendre du Médecin dont je parle & Médecin lui-même, qui n'a pu parvenir à se rendre possesseur de ce Manuscrit, qu'en remboursant à l'Abbé Gautier le double de ce qu'il en avoit payé à son beau-pere. C'est ainsi que l'intérêt domine quelquefois les ames qui ont renoncé aux biens temporels, & que l'avidité de gagner quelque argent, tyrannise le mérite dépourvu de richesses. C'est la plainte que fait M. *Buc'hoz* dans son *Tournefortius Lotharingiæ.*

Ce Recueil, qui eſt le fruit d'un travail de quarante ans, eſt rangé par ordre alphabétique. Il contient les différens noms Latins & François des plantes, leur figure au naturel, leur étymologie, leur origine, leur deſcription, le tems de la fleur & du fruit, l'analyſe des principes qu'elles renferment, leurs vertus, la doſe de leurs préparations uſitées dans la Pharmacie Galénique, les formules Latines & Françoiſes. Cet Ouvrage a beaucoup aidé M. *Buc'hoz* à rédiger celui qu'il a publié à Nancy & à Paris en 1762 & années ſuivantes, dix volumes *in*-8. ornés de planches en taille douce, ſous le titre de *Traité Hiſtorique des plantes qui croiſſent dans la Lorraine & les trois Evêchés, contenant leur deſcription, leur figure, leur nom, l'endroit où elles croiſſent, leur culture, leur analyſe & leurs propriétés, tant pour la Médecine que pour les Arts & Métiers.*

Autre *Hérophile*, mais doué d'une imagination plus hardie que ce Médecin Grec, *Marquet* donna au public en 1747, un Ouvrage ſur la méthode d'apprendre à connoître le pouls par les notes de la Muſique. Il eſt orné de planches en taille douce qu'il prit ſoin de graver lui-même, & il parut à Nancy, *in*-4, ſous le titre de *Méthode pour apprendre, par les notes de la Muſique, à connoître le pouls de l'homme & les différens changemens qui lui arrivent depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort.* Il y a une ſeconde édition de Paris, 1768, *in*-12, que l'on doit aux ſoins de M. *Buc'hoz*. On a encore de la façon de *Marquet* un Traité d'*Obſervations ſur la guériſon de pluſieurs maladies notables, aiguës & chroniques, auxquelles on a joint l'Hiſtoire de quelques maladies arrivées à Nancy & dans les environs, avec la méthode employée pour les guérir.* Deux volumes *in*-12. Le premier fut imprimé à Paris en 1750, & le ſecond dans la même ville en 1770, par les ſoins de *Buc'hoz* qui avoit en mains le Manuſcrit de ſon beau-pere. Il eſt queſtion dans cet Ouvrage de l'Hydropiſie, de la jauniſſe, de l'Apoplexie, Paralyſie & autres affections ſoporeuſes.

En 1752, lors de l'établiſſement du College Royal de Nancy, comme *Marquet* étoit le plus ancien Médecin de cette ville, on le reconnut Doyen, & en cette qualité, il étoit du Conſeil du College; mais il eut toujours plus de goût pour ſon Cabinet que pour les aſſemblées de ce Corps. Il employa les derniers tems de ſa vie à travailler ſur la Matiere Médicale & à raſſembler les formules des médicamens qui lui avoient réuſſi dans ſa pratique. Enfin on a perdu cet homme vénérable le 29 Mai 1759. Après une longue maladie de langueur & d'épuiſement, il tomba dans une Léthargie qui finit ſes jours & ſes travaux, à l'âge de 72 ans. Il a voulu être enterré ſans pompe dans le Cimetiere de Notre-Dame; mais ſes héritiers ſe propoſent d'orner ſon tombeau de cette épitaphe:

F. N. MARQUET TUMULUS.
Hic jacet
Clariſſimus ac Conſultiſſimus Vir
F. N. MARQUET,
Regiæ ſuæ Celſitudinis
LEOPOLDI I
Lotharingiæ & Barri Ducis,

Quondam Medicus ordinarius & Botanicus,
Civitatis Nancciance à stipendiis,
Regalis Collegii Medicorum Nanceianorum primus Decanus,
Necnon Consiliarius,
Qui primus Musicæ modulationibus pulsum subjecit,
Musicalemque applicuit digitum;
Doctus & Doctor,
Medicis & Botanicis in rebus peritissimus,
Mirificè conjugalibus nodis cum Praxi Theoriam conjunxit;
Doctissimis suis Consultationibus,
Quas typis mandavit,
Et immensô suô Plantarum Tractatu,
Lotharingi Theophrasti atque Hippocratis nomen
Non immeritò obtinuit.
Probitate & scientiâ notus,
Postquam omnem sagacitate suâ vicerat Naturam,
Tandem ipse naturâ victus
Præsentem jucundâ fronte mortem sustinuit,
Atque ab hac lacrymarum regione in meliorem translatus est
Annô, ætatis suæ LXXII.
Adeoque fuit singularis ipsius modestia,
Ut corpus suum in hoc loco præ cæteris,
Absque ullo apparatu humari voluerit.
Quid plura, Viator?
Tantam præcelebris illius Viri memoriam precibus,
Non elogiis prosequere.
Obiit die 29â. Mensis Maii,
A. R. S. H. 1759.
Requiescat in pace.

MARQUIS, (Guillaume) Médecin natif d'Anvers, vécut au commencement du XVII siecle. Il exerça sa profession à Hulst en Flandre ; mais ayant été chargé de la direction de l'Hôpital de sa ville natale, il s'y fixa pour toujours. Nous avons de lui :

Decas pestifuga, seu, decem Quæstiones Problematicæ de Peste, unà cum exactissima instructione purgandarum ædium infectarum. Antverpiæ, 1622, 1627, *in*-4.

Alcë morbifuga in sanitatis conservationem concinnata. Ibidem, 1633, *in*-8.

Quelques Auteurs parlent de *Lazare Marquis*, aussi Médecin d'Anvers, qui a donné un Traité de la Peste en Flamand, imprimé en 1636, dans la même ville.

MARQUIS, (Jean) de Condrieu, petite ville de France au Lyonnois, tiroit ſon origine de Vienne en Dauphiné, où il exerça la Médecine avec applaudiſſement. En 1583, il étoit Principal du College du Cardinal Bertrand à Paris. *Jean Morel*, ſon ami, lui recommanda en mourant ſa fille *Camille*, ſi célebre par ſes Ouvrages Grecs, Latins, & François. *Marquis* intéreſſa les plus beaux eſprits de ſon tems à travailler avec lui au Tombeau de ce ſavant homme; il lui érigea le *Mauſolée Royal*, qui eſt le titre qu'il donna au Recueil des vers qu'on compoſa ſur cette mort.

Juſte Lipſe fut auſſi un des amis de *Marquis*, & il lui témoigna, par ſes lettres, combien il lui étoit attaché. Ce Médecin mourut en 1625, à l'âge de 72 ans. On ſait qu'il a compoſé pluſieurs Ouvrages, mais il ne nous reſte qu'une continuation de la Chronologie de Génebrard juſqu'en 1609.

MARRADON, (Barthélémi) Docteur en Médecine, fit ſa profeſſion à Marchena dans l'Andalouſie, où il ſe diſtingua au commencement du XVII ſiecle. On a de lui:

Dialogo del uſo del Tabaco, los damnos que cauſa, y del Chocolate, y otras bebidas. Séville, 1618, *in*-8. *René Moreau* a traduit cet Ouvrage en François, & l'a fait imprimer à Paris en 1643, *in*-4, avec le Diſcours d'*Antoine Colmenero* ſur le Chocolat.

MARSIGLI, (Louis-Ferdinand Comte de) d'une ancienne Maiſon de Bologne, naquit en cette ville le 10 Juillet 1658. Habile dans l'Art Militaire, il ſe diſtingua dans cet état par ſa valeur & ſes négociations; mais comme il cultiva auſſi les Arts de la paix, il ſe rendit encore très habile dans les Mathématiques, l'Hiſtoire Naturelle, la Phyſique & l'Anatomie. Ses talens en ces différens genres lui procurerent l'entrée de l'Académie des Sciences de Paris, de la Société Royale de Londres & de celle de Montpellier. Sa patrie lui doit une Société Littéraire, dont les vues ſe portent vers les objets qui fixent l'attention de ces compagnies; l'Inſtitut de Bologne lui doit ſon établiſſement qui date du 11 Janvier 1712. Certains déſagrémens avoient engagé le Comte de Marſigli à paſſer en France; il comptoit finir ſes jours en Provence: mais étant allé à Bologne pour des affaires domeſtiques, il y mourut d'apoplexie le premier Novembre 1730, à l'âge de 72 ans. On a pluſieurs Ouvrages de ſa façon:

Oſſervazioni intorno al Bosforo Tracio. Rome, 1681, *in*-4.

Diſſertazione da Fosforo Minerale, *oſia della Pietra illuminabile Bologneſe.* Leipſic, 1698, *in*-4.

Diſſertatio de generatione fungorum. Accedit Diſſertatio de Plinianæ villæ ruderibus & Oſtienſis littoris incrementô. Romæ, 1714, *in-fol.* Suivant lui, les champignons naiſſent des parties putreſcibles que la chaleur détache des corps qui inclinent à la pourriture; mais comme ce ſyſtême exclut le concours des graines, il ne s'accorde guere avec la marche que ſuit la nature dans la production des autres végétaux.

Eſſai Phyſique de l'Hiſtoire de la mer. Amſterdam, 1725, *in-folio.* Il y traite, entre autres choſes, de la nature, de la propriété, de la végétation des plantes marines, ainſi que des animaux qui ſe trouvent dans la mer.

Danubius Pannonico-Myſicus. Hagæ Comitis, 1726, trois volumes *in-folio.*

MARSTALLER, (Gervais) de Fribourg en Brifgaw, étudia à Wittemberg, où il fe diftingua par les connoiffances qu'il avoit des beautés de la Poéfie, & par les progrès qu'il avoit faits dans la Philofophie & les Mathématiques. Mais comme il s'étoit appliqué à la Médecine avec autant de fuccès, & qu'il en vouloit faire fa profeffion principale, il fe rendit en Italie pour s'y perfectionner, fuivit les Profeffeurs des Univerfités les plus célebres, & finit par prendre le bonnet de Docteur à Pife. En 1553, il revint à Wittemberg dans le deffein de s'y fixer. Ses premiers pas furent heureux; il avoit même déja gagné la confiance du public, lorfqu'on l'engagea à quitter cette ville pour aller pratiquer à Brunfwick, où il demeura pendant dix ans. En 1570, il fut nommé Profeffeur de la Faculté de Jene; mais il abandonna bientôt cet emploi pour fe rendre à Zell & y remplir la charge de premier Médecin du Duc Guillaume. *Marftaller* mourut dans cette ville le 3 Juin 1578.

Gervais, fon fils, fe diftingua à la Cour des Ducs de Poméranie, où il fut Médecin de Bogiflas, de Philippe II & de François.

MARTEL (François) fut Chirurgien de Henri IV, vers l'an 1590. Il fuivit ce Prince dans les guerres du Dauphiné, de Savoie, du Languedoc & de Normandie, & il lui fauva la vie à la Mothe-Frelon. Henri avoit fecouru une place de fon parti, appellée la Ganache que fes ennemis affiégeoient, & il y avoit effuyé beaucoup de fatigues. Le foir, il eut une forte douleur de côté, accompagnée d'une fievre violente & d'une grande difficulté de refpirer. Les Médecins du Roi étoient éloignés de fa perfonne dans ce moment critique; il appella le Chirurgien qui l'accompagnoit & fe fit faigner, fans autre avis que celui de *Martel*. Le fuccès en fut heureux & mérita à ce Chirurgien toute la confiance de fon Maître. *Martel* eft Auteur de l'*Apologie pour les Chirurgiens contre ceux qui publient qu'ils ne doivent fe mêler de remettre les os rompus & démis*. Dans cet Ouvrage, il rapporte plufieurs guérifons qu'il avoit faites à la Cour, fous les yeux des Médecins & Chirurgiens nommés par le Roi pour examiner fon habileté. Il a encore écrit des *Paradoxes fur la pratique de Chirurgie*, où l'on trouve beaucoup de chofes que les Praticiens modernes ont introduit dans leur Art. Ces Ouvrages de *Martel* furent imprimés à Paris en 1635, *in*-12, avec la Chirurgie rationelle de *Philippe Fleffelle*.

On croit que *Martel*, qui avoit fuccédé à *Antoine Portail* dans la place de premier Chirurgien de Henri IV, fut encore premier Chirurgien de Louis XIII au commencement de fon regne.

MARTIANUS, Sectateur de la doctrine d'*Erafiftrate*, vécut du tems de *Galien* qui eut avec lui quelques difputes fur des matieres Anatomiques, & qui en parle comme d'un homme envieux & fatyrique. *Martianus* étoit cependant eftimé par les autres Médecins, à caufe de deux Livres qu'il avoit écrits fur la ftructure du corps humain.

MARTIANUS, (Profper) Médecin du XVI fiecle, étoit de Saffuolo, ville d'Italie au Duché de Modene. Il s'acquit beaucoup de réputation à Rome,

où il exerça sa profession ; mais il s'en acquit davantage par ses Commentaires sur les Œuvres d'*Hippocrate*, dont *George Baglivi* faisoit la plus grande estime. Ils ont paru sous ce titre :

Magnus Hippocrates Cous notationibus explicatus, sive, Operum Hippocratis interpretatio, Latinè. Romæ, 1626, 1628, *in-folio. Venetiis*, 1652, *in-folio. Patavii*, 1718, *in-folio.*

MARTIN, (Jean) étoit de Paris. Il prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de cette ville vers l'an 1572, fut Professeur des Ecoles, & premier Médecin de Marguerite de Valois, que Henri IV répudia pour épouser Marie de Médicis. *Martin* mourut en 1609, & laissa des Commentaires manuscrits sur quelques Livres d'*Hippocrate. René Moreau* les fit paroître sous ces titres :

Prælectiones in Librum Hippocratis Coi de morbis internis. Parisiis, 1637, *in*-4.

Prælectiones in Librum Hippocratis Coi de aëre, aquis & locis. Ibidem, 1646, *in*-4.

Jean Martin, premier Médecin de Charles VIII, Roi de France, en 1483, fut pourvu d'un office de Maître des Comptes en 1484, & mourut en 1491.

MARTIN, (Bernardin) fils de *Samuel Martin*, Apothicaire de la Reine Marie de Médicis, naquit à Paris le 8 Janvier 1629. Les progrès qu'il avoit faits dans la profession de son pere, engagerent le Prince de Condé à le prendre, en 1669, à son service, à titre de Chymiste. Il en jouit pendant toute la vie de ce Prince ; il fut même continué par son fils aux mêmes appointemens & en la même qualité. *Martin* a publié quelques Ouvrages, comme une relation de ses voyages en Espagne, en Portugal, dans les Pays-Bas & en Allemagne.

Dissertation sur les dents. Paris, 1679, *in*-12.

Traité sur l'usage du lait. Paris, 1684 & 1706, *in*-12.

MARTIN, (Jean-Baptiste) Maître-Apothicaire d'Auxerre, étoit de cette ville, où il naquit le 27 Octobre 1729, de *Germain Martin*, aussi Maître Apothicaire & ancien Juge Consul, & d'*Agathe Maujot.* Avant l'âge de seize ans, il avoit fait toutes ses Humanités au College des Jésuites ; il embrassa alors la profession de son pere qui fut son premier Maître en Pharmacie. Au bout de trois ans, c'est-à-dire, en 1750, il alla faire ses Cours à Paris sous M. *Rouelle*, Démonstrateur au Jardin du Roi ; & après avoir fait quelques progrès dans le Laboratoire de cet habile Chymiste, il obtint le tablier au Jardin du Roi au mois de Juillet de la même année. *Obtenir le Tablier*, c'est être admis au Laboratoire pour y travailler sous le Démonstrateur. Il prit en même tems les Leçons de M. *Bourdelin*, Professeur Royal de Chymie. Cette Science faisoit les délices de *Martin*, mais elle ne l'absorboit pas ; il étudioit encore la Botanique sous MM. *Antoine* & *Bernard de Jussieu.*

Dans le tems qu'il goûtoit davantage les charmes de l'étude & des plaisirs qui en accompagnent les progrès, son pere le rappella à Auxerre pour l'aider dans sa profession, où le grand nombre de malades lui rendoit son secours nécessaire. Il partit aussitôt ; car il ne méconnut jamais la voix du devoir, &

& il lui facrifia toujours fa propre fatisfaction. Rendu à lui-même quelque tems après, il retourna à fes cheres études. Outre les Cours publics que faifoit *Rouelle*, il obtint la permiffion d'en fuivre un particulier qui fe faifoit pour des perfonnes de confidération. Elles ne l'eurent pas plutôt connu, qu'elles l'affocierent à leurs études & à leur amitié. Le Chevalier Turgot voulut l'emmener à Malthe, où il fe chargeoit du foin de fa fortune & de fon établiffement ; mais *Martin* préféra fa patrie & fa famille. Il y revint en 1752, & cette même année, il obtint une place d'Affocié réfident dans la Société des Sciences & Belles-Lettres d'Auxerre. Ce ne fut qu'après un nouveau voyage à Paris, pour y perfectionner fes connoiffances, qu'il fe fixa enfin dans fa ville natale au mois d'Octobre 1753, & fe mit à la tête du Laboratoire de fon pere, à qui des infirmités ne permettoient plus de fe paffer de lui. Malgré le furcroît d'occupations domeftiques, *Martin* fut très-affidu aux affemblées de la Société d'Auxerre. Il lut différens Mémoires, comme ceux qui roulent fur des Pyrites trouvées à la montagne de Saint Siméon près de fa ville natale ; fur le danger de l'ufage des vaiffeaux de cuivre pour la préparation & confervation des alimens ; fur la cure de deux malades mordus par des viperes & guéris par l'eau de Luce ; fur l'analyfe des eaux communes d'Auxerre.

Martin étoit d'une fanté délicate, que fon application au travail avoit encore affoiblie. Sur la fin de Septembre 1760, il fut attaqué d'un flux dyffentérique accompagné de fievre ; le mal qui paroiffoit d'abord de peu de conféquence, fit de tels progrès, que dès le 29 il le conduifit au Tombeau, n'ayant pas encore trente-un ans accomplis.

MARTINE (George) prit le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde vers 1725, & retourna enfuite en Ecoffe, fa patrie, où il pratiqua avec beaucoup de réputation dans la ville de Saint André. Il fut Médecin de la Flotte commandée par l'Amiral Vernon, & mourut entre les années 1740 & 1743. On trouve plufieurs Mémoires de fa façon dans le Recueil publié par la Société d'Edimbourg ; mais il a écrit des Ouvrages plus confidérables, fous ces titres :

De fimilibus animalibus & animalium calore, Libri duo. Londini, 1740, *in*-8. En François, Paris, 1751, *in*-12. Ce qu'il dit fur la force du cœur, eft appuyé de divers calculs algébriques, & de plufieurs Théoremes de Géométrie qui n'ont pu féduire l'efprit clairvoyant de feu M. *Senac;* ce Médecin a même relevé les écarts de notre Auteur par une critique des plus féveres. « *Martine*, dit-il, dont » le génie promettoit à la Médecine d'heureux travaux, a traité en paffant ce » fujet qui a occupé vainement tant de Géometres. Ce qu'il y a de fingulier dans » fon Ouvrage, c'eft qu'il a prodigué un étalage d'érudition qu'on n'a jamais ac» compagné de la Géométrie : Virgile, Horace, Lucrece y égaient la févere & » feche raifon qui marche appuyée fur des calculs. Il n'a pu fe préferver du goût » dépravé qui entaffe des citations, goût qui ne prouve autre chofe, fi ce n'eft » que les yeux ont parcouru beaucoup de Livres. Un autre défaut qui intéreffe » davantage, c'eft qu'il a cru que la Géométrie étoit une clef qui ouvre tous les » fecrets de la nature : les efforts des plus grands génies n'ont pu déterminer les » forces d'un feul animal. » Ainfi parle le célebre *Senac* dans fon Traité du cœur.

Essay Medical and Philosophical. Londres, 1740, *in*-8. Cet Ouvrage traite de plusieurs objets détaillés dans le précédent.

In Bartholomæi Eustachii Tabulas Anatomicas Commentaria. Edimburgi, 1755, *in* 8. C'est M. *Monro* qui a déterminé les parens de l'Auteur à publier ces Commentaires. On y trouve plusieurs remarques historiques sur la vie & les travaux de *Vésale*, de *Charles Etienne*, de *Jacques Sylvius*, de *Columbus*, de *Valverda*, de *Fallope*, & le jugement de *Martine* sur les découvertes d'*Eustachi*, dont il corrige les défauts, mais en comblant cet Auteur de tous les éloges qu'il mérite par ses recherches sur les nerfs. C'est en examinant cette partie de l'Anatomie, si supérieurement traitée par *Eustachi*, que notre Médecin indique les différentes découvertes qu'on y a faites.

MARTINEZ, (Chrysostôme) savant Espagnol, vint à Paris vers l'an 1660. Il étudia l'Anatomie avec le plus grand soin durant les trente années qu'il demeura dans cette Capitale, caché dans le College de Montaigu, où il vivoit tout simplement & si frugalement, qu'il se contentoit le plus souvent de pain, d'oignons & de quelques fruits, buvoit fort peu de vin, sans jamais se rendre à charge à ses amis, & paroissoit toujours content. Il étudioit souvent un mois entier sur un bras, sur une main, sur un doigt, & toujours d'après nature. Environ l'an 1690, cet homme si sage, si savant, & qui paroissoit si tranquille, disparut pendant le fort de la guerre qui précéda la paix de Ryswick. *Martinez*, qui méritoit d'avoir des protecteurs, & qui, n'ayant jamais songé à faire sa cour à qui que ce soit, n'avoit aucun crédit, fut inquiété & accusé d'être espion, peut-être parce qu'il parloit aussi bien la Langue Françoise que sa Langue maternelle. Il laissa deux planches d'Anatomie qu'il avoit gravées lui-même. La premiere parut de son tems, & il la vendoit un Louis d'or; la seconde inconnue jusqu'en 1740, fut donnée alors au public, avec un Livret pour servir d'explication.

MARTINI (Jean) étoit originaire du Gévaudan. Il remplissoit la charge de premier Médecin du Roi Charles VIII en 1484, lorsque ce Prince accorda à la Faculté de Montpellier une confirmation de tous les privileges & franchises, expédiée à Montargis en Janvier 1484, la seconde année de son regne. Le Roi dit expressément qu'il en avoit été vivement supplié par son bien aimé & fidele Conseiller & premier Médecin *Jean Martini* : *In favorem dilecti & fidelis Consiliarii & primi Medici nostri, Magistri Joannis Martini, qui super hoc instantissimè nos requisivit.* Un peu plus bas le Roi ajoute, que c'est en faveur de son Conseiller & premier Médecin qu'il a accordé cette confirmation, & principalement en considération des grands services qu'il lui a rendus depuis sa naissance, & qu'il ne cesse de lui rendre : *Concedentes favore & contemplatione dicti Consiliarii & primi Medici nostri, necnon maximorum servitiorum per ipsum nobis à nativitate nostra impensorum, & quæ impendere non desinit* ; ce qui prouve que *Martini* avoit été attaché à Charles VIII dès la premiere jeunesse de ce Prince, qui naquit à Amboise le 30 Juin 1470.

En reconnoissance des obligations que la Faculté de Montpellier avoit à ce Médecin, elle fit mettre à la façade des Ecoles une Inscription en son honneur, qui,

outre les louanges qu'on lui donne, nous apprend deux faits, l'un qu'il devint Maître des comptes, apparemment à Paris; c'étoit alors le but de l'ambition des premiers Médecins, comme le prouve l'exemple de *Coctier*, premier Médecin de Louis XI : l'autre que *Martini* mourut à Blois en 1491. Voici l'Inscription:

JOANNES MARTINI,
Patriâ Gabalitanus,
Suâ tempestate Medicinæ Princeps, Doctor summus & egregius,
Hujusque Universitatis Montispessulani Decanus.
Caroli VIII Consiliarius,
Cameræ Computorum Magister ordinarius,
Ac primus Medicus suâ eximiâ virtute habitus est.
Obiit Blasii MCCCCLXXXXI.

MARTINI, (Jacques) de Lawenbourg dans le Cercle de la Basse-Saxe; fut Médecin de la ville de Lubeck jusqu'en 1627, qu'il alla pratiquer à Hambourg, où il étoit encore en 1636. *Jacques Martini*, son fils, naquit dans cette derniere ville, où il mourut fort regreté en 1679. Il avoit été reçu Docteur en Médecine à Padoue en 1653.

Les Bibliographes citent beaucoup de Médecins du nom de *Martini*, entre autres *Henri Martini* natif de Dantzick, qui fut Médecin du Duc de Brieg en Silésie. Il mourut le 10 Février 1675, & laissa au public :

Anatomia Urinæ Galeno-Spargyrica. Accessit ejusdem Ars pronunciandi ex Urinis. Francofurti, 1650, 1658, 1661, *in*-12.

Anticambulo Medicus, seu, Hebdomadale Medicum. Brigæ, 1668, *in*-12.

MARTINIERE, (Germain PICHAUT DE LA) Ecuyer, premier Chirurgien de Louis XVI, Conseiller d'Etat, Chevalier de l'Ordre du Roi, Chef de la Chirurgie du Royaume, Membre de l'Académie de Stockholm, Président de celle de Chirurgie de Paris, montre la même ardeur que M. *de la Peyronie*, son prédécesseur, pour maintenir la nouvelle forme des Ecoles, dont la direction lui est confiée. C'est à ses soins & à son crédit qu'on doit l'édifice superbe, durable & commode que Louis XV a fait élever, pour y assurer l'instruction des jeunes gens qui se destinent à la Chirurgie. C'est encore à ses sollicitations, auprès du Roi regnant, qu'on doit l'établissement d'une nouvelle Chaire, & la fondation de six lits, pour y traiter les blessures les plus rares, les plus dangereuses & les plus extraordinaires, à l'effet de faire faire aux Eleves la juste application des préceptes qu'on leur a donnés. L'humanité ne peut manquer de tirer le plus grand avantage de ce nouvel établissement, parce que c'est le moyen le plus sûr de former de vrais Chirurgiens.

Le pied sur lequel est aujourd'hui le College de Paris, contribue infiniment à son illustration. Ce Corps destiné à éclairer & à perfectionner la Chirurgie, réussira d'autant mieux à remplir son objet, qu'il sentira la nécessité de s'y borner : la partie de l'Art de guérir, dont il fait profession, est assez étendue pour l'occuper à l'exclusion des autres branches.

MARTIUS. (Galeottus) Voyez GALEOTTUS MARTIUS.

MARTIUS, (Jérémie) célebre Médecin d'Ausbourg dans le XVI siecle, né de parens pauvres & obscurs, trouva des protecteurs qui eurent soin de faire cultiver ses talens naturels, & il en profita. Il dut ses premieres instructions au savant *Betuleius* qui mourut en 1554, & il fit sous lui des progrès si rapides, que les meilleurs Ecrivains de l'Antiquité, tant Grecs que Latins, lui devinrent familiers, & lui firent trouver dans l'étude ses plus cheres délices. Son goût l'ayant porté du côté de la Médecine, les *Fugger* favoriserent son inclination, & lui donnerent les moyens d'aller prendre, hors de sa patrie, les leçons des plus habiles Professeurs. Il avoit été connu, dès l'an 1555, de cette illustre famille, où l'amour des Lettres étoit dominant, & voici à quelle occasion. Jean Doreschwan avoit apporté de l'Orient à *Antoine Fugger* les Annales de *Jean Zonare* & de *Nicetas Choniate*. On jugea que cet Ouvrage méritoit d'être traduit du Grec & imprimé, & que *Fugger* feroit une action digne de son zele pour les Sciences, de récompenser celui qui se chargeroit de cette version. La commission en fut donnée à *Jérôme Wolfius* qui possédoit les Langues Grecque & Latine; mais comme ce Savant étoit d'une santé très-foible, il s'associa dans cette entreprise *Jérémie Martius*, qui employa une année entiere à écrire les Annales en question en Grec & en Latin. *Antoine Fugger* avoit promis pour récompense à ce jeune homme de l'entretenir pendant trois ans & de payer tout ce qu'il dépenseroit pour ses études; il lui tint parole. En conséquence, *Martius* s'empressa de mettre à profit un secours si généreux; il se décida pour la Médecine qu'il alla étudier à Ingolstadt, où il prit les leçons de *Laurent Gryll* pendant un an. Delà il se rendit à Montpellier, & il eut l'avantage d'y suivre *Antoine Saporta*, *François Feynes*, *Laurent Joubert*, *Jean Boucaud*, *Pierre Guichard*, *François Fontanon* & le célebre *Rondelet*. Il faisoit de tems à autre des courses aux environs de Montpellier pour étudier l'Histoire Naturelle; & après avoir employé les trois ans que son Mécene lui avoit accordés, il se mit en route pour la Provence, s'arrêta quelque tems à Marseille, & revint dans sa patrie, où il apprit la mort de son protecteur. Mais il en trouva d'autres dans *Marc* & *Jean Fugger*, fils d'*Antoine*, qui l'envoyerent à leurs dépens à Padoue, où il prit encore pendant six mois les leçons des plus habiles Médecins & Naturalistes qui étoient alors dans cette ville. MM. *Fugger* lui manderent de passer à Florence; au bout d'un an il se rendit à Rome. *Martius*, craignant d'être à charge à ses patrons, s'embarqua enfin pour Venise, d'où il revint à Ausbourg en 1566. Il ne tarda pas à y être employé, car il obtint la charge de premier Médecin d'un Hôpital de cette ville. Mais il ne se borna point à la pratique. Comme il avoit beaucoup de goût pour l'application, & qu'il possédoit les Langues Grecque, Latine, Allemande, Françoise & Italienne, il se trouva en état de profiter de tout ce qu'on avoit écrit de meilleur en ces Langues, tant sur la Médecine, que sur l'Histoire Naturelle. Outre les Ouvrages de sa composition, parmi lesquels on remarque *La Médecine aisée*, en Allemand, publiée à Ausbourg en 1571, *in*-8, on a de lui plusieurs Versions:

Marinelli Regimen mulierum. Traduit de l'Italien.

Sylloge curationum omnium particularium morborum. Argentinæ, 1568, *in-8.* Traduit du Grec de *Nonus.*

Les secrets de Gabriël Fallope, mis en Allemand & publiés à Ausbourg en 1571, *in-8.*

Le Livre de *Nicolas de Metris* qui est intitulé : *De curandis internis & externis plerisque morbis.* En Allemand.

Jacobi Grevini de Venenis Libri duo, qu'il traduisit du François en Latin. Il y a une édition d'Anvers, 1571, *in-4*, avec la Version du Traité de *Grévin*, intitulé : *Apologie sur les vertus & facultés de l'Antimoine.* Une autre édition de la même ville, 1572, *in-folio*, avec l'*Epitome Vesalii.*

MARUS, Pérusin, est cité par *Silius Italicus*, Poëte du premier siecle, qui le dit soldat & Médecin. La longue expérience que *Marus* avoit du métier de la guerre, lui fournit l'occasion de voir souvent panser des blessures, & par-là il apprit si bien à les panser lui-même, qu'il se trouva en état de rendre service à *Serranus*, fils de *Regulus*, qui avoit été blessé dans la Bataille. L'Ouvrage, dans lequel *Silius Italicus* fait mention de *Marus*, est un Poëme sur la seconde guerre punique qui commença l'an de Rome 535 & finit en 552. Ce Poëme, qui contient les expéditions d'Annibal en 17 Livres, fut trouvé par le *Pogge* dans une vieille tour du Monastere de S. Gal, durant la tenue du Concile de Constance.

MASERJAWAIH Médecin Syrien, Juif de Religion, se rendit célebre vers l'an de salut 683, par la Version Arabe qu'il donna des Pandectes d'*Auron* d'Alexandrie ; Ouvrage écrit en Syriaque, divisé en trente Livres, & principalement tiré des Auteurs Grecs. *Maserjawaih* est le premier qui ait traduit en Arabe les Livres des Médecins Grecs ; mais ni lui, ni les autres interpretes qui l'ont suivi de près, ne se sont point servis du texte Grec pour leurs traductions ; car ils ont toujours travaillé d'après les versions Syriaques, qui sont les plus anciennes qu'on ait faites des Ecrits des Grecs.

MASINI, (Nicolas) Médecin & Physicien du XVI siecle, étoit de Césene, ville d'Italie dans la Romagne. Son pere & son aïeul avoient relevé la noblesse de leur extraction par la supériorité des talens qu'ils avoient apportés dans la pratique de la Medecine. Il embrassa lui-même cette profession, qu'il exerça avec autant de réputation que de succès, après avoir pris le bonnet de Docteur à Padoue. Mais comme les hommes les plus sages ne sont pas toujours exempts de ridicule, que les plus savans en ont même davantage que les autres, & qu'on pourroit les accuser de folie en certaines occasions, *Masini* fut quelquefois si inconstant & si singulier, qu'il se rendit méprisable. Parmi les traits qui nous peignent son caractere, on remarque le suivant. Le Pape Clément VIII, qui fut élu le 30 Janvier 1592, lui ayant fait écrire pour qu'il vînt à Rome remplir la place de Médecin de sa personne, il demanda du tems pour délibérer sur cette proposition, que tant d'autres se seroient empressés d'accepter. Il en remit la décision à sa servante qu'il regardoit

comme une Sainte ; & cette fille, dont les paroles étoient pour lui des oracles, lui ayant dit qu'il devoit attendre la vieillesse dans l'endroit où il avoit passé sa jeunesse, il écrivit au Souverain Pontife pour le remercier de ses offres, & allégua, pour raison, qu'il étoit dans un âge où il avoit plus besoin de repos que de travail, de tranquillité que de gloire. L'imbécillité qu'eut ce Médecin de se soumettre ainsi à la décision d'une servante Maîtresse, fit dire à quelque plaisant que la prétendue *Sainte* avoit eu plus d'empire que sa *Sainteté* sur l'esprit de *Masini*.

Ses héritiers ont trouvé dans son Cabinet une belle collection de médailles anciennes & plusieurs Ouvrages manuscrits ; mais les Bibliographes n'en citent aucun de sa façon que le suivant, qu'il fit imprimer lui-même :

De gelidi potûs abusu, Libri tres. Cæsenæ, 1587, *in*-4.

MASSA, (Nicolas) Médecin & Anatomiste très-renommé dans le XVI siecle, étoit de Venise, où il vivoit encore en 1566. Il mourut dans sa ville natale, & fut inhumé dans l'Eglise de Saint Dominique. On lui éleva un superbe Tombeau de marbre, sur lequel on grava cette Epitaphe :

NICOLAI MASSÆ,
Magni Philosophi ac Medici.
Maria F. Posuit
Annò 1569.

Je ne m'arrêterai point à détailler les erreurs qu'il a répandues dans ses Ouvrages sur la structure du corps humain. Ce détail ne me paroît d'aucune utilité dans le siecle éclairé où nous vivons ; il n'est tout au plus qu'un reproche tacite sur les méprises des anciens Anatomistes à qui nous avons d'ailleurs tant d'obligations, & une répétition inutile qui n'est d'aucun avantage pour l'Histoire que je traite. Tel est le plan que j'ai suivi dans le cours de cet Ouvrage. Moins occupé de grossir chaque volume par l'énumération des fautes qui sont échappées aux Auteurs dont je parle, je ne me suis étendu sur leur doctrine, que tout autant qu'elle a opéré quelque changement dans l'Art, ou qu'elle en a avancé les progrès. Je me borne donc à dire que *Riolan* & quelques autres que son autorité a jettés dans l'erreur, attribuent à *Massa* la découverte des Muscles Pyramidaux : mais leur opinion est sans fondement ; car le muscle qu'on regarde comme le muscle pyramidal trouvé par ce Médecin, n'est que le Muscle *Crémaster*, à qui il vaudroit mieux laisser ce nom, ainsi qu'ont fait les Anatomistes des derniers tems. Une chose qu'on ne peut cependant lui disputer, c'est la description de la cloison du *Scrotum*, dont quelques Ecrivains modernes se font honneur, quoique son exposé soit très exact. Il a nié l'existence de cette membrane que *Mundinus* appelle *Velamentum* ou *Pudicitia*, & que nous appellons *Hymen*. Il a décrit les canaux des caroncules des Reins, à travers lesquels les urines sont filtrées, & que nous appellons *Tubuli Urinarii*. Il a démontré que la substance de la Langue étoit musculeuse, & que cette partie étoit couverte d'une double enveloppe. Il a dit aussi que le col de la Matrice étoit musculeux. Il traite encore de vrai muscle la membrane

charnue du front, & il soutient que les petits os qui servent à l'organe de l'Ouie, étoient découverts dès le tems d'*Achillini*, à qui il n'attribue que l'honneur d'en avoir le premier donné la description. *Massa* est d'ailleurs entré dans les détails les plus exacts sur le traitement des maux vénériens. Il a même poussé ses recherches, à cet égard, jusqu'à disséquer les corps des malades morts de la vérole. Il en soumit plusieurs au scalpel en 1524. C'est dans le premier des Ouvrages, dont je vais donner les titres, qu'il s'est étendu sur cette matiere,

Liber de Morbo Gallico. Venetiis, 1532, 1559, *in*-4. *Lugduni*, 1534, *in*-8. *Venetiis* 1563, *in*-4, avec une adjonction *De potestate Ligni Indici, de cognitione Salsæ Pariliæ, de radicibus Chinæ &c.* Les célebres *Freind* & *Astruc* ont regardé *Massa* comme celui qui avoit mis la derniere main à la perfection de la méthode de traiter ces maladies avec le Mercure. Il vouloit qu'on fît les frictions de loin en loin pour éloigner la salivation, ainsi qu'il est d'usage aujourd'hui; & par cette raison il mérite d'être placé après *Carpi*, à qui l'on donne à juste titre le premier rang, par rapport au traitement de la vérole par le Mercure.

Anatomiæ Liber introductorius. Venetiis, 1536, 1539, 1559, *in*-4. Il y décrit la Gastrorapnie, que personne ne sut faire en France avant *Rousset*, qui en parla dans un Ouvrage imprimé en 1581.

De febre pestilentiali, petechiis, morbillis, variolis & apostematibus pestilentialibus, ac eorum omnium curatione; necnon de modo quô corpora à peste præservari debeant. Venetiis, 1540, 1556, *in*-4.

Epistolarum Medicinalium Tomus primus. Ibidem, 1542, *in*-4. *Tomus alter. Ibidem*, 1550, *in*-4. Les deux Tomes ensemble: *Lugduni*, 1557, *in-folio. Venetiis*, 1558, *in*-4.

Examen de Venæsectione & sanguinis missione in febribus ex humorum putredine ortis, ac in aliis præter naturam affectibus. Venetiis, 1560, 1568, *in*-4.

MASSAC, (Raymond DE) Docteur en Médecine dans le XVI siecle, étoit très-connu des Rois Henri III & Henri IV. Comme il aimoit autant la Poésie que la profession qu'il exerçoit, il étoit si attaché à Ovide, que la lecture des Ouvrages de ce Poëte remplissoit ordinairement les intervalles que la Médecine lui laissoit libres. Il mourut à Orléans, Doyen de la Faculté, mais on ne sait pas en quelle année. On a de lui:

Pæan Aurelianus, seu, de laudibus salubritatis cœli & soli Aureliani, atque consessûs Collegii Medicorum, Carmen. Ce Poëme est la quatrieme piece du *Recueil des Poëmes & Panégyriques de la ville d'Orléans*, imprimé dans cette ville en 1646, *in*-4. Il est de plus de cinq cens vers. Dans les cent premiers, l'Auteur célebre l'heureuse température du climat d'Orléans, la pureté de l'air qu'on y respire, la fertilité du sol, la salubrité de ses productions, & divers avantages naturels qui rendent ses habitans d'une complexion saine & robuste Le reste est l'éloge du College de Médecine, des Membres qui s'y sont distingués & par leur science & par leurs talens.

Pugeæ, sive, de Lymphis Pugiacis Libri duo, carminibus expressi. Editio secunda, cum notis Joannis Le Vasseur. Parisiis, 1597, *in*-8. *Liber secundus. Ibidem*, 1599, *in*-8. *Charles de Massac*, fils de l'Auteur, a mis cet Ouvrage en vers François, sous ce titre: *Les Fontaines de Pougues*. Paris, 1605, *in*-8. Un de ses des-

cendans a écrit une Lettre sur le Poëme de *Raymond de Massac*, qu'on a insérée dans le Mercure de France, Mars, 1763.

MASSARIA (Alexandre) étoit de Vicenze, où il étudia le Grec & le Latin sous *Jacques Grypholi*, & ensuite à Padoue sous le Docteur *Lazare Bonami*, Professeur public des Lettres Humaines. Comme l'esprit de *Massaria* étoit fait pour les Sciences, il en sentit croître le goût avec l'âge ; & pour mettre à profit ces heureuses dispositions, il s'attacha successivement aux Professeurs les plus célebres de l'Université de la même ville de Padoue. Tels furent *Tomitanus* qui remplissoit la Chaire ordinaire de Logique, *Alberti* qui enseignoit la Physique, *Oddi* l'ancien, Professeur de la Faculté de Médecine pour la Théorie, *Fracantianus* pour la Pratique, *Fallopio* pour l'Anatomie & la Chirurgie. Il fit des progrès si considérables sous ces grands Hommes, qu'il n'eut pas de peine à obtenir le bonnet de Docteur ; dès qu'il l'eut reçu, il retourna dans sa ville natale, où il exerça sa profession pendant vingt-cinq ans. Savant, mais sans ambition, il se borna à voir des malades, sans songer à pousser sa fortune dans des postes plus brillans & plus avantageux. Tranquille dans l'état de médiocrité qu'il s'étoit choisi, la renommée fit pour lui ce qu'il ne cherchoit pas. Elle l'annonça à Venise avec tant d'éclat, que ses compatriotes furent obligés de consentir à le perdre & à le laisser passer dans cette ville, où il pratiqua pendant neuf ans avec la plus grande réputation. *Massaria* arriva à Venise en 1578. Ses talens y furent accueillis ; ils firent même tant d'impression sur l'esprit des principaux membres de la Seigneurie, qu'ils nommerent ce Médecin, en 1587, pour remplir la Chaire vacante en la Faculté de Padoue, par l'abandon de *Jérôme Mercuriali* qui avoit obtenu la permission de passer à Bologne. Le nouveau Professeur sentit tout le poids de cette charge. Il succédoit à un homme célebre, dont les Ecoles sembloient demander le retour ; il avoit à remplir la tâche difficile de diminuer les regrets qu'on avoit de ne plus le posséder : mais il débuta si avantageusement par l'intérêt qu'il mit dans ses premieres leçons, que les Ecoliers accoururent en foule à celles qu'il donna dans la suite, & que bientôt le peuple & les Grands s'empresserent de le consulter sur leurs maux. *Massaria* avoit encore assez de force pour faire espérer qu'il s'acquitteroit pendant quelques années des devoirs de sa Chaire, lorsqu'il mourut subitement le 17 Octobre 1598, à l'âge de plus de 70 ans.

Ce Médecin exerça sa profession autant noblement que personne. Si les Soins qu'il prit des malades du premier rang lui procurerent des richesses, il ne les rechercha jamais. Aussi désintéressé à leur égard qu'il étoit libéral envers les pauvres, il recevoit avec grandeur d'ame, comme il donnoit avec profusion. Les jours des grandes fêtes, il traitoit à diner un grand nombre de pauvres qu'il servoit, & il ne les congédioit qu'après leur avoir distribué une partie de ses revenus. A l'exemple de *Cimon*, Général des Athéniens, qu'il surpassa en générosité, il avoit à Padoue une grande & belle maison, toujours ouverte aux Savans, à ses amis & aux étrangers, qui étoient assurés d'être accueillis de la meilleure façon. Une autre chose qui distingue *Massaria*, c'est la vénération qu'il avoit pour la doctrine de *Galien* ; elle étoit si grande, qu'il aimoit mieux, disoit-il,

disoit-il, errer avec cet Ancien, que d'avoir raison avec les Modernes. Entraîné par la passion qui l'aveugloit à cet égard, il a pensé ainsi jusques dans ses Ouvrages. Ils ne respirent que la pure Médecine Galénique, mais bien traitée & bien expliquée ; & pour cette raison, on doit non seulement lui pardonner l'enthousiasme qui l'a emporté quelquefois au delà des bornes de la saine raison, mais il doit être mis au nombre des Médecins les mieux instruits de son tems. Voici les titres des Ouvrages que nous avons de lui :

De peste Libri duo. Venetiis, 1579, *in*-4.

De abusu medicamentorum vesicantium & Theriacæ in Febribus Pestilentialibus. Patavii, 1591, *in*-4.

De abusu medicamentorum vesicantium, Disputatio Apologetica ad Librum Herculis Saxoniæ de Phœnigmis. Vicentiæ, 1593, *in*-4. Il condamne le sentiment de *Saxonia* qui prétendoit que l'usage des Vésicatoires & de la Thériaque étoit fort avantageux dans les maladies pestilentielles. Le témoignage de *Galien* vaut mieux, selon *Massaria*, que tout ce qu'il pourroit dire de lui-même.

Disputationes duæ, quarum prima de scopis mittendi sanguinem in febribus, altera de purgatione in morborum principiô. Vicentiæ, 1598, *in*-4. *Lugduni*, 1622, *in* 4. Son Traité de la saignée est un chef-d'œuvre ; il y détaille savamment les cas où elle convient, & ceux où elle est nuisible. Si l'on s'étoit autant attaché à la doctrine de *Massaria*, qu'à celle que *Botal* a établie dans l'Ouvrage qu'il a publié dans le même siecle, on n'auroit pas vu les Médecins prodiguer pendant si long-tems le sang des hommes, sur le faux principe que la saignée est presque un remede universel.

Prælectiones de morbis mulierum, conceptûs & partûs. Lipsiæ, 1600, *in*-8. Cet Ouvrage peu intéressant est rempli de citations. Cette façon d'écrire ne prouve rien autre chose, sinon que l'Auteur a beaucoup lu.

Practica Medica & Liber de Morbo Gallico, de purgantibus, de ratione consultandi. Francofurti, 1601, *in*-4. *Tarvisi*, 1606, *in-fol.*

Practica Medica, seu, Prælectiones Academicæ, continentes methodum ac rationem cognoscendi & curandi totius humani corporis morbos ad nativam Hippocratis & Galeni mentem, cum Tractationibus de peste, affectibus renum & vesicæ, & de pulsibus & urinis. Francofurti, 1601, *in*-4. *Tarvisi*, 1607, *in-fol. Venetiis*, 1613, 1617, 1622, *in-fol. Lugduni*, 1616, 1622, *in*-4. *Venetiis*, 1618, *in*-4.

Tractatus quatuor utilissimi, de peste, de affectibus renum & vesicæ, de pulsibus, de urinis. Francofurti, 1608, *in*-4. Le Recueil des Ouvrages de *Massaria* a paru sous le titre d'*Opera Medica. Francofurti*, 1608, *in-folio. Lugduni*, 1634, 1654, 1669, 1671, *in-folio*.

Liber Responsorum & Consultationum Medicinalium. Venetiis, 1613, 1617, 1622, *in-folio*, avec ses Leçons Académiques.

Il paroît que la famille de *Massaria* a donné plusieurs autres Médecins ; car on en trouve deux dans *Vander Linden* & *Manget*, qui sont nés à Vicenze & qui ont écrit des Ouvrages imprimés dans le XVI siecle. *Dominique* est Auteur d'un Traité intitulé : *De ponderibus & mensuris Medicinalibus Libri tres. Papiæ*, 1516, *in-folio. Tiguri*, 1584, *in*-8, par les soins de *Conrad Gesner*. On a de la façon de *Jérôme*, une version du Livre d'*Hippocrate* de la nature de l'hom-

me : *Hippocratis de natura hominis Liber Latinè verſus & Paraphraſi explicatus. Argentorati*, 1564, *in*-8.

François Maſſaria, de Veniſe, Philoſophe & Médecin célebre vers l'an 1530, a fait des annotations fort ſavantes ſur le neuvieme Livre de l'Hiſtoire Naturelle de *Pline*, où il eſt parlé de la nature des animaux aquatiques. Cet Ouvrage a paru ſous ce titre : *In nonum Plinii de Hiſtoriâ naturali Librum Caſtigationes & Annotationes. Baſileæ*, 1537, *in*-4. *Pariſiis*, 1542, *in*-4.

MASTELYN, (Henri) Médecin des Archiducs Albert & Iſabelle, fut inhumé dans l'Egliſe des Dominicains de Bruxelles, où l'on mit ſur ſon tombeau une épitaphe qui fut détruite en 1695. Elle étoit conçue en ces termes:

D. O. M.
HENRICUS MASTELYN,
SERENISS. ARCHIDUCIB. ALBERTO ET ISABELLÆ
A Cubiculis & Perſonis XXXV annis Doctor Medicus,
Vivens, mortis memor, hoc Monumentum ſibi,
D. MARIÆ VAN DEN WOUWERE
Conthorali,
Ac Hæredibus poni curavit.
Obiit ille 6 *Martii : hæc verò.....*

MASSUET, (Pierre) Docteur en Médecine de l'Univerſité de Leyde, étoit de Mouzon-ſur-Meuſe en Champagne, où il naquit en 1698. Il prit le bonnet en 1729, & ſoutint ſa Theſe Inaugurale *De generatione ex animalculo in ovo*, dans laquelle il ſe déclara partiſan de *Leuwenhoeck.* Ce Médecin a donné au public les *Elémens de la Philoſophie moderne* imprimés en 1752, à Amſterdam, en deux volumes *in*-12, avec figures. Il avoit préludé à cet Ouvrage par les Eſſais de Phyſique de *Pierre Van Muſſchenbroek*, qu'il mit du Hollandois en François, Leyde, 1739, *in*-4. Nous lui ſommes encore redevables de la Traduction Françoiſe de pluſieurs bons Ouvrages, tel que de celui de *Deventer* ſur le manuel des accouchemens, de celui de *Pierre-Adrien Verduin*, qui parut à Amſterdam, en 1756, *in*-8, ſous ce titre : *De l'amputation à lambeau, ou nouvelle Méthode d'amputer les membres.* Il a enrichi cette derniere verſion d'une Préface & de notes très-ſavantes ſur l'hiſtoire de cette opération ; les augmentations qu'il y a faites ſont plus conſidérables que l'Ouvrage même.

On trouve un Traité de la façon de ce Médecin dans le Catalogue de *Falconet.* Il eſt intitulé :

Recherches ſur l'origine, la formation &c. des vers à tuyau. Amſterdam, 1733, *in*-8.

MATARATIUS (Jacques) vint au monde le 12 Novembre 1647 à Modica, petite ville de Sicile dans le Val de Noto. Il étudia la Philoſophie & la Médecine, & prit le bonnet de Docteur en ces deux Sciences, dans leſquelles il ſe diſ-

tingua, mais sur-tout en la seconde qu'il exerça dans sa patrie avec beaucoup de réputation. On a de lui :

De febribus peticularibus malignis & contagiosis. Mazzareni, 1672, *in*-4.

De prolificæ eclipsis effectibus Epistola Medica, *morbi curatione*, *duabus controversiis & commentatione locupletata. Neapoli*, 1690, *in*-4.

Antonin Mongitore, Auteur de la Bibliotheque de Sicile, ajoute que ce Médecin se proposoit encore de mettre sous presse des Lettres & des Consultations Médicinales, ainsi qu'un Abrégé de toute la Médecine.

MATHISIUS, (Corneille-Henri) Médecin natif de Bruges, jouit d'une grande réputation à Pise vers l'an 1526. Il revint dans sa patrie, & fut nommé à la charge de premier Médecin de Marie, Reine de Hongrie, que l'Empereur Charles V, son frere, avoit nommée Gouvernante Générale des Pays-Bas en 1531. *Mathisius* mourut d'une chûte de cheval, en allant voir ses malades. Il laissa une version Latine des six Livres *De methodo medendi* d'*Actuarius*, qui fut imprimée à Venise en 1554, *in*-4, & à Paris en 1566, *in*-8, avec les autres Ouvrages de ce Médecin Grec.

Henri Mathisius, à qui les Bibliographes attribuent des Commentaires sur les Aphorismes d'*Hippocrate*, étoit aussi de Bruges. Il fut Médecin de l'Empereur Charles V & de Philippe II, Roi d'Espagne, qu'il accompagna en différens voyages. Il vint mourir à Bruxelles le 29 Juin 1565, & fut enterré dans l'Eglise de Sainte Gudule, où l'on voit son Epitaphe :

D. O. M.
HENRICO MATHISIO,
Patricio Brugensi,
Medico Celeberrimo,
In comitatu Caroli V & Philippi Hispaniarum Regis
Suô munere probissimè & felicissimè functo,
Uxor & Liberi posuerunt.
Obiit annô 1565, 29 *Junii.*

MATTE, (Sébastien) dit *La Faveur*, fut un habile Chymiste, pour qui Louis XIV créa, en 1675, la place de Démonstrateur Royal de Chymie dans l'Université de Médecine de Montpellier. Ce fut *Antoine D'Aquin*, Docteur de cette Université & premier Médecin de Louis XIV, qui sollicita ce nouvel établissement. Les Lettres Patentes, accordées à *Matte*, lui permettoient de faire un cours public de Chymie tous les ans dans la Faculté de Montpellier, & lui attribuoient pour cela 600 livres de gages, avec toutes les exemptions, droits, prérogatives & immunités, dont les Professeurs jouissent. La Faculté, justement surprise de voir que par la teneur de la déclaration du Roi, un Artiste sans lettres & sans étude auroit le droit d'enseigner en Maître, avec une autorité égale à celle des Professeurs, prit le parti de représenter le tort que cet établissement lui faisoit. Elle supplia sa Majesté de vouloir bien y remédier, en érigeant l'Aggrégature de *Fonsorbe* en septieme Chaire, destinée à enseigner la Chymie; en or-

donnant au surplus que *Matte* démontreroit sous sa Présidence, comme cela s'étoit pratiqué de tout tems, à l'égard du Professeur & du Démonstrateur d'Anatomie. Le Roi, touché de la force de ces représentations, créa une septieme Chaire dans la Faculté pour enseigner la Chymie, & nomma *Arnauld Fonsorbe* pour la remplir.

Presque en même tems que *Matte* fut installé à Montpellier, Louis XIV le nomma pour démontrer publiquement la Chymie à Paris; ce qui l'engagea à faire régulierement deux Cours l'année. Il continua ce fatiguant exercice jusqu'en 1684. Alors son âge & ses infirmités ne lui permettant plus de se rendre annuellement dans la Capitale, il se démit de la place de Démonstrateur qu'il y occupoit, & il eut pour successeur le célebre *Nicolas Lémery.* On a de *Matte* une *Pratique de Chymie* qu'il publia à Montpellier en 1671, *in*-8.

Jean Matte, fils de *Sébastien* & de *Marie Coulet*, sa premiere femme, naquit à Montpellier le 1 Février 1660. Il fit ses premieres études au College des Jésuites de sa ville natale, & sa Philosophie à Paris au College du Plessis. Il prit en 1681 le degré de Maître-ès-Arts dans la Capitale, & la même année, le Roi lui accorda la survivance de la place dont son pere étoit revêtu à Montpellier. *Matte* n'avoit encore que 21 ans. A son retour dans sa patrie, il se livra sans réserve à l'étude de la Chymie, afin d'acquérir les connoissances qui lui étoient nécessaires pour faire honneur à la place à laquelle il étoit destiné. En 1699, il fut nommé Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. En 1706, époque de la création de la Société Royale de Montpellier, il obtint une place d'Associé Chymiste. Il y a plusieurs Mémoires de sa façon, parmi ceux de l'une & de l'autre de ces Compagnies savantes. Exact à remplir ses devoirs d'Associé, il assista régulierement aux assemblées de la Société Royale jusqu'en 1735 qu'il demanda la vétérance. Sa place d'Académicien fut donnée à *Serane*, son neveu, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Montpellier. *Matte* se retira presque en même tems de l'Université, où il avoit été pourvu de la place de Démonstrateur Royal de Chymie à la mort de son pere; il en fit obtenir la survivance à *Sébastien Matte*, son frere, & se déchargea sur lui du soin de faire les démonstrations en public. Il s'étoit déja démis de l'emploi de Syndic de l'Hôpital général, dans un tems où ses grands travaux ne lui permettoient pas d'en remplir toutes les fonctions. Après sa retraite, il partagea son tems entre la priere, la lecture & les bonnes œuvres, & ce fut dans ces saints exercices qu'il mourut le 7 Août 1742, âgé de 82 ans & six mois.

MATTENBOURG (Jean) étoit de Minden en Westphalie, où il naquit en 1550 de *Christophe*, Echevin de cette ville. Les progrès qu'il avoit faits dans ses études, lui mériterent la réputation d'un habile Littérateur, & d'un homme plus capable que personne d'inspirer aux jeunes gens le goût des Sciences qu'il avoit lui-même cultivées avec ardeur. La place de Sous-Principal du College de Cassel demandoit un tel homme, & en 1576, on jetta les yeux sur lui pour la remplir. Il l'accepta. Mais comme il profitoit du tems que lui laissoient les devoirs de cette charge, pour étudier la Médecine, il fut bientôt en état d'aspirer aux honneurs du Doctorat; & pour les obtenir, il se rendit à Valence en Dauphiné,

où il reçut le bonnet en 1579. Déterminé à tirer parti de sa promotion, il vint pratiquer la Médecine à Gotha dans la Thuringe. Ses succès lui mériterent la confiance & l'estime des habitans de cette ville, qui applaudirent, en 1594, à sa nomination à la Magistrature, & au choix qu'on avoit fait de lui pour remplir la charge d'Inspecteur du College Ducal. *Mattenbourg* mourut à Gotha en 1631, à l'âge de 81 ans. On n'a qu'un seul Ouvrage de sa façon:

Tractatus exiguus & perquam utilis de Hydrope ejusque speciebus omnibus. Lemgowiæ, 1583, *in*-8.

MATTHÆUS (Philippe) vint au monde à Marpurg en 1621. Il y a apparence que ce fut à Franeker, dans la Frise, qu'il reçut les honneurs du Doctorat en Médecine; il est au moins certain qu'il se fixa dans cette ville, où il commença d'enseigner l'Anatomie en 1645. Il s'y distingua également dans la Pratique & dans la Chaire; il passa même à l'emploi de Professeur de Botanique en 1651. Comme ce Médecin étoit fort entendu dans les affaires, il fut nommé deux fois à la charge d'Echevin de la ville de Franeker; mais il l'abdiqua, lorsqu'il fut choisi Recteur de l'Université en 1673. On met sa mort au 29 Décembre 1700.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Philippe Matthæus*, fils d'*Antoine* Professeur à Utrecht. Il naquit dans cette ville le 16 Mars 1638, ou selon d'autres, 1641. Ce fut aussi à Franeker qu'il étudia la Médecine & qu'il prit le bonnet de Docteur dans cette Faculté. En 1663, il occupoit l'emploi de Médecin de sa ville natale, où il fut encore nommé Professeur extraordinaire en 1670; mais il abandonna l'une & l'autre de ces charges le 17 Novembre de la derniere année, pour aller remplir la Chaire d'Anatomie en l'Université de Franeker. Il y mourut le 10 Octobre 1690.

On trouve plusieurs Médecins du même nom, entre autres, *Jean Matthæus* Hessois, qui enseigna au commencement du XVII siecle à Herborn, dans la Principauté de Nassau-Dillembourg, & qui fut Médecin des Seigneurs de cette illustre Maison. On a de lui:

Discursus de Febre Pestilentiali quæ superioribus annis Germaniam pervagata est. Francofurti, 1603, 1620, *in*-8. Il s'attache à prouver que la saignée est pernicieuse dans la cure de cette maladie.

Rationalis & Empirica Thermarum Marchicarum Badensium descriptio. Etlingæ, 1606, *in*-8. *Hanoviæ*, 1608, *in*-8.

Consilia Medica diversorum Authorum pro Ernesto Friderico Marchione Badense conscripta. Francofurti, 1608, *in*-8.

Centuria difficultatum Medicarum tàm jucundarum quàm utilium. Herbornæ, 1616, *in*-8. Il y a une édition antérieure de Francfort, 1603, *in*-8, mais elle ne contient que trente-une Questions.

Speculum sanitatis, rerum nonnaturalium, quas vocant, administrationem, pro bona valetudine conservandâ, continens. Francofurti, 1620, *in*-8. L'Auteur s'est étendu, dans quelques morceaux détachés, sur les propriétés des médicamens simples, & sur ce que les anciens Botanistes en ont dit de faux, d'absurde & de superstitieux.

Conrad Matthæus, né à Herborn le 26 Mai 1603, est apparemment fils de l'Au-

teur dont on vient de parler. Il fut reçu Docteur en Médecine à Groningue en 1627, & Professeur ordinaire en 1631. Il mourut le 12 Septembre 1639, après avoir été honoré du Rectorat de l'Université de cette ville.

Voici encore un Médecin de ce nom. C'est *Pierre Matthæus* natif de Cosenza dans le Royaume de Naples. Il fut disciple de *Léonard Capua*, & à l'exemple de son Maître, il entassa paradoxes sur paradoxes dans les dix Dialogues de sa façon, qui parurent à Naples en 1704, *in*-4, sous le titre d'*Animadversiones Physico-Medicæ.*

MATTHESIUS (Jean) naquit le 25 Août 1544 à Joachimsthal en Boheme. Il fut reçu Docteur & Professeur en Médecine à Wittemberg, & quelque tems après sa promotion, Auguste, Electeur de Saxe, le mit au nombre de ses Médecins. Ces avantages ne le fixerent cependant point à Wittemberg; il passa à Dantzick en qualité de Médecin Pensionnaire de cette ville & de Professeur du College. Ce fut-là qu'il publia, en Allemand, les Regles du régime qu'il faut observer dans le cours des maladies pestilentielles.

Son fils, de même nom que lui, fut aussi Docteur en Médecine. Il exerça pendant 40 ans la charge de Médecin de la ville de Thorn, dans la Prusse Royale, où il mourut le 15 Juin 1652.

MATTHIAS, (George) Docteur en Médecine & Professeur de l'Université de Gottingue, vit avec tant de peine combien la partie historique de l'Art de guérir étoit négligée pendant le cours des études, & sentit si parfaitement combien elle étoit intéressante pour acquérir une connoissance parfaite de cet Art, qu'il prit le parti d'en entretenir ses auditeurs. Mais il ne tarda pas à s'appercevoir que cette matiere le meneroit trop loin, s'il étoit réduit à la dicter par cahiers; & pour ménager le tems précieux qu'il devoit d'ailleurs à l'instruction de ses Ecoliers, il imagina de faire imprimer une notice chronologique des Auteurs & de leurs Ouvrages, pour qu'il ne lui restât plus qu'à l'expliquer dans les Leçons Académiques. Ce plan paroît avoir été goûté par une infinité d'Ecrivains, qui ne manquent jamais de toucher quelque chose de la partie historique de la Médecine, quand l'occasion s'en présente dans leurs Ouvrages; plusieurs même en ont fait un objet particulier de recherches, dont ils ont enrichi la Littérature Médicinale. Je ne répéterai point ici les raisons qui m'ont engagé à travailler à la rédaction de ce Dictionnaire; je me suis assez étendu là dessus dans la Préface, pour n'en rien dire davantage. Je finis cet Article par les titres des Traités que nous devons au Professeur de Gottingue:

Hippocratis Liber de honestate, Græcè & Latinè, cum notis. Gottingæ, 1740, *in*-4.

Conspectus Historiæ Medicorum Chronologicus, in usum Prælectionum Academicarum confectus. Ibidem, 1761, *in*-8. L'exactitude avec laquelle cet Ouvrage est écrit, lui a mérité, de ma part, la plus grande confiance, lorsqu'il s'est agi de concilier la variété d'opinions qui se rencontre dans les Historiens de la Médecine.

MATTHIOLE (Pierre-André) étoit de Sienne, ville d'Italie dans la Toscane, où il naquit vers l'an 1500, de *François Matthiole*, Medecin, & de *Lu-*

crece Boninsegni. Il passa sa jeunesse à Venise & s'y perfectionna dans les Langues Latine & Grecque. Son pere l'envoya ensuite à Padoue, avec ordre d'y faire son cours de Droit ; il partit. Mais comme il ne tarda point à s'appercevoir du peu de dispositions qu'il avoit à cette étude, il se crut obligé de faire connoître le goût qui le portoit vers la Médecine, & il s'y appliqua avec le plus grand succès. La mort de son pere vint cependant déranger ses projets. Les moyens de continuer ses études lui manquerent, & il auroit été obligé de quitter Padoue, si les progrès qu'il avoit déja faits n'eussent engagé les Docteurs de la Faculté à ne point le laisser partir, sans lui donner le bonnet. Empressé de retourner à Sienne, *Matthiole* se livra aux exercices de la pratique, & ses succès le répandirent si avantageusement dans cette ville, qu'il se vit bientôt à l'aise du côté de la fortune. Cet état d'aisance lui fit négliger les moyens par lesquels il y étoit parvenu. Plus appliqué à l'étude du Cabinet qu'assidu à voir les malades qui imploroient son secours, il commença à mener une vie si retirée, que ce ne fut qu'avec peine qu'on l'engagea quelquefois à se prêter au desir des personnes, dont il avoit eu auparavant toute la confiance. Mais quelque forte que fût la résolution qu'il avoit prise de ne point se départir du genre de vie qu'il avoit embrassé, il se vit obligé de passer dans le tumulte du grand monde. Il fut appellé à la Cour de l'Empereur Charles V par Ferdinand, Archiduc d'Autriche, qu'il servit pendant dix ans, en qualité de premier Médecin. Au bout de ce terme, il se rendit à Trente, où il se maria en secondes noces avec une Demoiselle de cette ville, qui lui donna plusieurs enfans. Il y vécut heureux avec elle, mais la mort l'en sépara en 1577. Son corps fut enterré dans la grande Eglise, & l'on fit graver ces deux Vers sur son Tombeau :

Saxa quidem absumit tempus, sed tempore nunquam
Interitura tua est gloria, Matthiole.

Ce Médecin a effectivement mérité l'immortalité par ses Ouvrages ; mais il auroit fait quelque chose de mieux pour la Botanique, s'il ne se fût point laissé tromper, & qu'il n'eût pas trompé ceux d'après lui, en insérant de fausses figures de plantes dans ses Commentaires sur *Dioscoride.* Il les y a mises telles qu'on les lui a données, sans trop s'informer si elles étoient conformes à la nature ; & comme il s'est fondé d'ailleurs sur les descriptions qu'avoient laissées les Anciens, il a imaginé le dessin de plusieurs plantes sur ce qu'ils en ont écrit, & nous a ainsi tracé des figures de pure invention. Cette remarque ne doit cependant point faire mépriser ces Commentaires ; ils sont utiles par les expériences qu'ils contiennent, ainsi que par les lumieres que l'Auteur y a répandues, & qui les rendent supérieurs à ce que nous ont laissé les Anciens sur la Botanique. Voici les titres des différens Traités de *Matthiole* :

Dialogus de Morbi Gallici curatione.

Apologia adversùs Amatum Lusitanum, cum censura in ejusdem enarrationes. Venetiis, 1558, *in*-8. La diction de cet Ouvrage est vive & pleine de feu.

Epistolarum Medicinalium Libri V. Pragæ, 1561, *in-folio. Lugduni*, 1564, *in-8.*

Disputatio adversùs viginti Problemata Melchioris Guilandini. Venetiis, 1563, *in-4.*

Opuscula de simplicium medicamentorum facultatibus secundùm genera & loca. Venetiis, 1569, *in-12. Lugduni*, 1571, *in-16.*

De plantis Epitome utilissima. Venetiis, 1571, 1586, *in-4. Francofurti*, 1586, *in-4.*, avec les augmentations de *Joachim Camerarius*, & un Opuscule sur le voyage de *François Calceolari* depuis Vérone jusqu'au Mont-Baldo.

Le principal Ouvrage de *Matthiole* est celui qui contient ses Commentaires sur les six Livres de *Dioscoride*. Il y en a des éditions en plusieurs Langues, dont *Jean-François Séguier* a donné la Notice suivante dans sa Bibliotheque Botanique :

Il Dioscoride con li suoi discorsi, aggiuntovi il sesto libro de gli antidoti contra tutti i veleni. Venise, 1548, 1549, *in-4*, sans figures. C'est l'édition originale, car *Matthiole* a écrit ses Commentaires en Italien ; ce n'est qu'en 1554 qu'il les a fait paroître en Latin.

Commentarii in sex Libros Pedacii Dioscoridis, adjectis quàm plurimis plantarum & animalium imaginibus. Venetiis, 1554, *in-folio*, avec de petites figures.

Secundò aucti, adjectis plurimis plantarum & animalium imaginibus, quæ in priore editione non habentur. His accessit Apologia adversùs Amatum Lusitanum, & Censura in ejusdem enarrationes. Venetiis, 1585, *in-folio, cum Iconibus.*

Venetiis, 1560, *in-fol.*

Traduits en François, par *Antoine du Pinet.* Lyon, 1561, *in-folio*, avec de petites figures.

En Italien, avec les augmentations de l'Auteur. Venise, 1563, *in-folio*, avec de petites figures.

En Allemand, par *George Handsch.* Prague, 1563, *in-fol.*

Latinè, Venetiis, 1563, *in-4.*

Denuò ab ipso Auctore recogniti & locis plus mille aucti, adjectis magnis ac novis plantarum ac animalium iconibus supra priores editiones delineatis. Accesserunt quoque ad margines Græci contextus ex antiquissimis Codicibus desumpti. Item de ratione distillandi Liber. Venetiis, 1565, *in-fol.*

En Italien, avec l'Art de distiller. Venise, 1570, *in-fol.* On y trouve 957 grandes figures.

En François de la Traduction de *du Pinet.* Lyon, 1572, *in-fol.*

Traduits en François par *Jean des Moulins*, Docteur en Médecine, avec des Tables Médicinales des qualités & vertus des médicamens simples. Lyon, 1572, *in-folio.*

En François, de la même Version. Lyon, 1579, *in-fol.*

En François, de la Version de *du Pinet.* Lyon, 1580, *in-fol.*

Latinè, cùm Libro de ratione distillandi. Venetiis, 1583, *in-folio*, avec de grandes figures ; 1596, *in-folio*, avec de petites figures.

En Italien. Venise, 1584, *in-fol.* Bergame, 1591, *in-4.*

En Allemand de la Traduction de *Joachim Camerarius.* Francfort, 1590 & 1598, *in-fol.*

Opera omnia, hoc est : I. Commentarii in sex Libros Dioscoridis, adjectis in margine Græci

Græci textûs lectionibus, ex antiquissimis Codicibus desumptis, qui Dioscoridis depravatam lectionem restituunt, à Gaspare Bauhino aucti, synonymis quoque plantarum & notis illustrati : adjectis plantarum iconibus supra priores editiones plusquam 300 *(quarum quamplurimæ hìc primùm describuntur) ad vivum delineatis.* II *De ratione distillandi Liber.* III *Apologia in Amatum Lusitanum cum Censura.* IV *Epistolarum Medicinalium Libri quinque.* V *Dialogus de Morbo Gallico. Basileæ*, 1598, *in-folio*, avec 330 planches, dont 50 nouvellement gravées.

En Allemand, de la Version de *Camerarius.* Francfort, 1600, *in-folio*, avec figures.

En Italien. Venise, 1604, *in-folio*, avec de grandes figures.

En Allemand. Francfort, 1611, *in-fol.*

En François, de la Traduction de *du Pinet*, avec le Livre de l'art de distiller. Lyon, 1619, *in-fol.*

En Allemand, de la Version de *George Handsch*, avec les éclaircissemens de *Camerarius.* Francfort, 1626, *in-fol.* On y trouve 123 nouvelles figures.

En François, de la Traduction de *du Pinet.* Lyon, 1656, *in-folio*, & 1680.

Latinè, ex editione Bauhini. Basileæ, 1674, *in-fol.*

Latinè. Venetiis, 1712, 1744, *in-fol.* Cette multitude de Versions & d'éditions de *Matthiole* fait preuve de la pénurie, où l'on étoit alors, de bons Livres en Botanique : les Ouvrages de nos meilleurs Auteurs en ce genre n'ont point eu un sort si heureux.

MATTHIOLE ou MATTHIOLUS DE MATTHIOLIS, Médecin natif de Pérouse dans l'Etat Ecclésiastique, enseigna à Padoue où il mourut en 1498. On lui attribue plusieurs Ouvrages, comme :

Ars memorativa, seu, Tractatus de præceptis artificialibus & regulis Medicinalibus ad augendam memoriam. Argentinæ, 1498, *in-4.*

Regimen contra pestem. Venetiis, 1535, *in-8.*

Mais celui qui a fait le plus de bruit, est un Traité qui fut publié sous son nom à Paris, & qui porte ce titre :

Livre de Matheolus contre le mariage. 1492, *in-fol.* Il y a aussi une édition de Lyon, chez Olivier Arnoulet, qui porte ces mauvais Vers au frontispice :

Le Bigame Matthiolus
Qui nous montra sans varier
Les biens & aussi les vertus
Qui viennent pour soi marier,
Et à tous fait considérer;
Il dit que l'homme n'est pas sage
S'il se tourne remarier
Quand pris a été au passage.

Comme *Pierre-André Matthiole*, dont on a parlé à l'Article précédent, s'est marié en secondes noces, on a voulu aussi lui attribuer cet Ouvrage; mais on

n'a pas fait la réflexion que la date de la premiere édition est antérieure à la naissance de ce Médecin. D'ailleurs, cet homme sensé ne s'amusa point de pareilles sottises ; elles firent cependant assez de bruit pour mériter une Réponse intitulée :

Le Rebours de Matheolus, *ou le Résolu en mariage*, *composé en rime Françoise.* Paris, 1518, *in*-4. Cette piece commence ainsi :

Des femmes sommes tous venus.
Autant les gros que les menus,
Pourquoi celui qui en dit blâme,
Doit être réputé infâme.

MATY, (Matthieu) fils d'un Ministre réformé qui étoit de Beaufort en Provence, naquit en 1718 à Montfort près d'Utrecht, & se fit recevoir Docteur en Philosophie & en Médecine. Ses talens lui mériterent l'entrée de la Société Royale de Londres & de l'Académie de Berlin ; ils lui procurerent encore la place de Secretaire & de Bibliothécaire du Musée Britannique à Londres. Ce Médecin à travaillé à la *Bibliotheque Raisonnée*, au *Journal Britannique*, année 1750 & suivantes. Il a publié un *Essai sur l'usage*, & un autre *sur le caractere du grand Médecin*, *ou*, *Eloge critique de Boerhaave.* Dans ce dernier, qui parut à Leyde en 1747, *in*-8, il loue *Boerhaave* sans flatterie, il ne cache même point les petits défauts qui ont déparé son mérite littéraire.

MAUCHARD (Burchard-David) naquit en 1696 à Marbach dans le Duché de Wirtemberg, de *Jean-David Mauchard*, Docteur en Médecine. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, il alla à Tubingue, où il s'appliqua à la Médecine, pendant cinq ans, sous *Camerarius* & les autres Professeurs qui enseignoient dans l'Université de cette ville. Delà il passa à Altorf pour y écouter le célebre *Heister*, & ce fut sous sa présidence qu'il soutint sa Dissertation Inaugurale *De vera glandularum appellatione*, & qu'il reçut le bonnet de Docteur en 1718. De retour à Marbach, il y exerça la Médecine pendant six mois, sous les yeux de son pere ; mais comme il vouloit encore se perfectionner dans l'étude de l'Anatomie & de la Chirurgie, il se rendit à Paris, où il fit connoissance avec les célebres *Du Verney* & *Winslow*, & se lia d'amitié avec *Petit* & *Thibaut*, Chirurgiens. Il suivit aussi la pratique de *Gerard*, premier Chirurgien de la Charité, chez qui il logeoit. Après deux ans de séjour dans la Capitale, *Mauchard* revint en Allemagne dans le dessein d'y exercer la Médecine. En 1722, il se fit aggréger à la Faculté de Tubingue, où il soutint une These sur les hernies pour parvenir à cette aggrégation ; mais à peine avoit-il fait ce pas, qu'il songea encore une fois à quitter sa patrie, d'où plusieurs Savans de Paris l'excitoient à sortir par leurs promesses. Cependant la place de Médecin de la Cour de Wirtemberg qu'il occupoit, lui fit abandonner son projet, & bientôt après, il épousa la fille de *Zeller*, Professeur de Médecine à Tubingue. En 1726, il obtint la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie, place qu'il a remplie avec distinction jusqu'à sa mort qui arriva le 11 Avril 1752.

Ce Médecin s'est acquis beaucoup de réputation en Allemagne par la dextérité

& les succès, avec lesquels il traitoit les maladies des yeux, dont il s'étoit particulierement instruit sous *Heister* & *Woolhouse*. On a de lui un grand nombre d'Observations importantes sur la Médecine & la Chirurgie dans les Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature, & beaucoup de Dissertations, en forme de Theses, qui sont estimées & méritent toutes d'être lues. Le Mercure de France, Mai 1722, contient une Lettre critique, de sa façon, sur le Traité des maladies des yeux par *Saint Yves* qui lui répondit; mais *Mauchard*, peu satisfait de cette replique, proposa de nouvelles objections à son adversaire dans le Journal des Savans 1723.

MAUGANT GENETHLIAC. Voyez GENETHLIAC.

MAUGUE, (Benoit) Docteur en Médecine, Inspecteur général des Hôpitaux du Roi en Alsace, premier Médecin de cette Province, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, étoit de Clermont-Ferrand, où il naquit vers la fin du dernier siecle. Sa qualité d'*Archiatre*, ou de premier Médecin de l'Alsace, l'avoit fixé dans ce pays, où il a demeuré quarante ans. Pendant ce long espace de tems, ce Naturaliste laborieux a fait des remarques sur tous les objets qui lui ont paru dignes d'attention, & il les a consignées dans un Manuscrit qui est en deux volumes, *in-folio*, sous le titre d'*Histoire naturelle de la Province d'Alsace, où après avoir décrit sa situation, les Montagnes qui l'environnent, les Etangs, les Marais & les Rivieres qui l'arrosent, les Forêts qui la couvrent, on examine quelle en peut être la qualité de l'air & celle des alimens, d'où on déduit les tempéramens, les inclinations, les mœurs des habitans, & les maladies les plus communes dans ce climat, avec la description des Animaux, des Végétaux, des Minéraux, des Pétrifications, des Eaux communes & des Minérales, &c.* M. *Schoepflin*, célebre Professeur de Strasbourg, à qui *Maugue* avoit communiqué son Ouvrage, dit qu'il renferme beaucoup de choses intéressantes. Les figures qui s'y trouvent en grand nombre sont enluminées & très-bien dessinées: plusieurs sont nécessaires pour l'intelligence du Livre; d'autres représentent les instrumens & les machines particulieres qui sont en usage dans la Province, les bas reliefs, & les anciens monumens qu'on y voit.

Cet Ouvrage est dans la Bibliotheque de M. *Benoit Duvernin*, petit-neveu de l'Auteur, Médecin aggrégé au College de Clermont-Ferrand, & de la Société Littéraire de cette ville. Il a lu dans les assemblées de cette Société un *Discours sur l'Histoire Naturelle en général, & sur celle d'Auvergne en particulier*, & un autre *sur le climat de la Province d'Auvergne*; on les trouve dans le Recueil de Littérature imprimé à Clermont-Ferrand en 1748, *in-8*. La position de cette Province, suivant ses degrés de latitude & de longitude, ses montagnes, ses plaines, les rivieres & les petites sources qui l'arrosent, la direction des montagnes, leur hauteur, les vents qui regnent dans certaines saisons, & leurs effets, la fertilité des terres & la qualité des productions, sont les principaux points traités dans le dernier Mémoire. De leur comparaison, l'Auteur déduit la qualité du climat de la Province d'Auvergne.

MAUREGARD, (Charles DE) Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, dont il fut élu Doyen en 1443 & continué en 1444, fut privé de tous ſes droits, au ſujet du mariage qu'il avoit contracté en 1447. Comme les Médecins de Paris, autrefois Eccléſiaſtiques, étoient alors dévoués au célibat, en qualité de Membres d'une compagnie qui faiſoit partie du Clergé, *Mauregard* devint doublement irrégulier aux yeux de la Faculté, parce qu'il avoit épouſé une veuve; eſpece de bigamie du côté de la femme. Ce fut la matiere d'un grand procès; il ſe pourvut devant le Prévôt de Paris, dans ce cas de *nouvelleté*. Il gagna au Châtelet: la Faculté lui rendit tous ſes droits, excepté la Régence, mais elle porta à cette occaſion un décret, par lequel elle déclara que quiconque, dans les difficultés qui pourroient ſurvenir, ſe pourvoiroit hors du ſein de la Faculté ou de l'Univerſité, ſeroit privé des émolumens.

Si la Faculté de Paris tenoit anciennement à honneur de garder le célibat, parce qu'elle étoit Membre d'un corps Eccléſiaſtique, elle ne ſe ſoucioit cependant pas que les Bacheliers ſe préſentaſſent avec l'ordre de la Prêtriſe; elle craignoit que ces Ecoliers ne donnaſſent à l'étude de la Théologie un tems qu'elle croyoit deſtiné à celle de la Médecine. Voilà pourquoi *Jean Clément*, de Marle, en 1403; *Jean de Gray*, en 1408; *Robert Poitevin*, en 1416; *Jean Lingrenois*, en 1429; *Guillaume de Algia*, en 1436; *Geoffroy Lami*, en 1442, obtinrent des diſpenſes & Bulles de Rome, ſoit pour pouvoir obtenir la Licence, ſoit pour Régenter, ſoit pour pouvoir exercer la Médecine & allier cet Art avec le Sacerdoce. En donnant l'excluſion aux Prêtres qui n'étoient pas munis de diſpenſes, la Faculté exigeoit que ſes Ecoliers fuſſent Clercs: avant la réforme de 1452, par le Cardinal d'Eſtoutteville, & même depuis, elle s'aſſuroit, par le ſerment, du célibat des Bacheliers, avant que de les admettre au *principium*; mais par la réforme de 1600, ce ſerment a été entierement aboli.

MAURICEAU, (François) ancien Prévôt de la Communauté des Chirurgiens de Saint Côme, étoit de Paris. Il s'appliqua pendant pluſieurs années à la théorie & à la pratique de ſon Art; mais comme il ſe livra enſuite tout entier aux opérations qui regardent les accouchemens, & qu'il s'y exerça même long-tems à l'Hôtel-Dieu avant de ſe donner au public, il acquit tant de réputation par ſa probité, ſa prudence & ſon habileté, qu'il fut bientôt à la tête de tous les Opérateurs en ce genre. Quelques années avant ſa mort, il quitta abſolument ſa profeſſion & ſe retira à la campagne, pour y vivre dans la retraite & vaquer à ſon ſalut. Ce fut-là qu'il mourut paiſiblement le 17 Octobre 1709.

Lorſque *Mauriceau* entreprit ſon grand Ouvrage, les Auteurs qui avoient parlé des accouchemens, ne les avoient enviſagés que ſous un point de vue général; il s'en trouvoit peu qui fuſſent deſcendus dans le particulier de cet Art où rien n'eſt petit, ni minutieux. Animé du zele le plus ardent pour le bien public, il s'occupa de la lecture des plus anciens Accoucheurs, profita de leurs découvertes, auxquelles il joignit les ſiennes, conſulta l'expérience dans l'exercice de ſon Art, & ſe mit enfin en devoir de faire imprimer un Ouvrage qui a jetté le plus grand jour ſur la pratique des accouchemens trop obſcurément traitée avant lui. Voici le titre & les éditions de cet Ouvrage, ainſi que des autres qu'il a publiés ſur la même matiere :

Traité des maladies des femmes grosses & de celles qui sont accouchées. Paris, 1668, 1675, 1681, 1694, *in*-4. Il a aussi paru en Allemand, en Anglois, en Flamand, en Hollandois, en Italien & en Latin. Ce Traité de *Mauriceau*, quoique rempli de faits importans, n'eut pas une approbation générale. *Viardel*, *Lamotte*, & notamment *Peu*, s'éleverent contre lui, souvent même contre l'Auteur, qui répondit à ce dernier pour défendre son tire-tête, dont il avoit blâmé l'usage. *Mauriceau*, qui se sentoit vivement offensé, accusa *Peu* d'avoir falsifié la plupart des Observations qu'il rapporte dans son Ouvrage ; mais cet Accoucheur lui répondit dans une Dissertation qui mérita l'approbation de plusieurs Médecins de la Faculté de Paris. Les confreres de notre Auteur ne sont point les seuls qui aient critiqué ses Ouvrages ; *Astruc* en a fait de même dans le quatrieme volume de son Traité des maladies des femmes. » *Mauriceau*, dit-il, écrit » sans ordre & sans méthode, & c'est un guide très-infidele quand il se mêle » de raisonner. Mais comme il avoit de l'expérience, on trouve dans ses Li» vres des faits de pratique, qui méritent d'être recueillis. »

Aphorismes touchant l'accouchement, la grossesse & les maladies des femmes. Paris, 1694, *in*-16. Amsterdam, 1700.

Observations sur la grossesse & l'accouchement des femmes, & sur leurs maladies & celles des enfans nouveaux nés. Paris, 1695, 1715, *in*-4.

Dernieres Observations sur les maladies des femmes grosses & accouchées. Paris, 1708, *in*-4. On a donné tous ces Ouvrages ensemble : Paris, 1712, 1724, 1738, 1740, *in*-4, avec figures.

MAUROCORDATUS (Alexandre) naquit à Chio, selon quelques Historiens qui font remonter son origine aux Scarlati de Genes ; selon d'autres, il naquit à Constantinople d'une mere qui étoit d'une famille illustre de cette ville. Il étudia premierement à Rome au College d'Urbain, & delà il se rendit à Padoue pour y faire son cours de Médecine. La grande facilité qu'il avoit à parler en public, sans s'être préparé, le fit admirer à l'occasion d'un Professeur de Padoue qui fut subitement attaqué de maladie, lorsqu'il alloit prononcer un Discours d'ouverture de classes. *Maurocordatus* monta en Chaire à la priere de plusieurs Médecins, &, profitant du feu de son imagination, il prononça un Discours si suivi, qu'on l'engagea à le mettre par écrit pour le faire imprimer. Mais la vivacité de son génie influa tellement sur son caractere, qu'oubliant ce qu'il devoit à ses Maîtres, il se fit de mauvaises affaires avec eux. Fier par tempérament, il devint encore querelleur, opiniâtre, brouillon ; & l'Université le bannit de ses Ecoles au moment qu'il alloit demander les honneurs du Doctorat. Ce contretems le fit passer à Bologne, où il obtint le bonnet en 1664, au bout de quelques jours d'assiduité à assister aux exercices académiques. Le méchanisme de la respiration fut le sujet de sa Dispute inaugurale, sous le titre de *Pneumaticum instrumentum circulandi sanguinis, sive de motu & usu pulmonum. Bononiæ*, 1664. *Francofurti*, 1665, *in*-12. *Lipsiæ*, 1682, *in*-12. Soit que les postes brillans, auxquels *Maurocordatus* parvint dans la suite, eussent réveillé sa fierté au point de lui faire mépriser la qualité de Médecin ; soit qu'il ne fût pas content de l'Ouvrage qu'il avoit publié, il fit

tous ses efforts pour en supprimer les exemplaires ; mais les différentes éditions ont rendu ses soins inutiles. Ses autres Ouvrages sont des Traités d'Histoire, de Philosophie & de Politique.

Maurocordatus n'eut pas plutôt reçu les honneurs du Doctorat, qu'il retourna à Constantinople, où il pratiqua avec tant de succès, qu'il se fit la réputation la plus brillante & devint Médecin du Grand-Seigneur. Mais comme il avoit une facilité admirable à apprendre les Langues étrangeres, il fut reçu à la Cour Ottomanne en qualité de truchement à la place de Panagiotti, & devint ensuite premier Interprete. En 1683, il se trouva enveloppé dans le changement qui se fit dans l'État, & après la mort de Cara Mustapha, Grand Visir, il fut emprisonné & obligé de donner tous ses biens pour racheter sa liberté. Sous le regne de Soliman III, il rentra en grace ; cet Empereur le députa même à la Cour de Vienne pour y faire part de son élévation au trône & pour faire des propositions de paix. L'intelligence qu'il montra dans cette commission, lui mérita la qualité d'Ambassadeur Plénipotentiaire aux conférences de Carlowitz, où la paix fut conclue, le 26 Janvier 1699, entre l'Empereur Léopold & la Porte Ottomanne. A son retour, *Maurocordatus* fut comblé de bienfaits par le Sultan, & il en jouit heureusement jusqu'à sa mort arrivée en 1711. Il laissa un fils qui parvint aux premieres places de l'Empire.

MAUVILLAIN, (Jean-Armand DE) Docteur en Médecine, fut élu Doyen de la Faculté de Paris en 1666 & continué en 1667. Comme chaque Doyen est dans l'usage, d'après une possession immémoriale, de faire frapper à son coin un jetton sur le revers duquel on met ordinairement les armes de la Faculté ou celles du Doyen, ou un Emblême ou Devise à son choix, *Mauvillain*, qui pendant son Décanat avoit eu un procès avec *François Blondel*, Doyen lui-même en 1658 & 1659, & qui l'avoit gagné avec dépens, fit mettre sur le revers de son portrait un Cyclope renversé, dont Ulisse creve l'œil avec un pieu, & pour devise cette inscription : *Verò lumine cæcat*. Ces mots sont allusion à *Blondel* qui étoit borgne & le plus processif de tous les hommes.

C'est à *Mauvillain*, homme de beaucoup d'esprit, fils du Bibliothécaire du Cardinal de Richelieu qui l'avoit tenu sur les Fonts de Baptême, & à *Nicolas Liénard*, Docteur de la Faculté de Paris, Doyen en 1680 & 1681 & qui mourut le premier de Février 1697, qu'on doit la plus grande partie des plaisanteries qui se trouvent dans les Comédies de *Moliere* contre les Médecins & principalement contre les Apothicaires. Ces derniers faisoient alors étonnamment du renchéri. *Le Médecin charitable*, Livre fort utile au public, étoit à peine connu; on ne savoit pas même préparer une Tisane chez les malades. Comme on étoit obligé de passer par les mains des Apothicaires pour les plus petits remedes, l'état des drogues montoit souvent à des sommes, dont le paiement dérangeoit la fortune des malades. Delà on s'étoit mis sur le ton d'en rabattre quelque chose : c'est pour cette raison que dans la piece du *Malade imaginaire* on a fait passer ce proverbe : *Mémoires d'Apothicaires*.

Les Médecins ne sont pas mieux traités dans plusieurs Comédies de *Moliere*. *Mauvillain* & *Liénard*, non contens d'avoir donné à l'Auteur les termes de l'Art

qui entroient dans le plan de ses pieces, lui ont encore tracé le caractere original de ces Médecins qui se singularisent dans leur profession, ou qui la déshonorent. Bien aises l'un & l'autre de les tourner en ridicule, ils ont trouvé la même disposition dans le Comédien, qui s'étoit chargé de venger sa femme de l'affront qu'elle avoit reçu du Médecin chez qui elle logeoit. *Moliere* plut au public par ses plaisanteries; formé à l'école de *Mauvillain* & de *Liénard*, il abusa des connoissances qu'ils lui avoient données, & s'autorisa quelquefois à pousser ses saillies au dela des égards qu'il devoit avoir pour les Médecins en général.

Louis XIV, voyant un jour *Moliere* à son diner avec *Mauvillain*, s'adressa au Poëte Comique & lui dit : *Vous avez un Médecin, que vous fait-il ? Sire*, répondit Moliere, *nous raisonnons ensemble : il m'ordonne des remedes, je ne les fais point & je guéris.* C'est encore du même Médecin, dont il s'agit dans le Placet que *Moliere* présenta au Roi le 5 Février 1669. En voici les termes : « Sire, un fort honnête » Médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet & veut s'obliger, par » devant Notaire, de me faire vivre encore trente ans, si je puis lui obtenir une » grace de Votre Majesté. Je lui ai dit sur sa promesse, que je ne lui demandois » pas tant ; & que je serois satisfait de lui, pourvu qu'il s'obligeât de ne me » point tuer. Cette grace, Sire, est un Canonicat de votre Chapelle Royale » de Vincennes, vacant par la mort de.... « C'étoit pour le fils de *Mauvillain* que le Comédien demandoit ce Canonicat qu'il obtint. *Mauvillain* eut un autre fils, *Armand-Jean*, qui fut reçu Docteur de la Faculté de Paris en 1676.

L'Ouvrage intitulé : *Horti Regii Parisiensis Pars prior, cum Præfatione Joannis Vallot. Parisiis*, 1663, *in-folio*, est de la façon de *Fagon* & de *Jean-Armand de Mauvillain.*

MAYENSCHEIN, (Lazare) naquit le 13 Juillet 1560 à Nuremberg, d'une mere qu'un accès de vapeurs fit regarder comme morte pendant trois jours. Il commença son cours de Médecine à Wittemberg, & alla l'achever à Bâle, où il reçut les honneurs du Doctorat le 5 Décembre 1583. Empressé de revoir sa patrie, il y retourna après sa promotion, & se fit aggréger au College en 1584 ; mais dans le cours de la même année, il passa à Culmbach en Franconie en qualité de Médecin ordinaire. *Mayenschein* avoit l'humeur ambulante ; car il quitta cette ville en 1588, pour aller exercer sa profession à Schlackenwalde en Boheme. Il n'y séjourna qu'un an, & courut dans un autre endroit, où plus constant qu'ailleurs, il demeura jusqu'en 1617. Il se rendit alors à Cobourg, & il y mourut le 25 Octobre de la même année.

MAYER, (George) de Wurtzbourg en Franconie, vint au monde en 1533. Dès qu'il eut pris le bonnet de Docteur en Médecine, il enseigna successivement dans les Universités de Heidelberg & de Marpurg, jusqu'à ce qu'il passât à la Cour de Guillaume, Landgrave de Hesse, en qualité de premier Médecin. Quelque bien accueilli qu'il fût chez ce Prince, il quitta son service peu de tems après y être entré, pour aller remplir la charge de Physicien de la ville de Nuremberg : mais Fréderic IV, Electeur Palatin, le rappella à Heidelberg, où il reprit la Chaire de Médecine qu'il y avoit autrefois occupée. Il mourut phthisique dans cette ville, en 1606, à l'âge de 73 ans. On trouve

une Lettre de sa façon dans les Œuvres de *Matthiole*, édition de Lyon, 1564, *in*-8; elle est intitulée : *Epistola quâ agitur de plantis nonnullis, nempè Piceâ, Chamæleonibus, Pyrethrô, Saxifragâ, Hermodactylò & quibusdam aliarum imaginibus.*

MAYER (Michel) étoit de Rindsbourg dans le Duché de Holstein. Il étoit déja Docteur en Médecine depuis quelques années, lorsqu'il se rendit, vers 1597, à Rostoch, où il pratiqua cette Science. L'Empereur Rodolphe II l'honora du titre de son Médecin, ainsi que Maurice, Landgrave de Hesse; mais il finit par être Physicien de la ville de Magdebourg. Il alla s'y fixer en 1620, & il y mourut en 1622, à l'âge de 54 ans. Sa passion pour l'Alchymie lui fit faire le sacrifice de sa raison, de sa fortune, & de son tems à la folie ruineuse de faire de l'or, & comme il avoit le cerveau gâté par la recherche du grand Œuvre, il donna dans tous les travers des Adeptes. L'ambition n'en est pas le moindre; car cette espece d'hommes a toujours été autant portée à relever son prétendu mérite, qu'à rabaisser celui des autres, tel solide qu'il fût. C'est en vue de se faire encore plus considérer, que *Mayer* se pare sans cesse d'une longue tirade de titres, parmi lesquels on remarque ceux-ci : *Comes Imperialis Consistorii*, *Nobilis exemtus*, *Aulicus Cæsareus.* Mots d'usage, mais vuides de choses, qu'on trouve constamment à la tête des Ouvrages dans lesquels il a consigné ses délires.

De circulo physico quadrato, hoc est, Aurô ejusque virtute medicinali, sub duro cortice instar nuclei latente. Oppenheimii, 1616, *in*-4.

Examen fucorum pseudo-chymicorum. Francofurti, 1617, *in*-4.

Jocus severus, hoc est, Tribunal æquum quô Noctua, regina avium, Phœnice arbitrô, Palladi sacrata agnoscitur. Ibidem, 1617, *in*-4.

Symbola aureæ mensæ duodecim nationum. Ibidem, 1617, *in*-4.

Silentium post clamores, sive, Tractatus Apologeticus quô causæ non solùm clamorum, sive revelationum Fratrum Germanorum de Rosea Cruce, sed & silentii, seu non redditæ ad singulorum vota responsionis, traduntur. Ibidem, 1617, *in*-8, 1624, *in*-4.

Atalanta fugiens, hoc est, Emblemata nova chymica de secretis naturæ. Oppenheimii, 1618, *in*-4. *Francofurti*, 1687, *in*-4.

Viatorium, hoc est, de montibus planetarum septem seu metallorum Tractatus. Oppenheimii, 1618, *in*-4. *Rothomagi*, 1651, *in*-8.

Themis aurea, hoc est, de legibus Fraternitatis Roseæ Crucis Tractatus. Francofurti, 1618, *in*-8.

Tripus aureus, hoc est, Tractatus tres Chymici selectissimi. Ibidem, 1618, *in*-8.

Verum inventum, hoc est, munera Germaniæ, ab ipsa primitùs reperta & reliquo orbi communicata. Ibidem, 1619, *in*-8.

Tractatus de Volucri arboreâ, absque patre & matre in Insulis Orcadum, formâ anserculorum proveniente. Ibidem, 1619, *in*-8.

Lusus serius quô Hermes, sive, Mercurius, Rex mundanorum omnium judicatus & constitutus est. Oppenheimii, 1619, *in*-4.

Septimana Philosophica, quâ Ænigmata aureola de omni naturæ genere à Salomone Israëlitarum sapientissimô Rege & Arabiæ Reginâ Sabâ, necnon Hyramô Tyri Principe

cipe, in modum colloquii proponuntur & enodantur. Francofurti, 1620, *in*-4.

Civitas corporis humani à tyrannide Arthriticâ vindicata, hoc est, Podagræ, Chiragræ & Gonagræ methodica curatio. Ibidem, 1621, *in*-8.

Cantilenæ intellectuales de Phœnice redivivô. Romæ, 1622, *in*-12. *Rostochii*, 1623, *in*-12. En François, Paris, 1758, *in*-12.

Ulisses, hoc est, sapientia seu intelligentia. Francofurti, 1624, *in*-8.

Subtilis allegoria super secreta Chymiæ. Ibidem, 1677, *in*-4, dans le *Musæum Hermeticum*.

Arcana arcanissima, id est, Hieroglyphica Ægyptio-Græca. in-4.

MAYERNE (Théodore TURQUET DE) naquit près de Geneve le 28 Septembre 1573; *de Beze* fut son parrein. *Louis Turquet de Mayerne*, son pere, se fit connoître par une Histoire générale d'Espagne en deux volumes *in-folio*, & par un Ouvrage intitulé: *Monarchie Aristo-Démocratique*, qui fut défendu en France. Sa mere, *Louise le Masson*, étoit fille d'*Antoine*, Trésorier des Troupes de François I & de Henri II en Piémont.

Dès qu'il eut achevé son cours d'Humanités dans sa patrie, on l'envoya à Heidelberg où il commença celui de Médecine; mais la réputation de la Faculté de Montpellier l'ayant attiré dans les Ecoles de cette ville, il s'y fit inscrire en 1592, y fut reçu Bachelier en 1596, & Docteur le 20 Février 1597. D'abord après sa promotion, il vint à Paris où il se fit connoître si avantageusement, qu'en l'année 1600, on jetta les yeux sur lui pour être Médecin du Duc de Rohan, que le Roi Henri IV envoyoit à la diete de Spire. Il y suivit cet Ambassadeur & ne revint à Paris qu'en 1602; mais comme avant son départ il avoit obtenu l'agrément d'une charge de Médecin du Roi par quartier, il se prévalut du privilege attaché à cette place pour se répandre dans la Capitale. Protégé par *Ribbitz*, Sieur de la Riviere, son compatriote & Médecin ordinaire de Henri IV, il s'avisa d'ouvrir un Cours de leçons publiques pour les jeunes Chirurgiens & Apothicaires. Cette démarche déplut à la Faculté de Paris; mais ce qui lui déplut davantage, ce fut de voir que *Mayerne* approuvoit, louoit & employoit dans sa pratique les remedes chymiques, pour lesquels cette Compagnie avoit alors une aversion si marquée. Un de ses Membres fit paroître contre lui un écrit anonyme, où il étoit assez mal traité. Il y répondit par un Ouvrage, où il ne traitoit pas mieux la Faculté, & cet Ouvrage fut imprimé à Paris, sous le nom de la Rochelle. Voici le titre qu'il porte:

Apologia in qua videre est, inviolatis Hippocratis & Galeni legibus, remedia chymicè præparata tutò usurpari posse. Rupellæ, 1603, *in*-8.

Jean Riolan le pere se chargea de réfuter cette Apologie, & il le fit avec tant de feu, que *Mayerne* fut brouillé plus que jamais avec les Médecins de la Faculté. *Gui Patin* en parle ainsi dans la VIIIe. Lettre du premier volume « Comme » il se piquoit d'être grand Chymiste, il eut querelle avec quelques-uns des nôtres, » d'où vint qu'on fit un Décret de ne jamais consulter avec lui. De cette querelle » provint une Apologie dudit Théodore Mayerne Turquet, de laquelle il n'est » non plus l'auteur que vous ni moi. Deux Docteurs de notre Compagnie y tra-

» vaillerent, Séguin, notre Ancien, qui a toujours protégé les charlatans, & son » beau-frere Akakia: ce qu'ils avoient fait en dépit de quelques-uns de nos An» ciens qui étoient d'honnêtes gens, & qui tâchoient avec fort bon dessein que » les Chymistes & les charlatans ne se missent ici en crédit, pour vendre leur » fumée aux Badaux de Paris. »

Le Décret, dont parle *Gui Patin*, est vif & violent: on est surpris que la Faculté de Paris ait pu se porter à un pareil excès. Mais un corps nombreux est quelquefois susceptible de préjugé; & celui qu'il avoit alors contre l'Antimoine & les préparations chymiques, étoit passé en opinion fondée sur le bien public. Ce fut en conséquence de cette opinion, que *Paul Rénéaulme*, Médecin de Blois, dut promettre par écrit à la Faculté de ne plus employer à l'avenir les remedes qui lui avoient réussi dans sa pratique. Sa déclaration est du 23 Février 1607. *Pierre Paulmier*, plus opiniâtre sans doute que *Rénéaulme* & par-là jugé plus coupable que lui, fut chassé, en 1608, de la Faculté de Paris, dont il étoit Membre. On voudroit pouvoir excuser de pareils procédés. Tout ce que l'on peut dire là dessus, c'est que la Faculté, toujours ennemie des nouveautés, tint quelquefois trop fortement à l'ancienne doctrine, & qu'il fallut du tems pour que les yeux s'ouvrissent à la lumiere que les préjugés empêchoient de percer; mais ces préjugés partoient d'un bon principe, car ils dérivoient en partie de l'inflexible sévérité de cette Compagnie contre tout ce qui a l'air de charlatanisme; & les Chymistes étoient regardés alors sous ce point de vue. C'est sur ce principe que la Faculté se fonda pour lancer contre *Mayerne* le Décret conçu en ces termes: *Collegium Medicorum in Academia Parisiensi legitimè congregatum, auditâ renunciatione Censorum quibus demandata erat provincia examinandi Apologiam sub nomine Mayerni Turqueti editam, ipsam unanimi consensu damnat, tanquam famosum libellum, mendacibus conviciis & impudentibus calumniis refertum, quæ nonnisi ab homine imperito, impudenti, temulento & furioso profiteri potuerunt. Ipsum Turquetum indignum judicat, qui usquam Medicinam faciat, propter temeritatem, impudentiam & veræ Medicinæ ignorationem. Omnes verò Medicos, qui ubique gentium & locorum Medicinam exercent, hortatur ut ipsum Turquetum, similiaque hominum & opinionum portenta, à se suisque finibus arceant, & in Hippocratis ac Galeni doctrinâ constanter permaneant; & prohibuit ne quis ex hoc Medicorum Parisiensium ordine, cum Turqueto, eique similibus, medica consilia ineat; qui secus fecerit, scholæ ornamentis & Academiæ privilegiis privabitur, & de Regentium numero expungetur. Datum Lutetiæ in scholis superioribus, die 5 Decembris, annô salutis* 1603.

Il paroit que *Mayerne* méprisa ce Décret. En renonçant aux Cours de Chymie & de Pharmacie, il continua d'exercer la Médecine dans Paris & d'employer hautement les remedes chymiques; il entreprit même de solliciter la place de premier Médecin du Roi, qui étoit devenue vacante, en 1609, par la mort d'*André du Laurens.* On prétend qu'Henri IV étoit assez déterminé à lui accorder sa demande, quoiqu'il fût Protestant, si la Reine, poussée par le Cardinal du Perron, ne l'eût pas empêché: mais *Astruc* prétend que ce fait n'est ni vrai, ni vraisemblable, & qu'il n'y a que *Minutoli,* Professeur de Geneve, qui l'ait avancé sans en donner aucune preuve.

Une circonſtance de la vie de *Mayerne* dont tout le monde convient, parce qu'elle fut le commencement de ſa fortune, c'eſt qu'un Seigneur Anglois, malade, étant venu à Paris en 1607 pour ſe faire traiter, ſe mit entre les mains de ce Médecin qui eut le bonheur de le guérir. Ce Seigneur reconnoiſſant l'engagea à faire un voyage en Angleterre, où il fut ſi bien accueilli, qu'il eut l'honneur d'être préſenté à Jacques I qui le goûta. Mais *Mayerne*, ne trouvant rien de ſolide dans l'eſtime qu'on lui témoignoit, revint en France reprendre ſon emploi de Médecin par quartier, qu'il exerça juſqu'en 1611. Ce fut en cette année que Jacques I, Roi d'Angleterre, l'appella ſolemnellement pour être ſon premier Médecin; l'Ambaſſadeur de ce Prince le demanda ſur des Lettres Patentes ſcellées du grand ſceau du Royaume. *Mayerne* s'empreſſa d'aller occuper ce poſte, & il le remplit avec tant d'honneur & de diſtinction, qu'il devint le favori du Roi. Après la mort de Jacques, il fut revêtu de la même charge auprès de Charles I, ſon fils, & il la conſerva juſqu'à la fin tragique de ce Prince en 1649.

Ce Médecin a joui d'une réputation conſtante en Angleterre juſqu'à la fin de ſa vie, & il y a fait une fortune conſidérable. Parmi les marques d'honneur qu'il y reçut, on doit compter ſon aggrégation aux Facultés de Médecine de deux Univerſités du Royaume, Oxford & Cambridge, qui l'admirent d'un conſentement unanime au nombre de leurs Docteurs.

Sa premiere femme, *Marguerite de Boetſlaer*, de la famille d'Aſperen, lui donna deux fils qui moururent avant lui. De ſa ſeconde, *Iſabelle Joachim*, il ne retint qu'une fille qu'il maria au Marquis de Montpeillan, petit fils du Maréchal Duc de la Force, laquelle mourut en couche à la Haye en 1661, ſans laiſſer de poſtérité. Pour *Mayerne*, il mourut quelques années auparavant; ce fut à Chelſea près de Londres, le 16 Mars 1655, âgé de 81 ans & demi.

Ce Médecin n'a rien fait imprimer que l'Apologie, dont on a parlé; mais il parut de ſon vivant une Lettre *De Gonorrheæ inveteratæ & carunculæ ac ulceris in meatu urinario curatione*, qui eſt de ſa façon. Elle fut publiée à Oppenheim en 1619, *in*-4, & à Francfort en 1627, *in*-4, avec les Lettres de *Guillaume Fabrice Hildan*. Après la mort de *Mayerne*, on imprima ſes autres Ouvrages que les Bibliographès annoncent ſous les titres ſuivans:

Medicinal counſels and advices. Londres, 1677, *in*-4. Comme la réputation, dont l'Auteur a joui, avoit déja fait rechercher ſes Conſultations, *Théophile Bonet* s'empreſſa d'en publier un Recueil Latin qui parut à Geneve, avec le Traité *De Arthritide*, en 1674, *in*-12, & à Londres en 1676, *in*-8.

De morbis internis præcipuè gravioribus & chronicis. Londini, 1690, *in*-8. *Auguſtæ Vindelicorum*, 1691, *in*-12, avec un Traité *De cura gravidarum* de la façon de *Mayerne*, qu'on trouva manuſcrit dans la Bibliotheque de *George-Jérôme Welſchius*. *Genevæ*, 1692, *in*-12.

Praxeos Mayernianæ ex Adverſariis, Conſiliis ac Epiſtolis ejus concinnatum ſyntagma alterum. Tractatus quatuor, continens, I de Febribus, II de morbis externis, III de Arthritide, IV de Lue Venerea. Londini, 1695, *in*-8.

Opera omnia Medica, complectentia Conſilia, Epiſtolas & Obſervationes, Pharmacopœam, variaſque medicamentorum formulas. Londini, 1700, 1703, *in-folio.* C'eſt le

Recueil le plus complet des Ouvrages de *Mayerne*; on le doit aux foins de *Joseph Browne.*

Le favant *Aftruc* a porté ce jugement fur les écrits de *Mayerne*, dans fes Mémoires pour fervir à l'Hiftoire de la Faculté de Montpellier: « La Théorie qui » regne dans ces Ouvrages, n'eft point bonne & ne mérite aucune attention; la » Pratique pourroit être plus utile par le grand nombre des remedes qu'on y pro» pofe, fi on pouvoit s'y fier. Ils font, pour la plupart, nouveaux, bizar» res, finguliers, & quoiqu'on en parle d'un ton de confiance, comme de » remedes excellens, ils font abfolument hors d'ufage dans la pratique. On trou» vera dans l'Hiftoire de la Médecine plus d'une réputation ufurpée, plus d'une » gloire légere, occafionnée par le préjugé des Grands, que les Ouvrages donnés » par des gens enivrés de leur fuccès, ont fait totalement tomber. » Cette cenfure n'eft pas auffi violente que le Décret porté contre *Mayerne*, en 1603, par la Faculté de Paris, mais elle eft bien auffi tranchante.

MAYNARD, (Pierre) Médecin de Vérone, donna au public, vers l'an 1518, deux Traités *De morbo Gallico*, dans lefquels il prétend que cette maladie a tiré fon origine de l'influence maligne des aftres. Il étoit du fyftême dominant dans le XVI fiecle, de faire entrer l'Aftrologie dans la Médecine. Fondé fur ce principe, *Maynard* affura encore que par une fuite de la conjonction favorable des aftres, la vérole finiroit fes ravages en 1584. La prédiction annonçoit un avenir trop avantageux, pour ne pas trouver des partifans; & comme ce Médecin étoit affuré qu'il n'exifteroit plus au tems qu'elle devoit avoir fon effet, il fe prévalut de tout ce qu'elle avoit d'impofant, pour fe faire confidérer de fes contemporains. Déja avancé en âge, lorfqu'il joua le rôle de prophete, il ne couroit aucun rifque d'être le témoin de la fauffeté de fes oracles. Il y a prefque deux fiecles que le tems fixé par *Maynard* eft écoulé, & la vérole fait encore les mêmes ravages, malgré les remedes puiffans qu'on oppofe à fes fureurs. Quand ceffera-t-elle de les exercer? Lorfque plufieurs générations auront été affez tempérantes pour ne point s'expofer à la contagion, & que le poifon gliffé dans les veines de ces victimes innocentes qui ont reçu cette maladie avec la vie, aura eu le tems de s'ufer par le défaut de reproduction.

MAYOW (Jean) naquit à Londres vers l'an 1645. Quoiqu'il eût étudié le Droit, qu'il eût même été reçu Docteur dans la Faculté d'Oxford le 5 Juillet 1670, il ne tira pas grand parti de la Jurifprudence, il fe diftingua davantage par la pratique de la Médecine qu'il exerça avec beaucoup de réputation, mais principalement à Bath où il fe rendoit pendant la faifon des Eaux. Ses talens lui ouvrirent l'entrée de la Société Royale de Londres le 30 Novembre 1678. Il ne fit qu'y paroître; car il mourut dans cette Capitale au mois de Septembre de l'année fuivante. *Mayow* n'a rien laiffé au public que les Traités compris dans le volume intitulé:

Tractatus quinque Phyfico-Medici, quorum primus agit de Sale Nitro & Spiritu Nitro-aëreô, fecundus de Refpiratione, tertius de Refpiratione fœtûs in utero & ovô, quartus de motu mufculari & fpiritibus animalibus, ultimus de Rachitide. Oxonii, 1669, 1674,

in-8. *Hagæ Comitis*, 1681, *in*-8. Ces Ouvrages ſont remplis de toutes les hypotheſes qui étoient ſi fort au goût des contemporains de l'Auteur ; on y trouve cependant pluſieurs remarques intéreſſantes ſur le méchaniſme de la reſpiration. *Mayow* ne regarde point le *Rakitis* comme une maladie ancienne ; il dit qu'elle ſe montra, vers l'an 1630, dans la partie occidentale de l'Angleterre, que delà elle s'étendit par tout le Royaume, & paſſa enſuite dans les pays étrangers. *Schelhammer* penſe tout autrement dans ſa Diſſertation *De morbis ætatum*, & il eſt tenté de croire que le Pere de la Médecine a connu le *Rakitis*. Le 26e. Aphoriſme de la troiſieme Section, & le 46e. de la ſixieme Section, ſont cités par certains Auteurs à l'appui du ſentiment de *Schelhammer*, mais, à ce qu'il paroit, aſſez gratuitement. C'eſt pourquoi *Gliſſon*, *Mayow* & tous les Médecins qui ont écrit après eux du *Rakitis*, aſſurent qu'il a pris naiſſance en Angleterre.

Les Traités du *Rakitis* & de la Reſpiration ont paru ſéparément à Oxford en 1668, *in*-8, & à Leyde en 1671, même format.

MAZERES, (Guillaume DE) Médecin du XIIIe. ſiecle, paroit avoir tiré ſon nom du lieu de ſa naiſſance dans le Pays de Foix. *Ranchin* n'en fait aucune mention, quoique, ſuivant *Aſtruc*, il eût été Docteur de la Faculté de Montpellier & qu'il y eût même enſeigné pendant long-tems. La preuve qu'il en donne, ſe tire d'une Bulle de l'an 1308, où le Pape Clément V regle le nombre des ſuffrages qu'il faut pour la Licence. *Habitâ*, dit-il, *ſuper his cum dilectis filiis Arnaldò de Villanova & Joanne de Aleſto, &c. . . . . plenâ deliberatione, & ab ipſis, necnon & à quodam Magiſtro Guillelmo de Mazero Phyſico, dum viveret, qui etiam longô tempore in ſtudio rexerat memorato, informatione receptâ, autoritate Apoſtolicâ ſtatuimus &c.* Les expreſſions de cette Bulle prouvent que *Guillaume de Mazeres* étoit mort au tems qu'elle fut publiée.

MAZILES, (Jean) natif de Beauvais en Picardie, étudia la Médecine à Montpellier en 1537 & 1538, & fut reçu Docteur en 1539. Il ſe retira peu de tems après dans ſa patrie, où il exerça ſa profeſſion avec tant de ſuccès, que le Cardinal Odet de Chatillon, Evêque de Beauvais, conçut de l'eſtime pour lui & le propoſa au Roi Henri II pour être Médecin des Enfans de France. *Maziles* le fut du Duc d'Alençon, auquel il étoit déja attaché depuis quelque tems, lorſqu'il devint premier Médecin de Catherine de Médicis, & enfin du Roi Charles IX, ſon ſecond fils, qui mourut au Château de Vincennes le 30 Mai 1574.

Pendant la maladie du Roi, ce Médecin ne négligea rien de tout ce qui pouvoit contribuer à ſa guériſon ; il parla même à ce Prince avec une vérité & une franchiſe qui partoient du grand attachement qu'il avoit à ſes devoirs. *Pierre de l'Eſtoille* lui a rendu là deſſus un témoignage fort avantageux dans les Mémoires manuſcrits qu'il a laiſſés, dont on a tiré le Journal du regne de Henri III, qui a été imprimé pluſieurs fois. » Le vendredi, dit cet Auteur, dont le Roi » Charles mourut le Dimanche enſuivant, ſur les deux heures après midi, » ayant fait appeller Maziles ſon premier Médecin, & ſe plaignant de grandes

» douleurs qu'il souffroit, lui demanda s'il n'étoit pas possible que lui & tant » d'autres Médecins qu'il avoit dans son Royaume, lui pussent donner quelqu'al» légement en son mal, *car je suis*, dit-il, *horriblement & cruellement tourmenté*; » à quoi Maziles répondit que tout ce qui dépendoit de leur Art, ils l'avoient » fait, & que même le jour de devant, tous ceux de la Faculté s'étoient assem» blés pour y donner remede: mais que pour en parler à la vérité, Dieu étoit le » grand & souverain Médecin en telles maladies, auquel il falloit recourir. *Je* » *crois*, dit le Roi, *que ce que vous me dites est vrai, & n'y sçavez autre chose. Tirez* » *moi ma custode* (mon rideau) *que j'essaye à reposer.* »

Ce discours de *Maziles* détruit absolument ce que *Gui Patin* a avancé sur son compte, savoir, que Catherine de Médicis vouloit le faire pendre *pour n'avoir fait voir le Roi malade par fameux Médecins de Paris.* Mais on vient de lire, d'après les Mémoires de *l'Estoille*, que *Maziles* dit au Roi que *tous ceux de la Faculté s'étoient assemblés pour y donner remede*; ce qui justifie ce Médecin de la négligence que *Patin* lui impute. *Chomel* le justifie de même dans son *Essai sur la Médecine en France*, où il dit que les Médecins appellés pour la maladie de Charles IX, furent *Simon Pietre & Nicolas le Grand*, Docteurs de la Faculté de Paris; il ajoute cependant que *la Reine vouloit faire punir le premier Médecin* (Maziles) *parce qu'il avoit trop tard appellé du secours.* Mais *Astruc* tait ces derniers mots de *Chomel*. Le Journal de *l'Estoille* ne parle que des Médecins assemblés quatre jours avant la mort du Roi, qui périt baigné dans son propre sang qui lui sortoit par les pores.

Après la mort de Charles IX, *Maziles* se retira à Beauvais, où il finit ses jours en 1578. A peine avoit-il fermé les yeux, que les mignons du Roi Henri III, sur l'avis qu'on leur donna que ce Médecin avoit vingt mille écus, firent députer un Maître des Requêtes pour fouiller en sa maison, ce qu'on fit en leur présence; mais on n'y trouva rien, ou au moins si peu d'argent, que le Roi l'ayant entendu, dit: *je suis bien aise qu'on soit éclairci, car j'ai tenu Maziles pour homme de bien, encore qu'il fût un peu huguenot.*

MAZINI, (Jean Baptiste) Professeur de Médecine en l'Université de Padoue & zélé partisan de la Secte Méchanique, mourut vers le milieu de ce siecle. Cet homme à paradoxes eut des idées singulieres sur l'action des médicamens & les fonctions animales. La figure des parties intégrantes des remedes & celle des canaux, dont les organes sont composés, font, selon lui, toute la différence des effets dans l'opération des premiers, & de la nature des liqueurs dans les sécrétions des seconds. Entraîné par le feu de son imagination, ce Médecin poussa si loin son systême, qu'il en déduisit la théorie qui fait la base de la plupart des Ouvrages suivans:

Mechanices morborum Pars I. Brixiæ, 1723, *in*-4. *Pars II. Ibidem*, 1725, *in*-4. *Pars III. Ibidem*, 1727, *in*-4. Les trois parties ensemble ont été imprimées à Paris en 1731, *in*-4, & à Offenbach en 1732, même format.

Mechanica medicamentorum. Brixiæ, 1734, *in*-4.

Conjecturæ de respiratione fœtûs. Ibidem, 1737, *in*-4. Les expériences sur lesquelles il appuie ses conjectures sur la respiration du fœtus dans le sein de la mere,

ſont marquées au coin de la plus grande incertitude, & ne prouvent conſéquemment rien contre le ſentiment commun des Phyſiologiſtes. Ce qu'il ajoute ſur les cauſes qui déterminent l'accouchement, n'a pas l'air de plus de vraiſemblance. Parmi ces cauſes, il établit pour principale le changement de la figure ſphérique de la matrice en figure oblongue, changement que le fœtus a déterminé lui-même par la différence de ſon attitude.

Inſtitutiones Medicinæ Mechanicæ. Brixiæ, 1739, *in*-4. Tous ces Traités ont paru enſemble ſous le titre d'*Opera omnia. Brixiæ*, 1743, *in*-4.

On a encore une Lettre, de la façon de *Mazini*, écrite en Italien & adreſſée à *Antoine Vallisnieri*, en date du 11 Novembre 1711, ſur l'épidémie contagieuſe du Bétail qui déſoloit le territoire de Breſce. On la trouve dans le Recueil imprimé à Veniſe en 1712, *in*-8, ſous le titre de *Teſoro di vari ſegreti e rimedi provati contra il male contagioſo di Buoi.*

MEAD (Richard) naquit le 2 Août 1673 à Stephey, petit village près de Londres. Son pere y exerçoit les fonctions de Miniſtre; mais la diſgrace qu'il eut d'être ſoupçonné d'avoir trempé dans quelque conſpiration contre la Cour, l'obligea à s'expatrier. Il paſſa en Hollande avec ſon fils, & le mit ſous la direction de *Grævius* qui lui enſeigna les Humanités à Utrecht. *Richard* fit auſſi ſon cours de Philoſophie dans cette ville, & delà il ſe rendit à Leyde, où il commença celui de Médecine, qu'il alla finir en Italie par la réception du bonnet de Docteur dans les Ecoles de Padoue. De retour en Angleterre l'an 1696, il exerça le grand Art de guérir avec un ſuccès qui décida de la réputation dont il jouit toute ſa vie. Comme il joignoit à la plus profonde théorie la pratique la plus brillante, la plus étendue & la plus heureuſe, l'Univerſité d'Oxford confirma les Lettres Patentes par leſquelles celle de Padoue rendoit témoignage de ſa promotion au Doctorat; le College des Médecins de Londres le reçut même dans ſon Corps, & la Société Royale de la même ville lui accorda une place parmi ſes Membres. Nommé Médecin du Roi George II, en 1727, il fut l'Eſculape de la Cour & de la ville: on aſſure que ſa profeſſion lui rapportoit par an près de cent mille livres, monnoie de France. Il pratiqua pendant cinquante ans, dont il paſſa la plus grande partie à obſerver le cours des maladies dans l'Hôpital de Saint Thomas; auſſi s'eſt-il acquis une réputation qui a porté ſon nom dans les pays étrangers, où il a été regardé non ſeulement pour un excellent Médecin, mais encore pour un habile Littérateur. Il mourut le 16 Février 1754, âgé de 80 ans, & laiſſa une magnifique collection de Livres, de Médailles & de Monumens antiques. Le Catalogue des choſes précieuſes qu'il avoit dans ſon Cabinet en ces deux derniers genres, fut imprimé à Londres en 1755, *in*-8, ſous le titre de *Muſæum*, *ſive*, *Catalogus Nummorum*, *veteris ævi Monumentorum ac Gemmarum.*

Né avec des mœurs douces, une ame noble & délicate, *Méad* ſe fit des amis, & il en avoit à la Cour, dans les Lettres & même parmi ſes Confreres; *Boerhaave* & *Freind* étoient de ce nombre. Un ſeul trait fait ſon éloge. Le Docteur *Wigan*, Auteur de la vie de *Freind*, ne fait mention que fort légerement de cette anecdote intéreſſante; c'eſt pourquoi je vais rendre ce qu'en a dit l'Abbé *Ladvocat*

dans son Dictionnaire Historique portatif: « *Freind* ayant assisté au Parlement,
» en 1722, comme Membre du Bourg de Launceston, il s'éleva avec force contre
» le Ministere. Cette conduite le fit accuser de haute trahison, & renfermer au
» mois de Mars à la Tour de Londres. Environ six mois après, le Ministre tomba
» malade & envoya chercher *Méad*, habile Médecin, intime ami de *Freind*. *Méad*
» après s'être mis au fait de la maladie, dit au Ministre qu'il lui répondoit de sa
» guérison, mais qu'il ne lui donneroit pas seulement un verre d'eau, que *Freind*
» son ami ne fût sorti de la Tour. Le Ministre, quelques jours après, voyant
» sa maladie augmentée, fit supplier le Roi d'accorder la liberté à *Freind*. L'ordre
» expédié, le malade crut que *Méad* alloit ordonner ce qui convenoit à son état;
» mais le Médecin ne voulut rien faire que son ami ne fût élargi. Après cet
» élargissement, *Méad* traita le Ministre & lui procura en peu de tems une gué-
» rison parfaite. Le soir même, il porta à *Freind* environ cinq mille guinées,
» qu'il avoit reçues pour honoraire en traitant les malades de son ami pendant
» sa prison, & l'obligea de recevoir cette somme, quoiqu'il eût pu la retenir lé-
» gitimement, étant le fruit de ses peines. » Quelle grandeur dans cette action pour obtenir la liberté de *Freind!* Mais il faut vivre dans un pays comme l'Angleterre, pour oser l'entreprendre. Quelle confiance du Ministre malade envers *Méad!* Mais il falloit avoir les talens de ce Médecin pour la mériter. Quel désintéressement de conduite envers un ami qu'on a rendu à lui-même & au public! Mais c'est l'ouvrage du sentiment, & par malheur, il est trop rare parmi les hommes de notre profession.

La généreuse bienfaisance de *Méad* n'avoit point de bornes. Sa table, ouverte aux Gens de Lettres & de mérite, réunissoit la délicatesse de celle des financiers & les plaisirs de celle des hommes sages. Sa Bibliotheque, aussi riche que bien choisie, étoit autant pour le public que pour lui; il étoit même le premier à offrir ses lumieres & ses richesses littéraires. Le zele, dont il brûloit pour les progrès des Sciences, lui fit souvent faire d'utiles démarches pour déterrer le savoir caché & secourir les talens indigens. Plein de reconnoissance pour ceux qui s'étoient distingués dans la Médecine, il voulut contribuer à l'immortalité de son compatriote *Harvée*, & fit faire à ses dépens la statue de ce grand Homme, qu'on plaça dans le College des Médecins de Londres. Bon citoyen, parce qu'il étoit ami de l'humanité, il engagea par ses conseils un Libraire, nommé *Guy*, à consacrer un bien immense à la fondation d'un nouvel Hôpital, qui est un des plus beaux ornemens & des plus utiles établissemens de la Capitale d'Angleterre. Mais il voulut contribuer par lui-même au soulagement des maux inséparables de notre nature; c'est par ses Ouvrages qu'il a rempli des vues aussi salutaires, & c'est encore par eux qu'il a donné de nouvelles preuves de son zele pour l'avancement des Lettres. Voici les titres sous lesquels ses Ecrits ont paru:

Mechanical account of poisons. Londres, 1702, 1711, 1747, *in*-8. Dublin, 1729, *in*-8. Le même en Latin, traduit par *Josué Nelson*, est intitulé: *Mechanica expositio venenorum. Lugduni Batavorum*, 1737, *in*-8. En Italien, 1744, *in*-4.

De imperio solis ac lunæ in corpora humana & morbis indè oriundis. Londini, 1704, 1746, *in*-8. Il établit un flux & un reflux dans l'air comme dans les eaux de la mer;

mer; il étend même si loin l'action du soleil & de la lune sur l'élément subtil qui nous environne, qu'il en déduit tous les maux que la diminution du poids de l'air peut occasionner aux hommes.

A short discourse concerning pestilential contagion. Londres, 1720, *in*-8. Cet Ouvrage fut imprimé six fois pendant le cours d'une seule année ; la derniere édition Angloise, qui est la neuvieme, est de 1744, *in*-8. Il y a aussi des éditions Latines, sous le titre de *Dissertatio de pestiferæ contagionis naturâ & remediis. Hagæ Comitis*, 1721, *in*-8. *Londini*, 1723, *in*-8. La peste de Marseille fut alors la raison pour laquelle on mit au jour une infinité de Traités sur la cure de cette maladie. Celui de *Méad* tient un rang distingué parmi eux, non seulement parce qu'il contient des remarques utiles à la pratique, mais encore à la police. Cet Auteur veut qu'on interdise tout commerce avec les pays infectés ou soupçonnés de l'être ; il déconseille d'allumer des feux en vue de purifier l'air, il condamne même la méthode de couvrir de chaux les corps des pestiférés qu'on enterre.

Oratio anniversaria Harveiana. Adjecta est Dissertatio de Nummis à Smyrnæis in Medicorum honorem percussis. Londini, 1724, *in*-4. *Leidæ*, 1725, *in*-8. *Gottingæ*, 1748, *in*-8. La plupart des Médailles, dont il est parlé dans cette Dissertation, ont été apportées de Smyrne par *Chishull.* On y voit les noms de quelques Médecins de la Secte d'*Erasistrate* & d'*Hérophile*, tels que *Xeuxis*, *Hicesius*, *Apollophanes*, *Jatrodorus*, *Jason Jasonis*, *Athenagoras*, *Sarapion*, *Pasicrates*, *Metrodorus Pasicratis*, *Hermogenes Triccæ.* Les revers de ces Médailles présentent l'empreinte & les symboles des Dieux de la Médecine, tels qu'on les remarque dans les Médailles Romaines des familles *Acilia*, *Junia*, *Claudia*, *Rubria*, &c.

De variolis & morbillis Liber. Londini, 1747, *in*-8, avec le Commentaire de *Rhazès* sur les mêmes maladies, traduit de l'Arabe en Latin. *Méad* dit, dans la Préface de ce Livre, qu'il est auteur de la méthode de purger dans la fievre secondaire de la petite vérole confluente ; il en avoit effectivement parlé au Docteur *Freind* avant que celui-ci mît au jour sa Lettre *De purgantibus in secunda Variolarum confluentium febre adhibendis.* La Lettre de *Freind* date de 1719, & la premiere observation de *Méad* de 1708 ; il l'avoit faite dans l'Hôpital de Saint Thomas.

Dissertation on the Scurvy. Londres, 1749, *in*-8. En François, Paris, la même année, *in*-8. Il y décrit le Scorbut qui désola la Flotte de l'Amiral Anson.

Medica sacra, sive, de morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur Commentarius. Londini, 1749, *in*-8. *Amstelædami*, 1749, *in*-8. Il s'étend, avec beaucoup de liberté, sur les maladies les plus remarquables, dont il est fait mention dans les Livres Saints ; telles sont celle de Job, la Lepre, celles des Rois Saül, Joram, Ezéchias, Nabuchodonosor, les démoniaques, les lunatiques, la femme aux flux de sang, &c. : mais il ne s'agit que de lire la préface qui est à la tête de cet Ouvrage, pour se convaincre que les sentimens de l'Auteur ne s'accordent point toujours avec ceux de l'Eglise Romaine.

Monita & præcepta Medica. Londini, 1751, *in*-8. *Hamburgi*, 1752, *in* 8. *Lovanii*, 1755, *in*-12. *Parisiis*, 1757, *in*-12. En François, Paris, 1758, *in*-12, avec

un Discours Académique de *Kaau Boerhaave*, sur les qualités qui forment & perfectionnent les Médecins.

M. *Lorry*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, nous a procuré une édition Latine des Ouvrages du célebre *Méad*, qui vaut mieux que celle publiée à Gottingue en 1748, 1749, deux volumes *in*-8. L'édition de Paris est intitulée :

Opera ad Editiones Anglicas nuperrimas typis mandata. De Venenis. De Peste. De Variolis & Morbillis. De Imperio solis & lunæ in corpora humana. Oratio Harveiana. Dissertatio de Nummis Smyrnæis. Anglica interpretatus est. Parisiis, 1751, *in*-8, avec figures. On trouve, à la fin du volume, le Commentaire *De morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur.* Depuis, M. *Coste*, Médecin de l'Hôpital Militaire de Nancy, a donné une Traduction Françoise des Œuvres Physiques & Médicinales de *Méad*, qui a paru à Bouillon en 1774, deux volumes *in*-8, avec des notes intéressantes de la main de l'Editeur.

MEARA, (Dermutius DE) né dans le Comté de Tipperary en Irlande, étudia la Médecine à Oxford ; mais on doute s'il y prit le bonnet. Il exerça sa profession dans sa patrie, où il publia, au commencement du XVII siecle, un Ouvrage intitulé :

Pathologia hæreditaria generalis, *sive*, *de morbis hæreditariis Tractatus Spagyrico-Dogmaticus. Dublini*, 1619, *in*-8. *Londini*, 1665, *in*-8. *Amstelodami*, 1667, *in*-12.

Il ne faut pas confondre ce Médecin avec *Edmond de Meara*, autre Irlandois, dont *Lower* parle dans l'Epitre adressée à *Thomas Millington* & qui se trouve à la tête de son Traité du cœur. Comme *Lower* & *Willis* furent toujours unis par l'amitié la plus étroite, ils se prêtoient des secours mutuels pour composer leurs Ouvrages, & si l'un d'eux essuyoit quelque critique, l'autre prenoit son parti. Telle étoit la liaison entre ces deux hommes célebres, lorsqu'*Edmond de Meara* s'avisa d'attaquer le Traité des fievres de *Willis* par un Ecrit qui parut sous ce titre :

Examen Diatribæ Thomæ Willisii de Febribus, *cui accesserunt Historiæ aliquot Medicæ rariores. Londini*, 1664, *in*-8. *Amstelodami*, 1667, *in*-12. *Lower* ne tarda pas à prendre la défense de son ami qu'il vengea en 1665, en réfutant les objections de son adversaire. Encore plein d'animosité contre *Meara* en 1669, il l'épargna si peu dans l'Epitre Dédicatoire de son Traité du cœur qu'il mit au jour en cette année, qu'en parlant des ignorans qui se plaisent à retarder les progrès des Arts par des critiques mal fondées, il en fait le portrait suivant : *Inter quos*, *summæ proterviæ & stuporis* Meara *quidam Hybernus*, *cæteris omnibus palmam præripere videtur : cui*, *imperito ipsi*, *alios scire quicquam dolet ; id quod scripta ab illo*, *utcunque sub larvato titulo* Conlonis Cassinii *nuper edita*, *convitiorum non minùs quàm errorum plena palam faciunt. Verùm ista omitto*, *quia ea in parte si cum illo certandum esset*, *non tàm esset mihi in arenam quàm in sterquilinium descendendum*, *ubi contractas sordes victoria non compenset.* Ce trait n'a rien de flatteur.

MÉDECINE (LA) est une Science fondée sur la connoissance des choses salutaires & nuisibles, au moyen de laquelle le Médecin travaille à conserver la vie & la santé, ou à rétablir la derniere par l'usage des remedes conve-

bables. Conserver aux hommes la santé, soit en prévenant, soit en guérissant les maladies, c'est le devoir du Médecin; tout le monde en convient. Le mortel capable de rendre ce service important à ceux qui ont recours à lui, honore son état, &, suivant le langage de la Grece, il peut s'asseoir, à juste titre, entre les fils d'Apollon. On ne parvient cependant à mériter cette distinction qu'avec beaucoup de peines & de travail; car quelque soient les idées du vulgaire, les personnes instruites n'ignorent point combien il est difficile d'acquérir le degré de connoissance nécessaire pour exercer la Médecine avec succès. Le chemin qui conduit, je ne dis pas à la perfection, mais à une intelligence convenable dans l'Art de guérir, est rempli de difficultés presque insurmontables. Nous sommes entourés d'incertitudes qui nous cachent souvent la nature de la santé & le caractere des maladies; leurs causes relatives sont enveloppées d'une obscurité qu'il est bien difficile de dissiper parfaitement: mais le fût-elle un jour, la connoissance suffisante de la vertu des remedes nous manqueroit encore pour faire face à tous les cas possibles. D'ailleurs, chaque partie de la Médecine est d'une étendue supérieure à la capacité de l'esprit humain; il est impossible d'en pénétrer tous les replis & d'y voir la Nature à découvert; cependant le parfait Médecin devroit posséder toutes les parties de son Art

Ce tableau des imperfections de la Médecine ne paroit guere propre à ranimer la confiance chancelante du public qui se pique de philosopher sur toutes les connoissances humaines. Il se prévaudra des aveux qu'on vient de faire; mais comme ils ne dégradent point la Médecine de sa dignité, tout ce qu'on en pourra conclure contre elle, n'aura rien de bien difficile à résoudre. Partons d'un point, dont tout le monde est d'accord. La Science de la Médecine est celle de la Nature qu'aucun homme n'a su encore pénétrer parfaitement, lors même qu'elle se montre à nud, qu'il la touche de ses doigts & la voit de ses yeux: & l'on voudroit que le Médecin ne trouvât rien de douteux, rien d'incertain, rien d'impossible dans les recherches qu'il fait pour parvenir à déchirer le voile dont la Nature se couvre dans l'état de la santé, mais dont elle s'enveloppe au lit du malade. On voudroit aujourd'hui que le Médecin fût sûr dans ses procédés & ses jugemens, qu'il guérît toujours ceux qui s'adressent à lui, c'est-à-dire, qu'il fût maître des événemens, & de la Nature même dont il n'est que le Ministre. Le Médecin n'est point un homme impeccable; il peut faire des fautes dans l'exercice de sa profession, & celui qui en fait le moins, doit être le plus estimé. Mais comme l'Art de guérir ne s'est perfectionné qu'avec le tems, & qu'il doit plus à l'expérience de tous les siecles qu'au raisonnement de chaque particulier, cet Art n'a point de fondement plus solide que le résultat de toutes ces expériences. C'est de ce fonds précieux que le Médecin tire ses conséquences dans la cure des maladies; il marchera même dans cette route épineuse avec d'autant plus de sûreté, qu'il connoîtra mieux le principe sur lequel il doit former ses indications. La Médecine a cela de commun avec la Politique & l'Art de la Guerre, qu'elle depend, comme ces deux Sciences, du talent de tirer les conséquences avec le plus de justesse qu'il est possible, & de celui de bien faire ses combinaisons; c'est à l'esprit d'observation & à la maniere de voir les choses, qu'elles sont redevables de la réussite de leurs procédés.

On réclamera peut-être contre ma comparaiſon ; elle paſſera pour un paradoxe auprès de ceux qui ne voudront pas ſe donner la peine de l'approfondir. Mais ſi l'on prend celle de réfléchir ſur les cauſes d'où partent les ſuccès & les fautes du Politique, du Guerrier & du Médecin, on verra que ces trois perſonnes, qui different ſi eſſentiellement l'une de l'autre par l'objet qu'elles ont en vue, ſe ſervent preſque des mêmes moyens pour le remplir. Je ne connois aucun Ouvrage où cette matiere ſoit mieux diſcutée, que dans le *Traité de l'expérience en général, & en particulier dans l'Art de guérir*, par M. *George Zimmermann* ; c'eſt pourquoi je profite de ce que dit cet Auteur, pour confirmer la propoſition que j'ai avancée. „ Sans l'eſprit d'obſervation, „ le Politique manque toujours ſon but. Jamais il ne s'élevera à la théorie du „ bonheur des Etats entiers ou des ſociétés civiles, ſi les obſervations les plus „ juſtes n'en ont pas profondément gravé dans ſon eſprit le caractere, les „ moyens, les obſtacles, les cauſes & les ſuites de ces mêmes obſtacles. Con„ noître tout ce qui peut arriver à l'infini dans un Etat, ſavoir l'art d'en main„ tenir le bien-être, de s'oppoſer aux obſtacles directs, ou indirects, d'obvier „ à ſes maux internes, de faire ceſſer ceux qui ſe ſont manifeſtés, de les pal„ lier & de les couvrir, s'ils ſont incurables, & ſur-tout ſavoir ſaiſir le tems, „ la meſure & la force des remedes, tout cela demande une pénétration „ au deſſus du Politique ordinaire qui ne fait que ce que ſes prédéceſſeurs „ ont fait. Si l'Homme d'Etat ne connoît le ſort & le foible du cœur hu„ main, plutôt d'après de juſtes analyſes que par des hypotheſes établies ſur „ les paſſions mal conçues & mal connues, jamais il ne devinera les deſſeins „ des autres & n'en tournera les vues à ſes propres deſſeins ; il ignorera tou„ jours ce qui ſe doit & ſe peut faire publiquement, ſecretement ; il employera „ plutôt de vils artifices que d'adroites manœuvres ; il verra, touchera tout „ à faux, fera tout mal ou à demi, & méconnoîtra par-tout le vrai eſ„ prit des intérêts du peuple. „ Changez la ſcene & l'Acteur, vous retrouverez le Médecin dans ce Diſcours. Ecoutons encore *Zimmermann* ſur l'Art de la guerre.

„ C'eſt ſur l'art de bien voir & promptement qu'un Général d'armée fonde „ tout ſon bonheur. Pour faire des marches adroites, il faut qu'il remarque „ d'abord tous les avantages & les déſavantages du pays ; qu'il combine en„ ſemble le tems, les lieux, ſon monde, ſes vivres & ſon ennemi également „ enviſagé dans les mêmes circonſtances. S'il faut aſſeoir ſon camp, choiſir un „ lieu convenable pour attaquer l'ennemi, la connoiſſance des moindres dé„ tails lui devient ſi eſſentielle, qu'un buiſſon, un foſſé, un ruiſſeau décide „ ſouvent de ſa perte ou de ſa victoire. Non ſeulement il a ſon armée à „ commander, il faut encore éclairer les marches, les fauſſes routes ; connoître „ les embûches de l'ennemi : une démarche impoſante aſſure ſon ſuccès. S'il „ manque un coup d'œil au fort de la mêlée, ſon armée eſt en déroute. Au „ milieu de ces difficultés, il doit cependant voir tout d'un œil calme & „ tranquille. C'eſt ſon œil attentif qui va triompher, ou de l'ennemi, ou „ de ſon propre malheur. On a vu dans combien de circonſtances ce coup

„ d'œil de maître a décidé d'une victoire & du ſort d'un Etat. „ Mettez le Médecin & le malade en lieu & place du Général d'armée & de ſon ennemi, vous verrez la même néceſſité d'attentions, de combinaiſons, d'activité, & ſur-tout l'importance du coup d'œil dans le premier comme dans le ſecond. *Zimmermann* paſſe enſuite à ce qui regarde le Médecin.

„ La ſcience eſt la clef avec laquelle un Médecin pénetre dans l'intérieur „ de la Nature. Le Médecin ſavant connoît d'avance le pays où il va entrer; au lieu que l'empirique ignore même les routes qui y conduiſent. L'un va „ voir à découvert le ſein de la Nature, l'autre ne ſait même ce qu'il va „ chercher.

„ Mais il n'eſt rien de plus avantageux pour éclairer l'eſprit de l'Obſervateur que la connoiſſance hiſtorique de la Médecine. On entend par-là ce que „ les meilleurs Obſervateurs, & ſur-tout Hippocrate, nous ont laiſſé ſur la „ théorie des ſignes & des ſymptômes par leſquels on comprend que telle maladie eſt celle-là, & non pas une autre. Cette connoiſſance, jointe aux autres principes, inſtruira donc toujours le Médecin ſur les phénomenes des „ maladies, ſur leur liaiſon, ſur leur dépendance, autant qu'il en a beſoin „ pour juger par-là des cauſes qu'il s'agit de déterminer dans les cas poſſibles. Il „ verra par ce moyen la *phyſionomie* de chaque maladie, qu'il n'appercevra pas immédiatement à la vérité par les yeux du corps, mais par ceux de l'eſprit. „

S'il eſt vrai que dans la Politique, l'Art de la guerre & la Médecine il s'agit de voir & de bien voir pour parvenir à ſes fins, on ſent aſſez que les conſéquences que l'eſprit le plus philoſophique tirera de ce qu'il a vu, ne ſeront pas toujours exemptes de ces conjectures qui peuvent être démenties par l'événement dans les cas, où la complication, l'intrigue, la variété des circonſtances ſont capables d'en impoſer à l'homme même le plus attentif. C'eſt dans ce ſens que la Médecine eſt une véritable Phyſique, remplie comme la Phyſique elle-même d'opinions conjecturales, ſur-tout dans la Théorie; mais la Pratique marche d'un pas plus aſſuré, car les regles qui la dirigent, & la plupart des principes d'où ces regles ſont déduites, peuvent ſouffrir l'examen le plus rigoureux, ſans perdre de leur évidence. Ces paroles d'*Hippocrate*, qui ſont à la tête de ſes Aphoriſmes : *l'Art eſt long, la vie eſt courte, l'occaſion rapide, l'expérience dangereuſe, le jugement difficile*, annoncent moins l'incertitude de la Médecine, que les difficultés qui en accompagnent la pratique; & delà, celui qui ſait remplir tous les devoirs de cette profeſſion, doit être d'autant plus eſtimé, qu'il a plus d'obſtacles à ſurmonter pour parvenir à ſon but, c'eſt-à-dire, la guériſon des malades.

Le public regarde cependant la Médecine comme une choſe fort aiſée à pratiquer; il croit qu'il ne s'agit que de ſe meubler la tête d'un tas de formules, qu'on applique le mieux que l'on peut aux différentes circonſtances des maladies; & il le croit d'autant plus fermement, qu'il voit des gens réuſſir dans la cure des maux qui attaquent l'humanité, ſans ſuivre d'autres regles que celles que leur preſcrit un répertoire de remedes qu'ils ont hérité de leurs ancêtres. C'eſt ainſi que la Médecine, de tous les Arts le plus important, a ſeule le privilege d'attirer la confiance à quiconque s'en mêle. Il ſuffit d'afficher quelques talens en Médecine, pour avoir droit & juriſdiction ſur la vie des hommes; peu importe quel ſoit d'ail-

leurs le caractere des personnes qui se rendent officieuses par leurs conseils, ou qu'un vil intérêt porte à vendre des remedes que la prétendue universalité de leurs vertus fait rechercher avec empressement. Les personnes de la premiere classe agissent de bonne foi, mais sans connoissance; celles de la seconde jouent différens rôles. Les uns se parent d'une apparence de zele pour le bien du public, à qui ils distribuent des spécifiques plus capables d'enrichir les mystérieux auteurs de ces remedes, que de guérir les malades. Fussent-ils même ces spécifiques autant vrais & bons, qu'ils sont pour la plupart faux & nuisibles, il n'est point d'une ame honnête, noble & humaine de faire trafic d'un médicament utile. Les autres, montés sur des trétaux ou parcourant les carrefours, font un commerce encore plus vil des drogues qu'ils préconisent par des harangues étudiées, que le peuple va toujours écouter en foule. L'éloquence & la parure de l'Orateur en imposent à la multitude.

Quoique la sagesse du Gouvernement dans tous les Etats policés ait prit des mesures pour arrêter les suites dangereuses d'une confiance si inconsidérée, le particulier n'en est guere moins disposé à se livrer au premier Charlatan qui se vante d'avoir quelque remede. La foiblesse des malades & l'impatience de guérir, sont les causes de cette excessive crédulité:

Fingunt se cuncti Medicos, Idiota, Sacerdos,
Judæus, Monachus, Histrio, Rasor, Anus.

Autant la folie differe de la raison, autant les Empiriques different des vrais Médecins. Ces gens, qui n'ont fait aucune étude de la Médecine ou qui n'en ont appris que les termes les plus communs, tranchent hardiment du Docteur; & comme ils font un vil métier de l'Art le plus noble, ils ne s'attachent qu'à l'avantage qu'ils en peuvent tirer, & vont même jusqu'à dire: puisque le peuple veut être notre dupe, qu'il le soit. Mais cette maxime, autant contraire à la probité qu'à la charité chrétienne, n'auroit jamais été pratiquée de nos jours, si la sottise des hommes n'y avoit donné lieu. Un Médecin qui a de quoi satisfaire un malade raisonnable sera quitté, s'il ne contrefait le Charlatan ou le Devin; & qui lui préférera-t-on? Un misérable qui ne sait ordinairement ni lire, ni écrire, & qu'on va chercher au loin pour apprendre de lui, à l'aspect d'un verre d'urine, des nouvelles d'une maladie à laquelle il ne connoîtroit rien, quand il auroit le malade sous les yeux. En parlant ici du vulgaire qui a recours à ces misérables Charlatans, on n'entend pas toujours la lie du peuple. Le peuple ou le vulgaire à qui ces reproches s'adressent, est répandu dans toutes les conditions, & fait ordinairement le grand nombre dans quelque société que ce soit. Il arrive même, je ne sais par quelle fatalité, que des gens qui ont d'ailleurs du bon sens & de la pénétration, semblent dépourvus d'intelligence, quand il s'agit de la vie & de la santé. Philosophes, lorsqu'ils se portent bien, mais peuple dans la maladie, ils ont recours à quiconque se mêle de donner des conseils ou des remedes, avec le même empressement que le dernier des idiots. Mais tranchons sur cette matiere: c'est déclamer contre des erreurs, dont tout le monde convient par moment, & dont la multitude ne se corrigera jamais. Un seul moyen est capable d'extirper la race

de ces imposteurs qui courent le monde, sous le nom de Charlatans; c'est celui qu'a employé le Roi de Prusse regnant. Il a ordonné d'arrêter & de punir, comme contrebandiers, tous ceux qui se mêlent de l'Art de guérir, sans avoir un titre pour l'exercer. Puisse cette loi si sage être en vigueur dans les autres Etats policés.

Je me presse de tirer le rideau sur tout ce qui tient à la charlatanerie, dont je n'aurois pas même dit le mot, si les dangers auxquels les hommes s'exposent, ne m'eussent fait un devoir d'élever la voix: je reviens à ce qui regarde la Médecine. Nous n'aurions aucun besoin de cette Science, nous jouirions perpétuellement de la vie comme de la santé, si les parties, dont nos corps sont composés, pouvoient toujours subsister dans leur état naturel, & faire les fonctions auxquelles le Créateur les a destinées. Mais il n'est point de moment qui n'apporte dans nos corps quelque altération sensible ou insensible; & toute merveilleuse qu'en soit la composition, ils sont enfin sujets à être détruits. La loi indispensable qui impose la nécessité de mourir, a de tout tems fait gémir l'Humanité; & les hommes, entraînés par le penchant naturel qui les porte à veiller à leur conservation, se sont attachés depuis le commencement du monde au discernement des choses qui sont utiles pour l'entretien de la vie & de la santé, d'avec celles qui peuvent détruire l'une & l'autre. Ils ont particulierement fait leurs efforts pour se garantir des dernieres; mais ayant remarqué que nonobstant toutes leurs précautions, ils étoient quelquefois surpris, & qu'il ne dépendoit pas toujours d'eux d'éviter les causes des maladies, la derniere ressource a été de prendre garde de bien près à la conduite que tenoient ceux qui étoient tombés malades. Voyant donc que ceux qui mouroient, avoient fait, sembloit-il, telle ou telle faute qui pouvoit avoir rendu la maladie mortelle; & au contraire, que ceux qui guérissoient, s'étoient conduits dans leur maladie de telle ou telle maniere, & s'étoient servis de certaines choses, dont ils n'usoient pas en santé & auxquelles on pouvoit attribuer leur guérison; ils ont évité dans la suite ce qui leur avoit paru nuire aux premiers, & essayé sur d'autres personnes, en de semblables maladies, les mêmes choses qui leur avoient semblé apporter du soulagement aux derniers. C'est proprement le résultat & la pratique de ces observations qu'on a d'abord appellé du nom de *Médecine*. Purement naturelle dans son principe, elle a commencé dès qu'il y a eu des hommes, elle a été ensuite en usage parmi toutes les nations: aussi l'on peut dire avec *Pline*, que s'il y a eu des peuples qui se soient passés de Médecins, ils n'ont point été pour cela sans Médecine. En effet, la Médecine est de même date que les maladies, car on a cherché à s'en délivrer dès qu'on les a senties; or les maladies sont presque aussi anciennes que le monde, puisqu'elles sont la suite & la punition du péché d'Adam.

Au commencement, chacun se mêloit de donner des conseils aux malades, & l'on a été fort long-tems avant que l'Art de guérir fût une profession particuliere. Quelquefois les malades, fatigués de l'inutilité de ces avis & encouragés par la douleur, sortoient de l'inaction & cherchoient du soulagement dans des remedes inconnus. Si par hazard, ou par un concours de circonstances favorables, les expédiens auxquels ils avoient eu recours, avoient produit un effet salutaire, l'observation qu'ils en firent, jetta les premiers fondemens de cet Art, dont l'Univers-

entier tira dans la suite de si grands avantages. Celui qui avoit fait ainsi quelque expérience sur soi-même où sur autrui, la réitéroit en semblables occasions & la communiquoit à ses amis ou à ses voisins. Nous apprenons d'*Hérodote* que les Babyloniens en usoient encore de la sorte de son tems, c'est-à-dire, dans le XXXVIe. siecle du monde. Les Babyloniens, dit-il, font porter les malades dans les places publiques, (car ils ne se servent point de Médecins) afin que les passans qui les voient ou qui ont eu une maladie semblable à la leur, ou qui en ont vu quelqu'un malade, leur donnent des conseils & les encouragent à pratiquer ce qu'eux-mêmes ou d'autres ont pratiqué avec succès en de semblables occasions. *Hérodote* ajoute qu'il n'étoit permis à personne de passer auprès des malades, sans s'informer de leur maladie. Cette loi subsista encore plusieurs siecles après en Assyrie, & même chez les Lusitaniens & les habitans des Asturies.

La Médecine, après avoir fait ce second pas chez les Babyloniens & les Chaldéens, ces anciens fondateurs de presque toutes les Sciences, passa en Egypte, & sortit, entre les mains de ses industrieux habitans, de l'état d'imperfection dans lequel elle avoit langui pendant tant de siecles Les Egyptiens sentirent que cet Art ne pouvoit faire des progrès rapides, qu'autant qu'on se mettroit en devoir de former un dépôt d'expériences, auquel on auroit recours dans les occasions. A cet effet, ils couvrirent les murs de leurs Temples de descriptions de maladies & de recettes, afin d'en conserver la mémoire, & de donner l'aisance d'y voir ce qui avoit le mieux réussi dans des cas semblables. Ils chargerent ensuite des particuliers du soin des malades; mais leurs Prêtres, plus instruits sans doute que le reste de la nation par l'examen qu'ils pouvoient faire tous les jours des descriptions tracées sur les Tableaux du Temple, ne manquerent pas de s'emparer du département de la Médecine, qu'ils rendirent d'autant plus respectable aux yeux du peuple, qu'ils y firent entrer quantité de cérémonies religieuses. Ces Prêtres furent les premiers Médecins de profession; ils établirent plus d'ordre dans l'exercice de la Médecine, & les expériences qui s'étoient faites auparavant sans exactitude, qui n'avoient même été que négligemment rédigées, prirent dès lors une forme plus commode & plus avantageuse à l'application qu'on pouvoit en faire à des cas semblables.

Cependant les hommes ne tarderent point à être convaincus que l'observation des maladies & la recherche des remedes ne suffisoient pas pour perfectionner la Médecine, avec une rapidité proportionnée au besoin qu'ils en avoient. Les Grecs sur-tout, qui par leur liaison avec les Egyptiens tirerent d'eux les premieres connoissances de la Médecine, sentirent que la Logique étoit nécessaire pour avancer les progrès d'un Art, dont ils ne pouvoient se passer; mais ce ne fut qu'avec le tems qu'ils en vinrent-là. Le premier Médecin connu de la Grece, *Esculape*, mérita dans Epidaure les honneurs divins, pour avoir enchéri sur les connoissances & sur l'habileté de ses prédécesseurs; tout l'avantage qu'il eut sur eux, c'est qu'il exerça un peu moins grossierement la Médecine qui n'étoit encore que dans les mains du peuple. Les *Asclépiades* plus instruits se l'approprierent entierement, par l'adresse avec laquelle ils renfermerent cet Art dans le Temple de leur pere commun, où les malades étoient obligés de se rendre, & d'attendre la réponse du Dieu au milieu des cérémonies religieuses que ses descendans mortels avoient inventées,

pour

pour masquer les secours qu'ils donnoient eux-mêmes à ces malades. L'imposture triompha pour un tems ; mais enfin les Philosophes désabuserent le peuple, & se chargerent d'exercer la Médecine auprès du lit des malades, avec plus de vérité & moins de faste. *Celse* les regarde comme les vrais fondateurs de l'Art. On sent assez que cette révolution n'a pu se faire sans trouble ; car les Prêtres d'*Esculape*, piqués de voir leur fourberie démasquée, chercherent à faire valoir leurs talens, en attirant dans leur parti les plus habiles des Philosophes. Ceux qu'ils n'avoient pu gagner, formerent une ligue soutenue par l'émulation, & la jalousie qu'ils conçurent contre les premiers, contribua aux progrès d'un Art dans lequel les uns & les autres vouloient se surpasser. Leur plan n'étoit pas mal arrangé ; il ne s'agissoit que d'éviter les fausses routes. Ils commencerent par avoir recours plus que jamais à la raison, dont ils avoient reconnu long-tems auparavant l'importance dans la distinction & la cure des maladies ; mais l'empressement qu'ils eurent d'accélérer les progrès de l'Art, leur ferma les yeux sur la nécessité de l'observation. Ils préférerent les conjectures rapides de l'imagination à la lenteur de l'expérience, & ils séparerent follement deux choses qu'il falloit faire marcher de pair, la Théorie & les Faits. Qu'en arriva-t-il ? C'est que sans égard pour la vérité & pour la sûreté de la Pratique, ils établirent la Médecine sur des spéculations spécieuses, mais fausses ; fort subtiles, mais peu solides. Ils aimerent mieux donner l'essor à leur imagination, que d'assujettir le jugement à la juste appréciation des faits. Delà vint que l'éloquence des Rhéteurs & les sophismes des Philosophes purent séduire pendant quelque tems l'esprit de ceux qui étoient en santé, mais ils ne purent tenir contre les gémissemens des malades. L'art de préconiser la méthode n'en prévenoit pas les suites fatales ; après qu'on avoit démontré que le malade devoit guérir, il ne laissoit pas de mourir.

A travers les fautes que commirent les Philosophes, en abusant du raisonnement, il s'échappa cependant quelques rayons de lumiere qui éclairerent l'Art ; & personne n'en profita plus qu'*Hippocrate*, parce que personne n'en tira meilleur parti que lui, pour répandre du jour sur l'observation dont il faisoit tant de cas. Quoiqu'il n'ait pas été le fondateur de la Médecine, il mérita d'en être appellé le pere, parce qu'il lui procura, par ses travaux, les avantages d'une naissance toute nouvelle. Les heureux succès qui couronnerent l'étroite union du raisonnement à l'expérience, rendirent la Philosophie utile à la Médecine, & la Médecine à la Philosophie ; c'est par les principes lumineux qu'il tira de cette union, qu'*Hippocrate* devint le premier vrai Medecin. En réunissant au génie le plus pénétrant une érudition solide & la prudence la plus consommée, il devint encore le Médecin le plus grand, & celui qui sera l'objet de l'admiration de tous les siecles.

L'insuffisance de la raison dans la Médecine n'étonnera point ceux qui considerent les choses avec impartialité. Depuis *Hippocrate*, il s'est heureusement trouvé beaucoup d'hommes d'un mérite supérieur, qui ont démontré la nécessité de l'expérience & du raisonnement, les grands effets de leur conspiration au même but, la force de ces deux bras réunis, & la foiblesse de l'un & de l'autre, lorsqu'ils sont séparés. Comme la santé & les maladies sont des effets nécessaires de plusieurs causes particulieres, dont les actions se réunissent pour les produire, l'action de ces causes ne deviendra jamais le sujet d'une démonstration

géométrique, à moins que l'eſſence & les propriétés de chacune en particulier ne ſoient connues, & qu'on n'ait déduit, de cette comparaiſon, les propriétés & les forces réſultantes de leur mêlange. Or, l'eſſence & les propriétés de chacune ne ſe manifeſtent que par leurs effets; c'eſt par les effets ſeuls que nous pouvons juger des cauſes : la connoiſſance des effets doit donc précéder en nous le raiſonnement. Mais qui peut aſſurer un Médecin, de quelque profondeur de jugement qu'il ſoit doué, qu'un effet eſt l'entiere & pleine opération de telle ou telle cauſe ? Pour en venir-là, il faudroit diſtinguer & comparer une infinité de circonſtances pour la plupart ſi déliées, qu'elles échappent à toute la ſagacité de l'Obſervateur. D'ailleurs, telle eſt la variété prodigieuſe des maladies, tel eſt le nombre des ſymptômes de chacune d'elles, que la courte durée de la vie, la foibleſſe de notre eſprit & de nos ſens, les difficultés que nous avons à ſurmonter, les erreurs dont nous ſommes capables, & les diſtractions auxquelles nous ſommes expoſés, ne nous permettent jamais de raſſembler aſſez de faits pour fonder une théorie générale, un ſyſtême qui puiſſe s'étendre à tout & nous diriger dans la Pratique.

Quoi faire dans cet embarras de circonſtances qui ſemblent s'oppoſer à ce qu'il y ait jamais de vrais Médecins ? Chacun ſe tiendra-t-il au meilleur parti qu'il peut tirer de ſes recherches, de ſes obſervations, de ſon raiſonnement ? Non. Comme la Médecine a tiré ſes plus grands avantages de l'érudition, & qu'elle n'a fait des progrès nulle part, qu'à proportion qu'on a ſu réunir aux connoiſſances des autres, celles que l'on avoit acquiſes ſoi-même ; il s'enſuit qu'il faut remonter aux premieres ſources & paſſer d'âge en âge juſqu'à nous, pour recueillir les richeſſes que nos prédéceſſeurs ont amaſſées par l'obſervation. Ce fut l'érudition qui forma la Médecine en Grece ; auſſi cet Art reſta toujours imparfait dans les provinces où les Ecrits des Grecs ne furent pas connus, & il eſt encore dans ſon enfance, par-tout où l'érudition n'a pas porté ſon flambeau. S'il eſt donc vrai, comme on n'en peut douter, que la Médecine n'eût jamais été un Art réduit en principes, ſans les Ecrits que nous ont laiſſé les Médecins dont le ſavoir a intéreſſé la poſtérité reconnoiſſante, il n'eſt point de moyen plus court & plus sûr pour ſe perfectionner dans cet Art, que de ſe remplir des connoiſſances des autres, de conſulter les vivans & les morts, de feuilleter les Ouvrages des Anciens, de s'enrichir des découvertes des Modernes, & de ſe faire de la vérité une regle invariable & ſacrée. Comme on ne doit rien craindre davantage que de contracter des préjugés dangereux, il ne faut point puiſer dans toutes ſortes de ſources ; il y en a d'impures, de troubles & d'empoiſonnées qu'on doit éviter ſoigneuſement. Avoir beaucoup lu, ce n'eſt pas toujours être ſavant ; on ne le devient qu'en ſe rendant propre, par la réflexion, ce qu'on a lu. On ne croit point en Médecine ce qu'on s'efforce de croire par la ſimple perſuaſion d'autrui, mais ſeulement ce qu'on voit clairement & nettement, & dont on eſt convaincu par ſa propre perſuaſion. Avec cette maniere de voir & de croire, l'expérience de tous les ſiecles ne ſera plus une maîtreſſe abuſive, parce qu'alors elle nous apprendra réellement par la bouche de toutes les nations & par les archives de tous les tems, ce qu'il y aura de vrai & d'utile dans tous les cas.

C'eſt ainſi qu'il eſt poſſible à un homme de ſurmonter les obſtacles, dont la multitude ſeroit capable de l'arrêter dans l'étude & la pratique de la Médecine; avec ce ſecours, il eſt en état de ſe faire un plan, & de marcher d'un pas aſſuré dans les routes épineuſes qui conduiſent au vrai. Il ne s'agit que de s'attacher aux meilleurs modeles; car les Ouvrages de Médecine, comme tous les autres, contiennent des erreurs à côté des plus grandes vérités. Le Médecin ſe formera ſur ces modeles, & mépriſera la foule obſcure des Auteurs ſyſtématiques, pour ne s'inſtruire qu'avec ceux qui ont ſuivi la Nature, qui l'ont peinte telle qu'elle eſt, qui avoient trop d'honneur pour appuyer une Théorie favorite par des faits imaginés, qui ſe ſont laiſſés conduire par la vérité, qui n'ont cherché qu'elle, & que des vues intéreſſées n'engagerent jamais à altérer les événemens, ſoit en y ajoutant, ſoit en retranchant la moindre circonſtance. Voilà les fontaines ſacrées dans leſquelles il ne deſcendra jamais trop ſouvent; voilà les Hommes qui lui frayeront le chemin à l'immortalité. Ces Hommes ne ſont point des êtres de raiſon; depuis que la Médecine eſt réduite en principes, tel a été le bonheur du monde, qu'elle n'a jamais ceſſé d'en produire. Elle ne faiſoit que de naître dans l'ordre des Sciences, lorſqu'*Hippocrate* parut & malgré l'éloignement des tems, elle eſt encore toute brillante des lumieres qu'elle a reçues de cet Homme admirable. *Hippocrate* eſt l'étoile polaire de la Médecine; & c'eſt pour ne l'avoir jamais perdue de vue, que tant de grands Hommes ont mérité la place diſtinguée qu'ils occupent dans les Faſtes de notre Art.

Ecoutons encore une fois le ſavant *Zimmermann*, de qui j'ai tiré différens morceaux épars dans cet Article, & voyons ce qu'il penſe ſur la doctrine d'*Hippocrate* ſi généralement ſuivie aujourd'hui. « J'entends quelquefois de prétendus beaux eſprits dire, avec un ton railleur, que la Médecine eſt encore » aujourd'hui ce qu'elle étoit du tems d'Hippocrate, & que les Médecins les » mieux inſtruits ne ſavent que ce qu'il ſavoit. Hippocrate a ſans contredit été » le premier bon Obſervateur de la Nature que nous connoiſſions; & ſes Ou» vrages ſont même regardés, par M. d'Alembert, comme le plus beau & le plus » grand monument de la connoiſſance que les Anciens avoient de la Nature. » Si donc Hippocrate a vu la Nature comme on devoit la voir, nous ne pou» vons la voir aujourd'hui que comme lui; ou il faudroit que la Nature ne » fût plus la même. Il eſt ainſi bien des circonſtances où nous ne ſommes pas » plus habiles que lui, parce que cela n'eſt pas poſſible. Qu'il ſeroit à ſouhaiter » que ces ſots railleurs fiſſent, avec raiſon, à tous les Médecins le reproche » de n'en pas ſavoir plus qu'Hippocrate! » Il faut cependant remarquer que la maſſe des connoiſſances étant montée plus haut aujourd'hui que du tems de ce grand Homme, c'eſt être à certains égards plus inſtruit que lui, que de réunir les découvertes des Modernes à celles des Anciens.

Quoique l'Art de guérir ait tiré ſon origine de la néceſſité, cette mere féconde de tant d'inventions utiles; quoique le hazard ait contribué à l'enrichir de quantité de remedes, & que l'expérience jointe au raiſonnement y ait mis le comble de la perfection; tout cela ne doit point exclure le concours de la Providence, de qui les premiers hommes ont reçu le précieux don de la Médecine. Les Livres ſaints atteſtent cette vérité; toute l'Antiquité païenne a même été dans la croyance que

les Dieux étoient les auteurs de l'Art de guérir. Suivant *Cicéron*, cet Art a été consacré à l'invention des Dieux immortels, c'est-à-dire, qu'on l'a regardé comme quelque chose de sacré, pour avoir été inventé par les Dieux. L'Auteur du Livre intitulé : *L'Introduction*, piece que l'on trouve parmi les Œuvres de *Galien*, nous apprend que les Grecs attribuoient l'invention des Arts aux fils des Dieux, ou à quelques-uns de leurs proches parens qui avoient été instruits par eux. Mais quittons la Fable pour nous arrêter à des preuves & plus sûres & plus convaincantes. Il est dit dans le Livre de l'Ecclésiastique, au Chapitre 38e. que *c'est le Très-Haut qui a produit de la terre tout ce qui guérit; & l'homme sage n'en aura point d'éloignement*; mais il s'en servira dans le besoin. *Dieu a fait connoître aux hommes la vertu des plantes; le Très-Haut leur a donné la science, afin qu'ils l'honorent dans ses merveilles. Donnez lieu au Médecin*, appellez-le pour vous traiter : *car c'est le Seigneur qui l'a créé; qu'il ne vous quitte donc point, parce que son Art vous est nécessaire.*

Les peuples qui ont été privés de la connoissance du vrai Dieu, n'ont été portés à donner cours aux fables que l'Antiquité a débitées sur l'invention de la Médecine, que parce qu'ils ont senti, d'une part, que l'origine d'une Science aussi importante ne pouvoit partir que de la bienfaisance de leurs Dieux, & que de l'autre, il falloit être de la classe de ces hommes que les Dieux ont comblés de leurs faveurs, pour mettre à profit les connoissances qu'ils leur avoient communiquées. Delà vint que les Poëtes célébrerent *Apollon* comme le Dieu de la Médecine, à qui ils donnerent encore le nom d'*Horus*, fils d'*Isis*. Delà vint aussi que l'Antiquité païenne multiplia le nombre des Auteurs de cette Science, en regardant comme tels ceux qui s'y étoient le plus distingués. Eschyle attribue la découverte de la Médecine à *Prométhée*; Pline & Eustate au Centaure *Chiron*; d'autres à *Apis* Egyptien; Virgile à *Esculape*; Diodore de Sicile à *Isis*; les Tyriens à *Agenor*. Quoiqu'il y ait long-tems que l'Histoire a apprécié ces commencemens fabuleux de la Médecine à leur juste valeur, elle n'a pas laissé d'en tirer une preuve qui fait connoître combien l'Antiquité a eu de vénération pour cette Science, & qui démontre, en même tems, que la découverte des moyens de guérison ne doit pas être rapportée à un seul pays & à un seul homme. La Mythologie a certainement un fonds historique; mais comme il est fort défiguré par la variété des fables, la tradition qui étoit en vogue dans ces tems si reculés, ne nous donne que des lumieres fort imparfaites sur le premier âge de la Médecine.

MÉDECINE en Europe jusqu'à la renaissance des Lettres. (Introduction & Etat de la) Ce fut des Grecs que les Romains apprirent à mieux connoître la Médecine qu'ils avoient si long-tems méprisée; mais personne ne la mit plus en honneur parmi eux que *Galien*, qui joignit à une érudition extraordinaire l'esprit le plus vif & le plus inventif. Il savoit à fonds la Philosophie Péripatéticienne & tous les systêmes de l'Antiquité : outre cela, il étoit vraiment éloquent. Jamais Médecin n'eut un génie plus vaste & plus fin que lui, & l'on ne peut voir sans étonnement qu'il ait su réunir en lui seul, & en un seul systême, tout ce que la Médecine avoit connu jusqu'à son tems. Il est vrai que la pure doctrine d'*Hippocrate* y est quelquefois noyée dans des subtilités minutieuses, néanmoins *Galien* suivoit

Hippocrate dans sa pratique, préférablement à tous les Médecins. Le ton qu'il donna à sa profession & les succès qui la couronnerent entre ses mains, lui mériterent les distinctions dont Marc Aurele & Lucius Verus l'ont honoré. Sous les autres Empereurs Romains, on vit encore quantité de Médecins qui furent récompensés par des titres avantageux, de grandes charges, des privileges, & sur-tout par l'estime particuliere qu'on fit de leurs talens; mais ce qui releva davantage l'Art qu'ils exerçoient, c'est que le Sacerdoce ne l'honora pas avec moins d'attention & même de prédilection.

Dès l'origine du Christianisme, les Peres de l'Eglise crurent qu'il seroit honteux pour la Religion, que les Païens surpassassent les Chrétiens en érudition, & ils ne tarderent point à s'appercevoir que les Belles-Lettres étoient d'un grand secours pour les progrès de l'Evangile. La Foi, en étendant les limites de son empire, porta le précieux trésor de la science chez les peuples qu'elle éclaira; & bientôt, dans toutes les Eglises un peu considérables, des Evêques pleins de zele & de lumieres établirent des Ecoles, non seulement pour enseigner la Religion, mais encore pour apprendre à la jeunesse les Lettres, les Langues & les Sciences. On ne craint pas même d'avancer qu'on y étudioit la Médecine; elle étoit censée si utile & si nécessaire à l'humanité, qu'elle faisoit partie des connoissances qui s'acquéroient immédiatement après l'étude des Belles-Lettres, de la Philosophie & de la Physique. De tels commencemens promettoient beaucoup. Le goût des Sciences perçoit déja dans les parties les plus florissantes de l'Europe, & il y avoit des raisons qui engageoient à croire qu'il s'étendroit encore davantage; mais les guerres, les invasions des Barbares, les ravages qu'ils firent dans les différentes Provinces de l'Empire, l'arrivée des Goths dans les Gaules qu'ils désolerent pendant plus de deux siecles, jetterent les Sciences dans la plus grande langueur. On les chercheroit en vain dans l'Occident vers la fin du cinquieme siecle; le fer des Huns, des Vandales & des Goths les avoient fait disparoître. Il n'y eut pas même jusqu'à la Médecine, sur laquelle la barbarie de ces peuples n'ait étendu son empire. Au-lieu de ces grands Médecins de l'Antiquité, ceux du cinquieme siecle étoient à la vérité très-prompts à proposer des remedes, très-assidus à multiplier leurs visites; mais jamais d'accord entre eux, peu habiles à procurer du soulagement aux malades, auxquels ils nuisoient plutôt par l'excès de leurs bons offices, qu'ils ne leur étoient utiles. Tel fut alors le pitoyable état de la Médecine, que les fureurs de la guerre avoient reléguée dans les Cloîtres.

La barbarie de ces tems malheureux ne vint cependant point à bout de détruire absolument les Ecoles Episcopales. Elles se relevoient par intervalles, suivant l'étendue des lumieres & du zele des Evêques qui en prenoient soin ou les protégeoient; elles ont même subsisté de cette maniere jusqu'à l'établissement des Universités qui les ont remplacées. Dans le sixieme siecle, Paris avoit une Ecole florissante, dont Saint Germain fait mention; & l'on sait d'ailleurs qu'il y en avoit encore dans d'autres villes célebres, comme Bordeaux, Toulouse, Autun, Lyon, Rheims, Chartres, &c. C'est ainsi que les Gaules se distinguoient par la culture des Sciences; mais que pouvoient-elles ces Sciences dans un état ravagé par des guerres fréquentes? Effrayées & chassées de toutes parts, elles furent long-tems contraintes d'aller s'ensevelir dans les Cloîtres; la Médecine même n'eut pas

d'autre afyle : les Eccléfiaftiques & les Moines furent ainfi les feuls Médecins dans la plus grande partie de l'Europe, parce qu'il n'y avoit plus qu'eux qui étudiaffent, & ce défordre a duré long-tems.

Le huitieme fiecle étoit prefque à fa fin, lorfque les Sciences commencerent à fe relever & à reprendre une partie de leur ancien luftre fous le regne de Charlemagne. Ce Prince augmenta l'éclat de fes triomphes par la fageffe de fes établiffemens ; il fit revivre l'étude des Lettres, en infpirant le goût qu'il avoit pour elles. Les Ecoles Epifcopales & Monaftiques étoient dans le relâchement. Charlemagne effaya de les renouveller, en leur donnant de l'émulation ; & comme tout ce qui n'étoit pas Clerc, & fur-tout la Nobleffe, manquoit entierement d'éducation, il inftitua des Ecoles dans fon Palais &, pour ainfi dire, à fa fuite, afin d'exciter fes fujets à fecouer le joug de l'ignorance toujours fatale à un Etat. Il attira dans fon Empire, par tout ce qu'il y avoit de plus féduifant, les étrangers qui avoient quelque réputation de fcience, & il les mit à la tête des études qu'il vouloit favorifer. Mais ce ne fut que fur la fin de fes jours qu'il ordonna de faire étudier la Médecine aux jeunes gens ; comme il fentoit déja les infirmités de l'âge, elles lui rappellerent la néceffité & l'importance d'un Art qui fait au moins les adoucir.

De tous les pays de l'Occident, c'étoit l'Efpagne où la Médecine étoit mieux cultivée : on parloit même de Géométrie & de Chymie à la Cour des Rois Maures, & l'Ecole de Cordoue étoit regardée comme le centre des lumieres de l'Europe. Quelques Juifs pratiquoient la Médecine en France & en Allemagne ; mais c'étoit d'une Langue étrangere dont ils fe fervoient pour en exprimer les termes. L'émulation que donna la célébrité des Ecoles qu'on voyoit fleurir chez les Sarrafins ; l'infuffifance de l'enfeignement qui fe faifoit dans les Monafteres ; l'une & l'autre de ces raifons fit qu'on fongea enfin à la fondation des Univerfités. Celles d'Italie datent de la fin du huitieme fiecle, & celles d'Angleterre de la fin du neuvieme ; preuve certaine que les Sciences y étoient en honneur.

On a voulu faire remonter l'inftitution de l'Univerfité de Paris au regne de Charlemagne, fans doute par reconnoiffance de ce que ce Prince avoit fait pour les Beaux Arts ; mais ce n'eft plus un problême, tout le monde eft d'accord aujourd'hui que cette Académie ne fut fondée que long-tems après cette époque. Ses premiers inftituts furent dreffés fous Philippe-Augufte, quoiqu'il y ait apparence que ce fut fous le regne de Louis le jeune qu'elle prit naiffance, c'eft-à-dire, avant l'an 1180. Le nom d'Univerfité ne lui fut cependant donné que fous Saint Louis, dans le treizieme fiecle ; mais dès le douzieme, on y enfeigna le Droit Canon, la Philofophie, la Médecine & la Théologie. Suivant *Crevier*, dans fon Hiftoire de l'Univerfité de Paris, comme Ecole elle remonte à Alcuin & à Charlemagne ; comme Compagnie, on la voit fubfiftante en 1169. Son Chef, qui eft le Recteur, eft nommé dans le Diplôme de Philippe-Augufte de l'an 1200 ; les Procureurs des Nations en 1218 ; les Nations elles-mêmes en 1229 ; la Faculté de Théologie exiftoit en Corps diftinct & féparé l'an 1267, & les Facultés de Droit & de Médecine en 1281.

Ce qu'on vient de dire de l'Univerfité de Paris, ne doit pas faire croire qu'on ait voulu l'annoncer comme la plus ancienne de l'Europe ; on trouve de pareils établiffemens bien antérieurement à fa fondation. Nous avons déja

dit un mot de l'ancienneté des Univerſités d'Italie & d'Angleterre. Bologne, Padoue & Pavie avoient leurs Académies dès la fin du huitieme ſiecle ; Oxford & Cambridge en 895 ; Montpellier en 1196 ; Salamanque en 1200. Dans la ſuite des tems, comme la Médecine, ainſi que les autres Sciences, fut cultivée de toutes parts, on vit les fondations des Univerſités ſe ſuccéder rapidement les unes aux autres. On établit celle de Naples en 1224, celle de Toulouſe en 1233, celle de Bourges en 1236, celle de Vienne en Autriche en 1237, celle de Coimbre en 1290, celles de Rome & d'Avignon en 1303. L'utilité reconnue de ces Univerſités en fit multiplier le nombre ; à Pérouſe en 1307, à Orléans en 1312, à Ferrare en 1316, à Sienne en 1330, à Cahors en 1332, à Piſe en 1339, à Valladolid en 1346, à Heidelberg en la même année, à Prague en 1360, à Cracovie en 1361, à Upſal en 1376, à Erfort en 1392, à Angers en 1398. On remarque dans le ſiecle ſuivant la fondation de l'Univerſité de Turin en 1405, de celle de Leipſic & d'Aix en 1409, de Saint André en Ecoſſe en 1412, de Roſtock en 1419, de Louvain en 1426, de Poitiers en 1431, de Caen en 1437, de Bordeaux en 1441, de Gripſwald en 1456, de Florence, de Nantes & de Bâle en 1460, de Valence en 1470, d'Ingolſtadt, en 1472, de Mayence & de Tubingue en 1477, de Copenhague en 1478, d'Alcala de Hénarès en 1498, & de pluſieurs autres après le parfait rétabliſſement des Lettres. On fonda celle de Wittemberg en 1502, de Francfort ſur l'Oder en 1506, de Rheims en 1547, de Douay en 1552, de Leyde en 1575, d'Utrecht en 1636, de Hall en Saxe en 1694, de Gottingue en 1737, &c.

Mais revenons à la fondation de l'Univerſité de Paris. Je m'y arrêterai encore quelquefois, parce que c'eſt principalement dans cette ville que les Belges alloient étudier, avant que d'avoir des Ecoles publiques dans l'étendue de leur pays. Il eſt certain qu'on ne doit point regarder Charlemagne comme celui qui a immédiatement & directement établi cette Univerſité ; car les deſirs de ce Prince ſe bornerent à ériger dans ſon Royaume des Ecoles qui ne fuſſent ni Eccléſiaſtiques, ni Monaſtiques ; qui en euſſent les avantages ſans en avoir les inconvéniens ; qui fuſſent plus dépendantes de l'Etat & plus utiles aux citoyens pour qui il les deſtinoit. Ces Ecoles furent établies ſous le nom d'*Ecoles Palatines* ; mais apparemment qu'elles durerent peu ou qu'elles furent en trop petit nombre, puiſqu'en 829, pluſieurs Evêques demanderent à Louis le Débonnaire, & enſuite à Charles le Chauve, qu'à l'exemple de leur pere & aïeul Charlemagne, ils vouluſſent fonder des Ecoles dans les trois grandes villes du Royaume. Ces repréſentations eurent peu ou point d'effet, & ce ne fut que ſous les Rois de la troiſieme race que les Sciences ſortirent de l'état de langueur, dans lequel elles étoient tombées après la mort de Charlemagne. Les efforts de ce Prince pour les faire fleurir, n'avoient eu que des ſuccès de peu de durée ; les guerres civiles qui troublerent le regne de Louis le Débonnaire, ſon fils, ainſi que le regne des enfans de ce dernier ; les ravages que les irruptions des Normans firent en France ; tous ces malheurs replongerent la nation dans ſa premiere ignorance. La Médecine éprouva le même

fort : depuis le huitieme jusqu'au douzieme ſiecle, on ne trouve pas un ſeul Ouvrage fait par des Médecins Chrétiens, au-lieu qu'on en connoît beaucoup de la compoſition des Médecins Arabes.

Ce n'eſt pas que dans le neuvieme ſiecle, il n'y eût quelques Eccléſiaſtiques & quelques Religieux autant renommés par leur ſcience que par leur piété ; il y en eut même qui firent une étude particuliere de la Médecine & qui s'y diſtinguerent proportionnément à l'étendue des connoiſſances de ce tems : tels furent *Didon*, Abbé de Saint Pierre-le-vif à Sens, *Sigoald*, Abbé d'Epternac, *Bertaire*, Abbé du Mont-Caſſin. Mais dans le dixieme ſiecle, on parla davantage de quelques Ecoles Epiſcopales & Monaſtiques. *Abbon*, Abbé de Fleuri, enſeigna les Sciences ſacrées & profanes, & en particulier la Médecine. *Gerbert* fut un Médecin célebre de l'Ecole de Rheims ; il devint Archevêque de cette ville, & enfin Pape ſous le nom de Sylveſtre II. L'Abbaye de Fleuri & l'Ecole de Rheims n'étoient point les ſeules dans leſquelles on enſeignoit publiquement la Médecine ; on parle encore de l'Ecole de Chartres qu'on met au rang des plus célebres du dixieme ſiecle. *Fulbert*, un de ſes Evêques, ſavoit non ſeulement la Médecine, mais il l'avoit enſeignée avant que d'arriver à l'Epiſcopat. Le ſiecle ſuivant eſt remarquable par la réforme d'un grand nombre de Monaſteres & la fondation de pluſieurs Ordres Religieux : les choſes n'allerent cependant pas moins leur train par rapport à la Médecine ; cette Science utile au genre humain, ne l'étoit pas moins aux Maiſons Religieuſes, & il n'y en avoit pas une ſeule qui n'eût un Médecin titré, choiſi parmi les Moines, dont la pratique étoit fort répandue au dehors.

Vers la fin de l'onzieme ou le commencement du douzieme ſiecle, les Ecrits des Médecins Arabes ſe répandirent en Europe ; avant ce tems, l'Eſpagne ſeule les avoit eus preſque tous en ſa poſſeſſion. Faute d'Auteurs que l'on pût conſulter avec fruit, & dans leſquels on trouvât au moins quelques traces de l'ancienne Médecine, cette Science étoit ſi négligemment cultivée dans le public, qu'à peine elle méritoit ce nom. Dans notre continent, l'Art de guérir étoit entre les mains des Juifs, à l'exception de quelques ſecrets de vieilles femmes & de quelques traditions de remedes qui ſe conſervoient dans les familles. On n'en ſavoit pas davantage chez ceux qui n'étoient ni Moines, ni Eccléſiaſtiques. Mais les Croiſades publiées parmi les Princes Chrétiens, dès la fin de l'onzieme ſiecle, par le Pape Urbain II, & la part qu'y prit toute l'Europe que la nouveauté du projet avoit attirée, donnerent lieu à l'introduction des Livres Arabes dans cette partie du continent que nous habitons. On ſe mit bientôt à étudier les Ouvrages d'*Avicenne* & de *Méſué* qui avoient enchéri ſur les ſubtilités de *Galien*, & dont l'imagination l'emportant ſur l'eſprit, n'avoit ſouvent donné que des idées au-lieu de vérités utiles. On doit cependant convenir que les Auteurs Arabes ne ſe ſont pas toujours égarés ; on leur a en particulier l'obligation d'avoir rectifié la méthode de traiter les maladies aiguës, d'avoir inventé la Chymie, ſurbordonné la Pharmacie à la Médecine, & d'avoir répété ce qu'avoient dit les Grecs ſur la Théorie de l'Art & les principes fondamentaux de la Pratique. En étudiant les Ecrits des Médecins Arabes, on fit donc un pas

de

de plus vers les ſources d'où l'on pouvoit tirer les connoiſſances qui manquoient à la Médecine; mais faute de juſteſſe dans le diſcernement, faute d'être accoutumé à ſuivre l'expérience pour en recueillir les lumieres, le parti qu'on tira de ces Ecrits, ne fut rien moins qu'avantageux à l'Art que l'on cherchoit à perfectionner. Comme les Ouvrages Arabes ſe reſſentoient de la ſuperſtitieuſe crédulité de leurs Auteurs; comme la doctrine des Grecs n'y étoit pas toujours expoſée avec cette pureté qui fait encore tant d'honneur à l'ancienne Ecole; on ſe ſaiſit indifféremment du bon & du mauvais que l'on trouva dans ces Ouvrages, on alla même juſqu'à cette ſorte d'admiration qui retarde ſi fort les progrès des Sciences. En regardant les Ecrivains Arabes comme des Maîtres infaillibles & des hommes à qui rien n'avoit échappé dans l'étude de la Nature, on négligea l'Anatomie pour ne croire que leurs déciſions, on s'en rapporta uniquement à eux pour la connoiſſance des plantes, & l'on adopta tout ce qu'ils avoient avancé ſur les cauſes, les ſignes & la cure des maladies.

Tel qu'étoit alors le nombre des Ecoles en différens pays, la Médecine n'y fut point en meilleur état par l'acquiſition qu'on avoit faite des Ecrits Arabes. Comme il n'y avoit preſque en Europe que des Clercs ou des Moines qui étudiaſſent, & qu'il n'y avoit auſſi qu'eux qui fuſſent Phyſiciens, c'eſt-à-dire, Médecins, l'eſprit de recherches n'étoit point aſſez de leur goût, pour qu'ils s'appliquaſſent à vérifier ce que les autres avoient avancé. Dans la plupart des choſes, ils ne le pouvoient même pas; car leur état inſpiroit un parfait éloignement pour les diſſections, & la vie ſédentaire, à laquelle ils étoient aſſujettis, ne leur permettoit pas de courir au loin pour examiner les plantes par eux-mêmes. Bornés à ne connoître l'Art de guérir que par l'enſeignement de leurs Maîtres, ils n'en ſavoient point aſſez pour former des diſciples qui fuſſent en état de profiter de ce qu'il y avoit de bon dans les Ecrits des Arabes.

Parmi les plus renommés & les plus ſavans Phyſiciens de l'onzieme ſiecle, on trouve, en France, *Gilbert Maminot*, Chapelain & Médecin de Guillaume le Conquérant, & enſuite Evêque de Lilieux; *Pierre de Chartres*, éleve de *Fulbert* & par conſéquent de l'Ecole de Chartres, dont étoient auſſi ſortis *Hildier*, *Goisbert* & *Jean de Chartres* ſurnommé le ſourd, qui fut Médecin de Henri I, Roi de France. On remarque encore *Pierre de Blois*; *Roger*, Moine de la Croix-Saint-Leufroy; *Jean Joannelin* formé dans l'Abbaye de Saint Benigne de Dijon & depuis Abbé de Fecamp; *Raoul* ou *Radulphus de mala corona*, Moine de Saint Evrol & frere de Guillaume, Duc de Normandie. Parmi ceux du douzieme ſiecle, il eſt fait mention d'*Obizo* ou *Obiſon*, Médecin de Louis le gros & depuis Chanoine de Saint Victor; de *Pierre Lombard*, Chanoine de Chartres & Médecin de Louis VII; de *Gilles de Corbeil*, Chanoine de Paris & Médecin de Philippe-Auguſte; de *Rigord*, Religieux de Saint Denis, ſecond Médecin & Chapelain du même Prince. Tous ces Hommes ſortis des Cloîtres ſans épreuve, ſans degré, ſans licence, ſans autre titre que celui qu'ils ſe donnoient à eux-mêmes, devoient leur réputation à la recommandation du Chef des Ecoles Epiſcopales ou Abbatiales.

Ce n'eſt pas que dès lors on n'eût déja condamné l'uſage qui autoriſoit les Moines

& les Chanoines Réguliers à faire la profession d'Avocat & de Médecin pour gagner de l'argent. Le Concile général de Latran tenu sous Innocent II, en 1139, parle de cet usage comme d'un abus invétéré ; mais comme ce Concile ne fait mention que des Religieux profès, la Médecine n'a pas laissé de demeurer encore 300 ans entre les mains des Clercs. Il n'est point étonnant qu'elle y soit restée si long-tems, sur-tout en France, puisqu'il étoit défendu aux Médecins de se marier. On vouloit qu'un homme, engagé dans l'exercice de l'Art important de traiter les maladies, s'y livrât tout entier, & qu'il ne pût être distrait par les soins qu'entraînent, à leur suite, le ménage, l'éducation & l'établissement des enfans. Les Médecins qui vivoient avant la fondation de l'Université de Paris étoient Clercs par état ; d'autres l'étoient par choix, parce que la Cléricature, combinée avec la Médecine, leur ouvroit le chemin aux bénéfices & même aux premieres dignités de l'Eglise. La fondation de l'Université de Paris ne changea rien à la condition des Médecins de la Faculté ; comme la Compagnie, dont ils faisoient partie, fut d'abord toute Ecclésiastique, il leur fut défendu de se marier, & si quelques-uns d'entre eux n'entrerent pas dans le Clergé, ils garderent au moins le célibat. Les choses subsisterent sur ce pied jusqu'en 1452, que le Cardinal d'Estouteville apporta en France une Bulle par laquelle il étoit permis aux Médecins de se marier ; mais en abrogeant l'ancien statut qui excluoit de la Régence les mariés & même les bigames, quoique veufs, cette Bulle n'empêcha point que les Clercs continuassent de s'appliquer à la Médecine, & encore aujourd'hui ils sont reçus dans la Faculté. L'Histoire nous a transmis les noms de plusieurs Ecclésiastiques qui ont exercé la Médecine dans les premiers siecles qui se sont écoulés après l'établissement de l'Université de Paris. Dans le treizieme, on remarque *Dudon*, d'abord Curé & ensuite Médecin & Chapelain de Saint Louis ; *Robert de Provins* sous le même Roi, & *Robert de Douay*, Chanoine de Senlis, sous Marguerite de Provence, sa femme. Dans le quatorzieme siecle, *Jean de Guisco*, Chanoine de Nantes, Médecin de Charles V, dit le Sage ; *Gervais Chrétien* ou *Christiani*, Chanoine de Bayeux & de Paris, Médecin du même Prince ; *Albert le Riche*, Docteur de Paris & Archidiacre d'Arras, Médecin du Duc d'Orléans ; *Tabari*, Chanoine de Paris & Evêque de Terouane, Médecin du Roi Charles VI, dit le Bien-aimé. Enfin on trouve dans le quinzieme siecle, *Jean Avantaige*, Médecin de Philippe, Duc de Bourgogne & ensuite Evêque d'Amiens ; *Jacques Desparts*, Chanoine des Eglises de Tournay & de Paris, Médecin du même Duc, ainsi que de Charles VII, Roi de France ; *Henri Thibouft*, Chanoine & Pénitencier de l'Eglise de Paris ; *Michel de Colonia*, Chantre & Chanoine de la même Eglise, l'un & l'autre Docteur de la Faculté ; *Angelo Catto*, Médecin, Astrologue & Aumonier de Louis XI, & depuis Archevêque de Vienne, &c.

La Faculté de Paris vit ainsi plusieurs de ses Membres occuper des places distinguées dans l'Eglise, parce que cette Compagnie, d'abord toute Ecclésiastique comme l'Université, étoit composée de gens tirés du Clergé, où toute la science étoit autrefois concentrée. Ces hommes vertueux, savans & titrés formoient le Corps le plus respectable ; c'étoit un Sénat d'hommes illustres

conſtitués en dignités, Prêtres, Paſteurs, Chanoines, Grands-Chantres, Grands-Pénitenciers, Chanceliers, Evêques, dont quelques-uns furent Evêques de Paris, d'autres dans les Provinces, d'autres en Angleterre, d'autres enfin parvinrent au Cardinalat & même au Souverain Pontificat. De tels hommes honorerent la Profeſſion, l'éclairerent & la tirerent de l'empiriſme qui l'avoit couverte juſqu'alors ; ils donnerent de l'exiſtence à une Science qui n'en avoit que le nom ; ils la communiquerent ; ils eurent des diſciples qui renchérirent ſur les connoiſſances de leurs Maîtres & parvinrent enfin à donner à la Médecine une conſiſtence plus ferme & plus ſolide encore.

La Faculté de Paris, cette Compagnie reſpectable à tous égards, eſt née dans les Nations Académiques de l'Univerſité, incorporée &, pour ainſi dire, enclavée avec elles. Auſſi ancienne que l'Univerſité, elle a la même origine, mais elle s'en eſt ſéparée vers la fin du treizieme ſiecle, pour faire Corps à part. La forme de ſon gouvernement, la diſtinction des Nations dans la Faculté même, l'intrance pour l'élection du Doyen ; toutes ces formalités priſes de l'Univerſité & qui eurent lieu dans la Faculté juſqu'en 1565, prouvent bien ſon identité avec cette Compagnie primitive. L'Univerſité de Paris a été la mere de tant d'autres, les Ecoliers s'y rendoient en ſi grande foule de tous les pays de l'Europe, avant que le nombre des Académies fût auſſi conſidérable qu'il l'a été depuis, que je ne peux m'empêcher de jetter un moment les yeux ſur elle, en donnant une preuve de la célébrité dont elle jouiſſoit déja au commencement du treizieme ſiecle. *Jacques de Vitry*, qui vécut en 1228, qui étudia à Paris, & qui devint Cardinal & Légat du Saint Siege, dit, Chapitre VII de ſon Hiſtoire Occidentale : *Ex omnibus penè Europæ regionibus innumeri diſcendi causâ confluxerunt, ac tanta tamque varia Scholaſticorum multitudo & inter ſe, atque adeo cum civibus Pariſienſibus, turbas excitavit. Non ſolùm autem ratione diverſarum ſectarum vel occaſione diſputationum ſibi invicem adverſantes contradicebant Scholaſtici, ſed pro diverſitate regionum mutuò diſſidentes & detrahentes, multas contra ſe calumnias & opprobria impudenter proferebant. Anglicos potatores & caudatos affirmantes ; Francigenas ſuperbos, molles & muliebriter compoſitos aſſerentes ; Teutonicos furibundos & in conviviis ſuis obſcœnos dicebant ; Normannos autem inanes & glorioſos ; Pictavos proditores & fortunæ amicos ; hos autem qui de Burgundia erant, brutos & ſtultos ; Britones autem leves & vagos judicantes, Arturi mortem frequenter eis objiciebant ; Lombardos avaros, malitioſos & imbelles ; Romanos ſeditioſos, violentos & manus rodentes ; Siculos tirannos & crudeles ; Brabantios viros ſanguinum, incendiarios, rutarios & raptores ; Flandrenſes ſuperfluos, prodigos & commeſſationibus deditos, ac more butyri molles & remiſſos appellabant ; & propter ejuſmodi convicia de verbis ad verbum frequenter procedebant.* On ſeroit fâché de rendre en François une auſſi prodigieuſe quantité d'injures de toute eſpece ; & ſi l'on a cité ce paſſage, c'eſt uniquement pour prouver l'affluence des nations qui accouroient étudier à Paris. Mais il y avoit alors d'autres Univerſités célebres, où le concours des Ecoliers étoit preſque auſſi grand ; car celles d'Italie & d'Angleterre jouiſſoient depuis long-tems d'une réputation conſtante. Comme les jeunes gens aimoient à s'inſtruire dans les Sciences ſous différens Maîtres, ils paſſoient d'une Univerſité à une

autre, & grossissoient ainsi le nombre des Ecoliers qui se renouvelloit plus ou moins, suivant que le goût des études dominoit, & que l'état d'aisance des particuliers leur permettoit de supporter les fraix de voyage.

La ville de Montpellier, si renommée encore aujourd'hui par sa Faculté de Médecine, entroit aussi en concurrence avec les autres Universités. Dès l'an 1100, il y eut une Ecole dans cette ville, où l'on enseignoit l'Art de guérir; l'on y aspiroit même, dit le savant *Astruc*, à enseigner seuls, & l'on en obtenoit le droit exclusif des Guillaumes, Seigneurs de Montpellier, à force de sollicitations ou à prix d'argent. Mais comme ce monopole étoit contraire au bien de l'Ecole & à l'avantage de la ville, Guillaume, fils de Malthide, promit aux habitans, en 1180, par un titre public qui subsiste encore aujourd'hui, de ne plus se laisser induire par priere, argent ou sollicitation, à restraindre à peu de Médecins le droit d'enseigner dans l'Ecole de Montpellier, mais de permettre à tout le monde d'y faire des leçons, qui qu'on pût être & de quelque lieu que l'on vînt; à quoi il ordonne à son successeur de se conformer. Cette Ecole reçut bientôt après une forme fixe & certaine par la Bulle que le Cardinal Conrad, Evêque de Porto & de Sainte Rufine, Légat du Saint Siege en Languedoc contre les Albigeois, donna à Montpellier le XIV des Calendes de Septembre, c'est-à-dire, le 25 Août de l'an 1220. Par cette Bulle, on confirme aux Maîtres le droit d'enseigner la Médecine à Montpellier, on les autorise à examiner les Candidats qui voudront être reçus Maîtres, & si on les trouve capables d'enseigner, on leur enjoint de les renvoyer à l'Evêque de Maguelone, de qui ils en recevront la licence; on défend à ceux qui n'auront pas été promus à la Maîtrise en cette maniere, de faire aucune fonction, c'est-à-dire, qu'on érige l'Ecole de Montpellier en Faculté de Médecine.

Malgré le nombre d'Universités, dont l'établissement paroissoit si avantageux à la Médecine, l'état de cette Science fut très-languissant dans la plupart des Ecoles jusqu'environ le quinzieme siecle. Je ne dirai rien de la vigueur des études, à cette époque, dans l'Université de Louvain, ma bonne Mere; fondée par Jean IV, Duc de Brabant, elle n'eut d'Ecoles ouvertes que le 18 Août 1426, & de leçons publiques que le 2 Octobre de la même année. Mais je dirai en général, que dans la plus grande partie des Universités on se contentoit alors de lire les Ouvrages des Arabes; étudier la Médecine, c'étoit raisonner & agir suivant ce qu'ils avoient écrit sur cette Science. Comme s'il n'y eût plus eu d'animaux sur la terre pour en faire l'objet des recherches anatomiques, ni de plantes & de minéraux pour en éprouver les effets; comme si les malades n'eussent plus présenté de symptômes à observer, ni les maladies de causes à rechercher; comme si les hommes n'eussent point eu l'usage des sens pour voir par eux-mêmes, ni assez d'esprit & de jugement pour analyser ce que les autres avoient dit & s'assurer de la vérité par un examen mûr & réfléchi; en un mot, comme si la Nature n'eût plus existé pour la consulter elle-même, on se contenta de lire & de croire pieusement tout ce qu'on avoit appris par la lecture. Les Ouvrages des Arabes continuerent même d'être si fort au goût des Ecoles jusqu'au commencement du XVI siecle, que les Médecins ne firent autre chose que de les commenter,

ou d'écrire d'après les principes qu'ils en avoient empruntés. *Cornarius* nous a laissé le tableau de ce qui se passoit de son tems dans les Ecoles, c'est-à-dire, au commencement du XVIe. siecle. On lisoit, dit-il, & on expliquoit *Avicenne*, qui étoit regardé comme le Prince ou le plus excellent de tous les Médecins. On expliquoit *Rhasés*, sur-tout le neuvieme Livre de cet Auteur qui est dédié à Almansor, & l'on prétendoit y trouver tout ce qui peut regarder la maniere de guérir les maladies. On y citoit aussi des praticiens plus modernes, comme *Bertrucius*, *Gatinaria*, *Guainerius*, *Valescus* & un grand nombre d'autres; on comptoit sur-tout, entre les principaux, un certain *Arculanus* que d'autres appelloient *Herculanus*. Mais on ne faisoit pas plus d'attention aux Médecins Grecs que s'il n'y en avoit jamais eu, si ce n'est qu'il arrivât quelquefois que l'on citât *Hippocrate*, *Galien*, *Dioscoride*, & cela comme en passant. Les autres étoient entierement inconnus, & leurs Ecrits ne se trouvoient, ni en Grec, ni en Latin. On avoit seulement des Traductions Latines très-corrompues & très-barbares de quelques-uns des Ouvrages de *Galien*, que ceux, qui les possédoient dans leurs Bibliotheques, gardoient soigneusement comme quelque chose de fort précieux. Il ne paroissoit d'*Hippocrate* que quelques petits Livrets, comme celui des Aphorismes & des Pronostics, aussi mal traduits & aussi fautifs que les précédens. On lisoit dans les Ecoles quelques endroits de ces derniers Auteurs, lorsque les Princes Arabes étoient d'humeur à leur céder la place; mais cela n'arrivoit que rarement. Telle est l'idée que *Cornarius* a donnée de l'enseignement de la plupart des Ecoles de son siecle; on doit cependant en excepter celle de Paris, qui, long-tems avant cette époque, avoit établi une meilleure forme pour le cours des études. On lit dans l'Eloge historique de la Faculté de Médecine de Paris par M. *Hazon*, & dans l'Essai historique sur la Médecine en France par M. *Chomel*, que dès le milieu du douzieme siecle, suivant le premier, mais plus probablement dès le milieu du treizieme, suivant le second, elle avoit adopté des Auteurs qui étoient les seuls que l'on pouvoit lire dans ses Ecoles. A la tête de ceux que les Maîtres pouvoient interpréter & que leurs disciples devoient étudier, on voit *Hippocrate* & sur-tout les Traités qui lui ont acquis le plus de réputation, comme ses Aphorismes, les maladies aiguës, ses Pronostics, ses Epidémies. Suivent l'Introduction à l'Art abrégé de *Galien* par *Joannitius*; un Traité d'Anatomie de *Théophile*, observateur exact & fidele imitateur de *Galien*; un Livre des urines par le même; une Dissertation de *Philarete* sur le pouls; un Traité en Vers de *Gilles de Corbeil* sur les urines & les différences du pouls. On lisoit encore dans les Ecoles de Paris plusieurs Traités Théoriques & Pratiques d'*Isaac*, Médecin Arabe du septieme siecle, & en particulier, celui du Viatique. Ces Auteurs avoient aussi leurs Commentateurs, & la Faculté n'adoptoit pas indifféremment tous ceux qui portoient ce nom. Cette adoption fait voir que la Médecine des Arabes tenoit son rang dans les Ecoles de Paris, mais elle fut toujours & plus long-tems du goût de celle de Montpellier & de la plupart des autres de l'Europe.

Le gout pour la doctrine des Arabes, qui a tant regné dans notre Occident, ne peut être attribué qu'à l'ignorance de la Langue Grecque, ainsi qu'à la disette des Auteurs qui ont écrit en cette Langue. Ce n'est pas qu'il n'y eût alors quelques-uns de leurs Ouvrages dans les Bibliotheques; mais

on les tenoit cachés, ou presque personne ne les lisoit, ni les entendoit. Les choses ne changerent de face que dans le quinzieme siecle, vers l'an 1453, lorsqu'après la prise de Constantinople par les Turcs, les Livres Grecs passerent en Europe avec les Savans qui s'y refugierent. *Théodore Gaza*, *Argyropile*, *Lascaris* & d'autres qui se retirerent de la Capitale de l'Empire d'Orient, vinrent en Italie où ils apporterent plusieurs Manuscrits. Mais quelque grand que fût l'accueil qu'on fit d'abord à ces Ouvrages, ils ne se répandirent que bien lentement : ce fut à l'Art de l'Imprimerie, qui venoit d'être inventé, qu'on dut l'avantage d'en avoir des copies, sans être obligé de les transcrire. Le prix des Manuscrits étoit si considérable encore après la naissance de l'Imprimerie, que Louis XI ayant emprunté de la Faculté de Paris un exemplaire du principal Ouvrage de *Rhazés*, celle-ci exigea des gages, pour la sureté de la restitution, qui consistoient en douze marcs d'argent & une caution de cent écus d'or.

Les degrés par lesquels l'Art de l'Imprimerie a passé pour parvenir à sa perfection, n'ont pas peu contribué à la rareté des Livres dans les premiers tems de l'invention de cet Art utile. La premiere époque date de 1442 ; c'est la Xylographie, qui se bornoit à graver ou sculpter des Lettres sur des planches de bois, à l'imitation des Chinois qui depuis nombre de siecles impriment de cette maniere. Harlem, ville considérable de la Hollande, s'attribue l'honneur de cette invention ; elle est due à Laurent Coster qui l'y pratiqua le premier. La seconde époque date de 1450 ; c'est la Typographie, dont Jean Guttemberg, Gentilhomme de Mayence, est l'inventeur. Elle consistoit à fixer sur des planches des lettres de bois mobiles, c'est-à-dire, qu'on pouvoit placer, déplacer & faire servir plusieurs fois. La ville de Strasbourg réclame l'honneur de cette premiere perfection. La troisieme époque ou le second degré essentiel de perfection date de 1460. Pierre Schoëffer en est l'Auteur. Au-lieu de lettres de bois mobiles, il fit jetter en moule des lettres de métal mobiles, plus solides, plus nettes & plus durables. La ville de Mayence prétend qu'elle a vu naître dans son sein ce degré de perfection, auquel on a ajouté dans la suite les lettres initiales & enfin les ornemens typographiques.

En proportion que l'Art de l'Imprimerie se répandoit, les bons Auteurs devenoient moins rares : mais pour nous renfermer dans les Livres Grecs écrits sur la Médecine, on croit que ce fut *Aldus* qui le premier en mit sous presse. Il commença par *Dioscoride* qui parut en 1506 ; il imprima les Ouvrages de *Galien* en 1525, ceux d'*Hippocrate* l'année suivante, & les Œuvres de *Paul d'Egine* en 1528. Il se fit après cela plusieurs éditions Latines de ces Auteurs ; les bonnes Traductions se multiplierent au point, qu'on négligea les Versions défigurées qu'on avoit faites d'après les Arabes. On vit alors ces derniers abandonner insensiblement le haut bout qu'ils avoient tenu si long-tems dans les Académies ; ils ne laisserent cependant pas d'y conserver des partisans ; on trouve même des Professeurs qui se prévalurent de leur doctrine jusques bien avant dans le dix-septieme siecle.

MÉDECINE après la renaissance des Lettres. (Etat de la) Tant s'en faut que la Médecine judicieuse des Grecs ait été perfectionnée par les Arabes, que même la Langue dans laquelle les excellens Ouvrages des premiers sont écrits, cessa d'être cultivée & qu'on ne s'attacha plus qu'aux traductions faites d'après les Traités mis au jour par les derniers. Pendant plusieurs siecles, à peine sut-on ce que contenoient les Ouvrages des Grecs ; si l'on excepte ce qu'on pouvoit en recueillir des ennuyeux Ecrits des Médecins Arabes, gens pour la plupart entêtés de leurs propres idées, & si éloignés de profiter de ce qu'ils avoient trouvé dans les Anciens, que leurs versions & leurs commentaires sont fort au dessous des originaux. Ces mauvaises Traductions Latines, faites d'après les Traductions Arabes, ne furent pas d'une plus grande ressource ; c'étoit cependant la seule par laquelle il étoit possible d'avoir connoissance de la Médecine des Grecs : mais cet expédient porta les plus terribles coups à la saine doctrine. Ceux qui s'étoient mêlés de donner ces Traductions Latines, ne savoient qu'imparfaitement le Latin, l'Arabe, & même la Médecine ; ils pervertirent, presque à chaque ligne, le sens des Auteurs qu'ils traduisoient.

C'est ainsi que la Médecine fut traitée jusqu'au quinzieme siecle. Depuis le huitieme, à peine trouve-t-on quelques Médecins qui eussent essayé de faire des Observations par eux-mêmes, ou de se distinguer de la foule, si ce n'est, tantôt par des supercheries & des charlataneries, tantôt par d'obscurs & d'ennuyeux Commentaires. Le bon goût manquoit ; & dès qu'on est en défaut de ce côté-là, les Sciences captives sous l'empire de l'ignorance ou de la barbarie, ont bien de la peine à en secouer le joug.

A la fin du quinzieme siecle, plusieurs choses concoururent à la renaissance des Lettres parmi nous. Constantinople fut prise par les Turcs en 1453 ; les Manuscrits Grecs qui avoient été conservés dans cette ville, furent apportés en Europe ; les Gens de Lettres qui se sauverent de la Capitale de l'Empire d'Orient, se refugierent en Italie & en France, où ils porterent le goût des Sciences & celui des bons Livres ; l'Art de l'Imprimerie étendit non seulement les connoissances que l'on avoit, mais encore celles que l'on devoit aux Savans qui s'étoient rendus en Europe : tout cela mit bientôt les Médecins en état de faire plus de progrès dans leur profession. Ceux qui apprirent le Grec, lurent les Ouvrages d'*Hippocrate*, de *Galien* & des principaux Auteurs qui ont écrit en cette Langue ; mais comme tout le monde ne se trouva pas en état de recourir aux originaux, on publia d'exactes traductions, & par ce moyen, un chacun put étudier les Traités de ces premiers Maîtres. Comme on en sentit tout le mérite, on ne balança pas de préférer la doctrine qu'on y trouva à celle des Arabes, & sur-tout l'ordre & la netteté avec lesquels cette doctrine y étoit exposée, à la confusion & l'aridité des Ouvrages qu'on avoit préconisés si long-tems. On ne s'occupa donc plus que de lire, d'entendre, d'interpréter *Hippocrate* & *Galien*, & l'on abandonna *Avienne* & *Rhazès*, dont le regne n'avoit que trop long-tems duré. La Médecine des Grecs fut renouvellée & mise dans tout son our après tant de siecles d'avilissement ; c'est à cette époque qu'on commence à trouver un Corps de Médecine complet, uniforme, judicieux, lié dans toutes ses parties, où l'on a suivi, développé, établi les points fondamentaux de

cette Science que les Grecs avoient enſeignés, & que les Arabes eux-mêmes n'avoient point abandonnés à travers le faux étalage d'érudition qui leur eſt propre, mais qui ne fut jamais le langage de la Nature. Simple & vrai tout enſemble, l'Art ne s'occupa plus qu'à diſtinguer avec exactitude le caractere, les eſpeces, les cauſes, les différences des maladies ; qu'à marquer avec ſoin les ſignes qui ſervent à les reconnoître ; qu'à former les pronoſtics qu'on en peut tirer ; qu'à déſigner les indications qu'il eſt néceſſaire de remplir ; qu'à s'étendre ſur les moyens capables d'opérer la cure.

Comme ce fut en Italie qu'aborderent les Grecs qui s'étoient retirés de Conſtantinople après la priſe de cette ville, ce fut auſſi en Italie que les Lettres commencerent à fleurir ; & delà vint la réputation que ſes Univerſités, principalement celle de Padoue, eurent dès la fin du quinzieme ſiecle pour toutes les Sciences, & ſur-tout pour la Médecine. La Faculté de Padoue vit pendant près de deux cens ans dans ſes Ecoles une foule d'étrangers, ſpécialement des Allemands, des Anglois, des Flamands, qui venoient y prendre des leçons & même le bonnet de Docteur ; ce ne fut que vers le milieu du dix-ſeptieme ſiecle que cette vogue ceſſa. L'empreſſement de ſe rendre en Italie commença à dimininuer dès que les autres Univerſités eurent fait l'acquiſition de meilleurs Profeſſeurs, qu'elles eurent bâti des Amphithéatres pour y faire des cours publics d'Anatomie, & formé des Jardins deſtinés à la culture des plantes. On ſentit tellement l'utilité des établiſſemens qu'on avoit ſous la main, qu'on ne courut plus auſſi loin pour profiter des avantages qu'ils procurent. La faveur que la Chymie prit en Allemagne, donna de la célébrité à ſes Ecoles au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, pendant que l'Italie, ſervilement attachée au ſyſtême de *Galien*, refuſoit d'adopter les nouvelles découvertes, pas même celle de la circulation du ſang ; on l'avoit cependant entrevue dans ſon ſein, avant que l'immortel *Harvée* la démontrât en Angleterre. Mais ce qui contribua en général à faire valoir les Univerſités de chaque pays, ce fut l'ambition nationale : il ſe trouva par-tout des hommes qui mériterent par leurs talens une ſi grande réputation, qu'elle ne manqua pas de rejaillir ſur le Corps dont ils étoient Membres.

Les progrès que fit la Médecine au tems de la renaiſſance des Lettres, ne furent point arrêtés par le mal vénérien qui commença ſes ravages en Italie l'an 1493. Les Eſpagnols qui avoient contracté cette maladie dans l'Iſle Haiti, la porterent au ſiege de Naples en 1494, & delà elle ſe communiqua à toute l'Europe. C'eſt ainſi que penſent la plupart des Ecrivains qui ont traité de cette maladie ; d'autres ſe ſont cependant déclarés contre l'opinion commune, & ils ont non ſeulement prétendu que le mal vénérien ne tiroit point ſon origine de l'Amérique, mais qu'il avoit paru en Europe avant le retour de Colomb & de ſes compagnons de voyage en 1493. Quoiqu'il en ſoit, ce mal, ſi terrible dans les commencemens, contribua d'autant plus à la perfection de l'Art, que tous les Médecins s'appliquerent à en chercher la cauſe, & qu'ils ſe firent une affaire ſérieuſe d'examiner ſi les Anciens en avoient eu quelque connoiſſance. La nouveauté du mal remua, pour ainſi dire, les eſprits, &

mit

mit tout le monde en train d'étudier avec plus de fruit qu'on n'avoit fait jusqu'alors. On s'attacha à la Pharmacie, mais avec moins d'excès que les Arabes; on cultiva la Botanique, mais avec plus d'ardeur encore qu'ils n'avoient montrée pour cette Science; on s'appliqua à la Chymie, dont on tenoit d'eux les premiers procédés, & on ne s'y appliqua peut-être que trop. On fit dans le même tems une étude particuliere de l'Anatomie, en vue de découvrir quelque chose qui donnât des lumieres sur le nouveau mal; les ouvertures des cadavres furent plus fréquentes; un grand nombre de Médecins & de Chirurgiens s'exerça dans les dissections jusqu'à *Vésale* qui porta l'Anatomie à un très-haut degré de perfection. Peu de tems après, *Columbus*, *Valverda*, *Fallope*, *Eustachi*, *Adrien Spigelius*, *André du Laurens*, *Jérôme Fabrice* d'Aquapendente, *Gaspar Asellius*, & tant d'autres, firent dans cette partie de la Médecine tous les progrès qu'il étoit possible de faire en ce tems-là, que la circulation du sang n'étoit point encore clairement démontrée. C'est au célebre *Harvée* que l'Univers est redevable de cette importante démonstration; il l'annonça en 1628, & par elle il éclaira les Anatomistes sur les vrais usages des parties du corps humain. Tant de recherches ne rallentirent point l'application que demandoient les Ouvrages des Médecins Grecs, dont les Imprimeries de Venise, de Rome & de Paris avoient fourni tant de bonnes éditions. Les progrès que les Italiens & les François firent en peu d'années, sont surprenans: on vit la Médecine secouer le joug des Ecoles & prendre une forme toute nouvelle. *Calvus*, *Mercuriali*, *Martianus*, & quelques autres parmi les Italiens, *Fernel*, *Duret*, *Jacot*, *Baillou*, parmi les François, firent passer leur nom à la postérité qui les honore encore aujourd'hui.

Mais telle est l'inconstance de l'esprit humain, tels sont les travers dont il est capable, que le vertige de l'imagination ne tarda pas de l'emporter sur les droits les plus sacrés de la raison, de l'expérience & de la Nature. Pendant que tout conspiroit à ramener la Médecine à son ancienne perfection, qu'on étudioit les différentes parties de cette Science avec autant de fruit que d'ardeur, qu'on tiroit l'avantage le plus précieux de la lecture des Ouvrages des Anciens, les hommes tournerent tout-à-coup, & jamais empressement ne fut aussi grand que celui avec lequel ils chercherent, dans le dix-septieme siecle, à se soustraire à l'empire des Maîtres de l'Ecole Grecque, qu'on avoit tant respectés dans le seizieme. On poussa même le délire jusqu'à mépriser les Auteurs qu'on avoit admirés, les opinions qu'on avoit soutenues, les Livres qu'on avoit étudiés: on eût dit que les Médecins du dix-septieme siecle, plus éclairés que leurs peres, ne trouvoient rien de vrai, rien de solide dans les préceptes qu'on leur avoit donnés & qu'eux-mêmes avoient suivis jusqu'alors. A cette révolte succéderent le désordre & la licence, qui en sont les suites ordinaires: comme on ne reconnoissoit plus aucun guide, un chacun se livra au transport de son imagination, & il y eut tout d'un coup presque autant de systêmes de Médecine que de Médecins.

Les uns, entêtés de la Chymie, tournerent cette Science utile à la ruine de la Médecine par l'abus qu'ils en firent. On vit des hommes également ignorans & fanatiques en imposer à la multitude qui se rangea de leur parti; mais le regne de ces aventuriers auroit été court, si des Médecins savans d'ailleurs

n'euſſent été aveuglés au point de ne raiſonner & de n'agir dans la cure des maladies, que ſur les principes abſurdes qu'ils avoient empruntés des premiers. Tel fut *Paracelſe* dans le ſeizieme ſiecle. Chymiſte, Chirurgien, Aſtrologue, il oſa bâtir un ſyſtême de Médecine tout nouveau ſur les ruines de la doctrine ancienne ; & après lui, la Secte Chymique ne vit plus dans le corps humain que des ſouffres & des ſels, des acides & des alcalis, des fermens, des fermentations, des efferveſcences, des exploſions. On eût dit qu'elle vouloit tranſporter dans la machine animale toutes les opérations de ſes fourneaux. Les Ecoles de l'Allemagne & de la Hollande ont été plus attachées que les autres à cette Secte.

La Médecine menacée d'une décadence générale par les ſuites de cette fatale révolution, ſe trouva ſurchargée par le nombre des remedes ſimples & compoſés qui ſe multiplioient tous les jours avec une confuſion extrême. Les Médecins Galéniſtes, qui faiſoient bande à part, attribuoient à leurs remedes ſimples des vertus qui ſembloient ſurpaſſer tout ce qu'on pouvoit attendre de mieux pour le genre humain ; ſelon eux, tout étoit bon à tout. Les Chymiſtes, plus difficiles, n'établiſſoient les vertus des médicamens ſimples que ſur la torture qu'ils leur avoient fait ſouffrir par de fauſſes analyſes, dont le réſultat étoit ſouvent le produit du feu, plutôt que l'expreſſion de leurs vrais principes. Mais comme d'une premiere faute on paſſe aiſément à une autre, les Chymiſtes, éblouis par les apparences de leurs premiers ſuccès, vanterent leur Art au point de croire que c'étoit de lui que la Médecine devoit tirer tous ſes remedes. Ils raconterent les prodiges les plus merveilleux de leurs extraits & de leurs teintures, ils vanterent leurs quinteſſences, leurs ſels de toutes eſpeces, leurs magiſteres, leurs eſprits, &c. ; ſuivant eux, les Ouvrages ſublimes par leſquels ils annonçoient leurs découvertes, étoient les triomphes même de la Nature. L'ignorance la plus groſſiere y paroiſſoit cependant quelquefois avec le ton des oracles les plus impoſans. Enfin, ces Galéniſtes & ces Chymiſtes, preſque auſſi abſurdes les uns que les autres dans leurs médicamens & la méthode de les employer, trouverent des ſectateurs de leurs opinions ; il y en a même encore aujourd'hui, parce que les opinions les plus déraiſonnables ſont toujours les plus durables parmi les hommes.

La Philoſophie vint auſſi arrêter les progrès de la Médecine. Une nouvelle Secte, par zele pour les ſentimens de *Deſcartes*, attribua à la matiere ſubtile tout ce qui ſe paſſe dans le corps humain. Elle fit agir cette matiere à ſon gré, & par ce moyen, elle prétendit rendre raiſon de tout, ſans s'appercevoir que ſes explications n'étoient ni plus vraies, ni plus admiſſibles, que celles que les Galéniſtes avoient établies ſur les qualités & les facultés, dont elle ſe moquoit elle-même.

Il y en eut d'autres qui, prévenus pour la Philoſophie corpuſculaire de *Gaſſendi*, imaginerent dans le ſang & les humeurs des atômes, c'eſt-à-dire, des corpuſcules ronds ou crochus, durs ou flexibles, gros ou petits, à qui ils donnoient le mouvement qu'ils vouloient, ſans ſonger que leurs ſuppoſitions n'avoient pas la moindre apparence de vraiſemblance. Mais heureuſement les mauvais effets de l'une & de l'autre de ces façons de penſer furent prévenus, en partie par le peu de ſuccès de ceux qui y mirent trop de confiance, &

en partie par la conduite de plusieurs grands Hommes de ce tems-là, qui démontrerent que, quelque chose que l'on pût dire, les Arts & les Sciences ne pouvoient être perfectionnées que par des expériences judicieuses, & par les conclusions claires qu'on en tireroit. On parut prendre ce dernier parti ; & après avoir surmonté les grands obstacles que les réveries des Chymistes & les subtilités des Philosophes avoient opposés à la perfection de la Médecine, on fit des expériences plus exactes. Ce fut à cette époque qu'on reprit, avec plus d'ardeur que jamais, l'étude des Auteurs Grecs ; qu'on s'appliqua plus sérieusement à l'Anatomie ; qu'on pénétra jusques dans les replis les plus cachés des organes qui composent le corps humain ; qu'on voulut que la Physique fût le résultat de l'observation & non le fruit d'une imagination féconde & téméraire. C'est ainsi que les Sciences parvinrent à un état plus florissant vers la fin du dix-septieme siecle. L'Univers étoit devenu curieux ; tout ce qui tend à procurer des connoissances utiles, étoit cultivé avec ce zele que l'émulation excite & que l'encouragement soutient. Ce ne furent pas seulement des particuliers, mais des Sociétés de Savans qui travaillerent à perfectionner ces connoissances. Les Médecins animés du même zele ont fait les découvertes les plus intéressantes ; en avançant les progrès de la Médecine, ils ont même contribué à ceux des autres Sciences, & en particulier des Mathématiques.

Mais quand on étoit en droit de croire que notre Art atteindroit bientôt au point de cette perfection, auquel on vouloit le faire monter, on vit des hommes, dont l'imagination forte faillit d'arrêter la marche judicieuse des Médecins qui étoient entrés dans la carriere de l'expérience. Ces hommes trouverent cette derniere route trop longue pour arriver au but ; ils prirent un chemin plus court, & s'occuperent entierement de Théorie & de mille choses de ce genre, vains amusemens qu'ils préférerent à ce qu'il y avoit d'important dans leur profession. Ils se sont mis à examiner scrupuleusement toutes les parties du corps humain, jusqu'au moindres & les plus cachées ; ils se sont occupés sérieusement à calculer, avec une exactitude géométrique, les forces de chaque fibre, de chaque muscle, de chaque viscere ; ils ont voulu connoître la nature des fluides, leurs propriétés, leurs changemens ; ils les ont examinés de tout côté, & ils ont publié plus d'un Livre ingénieux sur ces matieres. Enfin, on a poussé les recherches si loin dans le siecle où nous vivons, qu'on s'est cru en état de disserter aussi hardiment sur les esprits animaux, êtres invisibles, que sur toutes les autres choses qui tombent sous nos sens. La partie spéculative de la Médecine, sur laquelle les plus sages Médecins de l'Antiquité comptoient si peu, a donc été l'objet des recherches les plus minutieuses.

Faute d'avoir marché constamment dans la vraie route, la Médecine n'a fait que des progrès bien lents ; car malgré l'étendue d'un travail immense, soutenu par des hommes de réputation, les maladies sont moins connues qu'elles ne devroient l'être. Depuis deux mille ans qu'on s'est étudié à multiplier les connoissances sur cet objet, est-on parvenu à surpasser de bien loin ce que nous trouvons dans les Ecrits du Pere de la Médecine ? Il est vrai que l'étude des Anciens a perfectionné la Pratique, & qu'on a tiré de ce fonds, si riche en observation, la regle qu'on devoit suivre pour en multiplier uti-

ſement le nombre ; mais la Philoſophie des Modernes n'a-t-elle pas arrêté la marche des progrès qu'on auroit pu faire depuis long-tems ? Quoique nous ayions des Théories en abondance & des Traités ſans nombre, nous y trouvons cependant peu de choſes ſur quoi nous puiſſions ſolidement nous fonder. Les fermens dans les liqueurs, les rallentiſſemens dans le cours du ſang, les ſels de différentes eſpeces, les frottemens, les ébranlemens, les ſecouſſes dans les parties ſolides, ſont les ſujets ordinaires ſur leſquels s'exercent nos Médecins ſpéculatifs : chacune de ces choſes a ſes patrons & ſes défenſeurs : chaque Médecin a ſon ſyſtême favori, plus ou moins aſſaiſonné de la Philoſophie de ſon pays. C'eſt la raiſon pour laquelle tant de choſes ridicules ont été annoncées dans ce ſiecle, par les Médecins de toutes les nations de l'Europe, par les hommes chargés d'enſeigner dans les Académies ; non par des imbécilles & des ignorans, mais par ceux qui paroiſſoient avoir du jugement & du ſavoir en toute autre choſe, parce que leur imagination ne s'y égaroit pas comme en Médecine.

A l'égard de ceux qui ont donné des obſervations ſur les maladies, le nombre eſt fort petit en comparaiſon des autres ; encore pluſieurs ſe ſont fiés à leur mémoire pour la plupart des cas ſur leſquels ils ont écrit. Cette maniere eſt bien propre à jetter les autres dans l'erreur, & par-là elle eſt très-préjudiciable en Médecine. *Baglivi*, ce célebre Profeſſeur de Rome, qui mourut il y a bientôt ſoixante-dix ans, étoit ſi perſuadé de cette vérité, qu'il a condamné hautement la méthode des Médecins Obſervateurs de ſon tems, qu'il a même compoſé un Traité pour faire voir la néceſſité & l'utilité des obſervations régulieres & judicieuſes, & la préférence qu'on doit leur donner ſur toutes autres choſes dans l'Art de guérir. C'eſt en effet à l'obſervation qu'un Praticien doit principalement s'appliquer ; elle doit faire ſon étude favorite, puiſque la Science qu'il profeſſe, pour être bien appuyée, ne peut l'être que ſur des faits. C'eſt dans le Livre de la Nature, c'eſt dans les monumens laiſſés par les Médecins de tous les ſiecles qui ont toujours eu l'œil ouvert ſur ce Livre admirable, qu'il faut puiſer les principes lumineux que nulle contradiction ne peut affoiblir, nul ſyſtême ne peut détruire ; mais pour y puiſer avec fruit, il faut avoir le talent de voir & de bien voir.

Le Médecin Praticien ne doit cependant point négliger les lumieres qu'il peut tirer d'une théorie sûre & raiſonnable. Cette théorie ſera telle, ſi on n'admet plus que ce qui ſe déduit comme de ſoi-même de la ſtructure connue des parties, dont on veut expliquer les fonctions ; que ce qui réſulte des regles certaines de la circulation du ſang & de la lymphe, & ce qui eſt juſtifié par l'ouverture des cadavres bien faite & bien appréciée. Vouloir rendre raiſon de tout, eſt un grand défaut dans la partie ſpéculative de la Médecine ; cette préſomption occaſionne des chûtes terribles dans la pratique. La manie de vouloir tout expliquer, fait qu'on préſente ſouvent la même choſe ſous autant de faces, qu'il y a de têtes qui ſe ſont mêlées d'en raiſonner. J'ai remarqué depuis quarante ans toutes les conſéquences d'un pareil procédé. J'ai vu les théories ſe ſuccéder & ſe détruire les unes les autres ; car leur vogue ne dépendoit ſouvent que de celle de leur Auteur. La derniere théorie de mode les remplaçoit toutes, pour s'éclipſer à ſon tour,

lorsqu'un Ecrivain de réputation en imaginoit une nouvelle. Ce désordre étoit la cause qu'un Ecolier sorti de cours avec la tête meublée de la théorie favorite de ses Maîtres, se trouvoit au bout de quelques années un homme du vieux goût, s'il ne s'appliquoit à lire tout ce qui paroissoit de nouveau en ce genre, & ne travailloit en même tems à oublier la plupart des choses qu'on lui avoit enseignées. Combien de tems perdu! Il n'est d'autre théorie qui soit vraie, qui soit utile, qui soit stable, que celle qui est fondée sur les faits & les conséquences justes qu'on en tire. Donner l'essor à son imagination pour expliquer les choses sur lesquelles nous n'avons aucune lumiere; craindre d'avouer son ignorance sur certains points de l'économie animale; c'est folie, c'est présomption. Rien ne paroît plus beau, dit le savant *Gaubius*, dans la Préface de ses Institutes de Pathologie, que de savoir rendre raison de toutes choses, que de montrer un esprit assez pénétrant pour résoudre les difficultés les plus abstraites, que de répandre la lumiere sur ces routes obscures où la prudence ne marche qu'à tâtons. Mais il est plus frappant de voir un homme expliquer ce qui est incompréhensible à d'autres dans les secrets de la Nature, & tirer de la profondeur de ses méditations des conjectures qui en éclairent les mysteres les plus cachés. Ce qui surpasse cependant tous ces efforts de l'esprit humain, c'est de voir ce même homme établir sur ses idées un systême qu'il croit capable de faire face à toutes les difficultés de l'Art de guérir. Je l'approuverois ce systême, poursuit *Gaubius*, si les maladies se combattoient par les opinions; si le babil du Médecin faisoit preuve de la supériorité de ses lumieres; si la nature se prêtoit à l'imagination de l'Artiste: tout au moins, je croirois que cette façon d'agir pourroit être tolérée, si la théorie seule faisoit le Médecin, si elle n'avoit rien de commun avec la pratique, si ses erreurs n'influoient pas sur la cure des maladies. Mais il est évident que les écarts de l'imagination portent les coups les plus terribles au plus important de tous les Arts. C'est pourquoi le sincere *Gaubius*, au-lieu de donner un libre essor à son génie, se renferme dans le cercle des vérités connues; & plutôt que d'exposer ses lecteurs à s'égarer avec lui, il préfere d'avouer son ignorance sur les différentes questions qu'il propose dans son Ouvrage; il préfere encore le silence à tout ce qu'il pourroit dire de spécieux & même de brillant, qui ne seroit pas suffisamment démontré. Ce savant Professeur va jusqu'à dire, à la fin de sa Préface: je déclare ingénument que l'exercice de ma profession m'ouvre tellement les yeux, que je désapprends tous les jours plus que je n'apprends, & qu'avec l'âge ma science diminue plutôt qu'elle n'augmente. C'est ainsi que parloit, en 1763, cet homme admirable à qui il ne coûtoit rien d'avouer ses erreurs & qui montroit le zele le plus ardent pour redresser celles des autres.

Il est aisé de conclure de tout ce qu'on vient de rapporter, qu'on ne peut adopter d'autre théorie que celle qui est frappée au bon coin. Mais le Médecin ne doit pas borner sa curiosité à cette étude, il doit la pousser plus loin; car tout assuré qu'il soit de trouver toujours assez d'occupations essentielles à son état, sans se mêler de choses moins importantes, il ne peut renoncer à l'avantage qui résulte des découvertes utiles, faites par les Modernes. Celui qui ne connoîtra pas ces découvertes, fera toujours une pauvre figure en Médecine, & encore plus, qui les méprisera. *Celse* a fait là dessus une remarque fort judicieuse qui appuye ce

qu'on vient de dire: quoiqu'il y ait bien des choſes qui n'appartiennent pas proprement à notre Art, elles lui ſont cependant d'un grand ſecours, & ſervent toujours à étendre l'eſprit de l'Artiſte. Ainſi, quoique l'étude de la nature des choſes ne faſſe pas un Médecin, elle le rend néanmoins plus propre à la Médecine. Ce qui étoit vrai du tems de *Celſe*, l'eſt infiniment plus aujourd'hui: les connoiſſances humaines ſont plus étendues & plus multipliées, elles ſont même tellement répandues, qu'il ſeroit honteux à un homme de n'avoir qu'une ſorte de mérite & une ſorte d'eſprit dans les Sciences. *Hippocrate* ſavoit autre choſe que la Médecine.

Telles ſont les variations qui ſe ſont ſuccédées les unes aux autres dans les différens âges de notre Art. La Raiſon s'eſt quelquefois égarée, & la vivacité de l'imagination a voulu créer des choſes qui n'étoient faites que pour être obſervées. Les ſyſtêmes ont été les fruits d'un tel genre d'étude; mais comme ils ſe ſont toujours entrechoqués les uns les autres, ils ſe ſont détruits mutuellement. Un ſeul ſyſtême a ſubſiſté à travers les troubles de ces guerres inteſtines; il a été avoué de toutes les nations, il a toujours été le même, parce qu'il étoit établi ſur les démarches de la Nature & qu'il ſervoit de principe fondamental à la Médecine. Connoître les maladies & diſtinguer leurs différentes eſpeces; chercher les cauſes évidentes qui les produiſent, ou du moins après leſquelles elles arrivent ordinairement; fixer les vues ou les indications qu'on doit ſe propoſer pour y remédier; enfin choiſir entre les remedes connus, ceux qu'on juge les plus propres à remplir ces indications; c'eſt ce qui a toujours fait & fera toujours l'objet immuable de l'Art de guérir. C'eſt pourquoi, à travers la fureur qui emportoit aveuglément les Médecins vers les ſyſtêmes, ils n'ont pas laiſſé de faire des découvertes ſur la ſtructure des parties, de mieux fixer le ſiege & la nature des maladies, de mieux connoître la plupart des cauſes immédiates qui les produiſent: obſervateurs dans la pratique, raiſonneurs en théorie, ils firent le premier rôle par devoir & le ſecond par oſtentation.

Les découvertes ſont d'autant plus eſtimables, qu'elles ont contribué à éclairer la Phyſique de la Médecine, à rendre la Théorie plus vraie & plus inſtructive, à fournir des raiſons plauſibles de pluſieurs faits qu'on ne ſavoit pas expliquer; mais on ne doit pas croire qu'elles aient rien changé dans ce qui conſtitue l'eſſence de l'Art. Les nouveaux remedes, par exemple, qu'on a découverts & qu'on découvre tous les jours, ou les nouvelles propriétés qu'on reconnoit dans les anciens, n'ont point changé le fonds de la pratique; ce ſont uniquement de nouveaux moyens de remplir, dans certains cas, des indications déja connues, ou ſi l'ont veut, de nouveaux chemins qu'on s'eſt ouverts pour arriver plus facilement où l'on a deſſein d'aller. La Médecine toujours ferme dans ſes principes comme dans ſes maximes, profite des découvertes, pour mieux exécuter les deſſeins qu'elle ſe propoſe de ſuivre dans la cure des maladies; & ſi l'on retranche les queſtions étrangeres, & que l'on s'en tienne à ce qu'il y a d'eſſentiel, on trouvera que cette Science, qu'on taxe de tant d'inconſtance, n'a jamais varié dans ce qui ſe déduit naturellement de ſes principes fondamentaux. Cet Art eſt immuable, parce que

ſon objet eſt toujours le même ; les variations qu'on y a remarquées, ne ſont point ſes défauts, mais ceux des Artiſtes.

Si *Pline* eût fait d'abord cette réflexion, il eût porté un jugement plus équitable de la Médecine & ne l'eût pas accuſée d'être le plus inconſtant de tous les Arts ; *nullam artium inconſtantiorem eſſe.* Mais la vérité lui parla enſuite ſi haut, qu'il fut obligé de convenir que les variations introduites par les Médecins de ſon ſiecle, étoient l'ouvrage de leur caprice, qu'elles venoient de l'envie qu'ils avoient d'acquérir de la réputation par des nouveautés, ſans s'embarraſſer ſi elles nuiroient à leurs malades : *nec dubium omnes iſtos famam novitate aliquâ aucupantes, animas ſtatim noſtras negotiari.* Ce n'eſt plus à la Médecine qu'il reproche les variations, dont il ſe plaint & dont il rapporte des exemples frappans, mais à ceux qui entreprenoient de l'exercer ſans avoir les qualités convenables : *non eſſe Artis vitia, ſed hominum.* D'ailleurs, il paroit que les reproches de *Pline* ne tombent que ſur les Charlatans qui, par des menées ſourdes, par des protections mendiées, par des approbations vénales, par des émiſſaires gagés, cherchoient à Rome de ſon tems, comme ils ſont encore de toutes parts aujourd'hui, à accréditer des remedes nouveaux, mais inefficaces & ſouvent dangereux, dont ils faiſoient un vil commerce. Ce ne fut que des gens de cette eſpece que *Pline* a pu dire qu'ils trafiquoient de nos vies : *animas noſtras negotiari.*

Je ne puis mieux finir cet Article que par rapporter ce qu'a dit M. *Clerc* dans le Diſcours préliminaire de la ſeconde partie de ſon Hiſtoire naturelle de l'homme malade. Le tableau qu'il fait de la Médecine, eſt relevé par des couleurs ſi vives & ſi vraies, qu'il eſt impoſſible de n'y pas diſtinguer les défauts des Artiſtes, d'avec ceux qu'on impute mal-à-propos à l'Art reſpectable dont ils abuſent. » Quelles ſont les cauſes qui retiennent la Médecine dans l'état de » foibleſſe qu'on lui reproche ? Si elle a des principes vrais, féconds, lumi» neux, auroit-elle auſſi des principes d'erreurs plus féconds encore ? En le » ſuppoſant, viennent-ils d'un vice radical de ſa conſtitution, ou dépendent ils » uniquement de ceux qui ont rendu cet Art compliqué, bizarre, incertain, » ſemblable à des champs plus fertiles en poiſons qu'en remedes ?

» Un Art puiſé dans la Nature, conforme à ſes vues, à ſes beſoins, un Art » dont les principes ont été admis & ſuivis par de grands hommes & confirmés » par l'expérience des ſiecles, eſt néceſſairement un Art utile, un Art ſalutaire, » le premier des Arts. S'il eſt innocent, les abus qui s'y ſont introduits, retom» bent ſur ceux qui ne ſe ſont pas conformés à la ſageſſe de ſes inſtitutions.

» Au moment même où l'on ceſſa d'étudier la Médecine à la maniere des Grecs, » & qu'on abandonna la ſimplicité des regles antiques, pour parer cette Science » d'ornemens ſuperflus, de bienfaiſante qu'elle étoit, elle devint nuiſible ; la mul» tiplicité des ſecours, leur aſſociation bizarre, la rendirent ſouvent meurtriere. Les » Novateurs & les Sophiſtes donnerent des interprétations myſtérieuſes ou contra» dictoires à ce qui étoit ſimple, & ſe firent un Art de défendre leurs opinions » par des ſubtilités mépriſables. Le génie & la méthode d'*Hippocrate* furent ſacri» fiés aux diſcuſſions, on lui diſputa même la juſte autorité dont il avoit joui pen» dant près de cinq ſiecles ; l'ambition & l'eſprit de parti animerent les Médecins » qui paſſerent des injures aux injuſtices : dès lors, ils ne connurent plus aucune

» regle, aucune bienféance, aucune fubordination, & les cataftrophes fe multi-
» plierent. Pendant près de deux mille ans on a difputé, innové, chacun a voulu
» être Légiflateur à fon tour; rien n'a été capable d'éclairer les Medecins fur
» leurs véritables intérêts, & de leur faire fentir qu'en détruifant le crédit de leur
» Art, ils fe détruifoient eux-mêmes.

» L'étude de la Nature négligée, l'abus des plus grands talens, l'amour de
» l'humanité facrifié à l'intérêt des richeffes ou de l'amour propre, priverent les
» Médecins de la confiance, de l'autorité, du refpect que la Grece avoit ac-
» cordés au zele, à la candeur, à la modération, aux fuccès d'*Hippocrate*.

» Cette Science feroit reftée dans le mépris, fi au milieu de ces tems de
» troubles & d'anarchie, elle n'avoit produit, comme par hazard & de loin
» en loin, quelques fages qui ne furent pas toujours les plus forts, & qui
» malheureufement n'eurent qu'un petit nombre d'imitateurs.

» La Médecine n'a donc été & n'eft chancelante, que parce qu'on s'eft éloi-
» gné de fon objet : pour s'en rapprocher, il faut rétrograder jufqu'au point
» d'où l'on eft parti en fuivant une fauffe route. Si l'Ifle de Cos a été le ber-
» ceau de la vraie Médecine, les inftituts de fon fondateur en font la bafe : notre
» premier pas eft celui que fit *Hippocrate*, il doit être notre modele & la Nature
» notre livre. C'eft en vain qu'on fe fait une méthode toute différente; la vé-
» rité ne change point au gré du caprice de l'imagination. » Puiffe cette leçon
n'être jamais oubliée des Médecins!

MÉDECINE. (Contradictions qu'a fouffert fa) Il eft étonnant que cette Science ait pu furmonter tous les obftacles qui fe font oppofés à fa perfection, & qu'elle n'ait pas été accablée fous le poids des révolutions qu'elle a effuyées depuis fon établiffement. Les guerres inteftines n'ont pas ceffé de l'agiter depuis qu'on a voulu fixer les préceptes qui doivent lui fervir de fondement; elle a trouvé prefque autant de perturbateurs de la faine doctrine, que de chefs de parti, & les innovations que chacun a prétendu faire à fon gré, ont troublé cette uniformité de fentimens qu'auroit dû avoir une Science fondée fur l'immutabilité des regles de la Nature. Mais toutes préjudiciables que ces guerres inteftines euffent été aux progrès de la Médecine, elle n'en fut pas quitte pour y faire face; elle eut encore à foutenir les attaques du dehors. On vit, de tout tems, des hommes pétris de fiel & d'injuftice fe foulever contre cette Science, ofer même lui difputer l'utilité que tant de fiecles lui avoient reconnue, & que des hommes plus équitables, parce qu'ils étoient plus judicieux, avoient célébrée par leurs éloges. On employa mille paffages d'Auteurs, tant facrés que profanes, pour dégrader cette Science de fa dignité; on contourna le fens des citations; on fuppofa même des textes également faux & calomnieux, dans la vue de multiplier les traits qu'on cherchoit à lancer contre elle. Mais cette haine contre la Médecine ne fe borna pas aux fiecles les plus reculés, elle parvint jufqu'à ces derniers tems; car on attaque encore aujourd'hui cette Science avec la même fureur, on y met feulement plus de fineffe, plus de bel efprit & de raillerie. Nos Philofophes ont recours à tout ce qui a été dit contre la Médecine & les Médecins pour affaifonner les traits, dont ils cherchent à multiplier le nombre; & c'eft principalement chez les

les personnages qu'on va passer en revue, qu'ils prennent leurs premieres leçons.

Pétrarque, *Montagne* & *Moliere* auroient parfaitement réussi à décréditer notre Art, si la haine, cette passion vive qui aveugle la raison & forme les jugemens les plus injustes & les plus bizarres, n'avoit été le principal mobile de leur conduite. Ces trois fameux personnages ont attaqué la Médecine avec une pareille animosité, quoique d'une maniere fort différente. *Pétrarque* l'insulte avec furie; les démêlés qu'il eut en France avec quelques Médecins l'ont porté à cet excès. Mais sa haine augmenta pendant la maladie du Pape Clément VI, auquel il étoit attaché; il écrivit à ce Pape une lettre injurieuse à la Médecine & aux Médecins qui le traitoient. Un d'eux fit réponse à cette lettre, sans néanmoins se faire connoître; apparemment qu'elle étoit vive, car *Pétrarque* en fut tellement irrité, qu'il publia quatre invectives contre l'Auteur anonyme, & n'ayant pu découvrir la main qui l'avoit frappé, il y déclama contre tous les Médecins, afin de ne pas manquer son ennemi.

Montagne ne haïssoit pas moins la Médecine, quoiqu'il ne se soit pas déchaîné contre elle avec autant de violence; mais cette modération ne peut être attribuée qu'à son tempérament, qui n'étoit emporté que lorsqu'il s'agissoit de se louer lui-même. C'est encore plus l'Art que les Artistes qu'il attaque; il avoue hautement qu'il honore ceux-ci, & que ses sentimens à leur égard sont autant fondés sur l'amour que sur l'estime. Il changea cependant de langage dans la suite. Voyant que la Médecine ne pouvoit apporter aucun remede aux douleurs de la pierre, dont il étoit travaillé, il se crut en droit de se récrier, & contre cette Science & contre ceux qui s'y appliquent. *Gui Patin* a parlé, dans ses Lettres, de la haine qu'il portoit à la Médecine: " Michel Montagne, dit-il, a honoré les Médecins de son appro-„ bation en leur personne, & ne s'est attaqué qu'à leur métier: & néan-„ moins il s'est trop hâté; s'il eût eu 90 ou 100 ans, avant que de mé-„ dire de la Médecine, il eût pu avoir quelque couleur de raison: mais „ ayant été maladif de bonne heure, & n'ayant vécu que 70 ans, il faut „ avouer qu'il en a payé trop tôt l'amende: les sages voyageurs ne se mo-„ quent des chiens du village qu'après qu'ils en sont éloignés & qu'ils ne „ peuvent plus en être mordus. „ *Patin* étoit mal instruit quand il a donné 70 ans de vie à *Montagne*. On sait qu'il naquit en 1533, & qu'il mourut d'esquinancie en 1592, conséquemment qu'il n'avoit à sa mort qu'environ soixante ans.

Moliere a été plus loin que les deux autres; il a fait monter la Médecine sur le théatre, & la tournant en ridicule, il l'a donnée en spectacle au peuple pour le divertir. L'intérêt n'en a pas été la seule cause; la haine & la vengeance ont eu beaucoup plus de part à son dessein. *Moliere* logeoit chez un Médecin dont la femme, peut-être avare, dit à l'épouse du Comédien qu'elle vouloit augmenter le prix de la location du quartier qu'elle occupoit. Celle-ci ne daigna pas seulement l'écouter, & son appartement fut loué à un autre. *Moliere* épousa à cette occasion, la querelle & la passion de sa femme, & il attaqua le Médecin. Le goût que le public prit à ces sortes de pieces de théatre, l'engagea à pousser plus loin sa

pointe ; il finit par tourner la Médecine en ridicule, & pour y mieux réussir, il profita de la condescendance de *Mauvillain*, Médecin de la Faculté de Paris, qui lui fournissoit les termes dont il avoit besoin pour la composition de ses Comédies. L'Auteur des Anecdotes de Médecine parle du satyrique *de La Mettrie*, au sujet de l'Article que je traite, & semble excuser toutes les déclamations de ce Médecin contre ses confreres. Il dit que *La Mettrie*, dans son Machiavel en Médecine, expose à la vérité au grand jour les ruses, les bassesses, les défauts, la charlatanerie, l'improbité, les vices de quelques Médecins de son tems ; mais il ajoute que l'on voit clairement que cet Auteur n'a composé son Ouvrage de Pénélope, que dans le dessein de faire un excellent tableau, dans lequel il étoit comme nécessaire de peindre les bassesses & les vices, pour les faire servir en quelque sorte d'ombre, & donner par-là un plus grand éclat à la grandeur & à la vertu, si nécessaires dans cet Art. Ainsi s'exprime l'Auteur des Anecdotes. Feu M. *du Monchaux* connoissoit cependant trop les hommes, pour ne pas savoir qu'ils sont toujours plus enclins à croire le mal que le bien, & qu'ils recevront les déclamations de *La Mettrie* contre ses confreres, comme des oracles dictés par la vérité, pendant qu'ils seront très-difficiles à se laisser persuader de la sincérité de sa plume dans les éloges qu'il fait de quelques autres qu'il préconise. La prévention contre la Médecine est trop générale aujourd'hui, pour ne pas sentir que si quelques personnes trouvent leur conversion dans l'Ouvrage de *La Mettrie*, il y en aura un plus grand nombre qui s'y muniront d'armes contre les Médecins & la Médecine. On l'a déja dit plusieurs fois, la vraie Médecine est un Art immuable & nécessaire ; elle est au dessus de toute censure, parce que les traits qu'on lancera contre elle, retomberont toujours sur les abus & jamais sur la chose. Il n'en est pas de même de la critique qu'on peut faire de certains Médecins ; comme il en est qui s'égarent, ceux-ci perdent à être vus tels qu'ils sont : mais il est contre toute regle de justice de confondre les bons avec les méchans, & de faire rejaillir sur le corps entier, le blâme que ces derniers méritent. Puissent-ils se corriger de leurs défauts par la lecture de l'Ouvrage où M. *de Limbourg* peint si bien leurs caracteres, & devenir enfin tels qu'ils doivent être pour faire honneur à leur profession.

La Médecine ne trouve nulle part plus d'ennemis que parmi ceux qui se piquent de bel esprit, d'esprit fort, qui affichent l'irréligion & l'impiété ; comme ils voyent les choses sous un autre aspect que le reste des hommes, ils ne trouvent dans la Médecine que des sujets de défiance, & ils la regardent plus propre à soutenir les espérances d'un malade affoibli par ses maux, qu'à lui donner les secours réels qu'il demande pour s'en délivrer. Tranchans comme ils sont, les Docteurs de nos jours décident hardiment qu'un honnête homme ne doit point mourir sans Médecin, & qu'il ne peut se soustraire à cette pratique d'usage, toute inutile qu'elle soit : agir ainsi, c'est se conformer à la mode, c'est éviter la singularité, & puis c'est tout. Telle est l'opinion qu'ils ont de la plupart des Sciences, sur-tout de celle qui est la regle de notre croyance comme de notre conduite. Mais témoins que nous sommes de la maniere dont ils insultent Dieu & le culte que la Religion ordonne de lui rendre ; témoins encore du peu d'estime qu'ils font de la partie la plus noble

d'eux-mêmes qu'ils ravalent jusqu'à la condition de l'ame des bêtes ; avons-nous raison de nous plaindre de la façon dont ils traitent la Médecine ? Non sans doute. Les sophismes éblouissans par lesquels les nouveaux Philosophes étayent leurs erreurs, n'en imposent malheureusement que trop à la multitude, qui s'aveugle au point de ne pas appercevoir que la conduite de ses Docteurs ne fait pas toujours l'apologie de la doctrine qu'ils lui prêchent. Examinons les ces Docteurs dans les circonstances allarmantes de la maladie. Entourés de Prêtres, ils cherchent à se rassurer sur les craintes que leur donne le libertinage d'esprit qu'ils ont affiché ; entourés de Médecins, ils demandent les secours d'un Art qui n'est fait, suivant eux, que pour amuser les imbécilles. Ces exemples ne sont pas rares. On a cependant vu quelques-uns de ces Philosophes pousser l'impiété jusqu'à mourir en blasphémant, ou tout au moins cacher les remords qui les dévoroient, sous le voile du stoïcisme. D'autres, pour ne point s'écarter de la généralité de leurs maximes, ont paru supporter les maux les plus cuisans sans se plaindre, souhaiter même la mort dans les maladies, parce que rassasiés de plaisirs, l'impuissance d'en jouir leur rendoit inutile une vie qu'ils quittoient sans crainte comme sans espérance.

Arrêtons-nous un moment à ce que dit l'Auteur du Mémoire sur la vie & les principes de M. *Fizes*, Docteur de la Faculté de Montpellier, & voyons ce qu'il pense au sujet d'un de ces Philosophes de nos jours, qui s'est élevé contre la Médecine avec le ton froid qui lui est propre, mais qui n'en est que plus tranchant. Le personnage que la Note de la page 23 du Mémoire a en vue, est trop connu aujourd'hui pour ne le pas deviner à ces mots : » Un Ecrivain licentieux de ce siecle, dont le nom passera à la postérité de la » même maniere que celui d'*Erostrate*, a plusieurs fois démenti son prétendu stoï- » cisme. Il avoit prémédité d'attaquer la Médecine dans le même tems qu'il attaqua » la Musique Françoise, comme il a été dit, long-tems avant que son *Emile* » parût, dans la justification de la Musique Françoise. Sa mauvaise foi est sen- » sible ; tantôt il veut que la Médecine ne puisse guérir aucune maladie ; puis » il avoue que le Médecin prudent guérit & que celui qui se hâte trop, tue. » Il accuse les Médecins d'imprimer le découragement en présentant l'idée de la » mort. Ces idées qu'il a puisées dans les Auteurs du siecle de Néron, de- » vroient, si elles sont justes, obliger à l'observance du régime, & presque » tous les malades y manquent essentiellement. Les Celtes, les peuples les plus » belliqueux, ne croyoient-ils pas à l'immortalité de l'ame ? Les sourdes menées » qu'il attribue aux Médecins, doivent-elles rejaillir sur les honnêtes gens ? » Quoi ! la vertu n'existeroit-elle pas, pour y avoir des méchans ? Il est sin- » gulier que tandis qu'il médit des Médecins, il répete ce qu'ont dit *Boerhaave* » & *Conyers* sur le régime des enfans. Les douleurs, selon lui, sont des » épreuves qui renforcent le tempérament : s'il a la gravelle, il en décidera. ,, Combien de fois un calmant donné à propos, garantit-il de la gangrene ? ,, Les Médecins, dit-il, affoiblissent la constitution avec leurs remedes ; la Mé- ,, decine de *Boerhaave*, de *Sanctorius*, de *Sydenham* est roborante : tous les ,, dangers qui résulteroient du relâchement, occasionné par les délayans, sont ,, ordinairement ôtés en deux ou trois jours de convalescence & par quelques to-

„ niques : qui ne voudroit pas, à ce prix, acquérir la ſanté ? Combien de „ coliques, de dyſſenteries récentes, cedent-elles à cette ſorte de remedes, qui, „ ſans ce ſecours, ſeroient mortelles ? Sans l'uſage des purgatifs, que d'abſcès „ à la ſuite des maladies aiguës ! Il s'en convaincra, s'il compare la Méde- „ cine expectative d'*Hippocrate* avec celle d'aujourd'hui. Les grands Médecins „ ne ſont pas auſſi rares qu'il le penſe, & s'aſſujettiſſent eux-mêmes au traitement „ qu'ils conſeillent aux autres. Il y a ſans doute de la mauvaiſe foi d'affirmer qu'il „ ne croira jamais à la Médecine. Que diroit-on d'un athée qui croiroit ne pou- „ voir jamais trouver de raiſon pour croire en Dieu ? Il me reſteroit bien d'au- „ tres remarques à faire, que je ſuſpens, parce qu'on s'eſt généralement ap- perçu qu'il fait des paradoxes. » Ainſi finit la Note.

Voilà les plus fameux Maîtres chez qui le public va apprendre à ſe railler de la Médecine. En vérité, le bon ſens & la droite raiſon n'ont-ils pas ſujet de ſe récrier contre des hommes que la paſſion a préoccupés ? Mais quelque vifs que ſoient leurs reproches & leurs ſarcaſmes, ils ne porteront aucun coup à la Médecine, tandis qu'on jugera ſainement des choſes. Il n'y a rien de ſi parfait & de ſi reſpectable que les mauvais eſprits ne tournent en ridicule : les libertins n'en uſent-ils pas de la ſorte à l'égard de la Religion ? Ne peuvent-ils pas le faire encore au ſujet du gouvernement des Etats & de l'adminiſtration de la juſtice ? Sans la crainte des châtimens qui retient la langue & la plume des calomniateurs, ne verroit-on pas les perſonnes les plus diſtinguées par leurs emplois & leur mérite, attaquées avec la même fureur que les Médecins ? Ceux-ci paroiſſent pouvoir être inſultés ſans conſéquence, parce qu'on eſt prévenu que leur unique reſſource eſt de gémir & de ſe taire. Les ſervices importans qu'ils rendent tous les jours au public, n'ont pu encore leur procurer des protecteurs tels qu'ils méritent & que l'intérêt des hommes le demande : auſſi la Médecine, toujours attaquée & jamais traitée ſuivant ſa dignité, détombera tellement de ſon ancienne ſplendeur, que les perſonnes faites pour exercer cette Science avec honneur, & les plus capables de s'y appliquer avec fruit, rebutées par les travers humilians dont on l'accable, ceſſeront enfin d'embraſſer ce genre d'étude. Rien ne décourage plus la jeuneſſe, que les contradictions auxquelles elle voit que la Médecine eſt ſans ceſſe expoſée. Lorſque par un goût inſpiré par ſes diſpoſitions à l'étude de cette Science, elle commence à s'y appliquer, ſouvent elle en déſiſte & ſe jette dans une autre profeſſion, quoiqu'elle n'ait pas les mêmes talens pour y réuſſir : ſe peut-il rien de plus contraire au bien de la ſociété ? Nous naiſſons tous avec des diſpoſitions particulieres à une choſe plutôt qu'à une autre.

C'eſt pour n'avoir pas ſuivi le ſecret attrait qui nous entraîne vers l'état pour lequel nous ſommes nés, qu'il y a tant de gens déplacés dans ce monde. Il s'en trouve parmi les Médecins ; ils ne le ſont que de nom, ils déshonorent le plus noble de tous les Arts, ils profanent le miniſtere qu'ils ont uſurpé. C'eſt encore une des contradictions qu'éprouve la Médecine & qui n'eſt pas la moins humiliante pour elle. Ecoutons là deſſus le véridique *Zimmermann*, page 35 & ſuivantes de ſon premier volume. « Jamais on ne trouvera de vrai génie dans un Médecin » qui montre de la duplicité, de la baſſeſſe, capable de digérer tous les affronts, „ prêt à faire le fou avec les fous & à ſacrifier à toutes les idoles. *Galien*, qui ſe

„ fit une réputation ſi grande & ſi légitime par ſes qualités éminentes, tant de
„ l'eſprit que du cœur, & qui avoit réuni en lui ſeul tout ce que les ſiecles pré-
„ cédens avoient connu dans la nature, ſe plaint amerement d'un grand nombre
„ de Médecins qui ne ſe faiſoient point de honte d'aller faire, dès le matin, leur
„ cour aux femmes, de ſe trouver le ſoir aux feſtins les plus ſomptueux, &
„ de chercher, en s'aſſerviſſant à la mode, à ſe faire une grande réputation bien
„ ou mal établie. Voilà pourquoi, ajoute-t-il, on regarde les Beaux Arts & la
„ Philoſophie comme des connoiſſances fort inutiles à un Médecin. Doit-on être
„ ſurpris, après cela, que des artiſans quittent leur métier pour exercer la Mé-
„ decine, & que des gens qui n'ont que l'art de préparer des médicamens, aient
„ la hardieſſe de ſe ranger parmi les vrais Médecins, & de traiter des maladies.
„ *Pline* a fort bien dit qu'avec l'effronterie, on paſſera pour Médecin, ſi on
„ le veut.

„ Cette maniere de penſer, qui s'eſt introduite depuis tant de ſiecles, eſt une
„ ſuite de l'idée groſſiere qu'on s'eſt faite de la Médecine dans tous les âges. J'ai
„ ouï dire, à la louange d'un Médecin des plus ſuivis d'une ville, qu'*il étoit auſſi*
„ *ſouple qu'un valet-de-chambre.* Mais un Médecin qui penſe noblement de ſon Art,
„ & qui ſait ce qu'il ſe doit à lui-même, ce qu'il doit à ſes malades & aux aſſiſ-
„ tans, aura-t-il cette ſoupleſſe? C'eſt juſtement là ce qui le fait mépriſer. La
„ Médecine fera-t-elle donc quelques progrès, quand ceux qui pourroient le plus
„ contribuer à ſa perfection, ne font rien pour leur Art. Cet abus eſt ſur-tout
„ commun en Angleterre, où les plus grands Médecins aiment mieux conſacrer
„ aux Beaux Arts, à la Philoſophie, aux Mathématiques les momens de leur
„ loiſir, que de s'occuper de quelques Ouvrages qui contribuent aux progrès de
„ la Médecine. *Bacon* dit que l'impoſteur triomphe ſouvent au lit des malades,
„ tandis que le vrai mérite y eſt affronté & déshonoré; car le peuple a regardé
„ de tout tems, un charlatan ou une vieille femme comme les rivaux des vrais
„ Médecins: delà vient que tout Médecin qui n'a pas aſſez de grandeur d'ame
„ pour ne pas s'oublier, ne ſe fait pas de peine de dire avec Salomon: *S'il en*
„ *eſt de moi comme de l'inſenſé, pourquoi voudrois-je paroître plus ſage que lui?* D'autres
„ plus délicats prennent donc un autre parti, & cherchent à ſe faire une répu-
„ tation en ſe livrant à d'autres Sciences, puiſque la médiocrité en Médecine
„ mene auſſi loin que le plus haut degré de perfection. *Bacon* n'a que trop bien
„ obſervé que la longueur d'une maladie, la douceur de la vie, les appas illu-
„ ſoires de l'eſpérance, les recommandations des amis, ſont des raiſons valables
„ pour préférer les plus vils ignorans aux meilleurs Médecins, parce qu'un igno-
„ rant donne toujours plus d'eſpérance qu'un vrai Médecin.

» *Freind*, qui, dans ſa jeuneſſe, avoit déja mérité la réputation de très-grand
» Médecin & de grand Ecrivain, fait auſſi ce raiſonnement, & a eu le même
» ſort: on peut voir ce qu'il dit à ce ſujet dans une lettre adreſſée au Doc-
» teur *Méad*, cet homme ſi mépriſé des empiriques & du peuple, & ſi con-
» ſidéré de tout ce qu'il y avoit de gens reſpectables. L'eſtime que l'on a pour
» les ignorans, dit *Freind* dans cette lettre, eſt cauſe que de vrais génies, qui
» ſe ſeroient diſtingués dans la Médecine, ont cherché à ſe faire une réputa-
» tion, en ſe livrant à d'autres Sciences dans leſquelles ils ont même ſurpaſſé

» ceux qui sembloient être particuliérement destinés par la nature à les cultiver.
» En effet, ceux qui n'envisagent que la gloire & la réputation, n'ont-ils pas raison
» d'abandonner un Art dans lequel les préjugés accordent autant d'estime à la mé-
» diocrité qu'au plus rare mérite, & dont l'exercice n'a d'éclat aux yeux du peu-
» ple, qu'autant que la témérité l'emporte sur la réserve & la prudence ?

» Le charlatan a même un avantage considérable sur le vrai Médecin. C'est
» que, si quelqu'une de ses promesses se réalise, on l'éleve jusqu'aux nues, &
» si le malade est trompé, l'on est obligé de se taire par honneur, & pour
» ne pas s'exposer à être blâmé d'avoir confié sa guérison à un malheureux
» qui a d'autant plus de droit d'être fripon, que le nombre des sots est tou-
» jours le plus grand. D'ailleurs, cet homme hardi ne risque jamais la perte de sa
» réputation, parce que, comme il n'en a que dans l'esprit des ignorans, le tort
» sera toujours du côté de ceux qui ont voulu l'écouter. Les hommes aiment
» tant le merveilleux, que le charlatan a même seul le droit de faire goûter
» au peuple la nouveauté : plus ses promesses seront absurdes, plus il sera sûr
» d'être écouté. Il donne un nom barbare au simple qu'il vient de cueillir à
» l'entrée du village où il préconise ses remedes, & fait le détail de ses
» miracles ; & dès l'instant ce simple va guérir toutes les infirmités. » Ainsi parle *Zimmermann* par l'organe du Traducteur de son Traité de l'expérience ; & ainsi devoit penser l'ami des célebres *de Haller* & *Tissot*.

Mais à travers les ombres qui offusquent quelquefois la Médecine ; cette Science paroîtra toujours respectable aux yeux de ceux qui jugent sans partialité ; & les hommes, qui ont les talens nécessaires pour exercer cette profession avec honneur, n'en seront pas moins considérés. Pour donner plus d'étendue aux propositions que je viens d'avancer, je vais rapporter ce qu'a dit un Avocat au Parlement de Paris en faveur d'un Médecin, dont il plaidoit la cause. Le discours qu'il prononça dans le Sanctuaire de la Justice, & qui fit pancher la balance du côté de son client, est conçu dans ces termes, premier volume des Causes célebres : « Il n'y a que trois personnes que l'Ecriture Sainte nous
» commande expressément d'honorer : *Honorez votre pere*, c'est un précepte du
» Décalogue : *Honorez le Roi*, c'est au Chapitre II de la premiere Epître de
» Saint Pierre : *Honorez le Médecin*, c'est le passage de l'Ecclésiastique. Il faut
» honorer les peres, parce qu'ils sont les auteurs de la vie ; il faut honorer
» les Rois, les Médecins, parce qu'ils en sont les conservateurs. La vie a
» deux sortes d'ennemis, les hommes & les maladies. Les Rois la protegent
» contre les hommes, & par les armes contre les étrangers, & par la justice
» entre leurs sujets ; les Médecins la défendent contre les maladies, & par le
» fer contre les plaies, & par les remedes contre les autres maux. Les remedes
» des Médecins ont ce rapport avec la justice des Rois, que comme la justice
» est nécessaire pour remettre les choses dans l'égalité, les remedes sont néces-
» saires pour rétablir l'égalité dans les humeurs ; & la justice n'est précisément
» que la santé de l'ame, & la santé n'est précisément que la juste propor-
» tion des qualités qui composent le tempérament du corps. Le Médecin est
» un Magistrat naturel qui exerce une Jurisdiction intérieure dans le corps hu-
» main entre les élémens, dont il est composé. Il ôte aux uns les degrés qu'ils

» ont de trop, il rend aux autres, les degrés qui leur manquent, & en faisant ainsi » justice aux uns & aux autres, il entretient parmi eux cette belle union qui fait toute » la douceur & les plaisirs de la vie. Il y a des conditions plus éclatantes, plus » nobles, plus illustres, mais il n'en est point de plus nécessaire à l'Univers que celle » des Médecins. Il n'est ni condition, ni âge, ni sexe qui n'en ait besoin ; & » ceux-là même qui déclament contre elle, changent bientôt leurs invectives » en éloges, quand ils sont attaqués de la moindre indisposition. „

Quand Dieu n'auroit point ordonné aux hommes d'avoir des sentimens d'estime & de reconnoissance pour les Médecins ; quand il n'auroit pas dit qu'ils seront loués en présence des Grands de la terre & qu'ils recevront des dons de la part des Rois ; ceux qui rendent à la Société des services dépendans de l'Art de guérir, seroient encore en droit d'attendre quelques marques de considération de la part du public. L'étude de la Médecine est très-satisfaisante ; & il est vrai que ceux qui s'y appliquent par goût, sont en quelque sorte récompensés de leurs veilles, par le plaisir qu'ils trouvent dans la recherche des merveilles de la Nature. Mais cette étude est aussi celle qui demande le plus de travail, le plus de peine & de dépense pour y faire les progrès convenables, auxquels on ne parvient encore qu'avec beaucoup de danger pour la santé.

Après l'éducation ordinaire des gens de Lettres, le jeune Médecin entre dans une carriere qui n'a jamais montré ses limites à celui dont les jours ont été les plus heureux. Tous les étés, il faut qu'il parcoure les campagnes avec beaucoup de fatigues, pour y chercher les productions de la Nature ; tous les hivers, ne vivant pour ainsi dire qu'avec les morts, il doit être renfermé dans les Amphithéatres pour les Cours & Dissections Anatomiques ; occupé toute l'année à profiter des soins que les grands Maîtres donnent aux malades dans les Hôpitaux, il ne quitte des compagnies si lugubres, que pour se récréer dans les Laboratoires où il s'exerce aux Opérations Chymiques & Galéniques. C'est ainsi que le jeune Médecin doit, pour ainsi dire, ne paroître que dans les lieux, où des odeurs les plus fétides, des exhalaisons les plus malsaines, des vapeurs les plus meurtrieres, ont souvent altéré la santé, & même donné la mort à ceux qui s'y occupoient avec trop de zele des moyens de conserver la vie des hommes. Le moindre obstacle qu'il ait à surmonter, c'est de vaincre ses répugnances, sur-tout lorsqu'il s'agit d'assister aux Opérations Chirurgicales, & de voir mutiler les hommes à travers les cris affreux par lesquels ils expriment leurs craintes & leurs douleurs.

Ces Sciences d'observation, qui seules ont de quoi occuper les génies les plus profonds, ne sont cependant encore que des préliminaires, ou plutôt la matiere des réflexions, des méditations, des recherches infinies que le Médecin va puiser dans les leçons des habiles Professeurs & dans les Ouvrages des Auteurs expérimentés, pour se mettre au fait de la vraie & solide pratique de son Art. Après toutes ces dépenses & ces travaux ; nouveaux fraix, nouvelles peines, pour donner des preuves de capacité & obtenir les degrés Académiques.

La pratique de la Médecine n'offre pas moins de peines à essuyer, mais bien plus de disgraces que son étude ; on en seroit bientôt rebuté, si les qualités

du cœur ne portoient le Médecin à remplir les devoirs que l'humanité lui impose & que les malades lui demandent par leurs plaintes. En effet, ne paroître que dans des lieux où réside la tristesse & quelquefois le désespoir ; toujours respirer un mauvais air auprès des malades ; souvent respirer avec lui le poison dans les maladies contagieuses ; être le témoin des infirmités les plus dégoûtantes ; partager avec la mort les insultes d'un public ignorant qui s'érige en juge absolu de toutes les actions du Médecin ; souvent être obligé de se disculper de la mort la plus inévitable, & n'en être pas moins en butte aux traits des langues diffamantes que l'imposture met en jeu pour ternir la science & la probité ; n'avoir à soi ni jours, ni momens, dont on puisse s'assurer, pour les donner au délassement ou à ses affaires ; ne pouvoir jouir de soi-même, mais être toujours prêt à servir le public au gré de sa volonté souvent incommode, quelquefois quinteuse & déraisonnable ; essuyer tous les caprices d'un malade que le chagrin dévore & que la douleur impatiente ; être journellement compromis avec ces donneurs de conseils que rien ne retient & qui décident hardiment dans les cas même les plus graves ; voir des gens se jouer de la vie des autres en donnant des remedes mal à-propos, & n'être point écouté quand on s'y oppose : tout cela ne demande-t-il pas dans le Médecin l'ame la plus forte & la plus patiente ? La Médicomanie, qui est particuliere au siecle où nous vivons, est seule la cause de mille disgraces. Par un délire aussi blâmable qu'il est épidémique, le public propose des remedes sans les connoître, & les autorise par ses propres observations, sans être en état d'observer. Il faut cependant que le Médecin qui est pénétré des devoirs de sa profession, se roidisse contre ces conseils téméraires ; & à quoi ne l'expose point le ton de vigueur qu'il est obligé de prendre ?

Telles sont les disgraces qui accompagnent la pratique de la Médecine, & malheureusement elles sont la récompense la plus ordinaire des Médecins qui se dévouent au service du public. Jeunes gens, qui vous disposez à étudier la Médecine, sondez-vous, & voyez si vous êtes d'une trempe à supporter toutes ces disgraces, sans manquer à vos devoirs. Ne vous découragez pas, si vous vous sentez d'humeur à les remplir. Fermes dans la résolution que vous aurez prise, conduits par l'honneur & la probité, marchez dans le sentier de la vertu à travers les obstacles que vous ne manquerez pas d'y rencontrer. Il est des hommes assez équitables pour apprécier votre conduite & rendre justice à vos talens ; leur approbation doit vous suffire contre les cris de la multitude.

Les personnes qui jugent des choses sans prévention, ne refuseront jamais leur estime aux vrais Médecins, elles les traiteront même avec cette considération qu'ils sont en droit d'attendre de la reconnoissance des hommes ; c'est bien la moindre rémunération qu'ils méritent. Celle qui leur vient d'ailleurs, n'est point ordinairement proportionnée à leurs travaux ; & quoique l'on convienne quelquefois que la Médecine est une profession qui devroit être mieux récompensée qu'elle ne l'est, on peut cependant dire que de toutes les personnes employées au service du public, les Médecins sont ceux qui voient moins de récompenses à espérer. Les Ecclésiastiques, les Militaires, les Jurisconsultes, & les autres professions honorables qui n'ont point, en tous tems, autant de fatigues & de disgraces à essuyer,

essuyer, obtiennent des bénéfices, des pensions, des magistratures, des dignités. Les Médecins, qui s'occupent toute la vie à soulager les maux d'autrui, bornés au seul honneur d'être charitables, bienfaisans, compatissans, d'être attentifs dans le traitement des maladies, heureux dans la cure, n'ont, pour ainsi-dire, de récompenses à attendre que du casuel de leur Art; encore ce casuel n'est-il d'un rapport considérable qu'à un petit nombre d'entre eux, & sur-tout à ceux qui tiennent le haut bout dans les grandes villes. Il est pourtant de l'intérêt général que les Médecins jouissent de quelques avantages & qu'ils soient bien payés : c'est le moyen le plus propre à perfectionner la Médecine, à rendre les bons Médecins nombreux, & à faire participer la société au bien qu'elle desire le plus, la vie & la santé.

Je m'arrête pour ne pas étendre davantage un Article peut-être déja trop long. On s'ennuiera à le lire, on le regardera même comme une jérémiade ; soit. Si je n'ai dit que la vérité, on conviendra qu'il est permis de se servir des armes qu'elle donne, pour défendre une profession que l'on aime.

MÉDECIN des Rois de France. (Premier) L'emploi de premier Médecin est fort honorable dans toutes les Cours de l'Europe ; mais comme il seroit trop long de m'étendre sur l'état dont jouissent, dans chacune d'elles, les personnes qui en sont revêtues, je me bornerai à ce qui concerne la Cour de France, où cette charge est fort ancienne.

Grégoire de Tours nous apprend que *Mareleise* fut premier Médecin du Roi Chilpéric I qui mourut en 584. Le premier siecle Bénédictin, par le Pere Mabillon, remonte plus haut & donne *Tranquillinus* pour Médecin au Roi Clovis I qui mourut en 511. Au commencement de l'Université de Paris, celui qui avoit cette charge, s'appelloit *Physicus Domini Regis*; dans la suite, il prit le nom d'*Archiater*, à l'exemple des Médecins des Empereurs ; mais dans le XVI siecle on voulut imiter ces derniers de plus près par le titre d'*Archiatrorum Comes*, & il y a apparence que *Marc Miron* fut le premier qui le porta sous Henri III. C'est la pensée de *Chomel*; mais d'autres assurent que ce titre n'étoit déja plus en usage en France du tems de *Miron*.

Le premier Médecin du Roi de France est le chef de tous les Officiers de santé qui sont au service de ce Prince ; sa Majesté, qui lui confie plus particuliérement la conservation de ses jours, lui donne à ce titre, une certaine inspection & autorité pour le réglement de la Médecine. Les honneurs, les privileges & les émolumens attachés à cet Office, se tirent de la nécessité de son ministere, ainsi que de l'excellence de ses fonctions ; il y a même beaucoup de rapport entre l'état des Archiatres sous les Empereurs Romains, & la réception, les fonctions, les prérogatives & les pouvoirs des premiers Médecins en France. La confiance du Roi est le seul titre qui éleve quelqu'un à cette dignité ; c'est le plus haut degré d'honneur auquel un Médecin puisse parvenir dans sa profession. Mais rien ne fait mieux connoître les effets de cette confiance & la nature de cette charge, que la formule du serment qui se prête entre les mains de sa Majesté. *Vous jurez & promettez à Dieu de bien & fidelement servir le Roi en la charge de son premier Médecin, dont Sa Majesté vous a pourvu ; d'apporter pour la conser-*

vation de sa personne & pour l'entretenement de sa santé, tous les soins & toute l'industrie que l'Art & la connoissance que vous avez de son tempérament vous feront juger nécessaires ; de ne recevoir pension, ni gratification d'autre Prince que de Sa Majesté ; de tenir la main à ce que ses Officiers, qui sont sous votre charge, s'acquittent fidelement de leurs devoirs, & généralement faire, en ce qui la concerne, tout ce qu'un fidele sujet & serviteur doit & est tenu de faire. Ainsi vous le jurez & promettez.

En conséquence, les fonctions du premier Médecin sont, pendant la santé du Roi, d'accompagner Sa Majesté par tout, de se trouver tous les matins à la premiere entrée, c'est-à-dire, dès que Sa Majesté est éveillée, mais encore au lit, jusqu'au moment qu'elle appelle les grandes entrées ; de se trouver aux autres entrées avec les autres Officiers de santé, & de venir quelquefois donner l'ordre à la bouche. Quand le Roi est malade, c'est son premier Médecin qui le gouverne particulierement ; il préside aux Consultations que l'on fait pour le rétablissement d'une santé si précieuse, ainsi qu'au traitement & à la conduite du régime & des médicamens qui y sont réglés : & à cet effet, il doit toujours être auprès de Sa Majesté lorsqu'elle prend quelque remede pour en régler l'administration & en observer les opérations.

Le premier Médecin est du nombre des grands Officiers. La noblesse a toujours été attachée à sa charge, & ceux qui en ont été pourvus, l'ont toujours transmise à leurs descendans. Ils ont depuis long-tems été dans l'usage de prendre la qualité de *Conseillers ordinaires de Sa Majesté en tous ses Conseils d'Etat & Privé ;* qualité qui répond à celle des *Comites consistoriani*, & qui convient par consequent aux premiers Médecins du Roi, puisqu'ils sont les mêmes que les *Comites Archiatrorum.*

Pour soutenir l'honneur de ces titres, il étoit nécessaire d'attacher de gros revenus à cet emploi. Le premier Médecin perçoit trente quatre mille livres d'appointement, savoir :

3000 livres de gages qui lui sont payés par les Trésoriers de la Maison.

2000 livres de livrées.

3000 livres pour sa bouche en Cour.

16000 livres pour son entretenement & carosse ; ces trois dernieres sommes payables à la Chambre aux deniers.

4000 livres de récompense.

6000 livres de pension comme Conseiller d'Etat ; ces deux pensions payables au Trésor Royal.

De la confiance que le premier Médecin a obtenue de la personne du Roi pour le soin de sa santé, suit nécessairement l'inspection qu'il doit avoir sur les autres Officiers qui doivent concourir avec lui pour la conserver, spécialement sur ceux qui exercent un ministere subalterne. Ces Officiers lui ont été subordonnés de tout tems par un usage constamment suivi, lequel en conséquence du serment qu'il prête au Roi, a rendu le premier Médecin chef de trois genres d'Officiers en cette Cour. Cette inspection a principalement deux objets. Il doit interroger, examiner & agréer tous ceux qui doivent, sous lui, exercer quelque Office de santé, c'est-à-dire, tous les autres Médecins, Chirurgiens, même

le premier Chirurgien, Apothicaires, Lithotomistes, Renoueurs & Dentistes ; leur donner ses certificats de capacité & recevoir leur serment, de la prestation duquel il est dressé, au bas de leurs provisions, un Verbal signé du premier Médecin. Son inspection s'étend, en second lieu, jusqu'à la connoissance de l'exactitude avec laquelle ils s'acquittent des fonctions de leur état & Office, pour lesquelles ils ne reçoivent aucun ordre que de sa part. C'est pourquoi, ils ne peuvent s'absenter de la Cour, ni manquer à leur service, sans en avoir préalablement obtenu dispense & permission du premier Médecin ; & ce n'est que sur l'attestation de l'exactitude avec laquelle ils ont rempli leurs devoirs, qui leur est délivrée par lui, qu'ils reçoivent les émolumens & les gages attachés à leur place.

Le premier Médecin n'a aucun droit sur les Facultés de Médecine, & lorsqu'il se trouve aux assemblées de celle dont il est Membre, il n'y peut exiger aucune distinction, & il y occupe la place que lui donne sa réception, sans aucune primauté, ni autorité sur les autres aggrégés : cependant lorsqu'il vient aux Ecoles de Médecine revêtu de sa robe de satin, comme Conseiller d'Etat, il doit être reçu à la porte par le Doyen accompagné de quelques Bacheliers & précédé des Bedeaux, & avoir à l'assemblée ou à l'acte une séance d'honneur, quand même il ne seroit pas Docteur de cette Faculté. C'est en conséquence de cet usage observé dans celle de Paris, que M. *Chicoyneau*, premier Médecin de Louis XV, étant venu en 1735 assister à la These que M. *Louis-Jean le Thieullier*, Président de l'Acte, lui avoit dédiée, fut reçu avec le cérémonial ordinaire, prit séance à la droite du Président sur un fauteuil orné, placé sur une estrade un peu au dessous de la Chaire.

Les autres prérogatives du premier Médecin sont, qu'aucun Expert pour les bandages des hernies ne peut être reçu sans son consentement ; que dans les villes & lieux non jurés, il a tout pouvoir & autorité de visite & d'examen sur les Apothicaires qui y sont établis, & peut y commettre un ou plusieurs Médecins pour y exercer sa jurisdiction en son lieu & place ; qu'à lui appartient le droit d'approuver les spécifiques. Anciennement, il avoit l'Intendance du Jardin des plantes à Paris, mais aujourd'hui il ne conserve que celle des Bains & Fontaines Minérales & Médicinales du Royaume.

MÉDECINS de la Famille Royale de France. On voit au Mémorial de la Chambre des Comptes cotté O, une Ordonnance de Philippe de Valois de Mai 1350, qui porte qu'il n'y auroit qu'un Physicien ordinaire en Cour, qui seroit payé à vingt sols tournois par jour. Le Roi Jean II, son fils, n'avoit encore que trois Physiciens ; mais dans la suite leur nombre a été considérablement augmenté.

Aujourd'hui, il y a d'abord un Médecin ordinaire de sa Majesté, qui a sur l'état :

1800 livres de gages payables par les Trésoriers de la Maison.

1500 livres de livrées pour sa bouche en Cour, payables à la Chambre aux deniers.

2400 livres de penſion au Tréſor Royal.

9000 livres comme Médecin Conſultant : en tout 14700 livres.

Il a le titre de Conſeiller du Roi. Sa fonction eſt de ſervir auprès de Sa Majeſté en l'abſence du premier Médecin, & de paroître aux Conſultations. *Aſtruc* dit que ce fut pour *André du Laurens* qu'on créa la charge de Médecin ordinaire en 1600.

Le Roi a de plus huit Médecins ſervans par quartier, deux, chacun trois mois, avec le titre de *Médecins ordinaires du Roi ſervans par quartier.* On les appelle *Medici Regis Cubicularii*, parce que le Médecin ordinaire couchoit autrefois dans la chambre du Roi. Suivant *Chomel*, dans ſon *Eſſai hiſtorique ſur la Médecine en France*, de petites intrigues particulieres ont fait perdre à ces Médecins ordinaires preſque tous leurs privileges, principalement ſous Louis XIV & dans le tems que M. *d'Aquin* étoit premier Médecin. Peut-être auſſi, les Rois ne faiſant plus leur demeure à Paris, ces Médecins qui, pour la plupart, étoient les plus employés, peu à peu ont obtenu la permiſſion de s'abſenter de la Cour, & leur ſervice a été totalement remplacé.

Les Médecins ordinaires par quartier ont chacun :

1200 livres de gages payés par les Tréſoriers de la Maiſon.

273 livres, 15 ſols de livrées pour bouche en Cour, à la Chambre aux deniers.

Leurs quartiers commençoient aux mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre ; & pendant leur terme, ils devoient ſe trouver au lever, au coucher & aux repas du Roi, quoiqu'il ſe portât bien. De plus, quand Sa Majeſté doit toucher les malades attaqués d'écrouelles, de même, lorſque le Jeudi Saint il doit laver les pieds à treize enfans, c'eſt au premier Médecin, ou Médecin ordinaire, ou autres de quartier, à viſiter auparavant ceux qui ſe préſentent pour cela ; & toutes les fois que le Roi touche, les Médecins ont, à la Chambre aux derniers, 17 livres, 9 ſols, 4 deniers, pour une douzaine de pains, deux quartes de vin de table & ſix pieces de gibier piqués.

Il y a pour la perſonne du Roi quatre Médecins Conſultans, à 9000 livres d'appointement, pour ſur la nomination & le choix du premier Médecin entrer de droit dans les Conſultations qui ſe font lorſque Sa Majeſté eſt malade, avec ceux qu'on appelle extraordinairement. Il y a encore un Médecin Spargyrique qui a 1200 livres de gages, & un autre Médecin qui perçoit 400 livres, mais qui ne ſert que lorſqu'on l'appelle.

Tous les Officiers de trimeſtre, après avoir fait un quartier chez le Roi, font encore un quartier de ſervice chez M. le Dauphin qui n'a point de Maiſon différente de celle de ſa Majeſté; ceux qui ſont ordinaires ſervent toute l'année. Mais outre ces Officiers du Roi, le Dauphin a pour le ſervice, en place de ces Médecins ordinaires, un premier Médecin qui a 1800 livres de gages & 8000 livres de penſion. Les Enfans de France n'ayant point non plus une Maiſon particuliere de celle du Roi, ils ſont gouvernés par les mêmes Médecins; mais ils ont un premier Médecin pour ſuppléer à leur abſence.

La Reine a une Maiſon particuliere & ſéparée de celle du Roi. Elle a un premier Médecin qui a 600 livres de gages, & un Médecin du commun, qu

a 300 livres. Son premier Médecin a les mêmes fonctions & la même autorité dans sa Maison, que le premier Médecin du Roi dans celle de sa Majesté; il a de même le titre de *Conseiller d'Etat*, en conséquence duquel il est reçu aux portes des Ecoles de Médecine avec la même cérémonie.

Madame la Dauphine a pour sa Maison particuliere un premier Médecin qui a 600 livres de gages & 1200 d'augmentation; un Médecin ordinaire qui a 300 livres de gages & 120 d'augmentation.

Les Rois de France ont toujours accordé au premier Prince de leur sang une Maison composée d'un certain nombre d'Officiers, qui jouissent du même privilege que ceux de leur propre Maison, & dont l'état est pareillement registré à la Cour des Aides. Pour la chambre du Duc d'Orléans, il y a un premier Médecin qui a 400 livres de gages, & quatre Médecins ordinaires qui ont chacun 60 livres. La Maison de Condé jouissoit autrefois de la même prérogative.

Les Médecins de la Famille Royale ont toujours eu parmi leurs privileges, celui d'exercer la Médecine dans toutes les villes du Royaume; car étant réputés gens de science & de probité par la confiance que le Prince met en eux, ils sont censés mériter la même confiance chez le reste des hommes. Ce privilege s'étend jusqu'à la ville de Paris, comme la Faculté l'a reconnu par un décret du 5 Novembre 1505; elle accorde même un autre privilege à ces Médecins qui sont de son Corps, c'est d'être censés présens, quoique absens, pendant leur service, à condition cependant qu'ils présideront à leur tour à la *Quodlibétaire*; & en conséquence, ils reçoivent les mêmes honoraires que les autres Docteurs-Régens.

MÉDECINS de Londres. (College Royal des) C'est à *Thomas Linacre* que la ville de Londres est redevable de cet établissement. La Médecine étoit si maltraitée en Angleterre dans le XVI siecle, qu'on voyoit des Moines ignorans, & des Empiriques plus ignorans encore, tenir le haut bout dans la pratique de cette Science: les Evêques, chacun dans leur Diocese, étoient ceux de qui ils recevoient le pouvoir de l'exercer. *Linacre* sentit combien il étoit important de réprimer cet abus, & en conséquence, combien il étoit nécessaire que le droit de l'examen & de la faculté d'admettre à la licence ne fût confié qu'à des gens en état d'en juger. C'est pourquoi, il imagina d'établir un College composé de personnes capables de remplir ces fonctions; il poussa même si avant son dessein, que profitant de la faveur dont il jouissoit à la Cour, & sur-tout auprès du Cardinal Wolsey, ce grand protecteur des Sciences, il obtint du Roi Henri VIII des Lettres Patentes qui ont été confirmées par le Parlement.

Linacre, uniquement occupé du bien public, n'envisagea pas seulement cet établissement du côté de l'avantage que les malades en tireroient; ses vues se porterent encore à entretenir, parmi les Médecins, cette liaison contractée par l'habitude de se voir, & ces discussions amicales de sentimens, toutes deux si nécessaires à la conciliation des intérêts de l'Art, des Artistes & des hommes. Il prévit d'ailleurs que les vrais Médecins étant distingués de la foule des Empiriques par quelque titre d'honneur, s'animeroient à mériter l'estime du public par des soins mieux concertés, & se piqueroient de plus en plus de cette noble émulation qui engage les hommes à ne rien épargner, pour pousser les Sciences à leur perfec-

tion. *Linacre* n'a point été trompé dans son attente. Le College Royal de Londres a constamment donné, depuis son établissement jusqu'à nos jours, des hommes faits pour les progrès de la Médecine, & qui se sont rendus autant recommandables par les savants Ecrits qu'ils ont publiés, que par les heureux succès de leur pratique.

Il est étonnant qu'à l'exemple des Anglois, & même des Ecossois qui ont aussi un célebre College de Médecine à Edimbourg, les établissemens de cette espece ne soient pas plus communs. La France, l'Allemagne, la Hollande en ont, mais ils sont trop rares ailleurs; les fruits immenses que ces Etats en retirent, sont cependant de puissans motifs qui devroient engager à multiplier ces Colleges, au moins dans la Capitale de chaque Province. Un des premiers objets que les Médecins réunis en Société Littéraire devroient avoir en vue, seroit de travailler à des Mémoires sur l'Histoire Naturelle & les maladies épidémiques ou les plus communes de leur canton; & comme une certaine étendue de pays ressortit toujours d'une Université, chaque College pourroit être chargé d'envoyer annuelement ses Mémoires à la Faculté de Médecine de l'Académie dont il dépend, & celle-ci, après en avoir fait le triage, les publieroit sous le titre d'*Acta Medicorum* de tel ou tel pays. Par ce moyen, on amasseroit insensiblement un Recueil précieux de connoissances utiles, dont la postérité tireroit le plus grand avantage. Mais celui qui résulteroit de tels établissemens, s'étendroit encore à beaucoup d'autres objets, parce que les Membres du College ne borneroient point leurs vues aux seuls Mémoires qu'on vient d'indiquer. Toutes les matieres qui sont du ressort de la Médecine seroient soumises à leurs discussions, d'abord qu'elles auroient quelque rapport à la conservation de la vie & de la santé des hommes.

On voit au premier coup-d'œil combien ces Sociétés Littéraires sont avantageuses au public; mais elles sont d'autant plus nécessaires parmi nous, que dans la plupart des Capitales de nos Provinces des Pays-Bas Autrichiens rien n'est fait pour remuer les esprits, qui souvent s'engourdissent faute d'émulation. C'est elle cependant qui développe le génie; & tel se contente aujourd'hui de végéter dans le cercle des connoissances médiocres, qui, poussé par cet éguillon, chercheroit à se tirer de la foule & à servir plus utilement sa patrie. Qu'on pardonne cette digression à mon zele: je reviens au College des Médecins de Londres.

Il ne doit être composé que de 80 Membres. Les principaux d'entr'eux sont appellés *Felows* ou Collegues. Après ceux-ci sont les Collegues honoraires, & enfin les Licenciés, c'est-à-dire, ceux qui ayant été trouvés capables de pratiquer la Médecine, du moins en quelque sorte de maladies, obtiennent du College la permission de l'exercer. Ce College a plusieurs privileges qui lui ont été accordés par le Roi ou par le Parlement. Par exemple, un Médecin, quoiqu'il ait pris ses degrés à Oxford où à Cambridge, ne peut pratiquer la Médecine à Londres ou à sept milles aux environs, sans licence obtenue sous le sceau du College; & toute personne qui n'a point pris ses degrés, ne peut exercer cette profession en aucune partie de l'Angleterre. Ce College peut condamner à l'amende & faire emprisonner tout contrevenant; il y a même une

loi qui défend à qui que ce soit d'exercer la Médecine & la Chirurgie, à moins qu'il ne soit qualifié pour cela, ou qu'il n'ait permission expresse pour le faire, & qui déclare felon ou coupable de mort tout contrevenant entre les mains de qui un malade viendra à périr. Ce College a aussi l'autorité de visiter les boutiques des Apothicaires dans Londres & aux environs, & de voir si les drogues & compositions sont bonnes & bien préparées. Et afin que les Médecins du College puissent visiter leurs malades en tout tems, ils sont exempts de toutes les charges onéreuses des Paroisses. Cependant Londres ne laisse pas de fourmiller d'Empiriques, de Charlatans & autres qui exercent la Médecine sans autorité, & dont les billets sont tous les jours publiquement distribués par toute la ville. Mais pour empêcher le petit peuple de se laisser duper par cette sorte de gens, & le sauver en même tems des mains des Apothicaires qui vendent les drogues à très-haut prix, quarante-deux Médecins établirent, en 1696, trois boutiques ou laboratoires, appellés *Dispensarys*. Il y en a un au College des Médecins, un autre dans Bornhill à Londres, & le troisieme dans S. Martin's-lane à Westminster, où l'on vend les médicamens au juste prix de leur valeur, & où l'on donne gratuitement conseil aux personnes incommodées.

Le College des Médecins est gouverné par un Président, quatre Censeurs & douze Electeurs, qui sont les principaux Membres de la Société. Le Président est choisi entre eux, tous les ans à la Saint Michel; mais les Collegues honoraires & les Licenciés n'ont point de part au gouvernement, quoiqu'ils jouissent des privileges du College. Par une Patente de Jacques II, il est déclaré que ceux qui ont pris leurs degrés dans les Universités étrangeres, sont qualifiés pour devenir *Felows* ou Collegues.

Le 18 Octobre de chaque année il y a séance publique, pendant laquelle on prononce une Oraison Latine qui a pour objet la Médecine & les personnes qui se sont distinguées, soit par leurs talens, soit par leurs bienfaits envers le College. Le célebre *Harvey* est l'instituteur de cette cérémonie fondée sur la reconnoissance; & les Médecins Anglois qui s'en sont acquittés, n'ont pas manqué d'insérer dans le Recueil de leurs Ouvrages, les Discours qu'ils ont prononcés à l'honneur du College & de ses bienfaiteurs.

On a publié à Londres en 1722, *in*-4, un Ecrit concernant la discipline du College de cette ville; il est intitulé: *Statuta moralia Collegii Regii Medicorum Londinensium*. Cette Compagnie a fait imprimer différens Dispensaires à son usage; mais elle a donné, en 1768, le premier volume d'un Ouvrage, *in*-8, plus important & plus utile encore, sous le titre de *Medical Transactions*, & elle se propose de continuer ce Recueil, qui est rempli d'Observations propres à compléter l'Histoire des maladies & à constater les effets de différens remedes.

MÉDÉE, Sœur d'*Angitia* & de *Circé*, a été mise au nombre des Magiciennes, & à ce titre, elle a passé pour opérer des choses surprenantes, comme le rajeunissement des vieillards. Mais si l'on examine de près le merveilleux que l'Antiquité a cru voir dans les procédés de cette femme, les soupçons de Magie ne tarderont point à disparoître. L'opinion qu'on avoit d'elle sur le rajeunissement des vieillards, n'étoit fondée que sur la connoissance qu'elle avoit

des herbes qui teignent en noir les cheveux blancs, & ſur l'art qu'elle avoit de s'en ſervir adroitement. Comme elle fut encore la premiere qui s'aviſa de conſeiller l'uſage des bains chauds, pour rendre les corps plus ſouples & plus agiles, ainſi que pour les guérir de diverſes maladies, le peuple qui voyoit tout cet appareil de chaudieres d'eau & de bois, ſans en ſavoir la deſtination, publia qu'elle faiſoit bouillir les hommes qui ſe mettoient entre ſes mains. Le Vieillard *Pelias* contribua à accréditer ce préjugé parmi le public; car ayant voulu eſſayer les bains chauds, nonobſtant ſon âge, il y trouva la mort & paſſa pour avoir ſouffert une ébullition trop forte.

Il y a des Auteurs, même parmi les Anciens, qui conviennent que *Médée* n'avoit d'autre ſortilege que de faire pratiquer des exercices convenables, en vue de rendre robuſtes & vigoureux les corps les plus délicats & les plus foibles; mais comme elle employoit auſſi les Bains, ainſi qu'on vient de le dire, la nouveauté du remede en impoſa aux peuples ignorans, qui s'imaginerent que tout le ſecret de cette femme conſiſtoit à faire cuire la chair des hommes pour les rajeunir. Elle-même ne fut peut-être pas fâchée du bruit qui couroit ſur ſon compte; il jettoit du myſtere ſur la pratique la plus ſimple, & il aidoit par-là à faire réuſſir toutes les petites fourberies, par leſquelles l'Empiriſme cherchoit à relever les conſeils qu'il donnoit aux malades. *Médée* n'en uſa cependant point ainſi à l'égard de ſes autres connoiſſances; car *Diodore* nous apprend que cette femme avoit guéri les bleſſures de *Jaſon*, ſon mari, celles de la guerriere *Atalante* & des *Theſpiades*, & qu'elle n'employoit pour cela que certaines herbes différemment préparées.

MEDIUS, Médecin du XXXVII ſiecle, fut diſciple de *Chryſippe* Cnidien. *Suidas* dit qu'il étoit frere de *Crétoxene*, mere d'*Eraſiſtrate*. C'eſt apparemment le même que *Diogene* de Laërce appelle *Medias*, & qu'il donne pour mari à *Pythias*, fille d'*Ariſtote*.

MEECKREN, (Job VAN) Chirurgien de l'Hôpital & de l'Amirauté d'Amſterdam, vécut dans le XVII ſiecle. Il fit de bons éleves dans ſon Art qu'il pratiqua avec autant d'honneur que de ſuccès; il ſe diſtingua même parmi ſes confreres par l'invention de quelques inſtrumens, & la perfection qu'il donna au Troicart pour percer l'œil rempli d'eau ou de pus, au Seringotome & à une Aiguille cannelée. Comme il avoit le génie obſervateur, il recueillit beaucoup d'Hiſtoires Médico-Chirurgicales, qu'il a écrites en Hollandois, ſa langue maternelle, & qu'on a publiées après ſa mort. Ce Recueil parut à Amſterdam en 1668, *in*-8, avec figures; à Nuremberg en 1675, même format, en Allemand; à Amſterdam, 1682, *in*-8, en Latin, par *Abraham Blaſius* qui en eſt le Traducteur. Ces Obſervations, que l'Auteur a enrichies de ſes remarques, ſont rendues avec beaucoup de vérité. *Van Meeckren* ne cache même pas les événemens malheureux de ſa pratique; il inſtruit également par ſes bons & ſes mauvais ſuccès. En parlant de l'Artériotomie, dont il étoit grand partiſan & qu'il avoit faite pluſieurs fois avec tout l'avantage poſſible, il avoue qu'elle lui avoit mal réuſſi par le défaut du bandage & l'inattention du malade.

MEGES, Chirurgien du quarantieme ſiecle, étoit de Sidon, ſuivant *Galien.* Au rapport de *Celſe*, il demeura à Rome ſous l'Empire d'Auguſte, & ſe fit de la réputation dans cette ville, où d'autres bons Chirurgiens ſe diſtinguerent dans le même tems, comme *Tryphon*, le pere, & *Evelpiſtus*, fils de *Phleges.*

MEGOBACCH, (Jean) de Spangenberg, ville dans le Bas Landgraviat de Heſſe, naquit en 1495. Le ſuccès avec lequel il s'étoit appliqué aux études préliminaires à celle de la Médecine, fit augurer favorablement ſur ſon compte, dès qu'on le vit décidé pour cette derniere. Il en commença le cours dans l'Univerſité de Padoue, où les preuves qu'il donna de ſa capacité lui mériterent les honneurs du Doctorat; mais il en donna de plus grandes, à ſon retour en Allemagne, par la diſtinction avec laquelle il enſeigna dans les Ecoles de la Faculté de Marpurg, & par les différens Ouvrages qu'il mit au jour. Il avoit à peine 40 ans, lorſqu'il abdiqua ſa Chaire, en 1535, pour ſe rendre à Caſſel, où Philippe, Landgrave de Heſſe, l'honora de toute ſa confiance. *Megobacch* étoit encore au ſervice de ce Prince, lorſqu'il mourut dans la même ville le 27 Juillet 1555, dans la ſoixante-unieme année de ſon âge.

MEIBOMIUS, (Jean-Henri) ſavant Médecin, étoit de Helmſtadt, où il naquit le 27 Août 1590. Il voyagea en Italie dans le deſſein de ſe perfectionner dans les Sciences; & comme il y fit de grands progrès, ſur-tout dans la Médecine, il ſe rendit en 1619 à Bâle, où il prit le bonnet de Docteur. Il retourna enſuite dans ſa ville natale qu'il ne tarda pas à enrichir de ſes connoiſſances dans la Chaire que les Membres de la Faculté lui accorderent en 1620. Il continua d'enſeigner dans les Ecoles de ſa patrie juſqu'en 1626, qu'il alla s'établir à Lubeck en qualité de Médecin de cette ville & de ſon Evêque. Ce fut-là qu'il mourut le 16 Mai 1655. *Meibomius* ne s'occupa preſque que de l'Hiſtoire ſur la fin de ſa vie; il s'attacha particulierement à celle de la Médecine, ſur laquelle il laiſſa à ſon fils un Manuſcrit intitulé : *De Vitis Medicorum uſque ad ſæculum XV:* mais cet Ouvrage n'a point été imprimé. Il en laiſſa d'autres, dont la plus grande partie a vu le jour de ſon vivant, ſous ces titres:

Hippocratis Orkoe, ſive, Commentarius in Hippocratis jusjurandum. Lugduni Batavorum, 1643, *in*-4.

De Flagrorum uſu in re venereâ. Ibidem, 1643, *in*-4. *Londini*, 1655, *in*-32. *Hafniæ*, 1669, *in*-8, par les ſoins de *Thomas Bartholin* qui a compris dans cette édition ce qu'il a lui-même écrit ſur cette matiere. *Francofurti*, 1670, *in*-8. L'uſage du fouet, en vue de ſe rendre habile à la génération, eſt une pratique bien ancienne. Les Dames Romaines ſe rendoient à certaines heures dans le Temple de Lucine, où depouillées de leurs vêtemens & dévotement proſternées, elles recevoient avec docilité pluſieurs coups de fouet qu'un Luperque, ou Prêtre de Pan, leur appliquoit avec des lanieres faites de peau de bouc. Si cette fuſtigation ne les rendoit pas fécondes, elle paſſoit au moins pour avoir la propriété de les diſpoſer à le devenir.

Epiſtola de Cynophoria, ſeu, canis portatione ignominiosâ. Helmſtadii, 1645, *in*-4.

De Mithridatio & Theriaca Diſcurſus. Lubecæ, 1652, 1659, *in*-4.

Mæcenas, sive, de C. Dinii Mæcenatis vitâ, moribus & gestis, Liber singularis. Lugduni Batavorum, 1653, *in*-4.

De Cerevisiis, potibusque & ebriaminibus extra vinum aliis, Commentarius. Helmstadii, 1668, *in*-4, avec le Livre d'*Adrien Turnebe* qui est intitulé : *De Vino.*

Aurelii Cassiodori Formula Comitis Archiatrorum. Ibidem, 1668, *in*-4. C'est un Commentaire sur la 19e. Lettre du VIe. Livre de *Cassiodore.*

MEIBOMIUS, (Henri) fils du précédent, vint au monde à Lubeck le 29 Juin 1638. Après avoir fait de bonnes études à Helmstadt & en différentes Universités de la Hollande, il voyagea en Italie & en France, s'arrêta à Angers, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine l'an 1663, se rendit ensuite en Angleterre & repassa delà en Allemagne. Le nom de son pere étoit encore en honneur à Helmstadt, & comme le sien ne tarda pas à s'y répandre par l'estime qu'on fit de ses talens, l'Université de cette ville ne balança pas de l'inscrire parmi ses Professeurs. Il fut nommé aux Chaires de Médecine, de Poésie & d'Histoire qu'il remplit successivement; il occupoit encore la derniere à sa mort arrivée le 26 Mars 1700, à l'âge de 62 ans. Quelque occupé que fût *Meibomius* des devoirs de ces emplois Académiques & de la pratique de la Médecine, l'amour du travail lui fit tellement ménager son tems, qu'il en trouva non seulement assez pour la composition des Ouvrages qu'on lui doit, mais encore pour veiller à l'édition de ceux d'autrui. On remarque parmi les uns & les autres:

De incubatione in fanis Deorum, Medicinæ causâ, olim factâ. Helmstadii, 1659, *in*-4. Comme les Prêtres, qui s'étoient anciennement emparés de l'intendance de la Médecine, faisoient regarder toutes les maladies comme une punition des Dieux, il étoit dans l'ordre que les Dieux guérissent les maux qu'ils envoyoient aux hommes; & voilà vraisemblablement l'origine de l'incubation dans les Temples, où les malades alloient coucher pour attendre le moment favorable à la guérison de leurs maux. Mais pour que personne ne mourût entre les mains des Prêtres, on n'admettoit à l'incubation que des malades susceptibles d'une guérison prompte & facile; sans cette précaution, on auroit décrédité le culte de la Divinité. Les malades étoient obligés de consulter d'abord le Dieu dont ils imploroient le secours; & comme ses Ministres en étoient l'ame & l'organe, ils dictoient les réponses à leur gré. A cette premiere cérémonie les Prêtres en ajoutoient d'autres, auxquelles ils mettoient un appareil d'autant plus propre à en imposer au peuple, qu'il est toujours avide du merveilleux. Ces cérémonies consistoient en jeûnes, en expiations, en lustrations, en sacrifices. On s'accordoit par-tout sur la nécessité des sacrifices; il étoit même défendu de rien emporter des victimes ou de ce qui avoit été consacré aux Dieux; mais chaque Temple avoit des usages différens, tant sur la maniere que sur l'espece des offrandes. La Divinité avoit aussi différentes façons de se communiquer dans tous les Temples. Dans celui d'Athenes, elle exerçoit en personne le ministere de la guérison. Quand les ablutions & les sacrifices étoient finis, les malades se couchoient, le sacrificateur éteignoit les lampes & recommandoit de dormir, ou du moins de garder un profond silence par respect pour le lieu: car le moindre bruit effarouchoit la Divinité, qui avoit de bonnes raisons pour ne pas s'exposer aux regards curieux & indiscrets des profanes. Lors-

que le sacrificateur croyoit tout son monde bien endormi, il saisissoit ce moment pour faire sa ronde & s'emparer des noix, des figues, des gâteaux & des autres offrandes qui avoient été transportées de l'autel sur la table sacrée, & emportoit toute cette victuaille pour manger avec sa famille; car puisqu'il guérissoit pour le Dieu, il étoit juste qu'il mangeât pour lui. Vers le milieu de la nuit, lorsque tout étoit calme, *Esculape*, ou plutôt le Prêtre qui en faisoit les fonctions, accompagné de plusieurs femmes, qu'on faisoit passer pour les filles du Dieu, visitoit les malades & leur ordonnoit le remede qu'il jugeoit convenable; un aide le préparoit sur le champ, & le Dieu en faisoit l'application. Quelques-uns de ces malades guérissoient par hazard, & d'autres se croyoient guéris; ce qui revenoit à-peu-près au même pour entretenir la crédulité du peuple & accréditer les fourberies des Prêtres du Paganisme.

Observationes Medicæ de affectibus omissis. Helmstadii, 1664, *in*-4. Ce Recueil, qui est de la façon d'*Arnould de Boot*, avoit déja paru à Londres en 1649, *in*-12. Dans la Préface qui est de la composition de *Meibomius*, on trouve plusieurs notes importantes sur les Auteurs qui ont publié des Consultations & des Observations.

De vasis palpebrarum novis, Epistola ad Joëlem Langelottum. Helmstadii, 1666, *in*-4. On a cru mal-à-propos que *Meibomius* avoit fait différentes découvertes sur les glandes & les vaisseaux des paupieres. Il est vrai qu'il en a donné une description exacte; mais *Casserius* les avoit connus long-tems avant lui.

De ossium contusione Disputatio. Ibidem, 1668, *in*-4. Je passe sous silence quantité d'autres Dissertations sur des sujets intéressans, & je me borne à dire qu'elles prouvent que leur Auteur avoit de grandes connoissances sur l'économie animale & les maux qui la dérangent.

De Medicorum Historiâ scribendâ, Epistola ad Georgium Hieronimum Velschium. Ibidem, 1669, *in*-4. Les difficultés qui se rencontrent dans l'Histoire de la Médecine des Arabes, paroissent l'avoir arrêté dans son projet; elles l'ont même empêché de publier l'Ouvrage que son pere lui avoit laissé.

Parentatio J. Danielis Schmidt. Dantisci, 1687, *in*-4.

Ad Saxonicæ Inferioris Historiam Introductio. Helmstadii, 1687, *in*-8.

Scriptores Rerum Germanicarum. Ibidem, 1688, deux volumes *in-fol.*

Valentini Henrici Vogleri Introductio universalis in notitiam cujuscumque generis bonorum scriptorum. Ibidem, 1700, *in*-4, avec des augmentations de la part de l'Editeur.

Il ne faut pas confondre ce Médecin avec *Henri Meibomius*, son grand pere, qui enseigna à Helmstadt, où il publia quelques Ouvrages; ni avec *Marc Meibomius*, autre habile homme de la même famille, qui se consacra tout entier à l'étude de l'Histoire & des Belles-Lettres, & qui mourut en grande réputation en 1611. On trouve encore *Brandus Meibomius*, Professeur de Médecine en l'Université de Helmstadt, qui a publié quelques Dissertations Académiques depuis 1730.

MÉLAMPE étoit d'Argos & vivoit environ l'an du monde 2705. Il naquit dans une famille illustre. *Salmonée*, qui regnoit dans l'Elide, eut une fille d'une grande beauté; elle se nommoit *Tyro*, & elle épousa *Cretés* qui succéda à *Salmonée*. *Tyro* donna à *Cretés* trois fils, *Amythaön*, *Pherés*, & *Aëson*. D'*Amy*-

thaön & d'*Aglaïde* naquirent *Mélampe* & *Bias*. *Mélampe* eut tant de goût pour les Sciences, qu'il passa d'Argos en Egypte dans le dessein de s'instruire de celles qu'on cultivoit dans ce pays. Il en rapporta de grandes connoissances dans la Grece, mais aussi une partie de la superstitieuse Mythólogie & de la Magie des Egyptiens. L'Art même de guérir, si fort au goût de ce dernier peuple, mérita encore toute son attention; la preuve des progrès qu'il y avoit faits, se tire des histoires suivantes.

Les filles de *Prætus*, Roi des Argiens, étoient devenues folles. Il les guérit en les purgeant avec l'Ellébore, dont il avoit reconnu la vertu par l'effet qu'il produisoit sur ses chevres après qu'elles en avoient brouté. *Mélampe* ne s'en tint pas là; il fit baigner les filles du Roi dans une fontaine d'eau chaude pour achever la cure. Voilà les premieres purgations, dont il soit fait mention parmi les Grecs. On donna depuis le nom de *Melampodium* à l'Ellébore.

Le savoir de *Mélampe* dans la Médecine est encore prouvé par l'histoire de l'Argonaute *Iphiclus*, fils de *Philacus*. Ce jeune homme, fort chagrin de n'avoir pas d'enfans, s'adressa à *Mélampe* qui lui conseilla de prendre de la rouille de fer, pendant dix jours, dans un peu de vin; ce remede produisit l'effet qu'il en attendoit. *Leclerc* doute du fait, dans son Histoire de la Médecine; mais s'il est vrai, il n'est pas difficile de l'expliquer par des raisons que l'expérience confirme encore aujourd'hui. Pour parvenir à la découverte de ce remede, il n'étoit pas nécessaire que *Mélampe* fît parade de son habileté dans l'Art des incantations, & qu'il feignît de recourir à une voie extraordinaire, la révélation du vautour; tout cela ne buttoit qu'à en imposer à ses compatriotes ignorans. Mais cette supercherie, si digne des gens avides d'honneur & d'argent, & dont la conduite des Empiriques nous fourniroit cent exemples, étoit fort en vogue dans les premiers âges de la Médecine. On doit cependant convenir que si *Mélampe* employa les incantations, les charmes & les augures dans le traitement des maladies, ce fut à l'imitation des Egyptiens, chez qui il en avoit puisé la pratique. Ce manege étoit fort en vogue chez ce peuple, & le fut chez tous ceux qui remplacerent le défaut de leurs connoissances par l'air mystérieux qu'ils mirent dans l'exercice de la Médecine. La vanité des personnes qui en faisoient profession, y trouva d'autant mieux son compte, que l'ignorance des gens à qui ils avoient à faire, se prêtoit aveuglément à toutes les pratiques de l'odieux manege qui déshonora si fort l'enfance de notre Art. Une seule chose peut les excuser à nos yeux: c'est que la Religion s'accordoit avec la façon de penser des uns & des autres. Les premiers sembloient plus attachés au culte des Dieux, dont ils imploroient le secours ou dont ils attendoient les révélations: les seconds se laissoient aisément persuader par ce cérémonial, que les Médecins étoient des hommes protégés & favorisés du ciel. Que s'ensuivoit-il delà? C'est que les peuples marquoient en tous tems une extrême vénération pour les Médecins, & que dans la maladie, ils avoient pour leurs ordonnances toute la docilité possible. On commençoit l'incantation; le malade prenoit les potions qu'on lui prescrivoit comme des choses essentielles à la pratique religieuse: il guérissoit, & ne manquoit pas d'attribuer aux charmes l'efficacité des remedes. Si les Prêtres d'*Esculape* ou d'*Isis* avoient connu la vertu du Quinquina, il leur auroit été bien facile d'accréditer, aux dépens de cette écorce,

la partie du culte qu'ils auroient voulu ordonner en l'administrant. Cependant il faut convenir que ces momeries pouvoient augmenter la confiance du malade en son Médecin, changer même l'état de la maladie par les influences nécessaires des dispositions de l'esprit sur celles du corps; deux effets qui ne sont pas de petite importance pour accélérer le succès des remedes.

Hérodote, *Pausanias*, *Ovide* & *Apollodore*, en parlant des cures faites par *Mélampe*, semblent nous suggérer que la Médecine n'étoit pas alors aussi imparfaite qu'on le pense communément. Car si nous considérons les propriétés de l'Ellébore, & sur-tout de l'Ellébore noir dans les maladies particulieres aux femmes, & en même tems l'efficacité des bains chauds à la suite de ce remede, nous conviendrons que tout cela étoit bien sagement prescrit dans le cas des filles de *Prætus*. D'une autre part, en supposant, comme il est vraisemblable, que l'impuissance d'*Iphiclus* provenoit du relâchement des solides & d'une circulation languissante des liquides, il est évident que pour corriger ces défauts, les préparations faites avec le fer étoient tout ce qu'avec les connoissances modernes on auroit pu ordonner de mieux. Mais comme si ce n'eût point été assez de faire honneur à *Mélampe* de ces deux cures, dans lesquelles on a mis tout l'esprit & la justesse des indications les mieux prises, on a voulu encore lui attribuer des morceaux d'écriture qui ont paru en Grec dans le XVIe siecle; ils ne sont cependant qu'un tissu de sottises & de puérilités. Celui qui est intitulé: *Ex palpitationibus Divinatio*, ne contient que neuf pages & demie d'impression, & celui qui porte le titre de *Divinatio ex nævis corporis*, est en quarante trois lignes; ils ont été publiés en Grec à Rome en 1545, *in*-4, avec les Histoires d'Élien. Le second fut imprimé en Latin à Venise en 1552, *in*-8, avec d'autres Ouvrages; en Grec & en Latin à Paris en 1658, *in-folio*, avec la Métoposcopie de *Jérôme Cardan*. M. *Goulin*, qui parle de ces deux especes d'Ouvrages dans la lettre adressée à M. *Fréron* au sujet de l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie de M. *Portal*, les attribue à un autre *Mélampe* qui vivoit en Egypte environ mille ans plus tard que le premier, sous un des Rois Ptolomée. Ceci se rapporte assez au sentiment de *Pierre Castellan* & de *Neander* qui citent un *Mélampe* qui fleurissoit après *Empédocle*. C'est au plus ancien que quelques Auteurs donnent un fils nommé *Thyodamas*, ou *Theodamas*; il hérita du savoir de son peré & se distingua autant que lui dans la Médecine. C'est du même, dont *Virgile* fait mention au troisieme Livre des Géorgiques:

Prætcrea, nec jam mutari pabula refert,
Quæsitæque nocent artes: cessere Magistri
Phyllirides Chiron, Amythaoniusque Melampus.

MELETIUS, Philosophe Chrétien que l'on croit contemporain d'*Aëtius*, s'est particulierement appliqué à l'Anatomie. Il a laissé un Ouvrage en Grec, qui a paru en Latin à Venise en 1552, *in*-4, de la version de *Nicolas Petreius*, sous ce titre: *De natura, structurâque hominis Opus*. Le célebre *Riolan*, dont le jugement est d'un grand poids en Anatomie, avoit fort mauvaise opinion de ce Traité. Mais M. *Portal* est d'un sentiment un peu différent; il assure même que ceux

qui se donneront la peine de lire l'Ouvrage de *Meletius*, le trouveront meilleur que *Riolan* ne le pense. L'Historien, que je viens de citer, le regarde comme un Traité presque complet de la structure du corps humain.

MELIORATUS, (Remi) de Sulmona, ville de l'Abruze citérieure au Royaume de Naples, enseigna la Philosophie à Pise dans le XVI siecle. La réputation qu'il se fit dans les Ecoles de cette ville, engagea l'Université de Padoue à lui offrir la même Chaire en 1535. Il l'accepta, & après l'avoir remplie pendant trois ans, il passa à la premiere de Logique, qu'il laissa en 1543 à *Bernardin Tomitanus*. On ne sait si celui-ci lui succéda à cause de mort, ou s'il le remplaça seulement à sa sortie de Padoue. *Melioratus* n'étoit point Médecin; il ne doit le rang qu'on lui donne dans ce Dictionnaire, qu'au Traité *De putredine* qu'il écrivit contre *Jean Argentier*, & qui parut à Venise en 1564, *in*-4.

MEMMIUS, (Pierre) Docteur en Médecine, natif d'Herenthals dans le Brabant, exerça premierement sa profession à Utrecht; mais sa femme y étant morte en 1551, il prit le parti de voyager & s'arrêta à Rostock, où il enseigna dans les Ecoles de la Faculté depuis 1561 jusqu'en 1581. Ce fut en cette année qu'il se rendit à Lubeck en qualité de Médecin stipendié; il y mourut le 17 Juillet 1589, à l'âge de 67 ans. Ses Ouvrages sont intitulés:

De recto Medicinæ usu Liber unus. Delphis, 1564, *in*-8.

Hippocratis Coi Jusjurandum commentariô illustratum. Accessit pars altera, quâ ratione Medicorum vita & Ars sanctè conservetur, declarans. Rostochii, 1577, *in*-8.

Gaspar Burmann parle d'*Abraham Memmius*, dans son *Trajectum eruditum*, & il le croit fils du précédent. *George Matthias* l'assure dans son *Conspectus Chronologicus*, où il dit qu'*Abraham* naquit à Utrecht au mois de Septembre 1564; il faut donc que son pere s'étoit marié en secondes noces. Celui, dont nous parlons, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Bâle en 1589, & passa delà à Konigsberg, où il fut nommé Professeur de Physique en 1594, & Recteur de l'Université en 1596 & en 1600. Il mourut dans la même ville le 18 Septembre 1602.

MENA, (Ferdinand) surnommé le Portugais par quelques Auteurs, fit beaucoup d'honneur, dans le XVI siecle, à l'Université d'Alcala de Henarez, où il enseigna la Médecine. *Nicolas Antonio*, qui a mis au jour la Bibliotheque d'Espagne, ajoute que Philippe II nomma *Mena* à l'emploi important de premier Médecin de sa personne, & qu'il le combla de ses bienfaits. Ce favori n'abusa point des faveurs & des bontés de son Prince; il fut même si désintéressé, qu'il les tourna moins à son avantage qu'à celui de sa profession. En effet, il engagea Philippe II à fonder plusieurs Chaires de Médecine dans les différentes Universités de son Royaume, & à contribuer aux succès des études par de nouveaux privileges. Ce Médecin y contribua lui même par ses Ouvrages, dont les Bibliographes donnent la notice suivante:

Claudii Galeni de pulsibus Liber è Græco conversus & Commentariis illustratus. Compluti, 1553, *in*-4.

Claudii Galeni Liber de urinis cum interpretatione & Commentariis locupletissimis. Ibidem, 1553, *in*-4.

Commentaria in Libros Galeni de sanguinis missione & purgatione. Ibidem, 1555, *in*-8. *Augustæ Taurinorum*, 1587, 1589, *in*-8.

Libellus utilissimus de ratione permiscendi medicamenta quæ passim in usus veniunt. Compluti, 1555, *in*-8. *Augustæ Taurinorum*, 1587, 1625, *in*-8.

Methodus febrium & earum symptomatum curatoria Hispaniæ Medicis potissimùm ex usu. Antverpiæ, 1568, *in*-4, avec les Traités *De septimestri partu & de purgantibus.*

MENABENUS, (Apollonius) bon Poëte & savant Philosophe, étoit de Milan. Il fut premier Médecin de Jean III, Roi de Suede, avant l'an 1581; car on croit que ce fut en cette année qu'il passa à Vienne, d'où il retourna ensuite dans sa patrie. Ce Médecin a laissé plusieurs Ouvrages manuscrits, dont on ne connoît point les titres; ceux qui ont été rendus publics, sont intitulés :

De causis fluxûs & refluxûs aquarum Stockholmensium.

Tractatus de magno animali, quod Alcen nonnulli vocant, Germani Elendt, *& de ipsius partium in Re Medica facultatibus. Item Historia Cervi Rangiferi, & Gulonis, Filfras seu Vielfras vocati. Accessit Remberti Dodonæi de Alce Epistola. Coloniæ*, 1581, *in*-12.

MENAPIUS, (Guillaume) savant personnage du XVI siecle, étoit de Grevenbroich, petite ville du Duché de Juliers. Le desir de se perfectionner dans les Sciences l'engagea à parcourir la plus grande partie de l'Europe, & partout il s'attacha aux Professeurs qui jouissoient de la réputation la mieux établie dans les Universités. Il s'arrêta principalement à Padoue, où il étudia la Philosophie sous *Nicolas Thomæus*; delà il se rendit à Rome, & comme il y séjourna assez long-tems, il s'appliqua à différentes Sciences avec un égal succès. Sensible au plaisir d'être savant, il ne goûtoit point encore toutes les douceurs qui sont les fruits du travail, parce qu'il lui manquoit celle d'être utile à sa patrie. Il en prit le chemin pour aller communiquer ses connoissances à ses compatriotes, dont il n'ambitionnoit que l'estime pour récompense de ses talens. Il obtint plus qu'il ne demandoit; car peu d'années après son retour dans sa ville natale, il fut nommé à la Prévôté de l'Eglise Collégiale de Saint Adelbert à Aix-la-Chapelle, qu'il occupa dignement jusqu'à sa mort arrivée en 1561. *Menapius* n'étoit point Médecin, mais comme il étoit savant dans la Médecine, il a écrit quelques Ouvrages qui ont du rapport avec cette Science :

Ratio victûs salubris & sanitatis tuendæ. Coloniæ, 1540, *in*-4, avec le Traité *De triplici vitâ*, de la façon de *Marsile Ficin. Basileæ*, 1540, *in*-8, 1549, *in*-4.

Encomium Febris Quartanæ. Adjuncta est ratio curandi Febrem Quartanam. Basileæ, 1542, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1636, *in*-8, avec d'autres Traités.

MÉNÉCRATE de Syracuse, vécut dans le XXXVII siecle, sous le regne de Philippe de Macédoine, pere d'Alexandre le Grand. Il ne manquoit pas de connoissances dans la Médecine; il passe même pour avoir écrit un Livre de

Remedes : mais sa vanité fut si ridicule & il eut une telle opinion de ses talens, qu'il se crut en droit de faire revenir le tems auquel les Médecins passoient pour des Dieux. En conséquence de cette folle idée, il se fit accompagner par quelques-uns des malades qu'il avoit guéris ; il en fit habiller un en Apollon, un autre en Esculape, un troisieme en Hercule, se réservant pour lui la couronne, le sceptre, les attributs & le nom de Jupiter, comme le Maître de ces Divinités subalternes à qui il avoit rendu la vie. *Athénée*, qui rapporte tout ceci, nous apprend encore que *Ménécrate* avoit coutume d'exiger des promesses par écrit de ceux qu'il avoit guéris de la maladie sacrée, c'est-à-dire, de l'épileplie, qu'ils lui obéiroient & qu'ils le suivroient à l'avenir comme les valets suivent leurs maîtres. *Athénée* cite même les noms de ceux qui formoient le cortege de *Ménécrate*. Il nomme un *Nicostrate*, natif d'Argos, qui ayant été délivré du haut mal par les remedes de ce Médecin, alloit à sa suite, habillé comme un Hercule & prenant le nom de ce Héros. Un autre, appellé *Nicagoras*, portoit l'habit de Mercure, assorti des ailes & du caducée de ce Dieu. *Astycreon* faisoit le troisieme sous le nom & l'équipage d'Apollon ; un quatrieme étoit ajusté comme Esculape : pour *Ménécrate*, il avoit à la façon de Jupiter, une robe de pourpre, une couronne d'or sur la tête, un sceptre à la main, avec une chaussure comme celle des Dieux. Il courut toute la Grece en cet état, avec sa troupe divine ; mais comme on lui reconnut par-tout plus de fol orgueil que de vrai savoir, il reçut plus de marques de mépris que de vénération.

Philippe de Macédoine ne manqua aucune occasion de mortifier ce Médecin, & s'attacha à rabattre la vaine opinion qu'il avoit de lui même. Ce Prince ayant reçu une lettre qui commençoit ainsi : *Ménécrate Jupiter souhaite toutes sortes de prospérités au Roi Philippe ;* il lui fit une réponse, dont l'adresse étoit conçue en ces termes : *Philippe à Ménécrate santé & bon sens ;* voulant lui faire connoître qu'il étoit malade d'esprit. Mais afin qu'il n'en doutât pas, Philippe ajouta qu'il lui conseilloit d'aller à Antycire, ville de la Phocyde, fameuse par l'abondance d'Ellébore qui croissoit dans ses environs, & dont on se servoit pour purger les foux.

Philippe fit encore un autre affront à *Ménécrate*. Il l'invita un jour à un grand repas ; & ayant fait mettre pour ce Médecin une table à part dans un lieu fort élevé avec un encensoir dessus, il donna ordre qu'on le repût de la fumée des parfums qu'on y brûloit, pendant que les autres conviés feroient bonne chere à une table auprès de lui. *Elien* dit que *Ménécrate* se rejouit au commencement du repas de l'honneur qu'on lui fit ; qu'il fut même extrêmement flatté de voir sa divinité reconnue dans cette assemblée respectable ; mais comme on ne lui servoit rien à manger, la faim ne tarda pas à le faire ressouvenir qu'il étoit homme, & il prit brusquement congé de la compagnie. Toutes ces mortifications ne purent cependant rien rabattre de la vanité de ce fou. Il en poussa l'insolence jusqu'à écrire au Roi Philippe en ces termes : » Vous » regnez dans la Macédoine. Vous pouvez, lorsqu'il vous en prend la fantai- » sie, faire périr ceux qui se portent bien ; mais moi je puis rendre la santé

„ à

» à ceux qui ne l'ont pas, la conserver à ceux qui l'ont, & même les faire » parvenir jusqu'à l'âge le plus avancé, pourvu qu'ils aient de la soumission » pour moi. Les Macédoniens sont vos gardes & se tiennent auprès de votre » personne. Je tire le même service de ceux qui ont été guéris par mes » soins, & à qui moi, qui suis Jupiter, ai donné la vie. » Ainsi parloit *Ménécrate* qui, dans le tems qu'il s'occupoit de la guérison des maux d'autrui, ne songeoit point à la maladie qui lui dérangeoit l'esprit.

MÉNÉCRATE, Médecin du premier siecle, fut en réputation sous l'empire de Tibere, & même dès la fin de celui d'Auguste. Il mourut sous Claude, comme il paroît par une Inscription Grecque qui se voyoit à Rome & qui est rapportée par *Gruter* & par *Mercuriali*. Il est appellé Médecin des Césars dans cette Inscription; ce qui fait croire qu'il avoit servi plusieurs Empereurs, apparemment Tibere, Caligula & Claude.

On a attribué à *Ménécrate* de Syracuse un Ouvrage sur la composition des médicamens qui appartient à celui dont nous parlons dans cet Article. *Galien*, qui en fait mention, met cet Auteur au rang de ceux qui ont mieux écrit sur cette matiere, & il remarque que son Livre étoit intitulé: *Autocrator Hologrammatos*, c'est-à-dire, l'Empereur dont les mots sont écrits. Il avoit intitulé son Livre l'*Empereur*, apparemment parce qu'il l'avoit dédié à l'Empereur qui vivoit de ce tems-là: il y a encore d'autres exemples d'une semblable maniere d'intituler des Livres. Le mot *Hologrammatos* qui suit, marquoit qu'il avoit écrit les mots entiers, c'est-à-dire, qu'il avoit écrit tout au long le nom & le poids de chaque simple. Cela suppose que les Médecins avoient déja alors la coutume d'écrire en mots abrégés, & de se servir de chiffres & de caracteres particuliers, comme on fait aujourd'hui; mais *Ménécrate* ne trouvoit pas cela à propos & ne s'en étoit point voulu servir, pour éviter les fautes que l'on pouvoit faire en prenant une lettre numérale pour une autre, ou en expliquant mal une abbréviation. Qu'auroit pensé ce Médecin, s'il eût vécu dans le tems où les Chymistes ont inventé tous ces caracteres mystérieux, sous le voile desquels ils cachent aux yeux du public les choses les plus communes? Il en auroit condamné l'invention & l'usage, & il auroit bien fait. Parmi les médicamens qui sont décrits dans le Livre de *Ménécrate*, il y en a de son invention, comme l'Emplâtre *Diachylon*, c'est-à-dire, composée de sucs; mais elle est différente de celle que nos Apothicaires préparent aujourd'hui sous le même nom.

Cœlius Aurelianus cite un *Ménécrate* qu'il appelle *Menecrates Zeophletensis*; il pourroit être le même.

MENEMACHUS d'Aphrodisias, Médecin Méthodique, est cité par *Celse* au sujet d'un remede contre la douleur des dents. On croit qu'il a suivi *Thémison* de près; du moins il a été l'un des plus subtils défenseurs de sa doctrine.

MENESTOR, Médecin dont *Théophraste* fait mention, a écrit touchant les plantes.

MENGIN, (Ignace-Isidore) de saint Michel ou Michiel au Duché de Bar, vécut dans le XVII siecle. Il exerça d'abord sa profession de Médecin à Saint Dié, mais les succès de sa pratique le firent appeller à Nancy, où il soutint sa réputation par la continuité de ses succès & par les Ouvrages qu'il mit au jour. Tels sont une Dissertation sur le jeûne extraordinaire d'une fille native du village d'Eulmont à une lieue de la Capitale, & un discours sur les Eaux de Plombieres. Ces deux pieces se trouvent dans le Dictionnaire de Trévoux, édition de Nancy. *Mengin* étoit encore un de ces Médecins du vieux tems, pensant juste & parlant d'un ton dur; il guérissoit ses malades, mais il ne les égayoit point par ces jolis propos & ces complaisances basses, qui tiennent aujourd'hui lieu de mérite.

MENJOT, (Antoine) natif de Paris, reçut le bonnet de Docteur, en 1636, dans les Ecoles de Montpellier, & prit bientôt après la route de sa ville natale, où il obtint une charge de Médecin du Roi & pratiqua avec réputation jusqu'à l'âge de plus de quatre-vingt ans. Quoique *Menjot* fût Calviniste, il affectionnoit extrêmement les Augustins déchaussés de Paris & alloit souvent les voir. Quelques jours avant sa mort, qui arriva avant l'an 1697, il envoya à ces Religieux, en présent, deux grands volumes d'Atlas, que les Etats Généraux des Provinces-Unies lui avoient donnés en 1672.

Nous avons de la façon de ce Médecin un Ouvrage imprimé à Paris en 1662, *in*-4, sous le titre d'*Historia & curatio febrium malignarum.* Il ne mit point son nom à la tête de ce Traité, dans le dessein de pressentir le goût du public; mais voyant que personne n'attribuoit son Histoire des fievres, non plus que ses Dissertations Pathologiques, à aucun Médecin de Paris, il s'en déclara l'Auteur dans les éditions qu'il publia en 1665, 1674 & 1677, en trois volumes *in*-4. Si l'on en croit *Bayle*, dans les Nouvelles de la République des Lettres, on a regardé pour un tems *Jean de Gorris*, qui fut Doyen de la Faculté de Paris en 1548 & 1549, comme celui à qui ces Ouvrages appartenoient; mais ce qui démontre le faux de ce supposé, c'est que le même Journaliste ajoute que *Menjot*, en se déclarant l'Auteur de ces productions, les a dédiées à *de Gorris* : or tout le monde sait que ce dernier mourut en 1577.

Les Dissertations de *Menjot* sont distribuées en quatre parties, à la tête desquelles on voit l'Histoire & la cure des fievres malignes qui regnoient à Paris de son tems. Mais ces Dissertations ne contiennent que des raisonnemens Pathologiques, sans diagnostic, ni pronostic, ni vues curatives. Pour la Théorie, elle y est telle qu'on la connoissoit de son tems. Cependant ces Dissertations se font lire avec plaisir; elles sont très-bien écrites & en très-bon Latin; c'est dommage qu'il y ait trop d'emphase pour des Ouvrages didactiques. Les Opuscules posthumes de *Menjot* ont paru à Amsterdam en 1697, *in*-4. Ils sont divisés en deux parties, dont la premiere traite des choses qui ont rapport à la Physique & à la Médecine; la seconde s'attache à celles qui concernent les usages ecclésiastiques & la religion.

MENNENS (Guillaume) étoit d'une famille patricienne d'Anvers, où il naquit, en 1525, de *Guillaume Mennens* & de *Mechtilde van Doornen.* On ne

ſait rien touchant ſes études, ni les endroits où il s'y appliqua ; mais M. *Paquot* nous apprend, dans ſes Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire Littéraire des Pays-Bas, que les Ecrits de *Mennens* ſont preuve qu'il s'appliqua à plus d'une Science, car il y tranche du Poëte, du Phyſicien, du Théologien, du Médecin & du Chymiſte. La pierre philoſophale fut ſa marotte, comme celle de tant d'autres dans le XVI ſiecle ; il publia un Ouvrage à ce ſujet, qui eſt une hiſtoire allégorique, ſymbolique, phyſique, chymique & alchymique de Gédéon & de Jaſon. C'eſt un ramas de viſions, qu'on a inſéré avec divers autres de cette trempe dans le *Theatrum Chymicum* imprimé à Strasbourg en 1622 & en 1659, *in*-12. L'édition originale, qui eſt dédiée à Charles Duc de Croy & d'Arſchot, a paru à Anvers en 1604, *in*-4, ſous ce titre :

Aurei Velleris, ſive, ſacræ Philoſophiæ Vatum ſelectæ ac unicæ, myſteriorumque Dei, Naturæ & Artis admirabilium Libri tres.

MENODOTUS de Nicomédie, fut diſciple d'un certain *Antiochus* de Laodicée, Philoſophe Pyrrhonien ; mais pour la Médecine, il ſuivit la Secte des Empiriques. *Galien* en parle comme d'un méchant Auteur qui avoit composé de fort gros Livres & en grand nombre, dans leſquels il chargeoit d'injures les Médecins des autres Sectes. *Theodas* ou *Theudas* a été condiſciple de *Menodotus* & Empirique comme lui : l'un & l'autre ont vécu dans le deuxieme ſiecle.

MÉNON, diſciple d'*Ariſtote*, a composé un Livre intitulé : *L'Aſſemblée des Médecins*, dans lequel il a recueilli les ſentimens de tous ceux qui l'avoient précédé. Il y parle d'une maladie qui affectoit tellement l'imagination de ceux qui en étoient atteints, qu'ils chaſſoient aux rats & les guettoient comme font les chats. Quelques-uns ont attribué cet Ouvrage à *Ariſtote* lui-même, mais *Galien* dit qu'il étoit plus généralement reconnu pour être de *Ménon*. Il paroît même que *Galien* étoit de cet avis, & que la lecture de ce Traité qui ſe trouvoit encore de ſon tems, mais qui s'eſt perdu depuis, l'avoit engagé à penſer ainſi.

MENTEL, (Jacques) de Château-Thierri en Brie, reçut le bonnet de Docteur, en 1632, dans la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, ſous le décanat de *Réné Moreau*. Il profeſſa la Chirurgie dans les Ecoles, & en 1647 l'Anatomie. Il s'étoit toujours fortement appliqué à cette derniere Science ; car ſi l'on en croit *Hénault*, Médecin de Rouen, il avoit obſervé le réſervoir du chyle ſur un chien dès l'an 1629. *Mentel* mourut à Paris en 1671.

Comme ce Médecin étoit de la famille de *Jean Mentel* de Strasbourg, à qui pluſieurs Ecrivains attribuent l'invention de l'Imprimerie vers 1442, il fit tous ſes efforts pour accréditer cette opinion ; & à cet effet, il publia à Paris, en 1650, un Ouvrage *in*-4, intitulé : *De vera Typographiæ origine.* Mais les Savans regardent tout ce que cet Auteur avance ſur cette matiere, comme des allégations deſtituées de preuves, & reconnoiſſent que *Jean Fauſt* & *Pierre Schœffer* ſont les ſeuls & vrais inventeurs de l'Imprimerie avec *Jean de Guttemberg.*

Les Ecrits que *Mentel* a donnés ſur la Médecine, ont été mieux reçus du

public. On remarque d'abord: *Gratiarum actio habita die auspicali Doctoratûs.* 1632, *in-8. De Epicrasi Dissertatio. Parisiis*, 1642, *in-8. Epistola ad Pecquetum de nova illius chyli secedentis à lactibus receptaculi alius ac hepatis notat one.* 1651, *in-4.* Il a encore laissé un Manuscrit fort curieux, sous ce titre: *Adversaria de Medicis Parisiensibus.* Il en est passé une copie assez informe dans la Bibliotheque de feu M. le Chancelier d'Aguesseau, mais on soupçonne qu'il en existe une plus correcte dans celle de l'Empereur à Vienne.

MENTZEL (Chrétien) naquit à Furstenwald dans la moyenne Marche le 15 Juin 1622. Il prit la premiere teinture des Lettres dans la maison paternelle, & après en avoir achevé le cours dans le College de Joachims-Thal dans le Brandebourg, il passa successivement à Francfort sur l'Oder & à Konigsberg, où il s'appliqua à la Médecine avec beaucoup de succès. Il voyagea ensuite en Hollande, en Espagne, en Italie, se fit recevoir Docteur à Padoue en 1654, & s'occupa par-tout de l'étude de la Botanique. L'amour de la patrie le ramena enfin chez lui; mais jaloux de faire briller ses talens dans un plus grand jour, il se rendit à Berlin, où il exerça sa profession avec tant d'applaudissement, que l'Académie Impériale d'Allemagne le mit au nombre de ses Membres, sous le nom d'*Apollon*, & que depuis 1658 jusqu'en 1688, il servit constamment les Electeurs de Brandebourg, en qualité de Médecin. Ce fut en cette derniere année qu'il obtint la permission de se retirer de la Cour; son âge, mais plus encore le parti qu'il avoit pris de s'occuper uniquement de l'étude, le rappellerent dans son cabinet. Il s'y appliqua si sérieusement à l'Histoire, ainsi qu'à la Langue Chinoise, qu'il devint le premier homme de son tems à cet égard. *Mentzel* mourut le 17 Janvier 1701. On a trouvé dans sa Bibliotheque un Manuscrit en quatre volumes *in-folio* sur les choses naturelles du Bresil, que le Prince Maurice de Nassau avoit fait soigneusement dessiner d'après nature & superbement enluminer. On y a trouvé encore dix volumes *in-folio* tirés du Lexicon Chinois, qui est intitulé *Cugney*, & un Ouvrage en deux Tomes sur les fleurs des arbres & des plantes du Japon, avec leurs caracteres & leurs noms en la langue de ce Royaume, & des figures enluminées. Tous ces Manuscrits sont précieusement conservés dans la Bibliotheque Royale de Berlin; mais ce ne sont pas là les seuls Ouvrages que l'on doit à ce savant Médecin; il en est d'autres qu'il a rendus publics:

Catalogus plantarum circà Gedanum sponté nascentium. 1649, *in-4.*

Lapis Bononiensis in obscuro lucens, collatus cum Phosphoro Hermetico Christiani Adolphi Balduini. Bilefeldiæ, 1675, *in-12.*

Sylloge minutiarum Laxici Latino-Sinico-characteristici. In-4.

Index nominum plantarum universalis multilinguis. Berolini, 1682, *in-folio. Ibidem*, 1696, *in-folio*, *auctior Corollariô ex variis Authoribus*, *cum novis plantis & nominibus Moscoviticis. Ibidem*, 1715, *in-folio*, sous le titre de *Lexicon plantarum Polyglotton universale.* On y trouve deux Tables des plantes exotiques qui ne sont point dans les éditions précédentes.

Chronologie de la Chine. Berlin, 1696, *in-4*, en Allemand.

Jean-Chrétien Mentzel, fils du précédent, étoit de Berlin. La réputation qu'il

s'étoit acquise dans les Ecoles, avant de remporter les honneurs de Doctorat, & celle à laquelle il parvint dans la pratique, engagerent le Roi de Prusse à le mettre au nombre de ses Médecins, & l'Académie Impériale des Curieux de la Nature à le recevoir dans son Corps, sous le nom de *Séneque* II. Il mourut le 17 Mai 1718, & ne laissa rien au public que les Observations qu'on peut voir dans les Mémoires de l'Académie, dont il étoit Membre.

MERCADO ou MERCATUS, (Louis) Médecin célebre dans le XVI siecle, étoit de Valladolid, ville d'Espagne dans la vieille Castille, où il enseigna avec tant de réputation, qu'après avoir fait un honneur infini à sa patrie, il n'en sortit que pour occuper les postes qui lui procurerent d'immenses richesses. Il fut pendant vingt ans premier Médecin de Philippe II; & à la mort de ce Prince arrivée le 13 de Septembre 1598, Philippe III, son successeur & son fils, le nomma au même emploi. *Mercado* parvint à l'âge de 86 ans; mais la fin de sa vie fut cruellement traversée par les douleurs de la pierre qu'il avoit dans la vessie. Il s'ensuivit une rétention d'urine, qui l'emporta au bout de dix-huit jours de souffances les plus atroces. On a plusieurs Ouvrages de la façon de ce Médecin. Ils sont écrits en meilleur Latin que ceux des autres Ecrivains de sa nation; mais pour le fonds, ils sont presque entierement tirés des anciens Médecins, & l'Auteur ne s'est guere attaché à relever leurs observations par les siennes. Voici les titres des Ouvrages qu'on attribue à *Mercado* :

Methodus medendi. Pinciæ, 1572, *in*-8. Il n'y a point de Traité, sous ce nom, dans la collection de ceux de ce Médecin. C'est la remarque du célebre *de Haller*.

Libellus de essentia, causis, signis & curatione febris malignæ, in qua maculæ rubentes, pulicum morsibus similes, erumpunt per cutem. Pinciæ, 1574, *in*-8. *Basileæ*, 1594, *in*-8.

De pulsibus Libri duo. Pinciæ, 1584. *Patavii*, 1592, *in*-4.

De essentia caloris febrilis. Pinciæ, 1586, *in*-4.

De morbis mulierum Libri quatuor. Venetiis, 1587, 1602, *in*-4. *Matriti*, 1594, *in-fol.*

De communi & peculiari præsidiorum Artis Medicæ indicatione. Pinciæ, *in-fol. Coloniæ*, 1588, *in*-8.

Institutiones Chirurgicæ. Matriti, 1594, *in*-8.

Institutiones Medicæ. Ibidem, 1594, *in*-8. Cet Ouvrage n'est point repris dans la Collection.

De morbis, eorum signis & curatione. Pinciæ, 1604, *in-fol.*

Institutiones ad usum & examen eorum qui Luxatoriam Artem exercent. Francofurti, 1624, *in-fol.* C'est le titre de la Traduction que *Charles Lepois* a faite de l'original Espagnol.

Les Ouvrages de *Mercado* ont été recueillis en trois volumes *in-folio. Pinciæ*, 1605, 1611, 1613. *Francofurti*, 1608, 1614, 1620. *Venetiis*, 1609.

MERCADO ou MERCATUS (Pierre) naquit à San-Mincalo en Toscane. *Michel*, son pere, Philosophe célebre & ami particulier de *Marsile Ficin*, étoit d'une ancienne famille de ce Duché. *Pierre* fut ainsi élevé dans le sein de la Littérature. Il y fit de grands progrès, & de plus grands encore dans la Médecine

qu'il étudia avec toute l'ardeur possible, & qu'il exerça avec la plus haute réputation. Il mourut dans le lieu de sa naissance le 15 Mai 1585, & fut enterré dans l'Eglise de Saint François. Ses enfans lui firent élever un mausolée qu'ils chargerent de cette Inscription :

PETRO MERCATO
Philosopho & Medico præstantissimo,
Qui Bonas Artes prudentiâ, fide, & religione ornavit.
Domi clarus fuit, foris honoratus,
Pio V & Gregorio XIII, summis Pontificibus, cognitus & gratus.
MICHAEL ET FRANCISCUS, FILII,
Parenti Optimo Posuere.
Vixit annos LXXI, *Dies* XIII.
Obiit Idibus Maii M. D. LXXXV.

Quelques Bibliographes disent ce Médecin Auteur d'un Ouvrage intitulé : *De febrium differentiis, causis, signis, medelâ. Granatæ*, 1583, 1592, *in*-4. Il est bien apparent qu'il est de la composition de *Louis Mercado* qui en a donné plusieurs sur la même matiere ; le changement de titre & l'identité de nom sont les causes de cette méprise.

MERCADO, (Michel) fils de Pierre, étoit aussi de San-Mincalo, où il vint au monde le 6 Avril 1541. Après avoir fait de bonnes études dans sa patrie, il se rendit à Pise où il s'attacha au célebre *André Césalpin*, & reçut le bonnet de Docteur en Philosophie & en Médecine. Au sortir de cette Université, il passa à Rome & fut bientôt connu du Pape Pie V qui lui donna l'intendance du Jardin des plantes du Vatican. *Mercado* n'avoit point encore vingt-six ans complets, lorsqu'il fut nommé à cet emploi ; il le remplit cependant avec tant de réputation, que Ferdinand I, Grand Duc de Toscane, lui accorda des marques publiques de son estime en 1568, en lui donnant rang parmi les familles nobles de Florence. Le Sénat Romain, pour entrer dans les vues bienfaisantes de ce Prince envers son sujet, lui donna aussi des Lettres de Noblesse en 1569. Mais le Pape Grégoire XIII attacha *Mercado* à sa personne par des liens plus forts ; il le mit au nombre de ses Officiers de santé, & lui témoigna en toute occasion une confiance sans bornes, qu'il poussa jusqu'à la maladie dont il mourut le 10 Avril 1585. Sixte V, son successeur, fit aussi de grands biens à ce Médecin & lui donna d'amples revenus ; il le choisit même pour accompagner le Cardinal Aldobrandin en Pologne, où ce Prélat fut envoyé pour travailler au rétablissement de la paix entre Sigismond III & Maximilien, Archiduc d'Autriche. *Mercado* profita de ce voyage en savant Naturaliste ; car il recueillit une grande quantité de choses rares dans le Regne Minéral, qu'il destina à enrichir la belle collection en ce genre qu'il avoit commencé de faire avant son départ de Rome. Enfin le Cardinal, dont on vient de parler, étant devenu Pape en 1592, sous le nom de Clément VIII, il appella *Mercado* à l'emploi de son premier Médecin ; il songeoit même à l'élever à de plus grands honneurs, lorsque cet habile homme mourut au mois de Juin 1593,

âgé de 52 ans, deux mois & six jours. A l'ouverture qu'on fit de son corps, on y trouva deux pierres dans les ureteres, toutes deux à-peu-près de la grosseur d'une petite noix; plus de soixante très-petites dans les reins & trente-six dans la vésicule du fiel grosses comme des pois. Il fut enterré dans l'Eglise de Sainte Marie *in Valicella*, que Saint Philippe de Néri, son ami intime & son confesseur, avoit obtenue de Grégoire XIII, en 1575, pour les Prêtres de sa Congrégation. Ce Médecin mérita les regrets des personnes les plus distinguées de Rome; car il s'étoit fait généralement estimer par sa douceur, par sa modestie, par sa simplicité, par son désintéressement & par ses Ouvrages.

On a de lui, en Italien, des conseils sur la peste, sur les causes de la corruption de l'air, sur la goutte & sur la paralysie; il les composa à la sollicitation du Pape Grégoire XIII, & les fit paroître à Rome en 1576, *in*-4. On a encore de lui une Dissertation, dans la même Langue, sur les obélisques de Rome; elle fut imprimée dans cette ville en 1589, *in*-4.

Dès le Pontificat de Pie V, *Mercado* avoit donné l'explication des métaux & des fossiles qu'il avoit amassés dans un Cabinet situé près du Jardin des plantes du Vatican; & pour en rendre l'intelligence plus facile, il s'étoit sérieusement occupé à faire graver la figure des pieces les plus remarquables de ce Cabinet. Son dessein fut toujours de publier un Ouvrage plus étendu sur cette matiere; mais la maladie dont il fut attaqué en 1586, & sa mort arrivée en 1593, l'empêcherent d'y mettre la derniere main. Son Manuscrit demeura caché dans le Cabinet du Jardin des plantes jusqu'à ce que *Jean-Marie Lancisi*, premier Médecin du Pape Clément XI, l'en tira pour le mettre au jour, sous ce titre:

Metallotheca, opus posthumum authoritate & munificentiâ Clementis XI, Pontificis Maximi, è tenebris in lucem eductum; operâ autem & studiô Joann. Mar. Lancisi, Archiatri Pontificii, illustratum. Romæ, 1717, *in-folio*. Comme cet Ouvrage n'étoit point complet, il fut suivi d'un *Appendix ad Metallothecam. Ibidem*, 1719, *in-fol.*

MERCENNE, (Pierre DE) natif de Paris, fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de cette ville le 3 Mai 1645. Comme il fut souvent témoin des travaux Anatomiques de *Pecquet*, il fut aussi un de ses panégyristes les plus zélés; il lui rendit même justice, sur ses découvertes, dans une Lettre qui a été publiée avec les Ouvrages de ce Médecin, & que *Siboldus Hemsterhuys* a insérée dans sa *Messis aurea* imprimée à Heidelberg en 1659, *in*-8.

MERCKLEIN (George-Abraham) vint au monde en 1613 à Weinsheim en Franconie, de *Jean*, Chirurigen de cette ville & bon Poëte. Il étudia la Médecine à Wittemberg où il servit de Secretaire à *Daniel Sennert* depuis 1635 jusqu'en 1638; & comme pendant tout ce tems, il fut à même plus que personne de recueillir les instructions de ce savant Maître & de profiter des connoissances qu'il se faisoit un plaisir de lui communiquer, il n'eut pas de peine à obtenir le bonnet de Docteur à Altorf, lorsqu'il le demanda en 1640. Les progrès que *Mercklein* avoit faits pendant le cours de ses études, lui mériterent bientôt un établissement honorable. A peine étoit il sorti des Ecoles, qu'on lui donna l'emploi de Médecin ordinaire de la ville de Weissembourg dans le Cercle de Franconie; il l'oc-

cupa pendant vingt ans avec la confiance des premiers Seigneurs des environs, en particulier, du Comte de Pappenheim, Commandeur de l'Ordre Teutonique. En 1660, il fut nommé premier Médecin de la ville d'Hersfpruck, charge qu'il remplit pendant cinq ans à la satisfaction de tous ses habitans; mais il se retira en 1667 à Nuremberg, où il se fit recevoir dans le College de Médecine, devint Physicien ordinaire de la ville & Médecin juré de la Maison de l'Ordre Teutonique. Ce fut à Nuremberg qu'il mourut en 1683, dans la 71e. année de son âge.

MERCKLEIN, (George-Abraham) fils du précédent, naquit le 29 Novembre 1644 à Weissembourg, ville Impériale du Cercle de Franconie sur la riviere de Rednitz. Il commença ses études dans sa patrie sous les yeux de son pere; mais au départ de celui-ci pour Hersfpruck, il alla les continuer à Nuremberg, ensuite à Wittemberg, où il fit son Cours de Philosophie & prit les premieres leçons de Médecine. La réputation des Universités d'Altorf & de Padoue étoit alors si grande, qu'il s'empressa à se rendre dans leurs Ecoles; & après y avoir fait de nouveaux progrès, sur-tout dans la derniere ville, il revint à Altorf, où il demanda les honneurs du Doctorat qu'il obtint en 1670. Sa promotion lui ouvrit l'entrée du College des Médecins de Nuremberg; il devint ainsi l'associé de son pere qui s'y étoit fait recevoir dès l'an 1667.

Mercklein se maria en 1672; mais ayant perdu sa femme au bout de dix ans, & n'ayant retenu d'elle que *Jean-Abraham*, dont nous parlerons, il passa en secondes noces l'an 1683. Trois fils & une fille furent les fruits de ce deuxieme mariage. En la même année 1683, il succéda à son pere dans la charge de Médecin de l'Ordre Teutonique de la Maison de Nuremberg; & dans la suite, Louis-Antoine & François-Louis, Princes Palatins, successivement Grands-Maîtres de cet Ordre, le nommerent à l'emploi de premier Médecin de leur personne. *Mercklein* étoit plein de feu & d'activité. Il se livra sans mesure à tous les travaux de son état, & par l'excès des fatigues auxquelles il s'exposa inconsidérément, il altéra tellement sa santé déja délicate, qu'il tomba en consomption, dont il mourut le 19 Avril 1702, âgé de 58 ans. En 1676; il avoit été reçu dans l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom de *Chiron* I, & depuis son admission dans cette Compagnie, il n'avoit cessé d'enrichir ses Mémoires par des Observations plus ou moins intéressantes. Mais il a fait quelque chose de plus pour l'avantage de la Médecine, en publiant les Ouvrages dont voici les titres:

Josephi Pandolphini à Monte Martiano Tractatus de ventositatis spinæ sævissimô morbô. Norimbergæ, 1674, *in*-12. Il n'est point uniquement l'éditeur de ce Traité; car il l'a non seulement corrigé en plusieurs endroits, mais il l'a encore enrichi de notes conformes à l'opinion qu'il avoit de cette maladie. Il avoit en particulier des sentimens fort singuliers sur le compte des Anciens. Poussé par une sorte d'enthousiasme pour tout ce qui pouvoit leur faire honneur, il prétend qu'ils ont eu connoissance de toutes les maladies que nous regardons comme nouvelles, sans même en excepter la petite vérole & les maux vénériens; & il ajoute que les Modernes n'ont d'autre avantage sur les Anciens, que celui d'avoir

d'avoir mieux expliqué la nature & la cure de ces maladies. Mais *Freind*, qui fait cette remarque, déclare ouvertement qu'il n'entrera jamais en lice avec ceux qui soutiennent de pareilles opinions, puisque l'excès de leur attachement pour l'Antiquité les aveugle au point de refuser la découverte de la circulation du sang aux Auteurs qui en ont parlé les premiers.

Tractatio Medica curiosa de ortu & occasu Transfusionis sanguinis. Ibidem, 1679, 1715, *in*-8. Notre Médecin s'éleve avec beaucoup de force contre cette pratique qu'il accuse d'être cruelle & dangereuse.

Lindenius renovatus, *sive*, *Joannis Antonidæ Vander Linden de Scriptis Medicis Libri duo. Ibidem*, 1686, deux volumes *in*-4. C'est celui des Ouvrages de *Mercklein* qui l'a fait connoître plus avantageusement. Il n'est cependant point sans fautes; car il n'est guere possible de les éviter toutes dans de pareils Recueils. Quelque attention que j'eusse donnée à la composition de ce Dictionnaire, qui n'est lui-même qu'un *Lindenius* plus étendu & plus historique, je n'ose me flatter de n'y avoir point commis quantité de fautes.

Sylloge casuum medicorum incantationi vulgò adscribi solitorum, maximèque præ cæteris memorabilium. Norimbergæ, 1698, 1715, *in*-4. Malgré les lumieres que la saine Philosophie a répandues sur notre siecle, il se trouve encore des gens assez bons pour ajouter foi aux enchantemens & aux sortileges, dont on a bercé leur enfance.

MERCKLEIN, (Jean-Abraham) fils de *George-Abraham* le jeune, vit le jour à Nuremberg le 9 Juillet 1674. Les progrès surprenans qu'il avoit faits dans les Humanités, & spécialement en Rhétorique, le firent choisir, en 1692, pour prononcer l'Oraison Latine qui entroit dans le plan de la fête, que les Médecins de sa ville natale avoient ordonnée, pour célébrer l'année séculaire de l'établissement de leur College. Il s'acquitta de cette commission avec tant de graces, que l'on jugea dès lors ce que vaudroit ce jeune homme dans la profession dont il venoit de faire l'éloge, & à laquelle on savoit qu'il se destinoit. En effet, il l'étudia à Jene avec tant de succès, que lorsqu'il se crut en état de demander les honneurs du Doctorat, la Faculté d'Altorf, à qui il s'adressa à ce sujet, lui remarqua une si grande étendue de connoissances, qu'elle lui accorda le bonnet en 1695. La même année, il fut reçu dans le célebre College de Nuremberg. Mais le desir de perfectionner des talens qu'on admiroit déja, & dont un homme moins difficile que lui n'auroit point eu de peine à se contenter, lui fit prendre la résolution d'aller en Italie, où il fut très-assidu aux Leçons & aux Démonstrations des Professeurs de Padoue pendant plusieurs mois. Il revint à Nuremberg le 25 Avril 1697; & comme il ne tarda pas d'y briller par les nouvelles lumieres qu'il avoit acquises chez les étrangers, il gagna bientôt la confiance & l'estime de ses concitoyens. L'Académie Impériale des Curieux de la Nature le reçut dans son corps, en 1712, sous le nom de *Chiron* III. Mais il n'occupa cette place que peu d'années, car il mourut le 28 Septembre 1720, âgé seulement de 46 ans, & cependant l'Ancien du College. On a de lui une Oraison *De feliciori nunc quàm olim Medicinâ*, qu'il fit imprimer à Padoue en 1696, *in*-4. Il y traite

de toutes les parties de la Médecine, & des découvertes importantes que les Modernes ont faites dans chacune d'elles.

MERCURE. Voyez HERMES.

MERCURIALI, (Jérôme) de Forli, ville d'Italie dans la Romagne, naquit le 30 Septembre 1530, jour de la fête de Saint Jérôme, dont on lui donna le nom. Ce fut un heureux présage pour *Mercuriali*, qui à l'exemple de son Patron si célebre encore par sa doctrine, se rendit en peu de tems habile dans les Sciences, & principalement dans la Médecine qu'il étudia à Bologne. Ses talens le firent estimer de ses concitoyens ; les qualités de son cœur & de son esprit lui mériterent même si bien leur confiance, qu'ils l'envoyerent à Rome en 1562, âgé seulement de 32 ans, pour y traiter d'affaires importantes à la Cour de Pie IV. La maniere avantageuse dont il se comporta à cette occasion, & la supériorité de génie qu'il y montra, frapperent tellement le Cardinal Farnese, que ce Prélat ne négligea rien pour engager un homme de ce caractere à se fixer à Rome. *Mercuriali* se rendit à des sollicitations aussi pressantes ; il demeura dans cette ville pendant sept ans qu'il employa, partie à enseigner la Médecine, partie à cultiver les Belles-Lettres. Les monumens de l'Antiquité qui ont échappé à l'injure des tems, les précieux Manuscrits qu'il trouva dans les riches Bibliotheques de la Capitale du monde chrétien, les Ouvrages imprimés de toute espece qu'il eut la facilité d'y consulter, tous ces secours l'aiderent à composer son Traité de l'Art Gymnastique, qui est le meilleur de ceux qu'il ait mis au jour. On y trouve des recherches curieuses sur les exercices qui ont été les plus en usage chez les Anciens, la description de leurs jeux & de leurs courses, avec de savantes explications. Mais une chose qu'on est en droit de reprocher à *Mercuriali*, c'est que tout enfoncé dans l'Antiquité, il pousse sa passion pour elle, jusqu'à condamner l'exercice du cheval qu'elle n'aimoit guere ; & que se bornant aux usages anciens dans un Traité qu'il vouloit rendre utile à ses contemporains, il ne dit pas un mot sur les manieres de s'exercer qui ont été en vogue dans les siecles moins reculés.

Tels que fussent les défauts de cet Ouvrage, on les lui passa volontiers, pour ne s'arrêter qu'aux belles choses qu'on y trouva. Ces dernieres acquirent même tant de réputation à leur Auteur, que la République de Venise l'invita à accepter une Chaire dans l'Université de Padoue. *Mercuriali* fut d'autant plus flatté de ces avances, qu'il affectionnoit beaucoup cette Université ; il l'appelloit ordinairement sa Mere, parce qu'il y avoit reçu les honneurs du Doctorat. Il se rendit à Padoue, en 1569, pour y remplacer *Antoine Fracantiani* de Vicenze, qui fut surnommé l'*Esculape* de son tems. C'étoit un pas bien glissant pour lui que de succéder à un homme d'une aussi grande réputation ; il eut cependant la satisfaction de remplir l'attente du public par son habileté, il la surpassa même par les talens admirables qui porterent son nom par toute l'Europe.

L'Empereur Maximilien II appella ce Médecin en Allemagne pour le consulter sur sa santé chancelante. Il arriva à Vienne en 1573, avec *Hercule Saxonia* & *Antoine Tertius* ; mais ce Prince, plus satisfait des conseils de *Mercuriali* que de ceux de ses Collegues, lui témoigna non seulement sa reconnoif-

fance par des préfens plus confidérables, mais il l'honora encore du titre de Chevalier & de Comte Palatin. De retour à Padoue dans le courant de la même année, notre Médecin y continua fes fonctions ordinaires de Profeffeur; & ce ne fut qu'après avoir enfeigné pendant dix-huit ans dans cette Univerfité, qu'il fe rendit en 1587 à Bologne, pour y faire part de fes rares connoiffances à un nombreux auditoire d'Ecoliers qui fouhaitoient ardemment d'en profiter. On dit qu'il accepta d'autant plus volontiers la propofition qu'on lui fit de paffer à Bologne, qu'il fe déplaifoit depuis long-tems à Padoue. Ce n'eft pas qu'il n'y fût confidéré; mais il lui étoit demeuré une forte de honte depuis le voyage qu'il avoit fait, en 1578, à Venife avec *Jérôme Capivaccio* Ils y furent appellés pour une maladie qui défoloit cette ville, & ils déclarerent, l'un & l'autre, qu'elle n'étoit point peftilentielle & encore moins contagieufe. Cependant le jugement qu'ils en porterent fut démenti par l'événement; la mort de cent mille hommes dépofa contre leur pronoftic. C'eft ainfi que les plus grands Médecins s'aveuglent quelquefois; mais la partie la plus équitable du public eut affez d'indulgence pour paffer cette faute à *Mercuriali*: on peut même dire que la haute réputation, dont il avoit joui jufqu'à cette époque, en fut fi peu ébréchée, que le Grand Duc de Tofcane lui fit propofer, en 1599, de fe rendre à Pife, & lui promit 1800 écus d'or d'appointement, qu'il lui affura de faire monter jufqu'à 2000 au bout de quelques années. Il accepta ces conditions & parut avec éclat dans les Ecoles de Pife; mais pendant que cet homme, déja fi célebre, travailloit ainfi à augmenter la gloire qu'il ne devoit qu'à fon mérite, fes jours s'écouloient infenfiblement pour aller fe perdre dans la nuit du tombeau. *Mercuriali*, qui donnoit à tout le monde des confeils utiles pour la confervation de la vie, trouva la fin de la fienne dans une maladie qu'il connut bien & qu'il ne put guérir. Il étoit retourné dans fa patrie pour s'y délaffer & reprendre une nouvelle vigueur pour l'étude, lorfqu'il fentit les plus rudes atteintes de fon mal. Il prédit aux Médecins qui le voyoient, qu'il avoit deux pierres dans les reins, & demanda d'être ouvert, après fa mort, pour vérifier fa prédiction. Il expira le 13 Novembre 1606, & à l'ouverture de fon corps, on trouva que ce qu'il avoit annoncé étoit véritable. Son fils, *Maximilien*, lui rendit les derniers devoirs avec toute la pompe poffible, & le Corps des Médecins en deuil affifta à fes funérailles. Il fut enterré dans la Chapelle qu'il avoit fait bâtir dans l'Eglife de Saint Mercurial, Patron de fa ville natale, où il avoit fait tranfporter les Reliques de ce Saint peu de tems avant fa mort. Ce monument de fa piété a rendu fa mémoire précieufe aux habitans de Forli. L'honneur qu'il avoit fait à fa patrie, par fes talens, lui a encore mérité leur eftime; & pour que le fouvenir de ce grand Homme paffât à la poftérité la plus reculée, ils firent mettre fa ftatue dans la place publique de leur ville.

La fcience a non feulement procuré à *Mercuriali* une réputation très-étendue dans le monde littéraire, mais encore des richeffes confidérables. Il laiffa cent vingt mille écus d'or à fes héritiers, après avoir vécu avec éclat, & fait de grandes libéralités à fes amis, ainfi que d'abondantes aumônes aux pauvres. C'étoit un homme bien fait & de bonne mine; il avoit beaucoup de dou-

ceur, une piété exemplaire, & une méthode d'enseigner qui lui attiroit beaucoup de disciples. Ce fut à eux qu'il donna la commission de publier le plus grand nombre de ses Ouvrages, qu'il auroit mieux fait de mettre lui-même au jour; mais il voulut faire servir cet expédient à sa réputation, afin que s'il étoit tombé dans quelque erreur, il pût la corriger sans se compromettre. Ses disciples s'acquitterent assez mal de la publication des cahiers qu'ils avoient écrits à la dictée de leur Maître; les éditions qui viennent d'eux sont pleines de fautes, & les matieres y sont traitées avec une longueur qui ennuie. Tout ce qui sortit de la bouche de *Mercuriali* parut merveilleux à ses Ecoliers; ils adopterent comme lui les bonnes & les mauvaises idées des Anciens, & pleins de respect pour ses décisions, ils n'oserent corriger les sentimens erronés qui leur servent de base. Voici la notice des Ouvrages de ce Médecin:

Nomothesaurus, seu, Ratio lactandi infantes. Patavii, 1552. Il est cité par *Morgagni*

De Arte Gymnastica Libri sex. Venetiis, 1569, 1573, 1587, 1601, *in*-4. *Parisiis*, 1577, *in*-4. *Amstelodami*, 1675, *in*-4. C'est le meilleur de ses Ouvrages; aussi avoit-il pris soin de le publier lui-même.

Variarum Lectionum in Medicinæ Scriptoribus & aliis Libri quatuor. Venetiis, 1571, 1588, 1598, 1601, *in*-4. *Basileæ*, 1576, *in*-8. *Parisiis*, 1585, *in*-8. L'édition de Bâle est augmentée d'un cinquieme Livre; celle de Paris & celle de Venise de l'année 1588 & suivantes, d'un sixieme. *Mercuriali* s'est chargé de mettre ce Recueil au jour.

De morbis cutaneis & omnibus corporis humani excrementis. Venetiis, 1572, 1585, 1601, 1625, *in*-4. *Basileæ*, 1577, *in*-8. *Leidæ*, 1623, *in*-4.

Tractatus de maculis pestiferis & Hydrophobiâ. Basileæ, 1577, *in*-8. *Venetiis*, 1580, *in*-4. *Patavii*, 1586, *in*-4. L'Auteur y parle bien des maladies cutanées.

De Pestilentia in universum, præsertim verò de Veneta & Patavina. Venetiis, 1577, *in*-4. *Patavii*, 1580, *in*-4. *Leidæ*, 1623, *in*-4.

Hippocratis Opera Græcè & Latinè. Venetiis, 1578, *in-fol.*

De morbis muliebribus Prælectiones. Basileæ, 1582, *in*-8, par les soins de *Gaspar Bauhin. Venetiis*, 1601, 1618, *in*-4.

De morbis puerorum Tractatus locupletissimi. Venetiis, 1583, 1615, *in*-4. *Francofurti*, 1584, *in*-4, avec une Lettre Grecque d'*Alexandre* de Tralles, & la Version Latine de *Mercuriali*, qui est intitulée: *De Lumbricis. Basileæ*, 1584, *in*-8, avec le Traité *De venenis & morbis venenosis*, & un autre, sous le titre de *Censura de Hippocratis operibus*, qui avoit paru à Venise en 1583, *in*-4, & qui trace le plan d'une nouvelle édition des Œuvres d'*Hippocrate*. Ce Traité fut encore imprimé à Francfort en 1585, *in*-8.

De Venenis & morbis venenosis Tractatus locupletissimi. Venetiis, 1584, *in*-8, 1601, *in*-4, 1644, *in-fol. Basileæ*, 1586, *in*-8.

De Decoratione Liber. Venetiis, 1585, 1601 & 1625, *in*-4, par les soins de *Jules Mancini. Francofurti*, 1587, *in*-8.

Consultationes & Responsa Medicinalia. Tomus I. Venetiis, 1587, *in-fol. Tomus II. Ibidem*, 1590, *in-fol. Tomus III. Ibidem*, 1597, *in-fol. Tomus IV. Ibidem*, 1597, 1604, *in-fol.* Ensemble, *Venetiis*, 1617, 1620, 1624, *in-folio*, avec les notes de *Mundinus.*

Tractatus de compositione medicamentorum. De morbis oculorum & aurium. Venetiis, 1590, 1601, *in-4. Francofurti*, 1591, 1601, *in-8.*

De hominis generatione. Venetiis, 1597, *in-fol. Francofurti*, 1602, *in-fol.* C'est une compilation.

Commentarii eruditissimi in Hippocratis Coi Prognostica, Prorrhetica, de victûs ratione in morbis acutis & in Epidemicas Historias. Venetiis, 1597, *in-folio*, par les soins de *Marc Cornacchini. Francofurti*, 1602, *in-folio*, sous le titre de *Prælectiones Pisanæ.*

Medicina Practica, seu, de cognoscendis, discernendis & curandis omnibus humani corporis affectibus. Francofurti, 1602, *in-fol. Lugduni*, 1618, 1623, *in-4. Venetiis*, 1627, *in-fol. Lipenius* cite encore une édition de Venise de 1588, *in-fol.*

In omnes Hippocratis Aphorismorum Libros Prælectiones Patavinæ. Bononiæ, 1619, *in-folio*, par les soins de *Maximilien Mercuriali. Forolivii*, 1625, *in-folio. Lugduni*, 1631, *in-4.*

In secundum Librum Epidemiorum Hippocratis Prælectiones Bononienses. Forolivii, 1626, *in-fol.*

Monstrorum Historia posthuma. Bononiæ, 1642, *in-fol. Haller* ne fait aucun cas de cet Ouvrage.

Opuscula aurea & selectiora. Venetiis, 1644, *in-fol.*

MERCURII (Jérôme) naquit à Rome dans le XVI siecle. Il prit goût pour la Médecine qu'il alla étudier à Bologne, où il fut disciple d'*Arantius* en 1568. Bientôt après, il se rendit à Padoue & suivit les plus célebres Professeurs de l'Université de cette ville. L'envie lui prit alors d'entrer dans l'Ordre de Saint Dominique, & il y fut reçu à Milan; mais en changeant d'habit, il ne changea point de goût, car il porta dans le cloître celui qu'il avoit pour la Médecine. Tout appliqué qu'il fût à la Théologie, dont l'étude étoit nécessaire à son nouvel état, il s'en arrachoit souvent pour cultiver celle de la Médecine; il employoit même une partie de son tems à entretenir une correspondance réglée avec les plus célebres Médecins d'Italie. *Mercurii* se fit tant de réputation à Milan pendant le peu d'années qu'il y demeura après l'émission de ses vœux, que la Noblesse de cette ville le vit partir à regret, & demanda son rappel avec beaucoup d'instance. Il s'étoit alors retiré à Padoue, où il s'occupoit encore de l'étude de la Théologie; mais ses Supérieurs ne tarderent point à le renvoyer à Milan, par condescendance pour les personnes de distinction qui demandoient qu'il y vînt pratiquer la Médecine. Il arriva dans cette ville comme un autre *Esculape*; il fut couru de tout le monde, & à la faveur de l'habit qu'il portoit, il ne tarda pas à effacer les Médecins les plus accrédités. Répandu dans le public & chez les Grands; fêté des uns, admiré des autres; il sentit bientôt se refroidir en lui l'esprit de la vocation religieuse; enfin il en secoua le joug & se mit à voyager. Il ne s'arrêta cependant nulle part aussi long-tems qu'en Italie. En 1571, il étoit à Peschiera dans le Véronnois, d'où il partit pour se rendre en France. En 1573, il revint dans cette ville qui l'avoit rappellé dans ses murs, piquée qu'elle étoit contre ses Médecins, dont la pratique ne plaisoit à personne. En 1578, il passa à

Bologne & delà à Padoue. Le Pape voulut ensuite l'engager à venir à Civita Vecchia, & la République de Venise ne négligea rien pour l'attirer dans le Polesin de Rovigo. Mais il refusa toutes les offres qu'on lui fit & se retira à Peschiera, où il amassa des biens assez considérables pour vivre avec honneur. Il parut alors plus éloigné que jamais de rentrer dans le sein de son Ordre; Dieu toucha cependant son cœur, & ses Supérieurs le reçurent à bras ouverts, tant à raison de la régularité de mœurs dont il ne s'étoit jamais écarté, que par attention pour les services qu'il avoit rendus au public & qu'il pouvoit lui rendre encore. Ce fut en 1601 qu'il reprit l'habit; & quoiqu'il eût commencé dès lors à suivre avec ferveur les exercices de son Institut, il ne laissa point de pratiquer la Médecine pendant les quinze années qu'il survécut à sa rentrée. Tour-à-tour Religieux & Médecin, on le dispensa souvent de ses premieres obligations pour se répandre dans le monde, d'où il rapportoit à son Couvent les récompenses pécuniaires qu'on lui donnoit à titre d'Aumônes. *Mercurii* s'occupa alors de la publication des Ouvrages qu'il avoit composés longtems auparavant; il les mit au jour sous le nom de *Scipion Mercurii.* On les reçut avec tout l'empressement que méritent les Ecrits qui sont regardés comme également utiles aux Médecins & aux personnes qui ont charge d'ames; mais la notice qu'on va donner du premier, ne paroît pas l'apprécier à la valeur qu'on voudroit fonder sur le grand nombre d'éditions qu'on en a faites.

La Commare oriccoglitrice. Venise, 1601, 1607, 1620, 1642, 1676, *in*-4. Milan, 1618, *in*-4. Véronc, 1652, 1662, *in*-4. En Allemand, de la traduction de *Godefroid Velschius*, Leipsic, 1652, *in*-4. Wittemberg, 1671, *in*-4. Tout prolixe que soit cet Ouvrage dans les choses les moins importantes, il est trop bref à l'égard de celles qu'il est nécessaire d'éclaircir par de longues discussions. Il est même fondé sur des principes faux, que l'Auteur a copiés aveuglément dans les Ecrits des Anciens dont il a suivi les erreurs. Comme il s'étend beaucoup sur les Accouchemens difficiles, il les ramene tous à la sortie de l'enfant par la tête, encore même qu'il présenteroit les pieds. Bien loin de donner le conseil de changer la position contre nature de l'enfant, de façon à terminer l'accouchement par les pieds, il met cet accouchement au rang des plus difficiles & des plus laborieux. Il donne ensuite la figure de ces terribles crochets qui étoient en usage de son tems, & il ne paroît point en sentir le danger, soit pour la mere, soit pour l'enfant à qui une main barbare arrache la vie, sur les signes incertains d'une mort apparente. Il raisonne mieux sur l'opération césarienne, & pour prouver sans replique qu'il est possible de la faire avec succès sur la personne en vie, il en rapporte quelques exemples heureux.

Degl'errori popolari d'Italia, Libri sette. Venise, 1603 *in*-4.

MERINDOL, (Antoine) Docteur & Professeur en Médecine, étoit d'Aix en Provence, où il mourut en 1624. On a de lui les Ouvrages suivans:

Des Bains d'Aix & des moyens de les remettre à MM. les Consuls d'Aix, Procureurs du Pays. Aix, 1600, *in*-8.

De calido innato & humido primigenio. Lugduni, 1615, *in*-8.

Selectæ exercitationes VIII. Lutetiæ Parisiorum, 1617, *in*-8.

Ars Medica in duas partes secta, Accessit sub finem Exercitationum Medicinalium Decas unica. Aquis-Sextiis, 1633, *in-folio.*

MERMANN DE SCHONBERG (Thomas) naquit à Cologne en 1549. Il y fit le cours de ses premieres études, ainsi que celui de Philosophie, & se rendit ensuite à Pise dans le dessein de se mettre sur les bancs de la Faculté de Médecine. Il s'appliqua effectivement à cette Science avec beaucoup de succès; mais tour-à-tour Disciple & Maître, il enseignoit la Philosophie à quelques Gentilshommes qui se trouvoient alors à Pise, pendant qu'il suivoit les plus habiles Professeurs de cette Université, où il prit enfin le bonnet de Docteur. A son retour en Allemagne, Martin de Schaumbourg, Evêque d'Aichstat, l'engagea à son service en qualité de Médecin; mais il abandonna cette place pour aller à Munich, où il eut successivement le même emploi à la Cour des Ducs Albert, Guillaume & Maximilien, dont le dernier fut élevé, en 1623, à la dignité Electorale par l'Empereur Ferdinand II. *Mermann* ne vit pas cette époque avantageuse à la Maison de Baviere; car il mourut le 25 Décembre 1612, à l'âge de 63 ans. Il emporta dans le tombeau le titre glorieux de *Galien* de la Baviere; apparemment qu'il avoit imité cet ancien Médecin dans la pratique, ou qu'il étoit le partisan de ses opinions. Il ne lui ressembla sûrement point du côté de ses Ouvrages; car il n'a rien laissé qu'un Recueil de consultations, que *François-Ignace Thiermair* a publié à Ingolstadt en 1675, *in-folio*, sous le titre de *Consultationes ac Responsiones Medicæ.*

MERRET (Christophe) vint au monde le 16 Février 1614, dans la Province de Glocester en Angleterre. Il étudia à Oxford, où il reçut les honneurs du Doctorat le 31 Janvier 1643, & passa bientôt après à Londres, comme dans une ville également propre à acquérir des connoissances utiles & à les mettre au jour. Sa réception dans le College des Médecins de cette Capitale & dans la Société Royale lui procura l'un & l'autre avantage; il se distingua sur-tout par les Ouvrages qu'il publia, & ne cessa de travailler que lorsqu'il fut arrêté par les infirmités de l'âge, qui le conduisirent au tombeau le 19 Août 1695. Ce Médecin a beaucoup écrit en Anglois. On a de lui, dans cette Langue, un Recueil des Actes, des Loix & des jugemens qui ont rapport aux privileges du College des Médecins de Londres; le Caractere du parfait Médecin; l'Exposition des fraudes que commettent les Apothicaires à l'égard des malades & des Médecins. Ce dernier Ouvrage lui attira la haine des Apothicaires & de *Henri Stubbe*, leur patron. Chaque parti plaida sa cause par différens Ecrits. Le public les lut; les uns par l'intérêt qu'ils prirent à n'être point les dupes de la malversation, dont *Merret* accusoit les Pharmaciens, les autres pour se divertir & juger la question, mais elle est demeurée indécise jusqu'aujourd'hui. On a encore de la façon de ce Médecin:

Pinax rerum naturalium Britannicarum, continens Vegetabilia, Animalia, & Fossilia in hac Insulâ reperta. Londini, 1667; *in-8*; c'est la seconde édition. L'Auteur y donne la description d'un grand nombre de plantes, spécialement des Mousses dont les Botanistes avoient peu traité jusqu'à lui; mais il paroît bien qu'il ne s'est point assuré par lui-même de la vérité des choses qu'il avance, car il parle de plusieurs plantes, ou douteuses, ou imaginaires.

Observationes & Notæ in Antonii Neri Libros septem de Arte Vitraria. Amstelodami, 1668, *in*-12, avec les Ouvrages de *Neri*, que *Merret* a traduit de l'Italien en Anglois, & qui ont ensuite paru en Latin sous le titre qu'on vient de rapporter. On a publié à Paris en 1752, *in*-4, un Ouvrage traduit de l'Allemand du Baron d'Holbach, qui contient tout ce que *Neri*, *Merret* & *Kunckel* ont écrit sur l'Art de la Verrerie.

MERTZ, (Nicolas-Balthasar) Docteur en Médecine, enseigna cette Science dans l'Université de Wurtzbourg, sa patrie, & fut reçu dans l'Académie Impériale des Curieux de la Nature en 1654. Il publia, en 1652, un Ouvrage intitulé : *Oënopolium Polypharmacum. Herbipoli*, *in*-4.

MERY, (Jean) de Vatan en Berry, naquit le 6 Janvier 1645, de *Jean Mery*, Maître Chirurgien, & de *Jeanne Mres*. On lui fit commencer le cours des études ordinaires, mais il se dégoûta bientôt de la Langue Latine, & s'attacha uniquement à la profession de son pere. Le tems n'étoit point encore venu qu'il falloit être Maître-ès-Arts pour être Chirurgien à Paris; *Mery* est cependant une preuve qu'on peut être excellent Chirurgien, sans avoir passé par les études qui conduisent à ce titre Académique. Puisse-t-il n'être jamais prouvé que l'Art a perdu du côté de l'observation, depuis que les Artistes ont couru après le bel esprit, l'érudition, la spéculation & les systêmes.

Mery n'avoit que dix huit ans, lorsqu'il vint à Paris pour s'instruire à l'Hôtel-Dieu, la meilleure de toutes les Ecoles pour la pratique. Non content de ses exercices du jour, il déroboit subtilement un cadavre quand il le pouvoit, l'emportoit dans son lit & passoit la nuit à le disséquer secretement. En 1681, il fut pourvu d'une charge de Chirurgien de la Reine. En 1683, M. de Louvois le mit aux Invalides en qualité de Chirurgien-Major. L'année suivante, le Roi de Portugal ayant demandé à Louis XIV un Chirurgien capable de donner du secours à la Reine son Epouse, M. de Louvois le fit partir en poste pour Lisbonne; mais la Reine mourut avant son arrivée. L'Espagne & le Portugal tenterent inutilement d'enlever *Mery* à sa patrie; quelque avantageuses qu'eussent été les offres par lesquelles on chercha à l'arrêter dans l'une & l'autre de ces Cours, il ne put se résoudre à les accepter, & revint à Paris, où il entra dans l'Académie des Sciences en 1684. L'occasion se présenta de faire un autre voyage; ce fut celui d'Angleterre qu'il entreprit par ordre de la Cour en 1692 : mais on a toujours ignoré le sujet qui l'y a conduit. Louis XIV le nomma ensuite Chirurgien du Duc de Bourgogne, encore enfant. *Mery* se trouva, dit *Fontenelle* dans son éloge, plus étranger à la Cour qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Espagne; ce n'étoit point un séjour qui lui convînt, & il alla, aussitôt qu'il le put, reprendre son poste aux Invalides.

Il vivoit extrêmement retiré & se communiquoit fort peu; après qu'il avoit rempli ses fonctions ordinaires, dont il s'acquittoit toujours avec la derniere exactitude, il se renfermoit dans son Cabinet pour étudier & pour travailler : sa famille même ne le voyoit qu'aux heures du repas. En 1700, il fut fait premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu : mais il n'accepta cette charge, que quand il fut bien sûr qu'elle n'étoit pas incompatible avec sa place à l'Académie. On lui a entendu dire

dire que les deux ensemble remplissoient toute son ambition; aussi l'ont-elles uniquement occupé. Des malades, quels qu'ils fussent, n'ont jamais pu le faire sortir de chez lui; tout au plus a-t-il traité quelques amis, à qui il n'auroit point été honnête qu'il se refusât.

Comme il avoit une profonde connoissance de l'Anatomie, & que par l'adresse & la persévérance qu'il faut pour faire de grands progrès dans cette partie, il avoit acquis la plus grande réputation, des Etrangers le solliciterent souvent de leur faire des Cours particuliers; mais les promesses les plus magnifiques & les plus sûres ne purent jamais le déterminer à condescendre à ce qu'ils souhaitoient si passionnément. Il ne vouloit point d'augmentation de fortune, qui lui eût coûté un tems destiné à de nouveaux progrès dans la Chirurgie. C'étoit pour y parvenir qu'il travailloit à lui seul aux dissections les plus exactes & les plus minutieuses; mais pour ne pas trop se glorifier de la connoissance qu'il avoit de la structure des animaux, il faisoit réflexion sur l'ignorance où l'on est de l'action & du jeu des liqueurs. *Nous autres Anatomistes*, disoit-il familierement, *nous sommes comme les crocheteurs de Paris*, *qui en connoissent toutes les rues, jusqu'aux plus petites & aux plus écartées, mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les maisons.* Il ne cherchoit pas lui-même d'y fouiller trop curieusement. Son génie étoit d'observer avec une extrême exactitude, & de se bien assurer de la simple vérité des choses, sans se presser d'en imaginer les raisons. Il avoit été si long-tems appliqué à ne faire autre chose que de voir, qu'il n'avoit pas songé à se faire des systêmes. Il n'en étoit cependant pas moins attaché à ses propres opinions: la retraite, dans laquelle il a vécu, lui faisoit ignorer certains ménagemens d'expressions qui sont nécessaires dans la dispute. Il ne donnoit point à entendre qu'un fait rapporté étoit faux, qu'un sentiment étoit absurde; il le disoit cruement. C'est ainsi qu'il en agissoit à l'Académie; mais cet excès de sincérité ne blessoit aucun de ses Membres, on le lui passoit sans peine. Il n'étoit cependant pas si entier dans ses sentimens, qu'il n'en changeât quelquefois. On le vit d'abord approuver l'opération de la Taille du Frere *Jacques*, qu'il désapprouva dans la suite, & il en a usé de même en quelques autres occasions. Tel fut le caractere de *Mery*, qui d'ailleurs eut toute sa vie beaucoup de religion & des mœurs telles que la religion les demande & les inspire. Il étoit de la constitution la plus forte qu'il soutenoit par un régime exact; mais comme nos corps dépérissent tous les jours, malgré les soins que nous prenons pour les conserver dans leur intégrité, *Mery* sentit presque tout d'un coup ses jambes manquer vers l'âge de 75 ans, après quoi il ne fit que languir jusqu'au 3 de Novembre 1722, qu'il mourut dans sa 77e. année.

On a de lui plusieurs savantes Dissertations dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, & les Ouvrages suivans qui ont été publiés séparément:

Description de l'oreille de l'homme. Paris, 1681, 1687, *in*-12. Il adressa cette description à *Lamy* qui la fit paroître à la suite de ses Ouvrages, pour prévenir *Duverney*. Tout le monde savoit que celui-ci travailloit depuis long-tems à son Traité de l'Ouie.

Observations sur la maniere de Tailler dans les deux sexes, pour l'extraction de

la Pierre, pratiquée par le Frere Jacques. Paris, 1700, *in*-12. En Hollandois, Amsterdam, 1700, *in*-8. Le premier rapport de *Mery* fut on ne peut pas plus avantageux à l'Opération du Frere *Jacques*, mais c'étoit d'après celle qu'il lui avoit vu faire sur le cadavre que ce Chirurgien parloit. Dans le second rapport, *Mery* décrit non seulement l'Opérateur & les instrumens dont il se servoit, mais encore l'Opération qui pouvoit être bonne en elle-même, ainsi que *Rau* l'a démontré en la rectifiant. On sent assez que l'un de ces rapports contredit l'autre ; il faut cependant remarquer que *Mery* parle dans le dernier d'après les Opérations faites sur les vivans, & que c'est à sa candeur & à sa façon de voir qu'on doit en attribuer la différence. Fort éloigné de penser, ainsi que *Garengeot* le fait entendre, ce ne fut point à la persuasion des Lithotomistes contemporains du Frere *Jacques* que *Mery* fit son second rapport; ce fut la vérité & l'observation qui l'obligerent de parler.

Nouveau système de la circulation du sang, par le trou ovale, dans le fœtus humain, avec les réponses aux objections de MM. Duverney, Tauvry, Verheyen, Sylvestre & Buissiere. Paris, 1700, *in*-12. On croyoit généralement que le trou ovale étoit destiné à laisser un passage à une partie du sang de l'oreillette droite, dans l'oreillette gauche. *Mery* seul proposa une opinion contraire. Il écrivit que tout le sang de l'oreillette droite couloit dans le ventricule droit, d'où il parvenoit au poumon par l'artere pulmonaire qui le verse dans les veines pulmonaires, d'où il tombe dans l'oreillette gauche. Il se divise ici en deux colomnes ; l'une parvient dans l'artere aorte, qui la distribue à toutes les parties du corps, l'autre aboutit à l'oreillette droite à la faveur du trou ovale : il descend dans le ventricule droit, revient dans l'artere pulmonaire, &c. Ainsi la plus grande partie du sang circule du cœur au poumon, & la plus petite quantité est portée dans les parties du corps par l'artere aorte : quel paradoxe ! Il ne put séduire l'esprit clairvoyant du célebre *Duverney* : accoutumé à distinguer les sophismes d'avec la vérité, il leva le voile dont les raisonnemens captieux de *Mery* les couvroient. Il soutint l'opinion reçue sur la circulation du sang dans le fœtus, & pour la défendre, il composa plusieurs Mémoires qui n'eurent pas tout le succès qu'il devoit en attendre. Ce qu'il y eut de singulier dans cette dispute, dit *Senac* dans son Traité du cœur, c'est que les Savans se partagerent entre *Mery* & *Duverney*. Le plus grand nombre étoit pour *Mery*. L'erreur eût plus de partisans que la vérité ; cela n'est pas surprenant, elle étoit mal défendue par *Duverney* qui la connoissoit peu exactement. *Verheyen*, *Buissiere*, *Sylvestre*, qui connurent mieux la vérité, la défendirent aussi fort mal.

Problêmes de Physique. Paris, 1711, *in*-4. *Camille Falconet* fit soutenir, en cette année, une These dans les Ecoles de la Faculté de Paris, par laquelle il cherchoit à prouver que l'enfant se nourrit plutôt du lait, dont la matrice est abreuvée, que du sang qui circule de la mere au fœtus par le moyen du placenta. *Mery* combattit cette opinion, & il appuya la sienne, sur la communication réciproque entre la mere & l'enfant, par l'hémorrhagie qui survient lorsque le placenta se décole pendant la grossesse, ou que les Sages-Femmes le détachent avec trop de précipitation après l'accouchement. C'est principalement sur cette preuve que *Mery* se fonde. Mais le décollement du placenta amene toujours après lui

une effusion de sang plus ou moins considérable ; & si cette effusion dégénere en perte dans les cas posés, c'est que les ouvertures des vaisseaux demeurent béantes par défaut de contraction suffisante de la matrice. Rien de tout celà n'exclut l'existence d'une matiere laiteuse, propre à la nourriture du fœtus.

François Mery, son fils, naquit à Paris. Il se mit sur les bancs de la Faculté de Médecine en l'Université de sa ville natale, & il y reçut le bonnet de Docteur en 1726. Moins occupé de chicanes littéraires que son pere, il poussa tranquillement ses jours jusqu'au 5 Novembre 1760, qui est l'époque de sa mort, & ne laissa d'autres Ecrits que des Dissertations soutenues dans les Ecoles, & une Oraison qu'il y prononça & qui fut imprimée en 1744, *in-4*, sous le titre d'*Oratio quâ quid sit Medicina, docentur Philiatri.*

MESCHEDE (Thiéry Gresmunt de) étoit Westphalien. Il s'acquit beaucoup de réputation à Mayence, où il pratiqua la Médecine vers la fin du quinzieme siecle, & composa un Traité *De sanitate tuendâ tempore pestis.* Ce Médecin laissa un fils qui parut comme un prodige par la supériorité de son esprit & l'étendue de ses connoissances.

MESNARDIERE. Voyez PILET DE LA MESNARDIERE.

MÉSUÉ, (Jean) fils d'un Apothicaire, naquit à Nisabour, ville Capitale de la Province de Khorasan dans la Perse. Quelques Auteurs le disent Syrien ; mais on doit d'autant moins les en croire, que leur opinion n'a d'autre fondement que la grande intelligence que *Mésué* avoit de la Langue Syriaque. Il étoit Chrétien de la secte de Nestorius. Son goût pour les Sciences se déclara de bonne heure ; & comme la profession de son pere lui inspira celui de la Médecine, il le suivit avec d'autant plus d'ardeur, que *Gabriël*, fils de *Bachtishua*, ne manqua pas de le soutenir pendant le cours d'étude qu'il fit sous lui. Au sortir de cette Ecole, *Mésué* devint le Médecin de l'Hôpital de sa ville natale ; mais au bout de quelques années il passa à Bagdad, ville d'Asie sur le bord oriental du Tigre, où il se fit lui-même beaucoup de disciples. Sa réputation y étoit déja si solidement établie sous Aaron-al-Raschid qui monta sur le trône des Califes en 786 de l'Ere Chrétienne, ou 170 de l'Hégire, que ce Prince s'étant déterminé à donner la qualité de Vice-roi de la Province de Khorasan à son fils Ebullach, surnommé Almammon, jetta les yeux sur *Mésué* pour accompagner le jeune Vice-roi, le chargea même de demeurer constamment auprès de sa personne. Ce fut à son intelligence dans les Langues & dans les Sciences que *Mésué* dut cette distinction ; il en profita pour inspirer à Al-mammon le desir de protéger les Savans & de faciliter les études. Ce Prince n'attendit que le moment de regner pour remplir le dessein qu'il avoit conçu à ce sujet. A peine fut-il parvenu au Califat en 813, qu'il ordonna de chercher de toutes parts les Ouvrages des Anciens, dont on n'avoit encore rien traduit en Arabe. Mais pour atteindre plus sûrement au but qu'il se proposoit, il convoqua un grand nombre de Savans en plusieurs Langues, & se fit donner par eux les noms des Auteurs en quelque Art & Science que ce fût ainsi que la liste des Ouvrages qui avoient été écrits en Grec, en Persan, en Chaldéen & en Egyptien. Après avoir ainsi recueilli le nombre des Traités

qu'il souhaitoit de faire examiner, il ordonna aux Savans assemblés de traduire les meilleurs & les plus utiles parmi ceux qui concernoient l'Astronomie, la Musique, la Cosmographie, la Chronologie, la Physique & la Médecine. *Mésué* fut chargé de revoir les Versions des Auteurs Grecs qu'on avoit apportés de différentes contrées de l'Asie; & l'on donna alors, pour la premiere fois, les Livres de Médecine de *Galien* & les Ouvrages d'*Aristote* en Langue Arabe.

On met communément la mort de *Mésué* à la 80e. année de son âge, en 819; mais le Docteur *Freind* la renvoie à l'an 845 ou 846. Le même Historien rapporte qu'*Haly Abbas*, qui vécut vers la fin du dixieme siecle, parle des Œuvres de *Mésué*; & de ce qu'*Haly* en dit, il conclut qu'aucun des Ouvrages de pratique du Médecin, dont nous faisons ici mention, n'est passé jusqu'à nous. Ceux, dit *Freind*, qu'on croit être de sa composition, ne sont pas tels qu'*Haly* les dépeint, puisque les originaux sont sans arrangement & sans ordre, & qu'on en a mis dans les Livres qu'on lui attribue. D'ailleurs, on trouve le nom *Rhazès* dans les Ouvrages qui passent pour être de *Mésué*, quoique le premier de ces Médecins ait vécu après le second. *Freind* ajoute qu'*Abi-osbaia* compte trente-sept volumes écrits par *Mésué*, il en cite un sur les médicamens purgatifs & un autre sur les décoctions: peut-être sont-ce-là les seuls véritables Ouvrages de ce Médecin. Comme *Abi-osbaia* n'en cite particuliérement aucun autre, l'Historien Anglois est tenté de croire que ceux qui portent encore le nom de *Mésué*, sont supposés. Quoiqu'il en soit, voici les éditions Latines des Ouvrages qu'on lui attribue sur les médicamens; c'est uniquement sur cette matiere que roulent ceux dont les Bibliographes font mention.

Opera omnia, nempe: de medicamentorum purgantium delectu & castigatione, Libri duo, quorum priorem Canones universales, *posteriorem* de Simplicibus *vocant.* Grabadin, *hoc est, Compendii secretorum medicamentorum Libri duo, quorum prior* Antidotarium, *posterior* de Appropriatis *vulgò inscribitur, ex duplici translatione, alterâ antiquâ, alterâ novâ Jacobi Sylvii, cum annotationibus Manardi & ejusdem Sylvii. Cum additionibus Petri Apponi, Francisci de Pedemontio &c. Venetiis*, 1558, *in-fol. Ibidem*, 1561, *in-folio: adjectæ sunt Andreæ Marini annotationes in simplicia, cum imaginibus & Volumine supplementorum in Mesuem. Ibidem*, 1581, *in-folio, cum Mundini, Manardi & Sylvii in tres priores Libros Observationibus; his accessere plantarum in Libro Simplicium descriptarum imagines, atque item Joannis Costæi annotationes. Ibidem*, 1602, *in-folio, cum Mundini & Georgii de Honestis, aliorumque observationibus.*

Canones universales de consolatione medicinarum simplicium, ex Arabico in Latinum translati. Venetiis, 1471, *in-fol. Mediolani*, 1479, *in-fol. Venetiis*, 1484, 1528, *in-fol. Lugduni*, 1531, *in-8, cum Antidotario, Librô Medicinarum & additionibus Petri Apponi &c.*

Canones, Liber de simplicibus & Antidotarium; Jacobô Sylviô interprete. Parisiis, 1542 & 1543, *in-folio*, 1561, *in-8. Lugduni*, 1548, *in-8. Venetiis*, 1575, 1589, 1623, *in-folio.* En Italien, Venise, 1475, *in-fol.* 1621, *in-4.* En François, avec les Commentaires de *Tagault.* Paris, *in-8.*

Jean Léon l'Africain parle d'un *Mésué* ou *Mésuach*, Chrétien de la Secte des Jacobites, qui étoit de Maridin, ville située sur le bord de l'Euphrate. Il étudia la Philosophie & la Médecine à Bagdad, & tout âgé qu'il étoit quand

Avicenne, encore jeune, commença à publier sa doctrine, il s'en déclara un des plus zélés partisans. *Mésuach* écrivit quelques Traités sur les choses potables, & on lui en attribue d'autres sur la composition des médicamens. Il est arrivé delà qu'on l'a confondu avec le premier *Mésué*, sans faire attention qu'il lui est postérieur de plus d'un siecle; car il mourut au Caire, où il exerçoit sa profession, l'an de l'Hégire 406, & de salut 1015, dans la 90 année de son âge.

MÉTHODIQUE. (Secte) Les principes d'*Asclépiade* ayant paru trop vastes & même trop difficiles à entendre à un de ses disciples, nommé *Thémison*, celui-ci crut qu'il falloit chercher un chemin plus aisé & plus court, ou une méthode abrégée qui fût à la portée de tout le monde : c'est delà que cette nouvelle Médecine prit le nom de *Méthodique*. Son Auteur, qui vécut vers la fin du XXXIX siecle & au commencement du suivant, ne négligea rien pour la faire valoir.

Les Empiriques avoient déja entrepris d'abréger & de faciliter l'étude de la Médecine, en retranchant tout ce qui a rapport aux causes cachées des maladies; mais les Methodiques allerent beaucoup plus loin. Ils ne se contenterent pas d'adopter la reforme introduite par les Empiriques; ils entreprirent encore de réduire à deux genres principaux tout ce grand nombre de maladies, que les Dogmatiques & les Empiriques eux-mêmes avoient distingué avec beaucoup de soin. Ils s'imaginerent qu'en observant ce que les maladies ont de commun entre elles à certain égard, il ne servoit à rien de descendre davantage dans le particulier : & ce fondement posé, ils se mirent dans la tête que comme il n'y avoit proprement, selon eux, que deux sortes de maladies, il ne falloit aussi que deux sortes de remedes, qui étoient naturellement indiqués par les deux genres sous lesquels ils rangeoient tous les maux internes. De cette maniere, la Médecine fut simplifiée au point qu'elle ne consista plus qu'à connoître sous lequel de ces deux genres une maladie devoit être rapportée; après quoi, il ne fut pas difficile de trouver le remede. Mais que d'absurdes conséquences ne peut-on pas tirer de ce systême méthodique? Il s'ensuit évidemment qu'il n'est plus nécessaire d'entendre ni la Philosophie, ni l'Anatomie, ni même d'avoir une grande expérience pour posséder la Médecine.

Les deux genres sous lesquels *Thémison* & ses Sectateurs réduisoient toutes les maladies, sont le genre *resserré* & le genre *relâché*, d'où il en résultoit naturellement un troisieme, qui étoit le genre *mêlé* & qui tenoit partie de l'un & de l'autre des deux premiers; c'est-à-dire, que dans les maladies comprises sous ce troisieme genre, il y avoit d'un côté du *relâchement* & de l'autre du *resserrement*.

Ce systême parut si commode, que la plupart des Médecins l'adopterent, & que cette Secte, qui commença presque avec le quarantieme siecle, environ deux cens ans après l'établissement de la Secte Empirique, se soutint avec éclat pendant trois ou quatre siecles. *Thémison* étoit déja vieux lorsqu'il en jetta les fondemens; & comme il n'avoit point eu le tems de méditer à fond sur ce sujet,

il laissa le soin d'y mettre la derniere main à ceux qui vinrent après lui. Ses disciples auroient dû travailler à cette affaire ; on n'apprend cependant point qu'ils aient pensé sérieusement à perfectionner les idées de leur Maître. Il y a même apparence qu'aucun d'eux ne s'en occupa autant que *Thessalus* de Tralles qui parut avec éclat sous Néron, environ cinquante ans après que *Thémison* eut établi sa Secte. Comme *Thessalus* fut le premier qui corrigea les principes de ce Médecin & qui en étendit le systême, il eut la réputation de l'avoir perfectionné.

Tous les Méthodistes eurent beaucoup d'aversion pour les spécifiques, pour les purgatifs (excepté dans l'Hydropisie) pour les clysteres forts, pour les narcotiques, pour les diurétiques, & pour tous les remedes douloureux, tels que les cauteres &c. Mais ils faisoient grand cas des vomitifs, de la saignée, des fomentations & de toutes sortes d'exercices. Ils s'attachoient sur-tout à contenter les malades, comme faisoit *Asclépiade*, particuliérement par rapport au coucher, à la qualité de l'air & à celle des alimens. La nécessité où nous sommes de respirer continuellement leur donnoit une si haute opinion de l'influence de l'air sur nos corps, qu'ils regardoient cet élément comme une chose plus importante, ou qui l'étoit au moins autant que les alimens ordinaires ; & pour cette raison, il n'y eut point de Secte qui s'occupa davantage du soin de choisir un air convenable à la disposition de chaque malade. A l'égard de l'abstinence qu'ils ordonnoient au commencement pour trois jours, ils la modérerent dans la suite & la réduisirent à deux, ou du moins ils n'exigerent pas les trois jours à la rigueur. Cependant ils employoient rarement les vomitifs & la saignée avant le troisieme jour de la maladie, & ils n'ordonnoient guere celle-ci qu'une fois, excepté dans le cas du transport.

Il en fut de la Secte Méthodique, comme de toutes les autres qui l'avoient précédée ou qui la suivirent ; l'opinion, l'esprit de parti & celui de contradiction y eurent plus de part que l'étude de la Nature. Il arriva delà que le tems y fit plusieurs innovations. Les partisans de *Thémison* en introduisirent de bien grandes dans les principes de leur Maître ; ils se départirent même si fort de ces principes, qu'ils se diviserent par des disputes & des querelles qui firent éclore deux nouvelles Sectes, savoir l'*Episynthétique* & l'*Eclectique*.

C'est ainsi que les Médecins employerent à fabriquer des systêmes un tems qu'ils auroient dû consacrer tout entier à étudier la Nature ; *Hippocrate* s'occupa toute sa vie à en connoître la marche, & pour cette raison, ses Ecrits ont triomphé de l'injure des tems & subsistent encore. Il n'en est pas de même des Ouvrages, enfans de l'imagination des hommes emportés par la fureur d'innover : tout ce que l'antiquité a fait de Systêmes est tombé dans l'oubli. Belle leçon pour les Modernes qui s'amusent encore à mettre les leurs au jour ! Ils doivent s'attendre qu'ils périront avec eux, si déja ils n'ont point été combattus & détruits de leur vivant.

MÉTIUS, (Adrien) Médecin du XVII siecle, étoit d'Alcmaer. Il prit la premiere teinture des Lettres en Allemagne, où il s'appliqua encore aux Sciences supérieures. Il excella sur-tout dans l'Astronomie qu'il enseigna publiquement ; mais l'amour de la patrie lui fit quitter l'Allemagne & la Chaire qu'il y occu-

poit, pour venir se fixer à Franeker, où il professa la Médecine & les Mathématiques pendant 38 ans. Il mourut dans cette ville le 17 Septembre 1635, & fut enterré dans l'Eglise principale, où l'on voit son Epitaphe conçue en ces termes :

D. M. S.
ET ADRIANO METIO ALCMARIANO,
MEDICINÆ DOCTORI ET MATHEMATICO CELEBERRIMO,
Qui, cum per annos XXXVIII easdem Artes in hac Academia
Cum laude docuisset,
Acutâ febre correptus vivere desiit.
Corpus Terræ, famam Orbi, mentem Cælo reposuit
XV Kal. Oct. 1635.
Uxor mœr. Marito opt. & desideratiss.
Piet. Test. C. H. Mon. P. C.

Metius a laissé les Ouvrages suivans, qui ont tous rapport aux Mathématiques ; il ne paroît pas même qu'il en ait écrit aucun touchant la Médecine :

Doctrinæ Sphæricæ Libri V. Francofurti, 1591, *in*-8.
Astronomiæ universæ Institutio. Franekeræ, 1605, *in*-8.
Arithmeticæ & Geometricæ Practica. Ibidem, 1611, *in*-4.
De gemino usu utriusque Globi. Amstelodami, 1611, *in*-4.
Geometrices per usum Circini nova Praxis. Ibidem, 1623, *in*-8.

Ce Médecin eut un frere, nommé *Jacques*, qui partagea avec *Zacharie Jansen* l'honneur de l'invention du Télescope. Il donna une nouvelle forme à cet instrument, par la remarque qu'il fit à l'occasion des Ecoliers qui jouoient sur la glace. Il vit que ces jeunes gens se servoient du dessus de leurs écritoires comme de tubes, au bout desquels ils mettoient des morceaux de glace qui rapprochoient d'eux les objets éloignés. La surprise des Ecoliers engagea l'habile Artiste à profiter de l'observation qu'il devoit au hazard ; il s'appliqua à la rectifier, & il en tira tant de parti, qu'il finit par inventer les lunettes d'approche. D'autres disent que ce furent les enfans d'un Lunettier de Middelbourg qui donnerent occasion à cette découverte, en badinant avec des verres dans la boutique de leur pere.

METON, fameux Astronome, étoit d'Athenes, où il vécut environ la 88e Olympiade, dans le trente-sixieme siecle du monde. *Tiraqueau* dit qu'il a passé pour Médecin ; mais c'est moins de ce côté-là qu'en qualité d'Astronome, que *Meton* s'est distingué. Les Historiens de la Médecine ne font que le nommer, pendant que ceux qui ont traité des progrès de l'esprit humain dans les Mathématiques, lui attribuent plusieurs découvertes. Sorti de l'Ecole de *Phainus*, célebre Astronome, il se lia avec *Euctemon* son condisciple, pour suivre les conseils de leur Maître commun. Ils observerent ensemble l'entrée du soleil dans le tropique du cancer, c'est-à-dire, le solstice d'été, & firent usage d'un Hé-

liometre, inftrument qui leur fervoit à mefurer le cours du foleil. Ils obferverent auffi le lever & le coucher de quelques étoiles en 431 avant J. C. Mais deux ans auparavant, *Meton* avoit découvert un cycle de dix-neuf ans, par le moyen duquel il concilia fort bien les mouvemens du foleil & de la lune. Il expofa la Table qui contenoit l'explication de fon cycle à la vue du peuple qui célébroit les jeux Olympiques, & elle fit fur toute l'affemblée une impreffion fi vive, que pour faire connoître le cas qu'on faifoit du travail de *Meton*, on donna le nom de *Nombre d'or* à celui qui exprimoit le nouveau cycle.

MÉTRODORE, Médecin natif de Chio ou Scio dans l'Archipel, fut difciple du Philofophe *Démocrite*, & Maître d'*Hippocrate* & d'*Anaxarque*. Il vécut avant le milieu du XXXVII fiecle. *Pline*, *Athénée* & *Ifaac Tzetzès* font mention de fes Ouvrages, mais ils font perdus; celui qui eft cité par *Pline*, traitoit des plantes qui entrent dans la compofition des médicamens. Si *Métrodore* n'a pas mieux penfé en Médecine qu'en Philofophie, il a bien donné dans le travers; car il croyoit le monde éternel & infini.

Il y a eu plufieurs *Métrodore*. Un difciple de *Sabinus*, qui eft mis, ainfi que fon Maître, au rang des anciens Commentateurs d'*Hippocrate*. Un autre cité par *Cælius Aurelianus* & *Galien*, qui fut difciple & Sectateur d'*Afclépiade*; un autre encore qui étudia fous *Chryfippe*.

METTRIE, (Julien Offray DE LA) Médecin qui n'eft fameux que par des Livres impies & fatyriques, dans lefquels on ne trouve ni fcience, ni jugement, ni érudition, étoit de Saint Malo, où il naquit en 1709. Comme il avoit fait fes Humanités avec affez de fuccès, fes parens feconderent fon goût pour la Médecine, & l'envoyerent étudier en Hollande fous le célebre *Boerhaave*. Il y fit des progrès, & puifa à l'Ecole de cet habile Maître les connoiffances, dont il vint faire parade en France. Hardi & entreprenant, il trouva moyen de s'infinuer chez le Duc de Grammont, Colonel des Gardes Françoifes, qui lui donna le Brévet de Médecin de fon Régiment. *La Mettrie* accompagna ce Seigneur à la guerre & fe trouva avec lui à la Bataille de Dettingen & au fiege de Fribourg, où il tomba dangereufement malade. Cette circonftance qui auroit dû être pour lui une fource de réflexions, fut une fource de délires. Il crut voir que cette intelligence immortelle qu'on appelle Ame, baiffoit avec le corps & fe flétriffoit avec lui. De cette premiere erreur il paffa à une feconde, & traita en Phyficien ce qui n'eft point du reffort de la Phyfique; il ofa faire l'*Hiftoire naturelle de l'Ame*, qui parut fous le nom de La Haye, 1745, *in*-4. Cet Ouvrage, qui refpire l'impiété à chaque page, fouleva tout le monde contre fon Auteur; il lui auroit attiré le châtiment qu'il méritoit, fans le crédit de fon Protecteur: mais le Duc de Grammont ayant été tué d'un coup de canon à la Bataille de Fontenoi, *La Mettrie* perdit fa place & n'en devint pas plus fage.

La perverfité de fon cœur & de fon efprit ne lui permit pas d'être oifif. Il écrivit un autre Ouvrage auffi déteftable que le premier, fous le titre de *L'Homme Machine*. Leyde, 1748, *in*-12. Après avoir avancé que l'Ame eft matérielle, il

il ſoutient que Dieu lui-même n'eſt que matiere. Quel blaſphême ! Mais il lui manquoit de mettre le comble à ſon irréligion, à ſon orgueil, à ſa déraiſon.

Un homme qui ſe dégradoit ainſi lui-même, étoit capable de tout. Il venoit de tourner ſes armes contre ſes Confreres dans le Libelle calomnieux, cynique & groſſier qui fut imprimé à Geneve, ſous le nom de Berlin, 1748, en deux volumes *in*-12, ſous le titre d'*Ouvrage de Pénélope*, *ou Machiavel en Médecine.* L'Auteur, qui s'y donne le faux nom d'*Alethius Demetrius*, maltraite *Boerhaave*, *Linnæus*, *Winſlow* & la plupart des Médecins François. En 1749, parut un Supplément, où il attaque particulierement *Aſtruc*, *Ferrein* & *Sylva.* C'eſt ainſi que cet Auteur qui faiſoit peu de cas de la Médecine, parce qu'il l'ignoroit, s'eſt emporté juſqu'à mépriſer les hommes les plus reſpectables, & à publier une cenſure indécente de leurs meilleurs Ecrits, ainſi que de leurs actions les plus louables.

Le ſoulevement de la Faculté de Paris contre l'*Ouvrage de Pénélope* obligea *La Mettrie* à quitter la France. Il ſe retira à Leyde, où il publia ſon *Homme Machine*; Livre pitoyable, par lequel il entreprend de prouver le matérialiſme de l'Ame, dont il avoit déja tenu une ſorte d'Ecole à Paris, pendant qu'il étoit attaché au Régiment des Gardes Françoiſes. Une ſuppoſition continuelle de principes, de comparaiſons imparfaites érigées en preuves, d'obſervations particulieres d'où il tire des concluſions générales qui n'en naiſſent point, l'affirmation la plus abſolue miſe à tout inſtant à la place du doute ; voilà la miſérable Logique que l'Auteur emploie dans la déduction des abſurdités dont ſon Livre eſt tiſſu. Cependant l'enthouſiaſme avec lequel il déclame, l'air de perſuaſion qu'il prend, étoient capables de ſéduire ces eſprits foibles qui aſpirent à l'eſprit fort pour cacher leurs foibleſſes ; mais ce n'étoit pas ce que *La Mettrie* deſiroit le plus. Il vouloit ſeulement avoir le titre d'animal ſpirituel & de machine curieuſe : cela étoit plus tranchant ; il ſe mettoit ainſi à l'abri des foibleſſes des eſprits forts, & il étouffoit les remords qu'attire après ſoi le rètour à la raiſon.

Pourſuivi en Hollande, où ſa déteſtable production fut livrée aux flammes, il ſe ſauva au péril de la vie, & ne dut qu'à la précipitation de ſa fuite, d'avoir échappé au juſte châtiment que leurs Hautes Puiſſances lui deſtinoient. Après avoir erré aſſez long-tems, *La Mettrie* ſe rendit, en 1748, à Berlin, où il devint Lecteur du Roi & Membre de l'Académie de cette Capitale. Il y vécut tranquille juſqu'à ſa mort arrivée en 1751 ; elle fut la ſuite d'un trait de cette folie qui perçoit dans toute ſa conduite. Il avoit une fievre d'indigeſtion ; il prit les bains, ſe fit ſaigner huit fois, & mourut comme il avoit vécu. On a prétendu qu'il s'étoit repenti dans ſes derniers momens, & que les Philoſophes de Berlin avoient dit que *La Mettrie les avoit déshonorés pendant ſa vie & à ſa mort* ; il eſt bien à ſouhaiter qu'il ait paru coupable à leurs yeux par l'humble & ſincere aveu de ſes fautes. Mais il eſt bien apparent qu'il n'en a rien fait ; car un de ſes amis écrivoit de Berlin qu'il avoit quitté la vie à-peu-près comme un Acteur quitte le théatre, ſans autre regret que celui de perdre le plaiſir d'y briller. On trouvera peut-être que j'ai peint ce Médecin Matérialiſte trop déſavantageuſement. Je réponds, avec les Auteurs du Nouveau Dictionnaire Hiſtorique portatif : nous

l'avons peint tel qu'il étoit. Peut-on en douter ? Quand deux hommes tels que le Marquis d'Argens & Voltaire ne penſent pas mieux ſur ſon compte. *La Mettrie* étoit, ſuivant le dernier qui l'avoit beaucoup connu, un fou qui n'écrivoit que dans l'ivreſſe.

La converſation de ce Médecin étoit amuſante, lorſque ſa gaieté n'alloit pas juſqu'à l'extravagance, & elle y alloit ſouvent. On voyoit quelquefois ce prétendu Philoſophe jetter ſa perruque par terre, ſe déshabiller & ſe mettre preſque tout nud, au milieu d'une grande compagnie. Il étoit dans ſes Ecrits ce qu'il étoit dans ſes actions. Se figurant un jour que le Baron *de Haller*, un des plus ſavans hommes qui fuſſent alors à Gottingue, étoit un athée, il imagina une hiſtoire calomnieuſe ſur le compte de ce célebre Médecin & il la publia. Il raconta qu'il avoit vu ce reſpectable Profeſſeur dans un mauvais lieu, combattant l'exiſtence de l'Etre ſuprême ; mais tout le monde ſait que le ſavant *Haller* avoit trop étudié la ſtructure merveilleuſe des organes du corps humain, pour n'y avoir pas reconnu l'empreinte de la main toute-puiſſante qui ſeule a pu les former.

La Mettrie a écrit pluſieurs Traités de Médecine & il a traduit différens Ouvrages de *Boerhaave*. On trouve du feu, de l'imagination & du brillant dans ces productions, mais en même tems peu de juſteſſe, peu de préciſion, peu de goût. Voici les titres ſous leſquels elles ont paru :

Syſtême de Boerhaave *ſur les Maladies Vénériennes.* Paris 1735, *in*-12, avec des Notes & une Diſſertation du Traducteur ſur l'origine, la nature & la cure de ces maladies.

Traité du Vertige avec la deſcription d'une Catalepſie hyſtérique & une Réponſe à M. *Aſtruc.* Paris, 1737, *in*-12.

Du Vertige & des Maladies Vénériennes. Paris, 1738, *in*-12.

Mémoire ſur la Dyſſenterie. In-12.

Lettre ſur l'Art de conſerver la ſanté & de prolonger la vie. Paris, 1738, *in*-12.

Aphoriſmes de Médecine traduits du Latin de *Boerhaave.* Paris, 1738, *in*-8.

Traité de la Matiere Médicale de *Boerhaave.* Paris, 1738, *in*-12.

Traité de la petite Vérole, avec la maniere de guérir cette maladie ſuivant les principes de *Boerhaave* & ceux des plus habiles Médecins de notre tems. Paris, 1740, *in*-12.

Inſtitutions de Médecine traduites du Latin de *Boerhaave.* Paris, 1740, deux volumes *in*-8.

Abrégé de la Théorie Chymique de la Terre, tiré des Ecrits de *Boerhaave*, avec le Traité du Vertige & une Lettre à *Aſtruc* ſur les Maladies Vénériennes. Paris, 1741, *in*-12. Les Elémens de Chymie de *Boerhaave* ont été publiés en François, de la Traduction de *La Mettrie*, Paris, 1754, ſix volumes *in*-12, avec figures.

Commentaires ſur les inſtitutions de Médecine de *Boerhaave.* Paris, 1743, ſix volumes *in*-12. Il a copié *Haller* qui a travaillé ſur le même ſujet ; mais il a gâté ſa Verſion par la quantité de fautes & de bévues qu'on trouve dans les additions qu'il a faites à cet Ouvrage.

Obſervations de Médecine Pratique. Paris, 1743, *in*-12. Il y donne la deſcription de pluſieurs maladies, entre autres, du *Cholera* dont il fut lui-même attaqué ; &

il y fait parade de son goût pour les remedes violens, pour les fortes saignées, &c.

Réflexions Philosophiques sur l'origine des animaux. Berlin, sous le nom de Londres, 1750, *in*-4. L'Auteur pousse sa manie pour les paradoxes, jusqu'à vouloir prouver que la terre peut produire des animaux; mais tout ce qu'il avance en faveur de cette opinion absurde, est frappé au coin de la singularité qui déraisonne, & de la bizarrerie qui renverse l'ordre naturel des choses.

Les Ouvrages de ce Médecin ont été recueillis après sa mort, sous ces titres:

Œuvres Philosophiques. Berlin, 1751, *in*-4. L'Homme Machine, l'Homme Plante, l'Histoire de l'ame, l'Art de jouir, le Discours sur le bonheur, sont les pieces principales de ce Recueil. Elles serviront, comme tant d'autres, à faire preuve des égaremens de l'esprit humain dans le dix-huitieme siecle.

Œuvres de Médecine dédiées au Roi de Prusse. Berlin, 1755, *in*-4, avec figures.

METZGER, (George-Balthasar) de Schweinfurt en Franconie, enseigna la Médecine à Giessen & ensuite à Tubingue. Il fut plusieurs fois Recteur de l'Université de cette derniere ville, mérita une place dans l'Académie des Curieux de la Nature, où il entra, en 1652, sous le nom d'*Americus*, & mourut le 9 Octobre 1687. On n'a de lui que des Dissertations Académiques.

George Matthias parle d'un autre Médecin du même nom, qui étoit de Vienne en Autriche. C'est *Martin-Christophe Metzger*, Adjoint de l'Académie Impériale d'Allemagne sous le nom de *Pline* II, & Physicien de la ville de Ratisbonne, où il finit ses jours le 20 Mars 1690.

MEURER (Wolfgang) étoit d'Aldenberg dans la Misnie, où il naquit le 23 Mai 1513. Comme il s'avança dans les Lettres par son propre génie, il y fit ensuite d'autant plus de progrès sous les habiles Maîtres qu'il suivit en vue de se perfectionner, qu'il apporta à leur Ecole plus de disposition & de goût que le commun de leurs disciples. Il se distingua sur-tout pendant son cours de Philosophie, & donna ensuite tant de preuves de la supériorité de ses connoissances, qu'il obtint la Chaire de cette Science en l'Université de Leipsic. Partagé entre les devoirs que sa charge lui imposoit & le desir d'étudier la Médecine, il étoit tour-à-tour Professeur & Ecolier; ses succès lui mériterent enfin le bonnet de Docteur que la Faculté de Leipsic lui accorda en 1549. Comme *Meurer* ne ressembloit point à ces hommes qui se contentent du titre Académique, sans trop s'embarrasser si leur savoir y correspond, il ne s'occupa plus que du soin d'augmenter ses connoissances; il se rendit promptement à Padoue, dont les Ecoles avoient alors beaucoup de célébrité. Il en suivit les Professeurs pendant quelque tems, & parcourut ensuite la plus grande partie de l'Italie avec *Valerius Cordus* qu'il accompagna dans ses recherches Botaniques. A son retour en Allemagne, il ne tarda point à se rendre à Leipsic où il avoit été rappellé, & il reprit bientôt ses premiers exercices. Il y enseigna la Philosophie pendant 27 ans, & la Médecine & la Philosophie tout ensemble pendant 14; il y remplit encore les charges de Chancelier & de Recteur. La maniere dont il s'acquitta de tous ces emplois fit tant d'honneur à l'Université de Leipsic, qu'il vécut dans la plus haute estime & qu'il la conserva jusqu'à sa mort arrivée dans cette ville le 6 Février 1585, à l'âge de 71 ans & quelques mois. Sa vie écrite en Latin par *Barthélémi Walther*, parut à Leipsic en 1588, *in*-4.

On n'a rien de la façon de *Meurer* que des Consultations que *Brendelius* a recueillies & fait imprimer avec d'autres, Francfort, 1615, *in*-4.

Christophe Meurer, fils de *Wolfgang*, naquit à Leipsic le 9 Octobre 1558. Il étoit à peine Maître-ès-Arts, qu'on le nomma à la Chaire des Mathématiques en l'Université de sa ville natale. Ce fut en 1582 qu'il obtint cette Chaire. Mais ayant reçu le bonnet de Docteur en Médecine en 1592, il ne s'appliqua plus qu'à la pratique de cette Science, qu'il fit avec beaucoup de succès parmi ses concitoyens, & spécialement à l'Hôpital de Leipsic, dont il fut Médecin depuis 1594 jusqu'à sa mort en 1616. Les Ouvrages de *Christophe Meurer* consistent en quelques pieces Académiques. Telles sont *Oratio de Anatomia* imprimée en 1596, *in*-4, & les Dissertations *De Phthisi seu Tabe : De Carbunculo contagiosô : De præfocatione uterinâ.*

MEURISSE, (Henri-Emmanuel) habile Chirurgien de Paris, natif de Saint Quentin, mourut le 17 Mai 1694. L'honneur de la Communauté de Saint Côme lui tenoit si fortement à cœur, qu'il fit tous ses efforts pour avancer la construction du nouvel Amphithéatre, dont il avoit été le principal promoteur. Il se chargea de ses ornemens intérieurs, & fit graver une Estampe de l'ouvrage entier, où l'on voit les symboles qui représentent la Chirurgie, rendus avec beaucoup de goût. Il fit aussi frapper, à cette occasion, des jettons chargés de devises honorables à sa Compagnie.

Meurisse a écrit un Traité de la saignée qui renferme des préceptes utiles & des réflexions judicieuses. Il est intitulé :

L'Art de saigner accommodé aux principes de la circulation du sang. Paris, 1686, *in*-12. Ce fut du consentement, à la sollicitation même de l'Auteur, que cet Ouvrage reparut en 1689, *in*-12, avec les augmentations de *Devaux*, qui s'étoit encore chargé d'en corriger le stile. La troisieme édition fut publiée à Paris en 1738, *in*-12. Le but de ce Traité est non seulement relatif à la maniere & aux précautions à prendre pour bien exécuter la saignée, mais il s'étend presque tout autant à détailler les avantages de cette opération dans la cure des maladies. Il n'est point de Livre qui préconise mieux la saignée & qui excite plus à y recourir ; je ne le voudrois cependant point donner comme un oracle à suivre dans la pratique de la Médecine.

MEY, (Jean DE) que d'autres écrivent *Van der Mey*, étoit de Middelbourg en Zélande. Il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Valence en Dauphiné, & fut ensuite Ministre & Professeur en Théologie dans sa ville natale, où il mourut le 8 Avril 1678, à l'âge de 61 ans. On a de lui :

Commentaria Physica, sive, Expositio aliquot locorum Pentateuchi Mosaïci, in quibus agitur de rebus naturalibus, etiam ad Medicinam attinentibus. Medioburgi, 1651, 1661, *in*-4.

Commentarius in Joannis Goedaert metamorphosim Insectorum, cum Appendice de Hemerobiis & Cometis. Ibidem, 1668, *in*-8, avec figures.

On trouve un autre Médecin Hollandois du même nom (*Fréderic Van der Mey*) qui a écrit les Ouvrages suivans :

Historia Medica de Vertigine, Catarrho, Tussi, Abortu. Hagæ Comitis, 1624, *in*-4.
De morbis & symptomatibus Bredanis tempore obsidionis. Antverpiæ, 1627, *in*-4.

MICHAELIS, (Jean) Seigneur de Bendorff, étoit de Soest ou Zoest en Westphalie, où il naquit en 1606. Il fut reçu Maître-ès-Arts à Leipsic en 1630, & Docteur en Médecine l'année suivante. C'étoit, sembloit-il, à la seule réception des degrés Académiques que son ambition se bornoit; il se disposoit, ainsi que tant d'autres, à chercher un endroit où il pût tirer parti de sa profession, lorsqu'on le retint dans cette Université, en le nommant à la Chaire de Philosophie. On lui connoissoit des talens pour enseigner, & il le fit avec tant de réputation, qu'il parvint dans la suite au rang de Professeur en Médecine. Dès l'an 1641, il fut choisi premier Médecin de Fréderic-Guillaume, Prince de Saxe-Altenbourg; en 1662, il eut la même charge à la Cour de Jean-George II, Electeur de Saxe; mais il n'en jouit pas long-tems, car il mourut en 1667.

Michaëlis étoit assez habile dans la Pratique; il l'auroit même été davantage, si moins célebre du côté de la Chymie, dont il fut grand partisan, il se fût plus occupé de l'observation, que de l'invention des médicamens qu'il mit trop souvent en usage. Nos Apothicaires préparent encore aujourd'hui une teinture qui porte son nom, sous le titre d'*Essentia Lignorum*. C'est avec raison qu'on reproche à ce Médecin d'avoir donné dans l'excès des remedes chauds, en vue de pousser la sueur; mais ces drogues incendiaires étoient tellement au goût des Praticiens Allemands de son tems, qu'ils se sont épuisés en éloges pour relever le prétendu mérite des découvertes de notre Auteur.

Comme *Michaëlis* aimoit le travail, il s'appliqua non seulement à publier les Ouvrages d'autrui, comme ceux de *Henri ab Heer*, de *Jean Hartmann*, *d'Oswald Crollius* & de *Caravantes*, mais il en composa lui-même plusieurs qui parurent sous ces titres: *Regulæ circa modum Pharmacopolia visitandi observandæ. Clavis ad Authoris Polychresta. Praxis clinica generalis. Praxis clinica specialis. Apparatus Formularum.* Ils furent recueillis & publiés à Nuremberg en 1688, *in*-4, sous le titre d'*Opera omnia*.

MICHAULT, (Jean) Maître Chirurgien Juré & Barbier de Paris, étoit de Villeneuve en Brie, où il vint au monde en 1632. *Devaux* dit qu'il s'attacha beaucoup à la doctrine Chirurgicale d'*Hippocrate*, & qu'il rectifia la poulie, dont les Anciens s'étoient servi pour réduire les luxations. Le même Auteur ajoute que *Michault* mourut le 3 Mai 1694, & qu'il fut regretté pour sa méthode de traiter les Maux Vénériens, ainsi que pour sa grande expérience dans la cure des maladies Chirurgicales que ses Confreres regardoient comme incurables.

Michault s'attira beaucoup d'affaires par le premier Ouvrage qu'il publia, sous ce titre:

Le Barbier-Médecin, ou les fleurs d'Hippocrate, dans lequel la Chirurgie a repris la queue du serpent. Paris, 1672, *in*-12. Ce Livre, imprimé chez J. Guignard, fut saisi pour avoir été mis au jour sans aucune approbation des Docteurs

de la Faculté de Médecine de Paris : mais ayant été soumis à leur examen par sentence du 3 Août 1672, ils dirent, par leur avis du 22 Octobre suivant, qu'ils ont trouvé cet Ouvrage *en toutes ses parties contraire aux bonnes mœurs & aux anciennes maximes de la Médecine, reçues de tout temps & autorisées par les Arrêts de la Cour, plein de calomnies, impiétés & comparaisons insolentes, sans aucun respect du Roi & des Magistrats, fables & histoires impudiques, dans lequel il n'explique rien des matieres proposées dans les titres des chapitres.* Sur ce rapport, intervint sentence du 8 Novembre de la même année, par laquelle les exemplaires ont été déclarés bien saisis, & le livre supprimé ; défenses faites à *Michault* de composer & exposer de pareils livres ; ledit *Michault* condamné en cent livres d'amende, & interdit du conseil des chirurgiens, &c. *Michault*, peu content de cette sentence, en appella au Parlement, où, par un Arrêt du 8 Juillet 1673, l'appellation fut mise à néant, condamné à aumôner quarante livres pour le pain des pauvres prisonniers de la Conciergerie du Palais, & aux dépens ; mais la Cour réduisit à deux ans l'interdiction d'aller à la Communauté des Chirurgiens.

Voici le titre d'un autre Ouvrage de la façon de *Michault* :

Discours de Chirurgie, pour l'explication des nouvelles machines pour les os, & pour la Vérole ou Maladie Vénérienne, lorsqu'elle y fait des nodus & exostoses & des anchyloses aux jointures, avec l'art de la guérir méthodiquement par la seule application du Mercure. Paris, 1682, *in*-8. Si l'on en croit *Devaux*, dans son *Index funereus Chirurgorum Parisiensium*, le stile de l'un & de l'autre de ces Traités est vif, enjoué, & assez semblable à celui de *François Rabelais*. Mais on a vu ce que les Docteurs de la Faculté de Paris ont dit du premier : & c'est faire grace au second que de n'y trouver que de l'emphase & du charlatanisme.

MICHEL (Jean) étoit d'Angers. Il fut reçu, en 1477, à la Licence dans la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, sous le Décanat de *Reinier Hanegreve*, & parvint à la charge de premier Médecin du Roi Charles VIII. J'ai suivi M. *Baron* qui ne parle de *Michel* que comme Licencié, dans sa notice des Médecins de Paris ; mais *Chomel* le dit Docteur-Régent, dans son Essai Historique sur la Médecine en France. Quoiqu'il en soit, *Michel* est plus connu par une Tragédie de la Passion qu'il fit imprimer à Paris en 1486, *in-folio*, que par ce qu'il a fait de remarquable dans sa profession. C'étoit le goût de son siecle de représenter en public les plus saints mysteres de la Religion. Le Roi Charles VI avoit déja autorisé l'établissement de ces Histrions par ses Lettres du 4 Décembre 1402, & bientôt il leur permit de jouer publiquement ces pitoyables pieces, auxquelles le peuple prit tant de plaisir, qu'on ne trouvoit plus personne dans les Eglises les jours de Fêtes. Le Clergé même trouva ces religieuses bouffonneries si instructives, que pour ménager le tems d'aller les entendre, on faisoit chanter l'office divin à la hâte. Ainsi pensa-t-on dans le XV siecle : la Tragédie composée par *Michel* fut extrêmement goûtée, quoiqu'il y débitât quantité d'absurdités.

Ce Médecin, qui avoit été Boursier du College de *Maître Gervais*, mourut en

1493. Voici ce qu'en dit l'Itinéraire de Charles VIII, intitulé le *Vergier d'honneur.* „ Le mardi 18e. jour d'Août le Roi partit de Thurin pour aller derechief à „ Quiers, & là demoura jusqu'au 22 jour dudit mois, que trépassa Maître Jehan „ Michel, premier Médecin du Roi, très-excellent Docteur en Médecine, duquel „ le Roi fut moult fort marry. „ *Michel* ne laissa qu'une fille qui fut mariée à Pierre du Tremblay, trisaïeul du fameux Pere *Joseph* Capucin, favori du Cardinal de Richelieu.

MICHELI (Pierre-Antoine) naquit en 1679 à Florence. Ses parens, dont la fortune étoit bien médiocre, le destinerent à la profession de Libraire; mais son goût pour la Botanique l'arracha de la boutique de son maître, & il ne s'occupa plus que de la connoissance des plantes. Il étudia seul la Langue Latine; il lut *Matthiole*, auquel il joignoit le grand Livre de la Nature qu'il alloit consulter dans les campagnes, dans les forêts & sur les montagnes. Le Grand-Duc, instruit des progrès que *Micheli* faisoit dans cette partie, lui fit donner tous les secours dont il avoit besoin pour en faire de plus grands, & bientôt après il l'honora du titre de son Botaniste. Animé par ces avances & par cette marque de l'estime de son Souverain, *Micheli* s'occupa plus que jamais de son objet; jaloux de multiplier ses connoissances, il voyagea en divers pays, où il fit une abondante recolte de plantes & amassa d'importantes observations sur l'Histoire Naturelle. Son dernier voyage fut au Mont Baldo dans le Véronois, endroit autant remarquable par sa hauteur que par sa fécondité en végétaux.

Ce Botaniste mourut le 2 Janvier 1737, âgé de 57 ans. Il laissa plusieurs Ouvrages, dont voici les titres:

Relazione dell' erba detta da' Botanichi orobanche. Florence, 1723, & 1743, *in* 8. L'Orobanche s'étoit considérablement multiplié dans la Toscane depuis plusieurs années; & comme cette plante nuit aux productions de la terre, l'Auteur propose les moyens les plus propres à l'extirper.

Nova plantarum genera juxta Tournefortii methodum disposita, quibus plantæ 1900 *recensentur, scilicet ferè* 1400 *nondum observatæ, reliquæ suis sedibus restitutæ. Florentiæ*, 1729, *in-folio*, avec 108 planches. Si l'on en croit *Haller* dans ses Notes sur la Méthode d'étudier la Médecine par *Boerhaave*, ce Traité est de la main de *Coccejus* qui a prêté sa plume à *Micheli*, homme sans Lettres & meilleur Jardinier que Botaniste. Mais *Boerhaave* en juge différemment; comme il ne s'attache qu'au fonds de l'Ouvrage, il en a fait le plus grand éloge.

On a trouvé plusieurs Manuscrits dans le Cabinet de notre Auteur, comme *Observationes Itinerariæ*, & différentes pieces sur l'Histoire Naturelle, qui devoient faire partie du second volume de son grand Ouvrage, où il se proposoit de traiter des plantes marines. Mais rien de tout cela n'a été publié, à l'exception du Jardin Farnese qui parut à Florence en 1748, *in-folio*, sous le titre de *Catalogus plantarum Horti Cæsarei Florentini. Micheli* lui avoit donné celui d'*Historia plantarum Horti Farnesiani*; mais il ne convenoit plus en 1748, parce que François I, Grand-Duc de Toscane, étoit parvenu en 1745 au trône Impérial, qu'il avoit autant mérité par les rares qualités de sa grande ame, que par les suffrages de l'Allemagne qui avoit besoin d'un Chef puissant.

L'Epitaphe que les amis de *Micheli* ont fait graver sur son Tombeau, est conçue en ces termes :

PETRUS ANTONIUS MICHELIUS
Vixit annos LVII, dies XXII.
In tenui re beatus,
Omnis Historiæ Naturalis peritissimus,
Magnorum Etruriæ Ducum Herbarius,
Inventis & scriptis ubique notus,
Ac propter sapientiam, suavitatem, pudorem,
Optimis quibusque ætatis suæ egregiè carus.
Obiit IV Nonas Januarias MDCCXXXVII.
Amici ære conlatô titulum posuere.

MICHELOTTI, (Pierre-Antoine) Médecin natif de Trente, étoit de la Société Royale de Londres, de l'Académie des Sciences de Berlin, & de l'Institut de Bologne. Il étoit encore du College des Médecins de Venise, où il pratiqua avec beaucoup de réputation dès le commencement de ce siecle ; ce fut aussi dans cette ville qu'il fit imprimer les Ouvrages que nous avons de lui. On remarque, parmi eux, un Ecrit en Italien contenant ses conjectures sur la nature, les causes & la cure de la maladie qui attaqua le gros bétail dans l'Etat de Venise vers l'automne de l'an 1711 : l'édition est de Venise, 1712, *in*-8. On remarque encore :

De separatione fluidorum in corpore animali, Dissertatio Physico-Mechanico-Medica. Venetiis, 1721, *in*-4. A l'exemple de *Bellini*, de *Pitcairn* & de *Keill*, il applique les Mathématiques à la Médecine, & il prouve qu'on peut en tirer un grand parti à plusieurs égards ; mais il recommande très-fort de n'en point abuser.

Epistola ad Bernardum Fontenellum, in qua, an aër pulmones influens cogatnè, an solvat sanguinem eorum canales permeantem, inquiritur. Lutetiæ Parisiorum, 1724, *in*-4. Le sentiment que *Claude Adrien Helvetius* avoit avancé dans son Mémoire de 1718, sur la condensation du sang dans le poumon de l'homme, a mérité l'attention de *Michelotti.* Il soutient une opinion contraire, & prétend que l'air, en se mêlant avec le sang, le raréfie & lui donne une couleur plus rouge.

Rari ac propè inauditi ex utero morbi Historia, unà cum necessariis Medicis animadversionibus. Venetiis, 1726. Il s'agit d'une longue abstinence d'alimens & de boisson.

Apologia in qua Bernouillium motricis fibræ in musculorum motu inflatæ curvaturam supputasse defenditur. Venetiis, 1727, *in*-4.

MICHON, (Pierre) connu sous le nom de l'*Abbé Bourdelot*, étoit fils de *Maximilien Michon* & d'*Anne Bourdelot*, petite niece de *Marie Bourdelot* qui fut mere du fameux *Théodore de Beze*, Ministre de Geneve. *Pierre* naquit à Sens, où son pere exerçoit la Chirurgie, le 2 Février 1610. Il y apprit sous lui les premiers principes de cet Art, & même quelque chose de la Pharmacie & de

de la Chymie ; mais comme il ſe ſentit du goût pour l'étude de la Médecine, il voulut s'y préparer par celle de la Philoſophie. A cet effet, il vint trouver à Paris ſes oncles maternels, *Jean Bourdelot*, Avocat au Parlement & Maître des Requêtes de la Reine Marie de Médicis, & *Edme Bourdelot*, Médecin du Roi Louis XIII. Il fit ſon cours de Philoſophie dans cette ville, & commença bientôt après celui de Médecine. Ce fut alors que ſes oncles voulurent qu'il portât leur nom ; ils demanderent, en 1634, à Louis XIII les Lettres de changement & les obtinrent. C'eſt en vertu de ces Lettres que *Michon* ne fut plus appellé que *Bourdelot.*

En 1635, il ſuivit à Rome le Comte de Noailles qui s'y rendoit en qualité d'Ambaſſadeur ; mais *Edme* étant mort, ſon oncle *Jean* le rappella à Paris où il fut bientôt connu du Prince de Condé, Henri II, qui voulut l'avoir auprès de lui en qualité de Médecin, quoiqu'il ne fût pas aſſez avancé dans ſon Cours aux Ecoles de la Faculté de Paris, pour y être reçu Docteur. *Bourdelot* ſuivit ce Prince au ſiege de Fontarabie en 1638 ; mais la nouvelle de la mort de ſon oncle le fit revenir en diligence, pour recueillir ſa ſucceſſion qui étoit opulente. A ſon arrivée, il trouva la plupart des effets ſouſtraits & divertis ; il ne lui reſta que la Bibliotheque qui, au rapport de *Gui Patin*, valoit environ 8000 francs. Il s'empreſſa de mettre ordre à ſes affaires, pour aller rejoindre le Prince de Condé qu'il ſuivit encore en Rouſſillon ; mais il revenoit les hivers à Paris pour y faire ſes actes dans les Ecoles de la Faculté, où il prit enfin le bonnet de Docteur en 1642.

La même année, il fut reçu Médecin du Roi, & peu de tems après, il commença de tenir, dans l'Hôtel de Condé, une eſpece d'Académie compoſée de perſonnes ſavantes que M. le Prince honoroit ſouvent de ſa préſence. A la mort de celui-ci, *Bourdelot* fut retenu auprès de Louis de Bourbon, ſon fils aîné, auſſi en qualité de Médecin ; il eut auſſi la charge de veiller à la ſanté du Duc d'Anguien, depuis M. le Prince.

Il ſe préſenta, en 1651, une nouvelle occaſion de voyager. La Reine Chriſtine de Suede tomba malade, & le ſavant *Saumaiſe*, qu'elle avoit fait venir auprès d'elle, lui conſeilla d'appeller *Bourdelot* dont il connoiſſoit le mérite. La Reine ſuivit ce conſeil, & fut ſi ſatisfaite des avis que ce Médecin lui donna, qu'elle le renvoya à Paris avec un paſſeport honorable, & qu'elle obtint pour lui l'Abbaye de Macé vacante par la mort de M. de Château-neuf, Garde des Sceaux de France. *Bourdelot* avoit travaillé depuis long-tems à ſe procurer les diſpenſes néceſſaires pour poſſéder des bénéfices ; dès le tems de ſon ſéjour à Rome, il les avoit obtenues du Pape Urbain VIII, mais ſous la condition d'exercer la Médecine gratuitement. Il l'obſerva fort religieuſement ; il donna même tous les jours charitablement des remedes aux malades qui étoient dans l'indigence.

Après ſon retour de Suede, il tint ſon Académie toutes les ſemaines dans ſa maiſon, comme il avoit fait à l'Hôtel-Condé, & il continua ainſi juſqu'à ſa mort qui arriva à Paris le 9 Février 1685, au commencement de ſa 76e. année, par un accident bien funeſte. Un valet mit inconſidérément un morceau d'Opium dans le pot de *Roſes Muſcates*, dont il ſe ſervoit ordinairement pour ſe purger. Il en prit un matin, & ayant connu au goût ce que c'étoit, il en rejetta une partie ; mais

il ne laissa pas de demeurer près de 24 heures dans un tel assoupissement, qu'il étoit tout-à-fait insensible. Comme dans cet état on s'empressoit de l'échauffer, il fut brûlé au talon par une bassinoire, & il n'en sentit rien qu'après être revenu de son sommeil. Peu de tems après la gangrene s'y mit & il en mourut.

Nous avons de lui plusieurs Ouvrages, comme celui des *Recherches & observations sur les viperes*, imprimé à Paris en 1670, *in*-12. Son but est de réfuter le sentiment de *Charas* qui faisoit consister le venin de la vipere dans la seule colere de l'animal. *Du Mont Etna. Relation des appartenances de Versailles. Histoire de la maladie & de la mort de M. de . . . .* Paris, 1684 *in*-12, & trois volumes de ses *Conférences* recueillies par le Sieur Galoys. Il a aussi laissé plusieurs Manuscrits qui sont demeurés entre les mains de son neveu, M. *Bonnet* fils de sa sœur, ci-devant Médecin de la Reine & puis Médecin de la Chancellerie, qu'il a nommé son héritier à charge de porter à l'avenir le nom de *Bourdelot.* Celui-ci mourut au commencement de l'année 1709, âgé de 54 à 55 ans. Il étoit au moment de donner au public un grand Ouvrage auquel il travailloit depuis plus de vingt ans; c'étoit une espece de Catalogue de tous les Livres de Médecine imprimés, avec la vie des Auteurs & la critique de leurs Ecrits, qui auroit formé trois gros volumes *in-fol.* Ce qu'il en a fait, est en manuscrit à la Bibliotheque du Roi de France.

MICHOU ou DE MICHOVIA (Matthias) fut ainsi nommé, parce qu'il étoit de Miechau, petite ville de Pologne dans la Cujavie, où il naquit dans le XV siecle. Il s'appliqua à l'étude de la Médecine dans les principales Universités d'Allemagne & d'Italie, & après avoir reçu les honneurs du Doctorat à Padoue, il revint dans sa patrie, où il fut nommé Médecin du Roi Sigismond I. La célébrité, dont il jouissoit, devint pour lui un fardeau qui le dégoûta de sa profession. Il chercha dans l'Etat Ecclésiastique le repos après lequel il soupiroit au milieu du tumulte de la Cour; il entra dans les Ordres sacrés & finit par être Chanoine de Cracovie, où il mourut en 1523. Il légua tous ses biens à l'Université de cette ville pour l'entretien de deux Professeurs, l'un de Médecine & l'autre d'Astrologie. Ses Ouvrages consistent en un Traité sur la conservation de la santé, une Chronique de Pologne dédiée au Roi Sigismond, & deux Livres, le premier sur la Sarmatie Européenne, le second sur la Sarmatie Asiatique. Ce dernier fut imprimé à Paris, en 1532, avec quelques pieces sur le Nouveau monde.

MICON, (François) Docteur en Médecine natif de Vic, ville d'Espagne dans la Catalogne, fut grand partisan des boissons rafraîchies à la neige, dont il vanta beaucoup l'usage vers la fin du XVI siecle. Il écrivit à ce sujet un Traité en sa langue maternelle, sous ce titre :

Libro del regalo y utilidad de bever frio, y refrescado con nieve. Barcelone, 1576, *in*-8.

MILICH (Jacques) étoit de Fribourg en Brisgaw, où il naquit le 24 Janvier 1501. Il fit ses premieres études dans sa patrie, & passa delà à Vienne

en Autriche & à Wittemberg, où il continua de se pousser dans la carriere des Sciences. Ce fut lui qui donna le goût des Mathématiques aux Professeurs de l'Université de Wittemberg, il les enseigna même à leurs Ecoliers dès l'an 1524; mais comme l'étude de la Médecine étoit son principal objet, il s'y appliqua avec tant de succès, qu'il obtint le bonnet de Docteur le 16 Novembre 1536. D'abord après sa promotion, on le chargea du double emploi de Professeur en Médecine & aux Mathématiques, dont il s'acquitta avec beaucoup d'honneur; mais la célébrité à laquelle il parvint dans la pratique, ne fut pas moindre que celle que la Chaire lui procura. L'une & l'autre lui valurent l'estime des Hommes les plus savans de son tems, tels qu'*Erasme*, *Mélanchton*, *Joachim Camerarius*, *Heobanus Hessus*, &c.

Ce Médecin mourut d'apoplexie à Wittemberg le 10 de Novembre 1559. Il laissa différens Ouvrages, dont plusieurs portent l'empreinte de son goût & de son attachement à la doctrine d'*Hippocrate*. On y remarque des Discours Latins sur la vie de ce Pere de la Médecine, sur celle de *Galien* & d'*Avicenne*. *Commentaria in Librum secundum Plinii de Historia mundi. Oratio de considerandа sympathia & antipathia in rerum naturâ. De Arte Medica. De partibus & motibus cordis. De pulmone. De studio doctrinæ Anatomicæ.* On les trouve dans le Recueil des Oraisons de *Mélanchton*, imprimé à Strasbourg en 1558, *in-8*.

Milich étoit un homme d'un esprit doux & droit, d'un jugement solide, d'un courage ferme & d'une prudence consommée. Il étoit fidele envers ses amis, ardent à leur rendre toutes sortes de bons offices, constant dans l'amour & dans l'étude des Sciences. Mais plus recommandable encore par la qualité de pere, il prit tant de soins de l'éducation de ses enfans, qu'il peut être proposé comme un exemple à cet égard. Il aima mieux les laisser vertueux que riches; & de peur qu'ils ne contractassent quelques habitudes vicieuses & négligeassent leurs études, jamais il ne s'éloignoit d'eux. Il refusoit même d'aller voir les malades hors de la ville de Wittemberg, quelque profit qu'on pût lui offrir, pour l'engager à quitter sa maison.

Henri, son fils, étoit de Wittemberg où il étudia la Médecine, mais il alla prendre le bonnet de Docteur à Sienne dans la Toscane. Delà il se rendit à Jene & il y obtint une Chaire, en 1573, qu'il remplit jusqu'en 1581. Il l'abandonna pendant le courant de cette année, pour se rendre à Plaven dans le Meckelbourg en qualité de Médecin Pensionnaire. Mais il ne jouit guere de cet avantage; car il mourut dans la même ville environ l'an 1585.

MILON, (Pierre) Médecin natif de Tours, est cité par *Astruc* dans son Histoire de la Faculté de Montpellier; il n'a cependant point de preuves que *Milon* y ait pris le bonnet. Cet Historien n'en a pas davantage sur la place que *Milon* occupa à la Cour de Henri VI. Il est vrai qu'il le dit successeur de *d'Alibout* dans la charge de premier Médecin de ce Prince, dont la mort funeste, arrivée le 14 Mai 1610, fut la cause qu'il ne remplit ce poste que pendant six mois: mais *Chomel* ne qualifie point *Milon* de premier Médecin, non plus que *d'Alibout*; il ne les regarde que comme Médecins ordinaires.

On a de la façon de *Milon* un Ouvrage intitulé :

Description des Fontaines Médicinales de Rochepozay *en Touraine.* Paris, 1617, *in*-8.

MINADOUS, (Jean-Baptiste) Philosophe & Médecin célebre dans le XVI siecle, étoit de Ferrare. Il a écrit un Traité intitulé :

De abusu missionis sanguinis in maligna febri, etiam apparentibus peticulis. Venetiis, 1597, *in*-4.

Il eut deux fils qui embrasserent la même profession. L'un, nommé *Aurele* & natif de Rovigo, ville d'Italie dans l'Etat de Venise, étudia à Padoue sous *Jérôme Capivaccio.* Il se distingua à Venise dans la pratique de la Médecine, & il y fit imprimer un Traité de la vérole qu'il dédia à Laurent Priolus, Cardinal & Archevêque de cette ville. Apparemment que la vérole passoit alors dans le public pour une maladie factice, inventée par les Médecins, puisque *Minadous* s'attache à prouver la réalité de son existence. On n'en doute plus il y a long-tems ; mais si le nombre des victimes de cette maladie ne fournissoit pas tous les jours de nouvelles preuves des ravages qu'elle a faits, la conduite de quelques Chirurgiens donneroit à douter maintenant, comme alors, si la vérole existe réellement. En effet, l'appas du gain les porte à supposer cette maladie où elle n'est point, afin de tirer parti d'un traitement d'autant plus coûteux qu'il est secret. On voit encore les Médecins également comme les Chirurgiens supposer assez gratuitement la complication de la vérole avec les maux, dont ils ne peuvent venir à bout ; il n'en est cependant rien, puisque les obstacles qu'ils rencontrent dans la cure, partent moins de la nature du mal, que de l'ignorance de ses causes. Les symptômes vénériens, la vérole même, ne se compliquent que trop souvent avec les autres maladies ; c'est une vérité dont on convient : mais il est encore vrai qu'on travestit trop légerement aujourd'hui les maladies en vérole. Le peu de fruit qu'on retire fréquemment de cette ressource banale dans bien des cas, devroit faire sentir qu'on ne l'emploie pas toujours à propos, & qu'on se laisse quelquefois conduire par une routine, dont les malades s'accommodent moins que les ministres de la santé. Telles sont à-peu-près les réflexions que fait le savant *Astruc* sur le Traité de *Minadous* qui est intitulé :

De Virulentia Venerea. Venetiis, 1596, *in*-4.

L'autre fils de *Jean-Baptiste Minadous* s'appelloit *Jean-Thomas* ; il étoit de Rovigo, ainsi que son frere. Après de bonnes études à Padoue, où il fut reçu Docteur en Médecine, il pratiqua cette Science en Syrie sous deux Consuls Vénitiens ; mais las de vivre si loin de sa patrie, il revint en Italie & s'attacha bientôt à Guillaume, Duc de Mantoue. Ses succès lui procurerent une réputation si brillante à la Cour de ce Prince, qu'elle perça dans les villes voisines. Il y fit des cures qui lui mériterent la considération des Magistrats & les marques les plus honorables de leur estime ; la Seigneurie de Venise ne tarda même pas à le nommer Professeur en l'Université de Padoue. Il succéda, en 1596, à *Emile Campolongo*, passa, en 1607, à la Chaire vacante par la mort d'*Hercule Saxonia*, & monta, en 1612, à la premiere place qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée à Florence le 30 Mai 1615. Il étoit allé dans cette ville pour la maladie du Grand Duc. Nous avons plusieurs Ouvrages de la façon de ce Médecin.

Philodicus, sivè, de Ptisanna ejusque cremore Pleuriticis propinandô. Mantuæ, 1584, *in*-4. *Venetiis*, 1587, 1591, *in*-4. Il n'est que l'Editeur de ce Traité qui est en forme de Dialogue.

De ratione mittendi sanguinis in febribus. Venetiis, 1587, *in*-4.

Medicarum Disputationum Liber. Tarvisii, 1590, 1610, *in*-4.

Apologia contra Joannem Levenclavium. Venetiis, 1596.

Pro Avicenna Oratio. Patavii, 1598, *in*-4.

Disputationes duæ. I, De causa periodicationum in febribus. II, De febre ex sanguinis putredine. Ibidem, 1599, *in*-4.

De Humani corporis turpitudinibus cognoscendis & curandis Libri tres. Ibidem, 1600, *in-folio.*

De Arthritide Liber unus. Ibidem, 1602, *in*-4. *Venetiis*, 1603, *in*-4.

De Variolis & Morbillis Liber unicus. Patavii, 1603, *in*-4.

De febre maligna Libri duo. Ibidem, 1604, *in*-4. *Venetiis*, 1604, *in*-4.

Pro quadam sua sententia Disputatio. Patavii, 1604, *in*-4.

MINDERER, (Raimond) Médecin de la ville d'Ausbourg, sa patrie, se fit un nom vers le commencement du XVII siecle par son attachement à la Secte Chymique. Il s'en fit un plus grand dans les Armées, où il servit en qualité de Médecin. Les succès de sa pratique lui mériterent l'estime & la confiance de l'officier & du soldat ; ils le répandirent même si avantageusement dans les Cours de Vienne & de Munich, qu'il y fut souvent appellé pour les personnes de la premiere distinction. Les observations que ce Médecin avoit faites sur les maladies regnantes dans les Armées, lui ont fourni la matiere d'un Ouvrage écrit en Allemand. Il fut traduit en Latin sous ce titre:

Medicina Militaris, seu, Liber Castrensis, euporista & facilè parabilia medicamenta continens. Augustæ Vindelicorum, 1620, *in*-8. *Norimbergæ*, 1668, *in*-8, 1679, *in*-12, avec les notes de *Cardilucius.* En Anglois, Londres, 1674, *in*-8.

Nous avons quelques autres Ouvrages de la façon de *Minderer*:

De pestilentia Liber unus. Augustæ Vindelicorum, 1608, 1619, *in*-8.

Aloëdarium Marocostinum. Ibidem, 1616, *in*-8. *Item*, 1622, 1626, *in*-12, avec des augmentations.

De Calcantho seu Vitriolo, ejusque qualitate, virtute & viribus. Ibidem, 1617, *in*-4.

Threnodia Medica, seu, Planctus Medicinæ lugentis. Ibidem, 1619, *in*-8.

MINI, (Paul) Médecin de Florence, vécut dans le XVI siecle. Il partagea son tems entre la pratique de sa profession & l'étude de l'Histoire de sa patrie. On a de lui un Discours Italien sur la nature & l'usage du vin, qui fut imprimé à Florence en 1596, *in*-12, sous le titre de *Discorso della natura del vino, delle sue differenze, e del suo uso.* Il ne lui fit pas beaucoup d'honneur, comme Médecin ; mais il s'en fit lui-même davantage auprès de ses compatriotes en qualité d'Historien. Il a écrit trois Ouvrages sur l'Histoire de Florence. Le premier est un discours Italien sur la noblesse de cette ville & de ses habitans ; le second contient des remarques & des additions à ce Discours ; le troisieme, la défense des deux précédens. Ce dernier est le plus recherché ; mais il ne faut pas toujours se fier à cet Auteur, car il flatte beaucoup sa patrie & ses concitoyens.

Manget cite un autre *Paul Mini*, Médecin de Bologne, qui a écrit une Dissertation imprimée à Venise en 1678, *in*-4, sous le titre de *Medicus igne, non cultrô, necessariò Anatomicus.*

On trouve encore *Dominique Mini* de Mont-Réal en Piémont. Il fut Médecin de Charles-Emmanuel premier du nom, qui mourut en 1630, & il écrivit un Ouvrage *De unguento armario* qu'il étoit prêt à mettre sous presse en 1667, âgé alors de près de 80 ans. La vigueur de son esprit étoit étonnante à cet âge. Plein de feu & de goût pour l'étude, il ne s'y appliquoit pas moins que dans sa jeunesse.

MIRICA, (André) Médecin du XVI siecle, étoit de Lewarde dans la Frise. Il entendoit fort bien le Latin, le Grec, l'Hébreu & le Chaldaïque; & comme la connoissance qu'il avoit de ces Langues le mettoit à même de consulter les originaux, il y eut recours pour la composition des Ouvrages qu'il a écrits sur la Médecine & la Théologie. Il étoit au moment de les donner au public, lorsque, se sentant attaqué de la maladie dont il mourut le 6 Décembre 1585, il les fit jetter au feu.

MIRON, (Gabriël) originaire de Tortose en Catalogne, étoit de Perpignan dans le Roussillon. Il vint étudier la Médecine à Montpellier, où il prit ses degrés, & il y parvint ensuite aux premieres places. La réputation dont il jouissoit dans cette ville, perça jusqu'à la Cour; Charles VIII honora son mérite par la charge de premier Médecin de sa personne. *Miron* étoit en route pour aller prendre possession de cet emploi, lorsqu'il fut arrêté à Nevers par la maladie dont il mourut.

On lit sur la façade des Ecoles de la Faculté de Montpellier une Inscription en l'honneur de ce Médecin, qui est surmontée de ses armes, & qui est conçue en ces termes:

GABRIEL MIRO PERPINIANENSIS,
Medicinæ divinum oraculum,
Consiliarius & Medicus fuit Christianissimi Regis Caroli VIII,
Cujus servitiô dum vocaretur,
Obiit in Civitate Nivernensi.

Astruc, qui parle de *Miron* sous l'an 1490, dit que cet Oracle de la Médecine n'a point parlé. C'est se taire, pour un homme à qui on donne publiquement un pareil titre, que de n'avoir laissé aucun Ouvrage à la postérité, ou de n'avoir rien fait de remarquable qui ait contribué à la perfection de son Art.

MIRON (Gabriël) de Tours, neveu du précédent, étoit comme lui originaire de Tortose en Catalogne. Il fut premier Médecin & Chancelier d'Anne de Bretagne, femme de Louis XII, Roi de France, & de sa fille Claude, épouse de François I; il se donna au moins ces qualités au frontispice d'un Livre imprimé à Tours en 1544, *in-folio*. A la page 50 *Verso* de cet Ouvrage qui est intitulé: *De Regimine infantium Tractatus tres amplissimi*, il dit qu'il a soin des enfans de la Reine Claude qui fut mariée en 1514. Mais quand on n'auroit point cette preuve de la confiance qu'on avoit en lui, on en a d'autres de la haute considération dont il jouissoit depuis long-tems à la Cour; on sait,

en particulier, qu'il avoit signé au Contrat de mariage d'Anne de Bretagne que Louis XII épousa le 8 Janvier 1499. Il y a dans l'Eglise des Cordeliers de Tours une Chapelle fondée par *Gabriël Miron.*

MIRON, (François) fils de celui dont on vient de parler, prit Tortose pour sa patrie, en s'immatriculant dans le regiſtre de la Faculté de Montpellier, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine le 27 Janvier 1509. Il se mit ensuite sur les bancs de la Faculté de Paris & prit de nouveaux degrés en 1514. La place de premier Médecin des Rois Henri II, François II & Charles IX, qu'il occupa successivement, fait preuve qu'il avoit autant de mérite que son pere & son grand oncle. Il laissa un fils qui a rempli avec honneur des places importantes dans la Robe, & dont la postérité fut nombreuse.

MIRON, (Marc) premier Médecin de Henri III, Roi de France, étoit du Diocese de Tours. Déja attaché à ce Prince, lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Anjou, il le suivit en 1573 en Pologne, où les suffrages unanimes de tous les Ordres de la Nation l'avoient élevé sur le trône; mais Henri ne l'occupa que cinq mois, il abandonna cette Couronne, pour venir prendre possession de celle de France à la mort de Charles IX, son frere.

Comme il s'agissoit de cacher le moment de l'évasion de ce Prince, *Miron* en imposa au public par les démonstrations d'une maladie supposée. Le Roi, qu'on croyoit réellement malade, se mit en chemin dans le milieu de la nuit & gagna une journée sur les Seigneurs Polonois qui ne purent l'atteindre, que lorsqu'il eut passé les frontieres de la République. Henri ne fut pas plutôt arrivé en France, qu'il déclara *Miron* Médecin de sa personne; il est le premier qu'on trouve revêtu du titre de *Comes Archiatrorum à sanctioribus consiliis.* Ce Prince eut non seulement la plus grande confiance en lui par rapport à sa santé, mais il la poussa encore jusqu'à prendre les conseils dans certaines affaires épineuses. Il l'envoya à Paris dans un tems de trouble, & *Miron* soutint fortement les intérêts de son Maître contre Messieurs de Guise. Ce Médecin fut aussi chargé du cahier de sa Faculté, pour le présenter aux Etats de Blois assemblés en 1576 & 1579.

Marc Miron avoit pris le bonnet de Docteur en la Faculté de Paris l'an 1558, & il étoit l'Ancien de l'Ecole lorsqu'il mourut le premier de Novembre 1608. Il avoit épousé *Genevieve de Morvilliers*, de la Maison du Chancelier de Chyverny, dont il eut plusieurs enfans. *Charles* fut Evêque d'Angers & passa ensuite à l'Archevêché de Lyon. Un autre de ses fils parvint à la charge de Lieutenant Civil & de Prévôt des Marchands. Un troisieme fut Président au Parlement; sa fille épousa le Garde des Sceaux Louis Le Fevre de Caumartin.

MISTICHELLI, (Dominique) Professeur de Médecine en l'Université de Pise, étoit né dans le territoire de cette ville. Vers l'an 1709, il se fit aggréger à l'Université de Rome, & parvint ensuite à l'emploi de Médecin de l'Hôpital de la Charité, qui est desservi par les Freres de Saint Jean de Dieu, dits *Fate ben Fratelli.* Cet emploi le fixa dans la Capitale du monde Chrétien, où il mourut le 28 Août 1715.

On a de lui un Traité de l'apoplexie écrit en Italien, qu'il fit imprimer à Rome en 1709, *in*-4. Il y a inséré plusieurs remarques sur la moëlle allongée & la moëlle de l'épine, & il y a parlé du cautere actuel appliqué aux plantes des pieds, comme d'un premier remede contre l'Apoplexie. Les Additions qu'il publia sur cet Ouvrage, sont dédiées à *Antoine Vallisnieri*; elles furent imprimées à Padoue en 1715, *in*-4, sous le titre d'*Aggiunta al trattato dell' Apoplessia*. On y trouve plus de Physiologie & d'Anatomie que de Pratique. Il nie l'existence des esprits animaux, êtres invisibles qu'on ne peut soupçonner que par leurs effets; mais comme il assure que les nerfs tirent leur origine des Meninges, il regarde ces membranes sous un point de vue bien différent de ce que pense le commun des Anatomistes; car il prétend qu'elles sont les véritables organes du mouvement & du sentiment.

MITHOBIUS, (Burcard) Docteur en Médecine natif de Hambourg, enseigna cette Science, ainsi que les Mathématiques, dans les Ecoles de l'Université de Marpurg. Il passa successivement dans les Cours de Cassel & de Brunswick-Lunebourg, en qualité de premier Médecin, & vint mourir à Munden le 16 Août 1565. On a quelques Ouvrages de sa façon, comme *Stereometria. Compositio Annuli Astronomici.* Son fils *Hector*, Docteur en Médecine, s'appliqua aussi aux Mathématiques qu'il professa à Hannovre.

Il y a eu quelques autres Médecins du nom de *Mithobius*. On remarque spécialement *Conrad*, premier Médecin du Duc de Brunswick-Lunebourg au commencement du XVII siecle. Il écrivit une Lettre *De aqua vitæ Juniperinâ*, qui parut à Ulm en 1628, parmi les Observations de *Grégoire Horstius*. On remarque encore *Jean*, natif de Ratzbourg dans le Cercle de la Basse-Saxe, qui pratiqua la Médecine à Lubeck vers l'an 1668.

MITHRIDATE VI, Roi de Pont, est renommé dans l'Histoire par les guerres qu'il soutint contre les Romains depuis 3915 du monde jusqu'à l'année 3939, qui est celle de sa mort. *Pharnace*, son fils, en prononça lui-même l'arrêt par ces horribles paroles: *qu'il meure. Mithridate* lui demandoit, pour toute grace, la permission d'aller passer le reste de ses jours hors des Etats que ce fils dénaturé venoit de lui ravir; mais au-lieu d'obtenir cette consolation, il ne reçut d'autre réponse que les paroles qu'on vient de rapporter. Transporté de douleur & de rage, il passe dans l'appartement de la Reine, lui fait avaler du poison, & il en prend lui-même; il n'en eut cependant aucun effet, soit parce qu'il en faisoit un fréquent usage, soit parce qu'il avoit coutume de se servir d'antidote, sur-tout de celui qui porte son nom. Voyant qu'il avoit manqué son coup de ce côté-là, il eut recours au fer, dont il se frappa d'une main caduque & mal assurée; mais comme il n'en fut blessé que légerement, il pria un Officier Gaulois de lui rendre le funeste service de l'achever.

Ce Prince cultiva les Lettres au milieu du bruit des armes; il les auroit même protégées par goût & par amour, s'il eût été assez tranquille pour les faire jouir de la paix, sans laquelle elles ne sont que languir. *Appian* fait mention d'un

d'un de ses Médecins nommé *Timothée ;* il parle encore de quelques Eunuques de ce Roi, qui exerçoient la Médecine, entre lesquels il cite un certain *Tryphon.*

On dit que *Mithridate* s'étoit accoutumé à prendre tous les jours du poison, pour empêcher qu'il ne pût lui nuire ; mais il avoit soin d'avaler auparavant un contrepoison, afin d'en détourner plus sûrement les mauvais effets. Nos Apothicaires préparent encore aujourd'hui une composition qui porte le nom de ce Prince, & qui a été regardée anciennement comme l'Antidote, dont il se servoit. Mais il étoit beaucoup plus simple que cette drogue ; car *Serenus Sammonicus* rapporte que Pompée, s'étant rendu maître du Palais de *Mithridate* & ayant fait chercher la recette du fameux contrepoison dont il avoit appris que ce Roi faisoit usage, fut bien surpris lorsqu'on l'eut trouvée. En effet, il vit qu'il ne s'agissoit que de vingt feuilles de Rhue, d'un grain de sel, de deux noix & de deux figues seches. Voici comme parle *Serenus Sammonicus :*

Antidotus verò multis Mithridatica fertur
Consociata modis : sed magnus scrinia regis
Quum raperet victor, vilem deprehendit in illis
Synthesim, & vulgat a satis medicamina risit ;
Bis denum Rutæ folium, Salis & breve granum,
Juglandesque duas, totidem cum corpore Ficus.
Hæc oriente die paucô conspersa Lyæô
Sumebat ; metuens dederat quæ pocula mater.

Les connoissances de ce Prince ne se bornoient cependant point à ce seul médicament ; elles s'étendoient plus loin ; & Pompée ne perdit pas ses peines en fouillant dans les Cabinets & les Cassettes de *Mithridate.* Il y trouva des Livres écrits en différentes Langues, & entre autres, un Traité *De arcanis morborum* qu'on a regardé anciennement comme un répertoire des secrets les plus rares de la Médecine. *Pompeius Lenæus*, Affranchi de Pompée & Médecin selon *Pline*, parle avec tant d'estime des Ouvrages qui ont été trouvés dans le palais de ce Roi de Pont, qu'il dit que la victoire que les Romains avoient remportée sur lui, fut non seulement avantageuse à la République par l'aggrandissement de ses Etats, mais encore par l'utilité que les citoyens en ont tirée par rapport à la santé.

MIVERIUS, (Daniel) Docteur en Médecine dans le XVI siecle, fut attaché à la ville de Ter-goes en Zélande, en qualité de Médecin Pensionnaire. Il étoit savant dans les Mathématiques qu'il avoit étudiées avec beaucoup de succès à Heidelberg sous *Herman Witekind ;* il ne l'étoit pas moins dans sa profession, au sentiment de *Henri Smet* qui a eu soin de recueillir ses Lettres Médicinales, & qui les a insérées dans ses *Miscellanea* imprimés à Francfort en 1611, *in*-8. On a encore de la façon de *Miverius :*

Apologia pro Philippo Lansbergio. Mittelburgi, 1607, *in*-8.

MIZAUD, (Antoine) natif de Mont-Luçon dans le Bourbonnois, fit une partie de ſes études à Bourges, & les acheva à Paris, où il s'appliqua en même tems à la Médecine & aux Mathématiques. *Oronce Finé*, Profeſſeur au College Royal, fut ſon Maître dans cette derniere Science; il lui reſſembla du côté de la crédulité à l'Aſtrologie Judiciaire qu'il pouſſa juſqu'au ridicule. L'étude particuliere qu'il avoit faite de cette ſorte d'Aſtrologie, lui mérita l'eſtime des plus habiles gens de la Capitale. Dès qu'il ſe vit en crédit de ce côté-là, il abandonna la pratique de la Médecine, pour ne s'occuper que des Mathématiques, de la recherche des ſecrets de la Nature, mais ſur-tout de ſes rêveries aſtrologiques, qui étoient ſi fort au goût de ſon ſiecle. *Mizaud* a beaucoup écrit ſur ces différentes matieres. Les Ouvrages qu'il a donnés ſur le jardinage n'ont rien de neuf; ils ſont preſque entierement compilés d'après les Traités qu'on a publiés avant lui ſur l'Agriculture. Tout ce qui a paru ſous ſon nom, porte l'empreinte d'une crédulité aveugle & d'une démangeaiſon extraordinaire de débiter des fadaiſes. Parmi les ſyſtêmes qu'il avoit adoptés, le plus raiſonnable eſt celui, ſuivant lequel il vouloit que la Botanique réglât tout dans la cure des maladies, & qu'on ſubſtituât les plantes Médicinales aux remedes composés de la Pharmacie. Ce ſyſtême lui attira la haine & la jalouſie des Médecins de ſon tems.

Mizaud mourut à Paris en 1578, & fut encore, dans le tombeau, l'objet de la plaiſanterie de ceux qui l'avoient connu. On l'attaqua juſques dans le XVII ſiecle; *Maſcurat* l'a peint dans ce Vers :

Quælibet à quovis mendacia credere promptus.

Tout le monde ſait que *Maſcurat* n'eſt point le nom d'un Poëte. C'eſt ainſi qu'on appelle l'Ouvrage de *Gabriël Naudé*, qui porte le titre de *Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le Cardinal Mazarin.* Il eſt en forme de Dialogue, & les Interlocuteurs ſont *Maſcurat*, c'eſt-à-dire, *Camuſat* Libraire, & *Saint Ange*, qui eſt le nom ſuppoſé de *Naudé.*

Voici maintenant le Catalogue des Ecrits qui ont paru ſous le nom d'*Antoine Mizaud :*

Cometographia. Pariſiis, 1549, *in*-4.

Æſculapii & Uraniæ Medicum ſimul & Aſtronomicum ex colloquio conjugium. Lugduni, 1550, *in*-4.

Planetologia rebus Aſtronomicis, Medicis & Philoſophicis referta. Ibidem, 1551, *in*-4.

De mundi Sphæra. Lutetiæ, 1553, *in*-8.

Ephemeridum aëris perpetuarum Libelli ſeu Claſſes quinque. Pariſiis, 1554, *in*-12. *Ambergæ*, 1604, *in*-12. En François, ſous ce titre : *Ephémérides de l'air, ou Aſtrologie des Ruſtiques.* Paris, 1556, *in*-8.

Harmonia cœleſtium corporum & humanorum. Pariſiis, 1555, *in*-8. *Francofurti*, 1589, 1592, 1613, *in*-12.

Harmonia ſuperioris naturæ mundi & inferioris. Lutetiæ, 1555, 1577, 1598, *in*-8.

Memorabilium aliquot naturæ arcanorum ſylvula, rerum ſympathias & antipathias complectens. Ibidem, 1558, *in*-8. *Francofurti*, 1592, 1613, *in*-16. *Norimbergæ*, 1681, *in*-12, ſous le titre de *Mizaldus redivivus, ſive, Centuriæ XII memorabilium in aphoriſmos arcanorum digeſtæ.*

Hortorum ſecreta, cultus & auxilia. Lutetiæ, 1560, 1575, *in*-8. *Coloniæ*, 1577, *in*-8. *Pariſiis*, 1607. Rien n'eſt plus ridicule que ce qu'il avance ſur les propriétés des plantes.

De hortenſium arborum inſitione Opuſculum. Lutetiæ, 1560, *in*-8. Le même en François, 1578, *in*-8.

Secrets & ſecours contre la Peſte. Paris, 1562, *in*-8. Paris, 1623, *in*-12, ſous ce titre : *Divers remedes & préſervatifs contre la peſte, avec l'avis de M.* Ellain *ſur la même maladie. Nicolas Ellain*, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris en 1584, 1585, 1598 & 1599, mourut l'Ancien de ſa Compagnie le 30 Mars 1621.

Artificioſa methodus comparandorum hortenſium fructuum, olerum, radicum, uvarum, vinorum, carnium, juſculorum, quæ corpus humanum clementer purgant, & variis morbis, abſque ulla noxa & nauſea, blandè ſuccurrunt. Lutetiæ, 1564, 1575, *in*-8. *Coloniæ*, 1577, *in*-8. En Allemand, Bâle, 1616, *in*-12.

Alexikepus, ſeu, auxiliaris & medicus Hortus. Lutetiæ, 1565, 1574, *in*-8. *Coloniæ*, 1576, *in*-8.

Memorabilium, utilium & jucundorum Centuriæ IX. Lutetiæ, 1567, *in*-8. *Coloniæ*, 1574, *in*-12. *Francofurti*, 1589, *in*-12, 1592, *in*-8, 1613, 1673, *in*-12.

Secrets de la Lune. Rouen, 1571, *in*-8.

Opuſculum de Sena, plantâ inter omnes hominibus ſaluberrimâ. Lutetiæ, 1572, 1574, *in*-8.

Dioclis Caryſtii Epiſtola de morborum præſagiis & eorumdem extemporaneis remediis. Lutetiæ, 1572, *in*-8. Il a joint à cette Verſion le conſeil *De ſalubri hortenſium uſu* par *Arnauld de Villeneuve*, & le Livre de *Jean Langius* qui eſt intitulé : *De Syrmaiſmo & ratione purgandi per vomitum, ex Ægyptiorum inventô & formulâ.*

Dendr-Anatome, ſeu, exploratio & diſſectio corporis arborei in ſua ſigillatim membra & partes. Lutetiæ, 1575, *in*-8, *cum Hortorum ſecretis. Additô ad finem Opuſculô de Hominis ſymmetriâ, proportione & commenſuratione.*

Paradoxa rerum cœli. Ibidem, 1576, *in*-8.

Traduction des Livres de *Mizaud* par *André de la Caille*; ſavoir le Jardinage, contenant la maniere d'embellir les Jardins ; item comme il faut enter les arbres & les rendre médicinaux. Epitre de *Caryſtius.* Du Syrmaiſme & maniere de purger par le vomiſſement, ſuivant l'invention des Egyptiens. Le conſeil d'*Arnauld de Villeneuve.* Traité du Sené. Receptes de divers ſecrets. Jardin Médicinal. Méthode artificielle pour avoir des fruits laxatifs. 1578, *in*-8.

Epitome de la maiſon ruſtique, contenant le Jardin Médicinal & Jardinage d'*Antoine Mizaud.* Item la maniere d'embellir les Jardins : plus la façon d'enter les arbres. Villefranche, 1605, *in*-8.

Ce ne ſont pas là tous les Ouvrages de *Mizaud* ; ce fécond Auteur en a laiſſé pluſieurs autres en manuſcrits.

MNÉMON, Médecin natif de Sidé en Pamphilie, vécut dans le XXXVIII ſiecle du monde. On lui a anciennement attribué d'être l'Auteur des *Caracteres* qui ſe trouvent à la fin de quelques hiſtoires des maladies, dont *Hippocrate* fait mention dans ſon troiſieme Livre des Epidémiques. *Galien* le rapporte ainſi,

d'après d'autres Ecrivains. Il dit que *Mnémon* prit un exemplaire des Œuvres d'*Hippocrate* dans la Bibliotheque de Ptolomée Evergete, ſous prétexte de vouloir expliquer le troiſieme Livre des maladies épidémiques, & qu'il y ajouta les caracteres dont il eſt queſtion. Ce trait eſt cependant rendu différemment par certains Auteurs. Ils conviennent que l'exemplaire des Ouvrages d'*Hippocrate*, dans lequel ſe trouvoient ces caracteres, étoit dans la Bibliotheque d'Alexandrie, mais ils ajoutent qu'il y avoit été apporté de Pamphilie en Egypte par *Mnémon* qui l'avoit vendu à Ptolomée. Ils aſſurent même qu'il étoit écrit, au titre de cet exemplaire, que *Mnémon* Sidite l'avoit corrigé & qu'il avoit été envoyé par mer. On ſait que la Pamphilie eſt une des provinces maritimes de l'Aſie mineure.

MNÉSITHÉE étoit d'Athenes, & vivoit, à ce que l'on croit, dans le XXXVII ſiecle du monde. *Galien* en parle comme d'un célebre Anatomiſte, & *Celſe* le met au rang des plus habiles Médecins. *Oribaſe* fait mention d'un autre *Mnéſithée* qui étoit Cyzicenien.

MOCHINGER (George) naquit à Thorn, ville de Pologne au Palatinat de Culm. Il étudia la Médecine à Leipſic, où il prit le bonnet de Docteur le 1 Mai 1623; c'eſt apparemment à cette occaſion qu'il propoſa un Abrégé des Inſtituts de *Daniel Sennert* en dix-ſept Diſputes. Cet Abrégé fut imprimé à Paris en 1631, *in*-12.

MOEBIUS (Godefroid) étoit de Laucha en Thuringe, où il vit le jour le 17 Octobre 1611. Il fit ſon cours de Médecine à Jene, y prit le bonnet de Docteur le 4 Mai 1640, & fut nommé Profeſſeur dans la même année. On ne peut douter qu'il ne ſe ſoit acquis de la réputation dans cette Univerſité, puiſqu'il devint premier Médecin de Fréderic-Guillaume, Electeur de Brandebourg, d'Auguſte, Duc de Saxe, & de Guillaume, Duc de Saxe-Weimar, qu'il ſervit avec diſtinction. Il mourut à Hall en Saxe le 25 Avril 1664, dans la 53e. année de ſon âge, & laiſſa des Ouvrages qui n'ont rien de neuf; car leur principal mérite conſiſte dans les remarques qu'il a recueillies de ſes lectures. Voici les titres de ces Ouvrages:

De uſu Cordis. Jenæ, 1654, *in*-4.

De uſu Hepatis & bilis. Ibidem, 1654, *in*-4.

Anatomia Camphoræ, ejus originem, qualitates, præparationes chymicas ac vires exhibens. Ibidem, 1660, *in*-4.

De dentium ſtatu naturali & præternaturali. Ibidem, 1661, *in*-4. Je paſſe ſous ſilence pluſieurs pieces de même eſpece, dont on trouve les titres dans *Lipenius*; ce ſont des Diſſertations Académiques.

Fundamenta Medicinæ Phyſiologica. Jenæ, 1657, 1661, *in*-4. *Francofurti*, 1678, *in*-4.

Epitome Inſtitutionum Medicarum. Jenæ, 1663, *in*-4, 1690, *in-fol.* Ce volume comprend un Abrégé de toute la Médecine. Chaque partie de cette Science eſt traitée aſſez ſuperficiellement, & il n'en eſt aucune où l'on remarque quelque choſe d'intéreſſant.

Godefroid Moebius, son fils, & Médecin comme lui, a publié un Ouvrage de sa façon, sous le titre de :

Synopsis Epitomes Medicinæ Practicæ. Patavii, 1667, *in-folio.*

MOEGLINGUS, (Daniel) né à Tubingue en 1546, enseigna la Médecine en l'Université de cette ville, & fut premier Médecin du Duc de Wirtemberg. Il mourut dans sa patrie à l'âge de 50 ans, & ne laissa d'autres Ouvrages que des Dissertations Académiques, en forme de Theses.

Les Bibliographes citent différens Médecins de ce nom. *Jean-Louis Moeglingus* est Auteur d'une Dissertation *De inconsiderato Acidularum usu*, imprimée à Tubingue en 1615, *in-8. Christian-Louis* a écrit un Traité Latin sur les fievres continues & intermittentes, publié dans la même ville en 1758, *in-4.*

MOELLENBROCK, (Valentin-André) d'Erfurt, reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Jene en 1650. Il remplit une Chaire dans les Ecoles de la Faculté de sa ville natale, mais il l'abandonna au bout de quelques années, pour aller occuper la place de Médecin de Hall en Saxe, où il mourut le 8 Août 1675. Les Observations, dont il a enrichi les Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature, lui ont mérité une place dans cette Compagnie, sous le nom de *Pégase* I; il a aussi donné quelques Ouvrages au public :

Medulla totius Praxeos Aphoristica. Erfurti, 1656, *in-4.* Le fonds de ce Traité est de la main de *Tobie Dorncrell*, mais *Möellenbrock* l'a augmenté de ses Notes & de celles de *Joachim Schell*, Physicien de la ville de Copenhague.

De Varis, seu, Arthritide vagâ scorbuticâ, Halæ, 1662, *in-8. Lipsiæ*, 1663, 1672, *in-8.*

Cochlearia curiosa cum figuris & Indice locupletissimô. Lipsiæ, 1674, 1746, *in-8.* En Anglois, par *Sherley*, Londres, 1677, *in-8.* L'Auteur distingue assez mal les especes de *Cochlearia*; il en donne même des figures peu ressemblantes. Mais il n'a pas manqué son but du côté des formules qui servent aux compositions des remedes, où cette plante peut entrer; car il les a entassées les unes sur les autres, & il s'est par-là conformé au goût de son siecle pour la polypharmacie.

MOHT, (Paul) que d'autres écrivent MOTH, naquit l'an 1600 à Flensbourg en Dannemarc. Il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Bâle en 1637, se distingua dans sa ville natale par les succès de sa pratique vers 1640, passa à Lubeck en 1644, à Odensée, dans l'Isle de Fionie, en 1646, enfin en 1651 à Copenhague, où il devint premier Médecin du Roi Fréderic III, & mourut le 6 Mai 1670. On ne connoît rien de lui qu'une Observation Chirurgicale qui a paru sous ce titre :

Casus Chirurgicus perforati Thoracis. Hafniæ, 1656, 1658, 1661, *in-4.*

MOHY, (Henri) dit *Ericius Mohyus*, étoit de Rondchamp, village du pays de Liege sur les frontieres du Luxembourg. Il s'appliqua à l'étude de la Médecine, dans laquelle il fit des progrès considérables; il pratiqua même cette Science avec assez de réputation depuis environ 1620 jusques vers l'an 1654. Nous avons de sa façon :

Tertianæ crisis, quâ DD. Petri Barbæ, Proto-Medici, praxis curandæ Tertianæ, & Vopisci-Fortunati Plempii, Professoris Lovaniensis primarii, Animadversio discutitur, ac legitima demùm Tertianæ curatio exponitur. Lovanii, 1642, *in*-4. Les Remarques de *Plempius* sont de la même année.

Pulvis sympatheticus quô vulnera sanantur absque medicamenti ad partem affectam applicatione & superstitione. 1654, *in*-4, sans nom de ville & d'Imprimeur.

MOIBAN, (Jean) fils d'*Ambroise*, Ministre Protestant de Breslau, naquit dans cette Capitale de la Silésie le 27 Février 1527. Il étudia la Médecine en Allemagne, où il apprit encore les Langues savantes; mais le desir de se perfectionner le fit sortir de sa patrie, pour se rendre en Italie. Son assiduité aux Leçons des Professeurs les plus célebres, son application aux différentes parties de l'Art, son goût pour l'Observation, son éloignement de tout systême désavoué par la Nature, la pénétration de son génie, la justesse de son discernement, la persévérance dans l'amour de l'étude : tout cela augmenta tellement la masse de ses connoissances, qu'à son retour, il mérita la confiance des habitans d'Amberg dans le Haut Palatinat de Baviere. Comme il se fit la plus grande réputation dans cette ville, celle d'Ausbourg employa tous les moyens capables de l'attirer dans ses murs, & le détermina enfin à s'y fixer par l'appas des appointemens considérables qu'elle lui fit. On attendoit de grandes choses de *Moiban*. Laborieux & savant, il avoit restitué assez heureusement divers passages d'*Hippocrate* & de *Galien*, quand il se mit à traduire *Dioscoride*; il s'apprêtoit même à publier différens Ouvrages de sa composition, lorsqu'il mourut à Ausbourg le 9 Mai 1562, âgé seulement de 35 ans. Ce fut de douleur d'avoir perdu sa femme.

Cette mort prématurée nous a privés des fruits de son travail; il ne reste que ce qu'il a fait sur *Dioscoride* :

Pedacii Dioscoridis ad Andromachum de curationibus morborum per medicamenta paratu facilia Libri duo primùm Græcè editi partim à J. Moibano, partim, post ejus mortem, à Conrado Gesnero in Linguam Latinam conversi, adjectis ab utroque Interprete symphoniis Galeni & aliorum. Argentorati, 1565, *in*-8. On a joint à cet Ouvrage un Recueil de remedes contre les maladies des femmes, tiré de *Dioscoride*, de *Galien* & de *Pline* par *Thaddée Dun*, Médecin de Locarno en Suisse.

MOINICHEN, (Henri DE) Médecin Danois qui, après avoir étudié à Padoue sous *Antoine Molinetti* & à Venise sous *Michel-Ange Rota*, revint dans sa patrie, où il reçut le bonnet de Docteur à Copenhague. Il vivoit dans cette ville en même tems que *Thomas Bartholin*, c'est-à-dire, au milieu du XVII siecle, & il étoit intimement lié avec lui. Comme il avoit recueilli différentes Observations en Italie sur des cas rares, & qu'il en avoit amassé d'autres dans le cours de sa pratique, il les rassembla en un volume qu'il dédia à son ami *Bartholin*, sous ce titre :

Observationes Medico-Chirurgicæ XXIV. Hafniæ, 1665, *in*-8. *Ibidem*, 1678, *in*-8, avec le *Culter Anatomicus* de *Michel Lyser. Francofurti*, 1679, *in*-8. *Dresdæ*, 1691, *in*-12. L'Auteur se récrie contre l'abus des escarotiques dans le traitement des carnosités de l'urethre; mais il ne s'agit que de faire attention aux accidens qu'il

leur attribue, pour sentir toutes les raisons qu'il avoit d'en condamner l'usage. Les sondes ou bougies, dont on se servoit de son tems, étoient composées de caustiques, ou violens, ou mal combinés, qui les rendoient bien différentes de celles qu'on emploie aujourd'hui. *Moiban* parle si avantageusement de la méthode de *Taliacot* pour réparer les défectuosités du nez & des autres parties du visage, qu'il paroît bien qu'il en étoit grand partisan.

MOISE, Conducteur du peuple de Dieu, possédoit différentes connoissances relatives à la Médecine, qu'il avoit puisées en Egypte. Les Grands de ce pays étoient dans l'usage de s'appliquer à cette Science; & comme *Moïse* reçut une éducation distinguée à la Cour de Pharaon, on ne négligea point de l'en instruire. L'opinion de *Clément* d'Alexandrie est conforme à cette conjecture; si l'on suit même à la lettre ce qu'il dit sur les études de ce Législateur, on ne balancera point de mettre la Médecine au nombre des Sciences qui en ont été les principaux objets. Mais l'Ecriture Sainte ne laisse aucun doute là dessus; elle nous apprend que *Moïse* n'ignoroit rien des connoissances de l'Egypte, & l'on sait d'ailleurs que la Médecine étoit en honneur dans ce pays. Nous ne suivrons cependant point l'opinion des Adeptes qui assurent que le Conducteur du peuple d'Israël possédoit parfaitement la Chymie. Ils se fondent sur ce qui est dit dans l'Exode, qu'il prit le Veau d'or, qu'il le brûla, qu'il le réduisit en poudre & le fit boire aux Hébreux. On sait que cette opération a ses difficultés; mais elle ne suppose que la connoissance de l'Art Métallique, dont *Tubalcain* étoit déja instruit au rapport même de *Moïse*.

MOLANUS, (Jean VERMEULEN dit) Docteur de la Faculté de Théologie en l'Université de Louvain, étoit fils de *Henri Vermeulen* natif de Schoonhove en Hollande. *Aubert Mirée* & *Valere André* disent que *Molanus* vint au monde, en 1533, à Lille en Flandre, pendant le séjour que son pere & sa mere y firent pour apprendre la Langue Françoise; mais il se fixa ensuite à Louvain, qui étoit la patrie de sa mere & qu'il regarda toujours comme la sienne. C'est pour cette raison qu'il ne se fit connoître au public que sous le nom de *Molanus Lovaniensis*. Le Président *de Thou* assure en conséquence qu'il étoit de Louvain. Il est au moins vrai qu'il y mourut le 18 Septembre 1585, à l'âge de 52 ans, & qu'il fut enterré dans l'Eglise Collégiale de Saint Pierre. *Molanus* étoit savant dans l'Histoire Ecclésiastique, sur laquelle il a composé plusieurs Ouvrages. Le suivant a du rapport à cette matiere, mais comme il en a aussi beaucoup avec la Médecine, je ne puis le passer sous silence:

Ecclesiasticum Medicorum Diarium. Lovanii, 1595, *in*-8. On y trouve des Notes sur les saints personnages qui appartiennent à la Médecine par quelques particularités de leur vie, ou qui se sont appliqués par état à l'étude & à la pratique de cette Science. Cet Ouvrage, qui est une espece de calendrier pour tous les mois & beaucoup de jours de chaque mois, est ordinairement joint à un autre Traité du même Auteur, imprimé à Louvain sous le titre de *Natales Sanctorum Belgii*, 1595, *in*-8.

MOLEZIO ou MOLETIUS, (Joseph) Philosophe, Médecin & Mathématicien, étoit de Messine en Sicile, où il naquit l'an 1531. Comme l'étude des Mathématiques fut celle qui lui donna plus de réputation, Guillaume, Duc de Mantoue, le fit venir à sa Cour & le chargea d'enseigner cette Science au Prince Vincent, son fils. Mais la République de Venise fit plus pour *Molezio*; elle le gratifia d'une pension considérable pour l'engager à remplir la Chaire des Mathématiques en l'Université de Padoue. Il accepta cette charge, & se distingua tellement par son exactitude à se rendre à son Ecole, ainsi que par la clarté de ses instructions, qu'il forma un grand nombre de savans disciples. Un tel Maître étoit capable d'applanir les difficultés qui arrêtoient les Mathématiciens dans la réformation du Calendrier que Grégoire XIII ordonna en 1581. *Molezio* fut nommé par le Sénat de Venise pour y travailler, & il publia des Ephémérides ou Tables qu'on appella *Grégoriennes*, parce qu'elles servirent beaucoup au grand ouvrage que le Pape vouloit pousser à sa fin. Ce fut le systême de *Louis Letio*, Médecin Romain, qui fut adopté, & la réformation du Calendrier, à laquelle ce systême donna lieu, fut exécutée en vertu de la Bulle de Grégoire du 24 Février 1582.

Molezio mourut à Padoue en 1588, à l'âge de 57 ans, & fut inhumé dans l'Eglise de Saint François; la pierre qui couvre son Tombeau est chargée de cette Inscription:

JOSEPHUS MOLETIUS,
Mathematicus celeberrimus,
Ossa hìc reliquit.
Annô MDLXXXVIII.
Ætatis suæ LVII.

Ce Médecin n'a rien écrit sur sa profession; tout ce qu'on a de lui regarde les Mathématiques & la Géographie.

MOLIN. (Jacques) Voyez DUMOULIN.

MOLINELLI, (Pierre-Paul) Docteur en Philosophie & en Médecine, Professeur de Médecine & de Chirurgie en l'Université de Bologne, de l'Institut de cette ville, premier Chirurgien de l'Hôpital de Sainte Marie de la vie, & Associé étranger de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, mourut le 15 Octobre 1764, âgé de 62 ans. Il est Auteur de plusieurs Mémoires qu'il a communiqués à l'Institut. Ils roulent principalement sur des expériences Anatomiques, sur l'ouverture de quelques cadavres, sur des opérations Chirurgicales, notamment sur celle de la fistule lacrymale, au sujet de laquelle il semble d'une opinion contraire à *Jean-Louis Petit*, célebre Chirurgien de Paris. Mais M. *Bordenave*, qui fut chargé par l'Académie d'examiner ce différend, a jugé que *Molinelli*, bien loin d'attaquer la doctrine de M. *Petit*, paroît avoir voulu perfectionner sa méthode, & y ajouter plutôt que de la détruire.

MOLINETTI,

MOLINETTI, (Antoine) Médecin natif de Venife, prit fes degrés dans l'Univerfité, de Padoue & revint dans fa patrie, où il fe diftingua non feulement par les fuccès de fa pratique, mais encore par fon adreffe dans les diffections Anatomiques. Ses talens en ce dernier genre lui mériterent la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie dans les Ecoles de Padoue. Il fuccéda à *Veflingius* en 1649; & par une faveur fpéciale, il fut nommé en 1661, pour remplir en même tems la Chaire de Médecine Théorique qui étoit vacante depuis 1657 par la mort de *Liceti.* Notre Médecin les occupa toutes deux avec une égale célébrité; mais comme les devoirs Académiques ne le détournerent jamais de la vifite des malades qu'il traita avec le plus grand fuccès, il parvint à un tel degré de réputation dans la pratique de fon Art, qu'il fut fouvent appellé en différentes villes d'Italie & même chez l'étranger. Le Duc de Baviere le fit venir dans fa réfidence pour le confulter, & le renvoya à Padoue chargé de préfens. Le Duc de Parme l'appella auffi à fa Cour, & ce fut-là qu'il mourut en 1675, fuivant *George Matthias*, mais fi l'on en croit l'Hiftorien de l'Académie de Padoue, c'eft à Venife qu'il finit fes jours.

On reproche à *Molinetti* d'avoir été un favant préfomptueux. Autant attaché à fes opinions qu'oppofé à celles des autres, il lui coûta toujours de s'exécuter foi-même & de rendre juftice au mérite de fes émules. Ce défaut a fait tort à fa mémoire. Mais la poftérité, plus équitable que lui, a fagement diftingué l'Homme de l'Auteur; elle n'a vu que le dernier dans les Ouvrages eftimables qui ont paru fous ces titres:

Differtationes Anatomicæ & Pathologicæ de fenfibus & eorum organis. Patavii, 1669, *in*-4. On y trouve les principes de la faine Phyfique réunis à ceux d'une Anatomie exacte. *Molinetti* croit que c'eft le Pont de *Varole* qui fournit les nerfs aux organes des fens, & que c'eft dans cette partie que réfide la perception. Il ajoute un feptieme mufcle aux moteurs des yeux, fous le nom de Trochléateur, & il dit l'avoir découvert en 1666, avec *François Boldini*, fon Profecteur. Il a combattu l'ancienne erreur fur la diftinction des nerfs propres au mouvement & d'autres à la fenfation; il a foupçonné que l'humeur cryftalline eft le fiege de la cataracte; il s'eft déclaré partifan de la méthode de *Taliacot*, & il en appelle à la guérifon d'un noble Polonois, à qui fon pere avoit réparé le nez en 1625. Il s'enfuit de la preuve qu'il apporte, que fon pere exerçoit la Chirurgie.

Differtationes Anatomico-Pathologicæ, quibus humani corporis partes accuratiffimè defcribuntur, morbique fingulas divexantes explicantur. Venetiis, 1675, *in*-4. C'eft la feconde édition de l'Ouvrage précédent avec des augmentations. Il s'y étend davantage fur la ftructure & les ufages des parties, ainfi que fur les maladies qui les attaquent, & ne manque point d'y joindre plufieurs bonnes Obfervations Chirurgicales.

Michel-Ange Molinetti n'avoit que 22 ans, lorfqu'il fut nommé, en 1667, Aide de fon pere dans l'Amphithéatre Anatomique de Padoue. Inftruit par les leçons de cet excellent Maître, il fe rendit lui-même fi habile, qu'il fut jugé capable d'enfeigner l'Anatomie & la Chirurgie à la place de *Dominique de Marchettis*, à qui il fuccéda le 13 Janvier 1688. Il monta dans cette Chaire avec plus d'avantages

que son prédécesseur ; car on lui accorda non seulement de plus gros appointemens au moment de sa nomination, mais on les augmenta encore en 1714. Il ne profita cependant point de la derniere augmentation ; elle lui fut faite le 5 de Décembre, & il mourut quatre jours après, le 9 du même mois. *Jean-Baptiste Morgagni* fut son successeur.

Molinetti, le fils, étoit savant en tout genre de Littérature ; & comme il avoit beaucoup de pénétration & de jugement, il se fit autant estimer par ces connoissances, que par celles de sa profession. Il fut même à tous égards plus généralement estimé que son pere ; car il étoit affable, poli, honnête, & d'un commerce facile & prévenant.

MOLITOR (Jean) naquit à Nuremberg le 14 Mars 1631. Il étudia la Théologie & la Médecine, tantôt à Altorf, tantôt à Helmstadt, & prit enfin le parti de se rendre vers 1653 à Venise, où il servit de Ministre aux Marchands Allemands qui résidoient dans cette ville. Cet emploi ne lui quitta rien du goût qu'il avoit pour la Médecine ; il se rendit à Padoue, où il reçut le bonnet de Docteur en cette Science. Bientôt après, il passa à Nuremberg & se fit inscrire dans le College des Médecins en 1662 ; mais comme il n'avoit point pris congé des Marchands Allemands à Venise, il retourna dans cette Capitale pour leur faire ses adieux qui furent éternels, car il y mourut le 6 Septembre 1664.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Jean-Horace Molitor* qui composa un Ouvrage imprimé à Jene en 1676, *in*-12, sous le titre de *Tractatus de Thermis artificialibus septem Mineralium Planetarum*. L'Auteur ne se borne point à imiter la Nature dans la composition des Eaux Thermales, il veut encore lever le voile dont elle se couvre dans les entrailles de la terre, lorsqu'elle travaille à la production des métaux.

MOLLER (Féderic) étoit de Custrin dans la nouvelle Marche de Brandebourg. Il ne négligea rien pour se perfectionner dans la Médecine ; à cet effet, il voyagea en Hollande, en Dannemarc, en Poméranie, & il s'y occupa avec beaucoup d'ardeur de tout ce qui a rapport aux différentes parties de la profession qu'il vouloit exercer. Il ne lui manquoit plus que d'obtenir les honneurs Académiques. Il alla les demander à la Faculté de Konigsberg qui lui donna le bonnet de Docteur le premier de Septembre 1644. Ce Médecin fut ensuite employé dans les Ecoles de cette ville ; & il y demeura jusqu'en 1658 ; mais il retourna alors dans sa patrie, où il fit imprimer, en 1662, une Observation sur un enfant de 173 jours de conception, terme auquel il vint au monde & vécut. On lui doit d'autres Observations qui ont paru en Latin à Londres en 1672, *in*-8. La plupart des Bibliographes ne parlent que de cette édition qui est en quatre Livres, il n'est cependant point apparent qu'elle soit la premiere.

On trouve plusieurs Médecins de ce nom. *Juste Moller* est Auteur d'un Ouvrage intitulé :

Fasciculus Remediorum ex Dioscoride & Matthiolo, omnibus humani corporis affectibus methodicè accommodatorum. Basileæ, 1579, *in*-8.

Jean Moller a écrit :

De Peste Tractatus. Islebii, 1585, *in-4.*

Historia generalis plantarum, Libris XVIII collecta. Lugduni, 1587, *in-folio.*

Daniel Moller natif de Lubeck, fut nommé Médecin de cette ville en 1627. Il ne profita guere de cet emploi ; car il mourut le 24 Janvier 1629, âgé de 47 ans.

Pierre Moller naquit en Prusse en 1628. Il étudia à Leipsic, à Strasbourg, & passa de cette derniere ville en Hollande, en Angleterre, en France, & en Italie où il fit la connoissance d'*Athanase Kircher*, célebre Jésuite natif de Fulde, qui s'étoit retiré à Rome. Apparemment que *Moller* se fit un nom dans la Capitale du monde chrétien, ou que *Kircher*, qui l'estimoit, le présenta au Cardinal Barberini, car il servit quelque tems cette Eminence en qualité de Médecin. Il profita de son séjour en Italie pour demander le bonnet de Docteur, & il l'obtint à Padoue en 1655. L'année suivante, il se rendit à Konigsberg, & après avoir honorablement rempli la Chaire extraordinaire de Chymie & de Chirurgie dans les Ecoles de cette ville, il y mourut le 11 de Mai 1680.

Daniel-Guillaume Moller étoit de Presbourg, où il vint au monde le 28 Mai 1642. Il abandonna sa patrie pour aller prendre le bonnet de Docteur en Médecine en Allemagne, & se fixa à Altorf. Il y enseigna avec réputation jusqu'à sa mort arrivée le 25 Février 1712. Il avoit obtenu, en 1694, une place dans l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom de *Solinus* I, & ce fut aux Ouvrages qu'il publia sur la Médecine, la Philosophie & l'Histoire, qu'il dut cet honneur. Les Bibliographes, que j'ai consultés, ne donnent point les titres de tous ces Ouvrages ; ils se bornent à dire qu'il a fait des recherches sur les Médecins nés en Allemagne, qu'il a publié un Programme *De præparatione abiturientium in Italiam*, & un Traité intitulé :

Meditatio de Insectis quibusdam Hungaricis. Francofurti, 1673, *in-12.*

MONANTHEUIL (Henri DE) naquit vers l'an 1536 à Rheims, dans une famille noble qui possédoit la Terre de Monantheuil dans le Vermandois. Il fut élevé à Paris dans le College de Presles, & passa delà dans les Ecoles du College Royal & de la Faculté, où il s'appliqua à l'étude des Mathématiques & de la Médecine. Les progrès qu'il fit dans cette derniere Science, lui mériterent les honneurs du Doctorat ; il fut même si considéré dans sa Compagnie, qu'il en fut élu Doyen en 1578 & continué en 1579. Ses talens dans les Mathématiques le répandirent encore avantageusement au dehors de la Faculté de Médecine de Paris ; ils lui valurent la Chaire de Professeur Royal qu'il obtint en 1577. Toutes profondes que fussent les matieres dont il traitoit dans ses Leçons, il y jettoit tant de lumieres par la netteté de ses instructions, qu'il se vit bientôt un auditoire nombreux, & qu'il compta plusieurs personnes de marque parmi ses Ecoliers. Tels furent Jacques-Auguste de Thou, depuis Président à Mortier au Parlement de Paris, & le savant Pierre de Lamoignon. Le zele de *Monantheuil* pour former ses disciples dans les Mathématiques, ne se ralentit jamais ; toujours éga-

lement affidu au College Royal ; toujours occupé du foin de rendre l'enfeignement autant utile qu'il étoit méthodique , il ne lui fut pas difficile de parvenir à la célébrité, dont il a joui jufqu'à fa mort arrivée le 19 Novembre 1608. Ce Médecin a publié le Traité des Méchaniques d'*Ariftote* en Grec , avec une Traduction Latine de fa façon, & de beaux Commentaires qu'il a dédiés à Henri le Grand , Paris , 1599 , *in*-4. On a encore :

Oratio , quale effe deberet Collegium Profefforum Regiorum. Parifiis, 1595 , *in*-8.

Ludus Jatro-Mathematicus, Mufis factus. Ibidem, 1597 , *in*-8.

MONARDES , (Nicolas) Médecin du XVI fiecle, étoit de Séville. Il fit fon Cours de Médecine à Alcala de Henarez , & alla enfuite pratiquer cette Science dans fa patrie, où il mourut en Octobre 1578. L'Hiftoire Naturelle fut le principal objet de fes études; c'eft fur elle que roulent prefque tous les Traités que nous avons de lui :

De fecanda vena in Pleuritide inter Græcos & Arabes concordia. Hifpali, 1539 , *in*-4. *Antverpiæ*, 1564 , *in*-8.

De Rofa & partibus ejus; de fucci Rofarum temperaturâ; de Rofis Perficis feu Alexandrinis; de Malis Citriis, Aurantiis & Limoniis, Libelli. Antverpiæ, 1565 , *in*-8.

Dos Libros de las cofas que fe traen de las Indias occidentales , que firven al ufo de Medicina. Séville, 1565 , *in*-12 , 1569 & 1580, *in*-4. L'édition *in*-4 eft augmentée d'un troifieme Livre. Burgos, 1578, *in*-4. En Italien, Venife, 1585 , *in*-4. *Charles de l'Efclufe* a mis les deux premiers Livres en Latin, fous ce titre: *Simplicium Medicamentorum ex novo orbe delatorum, quorum in Medicina ufus eft , Hiftoria. Antverpiæ* , 1574 , 1579 , *in*-8. La traduction du troifieme , par le même Auteur, a paru à Anvers en 1582 , *in*-8. En François, par *Colin*, Apothicaire de Lyon. Lyon, 1619, *in*-8.

Libro de dos Medicinas eccelentiffimas contro todo veneno, la Piedra Bezaar y la yerva Efcorfonera. Séville, 1569, 1580, *in*-8.

Libro que trata de la Nieve. Séville, 1571 , *in*-8. Il loue beaucoup la boiffon à la glace, & il affûre que les Efpagnols n'en font jamais incommodés.

Trattado de la grandeza del Hiero. Séville 1574 , *in*-4. *L'Efclufe* a auffi mis ces Ouvrages en Latin, fous le titre de *Nicolai Monardi Libri tres, magna Medicinæ fecreta & varia experimenta continentes. Lugduni*, 1601 , *in*-8. Il eft parlé dans le premier Livre de la Pierre Bezoar & du Salfifis d'Efpagne; dans le fecond du Fer & de fes propriétés; dans le troifieme de la Neige & de fes avantages. Si l'on en croit *Freind*, aucun Médecin, depuis *Rhazes* jufqu'à *Monardes*, n'a parlé des vertus du *Fer* contre les obftructions.

Del efeto da varias yervas. Séville, 1571 , *in*-8.

Différens Ouvrages de cet Auteur ont été traduits en Anglois , en Allemand, en Italien & en François.

MONAVIUS (Pierre) étoit de Breflau, où il naquit en 1551 , dans une famille patricienne. Après de bonnes études, il fe rendit à Bâle & n'eut pas de peine à s'y faire recevoir Docteur en Médecine. Sa promotion date de 1578. Mais ce n'étoit pas feulement dans la Médecine que *Monavius* étoit favant; fes

connoissances alloient au delà de cette Science, & il excelloit sur-tout dans les Langues & la Littérature. La réputation dont il jouit à ces différens titres, le fit connoître à la Cour de l'Empereur Rodolphe II qui le prit à son service en qualité de Médecin. Il profita peu des avantages qu'il ne devoit qu'à son mérite; car il mourut à Prague à la fleur de son âge, le 12 Mai 1588. Voici son Epitaphe :

D. O. M. S.
Et
PETRI MONAVII VRATISLAVIENSIS,
Patritiâ Familiâ nati,
Sacr. Cæs. Majest. Medici,
Viri trium Linguarum
Et bonarum omnium disciplinarum cognitione,
Cum singulari pietate conjunctâ,
Clarissimi,
MEMORIÆ.
Obiit Annô 1588, 12 *Maïi*, *Ætatis* 37.

Laurent Scholzius a inséré des Conseils de Médecine & des Lettres, de la façon de *Monavius*, dans l'Ouvrage qu'il a fait imprimer à Francfort en 1598, *in-folio*, & qui a reparu à Hanau en 1610, même format, sous le titre de *Medicorum præstantium Consilia Medicinalia*. Une de ces Lettres est remarquable par ce qu'elle contient sur la découverte de la circulation du sang. *Monavius* écrivoit en 1576 à *Jean Craton*, alors Médecin de l'Empereur Maximilien II, qu'étant à Heidelberg en 1574, un Italien, nommé *Pigafetta*, disciple de *Fallope*, avoit dit publiquement, en y démontrant l'Anatomie, qu'un Espagnol avoit trouvé que le sang qui sortoit du ventricule droit du cœur, étoit porté dans les poumons par la veine artérieuse, & qu'il revenoit au ventricule gauche par l'artere veineuse. On croit que *Michel Servet* est l'Espagnol dont *Pigafetta* entendoit de parler; peut-être avoit-il lu le Traité *De Trinitatis erroribus* imprimé à Bâle en 1531, où *Servet* dit bien des choses sur la circulation du sang.

Il ne faut pas confondre *Fréderic Monavius*, disciple de *Riolan* & Médecin de Stetin en Poméranie, avec celui dont on vient de parler. *Fréderic* a écrit les Ouvrages suivans dans le XVII siecle :

Lanx satura Rerum Medicarum. Tubingæ, 1622, *in*-4.

Elenchus affectuum ocularium. Regiomonti, 1644, *in*-4.

Bronchotomia, quæ est gutturalis aperiendi ratio. Cum Appendice de affectibus ocularibus & de febribus omnibus. Gryphiswaldiæ, 1654, *in*-4. *Jenæ*, 1711, *in*-8.

Crystallina : puta Luis venereæ novæ inventæ species. Brunswigæ, 1665, *in*-8.

MONCHAUX, (Pierre DU) Médecin du Roi aux Hôpitaux Militaires de Douay, étoit de Bouchain, où il naquit le 17 Décembre 1733. Son goût pour l'étude lui fit faire des progrès rapides, & le mit en état de produire au grand

jour des talens qu'on n'auroit pas soupçonnés dans un homme de son âge. Il n'avoit que 23 ans, lorsqu'il publia un Ouvrage intitulé :

Bibliographie Médicinale raisonnée. Paris, 1756, *in*-12. Il y a joint une Lettre qui contient une critique de quelques endroits des Commentaires du Baron *Van Swietten* sur les Aphorismes de *Boerhaave.* C'est aussi dans cette Lettre qu'il me fait des reproches sur la premiere édition de ce Dictionnaire. Je ne lui en sus jamais mauvais gré ; & s'il vivoit encore, il verroit que je n'ai rien négligé de tout ce qui étoit à ma portée, pour mieux faire, en suivant ses conseils. Les autres Ouvrages de *du Monchaux* sont :

Une *Dissertation* Latine sur l'Apoplexie.

Lettre sur l'antiquartium de Riviere, ou Remede spécifique pour toutes les fievres d'accès. Lille, 1760, *in*-12.

Etrennes d'un Médecin à sa patrie.

Anecdotes de Médecine. 1762, *in*-16, sans nom d'Imprimeur. Lille, 1766, *in*-12, en deux parties. Comme l'Epitre Dédicatoire de la premiere édition est signée Barb. . . du B. . ., cet Ouvrage a été faussement attribué à M. *Barbeux du Bourg*, Docteur de la Faculté de Paris. Ce Médecin s'en est allarmé ; mais on a bientôt connu le véritable Auteur des *Anecdotes*, & la seconde édition fut annoncée sous le nom de *du Monchaux*, dans le Journal de Médecine du mois de Juin 1766.

Du Monchaux, fier de la protection de M. *Senac* qui avoit des bontés pour lui, ne se conduisit point à Douay de façon à mériter les attentions des Médecins de cette ville. Il porta ses vues jusqu'à prétendre à des emplois qui n'étoient point de son âge, & par-là, il indisposa contre lui les personnes qui avoient intérêt de s'opposer à ses desseins. Les tracasseries désobligeantes qu'il s'attira & qu'il paroît avoir méritées, le forcerent en quelque sorte à chercher les moyens de s'éloigner de Douay, où il s'étoit marié. M. *Senac*, son protecteur, lui procura la place de Médecin de l'Isle de Saint Domingue ; il s'y rendit, & il y pratiqua sa profession jusqu'à la fin de l'an 1766. Ce fut alors qu'il prit la résolution de revenir dans sa patrie. Il manda son retour à sa femme ; mais à la veille de s'embarquer, il fut attaqué d'une fievre qui le mit au tombeau. Il mérite d'être regreté. Ses talens, ses connoissances, son application & son goût pour tout ce qui a rapport à la Médecine, annonçoient un mérite distingué que l'âge auroit rendu plus solide, en mûrissant son esprit trop vif & trop bouillant.

MONCK, (François) Colonel d'un Régiment de Cavalerie au service de la Couronne de Dannemarc, se mêla de la Médecine, ainsi que tant d'autres le font encore aujourd'hui sans en avoir plus de connoissance que lui. Il y a longtems qu'on a dit qu'il suffisoit de s'afficher comme Médecin, pour avoir la confiance du public. *Monck* se prévalut de cette vérité à Hambourg, dans le Holstein & en Hollande, & par-tout il trouva des sots qui payerent cherement leur crédulité. Il leur vendit ses Panacées que *Jungken* condamna par la censure la plus vive, & qu'il tâcha de défendre, contre les attaques de ce savant adversaire, par une apologie écrite en Allemand. Cet Empirique mourut à la Haye en 1705, à l'âge de 84 ans.

MONCONYS, (Balthasar) fameux voyageur, étoit fils du Lieutenant Crimine de Lyon, sa patrie. Après avoir étudié la Philosophie & les Mathématiques, tant dans sa ville natale qu'en Espagne, il se mit à parcourir presque toute l'Europe, & passa ensuite dans l'Asie mineure & l'Egypte, pour y chercher les traces de la Philosophie de *Mercure Trismegiste* & de *Zoroastre*. Mais ses recherches n'ayant pas satisfait sa curiosité, il revint en France, où il se fit estimer des Savans, sur-tout des amateurs de la Chymie, dont il étoit lui-même grand partisan. Il prétendit d'avoir fait d'importantes découvertes dans ses voyages, entre autres, d'avoir trouvé le secret de fixer le vif-argent; il ne put cependant réussir à en faire la preuve par l'expérience. Ses travaux sur ce demi-métal, ainsi que sur bien d'autres choses, n'ont laissé aucun doute qu'il avoit donné tête baissée dans tous les contes par lesquels on a cherché à lui en imposer.

Monconys mourut à Lyon le 28 Avril 1665. Ses Ouvrages ont été imprimés sous ce titre:

Journal des Voyages. Lyon, 1665, trois Tomes en deux volumes *in*-4. Paris, 1695, quatre volumes *in*-12. Ils sont plus utiles aux Savans qu'aux Géographes; car l'Auteur, tout occupé de remarquer les choses rares & recherchées, ne s'est guere attaché aux descriptions Géographiques. Le principal mérite de ce Recueil consiste en observations sur l'Histoire Naturelle & Littéraire, & en ce qu'il a frayé le chemin à quelques découvertes; mais il faut beaucoup de goût pour toutes ces choses pour en soutenir la lecture, car le style est si traînant, qu'on ne le supporte point sans ennui.

MONDEVILLE. (Henri DE) Voyez HERMONDAVILLE.

MONDOLY. Voyez CHEVALIER.

MONGEOT (Gabriel DE) a fleuri sous les regnes des Ducs de Lorraine, Charles III, Henri II & Charles IV, dont il a été Médecin ordinaire. Il commença son Cours de Philosophie en 1596, & après avoir encore étudié les Mathématiques, il passa aux Ecoles de Médecine en l'Université de Toulouse, où il reçut le bonnet de Docteur. Pour faire son éloge, il suffiroit de dire que *Charles Lepois* lui demanda son avis sur le Livre *De morbis à serosa colluvie* qu'il méditoit de donner au public. *Mongeot*, rempli de vénération pour un confrere si illustre, lui envoya une Lettre que *Lepois* ne jugea pas indigne d'être mise à la tête de son Ouvrage, en forme d'approbation.

Ce Médecin obtint, dans la suite, une Chaire dans la Faculté de Pont-à-Mousson, & il la remplit avec autant d'honneur que de zele. Il avoit rassemblé une Bibliotheque considérable pour son tems; on voit même encore en Lorraine beaucoup d'excellens Livres sur lesquels son nom est écrit, avec sa devise: *Lauro non auro*. Cette maxime étoit si profondément gravée dans son cœur, que l'amour du bien public l'emporta toujours chez lui sur l'intérêt personnel. L'unique Ouvrage que nous avons de lui porte l'empreinte de sa façon de penser: les abus qui regnoient de son tems parmi les Apothicaires de la Lorraine, lui firent prendre la plume & composer un Traité intitulé:

Discours sur les médicamens domestiques, où l'on enseigne la vraie méthode de composer, avec facilité & peu de fraix, les remedes les plus en usage dans le traitement des maladies. Pont-à-mousson, 1620, *in*-12.

MONRO, (Alexandre) célebre Professeur d'Anatomie en l'Université d'Edimbourg, de la Société Royale de la même ville & de celle de Londres, est un de ces hommes à qui la Médecine a les plus grandes obligations. Les Essais de la Société d'Edimbourg contiennent plusieurs Mémoires de sa façon sur des matieres intéressantes; on peut les voir dans la Traduction Françoise par *Demours*, Paris, 1740 & suiv., *in*-12. Mais les Ouvrages du savant *Monro* ne se bornent point à ces Mémoires; on a de lui différens Traités écrits en Anglois, dont les éditions sont en cette Langue, en Latin ou en François.

Anatomy of human Bones. Edimbourg, 1726, 1732, 1741, 1750, 1758, 1763, *in*-8. Ce que l'Auteur a dit des Nerfs dans cet Ouvrage, a été publié en Latin à Franeker sous le titre d'*Anatome nervorum contracta.* 1751, 1754, *in*-8; & en François, avec le Traité des maladies nerveuses de *Whytt*, traduit par M. *Le Begue de Presle.* Paris, 1767, *in*-12. Tout l'Ouvrage a été imprimé en François, Avignon, 1759, grand *in*-12; mais cette édition n'est rien en comparaison de celle que M. *Sue* a donnée de l'Ostéologie de *Monro*, sous le titre suivant:

Traité d'Ostéologie traduit de l'Anglois de M. Monro, Professeur d'Anatomie & de la Société Royale d'Edimbourg, auquel l'on a ajouté des Planches en taille-douce, qui représentent au naturel tous les os de l'adulte & du Fœtus avec leurs explications. Paris, 1759, deux volumes grand *in-folio.* Les éditions Angloises sont sans figures, parce que le célebre *Monro* les croyoit superflues après celles que *Chéselden* avoit publiées. Mais M. *Sue* pensa différemment. En adoptant l'Ostéologie de notre Auteur, qu'il fit traduire par un de ses Eleves sur l'édition de 1732, il l'orna de trente & une planches à la façon des Tables d'*Eustachi* mises au jour par *Lancisi*, & de celles d'*Albinus*; c'est-à-dire, que le même sujet occupe deux planches, dont l'une représente la figure avec toutes ses ombres, teintes & demi-teintes; l'autre n'est exprimée que par le simple trait ou l'esquisse, pour laisser la gravure plus nette, & la place nécessaire pour recevoir les Lettres indicatives toutes seules. M. *Sue* expose, dans la Préface, les raisons qu'il a eues de donner le texte de *Monro* par préférence à tout autre; & c'est essentiellement parce que cet Auteur ne s'est point borné à la connoissance des os, mais qu'il y a joint l'attache de presque tous les muscles, le passage d'un grand nombre de vaisseaux & de nerfs, & qu'il indique à quels os & à quelle partie de ces os répondent presque tous les visceres. Cet Ouvrage est un Chef-d'œuvre de Typographie à la magnificence duquel tout concourt: papier, caracteres, burin, frontispices, vignettes, culs-de-lampe, &c.

Tentamina Anatomica circa methodum injiciendi. Leidæ, 1741, *in*-8. C'est la Traduction d'un Mémoire sur cette matiere, qui se trouve dans les Essais de la Société d'Edimbourg. Il s'est beaucoup occupé de la recherche du secret de *Ruysch* pour les injections Anatomiques.

Examen des Remarques de MM. *Winslow*, *Ferrein* & *Walthers* sur les muscles. Cet Ouvrage a paru en Anglois à Edimbourg, 1752, *in*-12.

Médecine

Médecine d'Armée, ou Traité des maladies les plus communes parmi les Troupes dans les camps & dans les garnisons. C'est le titre que M. *Le Begue de Presle* a donné à la Traduction qu'il a mise au jour avec quelques augmentations.

An Account of the Inoculation of smallpox in Scotland. Edimbourg, 1765, *in*-8. En François, Paris, 1766, *in*-8. Il y dit les choses les plus favorables à la pratique de l'Inoculation en Ecosse.

Ce Médecin a eu la satisfaction d'avoir deux fils qui se sont distingués dans sa profession. Comme ils l'avoient embrassée avec d'heureuses dispositions, ils ne manquerent pas de correspondre aux soins d'un pere savant, dont l'exemple étoit pour eux un puissant aiguillon qui les anima toujours dans les cours de leurs études. Ils ne tarderent pas à donner au public des preuves de leurs talens. *Donald Monro*, Professeur de Médecine à Edimbourg, a publié un Ouvrage sous ce titre :

Dissertatio de Hydrope. Edimburgi, 1753, *in*-8. En Anglois, Londres, 1756, *in*-12 ; c'est la seconde édition. En François, Paris, 1760, *in*-8, par *Savari.* L'Auteur y a rassemblé tout ce que la Théorie, l'Anatomie & l'Observation pouvoient jetter de lumieres sur la maladie dont il traite ; & le Traducteur a fait choix de quantité d'autres faits de pratique, qui viennent à l'appui des premiers.

Alexandre Monro prit le bonnet de Docteur en Médecine à Edimbourg, où sa These Inaugurale, *De Testibus & de semine in variis animalibus*, parut en 1755, *in*-8, avec figures. Il a donné plusieurs Mémoires qu'on trouve dans les Essais de la Société d'Edimbourg ; les plus intéressans roulent sur les vaisseaux spermatiques & la matrice fécondée. Il a encore publié :

Dissertatio de venis lymphaticis valvulosis & de earum imprimis origine. Berolini, 1757, *in* 8. *Lipsiæ*, 1760, *in*-8. Il révoque en doute l'existence des arteres lymphatiques, & n'admet que les veines de ce genre, qu'il regarde comme les vrais vaisseaux absorbans qui reportent dans le torrent de la circulation le liquide déposé dans les visceres & les principales cavités du corps. C'est au moyen de ce systême qu'il explique les métastases, dont il cite plusieurs exemples.

Observations Anatomical and Physiological &c. Edimbourg, 1758, *in*-8. Cet Ouvrage est écrit contre le Docteur *Hunter* qui s'attribuoit la découverte des vaisseaux des Testicules & de l'Epidydime, ou du moins, qui prétendoit avoir jetté plus de jour sur cette matiere qu'aucun autre Anatomiste avant lui.

Answer to the notes on the proscript to Observations Anatomical and Physiological. Edimbourg, 1758, *in*-8. C'est une suite de l'Ouvrage précédent.

MONTAGNANA, (Barthélémi) de Padoue, enseigna la Médecine avec beaucoup de réputation dans les Ecoles de l'Université de cette ville ; il y florissoit déja en 1446, mais il paroît qu'il ne vécut point au delà de l'an 1460. Nous avons un Recueil de ses Ouvrages, qui fut imprimé sous ce titre :

Selectiorum Operum, in quibus ejusdem Consilia, variique Tractatus alii, tùm proprii, tùm ascititii, continentur, Liber unus & alter. Venetiis, 1497, 1567, *in-folio. Lugduni*, 1520, 1525, *in*-4. *Francofurti*, 1604, *in-folio. Noribergæ*, 1652, *in-folio.*

Astruc parle d'un autre *Barthélémi Montagnana* qui fut aussi Professeur de Mé-

decine à Padoue. Il étoit fils du précédent. On fait qu'il furpaffa fon pere du côté de l'efprit, de l'éloquence & de l'application à l'étude des Belles Lettres, mais il fe diftingua moins que lui dans la pratique de fon Art. Ce fecond *Montagnana* quitta Padoue, vers l'an 1508, pour aller exercer la Médecine à Venife, où il mourut le 11 Mai 1525. On a de de lui :

Refponfa reparandæ, confervandæque fanitati fcitu digniffima.

De peftilentia ad Adrianum Pont. Max. Ce Pape eft Adrien VI qui mourut en 1523, après avoir gouverné un an, huit mois & feize jours.

Le fecond *Montagnana* laiffa un fils qui portoit auffi le nom de *Barthélémi*, & qui embraffa la même profeffion. Il écrivit, vers l'an 1541, une Confultation *De Morbo Gallico* pour George Martinufius qui fuccéda à Jean Zapoliha dans la Vice-Royauté de Hongrie. On la trouve dans le fecond Tome de la Collection de Venife fur les maux vénériens.

Marc-Antoine Montagnana, petit-fils du deuxieme *Barthélémi*, étoit de Padoue. Il y enfeigna la Chirurgie depuis l'an 1545 jufqu'en 1570 ; il furvécut cependant à cette derniere année, car on ne met fa mort qu'après 1572. On a de lui un Traité *De Herpete, Phagedænâ, Gangrænâ, Sphacelô & Cancrô*, qui parut à Venife en 1559 & en 1589, *in*-4.

Pierre Montagnana, frere de *Marc-Antoine*, lui fuccéda en la Chaire de Chirurgie dans les Ecoles de Padoue, & mourut trois mois après lui. Il étoit bon Philofophe, grand Phyficien, habile Médecin & favant en Anatomie ; mais comme il étoit encore fort inftruit de la Chirurgie, il aidoit fon frere qui enfeignoit cette partie de l'Art de guérir, & lui préparoit tout l'appareil néceffaire aux Démonftrations qu'il faifoit à fes difciples. Ce fut aux preuves qu'il avoit données de fes connoiffances dans cette derniere partie, qu'il dut la Chaire que fon frere avoit abandonnée. Il la remplit avec honneur, & fe fit encore beaucoup de réputation par des Tables Anatomiques enluminées qui repréfentent les organes intérieurs du corps humain. On a de lui deux Traités, l'un *De Urinis*, l'autre *De Vulneribus & Ulceribus, eorumque remediis.* Mais il ne s'eft pas borné à l'édition Latine, il en a publié une en Italien, pour la commodité des Chirurgiens de fa nation qui ne favoient point la premiere Langue.

Il faut ajouter *Ange Montagnana* à ceux dont on vient de parler. Il commença d'enfeigner la Médecine à Padoue, en 1637, à titre de Profeffeur extraordinaire du troifieme rang ; il monta au fecond en 1647, & mourut en 1678. C'eft ainfi que le nom de *Montagnana* a brillé dans la Faculté de Padoue pendant plus de deux fiecles.

MONTAGNAT, (Henri-Jofeph-Bernard) Docteur en Médecine, né à Amberieux dans le Bugey, fut un des plus zélés difciples de M. *Ferrein*, en faveur duquel il publia différens Ouvrages. Il s'éleva une difpute affez vive entre MM. *Ferrein* & *Bertin*, au fujet du fyftême du premier fur le méchanifme de la voix & d'un nouveau genre de vaiffeaux découverts dans le corps humain. *Montagnat* parut fur la fcene, & prenant les intérêts de fon Maître, il en foutint les opinions par les Ecrits fuivans :

Lettres à M. l'Abbé des F. (Fontaines) Paris, 1745, *in*-8. Elle fut publiée au fujet d'une autre Lettre intitulée : *Lettre au D * * * fur le nouveau fyftême de la voix*. La Haye, 1745, *in*-8. M. *Bertin* en eft l'Auteur.

Eclairciffemens en forme de Lettre à M. Bertin fur la découverte que M. Ferrein a faite du méchanifme de la voix de l'homme. Paris, 1746, *in*-8. L'Auteur met dans un plus grand jour les preuves fur lefquelles M. *Ferrein* a établi fon fyftême, & pour leur donner encore plus de force, il s'attache à combattre les objections de fon adverfaire. Le moyen le plus sûr d'y réuffir, auroit été de prouver, par des expériences, la folidité des principes de M. *Ferrein*. M. *Montagnat* fe flatte dans cet Ecrit de pouvoir faire réuffir ces expériences quand bon lui femblera ; mais il paroît qu'il en eft demeuré à la propofition.

Lettre à M. Bertin au fujet d'un nouveau genre de vaiffeaux découverts dans le corps humain. Paris, 1746, *in*-8. Il s'agit des vaiffeaux de l'Uvée & des vaiffeaux lymphatiques du Poumon. M. *Portal* s'éleve contre la nouveauté de la découverte ; felon lui, *Vieuffens* a décrit les vaiffeaux blancs de l'Uvée dans fon Traité intitulé : *Expériences & Réflexions fur la ftructure & l'ufage des vifceres* ; & *Willis* a donné la defcription des vaiffeaux lymphatiques du Poumon dans fon Anatomie du cerveau.

Supplément à la Lettre précédente fur les Lymphatiques de M. *Ferrein*. L'opiniâtreté de *Montagnat* à défendre les découvertes que fon cher Maître s'étoit attribuées, fit rompre le filence que M. *Bertin* avoit gardé jufqu'alors ; celui-ci publia, en 1748, des Lettres adreffées à M. *Gunz*, Profeffeur d'Anatomie à Leipfic, dans lefquelles on trouve une critique amere des Ouvrages de M. *Ferrein*.

MONTALBANI, (Ovidio) Médecin, étoit de la famille d'*Alicorne* de Bologne. Il enfeigna pendant 32 ans dans les Ecoles de l'Univerfité de cette ville, où il remplit différentes Chaires avec beaucoup de réputation. Celle de Philofophie fut la premiere qu'il occupa ; il paffa enfuite fucceffivement au rang de Profeffeur des Mathématiques & de Médecine, & mourut vieux en 1672. Comme *Montalbani* étoit favant en plufieurs genres, il écrivit fur diverfes matieres : mais le Catalogue de fes Ouvrages fait bien voir qu'il faifoit fon étude favorite de la Botanique.

Index omnium plantarum exficcatarum & cartis agglutinatarum, quæ in proprio Mufæo confpiciuntur in quatuor magnis voluminibus confarcinatæ. Bononiæ, 1624, *in*-4.

Bibliotheca Botanica, feu, Herboriftarum Scriptorum promota Synodia, cui acceffit individualis Graminum omnium ab Authoribus obfervatorum numerofiffima nomenclatura. Ibidem, 1627, *in*-4. Il mit ce Recueil au jour fous le nom de *Jean-Antoine Bumaldus*, afin de pouvoir fe louer lui-même à l'ombre du voile, fous lequel il fe cachoit. *Bononiæ*, 1657, *in*-24. *Hagæ Comitis*, 1740, *in*-4, à la fuite de la Bibliotheque Botanique de *Jean-François Séguier*.

Epiftolæ variæ de rebus in Bononienfi Tractu indigenis, & fpeciatim de illuminabili Lapide Bononienfi. Bononiæ, 1634, *in*-4. Cette pierre, qui fe trouve au pied du Mont-Paterno près de Bologne, s'imbibe de la lumiere, lorfqu'on l'expofe au foleil ou au grand jour, & même à la clarté du feu. Si on la porte à l'inftant dans l'obfcurité, elle paroît lumineufe comme un charbon ardent, mais fans chaleur fenfible. Cette pierre a befoin d'être calcinée pour avoir la pre-

priété phosphorique, & quand elle l'a perdue, on la lui rend en la calcinant de nouveau.

Geoscopia Cereale, overo speculazione terrestre circa le biade. Bologne, 1635, *in*-4. Il passe en revue toutes les especes de grains.

Geoscopia Ampelite, overo speculazione terrestre circa le viti. Bologne, 1636, *in*-4. Il s'agit ici de la Vigne.

Kiposcopia, overo speculazione degli Horti. Bologne, 1638, *in*-4.

Ensiteoscopia, overo speculazione dell' inestamento dell' piante. Bologne, 1639, *in*-4. L'Auteur parle assez au long de tout ce qui regarde la maniere d'enter, & s'occupe dans cet Ouvrage, comme dans les précédens, de ce qui a rapport aux différentes branches de l'Agriculture.

Charamaposcopia, overo speculazione dell' interna proprieta dell' Erbe mediante gl' oggetti de sensi. Bologne, 1640, *in*-4. Il n'est pas le premier Médecin qui ait prétendu que les sens suffisent pour découvrir les propriétés des plantes.

Cenotaphia clarorum Doctorum Bononiensium. Bononiæ, 1640, *in*-4.

Bibliotheca Bononiensis. Ibidem, 1641, *in*-16.

Selenoscopia, overo astronomico-fisica speculazione circa la Luna. Bologne, 1647, *in*-4.

Formolario economico, erbario, e medicinale. Bologne, 1654, *in*-4.

Hortus Botanographicus herbarum ideas & facies supra bis mille concludens. Bononiæ, 1660, *in*-8. C'est la table d'un Ouvrage qui devoit paroître en trois volumes, *in*-8, mais qui ne fut point publié.

Nova antepreludialis Dendr-Anatomes, arboreæ scilicet resolutionis adumbratio. Ibidem, 1660, *in-fol.*

Vindiciæ figmentorum Phœnicis Avis. Bononiæ, 1661, *in-folio.* On trouve le titre de cet Ouvrage dans la Bibliotheque de Médecine de *Lipenius*.

Catalogus omnium Doctorum Collegiatorum in Artibus Liberalibus & Facultate Medicâ. Ibidem, 1664, *in*-4.

Arboretum, Libri duo. Sylva glandaria, acinosumque Pomarium. Bononiæ, 1668, *in-fol. Francofurti ad Mœnum*, 1671, 1690, *in-folio*, avec une Préface de la façon de *George Francus.* C'est le XIIIe. & dernier Tome des Œuvres d'*Aldobrandi.*

L'Honore de i Collegii dell' Arti della Citta di Bologna. Bologne, 1670, *in-fol.*

Dell' Issopo di Salomone, Discorso. Bologne, 1671, *in*-4, dans le Recueil de l'Académie des *Gelati.*

La fabrica del pane forentizio di chiarata. Bologne, 1672, *in*-4.

MONTALTUS, (Jérôme) Philosophe & Médecin Sicilien, fut en réputation vers l'an 1592. On a de lui un Ouvrage intitulé :

De Homine sano Libri tres. Francofurti, 1591, 1598, *in*-8. Il y parle de la nature de l'homme dans le premier Livre. Dans le second, il s'étend sur les choses qui peuvent déranger les fonctions ; dans le troisieme, il fait voir que la Nature a des ressources pour conserver l'intégrité des fonctions & se débarrasser de tout ce qui peut en altérer la vigueur.

Manget cite encore *Philotheus Elianus Montalto*, Médecin Portugais qui a écrit :

Optica, intrà Philosophiæ & Medicinæ aream, de Visu, de Visûs organô & objectô

Theoriam accuratè complectens. Florentiæ, 1606, *in*-4. *Coloniæ Allobrogum*, 1613, *in*-4.

Archipathologia, in qua internarum capitis affectionum essentia, causæ, signa, præsagia & curatio accuratissimâ indagine edisseruntur. Lutetiæ, 1614, *in*-4. *S. Gervasii*, 1628, *in*-4. Ces deux Ouvrages sont attribués au même Auteur, dans le Catalogue de *Falconet.*

MONTAN, (Mathurin) Médecin & Jurisconsulte du XVI siecle, étoit de Périgueux. Il a écrit un Ouvrage, dont on ne fait aucune estime; il est intitulé :

Genialium dierum Commentarii, in præclarum Julii Pauli responsum Leg. 7. *septimô mense ff. de statu hominis. Parisiis*, 1555, *in*-8.

MONTAN (Jacques) naquit à Creutznach, dans le Cercle du Haut Rhin, le premier de Mai 1529. Comme il s'étoit appliqué pendant huit ans à l'étude de la Pharmacie, & qu'il remplissoit les devoirs de cette profession avec succès, on ne douta point qu'il ne fût déterminé à s'y livrer pour toujours. Mais cette étude n'étoit que préparatoire à celle de la Médecine qu'il commença à Konigsberg en 1551, & qu'il alla poursuivre à Bologne en Italie, où il reçut les honneurs du Doctorat en 1556, après un séjour de trois ans dans cette ville. A son retour en Allemagne, il servit le Marquis de Brandebourg en qualité de Médecin: ce fut à sa sollicitation que ce Prince établit une Apothicairerie publique dans sa résidence, & qu'il ordonna d'y tenir les remedes les plus accrédités. Le nombre en fut assurément considérable; car s'il est vrai que nous tenons toujours à nos premiers goûts, *Montan* qui avoit la direction de cette Apothicairerie, n'a pu manquer de la meubler grandement. On met la mort de ce Médecin au 16 Février 1600.

MONTAN, (Jean) de Strigau en Silésie, où il naquit en 1531, découvrit les propriétés de la Terre de la montagne de Saint George près de cette ville. Il vanta cette Terre comme un remede efficace contre plusieurs maladies, & prétendit avoir fait beaucoup de cures heureuses qu'il lui attribuoit. Mais ce Médecin étoit un homme à secrets, & pour cette raison, il cacha long-tems l'usage qu'il faisoit de son remede. Ce ne fut que sur les instances réitérées du Magistrat de Strigau, qu'il se détermina à en publier la préparation & la méthode de l'employer. Il fit cette déclaration environ 19 ans avant sa mort; car on date celle-ci du 3 Juin 1604, & son Ouvrage parut à Nuremberg en 1585, *in*-4, sous le titre de *Breve, sed exquisitum, verèque Philosophicum judicium de vera nativa, omnisque artis ac fuci experte Terrâ Sigillatâ Strigonii per divinam gratiam à se inventâ.*

MONTANA (Bernard) naquit dans les environs du Mont-Serrat en Catalogne. *Nicolas Antonio*, qui le met au nombre des Médecins de l'Empereur Charles V, dit qu'il avoit 45 ans de pratique, lorsqu'il publia deux Ouvrages en sa Langue maternelle, sous ces titres:

Libro de la Anatomia del Hombre.

Un Coloquio del Marques de Mondexar D. Luis Hurtado de Mendoza, con el Autor, acerca de un ſuenno que ſonno el Marques de la generacion, nacimenio, y muerte del Hombre. Enſemble à Valladolid, 1550, *in-folio.*

MONTANUS. (Robert) Voyez BERGHE) Robert VANDEN)

MONTECALVO (Vincent) étoit de Bologne, où il vint au monde en 1573. Sa famille tenoit un rang conſidérable dans cette ville; elle étoit ancienne & elle avoit produit d'illuſtres citoyens. *Vincent* ſe rendit ſi habile dans la Philoſophie d'*Ariſtote*, qu'il paſſa pour le premier-Péripatéticien de ſon tems. Il enſeigna cette Science pendant 24 ans, & il le fit avec tant d'applaudiſſement, que toutes les Univerſités d'Italie ſouhaiterent de l'avoir au nombre de leurs Profeſſeurs. On tâcha à différentes repriſes de le tirer de Bologne; mais les propoſitions les plus avantageuſes ne purent jamais l'engager à quitter ſa patrie, où il mourut le 15 Octobre 1637. Il n'a rien écrit qu'un Traité de Médecine & un Commentaire ſur la Métaphyſique d'*Ariſtote.*

MONTESAURUS, (Noël) natif de Vérone, vécut dans le XV ſiecle. Il écrivit un Ouvrage contre *Nicolas Léonicene* au ſujet de la maladie vénérienne. On le trouve dans le premier Tome de la collection *De morbo Gallico*, mais il a paru ſéparément en 1497 ou 1498, ſous ce titre: *De epidemia quam vulgares* Mal Franzoſo *appellant.* Ce Médecin prétend que la Vérole n'eſt pas une maladie nouvelle, & qu'elle étoit anciennement connue ſous le nom de *Bothor*, d'*Aſaphati* & de *Tuſii.* Toute abſurde que ſoit ſa prétention, il allegue tout ce qu'il peut de raiſons pour l'appuyer; il en cherche juſques dans l'influence des aſtres, & c'eſt de leur conjonction qu'il tire la cauſe de différens retours de cette maladie. Mais *Noël Monteſaurus* n'a point eu l'avantage de convaincre ſes contemporains; plus difficiles que lui, ils voulurent des preuves mieux fondées que celles qu'il apportoit pour ſoutenir ſon opinion. *Nicolas Léonicene* fut du nombre des incrédules; & de ce chef, il déplut tellement à *Monteſaurus*, qu'il s'emporta contre lui avec une violence qui tenoit encore de la barbarie des ſiecles antérieurs à la renaiſſance des Lettres.

MONTEUX. (Sébaſtien DE) Voyez MONTUUS.

MONTI, (Jean-Baptiſte) célebre Médecin & Poëte iſſu de la noble famille des *Monti* en Toſcane, naquit à Vérone en 1498. Son pere voulut qu'il étudiât la Juriſprudence, & il l'envoya à Padoue pour en faire le cours; mais le jeune Ecolier, emporté par goût vers l'étude de la Médecine, s'y livra tout entier, & ſecoua le joug de l'obéiſſance pour éviter celui de la contrainte. Dès que ſon pere fut averti de cette démarche, il pouſſa la ſévérité juſqu'à lui retrancher tout ſecours en argent. Un fils qui mépriſoit ſes ordres lui parut indigne de ſes bontés; peut-être lui parut-il plus indigne encore, parce qu'à ſes yeux il s'aviliſſoit par l'étude d'une profeſſion qu'il croyoit déroger à la nobleſſe de ſon extraction. Cette diſgrace affligea beaucoup le jeune *Monti.* Il auroit voulu obéir, mais ſon inclination ne s'accordoit pas avec la volonté de ſon pere. Sa façon

de penser s'accordoit encore moins avec la sienne ; car il ne voyoit pas moins d'honneur à soulager les hommes dans leurs maux, qu'à invoquer la justice pour conserver leurs biens. Il continua donc de s'appliquer à la Médecine, & il le fit avec tant de succès, soit à Padoue, soit dans les autres Universités d'Italie, qu'il vint enfin à bout de se voir décoré du bonnet de Docteur. D'abord après sa promotion, il se présenta à son pere dans l'espérance de le fléchir; mais comme il en fut mal reçu, il sortit brusquement de Vérone en faisant ces plaintes :

Est pater Euristeus, Juno fortuna, supersunt
Ærumnæ; Alcides, da mihi robur, ero.

Son courage lui mérita les faveurs de la fortune ; car il pratiqua la Médecine avec succès & cultiva les Beaux Arts avec réputation dans toutes les villes où il s'arrêta. Ce fut principalement à Bresce, à Naples, à Rome & à Venise qu'il se distingua; ses talens lui procurerent non seulement d'illustres amis, mais le mirent encore tellement à son aise, qu'il se vit en état de passer le reste de ses jours dans le repos littéraire. Pour en jouir, il se retira à Padoue en 1536 ; mais à peine y fut-il arrivé de quatre ans, qu'on l'engagea à se charger de l'emploi de Professeur. Il l'accepta malgré le propos qu'il avoit fait de vivre en homme privé, & il enseigna pendant onze ans dans cette Académie avec un applaudissement si général, que l'Empereur Charles V, François I, Roi de France, & Côme, Grand-Duc de Toscane, lui firent faire les propositions les plus avantageuses pour l'attirer à leur service. Toutes les instances & les promesses furent inutiles : rien ne put ébranler *Monti* & l'engager à abandonner la Chaire qu'il remplissoit avec tant de réputation, qu'on disoit communément à Padoue que l'ame de *Galien* étoit passée dans son corps.

Les douleurs de la pierre, ce triste appanage d'un grand nombre d'Hommes de Lettres, vinrent troubler les plus beaux jours de ce Médecin. Les attaques de gravelle furent si terribles peu de tems avant sa mort, qu'il se fit transporter à sa maison de Terrazo dans le territoire de Vérone, pour faire diversion à son mal. Mais les douleurs allerent toujours en augmentant, & il en mourut le 6 de Mai 1551. On l'enterra honorablement dans l'Eglise de Sainte Marie à Vérone. *Nicolas Chiocco* fit son Oraison funebre, & *Jérôme Fracastor*, que *Monti* avoit si souvent maltraité dans ses Ecrits, eut assez de grandeur d'ame pour prôner le mérite de son adversaire dans cette Epitaphe :

Dum Medicâ, Montane, doces ope vincere fata,
Et Lachesi invitâ vivere posse diu;
Lethæô indignans pressit te Parca sopore,
Et secuit vitæ grandia fila tuæ.
Sic animas & tu, Æsclepi, dum subtrahis orcô,
Te quoque sævorum perdidit ira Deûm.

Le Président *de Thou* parle de *Monti* dans le IXe. Livre de l'Histoire de son tems. *Jean-Baptiste Monti*, dit-il, Médecin fameux, mourut en son année climactérique

à Vérone, sa patrie. Les Ecrits qu'il a publiés de son vivant, & ceux que *Jean Craton*, son disciple, qui a heureusement exercé la Médecine sous trois Empereurs, a mis en lumiere depuis sa mort, sont en très-grande réputation. La famille de Monti s'est éteinte en la personne du Marquis Monti, mort sans enfans. Ainsi pense, sur le compte de notre Médecin, le célebre Historien que je viens de citer; mais il se trompe sur l'année de sa mort qui n'étoit pas climactérique, puisqu'il n'avoit alors que 53 ans. L'estime avec laquelle il parle des Ouvrages de *Monti*, ne doit surprendre personne. L'Histoire de son tems, qui comprend 138 Livres écrits en Latin, s'étend depuis 1545 jusqu'en 1607; & à cette époque, *de Thou* a suivi l'impression avantageuse que les Médecins du XVI siecle avoient faite sur lui, en accueillant des Ouvrages dont les éditions sembloient prouver le mérite. On n'en fait plus de cas aujourd'hui. Comme ils sont remplis de cette Théorie qui étoit si fort au goût des contemporains de *Monti*, ils ont été effacés par de meilleures productions & sont tombés insensiblement dans l'oubli. A peine les connoîtroit-on aujourd'hui, si les Bibliographes ne s'étoient donné la peine d'en rassembler les titres. Je vais les donner d'après eux, en faisant remarquer que la plupart des Ouvrages de ce Médecin ont été publiés par ses disciples.

Interpretatio Latina Librorum quatuor Medicinæ ex Veteribus contractæ Aëtii Amideni. Basileæ, 1535, *in-folio.*

Tabulæ in tres Libros Artis parvæ Galeni. Venetiis, 1546, *in-folio. Patavii*, 1558, *in-folio.*

Metaphrasis summaria eorum quæ ad medicamentorum doctrinam attinent in Libris Aëtii Amideni Medici. Augustæ & Patavii, 1550, *in-8.*

De alimentorum differentiis. Venetiis, 1553, *in-8.*

Libellus de gradibus & facultatibus medicamentorum. Witteberga, 1553, *in 8.*

Explanatio eorum quæ pertinent ad tertiam partem de componendis medicamentis. Venetiis, 1553, *in-8.*

Quæstio examinans quomodo medicamentum dicatur æquale aut inæquale. Patavii, 1554, *in-8.*

Opuscula. De characterismis febrium. Quæstio de febre sanguinis. De uterinis affectibus. Venetiis, 1554, *in-8. Parisiis*, 1557, *in-16.*

De excrementis, fœcibus, urinis, Libri duo. Patavii, 1554, *in-8. Parisiis*, 1555, *in-16*, avec un Traité *De morbo Gallico.* Notre Auteur, qui parle de cette maladie comme nouvellement transplantée des Indes en Europe, dit que le Mercure est autant contraire à la cure des maux vénériens, que le Guiac lui est bon; c'est dans ce bois seul que réside, selon lui, le véritable antidote de ces maux. On pense bien différemment aujourd'hui.

Consultationes de rariorum morborum curationibus. Venetiis, 1554, *in-8. Basileæ*, 1557, *in 8*, par les soins de *Jérôme Donzellini. Venetiis*, 1558, *in-8*; cette édition contient la seconde Centurie. *Norimbergæ*, 1559, *in-folio. Basileæ*, 1583, *in-folio*, avec des augmentations. *Francofurti*, 1587, *in-folio.* C'est le meilleur de ses Ouvrages.

In tertiam primi Epidemiorum Hippocratis sectionem explanationes. Venetiis, 1554, *in-8.*

In Libros Galeni de Arte curandi ad Glauconem explanationes. Ibidem, 1554, *in-8. Lugduni*, 1596, *in-16.*

In Artem parvam Galeni explanationes. Venetiis, 1554, *in*-8.

In primam Fen Libri primi Canonis Avicennæ explanatio. Ibidem, 1554, *in*-8.

In nonum Librum Rhazis ad Almanforem Regem Expofitio. Ibidem, 1554, *in*-8. *Bafileæ*, 1562, *in*-8, par les foins de *Jean Craton.*

Explicatio eorum quæ pertinent, tùm ad qualitates fimplicium medicamentorum, tùm ad eorundem compofitionem. Venetiis, 1555, *in*-8.

Expectatiffimæ in primam & fecundam partem Aphorifmorum Hippocratis Lectiones. Ibidem, 1555, *in*-8.

In quartam Fen primi Canonis Avicennæ Lectiones. Ibidem, 1556, *in*-8.

In fecundam Fen primi Canonis Avicennæ Lectiones. Ibidem, 1557, *in*-8.

De caufis & accidentibus, pulfibus & urinis. Ibidem, 1557, *in*-8.

Opufcula varia & præclara, in quibus tota ferè Medicina methodicè explanatur. Bafileæ, 1558, 1565, *in*-8. C'eft *Donzellini* qui a procuré l'édition de ces Opufcules.

Commentaria in Galeni Libros de elementis, de natura hominis, de atra bile & de temperamentis. Venetiis, 1560, *in*-8. *Hanoviæ*, 1595. Ces Commentaires ont été mis au jour par *Jean Craton.*

Medicina univerfa ex Lectionibus Montani, cæterifque opufculis collecta. Francofurti, 1587, *in-folio.* On en doit l'édition à *Martin Weindrich.*

Idea doctrinæ Hippocraticæ de generatione pituitæ; de humore melancholico; de coctione & præparatione humorum; de victûs ratione. Ibidem, 1621, *in*-8, avec la *Methodus curativa Bertocii.*

On trouve d'autres Médecins du même nom dans les Ecrits des Auteurs qui fe font occupés de la Bibliographie.

Horace Monti eft Auteur d'un Ouvrage imprimé à Pife en 1627, *in*-4, fous le titre de *Trattato della miffione del fangue contro l'abufo moderno.*

Jofeph Monti, Médecin de ce fiecle & Profeffeur de Botanique en l'Univerfité de Bologne, a donné les pieces fuivantes :

Catalogi ftirpium Agri Bononienfis Prodromus. Bononiæ, 1719, *in*-4.

Differtatio de monumento diluviano nuper in Agro Bononienfi detectô. Ibidem, 1719, *in*-4.

Plantarum varii indices ad ufum demonftrationum quæ in Bononienfis Archigymnafii publicô Hortô quotannis habentur. Ibidem, 1724, *in*-4.

Exoticorum fimplicium medicamentorum varii indices ad ufum exercitationum quæ in Bononienfi Inftitutô fingulis hebdomadis habentur. Ibidem, 1724, *in*-4.

Les deux derniers Ouvrages reparurent à Bologne en 1753, *in*-4, par les foins de *Cajetan Monti*, fils de l'Auteur, & avec les corrections de *Petronius Monti*, fon autre fils, qui y mit la derniere main.

Ces deux freres s'occuperent de la Botanique. *Cajetan* traduifit, de l'Italien en Latin, l'Hiftoire des plantes rares de *Jacques Zanoni*, Apothicaire de Bologne & Garde du Jardin public de cette ville ; il l'enrichit de toutes les notes qu'on avoit trouvées en manufcrit dans le Cabinet de l'Auteur. Voici le titre qu'il a donné à fa Verfion :

Jacobi Zanonii rariorum ftirpium Hiftoria ex parte olim edita, nunc centum plus Tabulis ex Commentariis Auctoris ab ejufdem nepotibus ampliata. Opus Latinè redditum, fuppletum & digeftum à Caj. Montio. Bononiæ, 1742, *in-folio*, avec 185 planches.

MONTUUS ou DE MONTEUX, (Sébaſtien) ou DUMONT ſelon *George Matthias*, naquit à Rieux, ville de France en Languedoc. *Réné Moreau* dit qu'il fleuriſſoit en 1532 ; c'eſt au moins vers ce tems que parurent les Ouvrages qu'on lui attribue & qui ont été imprimés ſous ces titres :

Annotatiunculæ in Errata recentiorum Medicorum per Leonhardum Fuchſium, Germanum, *collecta. Apologica Epiſtola pro defenſione Arabum à D. Bernardo Unger*, Germano, *compoſita. Epiſtola reſponſiva pro Græcorum defenſione in Arabum errata, à Symphoriano Campegio compoſita. Conjunctim. Lugduni*, 1534, 1548, *in*-8. Le titre annonce aſſez qu'il n'eſt que l'Editeur de cette Collection.

De Medicis ſermones ſex, quorum, I *De ſectis Medicorum*. II, *De diſciplinis quæ Dogmaticis neceſſariæ*. III, *De Dogmaticorum officiô*. IV, *De excellentia Dogmaticorum*. V, *De conſiliis eorum*. VI, *De Stipendiis eorundem. Ejuſdem, de humorum differentiis atque indiciis Epitome. Lugduni*, 1534, *in*-8.

Dialexeon Medicinalium Libri duo. Adjectus eſt de his quæ ad Rationalis Medici diſciplinam, munus, laudes, conſilia & præmia pertinent, Libellus. Lugduni, 1537, *in*-4.

Jérôme, ſon fils, naquit en Savoie, ſelon certains Auteurs, & en Dauphiné, ſelon d'autres. Il prit le bonnet de Docteur à Montpellier & pratiqua à Lyon ; il ſe diſtingua même dans la derniere ville, non ſeulement par les connoiſſances qu'il avoit de la Médecine, mais encore par celles de la Chirurgie. Si l'on en juge par ce qu'il dit des Opérations Chirurgicales, il les a faites quelquefois ; ſes contemporains lui rendent encore témoignage à ce ſujet.

Du Cange met *Jérôme Montuus* au rang des premiers Médecins ; il n'eut cependant que le titre de Conſeiller-Médecin de Henri II. Il l'obtint pendant le ſéjour de ce Prince à Lyon, & il ſe le donne dans un Traité dédié à François de Lorraine, Duc de Guiſe, & imprimé à Lyon en 1558, *in*-4. Il eſt intitulé :

Chirurgica auxilia ad aliquot affectus qui repentinam exigunt curationem ; morbi item Venerei, ac eorum qui huic vicini ſunt, curationes.

Il a encore écrit les Ouvrages ſuivans :

Opuſcula Juvenilia. Lugduni, 1556, *in*-8. Ces Opuſcules ſont : *Viator, ſive, Itinerarium. De admirandis facultatibus, quarum cauſæ latentes, cæcæque ac pleriſque omnibus ignotæ ſunt, Centuriæ duæ cum aliquot Decuriis. Selecta aliquot in Aphoriſmos redacta, quorum Sectiones tres ſunt. Quibus addita eſt Eraſmi Roterodami in laudem Artis Medicæ Declamatio. De his quæ ad Rationalis Medici diſciplinam, munus, laudes, conſilia & præmia pertinent, Libellus, cum Appendice.* On a déja vu cet Opuſcule parmi les Ecrits de ſon pere. *De Medica Theoreſi Liber primus.*

Compendiolum curatricis ſcientiæ longè utiliſſimum. Adjecta eſt Sylloge de purgationibus. Lugduni, 1556, *in*-8. C'eſt un Abrégé de Phyſiologie & de Pratique compilé d'après les anciens Médecins.

De activa Medicinæ ſcientia Commentarii duo, quorum primus de ſalubritate non modò tuendæ ſanitatis, verùm etiam producendæ ad multos annos vitæ rationem modumque docet ; alter verò univerſales qui ad morborum curationes pertinent. Lugduni, 1557, *in*-8.

Haloſis febrium, quæ omnium morborum graviſſimæ ſunt Libri IX. Ibidem, 1558, *in*-4, avec les pieces intitulées: *Chirurgica auxilia ad aliquot affectus qui repentinam*

exigunt curationem. Morbi item venerei, ac eorum qui huic vicini sunt, curationes. De infantium febribus & plerisque omnibus aliis malis.

Commentaire sur la conservation de la santé & prolongation de la vie. Lyon, 1559, *in*-8. Paris, 1572, *in*-8. C'est la Traduction de la premiere partie du Traité intitulé: *De activa Medicinæ scientiâ.*

Anasceve morborum. Lugduni, 1560, *in*-8.

Practica Medica in sex partes divisa. Venetiis, 1626, *in*-4. C'est le Recueil de la plupart des Ouvrages précédens.

MOOR, (Barthélémi DE) Professeur de Médecine à Harderwick vers la fin du XVII siecle, attaqua la Secte Chymique, qui dominoit alors en Hollande, fit voir les vices de son influence sur la pratique, & s'efforça de ramener ses contemporains à l'étude des Anciens, chez qui l'observation sert de base à la Pathologie. C'est pour remplir ces différens points de réforme qu'il publia les Ouvrages suivans:

Cogitationum de instauratione Medicinæ, ad sanitatis tutelam, morbos profligandos, necnon vitam prorogandam, Libri tres. Amstelodami, 1695, *in*-8. La destruction des systêmes mis au jour par *François Sylvius* & *Corneille Bontekoe* est le principal objet de l'Auteur. Il en propose lui-même un autre qui n'a pas fait plus de fortune, & qui est tombé en discrédit, ainsi que ceux des Médecins qu'on vient de nommer. Il veut que la pression que le sang exerce sur les arteres toujours pleines, à la sortie du cœur, soit la cause de presque tous les phénomenes qu'on observe dans l'homme sain ou malade. Il assigne cependant une cause particuliere pour le sommeil, & il la déduit du mêlange du chyle qui retarde le cours du sang dans les vaisseaux du cerveau.

Veris œconomiæ animalis, seu potius humanæ, principiis innixæ Pathologiæ cerebri delineatio practica, in qua morborum soporosorum per notas characteristicas distinctio, necnon spasmorum accuratior distributio traditur. Amstelodami, 1704, *in*-4. Il établit la source des maladies dans les vices de la pression du sang combinés avec la structure de chaque partie du corps.

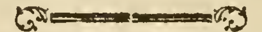
Oratio de Hypothesibus Medicis. Ibidem, 1706, *in*-4.

Oratio de methodo discendi Medicinam. Ibidem, 1707, *in*-4.

MORALES, (Antoine) Médecin natif de Cordoue, mourut en 1535, à l'âge de 66 ans. Tout ce que les Auteurs disent de lui, se rapporte à la piété filiale d'*Ambroise*, Historiographe célebre, qui fit élever un monument funebre à la mémoire de son pere dans l'Eglise de Saint Jérôme de sa ville natale. Ce monument est chargé de cette Inscription & de ces vers:

DEO OPT. MAX. SACRUM.
ANTONIUS MORALES CORDUBENSIS,
Honestô & undequaque probatissimô genere ortus,
Medicinæ Doctor præstantissimus,
Quem plangunt pauperes,
Inclamant divites,

Et tota penè Bœtica ademptum luget.
H. S. E.
Obiit annô ſalutis 1535, *ætatis ſuæ* 66.



Hoc tibi, care Pater, natus cum carmine ſaxum
Dat, cæcâ obſcurus ne tegereris humô.
Nil majus potuit pietas perculſa dolore,
Quod dedit hæc meritis inferiora tuis.
AMBROSIUS MORALES PARENTI OPT. P.

Manget parle de *Gaſpar de Morales*, autrement *Albero*, qui étoit de Saragoſſe au Royaume d'Aragon en Eſpagne. Il fut reçu Docteur en Philoſophie & en Médecine à Alcala de Henarez, & paſſa enſuite à Paracuellos, où il fit ſa profeſſion. On a de lui un Traité écrit en ſa Langue maternelle, ſous ce titre: *De las virtudes y propriedades maravilloſas de las piedras precioſas.* Madrid, 1605, *in*-8.

MORAND, (Jean) naquit en 1658 à Chabonois, petite ville du Limoſin. Il commença ſes exercices en Chirurgie dans l'Hôtel-Dieu de Paris. Dès qu'il eut donné des preuves ſuffiſantes de ſes connoiſſances & de ſes talens, il ſervit aux Invalides pendant ſix ans en qualité de *Gagnant-Maîtriſe*, & fut reçu dans la Communauté de Saint Côme, en vertu du privilege attaché à la place qu'il venoit de remplir. Dans la ſuite, il devint Chirurgien-Major de la même maiſon des Invalides, & comme il en fit les fonctions pendant 28 ans, & que d'ailleurs il fut recherché dans la Capitale, il ne manqua pas d'occaſions d'obſerver ce qui manquoit à la perfection de ſon Art. Ce fut lui qui le premier oſa tenter l'amputation du bras dans ſon articulation avec l'omoplate; cette pratique lui réuſſit, & lui valut une réputation dont il jouit conſtamment juſqu'à ſa mort arrivée le 7 Novembre 1726, à l'âge de 68 ans. Son corps fut honorablement enterré dans l'Egliſe des Invalides.

MORAND, (Sauveur) fils du précédent, étoit de Paris où il vint au monde en 1697, & mourut au mois de Juin 1773. C'eſt faire ſon éloge que de le nommer. Ce célebre Chirurgien de la Communauté de Saint Côme, érigée aujourd'hui en Académie Royale, a eu la ſatisfaction d'en voir la naiſſance & les progrès. Il contribua à l'illuſtration de cette Compagnie par ſon mérite, mais ce fut à lui ſeul qu'il dut les places honorables qu'il a occupées, & les titres dont il a été décoré. Il étoit Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, Membre & Penſionnaire de l'Académie Royale des Sciences de Paris, ancien Secretaire de celle de Chirurgie de la même ville, de la Société Royale de Londres, ainſi que des Académies de Pétersbourg, de Stockholm, de Bologne, de Florence, de Rouen, &c. Tel honneur que ces titres procuraſſent à *Morand*, il les auroit regardés comme des noms ſtériles, s'il ne les eût point honorés lui-même par ſon mérite & ſes ta-

sens. Les Mémoires qu'il a communiqués aux Académies des Sciences & de Chirurgie de Paris, & les Ouvrages dont il est ou l'Auteur ou l'Editeur, feront passer son nom à la postérité la plus reculée. Sa Compagnie vient de lui rendre la justice qu'elle lui doit, en plaçant son buste dans le Portique du nouveau College Royal de Chirurgie, parmi ceux de *Mareschal*, de *la Peyronie*, de *Petit*, &c. Voici la notice des Ouvrages que nous devons à *Morand* :

Traité de la Taille au haut appareil, avec une Dissertation de M Morand & une Lettre de M. Winslow sur cette matiere. Paris, 1728, *in*-12. En Anglois par *Douglas*, Londres, 1729, *in*-8, avec l'Histoire de 60 Tailles au haut appareil. Comme les suites de cette méthode ne furent pas toujours heureuses en France, & que les succès de l'opération latérale faisoient du bruit en Angleterre, *Morand* se rendit à Londres pour y voir travailler *Chéselden*. Il fut si satisfait de la réussite que la Taille latérale avoit entre les mains de cet habile Chirurgien, qu'il ne balança pas de l'adopter; il s'empressa même de la pratiquer d'abord qu'il fut de retour à Paris, & les épreuves qu'il en fit, eurent les plus grands succès. C'est en 1729 que M. *Morand* fit le voyage de Londres aux fraix de l'Académie des Sciences, & ce fut en 1730 qu'il commença ses opérations dans l'Hôpital de la Charité.

Eloge Historique de M. Mareschal, premier Chirurgien du Roi. Paris, 1737, *in*-4. M. *Morand* avoit épousé la fille de ce premier Chirurgien.

Réfutation d'un passage du Traité des Opérations de Chirurgie en Anglois, publié par M. Sharp, Chirurgien de Londres. Paris, 1739, *in*-12. Ce Chirurgien y avoit dit que l'Opération latérale étoit défendue par un Edit du Roi dans les Hôpitaux de France.

Discours dans lequel on prouve qu'il est nécessaire au Chirurgien d'être Lettré. Paris, 1743, *in*-4. Ce Discours fut prononcé à l'ouverture des Ecoles de Chirurgie, le 29 Octobre 1743.

Mémoire sur les Eaux Minérales de Saint Amand. Dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1743.

Recueil d'expériences & d'observations sur la pierre. Paris, 1743, deux volumes *in*-12.

L'Art de faire des Rapports en Chirurgie. Paris, 1743, *in*-12. Il a fait quelques additions à cette nouvelle édition de l'Ouvrage de *Devaux*.

Histoire de l'Académie Royale de Chirurgie, pour le second & le troisieme volumes.

Catalogue des pieces d'Anatomie, Instrumens, Machines, &c. qui composent l'Arsenal de Chirurgie formé à Paris pour la Chancellerie de Médecine de Pétersbourg. Paris, 1759, *in*-12. M. *Condoidi*, Conseiller premier Médecin de S. M. l'Impératrice de Russie (*Elisabeth*), Chancelier de Médecine, éleve de l'Illustre *Boerhaave*, étoit venu à Paris, en 1729, pour acquérir des connoissances dans la Chirurgie. Une étroite liaison avec M. *Morand*, qu'il choisit pour cela, & chez qui il demeuroit, établit entre eux un commerce d'amitié qu'ils entretinrent mutuellement. M. *Condoidi*, devenu par des talens distingués premier Médecin de l'Impératrice, représenta à Sa Majesté la disette où étoit la Chancellerie de Médecine en ce qui concerne la Chirurgie, & Sa Majesté approuva le choix qu'il avoit fait de son ami, pour former à Paris une Collection des instrumens & machines nécessaires pour la Chirurgie, à laquelle seroit jointe une Anatomie artificielle. Celle-ci

a été exécutée avec beaucoup d'art & de justesse par la Demoiselle ***Biheron***, dont l'Académie des Sciences a approuvé le travail.

Ce Catalogue est dédié à M. *Condoidi*, & M. *Morand* y rend compte de toutes les pieces qui composent la collection.

Opuscules de Chirurgie. Premiere Partie. Paris, 1768, *in*-4. Seconde Partie. Paris, 1772, *in*-4. Comme il avoit donné sa démission de la place de Secretaire de l'Académie de Chirurgie, avant que d'avoir mis la derniere main au Recueil qui devoit former le canevas du quatrieme volume des Mémoires de cette Compagnie, & comme il vit que M. *Louis*, son successeur, avoit suivi un autre plan que celui du second & du troisieme volume, il crut devoir mettre le public en état de juger si ces changemens étoient aussi nécessaires que M. *Louis* semble l'avoir pensé.

Morand fit le cours de ses études au College Mazarin & le termina de très-bonne heure, puisque dès l'an 1712 il fut mis au rang des Chirurgiens employés à l'Hôtel-Royal des Invalides. Le cours de ses Humanités ne l'avoit point empêché de trouver, dans la maison paternelle, une école excellente pour la profession à laquelle il étoit destiné, & dans laquelle il devoit un jour acquérir la plus haute réputation.

En 1716, il prit le bonnet de Maître-ès-Arts à l'Université de Paris, & huit ans après, il fut reçu Maître Chirurgien; ce qui lui procura la qualité de Chirurgien titulaire aux Invalides, où jusqu'alors il n'avoit servi que comme simple Employé.

En 1725, il fut nommé, dans sa Compagnie, Démonstrateur des Opérations & des Principes de l'Art utile qu'il exerçoit. En 1730, il obtint une place de Censeur Royal, & fut placé, à la même époque, à la tête de l'Hôpital des Religieux de la Charité. Sa réputation s'augmentoit à tel point, qu'il lui venoit de tous les pays des Eleves, dont le nombre étoit quelquefois si grand, que ne pouvant les recevoir tous chez lui, les maisons voisines de la sienne en étoient remplies.

Successivement Directeur & Secretaire de sa Compagnie, il n'y faisoit que changer d'honneurs. Bientôt l'Académie des Sciences se l'attacha en qualité d'Anatomiste; il auroit même pu figurer dans celle des Belles-Lettres par la connoissance qu'il avoit des Antiquités & des Médailles.

En 1739, il fut nommé Chirurgien-Major du Régiment des Gardes Françoises, & deux ans après, on lui confia divers postes, relatifs à la Chirurgie Militaire. Il ne lui manquoit que des honneurs publics, & en 1751, il se vit décoré du Cordon de l'Ordre du Roi; mais comme sa supériorité s'annonçoit par-tout où il se présentoit, l'Académie de Chirurgie le chargea des fonctions du Secretariat, qu'il a remplies long-tems avec distinction. En 1757, il fut encore honoré d'une Commission d'Intendance pour les Miliciens.

Tant de preuves de la considération à laquelle il s'étoit élevé, ne laissent aucun doute sur ses talens utiles; mais il tenoit encore de la nature & de l'usage du monde tout ce qui peut rendre un homme agréable. Une figure aimable, ouverte & prévenante, un maintien décent, un ton poli & formé sur celui de la meilleure compagnie, un esprit orné & gai, tout cela étoit porté chez lui à un point

qui le mettoit au dessus des personnes de son état, & qui le faisoit rechercher aussi souvent par les gens de la meilleure santé, que par ceux qui avoient besoin de ses lumieres & de ses secours.

Passons maintenant à quelques anecdotes qui doivent trouver place dans l'Article du célebre Chirurgien dont je parle. M. *Le Blanc*, Professeur d'Anatomie & d'Opérations aux Ecoles Royales de Chirurgie d'Orléans, me fournit la premiere, page 535 du premier volume de son *Précis d'Opérations de Chirurgie.* » M. *Mareschal*, dit-il, premier Chirurgien du Roi, fit en 1726, avec le plus » heureux succès, en présence de M. *Morand* qui étoit jeune alors, & de plusieurs » consultans, l'ouverture d'un abcès au foie à M. Le Blanc, Ministre de la » guerre : j'accompagnois M. *Morand*, & j'eus la satisfaction de voir faire cette » opération. Dans l'instant où M. *Mareschal* portoit le bistouri sur la tumeur » pour en faire l'ouverture, M. *Morand* y posa le bout du doigt ; M. *Mareschal* » lui fit signe de l'ôter ; M. *Morand* le réappliqua en regardant fixement M. » *Mareschal* & lui indiquant des yeux & du doigt que c'étoit-là où il falloit » ouvrir. M. *Mareschal* fit l'incision au lieu marqué & pénétra dans le foyer » de l'abcès.

» Le Ministre parfaitement rétabli donna un grand repas à sa famille & y » invita MM. *Mareschal* & *Morand*. Dans ce cercle où la joie étoit peinte sur » les visages, le Ministre prit M. *Mareschal* par la main & dit à ses convives, » *voilà celui à qui je dois la vie... Vous vous trompez*, *Monseigneur*, répondit M. » *Mareschal*, & en montrant M. *Morand*, *c'est à ce jeune homme à qui vous la devez* : » *car sans lui je vous tuois.* Ce grand homme plein de justice & de vérité ne rougit point, dans une circonstance glorieuse où le Ministre lui marquoit sa vive » reconnoissance, de lui faire le détail de son opération, & de lui apprendre que sans M. *Morand* il auroit fait, en l'opérant, une faute grave. »

La seconde anecdote que j'ai à rapporter, est le voyage que M. *Morand* fit à Bruxelles, où il arriva le premier de l'an 1767. Il fut appellé dans cette ville pour des accidens survenus à la jambe de S. A. R. Monseigneur le Duc Charles de Lorraine, Gouverneur Général des Pays Bas Autrichiens. Comme cet habile Chirurgien déploya tous les talens qu'il avoit perfectionnés par une longue pratique de son Art, & qu'en travaillant au rétablissement de ce Prince si justement chéri des peuples qu'il gouverne, il parvint à écarter les dangers auxquels étoit exposée une vie si précieuse, il fut magnifiquement récompensé. Mais ce qui surpasse en quelque sorte les gratifications considérables qui lui furent faites, c'est d'avoir été lui-même accueilli par tout un peuple qui le bénissoit comme le libérateur de la patrie. Témoin de la joie publique que causa la premiere sortie de Son Altesse Royale, lorsque ce Prince se rendit à la Comédie le 5 Février de la même année, M. *Morand* eut la douce satisfaction de recevoir les applaudissemens de la multitude. Les sentimens & les démonstrations de toute espece, par lesquels la ville de Bruxelles a fait éclater son attachement & son amour pour cet Auguste Convalescent, ont sans doute frappé l'esprit de ce Chirurgien devenu lui-même, dans ce moment, l'objet de la vénération du peuple. Il a vu que la Nation Belgique se fait un devoir d'aimer ses Maî-

tres & les Princes qui les repréſentent, autant & plus que toute autre nation; & s'il a trouvé moins d'art & d'apprêt dans la façon d'aimer de cette Nation, c'eſt que ſon amour porte l'empreinte du caractere de ſon cœur.

M. *Morand* a pu le remarquer pour ce qui le regardoit lui-même. L'impreſſion qu'a fait ſur lui l'accueil diſtingué, dont une foule immenſe s'étudioit à lui donner des marques, eſt preſque comparable à la joie que reſſentoient les grands Capitaines de l'ancienne Rome, lorſqu'il recevoient la couronne au milieu des acclamations du peuple qui aſſiſtoit à leur triomphe.

Mais de nouvelles allarmes vinrent troubler la ſécurité que la journée du 5 de Février avoit répandue dans les Pays-Bas Autrichiens; les ſuccès de la cure opérée par *Morand* ne ſe ſoutinrent point autant qu'on l'avoit eſpéré. La jambe de S. A. R. empira, & l'état fâcheux où elle fut après le départ du Chirurgien François, rappella dans l'eſprit allarmé des peuples ces triſtes momens, pendant leſquels on avoit craint pour la vie précieuſe d'un Prince univerſellement adoré. Nous n'étions cependant pas ſans reſſource. Il exiſtoit dans nos Provinces un homme qui avoit le talent particulier de guérir les maux de jambe les plus déſeſpérés. Chirurgien par état, il s'étoit diſtingué depuis long-tems par les cures les plus brillantes & les plus aſſurées, auxquelles de grands Maîtres avoient paru renoncer. Mais concentré dans la ville de Louvain, où il jouiſſoit en paix de la médiocrité de ſa fortune, cet homme ne ſembloit pas fait pour paroître à la Cour, où le célebre *Morand* avoit échoué. Il eſt cependant arrivé plus d'une fois que des Chirurgiens les plus renommés, ſoit par la ſupériorité du génie qui leur avoit procuré des places honorables, ſoit par les ſuccès dans les grandes opérations qui les avoient répandus dans le monde, ont blanchi vis-à-vis des maux légers en apparence, pendant que des hommes d'une réputation moins brillante ont réuſſi à les guérir par un traitement ſimple, appuyé d'une méthode particuliere.

M. *Jean Voghels*, Chirurgien de Louvain, avoit ce précieux talent pour les ulceres des jambes. Il entreprit la cure du Séréniſſime Prince, & pour y avoir réuſſi, il a été décoré du titre glorieux de Conſeiller-Chirurgien de ſa perſonne. Comblé des bienfaits de ſon Alteſſe Royale, il a encore eu la ſatisfaction de voir M. *Jean-Joſeph Voghels*, ſon fils, devenir l'objet des bontés de cet Auguſte Prince qui l'a pris à ſon ſervice en qualité d'homme de chambre. Par les ſoins que le fils donne pour aſſurer la ſolidité perſévérante de la cure de ſon pere, nos Provinces Belgiques ont l'avantage de voir leur Séréniſſime Gouverneur-Général jouir de la ſanté la plus parfaite, & la douce eſpérance de profiter encore long-tems de ſes bénignes influences.

C'eſt pour éterniſer la mémoire d'un Prince ſi digne d'être aimé & qui ne peut l'être aſſez, que les Etats de Brabant ont fait l'Inauguration de ſa ſtatue pédeſtre le 17 Janvier 1775. Elle eſt en bronze au milieu de la nouvelle place, vis-à-vis de l'endroit où étoit la vieille Cour à Bruxelles, avec cette Inſcription ſur le devant du piedeſtal.

CAROLO

CAROLO ALEXANDRO
Lotharingiæ & Barri Duci,
Supremo
Equitum Teutonicorum Magistro,
Pro MARIA THERESIA AUG.
Belgii Præfecto.
Optimo Principi
Patriæ Delicio.

On lit sur le derriere du piedestal :

Quod per lustra quinque,
Sacris excultis legibus, *æquis sancitis*,
Agris erectis, *excitatis Artibus*,
Commerciò propagatò, *perpetuâ rerum copiâ procuratâ*,
Publicam felicitatem asseruerit.
ORDINES BRAB. GRATI POSUERE.
Annô M. D. CC. LXIX.

Voici un Quatrain qui pourroit lui-même servir d'Inscription :

Bronze, qui vas transmettre à la race future,
Du meilleur des Héros les traits & la figure ;
Puisses-tu, d'âge en âge, aux yeux du Citoyen,
Retracer ses vertus, notre amour & le sien.

L'attachement à ma Patrie, & à tout ce qui l'intéresse, m'a engagé dans cette espece de digression. Mais si on la considere du côté de la maladie de S. A. R., cette digression vient ici fort à propos ; car si la premiere cure est une époque honorable à la mémoire de feu M. *Morand*, la seconde est un événement bien plus flatteur pour M. *Voghels*, puisqu'elle a rappellé le calme dans l'esprit des peuples, & qu'elle a assuré le bonheur dont ils jouissent sous le Gouvernement de S. A. R.

MORAND, (Jean-François-Clément) fils du célebre Chirurgien dont on vient de parler, naquit à Paris le 28 Avril 1726. Après de bonnes études, il se mit sur les bancs de la Faculté de sa ville natale, y remporta les honneurs du Doctorat en 1750, & devint Professeur d'Anatomie dans les Ecoles. Quelle exactitude n'apporta-t-il pas pour développer les replis les plus secrets du corps humain ? Quels talens ne montra-t-il pas pour réussir dans ses recherches laborieuses ? Formé par un pere qui étoit un des plus habiles Maîtres en ce genre, il fit honneur aux leçons qu'il en avoit reçues. Son mérite lui valut le titre de Médecin ordinaire de Stanislas, Roi de Pologne & Duc de Lorraine, à qui il dédia une These soutenue, sous sa Présidence, par M. *Guillaume Fumée* ;

elle posoit en question : *An ex Heroïbus Heroes?* On sent que la conclusion étoit affirmative. Cette cérémonie se fit avec pompe. Le Roi de Pologne étoit représenté par un Tableau d'un grand prix, placé dans le lieu le plus éminent des Ecoles; & un Officier principal, envoyé par Sa Majesté, assista à la dispute.

Différentes Sociétés Littéraires aggrégerent M. *Morand* à leur Corps, & témoignerent par-là l'estime qu'elles faisoient de ses talens. Telles sont l'Académie Royale des Sciences de Paris, dont il devint Bibliothécaire, l'Académie de Médecine de Madrid, la Société Botanique de Florence, la Société Royale de Londres, les Académies de Rouen, de Stockholm, les Colleges des Médecins de Nancy & de Liege. Nous avons de la façon de *Morand* :

Histoire de la maladie singuliere & de l'examen d'une femme devenue en peu de tems toute contrefaite par un ramollissement général des os. Paris, 1752, *in*-12. Il est question du ramollissement & de la contorsion singuliere des os de la nommée *Suppiot.* L'Auteur a joint le rapport de l'ouverture du cadavre de cette femme.

Nouvelle description des grottes d'Arcy. Lyon, 1752, *in*-12. Il a aussi donné une description de la Balme du Dauphiné, supérieure à celle que M. Dieulemant avoit communiquée à l'Académie des Sciences de Paris.

Lettre à M. Le Roi au sujet de l'Histoire de la femme Suppiot. Paris, 1753, *in*-12.

Eclaircissement abrégé sur la maladie d'une fille de Saint Geosme. Paris, 1754, *in*-4.

Recueil pour servir d'éclaircissement détaillé sur la maladie de la fille de Saint Geosme, près de Langres. Paris, 1754, *in*-12.

Lettre sur l'instrument de Roonhuysen. Paris, 1755, *in*-12.

Lettre sur la qualité des eaux de Luxeuil en Franche-Comté. Journal de Verdun, Mars 1756.

Mémoire sur les Eaux Thermales de Bains en Lorraine, comparées dans leurs effets avec celles de Plombieres. Journal de Médecine, Tome VI, 1757.

Du charbon de terre & de ses mines. Paris, 1769, *in-folio.* C'est le quarantieme cahier des Arts décrits par l'Académie des Sciences.

Mémoire sur la nature, les effets, propriétés & avantages du charbon de terre apprêté pour être employé commodément, économiquement & sans inconvénient au chauffage & à tous les usages domestiques. Paris, 1770, *in*-12, avec figures.

Eloge de M. *Morand*, son pere, en tête du Catalogue de ses livres.

Mémoire sur la qualité dangereuse de l'émétique des Apothicaires de Lyon.

MORANDI (Jean-Baptiste) s'est distingué vers le milieu de ce siecle par son goût pour la Botanique. Il cultiva un grand nombre de plantes dans son jardin, dont il publia la description dans un Ouvrage intitulé:

Historia Botanico-Practica, seu, plantarum, quæ ad usum Medicinæ pertinent, nomenclatura, descriptio & virtutes. Mediolani, 1744, *in-folio.* Il a suivi l'ordre de *Boerhaave;* mais les figures, qui en général sont trop petites, ne rendent pas toujours le vrai, sur-tout à l'égard des plantes officinales.

M. *Regnault*, de l'Académie de Peinture & de Sculpture de Paris, a publié quelque chose de mieux, en suivant le conseil que lui a donné feu M. *Roux*, Auteur du Journal de Médecine; il consiste à ne rien négliger sur les différentes parties de la fructification. C'est un Recueil en grand *in-folio* qui paroît sous ce

titre : *La Botanique mise à la portée de tout le monde*, ou, collection des planches, représentant les plantes usuelles d'après nature, avec le port, la forme & les couleurs qui leur sont propres, gravées d'une maniere nouvelle. Ce Recueil est un bon Ouvrage de plus pour faciliter l'étude de la Botanique. Il en paroît un cahier grand *in-folio* de cinq planches & cinq feuilles de discours tous les mois.

MOREAU, (Jacques) né à Châlons sur Saone le 15 Mai 1647, s'appliqua à l'étude de la Médecine, & fut disciple & ami du fameux *Gui Patin*. Il soutint des Theses publiques qui exciterent contre lui la jalousie & la haine des vieux Médecins; mais il justifia ces Theses par de bons écrits. Il en publia dans la suite quelques autres sur différentes maladies; tels sont une *Dissertation Physique sur l'Hydropisie;* des *Consultations sur le Rhumatisme;* un *Traité Chymique de la véritable connoissance des fievres continues, pourprées & pestilentielles, avec le moyen de les guérir*, qui fut imprimé à Dijon en 1683, *in*-12. Ce Médecin mourut le 4 Juin 1729, dans sa 83e. année.

MOREAU, (René) de Montreuil-Bellay, en Anjou, où il naquit en 1587, fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1618. Comme il fit de grands progrès dans les Sciences, dans les Belles-Lettres & les Langues, il ne lui fallut point un moindre théatre que celui de Paris pour mettre ses talens au jour. La Cour & la ville s'empresserent à lui rendre justice, & il y fut autant estimé par son mérite que par son érudition. Il obtint une place au College Royal, où il remplit la Chaire de Médecine & de Chirurgie avec distinction. Il fut élu Doyen de sa Faculté en 1630 & continué en 1631. Le tems ne donna aucune atteinte à sa réputation; car non seulement elle se soutint dans la même vigueur jusqu'à sa mort arrivée le 17 Octobre 1656, à l'âge de 69 ans, mais elle passa au delà du tombeau, au moyen des Ouvrages qu'il a laissés. Voici leurs titres & leurs éditions:

De missione sanguinis in Pleuritide, cum vita Petri Brissoti. Parisiis, 1622, 1630, *in*-8. *Hulæ*, 1742, *in*-8. On y trouve un Catalogue Chronologique de presque tous les Médecins qui ont vécu avant lui. Il s'étoit proposé de s'étendre sur l'Histoire de ceux de la Faculté de Paris; car il en parle comme d'un Livre prêt à voir le jour, en traitant de la vie de *Brissot: unô verbô ejus vitæ totius Historiam ex Libro nostro de Parisiensibus Medicis illustribus, quem tibi (Lectori Philiatro) jam affectum adornamus, deprompta exhibere nobis visum fuit, ne quid ad hujus Libri complementum superesse conquereris.* Ce Livre n'a cependant jamais paru.

Schola Salernitana, hoc est, de valetudine tuendâ. Adjectæ sunt Animadversiones novæ & copiosæ. Parisiis, 1625, 1673, *in*-8. Il y a encore beaucoup d'autres éditions de cet Ouvrage.

Vita & icon Jacobi Sylvii. Genevæ, 1635, *in-folio*, à la tête de l'édition des Œuvres de ce Médecin.

Epistola exegetica ad CL. V. Baldum Baldum de affecto loco in Pleuritide. Parisiis, 1641, *in*-8. *Romæ*, 1643, *in*-8.

Du Chocolate, Discours curieux, divisé en quatre parties. Traduit de l'Espagnol d'Antoine Colmenero, avec quelques annotations. Plus est ajouté un Dia-

logue composé par *Barthélémi Marrandou* des environs de la ville de Mo?-chena, traduit aussi de l'Espagnol. Paris, 1643, *in*-4.

Remerciement à Michel le Mesle, au nom de la Faculté de Médecine, sur le rétablissement des Ecoles. 1643, *in*-4.

Epistola de Laryngotomia. Parisiis, 1646, *in*-8, avec les *Exercitationes Anginæ* de *Thomas Bartholin.*

Tabulæ methodi universalis curandorum morborum. Ibidem, 1647, *in-folio* & *in*-4.

René Moreau eut un fils nommé *Jean-Baptiste*, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1648, & Doyen de cette Compagnie en 1672 & 1673. Il succéda à son pere dans la Chaire du College Royal qu'il remplit avec honneur. On trouve *Jean-Baptiste-René Moreau* dans la liste des Médecins de Paris, sa patrie; il y fut reçu Docteur en 1676, & se montra digne de son pere & de son aïeul, dont il portoit les noms.

MOREL, (Jean) Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, né à Châlons sur Saone en 1593, étoit savant dans les Langues Grecque & Latine. Il mourut en Septembre 1668, & laissa au public un Ouvrage intitulé:

De febre purpuratâ epidemiâ & pestilenti quæ ab aliquot annis in Burgundiam, & omnes ferè Galliæ Provincias, debacchatur, Medica Dissertatio. Lugduni, 1641, *in*-8.

On trouve d'autres Médecins de ce nom, comme *Grégoire Morel* ou *Morelli* qui a écrit:

De Aquis Medicatis Agri Patavini & de causis qualitatum quæ eis insunt, Compendiolum. Patavii, 1567, *in*-8.

Théodoric Morel, Docteur de la Faculté de Paris, qui a publié:

Orationes XIII encomiasticæ pro laude Medicinæ. Parisiis, 1524, *in*-4.

Fréderic Morel, célebre Professeur du College Royal de Paris, a utilement employé la connoissance qu'il avoit de la Langue Grecque. Il a revu les Ouvrages de *Synesius*; il a mis en Latin le Traité *De urinis* de *Théophile*, qui fut imprimé à Paris en 1608, *in*-12, il a traduit dans la même Langue un Traité des purgatifs attribué à *Hippocrate*, mais qui n'est point de lui. On l'a sous ce titre:

Hippocratis de pharmacis purgantibus libellus. Ex Cujaciano Cod. à R. P. S. J. exscriptus; hactenus in plerisque Hippocraticis editionibus desideratus; quem & Latinè vertit & Notis illustravit. Parisiis, 1621, *in*-24.

Pierre Morel est Auteur des Ouvrages suivans:

Methodus præscribendi formulas remediorum elegantissima, quæ antehac aliquoties immutata & mutilata prodiit: nunc verò, consensu Authoris, Praxi Medicæ novissimè initiatorum in gratiam, & commodum publicum, studiô Joannis Jacobi à Brunn genuinam lucem adspicit. Cum annexo systemate Materiæ Medicæ, methodo medendi & formulis medicamentorum præscribendis accommodatô. Basileæ, 1630, *in*-8. *Genevæ*, 1639. *Lipsiæ*, 1645, *in*-8. *Patavii*, 1647, *in*-12. *Lipsiæ*, 1654, *in*-8. *Amstelodami*, 1659, 1665, *in*-12. *Amstelodami & Hagæ Comitis*, 1680, *in*-12. Les deux dernieres éditions ont été augmentées par *Gerard-Léonard Blasius.*

Systema parasceuasticum ad Praxim, Materiæ Medicæ sylvam complectens, & ratio-

nem præſcribendi ipſam in formulas ſecundùm leges Pharmaciæ & normam practicandi Monſpelii uſitatam. Aureliopoli, 1628, *in*-8. *Lugduni*, 1657, *in*-12. *Amſtelodami*, 1659, 1680, *in*-12. *Blaſius* a enrichi de notes les deux dernieres éditions qui ne different point de celles qui ont paru dans les mêmes années à Amſterdam, ſous le titre qu'on a donné plus haut.

Jean-Charles Morel a publié à Beſançon en 1746, *in*-8, un Recueil Latin de queſtions de Médecine ſur les Eaux de Plombieres.

Devaux parle d'un Chirurgien du même nom dans ſon *Index Funereus*. C'eſt *Claude Morel* natif de Paris, ancien Prévôt de la Communauté de Saint Côme. Il fut premier Chirurgien de Marguerite de Lorraine, ſeconde femme de Gaſton de France, Duc d'Orléans. A la mort de cette Princeſſe, il remplit la charge de Chirurgien en Chef de la Charité, & fit dans cet Hôpital, ainſi que dans la ville, les opérations les plus délicates de ſon Art, avec un ſuccès toujours égal. Il ſe diſtingua ſur-tout par la Lithotomie, & forma quantité d'Eleves à l'Hôtel-Dieu dans la pratique de la Taille, pendant qu'il ſe faiſoit admirer dans les Ecoles publiques par ſes Démonſtrations Anatomiques & Chirurgicales. *Morel* mourut âgé de plus de 70 ans, le 3 du mois de Décembre 1703.

MORGAGNI (Jean-Baptiſte) naquit à Forli, ville de la Romagne, le 25 Février 1682, de *Fabrice Morgagni* & de *Marie Fornielli*. Il n'avoit que ſix ans, lorſqu'il perdit ſon pere; mais il trouva dans les ſoins de ſa mere tout ce qu'il pouvoit eſpérer du côté de l'éducation; & comme il avoit autant de goût que de diſpoſition à l'étude, il fit des progrès rapides dans les Belles-Lettres & les Langues ſavantes, auxquelles il s'appliqua dans ſa patrie. Il n'en fit pas de moins grands dans la Philoſophie, dont il ſoutint des Theſes qu'il dédia au Cardinal Ottoboni. Savant au delà de ſon âge, *Morgagni* donna dès lors les plus belles eſpérances de ce qu'il pouvoit devenir un jour, s'il continuoit de montrer la même ardeur dans la carriere des Sciences. Il ſe rendit à Bologne pour y commencer ſon Cours de Médecine; & quoiqu'il n'eût que quinze ans lorſqu'il l'entreprit, *Antoine-Marie Valſalva*, *Hippolyte-François Albertini* & *Jacques de Sandris*, ſes premiers Maîtres, ne tarderent pas à ſentir tout ce que valoit un tel diſciple. Les actes qu'il ſoutint pour ſon Doctorat lui firent beaucoup d'honneur. On lui trouvoit déja de grandes connoiſſances; & comme il avoit une mémoire étonnante, la réflexion juſte, le jugement pénétrant, on ne douta pas que bientôt il en acquerroit de plus grandes encore. Son aſſiduité à l'étude lui donna un mal d'yeux qui interrompit pendant quelque tems ſes lectures, qui fit même craindre qu'il ne perdît la vue; mais l'air natal, le repos & les remedes qu'il employa, parvinrent à diſſiper ce mal ſi déſolant pour un homme de Lettres.

Dès qu'il fut guéri, il retourna à Bologne où il apporta une nouvelle ardeur pour l'étude. Il commença par aider *Valſalva* dans ſes travaux Anatomiques ſur l'oreille; ce fut lui qui prépara la plupart des pieces qui ont été décrites, ou dont on trouve les figures dans le Traité que ce Médecin a publié ſur l'organe de l'ouïe. Il lui rendit encore d'autres ſervices, comme celui de remplir ſa Chaire pendant le tems d'un voyage qu'il fit à Parme. *Morgagni*

fut d'autant plus suivi dans les leçons qu'il donna alors à Bologne, qu'il les rendit intéressantes par la quantité de préparations Anatomiques qu'il démontra à ses auditeurs, & par les discours éloquens qu'il leur adressa. Il avoit d'ailleurs des manieres si engageantes, qu'il mettoit tout le monde de son parti & qu'il étoit impossible de lui refuser son amitié ; les plus savans hommes de son tems lui accorderent même la leur, & en particulier les freres *Manfredi*, *Beccari*, *Jean-Antoine* & *Victor Stancari*.

Sa réputation, qui augmentoit tous les jours, lui mérita l'entrée de l'Académie *degli inquieti*. Mais comme *Morgagni* n'étoit occupé que des moyens d'étendre la sphere de ses connoissances, il se rendit à Venise, où il cultiva diverses branches de la Physique avec *Jean Poleni*, *Jean-Jérôme Zanichelli* & plusieurs autres Savans. Tout occupé encore du dessein de se perfectionner dans la Médecine, il passa de Venise à Padoue pour y suivre les Leçons des Professeurs de l'Université de cette ville ; & ce ne fut qu'après avoir fait de nouveaux progrès, qu'il se détermina à s'établir dans sa patrie. Mais trop resserré à Forli pour y tirer parti de ses talens, il suivit le conseil de *Guglielmini* qui l'engagea à revenir à Padoue. Il n'y fut pas long-tems sans être employé ; car *Guglielmini* étant mort en 1710, *Vallisnieri* lui succéda, & laissa une Chaire vacante que *Morgagni* obtint en 1711. Pendant qu'il enseignoit à Padoue, il se lia d'amitié avec le célebre *Lancisi*, qu'il aida dans l'explication des Tables d'*Eustachi* qui furent publiées en 1714.

Le savoir de *Morgagni* n'étoit point borné à la Médecine ; il s'étendoit sur la Littérature, l'Histoire & les Antiquités. Ce fut cependant par l'Anatomie que ce grand Homme brilla davantage, & ce fut elle qui lui mérita la réputation qui le fit monter à la premiere Chaire de Padoue le 5 Octobre 1715 ; il y remplaça *Michel-Ange Molinetti*.

L'Académie des Curieux de la Nature reçut *Morgagni* au nombre de ses Membres en 1708, la Société Royale de Londres en 1724, & l'Académie des Sciences de Paris le choisit pour remplacer *Ruysch* mort en 1731. Comme le nom de notre Médecin devenoit de jour en jour plus célebre, l'Académie Impériale de Pétersbourg le mit dans la liste de ses Associés en 1735, & l'Académie de Berlin en 1754. Ces différentes admissions firent honneur à *Morgagni*; mais ce qui ne lui en fit pas moins, ce fut de se voir estimé des hommes les plus savans de son tems, d'être même, en quelque sorte, l'arbitre des disputes qui s'élevoient dans la Médecine, puisque tout le monde cherchoit à s'appuyer de son opinion. La ville de Forli se fit gloire de l'avoir vu naître ; & pour laisser à la postérité une marque publique des sentimens qu'elle avoit conçus pour un tel citoyen, elle l'honora de son vivant, en faisant placer, dans le Palais principal, son Buste avec cette Inscription :

JO. BAPT. MORGAGNO, NOB. FOROL.

PATRIA,

Inventis, Librisque ejus probatissimis

Ubique gentium illustrata,

Decrevit A. D. MDCCLXIII

Ponendam in celeberrimo hoc loco
Marmoream effigiem
Adhuc viventis.

On lit tout autour :

Hic est, ut perhibent doctorum corda virorum,
Primus in humani corporis Historiâ.

A toutes ces marques d'honneur, *Morgagni* pouvoit ajouter celles qu'il avoit reçues par la visite des plus grands personnages de son tems. Les Princes, les Savans se firent un plaisir de l'aller voir dans leurs voyages d'Italie. Charles-Emmanuel III, Roi de Sardaigne, eut une longue conversation avec lui en passant à Forli. Il fut accueilli de Joseph II, Empereur regnant, dans le voyage que ce grand Prince fit en Italie. Les Papes Clément XI & Clément XII lui ont donné des marques particulieres de leur estime, & Benoit XIV a fait de lui une mention honorable dans son Traité *De beatificatione servorum Dei.* Les hommes les plus célebres de son siecle n'échapperent même aucune occasion de relever son mérite ; tels furent, en particulier, *Lancisi*, *Verheyen*, *Heister*, *Ruysch*, *Boerhaave*, *Daniel Leclerc*, *Fantoni*, *Nigrisoli*, *Michelotti*, *Riccha*, &c. Ce fut principalement par l'Anatomie que *Morgagni* fut considéré ; il s'occupa de cette Science toute sa vie, & ne cessa de travailler jusqu'à la fin de sa carriere, qu'il termina le 5 Décembre 1771, à l'âge de 89 ans, 9 mois & 10 jours.

Ce Médecin étoit d'une constitution robuste, grand de taille, d'un aspect agréable & gai. Il avoit les yeux bleus, & comme il s'étoit fait une habitude de les baigner tous les jours à l'eau froide, il conserva la vue extrêmement bonne jusques dans la vieillesse. *Morgagni* avoit épousé *Paola Vergieri*, noble Demoiselle de Forli, qui lui donna quinze enfans, dont huit vivoient encore à sa mort.

L'Anatomie doit beaucoup de découvertes à ce Savant. Il en fit de considérables sur les muscles de l'os Hyoïde, de la Luette & du Pharynx, sur la Langue, l'Epiglotte, les Glandes Aryténoïdes, les Glandes Sebacées, la Vessie, l'Uterus, le Vagin & les Mammelles. Il porte par-tout le flambeau de la vérité ; car il est un des premiers qui aient banni de l'Anatomie ces erreurs, que de fausses lumieres avoient entretenues trop long-tems. C'est dans ses précieux Ouvrages qu'il faut chercher le résultat des recherches qui lui ont coûté un travail infini :

In Aurelium Cornelium Celsum & Quintum Serenum Sammonicum Epistolæ quatuor. Hagæ Comitis, 1704, *in*-4.

Adversaria Anatomica prima. Bononiæ, 1706, *in*-4. *Leidæ*, 1714, *in*-4. *Adversaria Anatomica II*, *III & IV. Bononiæ*, 1717, *in*-4. *Adversaria sex Anatomica. Patavii* 1719, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1723-1740, six volumes *in*-4, avec figures. Il n'est point de partie du corps humain de laquelle cet Anatomiste n'ait parlé, mais il le fait avec cet esprit de critique qui pese tout, qui réfléchit sur tout, & qui n'avance rien qu'il ne l'ait vu & bien vu.

Nova institutionum Medicarum Idea. Patavii, 1712, *in*-4. *Leidæ*, 1740, *in*-8.

Vita Gulielmini. A la tête des Ouvrages de ce Médecin, dont il a procuré l'édition. On en a une de Geneve, 1719, deux volumes *in*-4.

Epistolæ Anatomicæ duæ, novas observationes & animadversiones complectentes, quibus Anatome augetur, Anatomicorum inventorum historia evolvitur, utraque ab erroribus vindicatur. Lugduni Batavorum, 1728, *in-4. Morgagni* eut de vifs démêlés avec *Bianchi* fur la ftructure du Foie; *Lancisi*, leur ami commun, tâcha de les concilier. Mais celui-ci étant mort, *Bianchi* voulut rentrer en lice, & mit au jour fes fentimens dans une nouvelle édition de l'hiftoire du Foie. Ce fut à ce fujet que *Morgagni* cenfura fes planches dans la premiere des deux Lettres, dont on vient de donner le titre. Il y attaque fon adverfaire avec beaucoup de modeftie. *Bianchi* s'en prévalut dans fa défenfe; il s'étudie à piquer le pacifique *Morgagni*. Celui-ci fut fi fenfible à ce mauvais procédé, qu'il mena affez durement *Bianchi* dans fa feconde Lettre.

Epistolæ anatomicæ duodeviginti ad scripta pertinentes celeberrimi Ant. Mariæ Valsalvæ. Venetiis, 1740, deux volumes *in-4*, avec les Ouvrages du même *Valsalva*, dont il a donné une édition. Ces Lettres roulent fur la ftructure de l'oreille interne & externe, fur le Larynx, le Pharynx, le Colon, le Cæcum, le Cœur, les vaiffeaux veineux & artériels, les Nerfs, les Reins, la ftructure de l'œil, &c.

De sedibus & causis morborum per Anatomen indagatis Libri quinque. Venetiis, 1760, *in-folio. Patavii*, 1765, deux volumes *in-folio. Lovanii*, 1766-67, deux volumes *in-4*, en quatre Tomes. L'Auteur étoit âgé de près de quatre-vingt ans, lorfqu'il publia cet excellent Ouvrage. Son Epitre à *Jean-Fréderic Mechel* eft datée de Padoue le 31 Août 1760, & c'eft la derniere de celles qui fe trouvent à la tête de différens Livres de ce Traité. On peut dire que *Morgagni* n'a fait que des Chefs-d'œuvres. Comme il eft par-tout l'interprete de la Nature, il a tenu le premier rang parmi les Anatomiftes de fon tems: M. *Senac* l'a furnommé le grand *Morgagni*.

Ses Ouvrages en tout genre, c'eft-à-dire, ceux de Littérature, d'Hiftoire, d'Anatomie & de Médecine, ont été recueillis & publiés à Baffano, 1765, en cinq volumes. On y trouve les pieces fuivantes, outre celles dont on a déja parlé:

De Anatomicis Eustachii Tabulis Epistola.

De glandulis Epistola.

De lacrymalibus ductibus, eorumque obstructione, Epistola.

De acu intrà vesicam intrusâ, & de excrescentia membranæ adiposæ, Epistola.

De calculis felleis Epistola.

De venæ cavæ varicibus Epistola.

De vesicæ calculis à Fratre Jacobo Beaulieu Patavii exsectis, & de casu Corneliæ Baudiæ, Epistola.

Responsum Medico-Legale circa obstetricum judicium de mulieris virginitate.

Responsum Medico-Legale alterum super seminis emittendi impotentiâ.

Responsum Medico-Legale tertium, an post septem à conceptione menses infans nasci possit vitalis & perfectus.

MORIENUS, ancien Alchymifte qui étoit de Rome, fe retira à Jérufalem pour y vivre en Hermite. Il paffe pour un des meilleurs Ecrivains qui nous reftent fur la Métallurgie: les Adeptes ont toujours fait beaucoup de cas de ce

ce qu'il a laissé sur la transmutation des métaux. Suivant *Boerhaave*, ses Ouvrages ont été traduits de l'Arabe en Latin en 1182. Le Docteur *Shaw* fait mention de deux suivans :

Liber de distinctione Mercurii Aquarum. Il étoit en manuscrit dans la Bibliotheque de *Boyle*, à qui *Elie Ashmole* l'avoit donné.

Liber de compositione Alchemiæ. On trouve ce Livre dans la Bibliotheque Chymique de *Manget*, Tome I, page 509.

Manget & *Lipenius* citent un autre Ouvrage de *Morienus*, imprimé à Paris en 1559 & 1574, *in*-4, à Hanau en 1593 & 1663, *in*-8, sous ce titre :

De Re Metallica, Metallorum transmutatione, & occultâ summâque Antiquorum Medicinâ Libellus.

MORIN (Jean-Baptiste) étoit de Villefranche en Beaujolois, où il naquit le 23 Février 1583. Après avoir voyagé en Hongrie pour faire des recherches sur les métaux, il se mit sur les bancs de la Faculté de Médecine à Valence en Dauphiné, où il reçut le bonnet de Docteur. Delà il vint à Paris, & plus occupé de l'Astrologie judiciaire que de la Science de guérir, il tenta de faire fortune par toutes ces mystérieuses chimeres qu'on déduit de la position des astres. Cet Art superstitieux étoit alors à la mode ; & comme il avoit cours chez les Grands autant & plus que parmi le peuple, ce fut par lui que *Morin* se procura l'entrée chez les Cardinaux de Richelieu & Mazarin. Le premier, que la vaste étendue de son génie n'avoit pas empêché d'être crédule, ainsi que tant d'autres, le consulta en différentes occasions ; il n'entreprit même le voyage de Perpignan que sur la décision de cet oracle astrologique. Le Comte de Chavigni, Secretaire d'Etat, régloit toutes ses démarches sur les avis de *Morin*, & ce qu'il regardoit comme la chose la plus importante, il avoit recours à lui pour fixer les heures des visites qu'il rendoit au Cardinal de Richelieu.

Le Cardinal Mazarin avoit aussi beaucoup de confiance dans les prédictions de *Morin* ; & pour récompenser ses talens à cet égard, il lui fit une pension de deux mille livres, après lui avoir procuré la Chaire des Mathématiques au College Royal de Paris.

Le hazard qui justifia quelques-uns des horoscopes de ce Médecin, lui avoit procuré cette réputation qui le mit à la mode dans la Capitale. On dit qu'il ne se trompa que de peu de jours dans le pronostic de la mort de Gustave-Adolphe, qu'il rencontra, à dix heures près, le moment de celle du Cardinal de Richelieu, & qu'ayant vu la figure de Cinq-Mars, sans savoir de qui elle étoit, il répondit que cet homme auroit la tête tranchée. On ajoute qu'il se méprit de seize jours seulement à la mort du Connétable de Lesdiguieres, & de six à celle de Louis XIII. Mais on sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur pareilles prédictions ; on n'y voit que de la charlatannerie, & tout au plus l'art adroit de savoir faire ses combinaisons.

Morin attaqua le systême de *Copernic* & celui d'*Epicure* ; il eut même des démêlés très-vifs, à ce sujet, avec *Gassendi*, *Bernier* & d'autres Savans. On commença par lui faire voir qu'il se trompoit lourdement dans ses prédictions, & qu'elles ne devoient leur apparence de succès qu'au hazard & aux circons-

tances dont il étoit prévenu. On lui prouva ensuite qu'il n'avoit point trouvé le problême des longitudes, comme il s'en étoit flatté dans l'espérance d'obtenir les cent mille livres que la Hollande avoit promis, & les trois cens mille que l'Espagne s'étoit engagée de payer à celui qui feroit cette découverte. Mais la démonstration de son extravagance à cet égard alluma sa bile ; son dépit redoubla même si fort, lorsqu'il vit l'Astrologie judiciaire en butte aux traits de *Gassendi*, qu'il lui prédit, pour toute réponse, qu'il mourroit à la fin de Juillet ou au commencement d'Août 1650. *Morin* savoit que *Gassendi* étoit parti pour la Provence en très-mauvais état, qu'il avoit été condamné des Médecins, & que sa santé ne se rétablissoit point. Elle prit cependant insensiblement le dessus à la faveur de l'air natal ; & ce qui dut dérouter cet Astrologue, c'est que *Gassendi* ne se porta jamais mieux que pendant l'année 1650. Cette bévue n'est point la premiere qu'on ait reprochée aux diseurs de bonne ou de mauvaise aventure. Au reste, l'Astrologie judiciaire a été mêlée à la Médecine bien des siecles avant celui de *Morin* qui n'a fait que rajeunir de vieilles erreurs.

Ce Médecin mourut à Paris le 6 Novembre 1656, à 73 ans. Sa Vie fut imprimée dans cette ville en 1660, *in*-12. Les Ouvrages qu'il a donnés sont:

Astrologia Gallica. Astronomia à fundamentis integrè & exactè restituta.

Nova mundi sublunaris Anatomia. Parisiis, 1619, *in*-8. En François, Lyon, 1707, *in*-8.

Epistola pro restituenda Astrologiâ. Parisiis, 1628, *in*-8.

Longitudinum terrestrium & cœlestium nova & optata scientia. Ibidem, 1634, *in*-4.

Tychobraheus in Philolaum pro telluris quiete. Ibidem, 1642, *in*-8.

Alæ telluris fractæ adversùs Gassendi Librum de motu impresso à motore translato. Ibidem, 1643, *in*-4.

Refutatio Libri de præadamitis. Ibidem, 1656, *in*-12.

MORIN (Louis) naquit au Mans, le 11 Juillet 1635, dans une famille qui étoit peu favorisée des biens de la fortune, mais qui ne laissa pas de prendre beaucoup de soins de son éducation & de lui inspirer le goût pour l'étude. Il fit la route de Paris à pied en herborisant, & se mit sur les bancs de Philosophie. Son cours fini, il passa aux Ecoles de la Faculté de Médecine ; & pendant tout le tems qu'il s'appliqua à cette Science, il vécut en anachorete, ne mangeant que du pain & ne buvant que de l'eau : tout au plus se permettoit-il quelques fruits. Paris étoit pour lui une autre Thébaïde ; mais il lui fournissoit des Livres & des Savans, & cela lui suffisoit, puisqu'il parvint à s'y faire recevoir Docteur en 1667.

Cette vie si simple & si retirée n'avoit d'autre objet que de se ménager des moyens pour se pousser dans les Sciences. *Morin* y fit de grands progrès, sur-tout dans la Botanique, & ce fut par elle qu'il mérita l'estime de *Fagon*, de *Longuet* & de *Galois* qui travailloient à un Catalogue des plantes du Jardin Royal publié en 1665, sous le nom de *Valot*, premier Médecin. Pendant ce travail, *Morin* fut souvent consulté, & comme il donna de grandes preuves de son savoir, *Fagon* ne manqua dès lors aucune occasion de lui témoigner toute la considération qu'il avoit conçue pour lui. *Morin* la méritoit par plus

d'un endroit ; car il étoit encore estimable par son caractere. Quoiqu'il fût d'un tempérament délicat, il se levoit tous les jours à deux heures du matin pour vaquer à la priere, il rendoit ensuite ses visites aux pauvres malades des paroisses, dont il s'étoit chargé. L'après-midi, il travailloit à la connoissance & à la recherche des plantes. Il fut depuis Médecin de l'Hôtel-Dieu, mais la pension qu'il retiroit de cet Hôpital, y demeuroit ; il la remettoit dans le tronc, après avoir bien examiné si personne ne le voyoit.

Tant de mérite ne fut pas sans récompense. Un homme aussi studieux que *Morin*, pouvoit aspirer aux places les plus honorables. Il fut nommé Associé Botaniste de l'Académie des Sciences de Paris en 1699, & en 1707, il fut fait pensionnaire à la mort de *Dodart*. En 1701, l'Académie inséra dans ses Mémoires son *Projet d'un systême touchant les passages de la boisson & des urines ;* mais *Morin* ne brilloit pas du côté de la Physiologie. Il suppose gratuitement que la boisson tombe par les pores de l'estomac dans la cavité du bas-ventre, & qu'elle est résorbée par ceux de la vessie. On a de lui un *Mémoire sur les Eaux de Forges* qui vaut mieux, & qui fut publié avec ceux que l'Académie fit imprimer en 1708.

Pendant que *Tournefort* alla herboriser dans le Levant, par ordre de Louis XIV, *Morin* fut chargé de faire, en sa place, les démonstrations des plantes au Jardin Royal. *Tournefort* le paya de ses peines en lui rapportant de l'Orient une nouvelle plante, qu'il nomma *Morina Orientalis.* Mais comme les talens de *Morin* ne se bornoient point à la Botanique, & que sa capacité & son expérience dans la cure des maladies étoient généralement reconnues, Mademoiselle de Guise le choisit pour son Médecin. Après la mort de cette Princesse qui lui laissa 2000 livres de pension par son testament, il se retira à l'Abbaye de Saint Victor pour vaquer à la priere, à l'étude & au soulagement des pauvres qu'il traita toujours par charité. Ce fut dans ces pieux exercices qu'il mourut le premier de Mars 1715, âgé de près de 80 ans. Il laissa une Bibliotheque, de près de vingt mille écus, dans laquelle on trouva un médaillier, un Herbier, un Index alphabétique, Grec & Latin, sur les Ouvrages d'*Hippocrate*, & des observations Météorologiques recueillies depuis 40 ans. Ces deux Ouvrages sont demeurés manuscrits. Voilà à quoi se bornoit tout le bien de ce Médecin ; il n'a fait aucune autre acquisition, quoiqu'il eût toujours vécu avec beaucoup de frugalité & dans un travail perpétuel.

MORISON, (Robert) habile Médecin & célebre Botaniste, étoit d'Aberdéen en Ecosse, où il naquit, en 1620, de *Jean Morison* & d'*Anne Cray.* Après de bonnes études d'Humanités, il fit son cours de Philosophie dans l'Université de sa ville natale, & après y avoir reçu le bonnet de Docteur-ès-Arts en 1638, on lui reconnut assez de capacité pour enseigner lui-même dans les Ecoles qu'il venoit de quitter. *Morison* s'appliqua alors aux Mathématiques & dans la suite à la Théologie & à la Langue Hébraïque. C'étoit le goût de ses parens ; mais comme le sien le portoit vers la Médecine & sur-tout la Botanique, il se borna enfin à l'étude de ces Sciences, & fit de grands progrès dans la derniere, pour laquelle il avoit beaucoup de passion.

Les guerres civiles suspendirent pour un tems cette passion. Plein de zele pour les intérêts du Roi Charles I, il devint soldat & signala son courage dans le combat donné sur le pont d'Aberdéen entre les habitans de cette ville & les troupes presbytériennes. Il y fut dangereusement blessé à la tête ; mais obligé de fuir hors de sa patrie, il alla achever sa guérison en France, où il reprit son ancien goût pour la Botanique qu'il étudia sous *Robin*. Il ne négligea cependant point la Médecine ; car il fut reçu Docteur de la Faculté d'Angers en 1648. Muni de ce titre, il revint à Paris & continua de suivre *Robin*, à la recommandation duquel Gaston de France, Duc d'Orléans, lui confia la direction du Jardin Royal de Blois en 1650. *Morison* dressa une nouvelle méthode d'expliquer la Botanique qui plut au Duc ; mais ce Prince étant mort, il prit le parti de retourner, en 1660, en Angleterre avec le Roi Charles II, à qui Gaston l'avoit présenté à Blois. Charles ne fut pas plutôt arrivé à Londres, qu'il nomma *Morison* Médecin de sa personne & Professeur Royal de Botanique, avec une pension annuelle de deux cens livres sterling.

Pour faire honneur aux charges qu'il occupoit & pour montrer qu'il en étoit digne, il publia son premier Ouvrage sous ce titre :

Hortus Regius Blesensis auctus, cum notulis durationis & characterismis plantarum tàm additarum quàm non scriptarum. Item plantarum in eodem Horto Regio Blesensi contentarum, nemini hucusque scriptarum, brevis & succincta delineatio, quibus accessere observationes generaliores Rei Herbariæ studiosis valdè necessariæ. Præludiorum Botanicorum Pars prior. Accessere Hallucinationes Casparis Bauhini in Pinace, tàm in digerendis quàm denominandis plantis. Animadversiones in tres Tomos Historiæ plantarum Joannis Bauhini. Dialogus inter socium Collegii Regii Londinensis Gresham *dicti, & Botanographum Regium. Præludiorum Botanicorum Pars altera. In calce. Epistola ad Abel Brunyer & Nicolaum Marchant. Londini*, 1669, *in*-12. On avoit déja des éditions de l'*Hortus Regius Blesensis* de la façon de *Brunyer*, l'une de Paris, 1635, *in-folio*, suivant *Séguier*, l'autre de la même ville, 1655, *in-folio*, selon le Catalogue de *Falconet*, N°. 4363 ; mais comme *Morison* a considérablement augmenté cet Ouvrage, qu'il y a promis 260 plantes nouvelles, qu'il l'a même enrichi par la distribution des genres qu'il établit sur la fleur, & qu'il en déduit delà les caracteres, on n'a pas moins senti toute l'obligation que la Botanique lui devoit.

La réputation de ce Médecin s'accrut tellement après la publication de cet Ouvrage, que la Faculté d'Oxford lui offrit l'incorporation en la même année 1669, avec une Chaire dans ses Ecoles. *Morison* l'accepta du consentement du Roi. Il monta dans cette Chaire en 1670, il la remplit honorablement, & il forma de savans disciples dans la Science des plantes qui étoit l'objet de ses leçons. Une aventure malheureuse enleva ce Botaniste à la République des Lettres. Le timon d'un chariot lui heurta violemment la poitrine ; il mourut le lendemain du coup qu'il avoit reçu, à Londres, le 10 Novembre 1683, à l'âge de 63 ans. Voici la notice des autres Ouvrages que nous avons de lui :

Plantarum umbelliferarum distributio nova per tabulas cognationis & affinitatis ex libro naturæ observata & detecta. Oxonii, 1672, *in-folio*. C'est sur les semences qu'il établit les genres de ces plantes.

Plantarum Historiæ universalis Oxoniensis pars secunda, seu, herbarum distributio nova per tabulas cognationis & affinitatis. Oxonii, 1680, *in-folio.* Le titre annonce assez que cet Ouvrage est la seconde partie du précédent. La troisieme a paru après la mort de l'Auteur, par les soins de *Jacques Bobert*, Directeur du Jardin d'Oxford. L'édition est de cette ville, 1699, *in-folio.* Les trois parties ont été publiées ensemble, Oxford, 1715, deux volumes *in-folio*, avec beaucoup de figures. *Séguier* cite encore un Traité à l'Article de *Morison* :

Almagestum Botanicum, sive, Phytographiæ Plucknetianæ Onomasticon methodô synthetica digestum. Oxonii, 1696, *in-folio.*

La nouvelle méthode que ce Botaniste donne dans son Histoire des plantes, est estimée des connoisseurs. Ils regretent que l'Auteur ne l'ait pas complettée, en traitant des arbres & des plantes ligneuses ; mais apparemment qu'il a jugé que cette partie étoit peu nécessaire, ou peut être que la regardant moins difficile dans le nouvel arrangement qu'il se proposoit d'y établir, il l'a renvoyée à un autre tems, dont sa mort inopinée ne lui a pas permis de jouir. La méthode de *Morison* consiste à établir les genres des plantes sur les parties de la Fructification, c'est-à-dire, les fleurs, les semences & les fruits. On ne sauroit assez louer le dessein de cet Auteur ; on lui reproche cependant de s'être trop loué lui-même. Bien loin de se contenter de la gloire que ne pouvoit manquer de lui procurer le plus beau projet qu'on ait jamais fait en Botanique, il osa comparer ses découvertes à celles de *Christophe Colomb* ; & sans parler de *Gesner*, de *Césalpin* & de *Colomna*, il assure en plusieurs endroits de ses Ouvrages qu'il n'a rien appris que de la nature même. On l'auroit peut-être cru sur sa parole, s'il n'avoit point transcrit des pages entieres de ces deux derniers Auteurs ; ce qui fait voir que leurs Traités lui étoient assez familiers.

MORONUS, (Matthias) Médecin du XVII siecle, exerça sa profession à Cassal, & parvint ensuite à l'emploi de Proto-Médecin de tout le Duché de Montferrat. Il fut honoré du titre de Médecin de Louis XIII, Roi de France ; apparemment qu'il l'obtint au tems de la conquête du Montferrat par le Comte d'Harcourt en 1640. *Moronus* mourut en 1650, âgé de 53 ans, & laissa un Ouvrage intitulé :

Directorium Medico-Practicum, sive, Indices duo præternaturalium affectuum, cùm distinctorum, tùm implicatorum, de quibus peculiares extant gravissimorum Virorum Consultationes, Epistolæ, Quæstiones, Responsiones, Observationes, Historiæ, &c. Lugduni, 1647, 1650, *in-8. Francofurti*, 1663, *in-4*, par les soins & avec les additions de *Sébastien Scheffer.*

MORTON, (Richard) de la Province de Suffolck en Angleterre, fut reçu Bachelier ès Arts à Oxford, & devint ensuite Chapelain de la famille de Foley dans la Province de Worcester. Mais comme il étoit non-conformiste, il dut abandonner cette place ; & dès lors il s'appliqua à l'étude de la Médecine, dont il prit le bonnet de Docteur, en 1670, pendant le séjour qu'il fit à Oxford avec le Prince d'Orange, qu'il accompagna en qualité de Médecin attaché à sa personne. Après sa réception au Doctorat, il se fit aggréger au College

Royal de Londres & ne tarda pas à être fort ſuivi dans la pratique. Il s'acquit ſur-tout beaucoup de célébrité par le traitement de la phthiſie, dont il rapporte lui-même les ſuccès dans celui de ſes Ouvrages qui s'étend ſur cette maladie. Il en a écrit quelques autres qu'il publia peu d'années avant ſa mort arrivée dans la Province de Surrey le 30 Août 1698. Voici les titres ſous leſquels les Ouvrages de ce Médecin ont paru:

Phthiſiologia, ſive, Exercitationes de Phthiſi. Londini, 1689, *in*-8. En Anglois, Londres, 1694, *in*-8. Il entre dans un grand détail ſur cette maladie & ſes différentes eſpeces.

Exercitationes de morbis univerſalibus acutis. Londini, 1692, *in*-8.

De Febribus inflammatoriis. Ibidem, 1694, *in*-8. *Bremæ*, 1693, *in*-8. C'eſt avec raiſon qu'on reproche à cet Auteur ſon attachement au régime chaud dans la cure des maladies aiguës. L'abus dans lequel il tomba à cet égard, & ſur-tout dans la petite vérole, doit avoir eu des ſuites aſſez frappantes pour lui ouvrir les yeux; mais la lumiere de l'expérience ne fait ſur eux qu'une impreſſion bien foible, quand ils ſont éblouis par le faux brillant d'un ſyſtême.

Opera omnia. Amſtelodami, 1696, deux volumes *in*-8. *Genevæ*, 1696, *in*-4, avec les Ouvrages de *Liſter* & de quelques autres. *Lugduni Batavorum*, 1697, *in*-4. *Genevæ*, 1727, *in*-4. *Venetiis*, 1733, *in*-4. *Lugduni*, 1737, *in*-4.

MOSCHION, diſciple d'*Aſclépiade* le Bythinien, au commencement du quarantieme ſiecle du monde, fut appellé le *Correcteur*, parce qu'il corrigea quelques-unes des opinions de ſon Maître. *Galien* parle de ce *Moſchion*, & il en fait d'ailleurs citer un autre par *Soranus* qui lui attribue des Livres ſur l'ornement & l'embelliſſement du corps. *Pline* en cite un troiſieme qui eſt Auteur d'un Ouvrage touchant les Raiforts, & *Plutarque* en nomme un quatrieme qui étoit ſon contemporain & ſon ami, qui vivoit par conſéquent au commencement du ſecond ſiecle de ſalut.

On trouve dans le *Lindenius renovatus* & dans preſque tous les Bibliographes un Ouvrage ſous le nom d'un *Moſchion*, Médecin de la Secte Méthodique, dont il eſt aſſez difficile de fixer l'âge, mais qu'on ne croit pas pouvoir placer plus haut que le huitieme ſiecle. *Haller* croit que ce Livre fut compoſé en Latin & traduit enſuite en Grec; c'eſt au moins le ſentiment de *Gaſpar Wolff* qui en a donné une édition, & qui parle d'une Julie Agrippine à qui *Moſchion* avoit envoyé une recette pour avoir des garçons; mais on ne ſait quelle eſt cette femme. Voici le titre de ce Livre:

De mulicbribus affectibus Liber unus. Baſileæ, 1538, *in*-8, Grec & Latin parmi les *Gynæciorum Libri* mis au jour par *Spachius. Baſileæ*, 1566, *in*-4, *cum Conradi Geſneri Scholiis & emendationibus*, en Grec, par les ſoins de *Gaſpar Wolff. Argentinæ*, 1597, *in-folio*. L'Auteur y parle des ſecours qu'on peut donner aux femmes dans les accouchemens; il paroît même qu'il a exercé cet Art, ſans y ſavoir grand'choſe. En effet, il avoit beaucoup de lenteur dans les cas qui exigent de l'accélération; car dans celui où l'enfant ſe préſente mal, il ſe borne à graiſſer les parties de la mere avec des onguens, pour s'attacher enſuite à ramener cet enfant par la tête. Hardi juſqu'à la témérité dans le cas de la chûte de matrice, il ne balance point

d'extirper ce viscere, dès que le contact de l'air & l'état d'étranglement où il se trouve, le menace de gangrene. En général, il savoit peu de chose de la bonne Chirurgie, mais il étoit un assez passable Anatomiste pour son tems.

MOTH (Paul) étoit de Flensbourg dans le Duché de Sleswick. Il fut reçu Docteur en Médecine à Bâle en 1637, & retourna ensuite dans sa ville natale, où il exerça sa profession jusqu'en 1640 qu'il passa à Lubeck. Il n'y fit pas un long séjour; car la Noblesse de Fionie lui offrit la place de Médecin de cette Isle, dont il remplit les devoirs en se fixant à Odensée, où il demeura jusqu'en 1651. Ce fut en cette année que Fréderic III le nomma son premier Médecin. *Moth* ne tarda pas à se rendre à Copenhague pour prendre possession de sa nouvelle charge, qu'il exerça pendant toute la vie de Fréderic, c'est-à-dire, jusqu'au 9 Février 1670, qui est le jour de la mort de ce Prince. Il lui survécut bien peu, puisqu'il mourut lui-même dans cette Capitale le 6 Mai suivant.

Ce Médecin eut quelques disputes Anatomiques avec *Simon Paulli;* mais elles ne paroissent point avoir donné lieu à aucun écrit polémique, car les Bibliographes se bornent à donner les titres des Ouvrages suivans:

De Pleuritide legitimâ Disputatio. Basileæ, 1637. C'est la These Inaugurale de *Moth.*

Casus Chirurgicus perforati Thoracis. Hafniæ, 1656, 1658, 1661, *in*-4.

Matthias Moth, son fils, étudia la Médecine & la Chirurgie dans plusieurs Universités étrangeres, où il fit de grands progrès; il ne paroît cependant pas qu'il ait fait dans la suite beaucoup d'usage des connoissances qu'il avoit acquises dans l'Art de guérir. Il trouva mieux son compte à se jetter dans les affaires politiques & civiles, dont on lui confia le département peu de tems après son retour dans sa patrie. C'est dans ces sortes d'emplois qu'il passa le reste de sa vie; mais il est bien apparent qu'il les dut plutôt à la passion que le Roi Christian V avoit conçue pour sa sœur, qu'à la supériorité de ses talens.

MOTTE. (DE LA) Voyez LAMOTTE.

MOUAFFEKEDDIN AHMED BEN CASSEM AL-KHEZERGI mourut l'an 668 de l'Hégire, de salut 1269. Il est Auteur d'un Livre intitulé: *O'ioun al-halabat fi thabacat alattheba*, qui est en trois volumes, & qui traite des Médecins anciens & modernes. Cet Ouvrage contient cinq parties. La premiere s'étend sur l'origine de la Médecine; la seconde sur les Médecins qui ont fait des Traités particuliers touchant cet Art; la troisieme sur les Médecins Grecs qui ont vécu avant *Galien;* la quatrieme sur ceux qui ont vécu depuis *Galien*; la cinquieme sur les Médecins qui ont fleuri depuis le Musulmanisme.

MOUFETT, (Thomas) Médecin du XVI siecle, étoit de Londres. Il fit de longs voyages en différens pays de l'Europe, & ce fut dans l'entretems de ses courses qu'il étudia la Médecine, dont il prit le bonnet de Docteur dans une Université étrangere. A son retour à Londres, il se montra avantageusement du côté de la Chymie, & comme il ne se fit pas moins de réputation dans le

traitement des maladies, le College des Médecins de cette ville se tint honoré de l'avoir mis au nombre de ses Membres. Il mourut vers la fin du XVI siecle & fut enterré à Wilton. Heureusement qu'il avoit achevé le Théatre des insectes commencé par *Edouard Wotton*, *Conrad Gesner* & *Thomas Pennius*; cet Ouvrage ne parut cependant qu'en 1634, sous ce titre:

Insectorum, seu, minimorum animalium Theatrum iconibus supra quingentis illustratum. Londini, in-folio. Les figures sont assez bonnes & doivent faire estimer ce Traité, quoique l'Auteur n'ait pas toujours été en garde contre les erreurs populaires. C'est dommage qu'il ait adopté certaines histoires fabuleuses qui déparent son Ouvrage; mais tel qu'il est, on n'a pas manqué de l'accueillir, parce qu'avant celui de *Swammerdam*, on n'avoit rien de mieux sur cette matiere. *Moufett* a encore écrit:

De jure & præstantiâ chymicorum medicamentorum Dialogus apologeticus. Accesserunt Epistolæ quædam Medicinales ad Medicos aliquot conscriptæ. Francofurti, 1584, *in*-8. Dans le premier volume du Théatre Chymique imprimé à Strasbourg en 1613 & en 1659, *in*-8.

Nosomantica Hippocratica, seu, Hippocratis prognostica cuncta. Francofurti, 1588, *in*-8.

Healths'improvement or rules concerning the nature method and manner of preparing al sorts of food. 1655. C'est un Traité sur la nature & la préparation des alimens, qui a reparu en 1746, *in*-8, avec les augmentations de *Bennet.*

MOULINS, (Claude DE) de Narbonne, prit, suivant toutes les apparences, le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Montpellier. Il parvint à la charge de premier Médecin de Louis XI; c'est de lui que Philippe de Comines entend de parler sous le nom de *Maître Claude.* Il étoit auprès de ce Roi en 1480, lors de l'accident que le Prince eut aux Forges près de Chinon; *Angelo Catto* Napolitain, Médecin & Aumônier de Louis XI, fameux Astrologue & depuis Archevêque de Vienne, *Adam Fumée*, Médecin & Maître des Requêtes, furent de toutes les consultations. C'est à leurs soins que le Roi dut sa convalescence, qui cependant ne fut pas parfaite, puisqu'il ne fit que languir jusqu'en 1483, qui est l'année de sa mort.

Philippe de Comines, qui a fait le détail de la derniere maladie & de la mort de Louis XI, n'y parle pas de *De Moulins*: apparemment que ce Médecin étoit mort ou qu'il avoit été obligé de céder sa place à l'avare *Jacques Coctier* qui avoit su gagner toute la confiance du Roi, malgré toutes les duretés qu'il lui disoit en face. *Coctier* connoissoit le foible de Louis, & il s'en prévalut pour conserver son emploi; il ne s'agissoit que de le menacer de l'abandonner à sa mauvaise constitution, pour le faire trembler.

Le Catalogue de *Falconet* cite un Ouvrage de *Jean des Moulins*, Médecin de Lyon; c'est la Traduction Françoise de l'Histoire générale des plantes de *Jacques Dalechamps*, qui parut à Lyon en 1615 & en 1653, deux volumes *in-fol.* Comme différentes occupations avoient empêché *Dalechamps* de mettre la derniere main à son Histoire, *Jean des Moulins* y fit des augmentations qui la rendirent plus complette.

MOUSIN, (Jean) ſavant Médecin, étoit de Nancy, où il naquit le 19 de Janvier 1573. Il étudia les Belles-Lettres & la Philoſophie dans l'Univerſité de Cologne, & ſe rendit delà à Paris, où il s'appliqua à la Médecine & prit les premiers degrés dans cette Science. Comme il étoit perſuadé que rien ne contribue davantage à éclairer un Médecin que les voyages, il viſita les plus célebres Univerſités de France, d'Eſpagne, d'Italie & d'Allemagne, afin de profiter des lumieres des meilleurs Maîtres & de comparer leurs méthodes les unes avec les autres. Mais il ne s'arrêta nulle part plus long-tems qu'à Padoue, où il prit le bonnet de Docteur, & recueillit la plus grande partie de ces rares connoiſſances qu'il vint répandre dans ſa patrie. Ses Confreres lui rendirent juſtice; ils ne tarderent pas à lui donner des preuves de l'eſtime qu'ils faiſoient de ſa ſcience, & charmés de vivre avec un homme qui les prévenoit par la bonté de ſon cœur & la douceur de ſon caractere, ils s'empreſſerent encore à lui accorder leur amitié. Le Duc Charles III, que le deſir de récompenſer le mérite animoit à le chercher par-tout où il étoit, s'empreſſa lui-même à connoître celui de *Mouſin*; il le nomma ſon Médecin ordinaire. Le Duc Henri lui continua les avantages qu'il tenoit de ſon prédéceſſeur; il y ajouta même l'ennobliſſement par Lettres datées du 8 Novembre 1608. L'étude étoit la paſſion dominante de *Mouſin*; plus libre que jamais au ſervice d'un Souverain qui aimoit les Sciences, il s'y livra tout entier. Les Mathématiques, qu'*Hippocrate* fait entrer dans le plan des études d'un Médecin, devinrent ſon occupation favorite. Il revenoit cependant journellement à ſa profeſſion; & comme il ſentit l'extrême importance d'approfondir la doctrine des Médecins Grecs, ce travail l'engagea à des recherches particulieres ſur les meilleurs Auteurs de l'Antiquité. Pendant qu'il ſe livroit à de profondes méditations ſur ces objets importans, il ne négligea jamais de voir des malades, il ne les vit même que pour vérifier les obſervations des Anciens par une expérience réfléchie; & quoiqu'il ne fît rien pour accumuler le nombre des perſonnes qui avoient recours à lui, il devint bientôt un des Praticiens les plus ſuivis de ſon pays.

Sa maniere de vivre ne correſpondoit point aux richeſſes qu'il tenoit de la fortune. Simple dans ſa conduite, il regardoit le faſte & l'ambition comme des vices honteux à un véritable homme de Lettres, dont la ſeule gloire ſolide ne doit conſiſter que dans l'acquiſition de la ſcience & l'emploi de ſes talens à l'avantage du public. Cette maxime l'avoit rendu l'ennemi juré de toute charlatannerie. Oppoſé, autant qu'on peut l'être, à ces vendeurs d'Orviétan, de Mithridate & de cent autres drogues, il fit la guerre aux inſectes rampans ſur la ſurface de la terre ſous le nom odieux de charlatans, & parvint enfin à purger la Lorraine de ces fripons célebres, qui avec de beaux mots & de mauvais remedes, empoiſonnent le public crédule, avec la permiſſion des Magiſtrats plus crédules encore que le peuple. Non moins déclaré contre les Docteurs à bonnes fortunes, qui, ſe perſuadant que les grands airs ſuppléent au mérite, ſubſtituent les bons mots à la ſcience, la fatuité aux connoiſſances utiles, les baſſeſſes à la gravité de leur état, le mépris de leurs confreres à la probité, *Mouſin* écrivit contre eux, & il les auroit ſans doute corrigés, ſi l'ignorance & la vanité étoient ſuſceptibles de correction. Les Médecins de cette trempe changent rarement de conduite. Un Auteur moderne en a donné la raiſon : les malades, dit-il, aiment les valets & tous ceux dont ils

croient pouvoir disposer à leur gré ; ceux qui les flattent & les amusent. Ainsi parle M. *Bordeu* dans la Préface de ses Recherches sur les maladies chroniques.

La franchise de *Mousin* ne put manquer de lui susciter des ennemis ; il avoit d'ailleurs trop de talens pour n'en avoir pas. Ils lui firent mille tracasseries & lui causerent des désagrémens si souvent répétés, que cet homme qui sut écrire contre les sots, n'eut pas assez de Philosophie pour les mépriser. Touché de leurs injures, il abandonna la société. Il fit bâtir une maison assez considérable, qui jouit d'une vue charmante sur une petite montagne située au couchant de Nancy & qui n'en est éloignée que d'une demi-lieue : elle se nomme communément *Bethlemont* ou *Batlemont*, mais son nom véritable est *Buttenemont*. Ce fut-là que *Mousin* passa des jours heureux dans l'étude de la Nature, sans se refuser aux malades qui vinrent souvent l'y consulter. Il vécut plus de trente ans dans cette agréable retraite, où il mourut en 1645. On ne connoît que deux Ouvrages de sa façon qui aient été imprimés :

Discours de l'ivresse & Ivrognerie, auquel les causes, nature & effets de l'ivresse sont amplement déduits avec la guérison & préservation d'icelle, ensemble la maniere de carousser & les combats bacchiques des anciens Ivrognes. Toul, 1612, *in*-12. Le même en Latin par le Médecin *Cachet*, sous le titre de *Pandora Bacchica furens medicis armis oppugnata. Tulli*, 1614, *in*-12.

Hortus Jatro-Physicus in quo immensam exoticorum florum sylvam cuivis decerpere licet. Nanceii, 1632, *in*-8.

MULHAUSER (Melchior) naquit en Alsace. Il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Ingolstadt, & vint ensuite enseigner cette Science à Fribourg, où il épousa la fille de *Joachim Schiller*, célebre Médecin de cette ville. *Mülhauser* vivoit encore en 1580 à la Cour de l'Archevêque de Saltzbourg, dont il étoit Médecin. On fit grand cas de lui dans tous les endroits où il demeura ; car il brilla non seulement dans l'exercice de sa profession mais il se distingua encore par ses connoissances dans les Mathématiques, la Langue Grecque & les Belles-Lettres.

MULIERS, (Nicolas) de Bruges, où il vint au monde le 25 Décembre 1564, reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde le 24 Mars 1589. Comme son dessein étoit de se fixer dans les Etats de la République que les Hollandois travailloient à établir sur les débris de la puissance Espagnole, il chercha de l'emploi, & parvint à être successivement Médecin des villes de Harlingen & de Lewarde dans la Frise. En 1614, on le nomma aux Chaires des Mathématiques & de Médecine dans l'Université de Groningue, dont il fut depuis Bibliothécaire & deux fois Recteur. Tout occupé que *Muliers* parût de sa profession, il ne laissa pas de se mêler des affaires du commerce ; car il fut reçu dans le College de la Compagnie des Indes en 1621. Il mourut le 5 de Septembre 1630, & laissa plusieurs Ouvrages sur l'Astronomie.

Paul Freher fait mention de ce Médecin dans son Théatre des Hommes savans ; *George Matthias* en parle aussi dans son *Conspectus Historiæ Medicorum Chronologicus* ;

& l'un & l'autre lui joignent *Pierre Muliers*, son fils, qui naquit à Harlingen le 11 de Mars 1599. Ce fut principalement à Groningue, à Leyde & à Montpellier qu'il s'appliqua à l'étude des Mathématiques & de la Médecine, mais ce fut à Valence en Dauphiné qu'il demanda les honneurs du Doctorat en cette derniere Science, & qu'il les obtint le 10 Juin 1624. Delà il vint exercer à Amsterdam, où il occupa la place de Médecin ordinaire du Prince d'Orange jusqu'en 1629, qu'il alla enseigner la Physique & la Botanique à Groningue. On met sa mort au 14 Février 1647.

MULLER (Philippe) vint au monde, le 11 Février 1585, à Hertzberg dans l'Electorat de Saxe. Il prit ses grades en Médecine à Leipsic, & quoiqu'il en fût demeuré à la Licence, on le nomma à la Chaire des Mathématiques, ensuite à celle de Botanique, & à différens autres emplois, dont il s'acquitta avec honneur dans l'Université de cette ville, où il mourut le 26 Mars 1659.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Philippe Muller*, aussi Professeur à Leipsic. Celui-ci, qui étoit de Fribourg, a écrit un Traité intitulé :

Miracula Chymica & Mysteria Medica, Libris quinque enucleata. Lipsiæ, & Regiomonti, 1614, *in*-12. *Wittebergæ*, 1623, *in*-12, & 1656, *in*-8. *Parisiis*, 1644, *in*-12. *Rothomagi*, 1651, *in*-12. *Amstelodami*, 1656, 1659, 1668, *in*-12. *Genevæ*, 1660, *in*-8. Cet Auteur, vrai Adepte & d'ailleurs homme à secrets, ne s'occupa que de la Pierre Philosophale & de la recherche de nouveaux remedes Chymiques. Il s'est cependant écarté de cette route si battue alors en Allemagne, pour écrire une Lettre *De usu musculorum*, qui a paru avec les Observations de *Grégoire Horstius* imprimées à Ulm, 1628, *in*-4.

Il y a eu beaucoup d'autres Médecins du nom de *Muller*; mais je me bornerai à parler des principaux.

Jacques Muller naquit en 1594 à Torgau en Misnie. Il fit de bonnes études en différens genres; mais comme il s'étoit principalement appliqué aux Mathématiques & à la Médecine, il prit l'an 1618 le bonnet de Docteur en cette derniere Science à Giessen, & la même année, il fut choisi pour enseigner la premiere dans les Ecoles de cette ville. L'Université de Marpurg l'attira dans les siennes, en 1625, pour y remplir la charge de Professeur des Mathématiques, dont il s'acquittoit à Giessen avec tant de célébrité. *Muller* se rendit à son invitation. En 1637, le Prince Jean, Landgrave de Hesse, le nomma Médecin de sa personne, ainsi que de l'Armée qu'il commandoit; mais il ne jouit pas longtems de cet emploi, car il mourut en Misnie le 10 Avril de cette année. On a de lui : *De coalitu partium genitalium. De natura motûs animalis & voluntarii*: Ouvrages imprimés à Ulm en 1628, *in*-4, avec les observations de *Grégoire Horstius*.

Théophile Muller, Docteur en Médecine, étoit de Dresde. Il exerça à Hambourg vers 1680, & publia dans cette ville un Traité sous ce titre :

Commentationum biga, quarum prima de oleis, variisque ea extrahendi modis; secunda de quibusdam Alchymiæ ortum & progressum breviter illustrantibus agit. Hamburgi, 1688, *in*-12.

Jean Muller, Docteur de la Faculté de Médecine en l'Université de Padoue,

étoit natif de Hambourg. Il fut d'abord Médecin de la Cour de Saxe-Eisenach; mais il retourna, en 1689, dans sa patrie, pour y enseigner la Poésie & la Physique. Il y mourut au mois de Janvier 1725.

Godefroid-Policarpe Muller, Médecin de Leipsic, a donné un Ouvrage intitulé:
Meditationes in œconomiam generationis animalium. Lipsiæ, 1715, *in*-4.

Jean-Matthias Muller, Médecin de Francfort, étoit de l'Académie des Curieux de la Nature, à qui il a communiqué plusieurs observations. Il en a fait imprimer une à ses dépens, sous le titre de

Casus Medico-Chirurgicus de effractura cranii & subsecutis gravissimis symptomatibus ex voto curatis. Halæ, 1712, *in*-8. *Noribergæ*, 1714, *in*-8. Il s'agit d'un coup de pied de cheval à la tête, avec fracture de l'os frontal, de la partie supérieure du nez & de l'os ethmoïde.

Godefroid-Guillaume Muller a écrit une Dissertation *De situ uteri obliquô in gravidis & ex eo sequente partu difficili. Argentinæ*, 1731, *in*-4. Cette piece traite d'une matiere sur laquelle il est important de combiner ce que *Deventer* & *Levret* en ont dit.

MUNDANELLA, (Louis) Médecin natif de Bresse, fut en grande réputation en Italie vers l'an 1540. Il se distingua à Padoue tant par l'emploi de Directeur du Jardin des plantes, que par les lumieres qu'il porta dans la Botanique; mais rien ne lui fit plus d'honneur que d'avoir senti, un des premiers, la préférence qu'on devoit donner aux Ouvrages des Médecins Grecs sur ceux des Arabes. Il employa tout ce qu'il avoit d'éloquence à persuader ses contemporains de cette vérité. Egalement attaché à l'étude du Cabinet & à la pratique, il recueillit d'importantes observations, dont il appuya les maximes répandues dans les Traités qu'il donna au public:

Epistolæ Medicinales variarum quæstionum & locorum Galeni difficiliorum expositionem continentes. Annotationes in Antonii Musæ Brassavolæ simplicium medicamentorum examen. Basileæ, 1538, *in*-8, 1543, 1556, *in*-4. *Tiguri*, 1540, *in*-8. *Venetiis*, 1545. *Lugduni*, 1557, *in-folio*.

Dialogi Medicinales decem. Tiguri, 1551, *in*-4.

Theatrum Galeni, hoc est, universæ Medicinæ à Galeno diffusæ, sparsimque traditæ Promptuarium. Basileæ, 1551, 1568, *in-folio. Coloniæ*, 1587, *in-folio*.

Epistola ad Josephum Valdanium, quâ tractatur Quæstio, utrùm in lienis affectibus secanda sit vena quæ ad annularem digitum sinistræ manûs. Patavii, 1567, *in*-8.

MUNDINUS, Médecin du XIV siecle, étoit de Milan, selon *Douglas* & *Freind*. Il tenta de perfectionner l'Anatomie, mais il y mit plus de zele que de succès, quoiqu'il se fût appliqué à la dissection. Grand admirateur des Ouvrages Anatomiques de *Galien* & d'*Avicenne*, il ne leur est pas tellement attaché, qu'il ne les contredise quelquefois. Plus méthodique qu'eux, il décrit les parties du corps humain de façon, qu'il en désigne le lieu, les situations particulieres, le nombre, l'apparence, la substance, la qualité, les dimensions, les tégumens, les tuniques, les ligamens, les usages, les maladies qui leur sont propres, les actions qu'elles operent & les accidens auxquels elles sont sujettes. Il traite des

viſceres fort au long, mais il paſſe légerement ſur les nerfs & les vaiſſeaux ſanguins. Il ne décrit même les muſcles qu'aſſez imparfaitement. Tel eſt le plan de l'Ouvrage que *Mundinus* écrivit en 1315. On y trouve quelques nouvelles obſervations & des découvertes qui lui appartiennent ſur la matrice, mais tout cela eſt rendu d'une maniere groſſiere. Les deſcriptions manquent d'exactitude, & le ſtyle ſe ſent de la rudeſſe du ſiecle de l'Auteur; tellement que ce Traité d'Anatomie n'a aujourd'hui d'autre mérite que celui qu'il tient de ſon ancienneté. On doit cependant avouer que ce fut lui qui reſſuſcita, pour ainſi dire, l'étude de l'Anatomie; on le reſpecta même ſi généralement en Italie juſqu'au rétabliſſement des Lettres, que les ſtatuts de l'Univerſité de Padoue défendoient de ſe ſervir d'autre Traité, ſur la ſtructure du corps humain, pour les Leçons des Ecoles de Médecine. Tel que fût cet Ouvrage, le grand nombre d'éditions qu'on en a faites dans les XV & XVI ſiecles, prouve aſſez combien on l'eſtimoit. Voici le titre ſous lequel il a paru:

Anatome omnium humani corporis interiorum membrorum. Papiæ, 1478, *in-folio*, 1512, *in-4*, 1550, *in-8*, avec les Commentaires de *Matthieu Curtius. Bononiæ*, 1482, *in-folio*, 1520, *in-4*, avec le Commentaire de *Carpi. Patavii*, 1484, *in-4*, par *Jérôme de Mafeis. Venetiis*, 1507, *in-folio*, par *André Marſianus. Ibidem*, 1513, *in-folio*, par *Jean de Ketam*, & 1638, *in-12*, avec des notes. *Argentinæ*, 1509, 1513, *in-4. Lugduni*, 1528, *in-8. Lipſiæ*, 1505, *in-4*, avec les corrections de *Martin Polich. Marpurgi*, 1541, *in-4*, par *Dryander.*

Mundinus mourut à Bologne le 30 Août 1318, & fut enterré dans l'Egliſe de Saint Vital.

MUNIER, (Jean-Alcide) que *Portal* titre de Philoſophe, de Médecin de Lorraine, & de Citoyen de Genes, vécut vers le milieu du XVI ſiecle. On a de lui un Ouvrage ſur les vaiſſeaux lactés & lymphatiques, qui ne doit être qu'une compilation, puiſque l'Auteur avoue qu'il n'a rien vu de ces vaiſſeaux, faute de diſſecteur qui pût lui en faire la démonſtration. Cet Ouvrage eſt intitulé:

De venis tàm lacteis quàm lymphaticis noviſſimè repertis Sylloge Anatomica. Genuæ, 1648, 1654, *in-8.*

MUNNICKS, (Jean) fils d'un Apothicaire, naquit à Utrecht le 16 Octobre 1652. Il étudia la Médecine dans ſa patrie & il y fit tant de progrès, qu'on lui accorda les honneurs du Doctorat le 29 Octobre 1677. Le 11 Décembre de l'année ſuivante, il fut nommé Lecteur d'Anatomie; mais le 9 Février 1680, il monta à la Chaire d'Anatomie, de Médecine & de Botanique, & quoique ce fût ſous la condition de ne jouir d'aucun honoraire pendant deux ans, il en remplit les devoirs avec autant d'aſſiduité que d'honneur. Ce Médecin mourut le 10 Juin 1711, & laiſſa pluſieurs enfans de *Marie de Graaf*, ſa ſeconde femme, qu'il avoit épouſée en 1685. Il s'étoit marié en premieres noces, l'an 1681, avec *Hélene Meulemans.* Voici la notice des Ouvrages de *Jean Munnicks.*

Diſſertatio de urinis earumdemque inſpectione. Trajecti ad Rhenum, 1674, *in-12*, 1683, *in-8.* Si l'on en croit *Gaſpar Burmann*, dans ſon *Trajectum eruditum*, notre Médecin a tiré la matiere de cette Diſſertation d'un Livre écrit en François,

que peut-être il n'a fait que traduire ; c'est au moins ce qu'on lui reproche dans un Libelle intitulé : *Uromanticus castratus.*

Oratio de præstantia Rei Herbariæ. Ultrajecti, 1678, *in*-4. Il prononça ce Discours lorsqu'il prit possession de la Chaire extraordinaire de Médecine.

Oratio Inauguralis de utilitate Anatomiæ & fine. Ibidem, 1680, *in*-4. C'est par ce Discours qu'il ouvrit ses premieres Leçons d'Anatomie, le 20 Novembre 1677.

Chirurgia ad praxim hodiernam adornata. Ibidem, 1689, *in*-4. *Francofurti*, 1691, *in*-8. *Genevæ*, 1715, *in*-4, sous le nom d'Amsterdam. *Corneille Havardt* a mis cette Chirurgie en Hollandois, Utrecht, 1693, *in*-4 ; elle a depuis paru en Allemand, Francfort, 1700, *in*-8. C'est un Recueil tiré des Ecrits de différens Auteurs, mais dans lequel on trouve bien peu de choses qu'on puisse attribuer à l'Editeur.

Oratio de discorde hominum concordiâ. Ultrajecti, 1693, *in*-4. Il la prononça en sortant de son second Rectorat, en 1694.

De Re Anatomicâ Liber. Ibidem, 1697, *in*-4. En Hollandois, Amsterdam, 1740. L'Ouvrage est court, mais bien écrit. Il est proprement un Extrait de tout ce qu'on avoit publié de mieux en Anatomie avant que cet Auteur mît son Livre au jour ; on y trouve cependant plusieurs Observations qui lui appartiennent.

Oratio de morte. Ultrajecti, 1710, *in*-4. Ce Discours fut prononcé lorsqu'il se dépouilla de la dignité de Recteur pour la troisieme & derniere fois.

Mannicks a travaillé à la quatrieme & à la cinquieme partie de l'*Hortus Malabricus*, qui ont paru en 1683 & en 1685, *in-folio*.

MUNSTER (Jean) vint au monde, en 1571, à Heilbron dans le Duché de Wirtemberg. Il étudia à Tubingue, à Lintz, & passa ensuite en Italie, dont il visita les plus célebres Universités. A son retour, il se rendit à Bâle, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine le 16 Février 1599. Les progrès qu'il avoit faits, lui mériterent bientôt la confiance des malades. Il se livra à la pratique, & parvint à une telle réputation, tant à Heilbron qu'à Wimpffen dans la Suabe, qu'on l'appella en 1606 à Giessen dans la haute Hesse, pour y remplir une Chaire de Médecine. Son début lui fit honneur, mais il n'eut pas le tems de faire voir entierement de quoi il étoit capable ; car il mourut le 25 Septembre de la même année, âgé seulement de 35 ans. On a cependant quelques Ouvrages de sa façon :

Discussio eorum quæ ab Abrahamo Schopffio in generalis suæ omnium præsidiorum Medicorum universalium & topicorum disquisitionis Libri III, Sectione IV, tùm de aliis quibusdam ad purgandi negotium spectantibus Theorematis, tùm verò maximè de purgatione principiò morborum instituendâ, contra magnum illud magni Hippocratis I Aphor. 22 *oraculum scripta sunt. Francofurti*, 1603, *in*-8.

Disputationum de Pœdo-Phlebotomia Libri V, quibus saluberrimum Galeni decretum, de non mittendo pueris infra decimum quartum annum sanguine, defenditur, pro Alexandro Massaria adversùs Horatium Augenium. Tubingæ, 1604, *in*-4. *Francofurti* 1617, *in*-4. L'un & l'autre de ces Ecrits font preuve de l'attachement de *Munster* aux sentimens des Anciens, mais en même tems de la mauvaise application qu'il faisoit de leurs maximes dans les cas que présente journellement la pratique.

MUNTING, (Henri) Docteur de la Faculté de Groningue, sa patrie, naquit vers le commencement du XVII siecle. Il voyagea pendant huit ans qu'il employa à parcourir l'Angleterre, la France, l'Italie, & l'Allemagne; mais comme son génie le portoit spécialement à l'étude de la Botanique, il ne manqua aucune occasion de consulter les hommes les plus savans dans cette Science, & il acquit ainsi les rares connoissances qui le rendirent lui-même si célebre dans la suite. Il étoit revenu depuis peu de tems à Groningue, lorsqu'il fit à ses frais une entreprise qui parut au dessus des forces d'un particulier. Il acheta un fonds & le forma en jardin qu'il remplit de plantes étrangeres & indigenes les plus curieuses. La dépense qu'il dut faire, absorba le revenu de son patrimoine & de sa profession; il ne laissa cependant point de travailler à l'embellissement de son jardin avec autant de goût que d'ardeur : mais cet homme généreux auroit bientôt été réduit à manquer du nécessaire à la vie, si les Etats de la Province n'eussent enfin pris la résolution de protéger un établissement aussi utile à la nouvelle Université de Groningue. Ils donnerent à *Munting* le titre de leur Botaniste, & lui accorderent une pension annuelle pour l'aider à faire face aux dépenses inséparables de son entreprise. Ce fut en 1641 qu'ils lui firent ces avances; mais comme ils s'apperçurent qu'elles ne suffisoient pas au remboursement des fraix, ils nommerent ce Médecin à la Chaire de Chymie & de Botanique en 1654, avec une augmentation considérable de sa pension. *Munting* n'occupa cette Chaire qu'environ quatre ans; car il mourut en 1658. Nous avons de lui :

Hortus & universæ Materiæ Medicæ Gazophylacium, in quo plantas tùm usitatas ac vulgatiores, & in agro Omlandico ac Drenticô, cæterisque conterminis passim per campos, pascua, &c. provenientes; tùm etiam minùs usitatas ac rariores ex diversis mundi plagis hùc translatas, ordine alphabeticô describuntur. Accessit catalogus Tuliparum & Cariophillorum hortensium. Groningæ, 1646, *in*-8.

MUNTING, (Abraham) fils du précédent & d'*Esther Renemans*, vit le jour à Groningue le 19 Juin 1626. Après son cours de Philosophie sous *Martin Schoockius*, il profita pendant quelque tems des instructions de son pere sur la connoissance des plantes; & puis ayant suivi les Professeurs les plus célebres des Universités de Franeker, d'Utrecht & de Leyde, il passa en France en 1649, toujours dans le dessein de se perfectionner dans la Médecine & sur-tout dans la Botanique. Au bout de deux ans de séjour dans ce Royaume, il prit le bonnet de Docteur à Angers, & revint ensuite dans sa patrie rendre compte à son pere du succès de son voyage. Celui-ci, charmé des progrès qu'il avoit faits dans la Botanique, ne manqua pas de lui fournir l'occasion de montrer son habileté, en le chargeant de monter en Chaire en sa place. Le public regarda dès lors *Abraham* comme un homme capable de succéder à son pere; aussi ne balança-t-on pas de le nommer à la charge de Professeur que celui-ci laissa vacante par sa mort arrivée en 1658. Il fit honneur à son nouvel emploi qu'il exerça avec beaucoup de fruit, jusqu'au dernier jour de Janvier 1683; il mourut ce même jour d'un catarrhe suffocatif, âgé seulement de 56 ans, après avoir été Recteur de l'Université de Groningue. L'année de la mort de son pere, il avoit épousé *Elisabeth Gabbema*,

ſœur de l'Hiſtoriographe de ce nom, dont il eut pluſieurs enfans. Il laiſſa une fille & deux fils ; l'un, *Albert Munting*, Docteur en Médecine qui obtint ſa Chaire, vivoit encore en 1695.

Les Bibliographes ont fait les remarques ſuivantes ſur les Ouvrages du Médecin dont nous parlons :

La véritable culture des plantes, en Flamand. Leuwarde, 1671, *in*-4. Amſterdam, *in*-4. Ce Traité, qui eſt diviſé en trois Livres, eſt orné de quarante planches en taille-douce ; mais le Baron *de Haller* reprocha à l'Auteur d'avoir mal rendu les noms des plantes & d'avoir donné pluſieurs figures très-ſuſpectes. Il a paru un extrait de cet Ouvrage ſous le titre d'Almanach du jardinage. Groningue, 1687, *in*-12.

Aloëdarium, ſive, Aloës mucronatô foliô Americanæ majoris, aliarumque ejuſdem ſpeciei, Hiſtoria. Amſtelodami, 1680, *in*-4, avec figures.

De vera Antiquorum Herbâ Britannicâ & ejuſdem efficaciâ contra Stomacacen ſeu Sceletyrben, Friſiis & Batavis de Scheurbuyck, *Diſſertatio Hiſtorico-Medica. Amſtelodami*, 1681, 1698, *in*-4. M. *de Haller* cenſure encore la plupart des figures de cet Ouvrage. L'herbe *Britannique* ſervoit autrefois de remede aux Friſons & aux peuples voiſins contre le Scorbut ; les Romains s'en ſervirent auſſi avec ſuccès pendant qu'ils furent maîtres de la Friſe : mais les irruptions que les Normands & les Goths firent dans ce pays-là vers l'an 758, ne laiſſerent preſque aucun exemple de ſon utilité. Cette plante fut depuis confondue avec pluſieurs autres. Notre Auteur prouve par les paſſages des anciens Ecrivains, & par ſa propre expérience, que c'eſt l'*Hydrolapathum*, la Patience aquatique, ou la Parelle de Marais, qui eſt la véritable *Britannique*. Dans le langage Friſon, *Brit* ſignifie conſolider, *Tan*, dent, & *Ica* ou *Hica*, la ſortie ; & comme le peuple reconnut, dans cette plante, la propriété de conſolider les chairs & d'affermir les dents qu'elle empêchoit de tomber, il la nomma *Britannica*, mot formé par la réunion de ceux dont on vient de parler.

Deſcription curieuſe des plantes. Leyde, & Utrecht, 1696, *in-folio*, en Flamand. Les planches ſont magnifiquement gravées ; elles repréſentent cependant quelques plantes fabuleuſes que l'Auteur a adoptées comme vraies. On trouva ce grand Ouvrage dans ſon Cabinet ; il eſt orné de 245 planches, qui ont été publiées ſeules & ſans aucun diſcours en 1727. Il y a une édition Latine, augmentée des noms ſynonymes des plantes, par *François Kiggelaer*, ſous le titre de *Phytographia curioſa, exhibens arborum, fruticum, herbarum & florum icones. Amſtelodami*, 1702, 1711, 1713, *in-folio*, avec les noms Latins, François, Italiens, Allemands, Flamands & autres. A la page 909 de ce Traité, *Munting* parle d'une Ordonnance des Etats de Hollande publiée en 1637, pour arrêter le commerce des Tulipes qui étoit porté à tel excès, que trois oignons de l'eſpece nommée *ſemper Auguſtus* avoient été vendus 30000 florins.

MURALT ou DE MURALTO, (Jean) natif de Zurich, demeura quelque tems à Montpellier, où il s'appliqua à l'étude de la Médecine. Il paſſa delà à Lyon, & il ſuivit les meilleurs Praticiens de cette ville, ſur-tout dans les Hôpitaux ; bientôt après, il ſe rendit à Paris dans le deſſein d'y faire ſes cours d'accouchemens

couchemens & d'Anatomie. *Mauriceau* & *Gayant* furent ses Maîtres. Les progrès qu'il avoit faits dans ces différens genres l'annoncerent si avantageusement dans sa patrie, qu'il y parut tout-à-la-fois comme Médecin, comme Accoucheur & comme Chirurgien ; on le chargea même ensuite d'y enseigner la Physique, l'Anatomie & la Chirurgie. La maniere dont il s'acquitta de tous ces devoirs le rendirent cher à ses concitoyens, qui le regreterent beaucoup à sa mort arrivée en 1733. *Muralt* contribua à l'établissement d'un Théatre Anatomique à Zurich ; il y fit souvent des dissections d'animaux, démontra quelquefois la structure de nos organes sur des cadavres humains, & donna des Leçons de Chirurgie. Il ne se borna cependant point à instruire de vive voix ; il mit au jour plusieurs Ouvrages en Allemand, tant sur l'Anatomie & les Accouchemens, que sur les Opérations Chirurgicales & la Médecine. Celui qu'il écrivit sur cette derniere Science, porte le titre d'*Hippocrate Helvétique*, parce qu'il y a rassemblé des observations rapportées au climat de la Suisse, au tempérament & aux usages des peuples.

On trouve quantité d'autres observations de sa façon dans les Mémoires de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, dont il fut membre sous le nom d'*Aretæus*. On a encore de lui :

Vademecum Anatomicum, sive, Clavis Medicinæ. Tiguri, 1677, *in*-12. *Amstelodami*, 1688, *in*-12, sous le titre d'*Exercitationes Anatomicæ observationibus & experimentis Anatomicis mixtæ.* C'est dans l'exposé des dissections que consiste l'utilité de ce petit Ouvrage. L'Auteur s'attribue la découverte de l'artere bronchiale ; mais personne ne lui en a déféré l'honneur. Il décrit assez bien la circulation, dont il prétend qu'*Hippocrate* a eu connoissance ; il entre d'ailleurs dans une infinité de détails Anatomiques, la plupart rendus avec exactitude.

Collegium Anatomicum. Norimbergæ, 1687, *in*-8. C'est un mêlange d'Anatomie & de remarques sur les Accouchemens.

Physices specialis quatuor partes, sive, Helvetiæ Paradisus. Tiguri, 1710, *in*-8. Il y donne la description des plantes les plus rares des environs de Schaffhouse & des montagnes de la Suisse ; mais on doit se défier de sa nomenclature, à raison des noms étranges qu'il assigne souvent à ces plantes.

MURATORIUS, (François) Docteur en Philosophie & en Médecine, enseigna l'Anatomie à Bologne, où il florissoit dès l'an 1602. Il paroît qu'on peut ajouter qu'il exerçoit encore la Chirurgie, puisqu'il fut obligé de faire l'apologie du traitement qu'il avoit employé dans la cure d'une plaie d'arme à feu au bras. Il publia à ce sujet :

Apologia adversùs calumniatores Therapeiæ quam ipse in vulnere brachii ex sclopeto adhibuit. Bononiæ, 1600, *in*-4.

On lui doit encore un Ouvrage écrit en Italien, qui est un Recueil des meilleurs remedes contre la maladie contagieuse qui désoloit la ville de Bologne en 1630 & en 1631.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Louis-Antoine Muratori* natif de Vignoles dans le territoire de Bologne. Ce dernier étoit un savant Ecclésiastique qui fut Bibliothécaire de la Bibliotheque Ambrosienne à Milan, & ensuite de

celle du Duc de Modene. Il mourut en 1750, à l'âge de 77 ans; & parmi les beaux Ouvrages qui rendront sa mémoire immortelle, il laissa un Traité Italien sur la peste, le régime convenable à cette maladie & la méthode de s'en préserver, avec des maximes Ecclésiastiques, Politiques & Médicinales, relatives à ces différens objets. Il y a une édition de Modene, 1714, *in*-4.

MURRAY ou MURREY, (Robert) noble Ecossois, remplit, avec honneur, différens emplois militaires & civils en France & en Angleterre. Il étoit Président de la Société Royale de Londres, lorsqu'il mourut subitement le 4 Juillet 1673. Ce fut à la variété de ses talens que *Murray* dut l'avantage d'être mis le premier à la tête de cette Compagnie, depuis si célebre par les grands Hommes qu'elle a produits. Il étoit lui-même très-versé dans la Chymie, dans les Mathématiques & dans la Philosophie expérimentale; mais il s'est dégradé, aux yeux de la postérité, par l'opiniâtreté de son attachement à la Société des Freres de la Rose-Croix.

MUSA. Voyez ANTONIUS MUSA.

MUSÉE, Poëte Grec que l'on croit avoir vécu du tems d'*Orphée* & avant *Homere*, environ 1180 ans avant Jesus-Christ, passe pour avoir enseigné des remedes pour les maladies. *Pline* dit qu'il s'appliqua à la connoissance des plantes, de même qu'*Orphée*; mais cet Auteur remarque que *Musée* fut le dernier des deux qui écrivit sur cette matiere. Les Ouvrages de l'un & de l'autre ont cependant bien l'air d'être supposés; au moins passoient-ils anciennement pour tels, car *Pausanias* les donne à un certain *Onomacritus* qui étoit d'Athenes.

MUSGRAVE (Guillaume) naquit vers 1657 dans le Duché de Sommerset en Angleterre. Il étudia pendant quelque tems le Droit à Oxford, mais il passa ensuite aux Ecoles de Médecine dans l'Université de la même ville, & il y fut reçu Docteur le 6 Juillet 1689. *Musgrave* étoit déja Membre de la Société Royale de Londres, lorsqu'il se mit sur les bancs de la Faculté d'Oxford; il y avoit été admis en 1684, & il en fut nommé Secretaire dans le courant de la même année. Il a communiqué quelques observations à cette Compagnie. Mais il y a apparence qu'il cessa bientôt de faire les fonctions de Secretaire, tant à raison de son séjour à Oxford, que parce qu'il alla se fixer en 1691 à Excester, où il exerça sa profession avec beaucoup de célébrité & composa les Ouvrages suivans:

Dissertatio de Arthritide symptomaticâ. Oxoniæ, 1703, *in*-8. *Genevæ*, 1736, *in*-4.

De Arthritide anomalâ sive internâ dissertatio. Oxoniæ, 1707, *in*-8. *Amstelodami*, 1710, *in*-8. *Genevæ*, 1715, 1723, *in*-4, avec la Dissertation précédente, à la suite des écrits de *Sydenham*.

Geta Britannicus. Iscæ Dunmoniorum, 1716, *in*-8. Ce Traité concerne la Science des médailles.

De Dea salute. Oxonii, 1716, *in*-8.

Il y a eu un autre *Musgrave (Thomas)* qui prit le bonnet de Docteur en Médecine à Oxford en 1521, & qui fut nommé l'année suivante à la charge de

Lecteur, fondée par le Cardinal de Wolfey dans l'Univerfité de la même ville. Il mourut en 1527, au moment qu'il alloit recevoir les honneurs du Doctorat en Théologie.

MUSITAN, (Charles) fils de *Scipion* & de *Laura Pugliefe*, étoit de Caftrovillari dans la Calabre, où il vint au monde le 5 Janvier 1635. Après avoir fini fon cours de Philofophie, il alla étudier la Médecine à Naples fous *Thomas-Corneille Confentinus*, *Léonard Capua* & *Sébaftien Bartholus*; il y prit même fes degrés & fe jetta enfuite dans la pratique qu'il exerça avec beaucoup de célébrité. Différentes Académies d'Italie l'aggrégerent à leur Corps, & l'Univerfité de Naples le mit au nombre de fes Profeffeurs.

Mufitan fut tout-à-la-fois Prêtre & Médecin; mais cette combinaifon d'état lui fufcita bien des tracafferies de la part de fes ennemis. Le mal de Naples faifoit alors de grands ravages, & notre Médecin traitoit avec fuccès ceux qui en étoient atteints; il fe mêloit d'ailleurs de tout ce qui a rapport aux maladies des femmes. Ces différens départemens de la Médecine ne parurent point du reffort d'un Prêtre-Médecin. Les envieux crierent à l'indécence, & fous ce prétexte dicté par la jaloufie, ils n'allerent pas moins qu'à vouloir lui interdire toute pratique de la Médecine. Ils ne parvinrent cependant point à l'en exclure; car le Pape Clément IX, qui connoiffoit le favoir & le mérite de *Mufitan*, lui permit de l'exercer, & le Cardinal Antoine Pignatelli, Archevêque de Naples, & depuis Souverain Pontife fous le nom d'Innocent XII, confentit encore qu'il fût admis à entendre les confeffions. C'eft ainfi que *Mufitan* triompha des intrigues de l'envie. Le public plus équitable ne lui avoit jamais refufé fon eftime; & comme il continua de la mériter, il en jouit jufqu'à fa mort arrivée en 1714, à l'âge de 79 ans.

Ce Médecin fut ennemi déclaré du Galénifme. Attaché à la Secte Chymique, il fit beaucoup d'ufage des remedes chauds & vanta hautement fes prétendus fpécifiques, pendant qu'il condamnoit la faignée, les fang-fues & les lavemens. Il ne s'écarta guere de cette méthode dans les Traités qu'il a laiffés; mais tout infupportables qu'ils foient à raifon des moyens curatifs, ils font encore plus ennuyeux par la longueur avec laquelle l'Auteur décrit les maladies & donne l'ordre de leurs caufes. Voici les titres de ces Ouvrages:

Pyretologia, feu de Febribus. Neapoli, 1683, *in*-4. *Coloniæ Allobrogum*, 1701, *in*-4. Le fyftême qu'il avoit adopté ne pouvoit manquer de produire une bien mauvaife Théorie des fievres. La corruption de l'urine, de la bile & du fang, font tout autant de caufes qu'il attaque par des médicamens tirés des trois Regnes par l'action du feu chymique.

Del mal Francefe, en quatre Livres. Naples, 1697, *in*-8. Il y vante les remedes qu'il propofe, comme s'ils étoient nouveaux, & il s'en glorifie, comme s'ils étoient capables de correfpondre à fes vues; mais fa conduite à cet égard eft d'autant plus blâmable, qu'au mépris des loix de l'honneur, elle porte l'empreinte du charlatanifme.

Chirurgia Theoretico-Practica, feu, Trutina Chirurgico-Phyfica. Genevæ & Lugduni, 1698, *in*-4. *Genevæ*, 1718, *in*-4. La quatrieme Partie de cet Ouvrage

roule sur le traitement de la Vérole. Elle parut en François à Trévoux, en 1711, deux volumes *in*-12, sous ce titre : *Traité de la Maladie Vénérienne & des remedes qui conviennent à sa guérison. Devaux*, qui a fait cette Traduction sur l'édition Latine, y a joint des notes critiques de sa façon, dont le mérite surpasse celui de l'original.

Apologia celeberrimorum Virorum. Genevæ, 1700, *in*-4. Il mit cet Ecrit au jour pour se défendre contre les adversaires que lui avoit suscité son opposition au Galénisme.

Trutina Medico-Physica. Genevæ, 1701, *in*-4. C'est un Corps de pratique.

Mantissa ad Hadriani à Mynsicht Thesaurum & Armamentarium Medico-Chymicum. Ibidem, 1701, *in*-4. Il y fait un pompeux étalage des médicamens qu'il a inventés ou adoptés.

De morbis mulierum. Ibidem, 1709, *in*-4. En Allemand, Leipsic, 1743, *in*-8. Il y débite beaucoup de miseres sur les signes de la virginité, sur le flux périodique des femmes, & sur l'esprit séminal, dont il établit le siege au centre du diaphragme.

Le Recueil des Ouvrages de ce Médecin fut imprimé, sous le titre d'*Opera omnia. Genevæ*, 1701, deux volumes *in*-4. *Ibidem*, 1716, deux volumes *in-folio*. Cette édition a été augmentée d'un Traité *De morbis Infantum*, d'un autre *De Luxationibus & de Fracturis*. On y trouve encore *Pyrotechnia Sophica*, qui est la Chymie de l'Auteur. *Lugduni* 1733, deux volumes *in-folio. Venetiis*, 1738, deux volumes *in-folio*.

MUSSAPHIA (Benjamin) naquit en Espagne de parens Juifs. Il fit la Médecine à Hambourg vers l'an 1638, passa ensuite à Gluckstad au Duché de Holstein, & se rendit enfin à Amsterdam où il mourut en 1674, à l'âge de 69 ans. On a de lui :

Sacro-Medicæ Sententiæ. Hamburgi, 1640, *in*-8, avec sa Lettre *De auro potabili*.

Epistola de maris reciprocatione. Amstelodami, 1642, *in*-4. Il y établit son systême sur la cause du flux & du reflux de la mer.

MUTIIS, (Donat à) Médecin natif de Raguse, fut en estime vers le milieu du XVI siecle. Il écrivit une Lettre sur les vertus de la Térébenthine, qui parut à Lyon en 1534, *in*-8, avec le *Pentapharmacum* de *Symphorien Champier*. Il est encore Auteur d'un Traité imprimé à Zurich en 1547, *in*-4, sous ce titre : *In interpretationem Galeni super quatuordecim Aphorismos Hippocratis, Dialogus*.

MUYS (Wyer-Guillaume) naquit à Steenwyk dans l'Over-yssel, le 5 Janvier 1682, de *Jean Muys*, Docteur en Médecine, & de *Marie Schulting*, fille d'un Bourguemestre de ce lieu. Il commença ses Humanités dans sa patrie & alla les continuer, pendant trois ans, au College de Kempen dans la même Province. *Isaac Muys*, son frere aîné, l'appella alors à Vollenhove & lui donna, pendant deux ans, des principes de Géométrie, de Médecine & d'Algebre. Il n'avoit que seize ans lorsqu'il sortit de la maison de son frere pour se rendre à Leyde, où il fit son cours de Philosophie sous *de Volder* & *Senguerdius*; il passa ensuite aux Ecoles de Médecine, & suivit les

leçons des Professeurs *Bidloo*, *Dekkers* & *Hotton*. De Leyde, il alla à Utrecht dans l'intention d'y demander le bonnet de Docteur qu'il reçut au mois d'Octobre 1701. Comme il n'étoit point fort à l'aise du côté de la fortune, il s'empressa de voir des malades, d'abord à Steenwyk & ensuite à Arnhem, ce qu'il fit avec un succès dont il avoit besoin pour vivre convenablement à son état. En 1707, les Curateurs de l'Académie de Groningue lui offrirent la Chaire de Philosophie & des Mathématiques, qui vaquoit par le départ du célebre *Jean-Bernoulli*; mais les démêlés qui divisoient le Magistrat de cette ville & celui des Ommelandes, arrêterent l'effet de ces offres & laisserent *Muys* sans emploi. Il réussit mieux du côté de l'Académie de Franeker, où il fut appellé, dans le mois de Mars 1709, pour remplacer *Bernard Fullenius* en qualité de Professeur des Mathématiques. Il prit possession de cette Chaire le 13 Août 1711, & le 4 Novembre de l'année suivante, on lui en donna encore une de Médecine, qu'il quitta en 1720 pour celle de Chymie. Enfin en 1726, il passa à la charge de Professeur de Botanique à laquelle est attachée l'inspection du Jardin des plantes. A ces emplois, la Maison d'Orange avoit encore ajouté celui de Conseiller Médecin; & quoiqu'il ne fût demandé qu'assez rarement pour en exercer les fonctions, il ne laissa pas de jouir de gros appointemens pendant toute sa vie.

Ce Médecin avoit à peine atteint l'âge de 62 ans, lorsqu'une maladie de quelques semaines l'enleva de ce monde le 19 Avril 1744. *Herman Venema*, Professeur en Théologie, prononça son Oraison funebre le 22 Mai suivant. *Muys* fut cinq fois Recteur de l'Université de Franeker, & il étoit de la Société Royale de Berlin depuis le mois de Septembre 1709. On a de lui:

Oratio de usu Matheseos in perficiendo ingenio & judicio. Franequeræ, 1711, *in-folio.*

Elementa Physices methodô Mathematicâ demonstrata, quibus accedunt Dissertationes duæ: prior, de caussa soliditatis corporum: posterior, de caussa resistentiæ fluidorum. Amstelodami, 1711, *in-4.*

Oratio inauguralis de theoriæ usu, atque rectâ illam excolendi ratione. Franequeræ, 1714, *in-folio.*

Dissertatio & observationes de salis ammoniaci præclarô ad febres intermittentes usu. Franequeræ, 1716, *in-4.*

Disputationes duæ, de materia luminis seu ignis, caloris & lucis naturâ. Ibidem, 1721, 1722, *in-4.*

Investigatio fabricæ quæ in partibus musculos componentibus exstat. Lugduni Batavorum, 1738, 1741, 1751, *in-4*, avec trois planches dessinées par l'Auteur. C'est par le travail le plus opiniâtre qu'il est venu à bout de former une compilation de tout ce qui avoit été dit sur la fibre musculaire, & qu'il a donné le recueil des expériences faites à ce sujet. Il y a joint tout ce qu'il a lui-même découvert par le Microscope.

Dissertation sur la perfection du monde corporel & intelligent, où l'on démontre en détail le merveilleux méchanisme par lequel Dieu a voulu que les especes des Hommes, des Animaux & des Plantes se perpétuassent pendant un tems déterminé &c. Leyde, 1745 & 1750, *in-12.*

Opuscula posthuma, seu sermones Academici de selectis materiis, & Dissertatio de distinctione mentis & corporis, cum Hermanni Venema Oratione funebri in ejus memoriam. Edente I. H. G. Muys filiô. Leovardiæ, 1749, *in*-4.

Jean Muys, pere de celui dont on vient de parler, exerça la Médecine à Leyde, & publia quelques Ouvrages que *Sancassani* cite avec éloge.

Praxis Medico-Chirurgica rationalis. Les quatre premieres Décades ont paru à Leyde en 1684, *in*-12; la cinquieme en 1685; la sixieme & la septieme en 1690, *in*-12. En tout, douze Décades qui furent publiées à Amsterdam en 1695, *in*-8, & en Allemand, à Berlin, 1699, *in*-4.

Podalirius redivivus. Leidæ, 1686, *in*-8. C'est une addition aux Observations précédentes. L'un & l'autre Recueil fut imprimé à Naples en 1727, *in*-4, avec d'autres Ouvrages.

Ce Médecin a donné dans les Théories de son tems. L'acide passe chez lui pour une cause prédominante dans les maladies. On ne sauroit trop se récrier contre la fureur des systêmes, dont on a encore tant de peine à se guérir aujourd'hui. Rien ne prouve davantage leur insuffisance dans la pratique, que les cures opérées par des personnes diamétralement opposées sur le même point de Théorie: *Muys*, avec le plus mauvais systême, a fait les cures les plus brillantes. Ce qui fait voir que malgré le libre essor qu'il donnoit à son génie dans le raisonnement, il agissoit en Médecin expérimenté dans la pratique & se conformoit aux regles que la Nature a dictées elle-même.

MYE, (Fréderic VANDER) Médecin & Poëte du XVII siecle, naquit à Delft & exerça sa profession à Bréda. Il s'y distingua non seulement par les succès de sa pratique, mais encore par les Ouvrages dont il a enrichi la Médecine:

De Arthritide & Calculo gemino, Tractatus duo, unà cum Disputatione Philosophicâ de lapidum generatione. Hagæ Comitis, 1624, *in*-4, avec le suivant:

Historia Medica de vertigine, catarrhô, tussi vehementi, abortu, &c. Antverpiæ, 1624, *in*-4.

De morbis & symptomatibus popularibus Bredanis, tempore obsidionis, deque medicamentis in summa rerum inopiâ adhibitis. Ibidem, 1627, *in*-4.

De officio Medici præsidii & morbis ab urbe recuperatâ grassantibus Bredanis, erroribus variis Practicorum & medicamentis tempore obsidionis in præsidio pro militibus præscriptis. Bredæ, 1630, *in*-4.

MYNSICHT, (Adrien) Docteur en Médecine, Comte Palatin, Conseiller-Médecin du Duc de Meckelbourg & de plusieurs autres Princes, se distingua par ses connoissances Chymiques au commencement du XVII siecle. On a de lui un Ouvrage qui a eu beaucoup de vogue, ainsi qu'on peut en juger par le nombre des éditions; mais il ne faut pas toujours se fier à ce que dit l'Auteur sur les propriétés des médicamens, dont il donne la manipulation. Voici le titre de cet Ouvrage:

Armamentarium Medico-Chymicum, hoc est, selectissimorum, contra quosvis morbos, pharmacorum conficiendorum secretissima ratio, cui in fine adjunctum est Testamentum

Hadrianeum de aureo Philosophorum Lapide. Hamburgi, 1631, *in-4. Lubecæ*, 1638, 1646, 1662, *in-4. Lugduni*, 1645, 1664, 1670, *in-8. Rothomagi*, 1651, *in-8. Francofurti*, 1675, *in-8.* C'est à ce Médecin qu'on doit le sel *de duobus* ou l'*Arcanum*, dont on fait encore aujourd'hui tant d'usage.

MYREPSUS, (Nicolas) Médecin natif d'Alexandrie, est mis au rang des derniers Auteurs Grecs par le Docteur *Freind*, s'il est permis de regarder comme Grec, son style impur & barbare. On doit lui savoir gré des peines qu'il s'est données pour recueillir tous les médicamens composés qui sont dispersés dans les Ecrits des Grecs & des Arabes, & en former une espece de Pharmacopée. Il est certain que *Myrepsus* fit sa compilation avant l'an 1300; car *Pierre de Abano*, ce fameux Conciliateur qui mourut en 1315 ou 1316, *Sylvaticus* & *Pedemontanus*, tous deux Médecins de Robert, Roi de Sicile, & qui écrivirent presque au commencement de son regne, c'est-à-dire, vers l'an 1310, rapportent mot à mot différentes recettes que nous trouvons dans cet Auteur. D'ailleurs, on lit dans l'Eloge Historique de la Faculté de Médecine de Paris par M. *Hazon*, qu'on trouve dans les Archives de cette Compagnie, un projet de Réglement dressé en François l'an 1332, & qui a été traduit en Latin pour être présenté à Messieurs du Parlement, au sujet des Apothicaires; on lit encore que selon ce projet qui a eu son exécution, tous les Maîtres Apothicaires devoient avoir chez eux l'Antidotaire de Nicolas, corrigé par la Faculté, & s'y conformer uniformément. Le Dispensaire de *Nicolas Myrepsus* étoit alors la regle de toute l'Europe pour la Pharmacie.

Léonard Fuch a mis ce Dispensaire en Latin, avec des notes, sous le titre d'*Opus medicamentorum in sectiones quadraginta-octo digestum*; & quoique cette Traduction ne fût pas bien correcte, on n'a pas laissé d'en faire plusieurs éditions. On remarque celle de Bâle, 1549, *in-folio*, avec les Ouvrages de *Mésué*; celle de Lyon, 1550, *in-8*; de Venise, 1551, 1602, *in-folio*, avec les supplémens de *Mésué*; de Paris, 1567, *in-8*, entre les *Medicæ Artis Principes*; de Francfort, 1626, *in-8*, & de Nuremberg, 1658, même format, avec la Préface de *Jean Hartman Beyerus*, sous le titre de *Theatrum Medico-Practicum de præparatione medicamentorum*. Cette derniere édition passe pour la meilleure. Il y en a d'autres plus anciennes que toutes celles dont on vient de parler: Lyon, 1519, *in-folio*, avec les Ouvrages de *Mésué*, & dans la même ville, 1531, *in-8*, avec les Canons de *Mésué*: Ingolstadt, 1541, *in-4*, avec les notes de *Jean Agricola Ammonius*; mais la version est de *Nicolas Rheginus* ou de *Nicolas de Regio*.

N.

NAELDWYCK, (Pierre VAN) Docteur en Médecine, étoit Hollandois de nation, & vivoit dans le XVII siecle. Il passa à Gothenbourg en Suede, où il exerça sa profession, & il fit imprimer à Leyde, en 1631, *in*-4, un Ouvrage intitulé :

Libri duo Philippicorum, sive, de Equorum naturâ, electione, educatione, disciplinâ & curatione. On trouve dans l'Histoire quantité de Médecins qui se sont occupés de la Vétérinaire ; il s'en trouve même plusieurs qui nous ont transmis des détails importans sur les Epizooties qui ont regné en différens tems.

NAERSSEN ou NARSSIUS (Jean) étoit de Dordrecht, où il naquit le 9 de Novembre 1580. Il n'eut pas plutôt achevé ses cours d'Humanités & de Philosophie, qu'il fut reçu au College Théologique des Etats de Hollande à Leyde, dont *Jean Kuchlein* avoit la Régence. Les progrès qu'il y fit, lui mériterent, en 1605, la place de Ministre à Grave sur Meuse, qu'il remplit jusqu'en 1619 ; mais il dut l'abandonner pendant le cours de cette année, parce qu'il étoit attaché au parti des Remontrans, & qu'il fut banni avec eux de la Hollande, en conséquence de la déclaration du Synode de Dordrecht. Il se rendit alors en France & il alla étudier la Médecine à Caen. Delà il passa à Hambourg, où il obtint la permission de pratiquer cette Science. Apparemment qu'il n'y fit pas grande fortune, puisqu'il essaya de s'établir à Fréderic-Stad en Dannemarc. Ce fut alors qu'il prit le parti de voyager ; mais après avoir parcouru la Suede, la Prusse, la Pologne, la Moscovie & la plus grande partie de l'Allemagne, il retourna à Stockholm où il fut plus heureux. Le Roi Gustave-Adolphe l'honora du titre de son Médecin & Historiographe. Comme ce Prince étoit alors tout occupé de la guerre, le séjour de Stockholm ne s'accordoit pas avec les devoirs d'Historiographe que *Naerssen* étoit chargé de remplir. Le Roi lui écrivit, le 15 Mai 1630, de se rapprocher de ses Armées ; & il alla s'établir en Prusse, afin d'être plus à portée d'apprendre les exploits de son héros. Mais la Bataille de Lutzen termina les conquêtes de Gustave, avec sa vie, le 16 Novembre 1632 ; ce dévastateur de l'Allemagne y fut tué au commencement du combat. Ce fut alors que *Naerssen* prit le parti de retourner en Hollande, où il ne s'arrêta que jusqu'en 1635. On l'envoya, pendant cette année, aux Indes Orientales en qualité de Médecin de la Compagnie Hollandoise ; mais il ne la servit que deux ans, étant mort à Batavia au bout de ce terme.

Comme le grand talent de ce Médecin étoit la Poésie, il n'a laissé que des Ouvrages en ce genre. Les uns sont en Flamand, d'autres en Allemand ; mais la plupart des Vers qu'il a faits à la louange de Gustave-Adolphe, sont en Latin.

NÆVIUS, (Gaſpar) de Chemnitz en Miſnie, voyagea en Italie, où il ſuivit les plus célebres Profeſſeurs & fit tant de progrès dans l'étude de la Médecine, qu'à ſon retour en Allemagne, il ne tarda pas à obtenir une Chaire dans les Ecoles de l'Univerſité de Leipſic. Les Electeurs de Saxe, Maurice & Auguſte ſon frere, l'honorerent du titre de leur Conſeiller-Médecin; *Nævius* fut ſenſible à cette diſtinction, & s'appliqua plus que jamais à multiplier les talens qui la lui avoient méritée. Il mourut le 23 Octobre 1579, à l'âge de 65 ans, & laiſſa quelques Ouvrages, parmi leſquels on remarque des Conſultations de Médecine qui ſe trouvent dans le Recueil de *Brendelius*, deux Lettres adreſſées à *Matthiole*, l'une ſur quelques plantes & l'autre ſur une terre bleue, & un Ecrit intitulé :

De ratione alterandi humores per medicamenta ad purgandum, atque eorundem evacuationis tempore. Lipſiæ, 1551, *in*-4.

Jean Nævius, frere aîné de *Gaſpar*, étoit auſſi de Chemnitz, où il naquit le 29 Août 1499. Ce fut principalement en Italie qu'il étudia la Médecine, & ce fut dans ce pays qu'il reçut le bonnet de Docteur le 6 Mai 1525. Il avoit exercé ſa profeſſion à Annaberg en Saxe & à Joachimſthal en Boheme, avant que d'être attaché au ſervice des Electeurs Maurice & Auguſte, en qualité de Médecin; & comme il jouiſſoit d'une grande réputation dans toute l'Allemagne, l'Empereur Ferdinand I l'appella deux fois à Vienne pour le conſulter ſur ſa ſanté. *Pierre-André Matthiole*, avec qui *Nævius* avoit lié connoiſſance en Italie, faiſoit beaucoup d'eſtime du ſavoir de ce Médecin; il le déclare ainſi dans la préface d'un de ſes Livres, en parlant des Mémoires qu'il lui avoit envoyés pour ſon Hiſtoire des plantes.

Jean Nævius mourut le 7 Juillet 1574, & laiſſa quelques Conſultations, entre autres, celle intitulée : *Medicamenta contra peſtem pro Republica Dreſdenſi.*

NALDIUS, (Matthias) Médecin natif de Sienne, fut célebre dans le XVII ſiecle, non ſeulement par les connoiſſances qu'il avoit de ſon Art, mais encore par celles des Langues Latine, Grecque, Hébraïque, Chaldaïque & Arabe. Il enſeignoit avec beaucoup de réputation à Piſe, lorſque le Cardinal Fabio Chigi l'en tira pour être ſon premier Médecin, peu de tems après qu'il eut été élevé à la Papauté, ſous le nom d'Alexandre VII. A ſon exaltation, le 7 Avril 1655, ce Pape avoit choiſi *Jean-Jacques Baldini*, déja vieux, pour remplir cette charge; mais *Baldini* étant devenu fort infirme, *Naldius* fut appellé pour le remplacer. Il ne ſe borna pas aux devoirs du poſte éminent qu'il occupoit à la Cour d'Alexandre VII, il enſeigna encore la Médecine à Rome, & contribua beaucoup à faire fleurir les Ecoles de l'Univerſité de cette ville. Il étoit d'un âge fort avancé, lorſqu'il mourut en 1682. Nous avons pluſieurs Ouvrages de ſa façon, dont on trouve les titres dans la plupart des Bibliographes; mais à en juger par les titres même, il paroît que ce Médecin s'eſt appliqué davantage aux diſcuſſions Phyſiologiques, qu'à mettre en ordre les Obſervations qu'une longue pratique doit lui avoir fournies.

Sapientis vitale filum, quod Philoſophicæ ac Medicæ Facultatis ambages publicè in-

greffurus, Heroïcis numeris fibi conglomeravit. Senis, 1623, *in-4.* Le goût qu'il eut pour la Poésie dans fa jeuneffe, lui fit écrire cet Ouvrage en vers.

Pamphilia, feu mundi univerfi amicitia, cui diffidentes Philofophorum opiniones conciliantur & parantur ex Re Medica amicitiæ. Ibidem, 1647, *in-4.*

Regole per la cura del contagio. Rome, 1656, *in-4.*

Annotationes in Aphorifmos Hippocratis. Romæ, 1667, *in-4.*

Rei Medicæ Prodromi, præcipuorum Phyfiologiæ problematum Tractatus. Ibidem, 1682, *in-folio.*

NANCEL, (Nicolas DE) célebre Humanifte & Médecin, fut ainfi nommé du village de Nancel, lieu de fa naiffance entre Noyon & Soiffons, où il vit le jour en 1539. Il vint étudier à Paris au College de Prefles, & il fe fit tant eftimer de *Ramus* qui en étoit Principal, qu'il fut chargé d'enfeigner publiquement les Langues Latine & Grecque dans ce College, quoiqu'il eût à peine atteint la fin de fa dix huitieme année. L'Univerfité de Douay l'attira enfuite dans fes Ecoles, où il prononça, le 5 Janvier 1563, un Difcours Latin fur l'excellence & la néceffité de la Langue Grecque. Mais fes amis, qui ne l'avoient vu quitter Paris qu'avec regret, le prefferent fi inftamment de revenir dans cette Capitale, qu'il fe détermina à s'y rendre pour remplir une Chaire au College de Prefles. Ce fut alors qu'il fongea à fe faire recevoir Docteur en la Faculté de Médecine de Paris; je doute cependant qu'il l'ait fait, car on ne trouve point fon nom dans la Notice des Médecins de cette ville par M. *Baron*. Il ne fe mêla pas moins de la pratique de la Médecine, & Soiffons fut le premier endroit où il alla l'exercer. Il en partit, en 1569, pour aller à Angers trouver fon ami *Maziles*, premier Médecin du Roi Charles IX, afin de voir fi par fon crédit il ne pourroit pas obtenir quelque place à la Cour. En paffant par Tours, il fut follicité fi vivement de s'arrêter dans cette ville, qu'il y confentit. Il n'eut pas lieu de s'en repentir, car il s'y maria avantageufement l'année fuivante. Mais le Médecin de la Princeffe Eléonore de Bourbon, Abbeffe de Fontevrault, étant mort en 1587, *Nancel* obtint fa place & quitta Tours, où il avoit demeuré 18 ans. On ne dit pas fi fon féjour fut long dans cette Abbaye; on fe borne à fixer fa mort en 1610, à l'âge de 71 ans.

Ce Médecin a écrit plufieurs Ouvrages, comme *Epiftolæ & Præfationes*, qui ont été imprimées à Paris en 1603, *in-8*; mais on ne s'arrête qu'aux fuivans, à raifon de leur rapport avec la Médecine:

Difcours fur la pefte. Paris, 1581, *in-8.*

De immortalitate animæ, velitatio adversùs Galenum. Parifiis, 1587, *in 8.* Cette piece eft tirée d'un Ouvrage plus confidérable qu'il publia fous le titre d'*Analogia microcofmi ad macrocofmum*, & dont on a des éditions de Paris de 1611 & de 1631, *in-folio.*

Declamationes, in quibus Medicinæ & Jurifprudentiæ encomium. Parifiis, 1600, *in-8.*

NANNONI, (Ange) Chirurgien de l'Hôpital de Sainte Marie la Neuve à Florence, enfeigna la Chirurgie dans cette ville, où il jouiffoit d'une grande réputation vers le milieu de ce fiecle. On a de lui différens Ouvrages qui ont été bien accueillis du public:

Trattato delle malattie delle mamelle. Florence, 1746, *in*-4. Il vante le vinaigre, en forme de fumigation, contre la plupart des maladies des mammelles; mais à l'exemple de tant d'autres qui se sont épuisés en réflexions sur la nature du Cancer, il regarde l'amputation comme le seul moyen curatif de ce mal désolant.

Dissertazioni Chirurgiche della Fistola Lacrimale, Cataratta, &c. Paris, 1748, *in*-8. Il y est question de médicamens déficcatifs & caustiques, dont l'Auteur explique l'action d'une maniere assez vraisemblable.

Discorso Chirurgico nell'introduzzione al curso delle operazioni. Florence, 1750, *in*-4. M. *Bertrandi* parle d'un autre Traité de la façon de *Nannoni*, qui a paru sous ce titre: *Della simplicita di medicare.* La simplicité du traitement a toujours été la pierre de touche de la bonne Médecine & de la bonne Chirurgie: dès qu'on connoît la nature & les causes d'une maladie, on ne voltige point d'un remede à un autre; on se tient à celui indiqué.

NAPIER, (Richard) fils de *Robert* gentilhomme Anglois, fut reçu Maître-ès-Arts à Cambridge. On le nommoit communément *Docteur*, quoiqu'il n'eût pris aucun grade en Médecine, parce qu'il se mêloit d'exercer cette profession; mais il traitoit les malades sur des principes bien différens de ceux de l'Ecole. Les Talismans & les Amulettes étoient sa principale ressource; on n'attribue même les cures qu'il a faites qu'à ces moyens superstitieux, que l'aveugle crédulité adopte aisément & que l'imagination frappée tourne quelquefois à son avantage. C'est aux foiblesses de l'esprit humain que le Charlatanisme doit ses succès; ce fut à elles que *Napier* dut les siens; & comme il ne manqua jamais de trouver des sots, il se soutint en crédit parmi eux jusqu'à sa mort arrivée le premier d'Avril 1634, à l'âge de plus de 75 ans.

On trouve un autre *Richard Napier* qui fut un des premiers Membres de la Société Royale de Londres. Il étudia à Oxford, où il reçut le bonnet de Docteur en Médecine le premier de Novembre 1642. Partisan de l'Empirisme, il s'afficha dans le public, ainsi que le précédent, mais d'une maniere différente. Comme il étoit extrêmement entiché de l'Astrologie, il eut recours à toutes les petites supercheries de cette vaine Science, pour se faire valoir dans l'exercice de sa profession. Il y réussit cependant assez mal; car il fit plus de bruit en Angleterre par la singularité de ses idées, que par les cures qu'il entreprit. On met sa mort au 17 Janvier 1675.

NARDIUS, (Jean) de Monte-Pulciano, petite ville d'Italie en Toscane, fit la Médecine à Florence au commencement du XVII siecle. On a plusieurs Ouvrages de sa façon:

Lactis Physica Analysis. Florentiæ, 1634, *in*-4.

Apologeticon in Fortunii Liceti Mulctram, vel de duplici calore. Ibidem, 1636, *in-folio & in*-4.

De igne subterraneô Physica Prolusio. Ibidem, 1641, *in*-4.

De Rore disquisitio Physica. Ibidem, 1642, *in*-4.

Noctium genialium Physicarum annus primus. Bononiæ, 1656, *in*-4.

De prodigiosis vulnerum curationibus. Norimbergæ, 1662, *in*-4, dans le *Theatrum sympatheticum auctum.*

Comme *Nardius* aimoit la Littérature, il publia une édition de *Lucrece*, Poëte Latin du quarantieme siecle, qui mit en vers le systême & la doctrine d'*Epicure* dans les six Livres *De rerum naturâ.* L'édition donnée par ce Medecin parut à Florence en 1647, *in*-4, avec des explications, des éclaircissemens & des réflexions.

NAREZ (Ursmer) naquit en 1678 à Binch dans la Province d'Hainaut. Comme ses parens n'étoient pas fort à l'aise, un Prêtre de sa parenté, qui lui avoit remarqué beaucoup de dispositions à l'étude, se chargea de l'y pousser & le mit au College, où il l'entretint durant son cours d'Humanités. Les progrès qu'il y fit, engagerent son bienfaiteur à l'envoyer à Louvain en 1696. Il y fut reçu dans la Maison de *Standonck*, suivit les Professeurs de Philosophie au College du *Porc*, & remporta la troisieme place à la Promotion générale du 16 Novembre 1698. Les avantages attachés aux premieres places de Philosophie décident ordinairement ceux qui les ont obtenues à embrasser l'étude de la Théologie, sur-tout lorsqu'ils sont mal partagés du côté de la fortune. *Narez* suivit une coutume qui étoit presque passée en regle; quoiqu'on ait un grand nombre d'exemples qui prouvent que l'espérance de profiter de certains avantages a souvent eu plus de part dans la prise de l'habit clérical, que le goût pour l'état ecclésiastique. Aussi le Droit & la Médecine ont-ils quelquefois réclamé contre cet usage abusif, en rappellant dans leurs Ecoles des sujets qui n'étoient pas faits pour la Théologie. *Narez* en est lui-même un exemple. Sa vocation à l'état ecclésiastique paroissoit bien décidée, lorsqu'une seule circonstance fit qu'il y renonça. Il étoit à peine initié dans la Théologie, qu'il fut nommé Professeur de Philosophie au *Porc.* Cet emploi ne l'empêcha cependant point de continuer le genre d'étude qu'il avoit d'abord embrassé; il prit le degré de Bachelier; il se prépara même à aller recevoir les ordres sacrés à Cambray: mais il apprit que son Archevêque (M. de Fénélon) étoit résolu de ne les conférer qu'à ceux qui auroient été éprouvés dans son Séminaire. L'absence que demandoit cette épreuve, étoit incompatible avec la Chaire de Philosophie: pour cette raison, *Narez* prit le parti de renoncer à l'état ecclésiastique, dont il ne conserva que l'habit. Décidé à se faire Médecin, il résigna un Canonicat de Saint Paul à Liege qu'il avoit obtenu en vertu des privileges de la Faculté des Arts, & il fut reçu à la Licence le 20 Septembre 1706. Il chercha dès lors à se fixer à Louvain & à devenir Membre de la Faculté de Médecine en l'Université de cette ville. Il y réussit en 1710, & fut nommé successeur de *Jean-François Favelet* dans la Chaire de Botanique, dont il prit possession le 3 Mars de la même année. Il continua de la remplir jusqu'au 10 Mai 1717, qu'il fut installé dans celle des Institutes, de laquelle il passa, le dernier Mars 1719, à la charge de Professeur d'Anatomie & de Chirurgie. *Narez* étoit alors Docteur; il avoit pris le bonnet le 18 Février de l'année précédente. Ceux qui ne sont point au fait des usages de l'Université de Louvain, trouveront sans doute que cette promotion est bien tardive, & s'étonneront de voir un homme enseigner avant qu'il soit Maître. Mais leur étonnement cessera, dès qu'ils sauront que les honneurs du Doctorat ne s'accordent à Louvain

qu'à un petit nombre de personnes dans chaque Faculté, & que le cours ordinaire des études se borne à la Licence. Il faut cependant remarquer que les simples Licenciés sont réputés Maîtres & habiles à enseigner.

Le 2 Juillet 1742, *Narez* fut choisi pour remplacer *Favelet* dans la Chaire de Professeur Primaire, ainsi que dans la direction de l'Hôpital de Louvain ; mais il ne jouit pas long-tems de ce double emploi. Un mal d'estomac le jetta dans la langueur qui le mit au tombeau le 6 Décembre 1744.

Ce Médecin avoit épousé une Demoiselle de Louvain, *Elisabeth Joris*, qui le laissa veuf sans enfans. Maître de disposer de sa succession, il légua par son testament les fonds nécessaires à plusieurs fondations utiles & pieuses, & en particulier, il laissa 60 florins de rente pour aider à l'entretien du Jardin des plantes. *Narez* étoit un grand homme de bien, plein de droiture & d'équité. Ennemi du faste, de la médisance & de la flatterie, il sut gagner l'estime & la confiance des appréciateurs du vrai mérite. Généreux & bienfaisant, l'intérêt ne maîtrisa jamais son ame ; charitable par inclination autant que par devoir, il fut le soutien de plusieurs familles indigentes ; franc dans toute sa conduite, il aima la vérité au point de blâmer ouvertement les détours politiques qu'il mettoit au rang des déguisemens insidieux ; partisan du bon ordre, il s'opposa toujours à ces cabales sourdes qui ne se glissent que trop souvent dans les Corps Académiques, parce qu'il les regardoit comme la ruine des études. Tel fut *Narez* dans le commerce de la vie. Considérons-le maintenant du côté de sa profession. Il étoit solide, mais peu brillant dans la Chaire. Bon observateur dans la pratique, il saisissoit heureusement les indications les plus justes dans le traitement des maladies ; lent, quand il avoit à développer le caractere d'un mal, actif à en attaquer les causes, lorsqu'il étoit parvenu à les connoître, il opéra des guérisons qu'il auroit manquées, si sa conduite eût été moins prudente. Elle parut quelquefois timide à des yeux moins éclairés que les siens ; mais comme elle lui avoit toujours réussi, il laissoit jaser les censeurs, & se reposoit sur la reconnoissance des malades qui ne manquoient pas de préconiser la bonté de sa méthode. Il ne chercha jamais à relever la solidité de son savoir par un pompeux étalage d'érudition ; aussi simple auprès des malades que dans la Chaire, le vrai & l'utile furent ses uniques objets. Il voyoit les Théories se succéder dans l'esprit de ses Collegues, comme les modes à la toilette des femmes, & il n'en prenoit que ce qui étoit marqué au sceau de la Nature ; il raisonnoit, mais d'après les faits, & ne souffroit pas qu'on se laissât entraîner par les écarts de l'imagination.

Nous n'avons qu'un seul Ouvrage de la façon de ce Médecin ; encore ne le doit-on qu'à son aversion décidée pour la charlatanerie. C'est une *Lettre d'un Médecin de Louvain à un de ses amis*, à l'occasion d'un Livret intitulé : *Preuve de la nécessité de regarder les urines &c. Par J. F. D. B.* Louvain, 1733, *in*-12. *Narez* y montre le peu d'utilité de l'inspection des urines en général, & l'inutilité de celles qu'on apporte au Médecin pour la guérison des maladies. Il s'apprêtoit à donner un Traité de pratique fondé sur sa longue expérience, lorsque la mort arrêta son travail ; c'est une vraie perte que ceux qui ont connu la justesse de sa méthode regreteront long-tems.

NATALIS, (Jean) né à Messine le 16 Mars 1642, fut reçu Docteur en Philosophie & en Médecine le 6 Octobre 1661. La même année, il fut nommé Secretaire de sa ville natale pour le terme de quatre ans, & fut ensuite continué jusqu'en 1673; mais il obtint alors cet emploi pour toute sa vie, par la protection de Claude Lamoral, Prince de Ligne, Vice-Roi de Sicile. La charge de Secretaire n'empêcha point *Natalis* de cultiver les Belles-Lettres & de se distinguer dans la pratique de la Médecine. Il étoit même si appliqué à l'étude de sa profession, que sa qualité de Docteur ne l'empêcha pas de se confondre avec les Ecoliers, & d'assister assez régulierement aux Leçons de *Marcel Malpighi*, de *Jean-Alphonse Borelli*, ainsi qu'à celles de *Charles Fracassati* qui succéda au premier. Ce fut par cette continuité d'étude, sous d'aussi habiles Maîtres, qu'il se soutint dans la réputation, dont il a joui par toute la Sicile & les Pays voisins. On croit qu'il est mort en 1730. Il a écrit plusieurs Ouvrages de Poésie, & il a laissé quelques Manuscrits de Médecine.

NAVARRO, (Michel) Apothicaire du XVI siecle, étoit Aragonois de naissance. Ses talens lui mériterent la confiance de Philippe II, Roi d'Espagne, qui le prit à son service. *Nicolas Antonio* lui attribue un Ouvrage intitulé : *In Johannis Mesue Libros Commentaria.*

Le même Auteur parle de *Jean-Baptiste Navarro* originaire du Royaume de Valence en Espagne, mais qui naquit à Castillon, petite ville de la Catalogne. Il étudia la Médecine dans l'Université de Valence, & il y prit le bonnet de Docteur. Ce fut encore dans cette Capitale qu'il fit imprimer en 1628, *in*-8, des Commentaires *In Libros Galeni de differentiis febrium*, *de pulsibus ad Tyrones*, *& spurium de urinis.*

NAUDÉ, (Gabriël) habile Critique & Médecin, naquit à Paris le 22 Février 1600. Il fit ses premieres études dans une Communauté Religieuse, & passa delà dans l'Université, où il s'appliqua à la Philosophie & ensuite à la Médecine. Pendant qu'il s'occupoit de cette derniere Science, Henri de Mesme, Président à Mortier au Parlement de Paris, voulut l'avoir pour son Bibliothécaire. Il accepta cet emploi qu'il exerça pendant quelque tems; mais l'envie de se pousser dans la Médecine, lui fit prendre la résolution de se rendre, en 1626, à Padoue, pour y continuer ses études. La mort de son pere fut au moment d'en interrompre le cours. Tout le sollicitoit de revenir incessamment à Paris; il ne quitta cependant les Ecoles de Padoue qu'après y avoir pris le bonnet de Docteur. Arrivé dans sa patrie, il ne tarda pas à se faire connoître du Cardinal Bagny qui le prit pour son Bibliothécaire & l'emmena avec lui à Rome en 1631. Dans la suite, il s'attacha au Cardinal Antoine Barberin; mais comme il jouissoit d'une pension à la Cour de France, avec le titre de Médecin de Louis XIII, le Cardinal de Richelieu le rappella à Paris, où il revint en 1642. A la mort de cette Eminence, le 4 Décembre de la même année, *Naudé* entra au service du Cardinal Mazarin, encore en qualité de Bibliothécaire; & sur ses ordres, il forma en peu de tems une collection de plus de 45000 volumes. Ce fut alors que ce Ministre lui donna un Canonicat de Verdun & le Prieuré de Lartige en Limosin.

La Reine Christine de Suede, informée du mérite de *Naudé*, l'appella à sa Cour après l'éloignement de Mazarin. Il s'y rendit, mais il trouva l'air du pays si contraire à sa santé, qu'il n'y put tenir, malgré les témoignages d'estime dont cette Princesse le combloit. Il se mit en chemin pour revenir en France, & vint mourir à Abbeville le 29 Juillet 1653, âgé de 53 ans. Ce Médecin joignoit à des mœurs pures & à une vie réglée, beaucoup d'esprit, de savoir & de jugement. Il étoit extrêmement vif, & sa vivacité le jettoit quelquefois dans des conversations dangereuses. Il parloit avec une liberté qui s'étendoit souvent sur des matieres de religion, à laquelle on assure cependant qu'il étoit attaché; mais comme il n'y a point de petites fautes à cet égard, c'est mal l'excuser, que de dire qu'il étoit si peu maître de retenir une saillie, que son esprit faisoit tort à son cœur.

Plus Littérateur que Médecin, *Naudé* a laissé des preuves de son goût dans les Ouvrages dont voici les titres :

Syntagma de studio liberali. Arimini, 1623, *in*-8. *Urbini*, 1632, *in*-4. Il y donne de bons préceptes sur la maniere d'étudier.

Instruction à la France sur la vérité de l'Histoire des Freres de la Rose-Croix. Paris, 1623, *in*-8. Cet Ouvrage est recherché par les Curieux, pour servir à l'Histoire des délires de l'esprit humain.

Apologie pour les grands Hommes faussement accusés de magie. Paris, 1625, & 1628, *in*-8. Paris, 1669, deux volumes *in*-8. Amsterdam, 1712, *in*-8. C'est le plus connu de ses Ouvrages; il montre combien l'Auteur étoit ennemi des préjugés.

Avis pour dresser une Bibliotheque. Paris, 1627, *in*-12, & 1644, *in*-8.

De antiquitate & dignitate Scholæ Medicæ Parisiensis. Parisiis, 1628, *in*-8. Quoique *Naudé* n'eût fait aucun Acte dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris, il étoit si plein d'estime pour cette Compagnie, qu'il en composa l'éloge qui fut prononcé pour le Discours des Paranymphes en 1628. Il y a encore une édition de Paris, 1663, *in*-8, avec les *Orationes Encomiasticæ ad novem Jatrogonistas Laureâ Medicâ donandos.* On trouve encore cet éloge à la fin des statuts de la Faculté imprimés en 1696.

Addition à l'Histoire de Louis XI. Paris, 1630, *in*-8.

Syntagma de studio militari. Romæ, 1637, *in*-4. *Jenæ*, 1683, *in*-12. C'est peu de chose.

Science des Princes, ou Considérations politiques sur les coups d'Etat. Paris, sous le nom de Rome, 1639, *in*-4, 1667, *in*-12. Paris, 1673, *in*-8, avec les réflexions de *Louis du May*.

Exercitatio, quod Senæ nomen non Cæsenæ, sed Senogalliæ conveniat. Parisiis, 1642, *in*-8.

Bibliographia Politica. Lugduni Batavorum, 1642, *in*-16. *Francofurti*, 1673, *in*-8. Cet Ouvrage savant, mais peu exact, a été traduit en François par *Challine*. Paris, 1642, *in*-8.

Hieronymi Cardani vita. Parisiis, 1643, *in*-8. C'est à ses soins qu'on doit cette édition. Il les a encore étendus sur d'autres Ouvrages; car il a fait imprimer à Paris, en 1643, *in*-4, *Bartholomæi Perdulcis Commentarii in Jacobi Sylvii Anatomen & in Libros Hippocratis.* C'est encore d'après lui, qu'on a donné à Amsterdam,

en 1655, *in*-12, *Hieronymi Rorarii Libri duo quibus demonstrat quod animalia bruta ratione meliùs utantur homine.* L'Auteur de ce dernier Traité naquit en Italie & fut un savant Ecrivain du XVI siecle; mais il a abusé de son savoir, en voulant prouver, non seulement que les bêtes sont des animaux raisonnables, mais qu'elles se servent de la raison mieux que l'homme.

Panegyricus dictus Urbano VIII. Parisiis, 1644, *in*-8.

Augustini Niphi opuscula moralia & politica. Ibidem, 1645, *in*-4. Il a joint, à cette édition, son jugement sur l'Auteur.

De fato & fatali vitæ terminô. Genevæ, 1647, *in*-8.

Pentas Quæstionum Jatro-Philologicarum. Ibidem, 1647, *in*-8. Il y a une édition plus ancienne & moins complette, qui est de Padoue, 1634. Entre autres questions, on trouve celles-ci dans l'édition de Geneve: si l'étude du matin est plus avantageuse que celle du soir? S'il est permis au Médecin de tromper le malade?

Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le Cardinal Mazarin depuis le 6 Janvier jusqu'au 1 Avril 1649. Paris, 1649, *in*-4. On y trouve des choses curieuses. Ce Livre, qui a paru sous le nom de *Mascurat*, a été supprimé presque aussitôt qu'il a été mis en vente. Il est en dialogues, & *Mascurat*, c'est-à-dire, *Camusat*, Libraire, s'y entretient avec *Saint Ange*, qui est le nom supposé de *Naudé*.

Causæ Kempensis collectio pro Curia Romana. Parisiis, 1651, *in*-8.

Remise de la Bibliotheque du Cardinal Mazarin entre les mains de M. Tubœuf. 1651, *in*-4.

Avis à Nosseigneurs du Parlement sur la vente de la Bibliotheque du Cardinal Mazarin. 1652, *in*-4.

Epistolæ. Genevæ, 1667, *in*-12, avec celles de quelques autres Savans.

Les Ouvrages de *Naudé* sont écrits d'un style assez dur, mais on leur passe ce défaut pour les choses curieuses & intéressantes qu'on y trouve. On a recueilli différens traits de la vie de ce Médecin & plusieurs de ses pensées dans un de ces Livres qui ont été long-tems à la mode, je veux dire les *Ana*. Celui dont je parle, est intitulé :

Naudæana & Patiniana. Paris, 1701, *in*-12. Amsterdam, 1703, *in*-12, avec des additions.

NAVIER, (Pierre-Toussaint) Médecin, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Membre de la Société Littéraire de Châlons-sur-Marne, naquit à S. Dizier en Champagne. Il s'est distingué dès le milieu de ce siecle par les Ouvrages suivans :

Lettre sur quelques Observations d'Anatomie. Châlons, 1751, *in*-4.

Lettre à M. Aubert, dans laquelle on examine si le Péritoine enveloppe immédiatement les intestins. Ibidem, 1751, *in*-4. Elle attira à l'Auteur une Critique de la part de M. *François Aubert*, Médecin des Hôpitaux de Châlons-sur-Marne, né à Dormans le 28 Septembre 1695, sous le titre de *Réponse aux Ecrits de M Navier sur le Péritoine.* Celui-ci repliqua avec toute l'honnêteté & la modestie possible.

Replique à la Critique de M. Aubert sur le Péritoine. Châlons, 1752, *in*-12. M.

Navier dit que le Péritoine, en embrassant les intestins par une duplicature membraneuse, les enveloppe immédiatement.

Dissertation sur plusieurs maladies populaires qui ont regné depuis quelque tems à Châlons-sur-Marne. Paris, 1753, *in*-12.

Observations sur l'amollissement des os. Paris, 1755, *in*-12. Il traite de cette matiere en général, & descend ensuite dans le particulier, au sujet de la femme Supiot.

Réflexions sur les dangers des exhumations précipitées & sur les abus des inhumations dans les églises; suivies d'observations sur les plantations d'arbres dans les cimetieres. Paris, 1775, *in*-12. Ces réflexions ont été lues, en 1767, dans une séance de l'Académie de Châlons-sur-Marne.

NÉANDER, (Michel) de Joachimsthal en Boheme, vint au monde le 3 Avril 1529. Il fit ses premieres études & sa Philosophie à Wittemberg, où il fut reçu Maître-ès-Arts le 10 Août 1550. Comme il s'étoit fait admirer dans cette ville par la supériorité de ses talens, on ne manqua pas de les accueillir à Jene, où il se rendit au sortir de Wittemberg; car il y obtint les Chaires des Mathématiques & de la Langue Greeque en 1551. Ces fonctions publiques ne l'empêcherent point de s'appliquer à la Médecine, pour laquelle il avoit toujours eu beaucoup de goût. Il en prit le bonnet le 20 Août 1558, & deux ans après, on le nomma Professeur en cette Science.

Néander mourut à Jene le 15 Octobre 1581, avec la réputation d'un homme extrêmement laborieux. Il le fut en effet; on peut même dire qu'il passa la plus grande partie de sa vie à écrire. Mais nous n'avons rien de lui sur la Médecine. Ses Ouvrages consistent principalement en des Traités sur la Physique, sur la Langue Greeque, sur *Isocrate*, *Aristote*, *Euripide*, *Lucien*, & sur les mesures & les poids des Anciens. Ce dernier Traité est le seul approchant de mon objet; on peut y joindre celui qu'il a écrit sur la Physique. Ils ont paru l'un & l'autre sous ces titres:

Physicæ, sive potius Sylloge Physicæ rerum eruditarum ad omnem vitam utilium, Pars prima. Lipsiæ, 1591, *in*-8.

Synopsis mensurarum & ponderum secundùm Romanos, Athenienses, Georgos & Hippiatros, cum Galeno de ponderibus & mensuris. Basileæ, 1544, 1555, *in*-4.

Il ne faut pas confondre ce Médecin avec *Jean Néander* natif de Brême, qui s'est occupé d'Ouvrages décidément relatifs à la Médecine. On a de lui:

Tabacologia, id est, Tabaci seu Nicotianæ descriptio Medico-Chirurgico-Pharmaceutica. Lugduni Batavorum, 1622, 1626, *in*-4. *Bremæ*, 1627, *in*-4. *Ultrajecti*, 1644, *in*-12, avec d'autres pieces sur le Tabac. En François, Lyon, 1626, *in*-8. Il y parle de trois especes de Tabac, de leur culture, préparation, & de leurs vertus médicinales. Il y parle encore des moyens qu'on emploie pour sophistiquer cette plante, & il donne la maniere de reconnoître les fraudes qui alterent sa bonté naturelle.

Syntagma, in quo Medicinæ cùm laudes & natalitia, Sectæ earumque placita, tùm Cataclypses ejus, Restauratores & Propagatores, &c. depinguntur. Bremæ, 1623,

in-4. On fait peu de cas de cet Ouvrage, parce qu'il est plein de fautes & d'anachronismes.

Sassafrasologia. Ibidem, 1627, *in*-4.

NEBEL, (Daniel) Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, sous le nom d'*Achille* II, étoit d'Heidelberg, où il naquit en 1664. Après de bonnes études, il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine en l'Université de cette ville, & parcourut ensuite la Suisse & la France. Voyageur curieux, il remarqua toutes les beautés de l'un & de l'autre de ces pays; mais plus curieux encore de perfectionner & d'augmenter ses connoissances, il s'attacha aux Maîtres les plus habiles & fit sous eux de si grands progrès, que peu de tems après son retour à Heidelberg, il fut nommé à la Chaire de Professeur extraordinaire, dans laquelle il monta en 1691. Témoin de la désolation que les François porterent dans sa ville natale, qui fut prise par le Maréchal de Lorges en 1693, il ne put soutenir la vue des maux & des cruautés qui dévastoient sa patrie. Il s'enfuit à Marpurg, & il y fut reçu à bras ouverts; on lui donna même une Chaire de Médecine qu'il remplit jusqu'en 1708, tems auquel il retourna à Heidelberg pour y occuper les charges de premier Professeur de la Faculté & de Médecin de la Cour. L'Electeur Charles-Philippe le nomma son premier Médecin en 1728; mais *Nebel* ne jouit que peu d'années de cet avantage, car il mourut le 15 Mars 1733. On a de lui quantité d'observations dans les Mémoires de l'Académie Impériale d'Allemagne, & plusieurs dissertations qu'il a données en différens tems au public, sous ces titres:

De novis inventis Botanicis hujus sæculi. Marpurgi, 1694, *in*-4.

Character plantarum naturalis. Francofurti, 1700, *in*-12.

De plantis vernô tempore efflorescentibus. Heidelbergæ, 1706, *in*-4.

De plantis vergente æstate efflorescentibus. Ibidem, 1707, *in*-4.

De Rore marino. Ibidem, 1710, *in*-4.

De Lithotomia. Ibidem, 1710, *in*-4.

De fœtûs extractione ex utero. Ibidem, 1713, *in*-4.

Guillaume-Bernard Nebel, fils du précédent, étoit de Marpurg. Il enseigna la Médecine à Heidelberg, fut reçu dans l'Académie des Curieux de la Nature, & publia les Dissertations suivantes:

Dissertatio Physica de Mercurio lucente in vacuo. Basileæ, 1719, *in*-4.

De partu tredecimestri legitimô. Heidelbergæ 1731, *in*-4. C'est donner bien de l'extension à la grossesse.

De lethalitate vulneris pericardii. Ibidem, 1739, *in*-4.

NEBRUS, Trisaïeul d'*Hippocrate*, se rendit célebre par les connoissances qu'il avoit de la Médecine, mais il le devint davantage, par l'oracle que les Prêtres de Delphes publierent à son sujet. Les Crisséens, peuple de la Phocyde, furent attaqués en vertu d'un Décret des Amphictyons. Le siege de Crissa avoit déja duré huit ans, & la peste ravageoit le camp des assiégeans, lorsque ceux-ci eurent recours à l'oracle de Delphes, qui leur répondit que *Pour recouvrer la santé & prendre la place, il falloit faire venir de l'Isle de Cos le faon d'une biche avec de l'or-*

L'obscurité de ces paroles jetta les assiégeans dans le plus grand embarras, mais ils trouverent enfin l'explication de l'énigme dans la personne de *Nebrus* & dans celle de son fils *Chrysus*, dont le premier signifie en Grec un faon de biche & le second de l'or. L'un & l'autre partirent pour se rendre devant Crissa, montés sur une galere équipée aux fraix de *Nebrus* qui porta aux assiégeans des médicamens si salutaires, qu'à leur moyen ils furent délivrés de la peste dont ils étoient désolés.

Tel fut toujours l'air mystérieux que les Grecs mirent dans les actions des hommes qui avoient servi la patrie. Mais ce qu'il y a de grand dans la conduite de *Nebrus*, du côté des secours de son Art qu'il alla offrir aux assiégeans, a été flétri par un trait de la barbarie la plus monstrueuse. Il empoisonna les sources d'où les assiégés tiroient leurs eaux, & viola ainsi tout-à-la-fois les droits de la guerre & de l'humanité. Quant à ce qui regarde *Chrysus*, il paroît qu'il paya de sa personne au siege de Crissa, car il fut tué à l'assaut que les Grecs donnerent à cette ville.

NECHEPSUS, Roi d'Egypte de la XXe. Dynastie, vécut vers l'an du monde 2550. Il s'appliqua beaucoup à l'Astrologie, & il fut regardé par le peuple comme un Savant & un Sage. On lui attribue non seulement des Livres de Magie & d'Astrologie judiciaire, mais encore des Ouvrages de Médecine; car les uns & les autres marchoient souvent de pair dans l'enfance de ce dernier Art. Tel qu'eût été son savoir, il a suffi pour faire passer son nom à la postérité. *Ausone* le regarde comme le Maître des Magiciens; *Pline* le cite sur des faits d'Astronomie; *Julius Firmicus* dit que ce très-juste Empereur des Egyptiens étoit bon Astronome, qu'il avoit fait des Recueils sur toutes les maladies & qu'il avoit trouvé des remedes divins. *Galien* cite aussi *Nechepsus* en parlant des propriétés du jaspe verd. Ce Roi d'Egypte avoit vanté cette pierre contre la foiblesse de l'orifice de l'estomac; mais il falloit y graver la figure d'un dragon rayonnant & l'appliquer sur la partie malade. *Galien* ajoute cependant qu'il a vu le même effet de l'application du jaspe, sans qu'il y eût rien de gravé. Ce Médecin avoit trop de bon sens, pour ne pas savoir que la figure du dragon, ainsi que tant d'autres qu'on voit gravées sur les Talismans, sont des moyens de guérison autant inutiles que superstitieux. Ce fut la Philosophie qui éclaira *Galien* sur cette matiere; car les Romains de son tems donnoient encore un peu dans de pareils remedes.

On trouve dans *Aëtius* la description d'une emplâtre & de quelques autres médicamens attribués au Roi *Nechepsus* ou *Nechepsos*; cet Auteur avance même que ce Prince Egyptien avoit trouvé un remede propre à briser la pierre dans la vessie.

NEEDHAM (Marchamont) naquit en 1620 à Burford en Angleterre. Après de bonnes études d'Humanités, il se rendit à Oxford, ville capitale de sa Province, où il s'appliqua à la Philosophie, & fut reçu Bachelier-ès-Arts le 24 Août 1637. Dès qu'il eut fini son cours de Philosophie, il commença celui de Médecine dans la même ville, & s'attacha dès lors à la Secte Chy-

mique, dont il adopta les principes. En 1645, il paſſa à Londres, où il exerça ſa profeſſion & s'afficha par la ſingularité de ſes maximes. Il fit grand bruit à l'occaſion des Ouvrages qu'il publia, en ſa langue maternelle, ſur l'état de la Médecine en Angleterre. Les édits qui bornent l'exercice de cet Art aux perſonnes qui ont fait preuve de leur capacité, lui déplurent ; il ſe récria contre eux, & voulut faire revivre l'uſage des tems antérieurs à l'établiſſement des Académies. Il prétendit prouver qu'il devoit être permis à tout le monde de s'ériger en Médecin, ſans qu'on fût obligé de faire aucun cours d'étude dans les Ecoles, ni de ſe ſoumettre aux examens qui conduiſent aux grades. La police qui veille à la sûreté publique par la ſageſſe de ſes ordonnances, ne s'accommodoit pas avec les vues de *Needham* qui ne buttoient pas moins qu'à ouvrir la porte au charlataniſme. *Jean Twyſden* & *Robert Sprackling* détruiſirent, par leurs Ecrits, ce chimérique & préjudiciable projet ; mais comme l'Auteur étoit un de ces hommes entêtés qu'on fait revenir difficilement de leurs idées, il y perſiſta juſqu'à ſa mort arrivée le 29 Novembre 1678.

NEEDHAM, (Vautier) Médecin Anglois, fit la plus grande partie de ſes études à Oxford. Le goût de la lecture étoit une ſuite de ſa paſſion dominante. Toujours occupé à rechercher ce que chaque Auteur avoit dit de mieux dans ſes Ouvrages, il ne quittoit preſque pas les Bibliotheques publiques ; ces Muſées conſacrés à l'avancement des Lettres lui ſervoient, pour ainſi dire, de Cabinet. Ce fut-là qu'il puiſa les rares connoiſſances qui lui ouvrirent l'entrée du College Royal de Londres, & qui le répandirent ſi avantageuſement dans cette ville, qu'on le nomma à la charge de Médecin de l'Hôpital de Sutton. Le 20 Juin 1667, il fut reçu dans la Société Royale, à qui il fit honneur par les Obſervations, dont il ne ceſſa d'enrichir ſes Mémoires juſqu'à ſa mort arrivée le 16 Avril 1691. On a encore de lui un Ouvrage dans lequel il a bien traité de tout ce qui a rapport au Fœtus ; on lui reproche cependant de s'être trop attaché aux expériences faites ſur les animaux, & de n'avoir pas cherché à les vérifier par l'ouverture des cadavres humains. Voici le titre de cet Ouvrage :

Diſquiſitio Anatomica de formato Fœtu. Londini, 1667, *in*-8. *Amſtelodami*, 1668, *in*-12.

Gaſpar Needham, autre Médecin Anglois, reçu à Oxford, fit ſon entrée dans la Société Royale de Londres le 28 Août 1661. Il étoit auſſi du College des Médecins de cette ville, & il y jouiſſoit de la plus grande réputation, lorſqu'il mourut le 31 Octobre 1679, à l'âge de 57 ans.

Il ne faut point confondre ces deux Médecins avec un Gentilhomme Anglois, nommé *Turberville Needham*, qui étoit de la Société Royale de Londres. Il a publié, en ſa Langue maternelle, un Ouvrage traduit de l'Italien de l'Abbé *Splanzini*, Profeſſeur de Philoſophie à Modene, dans lequel l'Auteur rappelle l'ancien ſyſtême de la production des animaux par la pourriture. La Verſion Angloiſe a paru à Londres, en 1745, *in*-8. Depuis, on a mis cet Ouvrage en François dans les éditions de Leyde, 1747, *in*-12, de Paris, 1750, *in*-12, & 1769, deux volumes *in*-8. La derniere a été publiée ſous ce titre :

Nouvelles recherches ſur les découvertes microſcopiques, & la génération des corps organiſés, avec des Notes, des Recherches Phyſiques & Métaphyſiques ſur la Nature & la Religion ; & une nouvelle Théorie de la Terre, par M. de Needham, *Membre de la Société & de celle des Antiquaires de Londres, & Correſpondant de l'Académie des Sciences de Paris.* Sous le nom de Londres, Paris, 1769, deux volumes *in*-8.

NEHEMIA, (Abraham) Juif Portugais, fit la Médecine vers la fin du XVI ſiecle. Il eſt connu par un Ouvrage qui a été pluſieurs fois imprimé ſous ce titre :

Methodi univerſalis medendi per ſanguinis miſſionem & purgationem Libri duo, quorum alterò agitur de tempore purgandi & ordine medendi. Acceſſit de tempore aquæ frigidæ in febribus ardentibus ad ſatietatem exhibendæ Liber unus. Venetiis, 1591, 1604, *in*-4.

NEMESIUS, Philoſophe qui ſe fit Chrétien, vécut ſur la fin du quatrieme ſiecle ou au commencement du cinquieme, & devint, dit-on, Evêque d'Emeſe, lieu de ſa naiſſance dans la Phénicie. Il nous reſte de lui un Livre de la nature de l'homme, qui ſe trouve en Grec & en Latin dans la Bibliotheque des Peres, & qui a été imprimé ſéparément ſous ce titre :

De natura hominis Liber. Lugduni, 1538, *in*-8, de la Traduction de *George Valla. Antverpiæ*, 1565, 1584, *in*-8, en Grec, avec la Verſion Latine de *Nicolas Ellebodius. Oxonii*, 1671, *in*-8. En Anglois, Londres, 1636, *in*-8.

Le Docteur *Freind* n'eſt pas d'accord avec l'Editeur d'Oxford ſur les découvertes Anatomiques de *Nemeſius*. Cet Editeur lui en attribue deux bien importantes, dont l'une ſur-tout tient le premier rang parmi toutes celles qui ont contribué aux progrès de la Médecine. La premiere concerne la bile. Cette humeur, ſuivant notre Philoſophe, n'exiſte pas dans le corps pour elle ſeulement ; ſes uſages ſont fort étendus, car elle aide à la digeſtion des alimens & elle facilite la déjection des excrémens. D'ailleurs, en qualité & à l'imitation des facultés vitales, elle communique au corps une eſpece de chaleur. Telles ſont les raiſons par leſquelles elle ſemble faite par rapport à elle-même ; mais comme elle ſert encore à nettoyer le ſang, elle paroît auſſi être faite par rapport à ce fluide. Voilà, dit l'Editeur d'Oxford, tout le ſyſtême moderne de la bile aſſez clairement expoſé ; ſyſtême que *Sylvius de le Boë* s'eſt vanté d'avoir produit. On convient que les principes du dernier ſont à peu-près les mêmes que ceux de *Nemiſius ;* mais ne pourroit-on pas dire, d'après le Baron de *Haller*, que ſi cette Théorie de la bile eſt de quelque utilité dans la Médecine, c'eſt moins à *Nemeſius* qu'il faut accorder l'honneur de l'invention, qu'à *Galien*, dont il a copié la Phyſiologie ?

Il eſt maintemant queſtion d'un point beaucoup plus important. L'Editeur d'Oxford prétend que le Philoſophe d'Emeſe a connu la circulation du ſang, & qu'il eſt vraiment l'Auteur de cette découverte, dont la démonſtration a tant illuſtré le dernier ſiecle. C'eſt par le paſſage ſuivant qu'il s'efforce de prouver ſon aſſertion. Le mouvement du pouls, dit *Nemeſius*, nait du cœur & particulierement du ventricule gauche de ce viſcere. Par une ſuite conſtante de l'ordre & de l'harmonie, l'artere eſt dilatée & reſſerrée avec violence : dans la dilatation, elle attire des

veines voisines la partie la plus tenue du sang, dont les exhalaisons servent à l'entretien des esprits vitaux. Dans sa contraction, l'artere répand dans tout le corps, par des passages secrets, toutes les exhalaisons qu'elle contient; ensorte que tout ce qui est fuligineux, est chassé par le cœur dans l'expiration, soit par la bouche, soit par le nez. Ainsi parle *Nemesius*. Si c'est là-dessus que l'Editeur d'Oxford lui attribue l'importante découverte de la circulation, *Hippocrate* & *Galien* pourroient la revendiquer à de plus justes titres; car tout ce qu'on peut conclure de ce passage, ainsi que de l'autre où il s'agit du Foie, c'est que *Nemesius* n'avoit aucune idée de la maniere, dont se fait la circulation.

NENTER, (George-Philippe) célebre Professeur de Médecine en l'Université de Strasbourg, a donné quelques Ouvrages au public vers le commencement de ce siecle. Ils sont intitulés :

Theoria hominis sani, sive, Physiologia Medica. Argentorati, 1714, *in*-8. *Ibidem*, 1723, *in*-8.

Theoria hominis ægroti, sive, Pathologiæ Medicæ pars generalis. Ibidem, 1716, *in*-8.

Fundamenta Medicinæ Theoretico-Practicæ. Ibidem, 1718, *in*-4. Le second Tome a paru à Strasbourg en 1721, *in*-4, & les deux ensemble à Venise, en 1753, *in-fol.*

Les deux premiers Ouvrages servoient de cahiers aux Ecoliers qui suivoient les Leçons, dans lesquelles il leur expliquoit plus au long les matieres qui n'étoient qu'ébauchées dans l'Imprimé. Les avantages que les Ecoliers tirerent de cette méthode d'enseigner, engagerent *Nenter* à céder à leurs prieres, & à donner plus d'étendue au corps de doctrine qu'il a établie, en deux Tomes *in*-4, sur les principes de *Stahl* & d'autres Médecins célebres. La Préface qu'il a mise à la tête de cette édition, est remarquable par la maniere ingénieuse avec laquelle il traite de la Médecine malade. Il expose, avec autant de vérité que d'énergie, les causes qui dérangent la santé d'un Art si nécessaire, & il les rapporte principalement au mépris qu'on fait de la Médecine & des Médecins, parce que ceux-ci ne travaillent point assez à pousser celle-là à l'état de perfection, dont elle est susceptible. Il ajoute que la Pratique tire peu de fruit de l'enseignement des Ecoles; que la Médecine d'*Hippocrate* est trop négligée, celle des Novateurs trop aveuglément suivie; que les Médecins ne s'appliquent point assez à la recherche des remedes héroïques, & que l'essence de plusieurs maladies leur est encore trop peu connue. La source d'où partent tant de maux, est, selon lui, la négligence des Modernes à suivre la Nature pas à pas, ainsi que faisoient les Anciens. On a commencé par abandonner la maniere d'écrire aphoristique & cette admirable brieveté, sous laquelle *Hippocrate* a renfermé les plus grands principes, pour se répandre en raisonnemens la plupart étrangers à la Médecine, & tous inutiles à la perfection de la Pratique. On a tiré peu de lumieres de l'Observation, parce que l'histoire des maladies a été mal tracée ou négligée. On a eu beaucoup d'ardeur pour l'étude, mais on en a peu profité, parce qu'on s'est attaché à de mauvais Auteurs, sur-tout à ceux qui en imposent à leurs Lecteurs par le faux brillant des Hypotheses Philosophiques & Médicinales. *Nenter* ne prévoit pas qu'on puisse guérir la Médecine qu'à l'aide du tems. Il faut la préparer de longue-main à l'action des remedes efficaces, dont elle a un vrai besoin; & ces remedes consistent prin-

cipalement dans la meilleure méthode d'enseigner cette Science, de l'apprendre & de l'exercer. C'est de la nature de l'enseignement que découlent les bons principes qui doivent former des Ecoliers savans & des Praticiens heureux. Tout Professeur doit commencer par rejetter les préjugés qui offusquent la raison. Une érudition solide, beaucoup de fidélité dans l'exposition des mouvemens de la Nature, un grand desir de communiquer ce qu'il sait, un desir plus grand encore de n'enseigner que des vérités utiles & constantes, une aversion marquée pour les systêmes séduisans de l'imagination qui court après la nouveauté : telles sont les qualités que doit avoir celui à qui on a donné la charge, également honorable & importante, de former des Eleves capables de servir un jour l'humanité souffrante.

NESSEL, (Edmond) premier Médecin de George-Louis de Berghes, Evêque & Prince de Liege, étoit de la ville de ce nom, où il naquit vers l'an 1658. Il étudia la Médecine à Leyde, & voyagea ensuite en France pour y perfectionner ses connoissances. Ce ne fut qu'après s'être mis au fait de celles qui décident de la réputation d'un Médecin qui se livre à la pratique de son Art, qu'il prit la résolution de retourner dans sa patrie. Il s'y fit aggréger au College vers l'an 1690, & il eut bientôt l'avantage de se distinguer par les cures les plus brillantes, qui lui mériterent la considération qu'on ne peut refuser au vrai mérite & à la science. Comme l'estime, dont il jouissoit à des titres aussi solides, n'est point sujette aux revers, ainsi que celle qui dépend du caprice de la multitude, elle l'accompagna pendant toute sa vie ; elle lui survécut même par les regrets dont le public l'honora à sa mort arrivée le 24 Février 1731, dans la 73e. année de son âge. On a de lui :

Traité analytique des Eaux de Spa & de leurs vertus & usages. Liege, 1699, *in*-12. Il laissa encore deux Manuscrits, dans l'un desquels il a recueilli ce que les meilleurs Ecrivains ont dit sur les propriétés des simples les plus en usage ; il rapporte, dans l'autre, la méthode qui lui a le mieux réussi dans les maladies rares qu'il a eu occasion de traiter. Ces deux Manuscrits sont demeurés en mains de son fils, *Matthieu Nessel*, Médecin & Conseiller de la Cour Allodiale de Liege. On doit à celui-ci :

Apologie des Eaux de Spa. Liege, 1713, *in*-8.

NEUCRANTZ, (Paul) Docteur en Médecine, étoit de Rostock. Il commença par exercer dans sa ville natale en 1632, mais au bout de deux ans, il se rendit à Lubeck, où il parvint à la charge de Physicien en 1655, & mourut le 24 Mai 1671, âgé de 66 ans. Il a écrit :

De Purpura Liber singularis, in quo febrium malignarum natura & curatio proponitur. Lubecæ, 1648, *in*-4. *Francofurti*, 1660, *in*-4.

De Harengo Exercitatio Medica, in qua principis piscium exquisitissima bonitas, summaque gloria asserta & vindicata. Lubecæ, 1654, *in*-4.

Idea perfecti Medici. Ibidem, 1655, *in*-4. C'est l'Oraison funebre de *Jean-Henri Meibomius.*

Jean-Antoine Neucrantz de Lubeck, fils de *Paul*, étudia à Helmstadt sous *Henri*

Meibomius, & vint exercer la Médecine dans sa patrie. Il passa, en 1698, à la Cour de Schwerin-Mecklenbourg.

Il faut distinguer ces deux Médecins de *Jean Neucrantz*, Docteur en Philosophie & en Médecine, & premier Physicien de Strallund dans la Poméranie, qui publia dans cette ville en 1645, *in*-12, un Ouvrage intitulé:

Auctarium Pharmacopœiæ Stralsundensis.

NEUFVILLE (Gerard DE) naquit en 1590 à Wésel au Duché de Cleves. Il n'eut pas plutôt pris le bonnet de Docteur en Médecine, que se sentant du goût & des talens pour la Chaire, il se mit à postuler celles qu'il crut lui convenir. Comme il étoit en état d'enseigner plusieurs Sciences, il commença par les Mathématiques, dont il fit des Leçons publiques à Heidelberg, en qualité de Professeur extraordinaire. Il passa ensuite à Brême, & non seulement il y continua d'enseigner les Mathématiques, mais encore la Physique & la Médecine; il y parvint même à l'emploi de premier Médecin stipendié, qu'on connoît en Allemagne sous le nom de *Physicien*. De meilleures conditions le tirerent de Brême pour se rendre à Groningue, où il avoit obtenu la Chaire de Philosophie & de Médecine. Il mourut dans cette ville le 28 Juillet 1648, & ne laissa que des Ouvrages de Mathématique & de Physique.

Louis de Neufville, disciple d'*Albinus*, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde, où il publia en 1730, *in*-4, une Dissertation réimprimée en 1736, *in*-8, dans laquelle il soutient l'existence de la membrane Allantoïde & de l'Ouraque dans le Fœtus humain.

NEVIANUS, (Marc) dont le véritable nom doit avoir été NEEFS ou DE NEEF, suivant M. *Paquot*, naquit à Grammont, en Flandre, vers l'an 1520 ou 1530. Il fut considéré dans sa patrie qu'il servit utilement pendant plusieurs années, soit en qualité de Médecin, soit à titre de Bourguemestre. Toute la ville lui témoigna les regrets qu'elle avoit de le voir abandonner sa profession, pour embrasser l'état Ecclésiastique. Comme il venoit d'être pourvu d'un bénéfice, il se fit Prêtre & alla s'établir à Gand, où il demeura au moins depuis 1563 jusqu'en 1575. *Nevianus* aimoit le travail. A l'imitation de *Macer* & de *Nicandre*, il consacra ses talens pour la Poésie à l'avantage de la Médecine. Mais bien différent de ces deux Poëtes-Médecins, il ne mit aucune beauté dans ses Vers; il ne traita même point des matieres qui sont les sujets de ses Ouvrages, avec tout l'intérêt dont elles sont susceptibles. Voici les titres des pieces que nous avons de lui:

De plantarum viribus Poëmation. Lovanii, 1563, *in*-8. Il dédia ce Poëme à Lamoral, Comte d'Egmond, Gouverneur de la Flandre. On peut juger de ses Vers par l'échantillon qu'on a pris de ce qu'il dit du Nêflier & du Pêcher:

Germina, tum frondes, quas Mespilus edit, acerbô
Gustu donantur cumulatè. Bacca redundat
Stypsis energiâ: dein emolumenta profundit,
Atque parit stomacho: sedisque fluenta coercet.

Mali

Mali Persiacæ folium germenque calescit,
Et per cæca fugat nocuum spiracula Chymum :
Quin & amaroris geniô decoratur alacri :
Nec non Helmynthes tollit. Sed poma gelascunt
Ordine sub bino, madidantque, citòque feruntur
Per alvi ductus. Flumen matura propellunt
Ejusdem : at cohibent hunc immatura fluorem.

De qualitatibus primis, secundis, tertiis, iisque quas natura tegit occultas abditasve, Poëmation. Gandavi, 1573, *in*-8.

De curandis morbis Poëmation. Ibidem, 1573, 1575, *in*-8.

In Poëmation suum de curandis morbis, Corollarium de febribus agens. Ibidem, 1575, *in*-8.

NEUMANN, (Gaspar) Conseiller Aulique de Sa Majesté Prussienne, étoit de Zullichau dans le Duché de Crossen, où il naquit, le 11 Juillet 1683, de *George Neumann*, Bourgeois & Apothicaire de cette ville. Il s'appliqua à la Profession de son pere, & après avoir tenu quelque tems une Pharmacie à Unruhstadt dans la grande Pologne, il passa en 1705 à Berlin, où il entra dans l'Apothicairerie de voyage du Roi de Prusse. Il voyagea sept ans en cette qualité; mais comme on lui reconnut des talens & d'heureuses dispositions pour les perfectionner, on en rendit compte au Roi qui voulut qu'il étudiât à Hall, & qui le fit ensuite voyager à ses fraix pour lui donner occasion d'approfondir la Chymie. Ce fut en 1711 qu'il commença ses voyages. Après avoir visité les mines d'Allemagne, il passa en Hollande pour y voir travailler les plus célebres Chymistes de ce pays, & sur-tout pour y profiter des lumieres du savant *Boerhaave*. Delà il se rendit en Angleterre, où il apprit la mort de son Maître, le Roi de Prusse Fréderic I, qui périt en 1713 d'une maladie de langueur. Dans cette circonstance qui l'embarrassoit, il trouva, en retournant, le Docteur *Cyprien* qui le retint à Franequer & qui l'employa à faire différentes expériences. Mais le Médecin *Gundelsheimer* lui écrivit de Berlin, en 1715, pour savoir s'il avoit envie de revenir dans cette ville, & s'il vouloit aller en Poméranie en qualité d'Apothicaire de campagne. *Neumann* l'en remercia, & en 1716 il alla avec le Roi d'Angletetre, George I, à Hannovre, d'où il se rendit à Berlin pour y vaquer à quelques affaires particulieres qui demandoient sa présence. Il y lia connoissance avec *Stahl*, Médecin du Roi Fréderic-Guillaume, & gagna tellement l'estime & l'affection de ce Savant, qu'il lui obtint la permission de voyager encore pendant un an, aux fraix de la Cour. *Neumann* profita de cette nouvelle faveur pour voir l'Angleterre, la France & l'Italie. Il fit par-tout connoissance avec les Chymistes les plus habiles, & en France, il donna des Leçons de Botanique. A Rome, il mérita la bienveillance de *Lancisi* qui lui fit voir tout ce qui pouvoit mériter son attention dans cette ville, où il demeura six semaines. De retour à Berlin, il fut fait Apothicaire de la Cour; & le Roi ayant fondé, en 1723, un College de Médecine & de Chirurgie dans sa Capitale, il fut nommé Professeur de Chymie

pratique, & en 1724 Membre du College. En 1725, la Société Royale de Londres le reçut dans ſon Corps, & la Faculté de Médécine de Hall lui accorda le bonnet de Docteur en 1727. Il fit cette année un voyage en Siléſie, en Moravie, juſqu'à Vienne; il paſſa à ſon retour par la Boheme, viſita les bains de Toeplitz, & ſe rendit à Berlin par Dreſde & Freyberg, dont il examina les mines avec toute l'attention d'un Philoſophe-Chymiſte.

Neumann fut aggrégé à l'Académie Impériale des Curieux de la Nature en 1728, & à l'Inſtitut de Bologne en 1734. La même année, il fit un voyage dans la Nouvelle Marche & la Poméranie, où il découvrit la véritable génération de la Pierre Oſtéocolle. En 1736, l'Académie des Curieux lui envoya le diplome d'Adjoint, & preſque en même tems, il fut nommé Doyen du College de Médecine & de Chirurgie à Berlin. Il mourut dans cette ville le 20 Octobre 1737, & laiſſa pluſieurs Mémoires au public dans les Recueils des Sociétés ſavantes, dont il étoit Membre. Les Actes des Curieux de la Nature contiennent: *Tractatus de oleo deſtillato formicarum æthereô: Tractatus de albumine ovi ſuccino ſimili.* On trouve dans les mêlanges de la Société Royale de Berlin, où il avoit encore été reçu: *Diſquiſitio de Camphora: de experimento probandi Spiritum Vini Gallici: de ſalibus alcalino-fixis.* Dans les Tranſactions Philoſophiques: *De Camphora Thymi: de Ambra gryſea*, &c. On a ſéparément:

Lectiones Chymicæ de ſalibus alcalino-fixis & de Camphora. Berolini, 1727, *in*-4.

De Succino, Opio, Caryophillis aromaticis & Caſtoreo. Ibidem, 1730.

Diſquiſitio de Ambra gryſea. Dreſdæ, 1736.

Et quelques Ouvrages en Allemand, dont celui qui renferme des Leçons publiques ſur le Thé, le Caffé, la Bierre & le Vin, fut publié à Leipſic en 1736, *in*-4.

NEWTON, (Thomas) célebre Poëte Latin & Maître d'Ecole en Angleterre, ſe mêloit auſſi de la pratique de la Médecine. Il a écrit quelques Ouvrages ſur cette Science, en ſa Langue maternelle, comme ſur les médicamens les plus éprouvés, ſur la nature & les ſymptômes des maladies, &c. Il en a traduit d'autres dans la même Langue, & principalement d'après *Gratarole* & *Lévin Lemnius.* L'Hiſtoire Chronologique des Médecins, par *George Matthias*, ajoute que *Thomas Newton* mourut au mois de Mai 1607.

Il faut diſtinguer cet Auteur d'*Iſaac Newton*, célebre Philoſophe & Mathématicien Anglois, qui naquit à Volſtrope dans la Province de Lincoln, le jour de Noël 1642, & mourut à Londres le 20 Mars 1727, à l'âge de 85 ans. Ce grand génie a écrit quantité d'Ouvrages ſur différentes matieres, & la Médecine n'a pas manqué de tirer parti de ceux qu'il a donnés ſur la Phyſique.

NICANDRE, Auteur Grec, fut non ſeulement Grammairien, mais encore Poëte & Médecin. On dit qu'il fleurit vers l'an du monde 3741, ſous le regne d'Attale I, Roi de Pergame, qui fut ſurnommé *Galatonicès. Suidas* veut que *Nicandre* étoit fils de *Xénophane* de Colophon, ville d'Ionie, quoique d'autres le faſſent Etolien de nation. Il eſt cependant aſſuré, par le témoignage même de *Nicandre*, qu'il étoit de Claros, autre ville d'Ionie dans le voiſinage de Colophon. Mais

ce n'est point uniquement sur le lieu de la naissance de ce Médecin qu'il y a diversité de sentimens parmi les Auteurs; il y en a encore sur le tems auquel il a vécu. Quelques-uns veulent qu'il ait été en réputation sous le regne du dernier des Attales, surnommé *Philometor*, & sous celui d'Aristonicus, bâtard d'Eumenès II, qui tenta d'usurper le Royaume de Pergame qu'Attale avoit donné aux Romains. A ce compte, *Nicandre* seroit moins ancien qu'on ne l'a dit, puisqu'il auroit vécu environ l'an du monde 3870. Il y a aussi quelque difficulté sur le nom du pere de notre Auteur; car le Scholiaste nous apprend qu'il s'appelloit *Damnée*.

Quoiqu'il en soit de cette diversité d'opinions qu'il importe peu de discuter, on ne peut se refuser aux témoignages de *Nicandre* & du Scholiaste sur le nom de la patrie & celui du pere. Quant au tems de l'existence de ce Médecin, je le fixerois volontiers sous le regne d'Attale *Philometor*, Prince qui cultiva les Arts & les fit aimer plus qu'Attale I, qui ne s'occupa que de la guerre & du soin d'étendre ses conquêtes. Passons maintenant aux Ouvrages de *Nicandre*. Il en a écrit plusieurs qui sont cités par *Eustathe*, le Scholiaste d'*Aristophane* & *Athénée*; mais il ne nous reste que deux Poëmes intitulés: *Theriaca* & *Alexipharmaca*. Dans le premier il parle des animaux vénimeux, & dans le second, il traite des antidotes. Les remedes qu'il met dans cette classe, y sont arrangés sans beaucoup de choix, ni de jugement. On a cependant recherché ces deux Poëmes avec grand empressement, ainsi que le témoigne le nombre d'éditions qu'on en a publié.

En Grec, à Venise, 1499 & 1506, *in-folio*, avec les Œuvres de *Dioscoride*; 1518, *in*-4 & 1523, *in*-8.

En Grec, à Cologne, 1530, *in*-4, avec l'interprétation du Poëme *De Theriaca* par un Auteur anonyme, & différens Commentaires de celui intitulé *Alexipharmaca*. On y a joint un Traité des poids & des mesures.

En Latin, Cologne, 1531, *in*-4. C'est la Traduction de *Jean Lonicer*.

En Vers Latins par *Henri Cordus*, Francfort, 1532, *in*-4.

En Grec & en Latin, Paris, 1549, *in*-8, de la Traduction de *Jean de Gorris*, avec des notes.

Valence, 1552, *in*-8, de la Traduction de *Pierre-Jacques Steve*, Médecin de cette ville, avec des explications.

Paris, 1557, *in*-4. C'est le Poëme *Alexipharmaca*, avec de courtes observations en Grec, & la Traduction en vers Latins de *Jean de Gorris*. Le même y a joint une Préface dans laquelle il traite de tout ce qui a rapport aux poisons, & à la fin, une Apologie sur le Lievre marin adressée à *Guillaume Rondelet*.

Paris, 1566, *in-fol.* Cette édition comprend les deux Poëmes de la Traduction de *Jean de Gorris*.

De la même Traduction, Geneve, 1606, *in-folio*, avec les Ouvrages de différens Poëtes. Edition Grecque & Latine.

Paris, 1622, *in-fol.* On y a joint les XXIV Livres des Définitions Médicinales du Traducteur *Jean de Gorris*.

Helmstadt, 1614, *in*-8. En vers Latins par *Cordus*, avec les autres Poésies du Traducteur.

Les Œuvres de Nicandre traduites en vers François par *Jacques Grévin*. Anvers, 1567 & 1568, *in*-4.

Suivant *Pierre Lambecius*, l'un des plus ſavans hommes du XVII. ſiecle, il y'a un bel exemplaire manuſcrit de *Nicandre* dans la Bibliotheque Impériale de Vienne. Il eſt orné des figures d'animaux vénimeux, & d'un Commentaire de la main du Sophiſte *Eutechnius*.

Divers Auteurs parlent avantageuſement de *Nicandre* ; on trouve même pluſieurs Epigrammes à ſa louange dans le premier Livre d'Anthologie. Une ancienne Inſcription fait mention d'un *Mutius Fonteius Nicander*, mais on ne ſait pas quand il a vécu.

NICERATUS, Médecin à qui *Galien* attribue l'invention de quelques médicamens, eſt cité par *Cælius Aurelianus* au ſujet d'un Livre, où il traitoit de la maladie appellée *Catalepſis*.

NICHOLS, (François) Docteur en Médecine & Lecteur d'Anatomie à Oxford, fut reçu dans la Société Royale de Londres, à qui il a communiqué pluſieurs Obſervations qu'on trouve dans les Tranſactions Philoſophiques. On lui doit ſéparément :

Compendium Anatomicum œconomicum. Londini, 1733, 1736, *in*-4. Il y contredit la doctrine communément reçue touchant le mouvement du cœur & la circulation du ſang, tant dans l'adulte que dans le fœtus. Plus curieux d'ailleurs à donner des explications qu'à produire des faits, il attribue à quelques parties des uſages bien ſinguliers. Tel eſt, par exemple, celui des muſcles pyramidaux, qui conſiſte, ſuivant lui, à abaiſſer le ligament ſupérieur de la veſſie par leur contraction, & à permettre à ce viſcere de ſe contracter librement lui-même pour expulſer l'urine.

De anima Medica. Londini, 1750, *in*-4.

NICIAS étoit de Soli. Il fut attaché en qualité de Médecin à Pyrrhus, ce Roi des Epirotes ſi célebre, dans le XXXVIII ſiecle, par ſes guerres contre les Romains. *Théocrite* parle avantageuſement de *Nicias* ; mais il en feroit indigne, s'il étoit vrai qu'il eût offert aux Romains d'empoiſonner le Roi ſon maître.

Il ſe trouve un autre *Nicias*, Médecin du deuxieme ſiecle, qui étoit de Nicopolis. *Plutarque*, ſon contemporain, cite un *Nicias Mallotes*, comme Auteur d'un Traité *De Lapidibus* ; il paroît être le même que celui dont il eſt parlé dans les Recueils de *Stobée*, laborieux Ecrivain Grec de la fin du quatrieme ſiecle & du commencement du cinquieme.

NICOLAÏ (Chriſtophe) naquit à Nuremberg le 21 Janvier 1618. Après de bonnes études de Médecine dans les Univerſités d'Altorf & de Padoue, il reçut les honneurs du Doctorat dans la premiere le 14 Avril 1645, & retourna la même année à Nuremberg, où il ſe fit aggréger au College des Médecins. Ses talens y furent eſtimés, & lui mériterent la confiance de ſes concitoyens. Il étoit chargé du ſoin de l'Hôpital, lorſque la Faculté d'Altorf jetta les yeux ſur lui, en 1654, pour remplir la Chaire vacante par la mort de *Louis Jungerman*. *Nicolaï* mourut dans cette derniere ville le 21 Février 1662, ſans avoir rien donné au public que des Theſes ſur différens points de Médecine.

NICOLAÏ, (Henri-Albert) né le 6 Mars 1701 de *Henri-Nicolaï*, Médecin de Lubeck, étudia la Médecine à Strasbourg, où il prit le bonnet de Docteur. On a de lui deux Dissertations Académiques, sous ces titres :

Decas Observationum illustrium Anatomicarum. Argentinæ, 1725, *in*-4.

De directione vasorum. Ibidem, 1725, *in*-4.

Manget parle d'un Médecin qu'il nomme *Henricus Nicolaus*, & à qui il attribue un Ouvrage intitulé :

Tractatus singularis de Panis naturâ, usu, affectionibus, operationibus, divisionibus & varietatibus. Dantisci, 1651, *in*-4.

Lipenius en cite deux autres du même nom. On a de l'un : *Disputatio Inauguralis de Lienis obstructione & reseratione. Altorfii*, 1674, *in*-4; & de l'autre : *De vulneribus sclopetorum. Argentinæ*, 1676, *in*-4.

NICOLAS d'Alexandrie. Voyez MYREPSUS.

NICOLE, (Nicolas) Médecin natif de Florence, vécut dans le XV siecle. *Léandre Alberti*, Provincial des Dominicains qui a donné les éloges des Hommes illustres de son Ordre, leur associe ce Médecin, dont il parle avec beaucoup d'avantage. Il a mérité cet honneur de la part d'*Alberti*, par son aggrégation à l'Ordre de ce Religieux, mais plus encore par les Ouvrages qu'il a laissés. Tels sont :

Sermones Medicinales septem. Venetiis, 1491, 1507, 1533, quatre volumes *in-fol.*

Commentum super Aphorismos Hippocratis. Bononiæ, 1522, *in*-8. C'est aux soins de *Jean-Baptiste Theodosius* de Parme qu'on doit ce Recueil.

De Febribus Epitome. A la page 285 de la Collection de Venise *De Febribus.*

Nicole ne s'est point borné aux Ouvrages dont je viens de donner les titres, il en a écrit d'autres sur la Philosophie & la Cosmographie. *François Philelphe*, célebre Grammairien & Philosophe de Tolentin en Italie, lui a adressé deux Lettres qui font preuve de l'estime qu'il faisoit de son mérite. On reproche cependant à ce Médecin d'avoir eu des façons si dures envers plusieurs Savans de Florence, qu'ils ne purent tenir contre ses procédés, & qu'ils s'exilerent volontairement de cette ville, où *Nicole* mourut en 1430, à l'âge de 73 ans.

NICOMACHUS, pere d'*Aristote*, étoit de Stagire dans la Macédoine. Il vécut dans le XXXVI siecle, & fut Médecin du Roi Amyntas III, aïeul d'Alexandre le grand. Sa science étoit relevée par son extraction, car il tiroit l'origine de sa famille d'un fils de *Machaon ;* conséquemment il étoit de la race des Asclépiades, aussi bien qu'*Hippocrate.* Au rapport de *Suidas*, il a composé six Livres concernant la Médecine & un autre sur la Physique ; mais il ne nous est rien resté de tout cela.

NICOMEDE III, Roi de Bithynie, vécut dans le XXXIX siecle, du tems de Mithridate VI, Roi de Pont. On l'a mis au rang des Princes qui ont cultivé la Médecine ; peut-être n'a-t-il fallu pour cela, que d'avoir trouvé quelques médicamens qui portent son nom dans les Ouvrages de *Galien.*

Il y a eu un *Nicomede* Médecin, dont il est fait mention dans les Inscriptions anciennes.

NICONITIUS, (François) Médecin Polonois, vécut vers le milieu du XVI siecle. On le dit Auteur d'un Ouvrage composé dans le délire d'une imagination échauffée, que le retour du bon sens avoit condamné à ne jamais voir le jour, mais qu'un de ses amis fit imprimer à Cracovie en 1541, *in*-8, sous ce titre :

Bis centum & viginti-quatuor rationes dubitandi, seu argumenta non unius loci, sed plurium authoritatibus, non scriptis alibi comprobata, quibus videbatur filium natum ex uxore, absente maritô per decennium, esse legitimum. On y lit cette Epigraphe :

Incivile est non totâ lege perspectâ judicare.

L'éditeur a ajouté les vers suivans :

Clemens Janicius
Ad Uxores.

Conjugum adulteria prohibet Niconitius, at vos
Jam lapsas magnô protegit ingeniô:
Talem & tam doctum vobis nec prisca tulerunt
Sæcula patronum, neque futura dabunt.

M. *Portal* dit que *Janicius* se trompe & que les femmes trouvent tous les jours de tels avocats; mais heureusement pour elles, ils plaident plus éloquemment leur cause, & n'en soutiennent point d'aussi mauvaise que notre Auteur. Tout le monde sait le bruit qu'ont fait, il y a quelques années, les Mémoires qu'on a publiés pour & contre les naissances tardives. En donnant trop d'extension au terme de la grossesse, on a, il est vrai, sauvé l'honneur des femmes; mais n'a-t-on point troublé les familles, en y faisant entrer des enfans, dont la légitimité est plus que douteuse ?

NICOT, (Jean) né à Nismes d'un Notaire de cette ville, sortit de bonne-heure de sa patrie & s'introduisit à la Cour, où son mérite lui procura la faveur des Rois Henri II & François II. Il fut Maître des Requêtes, & passa à l'Ambassade de Portugal pendant les années 1559, 1560 & 1561. A son retour en France, il apporta cette plante qu'on a appellée de son nom *Nicotiane*, ou autrement *Petun* & *Herbe à la Reine*. Cette derniere dénomination lui vient de ce que *Nicot* présenta cette plante à Cathérine de Médicis; mais elle est plus connue aujourd'hui sous le nom de *Tabac* qui fournit quelques ressources à la Médecine en qualité de remede, qui fait la matiere d'un grand commerce pour les peuples & d'un revenu plus grand encore pour les Souverains. *Nicot* mourut à Paris le 10 Mai de l'an 1600.

NIEUWENTYT, (Bernard VAN) né en 1664 à Westgraafdyk dans la Nort-Hollande, montra dès sa premiere jeunesse beaucoup d'inclination pour les Sciences; mais avec le desir de tout savoir, il eut la sagesse de se borner. Il s'attacha d'abord à la Philosophie & aux Mathématiques, & passa ensuite à l'étude du Droit & de la Médecine. Les progrès qu'il fit en ces différens genres

furent également rapides ; bon Philosophe, grand Mathématicien, Médecin célebre, Magistrat habile & équitable, il fut plus attentif à suivre l'attrait de son génie, qu'avide des honneurs du gouvernement de sa république. Il se contenta d'être Conseiller & Bourguemestre de la ville de Purmerende où il demeuroit, sans briguer des emplois qui l'auroient tiré de son Cabinet. Son amour pour l'étude ne finit qu'avec lui le 30 Mai 1718, à l'âge de 63 ans. On lui doit plusieurs Ouvrages, comme une Réfutation de *Spinosa*, en Hollandois, des Ecrits contre les infiniment petits ; mais le principal est un Traité, en Hollandois, qui parut en 1716, 1720, & 1725, *in*-4, & qui fut mis en François par *Noguez*, sous ce titre : *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la Nature.* Paris, 1725, *in*-4. Il y a aussi une Traduction Allemande qui fut publiée à Leipsic en 1747, *in*-4. Cet Ouvrage fait preuve de l'étendue des connoissances de l'Auteur dans les Mathématiques, la Physiologie des corps vivans, la Physique Expérimentale & l'Hydrostatique.

NIGER. Voyez SEXTIUS NIGER,

NIGER. (Jérôme) Voyez LENOIR.

NIGER ou NIGRINI (Antoine) étoit de Breslau. Il enseigna l'Histoire Naturelle & la Langue Grecque à Marpurg, & delà il se rendit à Padoue, où il reçut les honneurs du Doctorat en Médecine l'an 1536. La ville de Brunswick chercha à s'attacher *Nigrini*, peu de tems après qu'il fut de retour en Allemagne ; elle lui offrit la charge de Médecin ordinaire qu'il accepta, & qu'il remplit jusqu'à sa mort arrivée en 1555. On a de lui des Ouvrages qui ont été imprimés plusieurs fois :

Consilium de tuenda valetudine. Lipsiæ, 1554, 1558, *in*-8. *Wittebergæ*, 1573, 1581, *in*-8.

De decem præcipuis erroribus & abusibus, propter quos apud nonnullas gentes præclara Medicinæ Ars Mulierculis, Judæis ac impostoribus veluti præda relicta, miserèque infamata constuprataque jacet. Hamburgi, 1590, *in*-8.

NIGRISOLI (Jérôme) naquit à Ferrare en 1621. Il fit ses études de Médecine avec tant de distinction, & il remporta les degrés avec tant de gloire, que, malgré sa jeunesse, Ferdinand Gonzaga, Duc de Guastalle, le prit à son service en qualité de Médecin de sa personne. *Nigrisoli* ne démentit pas l'opinion avantageuse que ce Prince avoit conçue de ses talens ; il étoit dans la plus grande considération à la Cour de Guastalle, lorsque la ville de Ferrare le rappella dans ses murs & le chargea d'enseigner publiquement la Philosophie. Ce fut dans cet emploi, ainsi que dans l'exercice de la Médecine, qu'il passa le reste de ses jours. Il mourut en 1689, âgé de 68 ans. On a de lui :

Progymnasmata, in quibus novum præsidium Medicum, appositio scilicet Hyrudinum internæ parti uteri in puerperis ac mensium suppressione exponitur : de vena in malignis febribus secandâ differitur, & alia Medicis non solùm, sed omnibus bonarum artium cultoribus utilia simul, atque jucunda expenduntur. Guastallæ, 1665, *in*-4.

NIGRISOLI, (François-Marie) fils du précédent, étoit de Ferrare, où il vint au monde en 1648. Son goût pour la Médecine se développa à l'Ecole de son pere. Il prit de lui les premieres leçons en cette Science, & passa ensuite dans l'Université de sa ville natale, où il fit son cours avec tant de succès, que peu de tems après sa promotion au Doctorat, il fut nommé premier Médecin de la ville de Comacchio dans le Duché de Ferrare. Il y avoit à peine trois ans qu'il exerçoit cet emploi, lorsqu'il fut rappellé dans le lieu de sa naissance, pour y enseigner l'Anatomie qu'il démontra encore par de fréquentes dissections; & de cette Chaire, il passa successivement à celles de Théorie, de Pratique & de Philosophie. L'amour qu'il avoit pour l'étude & le travail fut si grand, que malgré le tems qu'il donnoit aux fonctions de ses charges, ainsi qu'à la visite des malades, il trouva encore celui de s'appliquer à la composition des nombreux Ouvrages qu'il a laissés. Quelques-uns ont paru sous le voile de l'anonyme, d'autres sous un nom étranger; mais plusieurs sont demeurés manuscrits dans le Cabinet des curieux, & tout intéressans qu'on soit en droit de les croire par les titres qu'ils portent, les Bibliographes n'en font point mention comme d'Ouvrages qui aient vu le jour. Leur Auteur mourut à Ferrare le 10 Décembre 1727.

Voici le catalogue des Traités qui sont de la façon de *Nigrisoli* :

Dell' Anatomia Chirurgica delle glandole. Ferrare, premiere partie en 1681, la seconde en 1682.

Febris Chinâ Chinæ expugnata, seu illustrium aliquot virorum Opuscula quæ veram tradunt methodum febres Chinâ Chinæ curandi. Ferrariæ, 1687, 1700, *in*-4. On y trouve le Remede Anglois pour la guérison des fievres par *Nicolas de Blegny*; la Méthode de traiter les fievres par l'usage du Quinquina, suivant *François de Monginot*; Hippocrate de l'usage du China China pour la guérison des fievres par *Raimond Restaurand*; une observation par *de Blegny* sur le nouveau Fébrifuge; les observations de *Jacques Spon* sur les Fébrifuges & les Fievres.

Ad anchoram Sauciatorum Joannis Cornelii Weeber Observationes. Ferrariæ, 1687.

Anonymi Tractatus varii de morbis, ad Recentiorum mentem concinnati. Ibidem, 1690, 1700, *in*-8.

Lettera sopra l'invasione fatta da Topi nelle Campagne di Roma l'anno 1690. Ferrare, 1693, *in*-4.

De Charta ejusque usu apud Antiquos. Venetiis, 1699.

Considerazioni intorno alla generazione de viventi, è particolarmente de Mostri. Ferrare, 1712, *in*-4. C'est sur les œufs qu'il établit le systême de la reproduction des êtres vivans. La seconde & la troisieme partie de cet Ouvrage devoient traiter des Monstres, mais elles n'ont point été publiées. Ce qu'il a mis au jour, n'a pas été à l'abri de la critique. Apparemment que les raisons qu'on lui a opposées, ne l'ont point fait changer d'opinion; car il a défendu son premier Ecrit par un autre qu'il a publié en 1714, sous le titre de *Difesa della Considerazione &c.*

Parere intorno alla corrente Epidemia degli animali bovini. Ferrare, 1714, *in*-8. L'Italie étoit alors dévastée par l'Epizootie qui lui a enlevé un grand nombre de gros bétail.

De

De Onocrotalo Exercitatio. 1720. Il y dit des choses curieuses sur le Pélican, cet oiseau singulier, si commun en Afrique & en Amérique.

Pharmacopœæ Ferrariensis Prodromus, seu, determinationes & Animadversiones circa plurium medicamentorum compositionem. Il publia cet Ouvrage à l'occasion de la visite qu'il fit des Apothicaireries de Ferrare au commencement de l'année 1723, en qualité de Prieur du College des Médecins de cette ville.

Consigli Medici. Ferrare, 1726, 2 vol. *in*-4. Il y a une partie de ces Consultations en Italien, & une autre en Latin. L'Auteur se préparoit à donner une troisieme centurie, mais elle est demeurée parmi ses papiers, avec les Ouvrages suivans :

Annales Anatomici, in quibus à primo Anatomes ortu ad nostra hæc usque tempora Illustres quotquot fuerunt Anatomici, juxta annorum seriem referuntur, scripta, observationes, inventa, lites & controversiæ recensentur.

Historia nova Anatomica, seu, Historica enarratio illorum omnium quæ in Anatome fuerunt reperta & observata, ab ætate famosissimi Anatomici Andreæ Vesalii ad nostra hæc usque tempora.

L'Anatomia delle Piante di Neemia Grew, e di molte osservazioni, accresciuta. Traduction d'après l'édition Françoise de l'Anatomie des plantes, que *Grew* a publiée en Anglois.

Sturionis Descriptio Historico-Anatomica.

De Medicis Ferrariensibus, illis scilicet qui Ferrariæ nati, Ferrariæ etiam & in Ferrariensi Gymnasio Medicinam professi sunt, seu etiam illis qui Ferrariæ nati, extra patriam Medicinam professi sunt, & illis tandem qui aliundè nati, Ferrariæ Medicinam professi sunt, & ad docendum atque legendum in publico Gymnasio conducti sunt.

Parere intorno all'uso di alcuni rimedii, parte prima, nella quale si considerano gli rimedii tolti della Chirurgia.

Institutiones Medicæ ad recentiorum mentem concinnatæ, quas juvenibus Medicinæ initiatis dictabat.

Il ne faut point confondre les deux Médecins, dont on vient de parler, avec *Sigismond Nigrisoli*, aussi natif de Ferrare. Il enseigna la Médecine dans l'Université de cette ville, il l'exerça même avec beaucoup de réputation, & s'occupa encore du travail du Cabinet ; mais de tous les Ouvrages qu'il a écrits, un seul fut imprimé en 1557, sous le titre d'*Aliquot Facultatis Medicinæ Decisiones.*

NIHELL, (Jacques) Irlandois, pratiqua la Médecine à Cadix vers l'an 1740. Son empressement à saisir tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement de sa profession, l'a mis au fait d'une découverte que l'expérience à plusieurs fois confirmée sous ses yeux, & que les observations d'habiles gens confirment encore tous les jours. *François Solano* de Lucques, qui faisoit la Médecine à Antéquéra au Royaume de Grenade, ayant rassemblé quantité de remarques sur le pouls, il les crut assez importantes pour les publier dans un Ouvrage intitulé : *Lapis lydius Apollinis*, qui parut à Madrid en 1731, *in-folio*, mais qui fut assez mal reçu des Médecins Espagnols. *Nihell* en fit plus de cas. Il trouva cependant les remarques du Docteur *Solano* si obscures, qu'il prit le

parti d'aller à Antéquéra lui demander les éclairciſſemens dont il avoit beſoin. Il en revint ſatisfait ; & comme il avoit été pluſieurs fois témoin de la juſteſſe des prédictions de *Solano*, qu'il lui arriva même de faire d'heureuſes applications des regles qu'il en avoit appriſes, il s'empreſſa à en rendre compte au public. A cet effet, il réduiſit en abrégé le grand Ouvrage de *Solano*, auquel il joignit ſes propres obſervations, & il dédia ce précieux Recueil à *Richard Méad*, célebre Médecin de Londres, ſous ce titre :

New and extraordinary obſervations concerning the prediction of various criſes, of the pulſe. Londres, 1741, *in*-8. Cet Ouvrage a été traduit en Latin par *Guillaume Noortwick* qui l'a intitulé : *Novæ raræque obſervationes circa variarum criſium prædictionem ex pulſu. Amſtelodami*, 1746, *in*-8. On s'eſt auſſi empreſſé de le mettre en François, & la Traduction en cette Langue eſt due aux ſoins de M. *Lavirotte*, Médecin des Facultés de Montpellier & de Paris, qui l'a fait paroître ſous le titre d'*Obſervations nouvelles & extraordinaires ſur la prédiction des criſes par le pouls.* Paris, 1748, *in*-12.

NINNIN, (Henri) Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Rheims, Médecin-Conſultant du Roi de France, ancien Médecin-Conſultant des Armées, & ci-devant Inſpecteur des Hôpitaux Militaires des trois-Evêchés, a publié, en 1753, une Traduction des Ouvrages de *Celſe* ſur la Médecine & la Chirurgie, deux volumes *in*-12.

NIPHUS, (Auguſtin) l'un des plus célebres Philoſophes du XVI ſiecle, prit le nom d'*Eutychius* ou d'*Eutychus Philotheus*, conformément à la mode des Savans de ſon tems, qui prenoient ſouvent plaiſir à changer de nom. *Matthias* dit qu'il naquit en 1460, ou ſelon d'autres, en 1473, à Jopoli dans la Calabre. Dès qu'il fut en âge d'étudier, on l'envoya à Tropea où il fit de grands progrès ; mais la mort de ſon pere & de ſa mere ne tarda pas à déranger le cours de ſes études. L'impoſſibilité où il ſe trouva de le continuer, faute de moyens de ſubſiſtance, l'engagea à ſe rendre à Naples pour y chercher quelque protecteur. Le hazard le fit connoître à un habitant de Seſſa, qui étoit alors dans cette Capitale, & il en fut ſi bien reçu, qu'il conſentit à ſe fixer chez lui pour être le précepteur de ſes enfans. Il ſuivit enſuite ſes éleves à Padoue où il s'appliqua à la Philoſophie ſous *Nicolas Vernia.* De retour à Seſſa, il y épouſa une fille vertueuſe nommée *Angelella*, dont il eut pluſieurs enfans ; & ce fut pour complaire à ſa femme, qu'il prit dès lors cette ville pour ſa patrie & qu'il la réclama ſouvent comme l'endroit de ſa naiſſance. Seſſa l'adopta avec plaiſir, parce qu'il lui fit honneur par ſa ſcience, & qu'elle le vit briller dans les Univerſités d'Italie, où il fut appellé pour enſeigner dans leurs Ecoles. Il ſe diſtingua dans celles de Padoue, de Piſe, de Rome, de Naples, de Bologne & de Salerne. Le Pape Léon X, admirateur de ſes talens, le créa Comte Palatin par Lettres patentes du 15 Juin 1521, avec pouvoir de créer lui-même des Maîtres-ès-Arts, des Bacheliers, des Licenciés & des Docteurs en Théologie & en Droit civil & canonique, de légitimer des bâtards, & d'ennoblir trois perſonnes. L'Empereur Charles V l'honora enſuite du titre de ſon Médecin. *Niphus* étoit ſavant dans

l'Art de guérir, & quoiqu'on ne dise pas qu'il ait fait profession ouverte de cet Art, on voit assez, par ses Ouvrages, qu'il en avoit de grandes connoissances.

Il mourut en 1545 ou 1546. C'étoit un homme d'assez mauvaise mine; mais il parloit avec tant de graces, il avoit même si bien le talent d'amuser par ses contes & par ses bons mots, que son enjouement lui procura l'estime des Seigneurs & des Dames de la premiere distinction. On a de lui plusieurs Ouvrages, mais ils sont écrits d'un style diffus & incorrect. Tels sont des Commentaires Latins sur *Aristote & Averroës*:

De diebus criticis seu decretoriis Liber unus. Venetiis, 1500, *in-folio. Argentorati*, 1528, *in-8.*

De Morbo Gallico Liber. Neapoli, 1534, *in-4.*

Commentaria in Aphorismos Hippocratis. Spiræ, 1581, *in-8.*

De auguriis Libri duo. Marpurgi, 1614, *in-4*, avec *Uraniæ divinatricis*, *quoad Astrologiæ generalia*, *Libri duo*, par *Rodolphe Goclenius.*

Opuscula moralia & politica, *cum Gabriëlis Naudæi de Auctore Judiciô. Parisiis*, 1645, *in-4.*

Fabio Niphus, son petit-fils, enseigna la Médecine à Padoue; mais ayant été chassé de cette ville, parce qu'il étoit attaché à la doctrine des Réformés, il se refugia à Paris, où il fit un cours de Mathématiques à M. d'Elbene. Delà il passa en Angleterre, puis en Hollande, où il enseigna quelque tems dans les Ecoles de Leyde. Ce fut dans cette ville qu'il composa un Ouvrage intitulé: *Ophinum*, *sive*, *de cœlesti animorum progenie*; il ne le publia cependant pas d'abord après l'avoir achevé, car il ne fut imprimé qu'en 1617. Enfin il se rendit en Flandre, où il se fixa par un mariage avantageux. Son fils, *Ferdinand*, a été homme de Lettres.

NISSOLE, (Guillaume) de Montpellier, naquit dans cette ville, le 19 Avril 1647, de *Jean*, Chirurgien & Anatomiste Royal dans les Ecoles de l'Université. Après avoir fait ses études avec succès chez les Jésuites, il prit le parti de la Médecine, & comme il s'y appliqua par goût & avec de grandes dispositions, il s'y rendit fort habile. Après son Doctorat, il alla à Paris dans le dessein de se perfectionner par le commerce des Savans; & après trois ans de séjour dans cette Capitale, il revint à Montpellier. En 1675, il disputa avec beaucoup d'honneur une Chaire vacante par la mort de *Louis Soliniac*; mais cette Chaire continua d'être possédée par *Amé Durant* que *Soliniac* avoit nommé pour son survivancier, en vertu du Brévet qu'il avoit obtenu en date du 21 Janvier 1665. Toute inutile qu'eût été la tentative de *Nissole*, elle fit connoître son mérite auquel on applaudit. Il connoissoit particulierement l'économie Animale dans un tems, où l'Anatomie des animaux de toute espece n'avoit point encore été portée au degré de précision où nous la voyons aujourd'hui. Mais il avoit la science de son tems; & parfaitement soumis à l'autorité des Grecs, des Latins & des Arabes, il auroit cru manquer à son devoir, s'il se fût écarté de la loi établie dans les Ecoles de Médecine. Plein de respect pour les décisions des Anciens, il se conduisit suivant leurs principes dans la visite des malades; il ne tarda cependant point à sentir que ces principes lui manquoient souvent dans l'application, lorsqu'il avoit

à traiter certaines especes de maladies. Pour remédier à cet inconvénient, il se livra à l'étude même de la Nature ; & n'osant plus se rapporter aveuglément aux sentimens des autres, il voulut tout voir, tout examiner par lui-même. Il prit en particulier tant de goût pour l'Histoire Naturelle & sur-tout pour la Botanique, qu'il en fit dans la suite sa principale occupation, quoiqu'il n'eût qu'un patrimoine médiocre, qu'il lui eût été facile d'augmenter, s'il eût voulu continuer la pratique de la Médecine.

Nissole avoit projetté de donner un Catalogue de toutes les plantes du Languedoc, d'y ajouter toutes les curiosités naturelles qu'il auroit pu remarquer dans ses voyages, & de corriger les descriptions mal rendues ou exagérées par les Auteurs qui ont écrit sur ces matieres. Cet Ouvrage a été commencé, mais il n'a pu être achevé. L'Académie de Montpellier conserve dans ses Mémoires beaucoup de descriptions de plantes faites par cet illustre Botaniste, comme celles du *Ricinioides*, de l'*Alypum Monspelianum*, de l'*Arachnoides Americana*, du *Phaseolus Indicus*, du *Luffa Arabum*. On y remarque encore une Dissertation sur l'établissement de quelques nouveaux genres de plantes, année 1711, & une autre sur l'origine & la nature du Kermès, année 1714. *Nissole* avoit été associé à cette Académie dès le commencement de son établissement en 1706. Il mourut en 1735, selon *Séguier*, à l'âge de près 88 ans. *Tournefort* lui a fait l'honneur d'appeller quelques plantes de son nom.

NOCERA (Joseph) naquit en 1643 à Messine en Sicile. Il étudia la Philosophie & la Médecine avec beaucoup de succès, fut reçu Docteur en l'une & l'autre de ces Sciences, l'an 1664, & ne tarda pas ensuite à être fort occupé dans sa patrie. Dom François Benavides, Vice-Roi de Sicile, le nomma, en 1679, à la charge d'Assesseur du Conseil de santé, & la ville de Messine le choisit pour remplir celle de son premier Médecin pendant le cours de la même année. Le Duc d'Uzéda, qui succéda à Benavides en qualité de Vice-Roi, le revêtit de l'emploi de Médecin d'un Régiment Espagnol & de l'Hôpital Royal.

On a de la façon de *Nocera* un Ouvrage au sujet de la saignée, en réponse à celui de *Dominique La Scala* qui s'étoit mis à la tête d'une Secte qui condamnoit ouvertement la Phlébotomie. Cet Ouvrage est intitulé :

Opus Medico-Physicum contemplativum, in quo variæ medicantium Sectæ circa Phlebotomiam & Pharmaciam discutiuntur, systema de Febribus, nondum claré divulgatum, juxta Democriti & Epicuri dogmata novis rationibus & experimentis propugnatur. Messanæ, 1695, *in*-8.

NOCITUS (Gerard) ou NOCITO, Apothicaire Sicilien, s'est distingué vers la fin du XV siecle & au commencement du XVI, à Sacca, sa patrie, par la connoissance des plantes & la composition des médicamens. *Paschal* en parle avec éloge dans sa Bibliotheque Médicinale, & *Sylvio Boccone* cite un Ouvrage de la façon de *Nocito*, sur le tems de cueillir les plantes. *François Marchesio*, Chanoine de Palerme, avoit un Livre manuscrit sur les onguens, qui étoit aussi de la composition de cet Apothicaire. Il est encore Auteur du Traité suivant :

Expositio super Libro simplicium medicinarum noviter compilata. Neapoli, 1511, *in*-4, avec son *Lucidarium Medicinæ*, qui est l'Ouvrage dont parle *Boccone*.

NOË, l'un des descendans de *Seth*, naquit l'an 2944 avant J. C. On sera sans doute surpris de voir le nom de ce Patriarche dans un Dictionnaire qui traite de l'Histoire de la Médecine ; mais comme il fut le seul qui, avec sa famille, trouva grace devant le Seigneur & survécut au déluge universel, il n'est point douteux qu'il n'ait instruit ses enfans dans les Sciences que la crainte de Dieu, qui en est le principe, lui avoit rendues familieres, & que le besoin lui rendoit nécessaires. C'est par son moyen que les connoissances acquises par les hommes qui ont vécu avant le déluge, sont passées aux générations qui peuplerent de nouveau la terre. *Sem*, *Cham* & *Japhet*, instruits à son Ecole, apprirent à leurs enfans ce qu'ils tenoient de lui ; & par les soins des petits-fils de *Noë*, qui se disperserent en différentes contrées, les peuples, qui en vinrent, reçurent non seulement le dépôt de Science qui étoit passé du premier âge du monde au second, mais encore celui des nouvelles découvertes que leurs peres avoient faites.

Les Sciences & les Arts s'étoient déja considérablement accrus dès le tems de *Noë*, mais les descendans de ce pere commun des nations ne profiterent point également des connoissances qui leur furent transmises. Chacun paroît avoir eu un département particulier, d'après son goût & ses dispositions. Suivant M. *Dujardin*, dans son Histoire de la Chirurgie, des trois fils de *Noë*, on en a fait deux Médecins, *Sem* & *Cham*. Si l'on en croit un Manuscrit Hébraïque de la Bibliotheque de l'Electeur de Baviere, le premier composa des Traités sur la Médecine ; & quant au second, on dit qu'avant le déluge il avoit grave ce qu'il savoit de Médecine sur des lames de métal ou sur des pierres qu'il transporta dans l'arche, ou selon une autre tradition, qu'il cacha sous terre, mais qu'il alla reprendre quand le déluge eut cessé, pour y joindre ses découvertes ultérieures. On sent assez toute l'incertitude, & même le peu de vraisemblance de ces traditions hazardées, auxquelles M. *Dujardin* ne paroît point s'arrêter. Il n'y voit, ainsi que tout le monde, que des traces de l'ancienne opinion sur l'existence de la Médecine long-tems avant le déluge. L'Art de guérir n'en devint peut-être que plus nécessaire après que les eaux se furent retirées de la surface de la terre ; & les hommes s'étant de nouveau multipliés, ils porterent ce qu'ils savoient de cet Art dans les contrées qu'ils allerent habiter, où ils laisserent à leurs descendans le soin de renchérir sur les connoissances qu'ils avoient reçues de leurs peres.

Quelques Savans ont avancé que *Gomer*, fils de *Japhet*, porta les premiers principes de la Médecine dans les Gaules, & son fils *Tubal* dans l'Espagne. Suivant eux, *Madaï* enseigna la Médecine aux Medes ; *Assur*, fils de *Sem*, aux Assyriens ; *Nemrod* aux Persans ; *Javan*, fils de *Japhet*, aux Grecs ; *Mesraïm* aux Egyptiens. *Jectan*, fils d'*Arphaxad*, aux Indiens, & *Abraham* aux Phéniciens. Mais de tous ces peuples, les Assyriens & les Egyptiens furent ceux qui se donnerent plus de peines pour rassembler les faits qui pouvoient contribuer à l'avancement de la Médecine. C'est aussi chez ces peuples qu'on trouve les marques les plus considérables de l'existence de l'Art dans les anciens tems. On ne doit cependant pas

croire qu'ils aient d'abord mis beaucoup de méthode dans l'exercice de la Médecine; fille de la néceſſité, elle étoit chez eux une eſpece de Science purement naturelle, fondée ſur la tradition, appuyée ſur l'expérience qui de tems en tems répandoit de nouvelles lumieres. On ne raiſonnoit guere alors; c'étoit tout au plus, ſur la comparaiſon d'un fait avec un autre qu'on établiſſoit le fondement des conſéquences.

NOESSLER, (George) de Berlin, naquit le 10 Mai 1591, dans cette partie de la ville qui eſt au delà de la riviere de Sprée & qui s'appelle *Coln.* Après avoir étudié en différentes Univerſités d'Allemagne, il en viſita d'autres en Italie, & s'arrêta enfin pendant trois ans à Padoue, où il reçut le bonnet de Docteur en 1617. *Daniel Fabritius* de Dantzick venoit d'y recevoir le même honneur, & ils partirent enſemble pour ſe rendre dans leur patrie.

Noeſſler ne tarda guere à obtenir un emploi, car on lui donna une Chaire de Philoſophie & de Médecine à Altorf en 1618. L'année ſuivante, il ſe fit aggréger au College des Médecins de Nuremberg, ſans diſcontinuer cependant de remplir ſes fonctions Académiques; mais au bout de quelques années, il fut obligé de les abandonner pour aller ſervir dans l'Armée de Brandebourg en qualité de Médecin. Il eut le malheur d'être fait priſonnier en 1631, & ce ne fut qu'après cinq mois de captivité qu'il put retourner à Altorf, où il continua d'enſeigner juſqu'à ſa mort arrivée le 9 Juillet 1650. Voici ſon Epitaphe:

GEORGIUS NOSLERUS
Berolinas Marchicus,
Cum charitatibus ſuis hìc ſitus eſt.
Natus die 10 *Maii annô* 1591,
Denatus Altdorffii 9 *Julii* 1650.
Vitæ ſanctimoniam, eruditionis copiam,
Inſignia merita quibus Artem Medicam & Philoſophiam
Per annos XXXI ſummè ſibi devinxit
VIR OPTIMUS
In Famæ Templo, quàm in hoc Cippo legi maluit.

Ce Médecin n'a point donné d'autres Ouvrages que des Theſes & des Opuſcules Académiques, dont le ſtyle lui a mérité la gloire d'avoir atteint à la beauté de celui de *Celſe. Noeſſler* étoit d'ailleurs bon Poëte.

NOGUEZ, (Pierre) Bachelier de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, étoit de Sauveterre, petite ville de France dans le Béarn. Il fit quelque tems la Médecine dans l'Iſle de Saint Domingue en Amérique, & revint delà à Paris, où il remplit la charge de Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle au Jardin du Roi. Il a publié les Ouvrages ſuivans:

Anatomie du corps humain en abrégé. Paris, 1723 & 1726, *in*-8.

Nouvelle maniere de faire l'opération de la Taille, pratiquée par Douglas, *avec ce qu'a écrit* Rouſſet *& le Traité de* Chéſelden. Paris, 1724, *in*-12.

Sanctorii Sanctorii de Statica Medicina Aphorismorum Sectionibus septem distinctorum explanatio physico-medica: cui Statica Medicina, tùm Gallica Cl. Dodartii, tùm Britannica Cl. Keill, notis aucta, simul cum Appendice de variolarum insitione, accedit. Parisiis, 1725, deux volumes *in*-12.

Relation du succès de l'inoculation de la petite vérole dans la grande Bretagne, traduite de l'Anglois de *Jurin*. Paris, 1725, *in*-12.

Géographie Physique, ou Essai sur l'Histoire Naturelle de la Terre. Paris, 1735, *in*-4. Traduit de l'Anglois de *Woodward*.

NOIR ou ATRATUS. (Hugues LE) Voyez LENOIR.

NOIR ou NIGER. (Jérôme LE) Voyez LENOIR.

NONNIUS. Voyez NUNNEZ.

NONUS, Médecin Grec, vécut sous l'Empire de l'un des Constantins, à qui il dédia un Ouvrage qu'on a mal-à-propos attribué à *Michel Psellus*. Le Manuscrit fut trouvé dans la Bibliotheque publique d'Ausbourg par *Jérémie Martius*, Médecin de cette ville, qui le traduisit de Grec en Latin, & le fit imprimer en ces deux Langues. Il a paru sous ce titre:

De omnium particularium morborum curatione, sic ut Febres quoque & Tumores præter naturam complectatur, Liber. Argentorati, 1568, *in*-8. Ce Livre n'est presque rien autre chose qu'une compilation faite d'après les Ecrits d'*Aëtius*, d'*Alexandre*, & de *Paul* d'Egine.

Il y a quelque embarras sur le tems auquel *Nonus* a vécu. *Lambecius* dit que le Constantin auquel il dédia son Ouvrage, fut Constantin Porphyrogenete qui mourut en 959. Mais *Jérémie Martius* prétend que ce Livre fut dédié à Constantin, fils de Constantin Ducas & d'Eudoxie, qui refusa de monter sur le trône des Empereurs Grecs, lorsque Michel Parapinace, son frere, fut déposé en 1077. Je ne sais lequel des deux sentimens doit prévaloir. *Lambecius* appuie le sien sur la protection que Constantin Porphyrogenete accordoit aux gens Lettrés, & *Martius* sur le goût de Ducas pour les Lettres qu'il se faisoit un plaisir, un honneur même de cultiver. Mais la façon de penser de ces deux Empereurs ne paroît avoir fait qu'une sensation momentanée sur les esprits, puisqu'au rapport d'Anne Comnene, Princesse illustre par son savoir, qui a écrit l'Histoire du regne d'Alexis l'Ancien, son pere, depuis l'an 1081 jusqu'en 1118, l'étude des Lettres languit au point de presque s'éteindre dans l'intervalle qui se trouve entre la mort de Porphyrogenete & l'avénement de Ducas à l'Empire d'Orient.

Il y a aussi quelque difficulté sur le nom du Médecin, dont nous parlons. Si l'on en croit *Jean-Albert Fabricius* dans sa Bibliotheque Greecque, le nom de *Nonus* est un nom de nombre, c'est-à-dire, qu'il fut ainsi appellé, parce qu'il étoit le neuvieme enfant de son pere. Cet Auteur rapporte plusieurs exemples de ces sortes de dénominations. *Freind* semble même venir à l'appui de l'opinion de *Fabricius*; car il dit qu'on trouve des Manuscrits de l'Ouvrage du Médecin, dont il est question, dans la Bibliotheque Impériale de Vienne, qui portent le nom de *Théophanes*, sans qu'il soit parlé de *Nonus*.

NOSTRADAMUS, (Michel) Médecin & Aſtrologue, étoit de Saint-Remy, petite ville de Provence, où il naquit le 14 Décembre 1503, de *Jacques de Notre-Dame*, Notaire Royal, & de *Renée de Saint-Remy*. Sa famille étoit d'origine Juive, & elle fut compriſe, en cette qualité, dans la taxe qui fut faite, en 1512, ſur les familles Juives de Provence qui s'étoient nouvellement converties à la Religion Chrétienne. *Michel* n'ignoroit pas ſon extraction; il ſe relevoit même ſur elle, & prétendoit être de la Tribu d'Iſſachar, ſe glorifiant de ce qu'il eſt dit, au premier Livre de Paralipomenes, que ceux de cette Tribu étoient des gens ſages & éclairés, capables de connoître tous les tems: *de filiis quoque Iſſachar filii eruditi qui noverant omnia tempora.*

Arriere petit-fils de Médecin, tant du côté paternel que maternel, il ſuivit l'exemple de ſes biſaïeux. *Pierre de Notre-Dame* avoit été Conſeiller & Médecin du Duc de Calabre, fils de René le Bon, Roi de Navarre & Comte de Provence, & *Jean de Saint-Remy*, Conſeiller & Médecin du même Roi René. *Michel* profita des inſtructions du dernier, & après ſa mort, il ſe rendit à Avignon pour y continuer ſes études & y faire ſa Philoſophie. Il paſſa delà à Montpellier dans le deſſein de s'appliquer à la Médecine; mais la peſte qui ſurvint dans cette ville l'obligea d'en ſortir, au moment qu'il eſpéroit de ſe diſtinguer entre les Ecoliers de la Faculté. Il n'étoit alors âgé que de 22 ans; & comme il ſe crut déja en état d'exercer la profeſſion qu'il avoit embraſſée, il ſéjourna près de quatre ans dans le Haut Languedoc, à Toulouſe, à Bordeaux, ou dans la plupart des villes qui ſont ſur la Garonne. Il revint enſuite prendre ſes degrés à Montpellier, où il fut reçu Docteur ſous la Préſidence d'*Antoine Romier*.

Le goût qu'il avoit pris pour Toulouſe & les connoiſſances qu'il y avoit faites, le rappellerent bientôt dans cette ville; mais la conſidération & l'eſtime qu'il avoit pour *Jules-Céſar Scaliger*, qui étoit établi à Agen, l'engagerent enſuite à ſe rendre auprès de lui, & à s'y fixer par un mariage avec une Demoiſelle des meilleures familles de cet endroit. La mort de ſa femme & de ſes enfans, qu'il perdit dans l'eſpace de quatre ans, lui fit cependant changer de réſolution; il quitta Agen pour ſatisfaire la paſſion qu'il avoit toujours eue de voyager. Il parcourut l'Italie & la France pendant dix ou douze ans; mais il ne ſe borna point à examiner les pays & les lieux par leſquels il paſſoit, il eut ſoin encore de faire connoiſſance avec ceux de ſa profeſſion & de profiter de leurs lumieres.

En 1543 ou 1544, il revint dans ſa patrie, âgé alors de 40 ou 41 ans. Son premier deſſein fut de s'établir à Marſeille, comme dans une ville riche & peuplée, & par conſéquent, propre pour exercer les talens qu'il avoit acquis; mais quelque tems après, ſes amis lui ayant ménagé un mariage avantageux à Salon, avec une Demoiſelle de bonne maiſon, nommée *Anne Ponſart*, cette alliance le détermina à aller s'y établir. Ce lieu, qui eſt à une diſtance à-peu-près égale de Marſeille, d'Aix, d'Avignon & d'Arles, lui parut propre à ſe faire connoître dans ces villes & à s'y faire rechercher. Ses vues eurent le ſuccès qu'il en avoit attendu. La Communauté d'Aix le pria en 1546, par une délibération ſolemnelle, de venir arrêter les progrès de la contagion qui regnoit dans leur ville; il accepta cet emploi, quoique dangereux; & tant que la contagion dura, il ne négligea rien

tien pour le soulagement de ceux qui en étoient atteints. C'est dans cette occasion qu'il se servit utilement d'une poudre excellente pour chasser les odeurs pestilentielles, de laquelle il a donné la composition dans son Traité des fards.

La réputation qu'il acquit à Aix le fit appeller à Lyon, en 1547, au sujet de la maladie contagieuse qui s'y étoit glissée; c'est apparemment pendant le séjour qu'il y fit, qu'il eut quelques contestations avec *Jean-Antoine Sarazin*, un des Médecins les plus accrédités de cette ville. Au retour de ce voyage, *Nostradamus* se retira à Salon. On ne sait point les raisons qui l'y retinrent; mais il ne paroît pas qu'il y fut fort content. Il continua cependant de s'appliquer à l'étude de la Médecine; & comme il se plaint en plus d'un endroit de l'ignorance, de la barbarie & de la brutalité de la plupart de ses concitoyens, il paroît qu'il profita du loisir qu'ils lui laisserent dans la pratique de son Art, pour composer les Ouvrages qu'il publia en différens tems. Le premier est intitulé : *Des Fardements & des Senteurs*; il parut en 1552, & vingt ans après, il fut réimprimé à Lyon. Le second est un *Traité des singulieres Recettes pour entretenir la santé du corps*, imprimé à Poitiers en 1556. Le troisieme, sous le titre *Des Confitures*, parut chez Plantin en 1557, & à Lyon en 1572. Il y a encore une édition Allemande d'Ausbourg, 1572, *in*-8, avec d'autres Traités. Son dernier Ouvrage Médicinal est une Traduction Françoise de la Paraphrase de *Galien* sur l'exhortation de *Ménodote* à l'étude & sur-tout à celle de la Médecine. Lyon, 1557.

Nostradamus s'étoit arrêté quelque tems en Lorraine pendant le cours de ses voyages, & comme il y réussit à prédire l'avenir, il paroît que dès lors il prit goût à l'étude de l'Astrologie. *Astruc*, que j'ai suivi jusques ici, avoue qu'il rendit par-là son nom ridicule aux yeux des Savans; mais il ajoute que des travaux utiles & sensés ne lui auroient jamais procuré la gloire & la fortune, que ses prédictions lui ont acquises auprès des Grands & des Rois. L'Auteur du Dictionnaire des Portraits s'exprime plus nettement au sujet de *Nostradamus*. Las d'exercer la Médecine, où il ne faisoit rien, il prit le métier plus lucratif de Charlatan. C'étoit autrefois le regne de l'Astrologie & des prédictions. Le peuple, à force de lui entendre dire qu'il lisoit dans les astres & qu'il étoit instruit de l'avenir comme du passé, le crut, quoiqu'il ne connût ni l'un ni l'autre. Mais ce qu'il savoit le mieux, étoit de mettre à profit la crédulité publique. La meilleure de ses visions est celle qui lui annonça qu'il feroit fortune à son nouveau métier. Il renferma ses prédictions dans des Quatrains rimés qu'il divisa en Centuries. En 1555, il publia les sept premieres à Lyon, *in*-18. Leur obscurité impénétrable, le ton prophétique qu'il y prend, l'assurance avec laquelle il parle, joints à l'espece de réputation qu'il avoit, firent rechercher cet Ouvrage extravagant. *Naudé* compare ces prophéties, qui peuvent s'appliquer à plusieurs événemens arrivés en différens tems, au soulier de Théramene qui pouvoit être chaussé indifféremment par toute sorte de personnes, ou à la mesure Lesbienne qui étoit de plomb, afin qu'elle pût s'appliquer également aux figures droites, obliques, rondes & cylindriques.

Notre Médecin, enhardi par ses premiers succès, mit au jour la huitieme, neuvieme & dixieme Centurie, qu'il dédia au Roi Henri II. Ce Prince & la

Reine Catherine de Médicis, entêtés tous deux ſur le compte de l'Aſtrologie qui étoit alors fort à la mode, voulurent voir l'Auteur. Le Comte de Tende, Gouverneur de la Provence, le leur envoya à Paris, où *Noſtradamus* fut reçu comme un grand homme & récompenſé comme un vrai Savant, car on lui fit un préſent de deux cens écus d'or. De retour à Salon, il eut la viſite d'Emmanuel, Duc de Savoie, & de la Princeſſe Marguerite, ſa femme. Charles IX, voyageant en Provence, alla auſſi le voir à Salon, & dans un ſecond voyage, il le fit venir à Arles pour conférer avec lui. Ce fut à cette occaſion qu'il lui donna deux cens écus d'or, une charge de Médecin du Roi, avec des appointemens.

Noſtradamus mourut à Salon le 2 Juillet 1566, âgé de 62 ans, 6 mois & 17 jours, & fut enterré dans l'Egliſe des Cordeliers. On y voit ſon portrait à main gauche en entrant, & une pierre de marbre ſur laquelle étoit gravée ſon Epitaphe, que le tems a effacée. Elle étoit conçue en ces termes:

D. M.
OSSA CLARISSIMI MICHAELIS NOSTRADAMI
Unius omnium mortalium Judiciô digniſſimi,
Cujus penè divinô calamô totius Orbis,
Ex aſtrorum influxu,
Futuri eventus conſcribuntur.
Vixit annos 62, *menſes* 6, *dies* 17.
Obiit Salonæ, annô 1566.
Quietem poſteri ne invidete.

C'eſt ainſi que le langage faſtueux des Epitaphes en impoſeroit à la poſtérité, ſi l'Hiſtoire ne lui faiſoit connoître les hommes, tels qu'ils ont été. Ce Médecin fut regardé par le peuple comme un Savant qui liſoit l'avenir dans les aſtres, quoiqu'aux yeux des Philoſophes il paſsât pour n'y connoître rien. Ses partiſans diſent cependant encore aujourd'hui que tout ce qu'il a prédit lui avoit été révélé: cela pourroit être, mais ce n'étoit sûrement que par le démon du délire. Perſonne ne l'a mieux peint qu'*Etienne Jodelle*, dans ces deux vers:

Noſtra damus, cum falſa damus, nam fallere noſtrum eſt,
Et cum falſa damus, nil niſi noſtra damus.

Depuis la mort de ce prétendu Prophete, on a imprimé une onzieme & une douzieme Centurie, qu'on a recueillies de ſes papiers. Les meilleures éditions de tout ce qui lui appartient en ce genre, ſont celles de Lyon, 1568, *in*-8, & d'Amſterdam, chez Elzévir, 1668, *in*-12. Il a paru quelques Ouvrages à l'occaſion des Centuries de *Noſtradamus;* tels ſont:

Eclairciſſement des véritables Quatrains de Noſtradamus. 1656, *in*-12.

Concordance des Prophéties de Noſtradamus, avec la vie de l'Auteur. Paris, 1693, *in*-12, par *Guynaud.*

Céſar Noſtradamus, fils aîné de *Michel*, naquit à Salon en 1555 & mourut en 1629. Il a donné quelques Ouvrages:

Pieces Héroïques & Poésies. Tholose, 1608, *in*-12.

Histoire & Chroniques de Provence. Lyon, 1614, *in-folio.* C'est une compilation fort mal écrite, qui mérite cependant d'être estimée pour les recherches qu'elle renferme.

NOUVEAU MONDE. (Etat de la Médecine dans le) De tous les peuples sauvages, dont les mœurs nous sont connues par des relations authentiques, il n'y en a pas chez qui l'Art de guérir ait été traité avec plus de simplicité, que chez les Américains. Lorsqu'on fit la découverte de leur pays, tout leur savoir consistoit à s'en rapporter à la seule expérience, & à observer sans beaucoup raisonner. Tout bien considéré, ils agissoient prudemment; car il vaut mieux manquer entierement de théorie, que d'en avoir une capable d'introduire des erreurs dans la pratique.

Antoine de Solis, Historiographe Espagnol, qui a écrit sur la conquête du Mexique, dit que *Montezune*, Empereur de cette vaste région, avoit pris des soins infinis pour enrichir ses jardins de toutes les plantes que produit cet heureux climat. Il ajoute que l'étude des Médecins se bornoit à savoir les noms & les vertus des simples, qu'ils en avoient pour toute sorte d'infirmités, & qu'ils opéroient des cures surprenantes, soit avec les sucs qu'ils tiroient de ces simples, soit en appliquant la plante même sans autre préparation. Une longue expérience leur avoit appris les propriétés des végétaux; eux seuls fournissoient toute leur Matiere Médicale: & quoiqu'ils n'eussent aucune connoissance des causes des maladies, ils ne laissoient pas de s'en servir au grand soulagement des malades. Le Roi faisoit distribuer les plantes de ses jardins à quiconque en avoit besoin; dès que le peuple en faisoit demander, on lui en fournissoit libéralement, soit que les Médecins les eussent ordonnées, ou non. Rien ne faisoit plus de plaisir à ce Prince, que d'avoir contribué à la guérison de quelqu'un de ses sujets; il fut même toujours si persuadé qu'il étoit de son devoir de veiller à leur santé, qu'il ne manqua jamais de s'informer de l'effet des remedes qu'il leur faisoit distribuer. Cette façon de penser fait-elle preuve de la barbarie, que l'avidité des Européens a supposée dans ces peuples, pour pallier les injustices & les rapines, dont on les a accablés? Les yeux d'un Conquérant & ceux d'un Philosophe ami de l'humanité, voient les choses sous différentes faces.

De Solis rapporte dans un autre endroit de son Ouvrage, à l'occasion de la maladie de *Ferdinand Cortez* qui s'est rendu si célebre au XVI siecle par la conquête du Mexique, que le Sénat convoqua les Médecins les plus habiles dans le choix & la connoissance des plantes; que ceux-ci montrerent, dans l'usage qu'ils en firent, un discernement singulier de leurs propriétés & de leurs effets, variant les remedes suivant les différens périodes de la maladie; & qu'enfin ils rendirent la vie à *Cortez*. Ils userent d'abord de simples doux & rafraîchissans, pour suspendre l'inflammation & calmer la douleur que lui causoit la fievre: pour mûrir & guérir la plaie, ils en employerent d'autres, & cela avec tant d'intelligence, dit *Antoine de Solis*, que *Cortez* ne tarda pas à jouir d'une santé parfaite.

L'exemple des Américains auroit fourni un puissant argument à ceux qui combattoient les sentimens des Dogmatiques, & qui soutenoient que la Médecine doit

sa naissance & ses premiers progrès à l'expérience. On voit en effet, par cet exemple, que dans un pays où il n'y avoit pas l'ombre de cette Philosophie qui remonte de l'observation à la nature des causes, on avoit avancé fort loin dans la connoissance de la Nature. Les Américains n'avoient point de systêmes, mais beaucoup d'expérience ; & c'est d'eux que nous tenons plusieurs remedes efficaces. Nous leur devons le Quinquina, l'Ipécacuanha, le Simarouba & tant d'autres, que ces grossiers habitans du nouveau monde avoient découverts, tandis que nos subtils & savans Philosophes ne connoissoient de la vertu des plantes qui croissent autour d'eux, que ce qu'ils en avoient lu dans *Dioscoride* & quelques autres Anciens. Où étoient donc les progrès si vantés de la Médecine ? Car pour ce qui concerne les maladies, celles qui passoient pour incurables il y a deux mille ans, le seroient toutes encore aujourd'hui, si nous n'avions rencontré dans le Quinquina, le Mercure & l'Antimoine les moyens d'en guérir quelques-unes.

Dans le XVI siecle, les Médecins de l'Europe n'avoient pas ces secours, & pour cette raison, ils manquoient de remedes efficaces contre une infinité de maladies chroniques : mais les Américains étoient plus heureux qu'eux, puisque l'expérience leur avoit assuré des ressources contre les maladies de toute espece, dans les plantes de leur pays. Nos peres en étoient-ils venus-là ? Y sommes nous même parvenus aujourd'hui ? Notre Matiere Médicale, toute abondante qu'elle est, nous manque encore au besoin. Nous cherchons chez l'étranger des remedes pour remplacer ceux que nous foulons aux pieds, parce que nous ne les connoissons pas assez.

Lorsque *Christophe Colomb* aborda, le 6 Décembre 1492, à l'Isle Haiti, celle des Antilles qu'on nomme aujourd'hui l'Isle de Saint Domingue, l'Amérique ne connoissoit point la Goutte, la Pierre, la petite Vérole, la Peste. Les tranquilles habitans de cette Isle avoient cependant une maladie qui leur étoit endémique, & que les Espagnols rapporterent en Europe, à qui elle avoit été inconnue jusqu'alors. C'est la Vérole. Cette maladie semble avoir vengé les Américains des outrages que l'avidité des Européens à faits à ces insulaires ; car la premiere année de sa transplantation en Europe n'étoit peut-être pas écoulée, qu'elle avoit déja percé du midi au nord. *Curæus* nous apprend que dès l'an 1495 elle étoit connue à Cracovie, & que l'année d'ensuite elle étoit passée en Silésie. Quels progrès n'a-t-elle point faits depuis ? Un Savant Médecin de nos jours ne balance point d'avancer qu'avant deux ou trois générations, il n'y aura peut-être plus guere de maladies dans les villes, où le mal vénérien n'entrera pour quelque chose. La corruption des mœurs qui va toujours en augmentant ; l'idée même qu'on attache à ce mal dans tant de pays différens & qui n'y est plus déshonorante ; le nombre de ces sortes de malades qui a doublé en Europe dans la plupart des Hôpitaux où on les traite ; celui des autres malades de ce genre répandus dans toutes les conditions ; la quantité qui est montée à tel point parmi la classe des citoyens les moins à l'aise, qu'on s'est trouvé dans l'obligation d'établir des traitemens publics de la vérole en plusieurs endroits : tout cela multiplie les preuves de la proposition avancée par le Médecin dont il est ici question. Quelle décadence cette contagion ne doit-elle pas apporter dans l'espece humaine ? Elle en est d'autant plus susceptible, que les richesses des Indes Orientales, en

répandant l'abondance dans le reste de la terre, ont étendu les sources de la molleſſe parmi les hommes, & multiplié ſes pernicieux effets. Les drogues incendiaires qu'on retire encore de ces vaſtes régions, flattent le goût, le ſéduiſent, excitent les paſſions, trompent les ſens & les émouſſent. Les préſens que nous ont fait l'une & l'autre Inde, ont ainſi arraché les plus hauts cris à la Nature ſur le trouble & le déſordre qui la déſolent, & qui ſont portés au période le plus effrayant pour l'eſpece humaine. Si elle continue de dégénérer, on ne verra, dans les ſiecles poſtérieurs, que débilité, que foibleſſe, que langueur, que maladies. La dépopulation eſt même déja ſi grande, que l'Allemagne, ce pays où les tempéramens ſont plus forts qu'ailleurs, ſe plaint d'avoir vu mourir, en 1776, ſoixante-deux mille hommes plus qu'il en étoit né dans le courant de cette année.

NUCK, (Antoine) Médecin qui étoit Allemand de nation, ſe rendit célebre par ſes travaux Anatomiques vers la fin du XVII ſiecle. Il exerça d'abord ſa profeſſion à La Haye, & paſſa enſuite à Leyde, où il remplit la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie, & fut Préſident du College des Chirurgiens. En moins de huit ans, il diſſéqua plus de ſoixante cadavres humains, ſans compter le grand nombre de bêtes qu'il ſoumit à ſes recherches Anatomiques. L'art des injections contribua à la facilité de ſes découvertes ; mais comme cet art étoit encore éloigné alors de ſa perfection, le vif-argent fut principalement la matiere dont il ſe ſervit pour remplir les vaiſſeaux qu'il vouloit rendre ſenſibles. Ce Médecin mourut vers l'an 1692.

Il eſt le premier qui ait apperçu & indiqué la maniere, dont la perte accidentelle de l'humeur aqueuſe de l'œil ſe répare. Il découvrit un canal particulier qui part de l'artere carotide interne, & qui, après avoir ſerpenté le long de la ſclérotique, paſſe au travers de la cornée dans les environs de la prunelle, ſe diſperſe en pluſieurs branches autour de l'iris, s'y inſere, & répare l'humeur aqueuſe par celle qu'il y tranſporte. Cet infatigable Anatomiſte a encore découvert quelques glandes ſalivaires, dont *Wharton*, *Sténon*, *Bartholin* ou *Rivinus* n'ont point fait mention. Il a donné une ample deſcription des glandes ſalivaires de l'homme, qu'il a extraite des meilleurs Auteurs, & à laquelle il a joint ſes propres recherches. Il a dit que les mammelles ſont des amas de glandes, auxquelles des ramifications innombrables des arteres thorachiques & axillaires fourniſſent du ſang ; & que pluſieurs de ces vaiſſeaux, paſſant à travers l'os de la poitrine ou le *Sternum*, s'uniſſent aux vaiſſeaux du côté oppoſé. Ces arteres, qui ſont d'une petiteſſe incroyable, répandent le lait dans de petits canaux contenus dans les glandes, dont on a parlé. De ces canaux, quatre ou cinq forment un petit tronc en s'uniſſant.

Nuck prétend que les vaiſſeaux lymphatiques partent immédiatement des arteres, que pluſieurs de ces vaiſſeaux traverſent les glandes conglobées qui ſont dans la poitrine & dans le bas-ventre, & qui ſe trouvent ſur la route du réſervoir du chyle ou des veines dans leſquelles ils ſe déchargent. Le Traité qu'il a donné là-deſſus, peut paſſer pour l'hiſtoire la plus complette des glandes lymphatiques qu'on ait publiée juſqu'alors. *Nuck* a trouvé un nouveau conduit ſalivaire, mais ce

ne fut point dans l'homme ; il ne le vit que dans les animaux & sur-tout dans les chiens. *Bernard Albinus* a fait la même découverte qu'il s'est appropriée.

Telles sont les recherches Anatomiques, dont notre Auteur s'attribue la gloire ; mais il n'en est point demeuré-là ; il a écrit plusieurs bonnes choses sur la Chirurgie. On en remarque spécialement deux qu'on a fait valoir dans ces derniers tems. L'une est la dilatation de l'anneau des muscles du bas-ventre avec le doigt, lorsqu'on ne peut faire rentrer la portion d'intestins qui fait la hernie. M. *Leblanc*, Chirurgien d'Orléans, a rempli les vues de cette méthode par un dilatatoire de son invention, dont il a parlé dans le second volume de son *Précis d'opérations de Chirurgie* publié en 1775. L'autre est une machine pour redresser le cou porté de travers par la rétraction des muscles. *Nuck* la décrit comme une espece de collier attaché de deux côtés à un demi cercle de fer, au milieu duquel est un anneau où l'on attache une corde : le collier appliqué & le demi cercle élevé par dessus la tête, on passe une corde dans une poulie fixée au plancher & l'on tire jusqu'à ce que le malade soit suspendu. On doit réitérer cette manœuvre trois ou quatre fois la journée, & laisser toutes les fois le malade suspendu pendant un quart d'heure. Cette machine est, à peu de chose près, l'Escarpolette Angloise qui consiste dans un demi cercle de fer, & deux boyaux de cuir souple matelassés, dont les bouts sont attachés de chaque côté aux extrêmités du demi cercle. Un anneau placé au milieu de ce demi cercle joue par sa queue dans le trou qu'on y a formé, & sert, par sa partie supérieure, à recevoir une corde attachée au plancher. C'est un vrai jeu pour les enfans qui sont menacés de quelque difformité de la colonne épiniere, de monter à l'Escarpolette. Ils s'y suspendent, en passant une des courroies sous le menton & l'autre à la nuque, & se tenant par les mains aux cuirs qui partent des extrêmités du demi cercle de fer. On les balance dans cette attitude, pour leur donner le mouvement qu'ils continuent ensuite d'exécuter eux-mêmes.

Il me reste maintenant à donner les titres & les éditions des Ouvrages de notre Médecin :

De vasis aquosis oculi. Leidæ, 1685.

De ductu salivali novô, salivâ, ductibus aquosis & humore aqueô oculorum. Lugduni Batavorum, 1686, *in*-12. *Ibidem*, 1690, 1695, *in*-8, sous le titre de *Sialographia & ductuum aquosorum Anatome nova.*

Adenographia curiosa & Uteri fœminei Anatome nova, cum Epistola ad amicum de inventis novis. Ibidem, 1692, 1696, *in*-8, avec la Dissertation *De motu bilis circulari* par *Maurice Van Reversthost. Ibidem*, 1723, *in*-8.

Operationes & Experimenta Chirurgica. Lugduni Batavorum, 1692, *in*-8, par les soins de *Jean Tiling. Ibidem*, 1696, 1714, 1733, *in*-8. *Jenæ*, 1698, *in*-8. En Allemand, Lubeck & Weismar, 1709, *in*-8, & avec les notes de *Bassius*, Hall en Saxe, 1728, *in*-8. Les trois derniers Ouvrages ont paru à Lyon en 1722, trois petits volumes *in*-12.

NUMESIANUS, Médecin du deuxieme siecle, étoit d'Héraclée, ou selon d'autres, de Corinthe. *Galien* en parle comme de son Maître, mais il remarque encore que *Numesianus* avoit enseigné *Pélops*, dont lui, *Galien*, avoit été disciple.

NUNNEZ ou NONNIUS, (Alvarés) de Frarinala en Espagne, se fit beaucoup de réputation, au XVI siecle, par ses talens dans la Chirurgie, & par un Ouvrage qu'il publia sous ce titre :

Annotationes ad Libros duos Francisci Arcæi de recta curandorum vulnerum ratione. Antverpiæ, 1574, *in*-8.

Ce Chirurgien se transporta à Anvers avec sa femme, ou peut-être il s'y maria, car ce fut dans cette ville que naquit *Louis Nunnez*, son fils, qui étudia la Philosophie à Louvain & qui fut nommé dans la seconde ligne à la promotion générale de l'an 1573. *Louis* passa ensuite aux Ecoles de la Faculté de Médecine en la même Université, & il n'en sortit qu'avec les honneurs dus au mérite & à la science. Il avoit éminemment l'un & l'autre ; son érudition sur-tout étoit peu commune, puisqu'il n'excella pas moins dans la Poésie & dans l'Histoire, que dans l'exercice de sa profession. On a de lui différens Ouvrages qui font preuve de la vérité de ce qu'on avance sur son compte. Il a écrit un Commentaire fort étendu sur les médailles de la Grece, de Jules-César, d'Auguste & de Tibere, qui parut l'an 1620, en un volume *in-folio*. Son *Hispania* fut imprimée à Anvers en 1607, *in*-8 ; c'est un Livre fort utile pour la connoissance de l'ancienne Espagne. Son Commentaire sur la Grece, sur les Isles, &c. de *Goltzius*, est aussi un Ouvrage savant & curieux. Il n'en est pas de même de son Recueil de Poésies qui sont assez foibles ; mais les deux Traités que nous avons de lui sur la Diététique, valent mieux.

Ichthyophagia, sive, de piscium esu Commentarius. Antverpiæ, 1616, *in*-8. il y fait voir que selon les anciens Médecins, le poisson est un aliment très-salutaire aux vieillards, aux malades, aux personnes sédentaires & à celles de foible constitution, parce qu'il fait un sang propre à leur tempérament.

Diæteticon, sive, de Re Cibaria Libri quatuor. Ibidem, 1627, *in*-8, 1645, *in*-4. On ne peut rien lire en ce genre, ni de plus utile, ni de plus agréable. Il y a dans cet Ouvrage cent choses remarquables qui contribuent à l'intelligence des Poëtes Latins, principalement d'*Horace*, de *Juvenal* & de *Martial*, qui en corrigeant les mœurs des Romains, ont parlé des viandes qui servoient aux plaisirs de leur table.

On a encore différens morceaux de ce Médecin, qui ont paru avec le Livre *De calculo* de *Berverwyck*, imprimé à Leyde en 1638, *in*-12. Tels sont : *Epistola ad Joannem Beverovicium, cujus argumentum : Caro callosa in vesica calculum ementiens. Sanctorii opinio de calculi generatione in renibus examinata. Duplex in iis generandis locus. Difficile ejus generationem prohibere.* On trouve dans une autre Lettre, adressée au même *Beverwyck : Calculorum curatio. Diureticorum usus. Aquæ spadanæ præstantia & utendi modus. Chymicorum remediorum in calculosis inefficacia.*

NUNNEZ, (Ambroise) Chevalier de l'Ordre de Christ, Docteur & Professeur de Médecine en l'Université de Salamanque, étoit de Lisbonne, où il naquit vers l'an 1526. Au sortir de Salamanque, il fit successivement sa profession à Séville & à Madrid, puis étant retourné dans sa patrie, il y exerça l'emploi de premier Médecin du Roi de Portugal. On a de lui deux Ouvrages qu'il publia à l'âge de 74 ans, & dont il appuya les principes sur sa longue expérience. Ils sont intitulés :

Enarrationes in priores tres libros Aphorismorum Hippocratis. Conimbricæ, 1600, *in-folio*. *De Peste Liber. Ibidem*, 1601, *in*-4. Madrid, 1648, en Langue Castillane sous le titre de *Tratado universal de la Peste.*

NUNNEZ, (Pierre) savant Médecin & Mathématicien Portugais du XVI siecle, étoit d'Alcaçar-do-sal dans l'Estramadure. Il fut Précepteur de Dom Henri, fils du Roi Emmanuel, & passa ensuite dans l'Université de Conimbre, où il enseigna les Mathématiques avec beaucoup de réputation. A sa mort, en 1576 ou 1577, à l'âge de 80 ans, on le regreta comme le plus habile homme du Portugal. Il l'étoit en effet, car il possédoit la plupart des Sciences & savoit beaucoup de Langues; mais ce qui releve infiniment son mérite, c'est qu'il ne se prévaloit pas trop de ses connoissances, & qu'il a laissé parler pour lui les Ouvrages qu'il a donnés au public. Tels sont deux Livres *De arte navigandi*, qui furent d'autant mieux reçus à la Cour de Lisbonne, qu'ils favorisoient les grands desseins qu'avoit le Roi de pousser les expéditions maritimes en Orient. Il a encore écrit : *De Crepusculis. Annotationes Historicæ. Problema mechanicum de motu navigii, ex remis.* Un Traité d'Algebre, en Castillan; il l'estimoit beaucoup & il le dédia, en 1564, à son ancien éleve le Prince Henri, Cardinal-Infant.

Les Bibliographes citent plusieurs autres Médecins du nom de *Nunnez*, & *Nicolas Antonio* parle avec éloge de la plupart dans sa Bibliotheque d'Espagne. On remarque :

Antoine Nunnez de Zamora, qui a publié à Salamanque un Commentaire, *in*-4, sur le premier & le troisieme chapitre de l'Ouvrage de *Galien* qui traite *De differentiis febrium.*

Jérôme Nunnez, Portugais, a écrit des remarques *In Galenum de Venæsectione.* Elles ont paru à Lisbonne, *in*-4, & ensuite à Anvers en 1610, sous le même format. Il n'est peut-être point différent de *Jérôme Nunnez Ramirez* qui a écrit un Livre *De curandi ratione per sanguinis missionem*, auquel il a joint un Traité des poids & mesures des Romains, des Grecs & des anciens Espagnols.

Alphonse Nunnez a donné un Livre *De pulsuum essentiâ, differentiis, cognitione, causis & prognosticis. Salmanticæ*, 1606, *in*-4.

Christophe Nunnez, premier Professeur de Médecine en l'Université d'Alcala de Henarez, est Auteur d'un Ouvrage imprimé à Madrid en 1613, *in*-4, qui traite *De coctione & putredine.*

Emmanuel Nunnez a dédié au Prince de Portugal, Henri, Cardinal-Infant, *Libellus de tactûs organô, in quo multa adversùs Philosophos & Medicos disseruntur. Olyssipone*, 1557, 1589, *in*-8.

François Nunnez, Docteur de la Faculté de Médecine d'Alcala, a mis au jour un Traité *Del parto humano*, imprimé à Saragosse, en 1638, *in*-8, & à Alcala, en 1680, *in*-8.

François Nunnez de Oria, du Diocese de Tolede, Docteur en Médecine, se rendit célebre par ses talens dans la *Poésie Latine.* Il a écrit en sa langue maternelle : *Regimiento y Avisos de sanidad.* Madrid, 1569, 1572, *in*-8. Medina del Campo, 1585, *in*-8.

NYMANN

NYMANN, (Grégoire) fils de *Jérôme*, naquit à Wittemberg le 14 Janvier 1594. Il étudia avec tant de ſuccès dans cette ville, qu'après y avoir été reçu Maître-ès-Arts en 1614, il obtint le bonnet de Docteur en Médecine le 29 Juin 1618. Les ſavantes leçons qu'il donna ſur l'Anatomie & ſur la Botanique dans l'Univerſité de ſa ville natale, lui procurerent beaucoup de réputation, mais il mourut trop tôt pour mettre le comble au projet qu'il avoit conçu de rendre les Ecoles de Wittemberg les plus floriſſantes de l'Allemagne. Ce fut le 28 Octobre 1638 qu'il finit ſes jours, dans la 45e. année de ſon âge.

Jérôme, ſon pere, qui étoit de Torgau, prit en 1593 le bonnet de Docteur en Médecine à Wittemberg, où il ſe fit aſſez de réputation dans la Chaire qu'il occupoit. On a quelques Ouvrages de la façon de l'un & de l'autre. *Jérôme* a donné :

Oratio de imaginatione. Witebergæ, 1613, *in*-8, avec les Diſſertations Phyſico-Médicinales de *Tobie Tandler*.

On a de *Grégoire* :

De Apoplexia Tractatus. Witebergæ, 1629, 1670, *in*-4.

Diſſertatio de vita fœtûs in utero, quâ luculenter demonſtratur infantem in utero non animâ matris, ſed ſuâ ipſius vitâ vivere, propriaſque ſuas vitales actiones etiam in alvo maternâ exercere, & matre extinctâ, ſæpè vivum & incolumem ex ejus ventre eximi poſſe, adeoque à Magiſtratu in benè conſtitutis Rebuſpublicis non concedendum ut vel ulla gravida rebus humanis exempta ſepeliatur, priuſquam ex ejus utero fœtus exciſus, vel ad minimum ſectione, an infans adhuc vivens, an verò mortuus ſit, exploratum fuerit. Wittebergæ, 1628, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1644, *in*-12. *Ibidem*, 1664, *in*-12, avec l'Ouvrage de *Plazzoni*, qui eſt intitulé : *De partibus generationis.*

Le ſujet du dernier Traité eſt de la plus grande importance. Cette matiere a échauffé le zele de M. *Cangiamila*, Docteur en Théologie, Chanoine Théologal de l'Egliſe de Palerme & Inquiſiteur Provincial de tout le Royaume de Sicile. Ce ſavant Eccléſiaſtique a compoſé un Ouvrage qui a paru pluſieurs fois en Langue Italienne, & dont la derniere édition Latine a été beaucoup augmentée par l'Auteur. L'Abbé *Dinouart* en a fait un extrait qu'il a mis au jour ſous ce titre : *Abrégé de l'Embryologie ſacrée, ou Traité des devoirs des Prêtres, des Médecins & autres, ſur le ſalut éternel des enfans qui ſont dans le ventre de leur mere.* Paris, 1762, *in*-12. Il a été réimprimé en deux volumes même format, avec des augmentations.

O.

OBEL. (Matthias DE L') Voyez LOBEL.

OBERT, (Antoine) Médecin natif de Saint Omer en Artois, vécut au commencement du XVII ſiecle. Il paroît qu'il s'eſt beaucoup occupé de ces queſtions ſcholaſtiques qui partageoient les Médecins de ſon tems au ſujet de la ſaignée dans la Pleuréſie, car les Ouvrages qu'il a donnés au public n'ont point d'autre objet, ainſi que leurs titres l'annoncent :

De venæſectione in Pleuritide eudoxa, contra paradoxam Fuſchii, Fernelii & aliorum ſententiam. Audomari, 1629, *in*-4.

Anaſtichioſis Apologetica pro Parænesi contra D. L. du Gardin decretum, quô oppoſitam in Pleuritide revulſionem condemnat, quam Parænesis approbat. Ibidem, 1631, *in*-8.

De Venæſectione in Pleuritide Parænesis ſecunda. Acceſſit de Venæſectione in Variolis adminiſtrandâ contra popularem errorem Aſſertio. Ibidem, 1635, *in*-8. La plus ſaine partie des Praticiens donnent aujourd'hui la préférence à la ſaignée directe dans la Pleuréſie, & perſonne ne doute que la ſaignée ne convienne, à certains égards, dans la cure de la petite vérole.

OBIZO fut premier Médecin de Louis VI, dit le gros, qui monta ſur le trône en 1108. *Obizo* enſeigna la Médecine à Paris avant l'établiſſement de la Faculté en Corps Académique: on ſait que cette Science étoit alors cultivée par des Maîtres iſolés qui avoient chacun leurs diſciples. Mais il abandonna les Ecoles ſéculieres pour ſe retirer dans l'Abbaye de Saint Victor, y vivre en ſimple Religieux, entierement détaché de ſes biens qu'il donna à cette Abbaye. On voyoit anciennement ſon Epitaphe dans le cloître de cette Maiſon. *Gabriël Naudé* la rapporte dans ſon Ouvrage intitulé : *De antiquitate & dignitate Scholæ Medicæ Pariſienſis Panegyris*; & on la trouve ainſi, page 175 de l'édition de 1714, *in*-12 :

Reſpice qui tranſis, & quid ſis diſce vel undè,
Quod fuimus nunc es, quod ſumus iſtud eris.
Pauper Canonicus de divite factus Obizo
Huic dedit Eccleſiæ plurima, ſeque Deo:
Summus erat Medicus, mors ſola triumphat in illo,
Cujus adhuc legem nemo cavere poteſt.
Non potuit Medicus ſibimet conferre ſalutem.
Huic igitur Medico ſit medicina Deus.

OCCON (Adolphe) naquit dans l'Oſt-Friſe en 1447. Il étoit également bon Poëte & Médecin; ce fut en cette derniere qualité qu'il ſervit Sigiſmond, Archiduc d'Autriche. *Occon* mourut à Ausbourg en 1503, & inſtitua ſon héritier

univerſel un autre *Adolphe Occon* ſon couſin, qu'il avoit adopté depuis quelques années.

Celui-ci étoit de Brixen en Tirol, où il vint au monde en 1494. Après avoir reçu les honneurs du Doctorat à Bologne en 1519, il vint s'établir à Ausbourg, & fit la Médecine dans cette ville avec tant de réputation, qu'il obtint l'emploi de Phyſicien & celui de Médecin de l'Hôpital. Il mourut en 1572.

Son fils *Adolphe* naquit à Ausbourg le 17 Octobre 1524. Comme il fit de grands progrès à l'école de ſon pere, & qu'il y perfectionna les principes qu'il avoit reçus dans les Univerſités, il ne tarda pas à être connu dans la pratique de la Médecine; il parvint même, en 1564, à la charge d'Inſpecteur des Apothicaireries de ſa ville natale, & à celle de Vicaire perpétuel du Doyen du College des Médecins. Il ſurvécut juſqu'en 1605, & laiſſa une nombreuſe famille qui fit mettre cette Epitaphe ſur ſon tombeau:

ADOLPHUS OCCO
A. F. A. N.
Medicus Reipublicæ Auguſtanæ,
Hoc ſibi Monumentum voluit poni,
Ut in eo cum Uxore & Liberis,
Ad extremum uſque judicii diem mox adfuturum,
Mortuus Quieſceret.
Tu Viator, quiſquis es, quieti locum non invideas.
Vale. Abi.

Qui fuit æternæ Chriſtus mihi cauſa ſalutis,
Exuviis rurſus veſtiet oſſa meis.
Ejus dum reditu mihi vita, ſaluſque paratur,
Intereà tumulô molliter oſſa cubent.

Ce Médecin a non ſeulement brillé du côté de la pratique, mais encore par la connoiſſance de la Langue Grecque, dont il a rendu l'uſage plus commun en Allemagne. Ses Ouvrages ont auſſi beaucoup contribué à ſa célébrité:

Pharmacopœa, ſeu, Medicamentarium pro Republica Auguſtana. Auguſtæ Vindelicorum, 1574, *in-folio*, 1580, *in-12*, 1597, *in-4 longo. Ibidem*, 1613, 1622, 1640, *in-folio.* Ces trois dernieres éditions ont été corrigées & augmentées par le College des Médecins d'Ausbourg. *Zwelfer* a auſſi corrigé cette Pharmacopée, ſur laquelle il a publié des Animadverſions imprimées à Nuremberg en 1667, *in-folio.* Mais on n'eſt point demeuré à ces éditions du Diſpenſaire d'Ausbourg; on a encore les ſuivantes: *Goudæ*, 1653, *in-8. Auguſtæ Vindelicorum*, 1673, *in-8.* 1684, 1694, 1710, 1734, *in-folio.*

Imperatorum Romanorum Numismata à Pompeio M. ad Heraclium. Editio altera auctior. Augustæ Vindelicorum, 1601, in-4. *Mediolani*, 1683, *in-folio*. Cette derniere édition est considérablement augmentée, & au surplus, elle est ornée de figures.

Epistola Græca ad Conradum Gesnerum de Oxymeli Helleborato, aliisque ad Rem Medicam spectantibus. On la trouve dans le deuxieme Livre des Lettres de *Gesner*.

OCTAVIANUS HORATIANUS, Médecin qui passe pour être né en Afrique, fut en estime après le milieu du IV siecle, sous l'Empire de Gratien & de Valentinien II. Il avoit été disciple de *Vindicianus*, Médecin de l'Empereur Valentinien I. On a de lui un Ouvrage en quatre Livres, qu'Herman, Comte de Névenare, a tiré de la poussiere de quelque Cabinet, & qui a été imprimé sous ce titre :

Rerum Medicarum Libri quatuor. I, *Logicus, de curationibus omnium ferè morborum corporis humani, ad Euporistum.* II, *De acutis & chronicis passionibus, ad eundem.* III, *Gynæcia, de mulierum accidentibus & curis eorundem, ad Victoriam.* IV, *De Physica scientia, experimentorum Liber ad Eusebium filium. Argentinæ*, 1532, *in-folio*, avec les trois Livres de Chirurgie d'*Albucasis*. Il y a une édition de Bâle de la même année, en trois Livres ; mais l'Ouvrage y est attribué à *Theodorus Priscianus*, & les *Gynæcia* sont adressés à une *Salvina*, qu'on croit avoir été Sage-Femme.

ODDIS, (Oddo DE) Médecin issu d'une famille noble de Pérouse, naquit à Padoue en 1478. Dès l'an 1518 il enseigna la Philosophie dans les Ecoles de sa ville natale ; mais il abandonna cette Chaire pour se rendre à Venise, où il exerça la Médecine avec tant de réputation, que la Seigneurie trouva à propos de le renvoyer à Padoue pour y remplir une des premieres Chaires de Médecine. Son attachement à la doctrine de *Galien* fut tel, qu'il ne parloit dans ses leçons, & n'agissoit dans sa pratique, que d'après les principes de cet Auteur. Ce fut pour cetre raison, qu'on l'appella l'*Ame de Galien* ; nom qu'il se glorifioit beaucoup d'avoir mérité : mais on lui reprocha d'avoir suivi le Médecin de Pergame jusques dans ses fautes.

Oddo mourut à Padoue le 5 de Février 1559, & laissa plusieurs Ouvrages, dont les Bibliographes ne citent que des éditions posthumes, sous ces titres :

De Pestis & pestiferorum omnium affectuum causis, signis, præcautione, curatione, Libri quatuor. Apologiæ pro Galeno, tùm in Logica, tùm in Philosophia, tùm in Medicina, Libri tres. De Cœnæ & Prandii portione Libri duo. Venetiis, 1570, *in*-4. L'Auteur, partisan comme il étoit de l'influence des astres respectivement aux maladies, n'a pas manqué de faire passer ses idées dans son Traité de la Peste, qu'il composa à l'occasion de celle qui fit tant de ravages à Padoue en 1555. Mais son fils, *Marc*, qui publia cet Ouvrage avec le sien *De Putredine*, retrancha la partie la plus singuliere de la Théorie Astrologique de son pere.

In Aphorismorum Hippocratis priores duas sectiones dilucidissima interpretatio. Venetiis, 1572, *in* 8. *Patavii*, 1589, *in*-4. La premiere Section avoit déja été publiée à Padoue en 1564, *in*-8.

Ars parva. Venetiis, 1574, *in*-4.

In primam totam Fen Libri primi Canonis Avicennæ Expositio. Venetiis, 1575, *in*-4. *Patavii*, 1612, *in*-4.

In Librum Artis Medicinalis Galeni exactissima & dilucidissima Expositio. Brixiæ, 1607, *in*-4. *Venetiis*, 1608, *in*-4.

ODDIS, (Marc DE) fils du précédent, vit le jour à Padoue en 1526. Il reçut les honneurs du Doctorat en Médecine dans l'Université de cette ville, où il commença d'enseigner la Logique en 1546, & la Philosophie en 1549. Une Chaire confiée à un jeune homme de cet âge, suppose de grands talens; mais comme il n'en est pas de même de la Médecine que de la Philosophie, pour l'aptitude à enseigner, on laissa mûrir la science qu'il avoit acquise dans la premiere, avant que de le nommer au Professorat. Il n'obtint la Chaire de Médecine Théorique qu'en 1583, & de celle-ci il passa à la Chaire de Pratique, qu'il occupoit encore à sa mort arrivée le 25 Juillet 1591. Il a écrit:

De putredine, germanæ ac nondum explicatæ Aristotelis & Galeni sententiæ, adversùs Angelum Mercenarium & Thomam Erastum, Apologia. Venetiis, 1570, *in*-4, avec le Traité de la peste de la façon de son pere. *Patavii*, 1585, *in*-4.

Meditationes in Theriacam & Mithridaticam Antidotum. Venetiis, 1576, *in*-4, avec ce que *Junius Paulus Crassus & Bernardin Taurisanus* ont écrit sur cette matiere.

Methodus exactissima de componendis medicamentis & aliorum dijudicandis. Patavii, 1583, *in* 4, avec une Table des médicamens simples & composés les plus usuels, & des remarques sur leurs doses & propriétés. On y trouve encore deux discours, l'un sur la Thériaque & l'autre sur le Turbith.

De morbi natura & essentia. Ibidem, 1589, *in*-4. Il y examine tout ce que les Philosophes & Médecins les plus célebres ont dit de la santé & de la maladie, & il finit par donner la préférence aux sentimens d'*Hippocrate* & de *Galien*.

De urinarum differentiis, caussis & judiciis Tabulæ. Ibidem, 1591, *in-folio*.

ODET, (Philippe) Médecin, étoit de Nancy, où il vint au monde vers le milieu du XVI siecle. Il étudia dans les Ecoles de la Faculté de Paris sous *Jean Riolan* le pere, qui fit tant d'estime de son disciple, qu'il lui fit présent d'un de ses Ouvrages, avec cette Inscription écrite de sa main: *Philippo Odeto, Medico Nanceiensi, quondam Auditori suo, nunc & amico colendo, Joannes Riolanus D. P.* On a de la façon d'*Odet*:

De tuenda valetudine Libri sex, in quibus omnia quæ ad diætam hominis sani pertinent, breviter ac dilucidè pertractantur. Nanceii, 1604, *in*-12. Il dédia ce Livre au Duc Charles III qui l'ennoblit par Lettres datées du 16 Mars 1605.

ODONUS, (César) Médecin de Bologne qui vécut vers le milieu du XVI siecle, fut Directeur du Jardin des plantes de cette ville. Il est Auteur d'un Ouvrage intitulé:

Theophrasti Sparsæ de plantis sententiæ, in continuam seriem ad propria capita, no-

minaque secundùm litterarum ordinem disposita. Bononiæ, 1561, *in-4*, avec deux Dissertations en forme de Theses.

Odonus a encore écrit un Traité *De urinis*, où il donne les moyens de connoître toutes les maladies par l'inspection des urines. On le trouve avec le Livre intitulé: *Anatomia Urinæ*, composé par *Henri Martinius* & imprimé à Francfort en 1658, *in-12*. L'étendue que les Charlatans ont donnée à l'inspection des urines, a fait dégénérer cette partie de la Séméiotique en l'art imposteur, auquel la crédulité n'a que trop souvent recours. Tout Médecin tire des signes de l'examen des urines dans le traitement des maladies; mais il s'en faut de beaucoup qu'il y voie ce que l'Empirisme prétend y reconnoître.

ODORIC, (Jean) Médecin natif de Trente, fut en réputation vers le milieu du XVI siecle. Ses talens lui mériterent la considération de *Pierre-André Matthiole*, qui lia avec lui un commerce de Lettres par lesquelles ils se communiquoient mutuellement les succès de leurs études. On en trouve quelques-unes de la façon d'*Odoric* dans le Recueil de celles du même *Matthiole*.

O DWYER (Jean) naquit dans une famille noble & ancienne à Cassel, ville d'Irlande au Comté de Tippérary. Son attachement à la Religion Catholique, qui étoit celle de ses peres, le porta à quitter sa patrie, pour se rendre dans les Pays-Bas. Ce fut-là qu'il prit goût pour la Médecine, cette Science si considérée dans la grande Bretagne. Il fit son cours d'étude dans les Ecoles de la Faculté de Louvain, où il fut reçu à la Licence vers le milieu du XVII siecle, & passa ensuite à Mons en Hainaut. Son savoir ne tarda pas à y être connu. Il mérita la confiance du Prince de Rache qui l'employa, en qualité de Médecin, dans les Troupes du Roi d'Espagne, & après avoir quitté le service militaire, il obtint du Magistrat de Mons une place de Médecin Pensionnaire de cette ville.

Comme *O Dwyer* étoit né avec beaucoup de sentimens, il vit avec peine le brigandage qui désoloit les vrais Médecins dans la patrie qu'il avoit adoptée. Il éleva la voix contre des abus également préjudiciables à l'humanité & au bon ordre, & il publia un Ouvrage sous ce titre:

Querela Medica, seu, Planctus Medicinæ modernæ status. Montibus 1686, *in-12*. Ses plaintes sont justes; mais malgré tout ce qu'il a dit, & ce que d'autres ont écrit avant & après lui, les incursions sur le territoire de la Médecine n'en vont pas moins leur train. C'est un champ ouvert à quiconque veut y glaner, parce que d'une part, l'amour de la vie & de la santé rend les malades assez crédules pour donner leur confiance à ceux qui promettent de les guérir, & que de l'autre, le défaut de subordination des ministres subalternes de la santé & le silence des loix édictées à cet égard, multiplient tous les jours les abus dont on se plaint.

OELHAF, (Joachim) de Dantzick, fut promu au Doctorat dans la Faculté de Médecine de Montpellier en l'année 1600. Il remplit la charge de Physicien de sa ville natale, où il enseigna encore l'Anatomie, & il y mourut le 20 Avril 1630, à l'âge de 60 ans. Ses Ouvrages sont:

Disputatio de fœtu humano. Gedani, 1607, *in*-4.

De usu ventriculorum cerebri. Ibidem, 1616, *in*-4.

De seminario pestilenti intrà corpus vivum latitante. Ibidem, 1626, *in*-4. *Francofurti*, 1638, *in*-4.

An ventriculi actio primaria sit chylosis? Gedani, 1630, *in*-4.

De renum officio in Re Medicâ & Venereâ. Tous ces Ouvrages ne sont que de petites pieces Académiques. La derniere a reparu après la mort de l'Auteur avec le Traité de *Thomas Bartholin*, qui est intitulé : *De usu flagrorum in Re Medicâ & Venereâ. Hafniæ*, 1670, *in*-8.

Nicolas Oelhaf, Médecin de Dantzick, de la même famille que le précédent, peut-être son fils, a écrit sur les plantes des environs de cette ville. Son Ouvrage a paru sous ce titre :

Elenchus plantarum circa Dantiscum suâ sponte nascentium, earumque Synonyma Latina & Germanica, loca natalitia, florum tempora & vires exhibens. Dantisci, 1643, *in*-4. *Ibidem*, 1656, *in*-4, avec les augmentations de *Laurent Eichstad.*

Il y a encore plusieurs personnages de ce nom, les uns natifs de Nuremberg, les autres de Dantzick, qui se sont distingués dans les Sciences.

OLARGUES ou DE OLARGIS, (Jean D') Médecin du XV siecle, naquit dans le Languedoc, suivant *Jean-George Schenckius. Astruc* pense de même, mais il entre là dessus dans un plus grand détail. Il croit qu'il prit naissance dans le lieu d'Olargues au Diocese de Saint Pons, à une journée & demie de Montpellier, & que selon l'usage du quatorzieme & quinzieme siecle, il prit le nom de sa patrie pour le sien. Ce Médecin, qui étoit sorti de l'Ecole de Montpellier, a composé un Traité *De Urinis*, dont il y avoit un exemplaire manuscrit dans la Bibliotheque de *Schenckius.*

OLDERMAN, (Bernard) Docteur en Médecine, étoit de Rostoch. Il se fit beaucoup de réputation dans son Art, qu'il exerça dans sa patrie dès l'an 1606. Trois ans après, il se rendit à Brunswick, en qualité de Médecin stipendié, mais il abandonna bientôt cet emploi, car il passa à la Cour de Holstein-Gottorp en 1610. Dans la suite, il fit la Médecine à Kiell, ville de la Basse-Saxe ; & après voir servi Sophie, Reine Douairiere de Dannemarc, à titre de premier Médecin, il mourut le 4 Août 1631, âgé de 51 ans. On ne connoît point d'Ouvrage de sa façon.

OLEARIUS (Jean-Godefroid) est Auteur d'un Ouvrage intitulé :

Specimen Floræ Hallensis, sive, designatio plantarum hortuli sui, quibus is instructus fuit annis 1666, 1667 & 1668. *Halæ Saxonum*, 1668, *in*-12.

Séguier, qui cite cet Auteur, se borne à lui attribuer encore un Traité en Allemand, imprimé à Leipsic en 1665, *in*-12. On connoît mieux les deux suivans :

Philippe-Christian Olearius, fils d'*Adam*, naquit le 14 Avril 1658, à Sleswick en Dannemarck. Il prit le goût des Sciences à l'Ecole de son pere qui lui inspira aussi celui des voyages, comme un moyen propre à se perfectionner dans l'étude de la Médecine qu'il avoit embrassée. Ce ne fut qu'après avoir parcouru la Hol-

lande & l'Angleterre, qu'il vint prendre le bonnet de Docteur à Erfort en 1689.

Adam Olearius, un des plus savans Ecrivains Allemands du XVII siecle, étoit habile dans les Mathématiques, dans les Langues Orientales & dans la Musique. Il accompagna, en qualité de Secretaire, l'Ambassadeur que le Duc de Holstein envoya, en 1633, en Moscovie & en Perse, & ne revint dans sa patrie qu'en 1639. L'étude fit alors sa principale occupation; elle fut avantageuse au public, car il mit au jour des Ouvrages qui en furent bien reçus. On remarque parmi eux:

Pinacotheca Rerum Naturalium Gottorpiensis. Slesvici, *in-folio transverso*, ou forme d'Atlas.

Relation d'un voyage en Moscovie, *Tartarie & Perse*, traduite de l'Allemand par *Wicquefort*. Paris, 1666, deux volumes *in*-4. Leyde, 1719, quatre tomes, deux volumes *in-folio*, grand papier. Il y a encore une édition de 1726, deux volumes *in-folio*, qui passe pour la meilleure. On a joint, à toutes ces éditions, le voyage de *Jean-Albert de Mandelslo* aux Indes Orientales, aussi traduit de l'Allemand.

OLMO, (François) de Bresse en Italie, étudia la Médecine à Padoue, où il reçut les honneurs du Doctorat. Il se distingua dans sa patrie, non seulement par les succès de ses cures, mais encore par ses talens dans la Poésie : on peut même dire qu'il étoit savant en toute sorte de Littérature. Sa réputation ne se concentra pas dans le sein de sa ville natale; elle s'étendit chez les étrangers qui eurent souvent recours à lui dans leurs études, & le consulterent sur les matieres les plus difficiles.

Olmo mourut à Bresse en 1612, dans un âge avancé, après trois jours de maladie. On a de lui plusieurs Opuscules en Italien, tant en prose qu'en vers, dont le Recueil a paru à Venise en 1578, *in*-8.

OLYMPICUS de Milet, Médecin Méthodique, fut appellé par *Galien* un diseur de bagatelles. Il est plus ancien que lui, car il eut pour disciple *Apollonides* de Cypre, qui fut le maître d'un *Julien* qui vécut du tems de *Galien*. On met la naissance d'*Olympicus* vers l'an 68 de l'Ere Chrétienne.

OLYMPIODORE est placé par *Saumaise* entre les Auteurs Grecs des derniers siecles; il est cependant bien apparent qu'il a vécu long-tems avant eux. En effet, *Olympiodore* ne dit pas un mot de *Stephanus* qui fleurissoit vers l'an 620 de salut, & qui étoit savant dans la Chymie; mais comme il s'est lui-même beaucoup appliqué à cette Science & qu'il en a écrit, il est tout vraisemblable qu'il n'auroit pas manqué de citer *Stephanus*, si celui-ci l'avoit devancé. Il parle souvent de *Zosime* Panopolitain, qui vécut vers la fin du troisieme siecle & qui écrivit en Grec sur la Chymie. Delà on a conclu que l'*Olympiodore*, dont nous parlons, est celui qui naquit à Thebes en Egypte, & qui écrivit l'Histoire de son tems depuis l'an 400 de salut jusques 425. Il la dédia à Théodose le jeune, qui étoit alors sur le trône des Empereurs d'Orient.

OLYMPUS, Médecin du XXXIX siecle, fut attaché à la Reine Cléopatre, si fameuse par sa beauté & ses débauches. Il devoit être fort âgé, lorsqu'il passa chez cette Princesse qui mourut à 39 ans, peu de tems après avoir perdu

perdu Marc-Antoine qui s'enfonça un poignard dans le sein 30 ans avant J. C Cléopatre n'ayant pu se faire aimer d'Auguste, le vainqueur d'Antoine, & craignant de servir à son triomphe, se fit piquer par un aspic, & mourut de cette morsure. Elle avoit communiqué son dessein à *Olympus* qui fut témoin de l'exécution & qui en écrivit l'Histoire.

OPHEMIUS, (Michel) Professeur Royal d'Anatomie & de Chirurgie en l'Université de Louvain, sa patrie, prit le bonnet de Docteur, avec *Pierre Castelan* de Grammont, le 23 Août 1618. Ce nouveau grade le rendit habile à remplir la premiere Chaire, à laquelle les Licenciés ne parviennent point; il ne l'obtint cependant que le 12 Mai 1631, à la mort de *Thomas Fienus. Michel Ophemius* fut Recteur de l'Université de Louvain en 1624.

Ce Médecin n'a rien donné au public. Le nombre de Professeurs en la Faculté de Médecine de Louvain qui ont laissé quelques Ouvrages, n'est même pas fort considérable; mais comme j'y ai pris mes degrés, l'attachement & la reconnoissance m'ont engagé à rappeller la mémoire de ceux qui se sont distingués dans la Chaire, quoique je n'eusse rien à dire de leurs productions.

OPORIN (Jean) étoit de Bâle, où il naquit le 25 Janvier 1507, de *Jean Herpst*, Peintre. Comme le nom de son pere signifie *Automne* en Allemand, il se fit appeller *Oporinus*, du mot dont les Grecs se servent pour exprimer cette saison de l'année. C'étoit la manie des Gens de Lettres de son siecle de donner à leur nom une tournure Grecque ou Latine.

Op rin eut toutes les peines du monde à trouver les moyens de subsister pendant le cours de ses études; car après avoir vécu pendant quatre ans dans la compagnie des pauvres écoliers à qui la ville d'Ausbourg fournissoit charitablement la nourriture, il fut obligé de gagner sa vie, soit en enseignant les petits enfans, soit en copiant d'anciens Manuscrits qu'il vendoit à Froben, célebre Imprimeur. Suivant le conseil de ses amis, il se mit enfin à étudier la Médecine, & croyant y faire des progrès plus grands & plus rapides, il s'engagea au service de *Paracelse*, en qualité de Secretaire & de disciple. Las de vivre avec un tel Maître, il se mit ensuite à enseigner le Grec à Bâle; & ce fut alors qu'il songea à se faire recevoir Docteur en Médecine dans cette ville. Mais comme il venoit d'avoir atteint sa trentieme année, une fausse honte l'empêcha de subir à cet âge les examens préliminaires; il abandonna son projet, même sa Chaire de Langue Grecque, & devenu Imprimeur, il s'associa à Robert Winter. Il ne retrancha cependant rien de son goût pour l'étude; car il donna quantité d'Ouvrages au public, tant ceux des Anciens qu'il traduisoit en Latin, que d'autres composés de son tems. *Voglerus* assure qu'*Oporin* lui seul fournissoit au travail de trente presses d'imprimerie; peut-être y a-t-il là dedans un peu d'exagération: on ne peut cependant disconvenir qu'il n'ait mis au jour beaucoup de Livres, puisqu'on a dit de lui:

Posteritas obstricta mihi non nomine vanô es,
Per me namque audis sæcula prisca loqui.

Ce ne fut que par une application continuelle qu'*Oporin* put employer les mains d'un nombre considérable d'ouvriers ; il craignoit si fort d'être distrait de ses études, qu'il avoit mis cette Inscription sur la porte de son Cabinet ;

Quisquis es,
Rogat te Oporinus etiam atque etiam,
Ut si quid est quod à se velis,
Perpaucis agas, deindè actutum abeas,
Nisi tanquam Hercules defesso Atlante veneris suppositum humeros.
Semper enim erit, quod & tu agas, & quotquot huc attulerint pedes.

Oporin mourut le 6 Juillet 1568, âgé de 61 ans. *Joris* a fait imprimer sa vie à Strasbourg, en 1569.

OPSOPOEUS, (Jean) de Bretten dans le Palatinat, où il vint au monde le 25 Juin 1556, se rendit habile dans les Langues Greeque & Latine, & fut Correcteur de l'Imprimerie de Wéchel qu'il servit pendant deux ans à Francfort, en cette qualité. En 1578, il se rendit à Paris pour y étudier la Médecine ; & pendant les six années qu'il employa à cette étude, il y fit de si grands progrès, qu'à son retour en Allemagne, on lui donna les Chaires de Physiologie & de Botanique à Heidelberg, où il devint encore premier Médecin de Fréderic IV, Electeur Palatin. Il mourut dans cette ville le 23 Septembre 1596, âgé de 40 ans, & laissa au public un Recueil de quelques Ouvrages d'*Hippocrate*, qui est intitulé :

Hippocratis Coi, Medicorum Principis, Jusjurandum, Aphorismorum Sectiones octo, Prognostica, Prorrheticorum Libri duo, Coaca præsagia, Græcus & Latinus Textus accuratè renovatus, Lectionum varietate & Cornelii Celsi versione calci subditâ. Francofurti, 1587, *in*-12.

Simon Opsopoeus, son frere, étoit aussi de Bretten, où il naquit le 6 Janvier 1576, après la mort de son pere. Il étudia la Médecine à Heidelberg, à Marpurg, & pendant deux ans à Padoue ; mais de toutes les parties de cette Science, l'Anatomie & la Chirurgie furent celles par lesquelles il se distingua davantage. Il y fit même tant de progrès, que la Faculté d'Heidelberg crut devoir tirer parti de ses talens par la Chaire qu'elle lui donna dans ses Ecoles en 1614. Il en jouit peu d'années, car il mourut le 4 Juin 1619. Les Ouvrages qu'il a laissés, n'ont guere été bien accueillis de ses contemporains.

OPTATUS. Voyez CESAR OPTATUS.

ORELLUS, (Jean-Pierre) de Locarno, ville de Suisse à portée du Milanez, se distingua dans la pratique de la Médecine au commencement de ce siecle. On a de lui un Ouvrage écrit en Italien, dans lequel il traite des maladies les plus dangereuses, de leurs causes, signes, pronostics, & de leur cure. Il y a joint un Recueil des remedes chymiques & autres qui passoient pour d'admirables secrets. Cet Ouvrage a paru à Milan en 1711, *in*-8.

ORIBASE, célebre Médecin du IV siecle, naquit à Pergame, patrie de *Galien*, & non point à Sardes, comme on l'a conjecturé de ce qu'il avoit demeuré dans cette ville. Il fut élevé avec *Magnus* & *Ionicus* à l'Ecole de *Zenon* de Chypre, qui, à ce que l'on croit, enseignoit alors à Sardes, mais qui passa ensuite à Alexandrie, où il fut considéré comme un des plus fameux Professeurs. *Eunapius* qui entendoit fort bien la Médecine, & qui est apparemment le même à qui les quatre Livres *De Euporistis* sont adressés, représente *Oribase* comme l'homme le plus savant de son tems, le plus habile dans sa profession, & le plus aimable dans la société. Il en parle aussi comme d'un personnage extrêmement considéré, & dont le crédit eut assez d'influence pour contribuer à l'élévation de Julien sur le trône des Empereurs. Ce Prince lui en sut tant de gré, qu'il le nomma à la Questure de Constantinople; mais il n'agit point en cela uniquement par reconnoissance, il y fut encore porté par la grande confiance qu'il avoit en lui, ainsi qu'il paroît d'une de ses Lettres.

Après la mort de Julien, arrivée en 363, la fortune d'*Oribase* changea bien de face. Ce Médecin tomba en disgrace, sous les Empereurs suivans, par l'envie de ses ennemis. On poussa la persécution jusqu'à le dépouiller de tous ses biens; mais Valentinien II y mit le comble, en le bannissant de l'Empire & le livrant entre les mains des Barbares. *Oribase* soutint ce revers avec beaucoup de grandeur d'ame: son courage & son savoir lui mériterent l'amour & le respect des peuples chez qui il avoit été exilé; il les surprit même tellement par les grandes cures qu'il fit au milieu d'eux, qu'ils l'adorerent comme le Dieu tutélaire de leur nation. La conduite des Barbares fit du bruit dans l'Empire; on ne put s'empêcher de l'admirer, & de reconnoître enfin qu'*Oribase* ne devoit ce traitement qu'à la supériorité de son mérite. Il revint en grace & fut rappellé de son exil; dans le tems qu'*Eunapius* écrivoit son Histoire, c'est-à-dire, environ l'an 400, il jouissoit même d'une réputation & d'une fortune éclatante. Cet Ecrivain, qui tenoit un rang honorable parmi les Médecins les plus célebres du regne de Valentinien, de Valens & de Gratien, parle toujours avantageusement d'*Oribase*. Sa profession lui donnoit le moyen d'en apprécier le mérite, & son âge celui de connoître le fonds des choses & d'en juger mûrement, puisqu'il étoit alors parvenu à sa 49e. année.

La Médecine n'étoit déja plus traitée du tems de notre Auteur, comme elle l'avoit été anciennement. On s'attachoit moins alors aux signes & aux descriptions des maladies, qu'au détail des secours de toute espece qu'on croyoit propres à les guérir. Mais comment étoit-il possible, de bien appliquer les remedes, sans avoir une connoissance parfaite des signes & des causes, qui seule peut en régler l'administration? *Oribase* sentit toute l'inconséquence d'un pareil procédé; & pour remédier aux abus qu'avoit introduit cette méthode d'étudier la Médecine, il conçut le projet de tracer un meilleur chemin dans ses *Collections*. Ce fut à l'ordre de l'Empereur Julien qu'il les écrivit en Grec; elles sont en soixante-dix Livres, selon *Photius*, & en soixante-douze, au rapport de *Suidas*. Il compila cet Ouvrage, non seulement de *Galien*, mais encore de tous les Médecins qui avoient précédé ce dernier, & il y ajouta tout ce qu'il avoit appris par sa propre expérience. De tous ces Livres, il ne reste que les quinze premiers, & deux autres

qui traitent de l'Anatomie ; ceux-ci font comptés le 24e. & le 25e. de la Collection, par le Traducteur *Rafarius*. Les derniers ont paru fous ces différens titres :

Collectaneorum Artis Medicæ Liber, quò totius humani corporis fectio explicatur, ex Galeni Commentariis. Parifiis, 1556, *in*-8. *Joanne-Baptiftâ Rafariô interprete. Bafileæ*, 1557, *in*-8.

Oribafii Anatomia ex Libris Galeni. Parifiis, 1556, *in*-8, en Grec. *Lugduni Batavorum*, 1735, *in*-4, en Grec, avec la Verfion Latine de *Rafarius* & les notes de *Guillaume Dundafs* qui a procuré cette édition.

Oribafe fit un abrégé de fa grande Collection à l'ufage de fon fils *Euftathius*. Il eft en neuf livres, & il a paru fous ce titre :

Synopfeos ad Euftathium filium Libri novem, quibus tota Medicina in compendium redacta continetur. Joanne-Baptiftâ Rafariô interprete. Venetiis, 1554, 1571, *in*-8. *Parifiis*, 1555, *in*-8. *Bafileæ*, 1557, *in*-8.

Notre Médecin écrivit, outre cela, quatre Livres fur les remedes & un fur les maladies qu'il adreffa à *Eunapius*, fon ami. Ils font intitulés :

Euporifton, hoc eft, paratu facilium Libri tres. Medicaminum compofitorum & Trochifcorum confectio. Medicinæ Compendii Liber unus. Curationum à capite ad pedes Liber unus. Ex interpretatione Anonymi. Bafileæ, 1529, *in-folio. Venetiis*, 1558, *in*-8.

Photius parle encore de deux autres pieces qui fubfiftoient de fon tems. L'une confiftoit en quatre & l'autre en fept Livres, qui étoient purement un Abrégé des Ouvrages de *Galien*, & que le rédacteur avoit dédié à l'Empereur Julien. *Paul* fait auffi mention de cet Abrégé ; mais il eft perdu de même que quelques autres Traités, dont parle *Suidas*. Il n'en refte rien qu'un petit nombre de Recettes citées par *Aëtius*.

Les Commentaires fur les Aphorifmes d'*Hippocrate*, mis au jour par *Gonthier d'Andernach*, comme étant d'*Oribafe*, font fuppofés. C'eft au moins la penfée de *Gefner* & du Baron *de Haller*. On les a donnés fous ce titre :

Commentaria in Aphorifmos Hippocratis hactenus non vifa, Joannis Guintherii Andernaci induftriâ velut è profundiffimis tenebris eruta, & nunc primùm in Medicinæ ftudioforum utilitatem edita. Parifiis, 1533, *in*-8. *Bafileæ*, 1535, *in*-8. *Patavii*, 1658, *in*-12.

Paffons maintenant à la notice des Ouvrages d'*Oribafe*, dont *Photius* & *Suidas* font mention.

I. Quatre Livres des Commentaires fur la Médecine tirés des Ecrits de *Galien* par ordre de l'Empereur Julien l'Apoftat, à qui ils font dédiés. *Oribafe* en fait mention lui-même dans la Préface de fon *Synopfis* ; mais il y a long-tems qu'ils font perdus, on ne croit pas même qu'ils aient jamais été publiés.

II. Son *Synopfis* compilé de *Galien* & d'autres Médecins, par ordre de Julien qui avoit agréé le premier Ouvrage. Il ne nous refte de cette compilation, qui étoit felon *Suidas* en 72 Livres, que les quinze premiers, le 24e. & le 25e. Les uns & les autres ont été traduits en Latin par *Jean-Baptifte Rafarius*, Médecin de Novarre, avec la Préface d'*Oribafe* à l'Empereur Julien, & c'eft d'eux qu'eft compofé le fecond Tome des *Opera omnia* imprimés à Bâle en 1557, *in*-8, fous le titre de *Collectorum ad Imperatorem Julianum Cæfarem Auguftum Libri XVII, qui ex magno feptuaginta Librorum volumine ad noftram ætatem foli pervenerunt.*

III. Le *Synopfis* des foixante-douze Livres précédens, écrit après la mort de

Julien, adressé à *Eustathius* & divisé en neuf Livres. Cet Ouvrage qui existe en entier, a été traduit par *Rasarius*, ainsi qu'on l'a déja dit.

IV. *Euporista*, ou remedes faciles a préparer, en quatre Livres. Cet Ouvrage est dédié à *Eunapius*, ou comme on lit dans quelques Manuscrits, à *Eugenius*. Ce dernier sentiment est celui de *Photius*; on lit cependant *Eunapius* dans les Manuscrits, dont les Traducteurs Latins se sont servis. Ces quatre Livres ont été mis en Latin par un Anonyme, ainsi qu'on l'a remarqué ci-devant; & *Jean Sichar* les a publiés, avec *Cælius Aurelianus* sur les maladies chroniques, à Bâle en 1529, *in-folio*, & non pas *in-8*, comme on le dit dans le *Lindenius Renovatus* de *Mercklein*. Le même Ouvrage fut traduit derechef par *Rasarius*, avec le reste des Ecrits connus d'*Oribase*, & imprimé à Bâle, 1557, *in-8*, en trois Tomes, ainsi que dans les *Medici Principes* de Henri Etienne, Paris, 1567, *in-folio*. Il y a une ancienne Traduction Latine manuscrite des Ouvrages d'*Oribase*, fort différente de celle qu'on a mise au jour, tant par rapport à l'ordre des Livres, qu'aux matieres qui y sont traitées; & c'est celle-là qui se trouvoit dans la Bibliotheque de *René Moreau*, a ce que dit *Labbe* dans sa *Bibliotheca nova Manuscriptorum*, page 214. Il y a encore un Abrégé des Ecrits d'*Oribase* fait par un certain *Théophanes*, à l'ordre de l'Empereur Constantin Porphyrogenete qui mourut en 959, après un regne de 48 ans. Cet Ouvrage qui est en Grec, se trouve en Manuscrit dans la Bibliotheque Impériale de Vienne.

Antoine Cocchi a publié à Florence en 1754, *in-folio*, un Livre *De fracturarum signis* de la façon de *Soranus*, avec deux Livres d'*Oribase*, qui traitent *De fractis & de luxatis*. Il les a tirés d'un ancien Manuscrit de la Bibliotheque de Florence. *Vidus Vidius* a traduit en Latin un autre Livre *De machinamentis*, de même qu'un Livre *De laqueis*, qui ont paru dans la neuvieme édition de *Galien* chez les Juntes, & parmi les Ecrivains en Chirurgie, à Zurich, 1555, *in-folio*. Ce sont-là les foibles preuves que nous avons de l'attention d'*Oribase* à traiter de la Chirurgie instrumentale & de celle qui demande l'opération de la main; encore est-il douteux si ces Livres sont réellement de lui. *Freind* ne semble pas le croire, au moins quant aux deux derniers.

Ce Médecin Anglois remarque que la diction d'*Oribase* est extrêmement variée, & que delà il arrive qu'un endroit de cet Auteur jette souvent de la lumiere sur un autre. Mais ce qui nous est plus avantageux encore, c'est qu'il y a quantité d'endroits, tant dans la Médecine que dans l'Anatomie de *Galien*, qui seroient inintelligibles, si l'Auteur, qui fait le sujet de cet Article, ne s'étoit donné la peine de les éclaircir. *Oribase* étoit, en tout sens, un homme de génie & d'expérience; *Freind* ajoute même que si nous nous donnons la peine de parcourir les Ouvrages de ce Médecin, ce qui n'a vraisemblablement été fait par aucun de ceux qui se sont mêlés d'en juger, nous y trouverons des regles de pratique très-raisonnées dans un grand nombre de cas. On y trouve d'abord divers fragmens des Anciens qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Tels sont ceux tirés des Ecrits d'*Archigene*, d'*Hérodote*, qui étoient en réputation parmi les Médecins attachés à la Secte Pneumatique; tels sont encore des extraits appartenans à *Possidonius* & à *Antyllus*. Le premier de ces Auteurs est cité honorablement par *Galien*, & le second a composé plusieurs Livres, dans lesquels il a semé différentes choses

touchant l'Art Gymnastique, dont *Oribase* a profité. Celui-ci ne s'est point borné à de pareilles recherches; il a parlé de plusieurs médicamens que ses prédécesseurs n'avoient point décrits. Il vante encore l'utilité des scarifications dans la cure des maladies, & il dit en avoir tiré le plus grand parti dans la suppression des regles, dans les fluxions sur les yeux, dans la céphalalgie, dans la difficulté de respirer, & même chez les vieillards. Il ajoute qu'il employa ce remede avec succès durant le regne d'une peste qui ravageoit l'Asie, & qu'en étant atteint, il se fit scarifier la jambe jusqu'à perdre deux livres de sang; ce qui le rétablit en santé, ainsi que plusieurs autres à qui il conseilla la même opération.

Il est à peine fait mention de cette maniere de tirer le sang, avant *Oribase*. Les scarifications, dont il parle, sont différentes de celles qu'on pratique à l'occasion des ventouses; celles-ci n'ont été mises en usage que par les Médecins Arabes, au-lieu que notre Auteur faisoit de profondes incisions à la peau, sans autre préliminaire. *Galien* a dit quelque chose de cette pratique; il semble même qu'il s'en servoit pour remplacer la saignée: mais apparemment que ces scarifications n'étoient plus du goût des contemporains & des prédécesseurs immédiats d'*Oribase*, puisqu'il a passé pour en avoir rappellé le souvenir.

Ce Médecin est le premier qui fasse mention d'une espece de mélancholie qui faisoit que ceux qui en étoient atteints, sortoient pendant la nuit de leur maison, imitoient les loups de toute façon, & rodoient autour des tombeaux jusqu'au jour. *Donat ab Altomari* & *Pierre Forest* rapportent des histoires de pareilles maladies.

La Matiere Médicale fut aussi l'objet des recherches d'*Oribase*. On a déja dit qu'il avoit donné la description de plusieurs médicamens nouveaux; mais à cela près, il suivit aveuglément *Galien* dans cette partie de l'Art de guérir, comme dans l'Anatomie, & pour cette raison, il en a été appellé *le Singe*. On voit assez qu'il ne se mit pas fort en peine d'éclaircir les Ouvrages de ceux qui avoient traité de la Matiere Médicale, & qu'il se persuada, à notre désavantage, que la connoissance qu'il avoit des drogues, dont les Anciens s'étoient servi, passeroit à nous avec la même facilité qu'elle étoit parvenue jusqu'à lui. C'est à cette raison qu'on doit généralement attribuer les difficultés qui se rencontrent si souvent dans la lecture des Auteurs qui ont parlé des plantes, des médicamens, & même de la pratique de ceux qui les ont devancés.

Quant aux recherches Anatomiques d'*Oribase*, on ne troûve rien qui le distingue, sinon la description des glandes salivaires. C'est la seule découverte que les Historiens lui attribuent & dont *Galien* n'a point parlé.

ORIENTAUX. (Etat de la Médecine chez les) Les Chinois, & d'autres nations voisines, ont eu la réputation d'avoir été versés dans les Arts & dans les Sciences, dès long-tems avant que les Européens leur communiquassent ce qu'ils en savoient; mais comme la plupart des connoissances qu'on leur attribue, partent des faux systêmes qu'ils se sont formés, il paroît qu'il y a quelque chose à rabattre de la réputation dont ils ont joui, & qu'à bien des égards, l'Histoire de leur Médecine est plus curieuse qu'utile. On ne peut cependant s'empêcher d'entrer dans un assez long détail sur l'état de l'Art de guérir chez ces peuples. Ce que

nous allons en dire, est tiré en partie de *Schulze*, que l'Auteur du Discours Historique, qui est à la tête du Dictionnaire Universel de la Médecine, a suivi; & en partie du Tome premier de l'Histoire de la Chirurgie par M. *Dujardin*, qui a consulté *Ten Rhyne*, l'Histoire Philosophique & Politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes, & sur-tout *Cleyer* dans son Ouvrage *De Medicina Sinensi*, ainsi que les Histoires de la Chine de *Martini* & de *Duhalde*.

Commençons par faire connoître, d'après M. *Dujardin*, le caractere des Chinois & des Japonois. Une nation, dit-il, dont l'origine se perd dans les tems les plus reculés, qu'un respect superstitieux pour l'antiquité, dont elle est jalouse, asservit à tous ses anciens usages, & qui n'eut jamais d'autre ambition que de rester isolée dans les vastes contrées qu'elle occupe, peut bien figurer dans l'histoire des connoissances médicinales avec les peuples les plus anciens. Les Chinois sont froids & tranquilles, autant du moins par éducation que par tempérament. Dès l'enfance on les accoutume à l'ordre, à la raison, aux usages reçus. Leurs mouvemens sont mesurés & prescrits par des rites & des cérémonies qui glacent l'ame & éteignent le sentiment.

Les Japonois, colonie Chinoise, poursuit M. *Dujardin*, ont des mœurs & un caractere plus libres, plus développés; la religion & les usages favorisent ce développement. On exerce la mémoire des enfans par des poëmes où l'on célebre les belles actions de leurs ancêtres, où l'on inspire le mépris de la mort, & où le suicide est vanté comme le plus grand acte d'héroïsme. Le Législateur craignant que la religion fût impuissante sur eux pour les porter à l'amour, convertit en culte l'amour même. Ce point de Religion, qui n'est pas le moins respecté, conduit sûrement à plus d'excès que d'omissions. Les Chinois semblent n'avoir eu d'autre but que d'émousser la violence & l'impétuosité de l'ame, & les Japonois que de prévenir son engourdissement, sa langueur. Ainsi les mœurs des deux nations sont fort différentes; mais leur Médecine étant à-peu-près la même, nous confondrons, en ce point, l'histoire des deux peuples.

Entre les Nations Orientales qui se disputent l'antiquité de la Médecine, les Chinois, les Japonois & les habitans de Malabar paroissent les mieux fondés. Les Chinois, dont l'histoire est confirmée en plusieurs points par celle des Japonois, assurent que leurs Rois ont inventé cette Science long-tems avant le déluge. Mais quels furent le rang & la dignité de ceux qui l'exercerent dans la suite? C'est ce que l'éloignement des tems ne nous permet pas de savoir. Si l'on en croit *Jean Neuhosius*, le Corps des Médecins est peu considérable parmi eux; on ne doit cependant point concevoir delà une opinion désavantageuse de leur habileté, puisqu'il est certain que les Européens leur ont souvent confié le soin de leur santé préférablement à leurs compatriotes Médecins.

L'apoplexie, la paralysie, l'épilepsie, la cécité, maladies si communes au Japon, & qui sont les suites de la perversité des mœurs de ses habitans, ont rendu les Médecins très-nécessaires parmi eux; & à la Chine comme au Japon, la Médecine y est non seulement cultivée à raison de l'utilité qu'on lui reconnoît pour le rétablissement de la santé, pour la conservation de la vie, mais encore par l'opinion établie également dans les deux nations, que cette Science a une liaison

très-étroite avec le mouvement des astres, pour lesquels ils ont de la vénération.

Il y avoit autrefois à la Chine des Ecoles Impériales de Médecine : aujourd'hui, les Médecins qu'on y estime le plus, sont ceux qui tiennent de pere en fils leur savoir. Comme ils n'ont point de Physique, presque aucune connoissance des parties du corps humain & de leurs usages, ni par conséquent des causes des maladies, leur Médecine dénuée de tout principe, n'est qu'un amas informe de systêmes, de tâtonnemens, de conjectures.

Ten Rhyne rapporte que de la plus haute antiquité, toutes les parties de la Médecine étoient exercées à la Chine & au Japon, comme chez toutes les autres nations, par une seule personne ; c'étoit même une loi de *Wacquan*, un de leurs Médecins qui existoit il y a environ deux mille sept cens ans. Depuis ce tems, leur Médecine a été partagée en trois parties : les remedes internes sont administrés par les Médecins que les Chinois nomment *Phondo* & les Japonois *Isiaphondo*. Ceux qui appliquent les remedes externes sont les Chirurgiens, & leur nom générique est *Gecqua*. La troisieme classe, qui traite les maladies des yeux, est nommée par les Chinois *Bakfieu-Sinkai*, & par les Japonois *Méesja*.

Le systême anatomique & physiologique des Chinois est singulier. Le capitaine, est le sang, *Hivé* ; son escorte ce sont les esprits, *Ki*. Le sang coule dans les vaisseaux, & les esprits au dehors ; ils sont dans un mouvement continuel de circulation, & doivent faire dans l'espace d'un jour & d'une nuit cinquante tours. Ils prétendent que pendant une respiration, c'est-à-dire, pendant l'intervalle d'une expiration & d'une inspiration, le pouls bat communément quatre fois, & que le sang fait six pouces de chemin : en douze heures Chinoises, qui font un jour & une nuit, ils comptent treize mille cinq cens respirations. Le chemin du jour sera de huit cens dix *tchang*, mesure qui a dix *tché* ou pieds, chacun de dix pouces. Or, le plus court chemin du sang & des esprits dans le corps humain, n'est que de seize *tchang* ; par conséquent le sang fait en un jour & une nuit cinquante fois ce tour, parce que dans ce même espace de tems se fait la conversion des cieux, dans ce qu'ils appellent les cinquante maisons célestes. Ils croient encore que quelques humeurs dominent à certaines heures, dans une partie plus que dans une autre.

Les Chinois & les Japonois établissent deux principes de la vie, qui sont la chaleur vitale, *yo* ou *yam*, & l'humide radical, *yn* : les esprits sont le véhicule de la chaleur naturelle, le sang est celui de l'humide radical. Ils les placent en différentes parties du corps qu'ils distribuent par membres & par régions, & ils les font circuler par des arteres qui leur sont propres. Mais comme la chaleur vitale & l'humide radical portés dans le sang, mêlés ensemble à une juste température, font la santé & entretiennent la vie, les Chinois comptent encore deux autres vaisseaux pour les charier ; ils les nomment *Kée-miak* & *Rak-miak*. Ces canaux paroissent être réellement des arteres, si l'on a égard au mot *miak* qui signifie pouls. Le premier qui contient l'ame & dans lequel est renfermée la chaleur innée, est long de cent soixante-deux pieds & se porte en haut. Le second qui est privé d'ame, parce qu'il porte l'humide radical, est long de trois cens soixante-cinq pieds.

Il n'a été queſtion juſqu'ici que d'arteres internes, mais il y a de plus deux veines ou arteres externes qu'on nomme *yn-kio* & *jo-kio*. Celle-ci, qui eſt l'artere de la chaleur innée dans le jaret, commence à la malléole externe & finit aux yeux ; l'autre, qui eſt l'artere de l'humide radical, commence à la malléole interne & finit pareillement aux yeux. Chacune de ces arteres eſt longue de ſept pieds & demi.

Il y a enfin deux autres arteres connues ſous les noms de *tok-miak* & de *nim-miak*. La premiere commence au périnée, & traverſant le corps en devant, va ſe perdre à la levre ſupérieure ſous le nez ; la ſeconde, qui a la même origine, paſſe par derriere & va finir au même endroit. La longueur de l'une & de l'autre eſt de quatre pieds & demi.

Les Chinois, comme les Egyptiens & les Chaldéens, admettent les influences céleſtes dans leur Médecine. Ils croient que la chaleur innée, qui domine pendant le jour, eſt d'une nature ſolaire, & que l'humide radical, qui regne pendant la nuit, eſt d'une nature lunaire. Comme le printems exerce ſon empire ſur les végétaux, il l'exerce de même ſur le foie ; l'été domine ſur le cœur, l'automne ſur le poumon, l'hiver ſur les reins. L'eſtomac eſt ſoumis à chacune des quatre ſaiſons de l'année, ou au moins aux dix-huit derniers jours des quatre mois lunaires, qui ſont le troiſieme, le ſixieme, le neuvieme & le douzieme. Ainſi l'année eſt diviſée par les Chinois en cinq ſaiſons, qui ſont compoſées chacune de ſoixante-douze jours ; or 72 multipliés par 5 donnent 360 jours, dont les Médecins compoſent l'année lunaire qui commence vers notre mois de Février.

Les Chinois & les Japonois croient appercevoir des rapports mutuels entre certaines parties. Ainſi, du côté gauche, les petits inteſtins ont une relation marquée avec le cœur, la véſicule du fiel avec le foie, les arteres avec les reins. Du côté droit, les grands inteſtins répondent au poumon, l'eſtomac à la rate, & la troiſieme partie du corps à la porte de la vie ou au rein droit.

Ces différentes parties ſont, ſelon eux, les ſieges naturels de la chaleur vitale & de l'humide radical ; c'eſt de chacun de ces endroits que ces élémens de la vie paſſent dans les autres parties du corps par le moyen des eſprits & du ſang, auxquels les Chinois ont attribué une ſorte de circulation dès la naiſſance de leur Médecine.

Toute cette Phyſiologie paroîtra ridicule & pitoyable ; cependant à travers le brouillard, il perce quelquefois de légeres lueurs de vraiſemblance. Les Chinois conſiderent le corps humain comme une machine harmonique, comme une eſpece de luth, dont toutes les parties, par le moyen des nerfs, des veines & des arteres, rendent différens ſons, ou plutôt ont une propriété relative en raiſon de leur figure, de leur ſituation, de leurs divers uſages. Ils prétendent que par le moyen des différens ſons, ou des touches variées de ces organes, on peut juger infailliblement de leur diſpoſition actuelle, comme une corde plus ou moins tendue, touchée en un lieu ou en un autre d'une maniere plus ou moins forte, rend différens ſons, ce qui fait connoître ſi elle eſt trop tendue ou trop lâche.

Les Chinois ont établi dans le corps de l'homme douze ſources de la vie ; mais ils n'en ſont point demeurés-là, ils ont cherché à connoître par des ſignes extérieurs les diſpoſitions internes de ces ſources. Ils ont cru les trouver dans la tête, ſiege de tous les ſens qui exercent les opérations animales. Ils ſe ſont figuré des rapports néceſſaires entre ces ſens & les ſources de la vie ; ils ont cru que la langue ſe rapportoit au cœur, les narines au poumon, la bouche à la tête, les oreilles aux reins, les yeux au foie. Ils prétendent tirer de la couleur du viſage, de celle des yeux & des ongles, de l'état des narines & des oreilles, du ſon de la voix, des ſaveurs que la langue éprouve ou deſire, la diſpoſition du tempérament & des préſages de la vie ou de la mort du malade. Mais, à juger de toute cette Théorie par ce que nous en apprend *Cleyer*, ſi la nature eſt uniforme & réguliere dans ſes opérations, on ne ſauroit faire grand fonds ſur une pareille doctrine. On y entrevoit l'abus de l'expérience, & un peu de preſtige, comme dans le ſyſtême du pouls, auquel on a prodigué plus d'éloges & donné bien plus d'importance, qu'il ne paroît en mériter.

C'eſt principalement ſur le pouls que les Chinois fondent les obſervations qui les conduiſent à la connoiſſance des maladies. Ils y mettent beaucoup de façon & même d'attention ; on a cependant lieu de croire que leurs ſuccès ne partent point tant de leur ſcrupuleuſe méthode à cet égard, que des moyens de guériſon qu'ils trouvent dans leur Matiere Médicale. En effet, leur doctrine ſur le pouls paroît être le produit d'un ancien préjugé, plutôt que celui d'une expérience raiſonnée. L'Auteur des *Anecdotes de Médecine* parle ainſi des regles qu'ils obſervent dans la pratique. Les Chinois veulent que les Médecins qui tâtent le pouls, jouiſſent d'une bonne ſanté, aient l'eſprit libre & dégagé de tout ſouci, ne ſoient pas fatigués, afin que leur reſpiration ſoit naturelle. Alors, ils doivent tâter le pouls pendant l'intervalle de pluſieurs reſpirations ; de maniere que pendant l'eſpace d'une ſeule reſpiration, qui eſt compoſée de trois tems, ſavoir, l'inſpiration, le repos & l'expiration, ils comptent le nombre des pulſations. Si le pouls ne bat pas plus de cinq fois ou moins de quatre, il eſt certain que l'homme ſe porte bien & que ſon pouls eſt régulier. Le nombre des battemens de l'artere eſt-il au deſſus ou au deſſous de celui indiqué, l'homme eſt déja malade ou ne tardera pas à le devenir. Si le pouls bat ſept ou huit fois, les eſprits ſont ſubjugués, le ſang deſſéché ; s'il bat dix fois, c'eſt un ſigne mortel & le malade ne tardera pas à deſcendre dans le tombeau. Le pouls qui ne bat que deux fois, eſt très-dangereux, & celui qui ne bat qu'une ſeule fois, eſt funeſte ; mais s'il ne bat qu'une ſeule fois dans l'intervalle de deux reſpirations, la mort eſt très-prochaine.

Cette méthode leur vient, diſent les Chinois, d'un certain *Lippe* ou du Roi *Hoamti* qui, ſelon leur Chronologie, vivoit 2688 ans avant l'Ere Chrétienne. Mais toute vraie que puiſſe être cette méthode à certains égards, elle devient fautive par le changement néceſſaire que le Médecin obſervateur impoſe à ſa reſpiration, en conſéquence de l'attention qu'il donne au nombre des battemens du pouls ; c'eſt cependant ſur ſa reſpiration qu'il regle le nombre de ces battemens, & c'eſt ſur ceux-ci que le pronoſtic eſt fondé.

Quant à la Thérapeutique, les Chinois ont recours à un ancien Livre qu'on pourroit appeller le Code de leur Médecine, & ils ordonnent les remedes qu'ils y trouvent prescrits, sans cependant négliger ceux que l'expérience peut leur avoir appris. Pour l'empyeme, ils font flétrir à la chaleur du feu une feuille de Figuier qu'on nomme *Indien*, & ils l'appliquent sur le côté malade. *Ten Rhyne* ajoute, sur la foi d'un Praticien Chinois, que cette feuille, sans aucune autre préparation, est si attractive, que dans les suppressions des lochies où l'on se sert de ce topique, si on ne l'ôte à tems, il est à craindre qu'il ne porte le trouble dans les humeurs & dans toute l'économie animale, au point même de produire des syncopes mortelles. Dans les abscès des glandes internes & externes, les Japonois appliquent un autre médicament végétal qu'ils nomment *Racquakph*. C'est une espece de feve Chinoise rampante, dont la racine est jaune & d'une odeur agréable; elle ne differe de nos haricots que par un peu d'amertume. On en cueille la racine le sixieme mois de l'année Chinoise & Japonoise, & on la fait sécher à l'ombre. Sa vertu est de corriger la malignité de l'air, de guérir le vertige, les douleurs de tête, de diviser les humeurs atrabilaires, de faire mourir les vers des intestins & de chasser les vents.

Dans la cure des hernies, on fait rentrer les parties échappées avec les mains frottées d'huile, mais sans art ni méthode : ensuite ils lavent la partie malade avec le suc de *Gin-seng*, & celui d'une autre plante qu'ils nomment *Keou-Ki*. Les Chinois regardent le lait de femme comme un excellent collyre dans les ophthalmies, mais les yeux d'éléphant qu'ils y font tremper auparavant donnent à ce procédé curatif un air de charlatanisme ou de superstition. Le fiel du même animal, délayé dans l'eau, est un remede qu'ils estiment souverain pour éclaircir la vue; ils l'emploient encore dans la tympanite des enfans, & sur les abscès qu'ils en frottent : ce remede opere ce qu'il peut, la Nature fait le reste. Ils vantent la cendre de la peau de l'éléphant pour cicatriser les plaies & les ulceres, non comme déficcative, mais parce qu'ils croient que la chair de l'éléphant, étant bouffie & massive, a la propriété de fermer les plaies en moins d'un jour, par le seul contact des parties. Cette cendre, mêlée avec de l'huile, est encore employée comme topique dans la tympanite des enfans. Pour guérir les furoncles & les apostemes, ils se servent de la chair de chameau, qu'ils croient propre à fortifier les nerfs & à donner de l'action aux solides. Dans les tumeurs ou apostemes qui surviennent à la tête, & dans les maladies de la vessie, ils font de la feuille de Thé un usage interne & externe; les dames Chinoises prennent même des bains d'eau de Thé, soit pour certaines maladies de leur sexe, soit par propreté. En général, les Chinois & les Japonois ont coutume d'employer dans le traitement de leurs maux deux médicamens: le premier est le *Racquakph*, dont nous venons de parler; le second, qu'ils nomment *Kui-kiu* ou *Xin-kiu*, est une racine noueuse & fibreuse, qu'ils estiment très-efficace pour guérir les maux de tête de cause froide, purifier le sang, en faciliter la circulation, tempérer les autres humeurs & fortifier le cœur.

Comme ils n'ont point de Chymie, ils emploient ces végétaux en forme d'apozeme; ils n'ont même d'autre menstrue que l'eau pour tous les médicamens qu'ils

tirent des trois regnes. Si ces remedes sont sans succès, ils en ont deux autres qu'ils empruntent de la Chirurgie, & qu'ils regardent comme spécifiques. Toute maladie qui résiste à ceux-ci, qui sont le *Moxa* & la ponction avec les aiguilles, est réputée incurable. Le *Moxa* est la meilleure & presque l'unique ressource des Japonois dans la plupart de leurs maladies : aussi voit-on, dans cet empire, tous les hommes couverts des stigmates & des cicatrices que laisse l'application de ce caustique. Il passe pour un remede si certain & un préservatif si sûr, que les criminels condamnés à une prison perpétuelle, ont la permission de sortir tous les six mois pour se le faire appliquer. Les personnes libres y ont recours jusqu'à trois fois par an au renouvellement des saisons, à-peu-près de la même maniere qu'en Europe on se fait saigner & purger, pour diminuer la pléthore ou prévenir l'orgasme des humeurs. Ces peuples, ennemis irréconciliables de la saignée, comme moyen destructif du principe de la vie, y substituent le *Moxa*, dont le fréquent usage, à ce qu'ils prétendent, donne de la force & de la vigueur : l'application s'en fait à tout âge & en toute saison, sans distinction de condition ni de sexe. Les Japonois se croiroient malheureux si on les privoit de ce remede : par lui, dit *Ten Rhyne*, ils éludent & charment presque toutes les douleurs ; à peine trouveroit-on un homme qui n'en ait éprouvé les bons effets.

Les Chinois appellent indifféremment l'application du *Moxa* & celle des aiguilles, *Xin-Kieu.* Au Japon, le nom particulier de ceux qui appliquent les aiguilles, est *Farritatte :* s'ils joignent à cet Art celui d'appliquer le *Moxa*, on les appelle *Farrawyts-tensas.* Les Japonois ont emprunté ces remedes des Chinois, qui n'en font pas un si fréquent usage. Il est tout naturel que ceux qui pratiquent habituellement cet Art, y soient les plus exercés & les plus habiles ; cependant, ce sont les Médecins qui se chargent de l'appliquer dans les cas difficiles & chez les Grands. M. *Dujardin*, que je suis, fait la réflexion que c'est par un de ces abus qui ne sont que trop ordinaires, qu'on voit les Médecins du Japon se mêler de ces opérations. Mais si cet Auteur, qui étoit Membre de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, vivoit encore, je serois tenté de lui demander, si ce n'est point un abus bien plus grand, de voir les Chirurgiens se mêler en Europe du traitement des maladies les plus difficiles, qui n'ont jamais été de leur ressort.

Voici la préparation du *Moxa* à la Chine & au Japon. On ramasse les feuilles les plus tendres de l'Armoise & de ses sommités; après les avoir fait sécher à l'ombre, on les frotte dans les mains, on en ôte les cotons, les fibrilles, & l'espece d'étoupe qui reste est conservée pour l'usage. L'Armoise, ainsi préparée, prend le nom de *Moxa ;* le plus ancien est réputé le meilleur. On en forme entre les doigts de petites masses d'une figure pyramidale, qui excedent un peu le volume d'un pois; quelquefois on enveloppe dans un papier cette laine végétale, & on la comprime dans la main, afin qu'elle soit plus uniformément broyée; on en coupe des globules gros environ comme deux plumes à écrire, qu'on applique avec l'extrêmité des doigts à l'endroit malade ou douloureux, qu'il s'agit de brûler; le sommet de cette étoupe s'allume avec une mêche ou quelque matiere enflammée. A la Chine, les riches portent le luxe jusques dans les remedes; ils se servent

d'un bâton allumé ou d'une espece de bougie composée de musc, d'aloès en poudre, & d'autres aromates propres à flatter l'odorat. Le feu, ne gagnant l'étoupe qu'avec assez de lenteur, ne la réduit pas tout-à-fait en cendre; il reste à la base un petit segment, de maniere que l'épiderme est attiré sans violence, & qu'il s'y éleve une petite vessie ou pustule: le plus souvent la trace du feu n'est qu'une tache cendrée. Il attire à vue d'œil les humeurs peccantes & les absorbe de maniere, qu'elles sont totalement consommées sans que la peau le soit: car, dit *Ten Rhyne* dans son enthousiasme pour ce remede, à la chaleur de cette étoupe, les humeurs affluent plus précipitamment qu'un homme ne court à l'incendie, lorsque la cloison de la maison voisine est en feu.

L'application du *Moxa* n'est pas aussi douloureuse qu'on pourroit le croire; les enfans même la supportent sans verser beaucoup de larmes. Aux personnes foibles & délicates, cette opération se réitere communément jusqu'à trois & quatre fois; lorsque les malades sont forts & charnus, ou que les vents sont profondément cachés, comme dans la goutte sciatique, on répete l'application du feu vingt, trente, cinquante fois, & même plus, jusqu'à ce que les flatuosités opiniâtres cedent enfin à son activité. Il n'y a nulle suite fâcheuse à craindre. *Ten Rhyne* est cependant forcé de convenir que ce remede, tout bienfaisant qu'il est lorsqu'on l'administre prudemment, jette les malades dans des angoisses qui vont jusqu'à la syncope, quand on porte l'application à un certain excès. Pour l'ordinaire, quand l'opération est finie, on peut toucher & comprimer à son gré la partie malade, parce que le cautere végétal, en brûlant, appaise la douleur & la dissipe le plus souvent tout-à-fait.

Après l'application du *Moxa*, le topique vulgaire des paysans Japonois est la feuille de plantain légerement flétrie par l'action du feu, ou broyée entre les mains. Si cette feuille est appliquée humide & chaude par son côté nerveux, elle fait suinter une sérosité semblable à celle que produit notre cautere. Si on l'applique par le côté lisse, la plaie se ferme bientôt sans laisser de cicatrice remarquable. Lorsque les Japonois ne prennent pas cette précaution, la plaie se couvre de chaires fongueuses qui produisent un pus sanieux, d'où résultent des cicatrices difformes. Il ne faut pas précipiter la chûte de l'escarre, quoiqu'elle ait peu d'adhérence, mais en confier le soin à la nature, & laisser la matiere purulente s'écouler à loisir. C'est pour cela qu'en appliquant les feuilles par le côté fibreux, & les y laissant plus long-tems, la sérosité s'échappe plus aisément, & que l'application des mêmes feuilles par le côté uni, doit durer moins de tems, pour ne pas cicatriser le petit ulcere.

Les premiers jours après l'application du *Moxa*, on touche à plusieurs reprises la partie cautérisée, avec le bout du doigt ou avec un linge propre trempé dans l'eau chaude légerement marinée, pour ne point y causer l'inflammation & la fievre. On a observé que, par ce moyen, la sérosité purulente s'échappe plutôt & plus sûrement de la partie ulcérée.

Les Médecins de la Chine & du Japon distinguent par des figures singulieres, qui font partie de leur Art, les endroits où doit se faire l'application du *Moxa*, & c'est en cela que consiste toute leur science & toute leur habileté. Ces figures, qui sont gravées, furent d'abord composées par un habile Médecin Chinois,

nommé *Oyt*, sous le regne de la famille *Sio-nojo*, qui est de l'antiquité la plus reculée; on y voit la marche des vaisseaux, telle qu'ils l'imaginent. Les endroits qu'il faut piquer, sont désignés par des points verds, & ceux qu'on doit brûler, par des points rouges. Il ne faut pas croire qu'une légere erreur dans le local précis, soit un obstacle au succès du remede; cependant plusieurs faits prouvent qu'il importe de ne point s'écarter des principes. D'ailleurs, les lieux de l'application different selon le genre des maladies, le caractere des humeurs, & la nature des parties subjacentes. Les préceptes de l'Art tiennent à la distribution des vaisseaux & au mouvement du sang, que les Chinois & les Japonois connoissent mieux, à ce que prétend *Ten Rhyne*, qu'aucune nation de l'Europe: ce qui n'a pas la moindre vraisemblance. On a même été au delà de la prétention de cet Auteur; car toute ridicule que soit la Théorie des Chinois sur la révolution des fluides dans le corps humain, on n'a pas craint d'avancer qu'ils avoient connu la circulation du sang long-tems avant nous. *Cleyer* date l'opinion Chinoise de plus de quatre mille ans, quoique d'autres se bornent à ne lui donner que quatre cens ans d'ancienneté. *Paschasius* aura sans doute donné lieu à cette erreur. Quoiqu'il ait transcrit avec peu d'exactitude, dans son Traité des nouvelles inventions, imprimé en Latin à Leipsic en 1700, *in*-4, le nombre d'années fixé par *Cleyer*, il aura passé pour avoir corrigé l'exagération de celui-ci, & son autorité n'en aura que mieux contribué à tromper beaucoup d'autres.

Quoique le *Moxa* soit mis au rang des remedes les plus efficaces à la Chine & au Japon, les Médecins de ces contrées ne l'emploient point à tout usage; il y a beaucoup de maladies où ils le conseillent, mais il en est d'autres où ils le défendent. *Ten Rhyne*, qui s'est particulierement attaché à remarquer les effets de ce caustique végétal, & qui a recueilli là dessus quantité d'observations, s'écrie à ce sujet: cet accord, cette sympathie entre les parties, dépend donc d'un arrangement, d'une distribution de vaisseaux inconnue aux Médecins de l'Europe! *Ten Rhyne* l'a pensé ainsi, parce que, prévenu en faveur des Chinois, il a trouvé beaucoup de finesse dans leur systême de la circulation du sang, de l'esprit vital & de l'humide radical. Si notre façon de penser ne s'accorde pas avec les idées Chinoises sur le cours & le mouvement circulaire des liqueurs, nous n'en sommes que plus près de la vérité; mais comme notre Médecine est devenue trop discoureuse, l'étude des parties nous a fait négliger la science pratique de l'ensemble, ou de cette conspiration des parties entr'elles, si bien observée par *Hippocrate* & par tous les vrais Médecins. En cela seul, la Médecine des Chinois, toute empirique, toute imparfaite qu'elle est, même à cet égard, est digne de quelque attention.

Passons maintenant à ce qui regarde la ponction, autre moyen curatif si vanté à la Chine & au Japon. Pour pratiquer cette opération, les Médecins desirent dans l'aiguille, qu'elle soit longue, ronde & bien affilée. Le manche doit être tourné en spirale; la matiere de l'aiguille est presque toujours d'or, rarement d'argent, jamais d'autre métal.

Le maillet doit être d'ivoire, d'ébene ou de quelque autre bois très-dur; il est poli des deux côtés, mais percé de petits trous peu profonds, comme

en dez à coudre, pour recevoir la tête de l'aiguille ; le manche eſt creuſé dans ſa longueur, pour lui ſervir d'étui, & elle y eſt retenue par un ruban de ſoie, fixé à l'extrêmité du manche.

L'aiguille doit être introduite dans la partie affectée par une ſimple piquure, ou en la tournant entre le pouce & le doigt indicateur, ou en l'enfonçant légerement avec le maillet, ſelon la nature de la maladie & la ſtructure de la partie ſur laquelle on opere.

On applique aux perſonnes foibles les aiguilles, à l'abdomen ; & aux perſonnes fortes, au dos ou quelquefois aux lombes.

Lorſqu'on a de la peine à ſentir le pouls, on pique le bras aux environs des veines.

L'aiguille doit être légerement imprimée dans la partie malade, à moins que la néceſſité n'exige le contraire ; mais pour l'ordinaire la profondeur de la piquure eſt d'environ un demi pouce. L'aiguille doit être retenue dans la partie, l'eſpace de trente reſpirations, ſi le malade peut le ſupporter ; ſinon on la retire pour la remettre de nouveau à trois, quatre, cinq, ou ſix repriſes, ſi le malade en a le courage & que le mal ſoit opiniâtre. Pour ſubir cette opération, le malade doit être à jeun.

La ponction eſt ſpécialement pratiquée dans les maladies de la tête & du bas-ventre. On la fait à celle-là dans la céphalalgie, l'affection ſoporeuſe, l'épilepſie, le vertige, les maux de tête récens & invétérés, l'ophthalmie, la lippitude, dans le commencement de la ſuffuſion, dans le rhume du cerveau. On pique l'abdomen dans les douleurs de colique, dans la dyſſenterie, l'anorexie, l'affection hyſtérique, les dérangemens de ſanté qui viennent d'excès de boiſſon, & dans les douleurs vagues.

On perce l'uterus des femmes enceintes, lorſqu'avant le terme de l'accouchement le fœtus fait des mouvemens extraordinaires. On porte même la témérité juſqu'à percer le fœtus qui fait éprouver de vives douleurs à la mere par ſes mouvemens exceſſifs. Enfin, l'on fait uſage de la ponction dans le rhumatiſme, dans les fievres intermittentes & continues, dans la mélancholie hypocondriaque, dans les maladies vermineuſes des inteſtins, dans celles qui en ſont les ſuites, comme la diarrhée, la dyſſenterie, dans le *cholera-morbus*, ſur-tout dans la paſſion iliaque, & dans d'autres maux produits par les vents des inteſtins ; car ce ſont les vents que les Chinois & les Japonois croient être la cauſe de tant de maladies différentes.

La ponction ſuit, dans ſes effets, à-peu-près la même marche que le *Moxa* ; elle n'agit vraiſemblablement qu'en appellant dans la partie irritée une plus grande affluence d'humeurs, à moins que l'imagination, diſpenſatrice de tant de biens & de maux phyſiques & moraux, n'aide l'action de ce remede.

Pour ce qui eſt de la maladie vénérienne, elle eſt auſſi commune à la Chine qu'en Europe ; ſes noms vulgaires ſont *Yang-meï-tchouang*, ulcere ſemblable à un fruit d'un blanc purpurin, dont la peau eſt ridée, & *tien-pao-tchouang*, ulcere accompagné d'une grande ampoule. Elle a encore trois autres dénominations moins uſitées, particulieres aux Chinois, & qui ſemblent être priſes de certains accidens

ſenſibles de la maladie, dont la méthode curative conſiſte à attaquer le virus à force ouverte, ou à le miner lentement, en l'expulſant par les ſueurs.

A la Chine, comme en Europe, le Mercure a le premier rang parmi les remedes anti-vénériens. Jamais les Chinois ne l'emploient ſans être préparé ; alors ils le nomment *Kin-fen*, *tſin-fen* ou *Chyou-yn-fen*. La préparation de ce minéral ne ſe fait que dans une province de l'Empire ; une ſeule famille en a le ſecret : on conjecture que c'eſt un Mercure ſublimé corroſif. Mais la méthode que les Chinois mettent en uſage & par laquelle ils prétendent emporter d'aſſaut la maladie, eſt communément ſuivie de rechûte ; à plus forte raiſon celle qui a pour objet de diſſiper en détail le virus vénérien ; car les remedes, dont ils ſe ſervent à cette intention, ne ſont pris que dans la claſſe des ſudorifiques & des toniques végétaux. Ils en font une décoction à laquelle ils ajoutent du vin.

Quoique le Médecin Chinois, conſulté par le P. *Foureau*, Jéſuite, n'ait point parlé d'une troiſieme méthode, qui eſt la fumigation mercurielle, un autre Médecin, nommé *Li-chen-tchen*, en a fait une mention expreſſe dans ſa grande *Matiere Médicale*, publiée vers la fin du ſeizieme ſiecle de notre ere. Cet Ouvrage eſt mis par les Chinois au rang des Livres claſſiques de Médecine. Heureuſement pour ces peuples que la Vérole eſt plus bénigne chez eux qu'en Europe, car à peine verroient-ils une ſeule cure ſe terminer à leur gré. La fréquence des rechûtes prouve aſſez que les Chinois ont de trop foibles armes pour combattre cet ennemi, quoique moins terrible dans leur pays que dans nos climats ; mais c'eſt moins au remede qu'à la maniere de l'adminiſtrer, qu'ils doivent s'en prendre.

De tout ce qu'on vient de dire, il paroît que leur Théorie, pour être fort ancienne, n'en eſt ni plus philoſophique, ni moins imparfaite. Ce qui contribue à la défigurer, c'eſt l'aſcendant que l'Aſtrologie a pris ſur leur Médecine, ainſi qu'on le remarque dans l'Hiſtoire de tous les peuples, chez qui on trouve les traces les plus anciennes de l'Art de guérir. Mais à travers ces défauts, telle eſt l'induſtrie, telle eſt l'expérience des Médecins Chinois, qu'ils ſe ſont acquis le reſpect, l'eſtime & la confiance, non ſeulement de leurs compatriotes, mais encore des Européens qui ont vécu ou qui vivent aux Indes; & c'eſt avec raiſon que le célebre *Boile* s'eſt ſervi de cet exemple, pour relever les avantages de la pratique & le mérite de l'expérience.

Quant aux *Bramines*, on dit qu'ils ont commencé à cultiver la Médecine en même tems que les Prêtres Egyptiens : ſi cette époque étoit fondée en preuves, elle ſeroit ſûrement d'ancienne date. Quoiqu'il en ſoit, ſi nous connoiſſons quelque choſe de l'Art de guérir dans le Malabar, nous en avons l'obligation au fameux Danois *Jean Erneſte Grundler*, qui en fit le voyage en 1708, en qualité de Miſſionnaire. A peine ce ſavant homme fut-il arrivé dans cette contrée, qu'il ſe mit à lire les Ouvrages des Médecins & à converſer avec les plus habiles d'entre les *Bramines*. On en reçut, peu de tems après, un petit Ouvrage, intitulé *Medicus Malabricus*, par lequel on apprend que l'Art de guérir, fort ancien d'ailleurs parmi ces peuples, eſt entierement contenu dans un Traité diviſé en ſix parties, qu'ils appellent en leur langue *Vagadaſaſtirum*. A les en croire, la Médecine fut

fut inventée par le premier des dieux qui en fit part aux dieux ſubalternes, de qui les prophetes la reçurent. Ces derniers la communiquerent au reſte des hommes ; mais cela ne ſe fit pas en un jour : cette Science employa des milliers d'années à deſcendre du ciel en terre.

Elle y deſcendit fort imparfaite, ou elle perdit beaucoup entre les mains de ceux qui la cultiverent ; car le peu que les Médecins de la côte de Malabar ont de théorie, eſt plein d'erreurs & d'abſurdités, comme on en pourra juger par leur doctrine du pouls, vis-à-vis de laquelle celle des Chinois eſt bien raiſonnable. Ils prétendent que la ſource du pouls eſt ſituée à quatre doigts au deſſous du nombril, & qu'elle ſe diviſe en ſoixante-douze mille arteres qui vont ſe diſtribuer dans toutes les parties du corps. Ce réſervoir a quatre doigts de large ſur deux de long ; il eſt figuré comme le corail, & c'eſt le lieu de la conception de l'homme. Ce qu'ils débitent ſur la reſpiration n'eſt pas mieux raiſonné. Ils reconnoiſſent ſix ſaveurs générales, qui ſont l'acide, le doux, le ſalé, l'amer, l'acre & l'aſtringent ; elles ſervent de caractere particulier aux ſix claſſes dans leſquelles ils ont partagé leurs médicamens. Ils diviſent les maladies en huit eſpeces différentes : cette diviſion ſert de regle à leur Pathologie. On paſſe ſucceſſivement de l'étude de l'une à celle de l'autre, & il faudroit être parfaitement inſtruit de tout ce qui les concerne, pour exceller dans l'Art de guérir. Mais comme la perfection eſt un point auquel il eſt impoſſible d'atteindre dans des matieres de cette étendue, chaque Médecin ſe borne ordinairement à deux genres de maladies, & néglige l'étude des autres, pour ſe livrer tout entier à l'étude de celles qu'il a choiſies. Le premier ordre de Médecins eſt compoſé de ceux qui traitent les enfans ; le ſecond, de ceux qui guériſſent de la morſure des animaux vénimeux ; le troiſieme, de ceux qui ſavent chaſſer les démons & diſſiper les maladies de l'eſprit ; le quatrieme, de ceux qu'on conſulte dans les cas d'impuiſſance & pour tout ce qui concerne la génération ; le cinquieme, pour lequel ils ont une vénération particuliere, eſt compoſé de ceux qui préviennent les maladies ; le ſixieme, de Chirurgiens & de tous ceux qui ſoulagent les malades par l'opération de la main ; le ſeptieme, de ceux qui retardent les effets de la vieilleſſe & qui entretiennent le poil & les cheveux ; le huitieme, de ceux qui s'occupent des maux de tête & des maladies des yeux. Chaque ordre a ſon dieu tutélaire, au nom duquel les opérations ſont faites & les remedes adminiſtrés : cette cérémonie eſt une partie du culte qu'on lui rend. Le vent préſide aux maladies des enfans ; l'eau à celles qui proviennent de la morſure des animaux vénimeux ; l'air à l'exorciſme des démons ; le vent violent à l'impuiſſance ; le ſoleil aux premieres atteintes des maladies, & l'ame, qu'ils regardent comme une eſpece de divinité, aux maladies de la tête & des yeux.

L'homme, diſent-ils, apporte en naiſſant le germe de trois maladies principales. La premiere eſt le *Wodum*, les vents ou la flatulence ; la ſeconde, le *Bittum* ou vertige ; la troiſieme, le *Tcheſtum* ou les humeurs impures. C'eſt ſelon les circonſtances dans leſquelles on s'eſt trouvé, & la conduite qu'on a tenue, qu'on eſt attaqué de l'une ou de l'autre de ces maladies. Elles donnent naiſſance à toutes les autres ; & comme les Malabares ont fait l'énumé-

ration de celles qui appartiennent à chacune, ils en comptent 300 & plus pour la premiere branche ; ils distinguent 792 maladies de l'esprit, & la somme des maladies, tant de l'ame que du corps, se monte à 2887.

Pour découvrir la nature des maux qui affligent l'humanité, ils ne s'en tiennent point au pouls, ainsi que les Chinois ; ils cherchent encore des indices dans les excrémens & particulierement dans les urines. Lorsqu'ils ne croient pas en avoir suffisamment pour former un pronostic, ils ont recours à une expérience singuliere. Ils remplissent un vase de l'urine du malade, ils y laissent tomber de l'extrêmité d'une paille une goutte d'huile pure : si la goutte s'enfonce dans l'urine & s'y arrête, le malade mourra ; au contraire, ils assurent avec confiance qu'il en échappera, si la goutte d'huile nage sur la surface de l'urine. Ils ont grand soin de consulter les astres avant que de juger d'une maladie : un Médecin qui va visiter son malade, examine superstitieusement tout ce qui peut lui servir d'augure en chemin faisant, le vol des oiseaux, les objets qu'il rencontre, le messager qui l'est venu chercher, & quant à lui-même, quelle est, par exemple, la posture qu'il tenoit quand on l'a fait appeller.

Les Médecins de Malabar ont rassemblé un grand nombre d'observations exactes sur le choix des médicamens, les lieux qui les produisent, le tems de s'en pourvoir, la maniere de les préparer & de les conserver après la préparation. Ils ont fixé la nature des boissons & des alimens dont on doit user en chaque saison ; ils ont même poussé l'attention jusqu'aux vaisseaux propres à les contenir. Ils sont enfin entrés dans un détail étonnant sur le régime, & leur exactitude, à cet égard, va jusqu'à déterminer le tems & la durée de la veille & du sommeil en telles & telles maladies ; quand & combien de fois le malade peut se nettoyer les dents & laver la bouche ; de quelle maniere il doit être logé, &c.

Leur Chymie est divisée en quatre Livres qu'ils tiennent du dieu *Tschiewen*. On y a traité du Mercure, de l'Antimoine, du Souffre & des autres minéraux ; du Vitriol, de l'Alun, des Sels, du Corail, des Pierres, des Métaux, des Instrumens & de leur usage dans les diverses opérations. Ils ont des médicamens composés & ils préparent des pilules universelles. Quant aux purgatifs, ils ont coutume de les administrer avec des véhicules analogues à leur nature & à l'effet qu'ils en attendent ; le régime, qu'ils prescrivent, varie selon le genre de la maladie. La saignée n'est point en usage parmi eux ; ils font très-rarement & plus mal-adroitement encore des scarifications : à peine connoissent-ils les clysteres ; il n'y a que ceux qui ont quelque habitude avec les Médecins Européens, qui osent pratiquer la saignée & se servir des autres remedes que nous employons.

La Chymie des Malabares est absolument bornée aux compositions médicinales, dans lesquelles ils ne manquent jamais de faire entrer la fiente & l'urine des vaches ; mais cette dégoûtante manipulation est moins fondée sur les effets qu'ils attribuent aux excrémens de cet animal, que sur la profonde vénération que la Religion leur prescrit pour l'animal même. Les murs & le pavé

des maisons & des rues sont enduits de fiente de vache; cette matiere séchée leur tient encore lieu de charbon. Là, le Médecin n'est point distingué de l'Apothicaire : c'est le même homme qui ordonne & prépare les remedes. On ne peut exercer la Medecine sans être inscrit sur les registres des Bramines : il est expressément défendu de passer d'une branche de la Médecine à une autre; il faut renoncer à cette Science, où se mêler de la partie qu'on tient de ses ancêtres. Cette police est la même que celle des Egyptiens; & si l'on compare la pratique d'une contrée des Indes avec la pratique d'une autre contrée, ou même avec celle de l'ancienne Egypte, on y remarquera beaucoup de ressemblance. Il est au reste bien probable que la Médecine des Indiens tire son origine de l'Egypte.

Il seroit à souhaiter que nous eussions une Traduction du *Vagadasastirum*; car il n'est point douteux que cet Ouvrage nous éclaireroit beaucoup sur la préparation, l'usage & les propriétés des médicamens, tant simples que composés qui nous viennent des Orientaux. Peut-être trouveroit-on peu de différence entre les Livres du dieu *Tschiewen* & ces Ouvrages d'*Hermès*, que les Egyptiens regardoient comme le dépôt qui renfermoit des regles inviolables pour eux dans la pratique de la Médecine.

Si nous considérons les liaisons étroites de cette Science avec la Religion des Chinois & des Malabares, nous ne pourrons douter qu'elle ne soit très-ancienne parmi eux. Si d'ailleurs on fait attention à l'attachement presque invincible qu'ils marquent pour leurs coutumes bonnes ou mauvaises, on a lieu de présumer que les changemens qui se sont introduits dans leur Médecine, sont moins partis de leur façon de penser, que de la communication qu'ils ont eue avec nous. C'est l'exemple des Médecins Européens qui a fait perdre sa premiere forme à leur pratique.

Tout ce qu'on a écrit jusqu'ici sur la Médecine des Chinois, n'est pas moins incertain que le fonds de leur Histoire, sur laquelle on a publié tant d'Ouvrages qui se contredisent. On sait maintenant que l'origine de cette nation ne remonte pas beaucoup au delà des tems de *Yao*, que leur Chronologie ne présente rien de satisfaisant que depuis l'an 841 avant Jesus-Christ, & que *Fou-hi*, plus heureux en Europe qu'en Chine, est regardé au delà des mers comme le fondateur de la Monarchie, pendant que les Historiens Chinois ont affecté de n'en pas parler. Mais nous sommes au moment d'être éclaircis sur tout ce qui a rapport au vaste Empire de la Chine; on a déja publié à Paris en 1776, *in*-4, le premier Tome des *Mémoires concernant l'Histoire, les Sciences & les Arts, les mœurs & les usages des Chinois &c*, par les Missionnaires de Pékin. Cet Ouvrage est le fruit des recherches de deux Chinois qui sortirent de leur patrie à l'âge de dix-neuf ans & passerent en France, pour apprendre les Langues & les Sciences de l'Europe. Ils y apprirent le François & le Latin, ils y étudierent les Humanités, la Philosophie &c. chez les Jésuites, & se retirerent à Saint Lazare après la dispersion de la Société. Louis XV les protégea & leur fit donner les meilleurs Maîtres de Paris, sous qui ils firent des cours de Physique, d'Histoire Naturelle, de Chymie, & apprirent tout ce qui concerne les Arts utiles de l'Europe. Enrichis de ces connoissances, ils s'embarquerent au mois de Décembre 1765 pour retourner en Chine, d'où ils ont envoyé différens Mémoires sur l'Histoire de

leur pays. C'eſt d'eux qu'on a appris qu'il y a beaucoup de fables ſur l'antiquité des Sciences à la Chine, & que les monumens qui en reſtent par écrit, ſont pour la plupart altérés. Suivant ces Miſſionnaires, le plus ancien livre Chinois qu'on connoiſſe, eſt de *Yô-tſée* qui vivoit du tems de *Ouen-ouang*, c'eſt-à-dire environ onze cens quarante ans avant l'Ere Chrétienne. C'eſt ainſi que le porte une ancienne tradition qu'ils ne garantiſſent pas. Mais ils font une remarque qui intéreſſe l'Hiſtoire de la Médecine Chinoiſe. Le célebre *Ma-touan-lin*, diſent-ils, a fort judicieuſement obſervé que les événemens ont détruit de fond en comble le ſyſtême de *Tſin-chi-hoang* par rapport aux Sciences & aux Arts, & ont anéanti tous ſes projets. « Il avoit excepté, dit *Ma-touan-lin*, de la proſcription générale des an» ciens livres, ceux qui traitoient de la Médecine, de la Divination, de l'A» griculture, & aucun de ceux-là n'eſt parvenu juſqu'à nous. » C'eſt par le feu que ces livres furent anéantis 213 ans avant Jeſus-Chriſt.

On annonce de nouveaux éclairciſſemens ou preuves relatives à l'antiquité & l'origine des Chinois, dans les papiers publics. On aſſure que les volumes ſuivans de la collection des Mémoires envoyés par les Miſſionnaires, contiendront différens articles ſur la petite vérole, ſur les Arts utiles, ſur l'Hiſtoire Naturelle & en particulier ſur les plantes & les fleurs particulieres à la Chine. C'eſt d'après cet enſemble qu'on pourra donner quelque choſe de poſitif ſur l'état de la Médecine des Chinois & les remedes qu'ils emploient dans le traitement des maladies.

OROBIO, (Iſaac) Eſpagnol, fut élevé dans le Judaïſme par ſes pere & mere, quoiqu'ils fiſſent profeſſion extérieure de la Religion Catholique. Il étudia la Philoſophie Scholaſtique à la mode de ſon pays, & s'y rendit ſi habile, qu'il fut nommé Lecteur en Métaphyſique dans les Ecoles de l'Univerſité de Salamanque. Il s'appliqua enſuite à la Médecine qu'il exerça à Séville avec aſſez de ſuccès; mais ayant été accuſé de Judaïſme, il fut mis dans les priſons de l'inquiſition, d'où il ne ſortit qu'au bout de trois ans. La crainte de ſe voir encore arrêté l'engagea à quitter l'Eſpagne; il ſe retira en France & demeura quelque tems à Toulouſe, où il pratiqua la Médecine, faiſant toujours profeſſion extérieure de la Religion Catholique. Las de feindre & de maſquer ſes ſentimens, il paſſa à Amſterdam, ſe fit circoncire & profeſſa ouvertement la Religion de la Synagogue. Il mourut dans cette ville en 1687, & laiſſa trois petits Ecrits qu'il avoit compoſés, en Latin, au ſujet de la fameuſe conférence qu'il eut ſur la Religion Chrétienne avec Philippe de Limborch, Théologien Remontrant, natif d'Amſterdam. Ces écrits ont paru avec l'Ouvrage de ce dernier, qui fut imprimé à Goude en 1687, *in-4*, ſous le titre d'*Amica collatio cum erudito judæo de veritate Religionis Chriſtianæ.* On a d'autres pieces de la façon d'*Orobio*, mais elles ſont demeurées en manuſcrit.

ORPHÉE, à qui la Fable donne *Apollon* pour pere & *Clio* pour mere, a été regardé comme Médecin. Qui ne l'étoit pas dans l'Antiquité fabuleuſe? Il fut du voyage des Argonautes, auſſi bien qu'*Eſculape*; ce qui prouve qu'ils étoient contemporains. La Grece crédule & ſur-tout prodigue de l'apothéoſe, décerna à *Orphée* les honneurs accordés aux demi-dieux & aux héros; ſa tête dépoſée dans une caverne de Lesbos, rendoit des oracles, au rapport de *Philoſtrate.*

Les Grecs, qui ont cru qu'*Orphée* étoit de Thrace & Roi du pays, l'ont fait passer pour un homme à-peu-près du caractere de *Mercure* ou *Hermes Trisme-giste*, c'est-à-dire, pour un homme universel. Ils ont cru, en particulier, que c'étoit à lui qu'on devoit rapporter l'invention de la magie & de l'expiation des crimes. D'autres ont écrit qu'*Orphée* étoit Egyptien; aussi il y a apparence qu'il est plus ancien que les Grecs ne l'ont débité. Il en est de lui à-peu-près comme d'*Esculape* que la Mythologie Grecque a mis au nombre de ses héros, après l'avoir enlevé à d'autres nations.

Ce trait prépare déja à croire l'existence d'*Orphée* fabuleuse, & *Cicéron* n'en a point douté. Il est vrai qu'on a quelques pieces de Poésie sous le nom de ce Médecin, dans lesquelles il est parlé des vertus de certains simples & de la guérison de certaines maladies; il est vrai encore que *Pline* a reproché à ce Poëte d'avoir examiné les plantes avec trop de curiosité, relativement à leurs vertus magiques: mais il y a long-tems qu'on a reconnu que ces Ouvrages lui sont faussement attribués. On ne peut cependant disconvenir qu'ils ne soient anciens, puisqu'on les attribuoit déja à *Orphée* du tems de *Cicéron*, qui nous apprend qu'ils étoient d'un autre Poëte, nommé *Cercops*.

Galien parle d'un *Orphée*, à qui il donne le surnom de Théologien; celui-ci a écrit des Livres touchant la maniere de composer divers poisons.

ORSATO, (Jean-Baptiste) habile Médecin & Antiquaire, né à Padoue en 1673, mourut en 1720. Son goût pour l'étude lui fit partager son tems entre les Belles-Lettres & la Médecine qu'il cultiva avec un égal succès. Il regne une profonde érudition dans tous ses Ouvrages, dont les principaux sont, une Dissertation, en forme de Lettre *De Lucernis antiquis*, un petit Traité *De Sternis Veterum*, & un autre *De patera antiquorum*.

ORTELIUS (Vite) naquit le 1 Août 1501, à Winsheim au Marquisat d'Anspach. Il enseigna la Langue Grecque à Wittemberg & fut plusieurs fois Doyen de la Faculté des Arts; mais comme il ne se bornoit point à remplir les devoirs de sa Chaire & qu'il s'appliquoit encore à l'étude de la Médecine, il demanda les honneurs du Doctorat en cette Science & il les reçut, en la même Université de Wittemberg, le 4 Février 1550. Quoique la fondation de cette Université datât de l'an 1504, personne n'y avoit pris le bonnet de Docteur en aucune Faculté, avant *Ortelius*. Ce Médecin mourut le 3 Janvier 1570, & laissa plusieurs Ouvrages de Littérature.

Il ne faut point le confondre avec *Abraham Ortelius* qui naquit à Anvers le 4 Avril 1527. *Guillaume*, son pere, étoit d'Ausbourg. Une constante application à l'étude le rendit habile dans les Langues, dans les Mathématiques & sur-tout dans la Géographie; ses connoissances en ce dernier genre le firent regarder comme le Ptolomée de son siecle, & lui mériterent la charge de Géographe Royal. Il avoit pris pour emblême le globe terrestre qu'il saisissoit de la main, & ces mots pour devise; *Manu ornavit; mente contempsit*. Ce savant homme mourut dans sa patrie le 28 Juin 1598, à l'âge de 71 ans & fut enterré dans l'Eglise de l'Abbaye de Saint Michel, Ordre des Prémontrés, où l'on mit cette Inscription sur son tombeau:

Piæ Memoriæ ſacrum.
ABRAHAMO ORTELIO
Antverpiano, *Geographo Regio*,
Fratri cariſſimo,
ANNA ORTELIA *cælebs*
Cælibi H. M. F. CIↃ. IↃ. XCVIII.
Hæc meta laborum.

Juſte Lipſe compoſa cette autre inſcription pour honorer la mémoire d'*Ortelius* :

ABRAHAMI ORTELII,
Quem urbs urbium Antverpia edidit,
Rex Regum Philippus Geographum habuit,
Monumentum hìc vides.
Brevis terra eum capit,
Qui ipſe orbem terrarum cepit,
Stilô & Tabulis illuſtravit,
Sed mente contempſit,
Quâ cœlum & alta ſuſpexit,
Conſtans adverſum ſpes aut metus.
Amicitiæ cultor, *candore*, *fide*, *officiis* :
Quietis cultor, *ſinè lite*, *uxore*, *prole*,
Vitam habuit quale alius votum ;
Ut nunc quoque æterna ei quies ſit,
Votis fave Lector.
Obiit IIII *Kal. Julii*, *Annô* CIↃ. IↃ. XCIIX.
Vixit ann. LXXI, *menſ.* II, *d.* IIXX.
COLII EX SORORE NEPOTES B. M. POSS.

On a pluſieurs Ouvrages de la façon d'*Abraham Ortelius*, comme :
Theatrum orbis terrarum.
Synonyma Geographica. Antverpiæ, 1578, *in*-4. Sous le titre de *Theſaurus Geographicus. Ibidem*, 1578, 1596, *in-folio.*
Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes, *ab Ortelio & Joanne Viviano deſcriptum. Ibidem*, 1588, *in*-8. *Jenæ*, 1684, avec les Opuſcules de *Conrad Peutinger.*
Aurei ſæculi imago. Antverpiæ, 1598, *in*-4, avec figures. Il y décrit la vie, les mœurs & la religion des anciens Allemands.
Deorum, *Dearumque Capita*, *è veteribus Numiſmatibus*, *Franciſci Sweertii curâ*, *Gallæi manu. Bruxellis*, 1683, *in*-4.
Quoiqu'il ne paroiſſe pas qu'*Abraham Ortelius* ait fait une étude particuliere de la Médecine, il a cependant compoſé un Traité qui eſt cité dans la Bibliotheque

Botanique de *Séguier* ; & c'eſt à raiſon de cet Ouvrage, qui ſuppoſe que ſon Auteur avoit quelques connoiſſances des plantes, qu'on a fait mention de lui dans cet Article :

Syntagma herbarum encomiaſticum. Antverpiæ & Lugduni Batavorum, 1614, *in*-4.

ORTLOB, (Jean-Fréderic) d'Oels en Siléſie, fut reçu Docteur en Médecine à Leipſic le 18 Septembre 1684. Quoiqu'il eût fait aſſez de progrès dans ſes études, il ſe rendit juſtice & ſentit combien il étoit encore éloigné de cette perfection de connoiſſances, que doit avoir un Médecin qui veut ſe diſtinguer de la foule. Ce fut pour ſe mettre en état de figurer un jour avec honneur dans l'exercice de ſa profeſſion, qu'il voyagea en Hollande, en Angleterre & en France. Il y vit les hommes les plus célebres & profita tellement de leurs lumieres, qu'étant revenu à Leipſic, où il ſe fit aggréger à la Faculté, il ne tarda pas à y être ſucceſſivement nommé à la Chaire extraordinaire d'Anatomie & à l'ordinaire de Phyſiologie. *Ortlob* étoit Médecin de Fréderic-Auguſte, Roi de Pologne & Electeur de Saxe, & Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, ſous le nom de *Démocede*, lorſqu'il mourut le 12 Décembre 1700. Nous avons de lui :

Analogia nutritionis plantarum & animalium. Lipſiæ, 1683, *in*-4. La date de cette Diſſertation fait voir que cet Ecrit n'eſt autre choſe qu'une Theſe qu'il ſoutint pendant le cours de ſes études.

Hiſtoria partium corporis humani. Ibidem, 1691, *in*-4. Il y avance une opinion ſinguliere ſur le mouvement du diaphragme. Il prétend que cette cloiſon muſculeuſe agit paſſivement, & qu'elle ne ſe meut qu'en conſéquence de l'action du cœur, à raiſon de l'attache du péricarde.

Diſſertatio de veſicatoriis. Lipſiæ, 1696, *in*-4.

Hiſtoria partium & œconomiæ hominis ſecundùm naturam, *ſeu*, *Diſſertationes Anatomico-Phyſiologicæ in Academia Lipſienſi publicè ventilatæ & in uſum Philiatrorum collectæ. Ibidem*, 1696, *in*-4. C'eſt un Recueil de trente-ſept Diſſertations.

OSAIBÉA, (Ebn Abu) Auteur Arabe du treizieme ſiecle, communément nommé *Abu Elaigbbas*, a compoſé une Hiſtoire des Médecins, qui eſt fort ample & diviſée en quinze chapitres. Il n'y traite pas ſeulement de l'origine de la Médecine & de ce qui concerne les anciens Médecins Grecs, mais encore de l'Hiſtoire des Médecins Chrétiens, Mahométans, Arabes, Egyptiens, Syriens, Juifs, &c. Le manuſcrit de cet Ouvrage, qui s'étend juſqu'à l'an 1239, ſe trouve dans la Bibliotheque de Leyde. *Herbelot*, qui donne à cet Auteur le nom de *Mouaffek Ben Ahmed Ben Caſſem*, *Ben Abi Oſſaïbeâh*, dit qu'il mourut l'an de l'Hégire 668, de ſalut 1269 ; ce qui porte à croire qu'il eſt différent de cet *Abi-Osbaia* qui a vécu au plutôt dans l'onzieme ſiecle.

OSIRIS ou APIS, fils de *Jupiter* & de *Niobé*, ſelon la Fable, & ſelon d'autres, fils de *Saturne* & de *Cybele*, regna quelque tems ſur les Argiens, puis ayant cédé ſon royaume à ſon frere *Egialée*, il voyagea en Egypte dont il ſe rendit maître. Ce fut dans ce pays qu'il épouſa *Io* ou *Iſis*. Les Egyptiens,

ses nouveaux sujets, lui durent les loix excellentes qu'il établit parmi eux, & l'introduction des Arts utiles qui contribuerent tant à la félicité publique. Une Inscription fut la récompense des soins généreux d'*Osiris*. Elle se voyoit dans la ville de Nysa, que quelques-uns placent en Arabie & d'autres en Egypte, & elle étoit écrite en caracteres sacrés. Voici le sens qu'elle présentoit. « Mon pere » est *Cronos*, le plus jeune de tous les dieux. Je suis le Roi *Osiris*, qui ai » porté mes armes par toute la terre, jusqu'aux contrées inhabitables des Indes, » jusqu'à celles qui sont sous l'Ourse, jusqu'aux sources du Danube, & ailleurs » jusqu'à l'Océan. Je suis le fils aîné de *Cronos* & le rejetton d'une belle & » noble race; je suis parent du jour; il n'y a point de lieu au monde où » je n'aie été, & j'ai rempli tout l'Univers de mes bienfaits. »

Diodore, qui rapporte cette Inscription, fait entrevoir qu'on doit placer l'invention de la Médecine parmi les bienfaits, dont *Osiris* a rempli l'Univers. Saint *Clément* d'Alexandrie parle plus ouvertement; il dit qu'*Apis*, Egyptien naturel, a inventé la Médecine avant qu'*Io* vînt en Egypte. *Cyrille*, qui étoit de la même ville que *Clément*, ajoute qu'*Apis* Egyptien, l'un des plus considérables qui servissent dans les temples de sa patrie, entendoit la Philosophie Naturelle, & qu'il fut le premier qui inventa l'Art de la Médecine, ou qui l'exerça avec plus de succès que ceux qui l'avoient précédé.

Il semble d'abord qu'il y a de la contradiction dans ce qu'on vient de rapporter, & que cet *Apis*, dont parle *Cyrille*, doit être différent d'*Osiris* qu'on a dit avoir été Roi, puisque le premier est nommé Prêtre d'Egypte. Il n'y a cependant là aucune contradiction; car le Sacerdoce & la Royauté furent souvent réunis dans la même personne. *Plutarque* nous apprend d'ailleurs qu'*Apis* & *Osiris* étoient, selon la tradition des Egyptiens, deux noms différens d'un même homme; & il ajoute que *Sérapis* est son troisieme nom, mais que *Sérapis* est un mot Egyptien, & *Osiris* un mot Grec.

Ces différentes dénominations d'une même personne n'ont point été reçues par tous les Auteurs anciens; il en est qui veulent que *Sérapis* ne soit pas le même homme. Les uns ont cru que celui-ci n'est point différent de *Pluton*; mais d'autres repliquent que les Egyptiens donnerent ce dernier nom à *Osiris*, parce qu'il introduisit l'usage d'ensevelir les morts, de les transférer dans un sépulcre, & de leur rendre d'autres devoirs: ce qui lui mérita l'honneur d'être appellé le *Dieu des morts* & le Souverain des enfers.

On a encore voulu que *Sérapis* fût le même qu'*Esculape*. *Vossius* le fait passer pour *Joseph*, à qui les Egyptiens rendoient les honneurs divins, en reconnoissance des bienfaits que leur nation en avoit reçus. Mais cette variété d'opinions ne doit point surprendre; il est même bien difficile de percer jusqu'au vraisemblable, à travers le cahos de la Fable & de la Mythologie. Et pour tout dire, *Osiris*, à qui *Plutarque* donne le nom de *Sérapis*, a encore passé pour être le même que *Dionysius* ou *Bacchus*. Au moins est-il vrai que le lierre consacré particulierement à *Bacchus*, s'appelloit en Langue Egyptienne *Chenosiris*, qui signifie *plante d'Osiris*.

OSTENFELD,

OSTENFELD, (Christian) savant Médecin du XVII siecle, que la curiosité & l'amour des Sciences engagerent à faire de longs voyages, étoit de Wibourg, ville de Dannemarc dans le Nord-Jutland, où il naquit le 14 Septembre 1619. A peine eut-il obtenu le degré de Bachelier en Philosophie dans les Ecoles de l'Université de Copenhague, qu'il lui prit déja l'envie de voyager, & qu'il se mit en route pour la Hollande, l'Angleterre & la France qu'il parcourut. Il étoit revenu à Wibourg en 1642, & on lui confia la direction des Ecoles de cette ville. En 1643, il fut reçu Maître-ès-Arts à Copenhague & n'en continua pas moins de remplir les devoirs de sa charge; mais comme le goût qu'il avoit pour les voyages, s'étoit fortifié par les premiers qu'il avoit faits, il saisit l'occasion qui se présenta, en 1647, d'en entreprendre d'autres avec les Comtes de Holk, qu'il accompagna en qualité de précepteur. Il abdiqua dès lors son emploi à Wibourg, suivit ces jeunes Seigneurs, & vit avec eux les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, la Savoie, l'Italie & la France. Au bout de trois ans, il revint dans sa patrie, mais il n'y fit pas un long séjour; car il en sortit pour la troisieme fois, en 1651, & parcourut encore les Pays-Bas & l'Allemagne, d'où il passa à Venise & ensuite à Padoue, dans le dessein de s'appliquer à la Médecine. La maturité de l'âge, les connoissances qu'il avoit recueillies dans ses courses, & plus encore son goût décidé pour cette Science, dont il fit une étude méthodique & constante, lui mériterent à Padoue une réputation qui l'éleva au dessus de ses condisciples, & enfin le bonnet de Docteur qu'il reçut le 19 Mai 1655. Sa promotion le guérit de son humeur ambulante. Ce ne fut qu'alors qu'il songea de bon à se fixer dans sa patrie, où il fut accueilli avec distinction. Le 23 Janvier 1656, on le nomma à une Chaire de Médecine à Copenhague; il fut même choisi Recteur de l'Université de cette ville en 1657, & Bibliothécaire en 1662. Mais comme *Ostenfeld* avoit plus d'une sorte de mérite, on lui donna encore entrée dans le Conseil Aulique & on l'employa dans plusieurs affaires d'Etat. Il mourut le 31 Août 1670, après avoir rendu beaucoup de services à sa patrie & mis au jour les Ouvrages suivans, qui dans le fonds ne sont pas bien considérables:

Oratio in obitum D. Thomæ Finckii. Hafniæ, 1656, *in*-4.

Prodromus Exercitationum de Medicinæ fundamentis. Ibidem, 1656, *in*-4.

Dissertatio de fœtûs humani generatione. Ibidem, 1667, *in*-4.

OVERDATZ (Louis) étoit d'Enghien, ville du Hainaut, où l'on croit qu'il naquit vers l'an 1630, de *Pierre Overdatz* & de *Jeanne de Clercq*. Il fit de bonnes études de Médecine qui lui mériterent le bonnet de Docteur en cette Science; après quoi, il alla se fixer à Bruxelles, où il étoit, en 1668, Médecin du Marquis de Castel-Rodrigo, Gouverneur des Pays Bas. Dans les patentes de Charles II, signées le 20 Juillet 1677, par lesquelles ce Prince l'ennoblit, il est qualifié *Médecin du train de l'Artillerie du Roi au Pays-Bas*. *Overdatz* finit ses jours à Bruxelles; mais on ignore la date de sa mort qui doit être arrivée au plutôt en 1682. Ce Médecin a donné un Traité abrégé de la peste, avec les moyens de la guérir, à l'usage des pauvres. Il est écrit

en Flamand, & il fut imprimé à Bruxelles en 1668, *in*-12. La ville de Mons, ma patrie, éprouva les ravages de la peste qui désoloit le Brabant. Cette maladie y regnoit en 1667 ; mais les sages précautions qu'on y prit, en arrêterent heureusement les progrès.

OVIÉDO, (Jean-Gonsalve D') en Espagnol, *Gonçalo Hermandez de Oviedo y Valdes*, naquit à Madrid vers l'an 1478. Il fut élevé parmi les pages de Ferdinand, Roi d'Aragon, & d'Isabelle, Reine de Castille, & il se trouva à Barcelone en 1493, lorsque Christophe Colomb revint de son premier voyage à l'Isle *Haiti*. Comme *Oviédo* avoit lié connoissance avec les compagnons de ce voyageur, & que depuis il s'étoit souvent entretenu avec ceux qui revinrent des Isles Antilles pendant le cours des années suivantes, il ne lui fut pas difficile de se mettre au fait de ce qui s'étoit passé dans ces premieres navigations au nouveau monde. Les recherches d'*Oviédo* & les services qu'il avoit rendus à l'Espagne pendant la guerre de Naples, déterminerent le Roi Ferdinand à l'envoyer, en 1513, à l'Isle Haiti, nommée par Colomb *Hispaniola*, aujourd'hui Saint Domingue, pour être directeur des mines d'or & d'argent de ce pays. Il s'acquitta de cet emploi à la satisfaction de son maître ; & comme il avoit le cœur bon & humain, il mit à profit ses connoissances sur les ravages que la maladie vénérienne avoit faits pendant la guerre de Naples contre les François, & chercha dans le nouveau monde, d'où ce mal étoit venu en Europe, les remedes que l'on employoit le plus efficacement contre lui. Il ne se borna cependant point à ces premieres recherches ; il les étendit à tout ce qui concerne l'histoire naturelle de ces riches & vastes régions, & à son retour en Espagne, il en rassembla le recueil qu'il dédia à Charles-Quint, en 1525, sous le titre de *Summario de la Historia general y natural de las Indias Occidentales.* Il augmenta depuis cet Abrégé & il le publia, en 1535, sous cet autre titre : *La Historia general y natural de las Indias Occidentales.* C'est dans cet Ouvrage qu'*Oviédo* prétend que la vérole est endémique dans l'Isle Haiti, & que delà elle est passée en Espagne & ensuite à Naples. *Astruc*, qui en fait mention dans le Traité qu'il a écrit sur cette maladie, cite l'opinion de cet Auteur Espagnol à l'appui de celle qu'il avoit lui-même sur l'origine de la vérole. Il est vrai que l'Auteur d'une Brochure qui parut en 1774, sous le titre d'*Examen Historique sur l'apparition de la maladie vénérienne en Europe*, réfute le témoignage tiré d'*Oviédo* & déduit des paroles de cet Espagnol plusieurs conséquences qui détruisent l'assertion d'*Astruc.* Mais ces conséquences sont d'autant plus fausses, qu'il fait parler *Oviédo* avant son départ pour l'Isle de Saint Domingue en 1513, pendant que la premiere édition de son Ouvrage date de 1525. Ainsi, au-lieu de la conséquence qu'on tire, page 66 de la Brochure : *Donc Oviédo avoit vu la vérole avant l'arrivée de Margarit de l'Amérique* ; il faudroit dire : donc *Oviédo* avoit vu la vérole avant son départ pour le nouveau monde en 1513, & il en avoit eu tout le tems. Ces autres conséquences ne sont pas plus justes : *Donc Oviédo savoit que les vérolés souffroient des douleurs, avant d'avoir vu Margarit, donc alors la maladie vénérienne étoit connue, & très-connue en Espagne avant* 1496. Il est bien plus naturel d'inférer qu'un Ecrivain qui publioit son Ouvrage 30 ans après cette date, n'avoit pris les notions qu'il avoit de la vérole que depuis l'arrivée de *Margarit*, mais qu'il les

avoit perfectionnées par des observations qu'il recueillit lui-même en Amérique.

Quoi qu'il en soit de cette discussion, *Oviédo* vante l'usage du Bois de Guaïac pour la guérison de la maladie vénérienne; & si l'on en croit *Falloppe*, cet Espagnol fut le premier Européen qui s'en servit à cette fin. Telle est la pensée de la plupart des Auteurs sur le compte d'*Oviédo*, relativement à la connoissance qu'il avoit de la vérole & à ce qu'il en a écrit; mais d'autres y ont mis plus de finesse; & sans faire attention à ce qu'*Oviédo* dit lui-même en plusieurs endroits de son Histoire Naturelle des Indes Occidentales, ils ont imaginé cette anecdote. *Oviédo*, disent-ils, étoit à Naples lorsque la vérole commença à s'y faire sentir vers la fin du XV siecle. Il fut atteint de cette maladie, & faisant réflexion qu'elle étoit venue de l'Amérique, il ne douta point qu'il n'y eût dans ce pays-là des remedes propres à s'en délivrer. Dans cette pensée, il entreprit d'y aller; & comme il vit qu'on employoit le Bois de Guaïac avec succès, il se mit au fait de la maniere dont on s'en servoit, & fut guéri par l'heureuse expérience qu'il en fit sur lui même. A son retour en Espagne, il s'érigea en Médecin des maux vénériens qu'il traita avec le Guaïac; & cette méthode lui réussit si bien, qu'il devint fort riche en peu de tems, & laissa beaucoup de biens à ses enfans. Cette histoire, faite à plaisir, ne s'accorde ni avec le caractere d'*Oviédo*, ni avec l'emploi qu'il avoit rempli à Saint Domingue, ni avec ce qu'il a écrit lui-même.

OWEN, (George) natif de la Province de Worcester en Angleterre, fut reçu Docteur en Médecine à Oxford l'an 1527. Il se fit aggréger au College Royal de Londres en 1544, quoiqu'il fût déja premier Médecin de Henri VIII. On dit qu'il fit l'opération césarienne à Jeanne Seymour, troisieme femme de ce Prince; & voici ce que le Pere d'Orléans rapporte à ce sujet dans son Histoire des révolutions d'Angleterre. « A peine eut-on enlevé le corps d'Anne de Boulen » de dessus l'échafaud, qu'Henri épousa Jeanne Seymour qui le rendit pere d'un » fils. La naissance de ce Prince coûta la vie à sa mere. Comme elle étoit en » travail d'enfant, le Roi ayant été averti qu'il falloit se résoudre à perdre la Reine, » sa femme, ou son fruit : allez, dit-il, qu'on sauve le fruit : il est assez de » femmes au monde, mais on n'a pas quand on veut un fils. Sur cette décision, » on ouvrit les entrailles à Jeanne Seymour, & on en tira Edouard VI. » *Owen* fut encore premier Médecin de ce dernier, ainsi que de Marie qui lui succéda. Des postes aussi brillans lui procurerent la plus haute considération. Il la méritoit par lui-même, car il a passé pour un des plus grands Médecins de son tems, & il a joui de cette réputation jusqu'à sa mort arrivée le 10 Octobre 1558.

P.

PAAW, (Pierre) dit *Pavius*, naquit à Amſterdam en 1564. Il commença ſes premieres études à Amersfort, ſous *Jean Geſſelius*, & les finit dans ſa patrie. À l'âge de ſeize ans, il ſe rendit à Leyde pour y faire ſon cours de Médecine, & après avoir aſſiſté aux Leçons de *Bontius*, d'*Heurnius* & de *Rembert Dodoens* pendant quatre ans, il alla à Paris pour y profiter de celles de *Duret* & de *Jean Fabre*. De Paris, il paſſa à Orléans & delà à Nantes, deſcendit la Loire & s'embarqua pour le Dannemarc. Comme le but de ſes voyages étoit de ſe perfectionner dans la Médecine, il pouſſa ſes courſes juſqu'à Roſtock, où il reçut le bonnet de Docteur en 1587, & ſe mit enſuite en chemin pour l'Italie. Il y fréquenta les Ecoles de Padoue & ne manqua aucune des diſſections du célebre *Fabrice d'Aquapendente*.

Paaw étoit né avec un tempérament mélancholique ; & de ce chef, il n'en fut peut-être que plus propre à tirer parti de la profondeur des méditations qui perfectionnerent ſes talens. Mais comme il avoit encore l'eſprit perçant & la mémoire sûre, il acquit de ſi grandes connoiſſances, & ſe fit tant de réputation à ſon retour à Leyde, qu'il obtint une Chaire, en 1589, dans les Ecoles de Médecine de cette ville. Dès qu'il ſe vit fixé par cet emploi, il épouſa *Marie*, fille de *Jean Hauten*, Secretaire de Leyde. Toute ſon ambition fut alors de remplir honorablement la Chaire qu'on lui avoit confiée ; il y mérita, en effet, l'eſtime du public & de ſes Collegues ; il en fut même regreté à ſa mort arrivée le premier jour d'Août 1617, à l'âge de 54 ans. On lui doit les ornemens qui parerent le Théatre Anatomique de Leyde dans ſon établiſſement, ainſi que la formation du Jardin Botanique de cette ville. On lui doit encore les Ouvrages ſuivans :

Tractatus de exercitiis, lacticiniis & bellariis. Roſtochii.

Notæ in Galenum de cibis boni & mali ſucci. Ibidem. Il y a apparence que ces deux pieces ſont les Diſſertations qu'il ſoutint lorſqu'il prit ſes degrés à Roſtock.

Hortus publicus Academiæ Lugduno-Batavæ, ejus Ichnographia, deſcriptio, uſus; additô quas habet ſtirpium numerô & nominibus. Lugduni Batavorum, 1601, *in*-12, 1603, 1629, *in*-8.

Primitiæ Anatomicæ de humani corporis oſſibus. Ibidem, 1615, *in*-4, avec de figures de ſa façon ſur les *Sinus* du crâne. *Amſtelodami*, 1633, *in*-4.

Succenturiatus Anatomicus, continens Commentaria in Hippocratem de capitis vulneribus. Additæ ſunt annotationes in aliquot capita Libri octavi C. Celſi. Lugduni Batavorum, 1616, *in*-4.

Notæ & Commentarii in Epitomen Anatomicam Andreæ Veſalii. Ibidem, 1616, *in*-4. *Amſtelodami*, 1633, *in*-4.

De valvula inteſtini Epiſtolæ duæ. Oppenheimii, 1619, *in*-4, avec la premiere Centurie des Lettres de *Guillaume-Fabrice Hildanus*. L'Auteur nie l'exiſtence de la Valvule du Colon.

De peste Tractatus, *cum Henrici Florentii additamentis. Lugduni Batavorum*, 1636, *in*-12.

Anatomicæ Observationes selectiores. Hafniæ, 1657, *in* 8. On les a insérées dans les III & IV Centuries des Histoires Anatomiques & Médicinales de *Thomas Bartholin.*

Methodus Anatomica. Cet Ouvrage est demeuré manuscrit ; M. *de Vick*, Médecin d'Amsterdam, l'avoit dans sa Bibliotheque.

PACCHIONI, (Antoine) célebre Médecin, Membre de l'Académie de Bologne, de Sienne & des Curieux de la Nature, étoit de Reggio dans le Modénois, où il naquit en 1664. Il fit ses premieres études dans sa patrie, avec beaucoup de succès, & s'appliqua ensuite à la Philosophie & aux Mathématiques. Dès qu'il eut fini son cours de Médecine, il alla à Rome, où il s'attacha à *Malpighi* qui le produisit dans la pratique. L'estime de ce savant Maître lui procura la confiance des habitans de Tivoli, chez qui il exerça son Art avec beaucoup de réputation pendant près de six ans. Au bout de ce terme, on le rappella à Rome, où il se fit connoître si avantageusement de *Lancisi*, que ce Médecin l'associa à son travail au sujet de l'explication des planches d'*Eustachi*. Tour à tour disciple & ami de *Malpighi* & de *Lancisi*, il suivit le goût de ses Maîtres & s'occupa beaucoup de la dissection. La dure mere fut le principal objet de ses recherches anatomiques ; mais tout ce qu'il a écrit n'est pas conforme à la vérité. Il a prétendu, entre autres choses, avoir découvert quelques glandes conglobées dans les environs du sinus longitudinal, pendant que *Nuck* en a formellement nié l'existence, & que *Malpighi*, ce scrutateur attentif des glandes, n'en a point parlé. *Mery* a cependant communiqué à l'Académie des Sciences de Paris une observation qui semble appuyer l'assertion de *Pacchioni*. Mais ce point n'est pas celui sur lequel notre Médecin a eu plus à se défendre ; son sentiment sur la structure musculeuse de la dure mere a été combattu par plusieurs Anatomistes, & en particulier par *Baglivi*, *Bazani* & *Fantoni.*

A travers ces défauts, les Ouvrages de *Pacchioni* sont estimables par tant d'endroits, qu'ils ont été recueillis sous le titre d'*Opera omnia* avec figures. On les a réimprimés après la mort de l'Auteur, arrivée à Rome en 1726 ; l'édition publiée dans cette ville en 1741, *in*-4, est la quatrieme. Les éditions séparées sont :

De duræ matris fabricâ & usu Disquisitio Anatomica, *quam clarissimo Lancisio sacram esse voluit. Romæ*, 1701, *in*-8.

Dissertatio Epistolaris de glandulis conglobatis duræ meningis humanæ, *indèque ortis lymphaticis ad piam meningem productis*, *ad clarissimum Virum Lucam Schroeckium. Ibidem*, 1705, *in*-8.

Dissertationes binæ ad spectatissimum Virum Joannem Fantonum datæ, *cum ejusdem Responsione*, *illustrandis duræ meningis & ejus glandularum structuræ atque usibus concinnatæ. Ibidem*, 1713, *in*-8. C'est dans ces Ecrits que sont contenues les défenses de *Pacchioni* & les objections de *Fantoni.*

Dissertationes Physico-Anatomicæ de dura meninge humanâ, *novis experimentis & lucubrationibus auctæ & illustratæ. Ibidem*, 1721, *in*-8.

Parmi les nouvelles pieces dont on a enrichi l'édition de 1741, on remarque:

Epistola ad Ludovicum Testi de novis circa solidorum & fluidorum vim in viventibus, ac duræ meningis structuram & usum observationibus.

Vesicantium damna in multis morbis.

Prolapsi cordis Historia.

PACCHIUS ANTIOCHUS, disciple de *Philénides*, fit la Médecine au commencement du premier siecle, & mourut sous le regne de Tibere, quelques années avant cet Empereur qui finit sa vie voluptueuse l'an 37. On ne connoît ce Médecin que par *Scribonius Largus* qui en parle dans son Livre *De compositione medicamentorum*, au sujet d'un antidote contre la douleur de côté, exempte ou accompagnée de fievre. M. *Goulin* rend ainsi le texte de *Scribonius*, page 233 de ses *Mémoires Littéraires*, *Critiques*, *Philologiques*, *Biographiques & Bibliographiques*, *pour servir à l'Histoire ancienne & moderne de la Médecine*: » Il observe » que les Anciens ont connu les effets merveilleux de cet antidote, mais que » la célébrité de ce remede est due sur-tout à *Pacchius Antiochus* qui s'enrichit » beaucoup par les nombreux succès qu'il obtint en l'employant pour les cas » les plus difficiles; mais, ajoute-t-il, tant qu'il vécut, il ne communiqua sa » composition à personne. Après sa mort, la recette de cet antidote fut remise à » Tibere dans un écrit qui lui étoit adressé (sans doute par le Médecin qui lui » faisoit de son antidote une espece de legs) & déposée ensuite dans les Biblio» theques publiques où je l'ai recueillie, dit *Scribonius*, n'ayant jamais pu me la » procurer avant ce tems, bien que j'aie mis tout en usage pour la découvrir. » Il se renfermoit tout seul pour le composer, & ne se fioit qu'à lui-même; & » afin de mieux tromper ses gens ou ses éleves, il faisoit broyer plus de drogues » qu'il n'en entroit dans son antidote. Au reste, il déclaroit, dans cet écrit, qu'il » n'étoit pas de son invention, mais qu'il en avoit suivi les bons effets avec soin. »

PACIUS, (Fabius) neveu de la femme d'*Alexandre Massaria*, étoit de Vicenze, ville d'Italie dans l'Etat de Venise, où il naquit en 1547, au septieme mois de la grossesse de sa mere. Il se mit de bonne heure à étudier les Belles-Lettres, les Langues savantes & la Philosophie, & il y fit de grands progrès malgré sa jeunesse. Ce fut sur-tout du côté des Belles-Lettres qu'il se fit alors admirer; il donna au public une Comédie Italienne, intitulée *Eugene*, qui fut généralement goûtée.

De l'école des beaux Arts, il passa à celle de la Faculté de Médecine. Comme il s'appliqua à cette Science avec autant d'ardeur que de goût, il se mit si bien au fait des regles de la saine pratique, qu'étant revenu à Vicenze, il mérita la confiance de ses concitoyens avant que d'avoir obtenu le titre académique, sur lequel le public fonde ordinairement la sienne. Il fit la Médecine dans sa patrie dès l'an 1568, & ne fut reçu au Doctorat à Padoue que le 9 Juin 1575. Déja suffisamment connu à Vicenze par les preuves qu'il avoit données de son savoir, il n'y parut qu'avec plus d'éclat, & malgré les occupations d'une pratique nombreuse, il y enseigna encore la Philosophie & la Médecine. Ces leçons privées ne tarderent point à mettre au jour l'étendue & la solidité de ses talens; les per-

ſonnes les plus diſtinguées dans les Sciences rendirent juſtice à ſon mérite & l'honorerent lui-même de leur amitié. Sa réputation paſſa bientôt à Pavie, à Meſſine, & en d'autres villes plus célebres encore par les Univerſités qu'on y avoit fondées; elles témoignerent à l'envi le plaiſir qu'elles auroient de ſe l'attacher en qualité de Profeſſeur. *Pacius* étoit bien en état de remplir les Chaires qu'on vouloit lui confier; mais l'amour de la patrie & le ſoin de ſa famille le retinrent ſi fortement, qu'il ne fut pas même ébranlé par les offres avantageuſes que lui fit faire le Roi de Pologne pour l'attirer à ſa Cour, en qualité de premier Médecin de ſa perſonne. A peine put-on le déterminer à quitter ſa ville natale pour aller à Veniſe, où il s'arrêta peu de tems. Empreſſé de revenir chez lui, il y paſſa des jours heureux au milieu de ſa famille qui le perdit l'onzieme d'Octobre 1614, à l'âge de 67 ans. Ses fils, héritiers de ſon nom comme de ſa réputation, ont fait honneur à l'un & à l'autre; ils ont eu la ſatisfaction de voir les Ouvrages de leur pere accueillis dans toutes les Ecoles d'Italie. *Tomaſini* dit qu'il en compoſa pluſieurs, mais qu'ils ne furent pas tous imprimés. Les Bibliographes ne parlent que des deux ſuivans:

Commentarius in ſex priores Galeni Libros Methodi medendi. Vicentiæ, 1598, *in-folio.*

Commentarius in ſeptimum Galeni Librum Methodi medendi, quæſtionibus phyſicis & medicis refertus: accedit de Morbo Gallico per methodum curandô. Vicentiæ, 1608, 1610, *in-folio.*

PACQUOTTE, (Charles-Guillaume) Conſeiller-Médecin ordinaire de ſon Alteſſe Royale Léopold, Duc de Lorraine & de Bar, enſeigna dans les Ecoles de la Faculté de Pont-à-Mouſſon. Comme il y avoit ſoutenu, en 1718, une Theſe ſur la convenance des Eaux de cette ville avec la ſtructure du corps humain, & leur efficacité contre les maladies les plus opiniâtres, l'accueil qu'on fit à cette Theſe l'engagea à la traduire en François, & à la joindre à la fin de la Diſſertation ſuivante:

Diſſertation ſur les eaux minérales de Pont-à-Mouſſon. Nancy, 1719, *in*-12. Ces eaux, qui ſont ferrugineuſes, ont leur ſource au milieu des vignes à mi-côte, en montant au château de Monçon.

On a encore de la façon de *Pacquotte*:

Diſſertation ſur la maladie épidémique qui regne dans le Pays Meſſin. Pont-à-Mouſſon, *in*-8.

PÆON, certain perſonnage que les Poëtes font Médecin des Dieux, eſt cité par Lucien qui en parle en ces termes: *Omnium Medicus in cælo deorum.* Homere dit, dans le cinquieme Livre de l'Iliade, que Pluton, bleſſé par Hercule, fut guéri par *Pæon*; mais comme *Euſtatius* & les autres qui ont laiſſé des Commentaires ſur Homere, aſſurent que ce nom veut dire en Grec *guérir*, & qu'il appartient à *Apollon* à qui il a été conſtamment donné, on s'arrête ici, pour renvoyer le Lecteur à l'Article APOLLON.

PAIRE, (G. DE) Docteur en Médecine, fut Bourguemeſtre de la ville de Hui, ſa patrie, où il exerça ſa profeſſion avec honneur. Il a publié un Ouvrage ſous ce titre:

Observations sur les Eaux Minérales de Sainte Catherine à Hui. Liege, 1720, *in*-12.

PAISEN (Matthias) étoit d'Hambourg, où il naquit le 4 Février 1643. Il fit son cours de Médecine à Leyde, & après y avoir reçu le bonnet de Docteur en 1666, il parcourut le reste de la Hollande, & voyagea ensuite en Angleterre & en France. De retour à Hambourg, il mérita la confiance du public & celle des Magistrats; car il étoit chargé du soin de l'Hôpital de cette ville, lorsqu'il mourut le 9 Octobre 1670. *George Matthias* dit qu'il écrivit plusieurs Ouvrages, entr'autres une Lettre contre le Triumvirat intestinal d'*André Cassius*; mais *Manget* se borne à citer quelques observations qu'on trouve dans les Ephémérides de l'Académie des Curieux de la Nature.

PAITONI (Jean-Marie) naquit à Venise au commencement de ce siecle, de *Barthélémi* & d'*Elisabeth Santinelli*, sœur du célebre Pere Stanislas Santinelli de l'Ordre des Somasques, qui s'est distingué à Rome par ses emplois & ses Ouvrages. *Jean-Marie* fit ses premieres études dans sa patrie; mais il se rendit à Padoue pour le cours de Rhétorique. Il ne l'eut pas plutôt achevé, qu'il revint à Venise, où il s'appliqua successivement à la Philosophie, aux Mathématiques, à l'Anatomie, à la Botanique, & aux autres parties de la Médecine. Ses progrès furent si rapides, qu'on lui accorda les honneurs du Doctorat en cette derniere Science, quoiqu'il ne fût âgé que de 17 ans. Trop jeune pour marcher seul dans les routes épineuses de la pratique, mais d'un esprit assez réfléchi pour observer les démarches de la Nature, il se mit sous la direction de *François Ludovici*, célebre Médecin de Venise, & il apprit, sous lui, l'art important de voir les maladies en visitant les malades. Ce fut alors qu'il redoubla d'ardeur pour l'étude; il embrassa toutes les Sciences qui ont quelque rapport avec la Médecine, & sur-tout l'Histoire naturelle qu'il aima & cultiva particuliérement. Déja plein de connoissances à l'âge de 19 ans, il osa en faire part au public dans de savantes Dissertations sur la génération de l'homme. Elles sont écrites en Italien, sous ce titre: *Della generazione dell' huomo, Discorsi.* La premiere & la seconde partie ont paru à Venise en 1722, *in*-4, la troisieme & la quatrieme en 1726, dans la même ville & sous le même format. *Paitoni* y soutient le systême des Ovaristes. Il se fonde sur la reproduction de quantité d'animaux par les œufs, des végétaux par les semences, d'où il conclut que la Nature, uniforme dans ses opérations, emploie des moyens semblables pour la génération des animaux vivipares. *Pierre Bianchi* de Raguse s'éleva contre le sentiment de notre Auteur, & prit cette querelle d'autant plus à cœur, que l'opinion de *Vallisnieri*, son maître, y étoit attaquée. *Bianchi* écrivit plusieurs Lettres à ce sujet, auxquelles *Paitoni* répondit par un Ouvrage intitulé:

Vindiciæ contra Epistolas Petri Bianchi. Faventiæ, 1724, *in*-4.

On a encore de la façon de notre Médecin:

De vita & meritis Fabricii Bartholeti commentarius. Venetiis, 1740, *in*-8.

PALAMEDE, personnage du XXIX siecle du monde, empêcha, par ses conseils, que la peste qui ravageoit l'Hellespont & Troye même, n'attaquât personne dans le camp des Grecs qui étoient devant cette ville. Le lieu qu'occupoient

poient les assiégeans étoit fort mal-sain ; mais *Palamede* ayant eu l'avantage de prévoir la maladie, les précautions qu'il suggéra pour l'éviter réussirent d'autant mieux, qu'elles partoient d'une diete capable de rendre les Grecs moins susceptibles de la contagion.

Palamede avoit prédit cette peste, sur ce que plusieurs loups étoient descendus du Mont Ida & s'étoient jettés sur le bétail & même sur les hommes. Assez Philosophe pour raisonner sur l'importance du régime en pareille conjoncture, il ordonna qu'on mangeât peu, qu'on s'abstînt de toute chair d'animaux, & qu'on fît beaucoup d'exercice. Avec tout cela, dit *Leclerc*, *Palamede* ne prétendoit pas être Médecin. Si l'on en croit *Philostrate*, il refusa même d'être instruit de la Médecine par *Chiron*, parce qu'il regardoit cette Science comme ennemie de Jupiter & des Parques, & que le supplice d'*Esculape*, qui avoit été foudroyé, lui faisoit peur. Cet Auteur ajoute que si *Palamede*, qui en savoit plus que *Chiron*, avoit cru la Médecine utile aux hommes, il l'auroit inventée, aussi bien que tant d'autres belles choses, dont on lui a attribué la découverte. Mais *Philostrate* ne fait pas attention que la Médecine étoit déja inventée, puisque de l'aveu même de *Palamede*, elle étoit pratiquée par *Chiron* & par *Esculape*. Il s'égare encore sur le mépris qu'il prête à *Palamede* au sujet de la Médecine. En effet, ce Héros Grec eut bien recours à cette Science, puisqu'il l'employa pour garantir ses compatriotes de la peste, dont ils étoient menacés, & qu'il tira parti des préceptes de la diete, sur lesquels rouloient principalement les opérations de la Médecine ancienne.

PALATIUS, (Philippe) de Trévi, dans le Duché de Spolette en Italie, étudia la Médecine à Padoue sous *Jean-Baptiste Monti*, *Victor Trincavelli* & *Gabriël Fallopio*. Il n'eut pas plutôt reçu le bonnet de Docteur en l'Université de cette ville, qu'il donna tant de preuves de son habileté, qu'on sentit dès lors tout ce qu'il vaudroit un jour. En effet, il fut recherché dans les principales provinces d'Italie pour les personnes les plus distinguées ; mais ce qui releve davantage son mérite, c'est qu'il ouvrit le chemin à *César Magatus*, pour simplifier la Chirurgie. Il vit avec peine les abus qui résultoient de la méthode mal-adroitement officieuse des Chirurgiens du XVI siecle dans le traitement des plaies, & il publia un petit Ouvrage dans lequel il donne des conseils utiles pour la réforme de ces abus. Il est intitulé :

De vera methodo quibuscunque vulneribus medendi cum eo medicamento, quod aquâ simplici & frustulis de Cannabe vel de lino constat. Perusiæ, 1570, *in*-8. Quoique ce Livre ne comprît qu'environ cinquante pages, dont une partie traite encore de matieres étrangeres à son principal objet, il fut si bien reçu en Italie, que *Barthélémi Blondus* orna l'édition Latine de cette Epigramme :

Si chartas numeres, parvus, si pondera rerum
Spectes, te Lector, judice, magnus erit ;
Auctorisque Liber, scriptum nisi nomen haberet
Crederet auctorem quilibet Hippocratem.

PALFIN, (Jean) Chirurgien & Anatomiste, étoit de Courtrai, où il naquit en 1649, peut-être en l'année suivante. Cet homme est recommandable par le grand amour qu'il eut pour son Art ; il l'enseigna publiquement à Gand, en qualité de Lecteur, & il s'acquit assez de réputation dans cette ville. Il s'en fit même chez l'étranger par les Ouvrages qu'il publia ; mais comme ils sont presque entierement tirés de ceux d'autrui, & qu'on y trouve peu d'Observations qui lui soient propres, on n'a pas tardé à les apprécier à ce qu'ils valent. Dans son Anatomie Chirurgicale, qui parut en Flamand à Leyde, *Palfin* fait mention des instrumens les plus nouveaux de son tems & donne la description de plusieurs autres, parmi lesquels on remarque un Bistouri herniaire, fort ressemblant à celui dont *Ledran* s'est fait honneur.

Comme *Palfin* étoit fort curieux de tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection de la Chirurgie, il passa plusieurs fois à Londres & à Leyde, pour y voir par lui-même les progrès que faisoit cet Art utile dans ces deux villes. Il alloit presque tous les ans à Paris, & il y recueilloit, de la bouche des savans Maîtres de cette Capitale, les principes des nouvelles méthodes & le détail des découvertes les plus intéressantes. Ce n'est pas que *Palfin* n'en fit quelquefois lui-même. Vers l'année 1722, il apporta à Paris une sorte de *Forceps*, connu sous le nom de *Tire-tête de Palfin*, revendiqué ensuite par *Ledoux*, Chirurgien d'Ipres, & qui a subi depuis ce tems-là bien des corrections & des perfections. M. *Levret*, qui en parle, croit que la premiere idée de cet instrument est due à la cuillere de *Paré* laquelle fait exactement la moitié de l'instrument de *Palfin* ; & que celui-ci fit son *Forceps* en ajoutant une seconde cuillere, les deux se regardant par le creux.

Notre Chirurgien mourut à Gand en 1730, à l'âge de près de 80 ans. On a de lui une Ostéologie en Flamand, qui fut bien reçue lorsqu'elle parut à Gand en 1701, *in*-12. Elle fut réimprimée à Leyde en 1702 & en 1727, sous le même format, & traduite en Allemand, Breslau, 1730. L'Auteur en avoit préparé une édition Françoise, mais il mourut au moment qu'il alloit la donner à l'Imprimeur ; ce contretems n'empêcha cependant point qu'elle ne fût publiée à Paris en 1731, *in*-12. Les autres Ouvrages de *Palfin*, sont :

Description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération, avec le Traité des monstres de *Fortunio Liceti*, & la description de celui né à Gand en 1703. Leyde, 1708, 1724, *in*-4, en Flamand.

Anatomie Chirurgicale, ou description exacte des parties du corps humain, avec des remarques utiles aux Chirurgiens dans le pratique de leur Art. Leyde, 1710, 1718, *in*-8, en Flamand. Leipsic, 1717, *in*-8, en Allemand. *Palfin* n'est pas le premier qui ait tenté de concilier l'Anatomie avec la Chirurgie ; plusieurs Auteurs l'avoient fait avant lui & mieux que lui. Mais comme son Ouvrage n'étoit pas sans mérite, *Devaux*, Chirurgien de Paris, le sollicita à le mettre en François ; & comme l'Auteur ne possédoit qu'imparfaitement cette Langue, il l'aida encore dans sa Traduction. Il veilla même à l'édition qui fut publiée à Paris en 1726, deux volumes *in*-8. Il en parut une seconde dans la même ville, 1734, deux volumes *in*-8, avec figures ; elle est due aux soins de *Boudon*, Docteur en Médecine établi à Ven-

dôme, qui l'a revue, corrigée & augmentée, qui l'a même enrichie de notes dans le premier volume & refondue dans le second. L'Editeur y a joint les Observations Anatomiques & Chirurgicales de *Ruysch* & celles de *Brisseau*. M. *Antoine Petit*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, & Professeur d'Anatomie, de Chirurgie & de l'Art des Accouchemens, n'a pas jugé l'Ouvrage de *Palfin* indigne de son attention. On lui doit l'édition de Paris de 1753, en deux volumes *in*-8, avec un grand nombre de figures en taille-douce; mais il a entierement refondu ce Traité, qu'il a encore enrichi d'une Ostéologie nouvelle. L'Anatomie Chirurgicale a paru en Italien, Venise, 1758, trois volumes *in*-8; en Allemand, 1760, *in*-12.

Palfin a traduit en Flamand le Traité des maladies des yeux d'*Antoine Petit*, Chirurgien à Mery sur Seine, auquel il a joint, dans la même Langue, la découverte publiée par l'Académie des Sciences de Paris sur la véritable opération de la Cataracte, une Lettre écrite par *Woolhouse* sur le même sujet, le Mémoire de *Dominique Anel* touchant la guérison de la fistule lacrymale, & diverses Observations qui lui sont propres. Cette Traduction a paru à Leyde, 1714, deux volumes *in*-4.

PALINGENE, (Marcel) fameux Poëte du XVI siecle, dont le véritable nom étoit *Pietro Angelo Manzolli*, est connu par un Ouvrage en douze Livres, qui a paru sous le titre de *Zodiacus vitæ*. Il y en a différentes éditions, entre autres, celles de Bâle, 1548, *in*-12, & de Lyon, 1581, même format. L'Auteur dédia ce Poëme, vers l'an 1530, à Hercule II d'Este, Duc de Ferrare, dont on prétend qu'il étoit Médecin, quoique d'autres assurent qu'il n'eut jamais cette qualité, mais qu'il fut simplement un de ces savans Luthériens que la Duchesse de Ferrare reçut à sa Cour & qu'elle honora de sa protection.

Malgré la variété d'opinions sur l'état de *Palingene*, j'ai grossi de son nom le Catalogue des Médecins. S'il est vrai qu'il en ait exercé la profession, c'est bien moins par cet endroit, que par ses talens poétiques qu'il est connu aujourd'hui: Son *Zodiacus* renferme des maximes judicieuses & philosophiques, mais aussi il contient tant de raisons pour faire valoir les difficultés des libertins contre la Religion Catholique, & lance d'ailleurs tant de traits satyriques contre l'Eglise, le Pape, les Cardinaux & le Clergé, qu'on ne doit point s'étonner que la Congrégation de l'*Index* ait mis cet Ouvrage au nombre des Livres hérétiques de la premiere classe. Une censure aussi justement méritée n'a point empêché *de La Monnoie* de donner une Traduction Françoise de ce Poëme. Elle parut en prose l'an 1731, avec des notes; mais elle n'est point estimée.

PALLADIUS, ou *Pallade* le Sophiste, Médecin Grec qui étudia à Alexandrie, vécut, suivant quelques Auteurs, vers l'an 126 de l'Ere Chrétienne. *Freind* pense différemment; non seulement il croit que ce Médecin fleurit postérieurement à *Galien*, mais encore il le met après *Aëtius* & *Alexandre* qui ont été en réputation, le premier dans le cinquieme & le second dans le sixieme siecle. L'Historien Anglois appuie son sentiment sur ce que *Pallade* cite *Galien* en plusieurs endroits de ses Ouvrages, & qu'il copie jusqu'aux expressions d'*Alexandre* & d'*Aëtius*, en parti-

culier le chapitre *De Epiala* du Livre des fievres de ce dernier. Tous les Ecrits de *Pallade* n'ont pas vu le jour ; on n'a de lui que les ſuivans qui ont paru en Latin, ſous ces titres :

Breves interpretationes ſexti Libri de morbis popularibus Hippocratis. Baſileæ, 1581, *in*-4, avec les *Medici antiqui Græci* de *Jules-Paul Craſſus* de Padoue.

Scholia in Librum Hippocratis de fracturis. Græcè & Latinè, ex interpretatione Jacobi Santalbini, Metenſis Medici, Operum Hippocratis ſectione ſextâ. Francofurti, 1595, *in-folio*, avec les Œuvres d'*Hippocrate* de l'édition d'*Anuce Foës.*

De febribus conciſa Synopſis. Pariſiis, 1646, *in*-4, de la verſion de *Jean Chartier. Lugduni Batavorum*, 1745, *in*-8, en Grec & en Latin, avec les notes de *Jean-Etienne Bernard* ; on y a joint *Gloſſæ Chemicæ & excerpta de Poëtis Chemicis.*

PALLADIUS RUTILIUS TAURUS, Auteur qui vécut environ l'an 129 de ſalut, a compoſé un Traité des choſes ruſtiques, dans lequel il diviſe par mois les travaux de l'Agriculture en général, & ceux de la Botanique en particulier ; on lui eſt même redevable d'avoir donné les noms des plantes les plus utiles & d'avoir répandu beaucoup de lumieres ſur leur culture. Les éditions de cet Ouvrage de *Palladius* ſe ſont extrêmement multipliées. Il y en a de particulieres, mais celles qui comprennent les Livres *De Re Ruſtica* de Caton, de Varron & de Columelle, ſont en plus grand nombre. Parmi les premieres éditions, on remarque les ſuivantes :

Palladii de Re Ruſtica Libri XIV. Pariſiis, 1536, *in*-4.

De arborum inſitione Liber verſibus Hexametris & Pentametris, ſive Palladii Liber ultimus. Acceſſerunt Columella de cultu hortorum & Nicolai Bartholomei Hortulus. Pariſiis, *in*-4.

Idem, cum Columella ; ab Andrea Rivino illuſtratus ; item Strabi Hortulus, Moretum Septimii Sereni, & aliorum Poëmata. Lipſiæ, 1654, *in*-8.

Les Œuvres de *Palladius* en Italien, par *Pierre Marino* de Foligni. Veniſe, 1528, *in*-4. En François, par *Jean Darces.* Paris, 1554, *in*-8. En Allemand, par *Melchior Herren.* Strasbourg, 1538, *in-folio*, & dans la même Langue, par *Théodore Maius.* Magdebourg, 1613, 1621, *in-fol.*

Voici maintenant la notice des éditions de *Pallade* qui ont paru avec les Ouvrages de Caton, de Varron, de Columelle, &c.

Venetiis, 1470, *in-folio*, *Georgii Merulæ auſpiciis.*

Ibidem, 1472, *in-folio*, *curis Franciſci Colutii Verzinenſis.*

Regii, 1482, *in-fol.*

Venetiis, 1494, *in-folio*, *cum interpretatione Julii Pomponii Fortunati in carmina Columellæ, & Codri, Grammatici Bononienſis, in carmina Palladii.*

Bononiæ, 1494, *in-fol.*

Regii, 1496, *in-folio*, *cum exſcriptionibus & commentariis Philippi Beroaldi.*

Venetiis, 1496, *in-fol.*

Regii, 1498, *in-folio*, *cum Georgii Merulæ enarrationibus priſcarum vocum, & Philippi Beroaldi notis ad Columellam.*

Ibidem, 1499, *in-fol.*

Bononiæ, 1504, *in-folio*, *cum annotationibus & commentariis Beroaldi quæ in aliis impreſſionibus non extant.*

Parisiis, 1513, *in-fol.*
Venetiis, 1514, *in-8.*
Florentiæ, 1515, *in-4*, *à Nicolao Angelo recogniti, cum expositione dictionum obscurarum.*
Ibidem, 1521, *in-4*, *ex recognitione Nicolai Angeli, cum commentariis Julii Pomponii Fortunati in Librum de cultu hortorum Columellæ, & cum adnotationibus Beroaldi.*
Tiguri, 1528, *in-8*, *cum Georgii Alexandrini enarrationibus.*
Venetiis, 1528, *in-8.*
Parisiis, 1529, *in-folio*, *cum annotationibus Merulæ, & enarrationibus Beroaldi in Columellam, & Pomponii Fortunati in eumdem Commentariis, & Codri Grammatici scholiis in Palladium.*
Lutetiæ, 1533, *in-fol.*
Venetiis, 1533, *in-8.*
Coloniæ, 1536, *in-8.*
Lugduni, 1536, *in-4.*
Basileæ, 1536, *in-4.*
Lugduni, 1541, *in-8*, sans le Livre de Columelle.
Parisiis, 1543, *in-8.* On trouve dans cette édition : *M. Cato & M. Ter. Varro per Petrum Victorium Florentinum restituti : Palladius cùm Victorii explicationibus ; ejusdem in Catonem, Varronem & Columellam castigationes : Vocum priscarum enarrationes per Georgium Alexandrinum : Philippi Beroaldi in Columellam annotationes : Aldus de dierum generibus : Columella de Re Rustica.*
Venetiis, 1545, *in-4.*
Lugduni, 1549, *in-8*, *cum Victorii castigationibus.*
Parisiis, 1554, *in-4.*
Lugduni Batavorum, 1589, *in-8.*
Heidelbergæ, 1591, *in-8*, *cum indicibus Sylburgii.*
Genevæ, 1595, *in-8*, *cum ejusdem indicibus.*
Lipsiæ, 1735, 2 *vol. in-4. Auctoribus Rei Rusticæ accesserunt, Vegetius de Mulomedicina, Gargilii Martialis fragmentum, & Ausonii Pompæ de instrumento fundi liber, cum editionibus propè omnibus & Mss. pluribus collati, cum notis variorum & Lexico Rei Rusticæ : item Joannis Baptistæ Morgagni Epistolæ IV, & Julii Pontederræ notæ in Catonem, curante Joanne Matthia Gesnero, Eloquentiæ & Poëseos Professore Gottingensi.*
Paris, 1775, six volumes *in-8.* Traduction Françoise d'anciens Ouvrages Latins, relatifs à l'Agriculture & à la Médecine Vétérinaire, par M. *Saboureux de la Bonneterie*, Avocat au Parlement. Le Tome cinquieme renferme l'Economie Rurale de *Palladius.*

PALMA (George) étoit d'Altorf, où il naquit en 1543. Après de bonnes études de Médecine, il se fit aggréger au College de Nuremberg, & parvint en 1568 à la charge de Physicien de cette ville, où il mourut le 20 Avril 1591. On ne connoît de lui d'autres Ouvrages que des Lettres Médicinales, dont *Jean Hornung* a grossi sa *Cista Medica* imprimée à Nuremberg en 1625, *in-4.*

PALMARIUS. Voyez PAULMIER (Julien LE)

PALU, (Victor) de Tours, prit le bonnet de Docteur dans les Ecoles de la Faculté de Paris en 1630, sous le Décanat de *Jean Pietre*. Il fut Médecin du Comte de Soissons, qui fut tué à Sedan, & après la mort de ce Prince, la dévotion, dit *Gui Patin*, lui monta à la tête & il se mit au rang des Jansénistes du Port Royal à sept lieues de Paris. Il mourut dans cette solitude, de la violence d'une fievre pourprée, le 21 Mai 1650, âgé de 46 ans. On a de lui quelques pieces académiques :

Stadium Medicum ad Lauream Scholæ Parisiensis emensum. Parisiis, 1630, *in*-8.

Quæstiones Medicæ tres : I, *An Epicraseos Lex excludat omnem omninò Phlebotomiam & Catharsim ?* II, *An dentium dolori Tabacum ?* III, *An risus vitam producat ? Cum Panegyrico funebri Caroli Parisiensis. Turonibus*, 1642, *in*-8. Le Recueil Chronologique des Questions proposées dans les Ecoles de Médecine de Paris, mis au jour par M. *Baron*, n'attribue à *Palu* aucune de celles qu'on vient de citer, soit comme Bachelier, soit comme Président.

PALUDANUS, en Flamand VANDEN BROECK, (Bernard) naquit, le 23 Octobre 1550, à Steenwyck dans la Province d'Over-issel. En 1580, il obtint le bonnet de Docteur en Philosophie & en Médecine à Padoue, & fut fait, dans la suite, Comte Palatin par l'Empereur ; on trouve même des lettres où il est titré Chevalier de Jérusalem. Après avoir voyagé en Europe, en Asie & en Afrique, il séjourna quelque tems à Zwoll, & fut pensionné comme Médecin de cette ville ; delà il se rendit à Enkhuisen, où il eut le même emploi. En 1591, il fut appellé à Leyde pour y remplir la Chaire qu'on lui offroit ; mais on lui fit tant d'instances pour demeurer à Enkhuisen, qu'il ne put se refuser aux vœux de ses habitans, à qui il continua ses services jusqu'à sa mort arrivée le 3 Avril 1633.

Paludanus avoit beaucoup de pénétration, d'éloquence, une érudition variée, & sur-tout une exacte probité. Il a composé divers Ouvrages, dont le plus connu consiste en des notes sur les voyages de *Linschot*. L'Ouvrage écrit en Flamand a paru à La Haye en 1599, *in-folio*, mais il a été traduit en François, sous ce titre :

Histoire de la navigation de Jean-Hugues Linschot aux Indes Orientales, avec les annotations de Paludanus & des figures. Amsterdam, 1619, *in-folio*, 1638, même format. Cette derniere édition est la troisieme Françoise.

PALUDANUS, autrement nommé VANDEN BROECK, (Jean) prit en 1625 le bonnet de Docteur en Médecine dans l'Université de Louvain, sa patrie. On l'engagea à aller exercer sa profession à Diest, ville du Duché de Brabant sur le Demer, & il en fut nommé premier Médecin ; mais il s'y fit tant de réputation par les succès de ses cures, que la Faculté de sa ville natale le rappella au bout de quelques années dans ses Ecoles & travailla à lui faire donner la Chaire Royale des Institutes, qui étoit vacante par la mort de *Pierre Castellan*. *Paludanus* se disposoit à y monter lorsqu'il mourut lui-même le 17 Septembre 1632.

PAMPHILE, Médecin qui vécut dans le premier ſiecle, ſous l'Empire de Claude, gagna beaucoup d'argent à Rome par un médicament dont il ſe ſervit avec ſuccès, lorſque la maladie appellée *Mentagra* déſola ſes habitans les plus notables. Cette maladie avoit été apportée d'Aſie par un Chevalier Romain, natif de Pérouſe. C'étoit une mauvaiſe dartre qui commençoit par le menton & s'étendoit ſucceſſivement aux autres parties du viſage, ne laiſſant que les yeux libres, & deſcendoit enfin ſur le cou, ſur la poitrine & ſur les mains, rempliſſant toutes ces parties de taches affreuſes. *Pline* appella cette maladie *morbus ingenuus*, ou mal de condition, parce qu'elle n'attaquoit, ni les femmes, ni les eſclaves, ni le peuple, mais ſeulement les hommes qualifiés. On fit venir à Rome des Médecins d'Egypte qui traiterent ce mal par des cauteres; mais ſoit que les ſuccès n'euſſent pas répondu aux remedes, ſoit qu'enfin les Médecins de la Capitale euſſent mieux connu la nature de cette dartre, on eut recours aux derniers, & ſur-tout à *Pamphile* qui aſſuroit en avoir trouvé le remede ſpécifique.

Il n'eſt point étonnant que ce Médecin ſe ſoit enrichi par les cures qu'il fit de cette maladie, puiſque, ſuivant *Pline*, Manilius Cornutus, Gouverneur d'Aquitaine, traita pour la ſomme de 200 ſeſterces, c'eſt-à-dire, pour 20000 livres, avec celui qui entreprit de le guérir. *Pamphile* aura sûrement profité de la circonſtance, & n'aura pas manqué de tirer de ſon remede le meilleur parti poſſible. Mais ne pourroit-on pas ſuppoſer que la ſomme, dont Manilius Cornutus a convenu avec celui qui promit de le guérir, doit s'entendre des petits ſeſterces? Cela n'eſt même pas vraiſemblable. Après que les Hiſtoriens ont dit unanimement que cette maladie avoit enrichi les Médecins qui ont réuſſi à la traiter, ce ne ſeroit point leur faire faire grande fortune, que de mettre le prix de chaque cure à quarante livres tout au plus, valeur de deux cens petits ſeſterces, réduits à notre monnoie. On doit donc entendre les gros ſeſterces, qui à la vérité n'étoient pas des pieces de monnoie mais le terme par lequel on exprimoit une ſomme compoſée de mille petits ſeſterces. C'eſt ainſi qu'en France le ſol vingt fois répété fait une livre numéraire, & qu'en Flandre le patar répété de même fait un florin, quoiqu'en l'un ni l'autre de ces pays on n'ait point d'eſpece de monnoie qui valût préciſément la même ſomme. Il en étoit ainſi chez les Romains; le petit ſeſterce, *Serſtertius*, mille fois répété, faiſoit le gros ſeſterce, *Seſtertium*.

PANACÉE, fille d'*Eſculape* qui fut révérée comme une Déeſſe, participa aux mérites, aux talens, & conſéquemment à la réputation de ſon pere. L'Antiquité a cru qu'elle préſidoit à la guériſon de toutes les maladies.

PANAROLI, (Dominique) Médecin & Philoſophe natif de Rome, ſe diſtingua autant par ſon érudition que par ſon éloquence. Il étudia dans ſa patrie, où il s'appliqua principalement à la Botanique ſous *Pierre Caſtel*, & mérita, par ſes progrès, la place de Profeſſeur public en cette Science à laquelle le Pape Innocent X le nomma. *Panaroli* paſſa de cette Chaire à celle d'Anatomie, qu'il remplit juſqu'à ſa mort arrivée à Rome en 1657, au grand regret de ſes concitoyens. On a de lui:

Il camaleonte essaminato. Rome, 1645, *in*-4.

Polycarponia, seu, variorum fructuum labores. Romæ, 1647, *in*-12.

Il mare essaminato. Rome, 1656, *in*-4.

Aërologia, cioe Discorso dell'aria. *in*-8.

Il est encore Auteur de quelques autres Opuscules, comme : *De necessitate Botanices. Plantarum in Amphitheatro Romano crescentium Catalogus. Arcanorum fasciculus primus & secundus.* On les trouve à la suite de son principal Ouvrage qui a paru sous ce titre:

Jatrologismorum, seu, Medicinalium observationum Pentecostæ quinque, utilibus præceptis, singularibus medelis, reconditis speculationibus, portentosis casibus refertæ. Romæ, 1652, *in*-4. *Hanoviæ*, 1654, *in*-4.

PANCKOW (Thomas) ou PANCOVIUS, naquit le 27 Janvier 1622, dans un village près de Rupin, ville de la moyenne Marche de Brandebourg. Il commença ses études de Médecine à Rostock, & il alla les continuer à Leyde, où il reçut les honneurs du Doctorat en 1649. Ce fut à Berlin qu'il se fixa pour la pratique. Il y fut nommé Médecin de la Cour en 1654; mais il ne jouit pas long-tems des avantages que lui procuroit cet emploi & que lui méritoit l'étendue de ses talens, car il mourut dans cette ville le 9 Décembre 1665. On ne connoît d'autre Ouvrage de sa façon, qu'un Herbier portatif en Allemand; il fut apparemment bien estimé, puisqu'il parut à Ulm en 1654, *in*-4, avec figures; à Berlin, même année & même format; à Leipsic en 1656 & en 1679, *in*-4; à Cologne en 1673, *in*-4, avec les corrections de *Barthélémi Zorn*; à Jene en la même année, & encore en 1676, *in*-4.

PANTALÉON, (Saint) de Nicomédie, fit ses cours d'Humanités & de Philosophie avec beaucoup de succès, & ne réussit pas moins dans l'étude de la Médecine, qu'il exerça ensuite sous *Euphrosine*, premier Médecin de l'Empereur Maximien que Dioclétien s'associa en 286. Maximien, qui connoissoit la beauté de l'esprit de *Pantaléon*, sa douceur, son honnêteté & sa prudence, fut bientôt informé de son habileté dans l'Art de guérir, & prit dès lors la résolution d'en faire un des Médecins de sa personne. Mais un saint Prêtre, nommé *Hermolaus*, ayant instruit cet habile Médecin dans la Religion Chrétienne & l'ayant baptisé, l'engagea à se consacrer à la visite des prisonniers & des pauvres malades. *Pantaléon* suivit ce conseil; & comme il guérissoit les maux les plus désespérés, non pas, à la vérité, par des médicamens, mais par la vertu du saint nom de Jesus-Christ, les Médecins jaloux des cures surprenantes qu'il opéroit, le dénoncerent comme Chrétien à Maximien qui étoit alors à Nicomédie. Il ne rougit point de sa foi vis-à-vis de l'Empereur, & pour le convaincre de la toute-puissance du vrai Dieu, qu'il servoit, il guérit miraculeusement un paralitique désespéré en présence de toute la Cour. Maximien n'en fut que plus indigné; & après lui avoir fait souffrir divers tourmens, il le condamna à perdre la tête. La sentence fut exécutée le 27 de Juillet, dans l'une des premieres années du quatrieme siecle.

PANTALÉON (Henri) étoit de Bâle, où il vint au monde le 13 Juin 1522. Après avoir étudié les Langues & les Belles-Lettres, il s'appliqua à la Théologie des Réformés & fut reçu à la Licence; mais ayant changé de dessein, il se mit à enseigner la Dialectique & la Physique dans son pays, & continua cet exercice pendant quarante ans. Las de répéter toujours la même chose, il prit le parti de la Médecine, quoiqu'il fût déja dans un âge avancé; il reçut le bonnet de Docteur en cette Science, qu'il pratiqua jusqu'à sa mort arrivée le 3 de Mars 1595, dans sa soixante-treizieme année. *Pantaléon* a composé divers Ouvrages, tant de Médecine que d'Histoire, les uns en Latin les autres en Allemand; il a même traduit quelques Auteurs en cette derniere Langue. On remarque parmi les Livres qu'il a publiés, celui qui parut à Bâle en 1565, *in-folio*, & qui contient les Eloges des Hommes Illustres d'Allemagne, sous le titre de *Prosographia Heroum & illustrium Virorum Germaniæ.* Il en dédia la troisieme partie à l'Empereur Maximilien II qui le créa Comte Palatin. On remarque encore parmi les Ouvrages de *Pantaléon*, une Histoire Latine de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem imprimée à Bâle en 1581, *in-folio.*

PANTHOT, (Jean) fils & frere d'un Chirurgien de Lyon, prit le parti de la Médecine qu'il étudia à Montpellier, où il reçut le bonnet de Docteur. Ce fut à Lyon qu'il exerça sa profession; il y fut même Doyen du College des Médecins. Vers l'an 1702, il se fit tailler par *Horace Panthot*, son frere. Il avoit alors 63 ans, & l'opération qui fut faite au grand appareil, dut être répétée trois fois en six mois; il en guérit cependant à sa grande satisfaction & celle de l'opérateur. Sa qualité de frere & de convalescent l'engagea à faire valoir les talens d'*Horace*, par un de ces Ouvrages, dont nous allons donner les titres. *Jean Panthot* étoit un laborieux Ecrivain; car il fit insérer plusieurs Observations importantes dans le Journal des Savans, & les Bibliographes lui attribuent les Traités suivans :

Traité des Dragons & des Escarboucles. Lyon, 1691, *in*-12.

Traité de la Baguette, ou la Recherche des véritables usages auxquels elle convient. Lyon, 1693, *in*-4 & *in*-12.

Réflexions sur l'état présent des maladies qui regnent dans la ville de Lyon, dans le Royaume & en diverses parties de l'Europe, depuis la fin de 1693 jusqu'à présent. Lyon, 1695, *in*-12. Une des causes de cette maladie, suivant l'Auteur, fut le froid excessif de l'hyver de 1693.

Dissertation sur l'usage des Bains chauds, & principalement de ceux d'Aix en Savoie. Lyon, 1700, *in*-4.

Dissertation instructive & très-curieuse pour la pratique de trois opérations de la Pierre faites en six mois de tems. Lyon, 1702, *in*-4. Il est lui-même le sujet de cette observation, où il s'attache à relever les connoissances & la dextérité de son frere qui l'avoit opéré.

PANTIN, (Guillaume) Médecin natif de Tielt en Flandre, vint au monde au commencement du XVI siecle. Il est tout probable qu'il étudia la Médecine à Louvain; du moins il est certain qu'il y fit un séjour considérable, & qu'il

y donna des Leçons ſur *Celſe*, mais ſans être revêtu de la qualité de Profeſſeur public. Peut-être ne fit-il que remplacer *Jérémie Drivere* abſent ou malade ; car on ſait que ce Docteur faiſoit beaucoup de cas des talens de *Pantin*. Celui-ci quitta Louvain pour ſe rendre à Bruges, où il fut nommé à la charge de Médecin-Penſionnaire, qu'il exerça juſqu'à ſa mort arrivée le 2 Octobre 1583. Son corps repoſe dans l'Egliſe paroiſſiale de Sainte Walburge. On rapporte, comme un trait ſingulier, que quelques années avant ſa mort, les Rebelles étant entrés à main armée dans Bruges, il alla à leur rencontre ſans autre arme que deux livres, l'un au devant de la poitrine, l'autre ſur le dos. C'étoit en effet aux livres & à l'étude que *Pantin* avoit le plus d'attachement, & ce fut pour s'y livrer tout entier, qu'il ne voulut jamais s'engager dans le mariage. On a de lui :

Aurelii Cornelii Celſi de Arte Medica Libri octo, multis in locis jam emendatiores longè, quàm unquam antea, editi. Ampliſſimi atque eruditiſſimi in duos quidem priores Libros Commentarii, & in reliquos Annotationes breviores, ſed quæ juſti Commentarii vicem, ſicubi rei difficultas exquirebat, explere poſſe videantur. Baſileæ, 1552, *in-fol.*

PAPA, (Joſeph DEL) d'Empoli, petite ville de Toſcane, où il naquit en 1649, eut l'avantage d'avoir *François Redi* pour Maître en l'Univerſité de Piſe. Après y avoir reçu le bonnet de Docteur en Philoſophie & en Médecine, il y enſeigna d'abord la Logique, fut enſuite Profeſſeur extraordinaire, puis ordinaire de Médecine Pratique, & finit par être premier Médecin du Grand-Duc, ſon Souverain. Il mourut en 1735, & laiſſa les Ouvrages ſuivans :

Lettere intorno alla natura del Caldo e del Freddo. Florence, 1674, *in-8.*

Lettera nelle quale ſi diſcorre ſe il fuoco e la luce ſieno una coſa medeſima. Florence, 1675, *in-8.*

Exercitatio de præcipuis humoribus qui in humano corpore reperiuntur, deque eorum hiſtoriâ, qualitatibus & officiis. Florentiæ, 1733, *in-4. Venetiis*, 1735, *in-8. Leidæ*, 1736, *in-8*, avec le Traité *De ſanguine ejuſque ſerô* de *Jérôme Barbati.*

Conſulti Medici. Rome, 1733, deux Tomes en un volume *in-4.* Veniſe, 1734, *in-4.*

Trattati vari fatti in diverſe occaſioni. Florence, 1734, *in-4.* C'eſt le Recueil de ſes Opuſcules.

PAPARELLA, (Sébaſtien) Médecin Italien, étoit de Monte-Sancto & fleuriſſoit vers le milieu du XVI ſiecle. Il exerça ſa profeſſion à Pérouſe, où il conſacra une partie de ſon tems à la compoſition des Ouvrages dont voici les titres :

In Hippocratem de natura hominis Commentarii duo. Venetiis, 1551, *in-4.*

Libri duo de Catarrho. Ibidem, 1556, *in-4. Papiæ*, 1562, *in-8.*

De efficientia primi motoris in naturalium rerum omnium facturâ, Liber. Peruſiæ, 1564, *in-8.*

De Calido Libri tres. Ibidem, 1573, *in-4.*

De Indicationibus curativis Liber. Ibidem, 1573, *in-4.*

L'Auteur, qui a revu tous ſes Ouvrages, en a fait imprimer le Recueil à Macerata en 1582, *in-folio.*

PAPES qui ont été Médecins. L'état de Clerc qui fut anciennement celui de tous les Médecins, leur ouvrit non seulement la porte des bénéfices & des dignités dans les Chapitres, mais encore celle de l'Episcopat; on remarque même que plusieurs Souverains Pontifes avoient exercé la Médecine avant leur exaltation; & que d'autres n'ont point dédaigné de s'appliquer à l'étude & en quelque sorte à la pratique de cette Science, malgré la charge éminente dont ils étoient revêtus. On trouve, dans le IVe. siecle, Saint Eusebe, fils d'un Médecin & Médecin lui-même; dans le XIIIe. Jean XXI, grand Sectateur de la doctrine des Arabes, & qui avoit été Médecin de la Faculté de Montpellier. Il a composé quelques Ouvrages, entre autres, celui intitulé: *Le trésor des pauvres*. Nicolas V, qui siégeoit dans le XVe. siecle, est mis au nombre des Médecins par le Jurisconsulte *Tiraqueau*. Paul II, qui fut élevé au Pontificat dans le même siecle, alloit voir les malades, leur ordonnoit des remedes, leur prescrivoit généralement tout ce qui convenoit à leur état, & le leur fournissoit d'une main également intelligente & libérale.

PAPILE, Diacre de l'Eglise Romaine, qui vivoit dans le deuxieme siecle, étoit Médecin. Il fut martyrisé à Pergame pour la foi de Jesus-Christ dans la persécution des Empereurs Marc Aurele & Lucius Verus.

PAPIN, (Nicolas) Médecin, étoit oncle d'Isaac Papin, ce Théologien Calviniste qui abjura ses erreurs en 1690, entre les mains du grand Bossuet. Il paroît que *Nicolas* étoit un homme également habile & appliqué, car on a de lui plusieurs Ouvrages sur des matieres de Physique & de Médecine. Tels sont:

De pulvere sympathetico Dissertatio. Parisiis, 1644, 1650, *in*-8. *Patavii*, 1654, *in*-8. *Norimbergæ*, 1660, *in*-12, 1662, *in*-4, dans le *Theatrum Sympatheticum*. En François, Paris, 1651, *in* 8.

Raisonnemens touchant la salure, flux & reflux de la mer, l'origine des sources, &c. Blois, 1647, *in*-8.

Prolusio de aurium ceruminum usu inventô. Salmurii, 1648, *in*-12. L'Auteur y parle des surdités occasionnées par l'amas & l'épaississement de la liqueur cérumineuse dans le canal auditif externe. Cette espece de surdité est assez commune.

La poudre de Sympathie défendue contre les objections de Cattier. Paris, 1651, *in*-8. Dans un Discours publié à Paris, en la même année, *Isaac Cattier* avoit assez mal mené les partisans de la poudre de Sympathie; il avoit même traité leur opinion d'erronée, de folle & d'extravagante. Cet Ecrit engagea *Papin* à faire imprimer l'Ouvrage dont on vient de parler; mais *Cattier* ne le laissa pas longtems sans réponse.

Considérations sur le Traité des passions par Descartes. Paris, 1652, *in*-8.

Cordis diastole adversùs Harveiànum innovationem defensa. Alenconii, 1653, *in*-4.

PAPIN, (Denis) fils du précédent, étoit natif de Blois. Il prit, comme lui, le bonnet de Docteur en Médecine, mais il se distingua davantage par ses inventions, dont il enrichit la Physique, que par les lumieres qu'il repandit sur l'Art de guérir. La principale de ses inventions est la *Machine* qui porte son nom. Elle est faite en forme de cucurbite, très-propre à amollir les os pour en tirer du bouillon, & d'une utilité si généralement reconnue pour d'autres

usages, qu'on n'a pas manqué de travailler à la perfectionner. Comme l'Auteur avoit été élu Membre de la Société Royale de Londres le 1 Décembre 1680, il passa l'année suivante en Angleterre, pour prendre place dans cette Société, & ce fut alors qu'il publia l'Ouvrage qui annonce sa découverte, sous le titre de *New Digester or engine &c.* Londres, 1681, *in*-4. Cet Ouvrage qui parut bientôt en François, est intitulé :

La maniere d'amollir les os & de faire cuire toutes sortes de viandes en peu de tems & à peu de fraix. Paris, 1682, 1721, *in*-12. Amsterdam, 1688, *in*-12. *Papin* donna une augmentation de son premier Traité & la fit imprimer à Londres en 1687, *in*-4, sous le titre de *Continuation of the Digester.* On l'a aussi mise en François.

Comme ce Médecin étoit Calviniste, il y a apparence que ce fut la révocation de l'Edit de Nantes, en 1685, qui l'empêcha de revenir dans sa patrie ; car on le trouve ensuite à Marpurg, où il enseigna les Mathématiques, & en 1707, il fit imprimer à Francfort une Dissertation, *in*-8, qui est intitulée :

Ars nova ad aquam ignis adminiculô efficacissimè elevandam.

PAPIUS (Jean) naquit le 15 Juillet 1558 à Iphoven, dans l'Evêché de Wurtzbourg en Franconie. Il étudia à Strasbourg, d'où il se rendit à Bâle pour y prendre le bonnet de Docteur en Médecine qu'il obtint le 2 Février 1583. La même année, il passa à Heidelberg & ne tarda point à y remplir la Chaire de Philosophie Aristotélicienne ; mais les difficultés qu'on lui fit sur la Religion prétendue Réformée qu'il professoit, l'engagerent à quitter cette ville. Il se retira à Gratz en Stirie, & fut chargé de la direction du college, qu'il se vit obligé d'abandonner au bout de quelque tems, au sujet des nouvelles difficultés que les Catholiques Romains lui susciterent sur sa religion. La bonne envie qu'il avoit d'être occupé, lui fit chercher à s'établir ailleurs. Il se rendit d'abord à Tubingue où il exerça sa profession pendant trois ans ; mais ayant été nommé premier Médecin de la Cour d'Anspach, & en 1603, Professeur Primaire de la Faculté de Konigsberg, il se fixa dans cette derniere ville pour le reste de sa vie, qu'il finit le 11 Avril 1622. On a de lui :

De medicamentorum præparationibus & earum causis Tractatus. In quo epitome totius Artis Chymicæ, quæ illa est ministra Medicinæ, & Judicium de Pharmacopœa Quercetani, continetur. Wittebergæ, 1612, *in*-8.

PARABOLANI, *Parabolains ;* c'est le nom qu'on donnoit à ceux qui avoient soin des malades dans les Hôpitaux établis par les premiers Empereurs Chrétiens. Ce terme vient du mot Grec *Parabolos*, qui signifie jetté au hazard, exposé, aventuré, parce que ces gens-là risquoient leur vie & leur santé, par charité pour les malades, singulierement lorsqu'ils étoient attaqués de maladies contagieuses.

Godefroid, Jurisconsulte François, prétend que les *Parabolains* étoient des especes de Clercs ou Ecclésiastiques, parce qu'il est parlé de leur office dans le Code, au titre *De Episcopis & Clericis.* Il peut bien être que quelques-uns fussent Ecclésiastiques, mais il est vraisemblable qu'ils ne l'étoient pas tous. Il peut

aussi être vrai, comme plusieurs Savans l'ont pensé, que ceux qui se chargeoient de cet emploi, le faisoient en conséquence de quelque vœu ou par motif de religion. Mais la raison pour laquelle il est fait mention des *Parabolains* dans le Code, au titre que l'on vient de citer, est que leur élection dépendoit des Evêques. Leur nombre pour la ville d'Alexandrie étoit fixé à six cens, comme on le peut inférer d'une loi du Code qui les oblige à vaquer assiduement à leurs fonctions auprès des malades, & à rester perpétuellement dans les Hôpitaux sans en sortir, même pour assister aux spectacles publics, auxquels le peuple étoit invité, ou pour aller entendre les plaidoyers des Avocats, comme il étoit permis à toutes autres personnes.

Il paroît par les termes, dans lesquels s'énoncent les loix au sujet des *Parabolains*, que ce mot étoit en usage & l'office établi antérieurement aux loix même ; ensorte que les Empereurs Théodose & Justinien semblent n'avoir fait autre chose que de régler la forme des élections, les fonctions attachées à cet office & le nombre des officiers, dont le nom pouvoit être fort ancien au tems de la publication de ces réglemens.

La méprise de ceux qui ont pensé que les *Parabolains* étoient proprement des Médecins, est une erreur qu'il importe de relever. Ce qui les a trompés, est le mot Latin *curare*, employé dans les loix où sont détaillées les fonctions attachées à cet office ; terme qui signifie également *guérir* & *soigner*. Mais il est évident que dans l'endroit où il est employé, il doit être pris dans le second de ces deux sens, & que *curare debilium ægra corpora*, qui sont les termes propres de la loi, ne signifie autre chose que prendre soin des corps foibles & infirmes des malades. Ajoutez à cela, que si les *Parabolains* eussent été les Médecins des Hôpitaux, leur élection n'auroit pas dépendu des Evêques & des Prêtres ; c'eût été aux Archiâtres ou Médecins en chef des grandes villes à les choisir, parce que ces Archiâtres étoient eux-mêmes obligés de visiter les pauvres.

PARACELSE (Philippe Aurele-Théophraste BOMBAST de HOHENHEIM) naquit en 1493 dans un petit bourg près de Zurich en Suisse, dont le nom *Einsidlen* signifie en Allemand Hermitage ; c'est delà qu'*Erasme* de Roterdam prit le surnom d'Hermite qu'il donna à *Paracelse*. Le Baron *de Haller* ne pense pas de même sur le lieu de la naissance de notre Médecin ; il assure qu'il vint au monde au village de *Gaïs* dans le Canton d'Appenzel, & qu'il étoit de la famille de *Höhiner* qui y subsiste encore.

Le pere de *Paracelse*, connu sous le nom de *Guillaume de Hohenheim*, étoit, suivant l'opinion commune, fils naturel d'un grand Maître de l'Ordre Teutonique ; on ajoute qu'il se rendit assez habile dans la Médecine & qu'il exerça cet Art dans la Carinthie, depuis l'an 1504 jusqu'en 1534, qui est celui de sa mort. Comme il s'étoit beaucoup appliqué à l'étude de la Chymie, il inspira le même goût à son fils, qui cultiva ensuite cette Science sous plusieurs Maîtres, & d'abord sous *Jean Tritheme*, Abbé de Spanheim, homme d'une grande réputation, dans cette partie, au commencement du seizieme siecle. *Paracelse* en apprit quelques secrets, mais il abandonna ce premier Maître pour aller entendre *Sigismond Fugger de Schwatz*, Chymiste fameux qui, par sa propre expérience & par le commerce

continuel qu'il entretenoit avec cette foule d'artistes, dont il étoit entouré, paffoit pour le prodige de fon tems. *Paracelse* parle non feulement fort au long de tous les Maîtres qu'il avoit fuivis, mais il fait encore le détail de fes voyages, & dit avec cette emphafe qui lui étoit naturelle, qu'il avoit parcouru la France, l'Efpagne, le Portugal, l'Angleterre, la Marche, la Pruffe, la Pologne, la Lithuanie, la Hongrie, la Valachie, la Tranfilvanie, la Croatie, l'Illyrie, & plufieurs autres pays, il ajoute même que par-tout il s'étoit entretenu fur la Médecine avec les Docteurs, les Chirurgiens, les Baigneurs, les Femmes, les Magiciens, les Alchymiftes, les Nobles & les Payfans.

Ce fut par la longue énumération de fes travaux littéraires & le pompeux étalage des connoiffances qu'il avoit tirées de fes voyages, que *Paracelse* chercha à fe faire un nom dans le monde. Les circonftances étoient favorables; l'étude de la Chymie n'occupoit que peu de perfonnes, elle croupiffoit d'ailleurs dans l'obfcurité, & il fe montra comme un homme qui vouloit en relever le luftre. Il eft vrai qu'il dut cet avantage à la fortune & au hazard autant qu'à fon mérite, mais fes voyages, fon efprit vif, fon application, ne laifferent pas de lui donner d'abord une fupériorité qu'il foutint par des apparences de magie. Tout ce qu'il fit de mieux, fut de s'appliquer en Hongrie à la connoiffance des métaux & de fe mettre au fait des fecrets de la Chymie métallique. Quant à la Médecine, il la pratiqua à fa mode & d'une maniere toute nouvelle. La méthode de *Galien* lui parut trop lente, il mit en ufage les médicamens les plus actifs, dans le deffein d'accélérer la cure des maladies, fans trop s'embarraffer s'il n'avançoit point auffi la mort des malades. Il réuffit mieux dans la Chirurgie; car, au témoignage d'*Oporin* qui fut fon fecretaire pendant deux ans & qui d'ailleurs ne le flatte guere, il étoit très-expert pour la guérifon des ulceres, même les plus défefpérés.

Sa Médecine, quoique toute extravagante à bien des égards, trouva des admirateurs; eh quel eft l'homme qui n'en trouve pas? Il fe vit bientôt dans une réputation dont il avoit befoin pour raccommoder fes affaires, car les biens qui lui étoient venus de la naiffance étoient fort médiocres, mais les maladies vénériennes lui en procurerent de confidérables.

Ce fut des Livres de *Bafile Valentin* qu'il tira la doctrine de trois élémens. Il l'adopta ouvertement dans la fuite; il eut même l'effronterie de publier ce fyftême fous fon nom, & d'établir le fel, le foufre & le mercure, comme les trois principes dont on lui devoit la découverte. Il faifoit grand cas d'*Hippocrate* & de quelques Anciens; mais il avoit un fouverain mépris pour les Docteurs de l'Ecole & fingulierement pour les Arabes. Le ton avec lequel il publia fes fentimens, fit tant d'impreffion fur les habitans de Bâle, que les Magiftrats de cette ville l'engagerent à enfeigner publiquement la Médecine dans leur Univerfité, & lui affignerent de gros appointemens. En 1527 & 1528, il fit des leçons tous les jours pendant deux heures, quelquefois en Latin, mais plus fréquemment en Allemand. Il expliqua fes propres Ouvrages, & particulierement les Livres intitulés : *De compofitionibus, de gradibus, de tartaro*; Livres, dit *Van Helmont*, pleins de bagatelles & vuides de chofes. Gravement affis dans fa Chaire, *Paracelse* fit brûler les Œuvres de *Galien* & d'*Avicenne* à la premiere leçon. « Sachez, dit-il, Mé-

» decins, que mon bonnet eſt plus ſavant que vous ; ma barbe a plus d'expé-
» rience que vos Académies : Grecs, Latins, François, Italiens, je ſerai votre
» Roi. » Il apoſtrophe encore les Médecins dans un de ſes Ouvrages, où il dit :
« La Nature entiere viendra à mon ſecours pour m'aider à noyer dans le Lac
» de Pilate (*) toute votre Aſtronomie & les éphémérides de vos ſaignées. Je
» veux que mes fourneaux mettent en cendres *Eſculape*, *Avicenne* & *Galien*, &
» que tous les Auteurs qui leur reſſemblent, ſoient conſumés juſqu'aux dernieres
» particules par un feu de reverbere. » Ailleurs, il s'emporte d'une maniere plus extravagante encore; elle caractériſe d'autant mieux la ridiculité de ſa façon de penſer, qu'il y fait parade du ſot orgueil avec lequel il s'attribue la monarchie de la Médecine. « Vous me ſuivrez & je ne vous ſuivrai point. Vous me ſui-
» vrez, dis-je, vous *Avicenne*, vous *Galien*, vous *Rhazès*, vous *Montagnana*,
» vous *Méſué*. Ce ne ſera pas moi qui vous ſuivrai, mais vous me ſuivrez, vous
» dis-je, Meſſieurs de Paris, Meſſieurs de Montpellier, vous Sueves, vous Miſ-
» niens, vous de Cologne, vous de Vienne, & tous autant que vous êtes que le
» Danube & le Rhin nourriſſent, vous que les Iſles de la mer enferment, vous
» auſſi Italie, vous Dalmatie, vous Athenes, toi Grec, toi Arabe, toi Juif. Je
» ſerai le Monarque, la Monarchie m'appartiendra ...... » je laiſſe le reſte, où il y a pour le moins autant d'impertinences. Je remarquerai ſeulement que ce qui avoit ſi fort échauffé *Paracelſe*, c'eſt que certains Médecins l'avoient appellé *Cacophraſtus* par dériſion, au-lieu de *Theophraſtus*, qui étoit celui de ſes noms qui lui plaiſoit le plus. Qui auroit jamais attendu d'un Suiſſe une pareille rodomontade ?

Mais ſi *Paracelſe* s'élevoit ſi haut, ſes ſectateurs ont encore plus outré les louanges qu'ils lui ont données. *Crollius* a dit que depuis le tems de Noë juſqu'au ſien, il ne s'étoit trouvé perſonne qui eût égalé cet Auteur ou qui en eût approché ; qu'il étoit le vrai Monarque de la Médecine, &c. Quoique cet éloge ſoit on ne peut pas plus exagéré, il correſpond aſſez à la réputation que *Paracelſe* s'étoit d'abord attirée à Bâle ; car il fut accueilli par une foule d'auditeurs dans l'Ecole qu'il avoit ouverte dans cette ville. Mais il n'eut pas lieu de ſe glorifier long-tems de ſes ſuccès ; il ſe vit bientôt ſeul dans ſon Ecole : ſon auditoire l'abandonna, parce que perſonne ne pouvoit entendre ſon jargon. La déſertion de ſes diſciples l'obligea à quitter ſa Chaire ; le langage qu'il y avoit tenu, étoit un mêlange d'Allemand & de mots barbares & inintelligibles. Il ne vouloit point de Latin qu'il regardoit comme indigne d'un Philoſophe ; ſelon lui, c'étoit en Allemand qu'on devoit prononcer les oracles de la Chymie Médicinale ; auſſi fut-il le premier qui ait enſeigné la Médecine en cette langue.

Pendant ſon ſéjour à Bâle, *Paracelſe* traita *Jean Frobenius*, ſavant Homme & célebre Imprimeur de cette ville, qui étoit fort tourmenté de la goutte au talon du pied droit. Il vint à bout de le guérir. Il fit paſſer le mal du talon aux orteils, enſorte que *Frobenius* ne put jamais les fléchir, quoiqu'il n'y ſentît

(*) Le Mont Pilate eſt ſitué en Suiſſe dans le Canton de Lucerne, il y a un Lac au haut d'un de ſes ſommets.

pas de douleur & qu'il se portât bien ; mais comme cet Imprimeur mourut d'apoplexie au mois de Novembre 1527, c'est-à-dire, peu de tems après avoir été délivré de la goutte, on ne manqua pas d'attribuer sa mort aux fortes doses de *Laudanum*, dont il avoit fait usage par le conseil de son Médecin qui employoit fréquemment cette drogue. Cependant cette cure fit du bruit dans les premiers jours de la guérison de *Frobenius* ; & *Paracelse*, tout glorieux de ce succès apparent, écrivit à Erasme qui souffroit de la gravelle depuis long-tems, pour lui offrir son secours. Le Lecteur ne sera pas fâché de trouver ici la lettre de l'un & la réponse de l'autre ; elles lui donneront un échantillon du style de *Paracelse*, ainsi qu'une preuve de la façon de penser d'*Erasme* sur le compte de ce Médecin.

Theologorum patrono eximio D. Erasmo Roterodamo doctissimo, suoque optimo, Theophrastus Paracelsus.

Quæ mihi sagax musa & alstoos tribuet medica : candidè apud me clamant : similium judiciorum manifestus sum auctor : regio hepatis pharmacii non indiget, nec aliæ duæ species indigent laxativis. Medicamen est magistrale, arcanum potius ex re confortativa & melleis abstersivis, id est, consolidativis. In defectum hepatis essentia est secunda, quæ de pinguedine renum, medicamina regalia sunt peritæ laudis. Scio corpusculum mesuaticas tuum non posse sufferre coloquintidas, nec aliud turbidatum, seu minimum de pharmaco. Scio me aptiorem & in arte mea peritiorem, & scio quæ corpusculo tuo valeant in vitam longam, quietam & sanam, non indiges vacuationibus. Tertius morbus est (ut apertiùs loquar) quædam materia, seu ulcerata putrefactio, seu natum phlegma, vel accidentale colligatum, vel si fæx urinæ, vel tartarum vasis, vel mucilago de reliquis ex spermate, vel si humor nutriens viscosus, vel bituminosus ; pinguedo resoluta, vel quicquid hujusmodi fit, quando de potentia salis (in quo coagulandi vis) coagulabitur, quemadmodum in silice, in berillo potius : similis hæc est generatio. Hæc non in te nata perspexi. Sed quicquid judicavi, de minera frusticulata marmorea existente in renibus ipsis, judicium feci, sub nomine rerum coagulatarum.

Si, optime Erasme, mea praxis specifica T. Excellentiæ placuerit, curo ego ut habeas & Medicum & Medicinam. Vale.

THEOPHRASTUS.

Voici la réponse d'*Erasme* :

Rei Medicæ peritissimo Doctori Theophrasto Eremitæ, Erasmus Roterodamus S.

Non est absurdum Medico, per quem Deus nobis suppeditat salutem corporis, animæ perpetuam optare salutem. Demiror undè me tam penitus noris semel dumtaxat visum. Ænigmata tua, non ex Arte Medica, quam nunquam didici, sed ex misero sensu verissima esse agnosco. In regione hepatis jam olim sensi dolores, nec divinare potui, quis esset mali fons. Renum pinguedines ante plures annos in lotio conspexi. Tertium quid sit, non satis intelligo, tamen videtur esse probabile mihi, id molestare, ut dixi. Hisce diebus aliquot nec medicari vacat, nec ægrotare, nec mori, tot studiorum laboribus obruor. Si quid tamen est, quod citra solutionem corporis potest mihi lenire malum, rogo, ut communices : quod si distraheris, paucissimis verbis ea, quæ plusquam laconicè notasti, usiùs explices, aliaque præscribas remedia quæ, dum vacabit, queam sumere. Non possum pollicerì

polliceri præmium Arti tuæ, studioque par, certè gratum animum polliceor. Frobenium ab inferis revocasti, hoc est, dimidium mei; si me quoque restitueris, in singulis utrumque restitues. Utinam sit ea fortuna, quæ te Basileæ remoretur. Hæc ex tempore scripta vereor, ut possis legere; benè Vale.

ERASMUS RÔTERODAMUS
Suapte manu.

Ces lettres ne sont pas datées; mais ces mots de la réponse: vous avez rappellé du tombeau *Frobenius*, c'est-à-dire, la moitié de moi-même, font voir que cet ami du célebre *Erasme* vivoit encore quand celui-ci écrivoit, & la suite prouve que *Paracelse* étoit encore à Bâle. Au reste, *Erasme* n'eut pas le soulagement qu'il attendoit; son mal empira au-lieu de diminuer, ainsi qu'il paroît de quelques-unes de ses lettres.

Paracelse ne fit pas un long séjour à Bâle après la mort de *Frobenius*, car on sait qu'il sortit de cette ville au mois de Juillet 1528. Il date de Colmar, du 8 de ce mois, la dédicace du troisieme Livre de sa grande Chirurgie qu'il adresse à un Echevin de la même ville. On dit que ce fut le dépit qui le porta à quitter Bâle. Il avoit fait assigner un Chanoine nommé *Lichtenfels*, pour l'avoir guéri d'un mal d'estomac avec trois pilules de *Laudanum*; mais les juges, considérant moins l'excellence du remede que sa petite quantité & le peu de peine que cette cure avoit coûté au Médecin, ne lui adjugerent qu'une gratification fort modique, au-lieu de la somme de cent florins, dont il étoit convenu auparavant avec son malade. *Théodore Zwinger*, qui rapporte ce fait, ajoute que *Paracelse* fut tellement piqué de ce que les juges avoient voulu taxer son industrie, qu'il s'emporta contre eux & qu'il se retira brusquement de la ville de Bâle. Ce fut à cette époque que *Jean Oporin* abandonna sa femme pour suivre *Paracelse* en Alsace; il demeura auprès de lui pendant deux ans en qualité de Secretaire, dans l'espérance de se mettre au fait de la Médecine, que ce nouveau Maître s'étoit engagé de lui enseigner en six mois d'étude.

Les mœurs de *Paracelse* étoient aussi dérangées que son esprit étoit inconséquent. Jusqu'à l'âge de 25 ans il ne but que de l'eau, mais il se prit alors de tant de passion pour le vin & il en but avec tant d'excès, qu'il fut presque toujours ivre. Il ne vécut qu'avec des porte-faix, & ne quittoit ordinairement leur compagnie qu'après avoir passé la meilleure partie de la nuit à boire. Quand il avoit dormi quelques heures, il se levoit en furie, & la tête pleine de vapeurs du vin, il prenoit son épée & poussoit des bottes contre la muraille. Agité comme un phrénétique, tout ce qui se présentoit à lui devenoit l'objet de sa fureur, & *Oporin* crut cent fois voir le moment où il alloit être percé. Après que *Paracelse* avoit éveillé tout le voisinage par ses fougues, plus calme & plus tranquille il dictoit à son Secretaire quelques chapitres de ses Ouvrages. Tant de folies & de déréglemens n'arrêterent cependant point le cours de sa réputation; comme il fut un des premiers qui introduisirent l'usage de l'*Opium* en Allemagne, les succès qu'il obtint de ce médicament le firent beaucoup considérer. Ses Ouvrages ont aussi contribué à lui faire des partisans. Tout ce qu'il a écrit n'a pas été publié, car il se trouve plusieurs Traités de sa façon qui sont demeurés en manuscrit dans

les Cabinets des Curieux. Mais le recueil de ses Ouvrages imprimés n'est déja que trop volumineux, ainsi qu'il paroît des éditions suivantes:

Operum Medico-Chymicorum, sive Paradoxorum Tomi duodecim. Basileæ, 1589, *in-4. Francofurti*, 1603, quatre volumes *in-4*.

Opera omnia Medico-Chymico-Chirurgica. Genevæ, 1652-1658, trois volumes *in-fol.* En Allemand, Strasbourg, 1607, dix tomes *in-4*, & 1616, *in-fol.* On a publié séparément différens Traités de la composition de *Paracelse*, dont nous épargnons au Lecteur la longue énumération, pour nous borner à sa Chirurgie qui a vu le jour en plusieurs Langues. Elle fut imprimée en Allemand, à Ulm en 1536, *in-folio*, à Erfurt, en 1549, *in-4*, à Strasbourg en 1566, *in-fol.* En Latin, sous ce titre : *Chirurgia magna ex versione Josquini Dalhemii. Argentorati*, 1573, *in-fol.* Les éditions Françoises sont intitulées : *La grande Chirurgie de Philippe Auréole Théophraste Paracelse*, traduite en François sur le Latin de *Josquin d'Alhem*, par *Claude Dariot*. Lyon, 1593, *in-4*. Montbelliard, 1608, *in 8*.

Tout ce que *Paracelse* a fait, roule sur des matieres Philosophiques & Médicinales ; mais la lecture en est rebutante, parce que le peu de bon qui s'y trouve, est absorbé par le mauvais qu'on y rencontre à tout instant. Le style de cet Auteur est d'ailleurs d'une obscurité impénétrable ; on ne trouve même dans ce qu'il a écrit, ni méthode, ni jugement. Ses idées sont celles d'un visionnaire & d'un esprit faux, digne d'être mis en parallele avec les effrontés qui montent sur des trétaux & qui se font un revenu de leur babil & de leur impudence. Aussi se vantoit-il de prolonger la vie à son gré par les vertus de son Elixir ; il en démentit cependant lui-même la merveilleuse propriété, car il tomba malade dans une auberge à Saltzbourg, & après quelques jours de fievre, il y mourut le 24 de Septembre 1541, âgé seulement de 48 ans. Il fut enterré dans l'Hôpital de Saint Sébastien, à qui il avoit donné tout son bien qui n'étoit pas considérable. Voici l'Epitaphe qu'on mit sur son tombeau :

CONDITUR HIC PHILIPPUS THEOPHRASTUS
Insignis Medicinæ Doctor,
Qui dira illa vulnera,
Lepram, *Podagram*, *Hydropisim*,
Aliaque insanabilia corporis contagia,
Mirificâ arte sustulit,
Ac bona sua in pauperes distribuenda, *collocandaque honoravit.*
Annô 1541, *die* 24 *Septembris*
Vitam cum morte commutavit.
Aurea pax vivis, *requies æterna sepultis.*

Boerhaave, dans sa Chymie, & le Docteur *Shaw*, dans ses Notes, font les remarques suivantes sur *Paracelse*, qu'on peut appeller un homme extraordinaire à plus juste titre que grand. C'est du discours Historique, qui est à la tête du Dictionnaire Universel de Médecine, que j'ai tiré ce que je vais dire.

Dans l'état où étoit la Médecine du tems de *Paracelse*, il n'est pas étonnant

qu'il ait paſſé pour un excellent Médecin & un habile Chirurgien. Le langage de cette Science étoit un composé auſſi ridicule que barbare de Latin, de Grec & d'Arabe ; & *Galien* commandoit auſſi deſpotiquement dans les Ecoles de Médecine, qu'*Ariſtote* ſur les bancs de la Philoſophie. La Théorie étoit fondée ſur les qualités, leurs degrés, leurs tempéramens, & toute la Pratique ſe bornoit à ſaigner, purger, faire vomir & donner des clyſteres. La Pathologie qui conduiſoit à une telle Pratique, n'avoit que des principes erronés ; mais tel que fût ſon état du tems de *Paracelſe*, il mit encore cette partie de la Médecine dans une poſition plus mauvaiſe, car il rappella la vieille empirique par le peu d'attention qu'il donna à l'Hiſtoire des maladies & à l'étude des ſignes qui en forment le caractere.

Il dut une partie de ſa réputation à la connoiſſance qu'il avoit de l'efficacité du Mercure dans les maladies vénériennes, qui commencerent alors à infecter l'Europe & à s'y répandre ; connoiſſance qu'il tenoit vraiſemblablement de *Jacques Carpus*, grand Anatomiſte & Chirurgien de Bologne, le ſeul qui sût guérir la vérole en procurant la ſalivation à ceux qui en étoient attaqués, & en mettant en uſage les frictions mercurielles.

La plupart des Ecrits qui portent le nom de *Paracelſe* ont bien l'air d'être ſuppoſés ; en effet, ils ſont en ſi grand nombre & d'un caractere ſi différent entre eux, qu'il eſt preſque impoſſible qu'ils ſoient ſortis de la même main. On pourroit conjecturer que les diſciples de ce Médecin ne trouverent pas d'autres moyens de mettre leurs productions à l'abri de la critique, qu'en les publiant ſous le nom de leur Maître. Cependant, outre les Livres *De compoſitionibus*, *de gradibus*, *de tartaro*, qu'il expliqua publiquement, il y en a quelques autres qu'on peut regarder comme originaux. Tel eſt celui de la peſte, celui des Minéraux, le Traité *De longa vita*, & l'*Archidoxa Medicinæ* que *Bodenſtein* mit au jour du vivant de *Paracelſe* ou très-peu de tems après ſa mort.

Cet Ouvrage eſt appellé *Archidoxa Medicinæ*, parce qu'il contient les maximes principales de cet Art. Il y en eut d'abord neuf livres publiés, mais l'Auteur entiché de la Monarchie qu'il vouloit s'attribuer dans la Médecine, parle ainſi dans ſes Prolégomenes : « J'avois réſolu de donner les dix Livres de l'*Archidoxa* ; j'en ai » cependant réſervé le dixieme dans ma tête : c'eſt un tréſor que les hommes ne » ſont pas dignes de poſſéder, & il n'en ſortira que quand vous aurez tous ab- » juré *Ariſtote*, *Avicenne*, *Galien*, & promis une ſoumiſſion parfaite au ſeul » *Paracelſe.* » Ce dernier Livre parut enfin ; je ne dirai point par quel moyen, mais j'avouerai que c'eſt une piece bien extraordinaire. Qu'elle ſoit de *Paracelſe* ou non, c'eſt ce qu'on n'oſeroit aſſurer ; mais on ne peut ſe diſpenſer de dire à ſa louange, qu'elle contient la plupart des découvertes dont les Chymiſtes, qui lui ſuccéderent immédiatement, ſe ſont fait honneur. Il faut encore mettre au nombre des Ouvrages de *Paracelſe* les Livres *De arte rerum naturalium.* Tous les autres peuvent être regardés comme ſuppoſés, mais particulierement les Ouvrages Théologiques.

Ce Médecin a tranſmis dans ſes Ecrits l'air important qu'on remarquoit dans toutes ſes actions, Les promeſſes ne lui coûtoient rien ; mais elles étoient pour l'ordi-

naire moins magnifiques encore que le fondement n'en étoit léger. L'impudence avec laquelle il s'engageoit à faire vivre, par le moyen de son Elixir, un homme aussi long-tems que Mathusalem, est un exemple de cette suffisance outrée qu'on lui a reprochée. Peut-on rien imaginer de plus ridicule que *Paracelse* délibérant avec lui-même jusqu'où il étoit à propos qu'il prolongeât sa vie ? Ces extravagances sont d'un homme qui s'en rapportoit à son imagination plus volontiers qu'à l'expérience. Et comment concevoir que celui qui se vantoit de posséder le secret d'allonger la vie à discrétion, se soit laissé mourir à la fleur de son âge ? *Paracelse* étoit encore charlatan par rapport à ce qu'il savoit, & il ne parloit point de ses connoissances réelles avec le ton décent qui convient à un Médecin.

Tous les Chymistes de son tems, & beaucoup de ceux qui l'ont suivi, se sont accordés, je ne sais pourquoi, à le croire possesseur d'un remede universel, & *Paracelse* s'en est fait honneur le premier. Il jure sur son ame & il prend tout le ciel à témoin qu'il n'y a point de maladie, quelle qu'elle soit, qu'il ne puisse guérir avec une seule & même préparation métallique. Mais l'homme qui a le mieux connu *Paracelse*, *Van Helmont*, n'en croit rien ; & quoiqu'il soit presque continuellement occupé de l'éloge de cet Auteur, il nous avertit que ses Ouvrages sont parsemés de mensonges. Au reste, quand *Paracelse* auroit pour lui un plus grand nombre de témoins, ils seroient tous démentis par sa fin. Sa mort prématurée détruit toutes ses prétentions à un remede universel.

Disons pourtant à sa gloire qu'il entendit très-bien la Chirurgie & qu'il opéra avec beaucoup de succès ; qu'il connut la pratique de la Médecine aussi bien qu'aucun de ses contemporains ; qu'il fut le seul de son tems qui eût le secret de préparer les métaux de façon à les rendre utiles à la Médecine ; que l'*Opium* fut son remede particulier & qu'avec lui il fit quelques cures merveilleuses ; enfin, qu'il fut peut-être l'unique avec *Carpus*, qui connût bien les propriétés du Mercure. Quant à la Pierre Philosophale ; nous n'avons pas de preuves qu'il en ait possédé le secret, & nous en avons de très-fortes qu'il ne le possédoit pas.

Voilà ce qu'on a dit de *Paracelse*. Ceux qui auront la patience de parcourir les Ouvrages qu'il nous a laissés, s'appercevront aisément qu'il avoit l'imagination vive, mais déréglée, & la tête pleine d'idées creuses & chimériques. Tel étoit le caractere de son esprit, qu'il seroit étonnant qu'il n'eût pas donné dans toutes les rêveries de l'Astronomie, de la Géomancie, de la Chiromancie & de la Cabale ; Arts, dont l'ignorance du XVI siecle entretenoit la vogue. Entre les absurdités qu'on remarque dans ses Ouvrages, on trouve quelques bonnes choses qui ont servi aux progrès de la Médecine. On ne peut d'abord disconvenir qu'il n'ait attaqué, avec succès, les qualités premieres, le chaud, le sec, le froid & l'humide ; ce fut lui qui commença à détromper les Médecins & à leur ouvrir les yeux sur le faux d'un systême qu'on suivoit depuis le tems de *Galien*. Il osa le premier traiter la Philosophie d'*Aristote* de fondement de bois, & l'on peut dire qu'en découvrant le peu de solidité de cette base, il donna lieu à ses successeurs d'en poser une plus solide. Son opinion touchant les semences, qu'il suppose avoir toutes existé dès le commencement, a été adoptée par d'habiles gens qui n'ont que le mérite de l'avoir exposée d'une maniere plus vraisemblable. Ce qu'il a

avancé sur les principes chymiques, le Sel, le Souffre & le Mercure, a ses usages dans la Physique & dans la Médecine. On ne peut disconvenir, d'un autre côté, qu'il n'eût une grande connoissance de la Matiere Médicale, & qu'il n'eût beaucoup travaillé sur les végétaux, sur les animaux & sur les minéraux. Il avoit fait un grand nombre d'expériences; mais il eut la vanité de cacher les découvertes auxquelles elles l'avoient conduit. C'est de quoi se plaignoit *Gontier d'Andernach*. J'avoue, dit-il, que *Théophraste Paracelse* est un très-habile Chymiste & qu'il a mis dans ses Ouvrages d'excellentes choses; mais il est fâcheux qu'il y ait mêlé un grand nombre de frivoles & de fausses, sans compter qu'il a répandu une si grande obscurité sur les meilleures, qu'il n'y a personne qui puisse les entendre & en profiter. Il seroit à souhaiter que *Galien* eût été moins diffus & plus exact, & *Paracelse* moins obscur & plus sincere; mais chacun a ses bonnes qualités & ses vices; il faut profiter du bon & laisser le mauvais.

On peut dire de *Paracelse* ce qu'on a dit de *Postel*, que c'étoit l'assemblage de très-grandes qualités réunies aux vices les plus odieux, c'est-à-dire, que *Paracelse* n'étoit pas sans mérite; mais ce qu'il a valu, n'a pu lui faire trouver grace auprès du Chancelier *Bacon* qui le traite avec beaucoup de sévérité. Les Chymistes, dit-il, ont à leur tête une espece de monstre; c'est *Paracelse*. Singe d'Epicure dans sa Météorologie, il nous donne comme des oracles, ce que l'autre ne propose que comme une opinion. Le destin regle tout dans Epicure; mais plus aveugle que le destin, plus capricieux que le hazard, *Paracelse* ne s'en rapporte qu'à lui-même. Plus une chose est absurde, & plus il est prompt à l'assurer: quelles rêveries que ses ressemblances, correspondances & paralleles! Quelle fureur d'établir des rapports entre des choses qui n'en eurent jamais! Ses principes sont, à la vérité, fondés dans la nature; on en peut tirer quelque avantage; mais il se tourmente sans fin pour y rapporter tout. Son adresse à se tromper lui-même est prodigieuse. Ce n'est cependant pas encore ce qu'on peut lui reprocher de pis. Que dirai-je de la manie avec laquelle ce sacrilege imposteur a souillé les choses divines en les associant aux choses naturelles, a confondu le sacré & le profane, les fables & les hérésies, la raison & la religion; sans cesse occupé, je ne dis pas à éclipser la lumiere de la nature, comme les anciens Sophistes, mais à l'étouffer entierement? Les Sophistes abandonnerent l'expérience, *Paracelse* la fit mentir; non content de ne pas entendre sa voix, il en imagina des réponses, & par les faussetés qu'il lui a fait débiter, peu s'en fallut qu'il ne dégoûtât les amateurs de la vérité de la consulter après lui. Il se fit encore un devoir d'exalter à tout propos les préventions aussi absurdes qu'imposantes de la Magie; il appuya de toute sa force les promesses extravagantes des Sorciers. Les erreurs scellées de son autorité ont trouvé de l'accès dans les esprits qu'il avoit fascinés par son babil, ensorte que l'on peut dire qu'il a été le ministre de l'imposture qu'il avoit créée. Ses disciples, enthousiastes comme lui, embrasserent les opinions de leur Maître sur la promesse qu'il ne leur tint jamais, de leur en donner des preuves; aussi n'eurent-ils pour les défendre que cette suffisance impertinente de *Paracelse*, sur laquelle ils les avoient adoptées. Ils lierent leurs dogmes le plus étroitement qu'ils purent avec la religion, dont ils emprunterent la su-

périorité, la pompe & les mysteres; ressources ordinaires des ignorans & des fourbes. Si les Paracelsistes s'accorderent tous dans les promesses qu'ils firent au monde, c'est qu'ils étoient unis ensemble par un même esprit de mensonge qui les dominoit. Cependant en errant en aveugles à travers les dédales de l'expérience, ils tomberent quelquefois sur des découvertes utiles. Ils cherchoient en tâtonnant, (car la raison n'avoit aucune part dans leurs opérations) & le hazard leur mit sous la main des choses précieuses. Ils ne s'en tinrent pas là; tout couverts de la cendre & de la fumée de leurs laboratoires, ils se mirent à former des Théories. Ils tenterent d'élever sur leurs fourneaux un systême de Philosophie; ils s'imaginerent que quelques expériences de distillations leur suffisoient pour cet édifice immense; ils crurent que des opérations & des mêlanges, la plupart du tems impossibles, étoient les seuls matériaux dont ils avoient besoin, plus imbécilles que des enfans qui s'amusent à construire des châteaux de cartes. Ainsi pensoit le Chancelier *Bacon;* comme il pensoit en Philosophe, il parla juste.

Cette critique paroîtra peut-être outrée; mais un compatriote de *Paracelse*, M. *George Zimmermann*, Docteur en Médecine, ne traite pas mieux notre Auteur, page 124 du premier volume de son Ouvrage sur l'Expérience, édition Françoise de 1774. Quoique le Traducteur n'y ait point présenté le portrait de *Paracelse* avec tous les traits de l'original, il en a dit assez, pour faire connoître la maniere de penser de M. *Zimmermann* sur le compte de son compatriote. » *Paracelse*, Suisse, » du canton d'Apenzel, grand Chymiste, Chirurgien, Astrologue, osa bâtir un » systême de Médecine tout nouveau sur les ruines des Anciens. Il brûla publique» ment, à Bâle, du haut de sa Chaire, les Ouvrages de *Galien* & d'*Avicenne.* Il » dit, dans son premier Livre de la Peste, qu'on ne trouve rien chez les An» ciens qui nous soit d'un véritable secours, parce qu'ils ignoroient la Cabale & » la Magie; & que conséquemment ils ne pouvoient connoître même l'origine » des maladies. Il ne rougit pas de dire que *Galien* lui avoit écrit des enfers, » & que lui avoit disputé contre *Avicenne* dans les parvis des séjours téné» breux. Il avoit l'imagination si déréglée, & le cerveau si disposé aux rêveries » les plus grossieres, qu'il adopta tous les contes de sorcellerie, de la Cabale, » & toutes les folies de l'Astrologie, de la Géomancie, de la Chiromancie, & » qu'il assura même à ses disciples qu'il consultoit le diable quand Dieu ne vou» loit pas l'aider.

» *Paracelse* se vantoit de savoir guérir les maladies incurables, avec certains » mots ou caracteres, dont il élevoit la vertu au dessus de toutes les forces de » la nature; il osa même avancer que par le moyen de la Chymie, il produiroit » un enfant vrai & vivant qui, à la grosseur près, ressembleroit dans toutes ses » parties aux enfans ordinaires. Malgré ces rêveries, ce miserable soutenoit qu'il » n'avoit jamais étudié la nature que dans la nature même & non dans les livres. » Du reste, il vivoit comme un animal immonde, & trouvoit son plus grand » plaisir dans la conversation des gens les plus dissolus & les plus vils. Le langage » qui n'a été donné aux hommes que pour se faire entendre, est toujours dans » *Paracelse* un verbiage incompréhensible. Ses Ecrits se sentent tous de l'ivresse » dans laquelle il étoit continuellement avec tous ses amis ivrognes comme lui. Le

» ton mystérieux avec lequel il écrit, sembloit cacher aux idiots les vérités les » plus importantes. Personne ne pouvoit, selon lui, le réfuter ; en effet personne » ne le comprenoit.

» Avec ces qualités, *Paracelse Bombast* s'étoit emparé de la monarchie en Mé- » decine ; & il tient encore le premier rang parmi les ignorans entêtés de l'Al- » chymie. Voici comme il parle dans la Préface de son Livre intitulé *Paragra-* » *num* : c'est à vous à vous ranger derriere moi, *Avicenne*, *Galien*, *Rhazès*, » *Mésué*, *Montagnana* ; derriere moi, Docteurs de Paris, de Montpellier, de » Souabe, de Cologne, de Misnie, de Vienne. Vous isles de la mer, toi Italie, » toi Athenes, toi Grec, toi Arabe, toi Israélite, derriere moi ; la monarchie est à » moi. Il étoit toujours misérable avec son art de faire de l'or ; son remede universel » & infaillible dans toutes les maladies n'a jamais pu le guérir de la goutte, » de sa toux, & de la roideur de ses articulations. Lui qui possédoit la *pierre* » *de l'immortalité*, se laissa cependant mourir avant sa cinquantieme année. En vain » les fourberies, la témérité, les extravagances, la superstition de cet homme » sont-elles consignées dans ses Ecrits, ses sectateurs en ont fait une divinité. »

Mais quoiqu'on ait dit de *Paracelse* & des Chymistes qui le prirent pour guide, on ne doit pas se lasser de répéter qu'il faut distinguer le bien & le mal qu'ils ont fait ; car il est constant qu'on ne peut, sans injustice, leur refuser quelques louanges. Ils ont contribué aux progrès de la Médecine, premierement, en démontrant la fausseté du systême de *Galien* qui fut dès lors banni de cette Science. Il est vrai qu'ils lui en substituerent un autre qui n'est pas mieux fondé ; mais leur Théorie étoit trop romanesque, trop manifestement fausse, pour être sérieusement embrassée par d'autres que par des enthousiastes, & par conséquent elle étoit d'autant moins funeste, qu'elle étoit moins spécieuse ; d'autant moins dangereuse, que le nombre de ceux qui pouvoient l'adopter étoit plus petit. Secondement, pour avoir remis en vogue des remedes importans dans la cure des maladies, au nombre desquels on peut compter le Mercure, l'Antimoine, le Souffre, le Nitre, l'Opium, le Fer, dont ils ont fait différentes préparations & dont ils nous ont appris plusieurs usages. C'est d'eux que nous tenons encore les esprits volatils d'urine, de même que ceux de corne de cerf, de sang & d'autres substances animales. En voilà assez pour apprécier *Paracelse* & ses Sectateurs.

PARADIN, (Jean) natif de Saint Jean de Lône, petite ville de Bourgogne, fut Médecin de François I, Roi de France. Il mourut après l'an 1588, âgé de plus de 80, mais on ne sait pas précisément en quelle année ; ce fut cependant avant la fin du XVI siecle. On a plusieurs Ouvrages de la façon de *Paradin*, les uns en prose, les autres en vers.

PARAVICINI, (Fabrice) Médecin de la Faculté de Milan, étoit de la Valteline, Seigneurie des Grisons. Il exerça son Art pendant 40 ans à Trezzo dans le Milanez, où il mourut au mois de Mai 1695, dans sa soixante-quatrieme année. On a de lui plusieurs Ouvrages en Italien, tant sur le soulagement à donner aux vieillards, le régime de vie, la mauvaise pratique des Médecins qui traitent les

malades absens, que sur les Eaux Minérales de Masino. Voici les titres de ces Ouvrages :

Soglievo dell'eta cadente. Milan, 1690, *in*-8.

La Regola del vivere. Milan, 1690, *in*-8.

Abuso de Medici, nel medicare gli absenti infermi. Milan, 1694, *in* 8.

Acque Minerali di Masino. Milan, 1694, *in*-8.

Pierre-Paul Paravicini, Médecin aggrégé au College de Côme, & citoyen de Milan en 1547, avoit déja écrit sur ces Eaux Minérales. Son Ouvrage est intitulé :

De Masinensium & Burmensium Thermarum hactenus incognitarum situ, naturâ & miraculis, Epistola. Mediolani, 1545, *in*-4. *Jean-Pierre Paravicini*, Médecin de Milan, donna une édition Italienne de la même Lettre avec des augmentations, tant de sa part, que de celle de *Jean-André Malacrida*, Médecin de Sondrio. Elle a paru sous le titre d'*Avertimenti Sopra li Bagni del Masino.* Milan, 1658, *in*-12.

PARDOUX, que d'autres nomment PIDOUX, (André) naquit dans le Viennois, Pays de France dans le Dauphiné, & prit le bonnet de Docteur en Médecine dans les Ecoles de la Faculté de Paris le 19 Décembre 1558.

PARDOUX, que d'autres appellent aussi PIDOUX, mais qui est plus connu sous le nom de PERDULCIS, (Barthélémi) étoit neveu du précédent. Il naquit en 1545 à Bouillec, petite ville du Vivarais. Son oncle le fit venir à Paris & lui procura une bourse au College de Montaigu, où il fit son cours d'humanités & de Philosophie. *André*, qui se voyoit sans espoir de postérité, l'adopta au sortir de ce College & le fit étudier la Médecine, dont il prit le bonnet en la Faculté de Paris l'an 1572, qui étoit le 27[e.] de son âge. Peu de tems après son Doctorat, il épousa la niece de son oncle.

La Chaire & le Cabinet firent plus d'honneur à *Barthélémi* que la vogue de la pratique. Il étoit si timide, qu'il ne put jamais atteindre à la réputation de ses confreres ; peut-être que le défaut de ces manieres qui répandent un Médecin dans le grand monde autant & mieux que ses talens, retint celui, dont nous parlons, dans le cercle obscur des pratiques bourgeoises, des Colleges & des Couvens. C'est ainsi qu'en parle *René Moreau* dans son Livre *De illustribus Medicis Parisiensibus.* On voit delà que dans ce tems, comme aujourd'hui, les malades vouloient autre chose que d'être guéris, & que la science dépouillée du ton qui la releve aux yeux des Grands, n'est point un titre suffisant pour mériter leur confiance.

Pardoux mourut d'apoplexie en 1611, âgé de 66 ans, & laissa les Ouvrages suivans en manuscrit ; ils ont cependant été imprimés depuis sa mort.

Universa Medicina ex Medicorum principum sententiis, consiliisque collecta, à Renato Charterio primùm edita. Parisiis, 1630 & 1641, *in*-4, par les soins de *G. Sauvageon* qui a augmenté cette édition d'un Livre *De animi morbis. Lugduni*, 1649, 1690, *in*-4.

In Jacobi Sylvii Anatomen & in Librum Hippocratis de natura humana Commentarii. Parisiis, 1643, *in*-4. Le Manuscrit fut tiré de la Bibliotheque de *Gabriël Naudé.*

Pardoux étoit d'un tempérament robuste, & d'un caractere bénin, libéral & pieux. Il fit plusieurs belles fondations dans l'Eglise de Saint Etienne, sa paroisse.

Il étoit infatigable à l'étude, patient dans les peines & les embarras de la vie; il fut cependant tellement accablé de contradictions, qu'il se plaint de n'avoir jamais goûté la douceur du repos. C'est pour cette raison qu'il fit graver, en lettres d'or, l'Anagramme de son nom sur une des cheminées de sa maison :

BARTOLOMEUS PERDULCIS.
PER MULTOS LABORES DUCI.

PARÉ, (Ambroise) de Laval au Pays du Maine, où il naquit en 1509, s'appliqua de bonne heure à la Chirurgie. Il en prit les exercices, non seulement dans les Hôpitaux, mais encore dans les Armées, où il travailla dès l'an 1536, en qualité de Chirurgien de René de Montejean, Capitaine général des gens de pied, qui fut fait Maréchal de France en 1538. *Paré* devint Chirurgien ordinaire du Roi Henri II en 1552, & servit encore les Rois François II, Charles IX & Henri III. La cure qu'il fit des accidens arrivés à Charles IX, lui procura d'autant plus de réputation, que le mal demandoit un secours prompt & efficace. *Antoine Portail* avoit saigné ce Prince & malheureusement piqué le tendon. Les symptômes effrayans qui parurent, ne tarderent pas à mettre la vie du Roi en danger ; mais *Paré* calma bientôt les allarmes des Courtisans par l'application des remedes qui arrêterent les progrès du mal. Cet heureux succès lui mérita les attentions les plus singulieres de la part de Charles IX ; & la France admira, dans la suite, les soins que prit le Monarque pour conserver à ses peuples son plus grand Chirurgien. Tout le monde sait que *Paré* étoit Calviniste, & qu'il ne tint pas aux auteurs du massacre de la Saint Barthélémi, qu'il ne fût sacrifié à leurs fureurs. Charles IX, qui avoit eu la foiblesse de consentir à cette barbare exécution, qui l'autorisoit même par son exemple, puisqu'il tiroit avec une arquebuse sur ses sujets, voulut épargner à son Chirurgien d'être la victime de cette cruelle journée. Il l'enferma dans sa chambre, en disant : *est-il raisonnable d'ôter la vie à un homme qui, par sa science, pourroit la sauver à tout un petit monde ?* Le Roi ne voulut cependant sauver la vie à personne, dit Brantome, sinon à Maître *Ambroise Paré*, son premier Chirurgien & le premier de la Chrétienté. Il ajoute que Charles IX *l'envoya quérir & venir le soir dans sa chambre & garde-robe, lui commandant de n'en bouger, & disoit qu'il n'étoit raisonnable qu'un qui pouvoit servir à tout un petit monde, fût ainsi massacré.* On a remarqué, au sujet de la journée de la Saint Barthélémi, que malgré que tous les Médecins attachés au Calvinisme eussent été condamnés à la mort, il en périt bien peu dans cette horrible boucherie qui inonda la France de sang le 24 Août 1572. *Paré* survécut jusqu'au 20 Décembre 1590, & comme il fut enterré le 22 dans l'Eglise de Saint André des Arts au bas de la nef, il est bien apparent qu'il donna des preuves de Catholicité avant que de mourir.

Ce fut principalement par sa nouvelle méthode de traiter les plaies d'armes à feu que ce Chirurgien se distingua dans son Art ; avant lui, on avoit la cruelle coutume de verser de l'huile bouillante dans les plaies de cette espece, sous le prétexte imaginaire du poison, dont on les croyoit infectées. Mais il prouva que la poudre à tirer n'a rien de vénimeux, que les balles ne brûlent point, &

qu'il faut traiter ces plaies avec des remedes doux. Ce fut à ce sujet qu'il publia à Paris, en 1545, 1552 & 1564, un Ouvrage, *in-8*, intitulé: *Maniere de traiter les playes faites par harquebuses, fleches, &c.* On a regardé *Paré* comme l'inventeur de la ligature des vaisseaux; mais il est lui-même fort éloigné de s'attribuer cet honneur, puisqu'il dit qu'*Hippocrate*, *Galien*, *Avicenne* & quantité d'autres en ont parlé avant lui. En général, ce Chirurgien fut plus heureux Opérateur que profond Anatomiste; il a cependant disséqué dans les Ecoles de la Faculté de Paris avec l'habileté, dont on étoit capable de son tems, & il est le premier qui ait donné la description de la membrane commune des muscles. Sa *Brieve collection de l'administration Anatomique* fut imprimée à Paris en 1549, *in-8*.

Quoique *Paré* ne fût pas lettré, qu'il eût même été obligé de prier le Médecin *Jean Canape* de lui faire une Version Françoise de quelques Livres de *Galien* qu'il avoit goût de lire, il n'a pas laissé de rendre son nom recommandable à la postérité par les Ouvrages qu'il lui a transmis. Comme il avoit remarqué qu'il y avoit très-peu de Livres de Chirurgie en François, quoiqu'il y en eût assez d'autres en cette Langue, il résolut de mettre à la portée des Chirurgiens de sa nation ce qu'il y avoit de plus beau dans un Art qu'il exerçoit depuis plus de 40 ans, avec beaucoup de réputation. Il travailla donc à son grand Ouvrage qui contient vingt-six Traités, avec figures, & qui fut imprimé à Paris en 1561, en un gros volume *in-folio*. Les éditions de cette ville se sont beaucoup multipliées; car on a encore celles de 1575, 1579, 1585, 1598, 1607, 1614, 1628, même format. Celles de Lyon sont aussi en grand nombre, & elles datent de 1639, 1641, 1652, 1664, 1685, *in-folio*. C'est à *Jacques Guillemeau*, Chirurgien ordinaire des Rois Charles IX & Henri IV, qu'on doit la Traduction Latine des Œuvres de *Paré*, son Maître; elle a paru sous ce titre:

Ambrosii Paræi, opera novis iconibus elegantissimis illustrata & Latinitate donata, *Parisiis*, 1582, *in-folio*. *Francofurti*, 1594, 1610, 1612, *in-folio*. Ce Recueil a été mis en plusieurs autres Langues. En Anglois, Londres, 1578, 1634, *in-folio*: en Allemand, Francfort, 1601, 1635, *in-folio*: en Hollandois, Leyde, 1604, *in-folio*, Amsterdam, 1615, 1636, 1649, *in-folio*, Harlem, 1627, même format.

L'Ouvrage de *Paré* renferme non seulement tout ce qui concerne l'Art de la Chirurgie, mais encore plusieurs Traités de Médecine, qu'il fit faire par de jeunes Médecins & qu'il s'attribua. C'est ainsi que le dit feu M. *Astruc* dans l'Histoire sommaire de l'Art d'accoucher, & voici comme il s'explique, page LXXXIII, en parlant du Traité de la génération de l'homme, qui fait le vingt-quatrieme des Œuvres de notre Chirurgien: « On trouve dans ce Livre un détail de la » conduite qu'on doit tenir dans les différentes especes d'accouchemens, qui est » assez bon suivant les lumieres de son tems; mais qui seroit meilleur, si ce qu'il » dit sur les accouchemens n'étoit pas noyé dans un tas de questions difficiles, » inutiles & étrangeres à la matiere qu'il traite. Mais c'étoit le goût dominant de » cet Auteur, qui faisoit parade d'érudition Grecque & Latine & de citations » d'anciens Auteurs qui ont écrit dans l'une ou l'autre de ces langues, & qui pre- » noit plaisir à traiter les questions les plus épineuses de la Médecine, dans les » Ouvrages qu'il faisoit ou plutôt qu'il faisoit faire; car, quand on voit cet étalage » dans les Ecrits d'un Chirurgien qui n'avoit point de lettres, il est bien difficile

» de ne pas se prêter aux reproches qui lui ont été faits, même de son vivant, d'a-» voir fait travailler pour lui plusieurs jeunes Médecins. » *Riolan* n'a point porté un jugement plus favorable sur le compte de *Paré*; il assure que l'ambition de transmettre son nom à la postérité engagea ce Chirurgien à grossir le recueil de ses Ouvrages. *Paré* auroit mieux établi sa réputation, dit *Van Hoorne*, s'il se fût borné à mettre au jour un petit volume, dans lequel il auroit consigné l'histoire de ses cures les plus intéressantes, les observations qu'il avoit recueillies de sa longue pratique, & les remedes dont l'expérience de tant d'années lui avoit constaté l'efficacité.

PARIS, (Thomas) ancien Prévôt de la Communauté de Saint Côme, étoit d'Evreux en Normandie. Avant sa réception dans la Compagnie des Chirurgiens de Paris, il avoit pris le bonnet de Docteur en Médecine à Rheims; & comme il s'étoit attaché à relever l'honneur de ce titre Académique par une étude persévérante, il se distingua pendant trente ans par les Leçons d'Anatomie & de Chirurgie qu'il donna avec beaucoup d'éloquence, tant en public qu'en particulier. Au bout de ce tems, il lui prit envie de retourner dans sa patrie; il s'y fixa avec le titre de Médecin du Roi, & il y mourut le 5 Août 1702.

PARISANUS, (Emile) natif de Rome, étudia la Médecine à Padoue sous *Fabrice d'Aquapendente*, & fut ensuite la pratiquer à Venise dès le commencement du XVII siecle. Il se distingua dans cette derniere ville par des cures heureuses, mais il ternit sa réputation par afficher des talens qu'il n'avoit pas. Sans être autrement Anatomiste, il traita de la structure du corps humain, & mit dans ses Ecrits presque autant d'ignorance que d'orgueil & d'amour propre. Il se répandit en invectives contre les Anatomistes de son tems, & sur-tout contre *Riolan*, dont il fut ennemi juré. Celui-ci, qui l'a accusé de n'avoir jamais disséqué, ne fut pas insensible aux grossieretés que *Parisanus* lui prodigua; il s'emporta contre lui en ces termes : *Sit honor auribus, nec odor in naribus qualis est ejus cacata charta, annalium volusianorum fatô dignissima, quæ Parisani fatuitatem declarat; deferatur in vicum vendentem thus & odores & piper, & quidquid chartis amicitur ineptis.* Langage satyrique que se permettoient alors les Gens de lettres, & que l'urbanité de notre siecle n'a point encore entierement su bannir des Ecrits des Modernes.

Une des erreurs Anatomiques dans lesquelles *Parisanus* est tombé, roule sur le mouvement du diaphragme. Il soutient opiniâtrément que ce muscle se contracte, lorsqu'il se voute, ou pendant l'expiration, & qu'il est dans l'état de relâchement lorsqu'il s'applatit, ou pendant l'inspiration. Mais tels que soient les Ouvrages de ce Médecin; je ne puis me dispenser d'en donner les titres & les éditions :

Nobilium exercitationum Libri duodecim de subtilitate microcosmicâ. Accessit Par & sanius judicium de seminis à toto proventu, ac de stigmatibus. Venetiis, 1623, 1633, *in-folio.* Son *par & sanius judicium* porte en titre une froide allusion à son nom *Parisanus.*

Nobilium exercitationum de ſubtilitate pars altera. Lapis Lydius de Diaphragmate ad Joh. Riolanum juniorem. De ſeminis à toto proventu, ac de ſtigmatibus ad Mundinum Mundinum ; ubi obiter vera Ariſtotelis vita & geſta. De calido innato ad Academicos Patavinos. De cordis & ſanguinis motu ad Guilielmum Harveum. Venetiis, 1635, *in-fol.*

Nobilium exercitationum de ſubtilitate pars tertia. De ſeminis à toto proventu : de principiis generationis, ſingularis certaminis lapis lydius ad Johannem Gallego. De viſione ad Andream Laurentium, &c. Venetiis, 1638, *in-fol.* Si l'on en croit M. *de Haller*, la quatrieme partie de ce volumineux Ouvrage a paru peu d'années après la troiſieme.

PARISIUS, (Pierre) Docteur en Philoſophie & en Médecine, étoit de Trapani en Sicile. Il paſſa, l'an 1570, au Fort de la Goulette en Afrique, & par ſes ſoins, il délivra de la peſte la garniſon qu'Alphonſe Piémentel y commandoit. La même maladie s'étant auſſi gliſſée à Palerme en 1575, il attaqua ce fléau épidémique avec un égal ſuccès ; & le Magiſtrat de cette ville fut ſi ſenſible aux attentions qu'il prit pour en garantir ou guérir les habitans, qu'il lui fit des préſens magnifiques & lui donna des Lettres de noble citoyen, qui ſont datées du 19 Novembre 1575. Le talent de *Pariſius*, pour la guériſon de la peſte, ne manqua pas de faire beaucoup de bruit après de pareilles preuves ; il fit en particulier tant d'impreſſion ſur l'eſprit de Henri-Guſman, Comte d'Olivarés, que ce Vice-Roi de Sicile envoya notre Médecin à Malthe, en 1593, pour travailler à la cure de la maladie contagieuſe qui déſoloit les habitans de cette iſle. *Pariſius* s'acquitta encore de cette commiſſion épineuſe avec tant de ſuccès, que Hugues Laubeinz Verdala, Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jean de Jéruſalem, pouſſa ſa reconnoiſſance juſqu'à recevoir les deux fils de ce Médecin au nombre des Chevaliers. A ſon retour en Sicile, *Pariſius* fut accueilli comme un autre libérateur à qui tant d'hommes devoient la vie & la ſanté ; mais à peine y avoit-il joui d'un peu de repos pendant quelques années, que le Grand-Maître Martin Garzés, qui avoit ſuccédé à Verdala, le rappella à Malthe, où il demeura juſqu'en 1603. Peu de tems après, il mourut à Palerme au grand regret de toute la ville, dont il s'étoit fait admirer par 40 ans de pratique la plus heureuſe & la plus brillante. Ce Médecin a écrit pluſieurs Ouvrages en Italien, dont voici les titres :

Auvertimenti ſopra la peſte, è febre peſtifera, con la ſomma delle loro principali cagioni. Palerme, 1593, *in-4.*

Aggiunta agli Auvertimenti ſopra la peſte. Palerme, 1603, *in-4.*

Brieve Diſcorſo ſopra il medicamento del vino ed oglio per guarire ogni ſorte di ferita. Palerme, 1603, *in-4.* Il a paru une Traduction Françoiſe de cet Ecrit ; elle eſt intitulée : *Diſcours touchant le médicament du vin & de l'huile pour guérir les bleſſures.* Paris, 1607, *in-8.*

PARKINSON, (Jean) Apothicaire de Londres, né en 1567, ſe diſtingua par l'étude de la Botanique. On a de lui quelques Ouvrages ſur cette belle Science ; ils ſont écrits en Anglois, mais les titres commencent par ces mots Latins :

Paradiſi in ſole Paradiſus terreſtris. Londres, 1629, *in-fol.* La ſeconde édition a

paru dans la même ville, avec des augmentations & des corrections, 1656, *in-fol.* L'Auteur y traite fort au long de l'Histoire des Fleurs.

Theatrum Botanicum. Londres, 1649, *in-fol.*

PARTAGE DE LA MÉDECINE en plusieurs mains. *Celse* remarque que ce fut à-peu-près du tems d'*Hérophile* & d'*Erasistrate* que la Médecine, qui jusqu'alors avoit été exercée avec toutes ses dépendances par un seul homme, fut partagée en trois parties, dont chacune fit, dans la suite des tems, l'occupation d'une personne différente. Ces trois branches étoient la Médecine *Diététique*, la *Pharmaceutique* & la *Chirurgique*. La premiere employoit le régime pour guérir les malades, la seconde les médicamens, la troisieme l'opération de la main. Cela ne doit cependant point s'entendre, comme si ceux qui employoient les médicamens & l'opération de la main, n'eussent point mis la diete en usage : on ne doit point croire non plus que par cette division l'on ait voulu marquer les trois professions par lesquelles la Médecine s'exerce aujourd'hui, c'est-à-dire, celles des Médecins, des Apothicaires & des Chirurgiens. Ceux qui se mêloient de la Diététique, étoient les mêmes que nos Médecins, & ils avoient pour leur département les maladies internes, dont la cause est, pour l'ordinaire, difficile à trouver. Ceux-ci furent de tout tems les plus estimés, parce que pour exercer leur profession en habiles gens, ils étoient obligés de connoître toute la nature, c'est-à-dire, d'être Philosophes.

Ceux qui exerçoient la troisieme partie, différoient de nos Chirurgiens en ce qu'ils n'embrassoient pas tant de choses qu'eux. Ils ne se mêloient que de la Chirurgie proprement dite, c'est-à-dire, de la seule opération de la main, & n'entreprenoient point les maladies qui peuvent se guérir par un autre moyen. Ils ne devoient pas même, selon *Celse*, traiter les plaies & encore moins les ulceres & les tumeurs, si ce n'est dans le cas où il falloit nécessairement faire quelque ouverture ou incision.

Les maladies, qu'on vient de nommer, étoient le partage de ceux qui exerçoient la Pharmaceutique. Ils traitoient ces maux extérieurs par l'application des remedes qui arrêtent le sang, qui mondifient, qui font suppurer, qui font percer ou vuider un abscès, qui consolident, qui font croître les chairs. Ceux-ci, en un mot, entreprenoient toutes les maladies qui peuvent se guérir par l'application extérieure des médicamens; que s'ils n'en pouvoient venir à bout par ce moyen, & qu'il fallût employer le fer ou le feu, ils remettoient alors leurs malades aux Chirurgiens. On voit par-là combien ils différoient de nos Apothicaires.

Avant ce partage, ceux qu'on appelloit Médecins remplissoient seuls tous les devoirs de ces trois professions; on ne reconnoissoit tout au plus que deux ordres dans la Médecine, ou il n'y avoit que de deux sortes de Médecins. Les premiers, qu'on appelloit *Médecins architectes*, servoient seulement les malades de leurs conseils & donnoient les ordres aux seconds qui étoient connus sous le nom de *Médecins manœuvres*; ceux-ci travailloient de leurs mains sous les yeux des autres, soit pour les opérations, soit pour la composition & l'application des remedes. Mais comme les derniers, qui étoient les serviteurs des premiers & quelquefois leurs enfans ou leurs disciples, s'ingérerent de faire seuls ce qu'ils n'avoient fait aupa-

ravant que sous la conduite d'autrui, il arriva delà qu'ils se formerent un département particulier, chacun de ce qu'il entendoit le mieux par rapport à la Chirurgie ou à la Pharmacie, en sorte que l'Art de guérir se trouva partagé, comme on l'a dit au commencement de cet Article.

Ceux qui pratiquoient la Chirurgie avoient le même nom qu'ils ont aujourd'hui : on les appelloit *Chirurgiens* ou *Médecins-Chirurgiens*, c'est-à-dire, Médecins qui opéroient de la main. Ceux qui s'attachoient à la Pharmaceutique ou à la Médecine médicamentaire, étoient nommés *Pharmaceutæ*; car le mot *Pharmacopœus* se prenoit en mauvaise part, & dans l'usage ordinaire il signifioit un empoisonneur. Le nom de *Pharmacopola* marquoit chez les Anciens une autre espece de profession. On appelloit ainsi, en général, tous ceux qui vendoient des médicamens, quoiqu'ils ne les préparassent pas; mais on donnoit particulierement ce nom à ceux que nous appellons aujourd'hui Charlatans ou Bateleurs, qui montent sur le théâtre & qui vont courant le monde pour vendre des médicamens. On les appelloit, à cause de cela, *Circulatores*, *Circuitores*, *Circumforanei.* On leur donnoit aussi le nom d'*Agyrtæ*, du mot qui signifie *assembler*, parce qu'ils assembloient le peuple autour d'eux, & qu'il ne manquoit pas alors de sots pour les écouter, comme il y en a encore beaucoup aujourd'hui. On les appelloit aussi *Sellularii Medici*, Médecins sédentaires, parce qu'ils se tenoient assis dans leurs boutiques, en attendant les chalands.

On ne sait si ceux qu'on appelloit *Pharmacotribæ*, c'est-à-dire, mêleurs ou broyeurs des drogues, étoient les mêmes que les *Pharmaceutæ*, ou si l'on appelloit seulement ainsi ceux qui composoient les médicamens sans les appliquer. Ces derniers pouvoient être les valets des Droguistes, qu'on nommoit *Seplasarii* & *Pigmentarii*; ceux-ci vendoient aux Médecins toutes les drogues dont ils avoient besoin. Mais ces marchands ne se piquoient pas toujours de la plus exacte fidélité; ils étoient sujets à vendre des drogues, tant simples que composées, qui se trouvoient mal conditionnées ou mal faites; & il y avoit autrefois, aussi bien qu'aujourd'hui, beaucoup de supercheries dans ce métier. C'est ce qui obligea *Pline* à censurer les Médecins de son tems de ce qu'ils ne s'attachoient pas à bien connoître les drogues, & de ce qu'ils les prenoient telles qu'on les leur donnoit; il leur reprocha encore la confiance aveugle qu'ils avoient à ceux qui vendoient les médicamens composés, au-lieu de les préparer eux-mêmes, comme avoient fait les anciens Médecins. Mais ce n'étoit pas seulement des Droguistes que les Médecins achetoient les remedes d'usage, ils tiroient les Simples les plus communs des Herboristes, qu'on appelloit en Latin *Herbarii.* Ceux-ci ne négligeoient rien pour faire valoir leur métier; ils affectoient superstitieusement de cueillir les Simples en de certains tems, avec diverses précautions & cérémonies ridicules : ils étoient même fort sujets à tromper les Médecins, en leur donnant une herbe ou une racine pour une autre, lorsque ceux-ci ne les connoissoient pas. Les Herboristes, & ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, avoient des lieux destinés à tenir leurs Simples, leurs Drogues & leurs Compositions : on appelloit ces lieux *Apothecæ*, du mot Grec qui signifie une place quelconque où l'on renferme quelque chose.

Ce qu'on vient de dire du partage de la Médecine en différentes mains, est conforme à l'état dans lequel les choses étoient du tems de *Celse*, c'est-à-dire, au

premier siecle de l'Ere Chrétienne; mais l'usage changea dans la suite, & quoique les noms eussent été les mêmes, les emplois ne se ressemblerent plus, parce que les ministres de la santé empiéterent les uns sur les autres, ou qu'ils exercerent plus d'une profession. C'est ainsi que ceux qu'on nommoit *Pimentarii* ou *Pigmentarii*, qui n'étoient que Droguistes, firent les fonctions d'Apothicaires: on le trouve au moins ainsi dans un passage d'*Olympiodore*, ancien Commentateur de *Platon*; il y est dit que le Médecin ordonne & que le *Pimentarius* prépare & sert ce que le Médecin a ordonné. On ne peut marquer avec exactitude la date de ce changement; tout ce que l'on sait, c'est qu'*Olympiodore* vécut environ 400 ans après *Celse*, mais on ignore s'il parle d'une chose nouvellement ou depuis long-tems en usage.

La division de l'Art de guérir en plusieurs mains ne changea pas subitement la face de cette profession; plusieurs Médecins suivoient encore la coutume ancienne du vivant de *Celse*, & même après lui. Quoique le département de la diete fût celui dont ils tiroient leur nom, ils ne se bornerent point à ce seul moyen, ils employerent les autres remedes connus, malgré qu'ils n'eussent plus sous eux des serviteurs pour saigner, ventouser, donner des lavemens, appliquer des cataplasmes & des emplâtres, oindre, fomenter, baigner, préparer & administrer des médicamens par leurs ordres. Il arriva même qu'après *Hérophile*, sous lequel on a dit que la révolution s'étoit faite, divers Médecins écrivirent sur la Chirurgie & sur la Pharmacie; d'où l'on peut conclure qu'ils n'avoient point renoncé à leur premier état, & qu'ils s'étoient réservé le droit de connoître de tout ce qui dépend de la Médecine. Quant aux médicamens, quoiqu'on en trouvât des descriptions dans les Ecrits des anciens Médecins, ces descriptions étoient trop dispersées pour être utiles à tout le monde; on en sentit l'inconvénient; mais ce ne fut proprement qu'au tems du partage de la Médecine que l'on commença d'écrire sur cette matiere, & d'en former des recueils qui fussent capables de remédier à la rareté extrême des Livres, dont *Galien* a fait mention. *Hérophile* mit le premier beaucoup de médicamens en usage. Il fut imité par ses disciples qui, par vénération pour la pratique de leur Maître, ne manquerent pas d'en traiter à part. Les Médecins Empiriques qui leur succéderent, s'occuperent aussi de la même matiere.

Tel fut l'ordre avec lequel la Médecine fut exercée chez les Grecs & les Latins. Toute partagée qu'elle fût cependant en plusieurs mains, elle revint quelquefois sur ses pas & tint, de tems en tems, encore quelque chose de ses premiers usages. Mais lorsque cette Profession eut passé sous l'empire des Arabes, la Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie formerent chez eux des états distincts. *Avenzoar*, qui vivoit dans le XII siecle, s'excuse de ce que, sans faire attention à la coutume de son pays & à l'exemple de son pere, il s'étoit appliqué aux deux dernieres, que les Médecins abandonnoient alors à des mains étrangeres, *servitoribus aut ministris*; & suivant le Docteur *Freind*, dans son Histoire de la Médecine, ceux qui pratiquoient cette Science faisoient pour la plupart si peu de cas de la Chirurgie & de la Pharmacie, qu'ils mettoient au dessous d'eux de les entendre. Fatal préjugé qui retarda si long-tems les progrès de ces deux dernieres parties de l'Art de guérir !

Comme la Médecine des Grecs, des Latins & des Arabes prit vigueur dans

les Gaules, après le renouvellement des Sciences, l'ordre établi dans la distinction des ministres de la santé n'y fut que plus généralement adopté. Les Médecins François sentirent trop l'étendue de l'Art, pour ne point chercher à se reposer sur d'autres personnes, & à leur confier les fonctions les moins essentielles de leur profession. Cette considération corrigea le partage introduit dans le siecle d'*Erasistrate ;* mais des circonstances particulieres donnerent cours à un nouveau plan plus marqué & d'une nature toute différente. D'un côté, le mépris que l'orgueil des siecles gothiques avoit inspiré contre ceux dont les talens dépendoient de la main ; de l'autre, les défenses que l'Eglise avoit faites aux Ecclésiastiques d'exercer la Chirurgie ; enfin, l'horreur qu'inspiroient les opérations de cet Art qu'on regardoit comme cruelles, malgré la nécessité de les faire ; tout cela interdit l'exercice de la Chirurgie aux Médecins qui étoient alors compris dans le Clergé. Ceux-ci eurent donc recours à des mains étrangeres pour faire pratiquer sur le corps humain les opérations nécessaires aux différentes maladies, & ils établirent ainsi la premiere classe des ministres de la Médecine, *les Chirurgiens.* Le même préjugé contre les opérations manuelles, & le désintéressement dont se piquoient les Ecclésiastiques à qui tout commerce étoit d'ailleurs interdit, porterent encore les Médecins à se reposer sur la fidélité des Droguistes pour la composition & l'exécution de leurs formules : ce qui forma un second Corps de ministres, *les Apothicaires.*

Mais le partage de la Médecine, tel qu'il a été ainsi établi, a-t-il apporté au public tous les avantages qu'on pouvoit espérer d'un partage conforme à la nature des choses & à l'essentiel de la Médecine ? Ecoutons ce que dit là dessus M. *Verdier*, Docteur en Médecine & Avocat au Parlement de Paris, Tome I de la *Jurisprudence de la Médecine en France.* Depuis un moment je parle d'après cet Auteur, & je continue de le suivre sur l'importance de la parfaite désunion de la Pharmacie d'avec la Médecine, ainsi que sur la nécessité de la réunion des connoissances Chirurgicales & Médicinales dans la même personne. Cette réunion ne doit cependant point confondre la pratique de la Médecine & de la Chirurgie dans un même sujet ; elle doit au contraire être telle que le Médecin & le Chirurgien, se bornant l'un & l'autre à ce qui est du ressort de leur profession, s'enrichissent l'esprit d'une plus grande étendue de savoir, mais ne fassent point dans le champ d'autrui d'incursions également préjudiciables au bon ordre, à l'avantage de l'humanité, & aux progrès des Sciences qu'ils cultivent.

Nul Médecin, nul Jurisconsulte n'a encore désapprouvé la désunion de la Pharmacie ; les avantages qui en résultent, sont trop sensibles. Seroit-il possible en effet qu'un Médecin, occupé dans son laboratoire à la conduite de ces compositions de plusieurs jours, pût se livrer en même tems aux méditations profondes & à l'étude continuelle que l'Art requiert ? Ne seroit-il pas encore par-là empêché de rendre les services que le public a droit de lui demander à toute heure & à tout moment ? Est-il naturel de croire que ces Pharmacies aussi multipliées qu'il y auroit de Médecins & de Chirurgiens, pussent comprendre un assortiment assez parfait, tandis que celui qui seroit pour en

en faire usage, n'auroit peut-être pas occasion d'employer deux ou trois fois dans sa vie certaines substances, dont la prompte destruction demande un renouvellement fréquent & dispendieux ? Aussi voit-on dans les petites villes, où la Pharmacie est entre les mains des Chirurgiens, leurs boutiques garnies seulement de drogues consacrées à la routine, & dépourvues de ces remedes puissans, si nécessaires à la pratique de la Médecine.

Le seul abus qu'il me semble, poursuit M. *Verdier*, qu'on pourroit opposer à mille avantages de cette nature, seroit qu'un Pharmacien poussé par quelque motif de vengeance, d'un intérêt sordide ou d'un orgueil intolérable, en substituant des remedes les uns aux autres, mît un Médecin dans la fatale nécessité de commettre des fautes. Il en fera indubitablement, lorsque, cherchant à obvier aux effets de ces remedes clandestins qu'il attribue à la Nature, il voudra suppléer au défaut d'effet de ceux qu'il aura prescrits. Un tel abus, il est vrai, est si funeste aux malades & si honteux pour ceux qui y donnent lieu, que, si l'on n'en avoit point d'exemples, on ne soupçonneroit pas même qu'il y eût des gens assez méchans pour sacrifier ainsi la vie des hommes à leurs passions. Mais est-il d'excès où la cupidité du cœur humain n'ait fait monter sa malice ? Est-il avantage pur d'où elle n'ait su tirer profit, pour rendre nuisibles les choses les meilleures & les plus utiles de leur nature. Aussi, bien loin que cet abus ait fait renoncer aux avantages de cette désunion, on a seulement tâché de le pallier par plusieurs loix prescrites aux Apothicaires, qui en réglant leurs devoirs & leurs fonctions, missent les malades à l'abri de leurs *qui pro quo*.

En est-il de même de la désunion de la Chirurgie ? Il sembloit qu'en offrant moins d'objets à saisir, on faciliteroit la voie aux génies médiocres qui, s'ils étoient surchargés de l'étude de ces deux professions réunies, ne pourroient exceller ni dans l'une ni dans l'autre : mais on n'a pas fait attention que ces distributions économiques des Sciences ne devoient regarder que des objets qui n'ont point entre eux une liaison essentielle. Or la liaison de la Chirurgie à la Médecine est telle, qu'il seroit impossible d'assigner les limites de l'une & de l'autre. L'Anatomie, le changement de l'état naturel des parties dans la maladie, en un mot, les mêmes connoissances qui nous indiquent les moyens de la Chirurgie, nous apprennent à les mettre en pratique. Si l'on excepte quelques opérations dans lesquelles on suit presque toujours la même méthode, toutes les autres varient à l'infini, suivant le siege, la cause, la nature de la maladie & mille autres circonstances : la plupart des opérations ne peuvent donc être pratiquées que par une main conduite par un esprit enrichi des plus profondes connoissances de la Médecine. Sur ces principes, un Chirurgien ne sera-t-il pas un opérateur mal-adroit dans les cas qui demandent des lumieres qu'on ne peut tirer que de l'étude de la Médecine, & comment pourra-t-il profiter de ces lumieres, s'il n'a point travaillé à les acquérir ? D'un autre côté, pourra-t-on regarder comme un habile Médecin celui qui ignorera la Chirurgie, en tant que les connoissances qui l'éclairent, découlent de celles de la Médecine ? Il est donc de la plus grande nécessité, pour le bien public, que l'un & l'autre de ces ministres de la santé se mettent au fait de tout ce qui peut les diriger dans leur Art respectif. Le Chirurgien, en se bornant au manuel des opérations, parviendra à

l'adresse de les pratiquer par l'habitude, & se conduira dans les variations sans nombre qui s'y rencontrent, ou par les lumieres qu'il aura puisées lui-même dans l'étude de la Médecine, ou par celles qu'un habile Médecin se sera fait un devoir de lui communiquer. Mais il faut aussi que le Médecin, se bornant également à la pratique de sa profession, n'ait rien négligé dans l'étude de la Chirurgie si intimement unie à la Médecine, qu'elle en est une branche; il faut même qu'il ait poussé son attention jusqu'à s'être exercé de l'œil & de la main aux opérations chirurgicales.

Cette matiere a mérité l'attention de M. *Petit*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris. Il est sûrement le meilleur juge que l'on puisse choisir pour décider la question, puisqu'il a fait connoître évidemment, en tant d'occasions, combien la science de la Médecine & la dextérité de la Chirurgie sont liées entre elles, influentes l'une sur l'autre & inséparables. Je me fais donc un devoir de rapporter ce qu'il a dit dans la seconde partie du discours prononcé le 27 Novembre 1757, à l'ouverture du Cours de Chirurgie. Il a proposé cette Question : *Si le partage de la Médecine en plusieurs mains est avantageux au public?* Et il a conclu pour la négative. Tout ce qu'il dit de la France, est également vrai pour les autres Etats. " Le partage de la Médecine étoit fait pour
„ hâter les progrès de cette Science, & il les a retardés : il promettoit à la société
„ des Médecins & des Chirurgiens excellens, chacun dans leur partie, & il n'a
„ fourni en général que des Docteurs sans expérience & des Opérateurs mal-
„ adroits : il devoit favoriser la juste administration des secours médicinaux, &
„ il n'a servi qu'à y jetter des difficultés sans nombre, qu'à lui enlever toute
„ sûreté, & ce qui est plus fâcheux encore, je le dis en gémissant, il en a privé
„ presque entierement la plus grande & la plus chere partie de l'humanité. "

Mr. *Petit* prouve le premier effet du partage de la Médecine par plusieurs exemples frappans, qui font voir que pendant près de douze cens ans, jusqu'au renouvellement des Sciences en Europe, la Chirurgie s'anéantit presque entierement par l'oubli profond dans lequel les découvertes des Grecs & des Arabes furent plongées. Il attribue cet anéantissement à l'inconsidération des Médecins qui confierent à leurs esclaves, & dans la suite aux Barbiers, le soin des opérations de la Chirurgie; & à une semblable inconsidération des Chirurgiens Lettrés qui négligerent leurs fonctions naturelles, pour courir après des objets étrangers.

» Mais, poursuit le Médecin que je copie, nous avons encore à reprocher au
» partage de la Médecine des maux bien plus graves. Il a privé la société de
» Médecins expérimentés, pour la surcharger d'une multitude innombrable de
» Chirurgiens sans talens & sans connoissances...... Depuis qu'en France les Bar-
» biers se sont emparés de la Chirurgie, ils ont fait descendre cette profession dans
» la classe des métiers les plus communs; & comme c'est le propre de ces sortes
» d'états de fournir un débouché facile & sûr pour une infinité de citoyens nés
» sans biens, & dont l'éducation a toujours été fort négligée, il est arrivé qu'une
» très-grande quantité de ces hommes s'est jettée dans la Chirurgie : en consé-
» quence de quoi le nombre des Chirurgiens s'est multiplié beaucoup au delà du
» nécessaire, & l'Etat s'en est, pour ainsi dire, trouvé inondé. Or il a fallu que

ce déluge des gens rendus inutiles par leur excessive multiplication, trouvât les
» moyens non seulement de subsister, mais encore de fournir à une sorte de
» luxe, puisque tout état a le sien; il s'en manque cependant de beaucoup que
» la Chirurgie puisse les fournir ces moyens. Cette profession ne sauroit occuper
» qu'un assez petit nombre de sujets: la nécessité a donc forcé les Chirurgiens
» à jetter la faulx dans la moisson d'autrui; ils ont cherché dans l'exercice de la
» Médecine une subsistance que leur propre état leur refusoit. Il en a dû coûter
» sans doute à d'honnêtes gens de s'emparer sans aucun droit du champ d'autrui;
» & il est naturel de présumer que les premiers Chirurgiens qui se sont ingérés
» dans une profession qu'ils n'avoient point étudiée, qui leur étoit interdite par
» les loix, qui met celui qui l'exerce sans science & sans caractere dans le cas
» de commettre des homicides journaliers, & par conséquent d'être une peste pu-
» blique; il est, dis-je, à présumer qu'ils ne l'ont fait qu'en tremblant, avec
» modération, & maudissant tout bas la malheureuse nécessité qui les y contraignoit.
» Mais ces tems sont bien changés. Comme il n'y a point de désordre avec le-
» quel, à la faveur de l'impunité, on ne se familiarise à la longue, les Chirurgiens
» d'aujourd'hui regardent la Médecine comme leur domaine; ils l'exercent publi-
» quement sans droit & sans connoissances: les loix & l'honneur se taisent, per-
» sonne ne s'avise seulement de songer à l'énormité du désordre, personne ne
» prend garde au grand nombre de citoyens à qui il en coûte la vie tous les jours.
» Or les Médecins, privés de leurs fonctions par l'avidité des Chirurgiens, ne sau-
» roient se perfectionner dans une Science qui demande absolument une expé-
» rience que la pratique peut seule donner....... Ce n'est que chez le peuple
» que les jeunes Médecins pourroient se livrer à son exercice, & les Chirurgiens
» sont en possession de les en écarter. Leur jeunesse, ce tems si précieux pour
» l'étude, se passe donc loin des malades, & par conséquent en pure perte pour
» eux & pour la société..... Et ils ne parviennent que rarement à exceller dans
» une profession où les hommes médiocres sont souvent bien dangereux..... Pen-
» dant que les Chirurgiens s'occupent des fonctions étrangeres, & qu'ils enlevent
» aux Médecins les moyens d'acquérir l'expérience que leur état exige, ils per-
» dent de vue leur état lui-même: quand il s'agit d'une opération un peu grave,
» leur inexpérience les force d'avoir recours à quelques-uns de ces hommes dis-
» tingués qui ont su se préserver de la contagion commune, qui se sont bornés
» à leur état, & à qui le public, pour récompense de leur mérite, donne à juste
» titre sa confiance...... Pour que dans un Etat le nombre des Médecins & des
» Chirurgiens fût en proportion des besoins, celui des premiers devroit être très-
„ grand: les maux qui demandent les secours de la Médecine sont très-fréquens
„ & multipliés à l'infini. Il faudroit que celui des derniers fût fort petit; les cas
„ Chirurgicaux ne sont pas communs. Or le contraire s'est fait parmi nous: &
„ pour comble de désordre, les Chirurgiens, quoique déja trop nombreux de
„ beaucoup, ont abandonné à d'autres la plus grande partie de leurs fonctions.
„ Presque tous les accouchemens se font par des femmes qui la plupart savent à
„ peine lire; il y a des gens qui, sous le nom de Herniaires, sont en possession
„ de traiter les descentes; les opérations qu'on fait sur les dents, appartiennent
„ aux Dentistes; je ne sais combien de charlatans, soi-disant Oculistes, courent

„ la France ; & dans nos provinces, le peuple s'adreſſe aux bourreaux pour la
„ réduction des fractures & des luxations. Tout le trouble vient donc , dira quel-
„ qu'un , de ce que les Chirurgiens abandonnent leur état pour faire la Médecine;
„ ſeroit-il donc impoſſible de porter une loi qui leur en interdiſe l'exercice ?
„ Mais la loi eſt toute faite, & quoique fort ſage, elle ne ſauroit avoir d'exé-
„ cution. Il y a dans Paris plus de ſix cens citoyens qui, ſans autre titre que
„ celui de Chirurgiens, vivent du produit de la Médecine: la Chirurgie n'en
„ pourroit au plus employer que cent, comment ferez-vous ſubſiſter la multitude
„ reſtante, ſi votre réglement s'exécute à la rigueur ?

„ Il ne ſera pas difficile de ſentir que le déſordre, dont nous nous plaignons,
„ a dû rendre l'adminiſtration des ſecours de la Médecine plus embarraſſante,
„ plus difficile, moins sûre, & qu'enfin tout le peuple a dû en être privé. En effet,
„ y a-t-il rien de plus embarraſſant pour un Médecin, que de diſcerner le vrai
„ caractere d'une maladie, qu'un traitement mal entendu aura forcé de prendre
„ des ſymptômes différens de ceux qui lui ſont naturels ? Dans les maladies gra-
„ ves, les momens ſont précieux ; tout dépend des commencemens ; y a-t-il rien
„ de plus difficile que de guérir, quand les inſtans qu'il falloit ſaiſir pour enta-
„ mer la guériſon, ſont perdus ſans retour ? Bien ſouvent le malade eſt encore
„ plus embarraſſé que le Médecin : les conſeils que celui-ci donne, paſſent en re-
„ vue devant le Chirurgien , qui preſque toujours hors d'état d'en pénétrer les
„ raiſons ni les motifs , pour ſe donner un air d'importance & de connoiſſeur,
„ blâme ouvertement ceci, ſuſpend ſon jugement ſur cela, refuſe ſouvent d'exé-
„ cuter ce qui eſt preſcrit, applaudit quelquefois d'une maniere équivoque &
„ propre à faire naître des doutes, & ne ſemble s'approcher du malade que pour
„ bannir de ſon eſprit le calme & la tranquillité ſi néceſſaires pour la guériſon.
„ Les aſſiſtans prennent delà occaſion d'excéder le Médecin de demandes impor-
„ tunes & ridicules, de doutes mal fondés , & vont quelquefois juſqu'à faire à
„ ſes ordonnances des changemens d'une dangereuſe conſéquence : cependant le
„ mal gagne ; le Médecin dérouté ſe force en vain d'y mettre obſtacle ; & la mort,
„ qui vient terminer les jours & l'inquiétude du malade , excite de vains re-
„ grets, ſans faire naître les moindres remords dans le cœur des ceux qui l'ont
„ fait deſcendre ſous la tombe .... C'eſt encore pis, quand il s'agit des cas chirur-
„ gicaux ; alors la plus grande partie des Chirurgiens écarte ouvertement les Méde-
„ cins. Ils prétendent pouvoir ſe ſuffire à eux-mêmes : autant les vrais Savans ſont
„ modeſtes, autant les demi-Savans ſont-ils pleins de vanité ! Les Chirurgiens nour-
„ riſſent celle de leurs éleves par leur exemple , par des Diſcours & par des Ecrits,
„ dont le but eſt de leur perſuader que leur Art eſt plus ancien & plus certain
„ que la Médecine elle-même ... . Il arrive en conſéquence de ces préjugés,
„ que les Chirurgiens affectent de dédaigner les conſeils des Médecins , c'eſt
„ pourtant, quoiqu'on en diſe, des principes de la Médecine que la Chirurgie
„ emprunte ce qu'elle a de certitude & de ſuccès.

„ Enfin, qui refuſera de convenir que dans l'état actuel la nation ſe trouve
„ privée des bienfaits de la Médecine, quand il ſaura que les habitans de nos
„ campagnes, ceux de nos petites villes, le bas peuple des grandes, & cette multitude

„ infinie d'hommes utiles qui montent nos vaisseaux, n'ont pour les secourir dans „ leurs infirmités que des Chirurgiens qui ne peuvent absolument savoir la Médecine, „ puisqu'il est de fait qu'ils ne l'ont pas étudiée; & que même le grand nombre „ n'a qu'une foible routine de la Chirurgie. „

D'après une peinture si naturelle, si fidelle, si touchante & si pathétique des désordres qui naissent de la profession séparée des Chirurgiens qui ne sont point instruits dans les principes de la vraie Médecine, il est facile de se représenter combien le public en est la victime. Si l'on y ajoutoit les cabales, les dissentions & les calomnies, en un mot, toutes les représailles injustes, auxquelles les Médecins doivent faire face pour parer les entreprises des Chirurgiens qui voudroient anéantir leur profession, le tableau seroit encore plus sombre & plus effrayant. Ils ont apparemment oublié ces Chirurgiens, que c'est aux Médecins qu'ils ont obligation de leur avoir transmis le précieux dépôt de leur Art; que c'est encore à eux qu'ils doivent une infinité de rares connoissances dont ils profitent aujourd'hui, dont ils se parent même en les rajeunissant. Les Médecins n'ont pas la foiblesse de prendre ombrage de la science des Chirurgiens; ils voudroient les voir tous de vrais Savans: ils le deviendront, quand on les verra embrasser toutes les parties de leur Art, étudier les principes de la Médecine sur lesquels il est fondé, & se borner à l'exercice de leur profession. Ils cesseront alors de faire des incursions sur un champ qui ne leur appartient point, parce qu'ils trouveront assez de quoi s'occuper dans leur Art; & ils avoueront de bonne foi que le véritable Médecin est initié dans tout ce qui regarde la Chirurgie. C'est ainsi que cesseront tous les désordres dont on vient de parler; au moins, si quelques-uns subsistent encore, on devra les attribuer à la malice des hommes, & ils ne pourront plus être regardés comme l'effet du partage de la Médecine. Qu'il est à souhaiter qu'un chacun travaille à faire regner dans les trois professions ce concert & cette harmonie d'où dépendent tous les fruits de leur distinction; on s'applaudiroit par les avantages précieux que l'Art & le public en retireroient. Le Médecin, tout occupé aux fonctions de l'esprit, pousseroit bien plus loin ses recherches; le Chirurgien, en faisant une application particuliere des principes de la Médecine à l'opération, deviendroit un opérateur plus éclairé, plus sûr, plus industrieux, plus parfait; l'Apothicaire, toujours occupé dans son laboratoire, enrichiroit l'Art des découvertes & des phénomenes que la Nature & son industrie y présenteroient à ses yeux.

Le titre de Docteur en Médecine, que les plus grands Chirurgiens ambitionnent & se procurent aujourd'hui, est une preuve bien certaine de leur aveu sur la nécessité de la réunion des connoissances médicinales & chirurgicales dans la même personne. Comme les grands Maîtres sont au dessus des tracasseries de ces esprits médiocres, qui, à tort & à travers se font un métier de leurs excursions dans le champ de la Médecine, ils n'étudient cette Science, que parce qu'ils sont intimement convaincus de son influence sur l'Art important qu'ils exercent avec tant de distinction. Uniquement occupés des progrès & de la pratique de la Chirurgie, ils sentent combien les lumieres que leur donne l'étude de la Médecine, sont capables d'éclairer leur expérience dans les opérations, & combien en même tems elles sont propres à reculer les bornes de

leur Art. Quelle différence entre le ſavoir de ces premiers Maîtres, & celui de cette ſoule de Chirurgiens qui inonde nos campagnes! On ne peut apprécier ceux-ci à ce qu'ils valent, ſans jetter des regards de compaſſion ſur l'humanité qu'ils déſolent par leur ignorance.

PARTHENIUS de Nicée, Poëte Grec qui eſt regardé comme Médecin, vécut vers la fin du XXXIX ſiecle du monde, & aſſez dans le XL, pour avoir pu être le Maître de *Virgile* dans la Langue Grecque. Il écrivit un Livre des maladies de l'amour, dont *Commelin* nous donna un édition Grecque & Latine en 1601, *in*-8, ſous ce titre : *De amatoriis affectibus Liber.* Ce Poëte fut pris par Sylla dans la guerre contre Mithridate; mais il fut remis en liberté à cauſe de ſon ſavoir.

Quant à ce *Parthenius*, qui eſt Auteur d'un Dialogue intitulé : *De humani corporis ſectione*, qu'on trouve parmi les Opuſcules de *George Valla* publiés à Strasbourg en 1529, *in*-8, ce n'eſt pas le même. Celui-ci eſt des derniers Grecs, & non point contemporain de *Carpi*, comme un Ecrivain bien récent l'a avancé.

PARTIBUS. (Jacques DE) Voyez DESPARS.

PASCHAL, (Jean) de Seſſa, ville de Campanie au Royaume de Naples, vécut au commencement du XVI ſiecle, & ſe fit eſtimer par un Ouvrage de ſa façon ſur la maladie vénérienne qui occupoit alors tant d'Ecrivains. Voici le titre de cet Ouvrage :

De morbo compoſito, qui vulgò apud nos Gallicus appellatur, Liber. Neapoli, 1534, *in*-4, & dans le premier Tome de la Collection de Veniſe.

PASCHAL, (Michel-Jean) Médecin natif de Valence en Eſpagne, fleuriſſoit dans le XVI ſiecle. Il avoit étudié dans ſa ville natale ſous *Louis Collado*, à Montpellier ſous *Jacques Faucon*, & il avoit fait de ſi grands progrès ſous ces habiles Maîtres, qu'il ne tarda pas à ſe diſtinguer parmi ſes Collegues, lorſqu'il vint ſe fixer dans ſa patrie. Il y écrivit un Traité *De morbo Gallico* qu'on trouve dans le ſecond Tome de la Collection de Veniſe ſur cette maladie; il s'occupa encore à traduire, en Catalan, l'Ouvrage de *Jean de Vigo* qui eſt intitulé : *Practica in Chirurgia*, & ſa verſion parut à Valence en 1537, *in-fol.* Nous avons un autre Traité de la façon de ce Médecin, ſous le titre ſuivant :

Praxis Medica, ſive, Methodus medendi. Valentiæ, 1555, *in*-8. *Pierre-Paul-Pereda* a fait des notes ſur cet Ouvrage, qu'on trouve dans les éditions de Lyon de 1587, 1602 & 1664, *in*-8; *Charles Spon* a même joint quelques additions à la derniere.

PASCOLI, (Alexandre) de Pérouſe dans l'Etat Eccléſiaſtique, enſeigna la Médecine dans les Ecoles de l'Univerſité de cette ville. Il a publié, au commencement de ce ſiecle, une Anatomie du corps humain en trois Livres. Dans le premier, il a fait la deſcription des organes; dans le ſecond, il s'étend ſur leurs uſages & fonctions; dans le troiſieme, il paſſe aux remarques que la

pratique lui a donné occaſion de faire ſur les maladies. Il eſt vrai qu'on trouve dans cet Ouvrage quelques notions Anatomiques qui appartiennent à l'Auteur; mais c'eſt bien peu de choſe en comparaiſon de celles qu'il a tirées des Ecrits de *Borelli*, de *Malpighi*, de *Bellini*, de *Redi*, de *Bartholin*, de *Vieuſſens* & de pluſieurs autres. Voici les titres des Traités que nous devons à *Paſcoli* :

Il corpo umano, o breve ſtoria dove con nuovo metodo ſi deſcrivono tutti gli organi ſuoi. Pérouſe, 1700, *in*-4. Veniſe, 1712, *in*-4, & 1727, trois volumes *in*-8. Les éditions Latines, qui ſont intitulées *De corpore humano vitam habente*, ont paru à Rome, 1728, trois volumes *in*-8, & 1738, *in*-4. Veniſe, 1735, *in*-4.

Delli febri teorica e practica ſecondo il nuovo ſiſtema. Veniſe, 1701, *in*-4.

Del moto. Rome, 1723, *in*-4.

Riposte ad alcuni conſulti. La premiere partie, Rome, 1736, *in*-4; la ſeconde, Rome, 1738, *in*-4.

PASINI, (Louis) Profeſſeur de Philoſophie & de Médecine en l'Univerſité de Padoue, ſa patrie, ſe diſtingua dans le XVI ſiecle par toutes les qualités d'un grand praticien. Sa réputation ſe répandit tellement dans les villes de l'Etat de Veniſe, que les malades les plus diſtingués l'appellerent ſouvent à leur ſecours; mais comme il n'aimoit point à quitter Padoue, ce fut en vain qu'ils employerent les moyens les plus preſſans pour l'engager à ſe rendre auprès d'eux. Il fallut à *Paſini* un ordre exprès du Doge, pour l'obliger à aller voir le Duc d'Urbin qui commandoit l'Armée de la République. Ses ſervices plurent beaucoup à ce Prince qui le retint auprès de ſa perſonne & ne permit plus qu'il le quittât; mais la mort du Duc ayant laiſſé *Paſini* le maître de ſuivre ſon goût, il s'empreſſa de retourner à Padoue, où il reprit les exercices de la Chaire. La Médecine lui doit beaucoup; il en avança les progrès par la plus grande application à l'étude, ainſi que par le goût de l'obſervation qu'il mit d'autant plus à profit, qu'il avoit de rares connoiſſances des ſecrets de la Nature. Il eſt auteur de quelques Ouvrages dont les Bibliographes font mention :

De Peſtilentia Patavina anni 1555. *Patavii*, 1556, *in*-8.

Liber, in quo de Thermis Patavinis ac quibuſdam aliis Italiæ Balneis tractatur. On le trouve dans la collection de Veniſe *De Balneis.*

Ce Médecin étoit grand amateur d'Antiquités; ſa Bibliotheque étoit non ſeulement riche en Manuſcrits de toute eſpece, mais encore en Vaſes & Lampes anciennes, en Médailles, Sceaux & Statues. On met ſa mort au 22 Août 1557, à l'âge de plus de 80 ans. Voici les vers qu'on grava ſur ſon Tombeau.

Philoſophus jacet hìc Ludovicus maximus ille,
Paſinô celebri ſanguine progenitus.
Egregiè doctus, Medicâque peritus in Arte,
Creditus à cunctis æmulus Hippocratis.
Filius hunc tumulum, pariterque piiſſima Conjux
Erexere; Viro hæc, Natus at ipſe Patri.
Huc qui te confers, lymphas inſperge ſacratas,
Ac pro defuncto, quæſo, precare Deum.

Les Historiens parlent d'*Antoine Pasini*, autre Médecin Italien, qui est Auteur d'un Ouvrage, avec des notes, sur la Traduction des Œuvres de *Dioscoride* mise au jour par *Matthiole.* Il est intitulé :

Annotazioni ed emendazioni nella tradozione d'Andrea Matthioli de cinque Libri della Materia Medicinale di Dioscoride. Bergame, 1591, & 1600, *in*-4.

PASTOPHORES, espece de Prêtres, furent ainsi appellés parce qu'ils portoient de longs manteaux, ou, parce qu'ils servoient à porter le lit de Venus en certains jours de cérémonie. C'étoient eux qui avoient le plus de vogue dans la pratique de la Médecine en Egypte : de quarante-deux Livres attribués à *Hermès* l'Egyptien, il en étoit six qu'on leur faisoit apprendre. Le premier traitoit de la construction du corps ; le second, des maladies ; le troisieme, des instrumens nécessaires ; le quatrieme, des médicamens ; le cinquieme, des maladies des yeux ; le dernier, des maladies des femmes. Si ces Livres étoient véritablement de *Mercure* ou d'*Hermès*, on ne peut nier qu'il n'ait réduit la Médecine en Art : au moins étoit-il vrai que ces Livres, qui étoient appellés *Sacrés*, se gardoient avec grand soin dans les Temples d'Egypte. C'étoit sans doute sur un d'entre eux, que *Diodore* appelle en particulier le *Livre Sacré*, sans nommer l'Auteur, que ceux qui pratiquoient la Médecine en Egypte devoient se régler ; en sorte que s'ils ne pouvoient pas sauver le malade, après avoir suivi les préceptes que contenoit ce Livre, ils étoient exempts de blâme ; mais s'ils s'en étoient écartés de quelque maniere que ce fût, & que le malade fût venu à mourir, on les condamnoit comme meurtriers. Ce trait d'Histoire ne fait pas preuve de la sagesse des Egyptiens ; une telle loi ne buttoit qu'à tenir la Médecine dans une enfance éternelle, & à mettre des entraves aux progrès qu'elle auroit pu faire chez ce peuple industrieux. Il n'étoit pas de moyen plus sûr pour empêcher l'expérience & la raison de se prêter mutuellement leurs lumieres.

PASTOR DE GALLEGO, Docteur-ès-Arts & en Médecine, dont *Nicolas Antonio* fait mention dans sa Bibliotheque d'Espagne, étoit d'Origuela, ville du Royaume de Valence avec une Université. Il publia, au commencement du XVII siecle, un Ouvrage intitulé :

Brevis Epitome valde utilis ad prædicendum futura in morbis acutis. Oriolæ, 1624, *in*-4.

PATERNUS, (Bernardin) célebre Médecin du XVI siecle, étoit de Salo, ville d'Italie dans le Bressan. Son pere, qui étoit aussi un excellent Médecin, l'éleva avec beaucoup de soins, auxquels il correspondit par un goût décidé pour l'étude. Il fit tant de progrès dans celle de la Philosophie & de la Médecine, que dès l'âge de 19 ans il enseigna la premiere science, & soutint des Theses dans la seconde avec un applaudissement si général, qu'il n'étoit parlé que de la subtilité de son esprit. La Nature s'étoit surpassée à lui en donner un qui pût le consoler des défauts de son corps ; car *Paternus* étoit l'homme du monde le plus mal-fait. Il avoit les yeux enfoncés, le nez camus, une épaule plus haute que l'autre ; en un mot, il étoit la véritable copie d'Esope par son esprit & par son corps.

Il enſeigna la Médecine à Piſe, à Mont-Réal en Sicile, à Pavie & à Padoue. Dès l'an 1536, la République de Veniſe l'avoit nommé Profeſſeur extraordinaire de Médecine Théorique en l'Univerſité de la derniere ville ; mais il monta à la place de premier Profeſſeur ordinaire dans la même Chaire en 1563. Le Cardinal Grimani le fit venir à Rome où il le retint pendant quelque tems. Comme il n'y étoit pas à ſon aiſe, il n'eut pas plutôt appris que la ville de Vérone lui avoit donné une marque publique de l'eſtime qu'elle avoit conçue de ſon mérite, en lui accordant des Lettres de citoyen, qu'il paſſa dans ſes murs pour remercier François Venerio & les autres perſonnes qui avoient contribué à lui procurer cet avantage.

Paternus paſſa la plus grande partie de ſes jours à Padoue. Il ne manqua cependant point d'occaſions d'en ſortir, car diverſes perſonnes de conſidération, des Princes même, tâcherent de l'attirer à leur ſervice ; mais les offres les plus obligeantes ne furent pas capables de le tenter. Celles qu'Etienne Bathori, Roi de Pologne, lui avoit fait faire, ſemblerent néanmoins l'avoir ébranlé ; il délibéra quelque tems s'il accepteroit le parti qu'on lui avoit propoſé de paſſer à la Cour de ce Prince ; mais ſon âge avancé & les incommodités qui en ſont les ſuites, le détournerent d'entreprendre un tel voyage. Il mourut le 22 Juillet 1592, & laiſſa quelques Ouvrages qui furent bien reçus de ſes contemporains. Voici leurs titres :

De humorum purgatione circa morborum initia tentandâ. Epiſtola quod cœna prandiô liberalior, etiam in catarrho eſſe debeat. Romæ, 1547, *in-8. Spiræ*, 1581, *in-8.* Il défend une mauvaiſe cauſe dans la Lettre qui eſt jointe à ce Traité.

Conſilium de Balneis Aquenſibus apud Aquas Statiellorum, quod, unà cum Julio Delphino & Joanne Cellanova, Ferdinando Gonzagæ de Luto dedit. Dans la Collection *De Balneis.*

Explanationes in primam Fen primi canonis Avicennæ. Venetiis, 1596, *in-4*, par les ſoins de *Bernardin Caïus* de Veniſe.

Conſilia Medica. On les trouve dans le Recueil que *Laurent Scholz* a publié à Francfort en 1598, *in-fol.*

PATIN (Gui) naquit le 31 Août 1601 à Hodenc en Bray, village à quatre lieues de Beauvais, & non point à Hodan, comme le diſent quelques Mémoires. Il fut d'abord correcteur d'Imprimerie à Paris, & il réuſſit ſi parfaitement dans le travail que cette place demande, que *Riolan*, à la ſeule vue de quelques-unes de ſes corrections, jugea avantageuſement de ſa capacité & lui donna ſon amitié. *Patin* ne tarda pas effectivement à s'élever par ſon eſprit & par ſes talens, car il reçut les honneurs du Doctorat dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris en 1627. Ce fut dans la même ville qu'il exerça ſon Art, mais il y fut moins connu par ſon habileté, que par l'enjouement de ſa converſation & par ſon caractere ſatyrique. Rien n'échappoit à ſa langue cauſtique & mordante. Non content de fronder les opinions de ſes contemporains, de déchirer même leur réputation, il ſembloit qu'il avoit encore pris à tâche de narguer la mode de ſon tems par la ſingularité de ſon habillement, qui reſſembloit à celui qu'on avoit porté un ſiecle auparavant. Mais

comme il avoit l'efprit vif & la mémoire trés-ornée, on lui paffa quelquefois les défauts qui déparoient fon mérite, & il n'eut pas de peine à s'introduire dans les meilleures Maifons de Paris ; il avoit fur-tout un accès libre chez le premier Préfident de Lamoignon qui fe délaffoit fouvent avec lui de l'embarras des affaires. *Patin* s'exprimoit en Latin d'une maniere fi recherchée & fi extraordinaire, que tout Paris accouroit à fes Thefes comme à une comédie : l'air de *Cicéron* qu'il avoit dans le vifage, & le caractere de fon efprit qui reffembloit beaucoup à celui de *Rabelais*, donnoient de l'ame à toutes les paroles qui fortoient de fa bouche.

Gui Patin mérita les premiers honneurs de fa Faculté; il en fut élu Doyen en 1650 & continué en 1651. Depuis, il fuccéda à *Riolan* le fils en la Chaire de Médecine au College Royal où il enfeigna avec réputation. Les querelles au fujet de l'Antimoine, qui s'éleverent de fon tems dans la Faculté de Paris, allumerent fa bile à qui il donna un libre cours, pour d'autant mieux réuffir à décrier ce minéral qu'il regardoit comme un vrai poifon. Il avoit dreffé un gros regiftre de ceux qu'il prétendoit avoir été les victimes de ce remede, & il nommoit ce regiftre le *Martyrologe de l'Antimoine*. On s'attend bien que les injures ne furent pas épargnées dans cette difpute ; comme elles tenoient quelquefois lieu de raifons chez *Gui Patin*, il ne manqua pas de les prodiguer, & on les lui rendit amplement. A tous les reproches généraux que pouvoient fe faire des Sectateurs d'*Hippocrate* & de *Galien*, que la différence des opinions divifoit, ils ajouterent des accufations particulieres & des perfonnalités. Jamais la dignité doctorale ne fut plus compromife ; la querelle devint même fi dangereufe, qu'il fallut que le Parlement ordonnât à la Faculté de décider au plutôt fur les dangers ou l'utilité de l'Antimoine. Les Docteurs s'affemblerent le 29 Mars 1666; quatre-vingt-douze furent d'avis d'admettre le Vin Emétique au rang des remedes purgatifs : *Gui Patin* fut inconfolable de cette réfolution.

Ce Médecin mourut feptuagénaire en 1672, avec la réputation d'un bon Littérateur. Il avoit une belle Bibliotheque & connoiffoit bien les livres; mais fon goût n'eft pas toujours sûr dans le jugement qu'il en porte. Il avoit promis de donner plufieurs Ouvrages au public, entre autres, une Hiftoire des Médecins célebres; mais il paroît qu'il s'eft borné à la vie de *Simon Pietre*, Docteur en 1586, & à quelques anecdotes qui appartiennent à la vie d'autres Médecins. On lui doit un bon recueil fur cette matiere. Ayant recouvré, fous fon Décanat, les Regiftres de la Faculté, en date de 1395, qui étoient égarés depuis plus d'un fiecle & demi, il en fit un extrait qui eft paffé entre les mains de MM. *Geoffroy*. Il nous refte encore, de la façon de *Patin*, des *Notes* fur le Traité de la pefte de *Nicolas Allain; Le Médecin & l'Apothicaire charitables*; *De valetudine tuendâ per vivendi normam; Notæ in Galeni Librum de fanguinis miffione; Quæftio de fobrietate; An totus homo Naturâ fit morbus? Réponfe touchant les fievres malignes, & l'ufage des potions cordiales, de la faignée & des véficatoires.* C'eft M. *de Haller* qui attribue ce dernier Ouvrage à *Gui Patin*; il dit même qu'il fut imprimé à Paris en 1650, *in* 8. Viennent enfuite les *Lettres* de notre Médecin en fix volumes *in*-12. Il ne faut les lire qu'avec défiance, car la plupart des anecdotes politiques & littéraires qu'on y trouve, font ou fauffes ou mal fondées. D'ailleurs, l'Auteur

y déchire impitoyablement ses amis & ses ennemis; il y attaque sans cesse le Ministere du Cardinal Mazarin, les Chymistes & les partisans de l'Antimoine; & non content de lâcher la bride à son penchant à la médisance, il laisse, dans la plupart de ses Lettres, des traces de celui qu'il avoit à l'impiété. *Voltaire* parle ainsi de ce Médecin, dans le second volume du siecle de Louis XIV: « Son Recueil » de Lettres a été lu avec avidité, parce qu'il contient de nouvelles anecdotes » que tout le monde aime, & des satyres qu'on aime davantage. Il sert à faire » voir, combien les Auteurs contemporains, qui écrivent précipitamment les » nouvelles du jour, sont des guides infideles pour l'Histoire. Ces nouvelles se » trouvent souvent fausses ou défigurées par la malignité; d'ailleurs cette multi- » tude de petits faits n'est guere précieuse qu'aux petits esprits. »

Patin eut deux fils, *Robert* & *Charles*. Le premier fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1650, & mourut, en 1670, au village de Cormeilles en Parisis où son pere avoit une maison. *Robert* a laissé un fils qui a été Avocat au Parlement de Paris, & pour tout Ouvrage, celui intitulé : *Paranymphus Medicus anni* 1648, *de antiquitate & dignitate Scholæ Medicæ Parisiensis. Parisiis*, 1663, *in*-8. Il sera parlé de *Charles* dans l'Article suivant.

PATIN, (Charles) habile Médecin & célebre Antiquaire, étoit de Paris, où il naquit le 23 Février 1633. Il fut élevé avec beaucoup de soins par *Gui Patin*, son pere, & comme il y correspondit par son application à l'étude, il fit des progrès si surprenans, qu'à l'âge de 14 ans, il soutint sur toute la Philosophie des Theses Grecques & Latines, auxquelles assisterent 34 Evêques, le Nonce du Pape & plusieurs autres personnes de distinction. On le destina au Barreau; il fut même reçu à la Licence ès Droits à Poitiers, & ensuite Avocat au Parlement de Paris; mais il abandonna bientôt l'étude des Loix pour se livrer tout entier à celle de la Médecine, qui flattoit davantage son inclination. Il pratiqua cette Science avec succès, & il l'enseigna avec beaucoup de réputation dans les Ecoles de la Faculté de Paris, dont il étoit Docteur depuis 1656; mais la crainte d'être emprisonné lui fit quitter la France, où il ne pouvoit plus demeurer sans danger d'être puni de sa mauvaise foi. On attribue sa disgrace à un Prince du sang qui l'accusa d'avoir débité quelques exemplaires d'un Ouvrage satyrique, dont il s'étoit chargé de procurer l'anéantissement.

Il se mit alors à voyager, & il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la Suisse & l'Italie. Sa disgrace & son éloignement toucherent au vif son pere, dont il étoit tendrement aimé; mais il eut la consolation de le voir devenir célebre dans la connoissance de l'Antiquité & de la Médecine. Las de voyager, *Charles Patin* se fixa à Padoue; il y fut nommé à une Chaire extraordinaire le 19 Septembre 1676; mais il passa à la premiere de Chirurgie le 29 Octobre 1681, enfin à celle de Pratique le 9 Octobre 1683. Comme il remplit ces places avec distinction, la Seigneurie de Venise lui accorda le titre de Chevalier de Saint Marc, l'Académie Impériale des Curieux de la Nature le reçut dans son Corps, sous le nom de *Galien* I, & il fut long-tems Chef & Directeur de l'Académie des *Ricovrati*. Ce Médecin mourut à Padoue le 2 Octobre 1693, & laissa un grand nombre d'Ouvrages en Latin, en François & en Italien, dont voici la notice :

In Stirpem Regiam Epigrammata. Parisiis, 1660, *in*-4, avec la Traduction Françoise à côté.

Itinerarium Comitis Briennæ. Parisiis, 1662, *in*-8. Il n'en est que l'Editeur.

Familiæ Romanæ ex antiquis Numismatibus ab Urbe condita ad tempora D. Augusti. Ibidem, 1663, *in-folio*. Cet Ouvrage fut tiré de la Bibliotheque de *Fulvius Ursinus*, Chanoine de Saint Jean de Latran.

Traité des Tourbes combustibles. Paris, 1663, *in*-4. La Tourbe, suivant le sentiment assez général des Physiciens, n'est que le débris d'herbes & des plantes pourries, converties par cette putréfaction en une terre noire & combustible.

Relations Historiques de divers voyages en Europe. Strasbourg, 1670, *in*-12. Bâle, 1673, *in*-12. Lyon 1674.

Imperatorum Romanorum Numismata. Argentorati, 1671, *in-folio. Amstelodami*, 1697, *in-folio*.

Thesaurus Numismatum. Amstelodami, 1672, *in*-4. *Venetiis*, 1683, *in*-4.

Practica delle Medaglie. Venise, 1673.

Suetonius illustratus cum Notis & Numismatibus. Basileæ, 1675, *in*-4.

De Numismate antiquò Augusti & Platonis. Ibidem, 1675, *in*-4.

Encomium Moriæ Erasmi, cum figuris Holbenianis. Ibidem, 1676.

Oratio inauguralis de optima Medicorum Sectâ. Patavii, 1676, *in*-4.

Oratio de Febribus. Patavii, 1677, *in*-4.

Oratio de Avicenna. Ibidem, 1678, *in*-4.

De Numismate antiquò Horatii Coclitis. Basileæ, 1678, *in*-4.

Oratio de Scorbuto. Patavii, 1679.

Judicium Paridis in Numismate Antonii Pii. Basileæ, 1679, *in*-4.

Epistola & Dissertatio in Numismata varia. Patavii, 1679, *in*-4.

Le Pompose festi de Vicenza. Padoue, 1680.

Natalitia Jovis in Numismate Antonini Caracallæ. Patavii, 1681.

Quod optimus Medicus debeat esse Chirurgus, Oratio. Ibidem, 1681, *in*-4.

De Numismatibus quibusdam Neronis, Disquisitio. Bremæ, 1681.

Lycæum Patavinum, sive, icones & vitæ Professorum Patavii annô 1682 publicè docentium. Patavii, 1682, *in*-4.

Oratio probans quod Medico-Chirurgo liceat, absque Artis dedecore, bestiis etiam mederi. Venetiis, 1682, *in*-4.

Oratio quâ probatur Medicinam Practicam non satis æstimari. Ibidem, 1683, *in*-4.

Dissertatio Therapeutica de Peste. Augustæ Vindelicorum, 1683, *in*-4.

Thesaurus Numismatum à Petro Moroceno collectorum. Venetiis, 1684, *in*-4.

Commentarii in tres Inscriptiones Græcas Smyrnâ nuper allatas. Patavii, 1685, *in*-4.

Circulationem sanguinis Veteribus cognitam fuisse. Ibidem, 1685, *in*-4.

Flores Medicinæ. Ibidem, 1686, *in*-4.

Idea capitis humani. Ibidem, 1686, *in*-4.

Commentarius in antiquum Monumentum Marcellinæ. Patavii, 1688, *in*-4.

Oratio, in febribus medendis inspiciendum esse lotium. Ibidem, 1688, *in*-4.

Commentarius in antiquum Cenotaphium Marci Artorii, Medici Cæsaris Augusti. Ibidem, 1689, *in*-4.

Vanam esse Astrologiam ac Medico planè indignam. Patavii, 1691, *in*-4.

Discours, *Emblêmes*, *Lettres* contre le Journal des Savans.

La femme de *Charles Patin* étoit savante, ainsi que ses deux filles ; elles furent toutes trois de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, & elles donnerent au public des Ouvrages de leur composition. Sa femme est Auteur d'un Recueil de réflexions morales & chrétiennes. *Charlotte*, sa fille ainée, a fait une Harangue Latine sur la levée du siege de Vienne, & des *Tabellæ selectæ*, *in-folio*, qui contiennent l'explication de 41 tableaux des plus fameux Peintres. On compte parmi les productions de *Gabriëlle*, sa fille cadette, le Panégyrique de Louis XIV & une Dissertation imprimée à Venise en 1683, *in*-4, sur le Phénix d'une Médaille de Caracalla.

PATINA, (Benoit) Médecin natif de Bresse dans l'Etat de Venise, vint au monde en 1534. Il se distingua tellement dans la pratique de son Art, que sa réputation passa jusqu'à Vienne, où l'Empereur Maximilien II le fit venir, pour le consulter sur la palpitation de cœur, dont il étoit fortement incommodé. On ne sait rien du soulagement que ce Prince reçut de ses conseils ; mais on sait que la consultation de *Patina* fut imprimée à Bresse en 1573, *in*-8, sous ce titre : *Pro Divo Maximiliano Cæsare semper augusto, de cordis palpitatione Consilium.*

Ce Médecin rendit de grands services à la ville de Padoue pendant le regne d'une maladie pestilentielle qui désoloit ses habitans. On met sa mort au 2 de Juillet 1577. Il a passé pour le meilleur Poëte satyrique de son tems ; mais il fit jetter au feu tous ses Ouvrages en ce genre, pendant sa derniere maladie. Ce qui nous reste de lui se réduit à quelques Traités de Médecine, dont il a lui-même publié le Recueil :

Opuscula de Re Medica. Libri tres de venenis quæ in corpore humano fiunt. Commentarius de natura & curatione febrium in quibus adparere solent peticulæ. Brixiæ, 1572, *in*-8.

PATROCLE, fils de *Menætius* & de *Sthénelé*, lia amitié avec *Achille* qui lui apprit quelques-uns de ces excellens remedes qu'il tenoit lui-même du Centaure *Chiron*. Ce fut à ce titre que *Patrocle* eut la réputation d'entendre la Médecine & plus particulierement encore la Chirurgie ; au moins, la connoissance qu'il avoit de certains remedes pour le traitement des plaies, fut utile à *Euripile* qui implora son secours. Suivant *Homere*, *Patrocle* conduisit le blessé à sa tente, lui fit une incision à la cuisse, tira le dard, nettoya la plaie, & y appliqua une racine broyée, dont l'effet fut d'arrêter le sang, de dessécher la plaie & de calmer les douleurs. Qu'étoit-ce que cette racine ? On n'en sait rien. Tout se réduit aux conjectures que *Wedelius* a rapportées dans une de ses Dissertations.

PAVÉ, (Jean-Gabriël) Médecin du XVII siecle, eut assez de réputation en Lorraine. Au sortir des Ecoles de Montpellier, où il avoit pris le bonnet de Docteur, il vint se fixer à Nancy, & il y publia un Recueil de tous ses

Actes Académiques, qu'il dédia à la Duchesse Nicole, femme de Charles IV, sous le titre de *Stadium Medicum Monspeliense*, 1645, *in-folio.*

PAVIUS. Voyez PAAW.

PAUL D'EGINE, ainsi nommé parce qu'il étoit natif de cette isle, aujourd'hui *Engia* dans la Grece, fut un des plus célebres Médecins de son tems; il est même encore respecté des Modernes, qui ont beaucoup puisé dans ses Ouvrages. Il vécut, selon *Réné Moreau*, environ l'an 380, ou, comme d'autres veulent, en 420, sous l'Empire d'Honorius & de Théodose le jeune; mais *Freind* ne le place que dans le septieme siecle, & se range du sentiment d'*Herbelot* qui met *Paul* sous le regne d'Heraclius & dans le tems des conquêtes d'Omar, second Calife des Musulmans, mort l'an 25 de l'Hégyre, ou 645 de salut.

On dit que ce Médecin parcourut toute la Grece, qu'il voyagea même en d'autres pays, pour y faire des observations sur son Art. Comme il avoit étudié à Alexandrie avant la prise de cette ville par Amrou, il y copia une partie des Ouvrages d'*Alexandre* Trallien qui fut son Auteur favori, & dont il emprunta jusqu'aux expressions. Au retour de ses voyages, il fit un Abrégé des Œuvres de *Galien*, & composa quelques autres Traités qui lui appartiennent. A la tête d'un de ces Traités, on trouve deux Vers Grecs, dont on a donné cette Traduction Latine :

Pauli laborem nosce, qui plurimas
Terras obivi, Æginâ natus patriâ.

Les éditions les plus connues des Ouvrages de *Paul*, sont les suivantes :

Salubria de sanitate tuendâ præcepta, Guillelmô Copô Basiliensi interprete. Argentorati, 1511, *in-8. Noribergæ*, 1525, *in-8. Argentorati*, 1538, *in-4*, avec les explications de *Sébastien Austrius.*

De Re Medica Libri septem. En Grec. *Venetiis*, 1528, *in-folio. Basileæ*, 1538, *in-folio*, avec la Préface de *Jérôme Gemusæus* qui fit quelques corrections au texte de cette édition & mit au bas plusieurs notes. En Latin. *Basileæ*, 1532, *in-folio*, *ex Versione Albani Torini* : le sixieme Livre manque à cette édition. *Parisiis*, 1532, *in-folio*, *ex Johannis Guntherii Andernaci Versione, adjectis ejusdem Annotationibus in singulos Libros. Basileæ*, 1534, *in-4*, *ex versione Albani Torini* : on a joint le sixieme Livre à cette édition. *Coloniæ*, 1534, *in-folio*, *ex Versione Joannis Guntherii. Coloniæ*, 1546, *in-folio*, *ex ejusdem Versione à Remberto Dodonæo recognitâ. Basileæ*, 1546, *in-8*, *ex Versione Torini. Lugduni*, 1551, *in-8*, *ex Versione Guntherii, additis notis Jacobi Goupylii. Basileæ*, 1555, *in-8*, *ex Versione Torini. Basileæ*, 1556, *in-folio*, *ex interpretatione Jani Cornarii, adjunctis castigationibus. Lugduni*, 1563, *in-8*, *cum notis Goupylii, ex Versione Guntherii. Parisiis*, 1567, *in-folio*, *ex interpretatione Cornarii, cum Artis Medicæ Principibus. Lugduni*, 1589, *in-8*, *cum notis Goupylii & scholiis Dalechampii.* Il y a des Bibliographes qui font mention d'une édition Grecque de Bâle, en 1551, *in-folio*, & de deux

Latines de la même ville, en 1528, & 1539, *in* 8. Ils citent encore une édition Latine de Strasbourg de 1542, *in-folio*, & deux de Venise, de 1542 & de 1553, *in*-8, avec les notes de *Jacques Goupil* & les scholies de *Jean-Baptiste Camotius.*

De crisi & diebus criticis, *eorumque signis. Basileæ*, 1529, *in*-8, avec le Livre *De urinis* de la façon d'*Actuarius.*

Pharmaca simplicia ex Libro VII Pauli Æginetæ, *Othone Brunsfelsiô interprete. Argentorati*, 1531, *in*-8.

Paul fut en grande considération parmi les Médecins Arabes qui l'appellerent *Bulos al Ægianithi.* Ils ne s'en tinrent point au jugement d'autrui sur ses Ouvrages ; ils voulurent en décider par eux-mêmes, & ce fut *Honani*, fils d'*Isaac*, qui les traduisit en leur langue. Comme sa Version comprend neuf Livres, on ne sait si l'exemplaire Grec, sur lequel il a travaillé, contenoit deux Livres de plus que nous n'avons, ou s'il n'y avoit de différence que dans la division de l'Ouvrage. Ce dernier sentiment est celui de *Fabricius* qui prétend que les neuf Livres d'*Honani* ne contenoient que les sept que nous possédons ; mais que ce Médecin Arabe divisa le sixieme & le septieme, qui sont assez longs, chacun en deux portions, c'est ce qui a donné les deux Livres surnuméraires.

Les descriptions de maladies que *Paul* d'Egine nous a laissées, sont courtes & succintes, mais exactes & entieres. Son mérite principal est d'avoir bien connu les maux particuliers aux femmes, & notamment d'être entré en détail sur les accouchemens & la conduite des accouchées : à travers de tout ce qu'il a écrit de bon à cet égard, on est fâché de trouver les erreurs qu'il a débitées sur la nécessité de ramener la tête du fœtus à l'orifice de la matrice, quand l'enfant ne présente ni cette partie, ni les pieds. Ce Médecin avoit tant à cœur la pratique des accouchemens, qu'il se fit un devoir d'en instruire les femmes qui vouloient s'y appliquer ; & ce fut pour cette raison que les Arabes le surnommerent *Alkavabeli*, *Obstetricius*, l'Accoucheur.

Quant aux opérations de Chirurgie, *Paul* est de tous les Anciens celui qui en a le mieux écrit, étant même à certains égards préférable à *Celse. Fabrice* d'Aquapendente en avoit une si haute opinion, qu'il prend par-tout pour texte, la doctrine de *Celse* & de *Paul.* Il est étonnant que ce dernier n'ait point été traité aussi favorablement par tout le monde, & qu'il soit un de ces écrivains infortunés à qui l'on n'ait point rendu justice. Si l'on en croit le Docteur *Freind*, il n'a point été estimé ce qu'il valoit, & on l'a méprisé long-tems sans l'avoir lu & parce qu'on ne le lisoit pas. Cependant si l'on examine attentivement le travail de cet Auteur, on ne trouve point ce qu'on imagine généralement, que ce ne soit qu'un copiste ; on s'apperçoit, au contraire, qu'il avoit mûrement discuté la pratique des Anciens & qu'il étoit fondé en raisons dans ce qu'il a admis ou rejetté. Il n'est même pas toujours de l'avis de *Galien*, & dans plus d'une occasion, il a le courage de réfuter les sentimens d'*Hippocrate.*

C'eſt dans ſon ſixieme Livre qu'il traite des Opérations Chirurgicales, & comme il le fait en maître expérimenté &, pour ainſi dire, *ex professo*, *Freind* regarde ce Livre pour le meilleur Corps de Chirurgie que l'on eût avant le rétabliſſement des Sciences & des Arts. *Paul* y fait mention de pluſieurs opérations & de pluſieurs pratiques qui paroiſſent avoir été ignorées de ſes prédéceſſeurs. Il décrit, avec beaucoup d'exactitude, les différentes eſpeces de Hernies, & il expoſe, avec préciſion, la maniere de faire l'inciſion dans le cas où l'inteſtin ne peut être replacé ſans y avoir recours. Il n'eſt pas moins exact au ſujet de l'ouverture des arteres derriere les oreilles par une inciſion tranſverſale, & en parlant de l'application du cautere. De tous les Ecrivains, dont les Ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous, il eſt un des premiers qui aient décrit la Bronchotomie & conſeillé l'extirpation du cancer à la mammelle. Au reſte, ſa Chirurgie a été ſi bien accueillie en France dans le XVI ſiecle, qu'elle a été traduite en la Langue du pays par *Pierre Tolet*, Médecin de Lyon, & imprimée en cette ville l'an 1539.

PAUL JOVE. Voyez JOVE.

PAUL de Middelbourg, Evêque de Foſſombrone, ville d'Italie dans l'Etat de l'Egliſe au Duché d'Urbin, fut en grande eſtime dans les XV & XVI ſiecles. Son nom *De Middelbourg* vient de celui du lieu de ſa naiſſance, qui eſt la capitale de la Zélande, où il vit le jour en 1445. Il fit ſes études en l'Univerſité de Louvain, & durant ſon ſéjour qui fut de pluſieurs années, il y apprit non ſeulement la Philoſophie & la Théologie, mais encore la Médecine & les Mathématiques. Il excella tellement dans cette derniere Science, que *Jules-Céſar Scaliger* le regardoit pour le premier Mathématicien de ſon tems. De retour en Zélande, *Paul* ſe fit Prêtre & ſe mit en devoir de communiquer à ſes compatriotes les connoiſſances dont il s'étoit enrichi à Louvain; mais comme les Sciences n'étoient point alors cultivées dans ce pays qui ſe reſſentoit encore de la barbarie des ſiecles précédens, on n'y put goûter un homme qui en faiſoit profeſſion. La choſe alla même ſi loin, qu'il fut banni de la Zélande & ſon petit patrimoine confiſqué. Moins ſenſible à cette perte, qu'au traitement qu'il recevoit de ſes concitoyens, il ſortit de Middelbourg pénétré de douleur; il la reſſentit même ſi long-tems, que la vivacité des expreſſions dont il ſe ſert dans ſa Lettre Apologétique ſur la célébration de la Pâque, ne préſente rien moins que l'éloge de ſa patrie.

Cet injuſte traitement le ramena à Louvain, où il s'attacha plus particuliérement encore aux Mathématiques & publia quelques Ouvrages en ce genre, qui lui firent de la réputation. Son mérite reconnu engagea la Seigneurie de Veniſe à l'appeller à Padoue pour y remplir la Chaire des Mathématiques; il ſe rendit dans cette ville, mais il s'y arrêta peu, car il ne tarda point à paſſer plus avant en Italie, & par-tout il ſe fit admirer par ſon éloquence & ſa belle latinité. Il ſe fixa enfin auprès de François-Marie de la Rovere, Duc d'Urbin, qui le fit ſon Médecin & lui donna l'Abbaye de Caſtel-Duranti. Ce fut à la recommandation de ce Prince, ſoutenue de celle du ſacré College & de l'Archiduc Maximilien, depuis

depuis Empereur, qu'il parvint à l'Evêché de Fossombrone le 30 Juillet 1494, cinq jours après la mort de Jérôme Santuccio, son prédécesseur.

Paul fut en si grande considération à la Cour de Rome, que les Papes Jules II & Léon X le nommerent Président du cinquieme Concile de Latran, qui commença, sous le premier, le 10 Mai 1512, & finit, sous le second, le 16 Mars 1517. Il dédia à Léon quatorze livres *De Paschali observatione*, & dix-neuf *De die Passionis Dominicæ* à l'Empereur Maximilien I. Il en écrivit encore plusieurs autres sur différens sujets; mais comme aucun n'a rapport à la matiere que je traite, je passe à sa mort qui arriva à Rome le 15 Décembre 1534, à l'âge de 89 ans. Son corps fut enterré dans l'Eglise des Allemands de Sainte Marie *dell anima*, & les Exécuteurs de son testament firent mettre cette Inscription sur son Tombeau:

PAULO ANTISTITI FORO-SEMPRONIENSI
A Middelburgo, insigni Inferioris Germaniæ Oppido,
Viro liberalium Artium disciplinis,
Pietate, animique moderatione, longè omnibus anteferendo,
Ab Julio II & Leone X, Pont. Max.
Ad præsidendum Lateranensi Concilio electo & evocato;
Vitæ suæ curriculô annorum LXXXIX in gloria exactô,
Restitutâque Deo Romæ inter cæremonias Ecclesiasticas divinâ sui parte,
PETRUS VORSTIUS,
Episcopus Aquensis, Referendarius & S. Rotæ Locum-tenens,
ET FREDERICUS CALVARIUS,
Utriusque Censuræ Doctor & Eques,
Executores Poss.
Obiit XIX Kal. Januarii
Ann. Salutis CIↃ. IↃ. XXXIV.

PAUL de Venise. Voyez SARPI.

PAUL, (Jean de Saint) Médecin dont *Astruc* parle, sous l'an 1400, dans l'Histoire de la Faculté de Montpellier, étoit François selon *Schenckius*, & de Salerne, selon d'autres. *Astruc* avoue qu'il n'a ni preuve ni conjecture pour mettre *Jean de Saint Paul* au rang des Médecins sortis de l'Ecole de Montpellier; tout ce qu'il assure, c'est que cet Auteur est ancien, & qu'on lui attribue des Ouvrages écrits sous ces titres: *Breviarium Practicæ. Medicinæ simplices. De morbis particularibus. De morbis simplicibus.* Ces Ouvrages n'ont point été imprimés.

PAUL, (Pierre-François) Médecin de Florence fort attaché à la doctrine de *Galien*, fut en réputation vers l'an 1528. Son érudition lui mérita l'estime de tous ceux qui le connurent, & il en laissa des preuves dans un Ouvrage, où il parle non seulement des effets de la saignée, mais encore du manuel de cette opération. Il est intitulé:

Adversùs Avicennam de Venæ-Sectione. Venetiis, 1533, *in*-4, avec quelques Opuscules de la façon des Membres de la nouvelle Académie de Florence. *Lugduni*, 1534, *in*-8.

PAULET, (Jean-Jacques) d'Anduze, petite ville de France dans le Bas-Languedoc, Docteur des Facultés de Montpellier & de Paris, a pris en objet la destruction de la petite vérole, pendant que tout le monde s'occupoit de l'Inoculation. La plupart des Ouvrages que nous avons de ce Médecin, roulent sur cette matiere:

Histoire de la petite vérole. Paris, 1768, deux volumes *in*-12.

Mémoire pour servir de suite à l'Histoire de la petite vérole. 1768, *in*-12.

Le secret de la Médecine, ou préservatif contre la petite vérole. 1768, *in*-12.

Avis au peuple sur son plus grand intérêt. 1769, *in*-12.

Recherches historiques & physiques sur les maladies épizootiques. Paris, 1775, deux volumes *in*-8. L'exercice de la Médecine Vétérinaire n'a commencé à devenir sensiblement avantageux, que depuis que le traitement des maladies épizootiques a été dirigé d'après les connoissances que fournissent concurremment la Physique, la Chymie, l'Anatomie & la Médecine.

Nouveaux faits & observations qui confirment qu'on peut se préserver de la petite vérole. Paris, 1776, *in*-12. Après avoir dit que la petite vérole ne se communique point par l'entremise de l'air, après avoir prouvé que le germe inné de cette maladie est une chimere, l'Auteur rapporte des certificats pour appuyer la possibilité d'éviter ce fléau, au moyen des précautions qu'il indique.

PAULI (Jean-Guillaume) naquit à Leipsic le 19 Février 1658. Il étudia dans l'Université de sa ville natale, & après y avoir reçu le bonnet de Docteur en Médecine le 24 Novembre 1681, il aima mieux prendre le parti de perfectionner ses connoissances par les voyages, que celui de se jetter prématurément dans la pratique. Il sortit de chez lui peu de tems après sa promotion & commença ses courses par l'Italie, d'où il passa successivement en France, en Espagne, en Angleterre, en Dannemarc, dans les Pays-Bas & en Allemagne. Résolu qu'il étoit de se fixer dans sa patrie, il n'y fut pas plutôt rentré, qu'il chercha à obtenir quelque place dans la Faculté de Médecine. Ce fut en 1691 qu'il en devint Assesseur; en 1703, il obtint la Chaire de Physiologie, celle d'Anatomie & de Chirurgie en 1706, & celle de Pathologie en 1720. Ce Médecin survécut peu d'années à sa promotion à cette derniere place, car il mourut le 13 Juin 1723. On a de lui plusieurs Dissertations Académiques; des Commentaires sur l'Anatomie & la Chirurgie de *Van Hoorne*, qui parurent à Leipsic en 1707, *in*-8, sous le titre d'*Annotationes in Opuscula Anatomico-Chirurgica Joannis Van Hoorne*; & un Ouvrage intitulé: *Speculationes & Observationes Anatomicæ*, imprimé dans la même ville de Leipsic en 1722, *in*-4.

PAULI (Simon) vint au monde le 6 Avril 1603 à Rostock, ville d'Allemagne dans le Cercle de la Basse Saxe: *Henri*, son pere, Médecin de Sophie, Reine Douairiere de Dannemarc, mourut en 1610; mais la considération, dont il avoit joui à la Cour de Copenhague, ne laissa pas son fils sans protecteurs, car ce fut à leur sollicitation que Christiern IV le gratifia d'une pension capable de fournir aux frais de ses études. Aidé d'un secours aussi puissant que nécessaire pour voyager utilement & commodément, il parcourut les Pays-Bas, l'Angleterre, la France & l'Allemagne. La célébrité de *Riolan* l'arrêta assez long-tems à

Paris pour profiter des instructions de ce savant Maître; mais il s'arrêta davantage à Wittemberg, où il fut reçu Docteur en Médecine le 17 Août 1630. D'abord après sa promotion, il se rendit à Lubeck dans le dessein de s'y fixer. Des circonstances inattendues lui firent quitter cette ville, en 1632, pour passer à Rostock, où il demeura jusqu'en 1639, qu'il alla s'établir à Copenhague & remplir les Chaires d'Anatomie, de Chirurgie & de Botanique de la Faculté de cette ville. En 1648, il fut nommé Médecin de Cour, & de cette place il monta, en 1656, à celle de premier Médecin de Fréderic III qui lui donna, en 1666, la Prélature d'Arhusen dans le Nord-Jutland, charge qui est demeurée dans sa famille. A la mort de Fréderic arrivée le 19 Février 1670, *Pauli* devint premier Médecin de Christiern V qui lui succéda. Il occupa ce poste pendant dix ans, & mourut le 25 Avril 1680, âgé de 77, aprés avoir enrichi sa profession de plusieurs Ouvrages, dont voici les titres & les éditions:

Quadripartitum de simplicium medicamentorum facultatibus. Rostochii, 1639, 1640, *in*-4. *Argentorati*, 1667, *in*-4, avec des augmentations, telles que *Doses medicamentorum: Programma de officio Medicorum: Oratio de Hippocrate: Laurembergii Botanotheca. Ibidem*, 1674, *in*-4. *Hafniæ*, 1668, *in*-4, avec une Table de matieres qui est fort étendue. *Francofurti ad Mœnum*, 1708, *in*-4, avec un Commentaire de sa façon, *De abusu Tabaci Americanorum veteri, & herbæ Thée Asiaticorum in Europa novô.* Ce Commentaire a paru séparément à Rostock en 1661, *in*-4, à Strasbourg en 1665 & 1681, *in*-4, à Londres en 1746, *in*-8. Le *Quadripartitum* tire son nom des quatre saisons de l'année, suivant lesquelles il est divisé.

Oratio de Anatomiæ origine, præstantiâ & utilitate. Hafniæ, 1643, *in*-4. *Francofurti*, 1656, *in*-4.

Oratio ad Professores & Studiosos Rostochienses, cur, sicut inter Plastas Phydias, inter Pictores Apelles, ità inter Medicos Hippocrates celebretur, nemove hâc ætate similis ei existat? Hafniæ, 1644, *in*-8. C'est l'Oraison sur *Hippocrate*, qu'on a joint à l'édition de Strasbourg de 1667, pour augmenter le volume du *Quadripartitum.*

Programma quô Theatrum Anatomicum auspicatus est. Hafniæ, 1644, *in*-4.

Icones Floræ Danicæ. Ibidem, 1647, *in*-4. Cet Ouvrage qui est différent du *Quadripartitum*, contient 393 figures de *Lobel*, quelques-unes de *Taberna-Montanus*, & plusieurs qui appartiennent à l'Auteur.

Viridaria Regia varia & Academica. Hafniæ, 1653, *in*-12. Sous ce petit volume, on trouve le Catalogue des plantes du jardin de Copenhague, celui du jardin de Paris par *La Brosse*, ceux de Varsovie, d'Oxford, de Padoue, de Leyde & de Groningue.

Digressio de vera, unicâ & proximâ causâ Febrium. Francofurti, 1660, *in*-4. *Argentorati*, 1678, *in*-4. On a joint à cette seconde édition: *Relatio de periculosissimô, difficillimô Anatomicô & Chirurgicô casu.*

Methodus dealbandi ossa pro Sceletopocia. Hafniæ, 1668, *in-folio*, 1673, *in*-4.

Observationes in coctura ossium, præsertim Sterni. On les trouve dans la Bibliotheque Anatomique de *Manget.*

PAULI, (Jacques-Henri) fils du précédent, naquit à Copenhague où il étudia la Médecine avec beaucoup de succès. En 1658, il se mit à voyager,

mais ce fut avec tant de méthode & de fruit, qu'il rapporta dans sa patrie une infinité de connoiffances qu'il avoit puifées chez l'étranger. Elles lui mériterent, en 1662, la Chaire d'Anatomie dans les Ecoles de l'Univerfité de fa ville natale ; & comme fes talens ne fe bornoient point à la Médecine, on lui donna la charge de Profeffeur d'Hiftoire en 1664, & en même tems, le titre d'Hiftoriographe du Roi Fréderic III. Il abandonna ces emplois dans la fuite, & ce fut lorfqu'on le jugea capable d'en occuper d'autres dans les affaires d'Etat, dont il s'acquitta fi bien, que Chriftiern V l'ennoblit en 1697. *Pauli* ajouta alors à fon nom celui de *Rofenfchild.* On a de lui une bonne édition des Obfervations de *Bellini* fur la ftructure des reins, & le Traité fuivant qui eft de fa façon :

Anatomiæ Bilfianæ Anatome, occupata imprimis circa vafa meferaïca & labyrinthum in ductu roriferô. Hafniæ, 1663, *in*-4. *Norimbergæ*, 1664, *in*-4. *Argentorati*, 1665, *in*-8. On a joint aux deux dernieres éditions : *Joannis Jacobi Wepferi de dubiis Anatomicis Epiftola cum Refponfione.*

PAULLINI, (Chriftian-François) Membre de l'Académie des Curieux de la Nature, fous le nom d'*Arion* I, & de celle des *Ricovrati*, étoit d'Eifenach dans la Thuringe, où il naquit le 25 Février 1643. Les villes de Konigsberg, de Copenhague, de Kiell & de Roftock, furent celles où il étudia les différentes fciences qui l'ont diftingué ; il ne s'y borna cependant point, car il fut couronné Poëte à Hambourg, promu à la Maîtrife-ès-Arts à Wittemberg, & reçu Docteur en Médecine à Leyde, lorfqu'il paffa en Hollande au retour d'un voyage d'Angleterre. Dès qu'il eut pris le bonnet de Docteur, il parcourut encore la Norwege, la Suede, la Courlande & la Livonie ; il avoit même formé le deffein de voir toute l'Italie, mais il en fut empêché par la maladie qui le retint en Allemagne. Il fit fa profeffion à Hambourg, à Altena & dans tout le Holftein jufqu'en 1675 qu'il paffa en France, après avoir obtenu le titre de Comte Palatin en récompenfe de fes bons offices. A fon retour de France, l'Evêque de Munfter le prit à fon fervice en qualité de premier Médecin & d'Hiftoriographe ; mais en 1689 il retourna à Eifenach, où il mourut le 10 Juin 1712, après avoir été retenu chez lui pendant fept ans par une paralifie de tout le côté droit. Ce Médecin a publié beaucoup d'Ouvrages, la plupart plus curieux qu'utiles ; ils font intitulés :

Cynographia curiofa, feu, Canis defcriptio : accedit Joannis Caii Libellus de Canibus Britannicis. Norimbergæ, 1685, *in*-4.

Theatrum illuftrium Virorum Corbeiæ Saxonicæ. Jenæ, 1686, *in*-4.

Bufo breviter defcriptus. Norimbergæ, 1686, *in*-4.

Sacra herba, feu, nobilis Salvia defcripta. Auguftæ Vindelicorum, 1688, *in*-4.

Tractatus de Anguilla. Lipfiæ, 1689, *in*-12.

Talpa defcripta. Francofurti & Lipfiæ, 1689, *in*-12.

Lagographia curiofa, feu, Leporis defcriptio. Auguftæ Vindelicorum, 1691, *in*-8.

Lycographia, feu, de natura & ufu Lupi Libellus. Francofurti, 1694, *in*-8.

Obfervationes Phyfico-Medicæ. Norimbergæ, 1695, *in*-4. *Lipfiæ*, 1706, *in*-8.

Onographia, feu, de Afino. Francofurti, 1695, *in*-8.

Flagellum salutis, en Allemand. Francfort, 1698, *in*-8.
De pagis antiquis Germaniæ Commentarius. Francofurti, 1699, *in*-12.
Historia Visbeccensis. Ibidem, 1699, *in*-12.
De Jalappa Liber singularis. Ibidem, 1700, *in*-8.
De Theriaca cœlesti reformatâ. Ibidem, 1701, *in*-8.
De Lumbrico terrestri Schediasma. Francofurti & Lipsiæ, 1703, *in* 8.
De candore Liber singularis. Lipsiæ, 1703, *in* 8.
Disquisitio curiosa : an mors naturalis plerumque sit substantia verminosa ? Francofurti & Lipsiæ, 1703, *in*-8.
Nucis moschatæ curiosa Descriptio Historico-Physico-Medica. Ibidem, 1704, *in*-8. *Erfordiæ*, 1704, *in*-8.

PAULMIER, (Julien LE) dit *Palmarius*, né à Coutances en Normandie d'une famille noble & ancienne, fit ses études à Paris, où il fut reçu Docteur de la Faculté, après avoir obtenu le même honneur à Caen. Comme il avoit demeuré dix ans avec *Fernel* & qu'il avoit su profiter des instructions de ce savant Maître, il acquit la réputation d'un des plus habiles Médecins de son siecle. Il en fit la preuve dans la personne du Roi Charles IX; car ce Prince ayant été réduit au plus triste état par des veilles immodérées, il entreprit de le guérir & il y réussit. Il suivit ensuite le Duc d'Anjou, frere de ce Monarque, dans les Pays-Bas, & s'y signala comme guerrier & comme Médecin. Sur la fin de sa vie, il se retira à Caen, où il mourut en 1588, âgé de 68 ans. On a de lui :
Traicté de la nature & curation des plaies de pistolet, harquebouse & autres bastons à feu. Paris, 1568, *in*-8. Caen, 1569, *in*-4. L'Auteur y suit l'opinion de son siecle & déclare que la brûlure est le principal symptome qu'il faut combattre.
De morbis contagiosis Libri VII. Parisiis, 1578, *in*-4. *Francofurti*, 1601, *in*-8. *Hagæ Comitis*, 1664, *in*-8.
De Vino & Pomace Libri duo. Parisiis, 1588, *in*-8. Le même Ouvrage en François. Caen, 1589, *in*-8.

PAULMIER, (Pierre) de Coutances en Normandie, prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Médecine de Paris vers l'an 1595. Cette Faculté avoit fait un Décret, en 1566, contre l'usage des remedes antimoniaux, à l'occasion d'un Médecin de Montpellier, nommé *de Launay*, qui se servoit de ces remedes à Paris; & ce Décret étoit conçu en ces termes : *Universi Collegii Medicinæ Facultatis conventu habitô super Stibii seu Antimonii judiciô & lege ferendâ, sancitum est omnium, qui in Medicina claruerunt, auctoritate atque rationibus, cùm alibi sæpè tùm nuper apud Patronum Regium deductis, ipsum Stibium deleterium esse, & inter ea simplicia, quæ venenatâ qualitate pollent, annumerandum, nec posse quâvis arte emendari, ut intrò citra molestissimam noxam possit assumi. Datum in Scholis Medicinæ, tertiò Calendas Augusti, annô* 1566. *Simon Pietre* étoit alors Doyen de la Faculté.
Ce fut conformément à cette résolution, que le Parlement défendit, la même année, de se servir de remedes antimoniaux en Médecine. Cette défense n'empêcha cependant point que quelques Médecins ne les missent en usage; mais l'ef-

prit de la plupart des Membres de la Faculté de Paris fut toujours le même, c'est-à-dire, fort animé & prévenu contre cette sorte de remede. On trouve encore des traces bien marquées de cette prévention au commencement du XVII siecle; & sans parler de *Théodore Turquet de Mayerne*, contre qui la même Faculté lâcha le Décret le plus violent le 5 Octobre 1603, on regarda comme une levée de bouclier, la hardiesse avec laquelle *Paulmier* s'avisa d'employer les médicamens tirés de l'Antimoine & d'écrire pour la défense de la Chymie. La réputation dont ce Médecin jouissoit, n'empêcha pas la Compagnie, dont il étoit Membre, de sévir contre lui & de le chasser de ses Ecoles en 1608. Plusieurs personnes trouverent qu'on l'avoit puni trop rigoureusement, & d'autres blâmerent ouvertement la conduite qu'on avoit tenue à son égard. Cependant, si l'on en croit ce qui est dit dans les Remarques qui éclaircissent l'Eloge Historique de la Faculté de Médecine de Paris, prononcé aux Ecoles le 16 Octobre 1770 par M. *Jacques-Albert Hazon*, la chose n'alla pas si loin. On lit dans ces Remarques, page 74: » Je dois dire à la louange de M. *Pierre Paulmier*, qu'il abjura ses erreurs, & » rentra dans le giron de la Faculté; car il avoit été menacé d'être rayé du » tableau. » La peine fut donc simplement comminée, & la conduite de l'accusé en empêcha l'exécution.

Voici ce qui est rapporté à la même page au sujet de la même affaire. « 1603. » 1604. Dans le commencement du dernier siecle, l'Alchymie regnoit encore. Si » elle n'avoit posé que des principes solides de Métallurgie, la Faculté ne se se- » roit pas opposée aux Ecrits des Alchymistes dont elle pouvoit tirer quelque » utilité pour la Chymie: elle ne les auroit pas condamnés. Mais l'Alchymie pré- » tendoit se revendiquer l'Art de guérir, appliquer ses principes au corps hu- » main, & combattre les principes d'Hippocrate & de ses Sectateurs, fondés sur » l'observation de la nature, le méchanisme des fonctions & la marche des ma- » ladies. Les Alchymistes, en un mot, publierent plusieurs Libelles pleins d'er- » reurs, opposés à la bonne Médecine; on en peut juger par le Livre de *Pierre* » *Paulmier*, intitulé: *Lapis Philosophicus Dogmaticorum, contra Hippocratis, Galeni &* » *veterum Medicorum doctrinam*..... MM. Duret & Riolan, avec les Doyens » Gilles Héron & François Duport, furent chargés de l'examen de ces Ecrits. » Comme M. Riolan fut le rédacteur de ces censures, & qu'il employa plus » de travail que les autres Commissaires, la Compagnie lui fit présent d'une saliere » d'argent d'un bon poids, pleine de sel, symbole de la sagesse de ses remarques, » avec une inscription gravée sur l'endroit le plus apparent: *Facultas saluberrima* » *hoc me munere donavit.* De plus, en considération des services du pere, elle fit » remise au fils de 180 livres qui devoient entrer dans ses coffres, pour son Doc- » torat. Elle l'établit Archidiacre des Ecoles, & cassa l'élection des Etudians qui » en avoient nommé un autre, quoique ce fils de Maître & Bachelier eût requis » la préférence. »

La vigueur de ce procédé n'arrêta pas la vogue que prenoit l'Antimoine; comme les Empiriques s'en servoient utilement au préjudice des Médecins, leurs succès frapperent si vivement quelques Membres de la Faculté, qu'ils en devinrent jaloux & commencerent à employer secretement ce minéral, qui fut enfin mis au rang des purgatifs dans l'Antidotaire fait en 1637. Mais plusieurs Médecins

s'étant ouvertement déclarés pour l'Antimoine environ l'an 1650, l'usage en devint très-commun, & la question si l'on pouvoit s'en servir, fut regardée dans l'Ecole comme problématique. *Jean Chartier* composa un Livre pour la défense de ce minéral & l'intitula : *Le plomb des Sages.* Vers le même tems, c'est-à-dire, environ le milieu du XVII siecle, *Eusebe Renaudot* mit au jour le *Panégyrique de l'Antimoine justifié & triomphant*, pendant que le satyrique *Gui Patin* tenoit un gros Registre des malades tués par l'effet de l'Emétique ; il appelloit ce Registre le *Martyrologe de l'Emétique, ou le témoignage de la vertu énétique* (ab enecando.) *Jacques Grevin* avoit déja traité l'Antimoine de poison dans un Ouvrage publié en 1566, c'est-à-dire, la même année que parut le Décret de la Faculté ; cet Auteur insiste avec force sur la nécessité de proscrire le débit de ce minéral, ainsi qu'il avoit été fait par le Ministere public au sujet de l'Orpiment & du Vif-argent.

La division de sentimens fut si grande après le milieu du XVII siecle, les esprits s'échaufferent tellement au sujet des preparations antimoniales, & les contestations sur leurs qualités salutaires ou nuisibles allerent si loin, qu'on fut obligé d'avoir recours à l'autorité du Parlement, qui ordonna à la Faculté de Paris de s'assembler pour délibérer sur cette matiere. En exécution de cet Arrêt, les Docteurs furent convoqués pour le 29 Mars 1666. De cent deux qui opinerent, il s'en trouva quatre-vingt-douze qui furent d'avis de mettre l'Emétique au rang des remedes purgatifs ; & suivant leur avis, la Faculté fit un Décret pour en approuver l'usage. Le 10 Avril de la même année, le Parlement rendit un Arrêt par lequel, conformément au Décret, il permit aux Docteurs en Médecine de se servir d'Antimoine, d'en écrire, d'en disputer, & fit défense à toutes personnes d'en faire aucun usage que par leurs avis. Ainsi finit la célebre dispute sur l'Antimoine, dont le Docteur *Paulmier* avoit manqué d'être la victime 58 ans auparavant. Voici les titres des Ecrits qu'il a publiés pour défendre sa cause :

Lapis Philosophicus Dogmaticorum, quô Scholæ Medicæ judicium de Chymicis declaratur, censura in fraudes parachymicorum defenditur, assertô veræ Alchemiæ honore. Parisiis, 1609, *in*-8.

Confutatio objectionum quas Censorii, ementitô Scholæ Medicæ Parisiensis nomine, Palmario proposuêrunt. Ibidem, 1609, *in*-8.

Laurus Palmaria frangens fulmen subventaneum Cyclopum, falsô Scholæ Parisiensis nomine evulgatum. Ibidem, 1609, *in*-8.

PAUSANIAS, fils d'*Anchitus* & disciple d'*Empédocle* d'Agrigente, étoit d'une ville de Sicile qui ne subsiste plus & qui portoit le nom de Gela ou Cherza. *Pausanias* se fit beaucoup de réputation par ses connoissances médicinales environ 444 ans avant la venue de Notre Seigneur. Son Maître avoit conçu tant d'estime pour lui, qu'il composa en son honneur une Epigramme dont parle *Diogene* de Laerce, & qui fut ainsi rendue en Latin :

Pausaniam Anchiti natum, Phœbique nepotem,
Clarum aluit Medicum patria clara Gela.
Qui multos diris homines languoribus ægros
Eripuit furvis Persephones thalamis.

PAYNGK, (*Assuerus*) de Husum, ville de Dannemarc, premier Médecin de Fréderic III, étoit fils de *Pierre-Théodore Payngk*, Chymiste du Roi Christian IV. *Assuerus* mourut le 13 Mai 1657, âgé de 59 ans, & laissa un Recueil sous le titre d'*Operationes Chymicæ rariores*, que *Thomas Bartholin* inséra dans sa *Cista Medica* imprimée à Copenhague en 1661, *in*-8.

PAYS-BAS. (Progrès des Sciences dans les) Le VIII siecle sembla promettre un nouveau jour aux Lettres & aux Sciences. Charlemagne travailla de tout son pouvoir au rétablissement des études ; il attira des Savans étrangers par l'honneur & par les récompenses, & les chargea d'éclairer ses vastes Etats, en y répandant les connoissances qui avoient été concentrées jusqu'alors dans les Ecoles épiscopales & monastiques. Il établit des Ecoles dans les principales villes de son Empire, & même dans son palais ; mais comme les Maîtres qui présidoient à cette sage institution, ne se bornoient pas uniquement aux études qui convenoient à ceux qui se destinoient à la Cléricature, les laïques purent profiter d'un enseignement plus sortable à leur goût & aux places qu'ils tenoient dans le monde. Les fruits qu'on étoit en droit d'espérer de cet établissement, ne furent cependant point aussi grands que les vues de Charlemagne avoient semblé le promettre ; la mort de ce Prince, arrivée à Aix-la-Chapelle en 814, replongea les Sciences dans l'état de langueur d'où il les avoit voulu tirer, & comme les lumieres, qu'on devoit à ses soins, étoient encore trop foibles pour se soutenir sans le secours des Maîtres qu'il avoit protégés, elles ne tarderent point à s'éteindre. On fut encore obligé d'aller étudier dans les Ecoles épiscopales ou monastiques. Dans nos Provinces, c'étoit principalement à Liege, à Saint Amand, à Lobbes, à Saint Bertin, qu'on se rendoit, en attendant la fondation des Ecoles séculieres. Dans le XIII siecle, le goût des Sciences attiroit encore les jeunes gens dans ces pieuses retraites ; mais l'enseignement ne s'étendoit guere au delà des premiers rudimens, des principes de la Langue Latine, de la Religion & de quelques connoissances sur la Poésie & l'Histoire. C'étoit beaucoup savoir dans un tems où la plupart des gens du monde végétoient dans l'ignorance la plus profonde ; ceux qui vouloient s'instruire plus amplement, se rendoient dans les Universités de France & d'Italie.

Philippe le Bon, Duc de Bourgogne & Souverain des Provinces Belgiques, n'eut pas plutôt succédé à son pere, Jean Sans-peur, en 1419, qu'il sentit combien les Sciences influent sur le bonheur des Etats. Il travailla à ranimer le goût des Lettres dans l'esprit de ses sujets & il eut l'avantage de trouver des hommes qui n'attendoient que le moment d'être protégés, pour seconder ses intentions. Les succès suivirent de si près les grands desseins de ce Prince, qu'on vit paroître, sous son regne, quantité d'Historiens & de rédacteurs de Chroniques, dont les Ouvrages sont d'autant plus recherchés aujourd'hui, qu'on y trouve les faits rendus avec la plus exacte vérité, & qu'ils servent à confondre les Ecrivains modernes que la passion ou l'intérêt national a portés à falsifier le fonds historique des événemens.

La Maison de Bourgogne ne se borna pas à réveiller l'amour des Lettres & à protéger les Savans, elle s'attacha à recueillir les Ouvrages les plus estimés

times, & elle forma une collection riche pour le tems, dont les précieux restes ont donné naissance à la Bibliotheque Royale de Bruxelles.

Comme les Pays-Bas n'eurent point d'Université avant la fondation de celle de Louvain, en 1426, par Jean IV, Duc de Brabant, les amateurs des Sciences furent obligés de passer dans les Ecoles étrangeres. Ceux qui vouloient étudier la Médecine, alloient s'instruire en France, mais principalement en Italie. Padoue & Bologne furent les Universités les plus suivies par les Médecins des Provinces Belgiques; ils ne sortoient de ces Ecoles qu'après avoir pris leurs grades, ou ils s'y fixoient, pour correspondre à l'empressement qu'on avoit de mettre au grand jour les talens supérieurs, par lesquels ils s'étoient distingués pendant le cours de leurs études.

Antoine Perrenot, connu depuis sous le nom de Cardinal de Granvelle, avoit étudié dans les principales Académies de l'Europe, & s'étoit rendu savant dans les Langues, les Belles-Lettres & l'Eloquence. Plein de goût pour les Sciences qu'il aimoit, il travailla à les faire fleurir dans les Pays-Bas, & il eut la satisfaction de voir qu'il ne leur manquoit que de l'encouragement, pour exciter les peuples à faire fruit des heureuses dispositions qu'ils avoient reçues de la nature. Mais les troubles qui s'éleverent dans nos Provinces en 1578, arrêterent les progrès qu'il étoit d'autant plus aisé alors de faire dans les Sciences, qu'on avoit augmenté le nombre des Professeurs, en établissant une Université à Douay en 1562. Les Pays-Bas devenus le théatre de la confusion, de la guerre & de la politique, cesserent d'être la patrie des Savans; les Sciences effrayées chercherent ailleurs un asyle tranquille, que leur refusoient des provinces dévastées par les horreurs qui accompagnent les guerres civiles.

A ces tems de trouble succéderent des jours plus heureux; les Lettres reprirent plus de vigueur, de célebres Ecrivains donnerent au public les fruits de leurs veilles & de leurs études. Il est vrai que les Ouvrages sortis de leur plume ne furent point de nature à en imposer à la multitude; comme ils ne roulent, pour la plupart, que sur des matieres utiles & scientifiques, qu'ils sont d'ailleurs écrits en Latin ou en Flamand, nos voisins n'y trouverent point cette finesse d'esprit, cette teinte légere & brillante, qu'ils regardent comme la pierre de touche du génie. L'objet de nos Ecrivains fut toujours d'approfondir les choses; ils s'attacherent plus à résoudre les difficultés des Sciences, qu'à briller par la diction: il leur suffit de faire preuve de savoir & de jugement.

Les Pays-Bas changerent de Souverain à la suite du Traité d'Utrecht conclu en 1713. Le Gouvernement tout occupé à guérir les plaies de l'Etat, ne porta guere son attention sur les Lettres qui languissoient faute d'émulation. Pour leur donner plus d'activité, il étoit nécessaire qu'un heureux concours de circonstances vînt y contribuer. Suivant l'Auteur du Discours préliminaire qui est à la tête du premier Tome des Mémoires de l'Académie Impériale & Royale des Sciences & Belles-Lettres de Bruxelles, « il fallut que le ciel mît sur le Trône une Princesse » qui fait de l'amour de ses peuples, la base de son Gouvernement, & qui regarde, » comme un devoir sacré, le soin d'éclairer ses sujets. Il fallut que la paix & l'a-

» bondance fissent lever sur son Empire des jours heureux & tranquilles, & que » le Dépositaire de sa puissance suprême fût un Prince chéri des peuples, un Pro» tecteur déclaré des Arts & des talens utiles, assez bienfaisant pour les accueillir, » assez éclairé pour en apprécier le mérite. Il fallut qu'un Ministre, ami des » Lettres, & doué d'un génie profond, secondât ses glorieux desseins; qu'il conçût » un projet de rétablissement & les moyens de le réaliser, qu'il eût assez de fer» meté pour ne point se décourager par la rencontre de quelques obstacles, qui accompagnent toujours les entreprises de cette nature. »

Le feu Comte de Cobenzl, Ministre Plénipotentiaire de sa Majesté aux Pays-Bas, animé par les conseils de M. *Schoëfflin*, Professeur d'Histoire & de Droit public à Strasbourg, procura l'érection de la Société Littéraire de Bruxelles en 1769. S. M., continue l'Auteur du Discours préliminaire, ayant assigné les fonds nécessaires pour la distribution de deux prix annuels & pour les autres besoins de ce Corps, on fut convaincu, dès le premier concours, que la Littérature Belgique n'étoit pas si profondément ensevelie, qu'il ne fut facile de la ressusciter. Mais la mort inopinée du Comte de Cobenzl fut une nouvelle preuve du peu de fonds qu'on peut faire quelquefois sur les apparences les plus flatteuses. La Société naissante, foible, sans appui, sans chef, se vit à deux doigts de sa perte, & le Public ne douta plus qu'elle n'allât tomber dans un oubli éternel, dès la seconde année de son existence.

Heureusement pour les Lettres, le Comte de Cobenzl fut remplacé par M. le Prince de Starhemberg. Dès son arrivée à Bruxelles, S. A. se fit rendre compte de l'état de la Société Littéraire, & vit bientôt que ce Corps n'étoit engourdi & foible, que parce qu'il étoit destitué de cette influence heureuse qui émane du Trône, & qui porte la vie & la force dans tous les états. M. le Prince de Starhemberg obtint des Lettres Patentes de sa Majesté, par lesquelles la Société Littéraire fut érigée en Académie Impériale & Royale des Sciences & Belles-Lettres. Ce Décret qui est daté de Vienne le 16 Décembre l'an de grace mil sept cent soixante-douze, étoit accompagné d'un Réglement qui prescrit la forme de l'établissement & les devoirs des Académiciens.

Tout annonce un avenir florissant à cette Compagnie de Savans. Comme sa fondation est marquée au coin de la sagesse & de la bienfaisance de l'Auguste MARIE-THERESE, dont le regne sera à jamais mémorable par tant d'autres établissemens utiles; comme cette Académie a pris naissance sous les heureux auspices de S. A. R. le Sérénissime DUC CHARLES de Lorraine & de Bar, Gouverneur-Général de nos Provinces; comme S. A. le Prince de Starhemberg se fait un devoir de correspondre aux vues de l'Impératrice qu'il représente en qualité de Protecteur du Corps Académique, les fruits que la Nation recueillera des travaux de ce Corps, ne manqueront pas de jetter une infinité de lumieres sur la Littérature des Pays-Bas, & de remuer les ressorts du génie par l'émulation. Déja d'excellens Mémoires ont été couronnés; déja l'Académie elle-même a publié en 1777 le premier Tome des Mémoires sortis de la plume de ses Membres. On remarque dans les uns & dans les autres des vues utiles, curieuses & savantes: la Physique & la Médecine n'ont point été oubliées, & ces deux Sciences ne manqueront pas d'être éclairées par les connoissances lumineuses qui partiront

d'un Corps, à qui des travaux assidus ne tarderont point à donner la consistence la plus solide, la plus utile & la plus avantageuse aux progrès des Sciences & des Belles Lettres.

PECHLIN (Jean-Nicolas) étoit de Leyde, où il naquit en 1646. Après de bonnes études, il obtint, en 1667, le bonnet de Docteur dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de sa ville natale, & voyagea ensuite en Italie, dont il visita les Universités les plus célebres. Enrichi par les connoissances qu'il avoit recueillies de la bouche des premiers Maîtres, il ne lui manquoit plus que l'occasion de les communiquer; & il la trouva cette occasion, en 1673, dans la Chaire qu'on lui confia à Kiell dans le Holstein. Son mérite y fit du bruit. L'Académie des Curieux de la Nature le reçut au nombre de ses Membres, en 1678, sous le nom de *Télamon*, & la Société Royale de Londres lui donna entrée dans son Corps en 1691. Mais dès l'an 1680 le Duc de Holstein-Gottorp l'avoit nommé son premier Médecin, & dans la suite, il en devint Bibliothécaire & Conseiller. En 1698, il accompagna ce Prince à Stockholm, & il s'y rendit encore, en 1704, avec le Prince Héréditaire, auquel il étoit attaché en qualité de précepteur. Ce fut dans cette Capitale que *Pechlin* mourut au mois de Février 1706. On a de lui plusieurs Ouvrages, dont la plupart font preuve de son éloquence & de la beauté de son esprit. Le principal a paru sous le titre de *Metamorphosis Æsculapii & Apollinis Pancreatici*; il le lâcha contre *Sylvius de le Boë & de Graaf*, sous le faux nom de *Janus Leonicenus Veronensis*. Les autres Traités de sa façon sont intitulés :

De purgantium medicamentorum facultatibus. Lugduni Batavorum, 1672, *in*-8. *Amstelodami*, 1702, *in*-8, avec des augmentations.

De vulneribus sclopetorum. Kilonii, 1674, *in*-4.

De aëris & alimenti defectu, & vitâ sub aquis. Ibidem, 1676, *in*-8.

De habitu & colore Æthiopum. Ibidem, 1677, *in*-8. C'est dans le réseau cutané qu'il établit le siege de la couleur des Negres. Il semble croire que la bile contribue à cette couleur, par la noirceur dont elle est naturellement empreinte, & il est le premier qui ait avancé cette opinion. *Barrere*, Médecin de Perpignan, l'a fait revivre vers le milieu de ce siecle, mais elle a été solidement réfutée.

Théophilus bibaculus, sive, de potu Theæ. Francofurti, 1684, *in*-4. *Parisiis*, 1685, *in*-12. Cet Ouvrage, qui est écrit en style poétique, a pour objet de vanter l'usage du Thé, à qui l'Auteur prodigue les plus grands éloges.

Observationum Physico-Medicarum Libri tres. Hamburgi, 1691, *in*-4. On trouve d'excellentes remarques dans ce Recueil, mais aussi beaucoup de preuves de la crédulité de *Pechlin*.

PECQUET, (Jean) Docteur de la Faculté de Montpellier, étoit de Dieppe. Il avoit l'esprit vif & remuant, & tout propre à faire des découvertes: c'est à lui qu'on doit celle du Réservoir du chyle & du Canal Thorachique, qu'il fit par rencontre, en 1647, lorsqu'il étudioit la Médecine à Montpellier. Après cet heureux prélude, il alla faire sa profession dans sa ville natale; mais s'étant bientôt rendu à Paris, il se livra à d'ultérieures recherches pour découvrir completement ce qu'il n'avoit fait qu'entrevoir. M. *Portal* dit qu'il s'occupa de l'Anatomie avec

Mentel, Médecin célebre de la Faculté de Paris, avec *Pierre Mercenne* & *Jacques Duval*, ses illustres confreres. Il profita encore des conseils d'*Adrien Auzot* de Rouen, & de *Louis Gayant*, Chirurgien distingué de Saint Côme, à qui *Pecquet* dit devoir beaucoup.

Notre Médecin sut si bien user de ce que le hazard lui avoit offert, il s'expliqua en de si bons termes & avec tant de netteté pour mettre sa découverte en évidence, qu'il en eut autant d'honneur que s'il l'avoit faite au moyen des recherches préméditées. Cette découverte répandit son nom dans toute l'Europe, & l'y fit connoître dans un âge où à peine auroit-il osé lever les yeux sans ce coup de fortune : mais comme les hommes à talens ne manquent jamais d'envieux, on s'efforça de diminuer sa gloire, en disant qu'*Eustachi* l'avoit prévenu en indiquant la vraie position du Canal Thorachique qu'il avoit vu dans le cheval. Mais *Pecquet* a bien ajouté aux travaux de ce grand Anatomiste, & l'on ne peut disconvenir que c'est à lui que nous sommes obligés de la parfaite connoissance que nous avons des veines lactées qui portent le chyle au Réservoir. C'est encore lui qui a démontré que le chyle passe delà par des veines particulieres à travers la poitrine, jusqu'à la hauteur de l'épaule gauche, où il entre dans la souclaviere & ensuite droit au cœur. C'est dans l'Ouvrage suivant que l'on trouve tout cet exposé :

Experimenta nova Anatomica, quibus incognitum hactenus chyli receptaculum, & ab eo per thoracem in ramos usque subclavios vasa lactea deteguntur, avec une Dissertation Anatomique de la façon de *Pecquet*, qui est intitulée : *De circulatione sanguinis & chyli motu. Hardervici*, 1651, *in*-12. *Parisiis*, 1651, *in*-4. *Ibidem*, 1654, *in*-4, avec la Dissertation *De thoracicis lacteis* contre *Riolan* qui avoit censuré les expériences Anatomiques de l'Auteur, parce qu'elles renversoient le systême de la sanguification le plus reçu de son tems. *Lugduni Batavorum*, 1654, *in*-12. *Heidelbergæ*, 1659, *in*-8, avec le Recueil de *Syboldus Hemsterhuys*, intitulé : *Messis aurea. Amstelodami*, 1661, 1700, *in*-12. *Genevæ*, 1685 ; *in-folio*, dans la Bibliotheque Anatomique de *Manget*, ainsi que dans la plupart des éditions de l'Anatomie Réformée de *Thomas Bartholin*. Il y a une Traduction Angloise de l'Ouvrage de *Pecquet*, Londres, 1653, *in*-8.

Ce Médecin eut la jambe cassée dans les rues de Paris, par la chûte qu'il fit de son cheval qui s'étoit abattu sous lui ; mais il en guérit heureusement. Ce fut l'eau de vie qui le fit mourir. Cet homme avoit son foible ; il conseilloit l'usage de cette liqueur comme un remede à tous maux, & il en buvoit lui-même si abondamment, qu'elle fut enfin pour lui une eau de mort. Il finit ses jours à Paris au mois de Février 1674. M. Fouquet, dont il étoit Médecin, s'amusoit de lui à ses heures perdues, & lui faisoit expliquer les plus belles questions de la Physique. *Pecquet* en avoit beaucoup de connoissances ; & c'étoit à elles, ainsi qu'à ses talens anatomiques, qu'il devoit l'entrée de l'Académie Royale des Sciences, où il avoit été reçu en 1666.

PEDROSA, (Louis Rodriguez DE) de Lisbonne, avoit à peine vingt-ans lorsqu'il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Salamanque, où il enseigna cette Science au delà d'un demi siecle. Il étoit déja fort avancé en âge, lorsqu'il publia, en 1666, le premier Tome d'un Ouvrage intitulé : *Selectæ Philosophiæ &*

Medicinæ difficultates, quæ à Philosophis vel omittuntur, vel negligenter examinantur. Salmanticæ, in-folio. Il en avoit neuf autres Tomes prêts à être mis sous la presse, mais sa mort en a privé le public.

PEFFINGER, (Jean) de Strasbourg, où il naquit le 2 Janvier 1728, étudia les Langues, la Philosophie & les Mathématiques sous les plus habiles Maîtres de cette ville. Ce fut en 1747 qu'il commença à fréquenter les cours de Médecine; mais il ne le fit pas long-tems dans sa patrie, car il se rendit à Jene, en 1748, pour y entendre les leçons du célebre *Hamberger*, & au mois d'Avril de l'année suivante, il se mit à parcourir les différentes Universités de l'Allemagne. De retour à Strasbourg, *Peffinger* y continua ses études de Médecine, & le 30 Mars 1751, il soutint une These sous la Présidence de M. *Eisenmann.* Au mois d'Octobre suivant, il se rendit à Paris pour y profiter des cours d'Anatomie & s'exercer aux opérations chirurgicales. Le 30 Mai 1753, il fut reçu Docteur en Médecine à Strasbourg, où il parvint, le 24 Août 1759, à la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie vacante par la mort de *Boecler.* Il a rempli cette Chaire jusqu'en 1768 qu'il a été nommé à celle de Pathologie & de Pratique. On a de lui une bonne Dissertation *De musculari vi & naturâ*, qu'il soutint pour son Doctorat.

PEILIGK (Jacques) vécut vers la fin du quinzieme siecle. Il est le premier qui ait donné des planches d'Anatomie, car celles de *Magnus Hund* & de *Carpi* ne parurent que deux ou trois ans après. On doit bien s'attendre à l'inexactitude des figures de *Peiligk;* ses descriptions ne valent guere mieux, puisqu'il les a tirées des Arabes qui n'excelloient pas en Anatomie. L'Ouvrage suivant, qui est de la façon de cet Auteur, a paru sous le voile de l'Anonyme, selon M. *de Haller* qui en avoit un exemplaire dans sa Bibliotheque :

Compendiosa capitis physici declaratio, principalium humani corporis membrorum figuras liquidò ostendens. Lipsiæ, 1499, 1518, *in-folio.* Le *Thesaurus veræ Philosophiæ & divinæ sapientiæ* qui parut à Leipsic en 1505, *in-folio*, n'est point un nouveau titre de l'Ouvrage que je viens de citer, comme l'a dit l'Historien de l'Anatomie & de la Chirurgie; c'est un Traité tout différent qui appartient à *Alberus* & dont *Peiligk* n'est que l'Editeur. Voyez là dessus *Methodus studii Medici* par M. *de Haller*, page 499.

PEIRESC, (Nicolas-Claude Fabri, Seigneur de) naquit le premier Décembre 1580 au Château de Bougencier en Provence. Il étudia le Droit dans plusieurs Universités & fut Conseiller au Parlement d'Aix; mais il ne se borna pas à cette Science, il se rendit habile en beaucoup d'autres sous les Maîtres les plus célebres, avec qui il fut lié toute sa vie. Il finit par embrasser l'Etat Ecclésiastique, & mourut à Aix le 24 Juin 1637. *Peiresc* a laissé un grand nombre de Manuscrits sur différentes matieres, mais ils n'ont point de rapport à mon objet. Ce qui intéresse la Médecine, c'est que ce Savant a supérieurement cultivé l'Anatomie; au moins *Gassendi* qui a écrit sa vie, *Pecquet*, & quelques autres Auteurs lui rendent ce témoignage. *Pecquet* nous apprend que *Peiresc* fut témoin des recherches qu'il fit sur le réservoir du chyle dans un pendu, une demi-heure après son supplice, & il ajoute que *Peiresc* lui-même avoit eu soin de faire manger le cri-

minel avant que la ſentence de mort lui fût prononcée. La curioſité de ce Savant l'engagea à diſſéquer les yeux de différens animaux, à faire des expériences ſur la viſion, & à déterminer le degré de convexité des cryſtallins.

PELLEGRINI, (Pompée) de Bologne, prit le bonnet de Docteur en Médecine dans cette ville, où il enſeigna enſuite la Philoſophie juſqu'à ſa mort arrivée le 28 Février 1542, à l'âge de 49 ans. Il eſt Auteur d'un Ouvrage ſur la nobleſſe de la Médecine, qu'il fit imprimer à Bologne.

PELLETIER, (Gaſpar) de Middelbourg en Zélande, s'appliqua à la Médecine & ſe fit recevoir Docteur en l'Univerſité de Montpellier, où il fut Aide de *Richer de Belleval*, Démonſtrateur d'Anatomie & de Botanique. De retour dans ſa patrie, il s'y diſtingua tellement par la pratique de ſon Art, que les Magiſtrats lui conferent la charge de Médecin ordinaire de leur Hôpital. Mais il avoit trop de mérite pour en demeurer-là ; en effet, on lui en reconnut tant, qu'il finit par être Echevin & enſuite Conſeiller de ſa ville natale. Peu de tems avant ſa mort, il demanda la ſurvivance de ſa place de Médecin de l'Hôpital pour ſon fils *Adrien* qui s'étoit déja fait un nom par ſes ſuccès ; elle lui fut accordée le 23 Septembre 1658. *Pelletier* le pere mourut l'année ſuivante, & laiſſa au public un Ouvrage intitulé :

Plantarum, tùm patriarum, tùm exoticarum, in Walachria Zelandiæ Inſulâ naſcentium, Synonyma. Middelburgi, 1610, *in*-8. Ce Livre, qui eſt aujourd'hui fort rare, fut dédié par l'Auteur à la Régence de Middelbourg, dont il reçut un baſſin d'argent en préſent, enſuite de réſolution priſe le 16 Juillet 1610.

PELLETIER (Jacques) naquit dans une bonne famille du Mans le 25 Juillet 1517. Il fut Principal du College de Bayeux, & puis de celui du Mans à Paris, où il mourut au mois de Juillet 1582. On n'a pas de peine à croire que les devoirs attachés à ces places ne laiſſerent guere à *Pelletier* le tems de s'occuper de la pratique de la Médecine ; mais il avoit encore pour elle moins de goût que de loiſir. Il avoit cependant fait de bonnes études ; car la Notice des Médecins de Paris, par M. *Baron*, fait mention de lui comme Licencié, ſous le Décanat de *François Brigard*, élu en Novembre 1558 & continué en 1559. Les Bibliographes lui attribuent d'ailleurs les Ouvrages dont voici les titres :

De peſte Compendium. Baſileæ, 1557, *in*-8.

De conciliatione locorum Galeni Sectiones duæ. Pariſiis, 1560, *in*-4. *Ibidem*, 1565, *in*-8, avec le Traité de *Jérôme Cardan*, qui eſt intitulé : *Contradicentium Medicorum Libri duo. Marpurgi*, 1607, *in*-8.

Pelletier s'eſt occupé davantage de l'étude des Belles-Lettres & des Mathématiques ; il n'y a cependant point également réuſſi, car il vaut mieux du côté des dernieres. Quoiqu'en diſe *La Croix* du Maine, qui le fait paſſer pour un *fort excellent Poëte Latin & François, bien verſé en l'Art oratoire, Médecine & Grammaire, en toutes leſquelles Sciences il a écrit des Livres*, on ne peut s'empêcher de remarquer que ſes Œuvres Poétiques, imprimées à Paris en 1581, *in*-4,

ſont aſſez mauvaiſes, auſſi bien que ſes Traductions de l'Art Poëtique en Vers François, de quelques Odes d'*Horace*, de deux premiers Livres de l'Odyſſée, du premier Livre des Géorgiques, & des Epigrammes de *Martial*. On a encore de lui un Art Poëtique en proſe, où il y a de bonnes maximes & des penſées juſtes; des Dialogues ſur l'Orthographe & la prononciation Françoiſe, où il veut réformer l'une & l'autre par un ſyſtême ridicule qu'il a ſuivi dans ſes Ouvrages, & qui en rend la lecture fort déſagréable. *Pelletier* étoit Secretaire de l'Evêque du Mans, lorſqu'il compoſa ces Dialogues. Les Traités qu'on a de lui ſur les Mathématiques ſe réduiſent principalement à des Commentaires Latins ſur *Euclide*; à un Livre de l'uſage de la Géométrie; à d'autres ſur la meſure du cercle, ſur la maniere de tirer l'Horoſcope, ſur l'Arithmétique, ſur l'Algebre. Ils ſont aſſez eſtimés; c'eſt au moins ce qu'il a fait de mieux: mais il n'a point trouvé la quadrature du cercle, comme il le prétendoit.

PELOPS, précepteur de *Galien*, ſe fit de la réputation dans le deuxieme ſiecle par ſes Ouvrages ſur la diſſection des muſcles. Au défaut de cadavres humains, il faiſoit ſes démonſtrations ſur les bêtes; il prenoit, par exemple, la langue d'un bœuf pour en faire connoître les muſcles; mais cette méthode a été la ſource de cette infinité d'erreurs qu'on trouve dans les Ecrits des Anciens. Il en falloit cependant bien agir ainſi dans le ſecond ſiecle, parce qu'il étoit difficile de ſe procurer des cadavres humains ſur leſquels on pût travailler aux progrès de l'Anatomie. *Pelops* paroît avoir été attaché à pluſieurs maximes d'*Hippocrate*, & d'après lui, il regardoit la tête comme le principe des veines & de tous les autres vaiſſeaux.

PELSHOFER, (Jean-George) de Gratz en Styrie, vint au monde l'an 1599. Après de bonnes études, il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Bâle, & paſſa enſuite à Hayna en Siléſie, où il fit ſa profeſſion, à titre de Phyſicien de cette ville. Mais il abandonna cet emploi en 1627 pour ſe rendre à Wittemberg, où il enſeigna publiquement la Médecine juſqu'à ſa mort arrivée le 11 Juillet 1637. Tout ce qu'on a de lui ſe réduit à quelques Diſſertations Académiques; mais il a publié le Traité *De Opio* de *Jean Hartmann*, & le *Tyrocinium Chymicum* de *Jean Beguin*, avec des notes.

PENNA (Jean DE) tira ſon nom de celui de ſa ville natale, *Penne*, dans le Haut Languedoc. *Toppi* parle de lui dans ſa Bibliotheque, parce qu'il fit la Médecine à Naples avec diſtinction, & qu'il y mourut en 1388. Son corps fut inhumé dans l'Egliſe des Céleſtins, où l'on mit cette Inſcription ſur ſon Tombeau:

Hic Requieſcit
Vir juſtus & veridicus
MAGISTER JOANNES DE PENNA,
In Medicinali atque Phyſicâ Excellentiſſ.
Et in aliis Perſpect.
Obiit
Ann. Domini MCCCLXXXVIII.
Die VIII *Menſ. Maii*, X *Indict.*

On a de ce Médecin : *Reprobationes in Tractatum Comminantium Francisci de Bononia de animatione fœtûs. Lugduni*, 1529, *in-folio*, avec la *Summa Medicinalis* de *Thomas de Garbo.*

J. J. W. de Penna, Conseiller Médecin de l'Empereur, Proto-Médecin du Royaume de Hongrie & des Provinces adjacentes, Président perpétuel du Conseil de santé, a donné un Ouvrage intitulé :

Historia Constitutionis Pestilentis, *annis* 1708, 1709, 1710, 1711, 1712 & 1713 *per Thraciam*, *Sarmatiam*, *Poloniam*, *Silesiam*, *Daciam*, *Sueciam*, *Saxoniam*, *inferiorem Austriam*, *variaque loca S. R. I. grassatæ. Viennæ*, 1714, *in*-8.

PENOT, (Bernard-George) savant Chymiste, natif de Port Sainte Marie en Guienne, fut réduit à la misere par ses recherches sur la Pierre Philosophale. Il mourut au commencement du XVII siecle à l'Hôpital d'Yverdun en Suisse, âgé de 98 ans.

Ce Chymiste ne fut pas plutôt revenu de son aveugle prévention pour le Grand-Œuvre, qu'il en déconseilla la recherche à tout le monde ; il avoit coutume de dire que s'il avoit un ennemi dont il voulût tirer vengeance, il tâcheroit de l'engager à s'occuper du pénible & ruineux travail dans lequel il avoit passé la meilleure partie de sa vie. Il paroît en effet qu'il ne cessa de courir après la Pierre Philosophale que dans un âge très-avancé, c'est-à-dire, lorsque les passions ont moins d'empire sur l'homme. Ses yeux s'ouvrirent alors ; il sentit tout le poids de la pauvreté à laquelle il étoit réduit, sans espoir de s'en tirer ; & il prouva par sa fin que le métier qu'il avoit fait, n'est point propre à s'enrichir. *Penot* a consigné ses délires dans les Ouvrages dont voici les titres :

Tractatus varii de vera præparatione & usu medicamentorum chymicorum. Francofurti, 1594, *in*-8. *Ursellis*, 1602, *in*-8. *Basileæ*, 1616, *in*-8.

Apologia in duas partes divisa ad Josephi Michelii, Middelburgensis Medici, Scriptum. Francofurti, 1600, *in*-8.

Tractatus de quarumdam herbarum salibus, *eorum præparatione & variâ administratione. Ursellis*, 1601, *in*-8.

Tractatus de Denario Medico, quô decem medicaminibus, omnibus morbis internis medendi via docetur. Bernæ Helvetiorum, 1607, *in*-4. 1608, *in*-8.

Quæstiones tres de corporali Mercurio. Quinquaginta-septem Canones de Opere Physico, quibus Ars dilucidior fit. Etc. Argentorati, 1613, *in*-8, dans le second volume du Théatre Chymique.

PERDU, (Benoit) de Gravelines, où il naquit en 1615, fut inscrit au College des Médecins de Tournay le 26 Novembre 1647. La réputation qu'il s'étoit acquise dans cette ville par une expérience de plus de trente ans, lui mérita la troisieme pension ; une de celles dont le Magistrat récompense les talens de ses Médecins. Elle lui fut accordée le 20 Mars 1675, & il pratiqua encore plus de vingt ans depuis cette époque. *Perdu* mourut à Tournay le 5 Juillet 1694, âgé de 78 ans, & laissa un Ouvrage intitulé :

Statera sanguinis, *sive*, *Disceptatio de Saphenæ sectione in febribus*, *tùm in viris*, *tùm*

rum in prægnantibus. Et de quibusdam aliis casibus. Tornaci, 1668, in-8. On trouve l'Epigramme suivante à la tête de cette Dissertation :

Miror quàm varium faciant tua nomina sensum :
Si Perdu *tu sis, quâi Benedictus eris.*
Verùm si Perdu *tu es, tu es cognomine tantùm ;*
Nomine, reque simul, tu Benedictus eris.

Philippe-François, son fils, étoit de Tournay. Il fut inscrit au College des Médecins de cette ville le premier de Février 1663, & il succéda à la pension de son pere le 13 Juillet 1694. Il en a joui peu d'années ; car il est mort le 11 Octobre 1702.

PERDULCIS. Voyez PARDOUX.

PEREDA, (Pierre-Paul) Médecin du XVI siecle, étoit de Xativa au Royaume de Valence en Espagne. Il enseigna dans la Capitale de ce Royaume, & donna assez de célébrité à ses Ecoles par son attachement à la doctrine de *Galien*, dont il fit preuve dans ses Leçons & ses Ouvrages. Il en a écrit plusieurs, comme : *De causis & signis morborum internorum. Commentaria in sex Libros Galeni, de differentiis morborum, de causis morborum, de differentiis symptomatum, de symptomatum causis. Commentaria in Librum primum & secundum Galeni de differentiis febrium.* Ceux ci sont demeurés en manuscrit, mais le suivant a été imprimé plusieurs fois, sous ce titre :

In Michaëlis Joannis Paschalii Methodum curandi morbos Scholia. Barcinone, 1579, *in-8. Lugduni*, 1585, 1600, 1602, 1619, 1630, *in-8. Ibidem*, 1664, *in-8, accedit Caroli Sponii Chymica Appendix, & Disputatio Medica, an Cannabis & aqua in qua mollitur possint aërem inficere ?*

PEREIRA, (George-Gomez) célebre Médecin Espagnol, natif de Medina-del-Campo, vécut au commencement du XVI siecle. Il affecta de combattre les opinions anciennes & d'en soutenir de nouvelles ; on dit même qu'il est le premier qui ait écrit que les bêtes sont des machines sans sentiment. Il avança cette ridicule opinion en 1554 ; mais comme elle n'eut point de partisans, elle tomba dès sa naissance. *Descartes* la releva dans le siecle suivant, & plusieurs prétendent que c'est de ce Médecin qu'il en avoit emprunté l'idée ; il y a cependant apparence que ce Philosophe, qui imaginoit plus qu'il ne lisoit, ne connoissoit ni *Pereira*, ni son Ouvrage. D'ailleurs *Pereira* n'est pas le premier auteur de ce sentiment. Trois cens ans avant J. C. un Cynique, que l'on croit être *Diogene*, avoit enseigné que les bêtes n'avoient ni sentiment, ni connoissance.

On attribue à *Pereira* des opinions sur d'autres matieres de Physique & de Médecine, aussi hardies, pour le tems, que celle sur l'ame des bêtes ; mais elles sont peut-être mieux fondées, sur-tout celle où il combat & rejette la matiere premiere d'*Aristote*. Il ne fut pas non plus d'accord avec *Galien* sur la doctrine des fievres, mais il eut tort de le maltraiter. Toute la grace qu'il lui fait, c'est

de lui ſuppoſer de la ſincérité dans ſes aſſertions, & de le taxer ſimplement d'ignorance, dont la trop crédule poſtérité a été la dupe.

Le Livre, où *Pereira* ſoutient que les bêtes ſont des automates, eſt fort rare; il fut vendu en France juſqu'à 200 francs. L'édition originale eſt de Medina-del-Campo, 1554, *in-folio*, mais il en parut une autre à Francfort en 1610. L'Auteur lui donna le titre d'*Antoniana Margarita*, pour faire honneur au nom de ſon pere & de ſa mere. On a encore de ce Médecin une Apologie de ſes ſentimens, en réponſe à l'Ouvrage de *Michel de Palacios*, Théologien de Salamanque, qui l'avoit vivement attaqué. Le Traité ſuivant, également rare & cher aujourd'hui, eſt auſſi de la façon de *Pereira* :

Novæ veræque Medicinæ experimentis & evidentibus rationibus comprobatæ Pars prima. Methymnæ Duelli, 1558, *in-fol.* Il traite des fievres dans cette partie.

PÉREZ, (Gaſpar) premier Profeſſeur de Médecine en l'Univerſité de Séville, vécut dans le XVI ſiecle. Les Bibliographes lui attribuent un Traité en Eſpagnol, qui eſt intitulé :

Del Balſamo y de ſus utilidades para las enfermedades del cuerpo humano. Séville, 1530, *in-4.*

PERFORATUS. (André) Voyez BORDE.

PERGAME. (Temple de) Ce Temple fut bâti à l'occaſion d'un certain *Archias* qui ayant été guéri de quelque maladie à Epidaure, tranſporta à Pergame le culte d'*Eſculape* à qui il attribuoit ſa guériſon. Quelques Savans ont cru, ſur un paſſage de *Lucien*, que ce Temple n'avoit été élevé à l'honneur d'*Eſculape*, que par la raiſon que ce Dieu avoit eu ſa boutique à Pergame : mais *Lucien* n'a voulu marquer par cette boutique que le Temple même du Dieu, où on alloit chercher à ſe guérir comme dans les boutiques des Médecins qui, avant l'établiſſement de la Médecine Clinique, demeuroient ſédentaires chez eux en attendant les malades.

Eſculape ou ſes Prêtres avoient leur boutique à Epidaure & dans tous les lieux où ils s'étoient établis, auſſi bien qu'à Pergame. Cette boutique étoit dans le Temple ou dans quelque appartement voiſin, & les Prêtres y préparoient & tenoient les médicamens qu'ils donnoient aux malades qui venoient les conſulter. Mais il y avoit un moyen plus myſtérieux par lequel le peuple cherchoit à obtenir la guériſon de ſes maux ; c'étoit de recourir aux cérémonies religieuſes, dont les Prêtres avoient établi l'uſage, pour d'autant mieux abuſer de la crédulité du vulgaire. On s'adreſſoit immédiatement à la Divinité par la cérémonie de l'*incubation*, qui étoit précédée de jeûnes, d'expiations, de luſtrations & de ſacrifices, afin de ſe rendre le Dieu de la Médecine plus propice & plus favorable. Après toutes ces formalités préliminaires, les malades ſe couchoient dans le Temple, le Sacrificateur éteignoit les lampes & recommandoit de dormir, ou du moins de garder un profond ſilence par reſpect pour le lieu ; car le moindre bruit effarouchoit la Divinité, qui avoit de bonnes raiſons pour ne pas s'expoſer aux regards curieux & indiſcrets des profanes. Lorſque le Sacri-

ficateur croyoit tout son monde endormi, il saisissoit ce moment pour faire sa ronde & s'emparer des offrandes qui avoient été transportées de l'autel sur la table sacrée. Il emportoit toute cette victuaille pour manger avec sa famille; car puisqu'il guérissoit pour le Dieu, il étoit juste qu'il mangeât pour lui les noix, les figues, les gâteaux & les autres comestibles qu'on offroit, suivant le différent rit de chaque Temple. Le lendemain on disoit que l'Immortel avoit tout consommé.

Vers le milieu de la nuit, lorsque tout étoit calme, *Esculape*, ou plutôt le Prêtre qui en faisoit les fonctions, accompagné de plusieurs femmes qu'on faisoit passer pour les filles du Dieu, visitoit les malades & leur ordonnoit le remede qu'il jugeoit convenable; un aide le préparoit sur le champ & le Dieu en faisoit l'application. Quelques-uns de ces malades guérissoient par hazard & d'autres se croyoient guéris, ce qui revient à-peu-près au même. Je n'entrerai point dans un plus grand détail des religieuses supercheries, dont les Prêtres se servoient pour accréditer le culte de la Divinité qui leur donnoit à vivre; on peut voir ce qu'a dit là dessus M. *Dujardin* dans l'*Introduction* à l'Histoire de la Chirurgie, & sur-tout *Henri Meibomius* dans sa Dissertation *De incubatione in fanis Deorum, Medicinæ causâ, olim factâ.*

Il faut que le Temple de Pergame ait été autant & plus célebre que celui d'Epidaure, puisque l'Empereur Caracalla se rendit exprès dans le premier pour consulter le Dieu sur sa maladie. On trouve d'ailleurs quantité de médailles des Antonins, où *Esculape* est représenté, qui ont toutes été frappées par les Pergaméniens. Ceux de Smyrne ont aussi frappé plusieurs médailles à l'honneur d'*Esculape* & des autres Divinités de la Médecine; on en trouve même à l'honneur des Médecins de la Secte d'*Hérophile* & d'*Erasistrate*, qui ont été frappées par les Smyrnéens, ainsi qu'on peut le voir dans la Dissertation que le Docteur *Méad* a donnée à ce sujet, & à laquelle il a joint l'empreinte de ces médailles.

PÉRIANDER, Médecin du XXXVII siecle, s'acquit une assez grande réputation dans la cure des maladies; mais s'étant mis ensuite à faire des Vers, il y réussit si mal, qu'Archidamus, fils d'Agesilaus, Roi de Lacédémone, le railla en lui demandant, lequel étoit plus avantageux de passer pour un mauvais Poëte, ou d'être regardé comme un bon Médecin.

PERNIS, (Eustache DE) Docteur en Philosophie & en Médecine, étoit de Catane, ville de Sicile, où il mourut dans un âge peu avancé l'an 1554. *Antonin Mongitore* le dit Auteur d'un Ouvrage intitulé:

In Librum Galeni, quos purgare conveniat, quibus medicamentis & quô tempore, Commentaria. Neapoli, 1597, *in*-4.

PERRAULT, (Claude) né à Paris en 1613, s'appliqua à la Médecine, dont il prit le bonnet dans la Faculté de sa ville natale en 1641, sous le Décanat de *Guillaume du Val. Perrault* avoit de grandes connoissances dans sa profession de Médecin; il composa même des Ouvrages qui en font preuve; mais comme il naquit Architecte, ce goût naturel lui fit en quelque sorte aban-

donner l'Art de guérir. Ce fut ſans aucun Maître qu'il devint habile dans les Méchaniques & dans tout ce qui a rapport au deſſin. Bon Phyſicien, grand Architecte, il encouragea les Arts ſur la protection de Colbert, & il employa ſa faveur auprès de ce Miniſtre, pour faire récompenſer les gens de mérite: comme il ne connoiſſoit ni la haine, ni la jalouſie, quiconque excelloit dans quelque genre que ce fût, étoit aſſuré d'avoir ſa recommandation.

Ce fut lui qui ſe chargea de deſſiner les modeles ſur leſquels les planches de ſon *Vitruve* ont été gravées. La belle façade du Louvre du côté de Saint Germain l'Auxerrois, l'Arc de Triomphe du Fauxbourg Saint Antoine, l'Obſervatoire, là Chapelle de Sceaux, tous ces Chefs-d'oeuvres furent élevés ſur ſes deſſins. *Boileau* lui a cependant diſputé la gloire que lui ont procuré les trois premiers morceaux; il prétend que dans la façade du Louvre on a ſuivi le deſſin du célebre *de Vau*: mais c'eſt une injuſtice qui fait peu d'honneur à ce Poëte. Comme Architecte, *Perrault* doit être mis au rang des premiers hommes de ſon ſiecle; comme Médecin, il eſt encore recommandable, & la Faculté de Paris n'a pas dédaigné de placer ſon portrait dans la ſalle où elle tient ſes aſſemblées, parmi ceux de *Fernel*, de *Riolan*, &c. Voici ce qu'on lit à ce ſujet dans les regiſtres de cette Faculté: *Die* 6 *Novembris ann.* 1692, *depicta tabella M. Claudii Perrault ad me Decanum Henricum Mahieu miſſa ab illuſtriſſimo fratre & donò data, ſcholæ noſtræ lumen ac ſidus meritò poteſt appellari. Varia in lucem ab eo ſunt emiſſa Opera Phyſica, quibus nihil eſſe pictius, aut elegantius, aut veroſimilius.... Dum cameli putreſcentis viſcera curioſius indagat, ſcrutatque ſcalpellô, tetrâ quâdam aurâ afflatus, mox è vivis ereptus eſt. Sicut tanti viri memoria vivet apud doctos quoſque, ſic apud nos Collegas ipſius perpetua debet eſſe.*

Quoique le goût de *Perrault* pour les Arts l'éloignât de la pratique de la Médecine, la douceur de ſes mœurs & la bienfaiſance de ſon caractere l'y ramenerent quelquefois; il l'exerça dans ſa famille, pour le ſoulagement des pauvres, pour celui de ſes amis, à qui il conſerva ſouvent la vie & la ſanté. Le cœur de *Perrault* étoit trop bon pour aimer les ſatyres, & comme il ſe déclara hautement contre celles de *Boileau*, il ne tarda pas de ſe brouiller avec lui. Le Juvenal François s'en vengea en le plaçant à la tête du quatrieme Chant de ſon Art Poétique, ſous l'emblême de ce Docteur de Florence, qui

> Laiſſant de Galien la ſcience ſuſpecte,
> De méchant Médecin devint bon Architecte.

Perrault, indigné contre le Poëte, s'en plaignit à Colbert. Ce Miniſtre en parla au Satyrique qui ſe contenta de lui répondre; *il a tort de ſe plaindre, je l'ai fait précepte.* En effet, il avoit dit à la ſuite de la métamorphoſe du Médecin:

> Son exemple eſt pour nous un précepte excellent:
> Soyez plutôt Maçon, ſi c'eſt votre talent.

Mais cette réponſe ne ſatisfit point le Médecin, que ſon ennemi avoit voulu rendre la fable du public: *Perrault* eut encore plus de ſujet de ſe plaindre, lorſque *Boileau* lui adreſſa cette Epigramme:

Oui, j'ai dit dans mes Vers, qu'un célebre Assassin;
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant Médecin devint Maçon habile:
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Perrault, ma Muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant Médecin,
Mais non pas habile Architecte.

L'Académie des Sciences qui ne jugeoit point du mérite des hommes par les satyres, s'associa *Perrault* comme un Savant capable de lui faire honneur. Il contribua en effet à la réputation de cette Compagnie; il avoit même bien solidement établi la sienne, lorsqu'il mourut à Paris le 9 Octobre 1688, à l'âge de 75 ans.

On a de lui une excellente Traduction Françoise de *Vitruve*, entreprise par ordre du Roi, enrichie de savantes notes & de belles figures: la seconde édition est de Paris en 1684, *in-folio*. Un Abrégé de *Vitruve*. Un Livre intitulé: *Ordonnances des cinq especes de Colonnes, selon la méthode des Anciens*, dans lequel il montre les véritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'Architecture. Un *Recueil de plusieurs Machines* de son invention. Quatre volumes d'*Essai de Physique*. Paris, 1680, *in*-12. Des *Mémoires* pour servir à l'Histoire Naturelle des animaux. Ils avoient déja paru en partie l'an 1667, mais on en a une édition plus complette de Paris, 1671, 1676, deux volumes *in-folio*, avec figures. Ce sont des descriptions & des dissections faites, avec *Du Verney*, de Quadrupedes & d'Oiseaux tirés de la Ménagerie du Roi. Cet Ouvrage parut en Anglois, par *Alexandre Pitfield*, Londres, 1687, *in-folio*, & fut réimprimé en François à Amsterdam, 1736, *in*-4, avec les Mémoires pour servir à l'Histoire des Plantes par *Denis Dodart*. Le Recueil des *Œuvres Physiques* de *Claude Perrault* & de *Pierre*, son frere ainé, fut publié à Leyde en 1721, & à Amsterdam en 1727, deux volumes *in*-4. C'est à notre Médecin qu'appartiennent encore la plupart des opinions que *Stahl* a soutenues avec tant de chaleur, & dont il a voulu se faire honneur. Dans le *Traité du bruit* qui parut en 1680, *Perrault* dit que l'ame préside aux actions vitales, & le Professeur de Hall n'en parla qu'en 1685.

PERSIUS (Philippe) naquit en 1569, à Elirich, petite ville dans le Cercle de la Haute Saxe. Après avoir été reçu Maître-ès-Arts & Docteur en Médecine à Bâle, il alla faire sa profession à Lintz, & devint Médecin ordinaire des Etats de la Haute Autriche. Les services qu'il rendit, à titre de cet emploi, lui mériterent les bontés de l'Empereur Ferdinand II qui le créa Comte Palatin & l'ennoblit. De Lintz, il passa à Ratisbonne, & ensuite à Ortenbourg où il s'attacha à la maison des Comtes de ce nom. Il mourut dans ce dernier endroit, en 1644, à l'âge de 75 ans. On a de lui une Dissertation, en Allemand, sur les maladies les plus communes en Autriche, & des Consultations qu'on trouve parmi les Observations de *Grégoire Horstius*, imprimées à Ulm en 1628, *in*-4.

PERSON, (Claude) de Châlons-sur-Marne, fut disciple de M. *Ferrein*, & prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris l'an 1744. Il alla faire sa profession dans sa patrie, où il mourut en 1758. On a de lui un Ouvrage intitulé :

Nouveaux Elémens d'Anatomie raisonnée. Paris, 1749, *in*-8. L'Auteur ne le donne que comme un Livre élémentaire en faveur de ceux qui aiment à connoître la structure du corps humain, sans avoir embrassé l'état de Médecin, ni de Chirurgien.

Person donna, en 1743, à l'Académie des Sciences un Mémoire sous le titre de *Recherches sur le mouvement du cœur, & expériences qui prouvent que le cœur se raccourcit dans la contraction.* Il y soutient la cause de M. *Ferrein.*

PERSONA, (Jean-Baptiste) de Bergame dans l'Etat de Venise, étudia les Belles-Lettres & la Philosophie à Milan, & la Médecine à Padoue sous *François Piccolomini.* Il n'eut pas plutôt reçu le bonnet de Docteur, qu'il alla pratiquer dans sa ville natale ; mais il ne s'y attacha point tellement, qu'il ne se rendît de tems à autre à Venise & en plusieurs endroits de l'Italie, où des personnes de distinction le retinrent souvent pendant tout le cours de leurs maladies. *Persona* étoit à Bergame, lorsqu'il fut attaqué de celle dont il mourut en 1620. Nous avons de lui :

In Galeni Librum, cui titulus est : Quod animi mores corporis temperiem sequantur, Commentarius singularis. Bergomi, 1602, *in*-4.

Discursuum Medicinalium unicus Liber. Ibidem, 1603, *in* 4.

Scholia in Galeni tres Libros de Venæsectione. Ibidem, 1611, *in*-4.

Noctes solitariæ, sive, de iis quæ scientificè scripta sunt ab Homero in Odyssea. Venetiis, 1613, *in*-4.

PERZOES, Médecin du VII siecle, a écrit un Livre *De Indorum sapientiâ.* Ce furent les récompenses que lui promit Chosroës II, Roi de Perse, qui l'engagerent à ce travail. *Freind*, qui traite cet Ouvrage de ridicule, dit qu'il fut traduit de l'Arabe en Grec par *Siméon* d'Antioche, Ecrivain du XI siecle.

PETERMANN, (André) étoit de Werben au Cercle de la Basse Saxe, où il naquit le 7 Mars 1649. Il fut promu au Doctorat dans la Faculté de Médecine d'Altorf en 1673, & fit ensuite sa profession à Torgau & à Leipsic. La Chaire d'Anatomie & de Chirurgie qu'il obtint dans cette derniere ville en 1689, l'y fixa en qualité de Professeur extraordinaire ; mais il ne tarda pas de passer au rang de Professeur ordinaire, car il y parvint en 1691. *Petermann* s'acquitta des devoirs de son état avec beaucoup de réputation ; il s'y soutint même jusqu'à sa mort arrivée le 5 Août 1703. Ce Médecin se distingua dans la pratique des accouchemens, & il écrivit un Ouvrage, en Allemand, sur cette matiere. Il est encore Auteur des suivans :

Brevissima manuductio ad Praxim Medicam. Lipsiæ, 1706, 1750, *in*-8.

Observationes Medicæ. Ibidem, 1707, *in*-8.

Chymia. Ibidem, 1708, *in*-4 & *in*-8.

On doit l'édition de ces Ecrits à *Benjamin-Benoit Petermann*, son fils. Celui-ci a

qui étoit natif de Leipſic, reçut les honneurs du Doctorat à Hall en Saxe en 1703, obtint l'emploi de Médecin de la Préfecture de ſa ville natale en 1708, & parvint à celui de premier Phyſicien en 1719. Comme il s'étoit particuliérement attaché à la pratique des accouchemens, ainſi qu'avoit fait ſon pere, il commença d'en faire profeſſion en 1715, & continua depuis avec diſtinction. Il mourut le 17 Avril 1724, âgé ſeulement de 44 ans. On lui attribue un Ouvrage intitulé : *Obſervationum Medicarum Decas I*; mais comme il parut à Leipſic en 1707, *in*-8, c'eſt-à-dire, avant que ce jeune Auteur puiſſe avoir eu aſſez d'occaſions pour obſerver, il eſt plus probable que ce Recueil eſt de ſon pere, & qu'il en eſt ſimplement l'éditeur.

PETIT, (Antoine) célebre Anatomiſte, né à Orléans, fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris le 25 Novembre 1746, & Membre de l'Académie Royale des Sciences en 1760. Les talens qui le diſtinguent dans l'Art de guérir, lui mériterent la charge d'Inſpecteur des Hôpitaux Militaires du Royaume en 1768, & l'année ſuivante, la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi, où ſon éloquence perſuaſive attire à ſes Leçons un concours prodigieux d'auditeurs. Cet habile Médecin a donné au public les Ouvrages ſuivans:

Lettre d'un Médecin de Montpellier, au ſujet de l'examen public que le Sieur Louis a ſubi à Saint Côme en 1749, *pour ſervir d'éclairciſſement à ce qu'en dit M. Fréron. In*-4, 1749 & 1774.

Anatomie Chirurgicale publiée ci-devant par Jean Palfin, &c. Nouvelle édition entiérement refondue & augmentée d'une Oſtéologie nouvelle. Paris, 1753, deux volumes *in*-8. Cet Ouvrage attira à M. *Petit* la critique la plus vive & la plus hardie de la part de M. *Portal*, Auteur de l'*Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie*. M. *du Chanoy*, diſciple & profecteur de M. *Petit*, ſe chargea de venger ſon Maître, dont l'Article avoit été répandu de toutes parts, long-tems avant la publication de l'Hiſtoire de l'Anatomie. Cette manœuvre indécente, à laquelle il paroît que M. *Portal* s'eſt prêté, ne manqua pas de faire ſur *du Chanoy* la plus vive impreſſion; elle augmenta encore par la lecture de l'Hiſtoire de l'Anatomie, & il ſembla au zélé diſciple que ce Livre renfermoit une critique injuſte & ſi peu ſenſée, qu'il ne pouvoit ſe défendre de prendre la plume, pour en montrer le faux & juſtifier M. *Petit* des torts qu'on lui avoit donnés gratuitement. A ce ſujet, il adreſſa à M. *Portal* une Lettre imprimée en 1771; mais comme il eut l'imprudence de n'y point ménager M. *Bouvart*, Membre de la Faculté de Paris, celle-ci prit le parti de l'exclure de ſes Ecoles. Il y rentra cependant à la demande de quelques Docteurs, après avoir prononcé un Diſcours de repentir en pleine aſſemblée.

Diſcours ſur la Chirurgie. Paris, 1757, *in*-4. Il fut prononcé aux Ecoles de Médecine, à l'ouverture du Cours.

Conſultation en faveur des naiſſances tardives. Paris, 1764, *in*-8. L'Auteur croit la choſe poſſible; mais ſon opinion & ſes preuves ont été combattues par M. *Bouvart*, à qui M. *Petit* a répondu. On trouve ſa replique dans le *Recueil des pieces relatives à la queſtion des naiſſances tardives.* Paris, 1766, deux volumes *in*-8.

Premier & ſecond rapport en faveur de l'Inoculation. 1766, *in*-8.

Deux Consultations Médico-Légales ; la premiere tendante à prouver qu'un Briquetier de la ville de Liege, trouvé mort dans sa chambre le 11 *Avril* 1766, *s'est pendu & fait mourir de lui-même ; la seconde, pour Demoiselle Famin, femme du Sieur Lenoret, accusée de suppression, exposition & homicide de deux enfans.* Paris, 1767, *in*-8. On a encore différentes autres Consultations de M. *Petit* sur des sujets intéressans.

Il y a déja trois ans que M. *Vicq d'Azyr*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, supplée M. *Petit*, au Jardin du Roi dans l'exercice de la Chaire, dont ce dernier est titulaire.

PETIT, (François) plus connu sous ce nom que sous celui de *Pourfour du Petit*, naquit à Paris le 24 Juin 1664, de parens qui étoient dans le commerce, & qu'il perdit étant encore enfant. Ses études lui coûterent beaucoup d'application & de peines, & il y réussit peu par un défaut de mémoire qui se montroit également par la difficulté d'apprendre & par celle de retenir. Il ne trouva de la facilité que lorsqu'il fut dans sa seconde année de Philosophie; la Physique de *Descartes*, que son Professeur enseignoit, lui plut & l'attacha. Il étoit né pour cette étude, & il en a fait toute sa vie le principal objet de son application. Curieux de multiplier ses connoissances à cet égard, il se mit à voyager presque au sortir de son Cours ; il parcourut la plus grande partie des Provinces du Royaume de France & la Flandre, observant par-tout la Nature, & recherchant avec soin le commerce des hommes qui l'avoient observée. Un de ceux avec qui la liaison devint plus intime & dont il retira aussi le plus d'instructions, fut M. *Blondin* établi à la Rochelle, qui avoit une Bibliotheque choisie, un jardin de plantes médicinales & un Cabinet de curiosités naturelles. Il lui apprit l'Anatomie & finit par lui conseiller de se faire Médecin. *Petit* suivit ce conseil, alla à Montpellier vers la fin de 1687, y étudia la Médecine sous *Chirac*, fit un Cours de Chymie, & ayant reçu le bonnet de Docteur, revint à Paris en 1690. Il y suivit les Cours d'Anatomie de *du Verney*, ceux de Botanique de *Tournefort*, ceux de Chymie de *Lémery*, & s'acquit bientôt l'estime & l'amitié de ces trois grands Hommes. Les années 1691 & 1692 se passerent dans ces exercices, auxquels il joignit celui de la Chirurgie pratique, dont il se mit au fait dans l'Hôpital de la Charité. C'étoit le fort de la guerre commencée en 1688. *Petit* se présenta pour aller servir dans les Hôpitaux de l'Armée Françoise, il fut agréé & partit le 1 Avril 1693. Il travailla successivement dans les Hôpitaux de Mons, de Namur & de Dinant, par-tout il donna des preuves de son zele, de son désintéressement & de sa capacité. Il fit établir dans les Hôpitaux même des Laboratoires de Chymie & des Chambres d'Anatomie; il exerçoit encore ses éleves à connoître les plantes, à les cueillir & à les préparer dans la saison & dans les circonstances les plus convenables, soit pour en tirer des remedes, soit pour les garder & en faire un sujet d'étude. C'est ainsi qu'il assembla un grand nombre de plantes qu'il dessécha avec soin ; elles firent le commencement d'un Herbier de trente gros volumes *in-folio*, qu'il a laissés.

Il revint à Paris après la paix de Riswick en 1697, & l'année suivante, il se rendit au Camp de Compiegne. Mais la succession à la Couronne d'Espagne ayant rallumé la guerre en Europe, *Petit* fut encore employé dans les Hôpitaux. Après la

la Paix d'Utrecht en 1713, il se fixa à Paris, où il fut reçu de l'Académie des Sciences en 1722. Trois ans s'étoient à peine écoulés, qu'il obtint la place de Pensionnaire Anatomiste, vacante par la vétérance de M. *du Verney*. Ce fut la réputation qu'il s'étoit acquise dans les différentes parties de son Art, qui lui ouvrit l'entrée de cette célebre Compagnie. Il excelloit sur-tout dans la cure des maladies des yeux. Il imagina & fit construire un *Ophthalmometre*, instrument destiné à mesurer les parties de l'œil, & plusieurs autres machines, pour constater ce qu'il avançoit sur toute cette matiere, ou pour diriger la main de ceux qui doivent opérer sur cet organe délicat. Une des plus importantes étoit un globe de verre creux, représentant au naturel un œil dont le crystallin étoit cataracté.

Cet habile homme mourut à Paris le 18 Juin 1741. On remarque dans les Ecrits qu'il a publiés un style négligé & sans aucun agrément, parce qu'il n'avoit jamais su ou voulu savoir ce que c'étoit que de limer un Ouvrage. Renfermé dans les faits & dans les expériences, il s'embarrassoit fort peu des phrases. Je ne parlerai point des Mémoires qu'il a communiqués à l'Académie, je me borne à dire que ses principaux Ecrits sont:

Trois Lettres d'un Médecin des Hôpitaux du Roi à un autre Médecin de ses amis, sur un nouveau systême du cerveau. Namur, 1710, *in*-4. La troisieme contient une critique sur les trois especes de *Chrysosplenium* des institutions de Botanique de *Tournefort*, trois nouveaux genres de Plantes, qui sont la *Dantia*, la *Prouvenzalia* & le *Calamus aromaticus*, & quelques nouvelles especes. La seconde Lettre a quelque rapport avec la premiere, puisqu'elle traite de la nature du fluide nerveux.

Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la Cataracte. Paris, 1727, 1752, *in*-12. Il admet le siege de la Cataracte dans le crystallin.

Lettre dans laquelle il est démontré que le crystallin est fort près de l'uvée, & où l'on rapporte de nouvelles preuves de l'opération de la Cataracte. Paris, 1729, *in*-4. Il croit que, pour faire cette opération, il faut percer le crystallin, ouvrir la capsule intérieurement & en arriere, sans intéresser la partie antérieure, & déplacer ensuite le crystallin en le poussant par en bas.

Lettres contenant des réflexions sur ce que M. Hecquet, Docteur en Médecine, a fait imprimer touchant les maladies des yeux. Paris, 1729, *in*-4. Il y réfute victorieusement l'existence des Cataractes membraneuses.

Lettres contenant des réflexions sur les découvertes faites sur les yeux. Paris, 1732, *in*-4. Il y revendique la méthode de faire l'opération de la Cataracte, donnée par M. *Ferrein* dans une des douze Theses qu'il soutint à Montpellier en 1732; mais d'un autre côté, *Ferrein* a prétendu que c'étoit à lui que *Petit* étoit redevable de cette méthode. C'est ainsi que les plus grands Hommes se disputent sur leurs découvertes, comme s'il n'étoit pas possible que deux personnes eussent en même tems la même idée.

Etienne Pourfour du Petit, fils du précédent, naquit à Paris, & reçut le bonnet de Docteur, en 1746, dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de sa ville natale. On a de lui des *Remarques* adressées à l'Auteur du Mercure de France sur l'extrait du Mémoire de M. *Daviel*, inséré dans le Mercure d'Août 1752. Ce

Médecin prétend que la méthode que ſuivoit *Daviel* dans l'opération de la Cataracte, ſe trouve décrite dans les Ouvrages d'*Avicenne* & de *Rhasès*; mais il eſt difficile de prouver cette aſſertion.

PETIT, (Jacques) natif de Pierrefite, village ſitué une lieue au delà de Saint Denis près de Paris, commença dès l'âge de treize ans à s'appliquer à la Chirurgie. Il entra d'abord à l'Hôtel-Dieu de Paris, & il y donna tant de preuves de ſa capacité & de ſon attachement au bien des malades, qu'on ne manqua pas de le fixer dans cette Maiſon, où il mourut le 22 Août 1708, à l'âge de 97 ans. Il en étoit depuis long-tems le premier Chirurgien. Les malades trouverent en lui autant de charité que d'adreſſe. La crainte de manquer à ce qu'il leur devoit, l'éloigna conſtamment de toute occupation étrangere aux engagemens de ſa place. Caractere rare! Les ſuccès de ſes cures l'avoient tellement répandu dans la ville & chez les Grands, qu'en ſe refuſant aux ſervices qu'on exigeoit de lui, il ſe refuſa en même tems aux récompenſes que ſes talens lui auroient méritées. Il n'y avoit dans ſa conduite ni ſingularité, ni oſtentation. Ses vues étoient pures; & s'il donna au monde le bel exemple du mépris qu'il faiſoit des richeſſes, c'eſt qu'il craignit de les acquérir aux dépens de ſon devoir.

PETIT, (Jean-Louis) célebre Chirurgien, étoit de Paris, où il naquit d'une famille honnête le 13 Mars 1674. Il fit paroître dès ſa plus tendre jeuneſſe une vivacité d'eſprit & une pénétration peu communes à cet âge; M. *de Littre*, célebre Anatomiſte qui demeuroit dans la maiſon de ſon pere, tira un augure favorable de ces diſpoſitions qu'il ſoutint par des témoignages de tendreſſe, auxquels le jeune *Petit* parut toujours ſenſible. L'attachement de cet enfant & ſa curioſité le conduiſoient quelquefois à la chambre où *de Littre* faiſoit ſes diſſections; & dès-lors on crut appercevoir en lui le germe de ſes talens pour la Chirurgie. Les diſſections faiſoient ſon amuſement, loin de l'effrayer; on le trouva un jour dans un grenier, où, croyant être à couvert de toute ſurpriſe, il coupoit un lapin qu'il avoit enlevé, dans le deſſein d'imiter ce qu'il avoit vu faire à *de Littre*. Cet habile Anatomiſte ne manqua pas de cultiver cette inclination. Son jeune Eleve, dès l'âge de ſept ans, aſſiſtoit régulierement à ſes leçons; & il y fit des progrès ſi rapides, qu'il avoit à peine douze ans, quand *de Littre* lui confia le ſoin de ſon Amphithéatre. Il apprit enſuite la Chirurgie ſous *Caſtel* & ſous *Mareſchal*, & fut reçu Maître à Paris en 1700. Il étoit né, dit M. *Leſne*, pour l'Art qu'il exerçoit; il eût créé la Chirurgie, ſi elle n'eût pas été connue; il en a été le flambeau pendant ſa vie. On ſe rappelle encore l'influence qu'il avoit ſur la pratique de l'Art dans la Capitale: il étoit appellé dans toutes les maladies importantes; il y avoit peu d'opérations difficiles & délicates qu'il ne fît ou auxquelles il ne préſidât; & ſes conſeils en aſſuroient preſque toujours les ſuccès.

La réputation que lui procura la pratique de la Chirurgie, fit paſſer ſon nom dans les pays étrangers. Il fut appellé, en 1726, par le Roi de Pologne, & en 1734, par Dom Ferdinand, depuis Roi d'Eſpagne. Il rétablit la ſanté de ces Princes qui lui offrirent de grands avantages pour le retenir; mais il préféra ſa patrie aux poſtes les plus brillans, & ne manqua pas d'y trouver

de justes estimateurs de son mérite. Il étoit Membre de l'Académie des Sciences depuis 1715, & il devint Directeur de celle de Chirurgie, Censeur & Professeur Royal des Ecoles. La Société Royale de Londres l'avoit aussi reçu dans son Corps.

Cet habile Homme mourut à Paris le 20 Avril 1750, âgé de 76 ans, un mois & quelques jours, après avoir fait d'importantes découvertes & inventé de nouveaux instrumens pour la perfection de son Art, à qui il fit autant d'honneur par les qualités de son cœur, que par celles de son esprit. Son humeur étoit naturellement assez gaie, & il aimoit à recevoir chez lui ses amis. Ses manieres se sentoient plus d'une cordialité franche que d'une politesse étudiée. Il étoit cependant vif, sur-tout quand il s'agissoit de sa profession. Une bévue en Chirurgie l'irritoit plus qu'une insulte; mais il n'étoit sujet qu'à ce premier mouvement. Aussi prompt à revenir qu'à se fâcher, il ne conservoit aucun levain, quelque grave qu'eût pu être l'offense. Sa sensibilité pour les miseres des pauvres étoit extrême; soins, remedes, attentions, rien ne leur étoit épargné.

On a de lui un *Traité des maladies des os*, avec les machines & appareils qui servent à leur guérison. Il en donna l'Essai en 1705. Paris, *in*-12. Leyde, 1709, sous le même format. Mais il augmenta cet Ouvrage, dont on a des éditions de Paris, 1723, 1735, 1741, 1749, 1756, 1758, deux volumes *in*-12. M. *Antoine Louis*, qui a procuré la derniere, y a joint un Discours Historique & Critique sur ce Traité. Il y a encore deux éditions en Allemand, l'une de Dresde, 1711, *in*-8, l'autre de Berlin, 1743, deux volumes, même format. Les Ecrits de *Petit* ne se bornent point à ce Traité; on trouve plusieurs Mémoires de sa façon parmi ceux de l'Académie des Sciences, & dans le premier volume de l'Académie Royale de Chirurgie. M. *Lesne*, autrefois éleve de ce grand Homme, & depuis ancien Prévôt du College & Conseiller de Comité de l'Académie de Chirurgie, a donné au public les Œuvres posthumes de M. *Petit*, sous le titre de *Traité des maladies chirurgicales & des opérations qui leur conviennent*. Paris, 1774, trois volumes *in*-8, avec beaucoup de figures d'instrumens de Chirurgie. L'Editeur a mis à la tête de cet Ouvrage un Discours préliminaire de sa façon, & depuis, il a publié un supplément au Traité de son Maître.

Les Ecrits du célebre *Petit* prouvent qu'il connoissoit aussi parfaitement la Théorie de son Art que la Pratique. Il ne fut cependant point à l'abri des traits de l'envie; peut-être n'y fut-il plus exposé qu'un autre, que parce qu'il étoit dans la plus haute réputation. Il eut à soutenir plusieurs querelles littéraires au sujet de son Traité des maladies des os. On ne peut disconvenir que ses adversaires n'aient agi avec beaucoup de vivacité à son égard; ils l'accuserent de penser trop favorablement de lui-même, & d'étendre trop loin son opinion sur les causes des maladies qu'il attribue presque toutes à la vérole. Ils lui passerent de l'esprit & de l'expérience, mais ils lui reprocherent de n'être point Lettré; comme si l'on ne pouvoit être bon Chirurgien, sans ce titre.

Nicolas Andry, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, fit plusieurs

remarques sur le Traité des maladies des os, dans le Journal des Savans. *Petit* y répondit par des *Lettres* écrites à l'Auteur de l'Extrait du Livre intitulé des maladies des os, inséré dans le Journal du mois de Mars 1724. Il y soutient que le Danseur *Cochoix* se cassa le tendon d'Achille, & que cette histoire n'est point celle rapportée par *Ambroise Paré*, que même la cure est différente. Il ajoute & confirme par de nouvelles expériences que c'est la synovie, & non point le calus ou l'exostose, qui procure le déplacement du Fémur. *Andry* repliqua par un petit Ouvrage sous le titre d'*Examen* de divers points d'Anatomie, de Chirurgie, de Physique & de Médecine, au sujet de deux Lettres touchant l'exposé qu'on a fait, dans le Journal des Savans, d'un Traité sur les maladies des os. Paris, 1725, *in*-12. Ce Médecin se livre à des reproches minutieux ; il persiste à nier que la rupture du tendon fût véritable, & prétend que les instrumens inventés par *Petit*, pour la réduction des os luxés, sont défectueux.

A toutes ces attaques en succéderent d'autres. Un Anonyme publia, en 1726, des *Dissertations* en forme de Lettres, au sujet de l'Auteur des Lettres sur les maladies des os. Cet Ecrivain traite *Petit* avec beaucoup de vivacité, non seulement au sujet de son Ouvrage sur les maladies des os, mais encore à l'occasion des Mémoires de sa façon qui se trouvent dans le Recueil de l'Académie des Sciences. Il va jusqu'à attribuer à *Bossuet* une Dissertation sur la déglutition, que notre Chirurgien avoit fait mettre sous son nom dans les Mémoires de cette Académie. Il lui reproche d'avoir trop attribué aux mouvemens de la langue, & trop peu aux muscles de la luette ; d'avoir mal décrit l'articulation de la machoire inférieure ; après quoi, il censure la conduite des Chirurgiens qui se mêlent d'exercer la Médecine. Quelques-uns attribuent ces Lettres à M. *Hunauld*.

Rien ne frappa tant l'habile Chirurgien dont je parle, que de voir M. *Winslow*, qui en qualité de Censeur Royal avoit approuvé son Ouvrage sur les maladies des os, se rétracter de son approbation dans une lettre écrite à M. *Bignon* & inserée dans le Journal des Savans du mois de Mai 1725. *Winslow* s'y plaint de ce que *Petit* n'avoit rien changé dans son Traité, après lui avoir promis de le corriger. Mais la modération de l'Auteur lui fit passer l'éponge sur toutes ces chicanes ; il se borna à mériter par ses talens une réputation qui le mît au dessus des impressions qu'elles auroient pu faire sur le public. On doit cependant ajouter que les contestations auxquelles le Livre des maladies des os a donné lieu, ont beaucoup contribué à sa perfection. Loin de porter le découragement dans l'esprit de l'Auteur, elles n'ont servi qu'à piquer son émulation : *Petit* a su profiter des avis qu'on lui a donnés, il a corrigé les fautes qu'il avoit faites, & il a jetté un nouveau jour sur certains endroits qu'il n'auroit jamais pensé d'éclaircir. Telle étoit la façon d'agir de ce célebre Chirurgien ; comme il ne cherchoit rien de plus que les progrès de son Art, il n'en coûta rien à son amour propre pour les avancer. Aussi a-t-on dit de lui, qu'il est un de ces flambeaux faits pour éclairer la Chirurgie & pour y porter un nouveau jour ; que même depuis *Ambroise Paré*, il est celui dont la réputation a été le plus justement méritée, & dont les Ouvrages ont été le plus favorablement accueillis de sa nation & des étrangers.

Jean-Louis Petit eut un fils qu'il destina à lui ressembler. Il naquit à Paris le 28 Mai 1710. Rien de ce qui peut contribuer à une excellente éducation ne fut négligé pour la sienne. Lorsqu'il eut fait ses Humanités, son pere interrompit pour quelque tems le cours de ses études, afin d'essayer s'il s'accoutumeroit à la vue des premiers objets de la Chirurgie, pour lesquels ceux qui commencent ont une sorte d'horreur. Mais le jeune homme ayant bientôt déclaré sa vocation pour cet Art, son pere y donna volontiers son consentement; il exigea cependant de lui qu'il partageât son tems entre l'Anatomie & la Philosophie. Le fils eut d'autant moins de peine à suivre les intentions de son pere, qu'elles étoient conformes aux siennes; il termina son Cours de Philosophie par la prise du bonnet de Maître-ès-Arts en l'Université de Paris l'an 1729.

Ce fut alors qu'il se livra tout entier à la dissection. Après y avoir fait d'admirables progrès, il puisa à l'école de son pere ces rares connoissances qui le firent recevoir Maître en Chirurgie l'an 1730, & qui lui mériterent d'être nommé, en 1732, à la place de Démonstrateur Royal, comme substitut de son pere. Ses talens étoient si généralement reconnus, que son âge ne fut point un obstacle aux différentes prétentions qu'il forma. Il demanda d'être employé à l'Armée, & il fit la Campagne de 1733, en qualité de Chirurgien Aide-Major; mais il fut pourvu l'année suivante de l'emploi de Chirurgien-Major, & servit sur le Rhin dans les Campagnes de 1734 & 1735. Un Chirurgien-Major d'une Armée de cent mille hommes, n'ayant pas encore vingt-quatre ans, est une espece de phénomene capable d'exciter l'envie des Chirurgiens les plus âgés, d'allarmer le soldat, de surprendre tout le monde: mais nomme-t-on le fils du célebre *Petit*? Tout le monde applaudit au choix du Ministre.

Après avoir profité de ce que la Chirurgie Militaire lui avoit donné occasion d'apprendre, il commença à mettre en ordre les idées vastes & lumineuses qu'il avoit sur plusieurs parties essentielles de son Art. Il travailla à un grand Ouvrage sur les épanchemens, dont il lut une partie dans une séance publique de l'Académie, quoiqu'il fût très-incommodé & dans un état qui faisoit peine à ses amis. Il continua cependant de venir assidument aux Assemblées pendant sa maladie, & comme on lui représentoit la nécessité de rester chez lui & de ne songer qu'à sa santé, il répondit avec courage qu'il vouloit mourir à l'Académie. On l'y vit encore le 6 d'Août 1737, & il mourut le 19, n'ayant pas encore 28 ans accomplis.

Ce jeune homme projettoit un Traité d'Ostéologie & de Myologie avec de nouvelles planches, par lesquelles il avoit dessein de corriger les défauts auxquels les yeux délicats ne s'accoutument point, quoiqu'ils les voient par-tout. Il disposoit aussi très-sérieusement ses matériaux pour faire le Cours public des Principes, lorsque la mort l'a enlevé à son pere, à ses amis & à la Chirurgie.

PETIT, (Pierre) Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, Bachelier de celle de Paris, Membre de l'Académie de Padoue, étoit de Paris, où il naquit en 1617. Quoiqu'il eût acquis beaucoup de connoissances dans l'Art de guérir par ses études, un secret penchant l'arracha à la pratique de cette

profeſſion ; la Philoſophie, l'Hiſtoire, la Poéſie Latine eurent pour lui plus d'attrait, & il en fit ſa principale occupation. Ce fut par la beauté de ſes Vers qu'il entra dans l'Académie de Padoue, où il tenoit ſa place dans la Pleyade de Paris : les Savans appelloient ainſi l'aſſemblage de ſept plus habiles Poëtes Latins de cette Capitale, par alluſion aux Pleyades, conſtellation compoſée de ſept étoiles. Nous avons un Recueil de ſes Poéſies qu'il fit imprimer en 1683, & qu'il dédia à M. Nicolaï, Préſident de la Chambre des Comptes ; il y mit à la tête un Traité de la Fureur Poétique, qui eſt curieux. On trouve dans ce Recueil ſon Poëme intitulé *Codrus*, qui eſt remarquable par l'élévation & la magnificence des idées, le choix & l'élégance de l'expreſſion, la force & l'harmonie des Vers. On peut faire le même éloge de ſon Poëme de la *Cynomagie*, ou du mariage du Philoſophe Cratès avec Hipparchie. On a auſſi un Poëme ſur la Bouſſole ; ſur les regrets de la ville de Paris privée de la préſence de ſon Roi ; ſur la chicane, qu'il compoſa contre un de ſes alliés qui lui avoit ſuſcité un procès ; ſur le Thé. Ce dernier fut imprimé à Leipſic en 1685, *in*-4, ſous le titre de *Thée, ſive de Sinenſi Herba Thée*, avec l'Epigraphe de *Nicolas Pechlin* ſur cette plante & pluſieurs autres deſcriptions On a encore quelques Vers François de la façon de *Petit*, entre autres, des Sonnets qui ſont bien foibles. Cet Auteur mourut le 13 Décembre 1687, dans la 71e. année de ſon âge. *De la Monnoye* a honoré ſa mémoire de cette Epitaphe :

Par tribus unus erat, Medicus, Vateſque, Sophuſque,
Unus & ætatem dignus obire trium.
Par tribus at quamvis fuerim, mihi vix tamen eheu !
Unius ætatem fata dedere Viri.

Un des amis de *Pierre Petit* a compoſé cette autre Epitaphe que l'on devoit graver ſur ſon Tombeau dans l'Egliſe de Saint Etienne du Mont à Paris ; mais ce projet ne fut pas exécuté.

D. O. M.
Adſta Viator & pellege.
In hoc vertice Parnaſſi Pariſienſis
Eximius Poëta,
Pleadis clariſſimum ſydus,
Aſyli Patavini ornamentum,
PETRUS PETITUS
Poſitus eſt
Ex adverſo RENATI CARTESII,
Inſignis Peripateticus, Medicus, Philologus,
Sybillæ, Amazonum, Nympharum, Vatumque præco magnificus.
Scaligeris, Salmaſiis, Caſaubonis,
Æquiparandus.
Adeſte Muſæ omnes

Et Alumno cariſſimo
Parentate mecum & flores ſpargite ;
Adeſte pii & preces fundite.
Obiit ſeptuagenariò major idib. Decemb. 1687.
CLAUDIUS NICASIUS
Divionenſis
Ex debito amicitiæ.

Les Ouvrages de ce Médecin ne ſe bornent point aux Poéſies dont je viens de parler ; il a compoſé beaucoup de Traités, également curieux & intéreſſans, dont voici les titres :

De motu animalium ſpontaneô Liber unus. Pariſiis, 1660, *in*-8. Il y ſoutient la cauſe d'*Ariſtote* contre *Deſcartes*.

De Lacrymis Libri tres. Ibidem, 1661, *in*-12.

Exercitationum de ignis & lucis naturâ defenſio. Ibidem, 1664, *in*-4.

Diſſertatio de nova Renati Carteſii Philoſophiâ. Ibidem, 1670, *in*-8.

Miſcellanearum Obſervationum Libri quatuor. Trajecti ad Rhenum, 1682, *in*-8.

De Amazonibus Diſſertatio. Pariſiis, 1685, *in*-12. *Amſtelodami*, 1687, *in*-8. La ſeconde édition, qui fut augmentée par l'Auteur, eſt enrichie de notes critiques de la façon de *Bernard de La Monnoye.*

De Sybilla Libri tres. Lipſiæ, 1686, *in*-8.

De natura & moribus Anthropophagorum. Trajecti ad Rhenum, 1688, *in*-8.

Homeri Nepenthes, ſive, de Helenæ medicamento luctum abolente Diſſertatio. Ibidem, 1689, *in*-8. Il prétend que le *Népenthès* doit ſe rapporter à une plante, mais il n'en déſigne pas l'eſpece. Pluſieurs croient que ce médicament n'eſt point autre choſe que l'*Opium.*

Commentarii in tres priores Aretæi Cappadocis Libros. Londini, 1726, *in*-4. On trouve ces Commentaires, avec les notes de *Jean Wiggan*, dans l'édition des Œuvres d'*Arétée* qu'*Herman Boerhaave* a fait paroître à Leyde en 1735, *in-folio.*

Traité de la nourriture qui peut ſe tirer de l'eau.

PETIVER, (Jacques) Apothicaire de Londres & Membre de la Société Royale de cette ville, mourut en 1718. Savant au delà de ſon état, il s'appliqua à l'Hiſtoire Naturelle avec tant de ſuccès, qu'il enrichit cette belle Science d'une infinité de Mémoires qu'on trouve dans les Tranſactions Philoſophiques, de Planches, & d'Ouvrages publiés ſous ces titres :

Muſei Petiveriani Centuriæ decem, rariora Naturæ continentes, videlicet, Animalia, Foſſilia, Plantas, ex variis mundi plagis advecta, ordine digeſta, & nominibus propriis ſignata. Centuria prima. Londini, 1692 & 1695, *in*-8. Les ſeconde & troiſieme Centuries ont paru en 1698 ; les quatrieme, cinquieme, ſixieme & ſeptieme en 1699 ; la huitieme en 1700 ; les neuvieme & dixieme en 1703.

Gazophylacii Naturæ & Artis Decades X, in quibus animalia, quadrupedes, aves,

pisces, reptilia, insecta, vegetabilia, item fossilia, corpora marina, & stirpes minerales è terra erutæ, lapides figurâ insignes, descriptionibus brevibus & iconibus illustrantur. Hisce annexa suppellex antiquaria. Londini, 1702, *in-folio*, avec figures.

Pterigraphia Americana icones continens plus quàm 400 Filicum variarum specierum, videlicet, arborescentes, scandentes, spinosas, floriferas, aliasque perraras, necnon muscos, lycheues, fungos, coralla, spongias, aliaque non pauca submarina; cui adjiciuntur crustacea, testacea, aliaque animalia fere omnia ex Insulis Charibæis. Londini, 1712, *in folio*, avec vingt planches.

A Catalogue of Mr. Ray's English Herbal illustrated with figures on folio copper plattes &c. Londres, 1713, *in-folio*, en Anglois & en Latin, avec cinquante Planches qui contiennent 600 figures de plantes.

English Herbal continu'd with the fourth leaved flowers. Londres, 1715, avec vingt-deux nouvelles Planches. Le Chevalier *Hans Sloane* a procuré une seconde édition de cet Ouvrage à Londres, 1732, *in-folio*, mais on en a tiré bien peu d'exemplaires.

Plantarum Etruriæ rariorum Catalogus è Cæsalpino, Boccone, Mentzeliô, Raiô. Londini, 1715, *in-folio*, en une seule feuille.

Monspelii desideratarum Plantarum Catalogus è Raio, Magnoliô, Chabræo, C. & J. Bauhinô, ordine alphabeticô. Londini, 1716, une feuille *in-folio.*

Plantæ Silesiacæ rariores ac desideratæ à Caspare Swenckfelsio excerptæ & methodô Rayanâ digestæ. Londres, 1717, une feuille *in-folio.*

Plantarum Italiæ marinarum & Graminum icones, nomina, &c. Londini, 1715, *in-folio.* On a rassemblé cinq planches dans cette feuille.

Hortus Peruvianus medicinalis, or the South sea herbal, containing the names, use &c. of divers medicinal plants lately discovered by Father Feuillée one of the King of France's herbalists. Londres, 1715, avec cinq planches.

Graminum, Muscorum, Fungorum submarinorum & Brittannicorum Concordia. Londini, 1716, *in-folio.*

Petiveriana, seu, Naturæ Collectanea III domi forisque Auctori communicata. Londini, 1717, *in-folio.*

Et quantité de figures de plantes qui ont été données au public en différens tems.

PETOSIRIS, Egyptien entendu dans les Sciences, a été contemporain de *Nechepsus*, s'il est vrai qu'il ait écrit à ce Roi d'Egypte, & que la lettre qu'on dit avoir de lui dans la Bibliotheque Impériale de Vienne, ne soit pas supposée. En ce cas, il auroit vécu vers l'an du monde 2550.

Les Livres de *Petosiris* furent anciennement fort recherchés par ceux qui faisoient dépendre la Médecine de l'Astrologie. *Juvenal* se moque des Dames Romaines de son tems, qui n'osoient prendre aucune nourriture dans leurs maladies, sans avoir auparavant consulté ces Livres sur l'heure la plus convenable. Voici comme parle le Poëte :

Ægra licet jaceat, capiendo nulla videtur
Aptior hora cibo, nisi quam dederit Petosiris.

Ce

Ce qui revient à l'entêtement qu'ont encore aujourd'hui ceux qui ne se conduisent que par certains almanachs, où sont marqués les bons & les mauvais jours soit pour la saignée, soit pour la purgation. Pitoyables restes de l'ignorance de nos peres, & de leur aveugle confiance à l'Astrologie.

PETRÆUS (Henri) naquit en 1589 à Smalkalde au Cercle de Franconie. Il étudia aux frais du Prince de Hesse-Cassel, dont il étoit sujet, & après avoir fait deux fois le voyage d'Italie, de France, d'Angleterre & d'Hollande, il reprit la route d'Allemagne. Les Langues de ces différens pays, qu'il avoit apprises avec une facilité admirable, le mirent à portée de converser avec les Savans, d'en lire les meilleurs Ouvrages, & de faire une ample moisson de ces connoissances qui lui mériterent l'accueil le plus distingué à son arrivée à Marpurg. On l'y nomma Professeur d'Anatomie, de Botanique & de Chirurgie en 1610, c'est-à-dire, qu'on le crut digne d'être Maître, avant que d'en avoir le titre; car il ne reçut le bonnet de Docteur qu'en 1611. L'excès de l'étude jetta *Petræus* dans la mélancholie, dont il eut de fréquens accès. Celui du 19 Mai 1620 fut si violent, qu'il se jetta par la fenêtre, se brisa la jambe, & ne fit que languir après cette chûte. Les accidens qui survinrent à la fracture, l'emporterent le 2 Août de la même année, dans la trente-unieme de son âge. Il fut beaucoup regreté & mérita de l'être, car les Ouvrages qu'il a laissés, font également preuve de la délicatesse de son génie & de son amour pour le travail. Voici les titres qu'ils portent:

Oratio Encomiastica studii Anatomici laudes & utilitates varias complectens. Marpurgi, 1610, *in*-4.

Nosologia Harmonica, *Dogmatica & Hermetica. Tomus I. Marpurgi*, 1614, *in*-4. *Tomus II. Ibidem*, 1616, 1623, *in*-4. Le but de l'Auteur, dans cet Ouvrage, est de concilier la Secte Chymique, dont il étoit partisan, avec la Galénique.

Enchiridion Chirurgicum, en Allemand. Marpurg, 1617, *in*-4.

Agonismata Medica Marpurgensia. Marpurgi, 1618, *in*-4. C'est un Recueil de Dissertations Académiques.

Epistola de singulari Arthritide vagâ scorbuticâ. Ulmæ, 1628, *in*-4, avec les Observations de *Grégoire Horstius*.

PETRI, (André) Docteur en Médecine & excellent Praticien, étoit de Pérouse, ville d'Italie dans l'Etat de l'Eglise. Son attachement à la Religion prétendue Réformée lui fit abandonner sa patrie pour se retirer à Bâle, où il mourut, en 1575, dans un âge avancé. Son Testament fait honneur à sa mémoire. Il légua un revenu annuel assez considérable à celui des Docteurs en Médecine de l'Université de Bâle, qui voudroit se charger du soin des pauvres malades: c'est par ce trait d'humanité qu'il a mérité l'attention des Auteurs Allemands qui ont écrit l'Histoire des Médecins.

PETRI, (Corneille) Médecin du XVI siecle, étoit de Leyde. Il a écrit plusieurs Ouvrages qui ont contribué à l'avancement de la Botanique & de la Matiere Médicale; au moins a-t-il fait pour elles tout ce que permettoit la méthode que l'on suivoit de son tems. Le Recueil de ses Ouvrages a paru sous ce titre:

Annotatiunculæ aliquot in quatuor Libros Dioscoridis Anazarbæi. Experimenta & Antidota contra varios morbos, tùm à se, tùm à Johanne Spiringo, Academiæ Lovaniensis Physicò, observata. De rèbus occultis in Natura mirandis, & alia quædam lecta digna. Antverpiæ, 1533, *in*-8. L'Auteur y a joint une Préface dans laquelle il se plaint de cette foule de Médecins ignorans qui, après un court séjour à Montpellier ou en Italie, revenoient alors dans les Pays-Bas pour y trancher du Docteur, sous l'appareil imposant du faste qu'ils affichoient pour éblouir le public. C'est ainsi que la facilité à faire des dupes a toujours donné lieu au Charlatanisme

PETRI DE HARTENFELS, (George-Christophe) naquit le 13 Février 1633 à Erfort, Capitale de la Haute Thuringe. Il étoit fort jeune, lorsqu'il perdit ses pere & mere. Deux honorables personnages se chargerent du soin de son éducation & l'envoyerent, en 1648, à Jene, où il s'appliqua à la Philosophie pendant un an. De cette ville, il passa à Groningue, & après y avoir reçu le bonnet de Maître-ès-Arts au mois de Décembre 1650, il commença son Cours de Médecine sous les Professeurs *Antoine Deusingius* & *Munting* le pere. Son dessein étoit de continuer ses études dans cette Académie & d'y demander les honneurs du Doctorat, mais ses tuteurs trouverent à propos de le rappeller à Erfort, où il s'appliqua encore à la Médecine pendant deux ans. En 1654, il se rendit à Leipsic pour y achever son Cours & y recevoir les honneurs du Doctorat; il ne les reçut cependant point, car s'étant attaché à la Maison du Comte de Ruthen en qualité de précepteur, & depuis comme Médecin, il tarda jusqu'en 1659 à prendre le bonnet, qu'on lui donna à Jene le 4 Janvier. De retour chez le Comte de Ruthen, il y demeura encore jusqu'en 1662 qu'il alla se fixer à Erfort, où il apprit la nouvelle de sa réception dans l'Académie Impériale d'Allemagne, sous le nom d'*Achille*. En 1663, il devint Membre de la Faculté de Médecine, & en 1666, Jean-Philippe de Schoenborn, Electeur de Mayence, l'honora du titre de son Médecin. Depuis cette derniere année, jusqu'en 1690 qu'il obtint la vétérance dans sa Compagnie, il occupa successivement différentes Chaires. Il survécut jusqu'au 6 Décembre 1718, jour auquel il mourut des suites d'un flux de ventre qui l'avoit épuisé. Ce Médecin étoit alors dans la 86e. année de son âge. On a de lui des Observations qui se trouvent dans les Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature, & les Traités suivans, faits dans le goût de cette Académie:

Asylum languentium, seu, Carduus Sanctus, vulgò Benedictus. Jenæ, 1669, *in*-8. *Lipsiæ*, 1698, *in*-8.

Elephantographia curiosa. Erfordiæ, 1715, *in*-4.

PETRICIUS, (Sébastien) de Pilsna, ville de la petite Pologne, étudia à Cracovie où il fut reçu Maître-ès-Arts en 1583. Il voyagea ensuite dans les Pays-Bas & en Italie, dont il fréquenta les plus célebres Ecoles de Médecine; mais il s'arrêta à Padoue plus que par-tout ailleurs, & ce fut dans cette ville qu'il reçut les honneurs du Doctorat. A son retour en Pologne, il occupa les premieres places & devint un des plus célebres Professeurs de l'Université de Cracovie; il lui fit même beaucoup d'honneur par son érudition,

quoiqu'il ait vécu dans un tems où les factions de l'Etat & les troubles de la guerre ne favorisoient pas les progrès des Sciences & des Belles-Lettres. *Petricius* les cultiva non seulement avec distinction, mais pour encourager les autres à s'y appliquer, il composa encore des Ouvrages de Médecine qui en facilitoient l'étude, & donna des Traductions en Polonois de différens Traités d'*Aristote*, ainsi que des Œuvres du Poëte *Horace*, afin de réveiller le goût de sa nation.

Son fils, *Jean-Innocent*, aussi Médecin, fut Historiographe de l'Université de Cracovie.

PETRIOLI, (Cajetan) Chirurgien de Rome, publia en 1741 un Recueil, *in-folio*, des Planches Anatomiques exécutées par Berretini, célebre Peintre de Cortone. Plusieurs de ces Planches sont extraites des Ouvrages de *Vésale* & de *Casserius*; il y en a cependant d'originales.

Le même *Petrioli* avoit déja publié à Rome en 1740, *in-folio*, les Planches d'*Eustachi*, avec le précis de la vie de ce célebre Anatomiste & des remarques intitulées: *Riflessione anatomiche sopra le note del S. Lancisi fatte sopra le tavole del Eustachi*. M. *de Haller*, qui releve quelques-unes des fautes de *Petrioli* sur la structure du corps humain, le traite d'homme à paradoxes, & dit qu'il fut tout-à-la-fois Médecin & Chirurgien. On a encore un Discours de sa façon sur l'utilité de l'Anatomie, qui a paru à Rome en 1753, *in*-4, sous le titre d'*Apologia Anatomica*.

PETRON ou PETRONAS, Médecin que *Celse* dit avoir vécu avant *Erasistrate* & *Hérophile*, mais bientôt après *Hippocrate*, c'est-à-dire, entre le milieu du XXXVII siecle & le commencement du suivant, n'est connu que par la singularité de sa pratique. *Celse* rapporte que *Petron* faisoit couvrir les fébricitans, afin de provoquer les sueurs & d'exciter la soif. Lorsque la fievre diminuoit, il ordonnoit de l'eau froide; & s'il venoit à bout d'augmenter les sueurs par cette méthode, il croyoit avoir sauvé son malade. Si les sueurs ne paroissoient point, il redoubloit la dose d'eau & excitoit le vomissement. Lui arrivoit-il de guérir le malade par l'une ou l'autre de ces voies, il lui ordonnoit de manger sur le champ de la chair de porc rotie & de boire du vin, sinon il le faisoit vomir derechef à force d'eau salée. C'étoit en cela que consistoit principalement sa pratique. Toute singuliere qu'elle fût dans plusieurs points, elle ne plut pas moins aux malades que les sectateurs de la doctrine d'*Hippocrate* n'avoient pu guérir, qu'à ceux que les partisans d'*Hérophile* & d'*Erasistrate* n'ont pu assez promptement soulager dans la suite.

Galien parle aussi de *Petron*. Après avoir condamné la méthode de ceux qui macéroient leurs malades par de trop longues abstinences, il le blâme pour être allé à l'autre extrêmité, c'est-à-dire, pour leur avoir donné trop de nourriture.

PETRONIUS, Médecin dont le nom est rendu différemment dans les Auteurs. *Dioscoride* le distingue d'un *Diodotus*, quoique *Pline* de deux n'en fasse qu'un. *Petronius Diodotus*, dit le dernier, celui qui a écrit un Livre intitulé:

Antilegomena, les contradictions, ou *Anthologoumena*, Recueils: ces expressions ne laissent aucun doute sur l'unité de la personne qui portoit ces deux noms. Ce Livre pourroit être celui où *Petronius Diodotus* avoit traité des plantes ; au moins *Pline* remarque que ce Médecin y condamnoit l'usage du *Seris*, qui est une espece de Chicorée que les Botanistes ont divisé en trois sortes, dont la premiere est appellée *Seris domestica latifolia* par *Dioscoride*. Saint *Epiphane* n'a pas suivi le sentiment de *Pline* ; il distingue bien *Petronius* d'avec *Diodotus*, mais il confond le premier avec *Niger*.

PETRONIUS, (Alexandre-Trajan) de Citta di Castello, ville d'Italie dans l'Ombrie, a rempli avec beaucoup d'honneur & de réputation, la charge de premier Médecin du Souverain Pontife Grégoire XIII, qui fut élevé à la Papauté en 1572 & mourut le 10 Avril 1585.

Petronius fut ami particulier & Médecin de Saint Ignace de Loyola. Il traita ce Saint Fondateur d'un mal d'estomac, dont la cure avoit été dirigée sur de mauvais principes; il changea de méthode, & le malade fut bientôt tiré d'affaire. On rapporte que *Petronius*, s'étant un jour couché pour quelque incommodité, & ayant fait exactement fermer les fenêtres de sa chambre pour que la lumiere n'y passât point, fut subitement éveillé & ébloui par celle qui remplissoit tout l'appartement. Il appella, & ayant demandé à sa femme d'où pouvoit venir cette clarté, elle lui répondit que le Pere Ignace venoit d'entrer dans sa chambre pendant qu'il dormoit, qu'il étoit encore au chevet de son lit, que d'ailleurs personne n'y étoit venu, & qu'on n'avoit pas touché aux fenêtres qui étoient encore fermées. Cette merveille étonna ce pieux Médecin, & le convainquit de la sainteté du Pere Ignace qu'il respecta depuis comme un homme tout céleste.

La famille de *Petronius* s'est beaucoup distinguée à Rome par les emplois qu'elle a occupés & les Ouvrages qu'elle a donnés au public. Le Médecin, dont nous venons de parler, ne s'est pas rendu moins recommandable ; il s'est même fait connoître avantageusement par la plupart des Ecrits qu'il a publiés :

Proposita, seu, Aphorismi Medicinales 149. *Venetiis*, 1555, *in*-8.

De Aqua Tiberina. Romæ, 1552, *in*-8.

Dialogi de Re Medica. Ibidem, 1561, *in*-4.

De Morbo Gallico Libri VII. Venetiis, 1566, *in-folio*, dans le second Tome de la Collection *De Morbo Gallico*. L'Auteur est d'une prolixité qui dégoûte d'autant plus qu'il ne dit rien de neuf, sinon ce qu'on y trouve sur la cure de la Gonorrhée virulente qui subsiste quelquefois après la salivation.

De victu Romanorum & de sanitate tuendâ Libri V. De alvo sinè medicamentô molliendâ Libelli duo. Romæ, 1581, *in-folio*. Cet Ouvrage fut traduit en Italien par *Basile Paravicini*, & imprimé à Rome en 1592, *in*-4.

PETRONUS ou DE PETROGONE, (Antoine-Vincent) de Salerne, commença par enseigner la Philosophie dans sa patrie, fit ensuite la Médecine à Naples, d'où il se rendit à Pise en qualité de Professeur ordinaire en cette derniere Science. Il mourut le 18 Juin 1655, âgé de 41 ans, & laissa un Ouvrage Polémique qui fut imprimé à Venise en 1647, *in*-4, sous le titre de *Litterarium duellum inter*

Salernitanos & Neapolitanos Medicos, in quo de intestinorum phlegmone controvertitur casus. On y a joint *Michaëlis Roccii Apologia*, *& aliud ejusdem Autoris litterarium de hepatis inflammatione duellum.*

PETRUCCI, (Joseph) naquit à Rome en 1648. Il étudia la Médecine dans l'Université de cette Capitale du monde chrétien, & il y reçut les honneurs du Doctorat en 1668. Tout jeune qu'il fût alors, il donna les plus grandes espérances sur ce qu'on pouvoit attendre de lui dans un âge plus mûr; & comme il ne les démentit point, il fut par la suite également bon Professeur & habile Praticien. On met sa mort en 1711, & on le dit Auteur d'un Ouvrage intitulé: *De Capsulis renalibus earumque usu. Romæ*, 1676, *in*-12. Cet Anatomiste admet une cavité dans la glande sur-rénale, & il y fait découler l'atrabile, dont il arrange ensuite la circulation suivant son systême. Toute hazardée que soit son opinion, on n'a pas laissé de joindre l'Opuscule qui l'annonce, à celui de *Gaspar Bartholin* sur les ovaires des femmes, & à un autre de *Jean Verle* sur l'œil. L'édition est de Lyon, 1696, *in*-12, sous le titre de *Thomæ Petruccii*, *Gasparis Bartholini & Joannis Verle Opuscula nova Anatomica.* Je dis *Thomas Petrucci*, car il est le même que *Joseph*; peut-être portoit-il l'un & l'autre de ces noms. Mr. *de Haller* qui en parle sous le premier, cite une édition de Rome de 1680, *in*-12, qui est intitulée: *Specilegium Anatomicum de structura & usu Capsularum renalium.* Ce Traité est orné de quelques figures, mais elles ne valent pas grand'chose.

PETTY, (Guillaume) savant & laborieux Ecrivain Anglois, étoit de Rumsey dans le Comté de Southampton, où il naquit le 26 Mai 1623. Il commença par être ouvrier; mais la nature qui ne l'avoit point fait pour cet état, lui inspira le goût de l'étude, en conséquence duquel il s'appliqua aux Langues Latine & Grecque avec assez de succès. Après ce premier pas, il changea d'idée, se mit dans le commerce qu'il alla exercer à Caen en Normandie, où il demeuroit en 1641, lorsque son inclination pour l'étude l'emporta sur toutes les vues qu'on avoit sur lui. Entraîné vers les Sciences, pour lesquelles il se sentoit un goût inspiré par le génie, il s'appliqua d'abord aux Mathématiques & à la Philosophie, & passa ensuite à Paris, où il fit de l'Anatomie son affaire principale. Il n'en fut pas plutôt instruit qu'il retourna en Angleterre par les Pays-Bas, se rendit à Oxford vers l'an 1647, & se mit sur les bancs de la Faculté de Médecine en l'Université de cette ville. Disciple en public, il y devint bientôt Maître en particulier, & fit du bruit par les Leçons d'Anatomie & de Chymie qu'il donna aux jeunes Etudians. Ses connoissances sur la structure du corps humain & son adresse dans les dissections lui mériterent l'estime de *Thomas Clayton* qui le demanda pour Adjoint dans son Amphithéatre. Ce Professeur avoit un foible bien contraire à son état; il lui étoit impossible de supporter la vue d'un cadavre mutilé, & pour cette raison, il obtint que *Petty* s'acquittât des fonctions qu'il ne pouvoit remplir lui-même. Celui-ci ne négligea rien pour rendre ses démonstrations publiques autant & plus brillantes que celles qu'il avoit faites dans ses Cours privés; & comme il avoit tout lieu d'espérer qu'il parviendroit un jour à l'emploi de Professeur d'Anatomie, il prit le parti de demander le bonnet de Doc-

teur en Médecine, qu'il reçut le 7 Mars 1649. Il réussit dans ses vues; car *Clayton* ayant abdiqué sa Chaire d'Anatomie en 1650, il fut nommé pour le remplacer au commencement de Janvier de l'année suivante. Peu de tems après, il se fit aggréger au College des Médecins de Londres; il passa même dans cette ville pour y enseigner la Musique dans le College de Gresham: mais il quitta cette Chaire qui convenoit si peu à son état, pour se rendre en Irlande, où il exerça la Médecine à Dublin & fut pourvu de divers emplois civils. La réputation, dont il y jouissoit, lui mérita d'être un des premiers Membres de la Société Royale d'Angleterre; il parvint encore à l'emploi de Médecin du Roi Charles II qui le créa Chevalier en 1661. Cette charge le rappella à Londres, où il mourut, le 16 Décembre 1687, au milieu des grands biens qu'il avoit amassés, & ce qui est plus flatteur encore, au comble de la réputation la plus étendue & la mieux méritée. Il la devoit à ses Ouvrages, la plupart en Anglois, sur les Mathématiques, les Méchaniques, la Physique, l'Histoire Naturelle & la Politique. Il excelloit dans tous ces genres.

PEU, (Philippe) ancien Prévôt de la Communauté de Saint Côme, étoit de Paris, où il mourut le 10 Février 1707. Il pratiqua long-tems la Chirurgie à l'Hôtel-Dieu; mais ayant pris du goût pour l'Art des Accouchemens, il en fit son unique occupation & se répandit bientôt dans le monde par ses succès. Il avoit, dit-il, assisté à plus de cinq mille accouchemens, lorsqu'il songea à donner un Ouvrage sur cette matiere, dont la premiere édition fut publiée à Paris en 1694, *in*-8, sous le titre de *Pratique des accouchemens*. Ce Chirurgien y condamne l'usage des crochets de *Mauriceau*, la section Césarienne sur la femme vivante, & fait beaucoup de remarques sur les contours du cordon ombilical, si capables de retarder la naissance des enfans. *Mauriceau* se trouva offensé de la critique de *Peu*, & le mena assez mal dans une édition de ses Œuvres, où il l'accuse d'avoir falsifié différentes observations dans le Livre qu'il avoit mis au jour. *Peu*, qui fut sensible à ce reproche, défendit sa cause dans un Traité imprimé à Paris en 1695, *in*-8, sous le titre de *Réponse aux Observations de Mauriceau*.

PEUCER, (Gaspar) fameux Médecin & Mathématicien, étoit de Bautzen ou Budissen dans la Haute Lusace, où il naquit le 6 Janvier 1525. Dès ses plus tendres années, il eut tant d'inclination pour l'étude, que tout le tems que ses compagnons d'Ecole employoient au jeu & au divertissement, il le donnoit à la lecture. Il fut même si constant dans l'amour des Lettres, qu'il ne cessa jamais d'en donner des preuves; jusques-là qu'étant en prison, ainsi qu'on le dira ci-après, il s'occupa continuellement à lire, à méditer & à faire des vers. Comme il manquoit de papier & d'encre, il écrivoit ses pensées sur la marge de quelques vieux livres qu'il avoit dans sa chambre, & il faisoit de l'encre avec des croutes de pain brûlées & détrempées dans le vin ou la bierre.

Peucer fut nommé à la Chaire des Mathématiques en l'Université de Wittemberg, & il s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de gloire; mais comme depuis long-tems il s'étoit sérieusement appliqué à l'étude de la Médecine,

il se présenta au Doctorat en la même Université, & il en reçut les honneurs le 30 Janvier 1560. Ce grade lui fraya le chemin à la place de Professeur de Médecine qu'il avoit obtenue dès le 10 Novembre de l'année précédente, sous la condition de s'y rendre habile par sa promotion dans la Faculté.

Ami particulier de *Mélanchton*, dont il avoit épousé, en 1550, une fille nommée *Magdelaine*, il renchérit sur son beau-pere qui mourut en 1560, avec la réputation d'un homme paisible & modeste, & il fit imprimer, en 1565, à Wittemberg, un cinquieme Livre de la *Chronique de Carion*; piece pleine d'emportemens contre l'Eglise Romaine & ses chefs. Il n'est point étonnant que ce Médecin se soit fait un devoir de mettre au jour un Ouvrage aussi scandaleux; ayant hérité du génie violent & impétueux de *Luther*, il voulut suivre les traces de cet Apostat qui avoit employé les armes de la calomnie la plus noire & la plus atroce, pour augmenter son parti par la haine qu'il inspiroit contre les Souverains Pontifes.

Auguste, Electeur de Saxe, tint long-tems *Peucer* prisonnier à Dresde & ensuite à Leipsic, parce qu'il s'efforçoit de publier la doctrine des Sacramentaires dans ses Etats. Il demeura en prison depuis 1576 jusqu'en 1586, qui est l'année de la mort d'Auguste. Christian I, fils de ce Prince, le mit alors en liberté à la sollicitation de la Cour d'Anhalt. *Peucer* se retira dans les Etats de son protecteur, & mourut à Dessaw le 25 Septembre 1602, à l'âge de 78 ans. On a de lui quelques Ouvrages qui n'ont point de rapport avec la Médecine, comme *Elementa doctrinæ de circulis cœlestibus. De dimensione terræ:* mais ceux qu'il a écrits sur cette Science, sont en plus grand nombre.

Appellationes quadrupedum, insectorum, volucrum, piscium, frugum, leguminum, olerum & fructuum omnium. Witteberga, 1551, *in* 8. *Lipsiæ*, 1559, *in*-8, *cum vocabulis Rei Nummariæ, ponderum & mensurarum.*

De præcipuis divinationum generibus. Wittebergæ, 1553, 1572, 1580, *in*-8. *Servestæ*, 1591, *in*-8. *Francofurti*, 1593, 1607, *in*-8. En François, par *Simon Goulard*, Anvers, 1584, *in*-4. L'Auteur y fait preuve de la crédulité la plus aveugle. Il faut certainement en avoir eu beaucoup, pour débiter tous les contes puériles dont son Livre est parsemé. A travers ce défaut, on lui attribue l'honneur d'avoir parlé de la circulation du sang; mais semblable à tant d'autres, il ne connoissoit que celle qui se fait par les poumons.

Propositiones de propriis rebus physicis. Francofurti, 1557, *in*-8.

Oratio quâ continetur explicatio Aphorismi Hippocratis 42, *partis secundæ, qui est de Apoplexia. Wittebergæ*, 1560, *in*-4.

De dignitate Artis Medicæ. Ibidem, 1562, *in*-8.

Propositiones de Hydrope, Arthritide & Pleuritide. Francofurti, 1563, *in*-8.

Commonefactio de Peste quæ latè per Europam vagatur. Wittebergæ, 1565, *in*-8.

Vitæ illustrium Medicorum. Argentorati, 1573.

Oratio de sympathia & antipathia rerum in natura. Francofurti, 1574, *in*-8.

Tractatus de Febribus. Ibidem, 1614, *in*-8.

Practica, seu, Methodus curandi morbos internos, tùm generalis, tùm particularis. Ibidem, 1614, *in*-8.

PEYER, (Jean-Conrad) Membre de l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom de *Pythagore*, étoit de Schaffhouse, où il naquit dans une famille noble le 26 Décembre 1653. Il fit ses études à Bâle, mais il les interrompit par un voyage de Paris, où il suivit les Leçons du célebre *Duverney*; il revint ensuite poursuivre son cours de Médecine dans la même ville de Bâle, & il y obtint le bonnet de Docteur l'an 1681. Résolu qu'il étoit de se fixer dans sa patrie, il ne tarda point à s'y rendre; & en même tems qu'il se distinguoit dans la pratique de son Art, il se fit beaucoup de réputation dans la Chaire d'Eloquence, de Logique & de Physique, qu'il remplit successivement. Cet habile Homme mourut à Schaffhouse le 29 Février 1712. Il a rendu son nom illustre, pour avoir fait mention des glandes intestinales avec quelque exactitude; avant lui, on ne les connoissoit que sur ce que *Severinus*, *Wepfer*, *Stenon*, *Malpighi* & *Pechlin* en avoient dit. *Peyer* s'occupoit à disséquer le ventricule & les intestins du coq d'Inde, lorsqu'il apperçut un grand nombre de glandes dans le canal intestinal. Il les chercha ensuite dans l'homme & les trouva si apparentes, qu'il s'empressa d'annoncer sa découverte au public, mais avec assez de modestie, pour se borner à l'honneur d'avoir décrit ces glandes plus au long qu'on n'avoit fait avant lui. On est convaincu aujourd'hui que dans l'état de santé elles séparent le fluide qui sert à humecter les intestins, & que dans la diarrhée & la purgation, elles fournissent la plus grande partie des humeurs qu'on évacue dans ces circonstances. Voici les titres des Ouvrages de ce Médecin:

Exercitatio Anatomico-Medica de glandulis intestinorum, earumque usu & affectionibus. Schafhusæ, 1677, *in*-8. *Amstelodami*, 1681, *in*-8.

Methodus Historiarum Anatomico-Medicarum. Parisiis, 1678, *in*-12. Son objet principal est de tracer la maniere qu'on doit suivre dans la dissection des cadavres, lorsqu'on a en vue de reconnoître les causes des maladies. Cet Ouvrage est dédié à *Duverney*.

Peonis & Pythagoræ, id est, Harderi & Peyeri Exercitationes Anatomicæ & Medicæ. Basileæ, 1682, *in*-8.

Parerga Anatomica & Medica septem. Genevæ, 1681, *in*-8. *Amstelædami*, 1682, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1750, *in*-8, avec une Observation *circa Urachum in fœtu humano pervium.*

Experimenta nova circa Pancreas. Genevæ, 1683, *in-folio*, dans la Bibliotheque Anatomique de *Manget. Amstelodami*, 1683, *in*-8, avec l'Ouvrage de *Brunner* qui est intitulé: *Experimenta nova circa Pancreas.*

Merycologia, sive, de ruminantibus & ruminatione Commentarius. Basileæ, 1685, *in*-4, avec figures.

Jean-Jacques Peyer, fils du précédent, étoit aussi de Schaffhouse. Il se distingua dans la pratique de la Médecine, & mit au jour un Recueil intitulé:

Observationes Anatomicæ Numerô L. Lugduni Batavorum, 1719, *in*-8. C'est d'après quelques dissections de cadavres humains, mais un plus grand nombre d'ouvertures de bêtes en vie, qu'il amassa ces Observations. Celle qui concerne l'Ouraque, & qui est de la façon de son pere, fut publiée par ses soins à Leyde en 1721, *in*-8.

PEYRILHE, (Bernard) de Pompignan en Languedoc, fut reçu dans le College des Chirurgiens de Paris le 6 Août 1768. Il est Conseiller du comité perpétuel, Membre des Académies de Toulouse & de Montpellier, Professeur Royal de Chymie Chirurgicale aux Ecoles de sa Compagnie. On a de lui :

Remede nouveau contre les maladies vénériennes, ou Essai sur la vertu anti-vénérienne des alcalis volatils. Paris, 1774, *in*-12.

Dissertatio Academica de cancro. 1774, *in*-12. Cette Dissertation a remporté le prix de l'Académie de Lyon en 1773. La même en François, Paris, 1776, *in*-12.

M. *Peyrilhe* a distribué quinze séances, avec des notes, le 27 Avril 1775, jour de la rentrée publique dans les nouvelles Ecoles; & comme il est plein de zele pour l'illustration de la Chirurgie, il s'est chargé de continuer l'Histoire de cette Science, dont feu M. *Dujardin* a publié le premier volume en 1774, *in*-4. S'il travaille dans le même goût que cet Auteur, l'Histoire de la Chirurgie sera en même tems celle de la Médecine, au moins jusqu'au siecle de l'exacte division de ces deux parties de l'Art en différentes mains.

PEYRONIE (François DE LA) naquit à Montpellier, le 15 de Janvier 1678, de *Raymond La Peyronie*, Chirurgien de cette ville. A l'âge de quinze ans, il avoit fini ses études dans sa patrie au College des Jésuites; il fit ensuite deux années de Philosophie, après lesquelles il entreprit un second Cours de Physique conforme à son objet, qui étoit de se livrer à son goût pour la Chirurgie. Ce fut pour le satisfaire qu'il assista régulierement aux Démonstrations publiques & particulieres d'Anatomie, qu'il suivit les Hôpitaux, qu'il accompagna les Chirurgiens célebres chez les malades, qu'il vit les opérations & les pansemens. Il ne négligea pas les Leçons des plus habiles Professeurs en Médecine de Montpellier : enfin toutes ses études, tous ses pas, toutes ses conversations tendirent à le mettre en état d'exercer un jour la Chirurgie.

Il avoit fait en peu de tems des progrès si rapides dans cet Art, que sa jeunesse étoit le seul obstacle à sa réception à la Maîtrise. Son pere demanda la dispense d'âge; on l'accorda au mérite du fils qui, à dix-neuf ans, soutint avec éclat des examens rigoureux, & fut reçu Chirurgien avec l'applaudissement de toute la ville de Montpellier. *Chirac* conseilla alors à son pere de l'envoyer à Paris, où *Mareschal*, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu & depuis premier Chirurgien du Roi, le prit chez lui comme pensionnaire, & se fit un plaisir de communiquer ses lumieres à un éleve qu'il vit ensuite à son côté dans le poste le plus distingué du Royaume. Lorsque *La Peyronie* se crut en état de reparoître dans sa patrie avec une sorte de célébrité, il y retourna, & débuta par donner chez lui des Leçons particulieres d'Anatomie & de Chirurgie. Il compta tous les Etudians de Montpellier au nombre de ses disciples, & se fit une réputation si brillante par ces Leçons, qu'il fut choisi Professeur public aux Ecoles de Médecine; emploi dont il s'acquitta avec un égal succès. La place de Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Montpellier vint ensuite à vaquer, & elle lui fût donnée; peu de tems après, il fut encore nommé Chirurgien-Major de l'Armée envoyée sous les ordres du Maréchal de Villars contre les rebelles des Cévennes.

La Peyronie fe diftingua dans tous ces emplois, mais il eut bientôt occafion de fe fignaler fous les yeux de Louis XIV. Le Duc de Chaulnes étoit attaqué d'une fiftule qui avoit réfifté aux foins de plufieurs Chirurgiens. *Chirac* confeilla de faire venir *La Peyronie*, & le Duc de Chaulnes fut guéri. Cette cure porta Louis XIV à charger M. de Chaulnes & *Chirac* de ne rien épargner pour fixer *La Peyronie* dans Paris. Ce Chirurgien eut beaucoup de peine à fe rendre à cette propofition ; mais le procédé du généreux convalefcent leva tous les obftacles & détermina *La Peyronie* à faire ce qu'on demandoit de lui. Le Duc acheta à fon infu une charge de Chirurgien de la Prévôté de Paris, qui l'aggrégea à la Communauté de Saint Côme ; & peu de tems après, il lui fit avoir celle de Chirurgien-Major de la Compagnie des Chevaux-Légers. Enfin on y ajouta encore la place de Chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité. *La Peyronie* enfeigna auffi l'Anatomie à l'Amphithéatre de Saint Côme & du Jardin du Roi, en qualité de Démonftrateur.

Tant de places le conduifoient à grands pas à la premiere. Dès l'an 1717, c'eft-à-dire, deux ans après fon établiffement à Paris, il fut nommé premier Chirurgien du Roi en furvivance ; & ce qui eft bien digne de remarque, ce fut *Marefchal* lui-même qui demanda que *La Peyronie* lui fût affocié. Devenu titulaire de la charge de premier Chirurgien en 1736, il reçut de Louis XV de nouvelles preuves que fes fervices lui étoient agréables. Ce Prince lui avoit déja fait préfent d'une charge de Maître d'Hôtel de la Reine, & il lui avoit donné des Lettres de Nobleffe en 1721. Il le gratifia, en 1737, d'une penfion de dix mille Livres ; & lorfqu'en 1738 il eut guéri M. le Dauphin d'un dépôt confidérable à la machoire inférieure, Sa Majefté lui en marqua fa fatisfaction par le don d'une charge de Gentilhomme ordinaire de fa Chambre.

Le Roi voulut ainfi ajouter des honneurs à fes bienfaits ; mais *La Peyronie* n'étoit jaloux que des diftinctions littéraires qu'on accorde à fon Art, & il eut la fatisfaction de les recevoir. Il étoit depuis long-tems Affocié Anatomifte de l'Académie des Sciences de Montpellier ; celle de Paris le réclama à fon tour, & le nomma à une place d'Affocié libre en 1732. L'Académie de l'Inftitut de Bologne le mit auffi au nombre de fes Membres.

Comme *La Peyronie* étoit également jaloux de tout ce qui pouvoit contribuer à l'honneur de fon Art, il profita de fa faveur auprès du Roi, pour procurer à la Chirurgie des diftinctions qui animaffent à la cultiver & des établiffemens qui ferviffent à l'étendre. Il eft celui de tous les Chirurgiens François qui ait montré le plus de zele & qui ait fait plus de dépenfe pour la perfection & les progrès de fon Art : c'eft une gloire qui lui eft propre & qu'il ne partage point, c'eft un mérite qui lui eft unique & perfonnel. On ne peut entendre le récit des chofes que *La Peyronie* a faites pour l'illuftration & la perfection de la Chirurgie, fans être frappé d'étonnement & d'admiration. Il travailla d'abord de concert avec *Marefchal*, & fur leurs repréfentations, le Roi créa, en 1724, cinq Démonftrateurs dans l'Amphithéatre de Saint Côme. C'eft encore ces deux Hommes célebres qu'on doit l'idée d'une Académie de Chirurgie, qu'ils eurent la permiffion de former en 1731. Cette entreprife n'étoit pas aifée

à exécuter, dit l'Auteur de l'Eloge de M. *Quesnay*. Il s'agissoit de rassembler les Chirurgiens en un Corps qui fût le dépôt des connoissances & le foyer des lumieres. *La Peyronie* avoit compris que dans la réunion des Membres épars, l'émulation, mere des succès, animeroit tous les Académiciens; que l'expérience isolée de chaque Praticien qui, dans le plus long exercice, ne peut produire qu'un petit nombre de faits souvent inexacts & mal observés, se comparant, se critiquant mutuellement, il en résulteroit une Théorie plus sûre, guide infaillible de la Pratique. Cette idée, qui réunit aujourd'hui tous les suffrages, dut en son tems paroître bizarre & peut-être extravagante. Comment tirer la Chirurgie de l'avilissement où elle se trouvoit ? Comment se flatter d'élever à l'état d'Académiciens des gens, dont quelques-uns savoient à peine lire, & qui étoient confondus dans une classe obscure d'artisans ? Voilà ce que *La Peyronie* a osé concevoir & ce qu'il a exécuté. Il n'a cependant pu être le témoin de la perfection qu'on a donnée à l'établissement de l'Académie confirmé de la maniere la plus authentique par des Lettres Patentes enrégistrées au Parlement; mais comme il prévoyoit la solidité future de cet établissement qu'il avoit tant à cœur, à sa mort arrivée à Versailles le 25 Avril 1747, dans la soixante-dixieme année de son âge, il légua à la Communauté des Chirurgiens de la Capitale les deux tiers de ses biens, sa Bibliotheque, & sa Terre de Marigny qui fut vendue au Roi deux cens mille livres. Cet illustre Citoyen légua aussi à la Communauté des Chirurgiens de Montpellier deux maisons qui lui appartenoient dans la grande rue de cette ville, avec cent mille livres pour y faire construire un Amphithéatre sur le modele de celui de Paris. Il institua la même Communauté Légataire pour le tiers de ses biens. Tous ces legs renferment des clauses qui ne tendent qu'au bien public, à la perfection & aux progrès de la Chirurgie. C'est autant par ces belles fondations, que par la supériorité de ses talens, que ce Chirurgien a immortalisé son nom, qui ne cessera jamais d'être cher aux vrais amateurs de l'Art important qu'il a tant illustré.

La Peyronie étoit aimable dans la société. Les agrémens de son esprit, ses manieres engageantes, inspiroient aux malades la confiance & la gaieté si propres à accélérer la guérison. Ennemi du luxe & de l'ostentation, ses meubles, son train, ses équipages, tout annonçoit la modestie & la simplicité. Il sembloit fuir les dépenses étrangeres au bien public. Il ne refusoit jamais son ministere aux pauvres; il les voyoit même par préférence, & sa main habile & libérale leur prodiguoit des secours de toute espece. Sa maison, & sur-tout sa Terre de Marigny, étoient l'asyle de l'indigence & de l'infirmité.

Ce Chirurgien n'a fait imprimer aucun Ouvrage; ce qu'on a de lui se réduit à des Mémoires & des Observations qu'on trouve dans le Recueil des Académies dont il étoit Membre.

PHARMACIE (La) est cette branche de la Médecine pratique, qui apprend à connoître, à conserver & à préparer les différens médicamens que le Médecin & le Chirurgien peuvent employer pour secourir la Nature & avancer le rétablissement de la santé. Les premiers Médecins paroissent s'être peu occupés de cette partie de l'Art de guérir, parce qu'ils n'ont employé qu'un petit nombre de remedes simples, auxquels ils ne faisoient subir presque aucune préparation. *Hip-*

pocrate & les plus anciens Médecins de l'Ecole Grecque fondoient principalement leur pratique sur l'observation des mouvemens de la Nature dans les maladies ; & comme ils faisoient consister presque toute la méthode de les guérir dans la *Diete*, c'est-à-dire, en des regles concernant la nourriture des malades, on ne voit pas que ces Médecins se soient servi de beaucoup de médicamens ; & encore ceux qu'ils donnoient, étoient fort peu composés. Ce ne fut qu'au tems d'*Hérophile*, & de ses sectateurs que l'usage en devint plus grand : ces Médecins commencerent à compter, plus que leurs prédécesseurs n'avoient fait, sur l'utilité qu'on peut en tirer. *Erasistrate*, contemporain d'*Hérophile*, se plaint déja de ce que ceux qui faisoient des compositions royales & des antidotes qu'ils appelloient *Les mains des Dieux*, y faisoient entrer des médicamens tirés des plantes, des animaux, des minéraux, de la terre, de la mer, &c. Mais quelque composés que fussent ces antidotes, dont *Erasistrate* se plaignoit, il y a apparence qu'ils ne l'étoient pas autant que ceux qu'on fit dans la suite. Peut-on imaginer un assemblage de drogues plus grand que celui qu'on remarque dans la fameuse composition qu'*Andromachus*, Médecin qui vivoit sous Néron, a décrite sous le nom de *Galené*, c'est-à-dire, *Tranquille*, & qu'on a ensuite appellée *Thériaque?*

Comme les expériences sur les simples se multiplierent de jour en jour, les Médecins crurent que plus ils en joindroient de ceux qui ont une propriété semblable ou approchante, plus ils seroient sûrs d'atteindre à leur but. Il se peut aussi que, comme la connoissance que l'on avoit des qualités des simples & de la nature des maladies étoit fort imparfaite, ces mêmes Médecins s'imaginerent qu'en mêlant ensemble un grand nombre de drogues, ce qu'ils n'obtiendroient pas par le moyen de l'une, ils l'obtiendroient par le moyen de l'autre Mais de telle maniere qu'ils se soient conduits, on n'y trouve pas moins de preuves de leur ignorance par rapport à la propriété des simples, que sur la nature des maladies ; car la Polypharmacie a été de tout tems, comme aujourd'hui, la pierre de touche qui décide du peu de connoissances pratiques du Médecin qui s'y livre.

Les expériences qu'on faisoit dans la Médecine ancienne avec ces amas de drogues mal combinés, réussirent cependant quelquefois ; mais ce fut moins par un effet du mêlange des remedes, que par le cas fortuit & heureux : le médicament se trouvoit plus savant que celui qui le donnoit. *Pline* & plusieurs après lui ont d'autant plus condamné cette Pharmacie indigeste des Anciens, qu'ils ont cru que l'on n'avoit ainsi entassé tant de drogues les unes sur les autres, que pour faire valoir le métier, *Ad ostentationem Artis*. Suivant eux, l'avantage que l'on a prétendu en tirer par rapport à la guérison des maladies, n'a pas été le premier objet de ces énormes compositions. Ce fut principalement en faveur des Princes qu'on imagina ces antidotes, qu'un respect pour l'Antiquité, que l'on pourroit appeller en quelque façon superstitieux, a fait conserver jusqu'à ce jour, malgré la confusion qui regne dans le mêlange des drogues qui les composent, & le peu de choix qu'on y a apporté.

Qu'auroit dit *Pline*, s'il eût passé en revue, où s'il eût connu toutes les especes de médicamens qu'on remarque dans la Pharmacie des Anciens ? Non seulement on a multiplié les antidotes au point d'en imaginer un pour la plupart des mala-

dies, mais on s'eſt encore étudié à préparer les drogues ſous toutes les formes poſſibles. Delà ſont venus le *Catapotium* des Grecs, ou le *Globulus*, le *Glomeramus* & *Pilula* des Latins; les *Trochiſci* ou *Paſtilli*; l'*Electon pharmacon* ou l'*Eclegma* qui ſe prend en léchant; les *Potiones*, les *Decocta*, l'*Hydromel* ou l'*Aqua mulſa* des Latins; l'*Hydromelon*, l'*Hydrorofatum*, le *Rhodomelon*, l'*Omphacomeli*, le *Myrtites*, l'*Apomeli*, le *Rhoites*, & tant d'autres compoſitions analogues, qui ne différoient que par les ingrédiens qu'on ajoutoit au miel. Suivent les *Onguens* des Anciens, qui n'étoient que des huiles dans leſquelles on faiſoit infuſer les Simples dont on vouloit tirer la teinture; le *Cérélæon*, mêlange d'une très-petite quantité de cire avec l'huile; les *Cérats*, les *Emplâtres*, les *Collyres* nommés aujourd'hui ſuppoſitoires, pour les diſtinguer de ce médicament qu'on emploie pour les yeux, &c.

Mais *Pline* ne ſe borna pas à condamner les remedes compoſés; il déſapprouva encore les Simples qu'on tire des pays étrangers. La nature, diſoit-il, cette bonne mere, cette ſage ouvriere, n'a point fait les emplâtres, les antidotes, les collyres. Les ouvrages de la Nature, ſe trouvent tout faits & tout achevés. Les remedes qui croiſſent dans les pays éloignés, n'y croiſſent pas pour nous. Les ſeuls remedes que la Nature avoue, ſont des remedes familiers, que l'on trouve aiſément, que l'on prépare ſans dépenſe, & qui ſont tirés à peu de fraix, des choſes mêmes dont nous vivons. Ce raiſonnement de *Pline* eſt ſpécieux; il n'en eſt cependant pas moins faux, car il ne peut ſoutenir le parallele des conſéquences que cet Auteur en tire & de celles qu'on peut en tirer. Il faudroit auſſi ſe ſervir de tant d'autres productions de la Nature dans l'état qu'elles ſortent de ſon ſein; & comme la terre ne nous produit pas le pain tel que nous le mangeons, quelqu'un s'aviſeroit-il de dire qu'il vaut mieux ſe ſervir du bled dans l'état qu'on le moiſſonne?

Pline n'eſt pas mieux fondé en ce qui regarde les remedes tirés des pays étrangers. Il ſe peut que ſi nous connoiſſions bien toutes les propriétés des plantes qui croiſſent ſous nos yeux, nous pourrions nous paſſer de la plupart de celles que nous tirons des autres pays: mais étant convaincus combien nos connoiſſances ſont bornées à cet égard, pourquoi refuſerions-nous de profiter de ce qui a été découvert ailleurs? Il eſt vrai que c'eſt un abus d'employer des remedes compoſés, lorſque les médicamens les plus ſimples & purement naturels peuvent ſuffire: mais les malades eux-mêmes ne ſont-ils pas ſouvent la cauſe de cet abus? Et les Médecins ne ſont-ils pas quelquefois dans l'obligation de s'y prêter? Il faut ſatisfaire l'idée d'un malade qui n'auroit aucune confiance à ſon Médecin, s'il ne lui ordonnoit beaucoup de remedes, & en apparence fort compoſés & fort rares. *Galien* rapporte qu'un malade de cette eſpece lui répondit un jour: *Gardez pour les pauvres ce que vous m'ordonnez-là; il me faut quelque remede d'un plus grand prix.* On trouvera ſans doute cette façon de penſer déraiſonnable & ridicule; elle l'eſt en effet: mais bien des malades penſent encore de même dans notre ſiecle. En fait de remedes, ainſi que de pluſieurs autres choſes, le prix tient lieu de mérite chez les perſonnes qui ſe croient pêtries d'un autre limon que le reſte des hommes. Il y a un luxe juſques dans les maladies. Ce ne ſont cependant pas toujours les malades qui exigent des remedes rares & compoſés: les Médecins attachés à la vieille routine, ou plus curieux de feuilleter les Ouvrages Pharmaceutiques

que le grand Livre de la Nature, ne croient rien faire de mieux pour l'honneur de l'Art, pour le soutien de leur réputation, & pour l'avantage des malades, que de recourir à de pareils remedes. Polypharmaques par goût ou par ostentation, ils négligent les médicamens préparés de la main de la Nature, parce qu'ils ne la connoissent, ni dans ses productions, ni dans ses mouvemens.

La Pharmacie s'augmenta considérablement sous les Médecins Arabes; s'ils n'ont pas été plus exacts que les Grecs & les Romains dans le choix des substances qu'ils ont fait entrer dans leurs médicamens, ils ont porté plus de soins dans les préparations qu'ils leur ont fait subir. Il est vrai qu'ils ne sont pas sans reproche à cet égard; mais on ne doit pas moins les regarder comme les restaurateurs de la Pharmacie. Ils ont d'abord fait connoître plusieurs médicamens simples, dont les Grecs n'ont point parlé. Ils ont encore rendu l'usage du sucre plus commun dans la Médecine, au-lieu qu'auparavant on n'employoit presque que le miel. Cette découverte du sucre a donné lieu aux Arabes d'inventer un grand nombre de compositions propres à diminuer l'aversion qu'ont naturellement les hommes pour tout ce qui s'appelle médicament. C'est avec le sucre qu'ils ont fait leurs syrops & leurs juleps, par le moyen desquels ils ont cherché à joindre l'agréable à l'utile. C'est aussi avec le sucre qu'ils se sont avisés de faire ce que nous appellons des Conserves; ils l'ont même fait entrer dans plusieurs de leurs Electuaires ou Confections, entre lesquelles une des plus remarquables est la Confection *Alkermes*. Tous ces médicamens déplaisoient souverainement à *Gui Patin*, qui avoit coutume d'appeller les Apothicaires des *cuisiniers Arabesques*.

Nicolas Myrepsus, un des derniers Auteurs Grecs selon *Freind*, recueillit avec beaucoup de travail toutes les Récettes des médicamens composés qui étoient dispersés dans les Ouvrages des Grecs, des Latins & des Arabes. Il en forma une espece de Pharmacopée universelle qu'il partagea en quarante-huit sections; cette compilation, que *Myrepsus* fit au plus tard en 1300, a été long-tems la regle de toute l'Europe pour la Pharmacie. La Faculté de Médecine de Paris l'adopta dès l'an 1332, mais avec de certaines corrections, & le conserva à son usage jusqu'en 1637, que la vétusté du Dispensaire Grec, les progrès de la Matiere Médicale & de la Pharmacie Galénique & Chymique, sembloient exiger un nouveau Code.

Il s'en falloit de beaucoup que les découvertes des Arabes eussent perfectionné la Pharmacie; on gémissoit de la voir surchargée; & ce ne fut qu'après que la Chymie eut éclairé cet Art de son flambeau, qu'il parut faire des progrès solides. Les travaux des *Charas*, des *Lémery*, des *Quincy* ont mis la premiere main à la réforme; différens grands Hommes s'en sont occupés depuis; mais c'est principalement à l'attention des Corps de Médecine dans la composition de leurs Dispensaires, que nous sommes redevables de l'état de la Pharmacie moderne.

On est cependant encore en droit de se plaindre de la trop grande abondance qu'on a jettée dans cette partie de la Médecine; il semble même que le goût de la Polypharmacie des Arabes se soit perpétué jusqu'à nous. En effet, nous sommes tellement surchargés de médicamens, que l'embarras

de faire un choix convenable aux circonstances, nous arrache souvent des regrets sur l'immensité de nos richesses en fait de remedes. Tous les jours on travaille à en augmenter le nombre, sans trop penser que peu de bons médicamens suffisent au Médecin qui connoît bien l'état de son malade.

On a parlé ailleurs du partage de la Médecine en trois Professions ; mais l'existence légale des Apothicaires en Europe ne date que depuis peu de siecles. Comme ils sont un des bras du Médecin, ils ont souvent coopéré, par leur savoir, à enrichir l'Art de guérir de leurs découvertes. Par leur application & leur fidélité, ils ont mérité la considération attachée à un état qui fait souvent la sûreté de la Médecine, & qui contribue à ses succès dans la pratique. La profession des Apothicaires est cependant susceptible de différens points de réforme, dont le public tireroit de grands avantages. Le point le plus essentiel seroit de ne permettre l'exercice de la Pharmacie qu'à des hommes instruits & qui auroient fait preuve de leur capacité, de borner même le nombre des Maîtres en proportion de l'étendue & de la population des villes. L'Allemagne nous fournit là dessus un exemple à suivre. Les Apothicaires y jouissent de la plus grande réputation ; si le nombre des Pharmacies y est peu considérable, & s'il est sagement limité pour chaque ville, il est toujours suffisant pour les besoins des citoyens. Peu importe que la profession des Apothicaires soit considerée en Allemagne comme une affaire de lucre ; pour que le public soit bien servi, il faut que cette profession puisse mettre ceux qui l'exercent au dessus de l'état d'aisance. C'est le seul moyen de garantir les Médecins & les malades de toutes les fourberies, infidélités, négligences, substitutions, que le peu de fortune des Apothicaires, à raison de leur trop grand nombre dans la même ville, rend si communes aujourd'hui. Quand on dépend du débit pour vivre, on est aisément tenté d'augmenter son profit par des expédiens illicites : le sentiment & l'honneur ne tiennent pas toujours contre les cris des premiers besoins.

PHARMACION. Voyez ASCLÉPIADE.

PHAYER, (Thomas) Anglois, étoit de la Principauté de Galles. Il s'appliqua d'abord à l'étude des Loix ; mais attiré par goût vers la Médecine, il ne s'occupa plus que de cette Science, en laquelle il reçut le bonnet de Docteur le 21 Mars 1559. Dès l'an 1544 il avoit déja écrit plusieurs Ouvrages en sa Langue maternelle, comme sur la Peste, sur le choix des veines pour la saignée, & quelques autres. *Phayer* étoit aussi Poëte ; il a même publié *Virgile* en Anglois. *George Matthias* ajoute qu'il mourut dans son pays le 12 Août 1560.

PHÉRÉCYDE, Philosophe qui a été mis au nombre des sept sages de la Grece, fut disciple de *Pittacus* & Maître de *Pythagore*. Il n'étoit point Syrien, comme quelques Auteurs le disent, mais de l'Isle de Scyros, l'une des Cyclades, où il naquit vers la XLV Olympiade qui commença 600 ans avant l'Ere Chrétienne. Il fut, dit-on, le premier qui soutint que les animaux

ſont de pures machines, & il compoſa un Traité du principe univerſel de la Nature ; il paſſe même pour être Auteur du Livre de *la Diete* qui ſe trouve parmi les Œuvres d'*Hippocrate.* On ajoute que *Phérécyde* eſt l'un des premiers, entre les Grecs, qui aient écrit en proſe.

Ce Philoſophe, dangereuſement malade dans l'Iſle de Délos, eut la conſolation de recevoir la viſite de *Pythagore* qui l'aimoit comme ſon pere. Le diſciple n'eut pas plutôt appris l'état de ſon cher Maître, qu'il s'embarqua & ſe rendit à l'Iſle, où il fit donner tous les ſecours néceſſaires à ce vieillard. Mais le grand âge & la violence de la maladie ayant réſiſté à tous les remedes, *Pythagore* ſe chargea du ſoin d'enſevelir ſon Maître, & repartit pour l'Italie, après lui avoir rendu les derniers devoirs. On dit que *Phérécyde* finit ſes jours par une maladie bien cruelle. Une ſueur épaiſſe ſortit de toutes les parties de ſon corps, & ſe changeant bientôt en une infection affreuſe, elle remplit ſes chairs de vermine : *Pline* rapporte même qu'il en ſortoit des ſerpens ; expreſſion qui doit s'entendre des vers aſſez gros pour en avoir impoſé par leur figure.

PHILALTHEUS, (Lucille) Docteur en Philoſophie & en Médecine, étoit de Campo-Nocera dans le Padouan. Il fit premierement ſa profeſſion à Bologne, d'où il paſſa en 1535 à Naples. C'eſt delà que le Marquis de Vaſti, Gouverneur de Milan, le tira pour l'engager à ſon ſervice en qualité de Médecin ; il lui donna toute ſa confiance pendant trois campagnes. *Philaltheus* revint enſuite à Milan, où il demeura pendant vingt-cinq ans ; mais comme il étoit Profeſſeur de la Faculté de Pavie, il ſe rendoit de tems en tems dans cette ville pour y remplir les devoirs de ſa Chaire, qui ne demandoit point apparemment une réſidence fixe. Ce Médecin a mis en Latin le Commentaire Grec de *Simplicius* ſur la Phyſique d'*Ariſtote*, & l'a fait imprimer en Italie. Sa Verſion fut encore publiée à Paris en 1544, *in-fol.* On a de ſa façon :

Conſiliorum de graviſſimis morbis Tomus primus. Il parut à Bâle, mais *Manget* ne dit pas en quelle année. *Tomus ſecundus. Papiæ*, 1565, *in-8.*

Libellus de methodo recitandi curas ad eos qui lauream petunt. Papiæ, 1565, *in-8. Spiræ*, 1581, *in-4.*

PHILARETE eſt le même que *Gilbert Fuchs* ou *Gilbert de Limbourg* ; il eut un frere, dont j'ai parlé à l'Article FUCHS (*Remacle*), qui naquit comme lui dans la ville de Limbourg, Capitale du Duché de ce nom. On ne connoît rien des études de ce Médecin ; tout ce qu'on ſait de lui, c'eſt qu'il s'établit à Liege en 1530, que trois Evêques de cette ville, ſavoir George d'Autriche, Robert de Berghes & Gerard de Groſbecque, le chargerent du ſoin de leur ſanté, & que l'un d'eux le pourvut d'un Canonicat de la Collégiale de Saint Paul dans la même ville. Comme *Philarete* jouiſſoit de la plus grande réputation, il ne manqua pas d'occaſions de ſe placer ailleurs. Emmanuel-Philibert, Duc de Savoie, l'invita à paſſer dans ſes Etats, & le Magiſtrat de Louvain lui préſenta, en 1554, la premiere Chaire de Médecine vacante par la mort de *Jérémie Thriverius.* Mais il refuſa tous ces avantages, & leur préféra celui de ſervir à la Cour des Princes de Liege, où il paſſa le reſte de ſa vie

vie avec la plus grande diſtinction. *Jean Stadius* en a parlé comme d'un homme très-habile dans la Science dont il faiſoit profeſſion. Inſtruit par une longue expérience, éloquent dans ſes diſcours, grave dans ſes manieres, *Philarete* mérita l'eſtime de ſes contemporains, qui le regreterent à ſa mort arrivée à Liege le 8 Février 1567, dans la 63e. année de ſon âge. Il fut enterré chez les Religieuſes de l'Ordre de Saint François, que les Liégeois appellent les *Sœurs de Haſque*. Le jour & l'an de ſa mort ſont exprimés par ce Diſtique numéral, dans lequel on a ſupprimé la valeur de la Lettre D, en l'écrivant en petit caractere :

seXtô IdUs februI MedICUs gILbertUs, In arte
aLtUs et eXCeLLens, fUnere VICtUs obIt.

On a de lui quelques Ouvrages :

Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate & Galeno. Lugduni, 1541, *in*-4.

Polybius, de ſalubri ratione victûs, Latinè verſus & commentariis illuſtratus. Antverpiæ, 1543, *in*-12.

Gerocomice, hoc eſt, Senes ritè educandi modus & ratio. Coloniæ, 1545, *in*-12.

De acidis fontibus Sylvæ Ardennæ, præſertim eô, qui in Spa viſitur, Libellus. Antverpiæ, 1559, *in*-4, avec fig. L'Imprimeur Jean Bellere publia encore cet Ouvrage en François : *Des Fontaines acides de la foreſt d'Ardenne, & principalement de celle qui ſe trouve à Spa.* Anvers, 1559, *in*-4, avec figures. Il y a auſſi une édition Françoiſe de Liege, 1577, *in*-8. Comme *Philarete* fut le premier qui écrivit ſur l'uſage & les vertus des eaux de Spa, *Juſte Lipſe* compoſa ces Vers pour être mis au bas de ſon portrait gravé *in*-4 :

Princeps aquarum, quas ſalubribus venis
Produxit, aut producet alma Natura,
Spadana lympha, alumna Eburonum terræ,
Vires adepta in virus omne morborum ;
Hic nobilem te fecit, & tenebroſô
Oblivionis vindicavit à regno.

PHILETAS, Médecin dont *Galien* fait mention, a paſſé pour être Auteur du Livre de la *Diete* qui eſt dans le Recueil des Ecrits d'*Hippocrate*. Ce Livre eſt auſſi attribué à *Ariſton* : & l'on vient de voir qu'on en a encore fait honneur au Philoſophe *Phérécyde*.

PHILINUS, diſciple d'*Hérophile*, qui vécut dans le XXXVIII ſiecle, étoit de l'Iſle de Cos. *Athénée* nous apprend que *Philinus* avoit écrit touchant les plantes, & qu'il avoit fait quelques Commentaires ſur *Hippocrate*. Il faut qu'il ait enſuite abandonné la doctrine de ce ſavant Maître, puiſqu'il eſt regardé, ainſi que *Sérapion* d'Alexandrie, pour chef de la Secte Empirique.

PHILIPPE, Médecin du XXXVII fiecle du monde, étoit de l'Arcananie, Province de la Grece. *Quint-Curce* dit qu'Alexandre le grand fut attaqué d'une maladie fi dangereufe, que tous fes Médecins l'abandonnerent, à l'exception de *Philippe* qui fe fit fort de le guérir. De telles prétentions ne manquent guere d'exciter la jaloufie : mais les ennemis de *Philippe* ne fe bornerent pas à cette paffion, ils allerent jufqu'à la calomnie, & firent paffer à Alexandre des lettres qui portoient que ce Médecin avoit deffein de l'empoifonner par le breuvage qu'il vouloit lui faire prendre. Ce Prince fut d'abord en peine de ce qu'il devoit faire dans une conjoncture fi délicate ; foupçonnant néanmoins que ces lettres pouvoient être un artifice des ennemis de *Philippe*, & fe repofant d'ailleurs fur la fidélité de ce Médecin, il prit la réfolution de lui donner à lire l'avis qu'il avoit reçu, tandis qu'il feroit femblant de prendre le breuvage. Il imagina ce ftratagême pour reconnoître s'il paroîtroit quelque changement fur le vifage de fon Médecin; mais l'égalité d'efprit & la contenance ferme avec lefquelles il vit que *Philippe* lifoit les accufations dont on le noirciffoit, le perfuada de l'innocence de l'accufé, & il ne fit point de difficulté de prendre ce remede, qui le guérit.

Ce *Philippe* pourroit bien être le même qui eft appellé Epirote par *Celfe* ; l'Arcananie faifant partie de l'ancienne Epire. Il fervit, dit le même Auteur, à la Cour d'Antigonus Gonatas, fucceffeur d'Alexandre en Afie ; mais comme Antigonus ne monta fur le trône de Macédoine que 48 ans après la mort de ce Conquérant, qui arriva en 3681, il faut fuppofer que *Philippe* étoit alors fort âgé.

PHILIPPI, (Guillaume) de la petite ville de Halle dans la Province d'Hainaut, naquit vers l'an 1600. Il fit fa Philofophie au College du Lis à Louvain, & il remporta la troifieme place de fon cours, à la promotion générale du 30 Octobre 1617. Dès l'année fuivante, on le rappella dans ce College pour y enfeigner la Philofophie. Il y occupoit l'une des deux premieres Chaires, & il étoit Licencié en l'un & l'autre Droit, lorfqu'il fe mit fur les bancs de la Faculté de Médecine en 1629. Ce ne fut cependant point à Louvain qu'il prit fes degrés en cette derniere Science ; il fe rendit à Douay en 1632 ou 1633, & il s'y fit recevoir à la Licence. De retour à Louvain, il continua de remplir les devoirs de Profeffeur de Philofophie, & ne tarda pas à obtenir la Chaire Royale des Inftitutes de Médecine ; mais on fit quelques difficultés de l'admettre à cette Chaire, lorfqu'il préfenta fes Lettres Patentes à la Faculté le 23 de Janvier 1635. On refufa d'accepter fes Lettres, parce qu'il avoit pris fes degrés ailleurs ; cependant le 13 de Février fuivant, on lui permit de commencer fes Leçons, à condition qu'il fe feroit aggréger à la Faculté de Louvain.

Philippi s'étoit attiré de plus grandes tracafferies au fujet de fa Chaire de Philofophie. Il s'étoit marié avec une Demoifelle nommée *Elifabeth Luyckx*, fans en faire part à fes confreres du Lis. Ceux-ci l'apprirent par occafion, & le pourfuivirent par devant le Confeil de Brabant, prétendant que fon mariage étoit incompatible avec la charge de Profeffeur de Philofophie. Le nouveau marié fe défendit, & parvint enfin à obtenir une fentence en fa faveur ; elle fut pronon-

tée le dernier de Septembre 1630, mais avec cette clause pour l'avenir, que les Professeurs de Philosophie qui se marieroient, seroient privés de leur Chaire. Ceci a toujours été observé depuis, par la raison que l'état de Clerc qui étoit anciennement celui des Membres des Universités, a persévéramment été une condition nécessaire aux personnes qui composent la Faculté des Arts.

Philippi profita long tems du bénéfice de la sentence qu'il avoit obtenue. Il conserva sa Chaire de Philosophie jusqu'au 9 Mai 1650 qu'il l'abdiqua, pour se borner à celle de Médecine, dont il remplit les fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 20 Mai 1665. Ce Médecin n'a rien écrit que les Traités suivans :

Medulla Logicæ. Lovanii, 1661, *in*-4. L'Auteur y renchérit sur les principes d'*Aristote*; mais le galimatias qu'on y trouve paroissoit alors admirable pour former le goût des jeunes gens.

Medulla Metaphysicæ. Ibidem, 1663, *in*- 4.

Medulla Physicæ. Ibidem, 1664, *in*-4. M. *Paquot*, dont les Mémoires m'ont donné cet Article, remarque que ces deux derniers Ouvrages ne sont pas plus moëlleux que le premier.

Jean-Antoine, un des fils du Médecin dont je viens de parler, fut Docteur & Professeur de la Faculté de Droit en l'Université de Louvain.

PHILISTION, Médecin du XXXVII siecle, que *Diogene-Laërce* fait originaire de Sicile, étoit de Locres suivant d'autres. Il a passé pour Empirique, comme le remarque l'Auteur du Livre intitulé : *Subfiguratio Empirica*, qui est attribué à *Galien*; &, selon *Athénée*, il a écrit touchant la maniere d'apprêter les viandes. Tout ce qu'on sait de lui d'ailleurs, c'est qu'on voit, par les fragmens de ses Ouvrages, qu'il faisoit servir la respiration au rafraîchissement de la chaleur naturelle; que des quatre qualités premieres, le chaud, le froid, l'humide & le sec, il croyoit que les unes étoient actives & les autres passives; qu'il avoit inventé une machine pour réduire les luxations, & que dans les ulceres anciens & sordides, il faisoit usage du chou broyé, ou en décoction, avec la farine d'orge. *Philistion* eut quelques disciples, entre autres, *Eudoxe* le Cnidien; il eut aussi un frere qui est cité par *Cœlius Aurelianus* sans le nommer autrement.

PHILOLOGUS, (Thomas RANGONUS dit) étoit de Ravenne, ville d'Italie dans l'Etat de l'Eglise. Il étudia la Médecine à Padoue, où il remporta les honneurs du Doctorat; delà il passa à Ferrare, & pendant qu'il y faisoit sa principale affaire de la pratique de son Art, il voulut relever ses connoissances par celles de l'Astrologie & des Mathématiques, auxquelles il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur. Mais comme la profession lui étoit d'une foible ressource dans cette ville & qu'il en tiroit trop peu de parti pour vivre convenablement, il se rendit à Venise, où il fut tellement suivi, qu'il amassa des richesses considérables. Suivant l'Historien de l'Université de Padoue, *Philologus* y obtint, en 1496, une Chaire, de laquelle il passa à celle d'Astronomie qu'il ne remplit que pendant cinq ou six ans; il l'abandonna en 1520, pour ne plus s'occuper que de la pratique de la Médecine. Suivant le même Historien, qui a été le guide de *Manget* & d'*Astruc*, *Philologus* mourut en 1557, à l'âge de près de 90 ans. *George*

Matthias fixe différemment les principales époques de la vie de ce Médecin; car après l'avoir fait passer à Venise en 1520, il ajoute qu'il obtint une Chaire à Padoue en 1558, & qu'il mourut en 1577.

La maison que *Philologus* avoit à Padoue, fut convertie en College pour trente-deux Ecoliers, ainsi qu'il étoit ordonné par son testament. Mais ses bienfaits ne se bornerent point à cette disposition; comme il avoit autant à cœur les progrès des Sciences que l'avantage de ceux qui s'y appliquent, il enrichit encore la Médecine par différens Ouvrages de sa composition. Voici leurs titres:

Liber de omnibus modis curandi Morbi Gallici. Venetiis, 1538, *in*-4, 1545, 1575, *in*-8.

De vita hominis ultra 120 *annos producendâ. Ibidem*, 1553, 1560, *in*-4. Ce Traité fut traduit en Italien & parut en cette Langue l'an 1566, *in*-8.

De vita Venetorum commodâ. Ibidem, 1558, *in*-4.

De modo collegiandi. Venetiis, 1565, 1574, *in*-8.

De microcosmi affectuum, Maris, Fœminæ, Hermaphroditi, Gallique miseriâ. Ibidem, 1575, *in*-8. Comme les trois derniers Ouvrages ont été publiés après l'an 1557, ils semblent confirmer l'opinion de *Matthias* sur la mort de *Philologus* en 1577, s'il est vrai qu'il n'y ait point d'édition antérieure.

PHILOMIDES, Médecin du XL siecle, fut disciple d'*Asclépiade*. Il étoit de Dyrrachium; mais comme il y avoit anciennement deux villes de ce nom, l'une en Macédoine, & l'autre en Laconie qui faisoit partie du Péloponnese, on ne sait pas dans laquelle il prit naissance. Il est au moins constant qu'il fit honneur à sa patrie par les Ouvrages qu'il composa sur la Médecine & qui sont en quarante-cinq Livres.

PHILON de Tarse, Médecin que l'on croit avoir vécu dans le XL siecle, sous l'Empire d'Auguste, est Auteur du *Philonium*, cet électuaire calmant qui se trouve encore aujourd'hui dans les boutiques de nos Apothicaires, mais que les Codes Pharmaceutiques ne dispensent pas comme cet ancien Médecin. *Philon* en a décrit la composition en vers élégiaques & d'une maniere si énigmatique, qu'il falloit bien posséder la Mythologie ou la Fable, pour deviner ce qu'il vouloit dire. Voici comme il s'explique: *Prenez* des cheveux roux & odorans du jeune garçon, dont le sang est encore répandu dans les champs de Mercure, le poids d'autant de dragmes que nous avons de sens;

Du Nauplium Euboïque, une dragme;

Autant du meurtrier du fils de Menætius que l'on conserve dans des ventres de brebis;

Ajoutez vingt dragmes de flammes blanches, & autant pesant de feves de pourceaux d'Arcadie;

Avec une dragme de la plante qui est faussement appellée racine & qui vient d'un pays nommé à cause de Jupiter Pisséen;

Ecrivez *Pium* & ajoutez à la tête de ce mot l'article masculin des Grecs: prenez dix dragmes de cette derniere drogue, & mêlez bien le tout avec l'ouvrage des filles du Taureau d'Athenes.

Galien nous donne l'explication de cette énigme, qui se réduit à ceci. Il faut prendre du Safran, du Pyrethre, de l'Euphorbe, du Poivre blanc, de la Jusquiame, du Spica Nardi & de l'Opium, le poids qui est marqué de chaque drogue, & incorporer tout cela avec du Miel Attique.

Plusieurs Médecins ont suivi l'exemple de *Philon* & se sont expliqués d'une façon aussi obscure que lui; cette manie passa même jusqu'au siecle de *Paracelse* qui créa des mots nouveaux & qui s'en servit dans la description de plusieurs médicamens. Les Livres de Chymie sont encore remplis de semblables baragouins, & les Auteurs des XV & XVI siecles ont d'autant plus volontiers adopté ce langage, qu'il servoit de voile au mystere qu'ils aimoient tant dans leurs procédés, & qu'il relevoit, aux yeux du peuple, le ton renchéri qu'ils mettoient jusques dans les plus petites choses. Si l'on ne regarde que l'intérêt personnel de ces Ecrivains, on trouvera qu'ils ont eu raison d'employer des expressions qui n'étoient bien connues que d'eux; parce que cette méthode leur valut la considération dont le public honore communément tout ce qui a l'air mystérieux. Mais si l'on considere l'Art, on verra combien de pareilles supercheries en ont retardé les progrès. Aujourd'hui que les Médecins se sont mis à la portée de tout le monde dans leur langage & leurs écrits, ils en sont moins considérés de cette portion d'hommes qui pense comme le peuple; en revanche, leurs talens & leurs succès parlent bien avantageusement pour eux chez les personnes qui ne se refusent point aux lumieres du siecle dans lequel nous vivons.

Galien parle d'un autre *Philon* qui étoit de la Secte Méthodique, & qu'il ne faut pas confondre avec le précédent; car on sait qu'il y a eu un *Philon* Méthodique qui vécut dans le deuxieme siecle du tems de *Plutarque*, dont il fut l'ami.

PHILONIDES, Médecin qui est cité par *Scribonius Largus*, *Galien* & *Marcel* l'Empirique, naquit à Catania en Sicile, & mourut avant que Tibere montât sur le trône des Empereurs Romains, c'est-à-dire, avant l'an 14 de salut. *Pacchius Antiochus* avoit étudié sous lui. On attribue à *Philonides* un Traité des fievres qu'on a inséré dans la Collection de Venise; & *Athénée* parle d'un Livre sur les couronnes & les onguens de la façon de ce Médecin. Cependant *Manget* paroît en douter: il dit que ce Livre pourroit bien appartenir à *Philomides* de Dyrrachium.

Manget a cité un autre *Philonides* dans sa Bibliotheque. Celui-ci étoit d'Enna, ville située au milieu de la Sicile, où il y avoit anciennement un Temple dédié à Cérès. Il a écrit, selon *Dioscoride*, un Traité de l'Ellébore blanc; il en a même composé un autre plus étendue sur la Médecine, puisque *Galien* fait mention du XVIII Livre de cet Ouvrage.

PHILOSOPHES (Les) ne se mêlerent pas plutôt de la Médecine, qu'ils y introduisirent le *Raisonnement*. Jusques-là on avoit vu les Médecins, ou si l'on veut, comme dit M. *Dujardin*, page 139 de son Histoire que je vais citer, « les Chirurgiens exercer un Art muet, ou marcher à la lueur incertaine & » trompeuse de la simple routine. Maintenant, les Philosophes vont faire de

» l'étude du corps humain & de sa nature une portion de leur domaine ; ils » regarderont cette intéressante étude comme le résultat de la sagesse : car, » disoit expressément *Démocrite*, l'objet de la Médecine est de guérir les maux » corporels, & celui de la sagesse de guérir les maladies de l'ame. On verra » donc les Philosophes porter dans l'Art de guérir le jargon de leur Physique ; » ils donneront le plus souvent leurs hypotheses pour des faits, & leurs rêve- » ries pour des découvertes. Sans avoir plus de connoissances anatomiques » que leurs prédécesseurs, ils oseront expliquer les ressorts & les mouvemens » compliqués de notre machine ; enfin ils se perdront en raisonnemens. Mais » avons-nous droit de leur faire un crime de leurs erreurs ? Ils nous ont frayé » la route ; leurs fautes mêmes ont instruit nos peres, & les ont empêchés d'en » faire de semblables. C'est ainsi que la raison s'épure, que les connoissances » se développent, que les Sciences & les Arts s'avancent insensiblement vers » la perfection. Nous avons cette obligation à *Pythagore* & à ses disciples. A » la vérité, ce Philosophe négligeoit trop l'expérience par l'orgueilleuse déman- » geaison de tout expliquer ; mais il faut peut-être aller quelquefois au delà du » but, pour frayer des routes nouvelles & faire entrevoir quelques vérités utiles. »

C'est donc aux Philosophes que nous devons cette partie de la Médecine qu'on appelle *Physiologie*, qui traite particulierement du corps humain tel qu'il est dans son état naturel, qui cherche à rendre raison des fonctions de ce corps, en examinant ses parties & tout ce qui à rapport à sa structure. Cette révolution arriva vers la dixieme année du XXXV siecle. Mais la Philosophie & la Médecine s'étant étendues par les connoissances qu'on avoit acquises pendant le terme d'environ 110 ans, qui s'écoulerent entre le tems de *Pythagore* & celui auquel commença la guerre du Péloponnese, il fallut nécessairement partager ces deux Professions, chacune pouvant occuper un homme tout entier. *Hippocrate* fut le premier qui entreprit ce partage ; il en sentit le besoin, quoiqu'il ne se fût pas tenu simplement à cette sorte de Médecine qui étoit héréditaire dans sa famille, & qu'il eût pénétré dans la Philosophie aussi avant qu'aucun homme de son tems.

Ce pere de la Médecine remarqua que les Philosophes qui s'étoient mêlés de cet Art avant lui, avoient été forts en raisonnemens, mais d'une ressource bien foible du côté de l'expérience ou de la pratique. Il déclara donc qu'il ne s'ensuivoit pas que pour être Philosophe l'on fût Médecin, à moins que d'avoir fait une étude particuliere du corps humain, de s'être instruit de divers changemens qu'on y observe tant en santé qu'en maladie, & d'avoir appris les moyens de le conserver & de le rétablir. Il déclara encore, que ces connoissances ne pouvant s'acquérir que par une longue expérience, il falloit pour cela un homme tout entier, qui devoit quitter le titre général de Philosophe pour prendre le nom de Médecin, sans qu'il s'abstînt pour cela de philosopher dans sa profession.

Les fils d'*Hippocrate*, *Polybe* son gendre, *Praxagore* & *Dioclès*, suivirent le systême de ce grand Maître, & ne s'appuyerent pas si fort sur le raisonnement, qu'ils n'y joignissent l'expérience qui fit toujours le principal fondement de leur Art. Mais la plupart des Médecins qui vinrent immédiatement

après eux, ne les imiterent pas ; car au-lieu de chercher à soutenir, par des raisons solides, les remedes que l'expérience de leurs prédécesseurs avoit autorisés, ils ne raisonnerent au contraire que pour décrier ces mêmes remedes, & firent tous leurs efforts pour renverser en un moment ce que l'expérience de plusieurs siecles avoit établi. Ils firent néanmoins une chose qui fut très-utile ; comme ils s'appliquerent fortement à l'Anatomie, ils pousserent cette partie de la Médecine beaucoup plus loin qu'on n'avoit fait auparavant.

Une des grandes causes qui a si long-tems arrêté les progrès que l'Art de guérir pouvoit faire & qui a détruit ceux qu'il avoit déja faits, fut le penchant des Philosophes de toutes les Sectes à suivre les écarts de leur imagination. Les inconvéniens qui en ont résulté, prouvent assez combien il étoit important de suivre le plan d'*Hippocrate*, & combien nous avons à regreter qu'on ne l'ait pas toujours suivi. On eut le chagrin de voir de misérables hypotheses, des distributions futiles, des causes occultes, un jargon inintelligible, substitués aux observations exactes, aux détails des faits & aux expériences confirmées par des événemens certains. Il est vrai que les Médecins ont eu, dans tous les siecles, un nombre de cures heureuses pour justifier les hypotheses philosophiques sur lesquelles ils avoient appuyé leur pratique ; mais de quel poids peut être cette preuve, quand on n'ignore pas qu'il y a des incommodités si légeres, que la Nature les guérit en dépit des mauvaises manœuvres du Médecin, & des tempéramens si vigoureux, qu'ils résistent aux remedes les plus actifs ? Ce qu'il faudroit démontrer en faveur des systêmes, c'est que leurs auteurs & leurs partisans ont conservé la vie à un grand nombre de malades, en comparaison de ceux à qui ils n'ont pu apporter des secours efficaces.

Mais qu'est-il besoin d'établir une démonstration qui sera toujours litigieuse ? Les preuves que nous avons de l'insuffisance des Théories sont si multipliées, qu'on est obligé d'avouer que la Médecine ne peut jamais se perfectionner que par des observations judicieuses, d'après lesquelles on pourra raisonner avec sûreté. Si l'on prend le contrepied, on travaille à pure perte ; il ne faut point, dit *Baglivi*, tendre le cordeau suivant les pierres qu'on a posées les unes sur les autres, mais il les faut arranger ces pierres dans la ligne tracée par le cordeau. Semblables au maçon inexpérimenté qui éleve une muraille qui s'écroulera bientôt, parce qu'elle est hors de plomb, ceux qui donnent un libre cours à leurs imaginations avant que d'avoir observé, doivent s'attendre qu'ils ont élevé un édifice de peu de durée. En effet, que sont devenus tous ces systêmes qui ont paru depuis que la Médecine a été réduite en Art ? En se succédant les uns aux autres, ils se sont détruits mutuellement. Que sont devenus en particulier ceux que les Médecins du XVIIe. & du XVIIIe. siecle ont imaginés comme à l'envi les uns des autres ? Ils ont disparu avec leurs Auteurs, & quelquefois ceux qui les avoient mis au jour, ont eu assez de bonne foi pour en avouer publiquement l'insuffisance. Que doit-on penser des systêmes, quand on voit celui de *Boerhaave*, cet homme si sage, si modéré, si savant, déja méprisé de nos jours ? Voici comme parle à ce sujet le Traducteur du Traité de la dyssen-

terie par *Zimmermann*, page X de sa Préface : *il seroit à souhaiter que toutes les maladies fussent présentées de même dans les Ouvrages de Médecine. Il est moins facile de se tromper après des faits, qu'avec des hypotheses physico-chymiques, telles que celles qui font la base des Aphorismes de* Boerhaave. *Sans le disciple, je crois que le maître ne seroit plus guere lu aujourd'hui* Il y auroit bien à rabattre de cette censure, si l'on se donnoit la peine de l'analyser.

Nos Théories de nouvelle date valent-elles mieux ? Elles supposent à la vérité beaucoup de génie ; elles ont même été appuyées d'autorités dignes de considération ; mais parce qu'elles n'étoient point fondées sur la Nature, les meilleures se sont trouvées défectueuses, & l'Art qu'elles devoient perfectionner, suivant l'intention de leurs auteurs, en est devenu moins certain, comme il arrive toujours lorsqu'on se détourne de la route qui seule peut conduire au vrai. Il y auroit bien de la gloire pour un Médecin qui pourroit guérir les maladies avec la même facilité, que les autres se sont imaginés les pouvoir expliquer. Mais entre la Théorie & la Pratique il y a bien de la différence, & si l'on n'est extrêmement attentif aux symptômes, sur-tout dans les maladies aiguës, quelque savant que soit un Médecin, il est impossible que sa pratique soit bonne. Ne craignons point de présenter ici la pensée de l'ingénu & célebre *Gaubius*, & par la crainte de diminuer la force des expressions, en les traduisant, rendons-les telles qu'on les lit dans la Préface de sa Pathologie : *Scilicet pulchrum est rerum quarumvis reddere rationem posse, nodos difficiles ingenii acumine solvere, locis obscuris, ubi prudentia, errorem aut præcipitium metuens, timidô pede incedit gradumve sistit, solem quasi manibus gestare : pulchrius etiam, quæ sensuum aciem cautæque rationis solertiam fugiunt, naturæ arcana conjecturis & quâdam veluti divinatione explicare, ut qui per somnium detegat, quod vigilanti incomprehensibile sit : pulcherrimum denique, systema concinnare atque apponere totum teres, rotundum, omnibusque numeris absolutum, in quo tirones nihil non exæquatum inveniant. Laudarem & ego, si morbi opinionum commentis cederent ; si quò loquacior Medicus, eò perfectior esset ; si ad hypothesin sese natura flecti fingique sineret : saltem ferenda putarem, si sola Medicum contemplatio faceret, neque cum Praxi Theoria aliquid haberet commune, suisve erroribus, sibi servatis, morborum curationes non contaminaret. Verùm nimis profectò manifestum est quam plurima, nec parvi momenti, mala ex hoc fonte in artium præstantissimam invehi. Quodsi tristissimas mecum reputo, quæ ex incauto pertinacique hypothesium atque falsorum dogmatum usu in facienda Medicina proffuunt, consecutiones, tot sanitates perversô regimine pessumdatas, tot morbos incongruâ medicatione in longum protractos, tot illatas mortes ; non sinè animi dolore quandoque dubius hæreo, plus ne emolumenti, an noxæ, humano generi medendi scientia afferat. Sed mitto hæc, ne ejus osoribus nimio plus instructis arma ministrem.*

Mais que de raisons n'a-t-on pas de se plaindre des Médecins Systématiques ? C'est sur eux que doivent tomber tous les propos qu'on tient sur le compte de la Médecine, cet Art immuable, éternel, fondé en principes certains, & toujours salutaire. Si l'on mettoit d'un côté tous les Ouvrages qui ont été écrits sur la Théorie, & que de l'autre, on y plaçât tout ce qui a uniquement rapport à la Pratique, on auroit peine, dans un Art où il ne s'agit purement que de guérir les maux attachés à l'humanité, à deviner les motifs d'une

d'une inégalité si marquée dans les partages. On seroit encore plus embarrassé de désigner la destination de ces Livres multipliés de Théorie systématique, & si c'est pour faire face, ou pour suppléer aux besoins de la Pratique qu'ils ont été publiés. Outre ces désavantages, les Théories ne s'accordent point entre elles & ne peuvent guere prétendre de s'accorder jamais. De toutes les Sciences, la Médecine est cependant celle qui souffre le moins impunément les altercations, les doutes ou l'erreur. D'ailleurs, la distance est immense entre la spéculation la plus sublime & la pratique la plus simple, pour l'usage qui doit en résulter. A laquelle appartient-il de tracer le plan de conduite qui doit servir de regle à l'autre ? Dans la Théorie, les esprits sont partagés comme les opinions. Le conflit de sentimens, la multiplicité de connoissances idéales peut enfanter des doutes, & rarement s'ouvrir une route sûre jusqu'à la vérité. La Pratique unie dans sa marche n'arrête ses regards que sur un objet ; elle ne s'en tient qu'à ce qu'elle touche & à ce qu'elle voit. Chez elle rien n'est gratuit, rien n'est arbitraire. Dans la Théorie, souvent le talent de la parole, manié avec art, avec éclat, avec autorité, subjugue nos esprits, quelquefois sans nous donner le tems de nous reconnoître : séduits par les plus spécieuses apparences, nous adoptons sans balancer. Dans la Théorie, ce sont les subtilités des raisons qui priment ; au lit des malades, c'est la justesse du raisonnement qui prévaut. Là rien n'en impose ; la vérité se présente seule, nue, sans appareil : en Théorie, souvent elle se soustrait aux yeux de ceux qui la cherchent par la façon même dont on s'y prend pour la chercher. On croit en Théorie qu'il est toujours glorieux d'apprendre ou d'imaginer. Eclairé dans la Pratique par le flambeau d'une saine expérience, on s'estimeroit trop heureux d'oublier ce qui doit devenir inutile ou nuisible à la guérison des malades. Il est vrai qu'un Médecin pourra se faire de la réputation par sa Théorie ; mais il ne sera jamais grand Médecin sans l'observation, qui est tout dans notre Art. Qu'on ne s'imagine point qu'il faut avoir vieilli dans la pratique, pour acquérir l'expérience nécessaire au traitement des maladies ; on peut être jeune & fort expérimenté, parce qu'on a puisé dans les bonnes sources, qu'on a profité des observations d'autrui, & qu'on a le précieux talent de voir & de bien voir par soi-même. Quelle différence entre l'homme qui sait peser & réfléchir, & celui qui ne sait qu'imaginer & parler. S'agit-il d'ordonner dans la chaleur de la dispute ou dans l'oisiveté du Cabinet ? C'est-là où le spéculateur a toujours dix recettes à choix pour chaque période d'une maladie aiguë. Au lit du malade, le Médecin Praticien n'en a qu'une qui marque. Point d'alternative, point de répit. S'il n'a pas rencontré la bonne, ce malade, victime de la méprise, la payera peut-être de sa vie. *Sydenham* ne brilloit en rien moins qu'en Théorie, mais *Sydenham*, attentif observateur de la Nature, faisoit vingt visites à son malade & une seule ordonnance. On doit convenir que dans toutes les maladies, il y a toujours quelque chose qui demande une attention particuliere, dont le défaut a souvent coûté la vie à la personne, à qui on auroit pu la sauver. C'est pour cela que *Celse* a observé, à la fin du deuxieme chapitre du second Livre, qu'il y a des choses si particulieres à certains malades, que si l'on néglige d'y faire attention, il est bien difficile de connoître

l'iffue de leurs maux. Tout ce que je viens de dire d'après de célebres Ecrivains, dont je ne fuis que l'écho, n'exclut cependant point la fpéculation. Il faut de la Phyfique, il faut de la Théorie ; on en a toujours eu, mais elle doit être faine. Elle ne la devint & l'on n'en connut les fruits, que quand il fut permis aux Profeffeurs d'avouer qu'ils ignoroient quelque chofe. Le célebre *Gaubius* a ufé de cette permiffion dans fon excellente Pathologie : on devroit l'imiter.

Perfonne ne peut révoquer en doute que les mêmes moyens qui ont donné l'origine à un Art & qui ont favorifé fes progrès, ne duffent auffi le porter au degré de perfection dont il peut être fufceptible. Or le berceau & l'école de la Médecine fe trouvent dans l'obfervation, & cet Art eft celui de tous ceux, que nous connoiffons, qui foit le plus dans le cas d'en attendre des avantages. Ce n'eft que depuis qu'on s'eft remis à obferver, qu'on l'a vu s'élever au point où il eft aujourd'hui, & ce ne peut être que par des obfervations commencées, fuivies, achevées avec les précautions requifes, qu'il eft en état de parvenir à ce degré de certitude, qui lui affigneroit enfin fa place parmi les Sciences qui jouiffent des prérogatives de l'évidence & de la démonftration. L'obfervation eft fans contredit la partie la plus importante de la Médecine, mais c'eft auffi la plus difficile; c'eft vraifemblablement pour cette raifon que nous avons en ce genre un fi petit nombre d'Ouvrages dignes d'être lus. Quelle différence entre les Ecrits d'*Hippocrate* & ceux de quelques-uns des plus habiles Médecins modernes? En remontant jufques aux fiecles les plus reculés, on voit avec plaifir que le but de nos premiers Légiflateurs a été d'affurer à la Médecine un dépôt de connoiffances, qui foit la bafe de fa certitude. Qu'on en juge par les monumens refpectables qui nous reftent & qui font les fruits de leur génie obfervateur. Affidus au lit des malades, ils fembloient ne le quitter, que pour mettre par écrit l'hiftoire des phénomenes, du cours, de l'heureux ou funefte événement des maladies, de l'application des remedes & de leurs effets. Interpretes de la Nature, dont ils peignoient les mouvemens, la vérité s'exprimoit par leur bouche: ce n'eft plus qu'aux dépens de cette même vérité qu'ils n'ont plus été imités. Si l'on s'en étoit tenu au plan fage que nous avoient tracé *Hippocrate*, *Galien*, *Arétée*, *Alexandre Trallien*, &c, nous n'aurions plus de regrets fur le paffé, plus de plaintes fur le préfent, moins de fouhaits à former pour l'avenir.

Ce n'eft pas, il eft vrai, une chofe facile, médiocre & commune, que de connoître ce qui mérite d'être obfervé, & de favoir donner un ordre méthodique & commode à fes obfervations. Si un Médecin n'a pas un grand amour pour fa profeffion, s'il n'eft pas en même tems un homme de probité & d'efprit, il n'eft point du tout étonnant de le voir marcher fur les pas des autres, fans fe mettre en peine de chercher, hors de la routine qu'il fuit, ce qui peut fervir à perfectionner fon Art. La pufillanimité, le défaut de courage, la pareffe, nous portent à une lâche & fervile imitation. Les autres, dit-on, fe font comportés ainfi: pourquoi n'agirions-nous pas comme eux? L'expérience journaliere nous fait voir que pour fe diftinguer dans l'Art de guérir, ces fortes de connoiffances ne font point néceffaires; pourquoi nous donnerions-nous de la peine pour acquérir ce qui nous eft inutile? Ainfi penfent ceux qui ne font point apparemment réflexion, qu'un

homme ne doit jamais entreprendre de pratiquer la Médecine, s'il n'eſt réſolu de l'exercer le mieux qu'il eſt poſſible, ſans aucun égard à ce que font les autres & ſans ſe conformer aveuglément à l'uſage. Les vues d'intérêt, celles d'une réputation promptement acquiſe, doivent moins toucher l'ame du Médecin, que le plaiſir de faire ſon devoir & de le faire bien, que la ſatisfaction d'être utile aux hommes & de ſuivre une route qui tend à la perfection de ſon Art. Il faut l'aimer cet Art & l'aimer paſſionnément, pour parvenir à s'y diſtinguer; ſinon, on végete dans le cercle des connoiſſances communes: on voit des malades, mais on n'eſt pas Médecin.

PHILOTAS, Médecin natif d'Amphiſſa, vécut dans le quarantieme ſiecle, ſous l'Empire d'Auguſte. Il fit ſes études à Alexandrie lorſqu'Antoine y demeuroit, & *Plutarque*, de qui l'on tient cette circonſtance, ajoute que *Philotas*, ſoupant un jour avec le fils de Marc Antoine le Triumvir, déconcerta un certain autre Médecin qui étoit de la compagnie & qui ſe rendoit à charge à tout le monde par ſa préſomption, en lui faiſant ce ſophiſme:

Il faut boire de l'eau froide, quand on a un peu de fievre;

Or tous ceux qui ont la fievre, ont un peu de fievre:

Donc il faut donner de l'eau froide à tous ceux qui ont la fievre. Ce Médecin, qui apparemment n'étoit pas grand Logicien, demeura muet; & le fils d'Antoine en eut tant de plaiſir, qu'il fit préſent à *Philotas* de tous les vaſes d'argent, dont le buffet étoit chargé.

Galien parle d'un autre *Philotas* qui avoit décrit en vers la compoſition d'un médicament; celui-ci eſt appellé le compagnon de *Criton* qui vivoit ſous Trajan. On trouve dans *Celſe* la compoſition d'une emplâtre céphalique, qu'il attribue à un *Philotas*.

PHILOTHEUS. Voyez NIPHUS.

PHILOTIME, diſciple de *Praxagore*, vécut dans le XXXVIIe. ſiecle. On ne ſait rien autre choſe de ſes ſentimens, ſi ce n'eſt qu'il ſuivoit ceux de ſon Maître: non content d'ôter au cerveau l'origine des nerfs, & au cœur celle des arteres, il aſſuroit encore que l'un & l'autre ſont inutiles. *Galien*, qui nous apprend combien il trouvoit cette opinion de *Philotime* ſinguliere, convient cependant qu'il avoit fait des découvertes en Anatomie & en Chirurgie. *Celſe* cite ce Médecin comme un Auteur grave, au Chapitre XX de ſon huitieme Livre. C'eſt au ſujet de la luxation du *fémur*, dont la réduction, dit-il, eſt difficile ou ne ſe ſoutient guere. Il en eſt, ſuivant cet Ecrivain, qui prétendent que cet os ne peut jamais être contenu dans ſa loge naturelle après qu'on l'y a remis; mais il ajoute qu'*Hippocrate*, *Dioclès*, *Philotime*, *Nileus* & *Héraclide* de Tarente aſſurent d'y avoir réuſſi.

PHILOXENE eſt encore cité par *Celſe*, au ſujet de la Chirurgie. Il dit que cet Art, s'étant répandu depuis qu'*Hippocrate* en avoit traité, fut enſeigné par des Profeſſeurs particuliers; qu'il fit même beaucoup de progrès en Egypte ſous *Philoxene*, dont les Ouvrages contenoient tout ce qu'on ſavoit alors de mieux ſur cette partie de la Médecine. Les Auteurs ne diſent rien de poſitif ſur le tems

auquel *Philoxene* a vécu ; il eſt cependant probable qu'il a ſuivi *Hippocrate* de près.

PHOCUS, fils d'*Ornytion* & petit-fils de *Siſyphe*, eſt compté entre les Médecins qui ont vécu du tems de la guerre de Troye, pour avoir guéri Antiope qui étoit devenue furieuſe. La reconnoiſſance engagea cette dame à lui donner la main.

PHOCYLIDES (Jean) eſt un de ces Savans du XVII ſiecle, à qui la fureur de changer de nom, fit prendre celui qu'on vient de marquer. Son pere, qui s'appelloit *Fokke Hansken* ou *Focco Joannis*, étoit fils de *Jean Folkers*, petit-fils de *Folker Meynaerds*, arriere-petit-fils de *Meynaerd* ; & notre Auteur, pour continuer cette filiation, fut nommé *Jean Fokkens*, avec le ſurnom de *Holwarda*, qui lui fut donné par rapport au village de Holwerden en Friſe, où il naquit le 19 Février 1618. Il fit toutes ſes études à Franeker, ſa Philoſophie ſous *Arnould Verhel*, ſon cours de Mathématique ſous *Adrien Metius*, celui de Médecine ſous *Ménélas Winſemius*. Il étoit Profeſſeur extraordinaire de Logique depuis un an, lorſqu'il reçut le bonnet de Docteur en Médecine le 19 Août 1640. *Phocylides* ſe jetta bientôt dans la pratique ; mais comme il paſſa le reſte de ſa vie à étudier les Mathématiques & à enſeigner la Philoſophie, on voit aſſez que les malades ne furent pas les premiers objets de ſon occupation. Ce ne fut point auſſi par la Médecine qu'il ſe diſtingua ; & ceux qui ont parlé de lui, ſe bornent à dire qu'il étoit bon Mathématicien & habile Philoſophe pour ſon tems. Une langueur, qui lui ſurvint en 1650, l'emporta le 22 Janvier de l'année ſuivante. M. *Paquot*, de qui j'ai tiré cet Article, donne à ce Médecin les Ouvrages dont voici les titres :

Diſſertatio Aſtronomica in Lansbergium. Franekeræ, 1640, *in*-12.

Epitome Aſtronomiæ reformatæ. Ibidem, 1642, *in*-12.

Sciagraphia Logicæ generalis. Ibidem, 1643, *in*-12.

Collegium Logicum, Diſputationibus duodecim. Ibidem, 1646, *in*-12.

Elementale Logicum. Ibidem, 1648, *in*-12.

Le miroir du monde, ou la deſcription du globe terreſtre par *Sébaſtien Francus*. Ce Traité parut en Flamand ; mais *Phocylides* avoit pris ſoin de le corriger, d'y joindre ſes propres remarques, & de l'enrichir de courtes deſcriptions géographiques.

Philoſophia naturalis, ſive Phyſica vetus-nova. Harlemi, 1651, *in*-12.

Aſtronomie Friſonne. En Flamand. Harlem, 1652 & 1663, *in*-12.

PHRISIUS. Voyez FRISIUS.

PIANERO, (Jean) Médecin natif de Quinzano près de Breſſe, ſe diſtingua, dans le XVI ſiecle. L'Empereur Maximilien II l'appella à ſa Cour, où il demeura pendant quelque tems : mais dès qu'il eut rempli l'objet pour lequel il avoit été mandé, il retourna dans ſa patrie, & il y mourut vers 1570, âgé de plus de 90 ans. On dit que ce Médecin a compoſé divers Ouvrages ; cela peut être ; je n'en ai cependant vu aucun cité par les Bibliographes que j'ai conſultés.

PICCOLHOMINI, (Archange) Médecin & Professeur d'Anatomie en l'Université de Rome, étoit de Ferrare, où il naquit en 1526. C'est ainsi que je l'ai marqué dans la premiere édition de ce Dictionnaire, qui contient assez de fautes, sans que M. *Goulin* en multiplie le nombre, ainsi qu'il a fait à la note de la page 93 de sa Lettre à M. *Fréron*. Il y reproche à M. *Portal* d'avoir mis la naissance de *Piccolhomini* en 1556; c'est une erreur, mais l'Historien de l'Anatomie l'a corrigée dans son premier supplément, page 602 du cinquieme volume. Il lui reproche encore d'avoir eu le malheur de copier *Manget* & moi, qui l'avions dit avant lui; mais *Manget* ne dit mot de l'année de la naissance de *Piccolhomini*, & quant à moi, je l'ai bien expressément fixée en 1526. C'est ainsi qu'on s'oublie quelquefois dans la chaleur de la composition. J'espere que M. *Goulin* ne me saura pas mauvais gré d'avoir fait cette remarque; elle ne diminue rien de la reconnoissance que je lui dois pour les lumieres qu'il m'a communiquées par ses *Mémoires*.

Si l'on en croit *Riolan*, *Piccolhomini* fut plutôt Philosophe qu'Anatomiste; *Haller* soupçonne même, par l'inexactitude des figures qui se trouvent dans ses Ouvrages, qu'il n'a jamais, ou que bien rarement, disséqué de corps humains. Il est vrai que ses Prélections Anatomiques sont parsemées de Dissertations de Physiologie & de questions entierement étrangeres à l'Anatomie; mais si l'on fait attention aux découvertes, dont on lui fait honneur dans cette derniere Science, on ne peut disconvenir qu'il doit l'avoir mieux cultivée qu'on ne le croit communément. En effet, il passe pour avoir divisé la substance du cerveau en deux portions, l'une médullaire & l'autre cendrée; pour avoir soutenu que tous les nerfs partent de la moëlle allongée; pour avoir remarqué que le diaphragme n'est point percé par l'aorte, mais qu'elle passe entre ses piliers. Il a aussi remarqué le merveilleux méchanisme de la Nature à l'entrée du Colon, c'est-à-dire, les valvules qui s'ouvrent embas, & il a dit qu'elles étoient placées-là pour prévenir le retour des excrémens. Il a décrit la membrane particuliere de la graisse, ainsi que la ligne blanche de l'abdomen; il est même un des premiers qui aient donné le nom de *ligne blanche* à cette partie. Il a tiré des usages & de la fin de chaque muscle, les noms qu'il leur a assignés; en un mot, il s'est étendu fort au long sur la structure de nos organes. Tout cela se trouve dans le second des Ouvrages dont je vais donner les titres:

In Librum Galeni de humoribus Commentarii. Parisiis, 1556, *in*-8.

Anatomicæ Prælectiones explicantes mirificam corporis humani fabricam. Romæ, 1586, *in-folio*, avec de mauvaises figures. Le même, avec une Préface & des corrections de la main de *Jean Fantoni*, est intitulé: *Anatome integra revisa, Tabulis explanata, & iconibus mirificam humani corporis fabricam ad ipsum Naturæ archetypum exprimentibus. Veronæ*, 1754, *in-folio*.

PICHARD, (Remy) Ecuyer, Conseiller-Médecin ordinaire de Charles IV, Duc de Lorraine, étoit de Nancy, où il naquit sur la fin du XVI siecle. Ce Médecin avoit de la lecture & de l'érudition, il savoit les Langues & connoissoit l'Antiquité, il raisonnoit fort bien sur ce qui regarde sa profession; mais

l'abus continuel qu'il fit de son savoir, le rendit obscur & fastidieux. On l'appelloit communément *le Dictionnaire des proverbes*, parce que sa maniere d'écrire étoit pleine d'allusions, de *dictums* populaires, de façons de parler basses & triviales, qui rendoient ses Ouvrages ennuyeux & dégoûtans. Je ne sais s'il en a composé plusieurs ; Dom *Calmet* ne parle que du suivant dans la Partie Littéraire de son Histoire de Lorraine :

De l'admirable vertu des saints exorcismes sur les princes des enfers, possédant réellement vertueuse Demoiselle Elisabeth de Ranfaing, *avec ses justifications contre les ignorances & calomnies du Pere* Claude Pithoy, *Minime*. Nancy, 1622.

Le Pere *Pithoy* s'étoit ouvertement déclaré contre la possession de cette Demoiselle, malgré les consultations faites à ce sujet par ordre de M. Jean de Maillane de Porcelet, Evêque de Toul ; & ce fut ce qui anima *Pichard* à écrire contre lui. Dom *Calmet*, Abbé de Senones, attribue cette possession aux maléfices d'un Médecin qui fut brûlé à Nancy le 2 Avril 1622, avec une fille complice de ses crimes. Voici le fait tel que le rapporte cet Historien : la Demoiselle de Ranfaing, veuve de M. Dubois, Prévôt d'Arches, avoit fait vœu de chasteté pour empêcher qu'on ne la recherchât en mariage, lorsqu'un Médecin du pays, qui joignoit la Magie à sa profession, en devint passionnément amoureux. Après avoir employé les caresses, les promesses, & tout ce que sa passion put lui inspirer, il mit en œuvre les maléfices. La jeune veuve commença à en ressentir les effets le 28 Février 1618. Le fréquent usage des sacremens & l'exercice de la plus févere mortification, lui firent surmonter les premiers effets de la magie ; mais ce malheureux Médecin employant de plus grands maléfices, Dieu permit qu'elle fût véritablement possédée. Ainsi parle l'Abbé de Senones ; cependant tout le monde ne pensa point comme lui dans le tems même de l'événement, car les partisans du Pere *Pithoy* étoient en grand nombre.

S'il étoit possible d'éclaircir aujourd'hui cette affaire, ne pourroit-on pas trouver que tout le crime du Médecin amoureux a consisté dans quelques philtres donnés dans l'intention de remuer le tempérament de la jeune veuve, pour l'amener par-là à condescendre aux vœux de son amant. On n'étoit point assez éclairé alors, pour sentir l'inutilité des philtres à l'effet d'exciter à l'amour déterminément envers telle ou telle personne. Le Médecin ébloui par les fausses lumieres de son tems, eut recours à cet expédient qui le fit passer pour Magicien. Il étoit punissable ; mais il ne devoit pas grossir le nombre de ces malheureux qui ont été brûlés comme sorciers, & qui dans le fonds, n'étoient la plupart que des imbécilles qui pensoient l'être.

PICTOR, (George) laborieux Ecrivain, étoit de Villingen, ville d'Allemagne dans la Forêt Noire, où il vint au monde l'an 1500. Après avoir été Maître d'Ecole, il s'appliqua à la Médecine, dont il reçut le bonnet de Docteur à Fribourg en Brisgaw. On l'arrêta dans cette Université pour y remplir une Chaire ; mais l'emploi de Médecin de la ville d'Ensisheim, dans la Haute Alsace, lui fit abandonner Fribourg en 1540, pour aller briller sur ce nouveau théatre. En effet, il ne s'y fit pas moins d'honneur par les succès de sa pratique, que par les nombreux Ouvrages qu'il publia & dont voici les titres :

Tuendæ valetudinis ratio dialogis septem conscripta. Basileæ, 1554, *in*-8. *Antverpiæ*, 1562, *in*-16, avec l'Ecole de Salerne. *Parisiis*, 1580, *in*-12. En Allemand, à Mulhausen, 1561, *in*-8.

De peste & papulis puerorum Libri duo. Basileæ, 1555, *in*-8.

Rei Medicæ totius compendiosa Tractatio. Ibidem, 1558, 1560, *in*-8.

Sermonum convivalium Libri decem. Ibidem, 1559, *in*-8.

Scholia in Marbodæum de Gemmis & lapidibus. Ibidem, 1559, *in*-8.

Scholia in Marsilii Ficini Librum de studiosorum valetudine tuendâ. Basileæ, 1559, *in*-8.

Scholia in Æmilium Macrum, cum graduum compendiosâ Tabulâ. Ibidem, 1559, 1581, *in*-8.

Medicinæ tàm simplices quàm compositæ, ad omnes fermè corporis humani præter naturam affectus. Ibidem, 1560, *in*-8.

Leporarium, quorumdam animalium, quadrupedum & avicularum continens naturas & proprietates Rem Medicam concernentes. Ibidem, 1560, *in*-8.

Separati Sermones, aphoristicâ brevitate, in omnes fermè præter naturam affectus, conscripti. Basileæ, 1562, *in*-8.

Pantopolion animalium, plantarum, metallorum, &c. naturas carmine comprehendens. Item, *De apibus & cerâ. De dæmonibus sublunaribus ac speciebus Magiæ. Ibidem*, 1563, *in*-8.

Scholia in Antonii Gazii de evacuandi ratione Librum. Ibidem, 1565, *in*-8.

Arnoldi Catalani, sive, Villanovani, Regulæ generales curationis morborum, commentariis illustratæ. Basileæ, 1565, *in*-8.

Physicarum Quæstionum Centuriæ tres. Ibidem, 1568, *in*-8.

PIDOUX. (André) Voyez PARDOUX.

PIDOUX. (Barthélémi) Voyez PARDOUX.

PIDOUX (Jean) étoit de Paris. Il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Poitiers l'an 1571 ; mais ayant obtenu , en 1588, l'aggrégation à la Faculté de sa ville natale, il s'y fit de la réputation & fut successivement Médecin des Rois Henri III & Henri IV. Dans la suite, il retourna à Poitiers, où il fut Doyen de la Faculté de Médecine & Professeur de Chirurgie, & mourut en 1610. On a de lui :

Les Fontaines de Pougues en Nivernois, Discours qui peut servir aux Fontaines de Spa & autres acides de même goût, & un Avertissement sur les bains chauds de Bourbon l'Archambaud. Paris, 1584, *in*-8. Nevers, 1608, *in*-12.

Discours de la vertu & de l'usage de la Fontaine de Pougues. Poitiers, 1597, *in*-4. Nevers, 1598, *in*-8, avec les observations d'*Antoine* du *Fouilloux.*

Pidoux eut un fils, nommé *François*, qui naquit à Poitiers en 1586, & prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Médecine de cette ville l'an 1609. Il fit long-tems honneur à cette Compagnie, car il vécut jusqu'en 1662. Ses Ouvrages sont :

Exercitatio Medica in actiones Juliodunensium Virginum. Pictavii, 1635, *in*-8.

Germana defensio Exercitationum. Ibidem, 1636, *in*-8. On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur la possession des Religieuses Ursulines de Loudun, dont on a accusé Urbain Grandier, qui fut condamné à être brûlé vif le 18 Août 1634.

De febre purpureâ quæ annô 1651 *Pictavium afflixit. Augustoriti Pictonum*, 1656, *in*-4.

PIENS (François) passa de l'exercice de la Chirurgie à l'étude de la Médecine, dont il fit le cours à Francker, où il reçut le bonnet de Docteur après le milieu du XVIIe. siecle Il alla ensuite pratiquer à Hoorn dans la Westfrise, & il paroît que ce fut avec succès; au moins fit-on beaucoup d'estime d'un Ouvrage de sa façon, qui parut sous ce titre:

Tractatus de Febribus in genere & in specie, ex Veterum ac Recentiorum scriptis perpensus, seu, Febris Heautontimorumenos. Neomagi, 1669, *in*-8. *Genevæ*, 1689, *in*-4, par les soins de *Jean-Jacques Manget* qui l'a enrichi de ses notes, de plusieurs observations & opuscules, & de quelques remedes choisis.

PIERRE D'AUVERGNE, ancien Médecin de Paris, fut Doyen de sa Faculté en 1329, après avoir été Recteur de l'Université en 1275. On trouve dans la Bibliotheque de Saint Antoine de Venise un Manuscrit de sa composition, sous le titre de *Questions Philosophiques.*

Quand on a dit que *Pierre d'Auvergne* avoit été Doyen de sa Compagnie, cela ne se doit point entendre, comme s'il avoit occupé cette place par choix de ses Confreres. Le premier Doyen élu fut *Hugues le Sage* en 1338; jusqu'alors l'Ancien avoit été le Doyen. Cet usage s'est conservé dans la Faculté de Théologie de Paris, ou l'Ancien préside.

PIERRE d'ESPAGNE. Voyez JEAN XXI.

PIERRE, (Michel DE SAINT) Chirurgien du Duc de Lorraine Charles II, que d'autres nomment Charles III, passe pour Auteur d'un Ouvrage écrit en François, sous le titre de *Tables Anatomiques.* Mais suivant M. *Goulin*, dans sa Lettre à M. *Fréron* au sujet de l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie par M. *Portal*, il paroît que *Jacques Guillemeau* a eu la plus grande part à cet Ouvrage; car dans l'édition que celui-ci en donna en 1586, *in-folio*, il parle ainsi dans son Avertissement au Lecteur : *Par quoy comme ainsi soit que long temps paravant, accompagné de Michel de Saint Pierre .... j'eusse mis en lumiere six tables générales Anatomiques. ....*

PIETRE, (Simon) fils d'un riche Laboureur, naquit à Verade, village à deux lieues de Meaux. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1549, élu Doyen de sa Compagnie en 1564 & continué en 1565. Ce Médecin mourut le 25 Juin 1584; mais peu s'en fallut qu'il ne coulât pas de si longs jours. Il auroit augmenté le nombre des victimes de la Saint Barthélémi en 1572, si *Riolan*, son gendre, ne l'eût engagé à se refugier à Saint Victor pendant le massacre, & à y demeurer jusqu'à ce que la tempête fût calmée. Ami intime de *Ramus*, & regardé ainsi que lui comme Protestant, il auroit

auroit ſans doute été enveloppé dans les horreurs de cette cruelle journée & ſacrifié, avec *Ramus*, *Charton*, Médecin de Paris, & *Lamblin*, à la haine implacable de *Jacques Charpentier*, Docteur lui-même de la Faculté ; mais ayant été averti à tems, il échappa au danger qui en fit périr tant d'autres.

Simon Pietre fut appellé à la derniere maladie de Charles IX, avec *Legrand*, qui étoit comme lui au rang des plus célebres Médecins de Paris. Ils ne purent cependant réuſſir à guérir ce Prince, parce que le premier Médecin, *Jean Mazille*, avoit, dit-on, appellé du ſecours trop tard : la Reine qui le penſoit ainſi, voulut faire punir *Mazille* de ſa négligence.

PIETRE, (Simon) ſurnommé *le grand*, fils du précédent, étoit de Paris. Il fut promu au Doctorat en la Faculté de Médecine de cette ville l'an 1586, devint Profeſſeur au College Royal, & mourut en Juin 1618, âgé de 53 ans. C'eſt ainſi que le rapporte M. *Chomel*, dans ſon Eſſai Hiſtorique ſur la Médecine en France ; mais il n'eſt pas d'accord avec *Matthias*, qui fixe la mort de *Pietre* au 4 Juillet 1614.

Quoiqu'il en ſoit, *Pietre* fut extrêmement regreté. Il étoit le Médecin de ſon tems le plus ſavant & le plus habile. *Gui Patin* l'appelle *Vir maximus & planè incomparabilis*; & *René Moreau*, ce bon juge en mérite, a dit de lui : *Vir Medicæ Artis tantùm ſciens & intelligens, quantùm humanâ mente capi & concipi poteſt.* On apprend de *Jacques Mentel*, que *Pietre* avoit donné deux Cours de Médecine à ſes Ecoliers, l'un ſelon *Hippocrate* & l'autre ſuivant *Galien*. Comme il avoit d'admirables talens pour la Chaire, il abrégeoit élégamment ſes cahiers, dictoit chaque fois quinze ou ſeize lignes ſeulement, qu'il expliquoit pendant trois quarts d'heure avec une facilité & une éloquence ſinguliere. Sa réputation étoit auſſi grande chez les étrangers qu'à Paris ; les Médecins les plus célebres ſe faiſoient gloire d'avoir été ſes diſciples.

Pietre mourut d'une fievre pourprée qu'il avoit contractée chez un malade de la rue Saint Honoré. La femme de ce malade découvrit bruſquement le corps de ſon mari, en priant le Médecin de l'examiner ; celui-ci ſe ſentit frappé d'une vapeur qui l'affecta tellement, qu'il en avertit à ſon retour chez lui & ne put dîner. Le lendemain la fievre le prit & il en mourut au bout de neuf jours. *Mentel*, qui rapporte ce fait, dit qu'il le tenoit de la fille de *Simon Pietre*, Madame *Chaſles*, qui avoit épouſé un Médecin de la Faculté de Paris, promu en 1629, & qui a joui de beaucoup de célébrité.

Pietre défendit, par ſon teſtament, qu'on l'enterrât dans l'Egliſe, de peur de nuire à la ſanté des vivans. *Philippe Pietre*, ſon fils, Avocat au Parlement de Paris, lui fit cette Epitaphe qui fut placée ſur ſon tombeau au cimetiere de Saint Etienne du Mont :

SIMON PIETRE,
Vir pius & probus,
Hìc ſub dio ſepeliri voluit,
Nè mortuus cuiquam noceret,
Qui vivus omnibus profuerat.

Cet exemple de tant de Médecins qui se sont fait enterrer hors des Eglises, n'a point fait sur l'esprit des hommes toute l'impression qu'elle devoit. La vanité, qu'on pousse jusqu'à la sépulture, a converti en usage un abus d'autant plus intolérable, qu'on infecte le Temple du Seigneur par des exhalaisons putrides qui nuisent aux vivans qui vont présenter leurs hommages & leurs vœux à l'Etre suprême. On doit cependant dire, à l'honneur de notre siecle plus éclairé que les précédens, qu'on s'accoutume, dans plusieurs endroits, à savoir qu'on ira gîter après sa mort dans un cimetiere. Puisse la sage ordonnance qu'on a édictée en certaines Provinces, avoir lieu dans tous les pays! La santé des vivans y trouvera son compte, & la vanité des mourans sera satisfaite, s'ils se souviennent de ce bon mot du Poëte Horace: *Cœlô tegitur qui non habet urnam.*

Mais revenons à *Simon Pietre.* On lui a attribué six Consultations qui se trouvent parmi celles de *Fernel*, imprimées à Paris en 1585, *in*-8; il n'est cependant point apparent qu'elles soient de lui, puisque ce n'est point à l'âge de 20 ans qu'on se mêle de donner des conseils en Médecine. Or, en supposant, avec *Chomel*, qu'il mourut en 1618, âgé de 53 ans, il doit être né en 1565; conséquemment il n'étoit que dans sa vingtieme année en 1585. Il est donc certain que c'est à *Simon Pietre*, le pere, que ces Consultations appartiennent. Il n'en est pas de même des Ouvrages suivans qui sont de la façon du fils:

Disputatio de vero usu anastomoseon vasorum cordis in Embryo. Augustæ Turonum, 1593, *in*-8.

Lienis censura in acerbam admonitionem Andreæ Laurentii. Turonis, 1593, *in*-8.

Nova demonstratio & vera historia anastomoseon vasorum cordis in Embryo, cum corollario de vitali facultate cordis in eodem Embryo non otiosâ. Turonis, 1593, *in*-8. Il s'étend sur les usages du trou ovale & du canal artériel dans le fœtus.

PIETRE (Nicolas) naquit dans le Senonois en Champagne. M. *Baron* le nomme entre les Médecins de Paris, sous *François Brigard* élu Doyen en Novembre 1558 & continué en 1559. Mais ce n'est qu'incidemment au nom de *Pietre*, que je parle de celui-ci, qu'il ne faut point confondre avec *Nicolas*, second fils du premier *Simon.*

Ce *Nicolas Pietre* étoit de Paris. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de sa ville natale en 1598, & nommé Doyen de sa Compagnie en 1626; charge qui lui fut continuée en 1627. Il mourut l'Ancien de la Faculté le 23 Février 1649, à 78 ou 80 ans. *Gui Patin*, qui ne parloit jamais des *Pietre* qu'avec une sorte d'enthousiasme, disoit de celui-ci: *Vir eximius, cui vix unquam ullum ventura ætas parem inveniet.*

Jean Pietre, fils de *Nicolas* dont je viens de faire mention, étoit appellé par le même *Patin*: *Vir doctrinâ & pietate insignis.* Il prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Médecine de Paris l'an 1610, fut élu Doyen de cette Compagnie en 1628, continué en 1629, enfin il mourut le 19 Septembre 1632.

Il y eut un autre *Jean Pietre*, qu'on n'oseroit point assurer être le fils du

Précédent, mais qui étoit de la même famille que lui. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1634, & parvint en 1648 au Décanat, dans lequel il fut continué au mois de Novembre de l'année suivante. La réputation, dont il jouit, fit honneur à la mémoire de ses ancêtres; & comme elle ne fut point exposée aux vicissitudes du caprice des hommes, parce qu'elle étoit solidement établie, il en jouissoit encore à sa mort arrivée à Paris le 18 Janvier 1666. Son corps fut porté à Saint Méderic, sa paroisse, & delà à Saint Nicolas des Champs, où il fut enterré auprès de *Nicolas Pietre*. Ce Médecin n'a laissé qu'une fille.

PIGHY (Jacques) naquit à Vérone en 1647. Il se distingua par son savoir & son éloquence dans les Ecoles de Médecine de Padoue, où il enseigna l'Anatomie & la Botanique. Le 29 Avril 1680, ses talens lui mériterent une place dans la Société Royale de Londres; mais il survécut peu d'années à sa réception, car il mourut en 1683.

PIGRAY, (Pierre) Chirurgien célebre sous le regne de Henri IV & de Louis XIII, exerça sa profession à Paris, sa patrie, à l'Armée & à la Cour, & par-tout avec la plus grande réputation. Eleve d'*Ambroise Paré*, il fut regardé comme l'héritier des connoissances de cet habile Maître; en effet, il profita si bien des leçons qu'il en avoit reçues, qu'il fit des progrès rapides dans son Art & qu'il augmenta considérablement sa fortune. *Pigray* mourut le 15 Novembre 1613, & laissa ces Ouvrages au public:

Chirurgica cum aliis Medicinæ partibus conjuncta. Parisiis, 1609, *in*-8. C'est un précis des Ecrits de *Paré*, mais avec des réflexions & des observations propres au rédacteur.

Epitome præceptorum Medicinæ Chirurgicæ, cum ampla singulis morbis convenientium remediorum expositione. Parisiis, 1612, *in*-8. En François, Lyon, 1628, 1643, 1673, *in*-8. Rouen, 1638, 1658, *in*-8. En Hollandois, Amsterdam, 1633.

PILANDER, (George) Médecin du XVI siecle, étoit de Zwickau au cercle de la Haute Saxe. *Thorman* fut le nom de sa famille, mais il le changea en celui de *Pilander*, pour se conformer au goût de la plupart des hommes de Lettres de son tems, qui avoient la manie de se donner un nom différent du leur. Son application à l'étude le rendit très-habile & lui mérita beaucoup de réputation en Italie, où il demeura assez de tems. Il étoit à Rome en 1542, & ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il traduisit *Hippocrate* en Latin; mais cet Ouvrage n'est pas son coup d'essai. Il avoit déja publié en cette Langue quelques morceaux du même Auteur, comme *Hippocratis de morbis Libri quatuor*, *cum præfatione & argumentis*, dont l'édition est de Paris, 1540, *in*-4.

Pilander étoit en chemin pour revenir dans sa patrie, lorsqu'il fut attaqué à Milan de la maladie qui le mit au tombeau.

PILARINO, (Jacques) Médecin natif de Céphalonie en Grece, reçut les honneurs du Doctorat à Padoue. Il retournoit dans sa patrie pour satisfaire aux ordres de son pere qui l'avoit rappellé dans le sein de sa famille, lorsqu'un mar-

chand lui propoſa de paſſer dans l'Iſle de Candie avec lui. Il s'y rendit, malgré les ordres reſpectables qui lui enjoignoient de revenir à Céphalonie ; il s'y jetta même bientôt dans la pratique de la Médecine & il l'exerça avec tant de ſuccès, qu'il ne tarda pas à amaſſer aſſez de fortune pour ſuivre le penchant qu'il avoit de voyager. Il alla d'abord à Conſtantinople, où il acquit de la réputation ; mais il en ſortit à la ſuite d'un Bacha qui le conduiſit en Syrie. Il y fut ſuivi dans ſa profeſſion, ſpécialement à Alep, dont le ſéjour lui plut pendant quelque tems. Delà il ſe rendit en Egypte qu'il parcourut preſque toute entiere, & après un court ſéjour à Alexandrie, il paſſa à Smyrne, où il s'attacha au Conſul de la République de Veniſe. Il avoit mérité l'eſtime des habitans de ces contrées par les ſuccès de ſes cures, lorſqu'il prit la réſolution de retourner en Europe, pour lui faire part des connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans ſes voyages. Ce fut pour les augmenter encore, qu'il pouſſa ſes courſes à travers la Tranſylvanie, la Valachie, la Moldavie & la Moſcovie. Il eut quelque envie de ſe fixer dans ce dernier pays, où la fortune ſembloit lui rire ; mais il ne put jamais ſe faire aux manieres groſſieres de ſes habitans. Il retourna à Conſtantinople, paſſa encore à Smyrne, & ſe rendit enfin à Veniſe, bien réſolu d'y jouir, dans le ſein des Lettres, des richeſſes qu'il avoit amaſſées par ſes talens. Il s'étoit déja formé une ample Bibliotheque, il ſe faiſoit journellement un plaiſir de la conſulter dans le ſilence du Cabinet, il jouiſſoit même d'une réputation brillante dans cette ville, lorſqu'il ſe vit attaqué de l'Hydropiſie qui le conduiſit au tombeau le 7 Juin 1718, à l'âge de 60 ans. Dès qu'il ſe ſentit mortellement atteint, il ſe fit tranſporter à Padoue, bien moins pour y chercher du remede à ſon mal, que pour guérir ſon ame de l'état de réprobation où la retenoient les erreurs de l'Héréſiarque Photius qu'il avoit ſuivies juſqu'alors. Il les abjura, & mourut dans la foi de l'Egliſe Romaine. Son corps fut enterré dans le cimetiere des Freres Mineurs de l'étroite obſervance, où l'on mit cette Epitaphe ſur ſon tombeau :

D. O. M.
MEMORIÆ
JACOBI PILARINO NOB. CEPHALENI,
MED. DOCTORIS,
Viri apud Dacos, Moſchos & Thracas,
In Aſia & Ægypto,
Ex Arte, prudentiâ, probitate,
Et rerum publicarum adminiſtratione Clari,
FRATRES MM. PP.
Obiit Annô ſalutis MD.CC.XVIII, ætatis LX.

On a trouvé dans le Cabinet de *Pilarino* une Relation de ſes voyages en Italien. Elle eſt demeurée manuſcrite en mains de ſes héritiers ; mais il avoit publié lui-même les Ouvrages ſuivans :

Nova & tuta Variolas excitandi per tranſplantationem Methodus, nuper inventa & in uſum tracta, quâ ritè peractâ, immunia in poſterum præſervantur ab hujuſmodi con-

tagiò corpora. Venetiis, 1715, *in*-12. *Norimbergæ*, 1717, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1721, *in* 8, ſous ce titre : *Jacobi Pilarini & Emmanuëlis Timoni Tractatus de nova Variolas excitandi per tranſplantationem methodò.*

La Medicina difeſa &c. Veniſe, 1717, *in*-12. C'eſt un Ecrit contre celui que *Gazzola* a intitulé : *Il mondo ingannato da Falſi Medici.*

Ce fut apparemment à Conſtantinople que *Pilarino* obſerva le cours de la petite vérole priſe par l'inoculation, & qu'il ſe mit au fait de pratiquer cette méthode, qui s'eſt perfectionnée entre les mains des Anglois & des François. L'Inoculation a été fort en vogue chez ces deux nations depuis le milieu de ce ſiecle, mais elle ne ſemble plus avoir aujourd'hui le même nombre de partiſans.

PILET DE LA MESNARDIERE, (Hyppolite-Jules) Poëte né à Loudun en 1610, fut reçu à l'Académie Françoiſe en 1655, & mourut à Paris le 4 Juin 1663. Il s'étoit d'abord appliqué à l'étude de la Médecine, il l'avoit même pouſſée juſqu'à la priſe de bonnet en la Faculté de Nantes ; mais il ne tarda point à abandonner l'exercice de cette profeſſion, pour ſe livrer entierement aux Belles-Lettres. Il étoit encore jeune lorſqu'il écrivit un Ouvrage contre *Marc Duncan*, pour prouver que la poſſeſſion des Religieuſes Urſulines de Loudun n'étoit point l'effet d'un cerveau dérangé par la mélancholie, mais la ſuite des maléfices employés à leur égard. Cette démarche plut au Cardinal de Richelieu, qui le protégea au point de le nommer ſon Médecin & de lui procurer la charge de Lecteur ordinaire de la chambre du Roi ; d'autres diſent, la charge de Maître d'Hôtel du Roi.

La Meſnardiere trouva le ſecret de plaire à la Cour & de s'y faire goûter ; il n'étoit cependant qu'un bavard éloquent. Ses Ouvrages contribuerent à ſa réputation. On a de lui une *Poëtique* qui n'eſt point achevée & qui ne comprend preſque que le Traité de la Tragédie & celui de l'Elégie. Paris, 1640, *in*-4. Elle devoit encore avoir deux volumes, mais la mort du Cardinal de Richelieu, à l'ordre duquel il l'avoit entrepriſe, l'empêcha d'y mettre la derniere main. Ses autres Ouvrages ſont : *Le caractere Elégiaque.* Paris, 1640, *in*-12. *Raiſonnemens ſur la nature des eſprits qui ſervent aux ſentimens.* Paris, 1638, *in*-8. Une Traduction aſſez fidele des treize premiers Livres de *Pline*. Une Verſion ou plutôt une Paraphraſe du Panégyrique de Trajan par le même *Pline*. Paris, 1638, *in*-4.

Le fait concernant la poſſeſſion des Urſulines de Loudun eſt tiré au clair depuis long-tems. On eſt d'accord que la haine contre Urbain Grandier, Curé de cette ville, porta des perſonnes ou mal intentionées ou trop crédules, à perſuader à ces Religieuſes qu'elles étoient enſorcelées par ce Curé. Ces Filles le publierent ainſi, & leurs dépoſitions, toujours ſoutenues par la haine de ceux qui avoient mis les Grands dans leur parti, firent condamner le pauvre Grandier à être brûlé vif ; ce qui fut inhumainement exécuté. *Duneau*, Médecin de Saumur, & *Jacques Boutreux*, homme de Lettres de la ville d'Angers, ont écrit contre la poſſeſſion des Urſulines de Loudun.

Mais en rejettant le crime de ſortilege, dont on a noirci la mémoire d'Ur-

bain Grandier, je ne prétens pas laver ce Curé de tant d'autres actions qu'on lui reproche. Tout le monde convient que Grandier étoit un mauvais Prêtre. Il avoit été condamné, par sentence de son Evêque, à jeûner tous les vendredis au pain & à l'eau, à cause de sa vie scandaleuse. Par une autre sentence, il fut interdit des fonctions sacerdotales pour cinq ans dans le Diocese de Poitiers, & pour toujours dans la ville de Loudun, malgré sa qualité de Curé. C'est ainsi qu'en parle le Pere d'Avrigny, Jésuite, dans ses Mémoires Chronologiques. C'étoit assez que Grandier fût un méchant Prêtre, sans le faire encore passer pour Magicien.

L'imagination fait bien du chemin chez les Filles cloîtrées qui ne connoissent rien au delà de leurs devoirs de Religion. Il est arrivé que toute une Communauté de Filles, dans ma Province, fut attaquée du *Diabétes*. Epuisées par un écoulement d'urines surabondant, qu'elles ne soupçonnoient pas être une maladie, leur tête s'affoiblit au point de croire qu'elles étoient ensorcelées. Un aventurier, soi-disant Prêtre, les confirme dans leur opinion; l'imagination échauffée croit voir & entendre les choses les plus extraordinaires; on en assure l'existence & la vérité; on passe enfin jusqu'à se soumettre aux exorcismes que propose l'aventurier qui n'avoit ni la qualité, ni le pouvoir de les faire. Le mal augmente avec le prestige; la rumeur s'en répand: mais la prudence du juge n'eut pas plutôt obligé ces Filles à se faire traiter convenablement par des Médecins, que la maladie réelle, dont elles étoient attaquées, fut guérie. On doit cependant ajouter que nombre de ces Religieuses ont été les victimes du *Diabétes* & des écarts de leur imagination. Il étoit péri presque un tiers de la Communauté, avant qu'on la dispersât en maisons étrangeres.

PIN, (Jean DU) Religieux de l'Abbaye de Vaucelles, étoit vraisemblablement du Cambresis, où il naquit en 1302 ou 1303. François de La Croix du Maine dit qu'il étoit Théologien, Médecin, Orateur & Poëte; cela peut-être, car on enseignoit encore différentes Sciences dans les Monasteres au siecle de *du Pin*. Ce Religieux mourut en 1372 à Liège ou dans les environs, à l'âge de 70 ans, & fut enterré chez les Guillemins dans un fauxbourg de cette ville.

Plusieurs Auteurs ont parlé de lui comme d'un homme de mérite, ils ont même cité ses Ouvrages avec éloge; mais les suivans, qu'on lui attribue, n'ont aucun rapport avec la Médecine:

Le Champ vertueux de bonne vie, appellé Mandevie, ou les Mélancolies sur les conditions de ce monde, en prose & en vers.

Evangile des femmes, en vers. C'est un Livre de Morale pour l'instruction des personnes du sexe.

PINCIER (Jean) vint au monde, en 1556, à Santen en Westphalie. Il demeura pendant quatre ans en Pologne, d'où il passa en Italie, & vint ensuite se faire recevoir Docteur en Médecine à Bâle. A son retour en Allemagne, il trouva l'occasion de se placer à la Cour de Nassau-Dillembourg, en qualité de Médecin, & par la protection du Prince de ce nom, il fut nommé à la

Chaire de Physique dans l'Université d'Herborn fondée en 1584. La Faculté de Marpurg lui présenta la Chaire d'Anatomie qu'il refusa, mais il y accepta celle de Physique, dont il remplit les devoirs jusqu'à sa mort arrivée le 6 Mars 1624. On a de lui :

Meditationum variarum Liber quartus. Francofurti, 1601, *in*-8. Il avoit composé cet Ouvrage en quatre Livres, mais il ne voulut pas publier les trois premiers.

Otium Marpurgense in sex Libros digestum, in quibus fabrica humani corporis perspicuô carmine describitur. Herbornæ, 1614, *in*-8. Si ses vers sont clairs, ils ne sont pas harmonieux. On peut en juger par les deux suivans qui concernent les attaches de la matrice à l'intestin *rectum* & à la vessie :

Recto intestino, posteà namque cohæret
Anticæ medidæ vesicæ & pectinis ossi.

Parerga otii Marpurgensis Philologica. Ibidem, 1617, *in*-8.

PINEAU, (Séverin) de Chartres, ville de France en Beauce, fut reçu Maître au College de Saint Côme à Paris ; il en étoit l'Ancien, lorsqu'il mourut le 29 Novembre 1619. Non seulement *Pineau* étoit Lettré, mais il faut que ses cours, qu'il faisoit avec beaucoup de méthode, étoient fréquentés par des Lettrés, puisqu'il s'exprimoit ordinairement en Latin. Il eut le titre de Chirurgien du Roi, & il se rendit célebre par l'opération de la Taille qu'il pratiquoit au grand appareil. Il l'avoit appris de *Colot*, dont il étoit zélé partisan & même allié, car il avoit épousé *Genevieve* sa cousine. On a de *Pineau* un *Discours touchant l'invention & instruction pour l'opération & extraction du calcul de la vessie*, qui fut imprimé à Paris en 1610, *in*-8. On lui doit encore un Traité des signes de la virginité, qu'il avoit d'abord écrit en François, mais qu'il traduisit en Latin sur les représentations qu'on lui fit, qu'il étoit de la décence de ne rien publier sur de pareilles matieres qu'en cette derniere langue. Voici le titre qu'il donna à son Ouvrage :

Opusculum Physiologicum, Anatomicum, verè admirandum, Libris duobus distinctum, tractans analyticè primò notas integritatis & corruptionis virginum, deindè graviditatem & partum naturalem mulierum, in quo ossa pubis & ilium distrahi dilucidè docetur. Parisiis, 1598, *in* 8. *Francofurti*, 1599, *in*-8. *Francofurti & Lipsiæ*, 1650, *in*-12. *Lugduni Batavorum*, 1610, 1639, 1641, *in*-12. Il y a dans les dernieres éditions quelques figures qui ne se trouvent point dans celle de Paris, & différentes pieces qui ont presque toutes du rapport avec le titre de cet Ouvrage. *Ibidem*, 1660, *in*-12. *Amstelodami*, 1663, *in*-12. En Allemand à Erfort, 1724, *in*-8. Cette édition a été proscrite par les Magistrats qui en ont défendu le débit, parce que le Traducteur avoit mis trop peu de ménagement dans ses expressions. Il y a en général de bonnes choses dans le Traité de *Pineau*, mais il y en a beaucoup d'autres qui ne valoient pas la peine d'être exposées avec la liberté que l'Auteur s'est permise.

PINELLI, (Flaminio) de Mont-Alcino, petite ville de Toscane, étudia la Médecine pendant dix ans en l'Université de Sienne, où il reçut le bonnet

de Docteur. Dès l'an 1716 il y enseigna & démontra l'Anatomie en qualité de Substitut, mais il passa en 1717 à la charge de premier Lecteur en cette Science. On a de lui :

Lettera de Bagni di Petrivolo. Rome, 1716, *in-4.*

Le Journal Italique cite deux observations, l'une sur une grossesse de deux ans, l'autre sur un fœtus monstrueux, que *Pinelli* adressa à *Lancisi*, dont il eut une lettre en réponse.

PINTOR, (Pierre) Docteur en Médecine, étoit de Valence en Espagne, où il naquit en 1423. Il se distingua beaucoup à Rome par la subtilité de son esprit & la profondeur de ses connoissances ; il y parvint même à la charge de premier Médecin du Pape Alexandre VI. Ce Pape étoit originaire de Valence ; & n'étant encore que Cardinal, il avoit résidé en Espagne, en qualité de Légat de Sixte IV, depuis 1472 jusqu'en 1479. Mais comme son séjour fut partagé entre la Cour & Valence, dont il étoit Archevêque, il y a lieu de croire qu'il s'étoit attaché *Pintor* & l'avoit emmené à Rome avec lui : peut-être aussi n'y attira-t-il ce Médecin qu'après son retour en Italie, ou après son exaltation qui se fit en 1492. Du moins est-il certain que *Pintor* étoit à Rome au mois de Mars 1493, & qu'il prenoit le titre de Médecin d'Alexandre VI. Il survécut peu de tems à ce Souverain Pontife, car il mourut 17 jours après lui, le 4 Septembre 1503. On l'enterra dans l'Eglise de Saint Onuphre, où l'on mit cette Epitaphe sur son Tombeau :

D. O. M.
MAGISTRO PETRO PINTORI VALENTINO,
Alexandri VI. Pont. Max.
Medico Celeberrimo,
Qui vixit annos LXXX.
Sabatta Conjugi Pientiss. Posuit,
Qui obiit Annô salutis Christianæ MDIII,
Die IV mens. Septembris.
Nè PETRUS PINTOR P. F.
Separi Urnâ jaceret,
Sabatta Mater
Eôdem Tumulô condi curavit,
Qui vixit ann. XXXVIII,
Obiitque ann. Jubilæi M. D,
Die verò XXII mens. Novembris.

Pierre Pintor a publié un Ouvrage intitulé :

Aggregator sententiarum Doctorum omnium de præservatione & curatione pestilentiæ. Romæ, 1499, *in-folio.*

L'Auteur d'une Brochure imprimée à Paris, en 1774, sous le titre d'*Examen Historique*

Historique sur l'apparition de la maladie vénérienne en Europe, ajoute que ce Médecin a fait imprimer à Rome, l'an 1500, un autre Ouvrage qui est intitulé : *De morbo fœdo his temporibus affligenti ;* il assure même que l'unique exemplaire, dont on connoisse l'existence, est entre les mains de M. *Cotunnio*, Professeur d'Anatomie à Naples. Ce Livre, qui est un petit *in*-4 en caracteres gothiques, contient vingt-deux Chapitres ; & *Pintor*, qui l'écrivoit en 1496, y parle si distinctement de la vérole, que l'Auteur de l'*Examen Historique* en conclut que cette maladie étoit connue en Europe, avant que les Espagnols passassent en Amérique. Les assertions de cet Auteur ont quelque chose d'éblouissant, mais quand on les examine de près, on ne les trouve point assez convaincantes, pour assurer que la vérole ait existé en Europe avant le retour de la Flotte Espagnole qui avoit abordé à l'Isle Haiti.

PINUS, (Pierre-Matthieu) ami intime de *Barthélémi Eustachi*, célebre Médecin du XVI siecle, étoit d'Urbin dans les Etats du Pape. Héritier des Planches Anatomiques d'*Eustachi*, il les conserva comme un précieux dépôt, qui de ses mains passa dans l'obscurité, d'où *Jean-Marie Lancisi* les tira en 1714. On a de la façon de *Pinus :*

Annotationes in opuscula Anatomica Eustachii, ex Hippocrate, Aristotele, Galenô, aliisque authoribus collectæ. Venetiis, 1563, *in*-8, avec les Opuscules d'*Eustachi.*

Compendium instar Indicis in Hippocratis Coi Opera omnia. Ibidem, 1597, *in-folio.*

PIQUET, (Honoré) Médecin dont il est parlé dans une Inscription mise en son honneur sur la façade des Ecoles de Montpellier, étoit fils d'un Gentilhomme Bolonois & d'une femme de bonne Maison, qui le mit au monde à Bertas en Provence. *Astruc* croit qu'il prit ses degrés dans la Faculté de Montpellier ; il est au moins certain qu'il y tint dans la suite un rang honorable. Mais avant d'y parvenir, le mauvais état de ses affaires lui fit entreprendre des choses qui lui procurerent le désagrément qu'il méritoit. Se voyant sans fortune, il retourna en Provence où il se mit à tenir une école de Grammaire ; il se rebuta cependant bientôt d'un emploi si pénible, & se rendit à Orange dans le dessein d'en rétablir l'Université qui étoit oubliée depuis long-tems. A cet effet, il osa faire donner le degré de Maître & de Licencié en Théologie, ainsi qu'en Droit Canon & Civil, & donna lui-même le titre de Docteur en Médecine à ceux qui le demandoient. Une pareille entreprise étoit trop contraire au bien public pour être tolérée ; on en porta des plaintes au Roi Charles VIII, & par une Ordonnance datée de Melun le pénultieme de Novembre 1485, défenses furent faites à *Piquet* de donner en ladite ville d'Orange, Maîtrise, Licence, Bachelerie ni autres degrés en quelque Faculté que ce soit.

Une ordonnance si précise termina cette affaire & renversa les projets de *Piquet ;* mais comme ce Médecin avoit de la ressource dans son imagination, il sut tellement se pousser à la Cour & s'y faire considérer, qu'il vint à bout d'obtenir l'établissement de quatre Professeurs stipendiés dans la Faculté de Montpellier. Il obtint d'abord cette grace de Charles VIII ; mais ce Prince étant mort subitement avant que la déclaration fût expédiée, il eut le bonheur de la faire confirmer par

Louis XII, dès le commencement de son regne; car le diplome fut donné à Paris le 29 Août 1498. On prétend même que *Piquet* devint Médecin de ce Roi.

Entre les quatre Docteurs nommés dans le diplome, à qui Louis XII assigne des gages, le Médecin, dont je parle, est nommé le second, & on lui donne la qualité de Doyen; mais il devint Chancelier en 1502, à la mort de *Garcin*, & l'on croit qu'il garda cette place jusqu'en 1513. Voici maintenant l'Inscription dont il a été fait mention au commencement de cet Article :

HONORATUS PIQUETUS
Philosophorum & Medicorum suâ tempestate facilè princeps,
Quem Mater ingenua à Patre Bononiensi nobili,
Apud Bertasium Provinciæ edidit.
Primus quingentas libras pro hac Universitate
A Carolo VIII impetravit;
Subindè Christianissimi Francorum Regis Ludovici XII
Medicus cum apice honoris effectus est.
Semper honor, nomenque tuum, laudesque manebunt.

PIRRUS, (Antoine) Docteur en Philosophie & en Médecine, natif de Platia en Sicile, se distingua tellement dans ce Royaume, qu'il en fut nommé Proto-Médecin en 1520. L'Empereur Charles V l'honora de son estime, & les Ecrivains de son tems qui lui accorderent la leur, en ont parlé avec beaucoup d'éloge. *Pirrus* mourut à Palerme en 1532, après avoir donné au public l'Histoire de sa ville natale, & un Ouvrage qui contient des éclaircissemens sur les constitutions du Proto-Médicat de la Sicile.

PISANELLI (Balthasar) de Bologne, exerça la Médecine dans sa ville natale, vers le milieu du XVI siecle. Il a écrit un Discours Italien sur la peste, dont il y a une édition de Rome de 1577, & quelques autres Ouvrages qui roulent sur le livre d'*Aristote* qui traite de l'ame, sur la Comete de 1582 ; mais le principal a paru sous ce titre :

Trattato della natura del cibi e del bere, nel quale le virtu e i vizi di quelli si palesano. Venise, 1584, *in*-4, 1601, *in*-12, 1619, *in*-8. La Traduction Latine par *Arnould Freitag* est intitulée : *De esculentorum potulentorumque facultatibus Liber. Herbornæ* 1593, 1614, *in*-8. *Genevæ*, 1620, *in*-16. *Bruxellis*, 1662, *in*-12. *Osnabrugæ*, 1677, *in*-12.

PISANUS, (Pierre-Paul) Médecin natif de Messine en Sicile, fut en grande réputation dans le XVII siecle. Il l'avoit méritée par les services rendus à sa patrie, tant en qualité de Médecin du grand Hôpital, qu'en celle de premier Professeur de pratique dans ses Ecoles, & de Prieur du College, charge qu'il remplit plusieurs fois avec beaucoup de dignité. Roderic de Mendoza, Duc de l'Infantado & Vice-Roi de Sicile, eut en lui la plus grande confiance, qui augmenta encore, lorsque ce Médecin l'eut tiré des bras de la mort, en le guérissant de la maladie dangereuse qu'il fit à Palerme. On ne connoît rien de la façon de *Pisanus*, que le Dispensaire de l'Hôpital auquel il étoit préposé :

Antidotarium speciale sacræ domûs magni Hospitalis nobilis Urbis Messanæ. Venetiis, 1646, *in*-4.

PISANUS ou DE PISIS (Barthélémi) fut ainsi nommé, parce qu'il étoit de Pise, ville d'Italie dans la Toscane. Son savoir & son expérience lui mériterent la place de Médecin du Pape Léon X, & celle de Professeur en la Sapience de Rome. La jalousie lui suscita des ennemis qui l'accuserent d'ignorance; il fut même tellement en butte aux traits que *Jérôme d'Eugubio* lança contre lui, qu'il se vit obligé de se défendre par un Ecrit intitulé :

Bartholomæi Physici, servi Papæ, Apologia, vel quorumdam à se dictorum, & ab Hieronymo de Eugubio concurrente suô impugnatorum Defensio sive Purgatio, & dictorum ejus in eundem Retorsio vel Improbatio. Romæ, 1519, *in*-4. Il s'agissoit de l'interprétation d'un passage d'*Avicenne*.

On a encore de lui : *Epitome Medicinæ Theoricæ & Practicæ*, qui parut à Florence *in*-4, mais sans date.

PISIS, (Jean DE) Médecin du XV siecle, étoit Docteur des Facultés de Paris & de Montpellier. Dès l'an 1393, il avoit été reçu au Baccalauréat dans la premiere, mais il trouva quelques difficultés, en 1395, pour son admission à la Licence. Les Médecins de Paris ne pouvoient alors être mariés ni bigames, parce qu'ils étoient Clercs, & ce ne fut qu'en 1452 que le Cardinal d'Estouteville les tira de cet état. Le mariage que *Jean de Pisis* avoit contracté après le Baccalauréat, parut un motif suffisant pour l'exclure de la Licence. On proposa la question dans une assemblée solemnelle de la Faculté, tenue aux Mathurins le 13 Février 1395, & on la décida en sa faveur, sur le fondement qu'il avoit observé les statuts dans le tems de son Baccalauréat & pendant tout le cours de sa Licence qui avoit duré deux ans, qu'il n'avoit plus de serment à prêter pour être ultérieurement promu, & qu'ainsi le réglement ne devoit s'entendre que de ceux qui se présenteroient pour le Baccalauréat, conséquemment qu'il ne devoit plus le regarder. Mais toute favorable que lui fût cette résolution, on ne l'admit à la Licence qu'en 1408. Le serment, dont on vient de parler, eut non seulement lieu avant la réforme de 1452, mais encore depuis; ce ne fut que par celle de 1600 qu'on cessa de l'exiger, pour s'assurer du célibat des Bacheliers, avant que de les admettre au *principium*. Il est vrai que la Faculté ne se soucioit pas d'admettre dans son Corps des Etudians Prêtres, mais aussi elle ne pouvoit souffrir que la Compagnie fût mélangée d'Ecclésiastiques & de Laïques, toujours libres d'entrer dans l'état du mariage.

Si nous avons renvoyé la Licence de *Jean de Pisis* à l'année 1408, c'est pour nous conformer à ce que dit M. *Lorry*, Editeur des Mémoires sur l'Histoire de la Faculté de Montpellier par *Astruc*. Celui-ci met cette Licence & la prise de bonnet de Docteur en 1395. Mais ce n'est point seulement sur la date de la réception de *Jean de Pisis* que M. *Lorry* combat le sentiment d'*Astruc*; il le contredit encore sur un autre point. Suivant l'Historien de la Faculté de Montpellier, notre Médecin étoit Chancelier de cette Compagnie en 1410; ce-

pendant M. *Lorry* prouve par les Regiſtres de la Faculté de Paris & le relevé qu'en a fait M. *Baron*, que *Jean de Piſis* étoit Doyen de cette même Faculté en 1410 & 1411 : ainſi ſa promotion à la dignité de Chancelier doit avoir eu lieu plus tard.

Un petit volume *in-4*, imprimé à Lyon en 1527, contient le Tréſor des pauvres attribué à *Arnauld de Villeneuve*, auquel on a joint un *Traité de Médecine, lequel a compoſé Maître Girard de Solo, réformé & abbrégé par Monſeigneur Maître Jean Piſcis, Maître-ès-Arts à Paris & en Médecine à Montpellier.* C'eſt ainſi qu'on a quelquefois appellé *Jean de Piſis*, dit autrement *Jean de Piſes.*

PISO. Voyez LE POIS.

PISON, (Guillaume) Docteur en Médecine dans le XVII ſiecle, étoit de Leyde. Il paſſa la plus grande partie de ſa vie au Breſil & dans les Indes Occidentales ; mais comme il y porta le goût de l'obſervation, il ne lui fut pas difficile de ſe mettre au fait de tout ce qui regarde les pays qu'il parcourut. Les libéralités de Maurice, Comte de Naſſau, qu'il ſuivit au Breſil en qualité de Médecin, contribuerent beaucoup au ſuccès de ſes travaux, & le mirent en état de conduire ſes Ouvrages à leur fin :

Hiſtoria Naturalis Braſiliæ, in qua non tantùm plantæ & animalia, ſed & indigenarum morbi & mores deſcribuntur. Lugduni Batavorum & Amſtelodami, 1648, *in-fol.* Ce volume, qui eſt en quatre livres, contient plus de 500 figures, mais aſſez mal gravées. *Jean de Laet*, qui en eſt l'Editeur, l'a augmenté de l'Ouvrage de *George Marcgraff*, publié ſous le titre d'*Hiſtoriæ rerum naturalium Braſiliæ Libri IV*, dont les trois premiers concernent les plantes du Breſil.

De Indiæ utriuſque Re Naturali & Medicâ Libri XIV. Amſtelodami, 1658, *in-fol.* C'eſt la ſeconde édition, à laquelle on a joint *Jacobi Bontii Tractatus ſex, & annotationes in Guillelmi Piſonis Hiſtoriam de plantis & animalibus.*

PISONI (Homobone) naquit à Crémone. *Alexandre*, ſon pere, qui exerçoit la Chirurgie dans cette ville, eſt Auteur d'un petit Ouvrage intitulé : *Breve compendio della dottrina del Magati.* Il parut à Crémone en 1693, *in-12*, avec les *Dilucidazioni* de *Sancaſſani.*

Homobone s'appliqua à la Médecine, dont il mérita les premiers honneurs dans ſa ville natale. La Faculté de Padoue le chargea, en 1698, d'enſeigner la Pratique dans ſes Ecoles, en qualité de Profeſſeur extraordinaire durant les vacances ; & comme il s'acquitta de cet emploi avec diſtinction, on lui augmenta ſes appointemens en 1713 & en 1714, & l'on finit par le nommer premier Profeſſeur de Médecine pratique en 1728. *Homobone Piſoni* mourut le 23 Septembre 1748, après avoir enſeigné pendant cinquante ans avec tant d'aſſiduité, qu'il ne manqua jamais de donner ſa Leçon.

Cet Homme a fait ſa profeſſion avec honneur. Comme il étoit d'un caractere droit, la flatterie & la duplicité furent pour lui des vices inconnus ; attaché à ſon devoir, il n'enviſageoit que lui ſeul dans tout ce qu'il faiſoit. Egalement attaché à ſes ſentimens, lorſqu'il les croyoit fondés, il n'en auroit changé pour

perſonne : malheureuſement, il tenoit fortement aux vieilles opinions & ne ſe rendoit pas toujours à l'évidence des nouvelles. Pendant que l'Europe entiere convenoit de la circulation du ſang, il s'éleva contre la vérité de cette découverte ; il oſa même ſe meſurer avec le célebre *Morgagni* qui ne lui oppoſa que des faits démonſtratifs, mais qui ne le convainquit pas de la réalité du mouvement circulaire. Tout ce qu'on put faire, ne diminua rien de ſon attachement aux paradoxes qu'il avoit adoptés ; il les étala juſques dans ſes Ouvrages. Voici leurs titres :

Ultio antiquitatis in ſanguinis circulationem, hoc eſt, Opuſculum in quo ſanguinis circulatio refellitur. Cremonæ, 1690, *in*-8.

De uſu Veſicantium. 1694.

Methodus medendi & inquiſitio in ſanguinis circulationem. Patavii, 1726, *in*-4.

De regimine magnorum auxiliorum in curationibus morborum. Patavii, 1735, *in*-4. Partiſan du régime chaud & des médicamens de même nature, il en conſeille l'uſage ; mais il ne fait pas grand cas de la ſaignée, il la condamne même dans les maladies des femmes groſſes & des enfans.

Specilegium curationum, cui acceſſit Diſſertatio de inconſtantia Medicinæ. Ibidem, 1742, *in*-4.

PISTOR (Simon) naquit à Leipſic de *Nicolas*, Profeſſeur en Médecine qui mourut en 1462, à l'âge de 60 ans. *Simon* enſeigna auſſi la Médecine, & fut le premier, entre les Allemands, qui eut écrit ſur les maux vénériens. Comme ſes Ouvrages parurent à la fin du XV ſiecle & tout au commencement du ſuivant, *Aſtruc* ne les regarde que pour des Theſes ou Diſſertations Académiques ſur ces maladies. En effet, il n'étoit guere poſſible que, quatre ans ſeulement après l'apparition de la Vérole en Italie, on en fût aſſez inſtruit en Saxe, pour écrire quelque choſe de bien conſidérable à ce ſujet. Il paroît que *Piſtor* ne connoiſſoit pas mieux cette maladie que *Nicolas Léonicene* qu'il cenſure, & dont il avoit pu voir l'Ouvrage imprimé à Veniſe en 1497. Le Médecin de Leipſic a cru que la vérole avoit été rangée par les Anciens dans la claſſe des puſtules, exanthemes, ou comme il dit, *alhumere* ; & qu'elle dépendoit d'une propriété occulte des corps céleſtes. C'eſt apparemment cette doctrine qu'il ſoutient dans les pieces ſuivantes, & c'eſt elle encore que *Martin Polich*, dit *Mellerſtad*, a cenſurée à ſon tour :

Poſitio de Malo Franco. Lipſiæ, 1498, *in*-4.

Declaratio defenſiva poſitionis de Malo Franco. Ibidem, 1500, *in*-4.

Confutatio conflatorum circa Poſitionem quandam extraneam & puerilem Doctoris Martini Mellerſtad de Malo Franco. Ibidem, 1501, *in*-4.

PISTORIUS (Jean) naquit en 1546 à Nidda, ville de la Haute Heſſe. Il s'appliqua à l'étude de la Médecine, il fut même reçu Docteur avec applaudiſſement ; mais s'étant jetté dans la pratique, il s'en dégoûta, parce que ſes remedes n'opéroient pas toujours les effets qu'il en attendoit. Convaincu que la Nature couvre quelquefois ſes jeux d'un voile impénétrable, il ſe livra à l'étude d'une Science qui n'eſt pas ſoumiſe à ſes caprices, & prit le parti de la Juriſ-

prudence qui lui réussit mieux ; elle lui valut la place de Conseiller d'Ernest-Fréderic, Margrave de Bade-Dourlach. La Religion Protestante qu'il abandonna pour embrasser la Catholique, le détermina ensuite à étudier encore la Théologie ; & après en avoir reçu le bonnet de Docteur, il devint successivement Conseiller de l'Empereur, Prévôt de la Cathédrale de Breslau & Prélat domestique de l'Abbé de Fulde. On met la mort de Pistorius en 1608, & entre ses Ouvrages, on compte les suivans :

Artis Caballisticæ, hoc est, reconditæ Theologiæ & Philosophiæ Scriptores. Basileæ, 1587, *in-folio.*

Illustrium Scriptorum, qui rerum à Germanis gestarum historias & annales posteris reliquerunt, Collectio. Francofurti, 1613, *in-folio.* Ce Recueil n'est pas moins curieux que rare, mais c'est dommage qu'il ait été mal rédigé.

Rerum, Familiarumque Belgicarum Chronicon magnum. Francofurti, 1654, *in-folio.*

L'Abbé *Ladvocat* fait mention de *Jean Pistorius*, dont il est ici question ; mais je ne sais si celui qui est cité par *Manget*, & que ce Bibliographe dit aussi natif de Nidda, est le même. On lui attribue :

De vera curandæ pestis ratione, Liber unus. Quà medicatio paulò aliter quàm hactenus à communibus Practicis factum sit proponitur. Francofurti, 1568, *in-8.*

Dæmonomania Pistoriana. Magica & Caballistica morborum curandorum ratio, ex lacunis Judaïcis ac Gentilitiis hausta, post Christianis proposita. Cum antidoto prophylactico Jacobi Heilbronneri. Lavingæ, 1601, *in-8.*

Astruc parle d'un *Jean Pistorius* ou *Pistoris* natif de Nismes, qui fut reçu Docteur en Médecine à Montpellier l'an 1605. Il a écrit :

Microcosmus, seu, Liber Cephale Anatomicus de proportione utriusque mundi, in cujus calce reviviscit Pelops. Lugduni, 1612, *in-8.* Il y décrit la structure du cerveau. Je doute que le *Consilium anti-podagricum* imprimé à Halberstadt en 1659, *in-4*, & que *Lipenius* met sous le nom d'un *Jean Pistorius*, soit du Docteur de Montpellier, ainsi que M. *Portal* le dit dans son Histoire de l'Anatomie.

PITARD, (Jean) Chirurgien de Saint Louis, de Philippe le Hardi & de Philippe le Bel, Rois de France, mourut en 1315, âgé de 87 ans.

Comme il s'étoit appliqué de bonne heure à la Chirurgie, & qu'il y avoit fait beaucoup de progrès, il n'étoit point encore âgé de trente ans, lorsqu'il mérita la confiance de Saint Louis. Il accompagna ce Prince dans ses expéditions en la Terre Sainte, & de retour en France, il s'occupa davantage des moyens propres à accélérer la marche trop lente de son Art, que de ceux qui pouvoient augmenter sa fortune. Pénétré des désordres que les Chirurgiens épars & sans chef causoient à l'humanité, il proposa à Saint Louis de les réunir, & il obtint de lui la confirmation des statuts nécessaires à l'établissement de la Société, dont il avoit jetté les premiers fondemens. On sait assez que de pareilles entreprises demandent du tems pour être poussées à leur fin, & l'on sait encore que les statuts de cette Compagnie ont eu besoin d'être confirmés & augmentés en 1379 & 1396.

Ce fut en 1260 que *Jean Pitard* & les Chirurgiens de son tems s'assujettirent au réglement qui les réunissoit ; mais cette Compagnie étoit moins dans son prin-

cipe une ſociété deſtinée à l'avancement de la Chirurgie, qu'une confrérie de piété établie ſous l'invocation de Saint Côme & de Saint Damien, dans laquelle il étoit permis à tout le monde de ſe faire inſcrire. Cependant les Chirurgiens de Paris profiterent inſenſiblement de cette inſtitution pour travailler de concert à la perfection de leur Art; ils ſentirent tout le bien qui pouvoit réſulter de leur réunion, & pour l'ennoblir, ils convinrent de n'admettre parmi eux que des Maîtres-ès-Arts de l'Univerſité.

Cette qualité de Maîtres-ès-Arts leur donna l'idée, en 1437, de demander à être reçus au nombre des Ecoliers & Suppôts de l'Univerſité de Paris. *Jean De ſous-le-four*, de concert avec pluſieurs autres, préſenta une requête à cette fin, & ſa demande lui fut accordée comme grace, mais ſous la condition qu'ils aſſiſteroient, ainſi que les autres Ecoliers, aux leçons de la Faculté de Médecine. *Guillaume Vavaſſeur*, Chirurgien ordinaire de François I, alla plus loin; il obtint, en 1544, que le College de Saint Côme ſeroit étroitement uni à l'Univerſité & qu'il jouiroit de tous ſes privileges, à condition que les Chirurgiens qui le compoſoient, ſeroient parfaitement inſtruits dans le Latin, & que tous les Maîtres aſſiſteroient le premier lundi de chaque mois à la viſite des pauvres malades, depuis dix heures du matin juſqu'à midi. Alors les Chirurgiens ne purent plus recevoir aucun aſpirant parmi eux, ſans l'avis de quatre Docteurs de la Faculté de Médecine qui devoient être préſens à l'examen. Le Pape voulut à ſon tour que les Chirurgiens lui euſſent quelque obligation. Il envoya des Bulles en France pour confirmer les privileges qui leur avoient été accordés par le Roi & par l'Univerſité, & ces Bulles furent publiées à Paris le 18 Février 1594, par le Cardinal de Plaiſance.

Louis XIII, à l'imitation de ſes prédéceſſeurs, renouvella tous les privileges de la Société de Saint Côme; il voulut même être inſcrit dans la Confrérie des Saints Martyrs, & il orna les armes de la Société d'une fleur de lis rayonnante. Les Chirurgiens, par reconnoiſſance, firent graver avec diſtinction le nom de Louis XIII dans une Inſcription qu'ils mirent à leur College en 1615; mais les Membres de la pieuſe Confrérie, oubliant les titres de leur exiſtence académique, accordée par l'Univerſité ſous les conditions énoncées ci-deſſus, ajouterent à cette Inſcription le nom faſtueux de *College Royal des Maîtres Docteurs Chirurgiens de Paris*. Tout le monde ſait combien les Corps ſont jaloux de ſoutenir les qualités qui les diſtinguent; auſſi cette uſurpation, de la part des Chirurgiens, occaſionna dans la ſuite beaucoup de démêlés avec la Faculté de Médecine. Semblables aux poulains qui lancent des coups de pied contre leur mere, lorſqu'ils ſont raſſaſiés de leur lait, les Chirurgiens manquerent peu d'occaſions de ſe ſoulever contre les Médecins de Paris, de qui ils tenoient la plupart des connoiſſances de leur Art. Mais tirons le rideau ſur cette eſpece de guerre civile qui ne s'eſt terminée que de nos jours. Si nous l'entr'ouvrons pour un moment, que ce ſoit uniquement pour amener le croquis de l'hiſtoire de la Chirurgie Françoiſe à l'époque la plus flatteuſe pour elle, l'établiſſement de l'Académie Royale.

Outre les Chirurgiens gradués de l'Univerſité, il s'étoit établi à Paris une Communauté de Barbiers-Chirurgiens, que leurs ſuccès dans les petites opérations porterent à entreprendre des cures plus importantes. *Jean de Pracontal*, premier Bar-

bier du Roi Henri III, étoit le chef de cette nouvelle Compagnie en 1577. Il obtint de *Claude Rousselet*, Doyen de la Faculté de Médecine, élu en Novembre 1576 & continué en 1577, que les Barbiers fussent reçus au nombre des Ecoliers de l'Université; mais les Chirurgiens de robe longue, jaloux des progrès de ces nouveaux artistes, eurent avec eux une contestation qui ne finit qu'au bout de soixante ans par la réunion des deux Corps. La Faculté s'étoit servie de tems en tems de la Communauté des Barbiers pour réprimer les prétentions des Chirurgiens de Saint Côme; privée de ce secours, elle suscita aux deux Sociétés réunies une affaire bien plus importante, que celle qu'elles venoient de terminer entre elles. La Faculté prétendit qu'il ne devoit pas être permis aux Barbiers-Chirurgiens de prendre, comme les autres, la qualité de Bacheliers, Licenciés, Docteurs; qu'ils ne devoient porter que le titre d'Aspirans, de Maîtres & de Communauté, & qu'ils ne pouvoient faire aucune Leçon, ni Acte public. La Faculté conclut enfin qu'il falloit ôter l'Inscription que les Chirurgiens de Saint Côme avoient mise à leur College: *College des Maîtres Docteurs Chirurgiens de Paris & Ecole Royale.*

La contestation ne fut terminée que le 7 Février 1660, lorsque la Faculté obtint un Arrêt du Parlement, qui défendoit les Leçons publiques; en conséquence les Médecins prétendirent faire ôter une chaire haute, placée dans le lieu de l'assemblée des Chirurgiens. Sur cette Requête, il fut ordonné par le Parlement que les Chirurgiens-Barbiers prendroient à l'avenir les simples qualités d'Aspirans & de Maîtres, & leur Corps, le titre de Communauté. On leur défendit de faire aucune Leçon & Acte public; on leur permit seulement de faire des exercices particuliers pour l'examen des Aspirans, & des Démonstrations Anatomiques à portes ouvertes, sans qu'aucun d'eux pût porter la robe & le bonnet, excepté ceux qui étoient ou seroient reçus Maîtres-ès-Arts; permettant cependant à ceux qui avoient été reçus avec la robe & le bonnet, de les porter leur vie durant. Le Parlement ne parla point de l'Inscription dans son Arrêt.

Les Chirurgiens de la Communauté de Saint Côme ne se déconcerterent point pour les dispositions contenues dans cet Arrêt; tout au contraire, ils chercherent les moyens de rendre les démonstrations publiques plus brillantes & plus suivies. A l'imitation des Médecins qui avoient élevé, en 1617, un Amphithéatre Anatomique dans le Jardin de leur College, pour y faire les démonstrations de Chirurgie, la Société de Saint Côme en fit bâtir un qui fut achevé en 1694. Les édifices, qui lui appartiennent, ont même été considérablement augmentés depuis; cette Compagnie est aussi devenue plus nombreuse par la réunion de tous les Chirurgiens du Roi, des Maisons Royales & autres; & *Félix*, fils de *Félix*, l'un & l'autre Chirurgiens & Barbiers du Roi, fit dresser, en 1699, de nouveaux Réglemens pour le Corps entier des Chirurgiens réunis, dont l'observation fut ordonnée la même année.

Il n'y a plus actuellement qu'un seul Corps de Chirurgiens à Paris, sur-tout depuis qu'on en a exclu la Barberie & que tous les Membres sont obligés d'être Lettrés. Pour qu'un Aspirant y soit reçu Maître, il passe par des épreuves qui peuvent garantir sa capacité. Mais ce Corps a beaucoup augmenté sa réputa-

tion

tion & s'eſt rendu plus utile au public, depuis l'établiſſement de l'Académie Royale qui a tenu ſa premiere ſéance le 18 Décembre 1732. Cette Académie, à qui M. *de La Peyronie* a fait des legs conſidérables, eſt composée du premier Chirurgien du Roi & des Maîtres Chirurgiens de Paris diviſés en trois claſſes, ſans y comprendre les étrangers. Elle tient ſes ſéances tous les mardis, & elle propoſe chaque année le ſujet des prix qu'elle donne dans une aſſemblée publique, le mardi d'après la Trinité. On eſt occupé aujourd'hui à achever les bâtimens ſuperbes qu'on a élevés à l'uſage de l'Académie; la munificence de Louis XV, les ſoins de M. *de La Martiniere* qui préſide à la Chirurgie, & le bon goût qui regne par-tout dans cet édifice, en ont fait un monument digne de l'ancienne Rome.

C'eſt à l'occaſion de *Jean Pitard*, ce premier moteur de l'établiſſement de la Communauté de Saint Côme, que j'ai tracé ce foible crayon des révolutions arrivées dans un Corps devenu aujourd'hui ſi célebre. J'ai donné ailleurs, avec plus d'étendue, l'Hiſtoire de cette Compagnie. Il me ſuffit d'ajouter que les talens ſupérieurs, les connoiſſances lumineuſes & le zele ardent de ſes Membres, aſſurent à la Chirurgie un état autant glorieux pour elle, qu'avantageux à l'humanité.

Je finirai cet Article par un trait de la bienfaiſance de *Pitard*, qu'on lit dans l'Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie par M. *Portal*. Ce Chirurgien avoit ſa maiſon dans la rue de la Licorne, quartier de la Cité; elle a été rebâtie en 1611. On y voyoit, il n'y a pas long-tems, cette Inſcription:

Jean Pitard, en ce repaire,
Chirurgien du Roi, fit faire
Ce puits en mille trois cent dix,
Dont Dieu lui donne ſon Paradis.

Ce puits qu'il avoit fait faire à ſes fraix à l'uſage du public, lui mérita cette marque de reconnoiſſance. C'étoit un vrai ſervice qu'il rendoit dans ce tems-là, où l'on n'avoit peut-être point l'induſtrie de clarifier les eaux de la Seine qui ſont bourbeuſes en certains tems de l'année.

PITCAIRN, (Archibald) grand partiſan des principes méchaniques dans la Médecine, étoit d'Edimbourg, où il naquit le 25 Décembre 1652, d'un pere qui étoit marchand & Magiſtrat de cette ville. Après avoir fait un Cours de Philoſophie dans ſa patrie, il y étudia la Théologie & enſuite la Juriſprudence, mais avec tant de contention d'eſprit, qu'il en tomba malade & fut menacé de phthiſie. On lui conſeilla l'air de Montpellier où il ſe rendit, & ſa ſanté s'y rétablit parfaitement. Il lui prit alors envie d'étudier la Médecine, & ce fut ſans doute la célébrité des Ecoles de cette ville qui lui en inſpira le goût. Il ſe prépara à cette étude par celle des Mathématiques, & après y avoir fait de grands progrès, il ne s'occupa plus que de ſon premier deſſein. Pour l'exécuter avec cette ſage lenteur qui en aſſure le ſuccès, il retourna à Edimbourg, où il s'appliqua à la Botanique, à la Pharmacie, à la Matiere Médicale &

aux autres parties de la Médecine ; après quoi il vint se perfectionner à Paris. Ses talens firent du bruit à son retour en Ecosse, & il y prit le bonnet de Docteur ; mais comme sa réputation ne tarda point à passer dans les pays étrangers, les Curateurs de l'Université de Leyde lui firent offrir une Chaire dans la Faculté de Médecine de cette ville en 1692. Il l'accepta & prononça sa Harangue Inaugurale le 26 Avril de la même année : *Boerhaave* fut au nombre de ses disciples. Tout occupé de calcul & de démonstrations mathématiques, *Pitcairn* ne se mit pas toujours à la portée de ses éleves ; ses Leçons étoient pour la plupart un langage difficile à comprendre. On lui en fit des reproches ; mais piqué de ce que les principes de Méchanique & de Géométrie, qu'il adaptoit aux loix de l'Economie animale, ne plaisoient pas aux Médecins de la Faculté de Leyde, il retourna en Ecosse, en 1693, sans prendre congé de personne, & il abandonna ainsi une Chaire où il se voyoit peu écouté. Cette démarche annonce assez la mauvaise humeur où les Médecins de Leyde l'avoient mis ; il ne chercha plus qu'à se venger du peu d'estime qu'on avoit fait de sa doctrine, & au ton qu'il prit dans ses Ecrits, on vit d'abord quel étoit le démon qui l'agitoit. Du fond de l'Ecosse, il parut vouloir regner sur toute la Médecine, lui qui l'ignoroit assez pour la réduire à trois problêmes. Il avoit l'esprit vif, mais trop peu en garde contre les écarts de l'imagination ; entiché de sa marotte, il établit un systême mal assorti avec l'étendue de l'Art de guérir. On remarque d'ailleurs une infinité de paradoxes dans ses Ouvrages. Méchanicien outré, il s'épuise en calculs & en positions géométriques ; il s'emporte dans la supputation des forces de l'estomac, jusqu'à les faire monter à l'équivalent du poids de 12951 livres.

Pitcairn étoit marié, lorsqu'il mourut dans son pays le 20 Octobre 1713. On a de lui plusieurs Dissertations qui furent imprimées à Roterdam en 1701, *in*-4, à Edimbourg en 1713, même format ; sous le titre de *Dissertationes Medicæ.* Elles parurent depuis à Roterdam en 1714, & à Venise en 1715, *in*-4, sous le titre d'*Opuscula Medica.* Nous en avons encore d'autres éditions, comme :

Elementa Medicinæ Physico-Mathematica. Londini, 1717, *in*-8. *Hagæ Comitis*, 1718, *in*-4. En Anglois, Londres, 1727, *in*-8.

Opera omnia Medica. Venetiis, 1733, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1737, *in*-4.

PITTALUS ou SPITTALUS, comme l'appelle *Suidas*, Médecin d'Athenes, vécut dans le XXXVI siecle, à-peu-près du tems d'*Hippocrate. Aristophane* l'introduit dans la scene à l'occasion d'un malade qui souffroit des yeux, à qui il conseille de s'adresser à *Pittalus* ; ceci fait croire que ce Médecin jouissoit d'une grande réputation, ou peut-être qu'il se mêloit particulierement de traiter le mal dont parle le Poëte Grec. *Pittalus* fut d'ailleurs fort considéré & il eut plusieurs disciples.

PITTON, (Jean-Scholastique) Docteur en Médecine, étoit Provençal. Après être devenu veuf pour la seconde fois, il résolut de se faire Prêtre & demanda dispense de sa bigamie ; mais il se maria pour la troisieme fois le jour que sa dispense arriva de Rome. Outre les Ouvrages, dont nous parlerons,

il travailla vers la fin de sa vie à un Commentaire sur l'Histoire Naturelle de *Pline*, mais sa mort arrivée en 1690 l'empêcha d'y mettre la derniere main. Son goût pour les recherches historiques nous a procuré les Traités suivans :

Histoire de la ville d'Aix. Aix, 1666, *in-fol.* On ne fait pas grand cas de cette Histoire, parce qu'elle est mal écrite, qu'il y a peu d'ordre, & que les circonstances les plus intéressantes y sont mal détaillées.

Annales de l'Eglise d'Aix, avec des Dissertations Historiques contre *Launoy.* Lyon, 1668, *in-4.* Cet Ouvrage est regardé du même œil que le précédent.

De conscribendâ Historiâ rerum naturalium Provinciæ. Aquis Sextiis, 1672, *in-8.* L'Auteur ne donne ici que le plan d'une Histoire Naturelle de Provence. Les objets indiqués ne sont que les Sommaires d'un plus grand Ouvrage qu'il méditoit. Il a ajouté à la fin plusieurs Dissertations qui ne regardent point l'Histoire Naturelle, pour grossir, comme il le dit lui-même, sa petite brochure, & pour faire voir apparemment à ses ennemis qu'il n'ignoroit pas le Latin.

Les Eaux chaudes de la ville d'Aix, de leur vertu, à quelles maladies elles sont utiles, & de la saison de s'en servir. Aix, 1678, *in-4.* C'est le seul Ouvrage de *Pitton* qui ait rapport à la Médecine.

Sentimens sur les Historiens de Provence. Aix, 1682, *in-12.* Cette piece est la meilleure qu'il ait publiée.

PIZZUTUS, (Paul) Gentilhomme natif de Palerme, se fit beaucoup de réputation, vers le milieu du XVII siecle, dans les emplois de Conseiller de santé & de Proto-Médecin du Royaume de Sicile ; mais ce fut moins aux postes qu'il occupoit, qu'à sa profonde érudition & au mérite le plus rare, qu'il dut l'estime, & en quelque sorte la vénération que ses concitoyens lui témoignerent. La ville de Palerme doit à ses soins l'établissement du College de Médecine qu'on y a fondé en 1645. Comme il en fut plusieurs fois Doyen, il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit lui donner de la célébrité & le rendre utile au public. Ce Médecin mourut dans sa ville natale le 16 Juillet 1684, & laissa quelques Ouvrages sur les Constitutions du Proto Médicat. Tels sont :

Notulæ pro officio Proto-Medicatûs. Panormi, 1647, *in-8.*

Constitutiones & Capitula, necnon Jurisdictiones Regii Proto-Medicatûs officii, cum Pandectis ejusdem reformatis, ac pluribus renovatis, atque elucidatis. Ibidem, 1657, *in-8.* C'est l'Ouvrage de *Jean-Philippe Ingrassias*, avec des augmentations & des éclaircissemens.

PLACOTOMUS, en Allemand, BRETTSCHNEIDER, (Jean) Médecin natif de Murstadt, prit le bonnet de Docteur à Wittemberg le 7 Juin 1543. L'année suivante, on le nomma à la Chaire de Professeur Primaire en l'Université de Konigsberg ; mais s'étant brouillé avec *André Aurifaber*, son Collegue, il fut congédié en 1549. Il alla alors s'établir à Dantzick, dont il étoit premier Médecin à sa mort arrivée dans cette ville vers 1574, à l'âge de 60 ans. *Placotomus* étoit savant, & comme il possédoit parfaitement la Langue Grecque, il fit usage de ses connoissances, à cet égard, pour la publication de quelques-uns des Ouvrages, dont voici les titres :

Oratio de ratione discendi & præcipuè Medicinam. Lipsiæ, 1552, *in-8. Argentorati*, 1607, *in-12.*

De destillationibus chymicis. De causa conjuncta & temperamentô Santalorum & Camphoræ. De Venæ sectione in omni Pleuritide. De odoribus. Francofurti ad Viadrum, 1553, *in-8 & in-12.*

Pharmacopœia in compendium reducta. Antverpiæ, 1560, *in-8. Lugduni*, 1561, *in-12.* Le *Dispensatorium cum scholiis Joannis Ludovici Bertaldi*, imprimé à Turin en 1614, *in-4*, & attribué à *Placotomus*, paroît être le même Ouvrage.

Polybi, de diæta salubri, sive, de victu privatorum Libellus. Antverpiæ, 1561, *in-16.*

Hippocratis Aphorismi in locos communes digesti. Ibidem, 1562, *in-12.*

Commentarii in Libellum Helii Eobani de tuenda bonâ valetudine. Accesserunt ejusdem Placotomi Opusculum de natura & viribus cerevisiarum & mulsarum. De causis, præservatione & curatione ebrietatis. De causa conjuncta, & alia aliorum Opuscula. Francofurti ad Viadrum, 1568, *in-8. Basileæ*, 1571, *in-12.*

PLAIA, (Melchior) Apothicaire & savant Botaniste, se distingua tellement à Palerme parmi ceux de sa profession, qu'il parvint à l'emploi d'Examinateur des Apothicaires du Royaume de Sicile. C'étoit un homme d'une probité à toute épreuve & d'une conduite très-exemplaire. Il mourut d'apoplexie à Palerme le 11 Septembre 1704, & fut enterré dans l'Eglise de Saint Nicolas de Tolentin. Le zele qu'il avoit pour l'instruction des éleves, lui a fait composer un Ouvrage sous le titre de *Lucidarium Pharmaceuticum*, mais sa mort précipitée l'a empêché de le mettre au jour. On a cependant de lui :

Tyrocinii Pharmaceutici examen in tres libros distinctum. Panormi, 1682, *in-12.*

PLANCHON (Jean-Baptiste-Luc) naquit à Renaix en Flandre le 5 Novembre 1734. Après de bonnes études qu'il fit dans l'Université de Louvain, il fut reçu à la Licence dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de cette ville le 14 Mars 1758. Déja mûr par l'âge, mais plus encore par une application constante & suivie, il se rendit à Leuze, petite ville du Hainaut, où il exerça sa profession pendant un an & demi. Au bout de ce terme, il passa à Perwuelz, Bourg de la même Province, & se consacra au service de ses habitans pendant six ans & demi. Mais le génie de M. *Planchon* demandoit un théatre plus vaste; il se fit aggréger au College de Médecine de Tournay le 10 Février 1767, & il trouva dans cette ville de justes appréciateurs de son mérite. Il se distingua sur-tout par son goût pour l'observation, & à ce titre, il enrichit le Journal de Médecine de quantité de Mémoires intéressans. Les principaux roulent sur les suites des couches; sur le mal de gorge gangreneux qui regna à Perwuelz en 1765 & 1766; sur les Hydropisies; sur les Hémorrhagies scorbutiques avec éruption pétéchiale, qu'il regarde comme un scorbut aigu; sur une fluxion catarrhale de la vessie; sur les Fievres intermittentes & éruptives; sur les affections du Foie & des Poumons; sur les Epidémies; sur les vers; sur la Colique; &c. Il aspira bientôt à instruire le public par une voie plus difficile que celle du Journal, où l'annonce des pieces ne dépend que du choix du Rédacteur de ce Recueil Périodique, & quelquefois de son indulgence. M. *Planchon* n'eut jamais besoin de re-

courir à cet expédient officieux ; ses observations furent toujours publiées avec éloge. Cet accueil l'engagea à se mesurer avec les Savans qui concoururent pour le prix proposé par l'Académie de Dijon. Il s'agissoit de *déterminer dans quels tems des maladies & dans quelles circonstances on doit suivre la méthode rafraîchissante ou l'échauffante, & exposer les especes, la nature & la maniere d'agir des remedes à employer dans l'une & dans l'autre de ces méthodes;* & il obtint le second *Accessit* en 1770. La même année, l'Académie d'Amiens décerna l'*Accessit* à la Dissertation de M. *Planchon* sur la Fievre miliaire. L'Auteur fit imprimer cette piece à Tournay chez Serré, & sa Dédicace au Magistrat de cette ville lui valut un présent d'émulation de la part de ce Corps Municipal.

Déja connu de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, M. *Planchon* en fut nommé Correspondant le 6 Juillet 1775. Il sentit tout le prix de cet honneur, & travailla à faire voir qu'il en étoit digne par son Mémoire *Sur la Médecine agissante & expectante*, qui fut couronné par cette Académie en 1776, avec celui de M. *Voullonne*, Docteur & premier Professeur de la Faculté de Médecine d'Avignon. Le Mémoire de ce dernier n'a d'autre avantage sur celui de M. *Planchon*, que les graces & l'énergie du style. Ce foible défaut n'a pas empêché le Médecin, dont je parle, de mettre son Ouvrage au grand jour. On y trouve des tableaux tracés de main de Maître, qui transportent les Lecteurs aux lits des malades & rendent sensibles les motifs qui, dans l'occasion, doivent décider les Médecins à agir, ou à rester dans l'inaction prudente d'un Observateur attentif & vigilant. Ces expressions sont celles de M. *Maret*, Secretaire de l'Académie de Dijon.

M. *Planchon* a fait imprimer son Mémoire sous ce titre :

Le Naturisme, ou la Nature considérée dans les maladies & leur traitement conforme à la doctrine & à la pratique d'Hippocrate & de ses sectateurs. Ouvrage qui a remporté le prix de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon sur la Médecine agissante & expectante. Tournay, 1778, *in*-8. Cette piece a mérité à l'Auteur la qualité de Correspondant de la Société Royale de Médecine à Paris ; sa nomination date du 9 Juin 1777.

PLANCY ou PLANTIUS, (Guillaume) que certains Ecrivains nomment *La Planque*, sans trop savoir sur quelle autorité, naquit au Mans ou peut-être dans la Province du Maine. Il a vécu pendant dix ans avec *Fernel*, & il a épousé la niece de ce célebre Médecin. Un aussi habile Maître n'a pu manquer de lui inspirer le goût de s'appliquer à la Science qu'il exerçoit lui-même avec tant de distinction ; *Plancy* fit son cours de Licence à Paris en 1552 & 1553, & suivant toute apparence, il fut reçu Docteur en 1554. On met sa mort en 1568.

Matthias dit qu'il commença à écrire dès l'an 1536, qu'il traduisit de Grec en Latin différens morceaux d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Plutarque*, de *Philon*, de *Synesius*, & qu'il fit des notes sur les Ouvrages de *Fernel*. Suivant M. *Goulin*, on doit en particulier à *Plancy* :

Une édition des Lettres Grecques de *Guillaume Budé*, laquelle parut en 1540 à Paris. *Budé*, qui termina sa carriere en cette année, lui avoit communiqué son Manuscrit.

Hippocratis Aphorismi Græcè & Latinè. Parisiis, 1555, *in*-16. *Genevæ*, 1595, *in*-12. *Parisiis*, 1637, *in*-24. Suivant *Lipenius*, il y a encore une édition de Lyon de 1561, *in*-12, & dans le Catalogue des Livres de *Falconet*, on en cite deux autres, l'une de Geneve, 1580, *in*-12, l'autre de Paris, 1621, *in*-16.

La vie de *Fernel*. Elle fut imprimée pour la premiere fois avec les Œuvres de ce Médecin, dans l'édition de Francfort de 1607, *in*-8.

PLANERI (Jean) naquit en 1480 à Quinzano dans le Bressan. Il fit ses premieres études à Venise, & se rendit delà à Padoue pour ses cours de Philosophie & de Médecine, qu'il finit l'un & l'autre par la prise du bonnet de Docteur. De retour à Quinzano, il s'occupa entierement de la pratique; il y acquit même tant de réputation, qu'il fut appellé en Allemagne, où il rendit de grands services aux Empereurs Ferdinand I & Maximilien II, ainsi qu'à plusieurs Seigneurs de leur Cour. Mais comme le vrai mérite est souvent exposé aux traits de l'envie, le sien anima la jalousie des Médecins Allemands, au point qu'il ne put tenir contre les persécutions qu'ils lui susciterent. C'est pourquoi il prit le parti de retourner dans sa patrie, où il mourut en 1570, à l'âge de 90 ans. Ses Ouvrages sont:

Dubitationes & solutiones in III Galeni de diebus criticis. Venetiis, 1574.

Febrium omnium simplicissima divisio & compositio ex Galeno & Avicennâ. Ibidem, 1596, *in*-4.

In tertium Galeni de diebus criticis Scholia.

Consilium Viennæ propositum de Morbo Gallico.

Consilium Brixiæ editum de curatione Dysuriæ.

Collegia ad morbos varios Viennæ habita.

Epistolarum Liber.

Opusculum de Lacte.

Liber de immortalitate animæ adversùs Pomponatium.

PLANERUS ou PLANER (André) vint au monde, en 1546, dans le Comté de Tirol. Il fit le cours de ses études à Tubingue, où il prit le bonnet de Maître-ès-Arts le 20 Février 1566, & celui de Docteur en Médecine le 19 Décembre 1569. De cette ville, il passa à Strasbourg, il y enseigna même avec une sorte de célébrité; mais au bout de quelques années il revint à Tubingue, car on l'y retrouve en 1578, remplissant alors la Chaire de Philosophie & de Médecine dans les Ecoles de l'Université. Il s'acquitta des devoirs de ce double emploi avec beaucoup de réputation; il fut encore plusieurs fois chargé de celui de Recteur; & comme il mérita l'estime de ses Collegues par ses vertus sociales, il emporta leurs regrets dans le tombeau, où il descendit en 1607, à l'âge de 61 ans. On publia à Tubingue un Recueil de ses Theses de Médecine, mais lui-même avoit déja mis au jour:

Methodus investigandi locos affectos. Tubingæ, 1579, *in*-4.

Orationes tres. I, *De definitione Artis Medicæ*. II, *De Arte parvâ Galeni*. III, *De Arte Dialecticâ & organô Aristotelis. Ibidem*, 1579, *in*-4.

De methodo medendi Liber unus. Basileæ, 1583, *in*-8.

De methodo medendi Liber secundus. Ibidem, 1585, *in*-8.

PLANQUE, (François). Docteur en Médecine, mourut le 19 Septembre 1765, à l'âge de 69 ans. Comme il avoit à cœur les progrès de son Art & qu'il aimoit le travail, il commença, dès l'an 1748, à publier une espece de Dictionnaire fort intéressant, sous ce titre:

Bibliotheque choisie de Médecine, tirée des Ouvrages périodiques François & Etrangers, avec plusieurs pieces rares & des remarques. Paris, 1748 & suiv. 9 volumes *in*-4. Il y a aussi une édition *in*-12. Comme cet Ouvrage demandoit une continuation à la mort de l'Auteur, il en a paru quelques volumes depuis cette époque.

Planque a donné, en 1751, une nouvelle édition du *Tableau de l'amour conjugal* de *Venette*, à laquelle il a joint des notes, & en 1758, une édition des Observations de Médecine & de Chirurgie de *Vander Wiel.*

PLANTECOVIUS, (André) savant Médecin de la ville de Lubeck, sa patrie, naquit en 1661. Il commença ses études dans le lieu de sa naissance, & passa successivement à Jene, à Leipsic & à Kiell, pour les continuer, soit dans les Ecoles de Philosophie, soit dans celles de Médecine. Persuadé de l'utilité des voyages & du grand parti qu'en peut tirer un homme qui sait profiter de ce qu'il voit & de ce qu'il entend, il parcourut l'Allemagne, la France, l'Italie, la Sicile, la Suisse, l'Angleterre, la Hollande, & s'arrêta pendant ses courses à Padoue, pour y demander le bonnet de Docteur en Médecine qu'il obtint en 1687. De retour à Lubeck, il y fit sa profession avec honneur jusqu'à sa mort arrivée en 1731. On a trouvé dans son Cabinet plusieurs Manuscrits de sa façon sur les Antiquités & les Belles-Lettres; car sa science s'étendoit au delà de la Médecine; il s'étoit même formé une Bibliotheque en tout genre, dont le Catalogue fut imprimé à Lubeck en 1731, *in*-8.

PLANTIUS. (Guillaume) Voyez PLANCY.

PLATEA, (Pierre DE) de Monte S. Juliano en Sicile, naquit le 26 Avril 1606. Sans être savant, il exerça la Médecine à l'Empirique, & avec tout le succès qu'il pouvoit attendre des remedes dont il faisoit mystere. Il s'établit premierement à Palerme, mais voyant qu'il n'y faisoit pas fortune, il se rendit à Rome, où il passa la plus grande partie de sa vie. Il y fut accueilli par la famille des Colomnes qui l'honorerent de leur bienveillance & de leur protection, & qui firent tous les fraix du Laboratoire qu'il avoit établi pour la préparation de ses remedes. Si l'on en croit *Antonin Mongitore*, dans sa Bibliotheque Sicilienne, la Chymie réussit si bien à ce Médecin, qu'il en tira plusieurs médicamens, dont les effets reconnus, dans les maladies les plus graves, contribuerent beaucoup à sa réputation. Cet Historien ajoute qu'il auroit pu se prévaloir de ses découvertes pour amasser des richesses; mais il en tira si peu de parti, qu'il distribua ses remedes gratuitement à tout le monde, spécialement aux pauvres qu'il aidoit encore de sa bourse. Une conduite aussi désintéressée fit croire qu'il avoit le secret de la Pierre Philosophale, & cette opinion s'accrédita tellement dans le monde, que lorsqu'il voyagea en Italie & en France, il reçut les mar-

ques de la plus grande confidération de la part des amateurs de l'Alchymie. *Platea* revint à Rome après cette courfe, & il y mourut dans le Palais des Colomnes au mois de Septembre 1678. On ne connoît de lui que la piece fuivante :

Breve & utile difcorfo di Chirurgia, divifo in fei Trattati. Rome, 1650, *in*-4, à la fuite d'un Ouvrage intitulé : *Il Chirurgo Trattato di Tarduccio Salvi da Macerata.*

PLATEARIUS, (Jean) Médecin de Salerne qui vécut vers la fin du XIII fiecle, s'attacha beaucoup à la Matiere Médicale. C'eft fur elle que roulent principalement les Ouvrages que nous avons de lui :

Expofitiones & Commentationes ad Nicolai Antidotarium. Venetiis, 1497, *in-folio*, avec les Ecrits de *Sérapion. Ibidem*, 1527, *in-folio*, avec ceux de *Méfué.*

De fimplici Medicina Liber, infcriptus circa inftans, quô fimplicia medicamenta ufitatiora alphabeti ferie defcribuntur. Lugduni, 1512, *in*-4, à la fin du Difpenfaire de *Nicolas. Parifiis*, 1582, *in*-4.

Practica brevis morborum curandorum, etiam febrium ; unà cum Libro de fimplici Medicina. Lugduni, 1525, *in-folio*, avec les Œuvres de *Sérapion* & le *Thefaurus pauperum.*

PLATER, (Félix) fils de *Thomas*, étoit de Bâle, où il naquit en 1536, la même année qu'*Erafme* de Roterdam y mourut. Son pere, qui étoit de Sion dans le Valais, s'appliqua à l'Art de guérir fous le Médecin de l'Evêque de Porentru, & il fit tant de progrès à l'école de cet habile Maître, qu'il fe trouva en état d'aller pratiquer cet Art dans fa patrie. Il quitta Sion pour venir occuper la place de Principal du College de Bâle, où fon fils étudia fous fes yeux.

Au fortir de ce College, *Félix Plater* fe rendit à Montpellier, & fut immatriculé dans le Regiftre de la Faculté de Médecine le 4 Novembre 1553. Tout jeune qu'il étoit, il fe diftingua tellement pendant fon cours, qu'il obtint les honneurs du Doctorat le 28 Mai 1556. Il retourna alors à Bâle, on dit même qu'il y prit de nouveaux degrés en 1557 : ce qui eft certain, c'eft qu'il y fit fa profeffion avec tant d'honneur, qu'il fut nommé à une Chaire de Médecine en 1560, & qu'il mérita, dans la fuite, la confiance de tous les Seigneurs & Princes du Haut Rhin, fpécialement des Princes de Montbelliard chez qui il fut très-fouvent appellé.

Ce Médecin eut beaucoup de goût pour la Botanique & l'Hiftoire Naturelle ; fes connoiffances en ce genre, & celles qu'il avoit d'ailleurs, ne contribuerent pas peu à donner de la célébrité à l'Univerfité de Bâle, où il enfeigna pendant plus de cinquante ans. Il emporta tous les regrets du Corps Académique, à fa mort arrivée dans cette ville le 28 Juillet 1614, dans la 78e. année de fon âge. *Plater* montra, dès fon enfance, tant de curiofité pour les entrailles des animaux, qu'il parut fouvent envier le fort des bouchers, ainfi que la commodité qu'ils ont d'examiner & de connoître la difpofition des parties intérieures des corps. C'eft ainfi que la Nature l'annonça comme un fujet propre à

à devenir grand Médecin ; il le fut en effet, & il laissa des preuves de son habileté dans ses Ouvrages.

De corporis humani structurâ & usu Libri tres. Basileæ, 1583 & 1603, *in-folio*, avec des planches qui sont tirées pour la plupart de *Vésale* & de *Coiter*; car il n'y a que celles qui représentent l'organe de l'ouie & de la vue, qui appartiennent à l'Auteur.

De febribus Liber. Francofurti, 1597, *in-8*.

Praxeos Medicæ Tomi tres. Basileæ, 1602, trois volumes *in 8*. *Ibidem*, 1625, 1656, 1736, *in-4*. *Emmanuel Kœnig* a orné la derniere édition d'une Préface de sa façon.

Observationum Libri tres. Basileæ, 1614, 1641, 1680, *in-8*. Il y a de bonnes choses dans ce Recueil, mais c'est dommage qu'il soit surchargé de formules.

Consilia Medica. Francofurti, 1615, *in-4*, dans la Collection de *Brendelius*.

De Gangræna Epistola. Dans la premiere Centurie des Lettres d'*Hildanus* imprimées à Oppenheim en 1619, *in-4*.

Quæstionum Medicarum paradoxarum & endoxarum Centuria posthuma. Basileæ, 1625, *in-8*, par les soins de *Thomas Plater*, son frere. *Parisiis*, 1632, *in-8*, 1641, *in-12*. *Basileæ*, 1656, *in-4*, avec *Praxeos Medicæ Tomi tres*.

Quæstiones Physiologicæ de partium in utero conformatione. Lugduni Batavorum, 1650, *in-12*, avec le Traité *De notis virginitatis* par *Séverin Pineau*.

De mulierum partibus generationi dicatis. Argentinæ, 1597, *in-folio*, parmi les *Libri Gynæciorum* publiés par *Israël Spachius*.

Thomas Plater, frere de *Félix*, enseigna aussi la Médecine à Bâle. Il eut deux fils qui s'appliquerent à l'étude de cette Science. L'aîné, *Thomas*, naquit à Bâle le 24 Juillet 1574, prit ses degrés à Montpellier en 1597, succéda à son pere en l'emploi de Professeur de la Faculté de sa ville natale, où il mourut le 4 Décembre 1628. *Félix* qui étoit plus jeune de 30 ans, & qui apparemment étoit le fruit d'un second mariage, vint au monde dans la même ville de Bâle en 1605. Il y remplit successivement les Chaires de Logique & de Physique pendant vingt ans, & se distingua dans la pratique de la Médecine jusqu'à sa mort arrivée en 1671. Il laissa un fils, *François*, né à Bâle en 1645, qui s'appliqua à la profession de ses ancêtres & suivit si bien les exemples qu'ils lui avoient laissés, qu'il participa à la célébrité de leur nom. Pour faire honneur à celui de *Félix Plater*, son grand oncle, il publia une nouvelle édition de ses trois Livres d'Observations, à laquelle il joignit un Ouvrage de la façon de son pere, sous ce titre :

Observationum selectiorum è diariis practicis passim excerptarum Mantissa. Basileæ, 1680, *in-8*.

PLATNER, (Jean-Zacharie) naquit à Chemnitz en Misnie le 16 Août 1694. Son pere, qui étoit un des premiers commerçans de cette ville, le destina dès son bas âge à lui succéder un jour dans le négoce qu'il tenoit lui-même de ses ancêtres ; mais il ne le disposa à cet état que par des études propres à lui rendre l'esprit plus solide, & voulut qu'il fît ses cours d'Humanités & de Philosophie, avant que de se jetter dans les affaires du commerce. *Jean-*

Zacharie étoit d'une assez foible complexion, & pour cette raison, autant que par égard pour les succès de ses premieres études, ses parens changerent de dessein & consentirent à lui laisser prendre le parti de la Médecine, pour laquelle il témoignoit beaucoup de goût. Il en commença le cours à Leipsic en 1712, & demeura sur les bancs de la Faculté de cette ville jusqu'en 1715, que la réputation de l'Université de Hall l'attira dans ses Ecoles. Pendant l'hiver suivant, il s'appliqua à l'étude de la Métallurgie dans les fameuses minieres de Chemnitz, après quoi il revint à Hall, où il reçut les honneurs du Doctorat le 25 Septembre 1716.

Ce Médecin fut un de ces hommes, dont le goût décidé pour la profession qu'il avoit entreprise, tourna en une sorte de passion. Il ne négligea aucun des moyens qui pouvoient perfectionner ses connoissances; & comme il savoit que la conversation avec les Maîtres de l'Art étoit le meilleur de tous les genres d'application, il prit le parti de voyager pour se mettre à même de profiter de leurs instructions & de leurs conseils. Ce fut dans cette vue qu'il parcourut les principales Universités de l'Allemagne, d'où il se rendit à Lyon par la Suisse & la Savoie. Il alla ensuite à Paris pour y faire une étude particuliere de l'Anatomie & de la Chirurgie, & ses progrès correspondirent à son application. Mais comme il s'attacha par préférence à la cure des maladies des yeux par l'opération de la main, il acquit tant de connoissances dans cette partie de l'Art, que, suivant le témoignage du Baron *de Haller*, il vint à bout de guérir des maux que *Saint-Yves* avoit manqués. A son départ de Paris, il prit sa route par la Hollande, où il rendit visite aux célebres Professeurs de l'Université de Leyde, *Boerhaave* & *Albinus*; il continua ensuite son chemin & il arriva à Chemnitz en 1719.

Les avantages qu'on lui faisoit espérer à Leipsic, le déterminerent à s'y rendre en 1720. L'année suivante, il fut nommé Professeur extraordinaire d'Anatomie & de Chirurgie, mais il ne tarda pas à obtenir une place plus distinguée parmi les Docteurs Régens de la Faculté. En 1724, il obtint la Chaire de Physiologie vacante par la mort de *Rivinus*; en 1737, il passa à celle de Pathologie, & en 1747, à celle de Thérapeutique. Presque en même tems, on le nomma Doyen perpétuel de la Faculté & Médecin Conseiller de la Cour de Saxe. Ces honneurs le flatterent beaucoup, mais il n'en jouit guere; car il mourut subitement le 19 Décembre 1747, dans la 54e. année de son âge. Le matin de ce jour il avoit visité ses malades, & l'après-dinée il avoit donné sa leçon. Il rentra chez lui vers six heures du soir, & un instant après il mourut par la violence d'un accès d'asthme. Nous avons différens Ouvrages de la façon de ce Médecin qui parurent, le premier par les soins de l'Auteur, le second par ceux de son fils, *Fréderic Platner*, Professeur en Droit, le troisieme aux dépens du Libraire *Fritsch*.

Institutiones Chirurgiæ rationalis, tùm Medicæ, tùm manualis. Lipsiæ, 1745, 1758, 1761, *in*-8, avec figures. *Venetiis*, 1747, *in*-4. En Allemand, Leipsic, 1748 & 1749, deux volumes *in*-8. C'est un précis de Chirurgie que *Platner* a tiré des meilleures sources & auquel il a joint ses propres observations.

Opusculorum Chirurgicorum & Anatomicorum Tomi duo. Dissertationes & Prolusiones. Lipsiæ, 1749, *in*-4, avec figures.

Ars medendi singulis morbis accommodata. Lipsiæ, 1765, *in*-8. Ce Traité, dont *Platner* avoit légué le Manuscrit à *J. Benjamin Boehmer*, son disciple, sous la condition de ne le jamais rendre public, a vu le jour par l'empressement du Libraire *Fritsch* à qui il en est tombé une copie entre les mains, dix-huit ans après la mort de l'Auteur. Le fils de celui-ci a fait les plus vives instances à l'Imprimeur pour l'engager à respecter les dernieres volontés de son pere; mais le profit que *Fritsch* crut retirer de son édition, & l'utilité dont on lui dit que cet Ouvrage pourroit être au public, le firent passer au dessus de toutes les représentations. Tel que soit ce Traité, il est fort éloigné d'être ce qu'il auroit été, si l'Auteur y avoit mis la derniere main.

PLATON naquit à Athenes la premiere année de la LXXXVIIIe. Olympiade, qui revient à l'an du monde 3576, avant J. C. 428. Il descendoit, par son pere *Ariston*, de Codrus, Roi d'Athenes, & par sa mere *Péryctyone*, de Dropides, frere de Solon, ce célebre législateur des Athéniens. Son premier nom fut *Aristoclés*, mais il le quitta pour prendre celui de *Platon* qu'on lui donna, soit à cause de la largeur de ses épaules & de son front, soit à cause de son style ample & diffus. Il a paru peu d'hommes qui eussent été autant favorisés de la Nature que ce Philosophe. Une physionomie heureuse, de grandes richesses, une naissance illustre, & plus que tout cela, le plus beau génie, furent son partage. Ses parens ne négligerent rien pour son éducation. Il eut d'abord beaucoup de goût pour la Peinture & pour la Poésie; il apprit même à peindre, fit des Odes & des Tragédies: mais ce goût ne fut que passager. A l'âge de vingt ans, il commença à suivre *Socrate* qui le dégoûta de ces amusemens; il comprit, par les leçons de ce grand Homme, que la Philosophie est la véritable étude du Sage, & il résolut de s'y livrer entierement.

A vingt-huit ans, c'est-à-dire, après la mort de *Socrate*, il alla étudier à Mégare, sous *Euclide*; delà à Cyrene, sous le Mathématicien *Théodore*; puis en Italie, sous *Philolaüs* & *Euritus*; enfin en Egypte, chez les Prêtres de cette nation. Il se transporta aussi en Perse pour y consulter les Mages; son dessein étoit même de pénétrer jusqu'aux Indes pour y entendre les Gymnosophistes, mais les guerres de l'Asie l'obligerent de revenir dans sa patrie, où il ouvrit une Ecole de Philosophie dans un Jardin appartenant à un citoyen nommé *Academus*, dont le nom a été immortalisé pour avoir cédé ce terrein à *Platon* & à ses disciples, qui prirent delà le nom d'*Académiciens*.

A l'exemple de *Pythagore*, de *Démocrite* & d'autres Philosophes, *Platon* traita de diverses choses concernant la Théorie de la Médecine. Il reconnoissoit quatre élémens, le feu, l'air, la terre & l'eau. Il enseignoit que c'est par la moëlle de l'épine que commence la formation du corps humain, & que la colomne osseuse est destinée à la mettre en sûreté. Les os ne sont, selon lui, qu'une terre subtile, pure & tenue, dont la moëlle forme une masse en y jettant tour-à-tour du feu & de l'eau; de maniere que ces deux élémens n'ont plus la faculté de lui faire perdre la consistance qu'elle a acquise. Ce qu'il dit sur la formation des chairs & des nerfs est appuyé sur les différentes combinaisons des élémens. Il croyoit l'ame immortelle renfermée dans la tête, & l'ame mortelle dans le

reſte du tronc, mais il donnoit à celle-ci différens ſieges, ſuivant qu'elle remue les paſſions, ou qu'elle eſt avide d'aliment, de boiſſon & de tous les autres beſoins du corps. *Platon* a débité bien d'autres rêveries ſur ce qu'il appelle ame inférieure, ainſi que ſur la génération. Fondé ſur la métempſycoſe, il imaginoit que les hommes injuſtes & puſillanimes étoient changés en femme à la ſeconde génération. Il regardoit la matrice comme un animal avide de concevoir, & il déduiſoit de cette propriété des idées plus ſingulieres les unes que les autres. En général, celles qu'il avoit ſur l'économie du corps humain ſont aſſez mauvaiſes, & malheureuſement la célébrité de ſon nom les accrédita, toutes groſſieres qu'elles étoient. Ainſi penſa le divin *Platon* qui prouve, par ſon exemple, qu'il échappe aux grands Hommes des abſurdités bien propres à conſoler l'ignorance & à corriger l'orgueil du ſavoir.

Ce Philoſophe parle avec eſtime des ſentimens d'*Hippocrate*, mais on eſt en droit de lui reprocher de les avoir plus ſouvent défigurés qu'éclaircis. Il ne penſoit cependant pas comme lui touchant les qualités néceſſaires à ceux qui exercent la Médecine. On doit avoir, dit-il, dans une ville de bons Médecins qui, outre l'étude requiſe pour apprendre leur profeſſion, aient vécu depuis leur jeuneſſe avec un grand nombre de malades, & aient eux-mêmes paſſé par pluſieurs ſortes de maladies, tellement qu'ils ſoient naturellement infirmes & valétudinaires. *Hippocrate* veut au contraire un Médecin qui ſe porte bien: en effet, celui qui ſait ſe conſerver en ſanté par les regles de ſon Art, fait préſumer de ſon intelligence pour rendre le même ſervice aux autres.

Quelques Auteurs ont dit que *Platon* avoit choiſi exprès l'Académie, le lieu le plus mal ſain qu'il y eût à Athenes, pour y demeurer avec ſes diſciples, par cette raiſon même que ce lieu étoit mal ſain, & dans la penſée que la mauvaiſe diſpoſition du corps rendroit l'eſprit meilleur. Mais il eſt bien permis de douter que ce Philoſophe ait fait choix de l'Académie dans cette vue, quoiqu'en diſe M. *Le Camus*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, qui prête cette idée à *Platon*, & qui l'adopte lui-même dans ſon ingénieux Ouvrage intitulé: *Médecine de l'Eſprit*, où il remarque que la ſanté foible rend ſouvent l'homme plus propre à tirer parti des facultés de ſon ame.

Platon mourut ſubitement dans un feſtin l'an 348 avant J. C., le jour qu'il commençoit ſa quatre-vingt-unieme année. Il n'a point été marié. On a différentes éditions de ſes Œuvres, telles que celle de Bâle, 1534, deux volumes *in-folio*, celle d'Henri Etienne, 1578, trois volumes *in-folio*, de Francfort, 1602, même format.

PLAZZONI, (François) de Padoue, profeſſa l'Anatomie & la Chirurgie dans l'Univerſité de cette ville depuis l'an 1619 juſqu'en 1622, qu'il mourut à la fleur de ſon âge & fut beaucoup regreté. Il paroît qu'il méritoit de l'être; car on chargea le mur de l'Amphithéatre de Padoue de ces deux Vers faits à ſon honneur:

Tot poſt Anatomes ſublimia lumina, primum
Plazzonum dedit his Urbs Patavina Scholis.

On a de la façon de ce Professeur :

De vulneribus sclopetorum Tractatus. Patavii, 1605, 1643, 1658, 1669, *in*-4. *Venetiis*, 1618, *in*-4. Cet Ouvrage est écrit avec assez d'ordre & de clarté, & il contient plusieurs remarques intéressantes.

De partibus generationi inservientibus Libri duo. Patavii, 1621, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1644, *in*-4, 1664, *in*-12. Ses descriptions sont d'autant plus exactes, qu'il ne s'est point borné à rendre celles des Auteurs qui l'ont devancé, mais qu'il a eu recours à la dissection des cadavres pour s'en assurer par lui-même.

PLEMPIUS (Vopiscus Fortunatus) a fait honneur à l'Université de Louvain par son savoir. C'étoit un homme d'esprit ; il aimoit d'être éclairci sur les matieres controversées, & il se faisoit un vrai plaisir de discuter les questions les plus agitées de son tems.

Plempius naquit à Amsterdam le 23 Décembre 1601. Après avoit fait son cours d'Humanités à Gand & celui de Philosophie à Louvain, il alla prendre les premieres leçons de Médecine à Leyde, d'où il passa en Italie. Il s'arrêta principalement dans les villes de Padoue & de Bologne ; disciple de *Spigelius* dans la premiere, il fit sous lui de grands progrès dans l'Anatomie, mais ce fut dans la seconde qu'il prit le bonnet de Docteur. De retour en Hollande, il exerça la Médecine dans le lieu de sa naissance, il le fit même avec tant de réputation, que l'Infante Isabelle, Princesse des Pays-Bas, l'appella à Louvain pour y enseigner les Institutes dans la Chaire vacante par la mort de *Jean Paludanus*. Il s'y rendit en 1633, abjura la Religion prétendue Réformée pour embrasser la Catholique, & prit de nouveau le bonnet de Docteur en la même année, pour se conformer aux usages de l'Université. *Plempius* ne remplit pas long-tems cette Chaire, car il succéda, en 1634, à *Gerard de Vileers* dans celle de Pratique. Peu de tems après, il fut nommé à la Principalité ou Présidence du College de *Breugel*, qu'il abandonna pour épouser *Anne-Marie Van Dive* de famille patricienne. Il mourut à Louvain le 12 Décembre 1671, & fut enterré dans l'Eglise des Augustins, où l'on mit cette Epitaphe sur son Tombeau :

D. O. M.

FRANCONI VAN DIVE ET CATHARINÆ UUTTEN-LIMMINGEN,
GREGORIO ET BARBARÆ VANDEN HEETVELDE
Conjugibus,
Majoribus hìc sepultis adjungi voluit
ANNA MARIA VAÑ DIVE,
CORNELII ET CATHARINÆ VANDEN ZANDE FILIA,
Uxor dilectissima
CLARISSIMI DOMINI VOPISCI FORTUNATI PLEMPII,
Patriciæ apud Batavos Familiæ,
Medicinæ Doctoris, *Professoris Primarii*,
& hujus Academiæ IV Rectoris,

Viri totô Orbe Celeberrimi.
Satis dixi.
Devixit illa VIII *Novembris* MD.CLXI.
Hic XII *Decembris* MD.CLXXI *cineribus Uxoris conjunctus.*
R. I. P.

On doit les Ouvrages fuivans à ce Médecin:

Un Traité des mufcles, en Hollandois. Amfterdam, *in*-8.

Ophthalmographia, five, de oculi fabricâ, actione & ufu. Amftelodami, 1632, *in*-4. *Lovanii*, 1648, 1659, *in-folio.* M. *Portal* eftime d'autant moins ce Traité, qu'il le regarde comme un fruit précoce de notre Auteur qui avoit, dit-il, à peine atteint l'âge de dix-huit ans, lorfqu'il le publia. Mais la premiere édition eft de 1632, & *Portal* fixe lui-même la naiffance de *Plempius* en 1601; ce Médecin étoit donc âgé de 31 ans.

L'Anatomie de *Cabrolius* mife en Hollandois avec des notes. Amfterdam, 1633, *in-folio.*

Fundamenta feu Inftitutiones Medicinæ. Lovanii, 1638, *in*-4. *Ibidem*, 1644, *in-folio*, avec fon *Ophthalmographia. Ibidem*, 1653, *in-folio*, avec *Danielis Vermoft breve Apologema pro Auctore. Ibidem*, 1664, *in-folio. Amftelodami*, 1659, *in*-4. *Plempius* doutoit de la circulation du fang dans la premiere édition de fes Inftitutes, mais il en fut un zélé défenfeur dans la feconde.

Animadverfiones in veram praxim curandæ tertianæ propofitam à Doctore Petro Barba, Ferdinandi Cardinalis ac Belgii Gubernatoris Archiatrô. Lovanii, 1642, *in*-4.

Antimus Coningius Peruviani pulveris defenfor, repulfus à Melippo Protymo. Lovanii, 1655, *in*-8. *Coningius* eft le nom fuppofé du Pere *Honoré Fabri*, Jéfuite; *Protymus* eft celui que prit *Plempius* pour décrier le Quinquina.

Avicennæ Canonis Liber primus & fecundus ex Arabica Lingua in Latinam tranflatus. Lovanii, 1658, *in-folio.*

Tractatus de affectibus pilorum & unguium. Ibidem, 1662, *in*-4.

De Togatorum valetudine tuendâ Commentarius. Bruxellis, 1670, *in*-4.

Manget & *Lipenius*, qui citent un *François Plempius* dans leur Bibliotheque, lui attribuent ces deux Ouvrages:

Munitio Fundamentorum Medicinæ Vopifci Fortunati Plempii adversùs Jacobum Primerofium. Amftelodami, 1659, *in*-4

Loimographia, five, Tractatus de pefte. Ibidem, 1664, *in*-4.

Mais il paroît qu'ils fe font trompés en interprétant la lettre capitale F par le nom de *François*, au-lieu de celui de *Fortunatus.* Plufieurs autres Bibliographes s'accordent à donner ces Ecrits au même *Plempius*, dont j'ai parlé: on fait d'ailleurs que *Primerofe* avoit attaqué les Inftitutes de ce Médecin par un Ouvrage publié, en 1657, fous le titre de *Deftructio Fundamentorum Plempii*, & que celui-ci ne manqua pas de lui répondre. *Gerard Blafius* prit même part à cette querelle littéraire par fon *Impetus J. Primerofii in V. F. Plempium retufus*, qui parut à Amfterdam en 1659, *in*-4.

PLESSIS (Charles Arthur DU) Médecin d'Avranches, ville de la Basse Normandie, se fit faire une incision au col de la vessie, pour se guérir d'une ischurie opiniâtre à laquelle il étoit sujet, & qui avoit résisté à tout remede interne. Ce fut *Riolan* qui lui conseilla cette opération, conjointement avec *André Gaudin*, Médecin de Cahors, & *Le Roux*, Médecin de Saint Malo. Le succès correspondit aux vues du malade qui donna part de sa guérison à *Riolan* par une lettre datée du Pont-Orson en Normandie, le dernier Juin 1651. On a de la façon de *du Plessis*.

Promptuarium Hippocratis ordine alphabeticô digestum. Parisiis, 1685, *in*-4.

PLINE. Voyez CAIUS PLINIUS SECUNDUS.

PLINIUS VALERIANUS, Médecin à qui *Paul Jove* a attribué le Livre *De Re Medica*, dont *Caïus Plinius secundus* est Auteur. Un ancien Monument, trouvé à Côme, induisit cet Historien en erreur; comme il y étoit fait mention d'un *Plinius Valerianus*, Médecin, il crut de bonne foi que l'Ouvrage de *Pline* l'Ancien lui appartenoit. Voici l'Inscription qu'on lisoit sur ce Monument:

D. M.
C. PLINII VALERIANI
Medici
Qui vixit
Ann. XXII, M. VI, D. V.
Parentes.

PLISTONICUS, disciple de *Praxagore*, vécut dans le XXXVII· siecle. Ce Médecin a écrit quelque chose touchant les humeurs & sur l'usage de l'eau pour la conservation de la santé. Il a aussi parlé de la préparation des alimens dans l'estomac; mais ce qu'il en dit ne s'accorde pas avec le sentiment d'*Hippocrate*. Celui-ci attribuoit la digestion à la coction, & *Plistonicus* soutenoit qu'elle se fait par une espece de putréfaction. Quelques Modernes ont rajeuni cette derniere opinion.

PLUKENET, (Léonard) né en 1642, prit le bonnet de Docteur en Médecine & fut reçu de la Société Royale de Londres. Il étoit un de ces Anglois à qui le goût des Sciences tourne, pour ainsi dire, en passion, & fait faire les plus grands progrès dans la partie à laquelle ils s'appliquent. La Botanique occupa si sérieusement *Plukenet*, qu'il se procura de toutes les parties du monde une collection de plantes seches dont il fit graver les figures, & qu'il publia différens Ouvrages considérables sur cette matiere. *Séguier* en rapporte ainsi les titres & les éditions:

Phytographia, seu, stirpium illustriorum & minùs cognitarum icones, tabulis æneis summâ diligentiâ elaboratæ, quarum unaquæque tabulis descriptoriis, & notis suis propriis & characteristicis desumptis insignita, ab aliis ejusdem sortis facilè discriminatur. Pars prior. Londini, 1691, *in-folio. Tab. icon.* 72.

Pars secunda. 1691, *in-folio*, *à Tab.* 72 *ad* 120.
Pars tertia. 1692, *in-folio*, *à Tab* 120 *ad* 250.
Pars quarta. 1696, *in-folio*, *à Tab.* 250 *ad* 328.

Almagestum Botanicum, seu, Phytographiæ Pluknetianæ onomasticon, methodò synthetica digestum, exhibens stirpium exoticarum rariorum, novarumque nomina, quæ descriptionis locum supplere possunt, cui (ad ampliandum regnum vegetabilium) accessere plantæ circiter 500 *suis nominibus similiter insignitæ, quæ nullibi nisi in hoc opere (sex ferè plantarum chiliades complectente) memorantur; adjiciuntur & aliquot novarum plantarum icones. Londini*, 1696, *in-folio. Oxonii*, 1696, *in-folio*, par les soins de *Morison. Sloane* reproche à l'Auteur d'avoir supposé, dans son Recueil, des plantes qui n'existent pas, & d'en avoir défiguré d'autres. C'est un grand défaut; mais on ne doit pas moins lui savoir gré, pour avoir parlé de celles qui n'étoient pas connues.

Mantissa Almagesti Botanici, plantarum novissimè detectarum ultra millenarium numerum complectens. Londini, 1700, *in-4*, *cum iconibus à Tab.* 328 *ad* 350

Amaltheùm Botanicum, id est, stirpium Indicarum alterum cornucopiæ millenas ad minimum & bis centum diversas species novas & indictas nominatim comprehendens, quarum sexcentæ & insuper selectis iconibus, æneisque Tabulis illustrantur. Londini, 1705, *in-4*, *cum iconibus à Tab.* 350 *ad* 454.

Linné, dans sa Bibliotheque Botanique, parle d'une édition complette des Ouvrages de *Plukenet*, qui parut à Londres en 1720, *in-4*; mais *Séguier* ne l'a jamais vue.

PLUMATIUS, (Bernardin) de Vérone, étudia la Médecine à Padoue, où il reçut les honneurs du Doctorat en cette Science. *Bernardin Paternus* & *Alexandre Massaria*, qui parlent de lui avec éloge, l'ont regardé comme un Dialecticien subtil, un Philosophe de grand poids, & un Médecin très-expert. C'est à ces qualités qu'il dut la réputation dont il a joui dès la fin du XV siecle, & qu'il a conservée jusqu'aux premiers jours de l'an 1560, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort. Il a donné quelques éclaircissemens sur la doctrine d'*Hippocrate*, & en particulier sur l'opinion de ce grand Homme au sujet des eunuques qu'il croyoit à l'abri de la goutte. *Plumatius* explique ce passage par la maniere de vivre de l'ancien tems; & comme il prend delà occasion de s'étendre sur les avantages de la sobriété, il remarque que la Médecine des Romains, avant l'arrivée des Médecins Grecs, consistoit principalement à ne manger qu'une fois le jour, à ne jouir des plaisirs de l'amour qu'une fois la semaine avec sa femme, à se faire vomir une fois le mois, & à se faire saigner une fois chaque année.

PLUMIER, (Charles) Religieux Minime, né à Marseille le 20 Avril 1646, fut contemporain de *Tournefort* & n'eut pas moins de goût que lui pour la Botanique. Le célebre Pere Maignan, son confrere, lui apprit les Mathématiques, l'art de tourner, de faire des lunettes, des miroirs ardens, des microscopes & autres ouvrages curieux. Il alla ensuite à Rome pour s'y perfectionner dans l'étude de son état, & continua de s'y appliquer aux différens genres de connoissances qu'il avoit cultivés en France; mais trop de contention

tention d'esprit ayant dérangé sa santé, il quitta les Mathématiques pour s'adonner à la Botanique qui distrait davantage que l'étude pénible du Cabinet. Son inclination le portoit d'ailleurs à la recherche des plantes, & il y donna tout son loisir sous un habile Italien. Comme il avoit déja fait de grands progrès dans cette partie à son retour en Provence, ses Supérieurs le placerent au Couvent de Bormes, lieu maritime & champêtre près d'Hieres, où il avoit la commodité d'herboriser. Quelque tems après, Louis XIV l'envoya en Amérique pour en rapporter les plantes, dont on pourroit tirer en France quelque utilité pour la Médecine. Le Pere *Plumier* fit trois voyages différens aux Antilles, mais il s'arrêta plus volontiers à l'Isle Saint Domingue. Il vint ensuite demeurer à Paris, où il fut affilié à la Province de France. Ce fut alors qu'il présenta les fruits de ses travaux au Roi, qui, pour récompenser son mérite, lui donna une pension avec le titre de son Botaniste. Le célebre *Fagon* l'engagea à faire un quatrieme voyage pour découvrir, s'il étoit possible, d'où vient que le Quinquina qu'on apporte en Europe depuis la fin du dernier siecle, a moins de vertu que celui qu'on apportoit au commencement qu'on le connut. Le savant Minime consentit de courir encore une fois tous les risques de cette périlleuse entreprise ; il partit ; mais la mort l'arrêta au Port de Sainte Marie proche de Cadix ; où il finit sa carriere en 1704, à l'âge de 58 ans. Comme sa piété étoit aussi éclairée que sincere, l'étude de la Nature l'avoit enflammé d'un amour infini pour celui qui en est l'Auteur ; il voyoit la main de Dieu par-tout, dans la mousse qui croît sur la terre, ainsi que dans les arbres qui couronnent les forêts.

On a plusieurs Dissertations de sa façon dans le Journal de Trévoux & celui des Savans, comme sur la Cochenille, sur l'organe de l'ouie de la grande Tortue de mer, sur le Crocodile, sur le Colibri, sur la Tortue, &c., & l'on a trouvé dans son Cabinet quelques Ouvrages écrits de sa main, qui sont dans la Bibliotheque des Minimes de Paris. Ces Manuscrits contiennent non seulement les figures & les descriptions d'environ 900 plantes Amériquaines, mais encore l'Histoire d'un grand nombre d'Oiseaux, de Poissons, de Coquilles & d'Insectes qu'il avoit vus & dessinés en Amérique ; & comme il étoit aussi habile Graveur que Dessinateur, il avoit déja gravé lui-même une bonne partie de ces dessins. Ses Ouvrages les plus considérables ont été imprimés sous ces titres :

Description des plantes de l'Amérique avec leurs figures. Paris, 1693, *in fol.* En Latin, par *Jean Burmann*, sous le titre de *Plantarum Americanarum Fasciculi decem.* Amsterdam, 1755-1760, *in-folio*, avec 262 planches. Le Traducteur a joint la description de chaque plante aux figures de celles que le Pere *Plumier* avoit dessinées dans ses trois voyages aux Antilles.

Traité des Fougeres de l'Amérique. Paris, 1695 & 1705, *in-folio*, en François & en Latin sur deux colomnes.

L'Art de tourner. Lyon, 1701, *in-fol.* Paris, 1749, *in-fol.*

Nova Plantarum Americanarum genera. *Parisiis*, 1703, *in-4.*

PNEUMATIQUE (La Secte) s'établit vers le commencement du premier siecle de l'Ere Chrétienne. La différence des opinions qui regnoient alors parmi les Médecins lui donna naissance ; *Athénée* d'Attalie la fit valoir, s'il n'en fut pas le fondateur. Il ne croyoit point que le feu, l'eau, l'air & la terre fussent les véritables élémens ; il donnoit ce nom à ce qu'on appelle les qualités premieres de ces quatre corps, c'est-à-dire, au chaud, au froid, à l'humide & au sec, dont les deux premieres tiennent lieu, selon lui, de causes efficientes, & les deux dernieres, de causes matérielles. A ces élémens ainsi entendus, il en ajoutoit un cinquieme qu'il appelloit *Esprit*, dont la propriété étoit de pénétrer tous les corps & de les conserver dans leur état naturel. Ce sentiment est tiré des Stoïciens, & pour cette raison, *Galien* ne balance point de donner à *Chrysippe*, l'un des plus célebres d'entre ces Philosophes, le nom de Pere de la Secte Pneumatique. *Virgile* paroît avoir eu la même opinion sur les propriétés de l'*Esprit*, ainsi qu'il l'insinue dans ces Vers du sixieme Livre de l'Enéide :

Principiò cœlum, ac terras, camposque liquentes,
Lucentem globum Lunæ, Titaniaque astra,
Spiritus intus alit : totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

Athénée appliqua le systême des Stoïciens à la Médecine, & voulut faire croire que la plupart des maladies venoient de ce que l'*Esprit* souffre ou reçoit le premier quelque atteinte. Mais comme nous avons perdu tous les Ouvrages de ce Médecin, à l'exception de quelques chapitres qui se trouvent dans *Oribase* & dont on ne peut tirer aucune lumiere, soit pour éclairer l'opinion d'*Athénée*, soit pour apprécier l'usage qu'il en faisoit par rapport à la pratique de la Médecine, on ne sait point ce qu'il entendoit par cet *Esprit*, ni comment il concevoit qu'il souffre. On peut seulement recueillir de la définition qu'il donne du pouls, qu'il croyoit que cet *Esprit* est une substance qui pouvoit être plus ou moins étendue ou resserrée. » Le Pouls, disoit-il, n'est autre chose qu'un » mouvement qui se fait par la dilatation naturelle ou involontaire de l'*Esprit* » qui est dans les arteres & dans le cœur ; lequel *Esprit* se mouvant de lui-» même, meut en même tems le cœur & les arteres. » Cette définition est bien obscure. Mais *Daniel Leclerc* croit qu'*Arétée*, qui est mis par lui au nombre des Médecins de la Secte Pneumatique, n'entendoit autre chose, par cet *Esprit*, que la matiere de la respiration. On le pourroit inférer de plusieurs passages de cet Auteur, qui semble le confirmer, lorsqu'il dit que la cause de l'Asthme est la froideur & l'humidité de l'*Esprit*. A ce compte, *Athénée* auroit regardé l'air comme la cause de la plupart des maladies ; mais tout universel que soit cet agent, c'est lui faire jouer un trop grand rôle, que d'en faire dépendre cette foule de maux qu'on suppose lui avoir été attribuée par les Pneumatiques. L'action que l'ame exerce sur le corps par le ministere des nerfs, ne quadreroit-elle pas mieux avec ce que ces Médecins appelloient l'*Esprit* ? On y retrouveroit l'*impetum faciens* dont parle *Hippocrate*.

Au reſte, les Pneumatiques étoient une eſpece de Dogmatiques ; ils ne faiſoient pas proprement une Secte diſtinguée, & ils raiſonnoient à-peu-près comme les derniers : en quoi ils ne s'accordoient pas avec les Empiriques & les Méthodiques, qui ne vouloient preſque point de raiſonnement.

PODALIRE, ſecond fils d'*Eſculape* & frere de *Machaon*, a pu naître, ſelon M. *Goulin*, vers l'an 2785, & floriſſoit conſéquemment dès les dix ou quinze premieres années du XXIXe. ſiecle. Quoiqu'*Homere* ne l'eût jamais employé, non plus que ſon frere, qu'à des opérations chirurgicales, on peut conjecturer que nés d'un pere tel qu'*Eſculape*, ils étoient Médecins de profeſſion & n'ignoroient rien de ce qu'on ſavoit alors dans l'Art de guérir, qui étoit encore dans ſon enfance.

Podalire ſe trouva à la guerre de Troye, & comme il revenoit de cette expédition, il fut pouſſé par une tempête ſur les côtes de Carie, où il fut reçu par un berger qui n'eut pas plutôt appris qu'il étoit Médecin, qu'il le mena au Roi Damæthus, dont la fille étoit tombée du haut d'une maiſon. Cet accident fournit à *Podalire* une belle occaſion de montrer ſon ſavoir, puiſqu'en ſaignant des deux bras cette Princeſſe, il lui conſerva la vie. Damæthus, plein d'admiration & de reconnoiſſance, la lui donna en mariage avec la Cherſoneſe pour dot. Notre Médecin-Chirurgien y fit bâtir deux villes, l'une qu'il appella *Syrnum* du nom de *Syrna* ſa femme, & l'autre *Bybaſſus*, qui étoit le nom du berger qui l'avoit reçu après ſon naufrage. *Podalire* eut pluſieurs enfans, entre autres *Hippolochus* qu'*Hippocrate* mettoit au nombre de ſes ancêtres.

C'eſt dans cette cure de *Podalire* qu'on trouve le plus ancien exemple de la ſaignée, dont l'Hiſtoire faſſe mention. Etienne de Byzance, le ſeul Auteur qui rapporte ce fait, eſt cependant trop éloigné des tems dont il parle, pour mériter quelque confiance. En ſuppoſant même le fait exact, ce n'eſt sûrement pas la premiere ſaignée qui ait été faite ; & ſans parler de l'Hippopotame ou cheval marin qui, ſelon *Pline*, a enſeigné cette opération aux hommes, une ancienne tradition des Egyptiens pourroit faire ſoupçonner que la ſaignée eſt de leur invention. D'ailleurs, l'Anatomie étoit à peine connue chez ce peuple, & toutes les connoiſſances médicinales tenoient encore au plus groſſier empiriſme, qu'il avoit déja porté la ſaignée & même l'artériotomie à une ſorte de perfection.

POIRIER, (Louis) de Richelieu dans le Bas-Poitou, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris en 1676. Il devint premier Médecin de Louis XV à ſon avénement au trône en 1715, & mourut le 30 Mars 1718.

POIS. (LE) Voyez LEPOIS.

POISSONNIER, (Pierre-Iſaac) de Dijon, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Paris en 1744. Les charges qu'il a remplies, celles qu'il remplit encore, les titres que ſes talens lui ont mérités, tout cela parle bien avantageuſe-

ment en sa faveur. Il a été premier Médecin des Armées du Roi; il est Directeur & Inspecteur de toute la Médecine dans les Ports & Colonies, Conseiller d'Etat, Médecin Consultant du Roi, Professeur & Lecteur au College Royal de France, Censeur Royal; il est Membre des Académies de Paris, de Dijon, de Stockholm, de Pétersbourg & de Londres. On a de lui :

Discours prononcé à l'Académie Impériale de Pétersbourg. 1759, *in*-4.

Suite du *Cours de Chirurgie* de M. *Col-de-Villars. in*-12.

Formulæ generales ad usum nosocomiorum castrensium. 1758, *in*-8.

M. *Poissonnier* est encore Médecin Consultant de la Société & Correspondance Royale de Médecine, établie à Paris par arrêt du Conseil du 29 Avril 1776. Il a pour Collegue, dans ce département, M. *Poissonnier Desperrieres*, Docteur en Médecine, Chevalier de l'Ordre du Roi, Médecin honoraire servant par quartier dans la Maison de Sa Majesté, Adjoint à la place d'Inspecteur général des Médecins de la Marine & des Colonies. Celui-ci a publié un *Traité des maladies des gens de mer*, & un autre sur les *maladies de Saint-Domingue.*

POLCASTRI (Sigismond) naquit à Padoue dans une famille patricienne vers le milieu du XIV siecle, s'il est vrai qu'il mourut en 1440, à l'âge de 94 ans, comme le dit l'Historien de l'Université de Padoue. *Matthias* n'est pas de ce sentiment; il met la mort de *Polcastri* en 1473, au même âge de 94 ans, conséquemment sa naissance doit tomber en 1379.

A peine eut-il été reçu Maître-ès-Arts dans les Ecoles de sa ville natale, qu'on le chargea d'y enseigner la Philosophie; mais s'étant ensuite appliqué à la Médecine, il prit le bonnet de Docteur en cette Science, & remplit successivement les principales Chaires de la Faculté. *Polcastri* enseigna à Padoue pendant plus de cinquante ans. Il étoit d'un tempérament si robuste & si bon, qu'aucune incommodité ne l'empêcha jamais de donner la leçon à ses disciples. Il avoit même encore tant de force à l'âge de 70 ans, qu'ayant perdu sa premiere femme & avec elle les quatre fils qu'il en avoit eus, le desir de perpétuer son nom le fit passer en secondes noces. Devenu pere de trois fils, il répandit des larmes de joie sur *Jérôme*, le puîné, lorsque d'une main tremblante il lui mit le bonnet de Docteur-ès-Arts sur la tête. Parmi les Ouvrages que ce Médecin a laissés, on remarque :

Commentariorum Libri tres in Aphorismos Hippocratis.

Commentarii in Opera Galeni.

De Febribus Libri duo.

De venenis & eorum cognitione Libri duo.

Mais les Bibliographes ne citent que le suivant qui ait été imprimé :

Quæstiones, quarum prima de actuatione Medicinarum: secunda, de appropinquatione ad æqualitatem ponderalem : tertia, de restauratione humidi substantifici : quarta, de reductione corporum: quinta, de extremis temperantiæ. Venetiis, 1506, *in-folio.* Tout y respire la doctrine d'*Avicenne*, qui étoit si fort au goût des Médecins du quinzieme siecle.

POLI, (Martin) de Lucques, où il vit le jour le 21 Janvier 1662, se sentit, dès la plus tendre jeunesse, beaucoup d'inclination pour la Chymie. L'exem-

ple d'un de ses oncles qui étoit passionné pour cette Science, lui en fit naître le goût, & cet oncle se fit un plaisir de le fortifier. A l'âge de seize ans, il s'occupoit déja aux opérations chymiques & préparoit de lui-même des médicamens; mais comme son pere le gênoit par des représentations sur son attachement à la Chymie, il quitta sa ville natale à l'âge de dix-huit ans & se rendit à Rome, où son oncle étoit convenu de lui faire passer les secours nécessaires à sa subsistance. Ce fut-là qu'il se livra entierement à la recherche de la nature des métaux & qu'il travailla à diverses expériences qui firent du bruit. En 1691, il obtint du Cardinal Altieri la permission d'établir à Rome un Laboratoire public en qualité de Chymiste extraordinaire, & en 1700, on lui expédia des Lettres Patentes avec le titre d'Apothicaire.

Son assiduité au travail, son attention au résultat des expériences, la justesse des conséquences qu'il en tiroit, lui firent trouver un secret important qui regardoit la guerre. Il passa en France, l'an 1702, pour le présenter à Louis XIV. Ce Prince loua l'invention & récompensa l'inventeur; mais préférant les intérêts de l'humanité aux avantages qu'il auroit pu tirer du secret de *Poli*, il voulut que ce Chymiste en supprimât la connoissance, pour ne point multiplier les moyens destructeurs que les gens de guerre emploient pour se donner la supériorité sur les ennemis de l'Etat. *Poli* obtint une pension, avec le titre d'Ingénieur du Roi & celui d'Associé étranger surnuméraire à l'Académie Royale des Sciences, en attendant qu'il vînt à vaquer une des huit places destinées à ceux qui ne sont pas regnicoles.

Poli retourna en 1704 en Italie, où il ne tarda pas à être employé par Clément XI & par le Prince Cibo, Duc de Massa. Ce fut pendant son séjour à Rome qu'il mit au jour un Ouvrage intitulé :

Il Trionfo degli Acidi vindicati dalle calunnie di molti Moderni. Rome, 1706, *in*-4. Selon lui, les acides sont très-injustement accusés d'être la cause d'une infinité de maladies, puisqu'au contraire ils sont d'une grande ressource contre plusieurs maux très-graves. Ce Chymiste s'applaudiroit bien, s'il vivoit encore, de voir l'usage avantageux qu'on fait aujourd'hui des acides & des acescens dans la cure des fievres bilieuses, putrides, & autres maladies qui proviennent de l'alcalescence du sang. Comme *Poli* avoit exactement analysé cette liqueur animale, il a démontré qu'elle ne contient aucun principe acide.

Ce Chymiste retourna en France l'an 1713, & prit sa place d'Associé étranger à l'Académie, où il avoit cessé d'être surnuméraire, en 1703, par la mort de Vincent Viviani. Ses découvertes furent bien reçues à Paris; mais sa Théorie, qui choquoit la Philosophie corpusculaire encore dominante, eut de grandes contradictions à essuyer. Il fut mieux accueilli à la Cour; le Roi augmenta sa pension en 1714, & lui donna ordre de faire venir sa famille en France. Ce Chymiste obéit avec d'autant plus de plaisir, qu'il se voyoit utilement connu à Paris par ses remedes. Sa famille arriva le 28 Juillet de la même année, mais ce fut pour être témoin de sa mort; il expira le lendemain.

POLINIERE, (Pierre) de Coulonce, près de Vire en Basse Normandie, naquit le 8 Septembre 1671. Il fit ses Humanités à Caen & son Cours de Philo-

ſophie au College d'Harcourt à Paris, ſe livra enſuite à l'étude des Mathématiques, de la Phyſique expérimentale, de la Géographie, de l'Hiſtoire Naturelle, de la Chymie, de la Médecine, & prit le bonnet de Docteur en cette derniere Science. *Poliniere* eſt le premier qui ait été choiſi pour démontrer les expériences de Phyſique dans les Colleges de Paris; la nouveauté excita la curioſité du Roi, & il eut l'honneur d'en faire un Cours en ſa préſence. Cet homme ne connoiſſoit que ſes machines & ſes livres. Tout abſorbé dans le fonds des choſes, il en donnoit les explications les plus claires, mais avec ſi peu d'élégance, qu'il n'y avoit que l'envie de voir ſes expériences qui pouvoit lui faire pardonner la platitude de ſes diſcours. Il s'exprimoit ordinairement ainſi à la premiere Leçon: *Meſſieurs, nous allons commencer par le commencement & nous finirons par la fin*; voulant marquer par-là qu'il alloit faire ſes expériences avec ordre & méthode.

Poliniere mourut ſubitement dans ſa maiſon de campagne à Coulonce, le 9 Février 1734, à 63 ans. Il avoit publié des Elémens de Mathématiques dans ſa jeuneſſe, mais ſon Traité de Phyſique expérimentale fit plus de bruit. Il eſt intitulé :

Expériences de Phyſique. Paris, 1709, *in*-12. Il a eu beaucoup de vogue avant les Leçons de l'Abbé *Nollet*, & l'Auteur excité par l'accueil que le public fit à ſon Ouvrage, l'augmenta conſidérablement dans la quatrieme édition qui parut en 1734, deux volumes *in*-12. Il y en a une cinquieme, Paris, 1741, deux volumes *in*-12, avec figures. On a traduit ce Traité en pluſieurs Langues.

POLISIUS, (Melchior) de Javer en Siléſie, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Padoue l'an 1628. Après ſa promotion, il ſe fixa à Francfort ſur l'Oder, où il épouſa la fille de *Samuel Scharlach*, Profeſſeur de la Faculté de Médecine de la même ville; & à la mort de ſon beau-pere en 1635, on le nomma à la Chaire qu'il laiſſoit vacante. Il l'occupa long-tems, car il mourut l'Ancien de ſa Compagnie le 10 Octobre 1671.

Samuel-Godefroid, ſon fils, Membre de l'Académie des Curieux de la Nature, ſous le nom d'*Homere*, & Médecin de la ville de Francfort ſur l'Oder, ſa patrie, mourut en 1700. On a de lui pluſieurs Obſervations dans les Mémoires de l'Académie Impériale, & une Diſſertation imprimée particuliérement ſous ce titre :

Myrrhologia, ſeu, Myrrhæ diſquiſitio curioſa. Norimbergæ, 1688, *in*-4. Elle ſe trouve auſſi dans les *Miſcellanea* des Curieux d'Allemagne.

POLITIUS, (Antoine) citoyen de Palerme, étoit de Calata-Girone en Sicile. Docteur en Philoſophie, en Droit & en Médecine, il ſe diſtingua ſi bien dans la derniere Science qu'il exerça à Palerme, qu'il fut nommé Médecin de l'Inquiſition. Il vivoit encore en 1625, mais on ne ſait juſqu'à quelle année il pouſſa ſa carriere; tout ce que les Hiſtoriens ajoutent, c'eſt qu'il mourut à Palerme & qu'il laiſſa les Ouvrages ſuivans :

De Quinta eſſentia ſolutiva, atque brevi epilogô componendorum medicamentorum, cum aliquibus Philoſophiæ & Medicinæ problematibus. Panormi, 1613, *in*-4.

De Febribus peſtilentialibus graſſantibus Panormi, Conſultatio. Ibidem, 1625, *in*-4.

Apologia de Aneuryſmate prætensô pro Marchione de Teraci. Panormi, 1620, *in*-4.

POLLICH, (Martin) natif de Mellerſtadt en Franconie, ſe fit eſtimer dans le XV ſiecle. Il enſeigna pendant vingt ans la Philoſophie à Leipſic, & s'y mit enſuite ſur les bancs de la Faculté de Médecine qui le reçut au nombre de ſes Docteurs. La réputation qu'il s'étoit acquiſe dans la Chaire de Philoſophie, lui mérita d'être appellé *Lux mundi*; mais toute exagérée que ſoit cette louange, on ne peut diſconvenir qu'il n'ait été digne d'éloge. Il accompagna Fréderic, Duc de Saxe, dit le Sage, en qualité de Médecin, dans le voyage qu'il fit en Terre Sainte l'an 1493; & ce Prince ayant déclaré à ſon retour, en 1495, qu'il vouloit établir une Univerſité dans ſes Etats, *Pollich* l'engagea à faire choix de la ville de Wittemberg pour cette fondation qui eut lieu en 1502. Ce Médecin fut un des premiers Profeſſeurs de la nouvelle Académie; il en fut même le premier Recteur. Quelques Auteurs ajoutent qu'il y enſeigna d'abord la Théologie & le Droit; cela peut-être, mais il y enſeignoit sûrement la Médecine, lorſqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 27 Décembre 1513. On a de lui :

Reſponſio ad ſuperadditos errores Simonis Piſtoris de Malo Franco. Lipſiæ, 1501, *in*-4.

POLYBE de Cos, diſciple & gendre d'*Hippocrate*, fut un des plus célebres Médecins du XXXVIme ſiecle. *Galien* loue beaucoup ſon adreſſe & ſon expérience, & lui rend le témoignage de n'avoir jamais abandonné la pratique, ni les ſentimens de ſon beau-pere; cependant, ſi les Ouvrages qu'on lui attribue ſont réellement de lui, on doit convenir qu'il s'eſt quelquefois écarté de la doctrine de ſon Maître, & notamment ſur le paſſage de la boiſſon dans la trachée artere & le poumon. *Polybe* étoit un homme d'un caractere ſérieux, qui préféroit la retraite & l'étude au tumulte du monde & aux plaiſirs. Plein de zele pour ſa patrie, il aima mieux la ſervir dans l'enſeignement & l'exercice de ſon Art, que de chercher les faveurs de la fortune dans les places que ſa réputation auroit pu lui procurer. C'eſt à lui que les jeunes Médecins de la Grece durent leur éducation après la mort d'*Hippocrate*; il leur apprit gratuitement ce qu'il avoit puiſé dans la pratique & l'obſervation.

On dit *Polybe* auteur de pluſieurs Livres dont quelques-uns exiſtent encore aujourd'hui. Tels ſont ceux qui traitent des moyens de conſerver la ſanté, des maladies, de la nature de la ſemence; ils ont été mis en Latin par *Albanus Torinus* & imprimés à Bâle en 1544, *in*-8. *Jean Placotomus* & *Guinther* d'Andernach ont donné une Verſion du premier Ouvrage, avec des notes. Il eſt cependant aſſez probable que ces Livres ſont ſuppoſés; mais ceux qui ſe trouvent dans les éditions d'*Hippocrate*, comme le Livre *De natura pueri* & d'autres qui ont déja paſſé anciennement pour être de *Polybe*, lui ſont beaucoup d'honneur. Ils ſont les mieux raiſonnés de tous les Livres attribués à ſon beau-pere.

POLYCLETE, Médecin de Phalaris, Tiran d'Agrigente en Sicile, vécut dans le XXXV ſiecle. Le Tiran étoit attaqué d'une maladie qu'on croyoit mortelle, lorſqu'il eut recours à *Polyclete* qui lui rendit la ſanté. Cette cure déplut beaucoup aux Agrigentins, dont Phalaris s'étoit fait déteſter par ſes cruautés; ils s'étoient

flattés que la mort alloit les délivrer du joug d'un maître plus odieux encore par sa barbarie que par son usurpation. Mais Phalaris n'en fut que plus sensible au service que *Polyclete* lui avoit rendu ; il témoigna à ce Médecin toute sa reconnoissance, le combla de présens ; il eut même la générosité de déférer à sa recommandation, en donnant la liberté à Calleschrus qui étoit accusé d'avoir attenté à sa vie.

POLYDAMNA, Femme de *Thon*, Egyptien, est mise au rang de celles qui ont entendu la Médecine, parce qu'elle avoit connoissance de plusieurs remedes que l'Egypte produit. C'est ainsi qu'en parle *Homere* : mais on a déja remarqué que peu de chose suffisoit anciennement pour regarder quelqu'un comme Médecin. La sphere étroite des notions qui éclairoient alors l'Art de guérir, & le besoin que les peuples sentoient avoir de cet Art, ont souvent mérité le nom de Médecin aux personnes qui s'étoient distinguées par la plus petite découverte.

POLYIDE, petit-fils ou neveu de *Mélampe*, étoit d'Argos. La Fable dit que Glaucus, fils de Minos, Roi de Crete, tomba en jouant dans un tonneau plein de miel, sans que personne s'en apperçût. On le chercha long tems sans pouvoir le trouver, & pour cette raison, on fit venir d'Argos un Devin, ou un Médecin suivant l'état des choses de ce tems-là, qui ne tarda pas à découvrir l'endroit où le jeune Prince étoit caché. *Polyide* étoit ce Devin. Minos le voyant si habile homme, crut qu'il pourroit bien encore rendre la vie à son fils ; & pour l'obliger à y travailler sérieusement en cherchant à sauver la sienne, il imagina le cruel expédient de le faire enfermer dans le même tonneau Comme ce Médecin étoit auprès du cadavre sans savoir à quoi se résoudre, il apperçut un serpent qui s'en approchoit & le tua. Peu après vint un autre serpent qui, ayant vu le premier sans vie, sortit promptement & rentra ensuite en apportant d'une certaine herbe, dont il couvrit tout le corps du serpent mort. Cette herbe le fit revivre aussi tôt. *Polyide* s'empressa d'essayer ce remede sur Glaucus, & le succès ayant été le même, il appella quelques passans qui en allerent porter la nouvelle au Roi qui fit mettre ce Médecin en liberté. C'est ainsi que les cures des Anciens, souvent habillées à la Grecque, sont rendues par la Fable avec des traits imposans qui en obscurcissent l'histoire.

POMA. (Joseph) Voyez POMIUS.

POMET, (Pierre) Marchand Droguiste de Paris, né le 2 Avril 1658, acquit autant de réputation que de richesses dans sa profession. Il rassembla à grands fraix des drogues de toutes les especes, & il en fit le sujet d'un Ouvrage qu'il publia sous ce titre :

Histoire générale des drogues, traitant des plantes, des animaux & des minéraux. Ouvrage enrichi de plus de quatre cens figures en Taille-douce tirées d'après Nature ; avec un discours qui explique leurs différens noms, les pays d'où elles viennent, la maniere de connoître les véritables d'avec les falsifiées, & leurs propriétés, où l'on découvre

vre l'erreur des Anciens & des Modernes; le tout très-utile au Public. Paris, 1694, *in-folio.* En Allemand, Leipsic, 1717, *in-folio.* En Anglois, Londres, 1725, *in*-4. Les démonstrations que *Pomet* fit de son Droguier au Jardin du Roi furent extrêmement suivies; il manquoit cependant quelque chose à l'aisance des amateurs pour le soulagement de leur mémoire. Le Démonstrateur en fit la réflexion, & donna au public un petit Ouvrage intitulé:

Catalogue de toutes les drogues simples & composées qui formoient sa collection. Paris, 1695, *in*-8. On en fit un Extrait imprimé dans la même ville en 1697, *in*-12; mais ce Catalogue y reparut en entier en 1709, *in*-8.

Ce curieux Marchand fit aussi une liste de toutes les raretés de son Cabinet, dont il se proposoit de publier la description. Il n'en eut pas le tems, car il mourut à Paris le 18 Novembre 1699, à l'âge de 41 ans, le jour même qu'on lui expédia le brévet d'une pension que Louis XIV venoit de lui accorder.

Joseph Pomet a fait réimprimer l'*Histoire générale des drogues* de son pere. Paris, 1735, deux volumes *in*-4; mais les figures de cette édition ne sont point aussi belles que celles de la premiere. Cet Ouvrage présente un Droguier assez complet, qui n'est cependant pas sans défauts. L'Auteur a quelquefois donné dans le fabuleux, & les plantes ne sont point exprimées avec cette justesse qui rend leurs figures d'après Nature.

POMIS, (David DE) Médecin Juif, mourut en 1578, âgé de 62 ans. Il se disoit de la Tribu de Juda, & se faisoit descendre d'une ancienne famille qui fut emmenée au tems de la prise de Jérusalem par Tite.

Ce Médecin a composé un Dictionnaire de la Langue Hébraïque & de l'Hébreu des Rabbins, sous le titre de *Tsemah David.* Il parut à Venise en 1587, & fut d'autant mieux reçu de ceux qui aiment à lire les Ouvrages des Docteurs Juifs, qu'il contient de savantes remarques sur la Littérature de cette nation. Mais *David de Pomis* ne s'est point borné à ce Livre, il a encore écrit:

Enarratio brevis de Senum affectibus præcavendis & curandis. Venetiis, 1588, *in*-4.

De Medico Hebræo Enarratio apologetica. Ibidem, 1588, *in*-4.

POMIUS ou POMA (Joseph) naquit en 1565 en Sicile, dans une famille qui étoit originaire de Mazara. Il étudia les Lettres Humaines dans sa patrie, & passa à l'âge de seize ans à Naples, où il s'appliqua avec beaucoup de fruit à la Médecine & aux Mathématiques. Il se rendit ensuite à Salerne pour y prendre le bonnet de Docteur en Philosophie & en Médecine; il le reçut l'an 1585, & ne tarda point à se fixer à Palerme. *Pomius* avoit des talens; mais comme il connoissoit tout le besoin de les perfectionner par l'étude du Cabinet & par l'expérience, il vit d'abord plus de malades qu'il n'en traita. Mûri par l'âge, il fit sa profession avec tant de succès, que le Magistrat de Palerme lui accorda le droit de Bourgeoisie, à titre de récompense, & que la Noblesse, ainsi que les gens de Lettres, lui donnerent toute leur confiance & l'honorerent d'une estime particuliere. Il méritoit l'une & l'autre; car il excelloit non seulement dans la Médecine, mais encore dans les Beaux-Arts, & spécialement dans la Poésie

Italienne & Latine. Un Manuſcrit qui eſt demeuré en mains de ſes héritiers, fait preuve de la délicateſſe de ſon goût dans la derniere; il purgea les Epigrammes de Martial de toutes les obſcénités qui révoltent, mais ſans altérer la beauté de la verſification.

Pomius mourut à Palerme en 1620, à l'âge de 55 ans, & laiſſa au public les Ouvrages ſuivans:

De curandis febribus putridis Ars Medica. Panormi, 1603, *in*-4.

Quando in febribus putridis medicundum? Quæſtio Medica ad Hippocratis & Galeni mentem examinata. Ibidem, 1605, *in*-4.

PONA, (François) de Vérone, où il naquit en 1594, reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Padoue à l'âge de 20 ans. Il ſe fit aggréger au College des Médecins de ſa ville natale, & il s'y diſtingua, non ſeulement par ſon habileté dans l'Art de guérir qu'il connoiſſoit mieux que perſonne de ſon tems, mais encore par ſon ſavoir dans les Langues & les Belles-Lettres. Ce furent ces talens qui lui ouvrirent l'entrée de pluſieurs Académies d'Italie à qui il fit honneur; il obtint même, en 1651, le titre d'Hiſtoriographe de l'Empereur Ferdinand III, mais il mourut peu de tems après. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages en proſe & en vers, dont les Bibliographes font mention. Tels ſont:

Diſputatio de Lycanthropis.

De vitiata reſpiratione.

De Lue venereâ.

Farrago Medica peregrina remedia continens.

Theoria Anatomica plantarum.

Conſultationum Medicarum Centuriæ tres.

Antidotus Bezoardica adversùs omnia venena. Veronæ, 1622, *in*-12.

Il Paradiſo de' fiori e Catalogo delle piante chè ſi poſſono avere del Monte Baldo. Vérone, 1622, *in*-4.

La Maſchera Jatropolitica, overo cervello e cuore prencipi rivali &c. Milan, 1627, *in*-12.

Elogia. Veronæ, 1629, *in*-4.

Medicinæ anima, ſive, rationalis praxis Epitome, ſelectiora remedia ad uſum Principum continens. Ibidem, 1629, *in*-4.

Trattato de veneni e lor cura. Vérone, 1643, *in*-4.

Prudentia Medica. Venetiis, 1650, *in*-12.

Academico-Medica Saturnalia. Veronæ, 1652, *in*-8.

Jean Pona, Apothicaire de Vérone, étoit de la famille du précédent, peut-être ſon pere. Il a écrit:

Plantæ, ſeu, ſimplicia quæ in Baldo Monte & in via ad Baldum reperiuntur, cum iconibus. Veronæ, 1595, *in*-4. *Antverpiæ*, 1601, *in-folio*, avec l'*Hiſtoria rariorum ſtirpium* de *Charles l'Eſcluſe. Editio altera, cui additæ ſunt nonnullæ ſtirpes inſignes ab Honorio Bello Vicentino in Creta obſervatæ. Baſileæ*, 1608, *in*-4. Le même Ouvrage en Italien, ſous le titre de *Monte Baldo deſcritto.* Veniſe, 1617, *in*-4, avec figures.

Del vero Balſamo degli Antichi. Veniſe, 1623, *in*-4.

Je ne sais ce qu'étoit *Jean-Baptiste Pona* de Vérone, dont on a *Daphnis, seu, de cura tertianæ febris*, dans un Recueil de Poésie imprimé à Vérone en 1590, *in*-4, sous le titre de *Liber singularis carminum.*

PONCE DE SANTA CRUZ, (Antoine) fils d'*Alphonse* qui étoit Médecin, naquit à Valladolid, ville d'Espagne dans la vieille Castille. Il étudia la Médecine dans sa patrie & il y remporta les honneurs du Doctorat. Animé par l'exemple d'un pere qui avoit joui d'une grande réputation, il se fit une affaire de se distinguer dans la profession qu'il avoit embrassée. Il y réussit en effet si constamment, que la célébrité, dont il jouit, lui mérita la premiere Chaire de Médecine dans les Ecoles de Valladolid, & bientôt après l'emploi de premier Médecin de Philippe IV, Roi d'Espagne. Son savoir, son expérience, sa prudence, le firent considérer à la Cour. Le Roi le combla de beaucoup de bienfaits, & le gratifia d'une riche Abbaye dans le territoire de Burgos; il l'honora même de ses regrets, lorsqu'il le perdit environ l'an 1650, à l'âge de plus de 60 ans, suivant *Matthias*, & de plus de 80, suivant *Manget* qui s'appuie de l'autorité de *Nicolas Antonio*, Auteur de la Bibliotheque Espagnole. L'année de l'édition du premier Ouvrage attribué à notre Médecin me décide en faveur du sentiment de *Manget.*

Parmi les Ouvrages d'*Antoine Ponce*, on en trouve un de la façon de son pere, sous le titre de *Dignotio & cura affectuum melancholicorum.* Les siens se ressentent du goût de sa nation qui étoit alors toute Avicenniste; on y remarque la plus grande vénération pour les Arabes & le plus constant attachement à leur doctrine. Ce n'est pas qu'on ne travaillât aussi sur les Ecrits d'*Hippocrate* & de *Galien*, & que les Médecins Espagnols ne publiassent quelquefois des Commentaires sur leurs Ouvrages; mais les Arabes tenoient le haut bout dans les Ecoles. Voici le Catalogue des Traités que nous devons à *Antoine Ponce.*

De las causas y curacion de las febres con secas pestilenciales. Valladolid, 1600, *in*-8. S'il n'avoit eu que 60 ans à sa mort, il auroit été Auteur à l'âge de 10.

Opera in Avicennam. Matriti, 1622, 1637, deux volumes *in-fol.*

Opuscula Medica & Philosophica. Ibidem, 1624, *in-fol.*

De impedimentis magnorum auxiliorum in morborum curatione Libri tres. Ibidem, 1629, *in*-4. *Barcinone*, 1648, *in*-8. *Patavii*, 1652, *in*-12.

Prælectiones Vallisoletanæ in Librum Hippocratis Coi de morbo sacro. Matriti, 1631, *in-folio.*

In Libros Galeni de morbo & symptomate. Ibidem, 1637, *in-fol.*

PONCEAU (Jacques) étoit d'Orléans, où il naquit dans une famille distinguée vers le milieu du XV siecle. Il étudia la Médecine à Montpellier, y prit le bonnet de Docteur, fut Maître des Comptes à Paris & Médecin de Charles VIII. Sa mémoire est encore chere à la Faculté de Montpellier, envers laquelle il fut toute sa vie si reconnoissant, qu'il en défendit les privileges & les immunités avec beaucoup de zele, & qu'il tâcha de lui procurer tous les avantages qui dépendirent de lui. Cette Faculté ne fut pas ingrate; du vivant même de son bienfaiteur, elle fit mettre une Inscription en son honneur sur la façade des Ecoles. Elle est conçue en ces termes:

JACOBUS PONCEAU,
Primarius Aurelianenſis,
Tempore hôc præſenti floret,
Qui præter Medicinæ Doctoratum ibi adeptum,
Apud Carolum VIII, Francorum Regem, tantò honore habetur,
Ut ejuſdem Conſiliarius, Computorumque Magiſter & Medicus primus exiſtat,
Beneficiique in Montiſpelii Univerſitate accepti memor,
Libertates & privilegia ſemper tutatus eſt,
Ut clariſſimus & hujus villæ præcipuus benefactor.

PONS, (Jacques) Docteur en Médecine, étoit de Lyon. Il y exerça ſa profeſſion vers la fin du XVI ſiecle, & s'y diſtingua non ſeulement par les ſuccès de ſa pratique, mais encore par les Ouvrages qu'il fit imprimer dans cette ville, ſous les titres ſuivans :

Sommaire Traité des Melons. Lyon, 1583, *in*-8, 1586, *in*-16, 1680, *in*-12.

Lettre à M. Fontaine. Lyon, 1599, *in*-8.

De nimis licentioſâ ſanguinis miſſione quâ hodie plerique abutuntur, brevis Tractatio. *Lugduni*, 1596, 1600, *in*-8.

Medicus, ſeu, Ratio ac via aptiſſima ad rectè, tùm diſcendam, tùm exercendam Medicinam. Acceſſerunt, in Tyronum gratiam, breves in Hiſtoriam plantarum Rovillii Annotationes. Ibidem, 1600, *in*-8.

Claude Pons, Docteur en Médecine exerçant à Lyon, a donné un *Parallele des viperes & herbes Lyonnoiſes avec les Romaines & Candiottes*, dans lequel il accorde la préférence à la Thériaque de Rome & de Veniſe ſur celle de Lyon. Cet Ouvrage déplut à *Louis de la Grive*, Apothicaire du Roi & Garde-Juré en la ville de Lyon, qui publia une Critique des Paradoxes avancés par *Claude Pons*, & l'intitula :

Antiparallele des viperes Romaines & Herbes Candiottes, auquel eſt preuvé la Thériaque Lyonnoiſe n'avoir pas ſeulement les vertus & les effets du Thériaque Diateſſaron, mais auſſi du grand Thériaque d'Andromachus. Lyon, 1632, *in*-8.

Claude Pons fit une Réponſe aux argumens allégués par *Louis de La Grive* contre les quatre Paradoxes de ſon Traité de la Thériaque :

Sycophantie Thériacale découverte dans l'Apologie du Parallele des Viperes & Herbes Lyonnoiſes, avec les Romaines & Candiottes ; illuſtrée de quatre nouveaux paradoxes, du vin, du miel, de la ſquille, & du tems auquel la Thériaque doit être composée, avec une exacte méthode d'uſer d'icelle. Lyon, 1634, *in*-8.

Il n'y a point de compoſition officinale ſur laquelle on ait plus écrit, que ſur la Thériaque d'*Andromaque*. On ne ſait quel génie conduiſit ce Médecin dans l'aſſemblage énorme qu'il fit de toute ſorte de drogues ; aſſez inſtruit pour ſentir le ridicule des mêlanges qu'il faiſoit, des raiſons plus fortes le firent paſſer au deſſus de celles qui ſembloient le détourner de ſon entrepriſe. Il combina toutes les formules des Empiriques ; il fit un compoſé qui paroît monſtrueux, mais qui dure encore & qui durera toujours, qui ſera toujours l'écueil de tous les raiſonnemens & de tous les ſyſtêmes, & qu'on ne bannira jamais.

PONTANUS, (Jean) collegue de *Jean Placotomus* dans la nouvelle Université de Konigsberg où il enseigna dès l'an 1549, fut successivement premier Médecin d'Albert, Duc de Prusse, de Jean-Fréderic & de Jean-Guillaume, Ducs de Saxe. Il suivit le dernier dans un voyage à Vienne, & mourut dans cette Capitale en 1572. On soupçonne que ce fut par le poison. Ce Médecin n'a publié aucun Ouvrage ; on n'auroit même rien de sa façon, si d'autres Ecrivains n'eussent pris la peine de faire imprimer ce qu'il a laissé :

Epistola de Lapide Philosophorum. Elle se trouve parmi les Opuscules Chymiques qui ont paru à Leyde en 1599, *in*-8, & à Francfort en 1614, *in* 8.

Methodus componendi Theriacam & præparandi Ambram factitiam. Lipsiæ, 1604, *in*-4, avec les Conseils recueillis par *Jean Wittich.*

De prodigiosis Episcopi Spirensis jejuniis. Bernæ Helvetiorum, 1604, *in*-4, avec le Traité de *Paul Lentulus* sur l'abstinence d'Apolline Schreier.

PONTANUS (Jean-Isaac) naquit à Helsingor, ville de l'Isle de Selande en Dannemarc, d'un pere qui étoit d'Harlem, & que ses affaires avoient obligé de quitter sa patrie. Il étudia la Médecine à Bâle, où il prit la maladie hypochondriaque pour sujet de sa These, lorsqu'il reçut le bonnet de Docteur en 1601. Après sa promotion, il demeura constamment dans les Pays-Bas, enseigna la Philosophie & les Mathématiques à Hardewick, & fut Historiographe du Roi de Dannemarc & de la Province de Gueldres.

Pontanus mourut à Hardewick en 1640, à l'âge de 69 ans. C'étoit un homme d'une application infatigable, mais qui valoit mieux pour compiler que pour imaginer; il n'a cependant pas laissé d'enrichir la Littérature de plusieurs Ouvrages estimables :

Analectorum Libri tres, in quibus ad Plautum, Apuleium & Senecas, ac passim ad Historicos antiquos & Poëtas censuræ. Rostochii, 1599, *in*-4.

Itinerarium Galliæ Narbonensis, & Glossarium prisco-Gallicum. Lugduni Batavorum, 1606, *in*-12.

Historia Urbis & Rerum Amstelodamensium. Amstelodami, 1611, *in-folio.*

Origines Rerum Francicarum. Harderwici, 1616, *in*-4. On y trouve beaucoup d'érudition.

Disceptationes Chorographicæ de Rheni divortiis atque ostiis, & accolis populis. Partes duæ adversùs Cluverium. Amstelodami, 1617, *in*-8. C'est un Livre savant & judicieux.

Observationes in Tractatum de Globis Cœlesti & Terrestri, auctore Robertô Huesiô. Ibidem, 1617, *in*-4. *Oxonii*, 1663, *in*-8.

Notæ & Observata Politica ad Librum Primum L. Flori, unà cum Oratione Isagogicâ ad eumdem Florum. Amstelodami, 1626, *in*-16.

Apologia pro Historia Amstelodamensi contra Pontum Heuterum. Ibidem, 1628, 1634, *in*-4.

Collectanea & Notæ ad Macrobium. Lugduni Batavorum, 1628, *in*-8.

De Pigmæis Theoremata. Harderwici, 1629, *in*-4.

Cornelius Tacitus integritati suæ restitutus. Amstelodami, 1630.

Rerum Danicarum Historia Libris X, unà cum Chorographica ejusdem Regni Ur-

biumque Descriptione. Ibidem, 1631, *in-folio.* Cette Hiſtoire va juſqu'en 1548. M. de Weſtphal, Chancelier dans le Holſtein, en a fait imprimer la ſuite dans le ſecond Tome de ſes *Monumenta inedita Rerum Germanicarum*, qui parut à Leipſic en 1740.

Poëmatum Libri VI. Amſtelodami, 1634.

Diſcuſſionum Hiſtoricarum Libri II. Ibidem, 1637, *in-8.*

Hiſtoricæ Geldricæ Libri XIV. Ibidem, 1639, *in-folio.* C'eſt le meilleur de ſes Ouvrages. Arnould Slichtenhorſt en a donné une Traduction Hollandoiſe à Arnheim, 1654, *in-folio.*

Pontanus a laiſſé pluſieurs Manuſcrits de ſa compoſition, entre autres, une Bibliotheque des femmes qui ſe ſont rendues illuſtres par leur ſavoir. Le principal mérite de cet Auteur conſiſte dans le diſcernement qu'il a mis dans ſes compilations. Les Ecrivains qui s'appliquent à l'Hiſtoire ne ſont guere que des compilateurs ; ils ne peuvent rien donner de neuf que ce qu'ils ont recueilli par des recherches laborieuſes. Ceux qui ont écrit avant eux, leur fourniſſent le reſte, dont ils ne font uſage qu'après avoir ſoumis leurs preuves à l'examen d'une ſaine critique.

Notre Hiſtorien avoit la manie de faire des vers, mais il n'en a fait que de déteſtables. *Schreverius* reçut de lui un jour cette Enigme, dont il lui demandoit le mot :

Dic mihi quid majus fiat, quò plura demas?

Il ſaiſit cette occaſion pour lui faire ſentir les défauts de ſa verſification, & au-lieu de lui dire que le mot demandé eſt le *Trou*, il lui répondit ſur le champ :

Pontano demas carmina, major erit.

PONTEDERA, (Jules) célebre Botaniſte de ce ſiecle, étoit de Piſe. Sa mere lui inſpira le goût qu'il eut toute la vie pour la connoiſſance des plantes. Elle en étoit elle-même ſi bien au fait, qu'après que ſon fils eut ſuccédé à l'Abbé *Viali* dans la Chaire de Botanique en l'Univerſité de Padoue, elle prenoit ſoin du Jardin, pendant qu'il alloit herboriſer dans les Alpes. Les peines que ſe donna ce nouveau Profeſſeur pour remplir les devoirs de la charge qu'on venoit de lui confier, lui mériterent une ſi grande réputation, que la République de Veniſe doubla ſes appointemens, en récompenſe de tout ce qu'il avoit fait pour l'embelliſſement du Jardin de Padoue. On peut voir le compte qu'il rend de ſes travaux & la deſcription de ce Jardin dans les lettres qu'il adreſſa en 1722, à *Nicolas Comnene Papadopoli*, Docteur en Droit Canonique & Profeſſeur en l'Univerſité de la même ville. *Manget* les rapporte en entier. *Pontedera* en a écrit d'autres à *Michel-Ange Tilli* & au Comte *Louis-Ferdinand Marſigli* ; mais on lui doit des Ouvrages plus conſidérables. Tels ſont :

Compendium Tabularum Botanicarum, in quo plantæ 272 ab eo in Italia nuper detectæ recenſentur. Patavii, 1718, *in-4.* Il y a joint une lettre à *Guillaume Sherard*, ſur les plantes qu'il avoit découvertes & leurs figures qu'il ſe propoſoit de faire graver.

Anthologia, sive, de Florum naturâ Libri tres. Accedunt ejusdem Dissertationes XI habitæ in Horto publico Patavino. Ibidem, 1720, *in*-4, avec figures.

Antiquitatum Latinarum Græcarumque enarrationes & emendationes. Ibidem, 1740, *in*-4.

PONTOUX, (Claude) Poëte François & Docteur en Médecine, étoit de Châlons-sur-Saône, où il naquit dans une famille noble. Il fit un voyage en Italie, au retour duquel il mourut dans sa patrie vers l'an 1579. Ce Médecin n'a rien écrit sur son Art ; ce qui nous reste de lui, consiste en quelques Ouvrages assez mauvais, tant en prose qu'en vers, comme des Elégies, des Stances, des Odes, une Traduction Françoise de la Harangue de Saint Basile le Grand à ses disciples & à ses neveux, &c.

Nicolas Pontoux, Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier & Poëte comme le précédent, étoit aussi de Châlons, où il vit le jour en 1574. Il mourut le 9 Septembre 1620, âgé de 46 ans. Si *Nicolas Pontoux* n'étoit pas fils de *Claude*, il étoit au moins de la même famille.

PORT, (François DU) de Crepy en Valois, étoit Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, dont il fut élu Doyen en Novembre 1604 & continué en 1605. Il mourut le 4 Septembre 1624, & laissa plusieurs Ouvrages de sa façon :

De signis morborum Libri IV carmine celebrati. Parisiis, 1584, *in*-8. Comme les regles de la versification avoient empêché l'Auteur de traiter sa matiere avec assez de clarté, il y joignit des notes pour expliquer plus au long la cause de chaque signe de maladie.

Moyen de cognoistre & guarir la peste. Paris, 1606, *in*-8, en François & en Latin. Le Latin est sous ce titre : *Pestilentis Luis domandæ ratio.*

Medica Decas in singula Librorum capita Commentariis illustrata. Lutetiæ, 1613, *in*-4. C'est une nouvelle édition de son premier Ouvrage, mais avec des augmentations considérables, car celui-ci est en dix Livres. Il a mis en vers les causes, les signes & la cure des maladies, & a rendu le tout plus intelligible par des Commentaires.

Henri Vander Port, Médecin Hollandois du XVII siecle, eut le même goût pour traiter de la Médecine en vers. On a de lui :

Magni Hippocratis Aphorismi, metricâ paraphrasi, Græcè & Latinè editi. Ultrajecti, 1657, *in*-24.

PORTAL, (Paul) Chirurgien natif de Montpellier, obtint la Maîtrise à Paris ensuite des services rendus à l'Hôtel-Dieu de cette Capitale, ainsi qu'il est de coutume en vertu des privileges de cette Maison. Il ne fut pas plutôt répandu dans le public, qu'il s'y distingua par la pratique des accouchemens, dont il s'étoit fait une étude sérieuse depuis plusieurs années ; il s'acquit même dans cet Art une réputation qu'il soutint par ses succès jusqu'à sa mort arrivée le premier Juillet 1703. On a quelques Ouvrages de sa façon :

Discours Anatomiques sur le sujet d'un enfant d'une figure extraordinaire. Paris, 1671, *in*-12.

La pratique des Accouchemens soutenue d'un grand nombre d'Observations. Paris, 1685, *in*-8. Elle a paru en Hollandois, Amsterdam, 1690, *in*-8.

La conformité de nom m'engage à dire un mot de M. *Antoine Portal*, Lecteur du Roi & Professeur de Médecine au College Royal de France, Professeur d'Anatomie de Monseigneur le Dauphin, de l'Académie Royale des Sciences de Paris &c. Ce Médecin a donné au public quelques observations qu'il a jointes à la suite de celles que M. *Lieutaud* a recueillies dans son Ouvrage intitulé : *Historia Anatomico-Medica, sistens numerosissima cadaverum humanorum extispicia. Parisiis*, 1767, deux volumes *in*-4.

Précis de Chirurgie Pratique, contenant l'Histoire des maladies Chirurgicales, & la maniere la plus en usage de les traiter ; avec des Observations & Remarques critiques sur différens points. Paris, 1768, deux volumes *in*-8, avec figures. Si l'on peut ajouter foi aux notes qui se trouvent au bas des pages 6 & 7 de la Lettre de M. *Duchanoy*, ce Précis de Chirurgie a bien l'air d'avoir été fait à la journée par des mains étrangeres.

Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, contenant l'origine & les progrès de ces Sciences, &c. Paris, 1770, 1773, six volumes *in*-12. L'Auteur s'est apperçu un peu tard du grand nombre de fautes dont cette Histoire est parsemée ; il en a corrigé quelques-unes dans le second supplément. C'est à M. *Goulin* qu'il a l'obligation de les avoir connues. La Lettre de celui-ci à M. *Fréron* lui en indiqua plusieurs qu'il est essentiel de rectifier par un *Errata* ; mais si on vouloit s'arrêter à toutes les fautes qui se trouvent dans l'Ouvrage de l'Historien de l'Anatomie, cet *Errata* pourroit en former le septieme volume. Je dois cependant rendre justice à M. *Portal* ; il y a de bonnes choses dans son Histoire, & j'ai la sincérité d'avouer que je n'ai pas manqué d'en profiter pour la rédaction de ce Dictionnaire.

PORTE, (Jean-Baptiste LA) Gentilhomme Napolitain qui est plus connu sous le nom de *Giovan-Battista de La Porta*, mourut en 1615, à l'âge de 70 ans. Sa grande application à l'étude des Belles-Lettres & des Sciences, sur-tout des Mathématiques, de la Médecine & de l'Histoire Naturelle, lui avoit fait un nom en Italie. Il tenoit souvent chez lui des assemblées de Savans, où les étrangers étoient bien reçus ; mais pour y être admis, il falloit apporter quelque nouveau secret, soit pour la conservation de la santé, soit pour l'avancement des Arts méchaniques. Cet usage inviolablement observé fit donner le nom d'Académie *Di secreti* à ces assemblées. Ce fut-là que prit naissance le Traité de la Magie Naturelle que *La Porte* mit au jour en vingt Livres, & dont il y a quantité d'éditions sous différens formats. Cet Ouvrage qui renferme bien des chimeres, porta la Cour de Rome à défendre ces sortes d'assemblées ; mais le Traité qui en étoit sorti n'en eut pas moins de cours dans le monde, parce qu'il ne manque jamais de sots qui courent après les inepties plutôt qu'après les bonnes choses. Il y en a cependant d'utiles dans cet Ouvrage, puisqu'on y trouve la description de la Chambre obscure, de la Lanterne magique, du Porte-voix, & de quelques autres inventions qui ont enrichi la Physique.

On a encore de la façon de *La Porte* un Traité fort curieux sur les notes

occultes des Lettres, qui fut imprimé à Naples en 1563, *in*-4, & à Strasbourg en 1606, avec des augmentations, sous ce titre: *De occultis litterarum notis.* C'est un Ouvrage sur la maniere de cacher sa pensée dans l'écriture ou de découvrir celle des autres. On y donne plus de 180 façons de se cacher, mais on en laisse une infinité d'autres à deviner & qu'il est aisé d'inventer sur celles qu'on propose. Tout ce que *Tritheme* a fait sur cette matiere, est bien inférieur à ce que *La Porte* en a écrit; la diversité, l'exactitude, l'abondance que celui-ci a mises dans son Traité, surpassent non seulement toute la diligence du premier à multiplier les méthodes de se cacher, mais la maniere même en est plus nette & plus exacte. *La Porte* est encore Auteur d'un Traité de Physionomie en six Livres, qui prouve combien il étoit attaché aux rêveries de l'Astrologie judiciaire. Il en a publié d'autres sur des matieres plus sérieuses, dont voici les titres & les éditions:

Phytognomica octo libris contenta, in quibus nova facillimaque affertur methodus quâ plantarum, animalium, metallorum, rerum denique omnium ex prima extima faciei inspectione quivis abditas vires assequatur. Neapoli, 1583, 1588, *in-folio. Francofurti*, 1591, 1608, *in*-8. *Hanoviæ*, 1654.

Pomarium & de Agricultura. Neapoli, 1583, *in*-4. Le même qui est intitulé: *Villæ Libri XII, in quibus verus plantarum cultus, certaque insitionis ars &c exhibentur. Francofurti*, 1592, *in*-4.

De refractione, Optices parte, Libri IX. Neapoli, 1593, *in*-4.

Pneumaticorum Libri tres, cum duobus Libris curvilineorum elementorum. Ibidem, 1602, *in*-4.

Physionomia cœlestis. Ibidem, 1603, *in*-4. *Argentorati*, 1606, *in*-8. *Leidæ*, 1645, *in* 12. *Francofurti*, 1650, *in*-8.

De destillationibus Libri IX. Romæ, 1608, *in*-4. *Argentorati*, 1609, *in*-4.

De aëris mutationibus. Romæ, 1614, *in*-4. *Venetiis*, 1615, *in*-4.

PORTE. (Anselme De) Voyez ANSELMUS DE JANUA.

PORTIUS, (Luc-Antoine) Membre de l'Académie des Curieux de la Nature & de celle des *Investiganti*, étoit de Naples où il naquit en 1639. Il enseigna la Médecine à Rome vers l'an 1672, & après s'être distingué dans cette ville, il passa à Venise. L'accueil qu'il y reçut de la principale noblesse, dont il mérita la confiance, étoit bien capable de le fixer; mais *Portius* aimoit à voyager; il se rendit à Vienne en 1684. Comme il demeura plusieurs années dans cette Capitale de l'Autriche, il se saisit de l'occasion de la guerre contre les Turcs en 1685, pour écrire son Ouvrage sur l'Art de conserver la santé du soldat dans les Camps. Le grand nombre de personnes qu'il avoit traitées au retour de la Campagne & les réflexions qu'il avoit eu lieu de faire sur leur état, lui firent connoître l'importance des précautions qu'il convenoit de prendre pour mettre l'Officier, ainsi que le soldat, à l'abri des maladies. Il forma son plan en Médecin éclairé & l'exécuta si bien, que l'Empereur Léopold lut le Manuscrit de son Traité avec beaucoup de satisfaction. L'Auteur le dit ainsi dans son Epitre Dédicatoire.

Au sortir de Vienne, il retourna à Naples, où il occupa la premiere Chaire

d'Anatomie. On ne dit point en quelle année il revint dans sa patrie, mais on sait qu'il y enseignoit encore en 1711. Les Ouvrages de ce Médecin sont les uns en Italien, les autres en Latin ; voici la notice des derniers.

Paraphrasis in Hippocratis Librum de veteri Medicinâ. Romæ, 1681, *in*-12.

Erasistratus, sive, de sanguinis missione. Ibidem, 1682, *in*-12. *Venetiis*, 1683, *in*-12. Il y rejette la saignée conformément au goût des Médecins Italiens de son tems.

De Militis in castris sanitate tuendâ. Vindobonæ, 1685, *in*-8. *Neapoli*, 1701, 1728, *in*-8. *Hagæ Comitis*, 1739, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1741, *in*-8. En François, sous le titre de *Médecine Militaire.* Paris, 1744, *in*-12. Ce Livre est autant estimable par la solidité des maximes qu'il contient, que par la simplicité avec laquelle elles sont exposées.

Opuscula & Fragmenta varia de Tumoribus. Neapoli, 1701, *in*-12.

De motu corporum & de nonnullis fontibus naturalibus. Ibidem, 1704, *in*-12.

Opera omnia Medica, Philosophica & Mathematica in unum collecta. Neapoli, 1736, deux volumes *in*-4.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec un autre du même nom qui étoit aussi de Naples, mais plus ancien que lui, car tous ses Ouvrages sont du XVI siecle. C'est *Simon Portius* qui enseigna la Philosophie à Pise, & mourut à Naples en 1554, à 57 ans. Nous lui devons :

De Capitis dolore, Encomion. Neapoli, 1538, *in*-8. *Florentiæ*, 1551, *in*-8.

De bonitate aquarum Epistolæ. Bononiæ, 1543, *in*-4. *Romæ*, 1545, *in-folio.* On a joint à ces deux éditions tout ce qu'*André Thurinus* a écrit sur cette matiere.

Aristoteles vel Theophrastus de coloribus. Florentiæ, 1548, *in*-8, *Parisiis*, 1549, *in*-8.

De coloribus oculorum. Florentiæ, 1550, *in*-8.

Opuscula de immortalitate animæ. Neapoli, 1578, *in-fol.*

De rerum naturalium principiis Libri II. Marpurgi, 1598, *in*-8.

Les Bibliographes citent encore *Scipion Portius*, Médecin natif de Catane en Sicile, où il enseigna la Philosophie pendant plus de 60 ans. Il mourut dans sa patrie en 1627, à l'âge de 90. On a de lui :

Primordia in Arte Dialectica erudiendis necessaria. Messanæ, 1593, *in*-4.

Opus Physiologicum, in quo varia quæsita, scituque digna, hactenus controversa, diligenter discussa elucidantur. Ibidem, 1618, *in*-8.

PORTUS, (Antoine) Docteur en Philosophie & en Médecine, étoit de Fermo dans la Marche d'Ancone. Ses talens l'avoient fait connoître si avantageusement dans plusieurs villes d'Italie, que lorsqu'il se montra à Rome, il y fut recherché de tout le monde. Le Pape Sixte V eut en particulier tant de confiance en lui, que peu de tems après son exaltation qui tombe au 12 Avril 1585, il le nomma son premier Médecin, & le combla de ses plus grandes faveurs. *Portus* a publié :

De Peste Libri tres. Accedit de Variolis & Morbillis Liber unus. Venetiis, 1580, *in*-4. *Romæ*, 1589, *in*-4.

Ce Médecin eut trois fils qui faisoient toute sa joie & sa consolation ; mais il eut la disgrace de les perdre. L'Epitaphe qu'il fit graver sur leur Tom-

beau, dans l'Eglise de Latran, est un témoignage subsistant de la douleur qu'il ressentit à leur mort; ce monument prouve encore que ce pere survécut à l'année 1616. Voici cette Epitaphe :

D. O. M.
BERNARDINO PORTO
Hujus Ecclesiæ Canonico,
Utriusque Signat. Ref.
Abbreviatori Parci Majoris,
Protonotario Apost. Particip.
Qui
Ab ipsa pueritiâ
Magnum Pietatis & Religionis,
Aliarumque Virtutum,
Omnibus specimen dedit.
Cum ad majora properaret,
Morte præventus est.
ALEXANDRO PORTO
Viro strenuo
Et œconomicâ laude imprimis ornato.
FABIO PORTO
Adolescenti bonæ spei
Et Humanioribus Litteris erudito.
ANTONIUS PORTUS
Patritius Firmanus & Romanus Civis,
Pater mœstissimus
Dulcissimis Filiis posuit.
Vixit Bernardinus
Ann. XLII, *mens.* II, *dies* XXIII.
Obiit VII *Kal. Septemb.*
MDCXVI.
Vixit Alexander
Ann. XL, *mens.* II, *dies* XIX.
Obiit id. Februarii ejusdem Anni.
Vixit Fabius
Ann. XVII, *mens.* III, *dies* XXI.
Obiit X *Kal. Maii*
MDLXXIX.

PORTZIUS, (Jean-David) Docteur en Philosophie & en Médecine étoit de Baccarach, ville du Bas Palatinat fameuse par ses vins. Il avoit étudié à Pa-

doue ſous *Pierre de Marchettis* & à Leyde ſous *Jean Van Hoorne*, avant que de ſe faire recevoir au Doctorat ; il fit enſuite ſa profeſſion en Allemagne, où il ſe diſtingua après le milieu du XVII ſiecle. On a de lui :

Bacchus enucleatus, ſive, examen Vini Rhenani, imprimis Baccarenſis anatomia chymica. Heidelbergæ, 1672, *in*-12. *Leovardiæ*, 1674, *in*-12.

Demonſtratio brevis Medico-Chirurgica de Tumoribus & in ſpecie de ſpina ventoſa. Leovardiæ, 1679, *in*-12. Il regarde l'acide & l'alcali comme la cauſe principale des Tumeurs, & il en établit les différences ſur les proportions & l'activité de ces deux principes.

POSIDIPPUS vécut dans le deuxieme ſiecle ſous l'Empire de Marc-Aurele. On accuſa ce Médecin d'avoir tué Lucius Verus qui regnoit avec Aurele, en le faiſant ſaigner mal-à-propos ; mais la maladie qui fit périr cet Empereur étoit une Apoplexie, pour laquelle il eſt ſouvent néceſſaire de recourir à la ſaignée. Il eſt vrai que l'Apoplexie humorale, & ſur-tout celle qui eſt l'effet de l'indigeſtion, ne ſouffre guere ce remede ; & c'étoit peut-être le cas où ſe trouvoit Lucius Verus : mais le fait n'eſt point aſſez éclairci pour juger *Poſidippus*. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que de ſon tems, ainſi qu'aujourd'hui, le public s'arrogeoit le droit de condamner ou d'approuver la conduite des Médecins, & que les Médecins eux-mêmes donnoient un libre cours à leur jalouſie, en ſe cenſurant les uns les autres.

POSSEVIN, (Antoine) Médecin natif de Mantoue, étoit en réputation au commencement du XVII ſiecle. Il compoſa l'Hiſtoire de ſa patrie, celle du Montſerrat & quelques autres Ouvrages, parmi leſquels il y en a un touchant la Médecine, qui eſt intitulé :

Theoricæ morborum Libri quinque carmine conſcripti. Mantuæ, 1604, *in*-8.

Il étoit neveu d'*Antoine Poſſevin* de Mantoue, ce Jéſuite autant illuſtre par ſa piété & ſes travaux héroïques pour la Religion, que par ſes Ecrits. Il mourut à Ferrare le 26 Février 1611, à 78 ans. C'eſt de lui dont *Vander Linden* & *Manget* parlent ſous le nom d'*Antonius Poſſevinus ſenior*, au ſujet d'un gros Ouvrage *in-folio*, imprimé à Veniſe en 1603, à Cologne en 1607, ſous le titre de *Bibliotheca ſelecta de ratione ſtudiorum*. Le quatorzieme Livre contient vingt-huit Chapitres touchant la Médecine.

POSTEL (Guillaume) naquit à Barenton en Normandie. Comme il n'avoit que huit ans, lorſqu'il perdit ſon pere & ſa mere qui moururent de la peſte, la miſere le chaſſa de ſa patrie ; mais à l'âge de quatorze, il ſe tira de la pauvreté en ſe faiſant Maître d'Ecole dans un village près de Pontoiſe. Dès qu'il y eut amaſſé une petite ſomme, il ſe rendit à Paris, où pour éviter la dépenſe, il s'aſſocia avec quelques Ecoliers qui n'étoient pas plus à leur aiſe que lui & dont il eut le malheur d'être volé. Dépouillé juſqu'à ſon habit, il fut tellement ſaiſi du froid, qu'il en contracta une maladie qui le retint pendant deux ans dans un Hôpital. Sorti de cet aſyle de la miſere, il alla glaner en Beauce pour ſe procurer du pain ; mais ſa laborieuſe induſtrie lui ayant enfin donné un habit

décent, il vint continuer ses études au College de Sainte Barbe à Paris, où il s'engagea au service de quelque Régent. Il s'attacha ensuite à la Médecine, & se fit recevoir quelque part Bachelier en cette Faculté.

Ses progrès furent si rapides dans tout ce qu'il entreprit, qu'en peu de tems il acquit une science universelle. François I, touché de tant de mérite, voulut le tirer de l'indigence; il l'envoya à ses frais en Orient pour y faire la recherche des plus précieux Manuscrits. Parmi ceux que *Postel* rapporta, on remarque un Ouvrage d'*Abenbeitar* ou *Ebnbitar*, Médecin Arabe du XII siecle. Ce savant voyageur faisoit beaucoup de cas de ce Manuscrit; il étoit même persuadé qu'avec ce secours on pourroit rétablir plusieurs endroits de *Dioscoride*, de *Galien* & d'*Oribase*; mais on a reconnu que cet Ouvrage n'est qu'une simple compilation qui roule sur les médicamens.

A son retour d'Orient, *Postel* obtint la Chaire de Professeur Royal des Mathématiques & des Langues, avec des appointemens considérables. Sa façon d'enseigner ne plut pas; sa maniere de vivre plut encore moins; & je ne sais par quelle raison il se fit enfin tant d'ennemis, qu'il perdit ses places & fut obligé de quitter la France. Il passa à Vienne & s'en fit chasser. Delà il se rendit à Rome, où il entra dans la Société que formoit alors Ignace de Loyola: mais son esprit préoccupé du Rabbinisme & de l'Astrologie Judiciaire, le fit mépriser du Saint Fondateur qui ne voulut pas déshonorer son Ordre naissant, en y retenant un fanatique. *Postel* exclu d'une Société où il s'étoit mis par légereté, se consola du mépris qu'on faisoit de lui & se retira à Venise, où ses rêveries le firent enfermer; mais on le relâcha ensuite comme un insensé. De retour à Paris en 1553, il continua à débiter ses extravagances. Il enseigna que les femmes n'avoient point été rachetées par le sang de notre Seigneur J. C. & qu'une vieille fille Vénitienne, nommée la *Mere Jeanne*, devoit achever ce grand ouvrage. Cette absurdité & beaucoup d'autres lui firent des affaires; mais comme il étoit plus fou que méchant, on se contenta de lui donner le Monastere de Saint Martin des Champs pour prison. Les Savans le consultoient dans cette retraite, où il faisoit éclater une science prodigieuse à travers les folies qui lui échappoient de tems en tems. La connoissance des Langues contribua beaucoup à son savoir; il en possédoit tant de différentes, qu'il assura un jour le Roi Charles IX qu'il pourroit aller à la Chine sans se servir d'interprete. Ce Savant à surchargé le monde littéraire d'une foule d'Ecrits, dont la plupart sont bien rares aujourd'hui.

Postel étoit d'une stature assez haute; la longue barbe blanche qui ornoit son visage majestueux, le rendoit vénérable. Ses dernieres années furent les plus sages de sa vie. Il mourut le 6 Septembre 1581, à l'âge de 76 ans, & fut honorablement enterré dans la Chapelle de la Sainte Vierge de l'Eglise de Saint Martin des Champs.

Nicolas Postel, Professeur de la Faculté de Médecine en l'Université de Caen vers la fin du XVII siecle, a communiqué à l'Auteur des *Nouvelles de la République des Lettres* une Observation sur les Trompes de la matrice d'une femme attaquée de fureur utérine, dont le corps fut disséqué dans les Ecoles de Caen en 1684. Ce Médecin eut apparemment quelques démêlés littéraires avec ses Collegues, car il a publié un Ouvrage intitulé:

Factum contre les Médecins de Caen, ou Dissertation sur les Péripneumonies d'hiver. 1685, *in*-12.

POSTHIUS (Jean) naquit en 1537 à Germersheim, ville du Bas Palatinat. Il fit ses Humanités dans son pays, & son cours de Philosophie à Heidelberg, où il fut reçu Maître-ès-Arts en 1558. On ne sait pas trop à quoi il s'occupa jusqu'en 1563 qu'il commença d'étudier la Médecine, mais on sait que bientôt après il se mit à voyager, & qu'il parcourut l'Italie & la France pour y suivre les Maîtres les plus célebres. Il fut disciple de *Laurent Joubert* & de *Guillaume Rondelet* à Montpellier, & se rendit delà à Valence en Dauphiné, où il prit le bonnet de Docteur en 1567. Au retour de France il s'arrêta à Anvers, mais pendant peu de tems; il y fut cependant assez connu pour qu'on lui confiât l'emploi de Médecin de l'Armée qui défendoit les Pays-Bas alors en troubles. Les horreurs de la guerre firent bientôt prendre à *Posthius* la route d'Allemagne, & il se rendit en 1568 à Wurtzbourg, où il servit l'Evêque pendant dix-sept ans, en qualité de Médecin. En 1585, il passa à Heidelberg & remplit la même charge à la Cour de Jean Casimir, Administrateur, & de Fréderic IV, Electeur Palatin; mais la peste l'obligea de sortir de cette ville, en 1597, pour se retirer à Mosbach, où il mourut le 24 Juin de la même année, à l'âge de 60 ans. Son corps fut honorablement enterré à Heidelberg.

Comme ce Médecin s'étoit beaucoup appliqué à l'Anatomie sous *Rondelet*, il a jetté quelques lumieres sur cette partie essentielle de l'Art de guérir. Il conseille de conserver les attaches des muscles, tant à leur origine qu'à leur insertion, afin de pouvoir mieux découvrir leurs usages. Il est encore un des premiers qui aient parlé distinctement de la valvule du Colon. On a de lui des Ouvrages en prose & en vers, & l'on remarque parmi ceux-ci: *Gemershemii Parerga Poëtica. Wirzeburgi*, 1580, *in*-12.

Il a mis en Latin les deux Livres *De diætis* d'un Juif nommé *Isaac.* Il a publié *Observationes Anatomicæ in Realdi Columbi Cremonensis Anatomiam*, qui ont été imprimées à Francfort en 1590, *in*-8, avec l'Ouvrage du même *Columbus.* Le Docteur *Douglas* lui attribue la *Mantissa Anatomica* qui parut à Copenhague en 1611, *in*-8, avec les V & VI Centuries Anatomiques de *Thomas Bartholin*; mais le célebre *De Haller*, que la mort a enlevé à la République des Lettres le 12 Décembre 1777, dit que cet Ouvrage appartient à *Rhodius.*

Erasme Posthius, fils de *Jean*, naquit à Wurtzbourg le 3 Août 1582. Il étudia la Médecine à Padoue pendant deux ans, & delà il passa à Bâle, où il fut promu au Doctorat en 1613. L'exemple de son pere lui inspira le goût de voyager; il retourna en Italie & la parcourut, ainsi que la France, l'Angleterre & les Pays-Bas. Il mourut dans sa patrie le 27 Décembre 1618, âgé seulement de 36 ans.

POTAMON d'Alexandrie, habile Philosophe qui vivoit sous Auguste, fut Chef de la Secte *Eclectique*, ainsi appellée, parce que ses partisans choisissoient, parmi les opinions courantes, celles qui leur paroissoient les plus saines & les plus probables. C'est ainsi que *Potamon* prit un sage milieu entre l'incertitude des Pyrrhoniens & la présomption des Dogmatiques. Il emprunta de chaque école de Philosophie ce qui

pouvoit perfectionner les connoissances de l'esprit humain, & donna naissance à une maniere de raisonner qui passe encore aujourd'hui pour la meilleure. C'est sur les mêmes principes que les grands Maîtres de notre siecle ont établi la Théorie Médicinale.

POTIER ou POTERIUS, (Pierre) Médecin du XVII siecle, grand amateur des remedes chymiques, étoit d'Angers. Il exerça son Art en Italie, où il fut assassiné par un perfide ami. Les Ouvrages qu'il a laissés sont tous marqués au même coin ; il n'est occupé que de relever les succès de ses cures & de vanter les merveilleux effets des remedes secrets qu'il employoit pour y parvenir. C'est avec ostentation qu'il parle de ces remedes, & il se fait une fête d'annoncer qu'il n'a eu aucun besoin de la saignée, ni des médicamens communément en usage, pour guérir ses malades. Un Médecin de notre siecle s'attire malheureusement la confiance du public par les mêmes raisons ; *Ailhaud* prétend guérir tous les maux par ses seules poudres, & l'on croit ce qu'il dit, malgré le grand nombre de personnes qui ont été les victimes de leur aveugle crédulité.

Les Ouvrages de *Potier* consistent en trois Centuries d'observations, dont la premiere fut imprimée à Venise en 1615, *in*-8, à Cologne en 1622 & 1625, *in*-12; la seconde à Bologne en 1622, *in*-8, & a Cologne en 1623, *in*-12; la troisieme en 1643, *in*-4, avec les précédentes & les deux Livres *De Febribus.* Ces derniers ont encore été publiés à Paris en 1647, *in*-4, avec la *Pharmacopæa Spargyrica, id est, nova & inaudita, rariora & efficacissima ad gravissimos quosque morbos remedia conficiendi, ratio.* Ce Traité de *Potier* a paru séparément à Bologne en 1622, *in*-8, 1635, *in*-4, & à Cologne en 1624, *in*-12.

On a des éditions complettes des Œuvres du même Médecin, sous ce titre : *Opera omnia Medica ac Chemica. Lugduni*, 1645, 1653, *in*-8. *Francofurti*, 1666, *in*-8. *Ibidem*, 1698, *in*-4, avec les notes de *Fréderic Hoffmann.* Tout ce qui tient à la Polypharmacie n'a été nulle part plus accueilli qu'en Allemagne, & par une suite de ce goût général, on a cherché à deviner les secrets de *Potier* dans un Ouvrage imprimé à Francfort & à Leipsic, *in*-4. Il est intitulé : *Manes Poteriani, id est, Petri Poterii Inventa Chymica, anxiè hactenus desiderata, secundùm mentem Autoris elaborata.*

POTTER, (François) Curé de Kilmington dans la Province de Sommerset en Angleterre & Membre de la Société Royale de Londres, étoit de Meyre dans le Comté de Wilh, où il naquit en 1594. Il étudia à Oxford, & pendant qu'il y faisoit sa principale affaire de la Théologie, il s'appliqua aux Mathématiques & à l'Hydraulique avec beaucoup de succès. On dit que ce fut lui qui imagina, en 1640, la méthode de guérir les maladies par la transfusion du sang ; cette idée fut accueillie comme le sont toutes les nouveautés, mais elle finit par être condamnée. *Potter* mourut aveugle au mois d'Avril 1678.

POUPART (François) naquit au Mans. Il fit ses cours d'Humanités & de Philosophie chez les Peres de l'Oratoire de sa ville natale, vint ensuite à Paris où il s'appliqua avec ardeur à la Physique & à l'Histoire Naturelle. La modicité de sa fortune, qui tenoit un peu de l'indigence, auroit dû, semble-t-il,

le détourner de l'étude de ces Sciences qui ne fournissent pas ordinairement de promptes ressources pour mettre leurs amateurs en état de vivre à l'aise ; mais cette réflexion ne l'arrêta pas ; il se laissa aller où son goût le portoit. Comme celui qu'il avoit pour l'étude des insectes étoit le plus attrayant, il employa une partie de son tems à les observer & à les disséquer ; & pour avancer les progrès qu'il espéroit de faire dans cette étude, il s'appliqua sérieusement à l'Anatomie & à la Chirurgie. La pratique de l'une & de l'autre lui parut même nécessaire, & pour cette raison, il se présenta à l'Hôtel-Dieu de Paris, où il subit les examens & fut reçu avec applaudissement. Mais il étonna tout le monde quand il avoua qu'il n'avoit que la Théorie, & qu'il ne savoit pas même saigner. On l'instruisit alors dans la Pratique de la Chirurgie pendant trois ans, & chacun s'empressa à le diriger dans les opérations de cet Art, ainsi que dans les dissections anatomiques. *Poupart* se fit ensuite recevoir Docteur en Médecine à Rheims, & en 1699, il fut admis à l'Académie des Sciences en qualité d'Eleve de *Mery*.

Ce Médecin mourut à Paris au mois d'Octobre 1708. Il n'étoit point Philosophe seulement par ses connoissances, il l'étoit encore par sa conduite. Réduit à un genre de vie fort incommode & fort étroit, il le supportoit avec gaieté. Son extérieur étoit modeste, & cette modestie avoit passé jusqu'à son cœur. On a de lui une *Dissertation sur la Sangsue* dans le Journal des Savans, un *Mémoire sur les insectes hermaphrodites*, l'*Histoire du Formica Leo*, celle du *Formica Pulex*, des *Observations sur les Moules*, une *Dissertation sur l'apparition des esprits* à l'occasion de l'aventure de Saint Maur, & d'autres Mémoires dans le Recueil de l'Académie des Sciences. Il passe aussi pour Editeur d'une *Chirurgie complette* qui est extraite de plusieurs Traités écrits sur cet Art, & que le célebre *Haller* regarde comme un Ouvrage différent de celui de *Le Clerc*, qui porte le même titre.

Il ne faut point confondre le Savant, dont je viens de parler, avec *Olivier Poupard*, Médecin natif de Saint Maixent en Poitou, qui a mis au jour, en 1580, une Traduction Latine des Aphorismes d'*Hippocrate*, & l'année suivante, un Abrégé en la même Langue des Livres de *Galien* sur la méthode de guérir. Il est encore Auteur des Ouvrages intitulés :

Traité de la saignée contre les nouveaux Erasistratiens qui sont en Guyenne. La Rochelle, 1576, *in*-12. Il est fort éloigné de condamner la saignée, il la croit même nécessaire & fort utile ; mais comme l'abus engendre de grands maux, il blâme également ceux qui saignent toujours & ceux qui ne saignent jamais.

Conseil divin touchant la maladie divine & Peste en la ville de la Rochelle. La Rochelle, 1583, *in*-12.

POUPPÉ DES PORTES (Jean-Baptiste-René) étoit le cinquieme Docteur en Médecine que sa famille avoit produit. Il naquit à Vitré en Bretagne le 28 Septembre 1704. A l'âge d'environ vingt ans, il commença à s'appliquer à la Médecine. Il étudia d'abord l'Anatomie sous *Duverney* & *Winslow* ; ensuite il se livra à la Botanique avec d'autant plus de confiance, que prévenu en faveur des spécifiques, il se persuadoit que la connoissance des plantes le conduiroit à la science de guérir toutes les maladies. C'est ainsi qu'il le dit lui même dans une lettre à son frere, insérée dans l'Avertissement qui est à la tête d'un Ouvrage de

de sa façon, dont on donnera le titre. Mais revenu de cette prévention, il se mit bientôt à suivre les Hôpitaux, parce qu'il étoit convaincu de l'importance de l'observation dans l'Art de guérir. Assidu à se rendre dans ces asyles ouverts à l'humanité souffrante, il se bornoit aux maladies qui lui paroissoient les plus considérables, & il en décrivoit l'histoire chaque jour en rentrant chez lui. Ses après-midi étoient consacrées à la lecture des meilleurs Livres. Au bout de six ans d'étude à Paris, *Des Portes* alla à Rheims se faire recevoir Docteur. Ses talens le firent bientôt connoître. Il fut choisi à l'âge de 28 ans, pour remplir les fonctions de Médecin du Roi dans l'Isle de Saint Domingue. A cette qualité il réunit ensuite celle de Correspondant de l'Académie Royale des Sciences. Arrivé à sa destination, il rendit les services les plus importans à la Colonie : c'est à lui que l'on doit, en quelque sorte, le rétablissement de l'Hôpital du Cap. Il n'y avoit pas plus de vingt lits dans cette Maison, lorsqu'il commença à en être chargé ; & avant sa mort, on en avoit augmenté le nombre jusqu'à cent. C'est encore à lui qu'on doit le réglement qui fut dressé, par lequel tout Chirurgien, avant d'exercer aux Isles, devoit servir l'Hôpital pendant un an, non seulement pour s'instruire des maladies du pays, mais aussi pour aider aux pansemens & seconder le zele des Freres de la Charité. *Des Portes* mourut au Quartier-Morin, Isle & Côte Saint-Domingue, le 15 Février 1748, âgé de 43 ans, 5 mois.

J'ai tiré cet Article du VI Cahier de supplément à l'année 1770 du Journal de Médecine, dans lequel M. *Roux* a consigné ces détails de la vie d'un homme qui a si bien mérité de l'humanité. On a de lui:

Histoire des maladies de Saint-Domingue. Paris, 1770, trois volumes *in*-12. Elle renferme d'excellentes observations sur l'air de Saint Domingue, & il en résulte que la corruption qui regne dans cet air est une des principales causes des maladies du pays. Le troisieme volume est un Traité des plantes usuelles de l'Amérique. On y a joint aussi deux Mémoires curieux, l'un sur le Sucre, l'autre sur une source d'Eau chaude trouvée dans l'Isle de Saint-Domingue, au Quartier de Mirbalais.

POURFOUR. (François) Voyez PETIT.

POURMAN ou PURMANN, (Mathieu-Godefroid) Chirurgien Allemand, se fit de la réputation dans les Troupes de Brandebourg depuis 1674 jusqu'en 1679. Il se retira alors à Halberstadt, où il se dévoua au service des malades attaqués de la peste qui s'étoit glissée dans cette ville peu de tems après son arrivée. En 1685, il se rendit à Breslau, & on l'y retint par de gros appointemens.

Pourman, a écrit plusieurs Ouvrages en sa Langue maternelle. Tels sont : une Chirurgie curieuse ; une Chirurgie véritable en cinq Traités qui passent pour être fort utiles aux Chirurgiens d'Armée ; un Livre des devoirs du Chirurgien pendant la peste, dans lequel il donne pour regle, ce qu'il avoit pratiqué lui-même pendant l'Epidémie d'Halberstadt ; un autre sur la méthode de traiter les maladies vénériennes. C'est d'après *Goelicke* que *Manget* parle de ce Chirurgien dans sa Bibliotheque des Ecrivains en Médecine. *Haller* dit qu'il étoit homme d'esprit, & qu'il osa éprouver la transfusion du sang sur lui-même ; mais

il ajoute qu'il s'épuisa d'ailleurs en recherches inutiles sur les causes des maladies, qu'il eut une confiance aveugle en certains médicamens qui ne pouvoient point opérer tout ce qu'il en attendoit, & qu'il entassa formules sur formules dans ses Ouvrages. En général, il comptoit trop sur les drogues dans la cure des maladies chirurgicales, il abusoit des topiques, & il poussoit la crédulité jusqu'à ajouter foi à la poudre de sympathie. Partisan des Anciens, il recommanda l'usage des cauteres & des tentes, & ne sentit point assez les inconvéniens du tamponnement dans la cure des plaies. Quant aux opérations délicates ou difficiles, on ne voit pas qu'il s'y soit beaucoup distingué; cependant *Freind* le cite pour avoir pratiqué la Bronchotomie, & d'autres disent qu'il trépana deux fois le Sternum.

POZZI (Joseph-Hippolyte) naquit en 1697 à Bologne, & reçut de la Nature un génie étendu & un esprit plein de vivacité. Au sortir de la Philosophie, il s'appliqua à la Médecine, prit le bonnet de Docteur en cette Science, & fut chargé de donner des leçons d'Anatomie dans les Ecoles de sa ville natale. L'an 1732, il fit imprimer deux Discours & un Traité complet d'Anatomie, rédigé en forme épistolaire. On lit aussi de lui, dans le second volume des Actes de l'Institut de Bologne, une Dissertation assez savante *De Malo Punico*.

Quoiqu'il se soit appliqué toute sa vie à l'étude de la Médecine & de l'Anatomie, il n'a pas laissé d'entretenir commerce avec les Muses. La Poésie a été sa plus chere occupation jusqu'à sa mort arrivée en 1752. Il faisoit des Vers avec la plus grande facilité. Il fut marié trois fois, & il eut des enfans de toutes ses femmes. Etant devenu veuf, & se trouvant à Rome, lorsque le Cardinal Lambertini fut élu Pape sous le nom de Benoit XIV, celui-ci le fit son Camérier d'honneur & son Médecin extraordinaire. *Pozzi* a laissé pour héritier de son nom & de ses talens, M. *Vincent Pozzi*, aggrégé au College des Médecins de Bologne, Professeur public de Chymie & Coadjuteur du célebre *Jacques Beccari* dans l'Institut de la même ville.

Le Recueil des Poésies de notre Médecin a paru à Venise en 1776, trois volumes *in*-8. Il est en Italien. Un de ces volumes contient les Rimes joyeuses de l'Auteur, parmi lesquelles il y a un sonnet où il se peint ainsi lui même:

» Je suis maigre & effilé; je suis franc & hardi; & il y a deux ans que j'en » avois trente-six; mes membres sont proportionnés, & je ne voudrois être ni » plus beau, ni plus laid que je ne le suis. Je n'ai pas de richesses, mais je ne » suis pas dans le besoin; j'ai cinq enfans, & dans deux mois, j'en aurai six; » j'ai été jusqu'à présent mari de trois femmes, sans parler de mes autres faits. » J'aime les échecs & les cartes; je suis colere & je m'emporte aisément; je » tiens ma place parmi les Médecins & parmi les Poëtes. Je devrois être sage » & je suis fou; je mange bien, je bois encore mieux, & j'étudie peu. Voilà ma vie & voilà mon portrait. » On ne peut leur reprocher d'être flattés.

PRADILLES, (Jacques) de Montpellier, reçut le bonnet de Docteur en Médecine dans les Ecoles de cette ville, sous *André Du Laurens*. Après sa promotion qui date de 1590, il suivit pendant quelques années les exercices de la Faculté, & fut nommé, en 1603, à la Régence que *Jean Hucher* laissa vacante.

Il succéda, en 1617, à *Jean Varandè* dans la place de Doyen, & mourut deux ans après, le dernier jour d'Avril 1619.

PRÆDAPALIA. Voyez BERTAPALIA.

PRANAGORE ou PRAXAGORE, fils de *Néarque*, naquit à Cos. Il fut contemporain de *Diocles* & vécut conséquemment dans le XXXVII siecle. L'Anatomie excita son attention & sa curiosité, mais réduit à ne disséquer que des brutes, ce qu'il savoit en Anatomie étoit très-superficiel & point exact : c'est le jugement qu'en porte *Galien* qui certainement avoit lu les Ouvrages de *Praxagore*, dont il faisoit peu de cas. Ce Médecin n'en eut cependant pas moins de réputation ; elle fut même telle, qu'elle lui attira des disciples, entre autres *Philotime*, *Plistonique* & le fameux *Hérophile*, qui ont cultivé tous trois l'Anatomie, & rendu publics leurs travaux & leurs observations.

Praxagore est un des derniers *Asclépiades* qui aient eu quelque réputation dans l'Art de guérir. L'opinion où il étoit que les nerfs tiroient leur origine du cœur, & que les arteres parvenues à l'extrêmité des parties se convertissoient en nerfs, l'avoit conduit à regarder le cerveau comme une excrescence ou une appendice de la moëlle épiniere. Il prétendoit aussi que les arteres ne contiennent point de sang, d'où l'on peut inférer qu'il commença à distinguer les arteres des veines. *Erasistrate*, après lui, fit la même distinction & s'expliqua plus clairement sur le contenu de ces différens vaisseaux ; selon lui, les veines ne sont naturellement remplies que de sang, & les arteres que d'esprit ou d'air.

Tout attaché que parût le Médecin, dont nous parlons, à la Secte des Dogmatiques, il osa abandonner la méthode d'*Hippocrate*. Il rapportoit les causes des maladies à la qualité des humeurs ; il en distinguoit même de dix especes, sans compter le sang : mais un systême aussi mal arrangé n'a pu influer sur sa pratique, sans le conduire plus souvent à l'erreur qu'à la vérité. On trouve dans *Cælius Aurelianus* quelques fragmens de sa doctrine. Ses procédés curatifs dans la passion iliaque tenoient plus à l'art de tourmenter les malades qu'à celui de les soulager. Après avoir long-tems continué les vomitifs sans succès, dans la vue de faire évacuer par en haut les excrémens contenus dans les intestins, il ouvroit quelquefois la veine, & remplissoit le canal intestinal d'air qu'il injectoit par l'anus. Lorsqu'il avoit mis le malade à ces cruelles épreuves, il incisoit le ventre & même l'intestin, dont il tiroit les matieres retenues, & le recousoit. Sa pratique n'étoit ni plus douce ni plus efficace dans le traitement de l'épilepsie ; il commençoit par faire raser la tête, & après plusieurs remedes rebutans & inutiles, il employoit le fer & le feu. *Cælius Aurelianus* & *Galien* citent plusieurs de ses Ouvrages, dont la perte ne mérite pas nos regrets, si l'on en juge par ce qui nous en reste : on trouve dans la méthode curative de *Praxagore* plus de témérité que de raisonnement, plus d'essais que d'observations. C'est ainsi qu'au rapport de *Celse*, les sectateurs d'*Hippocrate* s'égarerent dans la pratique, en imaginant différentes manieres de traiter les maladies.

PRATENSIS ou DU PRÉ (Jean-Philippe) naquit en 1543 à Arhusen, ville de Dannemarc dans le Nord-Jutland, de *Philippe Du Pré*, François de nation, qui fut Chirurgien de Christian III. Il voyagea dans les pays étrangers aux dépens de la Cour, avec *Pierre Severini*, & il en rapporta le titre de Docteur en Médecine qu'il prit en Italie. En 1571, on le nomma Professeur en cette Science à Copenhague ; mais il ne remplit sa Chaire que pendant peu d'années. Il lui survint un crachement de sang en enseignant, & il en mourut entre les bras de ses auditeurs le premier de Juillet 1576. On a de lui quelques Ouvrages de Poésie, d'Astrologie & de Médecine, & parmi ceux-ci une Dissertation *De ortu & progressu, subjectis & partibus Medicinæ*, qui fut imprimée à Copenhague en 1572.

PRATENSIS ou A PRATIS, (Jason) Docteur en Médecine natif de Ziriczée en Zélande, étoit fils de *Thomas*, lui-même savant Médecin. *Jason* fleurissoit vers l'an 1520. La diversité de ses talens le fit connoître avantageusement, & en particulier du côté de la Poésie, dans laquelle il excella pour la composition des vers héroïques. Il mourut dans sa ville natale le 22 Mai 1558, & fut enterré dans le chœur du Temple principal, où l'on grava cet éloge funebre sur son tombeau :

EPITAPHIUM
Eruditissimi ac celeberrimi Viri
JASONIS PRATENSIS,
Medici Ziriczæi.
Obiit XI Kal. Junii
MDLVIII.

Scaldia quæ pratis, latisque extenderis agris,
Aspice PRATENSIS *posthuma busta tui:*
Hic situs est, non quem Colchis malè sentit Iason,
Aut qui Medææ struxerat arte dolum :
Sed Urbs quem peperit Medicum, Zirizæa, suâque
Arte dedit firmâ posse salute frui.
Ecce per immensum diffusa volumina mundum
Optima victuri dant monumenta Viri,
Quæque per Aönios cecinit doctissimus hortos
Et tot conspicuô carmina fulta pede.
Sufficiat genuisse duos : LÆVINUS, IASON,
Nomina sunt opibus splendidiora tuis.

Nous avons les Ouvrages suivans de la façon de ce Médecin :

Libri duo de Uteris. Antverpiæ, 1524, *in-4. Amstelodami*, 1657, *in-12.*

De parturiente & partu Liber. Antverpiæ, 1527, *in-8. Amstelodami*, 1657, *in-12.*

Liber de arcenda sterilitate & progignendis liberis. Antverpiæ, 1531, *in-4. Amstelodami*, 1657, *in-12.*

De tuenda valetudine Libri quatuor. Antverpiæ, 1538, *in*-4.

De Cerebri morbis, hoc est, omnibus ferè curandis, Liber. Basileæ, 1549, *in*-8.

La bonne Latinité de ces Ouvrages les feroit estimer, si les maximes frivoles que l'Auteur a répandues jusques dans sa pratique, ne rendoient fautif ou inutile tout ce qu'il avance sur la cure des maladies. On est d'ailleurs rebuté de la lecture de ces Ouvrages par la crédulité de l'Auteur, qui est extrême. Il débite les contes les plus ridicules & les histoires les plus apocryphes sur l'art de faire des enfans, & les visites que les jeunes veuves reçoivent pendant la nuit de la part de leurs maris qu'elles ont enterrés. La foi qu'il semble ajouter à de pareils contes, inventés par des veuves incontinentes pour pallier leurs désordres, fait elle seule la preuve la plus complette de l'imbécillé crédulité de *Pratensis*.

PRÊTRES PAÏENS (Les) ont fait assez de figure dans la Médecine ancienne. Successeurs de ces hommes sans mission qu'un Charlatanisme superstitieux avoit fait regarder comme Médecins, ils s'enhardirent à promettre la guérison aux malades, & soutinrent leurs promesses par l'appareil imposant de leur ministere. Comme le commerce qu'on leur attribuoit avec les Dieux les mettoit beaucoup plus à portée d'abuser de la crédulité du vulgaire, déja trompé si grossierement sur tous les objets de son culte, ils convertirent les prestiges en cérémonies religieuses, & parmi elles, ils accréditerent singulierement l'*Incubation*, qui consistoit à coucher dans le Temple de quelque Divinité pour obtenir la guérison de ses maux. On ne sauroit bien détailler tout ce qui a rapport à cette matiere, sans recourir aux Auteurs qui en ont fait l'objet de leurs recherches; mais comme M. *Du Jardin* s'est attaché à rassembler tout ce qu'ils ont dit de mieux, je me bornerai à rapporter ce qu'il en a laissé dans son Histoire de la Chirurgie que je vais copier.

Pour que personne ne mourût entre les mains des Prêtres, ils n'admettoient à l'incubation que des malades susceptibles d'une guérison prompte & facile; & pour éviter d'autant mieux d'être trompés sur cet article, quoiqu'ils le fussent quelquefois, ils obligeoient les malades à consulter auparavant le Dieu dont ils imploroient le secours. Ministres connus de la Divinité, les Prêtres en devenoient alors l'ame & l'organe, & ils ne manquoient pas de dicter les réponses à leur gré.

Quand le malade étoit admis, il y avoit des cérémonies préalables, auxquelles on mettoit un appareil propre à en imposer au peuple toujours avide du merveilleux. Du sanctuaire ou du fond des temples, il sortoit quelquefois une agréable vapeur qui remplissoit le lieu où se tenoient les consultans : c'étoit l'arrivée du Dieu qui parfumoit tout par sa présence. Après ces préparations cérémonielles, venoient les jeûnes, les expiations & les lustrations, pour lesquelles on préféroit l'eau de la mer, quoiqu'à son défaut celle de fontaine suffît : car il est bon d'observer que le Dieu ne se communiquoit pas à des sujets impurs. A ces religieuses grimaces succédoient les sacrifices, & chaque temple avoit les siens. Par-tout on s'accordoit sur leur nécessité, presque par-tout on différoit dans

la maniere & dans l'espece. En certains endroits, on sacrifioit à *Esculape* des moineaux, & en d'autres c'étoit des coqs : à Cyrene, ce Dieu agréoit le sacrifice des chevres & le rejettoit à Epidaure. A Titane, on lui offroit le taureau, l'agneau & le porc; l'*Esculape* d'Athenes, bien plus sobre, se contentoit de noix, de figues & d'autres menues denrées semblables. Tous ces dons, qui étoient de précepte légal, n'excluoient pas la pieuse générosité des dévots; les Prêtres s'en seroient bien gardés. Leur vigilance, sur l'article de leurs intérêts, avoit été jusqu'à faire établir, à Epidaure & à Cyrene, une loi qui défendoit aux citoyens, ainsi qu'aux étrangers, de rien emporter des victimes ou de ce qui avoit été consacré aux Dieux. Tout devoit être consommé dans l'enclos du temple. Les Prêtres se faisoient ainsi payer cherement la peine de sacrifier des victimes dont ils mangeoient la chair.

Après toutes ces formalités, on passoit à d'autres cérémonies qui, pour avoir un objet plus sérieux, n'en étoient pas moins illusoires : je parle de celles qui se rapportoient directement à la guérison. La Divinité, dans tous les temples, se communiquoit d'une maniere particuliere, mais dans celui d'Athenes elle exerçoit en personne; c'est ce qu'on apprend par le *Plutus* d'Aristophane, le morceau de l'antiquité qui répand le plus de lumieres sur notre sujet.

Quand les ablutions & les sacrifices étoient finis, les malades se couchoient, le Sacrificateur éteignoit les lampes & recommandoit de dormir, ou du moins de garder un profond silence par respect pour le lieu : car le moindre bruit effarouchoit la Divinité, qui avoit de bonnes raisons pour ne pas s'exposer aux regards curieux & indiscrets des profanes. Lorsque le Sacrificateur croyoit tout son monde bien endormi, il saisissoit ce moment pour faire sa ronde & s'emparer des noix, des figues, des gâteaux & des autres offrandes qui avoient été transportées de l'autel sur la table sacrée, & emportoit toute cette victuaille pour manger avec sa famille; car puisqu'il guérissoit pour le Dieu, il étoit juste qu'il mangeât pour lui. Le lendemain on disoit que l'Immortel avoit tout consommé.

Vers le milieu de la nuit, lorsque tout étoit calme, *Esculape*, ou plutôt le Prêtre qui en faisoit les fonctions, accompagné de plusieurs femmes qu'on faisoit passer pour les filles du Dieu, visitoit les malades & leur ordonnoit le remede qu'il jugeoit convenable; un aide le préparoit sur le champ & le Dieu en faisoit l'application. Quelques-uns de ces malades guérissoient par hazard & d'autres se croyoient guéris, ce qui revient à-peu-près au même. Comme les Charlatans de nos jours, les Prêtres avoient des gens affidés qui ne venoient dans les temples que pour faire éclater la puissance de la Divinité. C'est ce qu'on voit par cette inscription de la fameuse table d'*Esculape*, qui fut trouvée parmi les débris d'un temple de ce Dieu, dans une isle du Tibre. « Le Dieu a rendu ces » jours-ci l'Oracle suivant au nommé Caïus qui étoit aveugle; qu'il se présentât » à l'Autel sacré; qu'après avoir fléchi les genoux, il passât de la droite à » la gauche, & mît ses cinq doigts sur l'autel; qu'ensuite il levât la main & » l'appliquât sur ses yeux. Il l'a fait & il a recouvré la vue en présence du » peuple qui a fait éclater sa joie, en voyant les miracles qui se faisoient sous » notre Empereur Antonin. »

L'objet de ces faux miracles qu'ils publioient de tems à autre, étoit de réveiller l'attention du peuple & de soumettre les incrédules. Pour l'ordinaire, ils prescrivoient des remedes naturels, mais assaisonnés de superstition. S'agissoit-il d'en consigner les bons effets sur des tablettes publiques? C'étoit toujours des maladies graves, désespérées, incurables, qu'ils avoient guéries. On en jugera par les Inscriptions suivantes :

« Lucius avoit une pleurésie formée, en sorte qu'on désespéroit de sa vie. » Le Dieu lui a rendu cet Oracle : Qu'il vînt prendre de la cendre sur son » autel & que l'ayant mêlée avec du vin, il l'appliquât sur son côté; ce » qu'ayant fait, il a été guéri, a rendu publiquement graces au Dieu & en » a reçu les félicitations du peuple. »

» Julien vomissoit ou crachoit du sang, de façon que l'on n'en espéroit plus » rien. L'Oracle du Dieu lui a répondu, qu'il vînt dans son temple, qu'il prît » des pigeons sur son autel & qu'il en mangeât pendant trois jours avec du » miel : ce que Julien ayant fait, il a été guéri, & il est venu en rendre » au Dieu ses actions de graces, en présence de tout le peuple. »

« Le Dieu a rendu cet Oracle à Valerius Aper, soldat, qui étoit devenu aveu» gle : qu'il prît du sang d'un coq blanc, qu'il y mêlat du miel, & qu'il en fit un » collyre, dont il mettroit sur ses yeux pendant trois jours. Il a vu, & il est venu « rendre publiquement graces à *Esculape*. »

Les remédes qu'on décrit ici, sans être énergiques, sont au moins indiqués & relatifs aux circonstances; ils ont donc pu être utiles : mais si l'on peut inférer delà que les Prêtres avoient quelques connoissances dans l'Art de guérir, on ne sauroit excuser l'abus qu'ils en faisoient. On voit dans ces Inscriptions, & spécialement dans la derniere, combien ils cherchoient à en imposer sur la nature du mal. La difficulté de voir de ce soldat qu'on dit aveugle, avoit vraisemblablement sa cause dans une violente ophthalmie, puisque nos Oculistes modernes font encore appliquer, dans le même cas, le sang de pigeon, qui, toute superstition à part, a la même vertu que celui du coq blanc. Voilà de ces supercheries particulieres à ces charlatans : mais quelquefois aussi les Grands s'avilissoient jusqu'à conspirer avec eux pour tromper le Prince & le peuple. Deux hommes de basse condition, payés sans doute pour contrefaire, l'un l'aveugle, l'autre le boiteux, se présentent à l'audience de Vespasien, & le prient de vouloir bien leur accorder le remede que *Sérapis* leur avoit révélé en songe. Il ne s'agissoit que de cracher dans l'œil du premier & de toucher du bout du pied le second. L'Empereur avoit trop de bon sens pour s'exposer au ridicule de cette cérémonie; mais pressé par ses courtisans, moins délicats que lui sur les suites de cette flatterie insigne, il touche les prétendus malades & ils sont guéris. Les Prêtres, gagés pour captiver le peuple par l'attrait du merveilleux, repaissoient souvent sa crédulité de pareilles chimeres. Près du temple que le Censeur Fulvius avoit fait bâtir à *Apollon*, sur le Mont Soracte, il y avoit un College de Prêtres, qui, pour accréditer les oracles du Dieu dont ils étoient les ministres, marchoient sur des charbons ardens, qui ne leur faisoient aucun mal, parce qu'ils s'étoient auparavant frotté les pieds de certaines drogues connues des Bateleurs modernes

qui avalent du feu & font d'autres prestiges de cette espece. On sait que *Junon*, sous le nom de *Lucine* qu'elle partageoit avec *Diane*, étoit invoquée dans les accouchemens, & qu'elle avoit en cette qualité un culte particulier à Rome. Les Dames Romaines qui ne pouvoient avoir d'enfans, se rendoient à certaines heures dans son temple. Là dépouillées de leurs vêtemens & dévotement prosternées, elles recevoient avec docilité plusieurs coups de fouet qu'un Luperque ou Prêtre de Pan leur appliquoit avec des lanieres faites de peau de bouc. Si cette fustigation ne les rendoit pas fécondes, elle avoit au moins la propriété de les disposer à le devenir. On eut pu exécuter chez soi la recette ; mais on lui croyoit une toute autre vertu, lorsqu'elle étoit administrée dans le temple & par les mains d'un Prêtre. L'histoire ancienne, remplie de traits semblables, n'offre peut-être pas un tour de charlatanisme aussi impudent que celui-ci. Une femme qui avoit dans le corps un ver extraordinaire, se trouvant abandonnée des plus habiles Médecins, vint à Epidaure pour prier *Esculape* de l'en délivrer. Comme ce Dieu étoit alors absent, (car on croyoit que les Dieux quittoient quelquefois leurs temples & faisoient des voyages en certains pays) les Ministres du temple la firent coucher dans le lieu destiné à l'incubation, & préparerent l'appareil nécessaire pour la cure. L'un d'eux ayant coupé la tête à cette femme, tira le ver qui étoit effrayant & d'une longueur prodigieuse. Ils se mirent ensuite en devoir de lui remettre la tête & de la rajuster comme auparavant ; mais ils ne purent en venir à bout. Heureusement le Dieu revint, & après les avoir réprimandés d'avoir entrepris une cure qui n'étoit pas de leur compétence, par son pouvoir irrésistible & divin, il remit la tête sur son trone & renvoya l'étrangere en bon état. C'est à des pieges si grossiers que se prenoient & le peuple & les gens les plus instruits, & les Grands même, qui tous étoient peuple sur cet article. Mais doit-on en être surpris ? Malgré toute la Philosophie, dont on fait honneur à notre siecle, on voit des Charlatans publier des cures presque aussi ridicules, qui cependant s'établissent dans la crédulité publique.

Après des guérisons aussi spécieuses, un malade manqué par les Prêtres auroit eu bonne grace de se plaindre ! Combien de raisons n'avoit-on pas à lui opposer ? On lui reprochoit la modicité de ses présens, ou ses crimes, ou quelque omission dans le cérémonial des préparatifs, & tous les jours on payoit de cette monnoie l'imbécille crédulité des dévots qui vouloient bien s'en contenter. De tems en tems il se trouvoit des gens éclairés, assez courageux pour déchirer le voile qui couvroit ces misérables prestiges. On lit que Polémon dormant dans le temple d'*Esculape* pour apprendre de lui les moyens de se guérir de la goutte, ce Dieu lui apparoît & lui ordonne de s'abstenir de boire froid. Polémon lui répond : *Que ferois-tu, mon ami, si tu avois à guérir un bœuf ?* Il y a plus : quoique dans trois grandes Ecoles de Philosophie on traitât les Oracles d'impostures, il y avoit peu de Grecs qui ne les allassent consulter sur leurs maladies. On exécutoit même avec la plus grande exactitude toutes leurs ordonnances, quelque rebutantes qu'elles fussent, & l'on cherchoit à éluder celles des plus habiles Médecins. C'est un reproche que faisoit *Galien* à ses contemporains, & nous aurions le même droit de le faire aux nôtres.

On a vu ce qui se pratiquoit dans le temple d'Athenes. Ailleurs, le Dieu se bornoit

bornoit à prescrire des remedes aux malades, & à leur promettre la santé; quelquefois il les guérissoit miraculeusement pendant le sommeil. Là il prescrivoit des remedes, tantôt assez clairs, tantôt énigmatiques, que les Prêtres se chargeoient toujours d'expliquer. Si les songes n'étoient pas susceptibles d'une interprétation satisfaisante, on faisoit dormir de nouveau les malades, avec la précaution de leur remplir l'esprit des idées les plus propres à leur inspirer des songes favorables. L'imagination prévenue de tout ce qu'on leur avoit inculqué des guérisons & des oracles du Dieu, le lieu même & les circonstances, les disposoient à se retracer, la nuit, les idées dont ils avoient été préoccupés pendant le jour. Les plus petites attentions n'étoient point oubliées pour les succès. On savoit que certains alimens rendent le sommeil difficile: on les interdisoit aux malades. Quelquefois pour ébranler encore plus l'imagination du sujet, on le faisoit coucher sur des peaux de victimes immolées aux Dieux. Si tous ces soins ne réussissoient pas, un Prêtre officieux faisoit pour lui l'incubation, & alors il étoit toujours sûr d'avoir un songe, vrai ou supposé. Mais pour en être réduit à cette ressource, il falloit que le malade n'eût fait aucun rêve; s'il en avoit fait un, quelqu'il fût, les Prêtres ne devoient jamais rester court; car, dit Artémidore, les compositions des Dieux sont simples & sans énigmes; lors même que les Dieux parlent obscurément, ils se font suffisamment entendre. Témoin cette femme, qui ayant une inflammation à la mammelle, songea qu'un agneau l'allaitoit. Elle y appliqua, en forme de cataplasme, l'*Arnoglosse*, c'est-à-dire le plantain, & elle fut guérie. Arnoglosse signifie en Grec, *Langue d'Agneau*. Par cette heureuse interprétation, on peut juger combien les Prêtres avoient beau jeu pour expliquer ces sortes de songes.

Le fameux imposteur Alexandre avoit eu l'adresse de proposer des moyens curatifs encore plus faciles & plus commodes. Il suffisoit d'envoyer un billet cacheté, qui contenoit les demandes que l'on vouloit faire à l'Oracle. Ce billet étoit décacheté par le Ministre; celui-ci, après y avoir écrit ce qu'il vouloit, avoit l'art de le refermer sans qu'il y parût. Le lendemain on le recevoit tout cacheté avec la réponse de l'Oracle, où il y avoit toujours assez de laconisme & d'ambiguité pour cadrer à tous les événemens; semblable au soulier de Théramene qui pouvoit être chaussé par toutes sortes de personnes, ou à la mesure Lesbienne, instrument de plomb qu'on pouvoit appliquer également à toutes sortes de figures, droites, obliques, longues, carrées, &c.

Entre les preuves sans nombre que nous pourrions rapporter de cette ambiguité captieuse, il en est une d'autant plus frappante, qu'elle intéressoit le plus puissant Potentat de l'univers. Alexandre le grand étant tombé malade à Babylone, quelques-uns des principaux de sa Cour passent une nuit dans le temple de *Sérapis* & demandent à ce Dieu, s'il ne seroit pas à propos de faire apporter le Roi lui-même, pour qu'il le guérît plus commodément. Le Dieu répond: *Qu'il vaut mieux pour Alexandre qu'il demeure où il est.* Quelque pût être l'événement, *Sérapis* auroit toujours eu raison. S'il eût laissé venir Alexandre, & qu'il fût mort en chemin ou dans le temple, à quel discrédit ne se seroit-il pas exposé! Si le Roi recouvroit la santé sans sortir de Babylone, quelle gloire pour l'Oracle! S'il mouroit, c'est qu'il lui étoit plus avantageux de mourir après des conquêtes qu'il ne pouvoit

étendre plus loin, ni peut-être même conſerver. Il fallut s'en tenir à la derniere leçon, qui fut tournée effectivement à l'avantage du Dieu, dès qu'Alexandre fut mort.

D'autres fois les Prêtres preſcrivoient des remedes avec des circonſtances bizarres; de maniere qu'ils étoient toujours maîtres d'aſſurer, tant que le malade n'étoit pas guéri, qu'on n'avoit encore pu les trouver. Tel eſt celui que l'Oracle indiqua à Phéron, fils de Séſoſtris & ſon ſucceſſeur au trône d'Egypte. Ce Prince, follement irrité de voir la crue exceſſive du Nil, décocha contre ſes eaux une fleche: c'étoit un crime énorme aux yeux des Egyptiens qui avoient la plus grande vénération pour ce fleuve. Peu après Phéron devint aveugle, c'eſt-à-dire, qu'il perdit pour un tems la faculté de voir, par une inflammation ulcéreuſe de la conjonctive & des paupieres, ou par quelques maladies de cette nature, ſi communes encore aujourd'hui en Egypte, tant par les vapeurs humides dont l'athmoſphere eſt chargée pendant les débordemens du Nil, que par les ſables que des vents impétueux élevent pendant les chaleurs brûlantes de ce climat. Quoiqu'il en ſoit, les Prêtres ne manquerent pas de faire entendre à ce Prince que c'étoit le châtiment de ſon crime, & cet aveuglement dura dix ans. La onzieme année, l'Oracle de la ville de Butés publia que le terme de la punition étoit expiré, & que le Roi recouvreroit la vue, en ſe lavant les yeux avec l'urine d'une femme qui n'auroit connu d'autre homme que ſon mari. Il commença par l'urine de la Reine, ſa femme, qui fut ſans effet; il mit enſuite à la même épreuve, & avec auſſi peu de ſuccès, celle de toutes les autres femmes de la ville. La femme de ſon jardinier, plus fidele ou plus heureuſe que les autres, fournit enfin de ſon urine, & celle-ci guérit le Prince. La reconnoiſſance lui fit épouſer cette femme; mais toutes les autres furent raſſemblées, & brûlées avec la ville. Si les Prêtres n'avoient eu d'autre vue que de faire perſévérer le Roi dans l'uſage d'un remede ſalutaire, qui ne pouvoit agir que lentement, & le prémunir contre le dégoût par un eſpoir toujours renaiſſant, la ruſe eût été innocente; mais elle ne devoit intéreſſer ni la vie, ni même l'honneur de celles qui fourniſſoient le remede. On ſait qu'alors, ainſi que de nos jours, on vouloit guérir promptement: ſi la maladie eſt longue, on ſe dégoûte bientôt des remedes. Ce n'eſt point à la Nature qu'on s'en prend, c'eſt au Médecin. On n'apperçoit ni ſon habileté, ni ſa prudence, on ne voit que ſa lenteur; la patience échappe, il eſt congédié. Vient enfin un Charlatan, qui n'eſt quelquefois que l'heureux témoin du bienfait de la Nature diſpoſée par le Médecin, & plus ſouvent encore l'aſſaſſin complaiſant du malade dont il accélere la mort en lui promettant la ſanté.

Les Prêtres, ainſi que nos Charlatans, euſſent volontiers amené l'uſage de ſe faire traiter par procuration; mais toute leur facilité, leur condeſcendance, ne purent les garantir d'être croiſés par quelques fourbes, auſſi ruſés qu'eux, qui entreprirent ſur leurs droits. Les temples ne conſerverent donc pas conſtamment le privilege excluſif des oracles & des incubations; ces cérémonies ſe pratiquoient auſſi dans des antres & des cavernes: leur obſcurité inſpire je ne ſais quelle horreur favorable à la ſuperſtition. Il y avoit à Niſa, près de Rhodes, un de ces antres devenu fameux. Les malades qui avoient confiance aux Dieux guériſſeurs, ſe rendoient dans un village voiſin chez des Prêtres qui faiſoient, pour les malades,

les incubations. Ils menoient ces malades dans l'antre, où ils restoient plusieurs jours sans manger; & pendant ce tems-là, ils tâchoient d'avoir des songes bienfaisans par l'entremise des Prêtres qui leur servoient d'initiateurs. Cet antre étoit inaccessible, & d'un abord dangereux pour tous ceux qui n'y entroient pas sous les auspices des Prêtres. Les impostures & les prestiges de ces Charlatans révérés, avoient répandu parmi le peuple, naturellement crédule & superstitieux, une aveugle mysticité qui ne lui laissoit rien voir de naturel, ni dans les maladies, ni dans leur traitement : il lui falloit par-tout du merveilleux. Les remedes paroissoient bien plus spécifiques, quand ils étoient annoncés par des songes ou par des visions. Ces songes salutaires étoient devenus si familiers & tellement en vogue, qu'il ne falloit pour s'en procurer ni temple, ni caverne : on en avoit également chez soi. Le préjugé, joint au desir de rêver, conformément à son état, étoit un sûr moyen d'en obtenir : la Théologie païenne avoit sur cela des principes qu'on admettoit sans examen. Elle enseignoit que le sommeil étoit le tems le plus convenable pour entendre la voix des Dieux; qu'ils ne parloient pas à nos oreilles, mais à notre intelligence, & que la veille étoit sujette à trop de distractions, pour que des mortels fussent capables du recueillement qu'exigeoit cette auguste communication On peut juger combien ce jargon mystique avoit de pouvoir sur des esprits subjugués par des prestiges continuels.

Pour tenir toujours en haleine la superstition populaire, on multiplioit par-tout les objets de culte. On avoit consacré à certaines Divinités des fontaines, dont les eaux avoient la réputation de guérir les maladies. Si toutes ces fontaines avoient eu quelque principe minéral pour fonder la superstition, elle eût été plus excusable; mais la plupart n'étoient que des eaux ordinaires. Près du temple d'Amphiaraüs, il y avoit une fontaine qui portoit son nom: ses eaux ne servoient ni aux sacrifices, ni aux lustrations, ni aux ablutions des mains; elles n'étoient destinées qu'à recevoir les pieces d'or & d'argent des pieux imbécilles, qui s'imaginoient avoir trouvé dans la réponse de l'Oracle quelque soulagement à leurs maux. Les Prêtres, pour mieux en imposer encore, rendoient jusqu'aux animaux complices de leurs impostures. On publioit qu'un cheval malade & abandonné, qui de son propre mouvement alloit tous les jours boire à une fontaine consacrée à *Esculape*, avoit par sa bienfaisance recouvré la santé & l'embonpoint. Les Romains eurent aussi de ces fontaines merveilleuses; l'Oracle de Gérion, près de Padoue, étoit accrédité par une fontaine dont les eaux, selon Claudien, rendoient la parole aux muets & guérissoient les maladies.

Il y avoit de plus dans les carrefours des especes de Bateleurs à tréteaux, comme les nôtres, qui, à l'imitation des Prêtres, se mêloient de faire, pour la cure des maladies, des expiations & des prestiges. Le peuple imbécille couroit leur acheter cherement un espoir frivole, dont il étoit toujours dupe; mais les Prêtres ne vouloient avoir rien de commun avec eux, » parce qu'ils étoient, dit M. de Fontenelle, des Charlatans plus nobles & plus sérieux, ce qui fait une grande différence en ce métier là. » En effet, ni les Bateleurs, ni les antres, ni les fontaines n'eurent jamais la célébrité des temples; la majesté de ces asyles consacrés par la Religion, en imposa toujours aux hommes. On y déposoit les instrumens de Chirurgie, fort rares alors, & tout ce qu'on croyoit digne d'être conservé &

transmis à la postérité ; on y inscrivoit les remedes qui avoient opéré quelques guérisons éclatantes, afin qu'ils pussent servir à d'autres en pareille occasion. Ceux qui s'étoient trouvés soulagés, pour marquer leur reconnoissance, envoyoient de petits tableaux, contenant le détail de la maladie & des remedes auxquels on croyoit devoir sa guérison ; d'autres y faisoient mettre la représentation des parties de leur corps qui avoient été l'objet de la cure. Il y avoit encore plusieurs autres especes de tableaux ; sur les uns étoient peintes les personnes guéries, d'autres portoient une simple inscription ou formule de reconnoissance; quelques-uns contenoient le nom de la personne convalescente, l'histoire de sa maladie, & le remede qui l'avoit guérie : tous ces dons étoient de matiere plus ou moins précieuse, selon la fortune ou la ferveur des particuliers. Ils étoient suspendus dans les temples, comme des témoignages irrécusables du pouvoir de la Divinité bienfaisante, & c'étoit autant de moyens sûrs pour entretenir la crédulité des dévots ; comme aujourd'hui les descriptions de toutes ces cures imaginaires ou infidellement rapportées, que les Charlatans répandent avec tant de profusion dans les places publiques, sont autant de pieges pour les sots.

Les Prêtres, comme les Charlatans modernes, moins jaloux de guérir effectivement les malades que d'en imposer, décrioient les vrais Médecins qui, contens d'employer leurs soins, leurs lumieres au soulagement des malades, dédaignoient les mensonges autorisés par la Religion & révérés par le vulgaire. C'est ce que fait bien entendre Aristophane, lorsqu'il dit expressément : *qu'il ne pouvoit y avoir de bons Médecins à Athenes, où ils étoient méprisés & mal payés.* Ces Prêtres imposteurs étoient donc l'opprobre de l'Art, comme les Charlatans le sont encore aujourd'hui. Malheureusement, les digues qu'on oppose au Charlatanisme sont trop foibles : il n'est encore parmi nous qu'un trop grand nombre de ces ames mercénaires, qui, pour parler le langage de *Pline*, se font un vrai trafic de la vie des hommes. Mais est-ce aux réflexions les plus sages, aux raisonnemens les plus énergiques, même aux exemples les plus effrayans qu'on a sous les yeux, que céderont jamais les abus en cette matiere ? La Charlatanerie se fonde sur un genre de crédulité, contre lequel il est bien peu d'esprits forts. L'espérance est mere de l'illusion ; & comme on croit aisément tout ce qu'on desire, on courra toujours à ces gens féconds en promesses, avec d'autant plus de fureur, que des remedes violens & administrés au hazard ont quelquefois opéré des révolutions heureuses & inattendues. Ces succès qui frappent l'esprit du vulgaire sont, aux yeux de l'homme instruit, d'une conséquence très-dangereuse. Mais on ne voit que le succès du moment ; on vante avec enthousiasme ces cures isolées, souvent illusoires & toujours suspectes ; on les raconte avec complaisance, & on oublie des milliers de victimes immolées à l'ignorance & à la cupidité meurtriere de ces imposteurs. On peut appliquer à nos Charlatans ce que Tacite dit des Astrologues de Rome : ce sont des trompeurs toujours proscrits, toujours conservés : *Genus hominum... fallax quod in civitate nostrâ & vetabitur semper, & retinebitur.*

PREVOST, (Jean) de Dilsperg dans le Diocese de Bâle, naquit le 4 Juillet 1585. Il fit son cours d'Humanités à Dole, & celui de Philosophie,

partie à Molshem, partie à Diligen. S'étant ensuite décidé à étudier la Théologie, Léopold, Archiduc d'Autriche & Evêque de Strasbourg, qui le soutenoit dans ses études, voulut qu'il en allât prendre les leçons en Espagne, & pourvut libéralement à toutes les dépenses de cette entreprise. *Prévost*, qui aimoit à voyager, demanda la permission de voir l'Italie avant que de se rendre à sa destination. On le lui permit ; mais s'étant arrêté à Padoue comme par hazard, il y perdit bientôt le goût qu'il avoit eu pour la Théologie. Ce fut d'abord par curiosité qu'il entra dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de cette ville ; *Hercule Saxonia* y donnoit sa leçon dont il fut tellement enchanté, qu'il ne put résister au penchant qui l'entraîna dès lors vers la Science qui s'occupe de la guérison de nos maux. Il se livra donc tout entier à l'étude de cette Science : mais comme le cours de Théologie qu'il devoit faire en Espagne, étoit l'unique raison qui lui avoit mérité les bontés de l'Archiduc, ce Prince n'eut pas plutôt appris qu'il vouloit être Médecin, qu'il lui fit retrancher sa pension.

Prévost se vit alors fort à l'étroit. Privé d'un secours si nécessaire à la continuation de ses études, il n'auroit pas tardé à éprouver toutes les rigueurs de l'indigence, si, pour se soustraire à la misere, il ne se fût mis à enseigner la Rhétorique & la Philosophie à de jeunes gens qui demeuroient à Padoue. Il vécut du peu d'argent que lui valurent ces instructions privées, jusqu'à ce qu'Alexandre Vigontia, riche Gentilhomme qui cultivoit les Belles-Lettres, l'eût tiré de cet état de pauvreté, en le prenant chez lui. *Prévost* ne s'occupa plus alors que de l'étude de la Médecine. Il suivit, avec la plus grande assiduité, les célebres Professeurs de Padoue, *Saxonia*, *Rudius*, *Minadoüs*, & fit sous eux des progrès si considérables, qu'on lui donna le bonnet de Docteur en 1607. Sa promotion l'anima plus que jamais à se pousser dans la carriere où il étoit entré ; il sentit tout le besoin qu'il avoit d'y réussir pour se suffire à lui-même. Aussi se répandit-il si avantageusement dans le public au bout de quelques années, qu'il fut nommé, en 1613, à la charge d'Interprete public d'*Avicenne* dans les Ecoles de Padoue, à laquelle on joignit, en 1617, la Chaire de Botanique & la direction du Jardin, que la mort d'*Alpini* laissoit vacantes. Dès le 12 Janvier de la même année, il avoit été nommé second Professeur extraordinaire de Pratique ; mais le 6 Mai 1620, il obtint la premiere place, & il conserva sa Chaire de Botanique pendant l'une & l'autre de ces deux Régences.

Ce Médecin mourut de la peste le 13 Août 1631, après avoir perdu ses enfans de la même maladie. La douceur de ses mœurs, la profondeur de sa modestie, son attachement à l'Université de Padoue, son désintéressement qu'il avoit poussé jusqu'à refuser une Chaire à Bologne qui valoit le double de la sienne, lui mériterent les regrets de ses collegues & ceux de la Nation Allemande à Padoue. Celle-ci fit mettre cette inscription dans les Ecoles de Médecine de cette ville, pour perpétuer la mémoire de ce savant Professeur :

JOANNI PREVOTIO RAURACO,
Philosopho ac Medico insigni,
Practicæ extraordinariæ Professori Primario,
Civi & Doctori desideratissimo,
NATIO GERMANA ARTISTARUM
Posuit Annô 1634.

Prévost est Auteur des Ouvrages suivans :

De remediorum cùm simplicium, tùm compositorum materiâ. Venetiis, 1611, *in*-12.

De Lithotomia, seu, calculi vesicæ sectione Consultatio. Ulmæ, 1628, *in*-4, avec les Observations de *Grégoire Horstius. Leidæ*, 1638, *in*-4, avec le Livre *De Calculo* par *Beverovicius*.

Medicina pauperum, cum Libello de Venenis & eorum alexipharmacis. Francofurti, 1641, *in*-12. *Lugduni*, 1643, *in*-12. *Parisiis*, 1654, *in*-24. *Patavii*, 1660, *in*-12, 1718, *in*-8.

De compositione medicamentorum Libellus. Rinthelii, 1649, *in*-12. *Francofurti*, 1656, *in*-12. *Amstelodami*, 1665, *in*-12. *Patavii*, 1666, *in*-12.

Opera Medica posthuma. Francofurti, 1651, *in*-12. *Ibidem*, 1656, *in*-12. *Hanoviæ*, 1666, *in*-12. C'est un Recueil de la plupart des Traités précédens, auxquels on a joint celui qui suit ; mais les autres ont paru séparément.

Smeïotice, sive, de signis medicis Enchiridion. Venetiis, 1654, *in*-24.

Selectiora remedia multiplici usu comprobata. Francofurti, 1659, *in*-12. Le même sous le titre d'*Hortulus Medicus selectioribus remediis refertus. Patavii*, 1666, 1681, *in*-12. Cet Ouvrage paroît le même que celui qui traite *De compositione medicamentorum*.

Tractatus de Urinis. Ibidem, 1667, *in*-8.

De morbosis Uteri passionibus Tractatio. Ibidem, 1669, *in*-8.

PREYSS de Springenberg (Valentin) naquit le 29 Avril 1553 à Francfort sur l'Oder, de *Christophe*, Professeur de Poésie en cette ville, qui alla ensuite enseigner l'Eloquence à Konigsberg. L'amour du pere pour l'étude passa dans l'esprit du fils; il prit du goût pour la Médecine, dont il reçut le bonnet de Docteur à Valence en Dauphiné au mois de Septembre 1584. A son retour en Allemagne, il s'arrêta quelque tems à Elbing dans la Prusse Royale, & se rendit ensuite à Konigsberg, où il obtint la premiere Chaire de Médecine en 1588, & même celle de Physique, mais il ne conserva cette derniere que jusqu'en 1594. Ce Médecin mourut le 28 Novembre 1601. *Matthias* qui en parle dans sa Chronologie des Médecins, ne lui attribue aucun Ouvrage, non plus que *Lipenius* & *Manget*; mais on trouve quelques morceaux sous le nom de son pere, dans le Catalogue de la Bibliotheque de *Falconet*, comme : *Vita Ciceronis. Oratio de imitatione Ciceronianâ*.

PREZATUS, (Gabriël) de Bergame dans l'Etat de Venise, commença son cours de Médecine à Bologne, & vint l'achever à Padoue où il remporta les honneurs du Doctorat. Gagé par plusieurs villes d'Italie, il voltigea d'un endroit à l'autre pour y rendre service aux malades qui l'appelloient à leur secours, & il

mena une vie ambulante jusqu'à ce que la Faculté de Bologne lui eût présenté une Chaire, en 1477, qu'il remplit avec assez de réputation. Il se lassa bientôt des exercices académiques; car au bout de quelques années, il se retira dans sa patrie, tout décidé d'y vivre tranquillement & de ne s'occuper que de l'étude du Cabinet. La peste qui s'étoit glissée à Bergame, lui fit cependant changer de dessein en 1503. Il ne se contenta pas de voler au secours de ses compatriotes, il écrivit encore un Traité, sous le titre de *Flagellum Dei*, dans lequel il leur donna la méthode préservative & curative de cette maladie. Ce bon citoyen survécut aux ravages de l'Epidémie qui avoit désolé sa ville natale, car il n'y mourut qu'en 1509.

PRIMEROSE, (Jacques) fils de *Gilbert*, Ministre Ecossois, naquit à Saint Jean d'Angely en Saintonge. Il fut reçu Maître-ès-Arts à Bordeaux, passa ensuite à Paris où les libéralités de Jacques I, Roi d'Angleterre, le mirent à l'aise pendant ses études de Médecine, & vint ensuite à Montpellier pour y demander le bonnet de Docteur, qu'il obtint, suivant *Matthias*, en 1617. Au mois de Mars 1629, il se fit aggréger à l'Université d'Oxford, & ne tarda pas à se rendre à Hull dans le Duché d'Yorch, où il se fit beaucoup de réputation par la pratique de son Art. Il s'en seroit fait également par ses Ecrits, s'il ne se fût point refusé à la découverte de la circulation. *Guillaume Harvée* venoit d'en faire la démonstration, lorsque *Primerose* se mit au nombre des adversaires de ce Médecin, en écrivant contre lui & ses partisans des Ouvrages pleins de raisonnemens captieux, qu'il opposa aux observations les plus certaines. Voici les titres de ces Ouvrages parmi ceux des autres Ecrits que nous lui devons :

Exercitationes & Animadversiones in Librum de motu cordis & circulatione sanguinis, adversùs Guillelmum Harveum. Londini, 1630, *in*-4. *Leidæ*, 1639, *in*-4.

Animadversiones in Joannis Walæi Disputationem quam pro circulatione sanguinis proposuit. Addita est de usu Lienis sententia. Amstelodami, 1639, 1641, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1656, *in*-4.

De vulgi erroribus in Medicina. Amstelodami, 1639, *in*-16, 1644, *in*-12. *Roterodami*, 1658, 1668, *in*-12. *Lugduni*, 1664, *in*-8. En François, par *de Rostagny*, Lyon, 1689, *in*-8. En Anglois, par *Robert Wittie.*

Animadversiones in Theses quas pro circulatione sanguinis in Academia Ultrajectensi Henricus le Roy proposuit. Lugduni Batavorum, 1640, 1644, 1656, *in*-4.

Enchyridion Medicum Practicum. Amstelodami, 1650, 1654, *in*-12.

Ars Pharmaceutica. Ibidem, 1651, *in*-12.

De morbis mulierum & symptomatis Libri V. Roterodami, 1655, *in*-4.

Destructio Fundamentorum Medicinæ Vopisci Fortunati Plempii. Ibidem, 1657, *in*-4, avec figures.

De Febribus Libri IV. Ibidem, 1658, *in*-4.

De morbis puerorum Partes duæ. Roterodami, 1659, *in*-12.

PRINGLE, (Jean) Docteur en Médecine, Chevalier Baronnet de la Grande Bretagne & Médecin ordinaire de la Reine, Membre de la Société Royale de Londres & ci-devant Médecin général des Armées du Roi d'Angleterre, eut pour

pere un des plus fameux Professeurs en Médecine de l'Université d'Edimbourg. Il commença lui-même par y enseigner la Philosophie Morale ; mais son goût l'ayant ensuite déterminé à se consacrer à la Médecine, la réputation de *Boerhaave* l'attira à Leyde, où il reçut le bonnet de Docteur en 1730. Sa Dissertation Inaugurale qui rouloit sur le desséchement des vieillards, *de Marcore Senili*, annonçoit déja ce qu'on devoit attendre de lui.

La guerre étant survenue en 1742, M. *Pringle* suivit les Armées, & par les services qu'il rendit, il mérita d'avoir la place de Médecin du Duc de Cumberland, & ensuite celle de Médecin Général des Armées du Roi d'Angleterre. En 1750, il donna ses Observations sur la nature & le traitement des fievres des Hôpitaux & des Prisons. Elles étoient adressées en forme de Lettre au Docteur *Méad*, sous ce titre :

Observations on the nature and cure of Hospital and Jayl Fevers, to M. Méad, 1750, *in*-8. Ces Lettres furent publiées à la hâte, à l'occasion de la maladie contagieuse qui enleva quelques-uns des Magistrats de Londres, qui avoient tenu les Assises du mois de Mai 1750. Cette maladie tiroit son origine de Newgate, prison qui a le désavantage de recevoir, de toutes les autres, les criminels qu'on y conduit dans le tems des Assises. L'air renfermé, l'humidité & la mal-propreté du lieu & de ceux qui l'occupent, rendent comme impossible d'y éviter un mal qui se communique si aisément.

Cette fievre des prisons a tant de rapport avec la fievre pestilentielle des Hôpitaux, qui cause de si grands ravages dans les Armées, que M. *Pringle* n'a pas voulu priver ses Lecteurs des Observations qu'il avoit publiées dans sa Lettre sur ce sujet. Il les a donc refondues, & après y avoir fait les changemens & les corrections qu'il a cru nécessaires pour les perfectionner, il en a fait un Chapitre à part qu'il a inséré dans un Ouvrage intitulé :

Observations on the disease of the armes in camp and garnison. Londres, 1752, *in*-8. En François, sous ce titre : *Observations sur les maladies des Armées dans les Camps & dans les Garnisons*. Paris, 1755, 1771, deux volumes *in*-12. La seconde édition Françoise a été revue, corrigée & augmentée sur la septieme Angloise. M. *Pringle* a joint à ces Observations, sept Mémoires sur les substances septiques & anti-septiques. Ils furent successivement présentés à la Société Royale, depuis le 28 Juin 1750 jusqu'au 13 Février 1752 ; & cette Compagnie les reçut avec tant d'applaudissemens, que dans son Assemblée du 20 Novembre 1752, elle gratifia leur Auteur de la Médaille annuelle, assignée, par le Chevalier Copley, à celui qui dans le cours de l'année se distingueroit par quelque découverte curieuse & utile. Personne ne la méritoit à plus juste titre que *Pringle*.

PRISCIANUS. Voyez THEODORUS PRISCIANUS.

PROCHYTA, (Jean DE) ainsi nommé parce qu'il étoit Seigneur de l'Isle de Prochyta dans le Royaume de Naples, exerçoit la profession de Médecin dans le XIII siecle. On ne le cite point ici comme un homme qui s'est distingué dans son Art, mais uniquement comme un des principaux auteurs de l'horrible massacre qui fit périr tant de François le jour de Pâques 1282. Voici ce qu'en dit

dit M. *Desormeaux*, page 185 du second volume de son Abrégé Chronologique de l'Histoire d'Espagne, en parlant de *Prochyta*.

Attaché jusqu'à la fureur à la Maison de Souabe & brûlant du desir de venger le sang du jeune Conradin, héritier des deux Siciles, à qui Charles d'Anjou, Roi de Naples, avoit fait perdre la vie sur un échafaud; mais piqué dans son particulier, de se voir dépouillé de ses biens & de ses charges, après avoir eu beaucoup d'autorité dans la Sicile sous le regne de Mainfroi; l'esprit de vengeance & d'ambition le porta à former cette fameuse conspiration, si connue sous le nom de *Vêpres Siciliennes*. Il avoit associé à son entreprise le Pape Nicolas III, qui mourut deux ans avant qu'elle fût exécutée. Michel Paléologue, Empereur de Constantinople, l'aida d'un secours d'argent, & le Roi d'Aragon, qui seul devoit profiter de tous les crimes de cette horrible journée, entra dans son complot, ainsi qu'une infinité d'autres personnes.

Charles d'Anjou, plus guerrier que politique, plus Chevalier que Roi, n'apprit cet affreux projet que par l'exécution. La fureur des Siciliens éclata le jour de Pâques 1282, au son de la cloche qui appelloit le monde à Vêpres. Jamais vengeance ne se signala par des effets plus barbares: tout ce qu'il y avoit de François dans la Sicile fut tué sans distinction d'âge, ni de sexe, ni de condition. Ils périrent tous, à l'exception de Guillaume de Porcelets Gentilhomme Provençal, que les Siciliens renvoyerent chez lui; sa haute probité, sa sagesse & la douceur qu'il avoit toujours montrée dans son Gouvernement de Pouzzol, lui mériterent d'être le seul épargné dans cet horrible massacre.

Si je n'ai pas copié mot à mot ce que dit M. *Desormeaux*, ç'a été pour combiner ce qu'il rapporte, avec ce que d'autres Historiens ont écrit au sujet des Vêpres Siciliennes; mais j'ai cru devoir le citer, parce qu'il assure que *Jean de Prochyta* étoit Médecin. Le Nouveau Dictionnaire Historique portatif, que j'ai suivi, ne parle point de cette qualité de Médecin.

PROCOPE-COUTEAUX (Michel) naquit à Paris en 1684. Il quitta l'habit ecclésiastique pour se consacrer à la Médecine, qu'il étudia dans les Ecoles de la Faculté de sa ville natale, où il reçut le bonnet de Docteur en 1708. Quoiqu'il fût bon Théoricien, l'amour du plaisir lui permit peu de se livrer à la pratique. Il mourut à Chaillot le 21 Décembre 1753, avec la réputation d'un homme aimable. Un esprit vif, une humeur gaie, un caractere complaisant, faisoient oublier qu'il étoit petit, laid & bossu. On a de lui beaucoup de Poésies fugitives, répandues dans différens Recueils. Il travailla à la Comédie des Fées avec *Romagnesi*, & à la Gageure avec *La Grange*. Ceux de ses Ouvrages qui concernent la Médecine, sont intitulés:

Analyse du systême de la Trituration tel qu'il est décrit par Hecquet. Paris, 1712 & 1727, *in*-12. Il y attaque avec force le systême de *Philippe Hecquet*, son confrere; mais *Philippe-Bernard Bordegaraye*, autre Médecin de Paris, le défendit par un Ecrit publié en 1713, sous le titre de *Réponse à Procope sur l'Analyse du systême de la Trituration*. Paris, *in*-12. Notre Auteur lui repliqua en plaisantant par la piece suivante:

Extrait des beautés & des vérités contenues dans la Réponse de Bordegaraye. Paris, 1713, *in*-12.

On a encore de la façon de *Procope.*

Discours sur les moyens d'établir une bonne intelligence entre les Médecins & les Chirurgiens, prononcé aux Ecoles de Médecine, le Dimanche 16 *Janvier* 1746. Paris, 1746, *in*-4. Ce titre ironique annonce tout le sel dont ce Discours est assaisonné.

Art de faire des garçons.

Un homme tel que le Médecin dont je viens de parler, avoit trop souvent plaisanté pendant sa vie, pour qu'on ne s'égayât pas sur son compte, après sa mort. *La Procopiade ou l'Apothéose de Procope* parut en 1754, *in*-12.

PROCOPIUS vécut dans le VI siecle du tems de Justinien I. Quelques Auteurs ont dit qu'il a été Médecin de profession, & ils en ont jugé ainsi à la vue de ses Ouvrages, où les faits qui ont rapport à la Médecine sont mieux détaillés que chez les autres Historiens. *Procopius* a écrit, en Grec, deux Livres de la guerre des Perses, deux autres de la guerre des Vandales, & quatre de celle des Goths; ils ont été imprimés au Louvre en 1662, en Grec & en Latin, par les soins du Pere Maltret, Jésuite, & traduits en François par le Président Cousin.

Parmi les choses qui concernent la Médecine, on remarque d'abord que notre Historien parle avec éloge de plusieurs Médecins, & qu'il rapporte différentes anecdotes qui les regardent. Il raisonne d'ailleurs sur les maladies, & suivant lui, c'est à l'eau du Pô qu'on doit attribuer la diarrhée & la dyssenterie qui désolerent l'Armée Romaine : les soldats qui ne buvoient d'autre eau que celle de ce Fleuve, en eurent l'estomac tellement affoibli, que la digestion en fut dérangée. Il dit que la famine qui se fit sentir dans l'Emilie, ou la Lombardie en deça du Pô, fut si grande, que ceux qui échapperent à ce fléau, durent reprendre l'aliment à petite portion, à la maniere des enfans, par la crainte d'être suffoqués par la nourriture. La bile étoit chez eux si exaltée, que tout leur corps étoit teint en jaune. Il dit encore que le souffre du Vésuve rend le pays d'alentour si fertile, & l'air si bon pour les hectiques, que les Médecins ont coutume d'y envoyer de pareils malades, & que ceux-ci s'en trouvent bien. *Procopius* ne détaille pas moins au long la nature des plaies de Trajan, d'Artabaze qui commandoit les Perses dans l'Armée de Bélisaire contre les Goths, & d'Arzés, un des aides de camp du même Général ; il en donne toutes les circonstances en de si bons termes, que l'on s'apperçoit aisément qu'il s'exprime en connoisseur.

C'est sur ces fondemens que le Docteur *Freind* établit son opinion. Suivant lui, *Procopius* s'étoit appliqué à la Médecine dans sa jeunesse, avant d'étudier les Loix & de se mêler des affaires publiques. Peu importe après cela qu'il ait été Médecin ou non ; il suffit qu'il a parlé en homme de cet état, & comme ne feroit pas mieux un Auteur, dont l'Art de guérir feroit l'occupation principale. Pour le bien juger, il faut voir ce qu'il a écrit sur la peste qui ravagea Constantinople en 543 ; la description qu'il en donne, est faite avec

autant d'ordre & de précifion, que s'il avoit eu en vue de tracer une Hiftoire Médicinale.

Procopius fut Secretaire de Bélifaire pendant toutes les guerres que ce Général fit en Perfe, en Afrique & en Italie. Il devint enfuite Sénateur, obtint le titre d'*Illuftre*, & fut fait Préfet de Conftantinople. Il mourut après le milieu du fixieme fiecle, vers la fin du regne de Juftinien.

PRODICUS de Sélymbre ou de Sélivrée, ville de Thrace, a eu la réputation d'avoir inventé la Médecine onguentaire. *Le Clerc* croit que ce *Prodicus* eft le même qu'*Herodicus*, Auteur de la Médecine Gymnaftique, à laquelle appartenoit particulierement la méthode de traiter les maladies par les onguens & les huiles fimples & compofées. Mais comme *Galien* parle de deux Médecins du nom de *Prodicus*, il y a apparence qu'un des deux eft pris pour *Herodicus*, Maître d'*Hippocrate*; & ainfi l'autre pourra être un véritable *Prodicus*, difciple de ce dernier, dont *Galien* cite quelques Ouvrages. Il ne paroît cependant point en faire grand cas; car il l'accufe de n'avoir pas fuivi la méthode d'*Hippocrate*, mais de s'être arrêté à pointiller fur des mots, au-lieu de s'appliquer à l'Obfervation.

PROFECTUS, (Jacques) Docteur en Philofophie & en Médecine dans le XVI fiecle, étoit d'Andria, ville de la Terre de Bari au Royaume de Naples. Il enfeigna long-tems l'une & l'autre de ces Sciences dans la Capitale de ce Royaume; il le fit même avec beaucoup de réputation, & il pratiqua furtout la derniere avec tant de fuccès, que Paul III le tira de Naples & le nomma fon Médecin, à fon avénement au Souverain Pontificat le 13 Octobre 1534. On a de la façon de *Profectus*:

Sympofium de Vinis. Romæ, 1536, *in*-8. *Venetiis*, 1559, *in*-8.

PROPHATIUS ou PROFATIUS, Juif du XIV fiecle, dont *Aftruc* fait mention dans fes Mémoires, naquit en Efpagne felon quelques Auteurs, & fuivant d'autres à Marfeille; mais il eft plus probable qu'il étoit de Montpellier. *Prophatius* s'appliqua beaucoup à l'Aftronomie, il y fit même tant de progrès, qu'il parvint à obferver la plus grande déclinaifon du Soleil; ce qui fert à fixer la Théorie du mouvement de la Terre & de l'inclinaifon de fon axe. Prefque tous les Aftronomes, comme *Copernic*, *Reinholds*, *Clavius*, *Juftinus*, &c., relevent beaucoup cette Obfervation. Il compofa des Tables des feconds mobiles, avec les équations de la Lune & du moyen mouvement de la tête du Dragon, auxquelles il joignit une Table de la longitude de plufieurs pays, dont la plupart font d'Afrique ou d'Afie. Il donna auffi des Regles fur l'Almanach qu'il compofa à Montpellier même. Ces Ecrits font dans la Bibliotheque du Vatican, fuivant la remarque de *Bartolocci* dans fa grande Bibliotheque Rabbinique.

On ne connoît aucun Ouvrage de Médecine de *Prophatius*, mais il ne laiffe pas d'être apparent qu'il étoit Médecin. On fait que prefque tous les Juifs qui avoient du favoir, fe mêloient alors de l'étude de la Médecine, même les

Rabbins, quoiqu'attachés plus particulierement à l'étude de leur Loi & de leur Religion qui sembloit devoir les occuper tout entiers. D'ailleurs, l'Astronomie avoit dans ce tems-là une liaison si étroite avec la Médecine, que rarement on pratiquoit celle-ci sans s'occuper de celle-là. C'étoit un moyen de se faire valoir; car la maniere dont le Médecin se conduisoit dans l'administration des remedes par l'observation de l'aspect des astres, relevoit beaucoup sa science aux yeux du public.

Astruc ne fait point de difficulté de mettre *Prophatius*, quoique Juif, au rang des Médecins & même des Régens de la Faculté de Montpellier. Guillaume, fils de Mathilde, avoit permis en 1180 à tout le monde de professer la Médecine dans cette ville, sans aucune exception; & comme il y avoit alors beaucoup de Juifs, & des Juifs accrédités, il y a apparence qu'ils ne manquerent pas de profiter du droit d'y étudier & d'y enseigner. On doit même avouer que c'est aux Juifs que la Faculté de Montpellier est redevable de la réputation qu'elle a eue dès les premiers tems de son origine. Elle n'étoit point encore érigée en Corps Académique, qu'elle avoit déja des Maîtres & des Ecoliers qui lui permettoient de croire qu'elle ne tarderoit point à obtenir une existence légale; & parmi ces Maîtres, on remarque des Juifs, dont la célébrité contribua à celle de la ville de Montpellier. Comme les Médecins de cette nation étoient presque les seuls dépositaires de l'Art en Europe dans les Xe., XIe. & XIIe. siecles, ce fut à eux qu'on eut recours pour s'initier dans la doctrine des Arabes qu'ils communiquerent aux Chrétiens.

PROSIMUS, (Jean-Dominique) Gentilhomme natif de Messine en Sicile, prit des degrés en Philosophie, en Droit & en Médecine. Ce fut à Naples qu'il étudia la derniere Science; il y fit même tant de progrès, que s'étant jetté dans la pratique, il ne tarda point à se distinguer parmi les plus savans Médecins de cette Capitale. Mais l'amour de la patrie plus fort que tout ce qui l'attachoit à Naples, le rappella à Messine, où il enseigna la Métaphysique, avec une réputation toujours égale, jusqu'à sa mort arrivée en 1651. On a de lui :

Medica Consultatio de sanguinis missione.

Tractatus de Pleuritide.

De faucium & gutturis anginosis ulceribus Medica Consultatio. Messanæ, 1633, *in*-4.

Pro calumnia, Oratio ad Illust. & Excell. Dominum Petrum Faxardum, in Siciliæ regno Regias vices & clavum moderantem. Messanæ, *in*-4.

Epistola Medica Clarissimo Viro Antonio Sanctorello, Neapolitani Gymnasii Medicinæ Theoricæ Professori primario. Ibidem, *in*-4.

PROTESILAUS étoit fils d'*Iphiclus*. Il rendit sa mémoire illustre parmi les Héros du siege de Troye, parce que ce fut lui qui le premier perdit la vie sous les murs de cette ville. Mais son nom est aussi consigné dans les Fastes de la Médecine, & ce sont les connoissances qu'on lui attribue, qui l'ont fait passer jusqu'à nous. Elles étoient ces connoissances infiniment supérieures à celles que la Fable accorde à bien d'autres Héros de l'Antiquité, s'il est vrai, comme

Philostrate l'assure, qu'il n'y avoit point de maladies que *Protesilaus* ne guérît, mais qu'il se distinguoit particulierement par ses succès dans le traitement de l'Hydropisie, de la Phthisie, de la Fievre quarte & des maladies de l'œil. Cela fait un bon échantillon de son savoir.

PROTOSPATARIUS ou PROTO-SPATHARIUS, (Théophile) Anatomiste Grec, que *Fabricius* met sous l'Empire d'*Heraclius* au commencement du septieme siecle, vécut plus tard selon *Freind;* le Baron *de Haller* le renvoie même au douzieme siecle. Il étoit certainement Chrétien. D'anciens Manuscrits insinuent qu'il étoit moine; mais la suite de cet Article fera voir que c'est mal-à-propos qu'on l'a fait passer pour tel.

Théophile a composé cinq Livres de la structure du corps humain, dans lesquels il a fait entrer un excellent abrégé de l'Ouvrage de *Galien* sur l'usage des parties. On trouve dans ces Livres bien des choses qui ne se rencontrent point dans les Ecrits des Médecins antérieurs à notre Auteur. Suivant lui, la premiere paire des nerfs, qui des ventricules antérieurs du cerveau va s'épanouir sur la membrane pituitaire, est l'organe immédiat de l'odorat. Il dit encore qu'il y a deux muscles employés à fermer la paupiere; les Modernes les ont réduits à un seul qu'ils appellent orbiculaire. Le muscle releveur de la paupiere ne lui étoit pas inconnu, non plus que la substance de la Langue, qu'il dit musculeuse. Il parle d'un ligament très-fort & très-serré qui unit les vertebres & qui est commun à toutes leurs articulations. Il est probable qu'il n'ignoroit pas que la substance des testicules est vasculaire; car il fait mention d'un nombre prodigieux de vaisseaux aussi déliés que des cheveux, qu'il dit être dispersés dans le tissu glanduleux de ces parties.

Les Livres de *Théophile* ont été publiés, en Grec, à Paris, 1555, *in*-8, & on les trouve en Grec & en Latin, à la fin du douzieme volume de la Bibliotheque Grecque de *Fabricius*. Il y auroit une édition de Paris plus ancienne que celle de 1555, s'il étoit vrai qu'on en eût publié une autre, en Grec, dans cette ville l'an 1540, ainsi que *Douglas* l'a dit; mais il y a apparence qu'il s'est trompé; car *Vander Linden* & *Fabricius* nous apprennent que l'édition de Paris de 1540, n'est qu'une Traduction Latine de *Junius Paulus Crassus* de Padoue. *Vander Linden* l'annonce sous ce titre: *In Galeni de usu partium Libros Epitome, quam de corporis humani fabricâ inscripsit.* Cette Traduction, qui est imprimée *in*-16, avoit déja paru à Venise en 1536, *in*-8, à Bâle en 1539, *in*-4, & depuis elle fut publiée dans la derniere ville en 1581, *in*-4, avec les Ouvrages de quelques anciens Médecins Grecs.

Théophile a aussi donné des Commentaires sur les Aphorismes d'*Hippocrate*, & un Traité des urines & des excrémens en XVII Chapitres. On y reconnoît facilement un homme instruit, plein de la lecture d'*Hippocrate*, & sur-tout des Aphorismes de ce grand Maître qu'il cite souvent & fort à propos. Dans le Traité des urines, il paroît ne répéter que ce qu'ont dit avant lui *Galien* & d'autres Médecins anciens. *François Morel* donna une édition Grecque & Latine de ce Traité, qu'il publia en 1608, *in-folio*, d'après un Manuscrit de la Bibliotheque du Roi de

France. On avoit déja imprimé cet Ouvrage à Venise en 1483, 1493 & 1523, à Bâle en 1553, avec un Commentaire d'*Albanus Torinus*, à Paris en 1567, *in-folio*, avec le Traité du Pouls de *Philarete*. Il y a encore des éditions de Leyde Grecques & Latines de 1703, ainsi que de 1731, *in-8*, avec les notes de *Théophile Guidot*, Médecin de Bath en Angleterre.

Feu M. *Chomel*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, à qui je dois beaucoup d'éclaircissemens sur les matieres contenues dans ce Dictionnaire, parle ainsi de *Théophile* dans son *Essai sur l'Histoire de la Médecine en France*. » Il est plus intéressant de connoître *Théophile*, surnommé *Proto-Spatharius*, c'est-» à-dire, *Chef des Porte-Lances* ou *Hallebardiers*, Préfet du Prétoire ou Capitaine » des Gardes de l'Empereur. Cet Auteur a écrit en Grec fort correctement. Il » parloit d'après *Hippocrate*, *Galien*, & un autre Médecin qu'il appelloit *Magnus*, » & pour lequel il paroît qu'il avoit beaucoup d'estime. Il est prouvé par son » *Traité de la structure du corps humain* qu'il étoit Chrétien, puisqu'avant de parler » de la structure du Poulmon, il invoque Jesus-Christ, seul vrai Dieu, par qui » tout est fait & sans lequel rien n'est fait. Dans le Livre IV, Chapitre XVI, » en parlant de l'oeil, lumiere du corps: *ainsi*, dit-il, *que parle dans les Saints* » *Evangiles, Jesus-Christ, notre vrai Dieu.* » La qualité de Capitaine des Gardes contredit ouvertement le sentiment de ceux qui de *Théophile* font un Moine. Mais ne pourroit-on pas objecter qu'elle ne s'accorde guere avec l'application qu'il a donnée à l'étude des Médecins, dont il a profité pour la composition de ses Ouvrages? Il y a trop d'exemples d'Auteurs en Médecine qui ne furent jamais Médecins, qui font tomber cette objection, pour qu'on ne l'apprécie pas à ce qu'elle vaut. D'ailleurs, comme l'érudition & le goût de l'étude sont de tous les états, rien n'implique qu'un homme de guerre ait employé le loisir de la paix à écrire sur une Science qui intéresse toutes les conditions.

PROVANCHIERES, (Siméon DE) Médecin natif de Langres, ville de France en Champagne, vécut dans le XVI siecle. Un phénomene singulier le fit appeller avec *Jean Aillebousst*, depuis Médecin ordinaire du Roi Henri III; ce fut pour examiner un fœtus pétrifié dans le sein de sa mere. *Aillebousst* publia à cette occasion un Ouvrage intitulé: *Portentosum lithopædion, sive, Embryon petrefactum urbis Senonensis.* Il parut à Sens en 1582, *in-8*, & depuis avec *Exercitatio de hujus indurationis causis naturalibus*, par le même, Sens, 1587, & Bâle, 1588, aussi *in-8*. *Siméon de Provanchieres* mit le premier Ecrit d'*Aillebousst* en François, sous ce titre: *Le prodigieux enfant pétrifié de la ville de Sens.* Sens, 1582, *in-8*. On a d'autres Ouvrages de la façon du Médecin dont il est question dans cet Article, comme:

La Chirurgie de Jacques Houllier. Paris, 1576, *in-4*.

La Chirurgie de Fernel, translatée du Latin & enrichie de brieves annotations & d'une méthode chirurgique. Paris, 1579, *in-16*.

Aphorismorum Hippocratis enarratio poëtica. Senonis. 1603, *in-8*.

Discours sur l'inappétence d'un enfant de Vauprofonde qui n'a bu, ni mangé depuis dix-neuf mois. Sens, 1612, *in-8*. Paris, 1616, *in-12*.

PROVENZALI, (Jérôme) Médecin du XVI ſiecle, naquit à Naples dans une famille noble. La Philoſophie, la Théologie & la Médecine furent tour-à-tour les ſujets de ſon application; il réuſſit même ſi bien dans ces différens genres d'étude, qu'il fut regardé en Italie comme un des plus habiles hommes de ſon tems. Il exerça en particulier la Médecine avec tant de réputation, qu'étant allé à Rome pour y faire preuve de ſes talens, il fut aſſez heureux que de plaire au Pape Clément VIII, qui le nomma ſon Médecin. Mais comme ce Souverain Pontife s'apperçut bientôt que *Provenzali* poſſédoit autant la ſcience de conduire les ames dans le chemin du ſalut, que celle de guérir les corps de leurs maux, il lui donna l'Archevêché de Sorrento au Royaume de Naples. Ce Prélat venoit d'être choiſi par Paul V, pour paſſer en Pologne en qualité de Nonce, lorſqu'il mourut fort regreté en 1612, après avoir gouverné ſon Dioceſe pendant treize ans & ſept mois. Il a écrit un Traité *De ſenſibus* qui parut à Rome en 1597, *in*-4.

PSELLUS (Michel) vécut à Conſtantinople dans le XI ſiecle, & paſſa pour un des Grecs les plus ſavans de ſon tems. Anne Comnene, cette Princeſſe illuſtre par ſon ſavoir & par ſon eſprit, qui vécut peu d'années après *Pſellus*, lui rend ce témoignage; mais *Zonaras* n'en parle point auſſi avantageuſement, & tout le monde convient aujourd'hui qu'il ne fut qu'un compilateur, comme preſque tous les Ecrivains du moyen âge. Il faut cependant qu'il ait eu de la réputation à Conſtantinople, puiſque Conſtantin Ducas lui confia l'éducation de Michel Ducas, ſon fils, dit Parapinace, qui ſuccéda à Romain Diogene. La diſgrace de l'éleve amena celle du Maître. Parapinace fut obligé de deſcendre du trône, dont Nicephore Botoniate s'empara en 1078, & *Pſellus*, perſécuté juſqu'au dépouillement de ſes biens, fut contraint d'embraſſer la vie monaſtique, quoique dans un âge fort avancé. Il ne ſurvécut pas à ſa diſgrace, car il mourut l'année même que Nicephore parvint à l'Empire d'Orient.

Le goût de *Pſellus* pour les Arts & les Sciences occultes lui a fait écrire pluſieurs Livres qui ſont aujourd'hui enſevelis dans la pouſſiere des Bibliotheques. Tel eſt celui que *Gaulmin* a traduit du Grec en Latin, & qui fut imprimé en ces deux Langues, Paris, 1615, *in*-8, ſous ce titre: *De operatione Dæmonum Dialogus.* Mais il nous reſte de *Pſellus* quelques Ouvrages qui valent mieux:

De victûs ratione Libri duo. Baſileæ, 1529, *in*-8. C'eſt ainſi que *George Valla* intitula la Traduction qu'il fit du Traité de la propriété des alimens, que notre Auteur dédia à l'Empereur Conſtantin Ducas.

Nomenclator gemmarum quæ magis in uſu ſunt, cum earum Medicinis. 1594, *in*-8. Et ſous ce titre: *De Lapidum virtutibus, Græcè & Latinè, cum notis Phil. Jac. Mauſſaci & Joannis Stephani Bernard. Lugduni Batavorum*, 1745, *in*-8.

Synopſis Legum verſibus Græcis edita, cum Latina interpretatione. Fr. Boſqueti. Pariſiis, 1632, *in*-8.

Arithmetica, Muſica & Geometria. Turnoni, 1692, *in*-12.

PSITZER, (Jean-Nicolas) de Nuremberg, où il naquit en 1634, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Strasbourg, & servit sa patrie, en qualité de Physicien ordinaire. Il mourut le 4 Janvier 1674, & laissa quelques Ouvrages en Allemand sur le Jugement des plaies, sur la nature des femmes & leurs maladies, sur les maladies des enfans.

PSYCHRESTUS, (Jacques) célebre Médecin du V siecle, étoit natif d'Alexandrie & originaire de Damas. Il fit de grands progrès en Philosophie & en Médecine sous *Hesychius* le pere, que le desir d'apprendre avoit fait voyager pendant long-tems. Instruit par cet habile Maître, il se distingua bientôt dans sa profession; il s'y acquit même tant de gloire, qu'il surpassa tous ses contemporains & qu'il égala les plus renommés d'entre les Anciens. Il passa pour un homme divin aux yeux de la multitude; jamais on ne vit de Médecin qui s'attirât plus de confiance par le succès de ses cures, & qui la méritât davantage par la certitude de son pronostic. On disoit communément que l'ame d'*Esculape* avoit été transportée dans son corps. Léon de Thrace, qui parvint au trône des Empereurs d'Orient en 457, le nomma son premier Médecin & le combla de présens; il poussa même si loin l'estime qu'il fit de son mérite, qu'à la priere du peuple, il ordonna de lui élever une statue près du Bain de Zeuxippe que Sévere avoit bâti. Les Athéniens honorerent aussi la mémoire de *Psychrestus* par plusieurs monumens publics.

Ce Médecin ne pensoit pas à plusieurs égards comme les anciens Grecs. Il se servoit fréquemment de lavemens & de suppositoires, mais il n'aimoit pas la saignée, & il employoit rarement le fer & le feu dans les maladies chirurgicales.

PTOLOMÉE, Egyptien, qui étoit Prêtre & Médecin, vécut dans le premier siecle du tems d'Auguste & de Tibere. Au rapport des Anciens, il a écrit un Ouvrage assez considérable qui contient l'Histoire de son pays.

PUBLIUS DECIMIUS EROS MERULA, Affranchi de Publius, étoit Médecin Clinique & Chirurgien Oculiste. Je ne dirai rien du tems auquel il a vécu; on ne peut tirer là dessus aucune lumiere des Auteurs qui parlent de lui. Ils se contentent de remarquer que le gain qu'il fit dans sa profession fut si grand, qu'il donna sept cens sesterces pour l'achat de sa liberté; qu'il paya deux mille sesterces à la République pour une charge de Sextumvir; de plus trente mille sesterces pour les statues qu'il fit mettre dans le Temple d'Hercule; trente-un mille quatre cens sesterces pour paver les rues; & qu'il laissa encore dix-neuf mille sesterces de patrimoine. Ce qui fait en total quatre-vingt-trois mille cent sesterces.

Si ce qu'on vient de rapporter s'entend des petits sesterces, *Sestertius*, dont le mille, suivant l'Abbé Mongaut, valoit environ quatre-vingt-quatorze livres de France, ce Médecin aura gagné la somme de sept mille huit cens onze livres, huit sous de France; & à ce compte, il n'aura pas été aussi riche que quelques Savans l'ont cru. Mais en supputant sur les grands sesterces, *Sestertium*, que les Romains désignoient, ainsi que les petits, par la marque HS, & qui, sans être une piece de monnoie, faisoient une somme composée de mille petits sesterces, *Publius*

blius Decimius aura gagné mille fois plus, c'eſt-à-dire, ſept millions huit cens onze mille quatre cens livres de France; & ſuivant ce calcul, on ſera fondé à dire qu'il a fait une fortune bien conſidérable.

C'eſt de l'Inſcription ſuivante qu'on a tiré ce qu'on vient de dire ſur le gain que *Publius Decimius* a fait dans ſa profeſſion; mais quoiqu'on ne ſache pas bien ce que ſignifient les marques ajoutées aux ſeſterces des dernieres ſommes, on s'eſt fondé ſur la conjecture de *Scaliger*, pour ſuppoſer qu'elles ſont chacune le nombre de dix mille.

P. DECIMIUS P. L. EROS MERULA
MEDICUS CLINICUS, CHIRURGUS OCULARIUS, VI. VIR.
Hic pro libertate dedit HS IↃↃↃ.
Hic pro Seviratu in Remp. dedit HS o-o o-o.
Hic in ſtatuas ponendas in Ædem Herculis dedit HS ┌I┐ ┌I┐ ┌I┐.
Hic in vias ſternendas in publicum dedit HS ┌I┐ ┌I┐ ┌I┐ ↃↃ o-o o-o.
Hic pridie quàm mortuus eſt reliquit patrimonii HS o-o ┌I┐ ┌I┐.

Il eſt à propos d'ajouter ici une note du Pere *Griffet*, Jéſuite, ſur l'évaluation du petit ſeſterce. Ce ſavant Ecrivain s'exprime ainſi dans l'*Errata* de l'Hiſtoire de Tancrede de Rohan imprimée à Liege en 1767, *in* 8, avec quelques pieces concernant l'Hiſtoire de France & l'Hiſtoire Romaine. » La plupart de ceux qui ont » entrepris d'évaluer le prix du *Seſtertius*, comparé à la valeur de notre monnoie, » n'ont pas fait aſſez d'attention à ces changemens. Par exemple, *Budé*, dans » ſon Livre *De Aſſe*, évalue le *Seſtertius* des Romains à environ deux ſols de la » monnoie de France; & c'eſt apparemment d'après lui, que l'Abbé de *Saint* » *Réal* & l'Abbé de *Montgaut* ont fait, à peu de choſe près, la même évalua- » tion. Mais *Budé* écrivoit ſous le regne de François I, où le marc d'argent, porté » à ſa plus haute valeur, étoit à 14 livres, au-lieu qu'aujourd'hui il eſt un peu au » deſſus de 50 livres: & dans le tems que l'Abbé de *Saint Réal* écrivoit, ce même » marc d'argent étoit à 26 livres 10 ſols; ce qui doit faire, comme l'on voit, une » différence notable entre l'évaluation du *Seſtertius*, faite du tems de *Budé*, & » celle que l'on en doit faire dans des ſiecles poſtérieurs. » Suivant le même P. *Griffet*, page 399 de l'Ouvrage cité, » le *Seſtertius* étoit une petite piece d'ar- » gent, dont le poids & la valeur nous ſont connus, parce que quelques-unes » de ces pieces ſont parvenues juſqu'à nous: on les a peſées, & il s'eſt trouvé » qu'elles valoient un ſol dix deniers & demi de notre monnoie. » Ceci ſuffit pour fixer au juſte le gain qu'a fait *Publius Decimius*, ſoit qu'on l'évalue ſur le petit ſeſterce, ou ſur le grand.

PUELLEZ, (Thomas) Médecin Eſpagnol & Profeſſeur à Salamanque, abandonna ſa Chaire pour ſuivre, en France, Marie-Théreſe d'Autriche que Louis XIV épouſa le 9 Juin 1660. Il fut attaché à cette Princeſſe en qualité de premier Médecin.

PURMANN. Voyez POURMAN.

PUTEANUS. (Guillaume) Voyez DUPUY ou DUPUIS.

PUTEUS, (François) Médecin du XVI ſiecle, étoit de Verceil en Piémont. Défenſeur zélé des Ouvrages de *Galien*, il ne put voir ſon Anatomie cenſurée par *Véſale*, ſans prendre la plume pour la défendre. Il écrivit :

Apologia pro Galeno, in Anatome examen contra Andream Veſalium, cum Præfatione in qua agitur de Medicinæ inventione. Venetiis, 1562, *in*-8. Il ſe récrie de ce qu'on donne une trop grande liberté aux Auteurs de faire imprimer leurs Ouvrages, quelque corrects qu'ils puiſſent être. Il auroit ſouhaité qu'on eût porté ſes principales découvertes dans un édifice public, ſur des tableaux particuliers, comme on faiſoit autrefois dans l'Iſle de Cos. Si un tel ordre eût été obſervé, l'Ouvrage de *Véſale*, continue *Puteus*, n'auroit pas vu le jour ; parce que ce Médecin n'avoit aucune connoiſſance de ſon Art, & qu'il n'a critiqué *Galien*, que parce qu'il étoit incapable de ſentir les beautés de ſes Ecrits. Pitoyable récrimination contre le Prince des Anatomiſtes, pour ſe venger de ce qu'il avoit relevé les erreurs de *Galien* ſur la ſtructure du corps de l'homme! Si l'on dépouilloit l'Apologie de *Puteus* de toutes les invectives & injures dont il l'a ſurchargée, en ceſſant d'être une ſatyre, elle ne ſeroit plus rien ; mais ces ſortes de Livres injurieux n'ont eu malheureuſement que trop de cours dans tous les ſiecles, & la paſſion, qui les a dictés, a toujours paru trop modérée à la crédulité de ceux qui les liſoient en vue d'y prendre des armes pour ſoutenir leur parti.

PUZOS, (Nicolas) vint au monde à Paris en 1686. Son pere, qui avoit été Chirurgien-Major des Armées, obtint, pour récompenſe de ſes ſervices, le poſte de Chirurgien-Major d'une Compagnie des Mouſquetaires, qu'il remplit avec diſtinction pendant trente ans. Il deſtina ſon fils à la même profeſſion, mais il crut qu'il ne pouvoit l'y deſtiner avec plus d'avantages, qu'en lui faiſant faire de bonnes études & un cours de Philoſophie dans l'Univerſité de Paris.

Nicolas Puzos, ayant fait proviſion de ces lumieres qu'on puiſe dans la Littérature & qui ſont plus eſſentielles aux Chirurgiens qu'on ne croit, apprit les Elémens de ſon Art, & bientôt après fut employé dans les Hôpitaux Militaires, où, depuis 1703 juſqu'en 1709, il eut de fréquentes occaſions d'acquérir de l'expérience. Les Batailles d'Hochſtet, de Ramillies, d'Audenarde & de Malplaquet, furent pour lui une ſource féconde d'obſervations. Il étoit Aide-Major de l'Armée à cette derniere affaire ; mais comme dans l'intervalle des Campagnes il revenoit à Paris, il fut reçu Maître en Chirurgie l'an 1707.

L'amitié que *Clément*, le plus célebre Accoucheur de ſon tems, avoit pour *Puzos* le pere, fit eſpérer au fils des progrès plus rapides dans cette partie de la Chirurgie, s'il s'y attachoit. *Clément* lui en donna les premiers principes. Il trouva dans ſon Eleve les plus heureuſes diſpoſitions, & voulant les faire valoir pour la pratique, il lui affecta pour domaine les Fauxbourgs de Paris & les villages voiſins, dont il avoit, pour ainſi dire, acquis le droit de diſpoſer, parce qu'il s'étoit depuis long-tems conſacré au ſervice des pauvres.

Après beaucoup d'expériences dans le peuple, *Puzos* mérita la confiance de

plusieurs femmes d'un haut rang; les voyages que *Clément* fut obligé de faire dans une Cour étrangere, avoient donné lieu à son Eleve d'étendre sa réputation. S'il eut la modestie de ne point aspirer aux premieres places, dès lors les connoisseurs crurent qu'il étoit bien fait pour les remplir.

L'institution de l'Académie de Chirurgie en 1731, fut pour lui un événement auquel il prit part en bon citoyen. Sans émolumens, puisque la Société n'en donnoit point alors, il venoit aux Assemblées avec plaisir, avec exactitude cette Compagnie étoit encore au berceau, lorsque *Puzos* en fut nommé par le Roi Vice-Directeur en 1741. Il en devint ensuite Directeur; place qu'il occupa depuis 1745 jusqu'en 1751. On ne sauroit faire trop d'éloges de la façon dont il s'y est montré. Modéré dans la dispute, occupé de chercher le vrai, faisant accueil aux Observateurs, il remplissoit les devoirs de sa charge à la satisfaction de tout le monde. Au mois de Mars 1751 le Roi lui accorda des Lettres de Noblesse, par un motif qui manifeste en même tems la bonté du Souverain pour ses peuples, & la haute capacité de *Puzos*. Il est dit dans ces Lettres: « l'Art » à la perfection duquel il a dévoué ses talens, est d'une si grande importance » pour la société civile, que nous regardons comme un objet digne de notre at- » tention, d'illustrer ses travaux par un titre d'honneur capable d'inspirer de l'é- » mulation à tous ceux qui se destinent à marcher sur ses traces. » *Puzos* jouissoit de la plus haute considération à laquelle pouvoit aspirer un Homme d'Art qui avoit bien mérité de sa patrie, lorsque le Roi y ajouta la décoration dont on vient de parler. Il n'en profita pas long-tems. Depuis quelques années il étoit sujet à une espece d'asthme; il tomba tout-à-fait malade au mois de Mars 1753, & il mourut le 7 Juin suivant, dans sa soixante-septieme année.

Ce Chirurgien, quoique d'un tempérament délicat, étoit actif, laborieux, aussi dur à lui-même qu'il étoit complaisant pour les autres. Jamais homme ne fut plus fortement occupé des devoirs de sa profession. Sans cesse emporté par le tourbillon des affaires, il ne se permettoit nulle sorte de dissipation, & le peu de tems que lui laissoient ses malades, il le donnoit aux travaux du Cabinet. Sa charité pour les pauvres ne se bornoit pas à secourir gratuitement ceux qui avoient recours à lui; il en étoit volontiers le Chirurgien, mais il y en avoit bien un plus grand nombre, dont il étoit le Trésorier.

Comme *Puzos* avoit pratiqué l'Art des Accouchemens pendant quarante ans avec la plus grande distinction, il a laissé nombre d'Observations utiles, que M. *Morisot Deslandes*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a recueillies & publiées sous ce titre:

Traité des Accouchemens contenant des Observations importantes sur la pratique de cet Art; deux petits Traités, l'un sur quelques maladies de la matrice, & l'autre sur les maladies des enfans du premier âge; quatre Mémoires, dont le premier a pour objet les pertes de sang dans les femmes, & les trois autres sur les dépôts laiteux. Paris, 1759, *in*-4. A la tête de l'Ouvrage, il y a une Dissertation de la façon de l'Editeur, dans laquelle on prouve que le vrai Médecin sait la Chirurgie, quoiqu'il ne la pratique pas, & que sans être Accoucheur, il est instruit de tout ce qui concerne les Accouchemens. Cette Dissertation est suivie de l'Eloge

de *Puzos* par *Morand*, Secretaire de l'Académie de Chirurgie : l'extrait que j'en ai fait, m'a fourni l'Article du célebre Accoucheur dont je viens de parler.

PYTHAGORE s'est avisé le premier d'introduire la Philosophie dans la Médecine, & a remué, en conséquence, tous les ressorts de son imagination pour expliquer les causes des maladies & différentes choses de ce genre. Il y a plusieurs opinions sur sa patrie & sur le nom de son pere ; mais le sentiment le plus général est qu'il naquit à Samos d'un Statuaire nommé *Mnésarque*. Il y a aussi différentes opinions sur la date de sa naissance : les uns la placent à la troisieme ou quatrieme année de la XLIII Olympiade, c'est-à-dire, à l'an du monde 3398 ou 3399, avant l'Ere Chrétienne 606 ou 605 ; d'autres le font naître 40 ans plus tard. L'Abbé Lenglet Dufrenoy est de ce nombre. Fondé sur l'autorité de Dodwel, habile Ecrivain Irlandois qui mourut au commencement de ce siecle, il remarque dans les Fastes de l'Histoire Grecque, premier volume de ses Tablettes Chronologiques, qu'on croit que *Pythagore* est né la premiere année de la LIII Olympiade, 568 ans avant la venue de Notre-Seigneur.

Dès l'âge le plus tendre, *Pythagore* sentit que la vertu & le savoir formoient seuls le mérite des hommes. Il résolut donc d'acquérir l'une & l'autre, & ne négligea rien pour se rendre universel. Après avoir étudié jusqu'à l'âge de dix-huit ans, sous un certain *Hermodamas* & sous les Prêtres de Samos, sa curiosité fut si peu satisfaite des instructions qu'il en avoit reçues, qu'il résolut d'aller chercher, dans les pays étrangers, les secours qu'il ne trouvoit point dans sa patrie. Il se rendit d'abord à Syros, où il prit les leçons du Philosophe *Phérécyde* ; delà il passa à Milet, où il se lia avec *Thales* qui lui conseilla de voyager en Egypte. Ce fut-là que les Prêtres, qui étoient alors comme les dépositaires du savoir des autres nations, l'initierent à leurs mysteres. De l'Egypte, où il avoit séjourné vingt-cinq ans, il pénétra dans la Chaldée, & il y conféra avec les Mages les plus célebres de Babylone. Enfin, après avoir parcouru les contrées les plus renommées par la culture des Sciences, il revint à Samos dans le dessein d'y ouvrir une Ecole de Philosophie ; mais ayant trouvé cette ville pleine de troubles & de dissensions par la tyrannie de Polycrate, & ne pouvant s'accommoder d'un séjour peu propre à un homme qui ne cherchoit que la paix, il s'en bannit lui-même pour se retirer dans la partie la plus florissante de l'Italie, qu'on appelloit la Grande Grece. Il se fixa à Crotone, ville sur le bord de la Mer Ionienne, aujourd'hui Cotrone sur le Golfe de Tarente, & il y fonda une Ecole devenue célebre, où il cultiva également l'esprit & le cœur de ses disciples. Il instruisoit les personnes de toute condition dans leurs devoirs, & c'étoit avec tant de douceur, qu'il se faisoit aimer d'un chacun. Il fut aussi bien récompensé de ses peines ; car jamais Philosophe n'a eu des disciples plus fideles & plus reconnoissans. Il y a apparence que ce fut à Crotone qu'il apprit ce qu'il savoit de Médecine & d'Anatomie. Quant à ce qui regarde cette derniere Science, il n'est point nécessaire de supposer qu'il ait disséqué des animaux pour acquérir les connoissances qu'il en avoit, puisqu'on peut être instruit de la structure du corps, sans être Anatomiste.

On dit que *Pythagore* épousa *Theano*, fille de *Brontin*, Crotoniate; mais d'autres soutiennent que *Theano* ne fut que sa maîtresse. Quoiqu'il en soit, il en eut une fille & deux fils; le second, nommé *Theulagés*, continua l'Ecole de son pere, où il eut le célebre *Empédocle* pour disciple. *Damo*, sa fille, avoit un esprit propre aux Sciences & un naturel porté à la vertu; un pere, tel que *Pythagore*, ne manqua pas de cultiver ces heureuses dispositions, & cette fille ne tarda pas à devenir l'exemple des Dames de Crotone.

Quelques Auteurs prétendent que ce Philosophe mourut paisiblement à Métaponte, ville de la Grande Grece sur le Golfe de Tarente, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Selon d'autres, le peuple de Crotone, animé par un jeune homme de cette ville que *Pythagore* n'avoit pas voulu admettre dans son Ecole, vint mettre le feu à sa maison, un jour qu'il y étoit renfermé avec ses disciples. Ce Philosophe heureusement échappé au danger, erra de ville en ville, & vint enfin se refugier à Métaponte. Mais la haine contre les Pythagoriciens s'étant répandue sur ces entrefaites dans toute la Grande Grece, la persécution se ranima contre lui avec tant de fureur dans ce nouvel asyle, qu'il fut obligé de se sauver dans un Temple consacré aux Muses, où il se laissa mourir de faim. On a déja remarqué, dans le cours de ce Dictionnaire, combien les Historiens se sont plu à mettre du merveilleux ou de l'extraordinaire dans la mort des grands Hommes de l'Antiquité; mais de quelque façon que *Pythagore* ait fini ses jours, sa mémoire ne laissa pas d'être en vénération chez les peuples de la Grece, qui l'honorerent comme un Dieu & convertirent sa maison en Temple.

Celse assure que ce Philosophe hâta les progrès de la Médecine; il passa même, selon *Elien*, pour avoir parcouru les villes dans le dessein de guérir les maladies, plutôt que pour y enseigner la Philosophie. Mais quoiqu'en disent ces Auteurs, il paroît qu'il s'occupa beaucoup plus des moyens de conserver la santé, que de ceux de la rétablir, & qu'il chercha plus à prévenir les maladies par le régime, qu'à les guérir par les remedes. La maniere, dont *Celse* s'exprime, porte au moins à le croire ainsi: l'application à l'étude, dit-il dans sa Préface, toute nécessaire qu'elle soit à la culture de l'esprit, est contraire à la santé du corps. Les méditations, les veilles, amoindrissent bientôt les tempéramens les plus forts; c'est pourquoi la Médecine a fait dès le commencement partie de la Philosophie, & la contemplation de la Nature a toujours marché de pair avec la science de se conserver en santé. Le Docteur *Cocchi* prend les choses sous un autre point de vue dans sa Dissertation Italienne, qui fut traduite en François & publiée à Paris en 1762, *in*-8, sous le titre de *Régime de Pythagore*. Non seulement il regarde ce Philosophe comme Auteur du Régime frais végétal, qui a tant d'influence sur la conservation de la santé & la cure de certaines maladies, mais il ajoute qu'il fut profond Mathématicien, & qu'il poussa la Géométrie beaucoup au delà des élémens qu'en avoient donné les Egyptiens. Il se servit, continue le Traducteur de *Cocchi*, de l'Arithmétique, comme d'un calcul universel & analytique. Il fut grand Physicien & Astronome. Il posséda de plus l'Histoire Naturelle & la Médecine, qui n'est autre chose que le résultat de diverses notions scientifiques, jointes à une certaine sagacité. Il est vrai que ce Philosophe, ainsi que ses disciples, pour dérober sa

doctrine à l'intelligence du peuple, l'enveloppa d'expressions étranges & singulieres, qui devinrent très-obscures peu de tems après que l'explication verbale en eût été interrompue. Mais si les circonstances, où il s'est trouvé, nous étoient connues, son systême, que nous regardons comme obscur & dangereux par sa nature, ne nous paroîtroit plus tant s'éloigner de ce caractere de sagesse que l'on remarque dans le reste de sa conduite. Peut-être le plaisir de faire du bien aux autres; peut-être aussi le desir de la louange, dont les plus grands Hommes sont le plus avides, l'engagerent à ne point supprimer certaines vérités que la prudence exigeoit en même tems qu'il cachât à la multitude. Car anciennement on croyoit ne pouvoir gouverner le peuple qu'à la faveur de quelque fausseté adroitement insinuée dans le public, & qu'on avoit soin de soutenir & de répandre de plus en plus par tous les moyens & tous les ressorts possibles. Et comme toutes les vérités, par le rapport qu'elles ont nécessairement entr'elles, contribuent également à détruire l'erreur & à découvrir l'imposture, les Sectes philosophiques ne pouvoient manquer de devenir suspectes à la tyrannie. Delà vient que les Pythagoriciens, & généralement toutes les Ecoles de Philosophie se virent obligées dans la suite de se servir, pour leur propre sûreté, de la fameuse méthode de deux manieres d'enseigner, l'une cachée & l'autre publique; l'une privée, claire & directe; l'autre obscure, oblique & symbolique. Cette considération paroît avoir échappé à certains Auteurs qui ont traité les préceptes de *Pythagore* de visions. A l'égard de ceux qui lui ont attribué des enchantemens & des miracles, ce seroit une grande simplicité dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, d'entreprendre de leur répondre sérieusement.

Il pensoit que la santé est le fondement de la félicité humaine, & qu'elle dépend d'une harmonie ou rapport du mouvement & des forces; qu'elle consiste dans la permanence de la figure, comme la maladie dans le changement qui se fait dans la même figure; que les événemens auxquels le corps humain est sujet, résultent de sa conformation originaire, relativement à la combinaison des causes extérieures; que le cerveau & le cœur sont les deux principaux instrumens de la vie; que les liqueurs du corps humain se distinguent en trois substances, selon la différence de leur densité : en sang, en eau ou lymphe ou sérosité, & en vapeur; qu'il y a trois sortes de vaisseaux, les nerfs, les arteres & les veines; que la matiere prolifique, animée par son application au corps de l'embrion, y met en mouvement le sang dont se forment ensuite les parties plus dures, charnues & osseuses. Cette matiere prolifique, ou le sperme, étoit, selon lui, l'écume du sang le plus pur, mais composé de deux substances, l'une grossiere & l'autre subtile; elle provenoit du cerveau en forme d'émanation. M. *Le Camus*, Médecin de la Faculté de Paris, a adopté ce systême dans notre siecle, en disant que le cerveau étoit une graine animo-végétale, qui servoit à la reproduction des animaux. J'ai emprunté cette remarque de M. *Goulin*, dans ses Mémoires littéraires & critiques pour servir à l'Histoire de la Médecine.

On nous a transmis quelques-unes des maximes que *Pythagore* croyoit nécef-

ſaires à la conſervation de la ſanté. Si vous voulez vous bien porter, accoutumez-vous, diſoit-il, à des mets ſimples & que vous puiſſiez trouver par-tout. C'eſt pour cette raiſon qu'il s'étoit interdit les viandes, & qu'il s'étoit réduit aux légumes & à l'eau; il proſcrivit cependant les feves, à l'imitation des Egyptiens. Il ne permettoit de s'approcher des femmes que quand on étoit incommodé par l'excès de vigueur; il blâmoit, d'ailleurs, l'intempérance en tout, ſoit dans la nourriture, ſoit dans le travail.

L'harmonie, dans laquelle il faiſoit conſiſter la ſanté, conſtituoit auſſi la vertu, tout ce qui eſt bon, & Dieu même; l'Univers ne ſubſiſtoit que par elle. Selon ſa célebre & myſtérieuſe doctrine des Nombres, chaque Nombre avoit ſa dignité & ſon degré de perfection; mais cette doctrine attachoit aux Nombres impairs bien d'autres propriétés qu'aux Nombres pairs. Les premiers repréſentoient l'eſpece maſculine, & les ſeconds l'eſpece féminine. Entre tous les Nombres, celui de ſept étoit le plus énergique. Cette opinion fit éclorre celle des années climactériques, qui prit naiſſance dans la Chaldée; & il eſt vraiſemblable que ce fut-là que *Pythagore* puiſa ſa doctrine des Nombres. Le Docteur *Cocchi* la releve au point de dire qu'il n'appartient qu'aux vrais Médecins d'en ſentir l'importance, ſur la viciſſitude alternative de l'augmentation & de la diminution des maladies dans les jours impairs, & du progrès par périodes ſepténaires de tout ce qui arrive, & de tout ce que l'on peut obſerver ſur le corps, ſoit dans l'état de maladie, ſoit dans l'état de ſanté.

Notre Philoſophe avoit certainement de grandes connoiſſances; mais il y a quelquefois de l'enthouſiaſme chez ceux qui en ont fait l'éloge, comme il y a des imputations flétriſſantes dans les Ecrits des Auteurs qui ont parlé déſavantageuſement de lui. C'eſt faire tort à *Pythagore* que de dire qu'il n'avoit d'autres notions ſur les maladies, que celles des peuples chez qui il avoit voyagé, & des Magiciens qu'il avoit conſultés; qu'il croyoit que l'air eſt plein d'eſprits & de démons auteurs des prodiges, des ſonges & des maladies qui ſurviennent, ſoit à l'homme, ſoit à la bête; qu'il reconnoiſſoit une vertu magique dans les plantes, qu'il avoit même écrit ſur cette matiere un Livre que *Pline* lui attribue de concert avec toute l'Antiquité; qu'il n'a rien dit de remarquable ſur les propriétés naturelles des plantes, à l'exception du Chou, à qui il en attribuoit de particulieres. On a été plus loin. On a dit que le ſyſtême de ce Philoſophe n'étoit qu'un tiſſu d'abſurdités qu'il inventa ou qu'il adopta; que tout le mérite de cet Homme extraordinaire ſe réduit à avoir pris des chimeres pour des réalités; à avoir ſuppoſé dans l'économie animale des loix imaginaires, au-lieu d'avoir découvert celles qui en remuent les reſſorts; à avoir arrêté les progrès de la ſcience, en enſeignant à ſes contemporains & en tranſmettant à la poſtérité des erreurs ſcellées de ſon autorité. A travers ces imputations, on a cependant l'indulgence de gliſſer qu'une ſeule choſe l'excuſe; c'eſt qu'après tout, ſa Théorie n'a été ni meilleure, ni plus mauvaiſe que beaucoup d'autres qu'on a appuyées dans la ſuite ſur différens ſyſtêmes de Philoſophie: réflexion bien humiliante pour l'eſprit humain.

Mais ſi l'on reſpecte les droits de l'impartialité, on doit convenir que *Pythagore* n'a rien négligé de ce qui pouvoit orner ſon eſprit & augmenter ſa ſphere de

ſes connoiſſances ; il paroît même qu'il y a réuſſi, puiſque *Pline* & *Plutarque* rapportent que le Sénat de Rome le déclara le plus ſage de tous les Grecs deux cens ans après ſa mort, & qu'en vertu de ce titre, il lui érigea une ſtatue ſur la place des Comices. Quant à ſon ſavoir en Médecine, on doit principalement l'attribuer au ſéjour qu'il fit en Egypte. Il n'eſt point douteux qu'il n'ait donné des leçons ſur cette Science dans ſon Ecole, mais il l'eſt encore moins qu'elles n'alloient pas au delà de la Théorie, car on ne lui ſuppoſe aucune cure. Peut-être que ce qu'il en a dit, auroit davantage influé ſur les progrès de l'Art de guérir, s'il n'y avoit point mêlé quelques-unes des erreurs qui l'avoient infecté juſqu'alors. Au reſte, comme ce Philoſophe n'a point écrit, & qu'il s'eſt borné à inſtruire ſes diſciples à qui il dévoiloit les ſecrets de ſa doctrine, on ne peut guere le juger par lui-même. Nous n'avons d'autres connoiſſances de ſes ſentimens, que celles que nous tenons des Auteurs qui l'ont ſuivi ; car on ne croit pas que les fragmens qu'on lui attribue, ſoient de lui.

PYTHOCLES, Médecin, eſt cité dans le ſeptieme Livre des maladies épidémiques d'*Hippocrate*. Il y eſt dit qu'il donnoit de l'eau, ou du lait mêlé avec beaucoup d'eau à ſes malades : voilà tout ce qu'on en ſait.

FIN DU TROISIEME VOLUME.

ERRATA.

Page 22	Ligne 15	*Id Pſeudo-Galenicos* - -	Liſez. *In Pſeudo-Galenicos*
40	- 15	avoit donnés - - -	a donnés
122	- 27	v traite - - -	y traite
132	-	C'eſt une erreur d'avoir mis l'exiſtence de MAGNUS dans le quarantieme ſiecle du monde & ſa mort vers l'an 29 de ſalut ; ce Sectateur d'*Athénée* ne naquit qu'à cette derniere époque.	
146	- 12	*Qui annos P. M. LX* - -	*Qui annos P. M. L.*
185	- 6	raiſon - - -	critique
211	- 6	quelque - - -	quelles que
231	- 43	our - - -	jour
252	lig. dern.	qu - - -	qui
268	- 37	*Laxici* - - -	*Lexici*
305	- 17	*vulgat a* - - -	*vulgata*
309	-	effacez l'article MOHT. (Paul)	
319	- 1	Crimine - - -	Criminel
444	- 32	avec de - - -	avec des
464	lig. dern.	*uſiùs* - - -	*fuſiùs*
533	lig. dern.	'emploi - - -	l'emploi
549	- 37	étendue - - -	étendu
552	- 21	*nod os* - - -	*nodos*
589	- 9	Louvaiu - - -	Louvain
603	lig. dern.	a façade - - -	la façade

